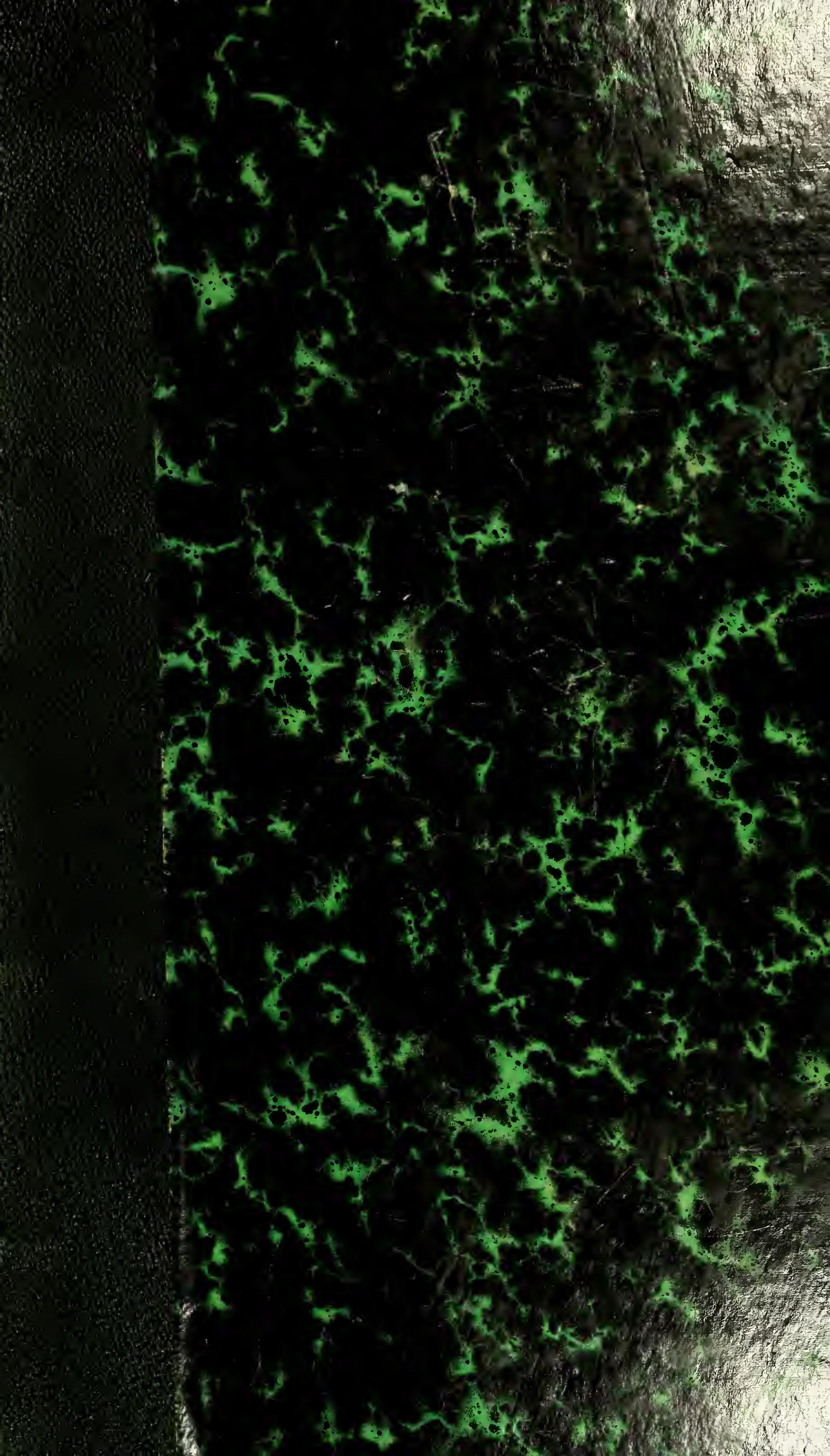






NOUVELLE

GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

GÉOGRAPHIE DE L'EUROPE

Complète en 5 volumes

Tome Ier : L'EUROPE MÉRIDIONALE
Nouvelle édition, revue et corrigée
(GRÈCE, TURQUIE, PAYS DES BULGARES, ROUMANIE, SERBIE ET MONTAGNE NOIRE, ITALIE, ESPAGNE ET PORTUGAL)
contenant 6 cartes en couleur, 178 cartes dans le texte et 85 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

Tome II : LA FRANCE
Nouvelle édition, revue et corrigée
contenant une grande carte de la France, 10 cartes en couleur, 218 cartes dans le texte et 87 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

Tome III : L'EUROPE CENTRALE
(SUISSE, AUSTRO-HONGRIE, EMPIRE D'ALLEMAGNE)
contenant 10 cartes en couleur, 220 cartes dans le texte et 78 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

Tome IV : L'EUROPE SEPTENTRIONALE
(NORD-OUEST : BELGIQUE, HOLLANDE, ILES BRITANNIQUES)
contenant 7 cartes en couleur, 210 cartes dans le texte et 81 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

Tome V : L'EUROPE SCANDINAVE ET RUSSE
contenant 9 cartes en couleur, 201 cartes dans le texte et 76 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

GÉOGRAPHIE DE L'ASIE

Complète en 4 volumes

Tome VI : L'ASIE RUSSE
(CAUCASIE, TURKESTAN ET SIBÉRIE)
contenant 8 cartes en couleur, 181 cartes dans le texte et 88 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

Tome VII : L'ASIE ORIENTALE
(EMPIRE CHINOIS, CORÉE ET JAPON)
contenant 7 cartes en couleur, 162 cartes dans le texte et 90 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

Tome VIII : L'INDE ET L'INDO-CHINE
contenant 7 cartes en couleur, 204 cartes dans le texte et 84 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

Tome IX : L'ASIE ANTÉRIEURE
(AFGHANISTAN, BÉLOUCHISTAN, PERSE, TURQUIE D'ASIE, ARABIE)
contenant 5 cartes en couleur, 166 cartes dans le texte et 85 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

GÉOGRAPHIE DE L'AFRIQUE

Complète en 4 volumes

Tome X : L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE
(1re *Partie :* BASSIN DU NIL
SOUDAN ÉGYPTIEN, ÉTHIOPIE, NUBIE, ÉGYPTE)
contenant 3 cartes en couleur, 111 cartes dans le texte et 57 vues et types gravés sur bois, 20 fr.

Tome XI : L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE
(2e *Partie :* TRIPOLITAINE, TUNISIE, ALGÉRIE, MAROC, SAHARA)
contenant 4 cartes en couleur, 160 cartes dans le texte et 83 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

Tome XII : L'AFRIQUE OCCIDENTALE
(ARCHIPELS ATLANTIQUES, SÉNÉGAMBIE, SOUDAN OCCIDENTAL)
contenant 3 cartes en couleur, 126 cartes dans le texte et 65 vues et types gravés sur bois, 25 fr.

Tome XIII : L'AFRIQUE MÉRIDIONALE
(ILES DE L'ATLANTIQUE AUSTRAL, GABONIE, CONGO, ANGOLA CAP, ZAMBÈZE, ZANZIBAR, CÔTE DE SOMAL)
contenant 5 cartes en couleur, 190 cartes dans le texte et 78 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

GÉOGRAPHIE DE L'OCÉANIE

Complète en 1 volume

Tome XIV : OCÉAN ET TERRES OCÉANIQUES
(ILES DE L'OCÉAN INDIEN, INSULINDE, PHILIPPINES, MICRONÉSIE, NOUVELLE-GUINÉE, MÉLANÉSIE, NOUVELLE-CALÉDONIE, AUSTRALIE, POLYNÉSIE)
contenant 4 cartes en couleur, 205 cartes dans le texte et 83 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

GÉOGRAPHIE DE L'AMÉRIQUE

Tome XV : AMÉRIQUE BORÉALE
(GROENLAND, ARCHIPEL POLAIRE, ALASKA, PUISSANCE DU CANADA, TERRE-NEUVE)
contenant 4 cartes en couleur, 163 cartes dans le texte et 56 vues et types gravés sur bois, 20 fr.

Le tome XVI, consacré aux États-Unis, paraîtra en 1891

Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.

NOUVELLE
GÉOGRAPHIE
UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

XVII

INDES OCCIDENTALES

MEXIQUE, ISTHMES AMÉRICAINS, ANTILLES

CONTENANT

4 CARTES EN COULEUR TIRÉES A PART

191 CARTES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

ET 73 VUES OU TYPES GRAVÉS SUR BOIS

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1891

NOUVELLE
GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LIVRE XVII

INDES OCCIDENTALES

MEXIQUE

ISTHMES AMÉRICAINS, ANTILLES

CHAPITRE PREMIER

VUE D'ENSEMBLE

Les régions, insulaires et péninsulaires, que baigne la double méditerranée américaine, — golfe du Mexique et mer des Caraïbes, — constituent, avec le triangle mexicain et le cordon des isthmes du Nouveau Monde, une partie bien distincte des deux masses continentales, du Nord et du Sud. A l'endroit où la ligne tropicale, dite du « Cancer », traverse le plateau mexicain pour aller, au delà, couper la pointe terminale de la presqu'île de Californie, la largeur du continent, de l'une à l'autre mer, est encore de 900 kilomètres, soit environ la dixième partie de l'espace qui sépare les deux océans vers le milieu de l'Amérique du Nord; mais au sud le territoire se rétrécit, développant des rivages parallèles aux rebords du plateau. Un premier étranglement se produit entre le Mexique proprement dit et le Chiapas, à l'isthme de Tehuantepec, puis, vers le sud-est, se

succèdent d'autres étroits des terres, pour se terminer par le mince pédoncule de Panama et de Darien, qui se recourbe entre les deux mers et va se greffer à la lourde masse de l'Amérique du Sud.

La chaîne orientale des îles américaines, Bahama et Petites-Antilles, forme un cordon de 5000 kilomètres en longueur, qui se développe du nord-ouest au sud-est, suivant une courbe serpentine à peu près parallèle à celle du Mexique et de l'Amérique Centrale. Cette longue digue extérieure, composée de terres d'origine différente, au nord les îles coralligènes des Bahama, au sud les pitons émergés de la rangée volcanique des Petites-Antilles, sépare de l'Océan la grande méditerranée du Nouveau Monde, d'ailleurs peu semblable de forme à celle de l'Ancien Monde, mais divisée comme elle en vastes bassins secondaires. Le premier bassin, dont l'immense ovale s'arrondit de la péninsule de Floride à celle du Yucatan, est limité au sud par la longue île de Cuba et ne communique avec les autres mers que par deux passages d'une largeur moyenne de 200 kilomètres. Le bassin méridional, dit spécialement mer des Antilles ou mer des Caraïbes (*mar Caribe*), est de forme moins régulière que le bassin du nord; offrant une large étendue libre, de la chaîne des Petites-Antilles aux côtes de la Mosquitie, il est coupé au nord-ouest par deux seuils presque entièrement sous-marins, mais signalés pourtant par des bancs de sable et des récifs. Un des seuils est celui qui porte au-dessus de la surface marine le chaînon des Caïman; l'autre réunit par la Jamaïque la péninsule haïtienne de Tiburon et le cap Gracias à Dios. Ainsi, trois barrages transversaux, que l'on pourrait appeler seuils de Cuba, de Caïman et de la Jamaïque, rattachent les Antilles à l'Amérique Centrale, et ces trois seuils commencent à la chaîne des îles qui se recourbe en arc de Grenade et des Grenadines à Puerto-Rico : on dirait les branches d'un tronc commun.

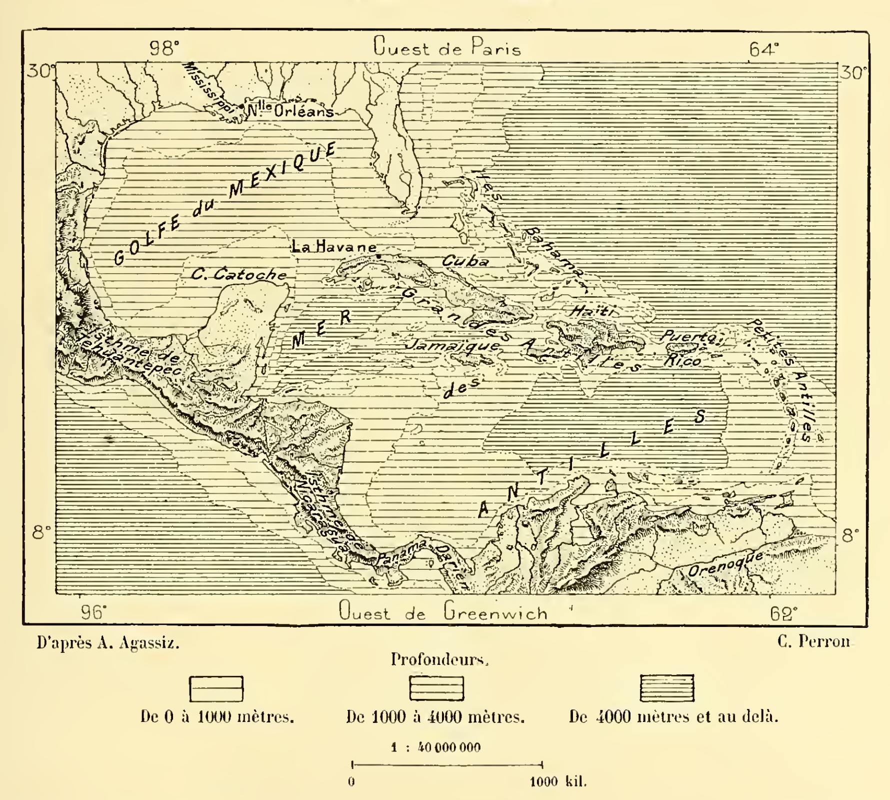
Tous ces alignements d'îles et de péninsules, qui se relient suivant des courbes diverses entre les deux continents du nord et du sud, témoignent de forces cosmiques ayant agi sur de vastes étendues de l'écorce terrestre; toutefois la disposition des terres suivant les lignes de grands cercles ne prouve nullement qu'il y ait eu continuité des fonds émergés et que les barrages interrompus soient des isthmes anciens jetés de continent à continent. Au contraire, de nombreux indices tirés de la distribution des espèces végétales et animales autorisent les naturalistes à dire que telles ou telles îles voisines l'une de l'autre n'ont pourtant jamais été unies pendant les âges géologiques [1]. La proximité des terres n'indique pas une

[1] Morelet, *Voyage dans l'Amérique Centrale*; — Alex. Agassiz, *Three Cruises of the* Blake.

ancienne jonction; on peut citer en exemple les Bahama et les Antilles, qui. par leur histoire naturelle, sont plus intimement unies avec la lointaine Amérique Centrale qu'avec la Georgie et les Carolines. La Floride même est une terre antilienne, et les Bermudes, perdues dans l'Atlantique, sont pourtant rattachées au monde des Antilles par le courant du Golfe.

La région méditerranéenne de l'Amérique appartient presque dans son entier à la zone tropicale, mais elle est parfaitement accessible à l'homme pour le peuplement et la culture; à cet égard, elle contraste d'une manière

N° 1. — ISTHMES AMÉRICAINS ET MÉDITERRANÉE DES ANTILLES



D'après A. Agassiz. C. Perron

Profondeurs.

De 0 à 1000 mètres. De 1000 à 4000 mètres. De 4000 mètres et au delà.

1 : 40 000 000

0 — 1000 kil.

absolue avec les espaces de l'Afrique situés sous la même latitude. Dans l'Ancien Monde, le désert, qui commence par le Sahara d'Afrique et que prolongent d'autres contrées arides, en Égypte, en Arabie, dans la Perse, le Turkestan et l'Empire Chinois, comprend des étendues immenses, tandis que dans l'Amérique tropicale les territoires qui présentent un aspect saharien n'occupent que de faibles surfaces, et précisément dans la partie du Mexique située au nord de la ligne du Cancer. Grâce à l'humidité de l'air et à l'action modératrice du climat marin, l'Amérique du Milieu est presque partout recouverte d'une riche végétation, même, en plusieurs

régions, de forêts presque impénétrables, unies en une seule masse de verdure mouvante, et l'homme qui défriche le sol des clairières peut en obtenir des produits en surabondance. Le blanc lui-même a pu s'établir à demeure dans les Antilles, notamment à Cuba et à Puerto-Rico, et s'accommoder suffisamment au climat pour travailler la terre et faire souche de générations nouvelles. Au Mexique et dans l'Amérique Centrale, la hauteur des plateaux, offrant un climat analogue à celui de l'Europe tempérée, a facilité le peuplement du pays par des immigrants espagnols et autres : des colonies prospères d'Européens se sont fondées sur ces terres hautes et ont fini par donner mœurs, langue et civilisation à l'ensemble des populations aborigènes. Même à 160 kilomètres en mer, le Citlaltepetl ou « mont de l'Étoile », que les navigateurs voyaient briller comme une flamme, au lever et au coucher du soleil, par-dessus les plaines arides et marécageuses de la côte, les invitait d'avance à monter dans les régions éthérées. Ils comprenaient que sur ces hauteurs, où depuis se sont fondées tant de cités riantes, Orizaba, Cordoba, Jalapa, la nature les sollicitait à fonder une « Nouvelle Espagne ».

Bien distincte des masses continentales, du Nord et du Sud, l'Amérique méditerranéenne est elle-même fragmentée en terres si diverses, que les habitants, groupés en tribus et en nations différentes, restaient jadis presque complètement isolés et n'avaient les uns avec les autres que des communications rares et difficiles. Nulle cohésion ethnique entre ces éléments distincts. Les relations de peuple à peuple, les migrations, les remous et les croisements ne se produisaient guère, avant la conquête espagnole, que dans la région mexicaine, largement ouverte du côté du nord vers les plaines du Texas, les plateaux et les vallées intermédiaires des Rocheuses et le versant californien. Les légendes et les annales mexicaines racontent les exodes de peuples, pacifiques ou conquérants, qui se sont succédé dans la direction du nord au sud, des bords du Colorado et du rio Bravo vers les vallées de la Sierra Madre, les plateaux de l'Anahuac et les isthmes du sud; mais elles disent aussi quels obstacles les populations immigrantes ont rencontrés et comment elles ont dû s'arrêter pendant des décades ou des siècles, parfois même rebrousser chemin vers les pays d'origine. Aux difficultés de la lutte et de la conquête s'ajoutaient l'âpreté de la route par-dessus les crêtes de monts transversaux et les différences du climat, tantôt au passage des forêts, tantôt à la descente vers les terres chaudes du littoral et des isthmes. Tels envahisseurs venus du nord s'arrêtaient dans quelque dépression des plateaux mexicains, d'autres poursuivaient leur route jusqu'à l'isthme de Tehuantepec ou dans le Guatemala,



LE CITLALTEPETL. — VUE PRISE DES ENVIRONS D'ORIZABA.

Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie communiquée par M. Cotteau.

d'autres encore poussaient jusque dans les plaines de cendres au pied des volcans du Salvador et du Nicaragua.

Nul doute qu'à des époques différentes des bandes venues du nord allèrent encore plus avant; mais aucun document du moyen âge américain ne fait mention de pareils exodes accomplis sur terre ferme. C'est que dans le pédoncule serpentin d'un millier de kilomètres qui se recourbe à l'angle nord-occidental de la Colombie grenadine, les obstacles naturels deviennent presque infranchissables ou ne permettent que de lents voyages poursuivis pendant des générations successives : la mémoire de ces longues migrations s'est perdue. Les hauts massifs de montagnes qui se succèdent en échelons d'une mer à l'autre, les forêts sauvages, les rivières changées en fleuves par les pluies diluviales, l'extrême humidité du climat, enfin les régions inondées qui bordent le puissant Atrato, devaient empêcher ou retarder indéfiniment les migrations des peuples américains, et l'on sait quelle peine les Européens ont à triompher de cette nature hostile. Quant aux îles, grandes et petites, qui s'alignent entre les bassins de la méditerranée américaine et le long de l'Atlantique, elles étaient destinées, par leur isolement même, à devenir les domaines de populations différentes ou graduellement différenciées, quoique d'origine commune. Navigateurs n'employant pour esquifs que des troncs d'arbres creusés, dont quelques-uns pourtant marchaient à la voile et pouvaient contenir une cinquantaine d'Indiens[1], ces insulaires, même ceux qui étaient frères de race, devenaient étrangers les uns aux autres pendant le cours des siècles. La grande variété des langues qui se parlaient dans les Antilles et qui se parlent encore dans la région du Mexique et des isthmes témoigne de la dispersion des peuples dans ce monde fragmenté qui sépare les deux continents du Nord et du Sud.

La découverte des îles et du continent à la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième semblait devoir constituer au moins l'unité politique de la contrée. En débarquant sur ces terres nouvelles, les Espagnols en prirent possession définitive, sinon, comme ils le croyaient, pour la dynastie de Charles-Quint, du moins pour le bénéfice de l'Ancien Monde. Les Antilles, le Mexique ne se perdirent pas de nouveau dans la mémoire des Européens comme s'étaient perdus presque entièrement le Groenland, le Helluland, le Vinland. Une fois trouvées par Colomb, les « Indes Occidentales » ne cessèrent d'être visitées et habitées par des blancs, qui restèrent en communication avec la mère patrie. En vertu de la bulle

[1] Bernal Diaz del Castillo, *Historia verdadera de la conquista de Nueva-España.*

du pape Alexandre VI, qui partageait entre Castillans et Portugais les terres découvertes et à découvrir, tous ces blancs devaient être sujets espagnols. L'immense amphithéâtre continental qui se déroule autour de la double méditerranée américaine et les îles qui s'y alignent en multiples rangées commencèrent en effet par appartenir à l'Espagne; mais l'unité politique de ces territoires si divers était purement officielle : en mainte contrée, les *conquistadores* ne firent même pas leur apparition et jusqu'à nos jours des îles et des territoires qui furent censés être leur domaine sont restés en dehors du chemin des voyageurs.

D'ailleurs, les Espagnols ne surent pas garder la possession politique de toutes les régions découvertes par leurs ancètres. Les richesses qu'apportèrent en Europe les premiers conquérants, et dont la légende grossissait la valeur au centuple, ne pouvaient manquer d'allumer la convoitise des aventuriers d'autres nations, et soit avec l'assentiment de leurs souverains respectifs, qui les avaient munis de lettres de marque, soit comme simples pirates ne relevant de personne, des audacieux s'élancèrent en foule sur les mers pour capturer les navires des Espagnols, dévaster les plantations des Antilles ou même s'en emparer après avoir massacré les anciens propriétaires. Quelques-uns des navigateurs fameux du seizième et du dix-septième siècle dans les mers des Antilles étaient de simples écumeurs de mer : des îles, comme celle de la Tortue, près de l'angle nord-occidental d'Haïti, devinrent le domaine incontesté des boucaniers, ainsi nommés de la « boucane » qui s'élevait de leurs campements et parfois les signalait de loin aux navires de passage. A l'exception du Portugal, qui possédait un domaine déjà si vaste au Brésil et dans les Indes Orientales, chaque puissance européenne voulut avoir sa part du monde antilien, soit par conquête, soit par convention ou par achat.

L'Espagne n'a conservé jusqu'à nos jours que deux îles de ses premières possessions américaines : Cuba, qui est, il est vrai, la « perle des Antilles », et Puerto-Rico; même elle a été souvent menacée de perdre ces deux colonies par l'insurrection ou par la guerre étrangère. Toutes ses autres terres du Nouveau Monde lui ont été enlevées. D'abord des puissances européennes se substituèrent à elle comme dominatrices de l'une ou l'autre Antille. L'Angleterre, nation d'hérétiques pour lesquelles la bulle de partage n'avait point de valeur, est devenue propriétaire d'une grande île, la Jamaïque, des Bahama, des Bermudes et de plusieurs des Petites-Antilles; elle s'est même approprié, contrairement à la lettre et à l'esprit des traités, un petit domaine plus fictif que réel, une sorte de pied-à-terre sur le continent américain, appartenant à la côte orientale du Yuca-

tan. La France a pour sa part plusieurs îles de la chaîne extérieure des Antilles; enfin les Hollandais, les Danois, ont acquis quelques terres, et les Suédois même possédèrent l'îlot de Saint-Barthélemy : chaque nation voulait avoir ses plantations de cannes à sucre et de cafiers, son magasin insulaire de denrées coloniales.

Lorsque la République anglo-américaine était dirigée dans sa politique étrangère par les esclavagistes des États méridionaux, le gouvernement de

N° 2. — ÉTAT POLITIQUE DE L'AMÉRIQUE DU MILIEU.



Washington fit aussi de nombreuses tentatives pour accroître son territoire déjà si vaste en s'emparant de Cuba, la plus précieuse des Antilles; il voulait également fonder un grand établissement naval dans la rade dominicaine de Samaná, l'un des mouillages de l'Amérique tropicale le mieux situés comme points stratégiques; mais l'opposition des États du Nord, et, dans une moindre mesure, celle des puissances européennes, empêchèrent la réalisation de ces projets, ourdis pour assurer la suprématie politique aux propriétaires d'esclaves. La seule terre des Antilles qui appartienne de fait, — mais contrairement au droit, — sinon à la république des États-Unis, du moins à une de ses compagnies commerciales,

est un rocher couvert de guano, la Navaza, situé dans les parages haïtiens. Dès que cet îlot aura été complètement dépouillé de ses couches d'engrais, la possession, désormais inutile, n'en sera plus revendiquée par les industriels américains : plusieurs autres îles ont déjà été utilisées par eux de la même manière, puis abandonnées. Plus sérieux au point de vue de l'avenir serait le désir à peine déguisé qu'éprouveraient pour la plupart les planteurs anglais des Antilles de voir leurs îles annexées à l'Amérique du Nord[1]. La législation fiscale relative au sucre et aux autres denrées tropicales explique cette tendance des blancs, presque tous appauvris, en faveur d'un changement politique utile à leurs intérêts; mais le gros de la population, composé de nègres et de gens de couleur, que la mercuriale des sucres intéresse peu, est fort hostile à toute révolution de ce genre.

Sur la terre ferme, les ambitions de la puissante république ont été plus largement satisfaites que dans les régions des Antilles, et plus d'une moitié de l'étendue territoriale appartenant jadis à la Nouvelle Espagne, c'est-à-dire le Texas, la Californie, le Nouveau-Mexique, l'Arizona, fait désormais partie intégrante de la grande confédération de l'Amérique du Nord. Ils négocièrent aussi, mais sans succès, l'achat d'un droit de commerce libre, c'est-à-dire de souveraineté réelle, dans l'isthme de Tehuantepec[2]. En outre, quelques tentatives de conquête, non sanctionnées officiellement, mais encouragées de toutes les manières par des agents irresponsables, eurent lieu dans les républiques de l'Amérique Centrale, à l'époque où la ruée des mineurs se portait de New-York et des États de la Nouvelle-Angleterre vers les « champs d'or » de la Californie : en vertu de la même loi qui porte les riverains d'un fleuve à en conquérir les bouches, les Américains réclamaient comme devant leur appartenir la route la plus courte qui, à cette époque, faisait communiquer entre elles leurs villes des deux versants océaniques. Du moins réussirent-ils à expulser les Anglais qui, désireux, eux aussi, de posséder les routes interocéaniques, s'étaient emparés des îles de la « Baie », près de la côte du Honduras, du « royaume » de la Mosquitie, dépendance naturelle du Nicaragua, et même de San-Juan del Norte, à la bouche de l'effluent du grand lac. Mais, en chassant les Anglais de la place, les Américains s'engagèrent eux-mêmes à ne pas y entrer; puis la construction des chemins de fer transcontinentaux sur leur propre territoire, et d'autre part la résistance énergique des Hispano-Américains, écartèrent cette « destinée manifeste » de la conquête,

[1] J. A. Froude, *The English in the West Indies.*

[2] Dépêche du secrétaire d'État Buchanan à M. Trist, 15 avril 1847; — Simon Stevens, *The Tehuantepec Railway.*

que les politiciens d'Amérique avaient prédite aux populations de langue espagnole. Depuis ces temps, qui suivirent la découverte des mines de Californie, l'indépendance des républiques de l'Amérique Centrale n'a plus été menacée par les États-Unis, mais ceux-ci ont veillé jalousement à ce que nulle influence européenne ne vînt remplacer la leur, et lors de l'intronisation de l'empereur Maximilien, ils aidèrent puissamment le Mexique, par leur diplomatie, à reconquérir l'autonomie nationale.

N° 3. — LE MEXIQUE AVANT LES ANNEXIONS AUX ÉTATS-UNIS.



Maintenant toute la partie continentale de l'Amérique du Milieu est, à l'exception de Belize, constituée en corps politiques indépendants, et même dans ces archipels des Antilles que se sont distribués les puissances européennes, une grande île, Haïti, se divise entre deux nations souveraines : l'une, d'origine partiellement espagnole, mais très mélangée d'éléments noirs, les Dominicains; l'autre, africaine par la race, française par la langue, les Haïtiens proprement dits. Dans son ensemble, le monde des

Antilles contraste avec la région continentale de l'ouest, non seulement par la différence de l'état politique, mais aussi par les éléments originaires de la population. On sait qu'en un petit nombre d'années les îles que baigne la méditerranée américaine furent complètement dépeuplées de leurs habitants aborigènes : les insulaires haïtiens et cubains, qui accueillirent avec amitié les premiers marins d'Europe, il y a quatre cents ans, ont complètement péri. Quant à la population caraïbe des petites îles méridionales, elle n'est plus représentée, — sauf à Saint-Vincent et à la Dominique[1], — que par des métis successivement croisés de génération en génération, si bien qu'il est devenu impossible d'y reconnaître les traces du sang primitif.

D'après Bartolomé de las Casas, « les chrétiens causèrent par leurs tyrannies et œuvres infernales la mort de plus de douze millions d'âmes, — peut-être même plus de quinze millions, — hommes, femmes et enfants ». Quel que soit le degré d'approximation auquel le fameux « défenseur des Indiens » ait pu atteindre dans cette effrayante évaluation, il est certain que les massacres et l'oppression mirent à peu près fin à la race dans les Antilles, tandis que les peuples et tribus du Mexique et de l'Amérique Centrale continuèrent de subsister. Il fallut donc peupler de gens d'une autre race les îles de cette « mer des Caraïbes » où l'on ne trouve plus de Caraïbes, et des nègres vinrent remplacer les Indiens. C'est par millions qu'on importa les esclaves africains pour coloniser le pays au lieu des millions d'indigènes massacrés; mais aucune suite de documents précis ne permet d'évaluer à combien de têtes s'éleva, pendant plus de trois siècles, l'introduction de ce bétail humain. Quelques auteurs ont parlé de dix ou quinze millions d'individus : en tout cas, la traite a certainement coûté à l'Afrique, par les guerres qu'elle a suscitées, un plus grand nombre de vies humaines.

Presque tous les nègres importés dans les premiers temps de l'esclavage périrent sans descendance comme les Indiens caraïbes. Malgré la facilité de l'acclimatement sous un ciel qui ressemblait au leur, la plupart d'entre eux, occupés surtout aux pénibles travaux des mines, périssaient en quelques années, et parmi les survivants, peu nombreux étaient ceux qui pouvaient fonder des familles, vu la rareté des femmes qui avaient été amenées avec les autres captifs. La race africaine ne se reconstitua que bien lentement dans le Nouveau Monde, en se formant de mille éléments ethniques différents, provenant de toutes les parties du littoral africain et mêlés diversement au sang des maîtres d'origine européenne. Dans ces

[1] Ober, *Smithsonian Institution*, 1876; — J. A. Froude, *The English in the West Indies.*

croisements à l'infini, les dialectes africains des esclaves se perdirent, et l'on signale à peine dans les parlers des Antilles quelques mots provenant des idiomes de l'Afrique. Les esclaves ne connurent bientôt d'autres langues que celles de leurs maîtres, Espagnols, Anglais ou Français; mais si, par le langage, aussi bien que par le genre de vie et les dehors de la civilisation, ils subirent l'ascendant des Européens, ils ont su mieux que ceux-ci s'accommoder au milieu des Antilles, et finalement ils sont devenus la race prépondérante : dans ces îles, si ce n'est à Cuba, où les Espagnols, acclimatés complètement, ont acquis la majorité, et peut-être à Puerto-Rico, où la statistique complaisante compte une majorité de blancs, ce sont les noirs et les gens de couleur qui dominent de beaucoup par le nombre. Cette partie du Nouveau Monde, la première découverte par les Espagnols, est devenue, au point de vue ethnologique, la dépendance du continent africain, et par un juste retour des choses, l'une des communautés politiques des Antilles, Haïti, est composée d'Africains indépendants. C'est un des événements considérables de l'histoire : la race méprisée par-dessus toutes, celle que l'on disait destinée à une servitude éternelle, est entrée de vive force, quoique entourée d'ennemis, au nombre des nations souveraines, et non seulement elle a su résister victorieusement à l'armée qui voulait l'assujettir de nouveau, mais, en dépit des révolutions intestines et des rivalités de chefs ambitieux, elle a évité pendant un siècle toute inféodation aux puissances voisines. Elle exerce même une énergique puissance d'attraction sur les habitants des îles rapprochées, et si des garnisons étrangères ne contenaient les populations de couleur, nul doute que, dans la plupart des Antilles, elles ne proclamassent aussitôt leur indépendance.

A la prépondérance de la race nègre dans les Antilles répond celle des Indiens dans le Mexique et l'Amérique Centrale. Les Espagnols, qui dans les premiers temps se présentaient en maîtres et traitaient odieusement les indigènes, se confondent maintenant avec eux sous le nom de *ladinos*, et ce sont les métis des deux races qui constituent le principal élément de population dans les républiques hispano-américaines du nord. D'après la statistique, les blancs ne sont censés l'emporter en nombre que dans le Costa-Rica. Le mouvement normal de l'histoire a repris son cours. Pendant plus de trois siècles, les Espagnols avaient vécu en parasites sur les populations mexicaines, et, suivant la loi constante de la nature, le parasitisme les avait rendus impuissants à l'action. Durant toute cette longue période, les habitants de l'immense empire colonial restèrent sans histoire : la nomination, le rappel ou la mort de personnages officiels,

c'est à ces uniques mentions que se réduisaient les annales de la Nouvelle Espagne. Mais au-dessous de la surface, immobile en apparence, des changements considérables se préparaient dans la vie profonde de la nation; les races se croisaient, s'accommodaient l'une à l'autre, les mœurs, les idées, les aspirations se faisaient communes, et soudain, quand la métropole, envahie par les armées étrangères, se trouva trop faible pour maintenir son autorité dans le Nouveau Monde, on vit au Mexique, dans le Guatemala, le Honduras et les autres provinces de l'Amérique Centrale, surgir des nations armées comprenant à la fois les petits-fils des conquérants espagnols et des Indiens conquis. Des peuples venaient de naître là où l'on ne voyait qu'une tourbe de sujets, et ces peuples réclamaient leur place parmi les autres en qualité d'égaux. L'apparition brusque de nations nouvelles, ou plutôt la résurrection des nations indigènes, mais sous un vêtement de civilisation différent de celui qu'elles avaient autrefois, se produisit également en Colombie, au Venezuela, dans l'Ecuador, au Pérou, dans toute l'Amérique espagnole. Par une singulière ironie des choses, le régime napoléonien, que l'on s'imaginait être la reconstitution d'un pouvoir ferme mettant un terme aux révolutions, détermina précisément dans le Nouveau Monde l'explosion du mouvement général d'indépendance pour la race hispano-américaine. De cette époque date l'histoire moderne d'un continent.

Les colonies anglaises qui sont devenues les États-Unis ont précédé de plusieurs décades les provinces espagnoles pour la conquête de leur indépendance; émancipées beaucoup plus tôt, elles les ont devancées aussi par la civilisation, mais leur œuvre était plus facile et, à certains égards, d'une moindre portée dans l'histoire de l'humanité. Les États-Unis ne sont, pour ainsi dire, qu'une annexe de l'Ancien Monde : par leur population, blanche et noire, ils reproduisent l'Europe et l'Afrique dans un autre continent; les éléments aborigènes n'y sont représentés que dans une mesure relativement très faible, et les tribus qui n'ont pas été massacrées ou qui ne se sont pas fondues dans la masse des autres habitants sans laisser de vestiges, vivent encore à l'état sauvage en des enclaves plus ou moins respectées. Dans l'Amérique espagnole, au contraire, le gros de la population se compose d'Indiens hispanifiés, qui, tout en recevant la civilisation européenne et en se mêlant aux races de l'Ancien Monde, n'en sont pas moins les représentants de l'ancienne race américaine. Les Néo-Saxons ont détruit ou repoussé les populations indigènes; les Néo-Latins les ont assimilées[1]. C'est au Mexique et dans les autres républiques espagnoles que

[1] Antony Méray, *Aptitudes des Races humaines*, Revue Moderne, 10 septembre 1857.

s'est faite, par les croisements et les mœurs communes, la réconciliation entre les diverses races de la Terre, jadis ennemies ou même sans rapport les unes avec les autres.

L'Amérique dite « latine », qui est en même temps l'Amérique polygénique, ne peut se comparer encore à l'Amérique anglo-saxonne pour l'importance relative dans l'équilibre du monde, mais les diverses républiques dont elle se compose deviennent plus puissantes de décade en

N° 4. — PRÉDOMINANCE DES DIVERSES RACES DANS L'AMÉRIQUE DU MILIEU.



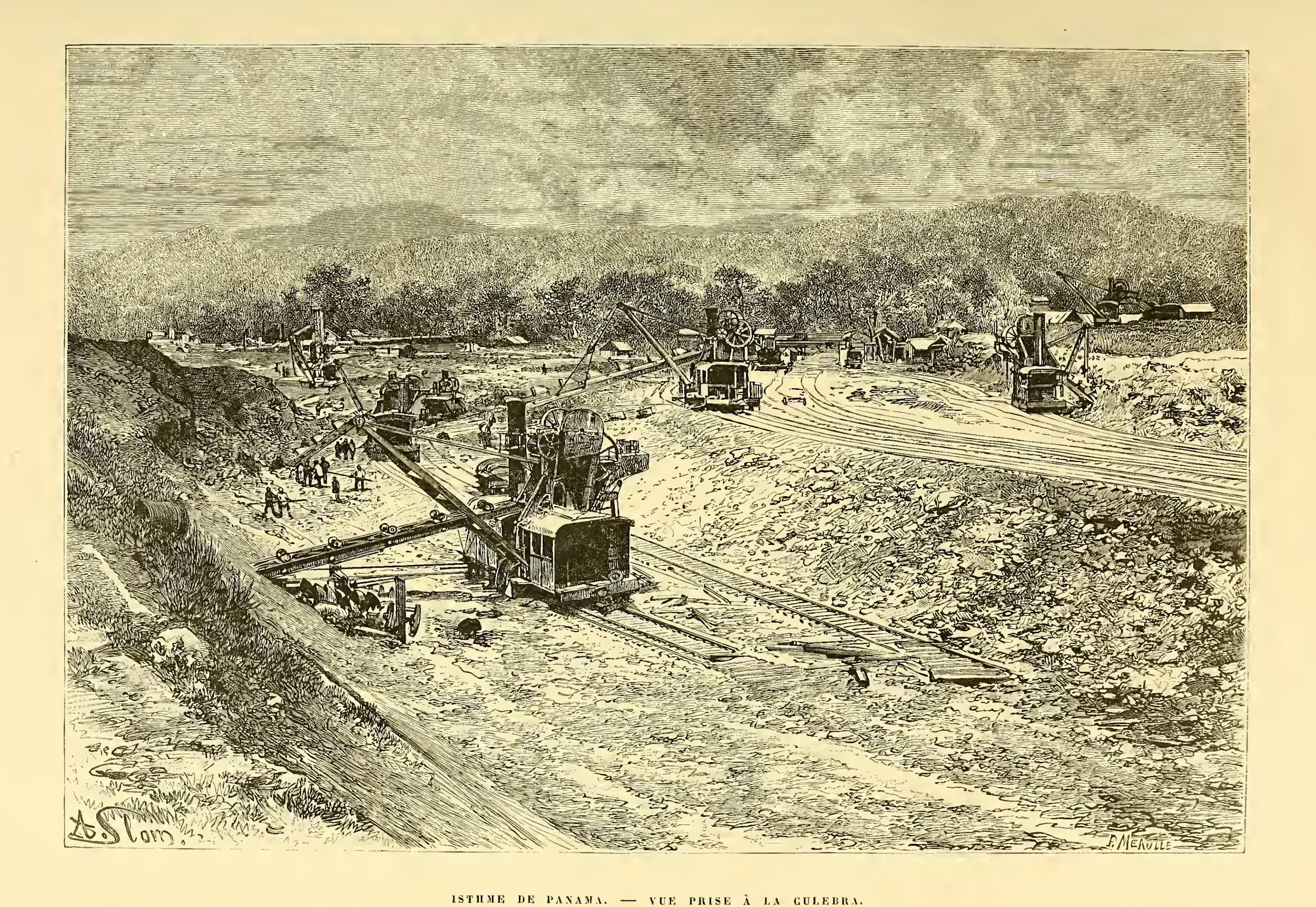
décade et désormais sont assez fortes pour résister aux agressions de l'étranger. Ensemble elles occupent près des deux tiers du Nouveau Monde, puisqu'elles embrassent la région des Antilles et toute la partie méridionale de l'Amérique du Nord; mais les étranglements des isthmes les divisent en deux corps géographiques distincts. Le Mexique, presque isolé, sert de forteresse avancée à toute l'Amérique espagnole contre les Anglo-Saxons américains, et bien que la guerre et la diplomatie lui aient fait perdre ses territoires du nord, ses ouvrages extérieurs pour ainsi dire,

le domaine où se presse la population de langue espagnole lui reste encore presque en entier. Le contraste est brusque entre les deux pays : tout change rapidement, de part et d'autre, dès qu'on a traversé le rio Bravo. La nation mexicaine a pour caractéristique de sa personnalité collective un état de lutte incessante contre l'influence des États-Unis. Sans doute les puissants voisins du nord ont une part considérable dans les changements qui s'accomplissent au Mexique, mais c'est dans le reste de l'Amérique espagnole et surtout en Europe, dans la mère patrie et même dans cette terre de France qui, récemment encore, envoya des armées pour les subjuguer, que les Mexicains cherchent leurs alliés. Ils se disent et se sentent « Latins » : le nom même de *ladino*, réellement dérivé de *latino* ou « latin » d'après Covarrubias, n'est-il pas synonyme d'avisé, de « civilisé » dans toute l'Amérique Centrale?

Si jamais, sur la terre affranchie, les peuples se groupent, malgré les distances, suivant leur parenté et leurs affinités naturelles, c'est à leurs frères les Latins d'Europe que s'associeront les Mexicains et autres « latinisés » de l'Amérique. De même qu'il s'est produit en Angleterre et dans les colonies britanniques un mouvement d'opinion considérable pour arriver à une alliance plus intime de toutes les contrées de langue anglaise, à la constitution d'une « Majeure Bretagne », de même il s'est fondé une société d'union « Ibéro-Américaine » pour la formation d'une ligue de tous les États de langue ibérienne, et lors du premier congrès tenu à Mexico en 1887, dix-neuf États se trouvaient représentés. Il ne semble pas que la prophétie de Belt relative à l'Amérique doive s'accomplir. « Peu de siècles, disait-il, peu de siècles rouleront dans l'infini avant que l'anglais soit devenu le parler de tous les Américains entre les îles glacées du Grand Nord et la Terre de Feu. » D'autres écrivains prédisent ce changement comme devant arriver à plus courte échéance : « Il n'y aura bientôt plus que des Yankees au Mexique[1]. » C'est là une illusion. En témoignage de la force de résistance des Hispano-Indiens, on peut signaler l'extrême lenteur avec laquelle se poursuit l'américanisation du Nouveau-Mexique, territoire où l'on ne comptait pourtant, il y a plus de quarante années, lors de l'annexion aux États-Unis, qu'une cinquantaine de mille personnes de langue espagnole, presque entièrement séparées de leurs compatriotes du midi par de vastes solitudes.

Tôt ou tard le rôle commercial de la région des isthmes sera de premier ordre, car là sera certainement un jour le grand lieu de passage entre

[1] Jules Leclercq, *Voyage au Mexique, de New-York à Vera-Cruz, par terre.*



ISTHME DE PANAMA. — VUE PRISE À LA CULEBRA.

Dessin de A. Slom, d'après une photographie communiquée par M. Salles.

l'Atlantique et le Pacifique. Aussi les Américains pouvaient-ils redouter que des puissances européennes ne songeassent à s'emparer de l'une de ces langues de terre, et c'est par crainte d'une aventure de ce genre que fut proclamée la « doctrine de Monroe », revendiquant « l'Amérique pour les Américains » et réservant ainsi formellement la possession des isthmes pour les États du Nouveau Monde. Colomb avait prévu cette importance capitale du pédoncule américain lorsqu'il longeait les côtes du Veragua,

N° 5. — CANAUX ET ROUTES DES ISTHMES.



cherchant vainement le bras de mer qui devait servir de porte entre les deux océans. Mais ce détroit, ou plutôt ces détroits, car il y en avait plusieurs[1], la nature les a fermés depuis l'époque tertiaire et c'est à l'homme qu'il appartient de les rouvrir. En attendant, on s'est mis au travail pour tracer au moins des routes et construire des chemins de fer de l'une à l'autre côte : déjà deux voies ferrées, celles du Panama et du Costa-Rica, traversent le cordon méridional des isthmes, et plusieurs autres sont commencées. D'ailleurs, le pays est encore bien mal aménagé pour ser-

[1] H. Pittier, *Notes manuscrites.*

vir d'intermédiaire à l'Europe occidentale et aux rivages de l'extrême Orient. En mainte contrée de l'Amérique Centrale les voyages à travers les forêts, les marécages, les espaces inconnus, sont de périlleuses aventures : on ne cite pas un seul explorateur qui se soit rendu directement par terre du Mexique à la Colombie. Même d'une rive à l'autre il est hasardeux de se détourner des routes frayées. Récemment encore, telles étaient les difficultés du parcours et du transport, que le Honduras oriental, le Nicaragua du nord, le Costa-Rica n'avaient pas d'issue sur la mer des Caraïbes : commercialement, ces contrées ne possédaient pour ainsi dire pas de littoral atlantique; leur côte vivante était exclusivement celle qui regarde la mer du Sud, et c'est à grand'peine que les communications se sont graduellement établies avec la contre-côte. Dans son ensemble, la région des isthmes est encore un pays presque désert[1].

[1] Superficie et population du Mexique, des Isthmes américains et des Antilles, sans Trinidad, Tobago et les îles côtières du Venezuela :

	Superficie.	Population.	Popul. kilom.
Mexique.	1 987 065 kil. carr.	11 600 000 hab.	5,8 hab.
Amérique Centrale et Panama	547 308 »	3 390 000 »	6,2 »
Antilles, Bahama, Bermudes et autres îles.	238 408 »	5 575 000 »	22,6 »
Ensemble.	2 772 779 kil. carr.	20 565 000 hab.	7,5 hab.

CHAPITRE II

MEXIQUE

I

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Le territoire des « États-Unis du Mexique », non compris la péninsule du Yucatan, est la masse triangulaire qui termine au sud le continent de l'Amérique septentrionale proprement dite : aussi bien que la république « anglo-saxonne » qui lui est limitrophe, le Mexique aurait droit à l'appellation d' « États-Unis de l'Amérique du Nord ». A l'orient de ces États-Unis hispano-américains la longue courbe du Golfe, à l'occident les rivages du Pacifique, décrivant un autre arc de cercle plus vaste, limitent la contrée et se rapprochent graduellement vers le sud jusqu'à l'isthme de Tehuantepec, où commence l'Amérique Centrale, sinon par les limites politiques, du moins au point de vue de la géographie et de l'histoire. Des deux côtés, au nord et au sud, les frontières, purement conventionnelles, ne correspondent nullement aux lignes de partage naturelles. Il est vrai que la face nord-orientale du territoire est formée, sur une longueur développée de 1200 kilomètres, par le rio Bravo del Norte qui sépare le Mexique et le Texas ; mais ce fleuve étroit n'est pas un trait géographique d'assez grande valeur pour constituer une ligne de division ; des deux côtés les plaines et les collines offrent le même caractère et sont soumises au même climat : on n'observe de changement qu'au loin dans le Texas, là où la population se presse et où les cultures variées succèdent aux savanes infertiles. A l'ouest du rio Bravo, la frontière fixée par traité entre le Mexique et les États-Unis n'est qu'une succession de lignes géométriques : elle suit d'abord le 51° 47′ sur une distance de 161 kilomètres, puis elle emprunte un méridien pour descendre jusqu'à la latitude de 51° 20′, et se diriger de

nouveau vers l'ouest jusqu'au méridien 111° de Greenwich ; ensuite elle se dirige obliquement vers un point du rio Colorado situé à 32 kilomètres en aval du confluent du Gila, et suit en amont le cours du fleuve jusqu'en face du bec : de là une dernière ligne droite coupe la racine de la péninsule californienne pour atteindre le rivage du Pacifique à 20 kilomètres au sud de San-Diego.

Malgré la bizarrerie de cette frontière aux lignes géométriques, elle coïncide pourtant en certains endroits avec des traits importants du relief continental ; elle relie la haute vallée du rio Bravo et l'extrémité du golfe de Californie, non loin de la profonde dépression que parcourt le rio Gila entre deux massifs distincts des montagnes Rocheuses. A l'autre bout du territoire mexicain, la ligne de division politique est moins justifiée par la nature. Depuis le traité conclu en 1882 avec le Guatemala, la frontière commune part de la côte du Pacifique, à la petite rivière de Suchiate, puis elle traverse la chaîne maîtresse au volcan de Tacaná et va rejoindre par une ligne droite, à peu près à égale distance des deux mers, les sommets de Buenavista et d'Ixbul ; de là elle gagne à l'est, par le degré de latitude 16° 40′, la rive gauche du rio Usumacinta, qu'elle doit suivre jusqu'à 25 kilomètres au sud du bourg de Tenosique ; mais en ces régions mal explorées l'identification précise des rivières n'a pas encore été faite et certains points de détail restent encore à fixer (1890). Au delà reprend un échelon de degrés, latitudes et longitudes, jusqu'au rio Hondo, qui sert de limite au territoire anglais de Belize et va se déverser dans la baie de Chetumal, à l'angle sud-oriental du Yucatan. Avec toutes les terres qui en dépendent, jusqu'aux îles Revilla-Gigedo, qui font partie du territoire mexicain, bien que la plus rapprochée se trouve dans le Pacifique à plus de 600 kilomètres des côtes, la superficie totale du Mexique, d'après les délimitations officielles, serait de 1 987 063 kilomètres carrés[1], soit près de quatre fois la surface de la France.

Cette vaste contrée était déjà connue dans ses traits généraux au milieu du seizième siècle : en vingt-quatre années, les explorateurs avaient visité toutes les côtes et pénétré au loin dans l'intérieur, du Yucatan à la Californie et aux « Sept Villes » de Cibola. En 1502, Colomb avait déjà rencontré des marchands yucatèques sur la côte de Honduras ; mais c'est en 1517 seulement que Hernandez de Cordova, planteur de Cuba, parti pour

[1] Suivant un calcul planimétrique reproduit par Antonio Peñafiel (*Boletin Semestrial de la Estadistica de la Republica Mexicana*, 1889).

Autres évaluations : d'après Garcia Cubas, 1 946 292 kilomètres carrés ; d'après Behm et Wagner, 1 945 471.

aller à la chasse des hommes, découvrit le premier point du littoral mexicain, de nos jours le cap Cotoche ou Catoche, et poussa de là le long des côtes jusqu'à Champoton, où un combat malheureux avec les indigènes força les Espagnols à se rembarquer; en l'année 1518, Juan de Grijalva reprenait l'exploration du rivage à Champoton, pour y venger l'échec de l'année précédente, et suivait la courbe du golfe sur un millier de kilomètres jusqu'à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de Tampico. Une troisième expédition succéda en 1519 à celle de Grijalva ; mais pour Cortès

N° 6. — PREMIERS ITINÉRAIRES MEXICAINS, DE 1517 A 1550.



il ne s'agissait plus de longer timidement les plages, il lui fallait conquérir un royaume, et l'on sait comment il accomplit son œuvre, avec quel courage, quelle sagacité, quelle prudence, mais aussi avec quelle perfidie, quel mépris féroce des vaincus. En 1521, la capitale et les districts environnants étaient définitivement soumis et les expéditions armées se dirigeaient dans tous les sens pour étendre le territoire de la Nouvelle-Espagne : Olid et Sandoval parcoururent à l'ouest de México le Michoacan et le Colima jusqu'au littoral du Pacifique; Alvarado s'avança par la région des montagnes jusque dans le Guatemala ; Cortès lui-même s'empara du pays de Pánuco, sur le versant oriental des monts qui limitent au nord le bassin

de México, puis, à la poursuite de son lieutenant rebelle, Olid, qui s'était rendu par mer au Honduras, il pénétra au sud-est dans le Tabasco, le Chiapas, le pays des Lacandons et des Mopan. Parmi les expéditions de Cortès, nulle ne fut plus étonnante que ce voyage à travers les fleuves, les marécages et les forêts inhabitées : au passage des plaines du Tabasco, il lui fallut construire jusqu'à « cinquante ponts sur un espace de vingt lieues » ; les vivres manquaient, on se nourrissait de racines, de baies, de bestioles capturées sous les feuilles. Encore de nos jours, bien rares sont les voyageurs qui, avec les ressources de la civilisation moderne, ont l'audace de suivre le chemin frayé par Cortès. Après lui, nul conquérant espagnol ne se donna la peine d'occuper ce pays : on s'en tint à la prise du Yucatan, pays d'accès plus facile, qui fut conquis de 1527 à 1542.

Les régions du nord-ouest, moins peuplées et moins riches, n'excitaient pas autant l'ardeur des conquérants que les provinces du sud ; toutefois des expéditions furent également lancées dans cette direction ; des navires, dont les voiles et les agrès avaient été portés de Vera-Cruz à travers le plateau du Mexique, remontaient les côtes vers le golfe de Californie, et dès 1535 l'escadrille commandée par Cortès en atteignit l'entrée ; c'est le conquérant même qui donna le nom de *calida fornax* ou « californie » à cette terre brûlante[1]. En 1539, Francisco de Ulloa pénétrait dans l'intérieur de la longue « mer Vermeille », ainsi nommée soit des algues rouges qui colorent les eaux de quelques baies, soit plutôt, d'après Pinart, des sables foncés qui bordent ses rivages ; l'année suivante, Alarcon en achevait l'exploration et remontait même de 85 « lieues » la rivière Buena-Guia, appelée depuis rio Colorado ; deux années plus tard, Cabrillo, contournant le cap San-Lucas, à l'extrémité de la péninsule californienne, se dirigeait au nord dans le Pacifique jusqu'à un promontoire que l'on croit être le cap Mendocino, au delà du 40e degré de latitude. Sur la terre ferme, Nuñez Cabeza de Vaca, échappé aux périls d'une marche aventureuse à travers les Florides, avait atteint México en 1536 par la voie du nord ; de 1530 à 1532, le cruel Nuño de Guzman avait annexé le Jalisco et le Sinaloa aux possessions espagnoles ; puis, en 1539, un moine franciscain, Marcos de Niza, avait pénétré au loin dans le territoire qu'on appelle aujourd'hui le Nouveau-Mexique et qui fait partie des États-Unis : il prétendit y avoir vu la merveilleuse Cibola, qui, bientôt après, lors de l'expédition de Coronado, se trouva n'être qu'un de ces villages des Zuñi, où tous les habi-

[1] Jules Marcou, *Notes upon the first discoveries of California and the origin of its name.*

tants se pressent autour d'une cour centrale, dans une seule masure construite en forteresse. L'expédition de Coronado, qui dura plus de deux années, de 1540 à 1542, et qui devait se combiner avec l'exploration nautique d'Alarcon, eut pour résultat la colonisation de la Sonora, la province nord-occidentale de la république actuelle.

Désormais le territoire du Mexique proprement dit était reconnu par les Espagnols; cependant les itinéraires les plus éloignés de la capitale ne furent point encore utilisés pour la construction des cartes, que le manque d'observations astronomiques ne permettait pas d'établir avec quelque précision : en 1542, le vice-roi Mendoza fixait encore, d'après l'observation de deux éclipses de lune, la position de México à 25 degrés 42 minutes plus à l'ouest que sa position réelle. La carte d'Ortelius, publiée en 1579, ne donne d'une manière à peu près exacte que la partie centrale de la contrée, autour de México. Bien plus, malgré toutes les explorations qui avaient été faites le long des côtes californiennes, on affirma longtemps que des navires avaient fait le tour de la Californie et que le caractère insulaire de cette longue terre était ainsi établi[1]; le jésuite Salvatierra, qui commença la colonisation du pays en 1697, lui donna le nom de *Isla Carolina*. Il fallut attendre au commencement du dix-huitième siècle pour que les voyages du missionnaire Kühn ou Kunt, généralement désigné par les Espagnols sous le nom de Kino, vinssent enfin confirmer les recherches des premiers explorateurs. Les documents manuscrits que possède la *Academia de Historia*, à Madrid, et des collections du Mexique prouvent que dès le dix-septième siècle les archives nationales, malheureusement fermées aux chercheurs, contenaient les éléments nécessaires pour la description complète et détaillée de la Nouvelle Espagne ; presque tous les mémoires descriptifs envoyés au conseil des Indes étaient accompagnés de plans[2]. Toutefois les meilleures cartes publiées à cette même époque étaient entachées d'erreurs comportant un demi-degré en latitude et d'un à deux degrés en longitude.

Le voyage d'Alexandre de Humboldt, en 1803 et 1804, a été qualifié de « seconde découverte du Mexique[3] ». Le grand explorateur, il est vrai, ne visita pas toutes les parties déjà connues de la Nouvelle Espagne, mais il sut coordonner avec sagacité les itinéraires de ses devanciers, les contrôler les uns par les autres, en dégager, du moins pour la région du plateau,

[1] M. Orozco y Berra, *Apuntes para la historia de la Geografia en México*.

[2] Marcos Jimenez de la Espada, *Notes manuscrites*.

[3] C. B. Heller, *Reisen in Mexico ;* — Vivien de Saint-Martin, *Archives de la Commission scientifique du Mexique*.

la forme vraie du relief mexicain, appuyée désormais sur les points fixes que ses observations astronomiques lui permirent d'ajouter à celles des ingénieurs espagnols; en outre, il étudia les phénomènes physiques de la contrée, ses éruptions de laves et ses jaillissements de sources, l'étagement de ses climats et de sa flore, la direction et l'intensité des vents qui soufflent sur cette partie de la planète, l'abondance des pluies qui l'arrosent, les variations de ses courants magnétiques; enfin, il compara les ressources minières, agricoles, industrielles du Mexique à celles des autres contrées et fixa, pour ainsi dire, la valeur relative du pays dans l'ensemble du monde civilisé. Après le long sommeil que le régime du monopole absolu avait imposé au Mexique, l'ouvrage de Humboldt fut une sorte de révélation : il montra ce que pourrait devenir la colonie espagnole au jour de l'émancipation déjà prochaine.

L'exploration de la contrée ne put continuer pendant la période révolutionnaire; mais quand le Mexique se trouva libre enfin, les voyageurs se dirigèrent de nouveau vers cette terre américaine, ouverte désormais. Après la guerre, le minéralogiste Burkart suivit les traces de Humboldt, et pendant près de dix années parcourut, le marteau à la main, presque toutes les régions montagneuses et minières de la République. D'autres voyageurs de toute nationalité lui succédèrent, et parmi eux les Américains Stephens et Catherwood, qui étudièrent en détail les remarquables monuments laissés debout dans la partie méridionale du territoire; mais déjà les Mexicains eux-mêmes prenaient à cœur les investigations scientifiques, et dès 1839 se fondait à México une commission de géographie et de statistique : c'est l'une des plus anciennes sociétés de ce genre qui existent. Elle publia de précieux mémoires sur presque toutes les parties de la République et prépara les éléments d'une carte générale du Mexique, plus grande et plus détaillée que celle de Humboldt, qui fut reproduite en partie par fragments, puis servit de base à Garcia Cubas pour la première édition de son atlas, datée de 1856; ce fut, pendant plusieurs années, le principal document cartographique relatif aux régions mexicaines. Enfin, sous la direction de Covarrubias, on procéda au levé trigonométrique de la vallée de México, commencement des travaux de géographie précise. Des érudits, notamment Orozco y Berra et Pimentel, firent aussi des recherches approfondies sur la distribution des tribus indigènes au Mexique, sur l'histoire de leurs migrations, l'origine, la parenté et la grammaire de leurs langages. Les officiers américains qui pénétrèrent dans le Mexique septentrional pendant la guerre de 1846, et plus tard lors de la délimination des frontières, prirent également part à l'étude de la contrée,

et les cartes dressées par eux dans la Sonora, le Chihuahua, le Coahuila, le Nuevo-Leon, le Tamaulipas sont encore les meilleurs documents que l'on possède sur ces États du Mexique. Les principales cartes marines, notamment celles du littoral de la Basse-Californie, sont également de provenance nord-américaine.

C'est donc à tort qu'en envoyant une armée française au Mexique pour établir l'empire éphémère de Maximilien, on espéra pour les savants qui

N° 7. — PRINCIPALES POSITIONS DU MEXIQUE DÉTERMINÉES AVANT LES TRAVAUX DE CARTOGRAPHIE MODERNE.



l'accompagnaient une gloire semblable à celle des hommes qui fondèrent l'*Institut du Caire* et publièrent la *Description de l'Égypte*. Ceux-ci avaient à étudier une contrée délaissée par la science depuis quinze cents ans; ceux-là parcouraient un pays où leurs devanciers étaient nombreux, où des résidents leur servaient de guides et même d'initiateurs. Leur œuvre ne pouvait donc prétendre à l'originalité que donne la découverte, elle devait se rattacher à des œuvres antérieures et se fondre avec elles. Elle eut néanmoins une importance considérable, ainsi qu'en témoignent les documents officiels publiés dans les *Archives de la Commission Scientifique* et surtout les ouvrages de diverse nature rédigés à cette occasion par nombre de

voyageurs et de savants : les levés des itinéraires parcourus par les colonnes d'expédition ont un développement total d'environ 28 000 kilomètres[1]. Mais les travaux continuent au Mexique pour arriver à la rédaction d'une carte topographique au 100 000e, comparable à celles des États les plus avancés de l'Europe et prenant pour points de départ, d'un côté la vallée de México et les environs de Puebla, de l'autre les régions du nord étudiées

N° 8. — PAYS ÉTUDIÉS PAR LES CORPS EXPÉDITIONNAIRES FRANÇAIS.



par la commission des limites mexico-américaines. Le service des cartes, dans l'armée de la République, comprend un personnel instruit d'environ 120 personnes[2], que le manque de fonds, il est vrai, a plus d'une fois presque réduits à l'impuissance. La période des explorations préliminaires est presque close, quoique récemment encore, en 1882, MM. Maudslay et Charnay aient retrouvé une « ville morte » dans les forêts du Chiapas, près de la frontière guatemaltèque.

[1] Niox, *Notice sur la carte du Mexique*, Bulletin de la Société de Géographie, juillet 1874.
[2] Garcia Cubas, *Cuadro Geografico de los Estados Unidos Mexicanos*.

II

MEXIQUE PROPREMENT DIT, AU NORD DE L'ISTHME DE TEHUANTEPEC.

Dans son ensemble, le Mexique proprement dit est une haute terre sur laquelle s'élèvent des massifs et des chaînes de montagnes, n'ayant d'ailleurs, quoiqu'on le dise souvent, en répétant une généralisation trop hardie de Humboldt, aucune continuité, aucun rapport de relief ou d'orientation avec le système andin de l'Amérique du Sud : c'est aux monts californiens, mais avec de nombreuses interruptions, que se rattache le relief du Mexique. L'altitude moyenne de la contrée est évaluée à la hauteur considérable de 1105 mètres[1]; un plan passant à cette altitude au-dessus de l'Océan détacherait du piédestal sous-jacent un énorme massif triangulaire dont la pointe se trouverait au sud-est, dominant la dépression de Tehuantepec, et qui se terminerait au nord-ouest par deux cornes parallèles se dirigeant vers les États-Unis. C'est que le plateau central du Mexique est limité des deux côtés, sur les versants de l'Atlantique et du Pacifique, par des chaînes bordières, ou du moins des successions de saillies formant un rebord continu : les deux séries de montagnes ont reçu l'une et l'autre le nom de *sierra Madre* ou « chaîne Mère », appellation que l'on retrouve dans presque toutes les parties de l'Amérique espagnole, appliquée aux crêtes dominatrices de la contrée. Comme toutes les chaînes bordières, les Madres du Mexique contrastent par leurs pentes opposées : sur le versant océanique, les déclivités sont rapides, coupées d'escarpements et de falaises, rayées de crevasses d'où s'écroulent les éboulis, ravinées par de formidables barranques s'élargissant de distance en distance et contenant des bassins verdoyants, des étages successifs pour les villes et les cultures; sur le versant intérieur, les pentes sont plus douces, tournées vers les hautes terres. L'ensemble du territoire qui se rétrécit graduellement entre les deux chaînes, dans la direction du sud, forme pour ainsi dire une longue allée aboutissant à un labyrinthe; les populations immigrantes venues du nord se trouvaient amenées, d'étape en étape, vers l'angle méridional, c'est-à-dire vers le bassin de México et vers les plaines de Puebla, limités au sud par la Junta ou rencontre des deux hautes arêtes.

On donne souvent à la cavité triangulaire laissée entre les deux sierras le nom de « plateau » mexicain; parfois aussi, à l'exemple de Clavigero et

[1] Ch. Perron, *Notes manuscrites.*

de Humboldt, on l'appelle simplement Anahuac ou « plateau » d'Anahuac, d'après la région dans laquelle se trouve la cité de México. Toutefois la *mesa* ou « table » du Mexique ne présente point une surface unie, comme les appellations ordinaires pourraient le faire croire : l'ensemble de la dépression que limitent les deux chaînes mères offre plutôt une succession de bassins, pour la plupart d'origine lacustre, qui s'étagent en diminuant d'altitude dans la direction du sud au nord; mais les barrières qui les séparent opposent si peu d'obstacles aux migrations et aux voyages, que déjà au siècle dernier il avait été facile de construire une route de Mexico à Santa-Fé, dans le Nouveau-Mexique, sur une longueur de 2200 kilomètres : les voitures roulaient de l'une à l'autre ville[1]. Dans la partie méridionale des hautes terres, autour de México, les bassins sont de faibles dimensions relatives, mais dépassent 2000 mètres en altitude; même celui de Toluca, dans l'angle formé par les deux grandes chaînes divergentes, est en moyenne à 2580 mètres au-dessus de la mer. En s'éloignant de l'Anahuac, l'écart des sierras donne plus de largeur aux plaines élevées, et dans la région septentrionale de la République les vastes étendues que limitent les montagnes offrent en maints districts des surfaces à peine ondulées ou parcourues de chaînons n'ayant qu'un faible relief. En s'inclinant vers le nord, l'entre-deux des sierras penche vers l'est, la sierra orientale étant en moyenne beaucoup moins large et moins élevée que celle de l'ouest : son altitude moyenne est de 2000 mètres, environ cinq cents mètres de moins que la crête occidentale[2].

Une troisième sierra, parallèle aux deux autres, mais complètement séparée de celles qui dominent le corps continental mexicain, est la crête inégale et deux fois interrompue de la péninsule californienne. Des buttes isolées, des « monts perdus », comme on les appelle, jalonnent l'espace compris entre les massifs de la Californie américaine et la chaîne de la presqu'île appartenant au Mexique, mais continuant l'axe de la Sierra Nevada : c'est donc comme un système distinct du relief mexicain que se présentent les monts de la péninsule, de hauteurs et de formes très diverses. Non loin de la racine de la presqu'île s'élève, visible des deux mers, le massif le plus élevé, le Calamahue ou Santa-Catalina, que domine un roc blanc comme de la neige, haut de 3086 mètres. La chaîne septentrionale, qui longe la côte du Pacifique, se termine au nord de la grande baie Sebastian Vizcaino et se rattache par des plateaux doucement inclinés à une crête

[1] Alex. de Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*.
[2] Niox, *Notice sur la carte du Mexique*.

dont les saillies se dressent au-dessus de la côte orientale du golfe de Californie. Ces montagnes, de formation tertiaire, sont interrompues par des ravins profonds au delà desquels s'élève le massif de las « Tres Virgenes » ou « Trois Vierges ». Ses pitons volcaniques, situés à peu près exactement au milieu de la longue côte de 1300 kilomètres, ne dépasseraient guère

N° 9. — RELIEF DU TERRITOIRE MEXICAIN.



2000 mètres en hauteur[1]; ils n'ont pas eu d'éruption depuis 1857; à peine a-t-on vu depuis quelques vapeurs s'échapper des crevasses. Les autres volcans de la Californie mexicaine sont éteints; des sources minérales et thermales, des soufrières sont les seuls témoignages de l'activité intérieure. A l'ouest de ce massif de volcans, vers le milieu de la côte océanique, un chaînon de montagnes constitue un massif élevé de 1045 mètres, qui se continue par de hautes îles à sa pointe nord-occidentale.

[1] 2152 mètres, d'après Dewey et Pailhès (*Instructions nautiques*). Il est peu de montagnes au Mexique dont la hauteur ne soit indiquée avec de grands écarts par les différents auteurs.

Au sud des Trois Vierges, une arête de grès tertiaire, escarpée à l'est, mais s'abaissant en une longue contre-pente vers l'océan Pacifique, se poursuit jusqu'au golfe de la Paz. Le sommet de cette chaîne, que l'on croirait être, d'après son nom, le dominateur de la péninsule californienne, le Cerro del Gigante ou la Giganta, « la Géante », aurait seulement 1588 mètres; la hauteur moyenne de l'arête principale paraît être inférieure à 1000 mètres. Quant à l'extrémité méridionale de la presqu'île, au sud de la Paz, elle constitue une sorte d'île granitique et se termine par deux arêtes parallèles dont l'une aurait, d'après Dewey, un piton culminant de 1890 mètres. Des veines métalliques, or, argent, cuivre, fer, ont été reconnues dans presque tous les massifs côtiers : l'or domine dans les schistes de la côte occidentale, tandis qu'on rencontre surtout les minerais d'argent dans les porphyres de la côte orientale[1].

Du reste, si étroite et par conséquent si facilement accessible qu'elle soit, la « basse » Californie, — expression employée dans le sens de Californie du Sud, — est fort peu connue, à cause de son aridité et du manque de population : la hauteur de ses montagnes n'a guère été mesurée ou évaluée que par des marins. Ce sont également les navigateurs qui ont observé le contraste des côtes, l'une fort abrupte et rocheuse, celle que baigne le golfe de Californie, l'autre aux formes plus douces et plus arrondies, qui s'incline vers les flots du Pacifique : elle est en maints endroits bordée de plages basses, d'îles sablonneuses et de cordons littoraux. La chaîne rapprochée de la côte orientale dresse ses falaises vers le gouffre d'effondrement qui a laissé pénétrer les eaux du large entre le Mexique et la péninsule. Les îles de la côte orientale, disposées suivant un axe parfaitement parallèle aux monts péninsulaires, ont un relief considérable : l'une d'elles, Angel de la Guardia, atteint 1515 mètres. Ensemble, les îles riveraines de la Basse-Californie ont une étendue supérieure à celles de toutes les autres îles du Mexique.

Coupées en droite ligne par la frontière de l'État d'Arizona, que l'on désigne ainsi d'après un petit massif, pris comme borne internationale entre Tubac l'Américaine et Santa-Magdalena la Mexicaine, les diverses chaînes que limite au nord la dépression du rio Gila pénètrent dans le territoire de la Sonora et du Chihuahua en profilant au sud-est leurs crêtes parallèles : c'est l'ensemble des chaînons que l'on embrasse sous l'appellation générale de Sierra Madre. Dans la partie médiane, les roches consistent surtout en granits et en syénites, mais les formations sédimentaires

[1] E. Guillemin, *Archives de la Commission Scientifique du Mexique*, tome II.

sont aussi représentées par des masses considérables, surtout par un calcaire carbonifère, renfermant çà et là quelques minces gisements d'anthracite. De même que dans les montagnes de la Basse-Californie, les éruptions de laves ont jailli sur un grand nombre de points, et des coulées de pierres revêtent les pentes des monts et les plaines sur de vastes étendues. Il existe même un volcan non complètement éteint, le Pinacate (1656 mètres), qui se dresse, en dehors de la Sierra Madre proprement dite, à une centaine de kilomètres à l'est de l'estuaire du Colorado : du milieu d'un immense champ de laves qui s'est épanché au sud de la montagne s'élèvent quelques cônes secondaires, dont l'un est percé d'une caverne rejetant en abondance des vapeurs sulfureuses; les Indiens apportent des offrandes au génie du lieu, flèches, coquilles, têtes d'animaux [1].

L'altitude moyenne des montagnes de la Sonora est de 1500 mètres, mais quelques-uns des massifs avancés qui se dressent à l'ouest, dans le voisinage de la mer, atteignent une plus grande hauteur, d'autant plus fiers qu'ils se montrent de la base à la cime avec leurs falaises terminales, leurs escarpements et leurs contreforts : tels sont, près de la frontière arizonienne, les monts de Sonoala, dont un sommet n'a pas moins de 2882 mètres; tel est, au sud de la Sonora, le massif des Alamos (1791 mètres) ou des « Peupliers », auquel succèdent, dans le Sinaloa, d'autres groupes côtiers. En hiver, ces monts élevés ont des stries de neige à leurs sommets. Les gisements d'argent aurifère sont fort nombreux dans toutes ces montagnes, et leurs filons, très irréguliers, s'entrecroisent en divers sens dans les roches.

Au sud-est de la Sonora, la Sierra Madre s'élève graduellement, tout en gardant sa formation géologique et son aspect : un de ses dômes, la Cumbre de Jesus Maria, dans le massif de Tarahumara, dépasse 2500 mètres, et le pic des Frailecitos, près de Batopilas, atteindrait 3000 mètres. A mesure que les crêtes croissent en hauteur, elles se rapprochent du littoral et présentent ainsi vers la mer des escarpements plus abrupts : des étangs et des dunes de la côte on voit à l'horizon les hauts sommets qui pénètrent dans la zone des nuages. La saillie des hautes croupes et des *bufas* ou crêtes déchiquetées se maintient en une chaîne continue à une distance moyenne d'environ 100 kilomètres de la côte ; plusieurs sommets y dépassent 3000 mètres; la cumbre Pimal, dans la sierra del Nayarit, s'élève à 3450 mètres. Mais au delà la terrasse du plateau mexicain et les monts qui le dominent perdent dans leur relief toute régularité appa-

[1] Alphonse Pinart, *Bulletin de la Société de Géographie*, septembre 1880.

rente ; les massifs, rattachés les uns aux autres par des cols inégaux, n'ont plus de direction régulière : c'est à l'orient que se présentent les groupes les plus fiers, remarquables par leur extrême abondance en veines argentifères puissantes, tandis qu'au sud la profonde vallée du rio Lerma marque une zone de séparation dans l'ensemble du système montagneux. Précisément en face de cette brèche s'aligne, à une centaine de kilomètres en mer, la chaîne insulaire des Tres Marias et du San-Juanito, orientée du nord-ouest au sud-est, parallèlement à l'axe de la Sierra continentale. La plus haute cime, qui rejeta des laves, atteint 736 mètres.

Les volcans ne manquèrent pas jadis dans la partie de la Sierra Madre qui s'élève au nord du Lerma, et l'on voit en maints endroits des champs de lave, nus ou recouverts de forêts, et des buttes de cendres ou de scories. La Breña surtout, au sud de Durango, est un chaos volcanique de crevasses et de coulées, un *malpais* ou « mauvais pays », difficile à traverser ; mais tous les foyers souterrains ont perdu leur chaleur et c'est au sud du sillon de partage que commence la région des mers intérieures de lave qui se sont révélées par des « montagnes de feu », traversant obliquement le Mexique d'une mer à l'autre; quelques-uns de ces monts se montrent isolés, ou sur des massifs distincts, d'autres au contraire ont ouvert leurs bouches sur l'axe même des grandes chaînes. Le Ceboruco (2164 mètres) ou pic d'Ahuacatlan est le premier groupe de pitons dans cette zone volcanique voisine du Grand Océan : il fait partie d'un chaos de montagnes presque entièrement séparé de la Sierra Madre par les vallées et les passages que commande la cité de Guadalajara. En 1870, il entra en éruption violente, et depuis cette époque il lance toujours dans l'air des gaz et de la vapeur d'eau. Nombreux sont les cratères qui s'ouvrent dans ce massif : les deux plus vastes, l'un éteint, l'autre fumant, et profonds de 300 mètres, ne sont séparés que par un étroit diaphragme formé de cônes juxtaposés.

Plus loin, vers le sud, le Colima fume également, offrant dans l'ensemble de ses phénomènes une apparence de corrélation avec le Ceboruco. Malgré sa hauteur (3886 mètres), ce volcan superbe n'est que le promontoire méridional d'une montagne de porphyre plus élevée, que les indigènes appellent *volcan de Nieve* ou « volcan de Neige », quoique, d'après Dollfus et de Mont-Serrat, son dôme ne se termine point par un cratère : la dépression qu'on aperçoit au sommet, et que l'on tient d'ordinaire pour une ancienne bouche ignivome, ne serait qu'un amphithéâtre formé par deux ravins dont les torrents descendent au Pacifique. Sur les pentes du volcan de Neige la limite supérieure de la forêt est seulement

à l'altitude de 3950 mètres : au delà commencent les neiges, qui se maintiennent en toute saison sur la partie nue du sommet. De la pointe terminale, que les mesures de Bárcena disent atteindre 4354 mètres, on descend au sud vers le volcan de Fuego ou « du Feu », qu'une enceinte rocheuse sépare du colosse voisin. Rares pendant les derniers siècles, les éruptions du Colima sont devenues fréquentes : en 1869, en 1872, en 1873, en 1885, des masses de cendres ont été lancées dans l'espace et le contre-courant alizé les a même portées dans les hauteurs de l'air jusqu'à San-Luis-Potosi, à 450 kilomètres au nord-est. Des laves ont également coulé du volcan pendant ces éruptions, mais elles se sont presque toutes épanchées de cônes adventices, les « Fils du Colima », et de buttes éparses dans les vallées environnantes. La lagune de Calabozo, dont le gouffre profond, encore insondé, s'ouvre à la base septentrionale de la montagne et déverse ses eaux par le rio San-Antonio, paraît être un ancien cratère, empli par des sources sulfureuses[1]. Située au rebord même des hautes terres mexicaines et ravinée à la base par d'énormes barranques, à l'issue desquelles commence la plaine, la montagne occupe le centre d'un immense horizon, plaine, mer et sommets : à l'est la vue s'étend jusqu'à la pointe étincelante du Popocatepetl neigeux.

Le volcan boisé de Tancítaro (3665 mètres) s'élève sous la même latitude que les deux monts jumeaux de Colima, mais il est beaucoup plus rapproché de la chaîne maîtresse, dont il est un simple contrefort méridional, commandant au loin l'horizon, jusqu'à l'océan Pacifique ; il se rattache au cerro Patamban (3750 mètres) par la longue serrière du cerro Periban. Plus à l'est se dresse encore un autre volcan, toutefois presque isolé, au milieu d'un *malpais* ou *pedregal* de laves que contourne au sud le rio Mexcala. C'est le Jorullo (Joruyo), haut de 1315 mètres. Depuis la description qu'en fit Humboldt, ce volcan est un de ceux dont le nom est le plus fréquemment répété. On sait que cette montagne apparut vers la fin de 1759 au milieu de campagnes en culture, sous lesquelles on entendait depuis des mois rouler de longs tonnerres. La tradition rapporte que les cratères de Cutzarándiro, situés à 80 kilomètres vers l'est, étaient encore en éruption quelques années avant l'apparition du Jorullo : le foyer souterrain se serait ouvert une autre issue par la formation du volcan nouveau et depuis cette époque les bouches premières se seraient complètement refermées. La légende, à laquelle Humboldt a prêté l'immense autorité de son nom, mais qui n'est cependant appuyée sur aucun

[1] Estéban Garcia, *Informes y documentos relativos á Comercio*, diciembre 1886.

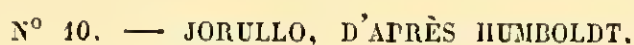
document digne de foi et se trouve en désaccord avec les faits observés depuis cette époque sur toute la surface de la Terre, affirme que le Jorullo se serait dressé soudain pendant une nuit : la veille on n'aurait vu qu'une campagne où le vent balançait les tiges des cannes à sucre et des indigotiers; le lendemain matin, six grands cônes, dont l'un, dominant de plus de 500 mètres, — 572 mètres d'après Burkart, — la plaine environnante, se seraient montrés aux paysans réfugiés au loin sur les collines. La contrée tout entière aurait été bossuée, soulevée par les matières en fusion, et les roches amollies, percées au centre d'un entonnoir, se seraient exhaussées au-dessus de leur ancien niveau pour former le piton que l'on voit aujourd'hui. Cette hypothèse d'une poussée ascensionnelle du sol primitif n'est pas moins erronée que ne l'était celle des indigènes relativement à quelque vengeance des moines : des capucins, disent-ils, n'avaient pas été reçus avec assez d'honneurs par les propriétaires de la *hacienda*, et, en quittant la plaine verdoyante, ils auraient ordonné aux flammes de la dévorer. C'est à des éruptions successives de cendres et de laves qu'il faut attribuer la formation du Jorullo, comme celle de tous les autres volcans [1].

Depuis 1860, le mont se repose ou du moins n'a que de légères trépidations. Du cratère, large ouverture d'environ 2 kilomètres de tour et de 200 mètres de profondeur, ne sortent plus que de faibles vapeurs, presque toujours invisibles et ne se condensant en nuelles qu'avant les pluies. Les pentes du mont se sont en partie couvertes de forêts où les arbres de la zone tropicale se mêlent aux espèces de la zone tempérée, et les *hornitos* ou « fournillons » de la base, innombrables cônes adventices de quelques mètres en hauteur, d'où s'élançaient des jets de vapeurs, se sont affaissés pour la plupart; au temps de Humboldt, leur température était de 96 degrés; graduellement abaissée, elle varie actuellement de 50 à 60 degrés. Le rio San-Pedro et un autre ruisseau, dont les eaux s'étaient vaporisées lors de l'éruption et qui, recouverts par un lit de lave, rejaillissaient en sources chaudes à plusieurs kilomètres du volcan, ont perdu leur chaleur : dans les vingt-quatre années qui s'écoulèrent entre le voyage de Humboldt et celui de Burkart, la diminution de température dépassa 22 degrés centigrades.

Les volcans de Colima, de Tancítaro, de Jorullo, et, beaucoup plus à l'est, la montagne apaisée de Tasco, également au nord du rio Mexcala, sont disposés suivant un alignement parallèle à l'axe de la Sierra Madre, qui se

[1] H. de Saussure, *Bulletin de la Société Vaudoise des Sciences naturelles*, vol. VI, 1859; — Poulett Scrope, *Volcanoes*.

poursuit à une distance moyenne d'environ 60 kilomètres vers le nord. Mais cette grande chaîne elle-même est presque entièrement composée de roches éruptives, anciennes ou modernes, enfermant dans leurs vallées de plissement des bassins où séjournent des eaux lacustres et où se sont



N° 10. — JORULLO, D'APRÈS HUMBOLDT.

Coupe.

103°25' Ouest de Paris 103°20'

18° 50' 18° 50'

101°5' Ouest de Greenwich 101°

d'après A. de Humboldt C. Perron

Plan.

1 : 180 000

0 5 kil.

déposées des alluvions quaternaires. Un premier volcan ou groupe de volcans éteints, San-Andres ou Tajimaroa, à l'est de Morelia, offre encore sur l'une de ses cimes un entonnoir empli d'eau bouillante et dégageant des vapeurs sulfureuses en abondance; elles transforment en sulfates les terres argileuses des alentours et font écrouler périodiquement les maisonnettes des ouvriers chargés de recueillir au fond de la mare le soufre mêlé à

la boue. Une autre cime trachytique, le Cerro de las Humaredas, doit son nom aux « fumerolles » abondantes qui s'élèvent en nuages, et près de là jaillit un geysir du haut d'un cône de silice déposé par les colonnes d'eau bouillante[1]. Un des cratères est appelé le *Chillador* ou « Siffleur », à cause du bruit strident des vapeurs qui s'en échappent; en 1872, à la suite de violents tremblements de terre, un nouveau Chillador s'ouvrit à côté de l'ancien[2]. L'altitude de ce mont est probablement supérieure à 4000 mètres. Au nord de Morelia et du grand lac de Cuitzeo, un autre groupe, composé de sept volcans, se montre en un massif distinct, entourant de son amphithéâtre la dépression dite « valle » de Santiago : les cratères de l'Alberca et d'une autre de ces montagnes sont remplis d'une eau légèrement alcaline, comme celle des terrains environnants ; le foyer local de chaleur est probablement éteint, mais plus au nord, dans le massif de Guanajuato, des geysirs et des jets de boues thermales témoignent de l'activité continue des vapeurs souterraines[3].

Le Xinantecatl, c'est-à-dire le « Seigneur nu », désigné d'ordinaire sous le nom de Nevado ou « Neigeux » de Toluca, s'élève à peu près directement au sud de la ville dont il a reçu l'appellation. C'est l'un des plus hauts sommets du Mexique, car il atteint 4578 mètres[4], soit l'altitude du mont Rose. De pente douce et régulière, le Nevado est facile à gravir : à l'exemple de Humboldt, les voyageurs n'ont qu'à suivre le sentier frayé en lacet par les bûcherons à travers la forêt de pins et de sapins, qui s'éclaircit peu à peu vers le sommet, puis fait place aux broussailles et, vers les bords du cratère, à une herbe rase croissant dans les fissures du porphyre : c'est là précisément que se trouve la limite entre la végétation et les neiges persistantes, car celles-ci se maintiennent sur la pente septentrionale du volcan, même dans les deux mois de grande évaporation, septembre et octobre, et donnent de ce côté une petite collerette à ses ravins rougeâtres. Dans la dépression de la cime reposent deux lacs d'eau douce, séparés par des monticules ; après les averses, des mares se forment dans les cavités voisines. Les neiges et les pluies empêchent en toute saison l'assèchement des deux lacs, qui ont en moyenne une trentaine d'hectares : le principal réservoir a 10 mètres de profondeur, et l'on y trouve des poissons d'une espèce particulière. L'eau, très froide (6°,25), est presque aussi pure que l'eau distillée, et l'on a proposé de l'utiliser par canalisa-

[1] H. de Saussure, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1857.
[2] Santiago Ramirez, *Riqueza minera de México*.
[3] *Archives de la Commission Scientifique du Mexique*, tome III.
[4] 4450 mètres d'après Heilprin et Baker, qui l'ont gravi en 1890.

tion pour alimenter la ville de Toluca. Le cerro de Ajusco (4153 mètres), qui n'atteint pas tout à fait la limite des neiges persistantes, et dont les coulées de lave descendent jusqu'aux portes de México, se montre au loin à l'horizon oriental du Nevado. D'autres moindres volcans, le Culiacán, l'Ozumba, tous éteints, sont disposés sans ordre apparent dans la partie de la grande chaîne dressée au sud de la capitale.

Le plus fameux volcan du Mexique et l'un de ceux dont le nom est le plus fréquemment répété dans les ouvrages de géographie est le Popocatepetl ou le « Mont-Fumée », que l'on a longtemps considéré, à tort, comme la saillie la plus haute dans l'Amérique du Nord et qui même n'est probablement pas la plus élevée du Mexique. Le premier gravisseur du Popocatepetl dont l'histoire fasse mention est le capitaine espagnol Diego de Ordaz, qui dès l'année 1519, lorsque la petite bande conquérante de Cortès était encore à Tlaxcala, s'aventura en pays aztèque pour atteindre la cime de la « montagne de Guaxocingo », d'où se déroulaient les grandes fumées blanchâtres, et pour connaître le secret, « *saber el secreto* », de la montagne. Atteignit-il le sommet? D'après Cortès, il aurait été arrêté par les neiges ; d'après Bernal Diaz, il serait arrivé jusqu'au cratère : du moins, le premier des Espagnols, vit-il à ses pieds la grande « vallée » de México et la prodigieuse cité dont les temples brillaient au soleil entre les nappes étincelantes des lacs; en récompense de son exploit, Charles-Quint permit au vaillant capitaine de porter l'image d'un volcan sur son blason. De nombreux soldats espagnols et des moines franciscains montèrent aussi jusqu'à la bouche du cratère [1] pendant la période de la conquête; on cite surtout Montano et Larrios, qui venaient y chercher du soufre pour la fabrication de la poudre. Depuis le commencement de notre siècle, les ascensions ont été fréquentes ; elles sont d'ailleurs relativement faciles, grâce à la régularité de la pente, bien que la masse porphyrique du Popocatepetl dépasse le mont Blanc de 600 mètres : la moyenne de onze mensurations d'altitude est de 5411 mètres pour le volcan mexicain, — d'après M. Ponce de Leon 5397 mètres [2] ; — il reste donc inférieur d'au moins 225 mètres à son rival nord-américain, le Saint-Élie [3]. Sur le versant oriental, la limite inférieure des neiges persistantes est à 4300 mètres; elles comblent les inégalités du sol, et sur le pourtour du cratère se transforment en un cercle

[1] Bernard Diaz del Castillo, ouvrage cité.

[2] *Boletin de la Sociedad de Geografia y Estadistica de la República Mexicana,* 1873, nos 8, 9.

[3] Une dépêche venue de México, en date du 21 avril 1890, annonce que les mesures de M. Heilprin réduisent de 3000 pieds ou 900 mètres la hauteur du Popocatepetl. Une pareille erreur de la part des géodésiens ne se peut concevoir, et s'il y avait eu écroulement ou explosion du sommet, on n'eût pas manqué de signaler cet événement.

de glace d'une épaisseur de 2 à 3 mètres qui forme des glaciers fissurés de petites crevasses. A l'est, vers la base du mont, on rencontre un grand nombre de blocs épars, que l'on doit très probablement attribuer à l'action de glaciers qui descendaient autrefois des sommets[1].

L'arête du cratère, sur laquelle se dressent deux sommités principales, le *Pico mayor* et l'*Espinazo del Diablo*, est une « taillante » aiguë, où l'on chemine en équilibre entre deux abîmes : d'un côté, la vue s'étend à l'est jusqu'aux terres chaudes que domine le plateau ; de l'autre, s'ouvre le cratère, bassin d'un kilomètre en circonférence et de 75 mètres en profondeur[2]. Il est empli de neige, mais des jets de gaz, qui changent souvent de place, fondent la nappe blanche autour de leur orifice ou *respiradero*, et des taches d'un jaune d'or indiquent de loin les dépôts de soufre aux *volcaneros* qui viennent presque tous les jours faire leur récolte en descendant au fond du cratère, dans une banne qui s'abaisse et s'élève au moyen d'un cabestan placé au bord de l'abîme[3]. L'exploitation annuelle, bien inférieure à la production, que l'on évalue à une tonne par jour[4], est d'environ 48 tonnes par an[5] ; quant à la neige, on la recueille sur les pentes extérieures de la montagne. Une source qui jaillit dans le fond du cratère emplit une mare verdâtre, dont les eaux, disent les indigènes, reparaissent au pied du volcan en diverses fonts thermales. Les éruptions du Popocatepetl sont rares et pendant ce siècle moins violentes qu'elles ne le furent pendant le siècle de la conquête, surtout en 1539. Au nord du géant, la montagne moins haute (4900 mètres), mais encore plus élevée que le mont Blanc, l'Ixtaccihuatl ou la « Femme Blanche », n'est point un volcan, quoique les indigènes la redoutent fort et en aient fait l'objet de nombreuses légendes; nulle fumerolle n'a percé le manteau de neiges qui recouvre son cône porphyrique sans cratère. D'après les Aztèques, les deux monts étaient des dieux et le Popocatepetl avait l'Ixtaccihuatl pour épouse[6]. Le « Mont-Fumée » est un indicateur météorologique pour les populations qui vivent à sa base. Quand la vapeur du cratère est d'un noir épais et se déroule en énormes volutes dans la direction du nord, on s'attend à la pluie. Quand, au contraire, le nuage se recourbe vers le sud, ce sont le froid et la gelée qui s'annoncent. L'ascension verticale de la colonne fumante est considérée comme un indice de grand vent ou

[1] José Lobato, *Boletin de la Sociedad de Geografia*, 1876, n°s 1 et 2.
[2] Virlet d'Aoust, *Ascencions au Popocatepetl et à l'Ixtaccihuatl.*
[3] J. Leclercq, *Voyage au Mexique.*
[4] Carlos von Gagern, *Deutsche Rundschau für Geographie*, 1885.
[5] Dollfus, de Mont-Serrat, Pavie, ouvrage cité.
[6] Camargo ; — Gomara ; — Prescott, etc.



LE POPOCATEPETL, VUE PRISE DU RANCHO DE TLAMECAS.

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. Cotteau.

de tremblement du sol. Deux ou trois heures avant qu'un orage éclate dans la plaine, on aperçoit des jets de cendres et de pierres ponces s'élançant de temps en temps du cratère.

Les deux montagnes sœurs qui dominent la « vallée » de México s'élèvent à peu près à l'angle du bastion triangulaire que forme le plateau central de l'Anahuac. Les Sierras Madres de l'occident et de l'orient croisent leurs deux arêtes dans le voisinage de Tehuacan, et de ce nœud de convergence ou *junta* les chaînes n'en constituent plus qu'une seule, jusqu'à l'isthme de Tehuantepec, pareilles à des branches unies en un seul tronc. Mais si la Sierra Madre de l'ouest semble finir à une faible distance à l'est de México, arrêtée par un rempart de monts appartenant à un autre alignement de sommets, la nature éruptive des roches prolonge la zone volcanique bien au delà du Popocatepetl ; la Malintzin ou Malinche, la Matlalcueyatl des anciens Aztèques (4107 mètres), appelée aussi Doña Marina, en souvenir de l'interprète indienne de Cortès, élève sa masse isolée au milieu du plateau de Tlaxcala ; d'après la légende, ce serait la fille du Popocatepetl et de l'Ixtaccihuatl, et longtemps elle erra à la recherche d'un site favorable[1]. D'autres grandes cimes d'éruption se dressent au bord des hautes terres, sur la chaîne de bordure appartenant à la sierra maîtresse de l'est. Les deux monts les plus élevés de cette rangée de montagnes sont aussi deux volcans, le Cofre de Perote et le pic d'Orizaba, tous les deux visibles de la mer. Le Cofre doit son nom de « coffre » à la forme quadrilatérale de son haut sommet (4089 mètres), que limitent souvent des strates de nuages et qui semble porté dans les cieux comme un sarcophage immense. Les Aztèques lui donnèrent jadis une appellation analogue à celle des Espagnols : Nauhcampa-tepetl, c'est-à-dire la « Montagne aux Quatre Arêtes ». Il est entouré de *malpais* de laves, dans lequel s'ouvre, à l'ouest du volcan, la caverne de Chinacamote, longue de six à sept lieues, disent les indigènes, mais difficile à parcourir à cause des blocs qui se sont détachés de la voûte : par là dut s'épancher jadis un fleuve de laves très liquides[2]. Des bouches de volcans parasites, éteints maintenant, s'ouvrent sur les flancs du Cofre et de longues cheires de lave descendent de sa base vers la mer ; même, par delà les couches tertiaires et quaternaires qui recouvrent les anciennes formations du littoral, une chaîne de récifs, provenant d'éruptions antiques, s'aligne le long des plages : c'est la « Boquilla de Piedras ». Le Macuiltepec ou les « Cinq Monts », sur les

[1] Alex. de Humboldt, *Volcans des Cordillères*.
[2] Virlet d'Aoust, *Topographie et Géologie du Mexique*.

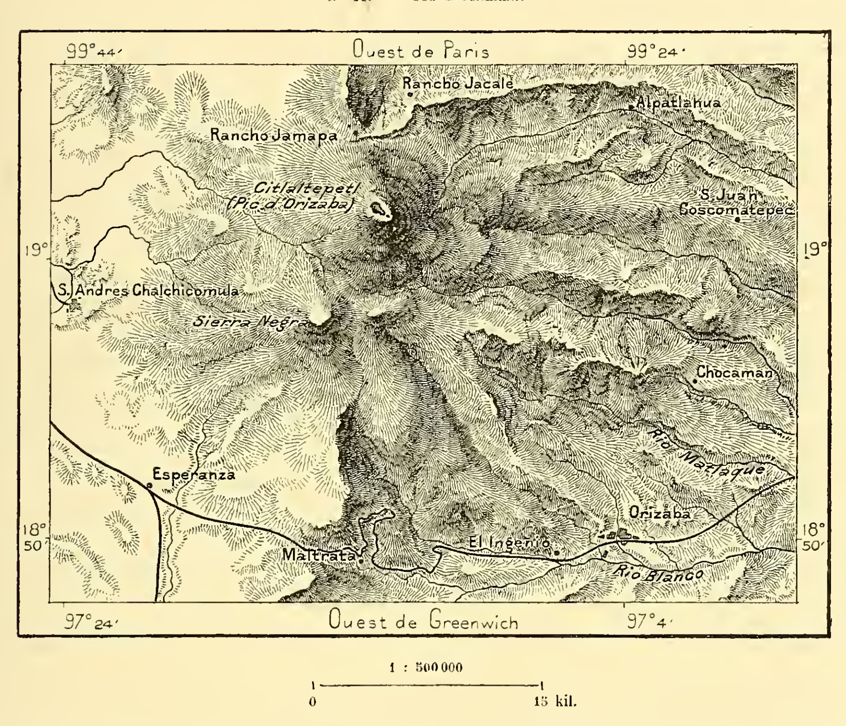
flancs duquel est assise la charmante Jalapa, est aussi un volcan au cratère empli de végétation.

Le volcan d'Orizaba, qui domine la cité du même nom, à une cinquantaine de kilomètres au sud du Cofre, est le rival en hauteur du Popocatepetl : d'après les moindres évaluations, il atteint au moins 5295 mètres[1]; d'autres observateurs lui donnent 5400, et d'après Perez il aurait 5551 mètres[2], soit 14 mètres de moins que lui en attribuait Humboldt; mais il dépasserait le Popocatepetl. Son appellation aztèque, Citlal-tepetl ou « mont de l'Étoile », provient peut-être de ce que le sommet resplendissant du cône se montre dans le voisinage des astres, ou de ce que des laves, jaillissant du cratère, y allumèrent autrefois l'incendie. Nulle montagne n'est plus imposante par la régularité de sa forme, la beauté de son cône neigeux s'élançant au-dessus de la ceinture verdoyante des arbres ou des nuées changeantes de l'atmosphère. Les pentes inférieures du mont sont faciles à gravir, mais l'escalade du cône suprême est fort pénible, et peu nombreux sont les voyageurs qui ont pu se tailler un escalier dans les neiges du sommet et gagner les cendres et les scories du grand cratère. C'est en 1848 que le point culminant fut atteint pour la première fois, par Raynolds et Maynard, qui faisaient partie de l'armée d'invasion américaine; trois ans après, Doignon suivait leurs traces et donnait la première description de la cime avec ses trois bouches et les parois intermédiaires : la dépression du centre, de forme ovale, a 450 mètres de tour et 35 à 40 mètres en profondeur. La dernière grande éruption aurait eu lieu vers le milieu du seizième siècle[3]. Encore au milieu du siècle, des vapeurs, des jets sulfureux s'élançaient de roches en décomposition qui se délitaient comme les plâtras d'une muraille en ruine, mais rarement ces colonnes de gaz transparents se voyaient des campagnes inférieures : d'en bas on apercevait cependant une paroi intérieure du cratère, ouvert obliquement de manière à confondre sa pente avec celle de la montagne même[4]. En 1878, le foyer était complètement éteint. Le cratère est ordinairement empli de neige; quelques amas de névé, portés par le vent dans les fissures latérales, se changent même en glace, et des auteurs ont pu parler des « glaciers » qui descendent du sommet de l'Orizaba; comme sur le Popocatepetl, des ouvriers viennent s'approvisionner de neige dure sur le mont de l'Étoile. Des volcans adventices parsèment les pentes de l'Orizaba et les plaines

[1] Garcia Cubas, ouvrage cité; — 5384 d'après Morphy.
[2] Claine, *Société de Géographie*, compte rendu des séances, 1890.
[3] Guido Cora, *Cosmos*, vol. V, 1878-1879.
[4] I. W. von Müller, *Reisen in den Vereinigten Staaten, Canada und Mexico.*

des alentours : hauts de 120 à 150 mètres, ils ressemblent à de gigantesques tombelles, et les indigènes disent en effet que ce sont les monticules funéraires dressés sur les corps d'anciens rois. Ils ont dû s'éteindre à une époque déjà lointaine, car ils sont recouverts de végétation forestière et les cratères eux-mêmes sont devenus des coupes de verdure. Au nord-ouest cependant, une bouche ignivome encore active s'ouvre dans le massif des Derrumbaderos (5120 mètres) au sommet d'une butte volcanique située

N° 11. — PIC D'ORIZABA.



1 : 500 000

0 — 15 kil.

au nord-ouest de Tepetitlan et formant un triangle avec les deux masses du Cofre et du Citlaltepetl : elle rejette constamment des vapeurs et des matières incandescentes[1].

Le pic d'Orizaba n'est pas la borne terminale de la zone des volcans mexicains : un massif isolé s'élève encore au bord de la mer, près de la courbe extrême que forme le golfe du Mexique entre le corps continental proprement dit et la péninsule yucatèque. Ce massif est celui du Tuxtla, haut de 1500 mètres : il se trouve à 220 kilomètres à vol d'oiseau du volcan d'Orizaba et de vastes étendues de terres alluviales, où se ramifient les cours d'eau, le séparent des montagnes de la Sierra Madre. Des laves

[1] Karl B. Heller, *Petermann's Geographische Mittheilungen*, 1857, Heft IX und X.

s'en épanchèrent en 1664, puis il se reposa pendant cent vingt-neuf années. Le réveil de la montagne, en 1793, fut terrible : on dit que les cendres de l'éruption volèrent d'un côté jusqu'à Vera-Cruz et Perote, de l'autre jusqu'à Oaxaca[1]. Le foyer, alimenté sans doute par les eaux de la mer, des lagunes et des marais voisins, s'est encore ravivé à une époque récente. D'après le témoignage unanime des indigènes, les deux monts d'Orizaba et de Tuxtla se « parlent » l'un à l'autre par des roulements sourds, comme celui d'un tonnerre lointain[2]. Les promontoires de lave que le Tuxtla projette dans la mer forment l'extrémité orientale de la zone volcanique tortueuse, dont l'axe central, d'une longueur développée d'environ 1180 kilomètres, coïncide à peu près avec le 19e degré de latitude[3] et se prolonge au loin dans le Pacifique, même jusqu'à l'archipel Havaïen. Les îles inhabitées de Revilla-Gigedo, qui se trouvent sur le parcours de cette ligne idéale, sont d'origine probablement volcanique : les navires qui en parcourent les parages y ont fréquemment rencontré des couches de ponces flottantes[4]. La région des volcans mexicains est aussi la principale zone des tremblements de terre et leurs ondulations se propagent d'ordinaire de l'est à l'ouest, suivant la même ligne que celle des crevasses d'éruption : la province de Jalisco surtout est fréquemment secouée par les vibrations du sol. On a constaté que les édifices construits sur le granit ou sur le porphyre ont ordinairement le plus à souffrir des secousses terrestres[5].

La Sierra Madre orientale, dont le Cofre et le Citlaltepetl sont les cimes maîtresses, est, comme la Sierra Madre occidentale, le prolongement de montagnes appartenant aux États-Unis. Les rangées parallèles des Apache-mountains, que le rio Bravo coupe par une série de défilés, orientés dans la direction du sud-ouest au nord-est, reprennent sur la rive droite du fleuve et développent vers le sud-est leurs remparts calcaires de formation jurassique, aux falaises abruptes, aux arêtes vives, percés çà et là de quelques massifs d'éruption. L'altitude moyenne de ces crêtes ne dépasse pas un millier de mètres ; mais elles se relèvent graduellement vers le sud, de même que la chaîne bordière de l'Occident, et vers Saltillo des cimes atteignent déjà 2000 mètres en hauteur. Dans ces régions du Mexique septentrional les deux sierras convergentes de l'est et de l'ouest ne sont pas encore unies par des chaînons transversaux ; elles sont au contraire

[1] Landgrebe, *Naturgeschichte der Vulcane*.
[2] Lucien Biart, *La Terre Chaude*.
[3] Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*.
[4] Poulett Scrope, *Volcanoes*.
[5] Hugo Finck, *La Naturaleza*, 1875, n° 4.

séparées par de vastes plaines, des bassins d'alluvions quaternaires que déposèrent jadis des mers intérieures et que le vent redresse en hautes dunes : on leur donne le nom de *llanos* comme aux étendues herbeuses du Venezuela, mais au Mexique ces fonds d'anciens lacs ont une végétation différente et sont divisés en dépressions distinctes par de petits massifs de collines, volcaniques ou autres, qui s'élèvent au-dessus de la plaine : ces chaînons suivent pour la plupart la direction du nord-ouest au sud-est, parallèlement aux deux grandes chaînes bordières, et forment ainsi des couloirs étroits, des cluses ou *cañones*, dans lesquels se glissent les

N° 12. — VOLCANS DU MEXIQUE.



1 : 11 000 000

0 — 300 kil.

ruisseaux et où l'on a fait passer les routes[1]. Le llano de los Cristianos, qui occupe plusieurs milliers de kilomètres carrés au sud du rio del Norte et de son affluent le rio Conchos, est une de ces steppes que des sierras et des collines nombreuses découpent en une multitude de plaines secondaires. Plus au sud, le llano de los Gigantes ou « des Géants », ainsi nommé des ossements gigantesques d'animaux trouvés dans les argiles et les sables et considérés jadis comme ceux d'anciens géants, est beaucoup plus uni, et seulement quelques buttes peu élevées en rompent l'uniformité. Il se prolonge au sud-est pour former le Bolson ou la « Bourse » de Mapimi, bassin sableux et salin, désert dans presque toute son étendue

[1] Virlet d'Aoust, *Société Géologique de France*, séance du 6 novembre 1865.

d'environ 100 000 kilomètres carrés. Le Bolson de Mapimi est le Sahara du Mexique.

Au sud de cette dépression le sol se relève et les deux chaînes maîtresses du pays se rattachent l'une à l'autre par des massifs intermédiaires et les saillies d'un plateau montueux. Au sud-est de Saltillo, un premier groupe de sommets atteint 2560 mètres ; plus au sud, un pic de la région minière de Catorce s'élève à 2730 mètres ; la crête de la Veta Grande de Zacatecas

N° 15. — TERRAINS ÉRUPTIFS ET VOLCANS DU MEXIQUE.



se profile à 2786 mètres ; le Cerro de la Cruz, près d'Aguascalientes, aurait exactement 3000 mètres ; près de Guanajuato, l'arête du Gigante ou « Géant » monte à 3250 mètres au-dessus du niveau de la mer, tandis qu'un sommet voisin, plus « gigantesque » malgré son nom modeste de Llanitos ou « Petites Plaines », se dresse à 110 mètres plus haut ; enfin, toute la partie septentrionale des États de Queretaro et de Hidalgo est occupée par un chaos de sommets parmi lesquels se distinguent quelques monts d'un aspect remarquable, tels que le Mamanchota (2977 mètres), Organos ou « Orgues » d'Actopan, ainsi nommés de ses tours de porphyre s'élevant comme de gigantesques tuyaux d'orgue.

Il résulte de la disposition sporadique des massifs épars sur le plateau qu'il est presque partout facile de les tourner sans avoir à les franchir. C'est ainsi que des voies naturelles, suivies par les migrateurs et les conquérants, contournent la Malinche, le Popocatepetl, et serpentent autour des massifs de Hidalgo, de Queretaro, de Guanajuato. D'autre part, les versants du plateau sont en maints endroits très difficiles à escalader et surtout à contourner horizontalement, à cause des barranques profondes creusées parallèlement sur les pentes des montagnes. Dans les régions où les terrains sont composés de pierres ponces et de cendres légères, les eaux d'érosion ont creusé des sillons énormes ayant des centaines de mètres en profondeur et se réunissant en des ravines plus larges avant de se confondre avec le niveau des plaines. Les barranques des sierras de Tepic, celles du volcan de Colima, de l'Orizaba et des montagnes voisines sont les plus connues de ces gorges d'érosion. Parfois il ne faut pas moins d'une journée entière pour atteindre un village qu'on apercevait au départ sur une terrasse rapprochée, à quelques kilomètres seulement, mais où l'on n'arrive qu'après avoir franchi quatre ou cinq énormes fossés aux talus croulants, rayés de sentiers périlleux. Il est des barranques anciennes dont les versants disparaissent entièrement sous la verdure ; quand on arrive au fond de la gorge et que l'on voit un mince filet d'eau serpenter sous l'herbe, on se demande avec surprise comment un si faible agent géologique a pu excaver la terre à de si grandes profondeurs.

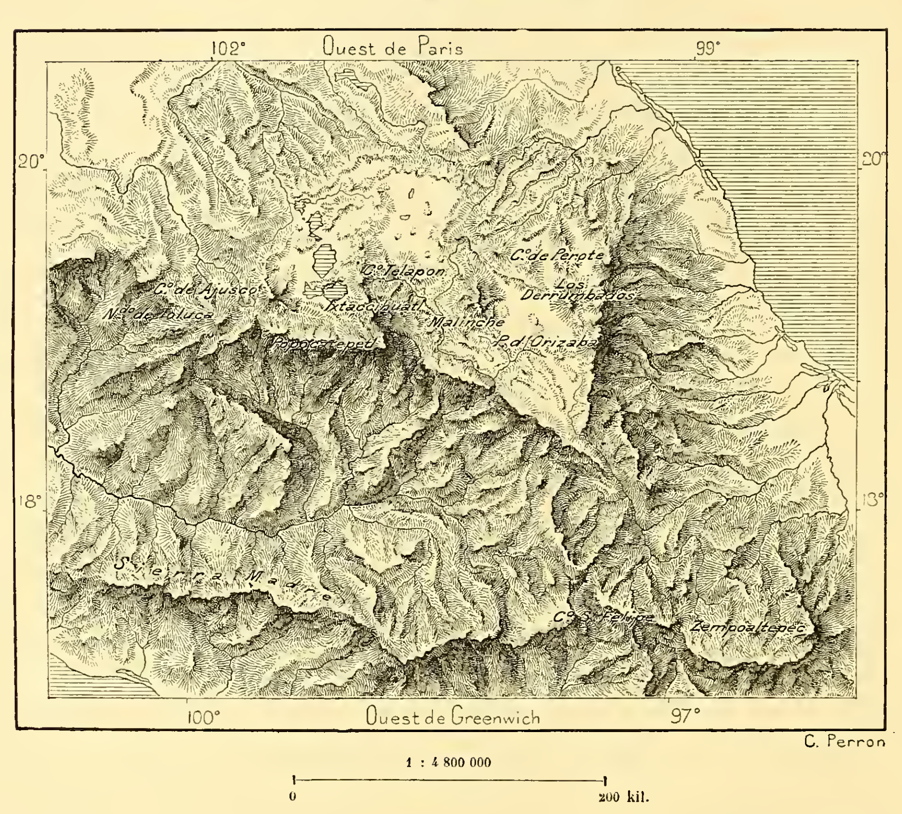
Mais tandis que la nature détruit, elle reconstruit ailleurs : sur les plateaux, on constate que les montagnes isolées, même les volcans d'origine géologiquement récente, et les versants des grandes montagnes, telles que le Popocatepetl, sont enveloppés d'une couche argileuse ou argilo-marneuse ayant en moyenne de soixante à cent mètres de puissance. Or ces couches se composent en entier des poussières qu'apportent les petites trombes, les *remolinos de polvo*, tournoyant de distance en distance sur les plateaux, « semblables à des minarets mobiles, qui disparaissent et se renouvellent sans cesse ». Et d'où vient cette poussière elle-même, qui revêt complètement les montagnes, sinon d'autres terrains de formation moderne, du *tepetate*, argile que les pluies arrachent des rochers et déposent en alluvions ténues[1] ?

Au sud des montagnes situées entre les deux chaînes maîtresses, s'étend une série de plaines, fonds d'anciens lacs ou de mers intérieures. L'une d'elles est le Bajio, longue dépression sinueuse, qui serpente sur un espace

[1] Virlet d'Aoust, *Société Géologique de France*, séance du 16 novembre 1857.

de 200 kilomètres environ à la base des massifs du Guanajuato, et que recouvre une argile noire, très friable, résultant de la décomposition des roches basaltiques. En ces régions, comprises dans l'espace angulaire que limitent les deux sierras convergentes, l'élévation moyenne du piédestal dépasse 2000 mètres : bien peu nombreuses sont les villes qui se trouvent en des creux de moindre hauteur. Morelia, situé dans une vallée basse, à la base septentrionale de la chaîne des volcans, est à 1950 mètres seule-

N° 14. — CONVERGENCE DES DEUX SIERRAS.



1 : 4 800 000

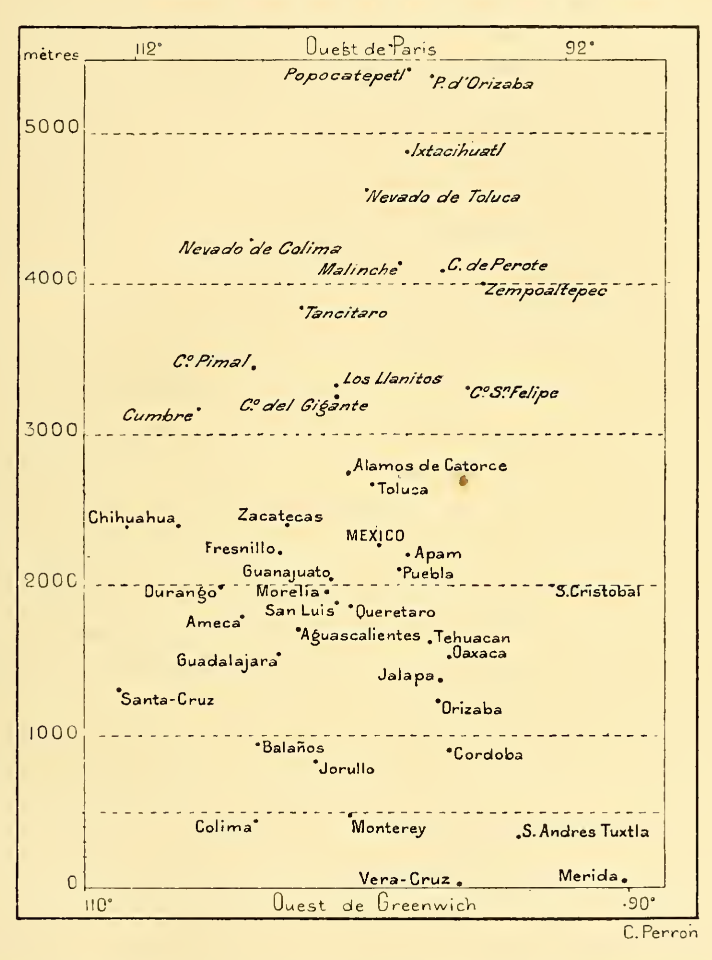
0 — 200 kil.

ment. Toluca est bâtie à 2580 mètres. Près de là, le village de Tlaluepantla se trouve à 2775 mètres, et dans la province de Hidalgo la ville minière dite Mineral del Monte est à 2758 mètres ; enfin le rancho de Tlamecas, situé sur les flancs du Popocatepetl et constamment habité pendant l'année, se trouve à l'altitude de 3810 mètres ; à cette hauteur, la vie est quelquefois difficile pour les natifs des régions inférieures.

Les montagnes qui continuent au sud-est le plateau de l'Anahuac n'ont aucune symétrie dans leurs allures : on peut dire qu'elles sont les restes d'un ancien plateau déchiqueté par les eaux : celles-ci en ont déblayé les

roches sur l'un ou l'autre versant, laissant debout des massifs et des rangées de forme irrégulière, orientés en divers sens, parallèlement ou transversalement au tracé des côtes; les anciens Aztèques donnaient à ces monts le nom de Mixtlan ou « Pays des Nuages » et les Espagnols les appellent encore Mixteca Alta, le haut pays des Mixtèques ou « Gens des Nuages ». Le cerro

N° 15. — DIVERSES ALTITUDES DES MONTAGNES ET DES VILLES DU MEXIQUE.



San Felipe del Agua, que l'on peut considérer comme appartenant à l'axe central de la région montagneuse, atteint 3125 mètres au nord d'Oaxaca; le point culminant, situé plus à l'est, sur un rameau secondaire, est le Zampoal-tepetl ou massif des « Vingt Monts », haut de 3396 mètres, d'après Garcia Cubas : de la cime on voit à la fois le Pacifique et le Golfe[1]. Mais au sud de ces montagnes irrégulières qui forment le tronc brisé de la chaîne

[1] A. Luiz Velasco, *Informes y documentos relativos á Comercio.*

centrale, s'est élevée une autre sierra plus continue, la sierra del Sur, qui longe la côte du Pacifique et à laquelle on donne quelquefois le nom de Sierra Madre : au sud d'Oaxaca, dans le Cimaltepec, elle atteindrait 2260 mètres. Au bord de la mer, non loin de Juquila, s'élève un cap isolé, le volcan éteint de Chacahua, au cratère empli de soufre. Un autre cône, l'un des dix volcans actifs du Mexique, se voit plus à l'est, près de Pochutla : avant 1870, où sa bouche s'ouvrit soudain pour vomir des vapeurs et des cendres, on avait perdu tout souvenir d'explosions précédentes[1].

Les chaînes du Mexique se continuent dans l'isthme de Tehuantepec par un pédoncule de hautes terres que traversent six cols de faible élévation. Le plus bas, appelé Portillo de Tarifa, d'après un village voisin, a seulement 229 mètres d'altitude. La plupart des massifs que limitent les plaines de l'isthme ont l'aspect de « tables » : vues des montagnes voisines, ils se confondent presque entièrement avec les campagnes basses. D'après l'Américain Spear, géologue de l'une des nombreuses expéditions qui ont étudié l'isthme de Tehuantepec, les terrasses du seuil consistent partiellement en roches crétacées; lorsqu'elles se déposèrent, l'Atlantique et le Pacifique unissaient leurs eaux; puis, après leur émersion, les assises de formation plus récente, tertiaires et quaternaires, revêtirent de part et d'autre les flancs du cordon crétacé. Maintenant le travail d'empiètement des terres sur l'Océan se continue insensiblement : le rivage du Pacifique, d'origine alluviale moderne, ne cesse de s'accroître et les lagunes côtières s'assèchent peu à peu. Nulle part au Mexique les plaines basses n'ont, proportionnellement au corps continental, une étendue plus considérable que dans l'isthme de Tehuantepec.

Un autre détroit traversa la contrée devenue aujourd'hui le Mexique, et précisément la « vallée » de México, sur le dos même du plateau d'Anahuac, est un reste de cet ancien bras de mer. A la fin des temps mésozoïques, les eaux marines serpentaient sur ces terres qui dépassent maintenant de 2000 mètres le niveau de l'Océan, et les volcans qui s'y dressent n'avaient pas encore épanché leurs laves[2]. A cette époque, la côte du Golfe mexicain se profilait aussi beaucoup plus à l'ouest que de nos jours. Les mines, si abondantes, se trouvent presque toutes dans les Sierras Madres, au nord de la « vallée », et suivent des alignements réguliers. Le grand axe métallifère est celui qui rejoindrait Batopilas et Guanajuato dans la direction précise du nord-ouest au sud-est. Les gisements fameux de Zacatecas,

[1] Fuchs, *Les Volcans et les Tremblements de terre*.
[2] Cuatáparo; — M. Bárcena; — *Boletín de la Sociedad de Geografía de México*, 1875, n° 7.

Fresnillo, Sombrerete, Durango sont placés sur cet axe ou dans le voisinage[1], et la direction des veines s'oriente dans le même sens[2].

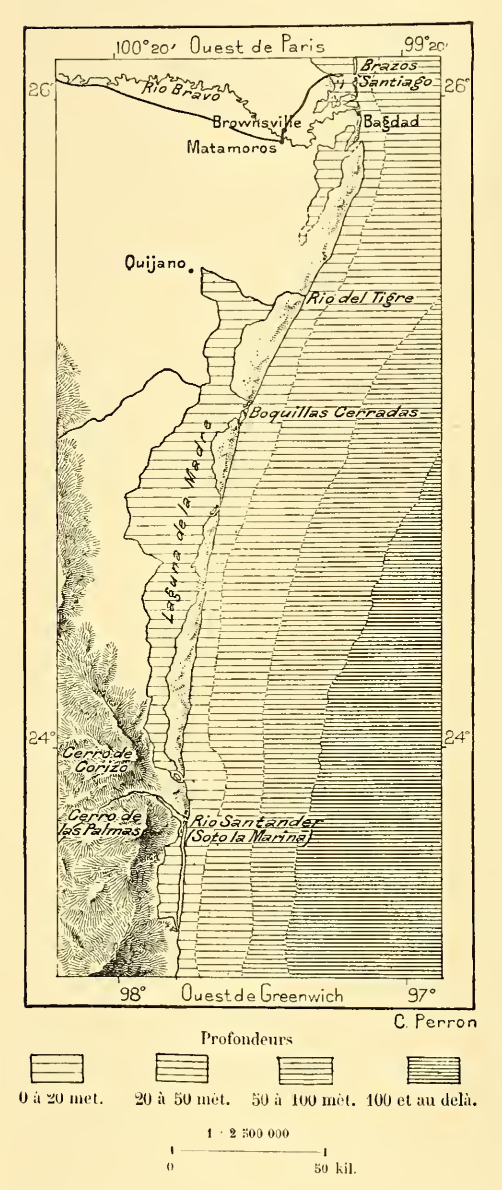
La forme du plateau mexicain, avec ses étroits versants, ses chaînes bordières orientées parallèlement aux rivages, la sécheresse du climat dans la partie septentrionale et dans les régions intérieures de la contrée, ont empêché la naissance de grands fleuves à puissante ramification. Le cours d'eau le plus important du Mexique, non par l'abondance relative de la masse liquide, mais du moins par la longueur de la vallée et le rôle qui lui est échu comme frontière, sur une longueur de 1200 kilomètres, entre les deux républiques anglo-saxonne et hispano-américaine, est le rio Bravo ou rio Grande del Norte. La partie mexicaine de son bassin constitue environ le tiers de l'étendue totale, soit 255 000 kilomètres carrés, mais il ne reçoit guère de rivières abondantes et la plupart ne roulent pas en toute saison une quantité d'eau suffisante pour maintenir leur courant; elles ne coulent qu'exceptionnellement, en temps de pluie, et leur flot, devenu salin par leur séjour en des bassins d'évaporation, donne un goût saumâtre à l'eau du rio Bravo. L'affluent le plus considérable, sur la rive mexicaine, est le rio Conchos, dont les sources sont alimentées, sur un espace de plus de 500 kilomètres du nord au sud, par le versant oriental de la grande Sierra Madre, entre les États de Sonora et de Chihuahua. De la Sierra Madre de l'est s'épanchent le rio Salado ou « rivière Salée », dont le nom même indique le régime de longs étiages, et le rio San-Juan, formé de rivières nombreuses à l'eau transparente qui arrosent les districts les plus fertiles du Coahuila et du Nuevo-Leon. Une de ces rivières, vers l'extrémité méridionale du bassin, est le Puente de Dios, qui plonge d'une hauteur de 60 mètres et s'engouffre dans une fissure du sol, à 25 mètres au-dessous d'un « pont de Dieu » ou arcade naturelle.

Les alluvions du rio Bravo ont repoussé l'ensemble de la côte bien en dehors de la ligne normale des rivages, mais elles n'ont pu combler les lagunes riveraines, et le littoral mexicain se développe en une double plage, les flèches sablonneuses et la côte ferme proprement dite. Des marigots allongés, continuant ceux qui bordent la côte du Texas sur tout le contour nord-occidental du golfe mexicain, se prolongent parallèlement à la mer, interrompus seulement par des levées d'alluvions qu'ont déposées

[1] Santiago Ramirez, *Noticia historica de la riqueza minera de México.*
[2] Virlet d'Aoust, *Coup d'œil sur la topographie et la géologie du Mexique.*

des rivières des deux côtés de leur courant. Ces nappes intérieures, d'une longueur totale d'environ 300 kilomètres, ne communiquent avec la haute mer que par des graus étroits qui changent de place suivant les tempêtes et les pluies; les eaux varient en teneur saline avec les crues des affluents et les irruptions de la mer. Deux petits fleuves, le rio San-Fernando ou del Tigre et celui de Santander ou la Marina, l'ancien rio de las Palmas, travaillent à combler de leurs apports ces lagunes sans profondeur.

N° 16. — LAGUNES CÔTIÈRES DU TAMAULIPAS.



Au sud de la Marina et de quelques autres petits fleuves côtiers, deux cours d'eau considérables, le Tamesi et le Pánuco, jadis séparés, s'unissent dans une région parsemée de lagunes et de marais, en amont de la barre de Tampico : de là le nom de Tampico que l'on donne quelquefois aux deux courants réunis. Le Pánuco, le plus abondant des deux fleuves, naît au nord de la « vallée » de México et reçoit même une partie de ses eaux par la coupure de Huehuetoca. Sous les noms de Tula ou de Montezuma, il décrit un vaste demi-cercle vers l'ouest à travers les montagnes du Hidalgo, puis reçoit les diverses rivières que lui envoie le Queretaro; l'une d'elles, près de Jalpan, passe en des cavernes profondes sur une longueur d'un peu plus de 3 kilomètres; l'énorme voûte est, comme l'arcade du Nuevo-Leon, appelée Puente de Dios ou « Pont de Dieu »[1] : on a trouvé dans les galeries que parcourt la rivière des corps humains

[1] J. M. Reyes, *Boletin de la Sociedad de Geografia*, 1881.

entièrement revêtus de stalactites. Un autre de ces cours d'eau est celui qui forme la fameuse cascade de Regla, bondissant du haut d'une brèche ouverte à travers des piliers de basalte. Les parois sont hérissées de colonnes autour desquelles s'enguirlandent les lianes ; l'eau blanche se divise en cascatelles entre les hexagones bleuâtres du rocher. Ensemble, le Tamesi et le Pánuco ont déjà presque entièrement remblayé les chaînes de lagunes qui bordaient le littoral ; mais au sud du fleuve de Tampico une petite mer intérieure, la lagune de Tamiahua, s'est encore maintenue, défendue contre les eaux du large par un étroit cordon de plages. Cette levée de sable n'offre pas la courbe légèrement concave que présentent la plupart des autres flèches graduellement formées par le mouvement des vagues au devant des baies de la côte : au contraire, elle s'avance en une boucle convexe à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de la côte. Cette saillie côtière du Cabo Roxo ou « cap Rouge » est due évidemment à la présence d'un archipel de rochers qui a servi de point d'appui à deux plages convergentes. D'autres lagunes côtières qui se continuent au sud entre des flèches de sable et la vraie rive reçoivent quelques rivières abondantes, descendues du pays des Huaxtèques.

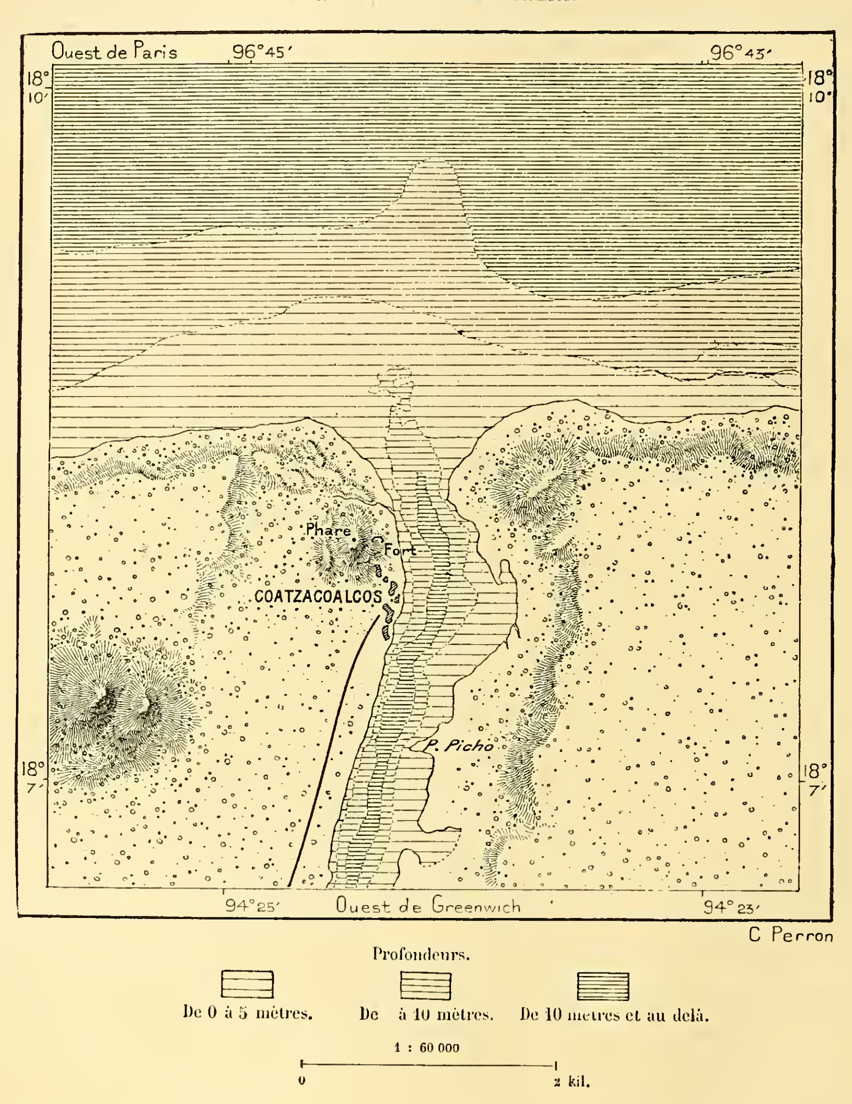
La côte est en maints endroits recouverte de dunes qui se sont exhaussées peu à peu au-dessus des plages, dont le sable les alimente, et qui cheminent vers l'intérieur poussées par le vent alizé. Ainsi la « Villa Rica de la Vera-Cruz », que Cortès avait fondée près de Zempoala, est actuellement recouverte par des buttes d'arène mouvante. On a exprimé l'idée que ces dunes se sont peut-être élevées depuis que le récif côtier, dépassant jadis d'un à deux mètres le niveau de la mer, a été rasé par les constructeurs de la forteresse San-Juan d'Ulúa et des murailles de la cité ; mais cette hypothèse ne peut être exacte, puisque des dunes plus hautes que celles de Vera-Cruz s'élèvent en maints endroits du littoral, notamment près d'Alvarado : l'une d'elles, voisine d'Anton Lizardo, atteint 80 mètres. Des cactus et diverses plantes aux racines traçantes sont utilisées pour la consolidation des sables mouvants, mais les espèces de conifères qui croissent sur le littoral en d'autres régions de l'Amérique du Milieu, ne prospèrent pas sur les côtes mexicaines du Golfe à cause de la violence des vents du nord ; ces arbres, peu différents de ceux qui ont fixé les dunes de Gascogne, n'ont pu être acclimatés sur les sables de la Vera-Cruz[1].

Plus loin, vers l'anse méridionale du golfe du Mexique, l'estuaire d'Alvarado reçoit un grand nombre de rivières convergentes, dont les prin-

[1] J. O. Villagomez, *Anales del Ministerio de Fomento*. México, 1887.

cipales sont le Papaloápam ou « rivière des Papillons » et le San-Juan. Elles sont très abondantes, grâce à la forte proportion des pluies que les vents alizés jettent sur les pentes septentrionales des monts d'Oaxaca. De même, le fleuve Coatzacoalcos ou « des Serpents », qui coule de l'autre côté du

N° 17. — BARRE DU COATZACOALCOS.



massif volcanique de Tuxtla et que Grijalva avait déjà découvert avant l'expédition de Cortès, est, en proportion de sa longueur, — 555 kilomètres environ, — l'un des grands cours d'eau mexicains. Il n'a pour bassin que la plaine alluviale et l'amphithéâtre de montagnes basses qui forment le versant septentrional de l'isthme de Tehuantepec, et pourtant il n'a pas



CASCADE DE REGLA.

Dessin de A. Slom, d'après une photographie communiquée par M. Cotteau.

moins de sept à huit cents mètres de large dans son cours inférieur : les gros navires, qui en ont franchi la barre, peuvent remonter le courant sur une longueur d'environ 39 kilomètres, jusqu'à Minatitlan, et les barques pénètrent à plus de 100 kilomètres, vers le milieu de l'isthme, au village de Suchil. Mais à la rencontre des eaux marines et des eaux fluviales le fond se redresse en un seuil périlleux sur lequel l'épaisseur d'eau, toujours la même depuis l'expédition de Cortès, est de trois mètres et demi à quatre mètres en moyenne : maint navire s'est perdu à cette entrée du fleuve, et ce danger est la raison principale qui a fait abandonner l'idée de creuser un canal à écluses à travers l'isthme de Tehuantepec.

Sur la côte opposée, les rivières qui se déversent dans l'océan Pacifique sont également obstruées. La grande lagune de Tilema, aux bassins ramifiés, qui s'ouvre précisément au sud de la partie la plus étroite de l'isthme et vers laquelle convergent de nombreux cours d'eau, n'a que 2 ou 3 mètres d'eau sur la barre, suivant les saisons, et très souvent les petites embarcations ne peuvent même tenter le passage : une des caravelles qu'avait fait construire Cortès pour explorer les côtes du Pacifique y chavira. La bouche du rio Tehuantepec, qui va rejoindre l'Océan à l'ouest de la grande lagune, est complètement close par les sables pendant une partie considérable de l'année, et les bâtiments doivent mouiller au large, soit dans la rade ouverte, bien nommée de la « Ventosa », soit près des dangereux écueils granitiques du Morro de Tehuantepec, soit encore loin des terres alluviales de l'isthme, dans l'anse naguère mal abritée de Salina Cruz, au bord de laquelle vient aboutir le chemin de fer et qu'un brise-lames protège désormais.

Le rivage mexicain du Pacifique, bordé par des montagnes plus hautes et plus rapprochées de la côte, a beaucoup moins de plages et de cordons littoraux que la rive atlantique ; il a cependant quelques lagunes côtières, notamment à l'ouest d'Acapulco. Au delà se déverse dans la mer l'un des principaux cours d'eau mexicains, le rio Mexcala ou de las Balsas, qui reçoit les sources descendues du versant méridional et même du versant oriental de la chaîne volcanique : sa rivière maîtresse, l'Apoyac, qui passe près de Puebla, naît sur les pentes de l'Ixtaccihuatl. Des neiges fondues, des eaux thermales, et plus bas des ruisseaux salins s'unissent dans son courant. Le rio de las Balsas ou « des Radeaux » est, ainsi que le dit son nom, quelque peu navigable dans la partie inférieure de son cours : de petites embarcations pourraient y voguer çà et là en amont de la barre, mais leur voyage serait interrompu par des rapides et des remous, enfin par une haute cascade : sur un espace de 358 kilomètres, on ne compte

pas moins de 226 remous, racles ou seuils dangereux[1]. La masse d'eau que débitent en moyenne les deux bouches du fleuve est évaluée par Juan Medal à 67 mètres cubes par seconde[2]. Les deux rivières moins considérables qui descendent plus au nord vers le Pacifique, le rio Tuxpam ou de Colima, et le rio Amecas, tributaire de la bahia Banderas, auraient respectivement une portée moyenne de 28 et de 20 mètres cubes[3].

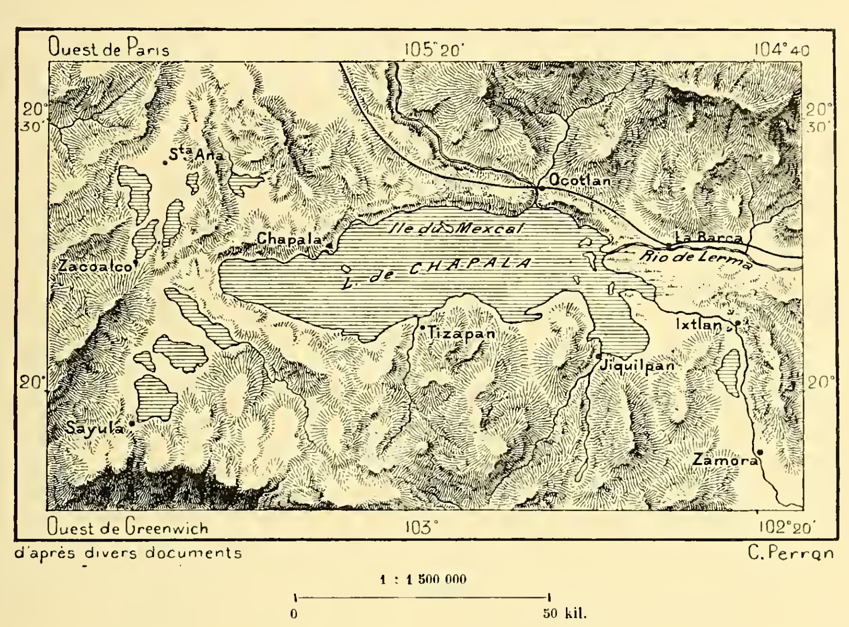
Le rio Lerma ou Santiago, le Tololotlan des Indiens, est aussi un « grand fleuve » et la plupart de ses riverains lui donnent en effet le nom de « rio Grande »; les habitants du Michoacan l'appellent aussi Cuitzeo, comme le grand lac qui se trouve dans leur territoire. Il naît au centre même du plateau d'Anahuac, dans l'État de México; ses premières eaux, issues de galeries souterraines, s'écoulent du Nevado de Toluca et descendent dans le lac géminé de Lerma, reste d'une ancienne mer intérieure qui remplissait toute la haute vallée de Toluca, au nord du Nevado. Au sortir du lac ou plutôt de l'étang marécageux, le fleuve de Lerma est à la grande altitude de 2608 mètres, et son lit, creusé dans le plateau, ne s'abaisse d'abord que faiblement, en serpentant au nord-ouest; plusieurs ruisseaux gonflent son courant dans cette région des hautes terres, et quelques-uns sont, comme le fleuve lui-même, issus de lacs parsemés dans les vallées. Après avoir fourni plus de la moitié de son cours, à la Barca, le rio Lerma est encore à plus de 1700 mètres au-dessus du niveau de la mer : c'est là, à 452 kilomètres de sa source, qu'il entre dans le grand lac de Chapala, près de l'extrémité orientale du bassin; mais, à une vingtaine de kilomètres de l'entrée, une fissure s'ouvre dans la rive septentrionale du lac et les eaux s'épanchent par cette ouverture pour former le cours inférieur du fleuve.

Le lac de Chapala, ainsi traversé obliquement par les eaux du Lerma, est la plus grande nappe d'eau lacustre qui se trouve dans le territoire mexicain; la cavité de 1550 kilomètres carrés qu'il emplit n'est cependant pas très profonde : en moyenne l'épaisseur d'eau serait d'environ 12 mètres[4], et les creux ne dépasseraient pas 33 mètres[5]. De son onde bleue et transparente on voit se dresser partout, mais principalement au sud et à l'est, un amphithéâtre de montagnes, recouvertes sur leurs pentes inférieures d'une riche végétation de grands arbres et de lianes. Les bords du lac de Chapala offrent les plus beaux paysages du Mexique, mais naguère

[1] Robert Gorsuch; — Guido Cora, *Cosmos*, vol. V, 1878-79.
[2] *Memorias de las Sociedad Cientifica Antonio Alzate*, 1888.
[3] Luis Martinez, *Informes y documentos relativos á Comercio*, julio 1886.
[4] Lyon, *México*.
[5] A. Luis Velasco, *Informes y documentos relativos á Comercio*, octubre 1887.

ils se trouvaient comme perdus en dehors des routes fréquentées et les voyageurs s'aventuraient rarement en ces régions presque désertes; maintenant un chemin de fer longe le lac de Chapala et l'on a même proposé d'établir une école navale pour les habitants du plateau dans une baie de cette mer intérieure. D'autres lacs épars dans les cirques des monts, vers l'extrémité occidentale du bassin de Chapala, semblent indiquer qu'il était jadis plus étendu et que son écoulement se faisait à l'ouest par la vallée du fleuve qui se dirige vers la bahia Banderas : on a projeté le creusement d'un canal par cet ancien passage. Précisément à l'endroit où se serait

N° 18. — LAC DE CHAPALA.



1 : 1 500 000

0 — 50 kil.

épanché le courant de sortie, des coulées de lave sont descendues des montagnes voisines à une époque préhistorique : cet obstacle aura sans doute arrêté les eaux, les forçant à s'étaler en lac ou du moins à exhausser notablement leur niveau, puis à se chercher une issue par la brèche la moins élevée de l'enceinte rocheuse.

Le rio Lerma traverse en effet les montagnes par une succession de défilés coupés de vive force dans les roches éruptives; à en juger par l'extrême inégalité de son cours, l'ensemble de la vallée serait d'une date géologiquement récente; de hautes cascades et des rapides, qui se continuent jusque dans le voisinage de la côte, font du lit fluvial un gigantesque escalier aux gradins inégaux. Ces défilés commencent par une des plus belles cataractes du Mexique, dite de Juanacatlan, d'après le village qui s'est bâti

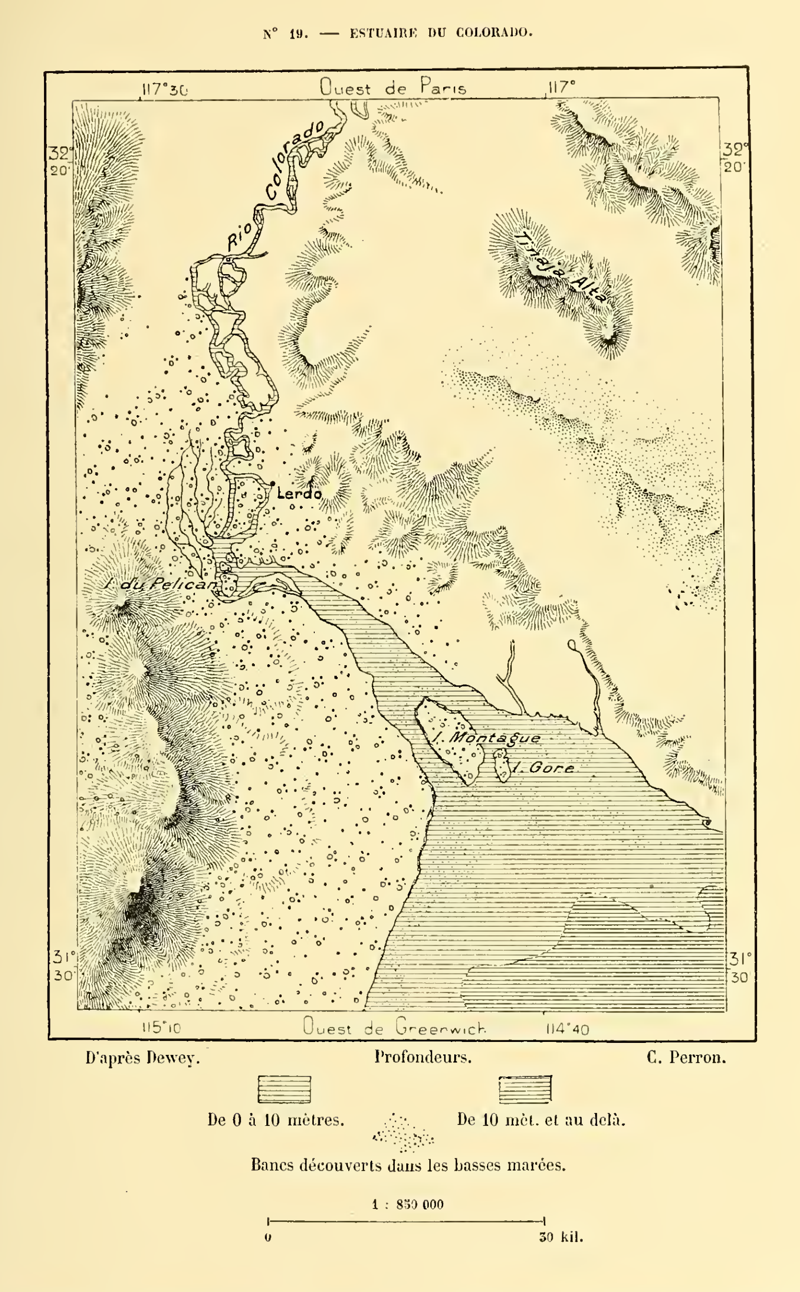
en face : plongeant de 20 mètres en hauteur, elle produit une force motrice énorme, évaluée à 50 000 chevaux-vapeur, et il est à craindre que le voisinage de Guadalajara ne fasse transformer cette chute d'eau en un ensemble de réservoirs et de canaux d'usines. Malgré l'abondance de son débit, évalué à 111 mètres cubes par seconde[1], le rio Lerma n'est pas navigable et l'on peut en maints endroits le passer facilement à gué. Ses cluses n'offrent guère de passage aux voitures et aux piétons; il a fallu frayer les chemins et les sentiers sur les escarpements des montagnes voisines. A Santiago, où le rio Grande échappe enfin à la région des montagnes pour entrer dans la plaine du littoral, il se trouve encore à 44 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'embouchure ramifiée du fleuve s'ouvre au nord du golfe de San-Blas, en face de la chaîne des Tres Marias, qui continue au nord-ouest l'alignement normal de la côte, tel qu'il est indiqué par la direction du littoral au sud du cap Corrientes. Les alluvions du Lerma ont comblé une partie de l'espace qui sépare la côte ferme des Tres Marias; au sud, au nord, le rivage est en retrait; des lagunes basses, que des flèches sablonneuses protègent contre les flots du large, baignent le véritable rivage, à la base des monts.

Au nord du rio Lerma, toutes les rivières mexicaines qui se déversent dans le Pacifique ne roulent qu'une faible quantité d'eau, même celles qui ont un bassin considérable, comme le rio del Fuerte, le rio Yaqui et la rivière Sonora, portant le même nom que le grand État nord-occidental du Mexique : la rareté des pluies tarit les sources, appauvrit les rivières, qui pourtant naissent fort loin dans l'intérieur du plateau, soit même, comme le rio Yaqui, sur le versant oriental de la Sierra Madre. Nombre de rivières qui descendent en cascades bruyantes des hauteurs de la Sierra Madre n'atteignent pas la mer et se perdent dans les sables de la plaine; d'autres, surtout dans la péninsule de Californie, ne coulent que rarement, et leurs lits pierreux sont les seuls chemins de la contrée : pour y trouver de l'eau suintant à travers les cailloux, on creuse des trous profonds, connus dans le pays sous le nom de *bataques*. Les anciens estuaires se sont changés en salines. Le rio Colorado des États-Unis, le « fleuve aux eaux Rouges », qui appartient au territoire mexicain par la partie inférieure de son cours, ne roule, comme les fleuves sonoriens, qu'un flot bien faible en proportion de l'énorme bassin qu'il égoutte; cependant il est navigable à plusieurs centaines de kilomètres au delà des bornes de la frontière commune.

[1] Luis Martinez, *Informes y documentos relativos á Comercio*, julio 1883.

Toute la partie du Mexique comprise entre les deux remparts convergents des chaînes maîtresses est également trop pauvre en humidité pour que

N° 19. — ESTUAIRE DU COLORADO.



les ruisseaux puissent tous s'unir en rivières et s'épancher vers l'Océan par le cours du rio Bravo ou de quelque autre fleuve : la plupart, impuissants à franchir les saillies de la plaine, perdent leurs eaux en quelque lagune plate qui s'accroît ou diminue suivant les saisons. Toutes les nappes

salines qu'on rencontre dans le Chihuahua et le Coahuila sont de ces bassins d'égout où s'éteignent les torrents descendus de la montagne. Telle est, près de la frontière de l'Arizona, la grande lagune de Guzmán, où se déverse le flot épuisé du rio Casas Grandes, à une moindre altitude que le niveau du fleuve voisin, le rio Bravo del Norte[1]. D'autres étendues marécageuses, les lagunes de Santa Maria et dos Patos ou « des Canards », ont une origine analogue. Le fond du Bolson de Mapimi est également occupé par

N° 20. — BASSINS FERMÉS DU MEXIQUE.



un réservoir sans issue, la lagune de Tlahualila; plus au sud, le rio de Nazas, assez abondant en ses hautes vallées de la Sierra Candela, s'arrête dans la lagune del Muerto ou « du Mort » et le rio d'Aguanaval n'atteint pas toujours la lagune de Parras. Des *ojos* ou « yeux », c'est-à-dire des sources, les unes thermales, les autres froides, mais presque toutes abondamment chargées de substances chimiques, jaillissent en diverses parties de ces étendues désertes : plusieurs ont peu à peu élevé des margelles circulaires de dépôts siliceux ou calcaires autour de leur orifice, et ces amas sont assez hauts en certains endroits pour former de véritables

[1] J. Froebel, ouvrage cité.

buttes. Froebel vit une source descendant d'un monticule de près de 10 mètres en hauteur qu'elle avait elle-même construit; d'autres, d'une température égale, entretiennent en toute saison les pâturages environnants dans un état de verdure éclatante. Dans l'État de San-Luis, où le plateau est déjà découpé par les montagnes en de nombreux petits bassins, il n'y a point de vastes lagunes comme dans les États du nord, mais on y compte plus d'une centaine de petits lacs ou plutôt d'étangs, presque tous devenus salins. Des efflorescences de diverse composition, les unes composées de salpêtre, les autres contenant pour la plupart du carbonate de soude, recouvrent les plaines sur de vastes étendues : on leur donne au Mexique le nom général de *tequesquite*, transmis par les Aztèques. Les fondeurs les emploient pour traiter le minerai d'argent et de plomb argentifère.

Les vallées de la chaîne bordière au sud du plateau enferment aussi des lacs sans issue : tel le Patzcuaro, le « lac Majeur » du Mexique, vasque semée d'îles, dominée de tous les côtés par des montagnes et renfermant une eau légèrement saline, mais encore potable; tel aussi le Cuitzeo, réservoir profond qu'emplit la rivière de Morelia et dont les eaux, très salées, même en temps de crue, stérilisent, lors des inondations, toutes les campagnes riveraines. Dans l'État de Hidalgo, un autre lac, près d'Apam, reçoit les ruisselets d'une plaine unie, et une rivière, coulant à l'est du massif de Mineral del Monte, va se perdre dans un lac de cluse sans issue, le Mextitlan, que déchargeait jadis dans le bassin de Pánuco une galerie souterraine creusée par les Indiens[1] et que l'on dit s'être engouffré de nouveau en 1885 dans une fissure du sol[2]. Mais de tous les lacs fermés de la contrée les plus remarquables sont ceux qui ont valu au plateau de México son nom d'Anahuac (Anal-huatl) ou « Entre les Eaux », étendu depuis à l'ensemble des hautes terres. Ces lacs, ou plutôt étangs sans profondeur, sont disposés du sud au nord sur un espace d'environ 75 kilomètres; mais on ne saurait en indiquer la superficie, car elle varie suivant les années et les saisons; les cartes construites à différentes époques ne leur donnent point les mêmes contours. Les lacs du sud, le Xochimilco et le Chalco, n'en forment en réalité qu'un seul, divisé en deux bassins par une digue étroite. Grâce à l'abondance de l'eau qu'ils reçoivent des montagnes voisines, ils ont maintenu à peu près leurs anciens contours : un canal qui épanche l'excédent de la masse liquide descend au nord vers la ville de

[1] H. de Saussure, *Coup d'œil sur l'Hydrologie du Mexique*.
[2] *Deutsche Rundschau für Geographie*, 1886.

México, avec une pente moyenne d'un mètre, et le surplus des eaux trouve son écoulement vers le lac de Texcoco, qui occupe le fond de l'ancien bassin d'inondation; le niveau moyen de cette nappe est d'un mètre et demi à deux mètres au-dessous du sol de la capitale. Les lacs du nord, le San-Cristóbal, le Xaltocan et le Zumpango, sont, comme ceux du sud, étagés à un niveau plus élevé que celui de México : en temps d'inondation, lorsque les ruisseaux de la plaine de Pachuca y convergent en torrents, leurs eaux, déversées du nord au sud et de bassin en bassin, menaceraient la cité de destruction si les digues, construites en aval de chaque réservoir, venaient à se rompre.

Les descriptions transmises par les conquérants du Mexique et les observations comparées qui ont été faites à différentes époques permettent d'affirmer que la superficie et la contenance des lacs de México n'ont cessé de diminuer depuis trois siècles et demi. Tandis que la capitale était jadis une « cité lacustre » et que toute la plaine environnante était recouverte par les eaux, elle se trouve maintenant en terre ferme, et les lacs n'occupent plus même le tiers de la « vallée ». Ils ont également perdu de leur profondeur. Le fond du bassin de Texcoco, où les vents apportent la poussière de la vallée, ne cesse de s'élever; il devrait en même temps exhausser le niveau du lac et déverser les eaux sur la ville si l'évaporation n'enlevait pas une quantité de liquide supérieure aux apports et ne diminuait graduellement l'épaisseur d'eau. En 1804, lors de la visite de Humboldt, la profondeur du lac était de 3 à 5 mètres; en 1885, elle n'était, à l'endroit le plus creux, que de 1 mètre 80 et l'épaisseur moyenne de l'eau ne dépassait pas 62 centimètres. En 1881, la plus grande profondeur était réduite à 45 centimètres et la moyenne était moindre de moitié. En des années exceptionnelles, Texcoco, San-Cristóbal, Xaltocan et Zumpango ont été complètement à sec. Depuis longtemps, la cavité lacustre serait vide si les eaux douces du Chalco et du Xochimilco ne se déversaient dans ce bassin saumâtre. L'opinion générale est que le climat local s'est réellement asséché depuis l'époque de la conquête : la déforestation des pentes et des campagnes aurait eu pour conséquence d'accroître la force des vents et l'évaporation, sans qu'il y ait eu dans la chute des pluies une augmentation correspondante, ou peut-être même tandis qu'elle s'amoindrissait. Actuellement la contenance des bassins lacustres de la « vallée » est presque insignifiante en comparaison de ce qu'elle dut être à une période géologique antérieure. Le fond de l'ancien lac consiste en débris quaternaires, sables, argiles, pierres ponces, cendres, restes organiques, superposés en couches d'une si grande épaisseur, que les coups de sonde poussés jus-

qu'à 384 mètres pour le captage des eaux artésiennes ne l'ont point traversé[1]. En certains endroits, des strates calcaires de formation lacustre ont permis de trouver des eaux jaillissantes à une faible profondeur relative; mais au-dessous ce sont encore des alluvions que l'on rencontre[2].

La composition chimique des eaux du lac Texcoco est elle-même un indice de la concentration graduelle de la masse liquide en un bassin de plus en plus étroit. Le Xochimilco et le Chalco sont des réservoirs d'eau douce, grâce au renouvellement de leur masse liquide; de l'autre côté de la vallée, les autres petits lacs sont également emplis d'eau douce, tandis que la nappe centrale est toujours saumâtre, même après les grandes pluies, quand elle recouvre une étendue de terrain très considérable. En moyenne, le lac de Texcoco renferme 7 millièmes de sels, principalement du sel marin, du carbonate de soude et du sulfate de soude : s'il venait à se dessécher complètement, le sol serait recouvert de tequesquite comme il l'est en maints endroits du plateau, là où s'étendaient d'anciens lacs, maintenant disparus. Une usine fondée sur les bords du lac de Texcoco en utilise les eaux pour la fabrication des produits chimiques.

A une époque géologique déjà lointaine, alors que le cirque de México était entièrement empli par les eaux douces, celles-ci s'écoulaient au nord par une brèche des montagnes dans le courant du Tula ou Moctezuma, tributaire du fleuve Pánuco. Mais, pendant la période historique, lorsqu'une ville s'éleva dans une île du lac central, à un niveau moindre que plusieurs des bassins séparés qui avaient fait partie de l'ancien lac, il devint nécessaire de protéger les habitations et les temples contre les crues et les trombes qui auraient pu précipiter les eaux débordées dans la partie basse de la dépression. Aussi les communautés aztèques avaient-elles construit de puissantes digues pour défendre la cité; on en voit encore quelques traces, le long de la rive occidentale du Texcoco, près des villes d'Ixtapalapa et de Guadalupe. Mais ces digues cédèrent, et sous la domination castillane la ville fut d'abord exposée à tous les débordements des lacs : la situation était devenue si périlleuse au commencement du dix-septième siècle, qu'on décida de faire une galerie souterraine à travers le seuil qui

[1] Gamgee, etc., *Report of the British Association*, 1880.

[2] Superficie et altitude relative des lacs de la « vallée » en 1865 :

Texcoco	239 kil. carr.	0m,00	soit	1m,91	en contre-bas de la ville.
Chalco.	114 »	3m,08	»	1m,17	en contre-haut »
Xochimilco	63 »	3m,13	»	1m,22	» »
San-Cristóbal	20 »	3m,47	»	1m,56	» »
Xaltocan	101 »	3m,59	»	1m,68	» »
Zumpango	26 »	6m,06	»	4m,15	» »

retenait au nord les eaux d'inondation. Le vice-roi fit rassembler une prodigieuse armée de travailleurs indiens pour achever l'œuvre dans une seule campagne d'hiver, de la fin de novembre 1607 au milieu de mai 1608[1]. Le tunnel, dit de Huehuetoca ou de Nechistongo, avait 8279 mètres de long, sur une hauteur moyenne de trois mètres et demi ; mais il n'était pas voûté et les terres s'effondrèrent. L'issue était complètement fermée en 1629 ; un déluge s'abattit alors sur la ville, emplissant les rues d'une couche de 5 mètres d'eau : on ne se rendait plus qu'en bateau de maison à maison, et cinq années s'écoulèrent avant que México se retrouvât en terre ferme. Il fallut recommencer le travail, qui malheureusement se poursuivit sans plan d'ensemble, et même suivant des projets contradictoires, soit par galeries souterraines pratiquées sur un point ou sur un autre, soit par tranchées à ciel ouvert. Ce dernier système finit par prévaloir, et en 1789, après cent quatre-vingt-deux années d'efforts, l'énorme travail était enfin accompli.

En plusieurs endroits la coupure, pratiquée entre de hautes parois, offre l'aspect des entailles les plus hardiment ouvertes dans nos chantiers de chemins de fer ; sur une longueur d'environ 800 mètres, la hauteur des talus, découpés par les pluies en obélisques et en aiguilles, dépasse 50 mètres et l'ouverture de la tranchée est plus que double en largeur. La rivière de Cuautitlan, qui apportait au lac de Zumpango une masse liquide d'environ 11 mètres cubes par seconde, fut jetée dans ce canal d'égouttement ou *desagüe*, et l'excédent des lacs du nord se déversa également par ce passage pendant la saison des pluies. Mais les terrains meubles de la coupure se ravinaient fréquemment, le lit s'emplissait de boues et de terres éboulées : l'œuvre était à recommencer sans cesse et, pendant les guerres de la révolution, on finit par l'abandonner complètement. En 1866, à la suite de crues redoutables, qui menacèrent de précipiter les lacs du nord sur México par les brèches des levées et qui donnèrent au canal un débit de 30 à 32 mètres par seconde, on entreprit une nouvelle fosse d'égouttement qui devait emporter non seulement le trop-plein des lacs du nord, mais encore celui du lac de Texcoco, situé au plus creux de la dépression lacustre ; mais la galerie d'écoulement de 10 kilomètres, par laquelle les eaux auraient dû passer sous la montagne de Tequisquiac, fut à peine commencée et on laissa passer douze années sans y travailler : les déblais n'ont recommencé, très lentement[2], qu'en 1881 ; on en promet la fin pour

[1] *Boletin de la Sociedad de Geografia y de Estadistica*, tome IX, 1865.
[2] Carlos Pacheco, *Memoria presentada al congreso de la Union*, 1887.

l'année 1893. Quant au projet de Poumarède, qui consistait à construire un siphon entre le lac de Zumpango et la vallée de Tula, il a été reconnu

N° 21. — SUPERFICIE DES LACS DE MÉXICO A DIFFÉRENTES ÉPOQUES.



praticable, mais non entrepris[1]. D'ailleurs les hommes instruits de México, ingénieurs, géographes, médecins, hygiénistes, sont loin d'être d'accord

[1] Orozco y Berra, *Apuntes pará la historia de la Geografia en México.*

sur l'œuvre d'assèchement. D'après L. de Belina, ce qui importerait, ce n'est pas de drainer la « vallée », c'est au contraire d'en accroître l'humidité. Aride, poussiéreuse, sans arbres, la plaine de México sera bientôt changée en désert si toutes les eaux courantes ne sont pas captées à l'issue des hautes vallées pour l'irrigation et si l'on ne s'occupe de reboiser les pentes pour restaurer le climat et régulariser les oscillations annuelles dans le niveau des lacs[1].

Le climat général du Mexique est un de ceux qui présentent les plus grands contrastes dans un étroit espace : la hauteur du sol, l'exposition des versants, la force et la direction des vents, la proportion des pluies modifient le climat normal indiqué par la latitude. Toutefois il est des régions mexicaines où le climat est uniforme sur de grandes étendues. Ainsi la partie septentrionale du territoire, limitrophe des États-Unis anglo-américains, a de très vastes plaines éloignées de l'Océan, où les ardeurs du jour et de l'été succèdent régulièrement aux froids de la nuit et de l'hiver; le climat extrême que l'on observe dans le Grand Ouest américain se prolonge au loin sur tous ces plateaux, caractérisé par une végétation spéciale, celle des cactus et des arbres épineux, qui constitue une zone particulière participant à la fois des caractères de deux flores. D'autre part, la région étroite du Mexique, à l'isthme de Tehuantepec, appartient en entier à la zone tropicale humide, même sur les monts qui séparent les deux versants. Les contrastes climatiques causés par le relief montagneux ne se produisent en grand que dans la partie centrale du Mexique, sur le plateau d'Anahuac et les deux rampes océaniques. La route de Vera-Cruz à Acapulco par-dessus les chaînes de montagnes est le chemin classique sur lequel on observe ces oppositions si tranchées de climats.

La zone basse du littoral comprend à la fois les marécages, les sables infertiles de la côte, les plaines et les premières pentes bien arrosées où les arbres feuillus se pressent, unis par les festons des lianes et surmontés par les hampes des palmiers : c'est la *tierra caliente*, la « terre chaude » ou tropicale, dont la température dépasse 25 degrés centigrades. Quelques sites du littoral mexicain sont en effet parmi les plus chauds de la Terre : tel est par exemple le port de la Paz, qui valut à la Californie ce nom de « Chaude Fournaise » donné par Cortès[2]. Au-dessus des zones côtières,

[1] *Boletin de la Sociedad de Geografia y de Estadistica*, 1880, 1882.
[2] Jules Marcou, ouvrage cité.

l'une tournée vers l'Atlantique, l'autre vers le Pacifique, viennent les *tierras templadas*, les « terres tempérées », comprises en moyenne entre 1000 et 2000 mètres d'altitude, mais s'élevant plus haut dans le Mexique méridional que dans les États du nord. Ce sont les régions qui correspondent à l'Europe sud-occidentale, sinon par le climat, puisqu'elles n'ont pas d'hiver, mais par la température moyenne, par les productions et la salubrité pour les gens de race blanche. Enfin le plateau constitue les *tierras frias* ou « terres froides », dont la partie la moins haute, cultivée

N° 22. — ÉTAGEMENT DES CLIMATS AU MEXIQUE.



en maguey et en céréales, est la partie la plus populeuse de la République, tandis que vers les sommets, dont quelques-uns ont des manteaux ou des collerettes de neige, le climat est trop rude pour que la grande végétation arborescente et l'homme puissent y prospérer : on donne quelquefois à ces hauteurs le nom de *tierras heladas* ou « terres gelées ». En maints endroits, des circonstances spéciales ont juxtaposé les aires végétales sans transition : du haut de tel promontoire où ne croissent que des plantes d'un caractère européen, on voit à ses pieds des palmeraies et des fourrés de bananiers; du haut des grands volcans on aperçoit même à la

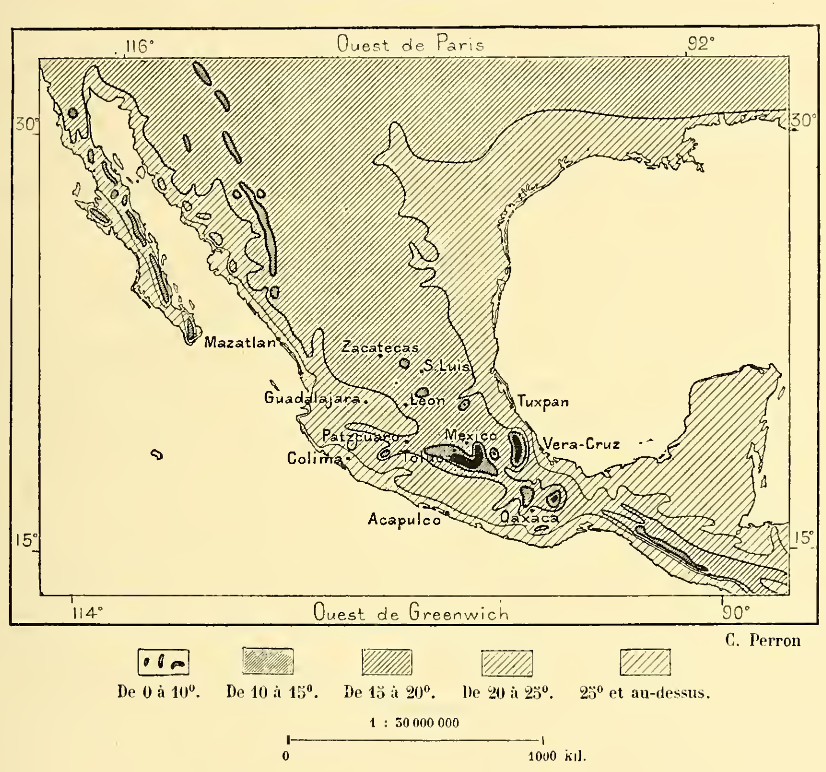
fois les trois zones superposées. Grâce à la rapidité que les facilités de déplacement ont donnée à l'homme, on peut maintenant, dans l'espace d'un jour, parcourir les trois régions distinctes, que séparent en d'autres pays des intervalles de plusieurs milliers de kilomètres.

Mais si les zones sont franchement limitées en quelques endroits exceptionnels, elles se fondent presque partout l'une dans l'autre par transitions successives. C'est d'une manière tout à fait générale que l'on désigne telle ou telle région comme appartenant à l'une ou l'autre zone, et la ligne de partage oscille très inégalement sur le pourtour des monts; une zone de pénétration réciproque s'est formée par suite des mille phénomènes de la température, des vents et de la concurrence vitale entre les espèces de plantes; on trouve même des vallons et des escarpements qui, par leur végétation, sont des enclaves de la « terre chaude » en pleine « terre tempérée ». Dans l'ensemble, le territoire mexicain, que la ligne tropicale traverse à peu près exactement vers son milieu, au nord de Mazatlan, de Zacatecas et de Tampico, est un pays chaud. En admettant que la hauteur moyenne de la contrée soit de 1100 mètres[1], la température moyenne de ces latitudes est d'environ 15 degrés et demi, chaleur moyenne égale à celle de Nice et de Perpignan dans la France méridionale, et bien inférieure à celle des contrées de l'Afrique situées à latitude égale, dans le Sahara et en Nubie : on peut dire que le plateau d'Anahuac est un pays tempéré suspendu au-dessus de la zone tropicale. Il correspond aux « terres tempérées et froides de l'Éthiopie, qui dominent aussi les « terres chaudes » de Massaouah et des Danakil; mais si favorisé par le climat que soit le plateau d'Abyssinie, de combien est-il inférieur à celui du Mexique pour les privilèges de la situation et la facilité d'accès! Un fleuve coupé de cataractes, une mer brûlante bordée de sables et de rochers, des pistes frayées dans le désert ou les marécages, tels sont les chemins par lesquels il faut atteindre la base de la haute citadelle abyssine, située en dehors des grandes voies du commerce : le Mexique, au contraire, occupe une position centrale entre les deux Océans et les deux Amériques, et c'est dans son territoire même que l'on cherche à ouvrir l'une des voies majeures pour la circumnavigation du globe; la mer des Antilles, l'une des moins dangereuses des méditerranées, baigne ses rivages orientaux et de l'autre côté s'étendent les eaux du Pacifique, auxquelles on donna jadis dans ces parages le nom de « mer des Dames », qui d'ailleurs est loin d'être mérité en toute saison : le bras d'une femme ne suffit pas toujours au gouvernail.

[1] Ch. Perron, calcul détaillé d'après les altitudes connues.

Par sa latitude, le Mexique se trouve dans la zone des vents alizés. Le courant atmosphérique régulier souffle en effet du nord-est au sud-ouest ou de l'est à l'ouest sur les côtes mexicaines du Golfe et sur les pentes des montagnes; mais les grandes inégalités du relief et des contours ont pour conséquence de changer souvent la direction normale des airs. Les *nortes*, qui soufflent, surtout d'octobre en mars, sur les côtes du Golfe et que redoutent à bon droit les marins cinglant vers Tampico ou Vera-Cruz, ne sont autre

N° 25. — ISOTHERMES DU MEXIQUE MODIFIÉES PAR L'ALTITUDE.



chose que le courant des alizés dévié de sa course : le foyer de chaleur et d'appel que présentent les campagnes basses du Yucatan, projetées au sud-est du Golfe, ramène vers le sud tout le régime des vents. Unies au courant froid qui descend du nord par la vallée du Mississippi, les masses aériennes de l'alizé passent en tempêtes le long des côtes et bouleversent les vagues; parfois le météore dure plusieurs jours, même pendant une semaine, au grand péril des navires qui se trouvent dans le voisinage des côtes sans abri. La violence du *norte* ne se fait guère sentir que sur la mer et dans la région du littoral; il souffle aussi sur les plateaux, mais il y est moins redouté et sa force se perd complètement sur le versant du Pacifique. Les

rivages de cet Océan ont aussi leurs courants atmosphériques spéciaux, déterminés par l'orientation du littoral, la hauteur et la forme des montagnes : en été, à des époques irrégulières, les plateaux arides et surchauffés attirent les masses aériennes des parages équatoriaux, et des vents brusques, longeant les côtes colombiennes et celles de l'Amérique Centrale, viennent, au moins une fois par an, frapper avec violence les terres du Mexique. Ce sont parfois de véritables cyclones, « parcourant en un petit nombre d'heures toute la rose des vents » ; en 1859, l'un d'eux coula douze navires dans le port de Mazatlan ; en 1881, un autre détruisit Manzanillo, le port de Colima. Ces tempêtes du sud et du sud-est ou « cordonaces », qui doivent aux missionnaires ce nom bizarre, — *cordonazo de San-Francisco*, « flagellation de Saint-François », — ne pénètrent pas d'ordinaire dans l'intérieur de la contrée; cependant c'est à bon droit qu'Ario, ville du Michoacan, située près du rebord des hautes terres du Mexique central, a reçu son nom, qui signifie « la Tempêtueuse » en langue tarasque. Quant aux vents réguliers de la côte occidentale, ce sont les alizés du nord-est, dit *papagayos*, qui traversent le corps continental du Mexique, et les moussons du sud-ouest, c'est-à-dire les alizés de l'hémisphère méridional, qui sont attirées au nord de l'équateur et déviées de leur direction primitive. Les vents locaux sont déterminés surtout dans leur régime par l'orientation des vallées qu'ils parcourent : leur marche est réglée d'avance par la forme du lit qui les reçoit.

La proportion de l'humidité tombée est très inégale par suite des contrastes du relief, de la différence des températures, de l'irrégularité des vents. En moyenne, la chute des pluies est réglée suivant les saisons. Vers le milieu de mai, lorsque le soleil, ayant franchi l'équateur, se trouve au zénith des terres de l'hémisphère septentrional, les pluies commencent à tomber; les nuages qui forment cortège au soleil dans sa course sur l'écliptique s'abattent en averses fréquemment renouvelées, du moins sur les pentes tournées vers la mer. On voit d'ordinaire naître l'ouragan, indiqué par un grand nuage noir qui se dresse du côté de la mer « comme un torse immense, aux membres à demi tronqués : c'est le *Giganton*, le « Géant », qui bientôt envahit tout le ciel[1]. Aux heures de l'après-midi les nuages crèvent, illuminés d'éclairs, accompagnés de foudre : les Aztèques y reconnaissaient la voix d'une divinité, le Tepeyolotl ou « Cœur de la Montagne » résonnant en longs échos sur les rochers[2]. Aux averses

[1] Lucien Biart, *La Terre Chaude*.
[2] Adolf Bastian, *Die Culturländer des alten Amerika*.

soudaines succède une pluie continue, qui dure ordinairement jusqu'à la tombée de la nuit; le ciel se nettoie et les voyageurs peuvent reprendre avec confiance leur route interrompue pendant les heures d'orage : à l'aube du jour, les vents ont déjà desséché le sol.

Sur le plateau mexicain, les pluies tropicales, apportées par les vents du nord-est, ne tombent régulièrement que pendant quatre mois, juin, juillet, août et septembre, et d'ordinaire elles durent moins d'une heure; de nombreuses journées sereines, même des semaines entières de sécheresse s'intercalent entre les périodes pluvieuses, surtout en juillet et en août : c'est alors le printemps de sainte Anne. » En octobre, les pluies ont définitivement cessé et l'hiver commence, mais un hiver qui offre précisément quelques-uns des caractères de l'été européen : aussi lui donne-t-on le nom d'*estio*, « été », ou *tiempo de secas*, « saison des sécheresses ». C'est le manque d'humidité dans le sol et non la froidure qui dépouille les arbres et qui donne aux campagnes leur aspect hivernal; mais les monts prennent aussi leur physionomie d'hiver : ils blanchissent jusqu'à 3900 mètres, même 3800 mètres d'altitude; on a vu en des années exceptionnelles une nappe blanche continue s'étendre sur le col d'Ahualco (3258 mètres), du Popocatepetl à l'Ixtaccihuatl; México, Morelia même, à 1940 mètres, ont reçu des flocons de neige[1]. De légères pluies coïncident avec la chute des neiges sur les grands sommets de la chaîne des volcans : lorsque le soleil se trouve au-dessus du tropique méridional, la zone des nuages qui descend vers le sud avec les vents alizés fournit une petite saison pluvieuse : les arbres refleurissent, la vie renaît et se maintient pendant la nouvelle période de sécheresse, jusqu'à la brusque irruption de la grande saison des pluies, qui recommence un nouveau cycle de l'année.

D'ailleurs les irrégularités sont fort nombreuses par suite de la diversité des reliefs et des expositions; dans le voisinage immédiat l'un de l'autre, deux endroits ont un régime pluvial complètement distinct. Dans certaines régions, notamment dans la zone tempérée de Jalapa et d'Orizaba, de 500 mètres d'altitude à 2500, les vapeurs apportées par les vents du nord se condensent en brumes qui rampent sur le sol et laissent tomber des pluies fines et persistantes : c'est le *chipichipi*, attendu avec impatience par les indigènes, pour lesquels ce brouillard est la condition essentielle du bien-être, la *salud del pueblo*[2]; on reste d'ordinaire privé de la vue du soleil pendant huit jours. En moyenne, les pluies sont plus abondantes

[1] Humboldt; — Jourdanet; — H. de Saussure, etc.
[2] Lucien Biart, *Notes manuscrites*.

dans la partie méridionale du territoire, là où les deux mers projettent leurs golfes au-devant l'une de l'autre et où le soleil passe deux fois au zénith de la Terre; il y tombe annuellement de 2 à 5 mètres d'eau. La précipitation d'humidité diminue graduellement dans la direction du nord, par delà le tropique du Cancer : c'est ainsi que dans la Sonora les pluies ne commencent guère qu'avec le mois de juillet et sont fréquemment interrompues pendant la saison normale. Les régions du Mexique septentrional, surtout dans l'espace limité par les deux sierras maîtresses, ont un climat très sec : les pluies sont arrêtées par le versant maritime des montagnes. Sur ces plateaux élevés, où la sécheresse devient excessive, la production des étincelles, au contact des objets, est très fréquente et très énergique. On entend parfois une sorte de crépitation continue s'échappant de toutes les saillies du sol rocailleux[1].

Dans l'ensemble, le climat du Mexique est, sinon l'un des plus salubres, du moins l'un des plus agréables du monde. La zone des « terres tempérées », sur les deux versants de l'Atlantique et du Pacifique, jouit d'un « printemps éternel » ; on n'y subit jamais de grands froids et les chaleurs de l'été n'y sont point intolérables : dans chaque vallon coule un ruisseau; une végétation touffue entoure chaque demeure et les arbres d'Europe s'y mêlent à ceux de l'Afrique. Chaque voyageur dit de la vallée dans laquelle il a séjourné qu'elle est « la plus belle du monde », que nulle part les montagnes, neigeuses ou fumantes à la cime, ne se dressent plus imposantes au-dessus de la mer de verdure, toute diaprée de fleurs. Dans ces régions merveilleuses il y a place encore pour des millions et des millions d'hommes[2].

[1] H. de Saussure, *Hydrologie du Mexique*.

[2] Régime météorologique de quelques stations du Mexique, classées dans le sens du nord au sud :

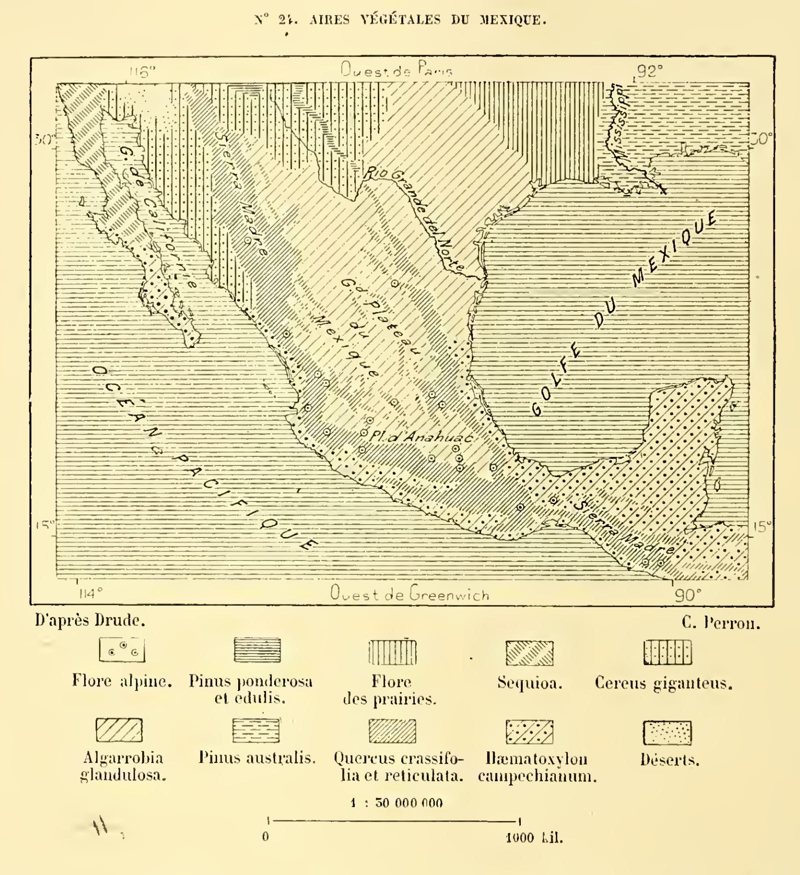
Stations.	Latitude.	Hauteur.	Température plus forte.	Température plus faible.	Température moyenne.	Pluie.
Monterey (1888). . . .	25° 40′	496m	55°,2	11°,7	21°	5m,415
Saltillo (1888).	25° 25′	1555m	55°,6	— 2°,5	16°,1	0m,657
Mazatlan (6 années). . .	25° 11′	76m	34°,7	9°,5	24°,5	0m,967
Zacatecas (1888). . . .	22° 47′	2452m	30°,2	— 4°	14°,5	0m,455
San-Luis Potosi (2 ann.).	22° 05′	1890m	55°,9	1°,7	16°,9	0m,598
Leon (1888).	21° 7′	1799m	34°	2°,5	18°,9	0m,870
Tuxpam (1879)	21° 5′	10m	?	?	24°,6	1m,595
Guanajuato (1888). . .	21° 1′	2051m	51°,1	1°,2	17°,6	0m,819
Guadalajara (6 années) .	20° 41′	1569m	55°	— 5°	22°	0m,856
Patzcuaro (1888) . . .	19° 27′	2174m	?	?	16°,1	1m,110
México (12 années). . .	19° 26′	2246m	51°,66	— 2°,22	15°,5	0m,742
Colima (15 années) . . .	19° 12′	504m	?	?	25°,8	1m,062
Puebla (2 années) . . .	19°	2155m	54°,7	— 0°,7	15°,8	0m,985
Cuernavaca (1879). . .	18° 56′	1550m	50°,5	11°,5	21°,9	1m,505
Oaxaca (1879).	17° 5′	1546m	?	?	19°,2	0m,951

La flore du Mexique est, pour ainsi dire, la représentation vivante de son climat, puisque les plantes se développent ou se refusent à vivre suivant les conditions de température, d'humidité, d'exposition : à l'aspect de la végétation, le botaniste reconnaît aussitôt si les chaleurs sont fortes et les froids extrêmes, ou si, au contraire, les oscillations du thermomètre sont modérées, si le ciel verse des pluies en abondance ou dissout les vapeurs qui lui montent du sol. A cet égard le Mexique présente de grands contrastes : déserts, savanes, fourrés d'arbustes, puissantes forêts unies en impénétrables massifs.

Au nord du Mexique, les roches du Chihuahua et des pays limitrophes, sur lesquelles la pluie ne tombe que rarement, ont une végétation très clairsemée, consistant en plantes grisâtres, épineuses, aux grosses feuilles dures : l'aspect du sol est à peine changé par les végétaux qui y prennent racine. Toutefois au printemps ces campagnes arides se parent soudain de fleurs multicolores, les buissons de mezquites se recouvrent de bouquets d'un jaune pâle, des hampes de clochettes blanches s'élancent de la couronne des yuccas, les corolles rouges des mamillaires brillent au milieu des cailloux. L'Europe a des prairies plus gaies, grâce à leur épais gazon, elle n'en a pas de plus éclatantes. Mais ce « temps des fleurs » passe vite et bientôt la nature reprend son apparence morose. Çà et là cependant les broussailles épineuses se pressent en fourrés à verdure délicate. Les espèces dominantes sont les mezquites (*algarrobia glandulosa*), fort différents pour la plupart de ceux que l'on trouve aux États-Unis, mais produisant également un exsudat qui ressemble à la gomme arabique. Dans le New-Mexico les mezquites ne sont que des buissons dont les branches jaillissent immédiatement de la racine; dans le Texas méridional ce sont des arbrisseaux; enfin, sur le territoire du Mexique, notamment dans la Sonora, ils deviennent de véritables arbres, formant çà et là des bosquets imposants[1]. En d'autres endroits, notamment sur les pentes de la Sierra Madre occidentale, dans les États de Chihuahua, de Sonora et de Sinaloa, ce sont les chênes qui dominent : de là l'appellation d'*encinal* ou de « chênaie » donnée dans ces régions à de vastes étendues boisées. Le nom de *chaparral*, qui en réalité ne devrait s'appliquer qu'à des fourrés de chênes-rouvres, est également employé pour les étendues broussailleuses par les Mexicains du nord. C'est un terme analogue à celui de « garrigue » dont on se sert dans le Languedoc oriental; en langage ordinaire tout maquis est un chaparral, même là où dominent les mezquites et les grands cactus.

[1] Froebel, *Seven Years in Central America.*

Si ce n'est au bord des ruisseaux ombragés de peupliers et de saules, certaines régions du Mexique septentrional n'ont d'autre végétation ligneuse que les cactus. Les plus remarquables sont les *pitahayas*, qui se dressent en colonnes cannelées, garnies d'épines; les rameaux se détachent à angle droit du tronc et montent parallèlement à lui, formant d'énormes candélabres, dont quelques-uns ont jusqu'à 10 mètres et davantage : le voyageur



N° 24. AIRES VÉGÉTALES DU MEXIQUE.

Xántus en a mesuré un de plus de 19 mètres, près de Todos Santos, dans la Basse-Californie[1]. C'est par centaines que l'on compte les autres espèces de plantes qui se défendent contre la sécheresse par l'abondance de sève contenue dans leurs épaisses feuilles et contre les animaux et l'homme par leurs étoiles de piquants. Parmi ces plantes bizarres, il en est que l'on prendrait de loin pour des blocs de pierre verdâtre : ce sont les échinocactus, masses presque informes, armées de formidables dards. En certains endroits le sol est complètement recouvert comme d'une espèce de gazon par de

[1] *Mittheilungen von Petermann*, 1861, Heft IV.



CYPRÈS DE CHAPULTEPEC.

Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie communiquée par M. Cotteau

petits agavés, auxquels les Mexicains ont conservé l'ancien nom nahuatl d'*ixtle* ou *ixtli*. Dans les États de l'intérieur, San-Luis-Potosi, Zacatecas, Durango, Aguascalientes, et jusque sur le plateau froid, croissent surtout les grandes espèces d'agavés, qui donnent soit leur fibre pour la fabrication des étoffes grossières, soit leur sève pour la préparation des eaux-de-vie et autres liqueurs nationales. En maint district, la physionomie générale du paysage lui vient de ses champs d'agavés aux énormes feuilles barbelées de pointes, et de ses haies d'autres cactus, les *organos* (*cactus hexagonus*), ainsi nommés parce qu'ils ressemblent à des tuyaux d'orgues.

Les trois zones superposées, de la base des montagnes aux « vallées » des plateaux, sont caractérisées par des espèces particulières et leur végétation diffère singulièrement par l'aspect général. Les campagnes du littoral, dans la terre chaude, ont de vastes savanes à l'herbe épaisse, des massifs superbes de palmiers et de multipliants, « croissant les uns dans les autres », et tous les arbres des Antilles fameux par fleurs ou fruits, par bois, écorce ou parfum. Plus haut viennent ces admirables forêts où la végétation des tropiques se mêle à celle de l'Europe : c'est la région du cafier, du bananier, de l'oranger, celle d'où les Mexicains tirent principalement le maïs, les haricots, le piment, constituant leur alimentation principale. La région froide donne le froment, beaucoup moins important pour la nourriture des indigènes. Les arbres qui dominent sur les plateaux sont le chêne et le pin, le premier de 1600 à 2500 mètres, le second entre 2500 et 3400 mètres : sur la plupart des hauts sommets les conifères atteignent ou dépassent l'altitude de 4000 mètres[1]; ce sont les dernières plantes arborescentes qui croissent sur les flancs des monts; au delà ne vivent plus que des herbes basses jusqu'à la limite inférieure des neiges. Par un effet de cette pénétration des aires végétales que l'on observe entre les zones de température différente, les pins des hauteurs ont envahi toute la région tempérée et descendent même au-dessous de 1000 mètres; on les voit encore à 600 mètres sur les flancs du volcan de Jorullo. La même espèce (*pinus oocarpa*) se rencontre au Nicaragua et dans les Antilles au bord de la mer, mêlée aux palmiers et à d'autres arbres tropicaux[2]. Les espèces dominantes sont représentées par un grand nombre de formes : sur les pentes du grand massif de l'Orizaba on compte environ 75 espèces de chênes[3]. Les *ahuehuetes* ou « cypres » de Chapultepec, d'Atlisco, d'Oaxaca, de la même espèce que les cypres de la Louisiane (*taxodium distichum*),

[1] H. de Saussure; — A. Dollfus et E. de Mont-Serrat.
[2] J. O. Villagomez, *Anales del Ministerio del Fomento*, México, 1887.
[3] Hugo Finck, *La Naturaleza*, 1875, n° 12.

sont d'énormes dimensions : Humboldt les classe parmi les géants du monde végétal. Les frênes aussi prennent des proportions inconnues en Europe et forment autour des villes d'incomparables avenues.

Le Mexique, si riche en plantes de toute espèce, en a donné beaucoup à l'Europe : c'est de là que nous sont venus le chocolat, dont le nom aztèque s'est conservé; les arachides, qui en espagnol gardent aussi leur dénomination mexicaine, cacahuate (*tlacacahuatl*); les ananas[1], la précieuse pomme de terre, la tomate, *tomatl* des Indiens, qui la plantaient dans les champs de maïs[2]. Le tabac, que l'on fume en Europe, est aussi une plante mexicaine. L'agavé et diverses espèces de cactus ont été importés de l'Anahuac, de même que le jalap, la salsepareille, et d'autres plantes médicinales, des baumes, des gommes et des résines. Les jardins, les serres, les vergers de l'Ancien Monde ne cessent de s'enrichir par les apports qui lui sont faits du Mexique; un seul naturaliste, Poyet, a introduit de Jalapa en France près de soixante espèces d'arbres fruitiers et d'agrément. D'autre part, il n'est pas d'espèce étrangère qui ne puisse être acclimatée dans l'immense jardin botanique formé par les terrasses successives comprises entre Vera-Cruz et México, entre Mazatlan et Guadalajara. La banane, dont le nom est d'origine sanscrite et qui n'a d'appellation ancienne dans aucune langue de l'Amérique, est probablement une de ces plantes provenant de l'Ancien Monde par la voie des Canaries et d'Haïti[3]. Le blé fut apporté par un nègre, esclave de Cortès. Bérnard Diaz raconte, dans sa *Conquête de la Nouvelle-Espagne*, comment il planta lui-même sept ou huit pepins d'orange, qui lui donnèrent de beaux arbres, les « premiers » du Mexique. Ce sont aussi les conquérants qui introduisirent la vigne : il n'est pas une industrie reposant sur l'utilisation du bois ou de ses produits que l'on ne puisse tenter dans l'Anahuac.

A une époque relativement moderne, c'est-à-dire dans les âges tertiaires et quaternaires, la faune mexicaine comprenait plusieurs espèces de très grands quadrupèdes, comparables à ceux de l'Ancien Monde. Déjà Bernal Diaz vit des « os de géants », qu'il attribuait aux prédécesseurs des Aztèques, et de semblables trouvailles ont valu à diverses localités du Mexique les noms de *cerro*, *loma* ou *llano del Gigante*. Ces ossements, employés depuis un temps immémorial dans la pharmacopée indigène, et réellement effi-

[1] Arthur Morelet, *Voyage dans l'Amérique Centrale*.
[2] Bernard Diaz, ouvrage cité.
[3] Clavigero ; Belt, *The Naturalist in Nicaragua;* — Otto Stoll, *Guatemala*.

caces en plusieurs maladies, grâce au phosphate de chaux qu'ils contiennent, sont pour la plupart des os de mastodontes, de rhinocéros, d'éléphants, de cerfs, de chevaux; sous la colline de Tequisquiac, au nord de México, on a aussi découvert une espèce nouvelle, un armadillo gigantesque auquel a été donné le nom de *glyptodon clavipes*.

La faune actuelle du Mexique, de même que sa flore, appartient à l'aire nord-américaine par la région des plateaux, à l'aire des Antilles par le littoral du Golfe, tandis que sur la côte du Pacifique la transition se fait graduellement de la faune californienne à celle de l'Amérique méridionale. Pour les animaux terrestres, la physionomie générale de la faune relie le Mexique aux États-Unis du nord, tandis que pour les formes marines c'est le mouvement inverse qui s'est produit : les espèces prédominantes, sur le golfe du Mexique, jusqu'au Tamaulipas et au Texas, et sur les bords du Grand Océan jusqu'à la Sonora et à la Basse-Californie, sont venues de l'Amérique du Sud[1]. D'océan à océan, presque toutes les espèces diffèrent : si peu éloignées l'une de l'autre que soient les plages de l'Atlantique et du Pacifique, elles sont parsemées de coquillages distincts. Mais, du nord au sud, le long des rivages, la physionomie générale des espèces se modifie lentement; c'est en altitude, de la terre chaude à la terre tempérée et de celle-ci à la terre froide, que se produisent les contrastes soudains.

La zone basse, celle où la température est le plus élevée et l'air le plus saturé de vapeurs, est aussi la région où la faune est représentée par le plus grand nombre de genres et d'espèces; d'ailleurs, les hommes y habitent en groupes moins denses que sur les versants tempérés, et par conséquent l'œuvre d'extermination y est beaucoup moins avancée. Trois espèces de singes habitent les forêts tropicales; des vampires s'y suspendent aux rameaux; les colibris, que les anciens Mexicains appelaient des « rayons de soleil »[2], y voltigent de fleur en fleur; chaque ville a sa police de *zopilotes* (*cathartes atratus*) ou vautours « charognards », et dans les campagnes règne le vautour blanc, le *sarcoramphus papa* ou « zopilote roi », autour duquel les autres cathartes se rangent respectueusement en cercle quand il s'abat sur un cadavre[3]. Dans la brousse gîtent les puissants carnivores, pumas, couguars et chats-tigres, ainsi que le plus grand des ongulés mexicains, le tapir. Les tortues émydes vivent toutes dans les eaux du littoral marin; c'est aussi dans les terres inondées de la côte, principalement aux embouchures des fleuves, que l'on rencontre les crocodiles; geckos, basilics et iguanes

[1] Milne-Edwards, *Faune de l'Amérique Centrale et du Mexique*.
[2] D. R. Montes de Oca, *Naturaleza*, 1874.
[3] Lucien Biart, *La Terre Chaude*.

recherchent également les plages et les forêts rapprochées de la mer. Un très grand nombre d'ophidiens, inoffensifs ou venimeux, ne se voient que dans les terres de la zone inférieure, et les batraciens y pullulent : on y trouve la plupart des espèces de crapauds et de salamandres, si nombreuses, qui caractérisent la faune mexicaine. Quant aux poissons des estuaires et des rivières affluentes, ils sont représentés par des espèces très variées, toutes différentes sur les deux versants de l'Atlantique et du Pacifique[1], mais offrant une certaine équivalence dans leur distribution. Enfin, les prairies marécageuses et les forêts humides de la terre chaude sont infestées par des nuées de maringouins. Le taureau harcelé n'a souvent d'autre ressource contre son implacable ennemi que de s'enfoncer dans le limon en laissant à l'air seulement le bout de son muffle, sur lequel vient se percher le charmant oiseau dit le « commandeur », très friand de moustiques : le pesant animal et le gracieux volatile sont ligués contre les redoutables insectes[2].

Les terres tempérées ont aussi leur faune particulière. Certaines espèces de serpents et de tortues ne se montrent que dans cette zone ; jusqu'à 1500 mètres d'altitude, un des ophidiens communs est le boa imperator, dont l'image divinisée décorait autrefois les temples des Aztèques. Les régions du nord, qui continuent les régions du Far West américain en se relevant par degrés vers le plateau d'Anahuac, ont aussi leurs espèces, notamment des lézards, qui ne se retrouvent pas en d'autres parties du Mexique. Encore à une époque récente, des voyageurs ont vu des bisons dans les montagnes du Chihuahua ; mais il est certain que cet animal, devenu si rare au Canada et aux États-Unis, a cessé d'exister dans les provinces mexicaines. Froebel assista au défilé d'un troupeau d'antilopes comprenant au moins un millier d'individus dans le voisinage du lac de Encinillas, au nord-ouest de Chihuahua : la bande dévalait d'une montagne si rapidement, qu'elle semblait raser la terre. L'ours gris de l'Orégon et la brebis sauvage, poursuivie par trois espèces de *coyotes* ou loups, par le puma et le jaguar, pénètrent aussi dans le Mexique du nord et la Basse-Californie[3]. La sarigue (*didelphis virginiana*) des États-Unis et la marmotte des prairies habitent aussi le Mexique. Le pécari (*dicotyles* ou *sus torquatus*) habite les forêts et dévaste les cultures voisines, fort redouté des indigènes à cause de la furie avec laquelle toute une bande de ces animaux se précipite contre le passant; cependant on peut l'apprivoiser. De tous les animaux qui con-

[1] Aug. Duméril, *Recherches zoologiques sur la faune de l'Amérique Centrale et du Mexique.*
[2] H. de Saussure ; — van Beneden, *Die Schmarotzer des Thierreiches.*
[3] Xántus János, *Mittheilungen von Petermann*, 1861, Heft IV.

stituent la faune du Mexique, deux seulement ont été domestiqués : une espèce de canard et le *huaholotl* (*meleagris mexicana*), le dindon ou « coq d'Inde », ainsi nommé parce que les Espagnols le rapportèrent des « Indes Occidentales ». Le *techichi*, chien muet comestible, fut bientôt exterminé par les Espagnols, qui en demandaient un impôt à tous les tributaires. Les autres habitants de la basse-cour, de l'écurie et de l'étable ont été introduits au Mexique par les conquérants.

Sur les plateaux, les scorpions sont une des plaies du Mexique. Diverses espèces d'acridiens ravagent aussi les champs. Les élatérides lumineux (*cocuyos*) éclairent les nuits de la zone tropicale, tourbillonnant dans l'air comme des étincelles. Les fourmis sont représentées par de nombreuses espèces, parmi lesquelles l'une des plus communes est celle des *arrieros* ou « muletiers » (*œcodoma mexicana*), qui creusent leurs habitations en forme de cratère dans les roches les plus dures[1]. L'un des organismes inférieurs que les naturalistes ont observés sur le plateau d'Anahuac a donné lieu à des recherches approfondies, à cause de son étrangeté : c'est l'axolotl, que l'on a retiré surtout des eaux salines et sodiques du lac de Texcoco et qui ne s'est retrouvé que bien rarement en d'autres endroits du Nouveau Monde. C'est un têtard muni de houppes branchiales, aux formes changeantes du protée. Ceux qui l'étudièrent les premiers ne savaient comment le classer : on lui donna les noms scientifiques les plus divers, même celui de *lusus aquarum* ou « jeu des eaux », puis on en fit un genre à part sous l'appellation de *siredon*. Cependant nombre d'auteurs croyaient pouvoir affirmer que c'était la larve d'une grande espèce d'*amblystoma*, et Duméril put enfin le prouver par la transformation graduelle de l'axolotl en amblystoma : la plupart des axolotl se maintiennent pendant plusieurs générations sous leur forme de têtards ; un petit nombre seulement se transforme en animaux plus complets[2]. Les Indiens se nourrissent de la chair de l'axolotl ; ils sont aussi très friands des œufs que deux espèces de la mouche *axayacatl*, surtout la *corixa femorata*, déposent sur les roseaux des lacs de México ; ils les pilent et les mélangent avec d'autres substances pour en faire des gâteaux ; ils mangent aussi des nids de larves agglomérés en forme d'éponges. D'après Virlet d'Aoust, le dépôt des œufs d'axayacatl sur le fond des lacs forme un calcaire oolithique tout à fait analogue à celui des oolithes du Jura, qui se sont probablement constitués de la même manière[3]

[1] Virlet d'Aoust, *Coup d'œil sur la topographie et la géologie du Mexique et de l'Amérique Centrale.*
[2] Élie Metchnikoff, *Mémoires de la Société des Sciences naturelles de la Nouvelle-Russie*, 1875.
[3] *Bulletin de la Société Géologique de France*, 1er mai 1865.

Les mers qui de part et d'autre baignent le Mexique sont très riches en vie animale. Parmi les cétacés qui visitent ses côtes se trouveraient encore quelques lamantins. Des centaines d'espèces nouvelles ont été découvertes par les malacologistes sur les rivages mexicains du Pacifique, et l'un de ces mollusques, *aptisia depilans*, serait le même que celui dont les Tyriens se servaient pour leur teinture de pourpre : les Indiens de Tehuantepec l'emploient pour teindre leur fil sans avoir besoin de fixer la couleur par un mordant[1]. Dans le golfe de Californie, surtout devant la Paz et autour des archipels voisins, on pêche les huîtres perlières ; enfin, d'autres îles du même golfe, sur lesquelles des oiseaux d'espèces diverses viennent nicher par myriades, ont déjà fourni du guano par centaines de cargaisons. On a constaté que les îles situées dans le Pacifique à une certaine distance au large de la côte diffèrent toutes de la terre ferme par le caractère de leur faune. Ainsi le petit groupe des Tres Marias, qui se trouve à une centaine de kilomètres au large de l'état de Jalisco, possède une espèce particulière de colibri[2]. L'archipel des Revilla-Gigedo a aussi sa faune spéciale. L'île de Guadalupe, gisant à 250 kilomètres des côtes extérieures de la Basse-Californie, présente un contraste très grand : les onze espèces d'oiseaux de terre qu'on y a recueillies diffèrent toutes des espèces correspondantes du continent voisin ; elles se sont différenciées depuis les âges lointains où se fit la séparation des terres et des faunes.

D'où proviennent les populations diverses que les Espagnols trouvèrent au Mexique lors de la conquête ? A cet égard les hypothèses sont presque aussi nombreuses que les ouvrages relatifs à l'ethnologie de ces contrées. Naturellement les premiers auteurs, obligés d'accorder leurs imaginations avec les textes bibliques et les enseignements de l'Église, devaient faire des Mexicains les descendants d'un fils de Noé, venu soit par mer avec les eaux du déluge, soit par terre, après assèchement de la surface continentale[3]. Même pendant ce siècle, des écrivains[4] ont tenté d'établir que les Mexicains sont les fils des Juifs « dispersés sur la terre » après la captivité de Babylone : d'après eux, l'aspect physique, le caractère national, la religion, les mœurs, le costume, même la langue, enfin les traditions et les mythes témoigneraient de l'ancienne parenté. D'autres historiens cherchèrent

[1] J. G. Barnard, *The isthmus of Tehuantepec.*
[2] A. R. Wallace, *Island-Life.*
[3] H. H. Bancroft, *The Native Races*, vol. V.
[4] Kingsborough, *Mexican Antiquities;* — Adair, *American Indians.*

dans l'antiquité classique, chez les Égyptiens, les Phéniciens, les Carthaginois, des indices relatifs à quelque émigration dans le Nouveau Monde, et l'Atlantide de Platon ne pouvait être oubliée dans l'histoire hypothétique des ancêtres du peuple mexicain. « Les Atonatiuh, c'est-à-dire les Atlantides, dit Alfredo Chavero, sont la race mère des nations civilisées de l'Europe et de l'Amérique; les Espagnols et les Toltèques en descendent au même titre; » Brasseur de Bourbourg croit même avoir déchiffré dans un manuscrit nahuatl, le *Codex chimalpopoca*, qu'une « éruption des volcans ouverts sur toute l'étendue du continent américain, double alors de ce qu'il est aujourd'hui, fit éclater le monde et abîma, entre deux levers de l'Étoile du Matin, les régions les plus riches du globe[1]. » Mais les Atlantides du Mexique actuel échappèrent au désastre, et ce sont eux qui l'auraient raconté dans ces monuments de la littérature et de l'architecture américaine dont jadis nul savant ne pouvait interpréter le sens.

Toutefois l'hypothèse la plus commune, celle qu'ont exposée Guignes, Humboldt, Prescott, Quatrefages, Hamy, sous des formes diverses, est celle qui voit dans les Mexicains des immigrants d'Asie, venus soit par le détroit de Bering ou les îles Aléoutiennes, soit directement par les étendues océaniques ou les groupes d'îles polynésiens. La proximité relative des deux continents, Asie et Amérique septentrionale, et le fait incontesté que des navigations involontaires ont eu lieu dans les temps historiques entre le Japon et les côtes californiennes devaient faire naître ces théories et les accréditer auprès d'un grand nombre de chercheurs. Nulle preuve authentique, il est vrai, ne permet d'affirmer que le mystérieux pays où croît le *fousang*, et qu'une expédition chinoise aurait découvert au commencement du septième siècle[2], soit réellement le Mexique, et la description de ce pays d'outre-mer que donne l'ancien auteur ne s'accorde guère avec la nature de l'Anahuac, moins encore avec les mœurs de ses habitants, telles que les décrivent les conquérants espagnols. De même, la religion des Aztèques est trop différente du bouddhisme pour qu'on puisse y retrouver l'enseignement des missionnaires chinois, et quant aux coïncidences de signes et de figures symboliques, elles sont trop vagues, à l'exception d'une seule, — le *taïki* gravé sur l'autel hémisphérique de Copan[3], — pour qu'on en tire autre chose que des présomptions en faveur des anciens rapports entre les peuples qui se font face de l'une à l'autre rive de l'Océan. Les communications

[1] *Quatre Lettres sur le Mexique.*

[2] Guignes, *Recherches sur les navigations des Chinois*, Mémoires de l'Académie des Inscriptions, tome XVII.

[3] E. F. Hamy, *Société de Géographie*, séance du 2 juillet 1886.

qui ont eu lieu à diverses époques, et même les ressemblances frappantes que l'on observe en maints endroits entre Mexicains et Chinois, ne sont pas des raisons suffisantes pour que les populations puissent être assimilées quant à l'origine. Aussi loin que remontent l'histoire et la tradition, la région mexicaine était habitée : aborigènes ou non, ses peuples sont de ceux que les Grecs eussent dits « issus du sol ».

De même que dans les laves de la Denise, aux environs du Puy, les géologues ont découvert dans l'Anahuac, près de México, les restes fossiles d'un homme de l'âge quaternaire. C'est en 1884, à la base du Peñon de los Baños, qui s'élève à l'est de la capitale, dans les plaines saumâtres jadis recouvertes par le lac de Texcoco, que l'on recueillit ces restes si curieux, provenant d'une époque antérieure à la civilisation aztèque ; ils se trouvaient dans la terre végétale, sous une couche de lave, et mêlés à des débris de cuisine. Les caractères ostéologiques du Mexicain fossile sont les mêmes que ceux de la race indigène pure de l'Anahuac : les dents canines diffèrent à peine des incisives. A l'époque où vivait l'homme du Peñon, l'éléphant, le cerf, le cheval parcouraient aussi la contrée ; le niveau des eaux était de 3 mètres plus élevé dans la lagune de Texcoco et des éruptions volcaniques antérieures à l'histoire n'avaient pas encore eu lieu[1]. Ailleurs, on a trouvé des silex manifestement travaillés par la main de l'homme dans les dépôts qui renferment aussi les dents et les os de l'*elephas Colombi*[2]. Il faut remonter à des myriades et myriades de siècles en arrière pour atteindre aux âges pendant lesquels vécurent ces générations primitives.

A l'époque où sombrait l'empire romain et où les populations barbares, Germains, Goths et Vandales, se ruaient à l'assaut des cités policées de l'Occident, le plateau d'Anahuac, dans l'Amérique du Milieu, constituait déjà un foyer de civilisation. Sans doute il est difficile de classer les peuples avec précision, suivant leurs degrés de culture, en barbares et en civilisés ; mais, quoique de valeur toute conventionnelle, ce dernier terme est justement appliqué aux Aztèques ou Mexicains, de même qu'aux Yucatèques ou Maya, et dans l'Amérique du Sud aux Chibcha, aux Quichua, aux Aymara ; il pourrait l'être aussi à diverses confédérations indiennes de l'Amérique du Nord. Au milieu des tribus moins avancées, auxquelles ils ressemblaient d'ailleurs par l'évolution politique et sociale, les Mexicains se distinguaient par leur cohésion nationale, par l'importance de leur épargne collective, par leurs arts, leurs sciences, la connaissance de métiers nombreux qui leur

[1] Antonio del Castillo y Mariano Bárcena, *El Hombre del Peñon* ; — *American Naturalist*, 1885.
[2] E. F. Hamy, *Mission scientifique au Mexique et dans l'Amérique Centrale*.

permettaient de simplifier le travail. De même que les premières civilisations de l'Ancien Monde, qui naquirent loin de la mer, en Égypte, en Chaldée, dans l'Inde, aux bords du Hoang-ho, la civilisation mexicaine prit forme à distance de l'Océan, sur de hautes terres qu'entourent des cirques de montagnes. Elle n'eut point de Nil ni d'Euphrate pour unir des cultivateurs riverains en une nation compacte[1], mais elle avait ses lacs, beaucoup plus vastes qu'aujourd'hui, dont le niveau changeant, les crues et les assèchements alternatifs obligeaient les habitants à ce travail d'association, d'appui mutuel, de solidarité qui fut toujours la cause du progrès. Toutefois, comparée aux premières civilisations historiques de l'Ancien Monde, celle du Mexique eut le désavantage de rester, sinon complètement isolée, du moins presque entièrement entourée par le monde barbare : elle n'avait pas à côté d'elle d'autres centres de vie progressive pour échanger avec eux ces influences réciproques d'où aurait pu naître une civilisation nouvelle. Malgré l'étagement des zones de climat qui rend les terres chaudes fort dangereuses pour les Mexicains du plateau, les Aztèques furent, il est vrai, en relations lointaines avec les Maya du Yucatan et les divers groupes de Nahua répandus dans l'Amérique Centrale, mais au delà le cercle était fermé. Il ne s'ouvrit, d'une manière terrible, qu'à l'arrivée des Espagnols, lorsqu'ils vinrent faire une soudaine irruption et mêler de force les civilisations et les races.

Si violente, si rapide fut la destruction, que les chercheurs auraient pu craindre la disparition complète de tous documents relatifs à l'ancienne histoire du Mexique. On les détruisait même de propos délibéré : imitant saint Paul à Éphèse, l'archevêque Zumarraga à Tlatelulco, Nuñez de la Vega à Chiapa, et d'autres encore, firent brûler, comme suspects de nécromancie, tous les ouvrages mexicains qu'ils purent découvrir. Plus tard, on se contenta de cacher les précieux manuscrits : les missionnaires les tenaient enfermés dans leurs bibliothèques, les conservant « comme des dragons, ne sachant ni ne voulant les utiliser[2] ». Mais heureusement que les connaissances anciennes s'étaient perpétuées dans quelques familles nobles, alliées par mariages à des conquérants espagnols, et l'on put s'adresser à leurs représentants les plus instruits pour retrouver les annales de l'Anahuac. Nombre de Mexicains contribuèrent ainsi à sauver de l'oubli les événements de l'histoire ancienne des Aztèques et peuples congénères. Un Indien de Tlaxcala, Tadeo de Niça, écrivit dès 1548, par ordre du

[1] Léon Metchnikoff, *Les Fleuves historiques*.

[2] Ternaux-Compans, *Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique*.

vice-roi, une histoire de la conquête, que signèrent avec lui trente seigneurs tlaxcaltèques; Gabriel d'Ayala, de Texcoco, rédigea en aztèque l'histoire du Mexique depuis l'année 1243 jusqu'en 1562; même une dame mexicaine, Maria Bartola, princesse d'Ixtapalapa, écrivit plusieurs histoires de l'ancien Anahuac, malheureusement perdues. D'autres personnages de race pure ou métissée, tels que Tezozomoc, Chimalpahin et Camargo, ont laissé des manuscrits historiques importants; enfin la famille des Ixtlilxôchitl, descendue des rois de México et de Teotihuacan, eut plusieurs représentants parmi les historiens du pays, et l'un d'eux, Fernando de Alva Cortès, osa même glorifier ses ancêtres indigènes et réprouver les « cruautés horribles » des conquérants du Mexique : le dix-septième siècle avait déjà commencé et il put faire constater légalement la conformité de ses récits avec les peintures historiques reçues en héritage de ses ancêtres. Du reste, il se trouvait parmi les missionnaires espagnols des hommes qui voyaient dans l'histoire du Mexique autre chose que les « artifices du démon » et qui prirent la peine de se faire expliquer les peintures historiques des Mexicains et de recueillir les traditions anciennes : tels furent les Bartolomé de las Casas, les Sahagun, les Torquemada. Grâce aux découvertes de nouveaux manuscrits, à la lecture plus attentive des anciens, et au déchiffrement partiel des hiéroglyphes, les historiens de notre siècle ont pu pénétrer plus avant dans l'histoire précolombienne des Mexicains.

On peut essayer de remonter au moins à un millier d'années avant la conquête pour entrevoir dans une vague aurore les premiers agissements des populations mexicaines. A cette époque la plupart des peuplades indiennes peu civilisées qui occupent diverses parties du territoire, désignées sous le nom d'Otomi, Chichimèques, Huaxtèques, Totonaques, Mixtèques, Zapotèques, habitaient déjà le pays, et c'est au milieu d'eux que se présentèrent les Nahua, c'est-à-dire « Gens qui parlent clairement »[1], à la fois conquérants et initiateurs, dit la légende. Venus des « Sept Cavernes » du nord, et divisés en sept tribus, subdivisées chacune en sept corps, se succédant en sept expéditions différentes, ces immigrants auraient eu à triompher des géants avant de s'emparer du « Paradis Terrestre »; puis un demi-dieu législateur, Quetzalcoatl, issu de la mer, aurait fait son apparition au milieu d'eux, leur enseignant les arts, les sciences, les mœurs, et, son œuvre faite, les aurait abandonnés soudain en leur promettant son retour. C'était le Messie toujours attendu, et lorsque Cortès, apporté aussi par les flots de la mer, surgit à la tête de ses bandes, on

[1] Lucien Biart, *Les Aztèques*.

crut que la prophétie s'accomplissait enfin et qu'une ère nouvelle de prospérité nationale allait commencer.

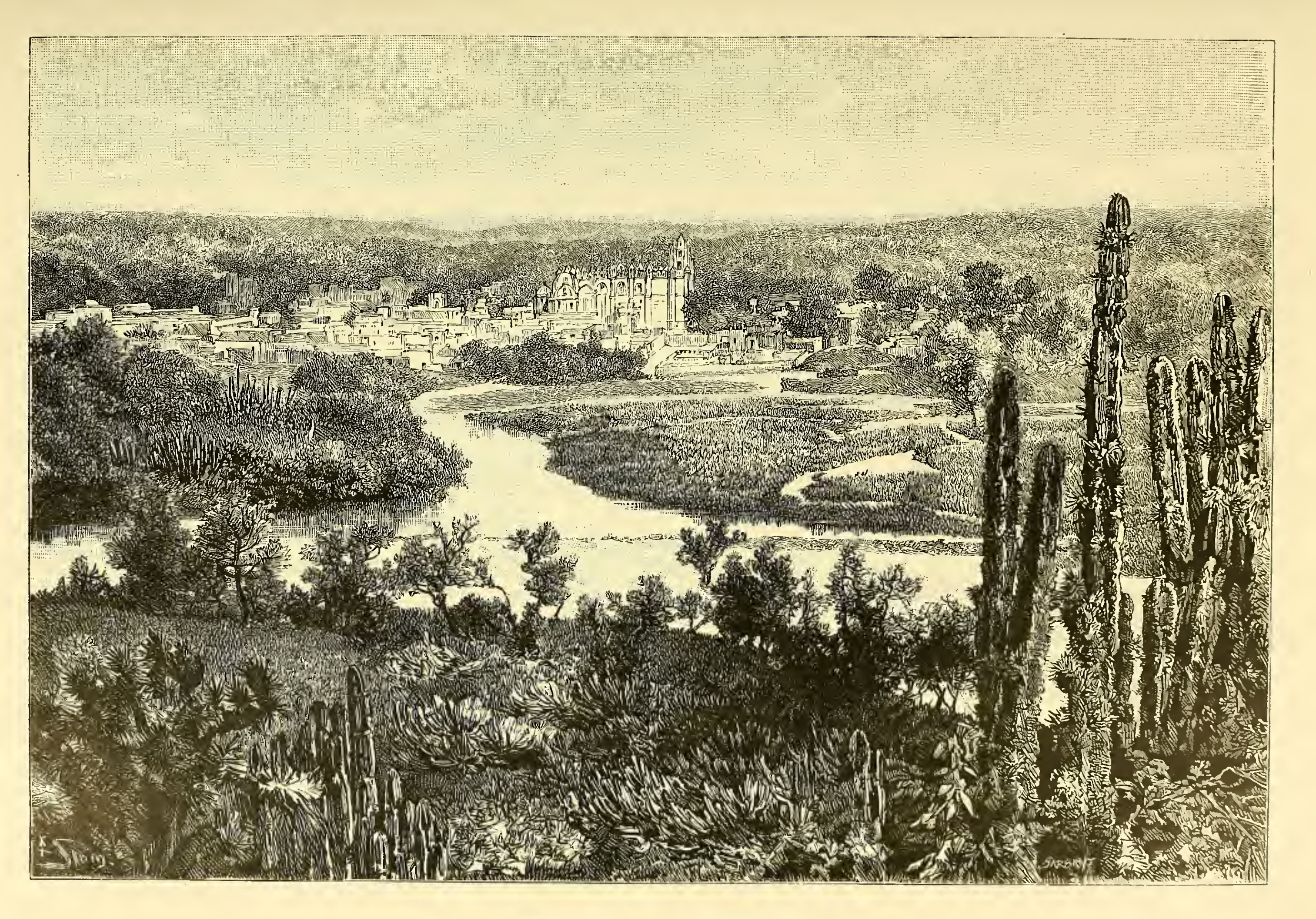
On s'accorde ordinairement à fixer au sixième siècle de l'ère actuelle l'époque à laquelle un groupe des Nahua fit son apparition dans l'Anahuac, après avoir longtemps erré depuis son départ de Huehue-Tlapallan, ville ou contrée que les commentateurs n'ont pu encore identifier. Les uns la placent au nord, les autres au sud de México[1]; cependant l'ensemble des indications désigne bien les régions septentrionales comme le lieu d'origine des Nahua, et la forme même du plateau mexicain, qui s'ouvre largement au nord, puis se rétrécit au sud et se termine par un labyrinthe de chambres distinctes semblable à celui de la Grèce, où vinrent aussi se rencontrer les émigrants du Nord, montre de quelle manière a dû se faire le peuplement; tout le groupe des populations nahua est représenté dans les traditions comme issu de la « Blanche Colombe Nébuleuse », personnification des contrées du Nord[2]. Vers la fin du septième siècle, on voit enfin les Nahua, désignés communément sous le nom de Toltèques, constituer comme centre de leur puissance une ville que les savants modernes ont pu retrouver : c'est la cité de Tollan, connue maintenant sous le nom de Tula et située à 80 kilomètres par chemin de fer au nord-ouest de México. Les peuples nahua auxquels les conquérants se substituèrent comme maîtres de l'Anahuac et qui avaient eux-mêmes triomphé des Quinames ou « Géants », sont les Olmèques et les Xicalanques. Sans doute ceux-ci, que la tradition désigne comme étant venus de l'Orient, avaient déjà construit plusieurs des monuments que l'on attribua plus tard à leurs successeurs de langues diverses; toutefois il est certain que l'époque dite toltèque fut l'une des plus riches en œuvres témoignant de la culture des indigènes : le nom même de *toltecatl*, quel qu'ait été d'ailleurs sa signification première, était devenu le terme consacré pour désigner un ouvrier de goût et d'habileté, un « artiste »; on s'en servait aussi pour les marchands qui voyageaient au loin et qui furent dans l'Amérique Centrale les propagateurs de la civilisation nahua[3]. Il semble probable que ce nom de Toltèque n'est pas une appellation de peuple, et que les « artistes » étaient simplement des Nahua, de même que leurs successeurs les Aztèques. Le nom de Colhua ou « Ancêtres » qu'on leur donne également est un témoignage en faveur de cette unité ethnique[4]. La domination de Tula dura jusque dans la deuxième

[1] H. H. Bancroft, *The Native Races*, vol. V.
[2] E. F. Hamy, *Revue de Géographie*, février 1886.
[3] Otto Stoll, *Guatemala, Reisen und Schilderungen*.
[4] Daniel G. Brinton, *Were the Toltecs an Historic Nationality?*

moitié du onzième siècle, époque où des révolutions intestines et des guerres extérieures, enfin l'invasion des Chichimèques, — autrement dit des Barbares[1], — accompagnée de famines et de pestilences, brisa la force de tribus qui jusqu'alors avaient été le plus puissantes. Les chroniques parlent de millions de victimes qu'auraient faites tous ces fléaux réunis : quoi qu'il en soit, les chroniques ne mentionnent plus de « Toltèques » après cette époque ou les représentent comme des fuyards dispersés dans les populations des alentours ou bien allant fonder de nouveaux royaumes au sud, dans le Yucatan, le Chiapas, le Guatemala.

Les Chichimèques vainqueurs, dont les légendes racontent aussi les migrations nombreuses, déplacèrent le centre de la puissance nahua et le portèrent plus au sud, dans le bassin de l'Anahuac proprement dit, d'abord sur les rives du lac Xaltocan, puis dans les campagnes voisines du lac Texcoco, non loin de la capitale actuelle des États-Unis mexicains. A la fin, la résidence fut établie dans la « Ville des Ancêtres », Acolhuacan ou Texcoco; mais dès 1325 une rivale s'éleva au milieu des flots dans une île du lac : c'était la ville de México-Tenochtitlan. Ses fondateurs, les Aztèques, de race nahua comme leurs devanciers toltèques et chichimèques, — « artistes » et « barbares », — étaient arrivés sur le plateau d'Anahuac vers la fin du douzième siècle, après avoir quitté, cent vingt-cinq années auparavant, leur patrie insulaire d'Aztlan, cherchée en divers endroits par les géographes, puis séjourné dans le lieu mythique de Chicomoztoc, c'est-à-dire des « Sept Cavernes », et parcouru les pays les plus divers à la recherche de la « terre promise ». La légende qui raconte leur exode les donne aussi comme les « inventeurs du feu », c'est-à-dire comme des hommes ingénieux rivalisant avec les Toltèques pour la connaissance des sciences et des arts. Grâce à sa position insulaire facile à défendre contre toute attaque soudaine, la cité lacustre grandit rapidement et s'entoura de *chinampas* ou jardins flottants qui lui fournissaient des vivres en temps de siège. Même lorsqu'elle fut divisée en deux villes ennemies, l'ancienne Tenochtitlan et la moderne Tlatelulco, la cité démocratique et la cité marchande, l'ensemble du groupe urbain continua de se développer rapidement par l'afflux des immigrants qui de toutes parts venaient se réfugier dans ces villes fortes; enfin lorsque la prépondérance chichimèque fut définitivement ruinée, en 1431, par les guerres intestines et le soulèvement des peuples opprimés, México hérita de la puissance qu'avait exercée Texcoco, la cité

[1] Squier, *Notes on Central America;* — Adolf Bastian, *Mexico.* — Suivant les auteurs, le nom de Chichimèque est très diversement interprété : Sévères, Suceurs de Sang, Aigles, Chiens à la corde, tribu des Hommes Rouges, etc.



CITÉ DE TULA. — VUE GÉNÉRALE.

Dessin de A. Slom, d'après une photographie de M. Claine, communiquée par la Société de Géographie.

d'outre-lac. Dans l'association qui se fit, pour la conquête et l'exploitation des territoires, entre les trois cités de México, de Texcoco et de Tlacopan, — la moderne Tacuba, — l'hégémonie appartint à México [1].

Le territoire des conquêtes s'étendit rapidement en dehors des limites de l'Anahuac proprement dit. Les annales de cette époque, assez concor-

N° 25. — TERRITOIRE DES CONQUÊTES MEXICAINES.



dantes dans leur ensemble, malgré les exposés partiaux des chroniqueurs de diverse origine, racontent comment les Mexicains asservirent les populations environnantes, à la fois pour accroître leurs richesses, en or, en pierres précieuses, en plumes ouvragées, et pour alimenter de victimes les autels de leurs dieux. A l'ouest, ils ne purent soumettre les tribus du Michoacan, et vers le nord-ouest ils ne dépassaient guère les limites de la

[1] Ixtlilxôchitl, *Histoire des Chichimèques*, etc.: — Ad. F. Bandelier, *On the Mode of Government of the Ancient Mexicans.*

« vallée »; mais au sud et au sud-est ils avaient poussé jusqu'au delà de Tehuantepec, dans le Soconusco; enfin à l'est ils avaient conquis toute la région jusqu'au littoral, de la bouche du Pánuco à la barre d'Alvarado, en laissant toutefois sur le plateau une nation insoumise, celle des Tlaxcalans, qui, avec des centaines de tribus insurgées, facilitèrent la conquête du Mexique aux envahisseurs espagnols. Des prodiges, des fléaux de toute espèce annonçaient, disent les historiens, la ruine prochaine de la puissance aztèque; elle était déjà bien menacée par l'insurrection de ses propres sujets lorsque Cortès et ses alliés tlaxcalans se présentèrent devant México. Cependant le nom de la ville somptueuse est resté à tout le territoire environnant, même à un ensemble de contrées bien supérieur en étendue au pays de Montezuma, et le nom des Mexicains, qui s'appliquait jadis à une seule fraction des Aztèques, eux-mêmes une des nombreuses branches de la race nahua, s'est transmis à une grande nation d'environ douze millions d'hommes.

Les conquérants espagnols, sujets d'un empereur puissant, dont la volonté personnelle était obéie dans toute l'étendue de son domaine, qui nommait des gouverneurs, levait des impôts, recrutait des soldats dans toutes ses provinces, ne pouvaient s'empêcher de voir dans le Mexique un empire semblable à celui d'où ils venaient; ils s'imaginaient que toute autorité y émanait de la puissance impériale et que celle-ci se maintenait régulièrement dans la même dynastie, par une sorte de droit divin; ils ne comprirent pas que les Aztèques, après avoir vécu en communautés familiales, ne divisant point le sol en propriétés privées, s'étaient constitués en une démocratie militaire, formée de groupes consanguins qui choisissaient leurs « orateurs », c'est-à-dire leurs chefs[1]. De même, émerveillés de voir dans le Nouveau Monde une grande cité, plus vaste et plus somptueuse que leurs propres capitales, ils durent s'exagérer les richesses du Mexique et la culture de ses habitants; cependant les documents certains recueillis sur la langue, sur les sciences et l'art de transmettre la pensée, les soins donnés à la culture et à l'irrigation, enfin les objets que possèdent les musées, les monuments laissés debout dans le voisinage des cités ou dans les solitudes des forêts, montrent que la civilisation mexicaine s'était, par ses propres forces, élevée à un niveau bien supérieur à celui des populations barbares.

La langue aztèque, qui se confondait probablement avec celle des Toltèques et des Chichimèques, et dont certains dialectes se parlaient et se

[1] Morgan, *Ancient Society*; — A. F. Bandelier, ouvrage cité.

parlent encore au sud, dans le Guatemala, le Salvador et le Nicaragua, était de beaucoup le langage dominant dans le territoire mexicain d'aujourd'hui. On l'employait sur la plus grande partie du plateau d'Anahuac, et sur le littoral du Golfe jusqu'au delta du Coatzacoalcos, enfin sur la côte du Pacifique, depuis le golfe de Californie jusqu'à celui de Tehuantepec : on l'emploie encore, à côté de l'espagnol, dans toutes ces contrées ; mais les patois modernes ne renferment guère que le tiers des mots de l'idiome littéraire[1]. Langue de la civilisation, l'aztèque était devenu le parler des cours, des discussions diplomatiques, même du commerce; dès qu'un territoire avait été conquis, le langage des conquérants prenait un caractère officiel, et les habitants étaient tenus de l'apprendre. L'aztèque est une langue polysynthétique dont les mots s'agrègent en se modifiant, suivant l'euphonie, et sa plasticité est extraordinaire; pour l'élégance et la souplesse il en est peu qui lui soient comparables. Tous les auteurs qui l'ont étudiée vantent à l'envi ses mérites. Sa richesse en termes descriptifs est étonnante : dans son ouvrage sur l'histoire naturelle, Hernandez énumère deux cents espèces d'oiseaux et douze cents espèces de plantes du Mexique ayant des noms distincts en aztèque. Enfin, la langue est d'une extrême abondance en mots abstraits et les traducteurs n'ont éprouvé aucune difficulté pour rendre par des expressions mexicaines les termes d'ordre métaphysique ou religieux qui se trouvent dans les *Évangiles*, l'*Imitation* ou d'autres ouvrages de cette nature. Ce que la littérature aztèque nous a laissé de plus beau sont des exhortations morales d'une hauteur de sentiment qui n'a point été dépassée, même dans l'Inde.

Un indice remarquable de la haute civilisation des Mexicains est leur connaissance des phénomènes astronomiques. Ils décrivaient les mouvements du soleil, de la lune et de quelques planètes, et le retour exact de chaque année, de chaque « nouvelle herbe », leur était connu d'une manière beaucoup plus précise qu'il ne l'est encore officiellement en Russie, puisque dans ce pays le calendrier actuel est de douze jours en retard. L'année mexicaine, de même que celle des Zapotèques et du Michoacan, était divisée en dix-huit mois de vingt jours, auxquels on ajoutait cinq jours supplémentaires, considérés souvent comme de mauvais augure. Mais, pour faire coïncider plus exactement l'année conventionnelle avec l'année solaire, on ajoutait à la fin de chaque cycle de cinquante-deux ans une période de douze ou de treize jours, suivant les nécessités du calcul. Le système numéral des Mexicains étant vigésimal ou de quatre fois cinq, la division des

[1] Aubin, *Mémoire sur la Peinture didactique.*

jours se faisait de cinq en cinq, et le cinquième avait une certaine importance comme jour de fête et de marché. Les années étaient divisées autrement. Chaque tlalpilli, « nœud » ou « faisceau », se composait de treize années, et quatre de ces faisceaux, soit une série de cinquante-deux années, constituaient le cycle ou *xiuhmolpilli* : c'était là, aux yeux des Mexicains, la période principale du temps et ils rattachaient à cette division des idées mystiques sur le gouvernement de leur propre vie et celui des sociétés. La durée normale de l'existence humaine leur paraissait être le xiuhmolpilli : les quelques hommes auxquels les dieux accordaient le privilège de durer pendant deux périodes valaient au double cycle le nom de *huehuetilitztli*, « âge » ou « vieillesse ». D'après une loi, qui d'ailleurs ne fut pas toujours observée, les chefs toltèques devaient commander exactement pendant un cycle. Si le chef mourait avant d'avoir gouverné pendant la période voulue, un conseil d'anciens commandait à sa place sous le nom du défunt ; mais quand un élu dépassait le terme assigné à son pouvoir, il devait résigner et, à l'heure marquée par le calendrier, le successeur prenait sa place. Chez les Mexicains, de même que chez les peuples de l'Ancien Monde, l'année solaire avait été précédée par une année lunaire, et telle est la raison pour laquelle le calendrier religieux des rites, fidèle aux traditions du passé, se réglait d'après les mouvements de la lune. C'est ainsi que, dans les cultes de l'Europe, la grande fête pascale, qui fut dans l'origine celle du renouveau annuel, suit toujours le rythme lunaire.

Les Mexicains n'avaient pas inventé d'écriture proprement dite, mais ils savaient raconter leurs annales, dessiner des cartes, en « peignant au naturel toutes les rivières et tous les havres »[1], établir leur généalogie, publier les décrets et les lois, décrire les métiers, les travaux du ménage, enfin transmettre toutes leurs idées, même abstraites, par des figures hiéroglyphiques. D'ordinaire ces images, de forme carrée et aux angles arrondis, étaient peintes en couleurs éclatantes sur des feuilles d'un papyrus fabriqué avec les fibres du maguey ou de l'anacahuite, « arbre à papier » (*cordia boissieri*), ou bien encore sur des peaux ou des bandes de coton recouvertes de vernis et reliées sous forme d'éventail en *amatl* ou livres couverts de planchettes en bois. Les monuments publics, et çà et là les parois des rochers, notamment dans la Sierra Madre occidentale[2], étaient également ornés d'hiéroglyphes taillés dans la pierre. L'étude de ces documents a prouvé que les Mexicains avaient dépassé dans l'usage de ces caractères le

[1] Bernal Diaz, ouvrage cité.
[2] E. Buelna, *Peregrinación de los Aztecas*.

sens purement figuratif ou symbolique, et que déjà, en maintes circonstances, ces traits étaient employés phonétiquement, de manière à former une sorte de rébus : c'est ainsi que se lisaient les noms des villes[1]. Dès les origines de la période historique, les Toltèques possédaient de vastes bibliothèques de ces peintures manuscrites; mais les Aztèques, jaloux, dit-on, de la gloire de leurs prédécesseurs, détruisirent ces documents. A leur tour, les Aztèques furent les victimes du zèle iconoclaste de leurs vainqueurs, et la plupart des manuscrits conservés datent de la fin du seizième siècle, époque à laquelle les prêtres, réconciliés avec les restes de la civilisation nahua, permettaient à leurs fidèles d'employer de nouveau l'hiéroglyphique traditionnelle. Les manuscrits de cette époque postérieure à la conquête consistent pour la plupart en confessions religieuses, en catéchismes, en matricules de terrains et en dossiers judiciaires.

L'industrie des Nahua était très développée, quoiqu'ils n'eussent pas encore atteint l'âge du fer : en fait de métaux ils ne connaissaient que l'or, l'argent, le cuivre, l'étain et le plomb. De très minces lames de cuivre servaient de petite monnaie divisionnaire[2], de même que des fèves de cacao et une foule d'autres petits objets, différents dans chaque pays. Les instruments tranchants étaient fabriqués au moyen d'un alliage de cuivre et d'étain qui ne différait guère de l'acier en dureté[3]; cependant presque toutes leurs armes étaient encore faites en pierres dures, notamment en éclats d'*iztli* ou d'obsidienne : ce sont aussi des couteaux de cette substance qui étaient employés par les sacrificateurs pour l'égorgement des victimes humaines et pour la pratique d'une espèce de circoncision chez les enfants[4]. Les instruments de labourage qui ressemblaient le plus à la charrue d'Europe se composaient d'une armature en bois munie de bâtons à pointe de cuivre. Les Espagnols furent émerveillés de l'art des ciseleurs de pierres fines et des bijoutiers mexicains, qui excellaient surtout dans l'imitation des petits animaux et des insectes : les orfèvres d'Europe, disent les chroniques, auraient été incapables de rivaliser en perfection du travail avec leurs confrères du Nouveau Monde; il est certain qu'au moins un procédé s'est perdu, celui de fabriquer des figurines en or creux consistant en feuilles minces sans aucune soudure : ces objets, dont les musées n'ont que de rares exemplaires, paraissent inexplicables aux artisans européens.

[1] Aubin, mémoire cité; — Antonio Peñafiel, *Nombres geograficos de México*.

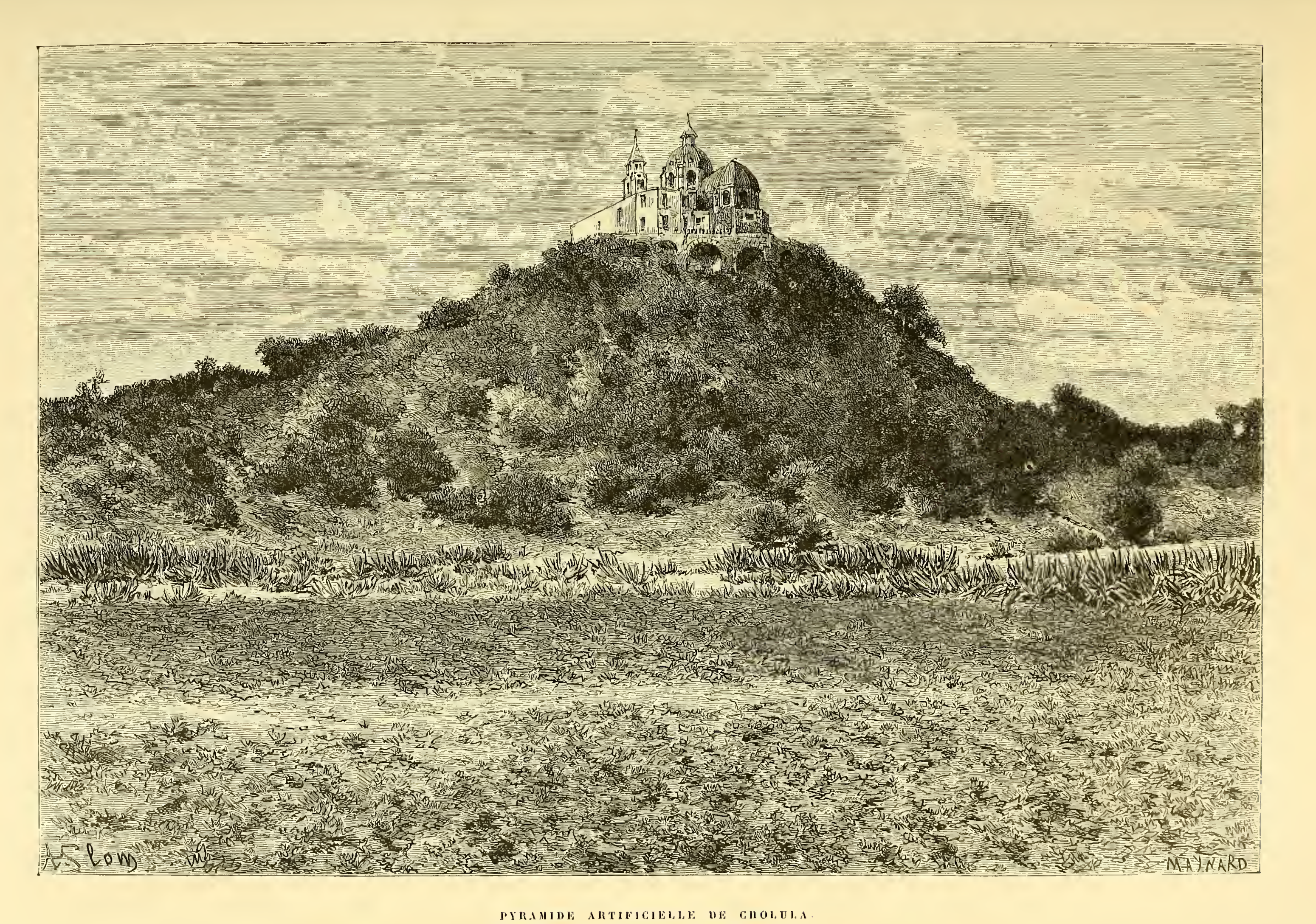
[2] Clavigero; Torquemada; Dupaix; Ramirez; D. Charnay, *Société d'Anthropologie*, séance du 7 avril 1887.

[3] Brasseur de Bourbourg, *Le Mexique et l'Amérique Centrale*.

[4] Bernal Diaz; — Squier, *American Archæological Researches*.

Le Mexique avait aussi ses minotiers, ses potiers, ses fabricants de papier. Les diverses plantes de la famille des cactus, les palmiers, les cotonniers donnaient leurs fibres pour la fabrication d'étoffes, dont quelques-unes étaient d'une extrême finesse. Dans l'art de la teinture, les Mexicains étaient aussi passés maîtres : ils employaient la cochenille; enfin, ils utilisaient un grand nombre de simples, d'écorces et de fruits à teinture dont l'usage s'est perdu depuis la conquête espagnole : à cet égard, il y a eu dans les quatre derniers siècles recul de l'industrie mexicaine. Un des triomphes de l'art nahua était dans l'emploi des plumes pour l'ornementation des étoffes, vêtements, tapisseries, couvertures. Ce genre de travail, qui s'est maintenu dans nombre de familles d'artistes, mais en s'appauvrissant, était jadis considéré comme un des arts libéraux, au même titre que la bijouterie, la sculpture, la peinture, l'histoire et la poésie : le « conseil de musique », sorte d'académie qui s'était fondée pour encourager les arts, comprenait des plumetiers parmi ses membres.

Les Nahua avaient aussi leurs architectes. Leurs maisons basses, fort solides, n'ayant qu'un rez-de-chaussée pour la plupart, reposaient sur une plateforme ou sur un massif de pilotis. Leurs villes étaient régulières, percées de rues étroites et se coupant à angle droit, avec de larges places disposées autour des temples. Ils savaient alimenter les cités d'eau en abondance au moyen d'aqueducs et de réservoirs; ils construisaient des quais et des levées, jetaient sur les ruisseaux des chaussées en pierre et sur les rivières des ponts suspendus en lianes. Quelques villes étaient munies de fortifications et la grande muraille de 10 kilomètres qui unissait deux parois de montagnes pour fermer le passage entre l'empire mexicain et la république de Tlaxcala, était percée d'un chemin de défilement fort ingénieux et garnie au sommet d'un parapet derrière lequel les défenseurs se tenaient à l'abri. Mais les principales œuvres architecturales des Nahua étaient les temples et les pyramides, comme celles de Teotihuacán et de Cholula : ce sont, avec des forteresses, les uniques constructions qui, en certains endroits, soient restées au-dessus du sol; de longues fouilles seulement ont révélé quelques vestiges des habitations privées occupées par les Mexicains d'autrefois. Les monuments religieux, on le sait, étaient construits sur un plan analogue à celui des temples babyloniens. C'étaient aussi des pyramides à degrés formées de parallélépipèdes rectangles superposés et en retrait l'un sur l'autre; mais en moyenne ces constructions offraient, en proportion de la hauteur, une base beaucoup plus large que les monuments correspondants de l'Égypte et de la Chaldée. Quelques-unes étaient d'énormes dimensions, preuve que le



PYRAMIDE ARTIFICIELLE DE CHOLULA.

Dessin de A. Slom, d'après une photographie de M. Claine, communiquée par la Société de Géographie.

travail humain n'avait guère de valeur sur les plateaux de l'Anahuac : les vies d'hommes ne comptaient pas plus autour des lacs mexicains que dans la vallée du Nil quand il s'agissait de satisfaire à l'ambition des prêtres en élevant de prodigieuses bâtisses.

D'ailleurs, lorsque les Espagnols firent la conquête du pays, il y avait déjà décadence dans la civilisation des habitants, et ceux-ci le reconnaissaient eux-mêmes en parlant de l'époque des âges toltèques comme ayant été ceux de la floraison des sciences, des arts et de l'industrie. Limité de toutes parts, puisqu'il n'avait de communication par mer avec les îles qu'à la suite des tempêtes ou par des événements accidentels, et que les productions si diverses de ses trois zones, s'échangeant de l'une à l'autre, le dispensaient de toute tentative de commerce avec les peuples lointains, le monde aztèque en était réduit à vivre de sa propre substance; rien ne venait en renouveler les forces vives; il s'empoisonnait peu à peu comme une prairie dont l'eau, que n'entretient pas un courant d'eau pure, finit par se corrompre. Le commerce était en grand honneur, il est vrai, si bien que les caravanes de marchands pouvaient traverser le pays sans danger, même en temps de guerre[1]; mais le trafic se faisait toujours par les itinéraires accoutumés, entre le plateau et les zones étagées du versant. Non ravivée par les apports de l'étranger, la civilisation mexicaine ne pouvait trouver d'éléments nouveaux dans le peuple lui-même, que des formes traditionnelles, et de plus en plus tyranniques, avaient graduellement privé de toute initiative. Une inflexible étiquette réglait tout rapport entre les classes : la société s'était figée, pour ainsi dire. Quant au culte public, il était devenu atroce.

L'origine en était cependant pure de tout sacrifice sanglant. Le premier des dieux, portant par excellence le nom de Teotl, était Atonatiuh, le « Soleil des Eaux », celui dont les rayons, échauffant la mer, firent tout naître du chaos. Le fils du Soleil, qui ramène le printemps chaque année, est Tlaloc, le vent alizé qui apporte les pluies, l'oiseau qui vient de la mer, le serpent qui brille en éclair dans le ciel, qui se glisse dans les fissures du sol, symbolisant les eaux courantes[2]. Au temps où les Aztèques fondèrent Tenochtitlan, on gardait le souvenir d'une religion clémente où les suppliants n'offraient au « Soleil Père », à la « Lune Mère », au « Sol Frère » et au dieu du vent que les grains et les fruits pour lui faire bénir les récoltes futures; on espérait même pour un âge d'or futur

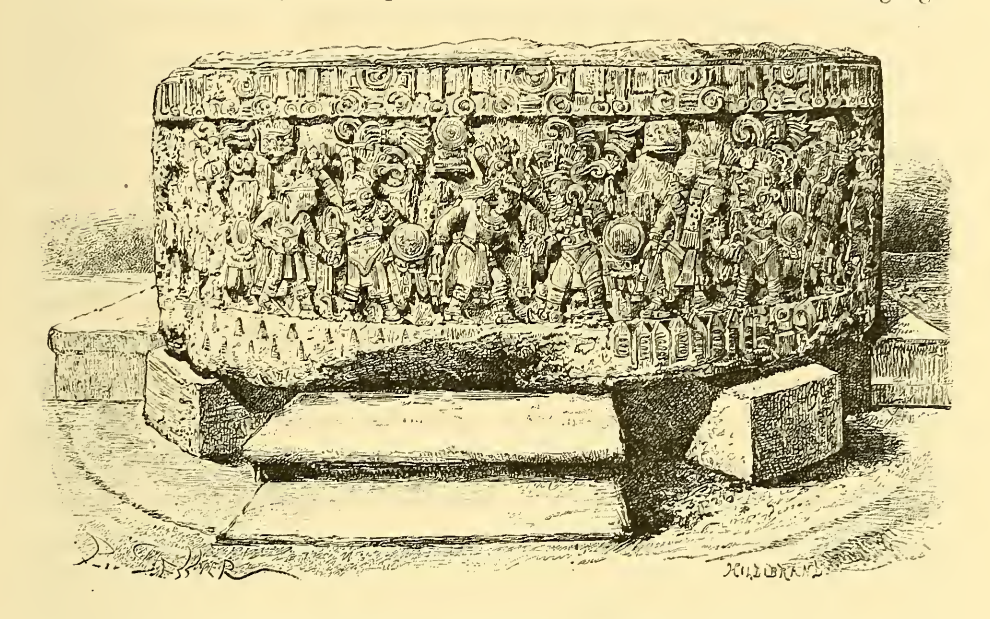
[1] Ad. Bastian, ouvrage cité.
[2] A. Réville, *Les Religions du Mexique*.

la restauration de ces cérémonies pacifiques, puisqu'on les associait à la venue d'un autre Tlaloc, Quetzacoatl, ou le « Serpent emplumé », qui vient de l'orient avec le vent d'est et qui y retourne. Mainte nation vaincue, comme celle des Totonaques, se plaignait d'avoir à fournir des victimes humaines aux dieux mexicains, tandis que leur propre divinité, « mère des hommes », demandait seulement des fleurs et des semences; mais si ce n'est dans le temple de Texcoco, que Nezahualcoyotl avait élevé au « dieu inconnu » et où il se bornait à brûler des parfums devant lui, la religion à laquelle les guerres et l'habitude d'ajouter des captifs aux autres offrandes avaient fini par condamner tous les Nahua était la religion du sang : ce n'est pas le symbole de la vie, représenté par les prémices de la terre, mais la vie elle-même qu'il fallait offrir incessamment sur les autels des dieux. Quand on présentait des graines, elles devaient être réduites en farine et pétries avec le sang des enfants et des vierges. On faisait une pâte de la cendre des pères avec la chair des fils.

Pour apaiser la colère des dieux méchants, pour éloigner les malheurs qui se préparaient contre eux dans le monde inconnu, les Mexicains avaient recours aux sacrifices, comme jadis les hommes de toute autre race, Aryens, Sémites ou nègres; mais peut-être leurs rites sanglants dépassèrent-ils en horreur ceux de tous les autres peuples, même ceux des gens du Dahomey. Les plus craintifs se torturaient eux-mêmes, comme les fakirs de l'Inde et les Aïssaoua de l'Algérie : ils se déchiraient les chairs avec des épines de maguey, prolongeaient leurs jeûnes pendant des journées entières, se privaient de sommeil jusqu'à la folie. Un ingénieux bénédictin, Camillo de Monserrate, expliquait les sons mouillés de *tl*, *etl*, qui résonnent si bizarrement à nos oreilles, par l'habitude qu'avaient les Mexicains, dans leur frénésie religieuse, de se percer la langue avec de grandes épines de cactus : ils se seraient ainsi donné une sorte de bredouillement, devenu héréditaire après de nombreuses générations. Mais c'est par des représentants surtout que l'on cherchait à conjurer le caprice des dieux : on rachetait ses fautes en sacrifiant des victimes étrangères. Dans l'Ancien Monde, riche en animaux de toutes sortes, c'est le sang des bêtes que l'on offrait d'ordinaire aux dieux; mais sur les plateaux mexicains on n'avait guère que des hommes à torturer et à dépecer en l'honneur des divinités jalouses; c'était des cœurs humains que des prêtres arrachaient dans les poitrines encore chaudes, pour les tendre vers le ciel aux divinités invisibles. On sacrifiait à Tlaloc des nourrissons ou des enfants qu'on avait fait mourir de peur et que les grands de la nation mangeaient ensuite en un festin religieux. Le cimetière de Tenenepanco, que M. Charnay découvrit sur les

flancs septentrionaux du Popocatepetl, à 4000 mètres d'altitude, ne renfermait, mais par centaines, que des squelettes d'enfants : c'étaient probablement des victimes offertes à Tlaloc, le dieu des hauts sommets d'où se précipitent les vents et les nuages[1].

Dans les grandes cérémonies on versait assez de sang pour en remplir les fossés creusés autour des *téocalli* : vers la fin du quinzième siècle, lors de la consécration du temple de México à Huitziloputzli, le dieu de la guerre, commencé par son prédécesseur Tizoc, le roi Ahuizotl fit égorger



PIERRE SACRÉE, DITE DE TIZOC, AU MUSÉE DE MÉXICO.
Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

près de quatre-vingt mille prisonniers; mais, ainsi que l'a prouvé Charnay, ce massacre dut se faire en de nombreuses cérémonies successives, quoi que disent les chroniques. Chaque souverain, en montant sur le trône, devait commencer son règne par une chasse à l'homme afin de pourvoir tous les charniers sacrés; chacun des dix-huit mois de l'année devait être béni par un égorgement. Aussi des « guerres sacrées » avaient-elles été instituées par traités entre divers États pour fournir aux sacrificateurs des victimes en suffisance. Chaque temple devait baigner ses fondations dans le sang des captifs, mêlé aux offrandes de métaux précieux et de perles et aux semences de toutes les plantes désirables. Ces monuments,

[1] Désiré Charnay, *Tour du Monde*, novembre 1881 ; — *Anciennes villes du Nouveau Monde :* — E. T. Hamy, *Société d'Anthropologie*, séance du 1er avril 1886.

teints de sang noirci, emplis de chairs fraîches, putréfiées ou brûlées, étaient horribles à voir; quelques-uns avaient pour ouverture une porte en forme de gueule, où des crânes, par centaines ou par milliers, étaient accrochés aux mâchoires du monstre. A côté s'élevaient des pyramides comprenant « plus de cent mille crânes chacune »[1]. Une des fêtes de l'année était celle de l' « écorchement », et les prêtres parcouraient alors les quartiers de la cité, revêtus de la peau des victimes, rouges de sang frais. Mais la multitude même des massacres rendait les dieux insatiables et les malheureux humains cherchaient des victimes de plus en plus nobles pour que leur sang pût enfin apaiser les maîtres de leur sort. Dans la religion chrétienne, un fils de Dieu, Dieu lui-même, expia les péchés des élus sur le bois infâme de la croix; mais du moins ceux qui le crucifièrent ignoraient la grandeur de leur victime; les Mexicains, au contraire, se créaient des dieux pour les sacrifier aux divinités plus puissantes. Quand un personnage mourait, le prêtre qui l'accompagnait dans la tombe portait le masque d'un dieu : c'était un dieu lui-même. Aux jours de grandes cérémonies nationales, un fils de roi ne leur eût pas suffi; il leur fallait un fils de dieu : les jeunes gens qu'ils sacrifiaient étaient élevés par eux au rang divin; avant de les tuer, ils les suivaient en procession triomphale et se prosternaient avec adoration devant eux. Puis, après le sacrifice, ceux qui goûtaient à la chair sacrée et qui « mangeaient Dieu », ainsi que le disait le nom même du repas[2], pouvaient faire passer dans leur propre corps un peu de la substance divine et se croyaient ainsi devenus participants de la nature des dieux : telle était la forme terrible que la théophagie avait prise au Mexique.

De pareilles pratiques religieuses avaient dû naturellement se compléter par une législation féroce, et pourtant le peuple semble avoir été d'un très bon naturel, fort doux, tendrement familial[3] : « Mon cher fils, mon bijou, ma belle plume! » c'est ainsi que la mère parlait à son enfant[4]. D'après Ixtlixochitl, le larcin dont la valeur dépassait le prix de sept épis de maïs était puni de mort. Pour des populations entières, une fin violente paraissait plus probable que la mort naturelle. On comprend la mélancolie qui devait s'emparer de ce pauvre peuple, dont semblait s'écarter la faveur divine en proportion même des victimes qu'il lui offrait. L'empereur Nezahualcoyotl, souverain de Texcoco, le poète couronné qui risqua son royaume sur un enjeu de trois dindons, pour témoigner ainsi le peu de

[1] Bernal Diaz, ouvrage cité.
[2] Squier, *American Archæological Researches*, n° 1.
[3] Lucien Biart, *Les Aztèques*.
[4] Remi Siméon, *Grammaire de la langue nahuatl par Andrès de Olmos*.

cas qu'il faisait de la puissance, exprimait le sentiment de tous quand il dépeignait le « jour prochain où se montrera le destin sombre, le grand destructeur » ! Même la terrible conquête espagnole, avec les massacres, les fléaux, les famines qui l'accompagnaient et la servitude qui la suivit, fut un bonheur pour les nations de l'Anahuac; elle les arrachait à une fatalité sans issue, pour les faire entrer, par un bien rude apprentissage, dans le monde nouveau de la solidarité humaine.

Cette ère de transformation commença d'une manière affreuse pour les populations de l'Anahuac. Les conquérants espagnols firent au Mexique ce qu'ils avaient fait dans les Antilles : ils massacrèrent les indigènes qui résistaient et soumirent les survivants à un régime d'esclavage sans pitié. « Une longue expérience, dit Pierre Martyr Anghiera, a démontré la nécessité de priver ces hommes de la liberté et de leur donner des guides et des protecteurs[1]. » Grâce à ces « protecteurs », des provinces se trouvèrent presque entièrement dépeuplées en moins d'une génération. Le siège de México, « où les hommes étaient aussi nombreux que les étoiles dans le ciel et les grains de sable au bord de la mer », coûta la vie, dit-on, à 150 000 personnes. De même, d'après Pimentel, la province de Nueva-Galicia, qui est devenue l'État de Jalisco, aurait vu sa population de 450 000 Indiens réduite à 12 600. Il est vrai que, dans leur rapide promenade de conquête et d'asservissement, les Espagnols furent aidés par l'apathie du pauvre peuple. La foule conquise que des maîtres avaient écrasée de vexations et de corvées n'éprouvait aucune répugnance à changer de tyrans : même il lui convenait mieux d'avoir à se prosterner devant des demi-dieux armés du tonnerre que devant les hommes de sa propre race.

Le changement, du moins apparent, de religion qui s'accomplit, pour ainsi dire, en même temps que la conquête, se fit aussi sans la moindre difficulté. Lorsque les moines franciscains, suivis de près par les dominicains et les augustins, vinrent offrir aux populations mexicaines le baptême qui « lave les péchés », cérémonie qui d'ailleurs ne différait guère de purifications analogues dans la religion des Aztèques, ce n'est pas seulement à leur prestige de vainqueurs et à l'appui du bras séculier qu'il faut attribuer l'étonnant succès de leur propagande : peut-être le bonheur de se trouver enfin déchargé du fardeau d'épouvante que leur religion faisait peser sur eux y entra-t-il pour une certaine part. Toribio de Benavente rapporte que neuf millions d'Indiens furent baptisés dans les quinze pre-

[1] Lettre 806, à l'archevêque de Cosenza, 1525, trad. par Gaffarel et Louvot, *Revue Géographique*, juillet 1885.

mières années qui suivirent la conquête; des prêtres virent ainsi jusqu'à deux cents indigènes s'agenouiller à la fois devant eux : tel était l'empressement des candidats « souffrant de la faim du baptême », que les baptiseurs n'avaient pas le temps de faire les cérémonies prescrites et se bornaient à marquer de leur salive le front des néophytes. Les noms des saints fournis par le calendrier n'eussent pas suffi : aussi les Indiens étaient-ils divisés par groupes dont chacun recevait collectivement le même nom; le baptisé n'avait plus de peine à se remémorer une appellation qui était devenue celle de toute une tribu. C'est ainsi que procéda également Ladislas Jagellon, duc de Lithuanie, lorsque, en 1587, il lui convint de faire baptiser son peuple[1].

Du reste, si ce n'est pour les sacrifices sanglants, la différence ne paraissait d'abord pas très grande entre les formes extérieures des deux religions et les Indiens pouvaient appartenir à la fois à l'une et à l'autre. On leur demandait de renverser leurs idoles et de les remplacer, dans le même temple, au même endroit, par la statue de la Vierge portant son fils dans les bras, et les caciques s'empressaient en effet de faire dresser l'image de la Tecleciguata ou « Grande Dame[2] » ; mais on n'érigea point de crucifix, dit le dominicain Remesal, « parce que les Espagnols, se donnant comme immortels, ne voulaient pas enseigner que leur dieu pût mourir »[3]. Le moine Francesco de Bologne raconte comment des tribus d'Indiens venaient demander aux missionnaires des frocs, qu'ils remplissaient de paille ou d'étoupe pour les placer sur l'autel de leur temple, en attendant le jour de la conversion définitive. Des multitudes d'Indiens se firent baptiser sans abandonner pour cela leurs anciens rites et pendant longtemps ils continuèrent de célébrer les mystères païens dans l'épaisseur des forêts. C'est ainsi que, d'après le même Francesco de Bologne[4], des indigènes érigeaient une chapelle et plantaient une croix immédiatement au-dessus de l'endroit où ils avaient caché l'image proscrite de leur dieu : quand ils se prosternaient devant la croix, c'est à l'idole que s'adressaient leurs génuflexions et leurs prières. Peu à peu la force de l'habitude finit par confondre les deux cultes : c'est avec une parfaite bonne foi qu'en déterrant par hasard de vieilles idoles, les Indiens de nos jours les appellent *santos antiguos* ou les « vieux saints ». Les mêmes âmes pieuses qui se précipitent dévotement dans les églises et baisent avec transport les reliques des martyrs

[1] Bustamente; — Salverte, *Essai sur les noms d'hommes*.
[2] Bernal Diaz del Castillo, ouvrage cité.
[3] Aubin, *Mémoire sur la Peinture didactique*.
[4] Ternaux-Compans, *Relations et mémoires originaux*.

vont en secret couronner de fleurs les images des anciens dieux et sacrifier des colombes dans les bois[1]. Outre la Vierge et Jésus-Christ, qui sont les « Dieux de l'Église », les Indiens ont leurs dieux domestiques, leurs manitous, des *tepitotou* ou « tout petits », comme les dieux lares des anciens Aztèques.

Mais la conversion des indigènes, le titre de frères spirituels des « chrétiens », c'est-à-dire des Espagnols, que leur valut le baptême, n'en firent pas pour cela les égaux de leurs conquérants. Ceux-ci ne virent d'abord dans les convertis que des êtres inférieurs, utiles surtout quand ils étaient morts, parce qu'on employait leur graisse à panser les blessures des hommes et des chevaux[2]. C'est le bâton à la main qu'ils parlaient à l'indigène, et du temps même de Bernal Diaz un nouveau proverbe avait pris cours parmi les blancs : *Donde nace el Indio nace el bejuco!* qui se peut traduire par une phrase analogue : « A côté de l'Indien pousse le rotin! » Encore à une époque récente le poète Galvan pouvait s'écrier : « Je suis un Indien, c'est-à-dire un ver qui se tapit dans l'herbe : toute main l'évite et tout pied le meurtrit. » Aussi les fils des Aztèques purent-ils regretter plus d'une fois l'ancien ordre de choses. « Pourquoi étions-nous plus heureux dans les temps de barbarie et d'abjection que depuis notre conversion à votre foi? » disaient les vieillards d'une peuplade indienne à l'évêque Zumarraga. Quand un fils naissait à l'Indien, le père l'accueillait par ces paroles tristes : « Tu viens sur la terre pour souffrir! Souffre donc, mon enfant![3] »

La période qui suivit immédiatement la conquête fut la plus terrible pour les indigènes : la seule dénomination possible pour la conquête espagnole paraît devoir être celle que lui avait donnée Bartolomé de las Casas : « la Destruction des Indes![4] » D'abord les maladies, qui se développent presque toujours avec une grande intensité lorsque des races distinctes se trouvent soudainement en contact, firent presque la solitude en quelques parties de la contrée. La première épidémie de petite vérole, qu'un nègre de l'expédition de Narvaez apporta, dit-on, dans le Mexique et qui frappa Cuitlahuatzin, le successeur de Montezuma, fut plus meurtrière que les armes des Espagnols; mais bien plus terrible encore fut le *matlazahuatl*, — peut-être la variole, — de 1576, qui, d'après Torquemada, aurait enlevé près de deux millions d'habitants dans les diocèses de México, de

[1] J. J. Ampère, *Promenade en Amérique.*
[2] Bernal Diaz, ouvrage cité.
[3] Alonzo de Zurita; — Adolf Bastian, *Mexico.*
[4] Desdevizes du Désert, *L'Amérique avant les Européens.*

Michoacan, de Puebla et d'Oaxaca. En deux cent soixante-quinze années, dix-sept grandes contagions se succédèrent au Mexique sans atteindre les Espagnols[1]. D'après les missionnaires, la race elle-même semblait déchue physiquement, comme condamnée au dépérissement et à la mort : même les enfants à la mamelle paraissaient plus chétifs de génération en génération[2]. Ceux qu'épargnait la maladie étaient plus que décimés par l'excès du labeur imposé. Protégés contre l'esclavage proprement dit par les « lois des Indes », ils n'en étaient pas moins répartis avec les domaines, soit aux moines qui les avaient convertis, soit à de grands concessionnaires, même par dizaines

N° 26 — PREMIÈRES CONQUÊTES DE CORTÈS.



D'après Prescott. C. Perron.

1 : 4 000 000

0 100 kil.

de milliers, et la responsabilité de leurs maîtres restait illusoire. D'ailleurs les lois n'étaient point observées, puisque la province de Pánuco fut presque complètement dépeuplée par son propre gouverneur, Nuño de Guzmán, qui en vendait les hommes et les femmes aux traitants des Antilles, après les avoir fait préalablement marquer au fer rouge[3]. Du temps des Aztèques, le manque d'animaux de charge avait valu aux captifs ou aux gens privés de caste la peine de devenir les *tlamemes* ou « sommiers » pour le transport des vivres et des marchandises : ce métier qu'ils avaient fait pour les communautés aztèques, ils le continuèrent pour les maîtres espagnols, et que de fois le poids de « deux arrobes » ou de 25 kilogrammes, fixé par le

[1] Doutrelaine, *Archives de la Commission scientifique du Mexique*, tome II.
[2] Adolf Bastian, ouvrage cité.
[3] Ternaux-Compans, *Pièces sur le Mexique* (Zumarraga Salmeron Mendoza).

vice-roi Mendoza comme limite du fardeau, n'était-il pas dépassé? Les possesseurs des domaines, plus ignorants que les Mexicains des conditions du climat, employaient souvent des bandes de porteurs dans les zones dont la température devenait mortelle pour les indigènes : les sommiers descendus des plateaux périssaient par milliers dans les terres chaudes, tandis que d'autres milliers, transportés soudain sur les hautes terres glacées, succombaient aux froidures. Et l'amour de l'or, qui fit commettre tant de scélératesses à Cortès et à ses compagnons, n'acheva-t-il pas de livrer les populations à la merci des chercheurs de trésors? Heureusement que les premiers conquérants étaient trop ignorants pour découvrir les gîtes métallifères qui plus tard fournirent tant de richesses au monde[1].

Mais, tandis que la race des Indiens diminuait rapidement et disparaissait même en certains districts, une autre race se développait et prenait une importance grandissante : c'étaient les métis. Les conquérants, n'amenant point de femmes avec eux, en prirent aussitôt parmi les Indiennes, Cortès le premier, et l'on sait de quel secours lui fut doña Marina ou Malitzin pendant les jours de danger. Tous ses capitaines et soldats reçurent des femmes en présent : tout chef demandant grâce ou concluant une alliance scellait le traité par des alliances entre les nouveaux venus et des femmes de sa maison ou de sa parenté; toute tribu venant implorer la paix amenait des femmes pour les offrir aux vainqueurs. Après la conquête, les soldats et les marchands qu'attirait dans le Nouveau Monde la renommée des trésors du Mexique étaient rarement accompagnés d'Espagnoles, malgré les décrets qui déclaraient nulle toute concession de terres faite à un blanc qui n'amènerait pas sa femme ou n'en ferait pas venir une de la Péninsule, et la plupart des unions continuèrent de se faire avec des femmes du pays. Le nombre des métis s'accrut ainsi très rapidement, et dépassa bientôt celui des Espagnols.

Dans le langage ordinaire, ce nom de « métis » indique plutôt la classe que l'origine, et on l'applique exclusivement aux prolétaires qui ne vivent pas à l'écart des tribus indiennes; mais, en prenant ce nom dans son vrai sens, on peut dire que les métis constituent actuellement plus des quatre cinquièmes de la population[2], car les Indiens « sauvages » sont eux-mêmes légèrement mélangés, et les blancs qui se disent « purs » n'aiment-ils pas aussi, à l'occasion, à se vanter de descendre des anciens rois et empereurs de la contrée? Trois familles de Montezuma ne gardent-elles pas

[1] W. Richardson, *Histoire de l'Amérique*.

[2] Guillemin-Tarayre, *Archives de la Commission scientifique du Mexique*, tome III; — Dupin de Saint-André, *Le Mexique aujourd'hui*.

leurs archives au Mexique et en Espagne? Quant à l'élément africain, il n'a pris aucune importance au Mexique, bien qu'on eût amené des nègres dès les premières années de la conquête; mais, à la suite d'une insurrection, on en fit « écarteler deux douzaines » et il fut interdit aux propriétaires espagnols d'en acheter pour remplacer les Indiens[1]; d'ailleurs le climat des régions froides, sur le plateau, n'eût pas permis à la race de s'y développer. C'est presque exclusivement dans les villes du littoral que se rencontrent les nègres, venus pour la plupart de Cuba ou de la Jamaïque. Le nombre total des noirs et des gens de couleur au Mexique ne dépasserait pas vingt mille individus.

On peut dire que pendant les trois siècles du régime colonial, entre la chute de Tenochtitlan et la proclamation de l'indépendance mexicaine, le grand fait de l'histoire nationale est cette formation lente de la race métissée, à la fois nahua et ibérique, destinée à constituer tôt ou tard le corps de la nation. Il est vrai que les Espagnols, formant la première caste de la société, ne cessèrent de se maintenir orgueilleusement à part : eux seuls prétendaient au droit de se dire *gente de razon* ou « gens de raison »; mais ils étaient divisés eux-mêmes. Les Espagnols nés dans la Péninsule étaient ceux que l'on nommait toujours aux places rétribuées et pour lesquels le gouvernement réservait l'autorité et les honneurs; les « créoles », au contraire, si pur que fût leur sang, si haut que fût leur mérite, étaient tenus à l'écart; on refusait même de les admettre comme religieux en un grand nombre de couvents[2]. Il semblait que, par le fait même de leur naissance dans le Nouveau Monde, ils avaient presque cessé d'être Espagnols pour devenir rebelles : on les qualifiait avec mépris, on les insultait volontiers; mais ceux-ci rendaient l'insulte et le nom haineux de *gachupines*, dérivé de mots nahuatl qui signifient « gens à éperons »[3], est celui dont on accueillait naguère les « Castillans » : *Mueran los Gachupines!* était le cri de guerre des insurgés.

Les Indiens proprement dits, sauvages ou *mansos*, c'est-à-dire « apprivoisés », étaient également des « gens de deuxième ordre », des êtres médiaires entre l'homme et l'animal : en de bien rares occasions, des actes de courage ou de dévouement valaient à l'Indien d'être reconnu comme un frère en dignité, et alors on l'élevait au rang d'*hombre blanco* ou de blanc », comme s'il eût été impossible de trouver de hautes qualités dans l'homme rouge. C'était un proverbe mexicain que jamais Indien ne gou-

[1] Ternaux-Compans, *Pièces sur le Mexique* (Zumarraga Salmeron Mendoza).
[2] Thomas Gage, *Nouvelle Relation des Indes Occidentales.*
[3] Uhde, *Rio Bravo del Norte.*

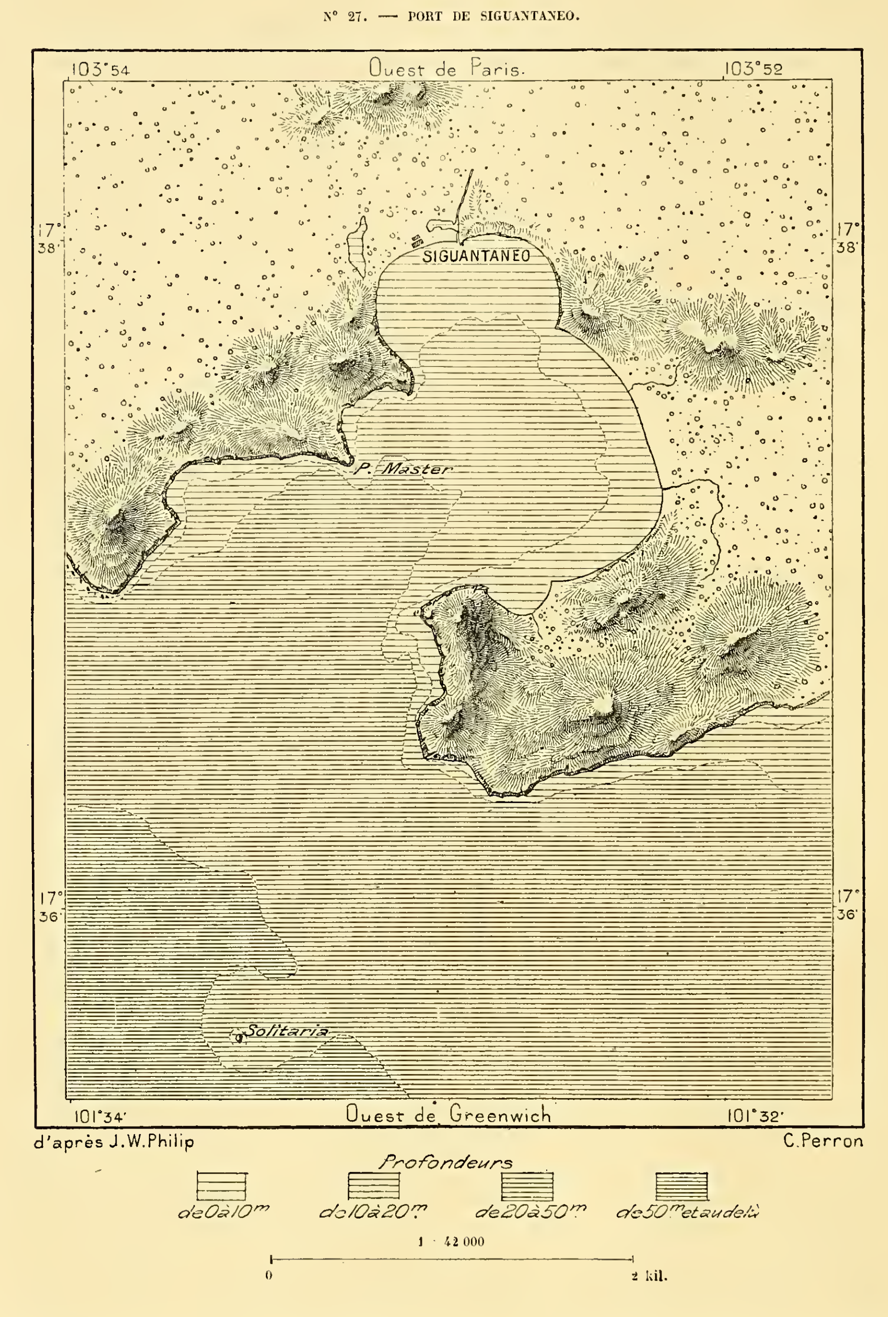
vernerait le pays aussi longtemps qu'il y resterait un muletier de la Manche ou un savetier castillan. Du moins le manque de « raison » que l'on reprochait aux Indiens leur valut-il, mais seulement au milieu du dix-huitième siècle, de ne pouvoir être brûlés par l'inquisition : on les jugea comme ayant trop peu de responsabilité humaine pour que leurs hérésies ou leur retour à la religion des aïeux fussent jugés dignes de soulever le courroux des inquisiteurs. Toutefois ceux-ci avaient déjà daigné punir : introduit à México dès l'année 1571, le tribunal redouté avait, trois années après, commencé les auto-da-fé par le brûlement de cinq personnes[1]. Même les Indiens, tout convertis qu'ils étaient à la religion de leurs conquérants, avaient pris l'habitude de repousser le nom de *cristianos*, comme appartenant aux seuls Espagnols : ils n'acceptaient d'autre appellation que celle d'Indios. Il est à remarquer que les transitions entre Espagnols et métis, entre métis et Indiens « apprivoisés », sont beaucoup plus doucement ménagées autour de México que dans les régions septentrionales, où les habitants sont épars sur un espace très étendu. Là les divisions sont plus nettement tranchées entre les races : les blancs et les rouges sont moins mélangés. A une époque récente, la lutte durait encore entre les deux éléments hostiles, et des massacres avaient lieu de part et d'autre[2].

Le régime mercantile auquel le Mexique fut soumis pendant la domination espagnole eut pour effet de séquestrer la Nouvelle Espagne, pour ainsi dire, et de cacher aux yeux du monde les changements qui s'y étaient accomplis depuis les jours de la conquête. Ce régime fut celui du monopole à outrance : aux yeux de sa « Majesté Catholique » les populations aztèques n'existaient que pour enrichir le fisc et les fermiers du commerce ; mais l'accaparement du trafic et le contrôle incessant de la douane, s'ajoutant à l'oppression et à l'appauvrissement des indigènes, avaient eu pour conséquence de tarir les échanges ; toute contravention aux lois fiscales était sévèrement punie et souvent entraînait la mort. Il était interdit sous peine capitale d'avoir des relations avec les étrangers ; même les naufragés étaient mis en prison, parfois même exécutés, de peur qu'ils n'entamassent avec les indigènes des négociations commerciales ; les chemins qui se dirigeaient vers la mer étaient systématiquement abandonnés et le vide se faisait sur le littoral mexicain : c'est ainsi que, au su des Espagnols, avertis par les Indiens du voisinage, l'amiral et corsaire anglais George Anson put remiser sa flotte dans le port de Siguantaneo (Zehuatanejo), entre les deux

1. Adolf Bastian, *Mexico*.
2. *Archives de la Commission scientifique du Mexique*, tome III.

garnisons ennemies de Zacatula et d'Acapulco, et y attendre patiemment la sortie du précieux galion qui devait emporter à Manille des chargements

N° 27. — PORT DE SIGUANTANEO.



de lingots. On en vint à ne laisser partir de Vera-Cruz la flotte à destination d'Espagne qu'une fois tous les trois ans, et c'eût été un crime contre l'État d'aborder dans un autre port que Séville ou Cadiz. La recherche des mines

de mercure était prohibée, de peur qu'atteinte ne fût portée au monopole d'Almaden l'Espagnole. Jusqu'en 1803 il fut interdit aux Mexicains de cultiver la vigne, et l'on prétend même que, si la révolution éclata dans le district de Dolores à la voix de Hidalgo, c'est parce que le curé novateur avait été obligé de détruire ses vignobles. L'olivier était également défendu, ainsi que mainte autre plante dont les produits eussent pu remplacer ceux qu'on importait d'Espagne, et ces denrées mêmes n'étaient fournies qu'en faible quantité, afin que le prix s'en maintînt à des taux exorbitants. Il fut un temps où l'on interdit la fabrication du *pulque*, la boisson nationale extraite du maguey, comme faisant tort à la vente des eaux-de-vie catalanes. De même, certains métiers étaient abolis officiellement, comme préjudiciables aux industries nationales de la Péninsule, ou plutôt aux intérêts privés de quelques spéculateurs. Encore en l'année 1819, c'est-à-dire lorsque l'Espagne avait déjà perdu à demi son immense empire colonial, un ordre du souverain interdisait d'admettre « sous aucun prétexte » des navires étrangers dans le port de Vera-Cruz[1].

Pareil régime devait naturellement aboutir soit à la ruine définitive de la colonie, soit à une révolution. Dès que la puissance souveraine, elle-même engagée dans une guerre d'indépendance contre l'étranger, fut obligée d'abandonner presque entièrement à elles-mêmes ses possessions étrangères, un changement d'équilibre politique devint inévitable. La caste supérieure, celle des Espagnols natifs de la Péninsule, n'avait plus même la cohésion nécessaire pour suivre un but déterminé dans sa politique de résistance; elle ne savait plus auquel des partis en lutte dans l'Espagne moderne elle devait se rattacher, et l'on peut dire que le premier fait de la révolution au Mexique fut, en 1808, l'emprisonnement du vice-roi, l'Espagnol Itturigaray, par les autres Espagnols de l'Audience du Grand Conseil. De leur côté, les créoles, qui d'ailleurs n'étaient pas tous hostiles à l'ancien état de choses et dont plusieurs se laissèrent séduire par titres, privilèges ou argent, différaient singulièrement les uns des autres par l'idéal. Les plus audacieux osaient caresser ce qui paraissait un rêve, l'indépendance, tandis que la plupart ne demandaient que d'avoir part à l'administration de leur propre pays et de faire cesser le monopole absolu des marchands de Cadiz. Quant aux masses profondes de la population indienne, peu leur importait la forme du gouvernement; ce qu'elles voulaient, c'était la possession du sol, un peu d'air dans leur triste vie, un peu de liberté. Sous le régime espagnol, elles n'avaient jamais tenté de

[1] Fr. de Armas y Céspedes, *Régimen politico de las Antillas Españolas.*

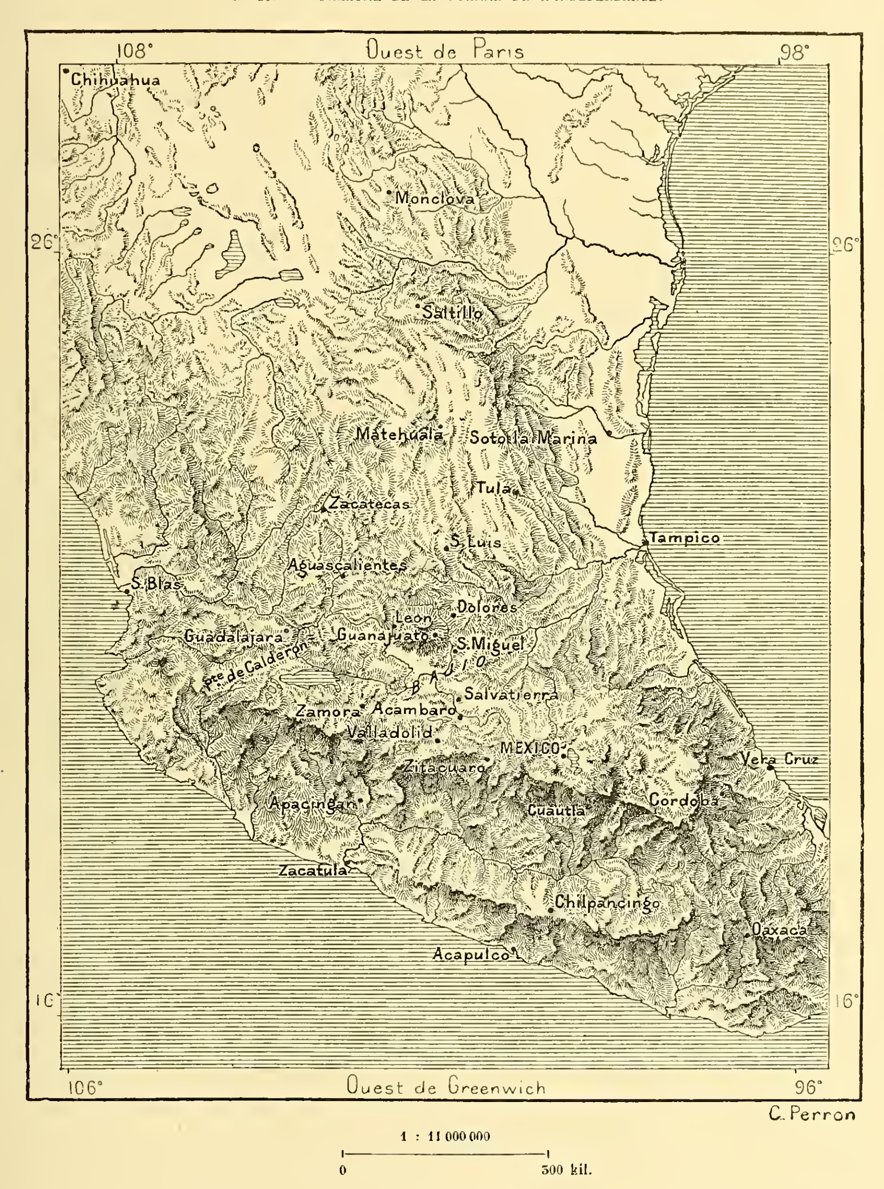
révolte, quoique, pendant deux cents années après la conquête, la force armée se composât seulement de la garde du vice-roi et que, sous les Bourbons espagnols, les troupes d'occupation du Mexique, les « Verts », ainsi nommés des parements verts de leurs uniformes, n'aient jamais dépassé le nombre de 6000 fantassins et cavaliers. Pourtant les Indiens avaient aussi un vague instinct d'indépendance politique, ainsi que le prouve la légende persistante relative au roi Montezuma, dont le nom leur fut évidemment enseigné par les Espagnols[1], mais auquel ils se sont attachés avec une singulière ferveur : ils avaient pris ses couleurs, bleu et blanc, pour leur étendard de bataille[2]. Chaque monument en ruines lui est attribué, et l'on dit que, nouveau Quetzalcoatl, il dort dans quelque caverne en attendant le grand jour du réveil de sa nation[3]. On sait avec quelle fureur se battirent les indigènes aux débuts de la révolte, dans le délire du triomphe attendu : armés de frondes, de bâtons, de couteaux, ils se précipitaient sur des régiments de troupes solides et bien armées ; on les vit se lancer sur les canons pour en boucher les gueules avec leurs haillons et leurs chapeaux de paille.

Telle était la confusion des idées et des partis provenant de l'ignorance générale et du long asservissement des populations, que la révolution débuta au Mexique par un soulèvement des Indiens fanatiques de Dolores, « au nom de la sainte religion et du bon roi Ferdinand VII ». D'autre part, ce furent des régiments composés de créoles et commandés par un créole qui infligèrent la première défaite aux insurgés. C'est en 1813, deux ans après le premier conflit, que l'indépendance fut proclamée pour la première fois par un congrès fuyant de montagne en montagne. Mais ce cri de liberté paraissait un blasphème à ceux qui étaient habitués à la servitude et les modérés s'empressèrent de rentrer dans l'obéissance ; même aucun Indien des provinces écartées ne s'était révolté : la guerre n'eut pour théâtre que la partie centrale de la contrée, où les populations sont un peu plus denses qu'ailleurs. Déjà les insurgés ne constituaient plus d'armées, ils se trouvaient réduits à de simples bandes, presque tous les chefs fameux avaient été fusillés ou se cachaient dans les bois ou les marécages, tout semblait perdu, lorsque, en 1817, un Espagnol de vingt-huit ans, Mina, qui avait déjà vaillamment combattu pour la liberté de l'Espagne, vint se dévouer pour celle du Mexique contre ses propres compatriotes. Il remporta quelques victoires, mais à son tour il périt : un reste de brigandage, à cela se

[1] H. H. Bancroft, ouvrage cité, vol. V.
[2] A. Uhde, *Die Länder am untern Rio Bravo del Norte.*
[3] A. Réville. *Les Religions du Mexique.*

réduisit alors la lutte pour l'indépendance si bruyamment commencée en 1811 par le curé Hidalgo et ses armées sorties du sol. Et pourtant, c'est précisément lorsque le vice-roi Apodaca, en 1820, eut définitivement

N° 28. — THÉATRE DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE.



1 : 11 000 000

0 — 500 kil.

« répondu de l'ordre », lorsque les forces espagnoles eurent triomphé, balayant devant elles les derniers troupeaux d'insurgés, que l'ancien régime croula, pour ainsi dire, par son seul poids. Il suffit de la défection de l'ambitieux colonel Iturbide, et « le destin fit choix du plus indigne,

pour en faire un triomphateur »[1]. Aussitôt la nation, adoptant d'enthousiasme le « plan d'Iguala », c'est-à-dire le projet de constitution nouvelle proposé dans cette ville, revendiquait l'indépendance pleine et entière du peuple mexicain, tout en maintenant encore la forme monarchique. Le nouvel ordre de choses fut acclamé dans toute l'étendue du Mexique, et le vice-roi lui-même ouvrit les portes de la capitale. C'était en 1821, et deux années après la république était enfin proclamée.

Le nom même de *Guadalupes* que l'on donnait aux insurgés, par opposition à celui des Espagnols ou *Gachupines*, est une preuve de l'influence que le clergé exerçait sur la masse de la population mexicaine : on ne voyait dans la foule des Indiens révoltés que des pèlerins dévotieux enrôlés au nom de la Vierge de Guadalupe, dont le culte s'était confondu avec celui de Toci ou Tonantzin, « Notre-Mère » des Aztèques[2]. Mais les prêtres étaient divisés comme les autres blancs par suite de leur origine, de leurs alliances, de leur richesse ou de leur pauvreté. Ce fut un prêtre créole, ayant quelque mélange de sang indien, Hidalgo, qui fit le premier appel à l'insurrection; un autre prêtre, Morelos, fut du côté des insurgés le héros principal de la guerre; on vit même une religieuse, Maria Quitana, quitter son couvent pour combattre; mais des évêques et les juges de l'inquisition avaient, au nom du pape, fulminé l'excommunication contre les rebelles, et c'est en l'honneur de l'Église qu'en 1814 Iturbide, alors au service de l'Espagne, fusilla plusieurs de ces excommuniés le jour du Vendredi Saint. Le clergé ne pouvait donc contribuer à donner au peuple mexicain cette unité d'opinion qui assure la paix intérieure. D'autre part, la révolution politique n'eut aucune utilité pour l'amélioration du sort des cultivateurs indiens, car elle ne changea rien à la tenure du sol ; après comme avant, le territoire était accaparé par de grands propriétaires dont le patronage s'étendait sur des centaines ou des milliers de paysans. Il est vrai qu'une révolution agraire avait semblé s'annoncer dans la première année de l'insurrection, lorsque les domaines des Espagnols étaient séquestrés au nom de la nation et que les Indiens s'y installaient librement; mais les blancs qui faisaient partie de l'armée rebelle s'empressèrent de mettre un terme à ces confiscations, dont les conséquences eussent été capitales, et les éléments de lutte sociale se maintinrent tels qu'ils étaient auparavant : la haine se perpétua forcément entre les classes.

Ces grandes inégalités sociales, qui du reste se confondent presque avec les antagonismes de race, expliquent suffisamment l'état de révolution

[1] De Bazancourt, *Le Mexique contemporain.*
[2] Aubin, *Mémoire sur la peinture Didactique.*

permanente dans lequel s'est trouvé le Mexique durant un demi-siècle après la proclamation de l'indépendance ; le pays cherchait, sans pouvoir le trouver, un nouvel équilibre économique. Par une sorte de parallélisme, guerre civile répondait à guerre civile en Espagne et dans ses anciennes colonies ; révoltes et contre-révoltes se faisaient écho de l'un à l'autre côté de l'Océan, comme si une vie commune avait encore uni les tronçons épars de l'ancien empire. C'est que la métropole et ses possessions d'autrefois avaient été également immobilisées pendant trois cents années : d'un côté, l'exploration et la conquête du Nouveau Monde avaient épuisé l'Espagne et l'avaient fait vivre en parasite sur des trésors mal acquis ; de l'autre, le travail d'accommodation à une civilisation nouvelle avait occupé toutes les forces des colonies jusqu'aux temps de la révolution commune.

Au Mexique, l'unité nationale est d'autant plus difficile à conquérir qu'une partie notable des Indiens n'est encore associée à la population policée que d'après les actes officiels. Tous les indigènes groupés en tribus, qui vivent à part dans les territoires écartés, parlant les anciennes langues et pratiquant les anciennes coutumes, doivent être considérés comme ne faisant pas encore partie de la nation mexicaine ; mais ils sont assimilés en plus grand nombre d'année en année, grâce aux routes qui traversent leur territoire, aux villes et aux établissements industriels qui s'y fondent, aux écoles qu'on y établit.

Même les plus éloignés du centre de la civilisation mexicaine, c'est-à-dire les Indiens de la Californie péninsulaire, ont appris à parler espagnol et ceux d'entre eux qui sont dans le voisinage des missions et des stations minières ne diffèrent point des autres Indiens *mansos*. Du reste, ils sont bien peu nombreux, pas même trois mille, et la tribu des Pericú, que l'on mentionnait récemment encore comme vivant à l'extrémité méridionale de la presqu'île, a complètement disparu. Les deux peuples qui subsistent, les Cochimi et les Guayacura (Guaicuri), les premiers vivant au nord, les seconds au milieu de la péninsule, sont apparentés aux Yuma arizoniens, et comme eux ils habitaient les plaines du nord, actuellement occupées par les Cocopa : ils furent repoussés graduellement à l'ouest du Colorado. Cochimi et Guayacura sont parmi les plus nomades des Indiens : ils changent au moins cent fois de résidence chaque année. La nuit, ils s'abritent contre le vent par une broussaille ou par une rangée de pierres, mais ils ont toujours le ciel libre au-dessus de leurs têtes ; cependant ils construisent quelquefois des espèces de terriers pour leurs malades.

Jadis le Cochimi tenait toute espèce de vêtement pour une honte, mais il portait colliers, anneaux, bracelets, et ceignait sa tête d'un ornement de peaux, de joncs ou de plumes. Pour les combats ou pour les fêtes, les hommes se peignaient le corps de couleurs éclatantes, et, pour protéger leurs enfants contre les intempéries, les mères les badigeonnaient d'une épaisse couche de charbon délayée dans l'urine. Une des armes des Cochimi était le bâton de jet. Leur principale nourriture est la moelle du cactus pitahaya, mais ils dévorent aussi toutes sortes d'insectes, vers et chenilles, des serpents et lézards et ne laissent perdre aucun débris de la carcasse des animaux; enfin, nombre d'auteurs racontent d'eux une dégoûtante coutume : ils attachent par un fil un gros morceau de viande que, tour à tour, chacun des compagnons mâche et avale à demi, pour le retirer ensuite et le passer à un autre, jusqu'au dernier convive, qui engloutit définitivement la masse déjà presque digérée[1]. Il n'est pas de peuples, si ce n'est en Océanie, chez qui la syphilis ait fait plus de ravages que chez les Californiens. Ce fléau et les maladies qui en dérivent ont presque anéanti les tribus. Les Cochimi et autres tribus californiennes appartenaient au groupe ethnique des Nahua, c'est-à-dire des Aztèques et de leurs congénères : leur aspect physique et leur idiome le prouvent[2].

Presque tous les Indiens qui habitent la région nord-occidentale du Mexique, de la frontière de l'Arizona aux monts qui dominent le rio Lerma, appartiennent à une même famille de tribus, rapprochée des Aztèques par le langage : on la désigne d'ordinaire d'après les Pima et les Ópata, deux de leurs plus puissantes peuplades; le nord de la Sonora est même connu sous le nom, maintenant erroné, de Pimeria ou « pays des Pima ». La ligne conventionnelle qui sépare les territoires des deux républiques, américaine et mexicaine, n'est point une limite ethnologique et c'est précisément au nord de la démarcation que les Pima et leurs parents les Pápagos sont représentés en plus grand nombre. Quant aux Ópata, qui seraient environ 55 000, ils habitent surtout la Sierra Madre, dans les hautes vallées du rio Sonora et du rio Yaqui : ce sont des populations agricoles à demi hispanifiées, qui se sont toujours rangées du côté des blancs dans les guerres de races; aussi les auteurs mexicains vantent-ils leur courage, leur sobriété, leur constance et leur ont-ils donné le nom de « Spartiates de l'Amérique ». Les Yaqui et les Mayo, qui vivent sur la côte du golfe de Californie, dans les régions presque désertes que parcourent les rivières

[1] Clavigero, *Storia della California*; — Baegert, *Smithsonian Report for* 1854; — H. H. Bancroft, *Native Races*.
[2] Pimentel, *Cuadro de las lenguas indigenas de México*.

nommées d'après eux, ont la même vaillance que les Ópata, mais ils ne l'ont pas mise au service des blancs et se sont fréquemment soulevés. En 1825, après la proclamation de l'indépendance mexicaine, ils proclamèrent aussi la leur et se déclarèrent libres de tout impôt : depuis cette époque, leur territoire est resté d'un accès difficile aux étrangers. Cependant les Yaqui et les Mayo, réunis parfois sous le nom de Cahita, d'après la langue qu'ils parlent, sont assez peu nombreux, peut-être 20 000. Malgré les guerres qu'ils ont été obligés de soutenir contre les blancs, ils sont d'un naturel pacifique et d'une grande énergie au travail. Comme les Kabyles de l'Algérie, leurs jeunes gens émigrent en foule chaque année pour aller travailler dans les fermes du Sonora ou du Sinaloa, ou dans les villes comme portefaix ou domestiques. Mais loin de la patrie ils gardent l'esprit de retour, et ceux qui ne sont pas trop éloignés font une visite annuelle à leur vallée natale[1]. On les dit excellents musiciens ; comme les Tsiganes de Hongrie, ils apprennent, en écoutant les ménétriers de villages, à jouer du violon, de la guitare, de la harpe et font danser les villageois pendant les jours de fête.

La nation des Seri, dans l'île de Tiburon et sur la rive continentale voisine, paraît constituer une sous-race bien distincte, avec quelques autres groupes de familles éparses, connues sous différents noms. Orozco y Berra les assimile aux Caraïbes et ne serait pas étonné qu'ils appartinssent à la même race. Ces indigènes, actuellement presque réduits à rien, défendirent leurs vallées et leurs plages avec une singulière énergie, et souvent les expéditions espagnoles contournèrent avec soin le territoire des Seri ; on craignait surtout leurs flèches empoisonnées. Toute plante vénéneuse était regardée dans ce pays avec superstition et l'on se gardait bien de l'arracher, de crainte d'un malheur ; les enfants portaient au cou un sachet rempli de graines ou de feuilles prises à ces plantes de mort, afin de conjurer ainsi le destin et d'écarter les bêtes féroces. Les Seri s'inclinent avec révérence devant le soleil, à son lever et à son coucher, et célèbrent une fête à l'apparition de la nouvelle lune. Encore au milieu de ce siècle, ils s'habillaient surtout des peaux cousues de pélican, se peignaient la figure et se perçaient le nez pour y passer des morceaux de pierres vertes, ces *chalchihuites* si appréciées des anciens Aztèques[2]. Ils ne savent pas construire de canots, mais au moyen de joncs ils fabriquent de grands radeaux, sur lesquels cinq hommes peuvent se tenir debout, ramant avec une double pagaye.

[1] Guillemin, *Archives de la Commission scientifique du Mexique.*
[2] Francisco Velasco, *Sonora.*

Parmi les nombreuses peuplades du nord-ouest, les Tarahumara ou Tarumaros sont l'une des plus remarquables du Mexique par la constance avec laquelle ils ont conservé leurs anciennes mœurs. Les habitants du Chihuahua donnent le nom de Tarumaros à tous les Indiens « apprivoisés » de l'État, mais les véritables Tarahumara, au nombre d'environ quarante mille, vivent exclusivement dans les vallées de la Sierra Madre, sur les deux versants de l'Atlantique et du Pacifique : leurs villages, dont les noms sont pour la plupart signalés par la terminaison *chic*, « lieu, ville », sont épars dans la région montagneuse des trois États Chihuahua, Sonora, Sinaloa, et même, d'après Pimentel, pénètrent dans le Durango. Quelques familles vivent encore en des grottes, et l'on voit de nombreuses cavernes qui furent autrefois habitées : d'après nombre d'auteurs, les anciennes mœurs troglodytes expliquent la légende des Aztèques relative au séjour dans les « Sept Cavernes »[1]. Les Tarahumara qui résident dans les villes des blancs parlent la langue des conquérants, mais dans la Sierra les populations non mélangées ont gardé l'ancien idiome.

Découverts dans leurs retraites par des missionnaires jésuites au commencement du dix-septième siècle, les Tarahumara n'ont jamais opposé de résistance active; toutefois ils ne se sont pas laissé imposer les institutions espagnoles. Les mariages se font, suivant l'usage traditionnel, après le noviciat de la fiancée dans la maison du fiancé et sous la surveillance des parents. Les Tarahumara ont pu sauver leurs terres de l'invasion et les possèdent toujours en commun. Chaque groupe de villageois est propriétaire indivis et, comme dans le mir russe, le sol cultivable est réparti entre les familles suivant le nombre des individus qui les composent. Une part du domaine est réservée pour les malades et les vieillards, et les membres de la communauté la travaillent tour à tour : la récolte, maïs, blé, haricots, pommes de terre, est ensuite déposée dans un magasin public, sous les yeux des hommes et des femmes les plus honorés du village, et les résidents de la maison commune viennent y puiser en proportion de leurs besoins. Les Tarahumara, reconnus « citoyens » du Mexique, jouissent de leur autonomie administrative; ils élisent leurs fonctionnaires, gouverneur et sous-gouverneur, juge et greffier, et leur service militaire consiste comparaître devant un capitaine général, lors de sa visite annuelle, et à lui remettre chacun les vingt flèches qu'il vient de leur vendre pour la cérémonie. Ils se disent « chrétiens » et plantent une croix au bout de leurs champs lors des semailles, mais ils ne permettent pas à leurs curés

[1] Buelna, *Peregrinacion de los Aztecas;* — A. Bandelier, *Art of War of the ancient Mexicans;* — Schwatka, *Deutsche Rundschau für Geographie*, 1888.

d'assister à la fête, qui se termine par le sacrifice d'un mouton ou d'un veau. Ceux des districts méridionaux, près de la frontière commune de Chihuahua, Sonora et Sinaloa, pratiqueraient encore l'ancienne religion. Ils se tiennent strictement à l'écart des Mexicains, et quand on pénètre de force dans leurs villages, ils refusent de répondre aux questions de l'étranger; ils éloignent de la main tout payement qu'on leur offre pour des vivres, mais ils laissent piller leurs cabanes sans protestation : ils ne connaissent d'autre force que celle de la résistance passive. On les dit tristes; pourtant, quand ils n'ont pas à craindre l'ingérence des trouble-fête, ils s'amusent fort joyeusement et « dansent avec leurs dieux »[1]. Ils aiment surtout les joutes et la course : d'où leur nom de peuple, qui signifierait « Coureurs », suivant une étymologie douteuse. Parfois des tribus rivales passent des journées entières à se disputer le prix, soit à pied libre, soit avec des entraves. Des femmes, portant des jarres d'eau, sont placées à intervalles réguliers, pour ranimer ceux qui perdent connaissance.

Au sud, quelques vallées de la Sierra Madre sont habitées par les restes d'une autre nation indienne, les Tepehuan ou « Seigneurs des Monts »[2], qui ne mérite plus son nom : après des conflits avec les missionnaires, elle fut presque entièrement détruite par les Espagnols de Durango. Ces indigènes, christianisés maintenant et se confondant peu à peu avec les populations de la Sierra, ont, en quelques districts, gardé leur langue, qui, d'après certains auteurs[3], contiendrait dans son vocabulaire une forte proportion de termes ayant leurs analogues dans les langues asiatiques du nord. Les Tepehuan de race pure ont le teint d'un jaune mat, les pommettes saillantes, la paupière oblique et bridée, un ensemble de physionomie qui les rapproche des types kirghiz et kalmouk : ils tressent leurs cheveux en une seule natte qui leur tombe sur la nuque. Quoi qu'il en soit des hypothèses qui rattachent ces tribus à des Asiates, les Tepehuan, et leurs voisins du sud, les Cora, ont été classés par Buschmann et Orozco, grâce à leur langue, dans la même famille sonorienne que les Pima, les Ópata, les Tarahumara, tandis que les Sabaïbo, les Acaxee et les Xixime du Durango, ainsi que les Conchos du Chihuahua, qui vivent dans les plaines parcourues par la rivière de leur nom, seraient plutôt des Nahua, parents des Aztèques. Dans quelques tribus de ces régions se retrouve la coutume de la couvade, que l'on a reconnue en tant de contrées : quand une femme vient d'accoucher chez les Laguneros et les Ahomama, c'est l'homme qui

[1] Julius Froebel, *A travers l'Amérique.*
[2] Pimentel, Froebel, Guillemin-Tarayre, ouvrages cités.
[3] Fernando Ramirez; — Orozco y Berra, *Geografia de las Lenguas de México.*

se met au lit et que l'on vient soigner pendant six ou sept jours, durant lesquels il doit se purifier, ne mangeant ni viande ni poisson[1].

L'espace compris entre le rio Grande et le versant oriental de la Sierra Madre appartient aux tribus des Apaches, qui constituent une famille à part, apparentés par la langue, dit Bandelier, aux Athabaskiens du Mackenzie : leur nom, probablement d'origine ópata, aurait le sens de « Mauvais Chiens »[2]. Jusqu'à une époque récente, toute la partie septentrionale de la république était ouverte aux incursions de ces Indiens, et même à 600 kilomètres de la frontière américaine, dans le Durango, des croix plantées aux abords des villes, jusque dans les faubourgs, rappelaient les meurtres commis par les sauvages. Des territoires que, lors des premiers temps de l'occupation, les troupes espagnoles avaient pu parcourir sans combat et où s'étaient fondées des colonies paisibles, avaient été assaillis par les pillards, et toute sécurité avait disparu en dehors des villes et des haciendas fortifiées ; les voyages ne pouvaient se faire qu'en caravane, et les gens armés, suivis à la piste par des sauvages qui rampaient dans les broussailles, prenaient grand soin de ne pas s'éloigner du gros de la troupe. Comment poursuivre ces insaisissables ennemis? Montés sur de rapides chevaux, ils pouvaient se déplacer de cent, même de deux cents kilomètres en un jour : partout le chaparral ou le mezquital leur offrait un abri ; le berger qui les avait aperçus n'osait les trahir. Le régime de la grande propriété, ce même régime qui avait amené l'invasion des barbares en Italie, facilitait les incursions des Apaches en supprimant les petits centres de culture et de résistance, jadis épars dans la contrée, en remplaçant le labour par l'élève de troupeaux qu'un heureux coup de main pouvait livrer à quelques hardis compagnons, enfin en remettant le soin de la défense aux mercenaires, qui avaient souvent intérêt à s'entendre avec les envahisseurs. Conscients de leur origine indienne, les gens du peuple se sentaient fiers des exploits de leurs frères encore sauvages, et souvent chansonnèrent les infortunes des propriétaires courant vainement à la recherche de leurs troupeaux.

Pour se débarrasser des voleurs apaches, on décréta contre eux une guerre d'extermination. On mit leur tête à prix ; une prime de 200 piastres payait la chevelure et la paire d'oreilles d'un guerrier ; l'Indienne, enlevée vivante, valait 150 piastres ; on donnait le même prix pour le jeune garçon vif et 100 piastres pour son cadavre. Les sentiments d'humanité semblaient

[1] Guillemin-Tarayre ; Baissac, *Archives de la Commission scientifique du Mexique*, tome III.
[2] H. H. Bancroft, *The wild Tribes*.

sauvegardés par cette plus-value accordée aux captifs, dont on pouvait ensuite faire l'éducation et que l'on utilisait comme domestiques ou comme bergers, à moins que l'instinct héréditaire ne leur fît reprendre la vie sauvage, à la première occasion de fuite. De même, les Apaches mettaient à mort les hommes faits qu'ils rencontraient et faisaient grâce aux femmes et aux enfants pour recruter leurs bandes qui, par le mélange, avaient fini par être un ramassis de toutes tribus et de toutes races. Dans cette guerre atroce, il arriva souvent que les envoyés eux-mêmes ne furent pas épargnés.

N° 20. — PRINCIPALES POPULATIONS INDIGÈNES DU MEXIQUE.



1 : 30 000 000

0 — 1000 kil.

L'autorité militaire, jalouse de ses privilèges, contribua pour sa part à prolonger ce régime de terreur en s'arrogeant le droit exclusif de la défense et en interdisant d'une manière absolue aux municipalités de se liguer contre l'ennemi commun[1]. Mais, les troupes régulières ne suffisant point à la tâche, on fit appel à des mercenaires étrangers : c'est ainsi qu'en 1850 une bande de Texiens fut engagée à Chihuahua pour aller à la chasse des têtes apaches; mais on constata bientôt après que ces dangereux alliés trouvaient plus commode de détrousser les voyageurs paisibles et de rapporter leurs chevelures au gouvernement qui les payait. A la fin, on lança Indiens contre

[1] Julius Froebel, ouvrage cité.

Indiens, et c'est aux Comanches méridionaux, errant dans le Bolson de Mapimi, que l'on s'en remit pour l'extermination des Apaches, leurs ennemis héréditaires. Ceux qui restent sont devenus bergers, bouviers, maquignons, même gardiens de stations sur les chemins de fer qui traversent maintenant leurs anciens territoires de course et de pillage.

La partie nord-orientale du Mexique, comprise entre le rio Bravo et Tampico, entre les plateaux du centre et le golfe du Mexique, est une région définitivement conquise à la langue espagnole depuis le siècle dernier; à peine y reste-t-il encore quelques traces d'idiomes nahua et autres : les « cent quarante-huit nations » du Coahuila, les « soixante-douze » du Tamaulipas, les « trente et une » du Nuevo-Leon[1], les Manosprietas, les Irritila, Tamaulipèques, Cuachichil et Zacatèques se sont fondus dans la masse de la population métissée, perdant leurs mœurs et leurs parlers distincts; presque partout où les populations étaient nomades, l'idiome a disparu, mais il se maintient plus longtemps chez les agriculteurs. Précisément dans le voisinage de la capitale, les montagnes et les vallées écartées sont habitées par les groupes épars d'une nation indienne, les Otomi, qui semblent à peine avoir changé depuis les temps de la domination toltèque : leur nom, signifiant « Cheveux Rouges », vient probablement de ce qu'ils se peignaient les cheveux en rouge pour aller à la guerre[2]. Autour de Queretaro, pris comme centre de leur domaine, ils occupent presque en entier les parties montueuses du plateau d'Anahuac, entre San-Luis Potosi et la chaîne neigeuse : de là leur nom de *Serranos* ou « Montagnards ». On évalue leur nombre à plus de 600 000, en y comprenant ceux qui ont abandonné leur langue pour l'aztèque ou pour le castillan : avec les Pamé et les Mazahua, ils sont peut-être un million. Bien que leur nom signifie les « Errants », ils sont au contraire d'un caractère peu migrateur; ils ne voyagent qu'entre leurs villages des monts et les lieux de marché : ce sont eux qui approvisionnent de charbon México et les autres villes du plateau, ceux qui portent les jarres d'eau et vendent les galettes ou *tortillas* : on parle d'eux comme des « Auvergnats » et des « Savoyards » du Mexique. Ce sont des hommes à grosse tête large, à cheveux épais et noirs, à teint bistré, à démarche lourde, et néanmoins excellents coureurs. On a voulu voir en ces hommes grossiers les restes d'une colonie chinoise, hypothèse qui ne concorde guère avec celle qui attribue des origines siniques à la civilisation des Aztèques. Ce qui a donné lieu à cette

[1] Orozco y Berra, ouvrage cité.
[2] A. Réville, *Les Religions du Mexique*.



PORTEUR D'EAU ET MARCHANDE DE TORTILLAS.
Dessin de G. Vuillier, d'après des photographies communiquées par M. Cotteau.

théorie de la provenance asiatique des Otomi est que leur langue, *hia-hiu*, ou la « vieille », est presque entièrement monosyllabique; les mots de deux syllabes y sont rares, ceux de trois tout à fait exceptionnels, et l'on en retrouve facilement les éléments primitifs. Les vocabulaires du chinois et du hia-hiu présentent des coïncidences nombreuses; mais pourrait-il en être autrement, la série des monosyllabes devant être naturellement assez pauvre en formes différentes[1]?

A l'ouest et au sud-ouest de México, dans le Michoacan, le fond de la population se compose de Tarasques (Tarascos), que l'on appelle aussi parfois, d'après le nom du pays, Michoacaques. Ils occupent presque toute la superficie de l'État et une petite partie du Guanajuato, mais en divers districts ils ont pour voisins des Otomi, des Mazahua, des Matlaltzinca, enfin les descendants plus ou moins mélangés des Aztèques. Encore au commencement du siècle, leur langue dominait dans l'État et l'espagnol y était presque inconnu, si ce n'est dans les villes[2]. Actuellement, le castillan, enseigné dans les écoles, l'emporte peu à peu; cependant en nombre de villages le tarasque est encore l'idiome le plus souvent employé. Jadis rivaux en civilisation des Aztèques, leurs parents de race, les Tarasques connaissaient comme eux la peinture hiéroglyphique et les dépassaient par quelques-unes de leurs industries; leur religion était plus douce et ils ne s'étaient adonnés aux sacrifices humains que peu de temps avant la conquête espagnole. Ils résistèrent avec une grande bravoure à leurs « beaux-pères » aztèques : d'après Lagunas, le nom de Tarasques (Tarhascue), ayant le sens de « Gendres », serait dû à l'habitude qu'ils avaient de prendre femme parmi les ennemis longtemps combattus.

Sur le versant oriental du plateau, qui s'incline vers le golfe du Mexique, quelques enclaves de populations distinctes se trouvent au milieu des métis d'origine aztèque plus ou moins hispanifiés. Ces enclaves sont celles des Huaxtèques (Huastecos), — ou de « Nos Voisins », ainsi désignés poliment par les Aztèques[3], — qui ont à peu près pour limites dans la direction du nord les campagnes qu'arrose la basse rivière de Tampico et qui occupent la partie septentrionale de l'État de Vera-Cruz. Ce sont les frères, par la race et la langue, des Maya Yucatèques, mais on n'a point souvenance des événements qui les ont séparés du gros de leur nation; d'après Stoll, leur langue indique, par ses formes anciennes, qu'ils furent les premiers

[1] F. Pimentel, ouvrage cité.
[2] Alex. de Humboldt, ouvrage cité.
[3] D'après Pimentel, les Huaxtèques seraient les « Gens du Pays des Huaxi ou Guajes », espèce de fruit, commune dans leurs districts.

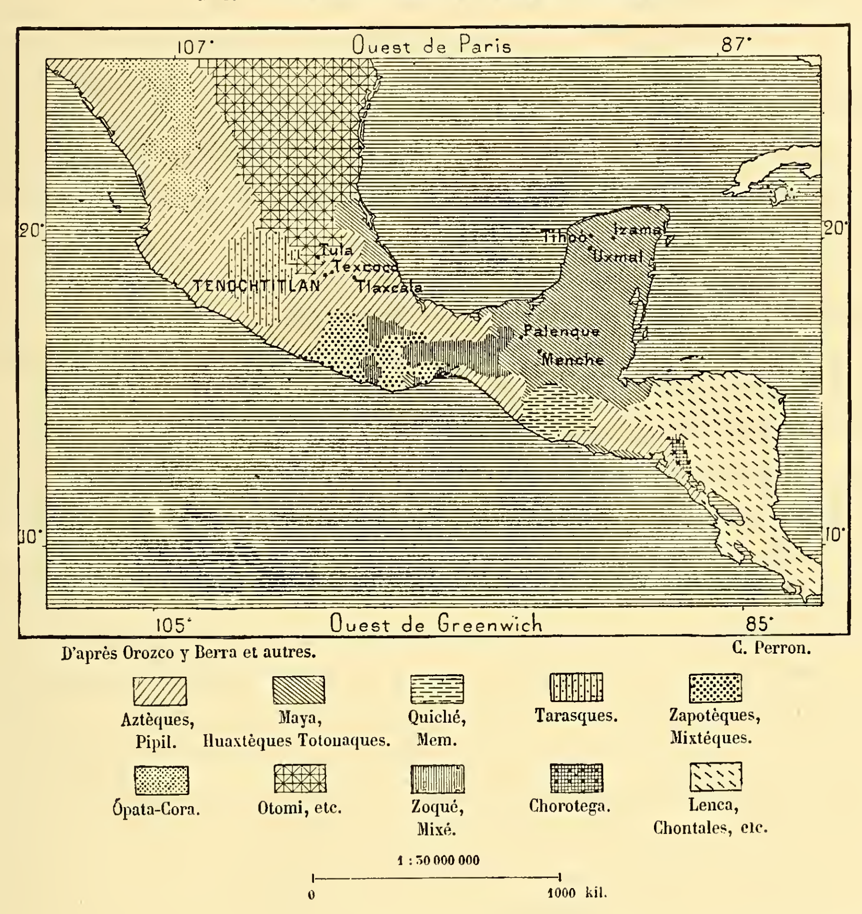
à rester isolés du groupe primitif[1] : divers noms de lieux et de peuples prouvent que les Maya, maintenant refoulés dans le Yucatan, occupaient autrefois le plateau de Tlaxcala[2]. Leurs voisins, du côté du sud, dans les montagnes d'où se déverse le rio Cazones, sont les Totonaques ou les « Trois Cœurs », ainsi nommés, dit-on, parce qu'à l'époque païenne ils faisaient tous les trois ans un sacrifice solennel de trois jeunes garçons, dont ils offraient le cœur aux dieux[3]. D'après la tradition, les Totonaques auraient aussi accompli de grandes migrations avant les Chichimèques et les Aztèques, et comme eux ils se seraient établis sur le plateau d'Anahuac, d'où la pression des peuples qui les suivaient les refoula graduellement vers l'est. La plupart des ethnologistes, adoptant l'opinion de Sahagun[4], classent les Totonaques comme appartenant à la même famille que les Huaxtèques et les Maya ; cependant des historiens en font une nation distincte. Alphonse Pinart considère aussi comme une peuplade à part, ayant sa langue propre, les quelques milliers d'Akal'man, qui vivent entre les Huaxtèques et les Totonaques, dans le Hidalgo septentrional et l'État de Vera-Cruz, principalement autour de la ville de Huejutla.

Le dernier groupe de familles indiennes dans le Mexique proprement dit, en dehors du Chiapas et du Yucatan, est formé des diverses populations indigènes qui vivent, au nombre de 600 000 environ, dans les régions montueuses du sud et sur le versant du Pacifique, des environs d'Acapulco à l'isthme de Tehuantepec. Les principales langues, qui d'ailleurs diffèrent peu, sont celles des Mixtèques et des Zapotèques, les « Gens du Pays des Nuages » et du « Pays des Zapotes » (*casimiroa edulis*). De même que les Tarasques, ces indigènes étaient les égaux des Aztèques en civilisation, et c'est la conscience de leur valeur qui leur a permis de résister avec énergie aux Espagnols, et même de maintenir une demi-autonomie jusqu'à une époque récente. Unis maintenant au reste de la nation par la vie politique et par une instruction commune, les Mixtèques et les Zapotèques sont parmi les Indiens qui contribuent le plus énergiquement au renouveau de la prospérité mexicaine. Avant longtemps, l'espagnol se sera substitué dans l'usage courant, comme il l'est déjà dans les écoles, aux langues primitives de la contrée. De même, les Mixé, les Zoqué, les Chinantèques et autres peuplades de l'Oaxaca oriental, que l'on désignait généralement sous le nom général de Chontal ou « Sauvages », se résorbent graduelle-

[1] Otto Stoll, *Zur Ethnographie der Republik Guatemala.*
[2] Philipp Valentini, *The Olmecas and the Tultecas.*
[3] F. Pimentel, ouvrage cité.
[4] Bernardino de Sahagun, *Historia de las cosas de Nueva-España.*

ment dans l'ensemble de la population policée. Les Chinantèques apprennent l'espagnol dans les plantations de la province de Vera-Cruz, où ils descendent chaque année pour les labours et les récoltes. Quant aux Mixé, ils auraient une langue si pauvre, qu'ils doivent la compléter par des termes empruntés à l'espagnol. Naguère, dit-on, ils devaient s'aider par la mi-

N° 30. — PRINCIPALES POPULATIONS INDIGÈNES DU MEXIQUE.



mique, et la nuit, quand les lumières s'éteignaient, la conversation s'arrêtait forcément [1].

Si l'on a pu dire avec vérité que les aborigènes Aztèques sont à maints égards inférieurs en civilisation aux anciens sujets de Montezuma, il est également vrai que nombre de tribus, jadis en dehors de toute culture, sont entrées maintenant dans le mouvement solidaire de l'évolution nationale. En tout cas, la multiplicité des idiomes qui se parlent encore sur le sol de

[1] Orozco y Berra, ouvrage cité.

la république, soit par des centaines de milliers, soit par des milliers seulement ou même des centaines d'individus, ne permet pas de comparer le Mexique à l'Austro-Hongrie ou à l'Empire Turc, car dans ces deux contrées les diverses langues parlées appartiennent à des nationalités puissantes luttant pour la suprématie dans le sein d'un même État, tandis que dans la république mexicaine l'espagnol, reconnu par tous comme la langue nationale, profite immanquablement des pertes que subissent les autres idiomes. Du reste, à part l'aztèque, l'otomi, le tarasque, le mixtèque et le zapotèque, les cent vingt langages et dialectes encore en usage au Mexique ne sont parlés que par des tribus d'une faible importance numérique, et pendant la génération qui s'écoule nombre de ces langages sont en voie de disparaître, comme en ont déjà disparu au moins une soixantaine depuis l'arrivée des Espagnols dans le pays[1].

La grande variété d'origine chez les indigènes ne permet pas de donner une caractéristique générale de l'Indien du Mexique. Les portraits qu'en ont faits les différents auteurs se rapportent principalement aux Indiens que l'on rencontre sur la route de Vera-Cruz à México et aux autres villes importantes du plateau : les Aztèques plus ou moins policés et les Otomi presque sauvages sont ceux que les écrivains ont presque toujours pris pour modèles. Sur ces hautes terres, la plupart des Indiens ont la peau douce au toucher comme du velours, mais si épaisse qu'elle cache la saillie et le jeu des muscles et des veines. Le sang ne se montre point par transparence sur les joues, si ce n'est chez les jeunes filles, dont la figure « brille alors comme du cuivre éclairé par le soleil[2] ». Les pommettes proéminentes, mais bien entourées de chair, le nez aux larges ailes, les lèvres épaisses, le menton rond, donnent à l'ensemble de la physionomie une grande expression de douceur. Le regard doit quelque chose d'étrange à la forme caractéristique des paupières : tandis que celle d'en haut est à peine infléchie au-dessus de la ligne médiane de l'œil, la paupière inférieure décrit vers la joue une courbe beaucoup plus prononcée

[1] Principales langues parlées dans le Mexique proprement dit, sans le Chiapas et le Yucatan :

Nahuatl ou mexicain, Acaxee, Sabaïbo, Xixime, Cochimi, Concho, etc.
Seri, Upanguaima, Guaima.
Pápago, Ópata, Yaqui, Mayo, Tarahumara, Tepehuan, Cora, etc
Apache ou Yavipaï, Navajo, Mescalero, Llanero, Lipan, etc.
Otomi ou Hia-hiu, Pamé, Mazahua, etc.
Huaxtèque, Totonaque.
Tarasque, Matlaltzinca.
Mixtèque, Zapotèque, Mixé, Zoqué, Chinantèque.

[2] Carlos von Gagern, *Mittheilungen der Geographischen Gesellschaft von Wien*, 1873.

que chez les hommes de toute autre race[1]. Le crâne est brachycéphale, ce qui, du moins en beaucoup de contrées, provient des manipulations des aïeules, habiles à mouler la tête de leurs petits-fils sur l'intérieur d'une calebasse[2]. Les cheveux de l'Indien sont noirs, épais, sans ondulations, comme ceux de l'Américain du Nord. A la naissance, l'enfant a déjà un duvet de cheveux assez abondant. Rarement le vieillard est atteint de calvitie et ses cheveux grisonnent à peine. Les indigènes soumis ont l'habitude de laisser les longues mèches de leur crinière cacher à demi le front, ce qui leur donne un air stupide, tandis que la plupart des Indiens indépendants rejettent leurs cheveux en arrière ou même les rasent complètement au sommet de la tête.

Les indigènes des plateaux sont remarquables par leur poitrine vaste et largement bombée. Ils se distinguent aussi par la grande force musculaire de leurs jambes : quand ils se reposent au bord des routes ou dans leurs demeures, ils restent accroupis sur la pointe des pieds, et même après des heures d'une pareille posture ils ne paraissent point fatigués. En voyage, ils marchent à la file, en sautillant légèrement afin de régler leur marche, et toujours penchés en avant comme pour offrir leur large dos à une charge quelconque : leur attitude est bien celle qui semble convenir à des « bêtes de somme », car telle était naguère la condition que leur avaient faite les Espagnols. Les femmes agenouillées, la tête et le buste immobiles, le regard fixe, la poitrine haute, ont l'air d'antiques statues égyptiennes : la ressemblance est si frappante, qu'on « rêve malgré soi, dit Lucien Biart, à la parenté possible des deux peuples ».

L'Indien du Mexique est extrêmement sobre et régulier dans sa nourriture, presque exclusivement végétale, maïs, haricots, piment, bananes. Il aime à s'enivrer en famille de temps en temps; mais, quelle que soit la quantité de *pulque* ou autres liqueurs qu'il a coutume de boire, il n'a jamais à craindre le *delirium tremens*. L'Indien est rarement malade; celui qui a pu échapper aux convulsions et autres maladies de l'enfance est presque assuré d'atteindre la vieillesse, à laquelle il arrive d'ailleurs sans s'être donné la peine de compter les années. Très rares sont les gens contrefaits : on ne voit nain, pied-bot, ni bossu; tous les hommes sont forts et bien pris; toutes les femmes robustes, belles de corps, sinon de visage. Les blessures les plus graves guérissent facilement chez l'Indien. Il paraît, du reste, être beaucoup plus insensible que les blancs à la souffrance phy-

[1] Hamy, *Bulletin Anthropologique*.
[2] Lucien Biart, *Terre Chaude*.

sique[1]; quand la mort s'approche, il donne rarement un signe de douleur ou d'effroi : c'est un stoïcien parfait. A cet égard, il ressemble au Peau-Rouge des États-Unis ; mais, si ce n'est dans le voisinage des villes, où les vices du blanc l'ont dégradé sans que l'art ni l'instruction l'aient ennobli, il ne paraît nullement être menacé de disparition. Soit à l'état de race pure, soit, en plus grand nombre, métissés avec les blancs, ce sont les Indiens auxquels est dû chaque année l'accroissement de la population mexicaine. Néanmoins les indigènes qui ne sont pas encore entrés dans la société des blancs et des métis par la culture et les mœurs de la société civilisée ont cet aspect de tristesse et d'incurable mélancolie naturel aux peuples qui s'en vont. Ils sont toujours graves, silencieux, et à bon droit défiants. Ils aiment la solitude, et ne quittent pas volontiers leurs huttes natales, prudemment enfermées entre des haies de cactus. En dehors de leur village croulant, que domine un clocher bâti par eux avec amour, rien n'éveille leur curiosité. Ils savent pourtant suivre du regard l'homme dont ils ont à se plaindre : ils dissimulent pour attendre le moment favorable à la vengeance.

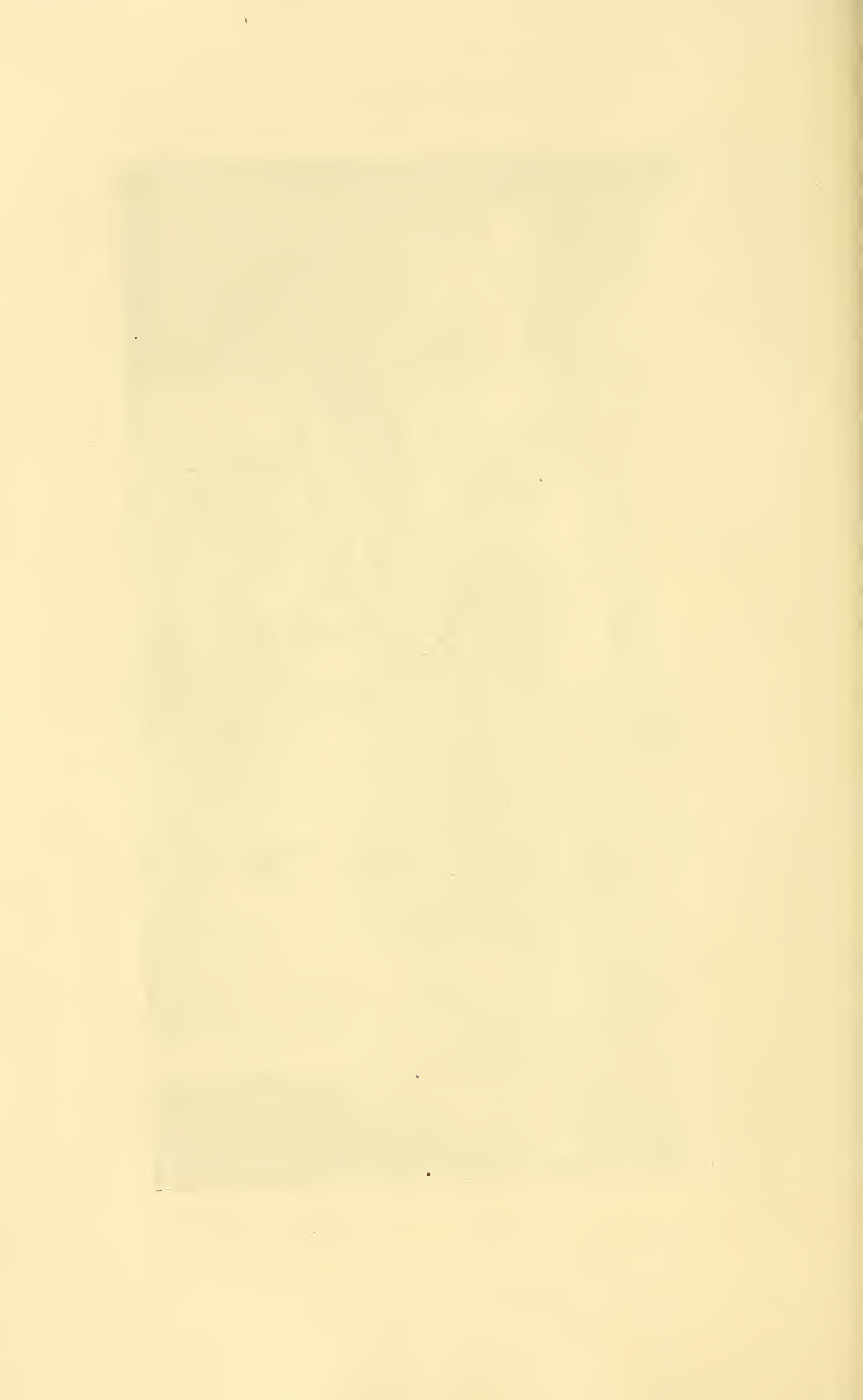
Les Mexicains de race croisée, qui tendent à constituer de plus en plus le gros de la population, sont en moyenne beaucoup plus gracieux de forme, plus élégants que les Indiens et de traits plus délicats. Ils ont aussi les cheveux noirs, et souvent raides; le nez droit est quelquefois un peu aplati, le front déprimé; mais ce que la figure peut avoir d'irrégulier est toujours racheté par la bienveillance du regard et du sourire. Chez les femmes l'embonpoint est assez commun. Les attaches des mains et des pieds sont d'une grande finesse. Les créoles mexicains sont, avec ceux du Pérou, les clients des gantiers français qui, hommes et femmes, ont la plus petite main[2]. Le Mexicain se présente avec aisance et modestie; il est toujours poli, même avec ses familiers, sans fausseté, même envers ceux dont il n'est point l'ami : « sous le *sarape* le plus grossier on ne trouve jamais le rustre »[3]. Son intelligence est ouverte, mais d'ordinaire sans aptitude bien caractérisée, et souvent, dans la jeunesse, il se laisse entraîner à la dissipation, aux gaîtés faciles de la vie. Il donne volontiers, partage avec les amis, risque volontiers son avoir sur un coup de dés. « Le feu est dans sa bourse », dit un proverbe local pour donner une idée de la prodigalité du métis, qui contraste si bizarrement avec l'avarice de l'Indien pur : c'est ainsi que les Mixtèques et les Zapotèques d'Oaxaca auraient encore l'habitude d'enfouir

[1] D. Jourdanet, *Du Mexique au point de vue de son influence sur la vie de l'homme.*
[2] G. de Mortillet, *Société d'Anthropologie*, séance du 6 février 1890.
[3] J. Leclercq, ouvrage cité.



VILLAGE INDIEN. — VUE PRISE AU PUEBLO DE HUEXOCULCO, PROVINCE DE MÉXICO.

Gravure de Meunier, d'après une photographie communiquée par M. Cotteau.



leurs épargnes, à l'insu même de leur famille, afin d'être seuls à en jouir quand viendra le jour de la résurrection. Des centaines de millions seraient cachés dans le sol[1]. Tel est d'ailleurs l'usage antique : les trésors suivaient leur possesseur dans le tombeau, et l'on peut espérer de faire encore dans les fouilles de très précieuses découvertes de joyaux et d'objets antérieurs à la conquête.

Les Espagnols qui ont fait souche de populations nouvelles sur les plateaux mexicains étaient pour la plupart des Ibériens du Nord, Galiciens, Asturiens et Basques, tandis que les colons de Vera-Cruz furent en majorité des Andalous. Plus tard vinrent les Catalans. L'immigration de ces colons ne fut considérable à aucune époque, puis elle fut interrompue pendant la guerre d'indépendance; même l'exil frappa une forte proportion des quatre-vingt mille Espagnols qui vivaient alors dans la contrée : ils furent expulsés, par familles et colonies entières, et un mouvement de retour se fit vers l'ancienne métropole. Depuis lors, un léger reflux de colonisation s'est produit; des Français, des Italiens ont pris part à l'immigration, qui se dirige principalement vers le plateau, et même des Européens du Nord, Anglais et Allemands, résident par milliers sur les hautes terres de la région « froide ».

On a cru longtemps, sur la foi de Humboldt, que l'Anahuac était une région dont l'altitude compensait à peu près exactement pour l'Européen les latitudes plus septentrionales de sa patrie et que l'acclimatement s'y accomplissait en peu de temps et d'une manière définitive. « A l'exception de quelques ports de mer et de quelques vallées profondes, disait-il, la Nouvelle Espagne doit être considérée comme un pays extrêmement sain[2]. » Elle l'est en effet pour les indigènes qui se sont accommodés au climat depuis un temps immémorial; mais il ressort des recherches comparées de Jourdanet et d'autres physiologistes que les Européens du Nord et même ceux du Midi ne s'établissent point impunément sur les hauts plateaux, où la colonne barométrique est en moyenne de 58 à 59 centimètres, et où, par conséquent, le poids de l'atmosphère est d'un cinquième inférieur à celui de l'air au niveau de l'Océan; les poumons de l'homme y aspirent moins d'oxygène, de 30 à 35 grammes par heure. Non acclimaté, tout en croyant l'être, l'étranger qui vit sur les hauteurs court plus de dangers que l'Indien, bien que son hygiène soit en général mieux comprise; il doit redouter surtout la saison sèche, c'est-à-dire les trois

[1] C. von Gagern, mémoire cité.
[2] *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne.*

mois de mars, avril et mai, pendant lesquels la vapeur d'eau est insuffisante pour aider aux fonctions respiratoires. Les enfants nés d'Européens, d'ordinaire chétifs et blêmes, s'élèvent assez difficilement et presque toujours la vieillesse est prématurée; pour les indigènes eux-mêmes l'accroissement annuel de population est beaucoup plus considérable dans la terre tempérée que dans la terre froide. Sur les plateaux les immigrants sont plus menacés que sur les pentes de la zone tempérée; même ceux qui s'établissent dans les plaines brûlantes du littoral se trouvent relativement aguerris après avoir triomphé de la fièvre jaune ou des fièvres paludéennes et sont mieux acclimatés que leurs compatriotes des hautes terres. Les pneumonies sont très fréquentes sur le plateau, de même que les dyssenteries et les empoisonnements typhiques. L'anémie affaiblit peu à peu la constitution de l'étranger : frappé souvent de vertige, il croit perdre équilibre sans cause appréciable et s'imagine qu'un tremblement a fait frémir la terre. Les cancers, très rares sur le littoral, sont fort communs dans la « vallée » de México et y prennent une marche rapide. Et plus l'Européen séjourne à ces altitudes, moins il a de force pour résister aux influences de maladie : loin de s'acclimater, il devient de plus en plus sensible aux refroidissements, de moins en moins apte à continuer la lutte pour l'existence. En revanche, ces régions hautes confèrent une immunité presque complète à leurs habitants indigènes contre la phtisie, et même les immigrés ayant contracté la maladie en d'autres endroits ou nés de parents phtisiques ont de grandes chances de guérir dans l'Anahuac[1]. Le manque d'hygiène explique les cas, assez rares, que l'on signale encore.

Dans la région du littoral, au contraire, la phtisie est une maladie commune et se présente avec une singulière acuité, si ce n'est dans les contrées marécageuses où règnent les fièvres paludéennes; les deux redoutables maladies se partagent le domaine côtier. On sait aussi combien la fièvre jaune est à craindre sur les bords du Golfe, et notamment à Vera-Cruz : les cas sont moins fréquents en hiver, mais on a vu l'épidémie régner en toute saison. Peut-être cette maladie n'existait-elle pas avant l'arrivée des Européens dans le pays : du moins les médecins n'ont-ils pu l'identifier avec aucun des autres fléaux contagieux dont parle l'histoire du Mexique; on ne la signale pour la première fois avec certitude qu'au milieu du dix-septième siècle, à la suite de grands travaux de terrassement[2]. Elle ne se

[1] Jourdanet; — de Belina; — Coindet; — Dupin de Saint-André, etc.
[2] D. Jourdanet, *Le Mexique et l'Amérique tropicale.*

propage pas au-dessus de mille mètres sur le versant oriental du plateau ; même au-dessus de sept cents mètres, elle est rare qu'un résident en soit atteint; mais le germe du mal pris à la côte peut se développer sur les monts peu de jours après l'arrivée des voyageurs, et dans ce cas la maladie est fort dangereuse, très fréquemment mortelle. Sur le littoral du Pacifique, les ports d'Acapulco, San-Blas, Tchuantepec sont indemnes de la fièvre jaune, mais cette maladie est remplacée par une fièvre bilieuse, qui d'ailleurs est habituellement légère chez les gens du pays. La dépravation

N° 31. — MALADIES DOMINANTES DU MEXIQUE.



du goût, qui porte surtout les femmes à manger de la terre, est commune dans le Mexique méridional; même on vend dans les foires du plateau de petites pastilles d'une terre parfumée qui trouvent toujours acheteur.

La nosologie du Mexique se distingue aussi par des maladies qu'on n'a point observées ailleurs. Sur le versant atlantique, notamment à Orizaba, on observe parfois une affection grave, déterminée par une espèce de chenille, le *moyoquil*, qui entame légèrement la peau pour y déposer une larve qui pénètre assez profondément dans les chairs et finit par y former une tumeur ayant le volume d'un œuf de poule[1] : on s'en débarrasse par

[1] C. F. Poyet, *Nouvelles Annales des Voyages*, 1863.

l'application d'un emplâtre de térébenthine, qui fait suppurer la plaie et entraîne au dehors les débris de l'animal. Cette maladie est peu commune; mais il en est une autre qui affecte des populations entières, surtout dans les États de Guerrero et d'Oaxaca : c'est le mal des *pintos*. Les individus qui en sont atteints n'ont plus la peau d'une nuance uniforme : elle se tache de blanc sur fond noir, ou de rouge sale sur fond blanc, et les plaques grandissent peu à peu : le corps finit par être tout bariolé, souvent avec une certaine régularité, comme la robe d'un cheval pie ou comme la peau des serpents et des salamandres. Le goître et le pinto se partagent la population en mainte vallée des montagnes. Tandis que le goître afflige les habitants des fonds humides, le mal des pintos s'attaque aux montagnards des sommets, et dans la zone intermédiaire les deux affections se présentent à côté l'une de l'autre[1]. Pendant les guerres civiles du Mexique, des chefs de bandes ont eu sous leurs ordres des troupes entièrement composées de ces hommes aux figures étranges, peintes par la maladie d'un masque bicolore.

BASSE-CALIFORNIE, SONORA, SINALOA.

La contrée du Mexique la plus éloignée de la capitale et la plus distincte par la situation géographique est également celle qui, au point de vue politique, a le moins d'importance : elle ne sert, pour ainsi dire, qu'à interposer sa barrière, de 1200 kilomètres en longueur, au-devant du territoire mexicain : c'est la Basse-Californie. Très faiblement peuplée, d'un peu plus de 30 000 habitants, c'est-à-dire d'un individu seulement pour 5 kilomètres carrés, n'ayant guère d'autres ressources que des mines, des salines, des pêcheries, elle n'a pas même été jugée digne d'être constituée en État, et n'est qu'un simple territoire appartenant en commun à l'ensemble de la république. Aussi les Américains du Nord ont-ils fréquemment franchi la frontière de la péninsule pour exploiter à leur aise des gisements de métal ou de sel qui ne leur étaient pas concédés. On savait depuis longtemps que de vastes salines naturelles s'étendent sur la côte occidentale, le long de la baie Sebastian Vizcaino; mais les bassins d'évaporation saline sont si nombreux sur les côtes et en territoire mexicain, que les Espagnols n'avaient point songé à utiliser ces vastes dépressions californiennes recouvertes d'efflorescences de sel. En 1884, des explorateurs mexicains visitant une de ces baies, dite Ojo de Liebre, ou « Font du Lièvre », d'après

[1] Chassin; — *Archives de la Commission Scientifique du Mexique*, tome III.

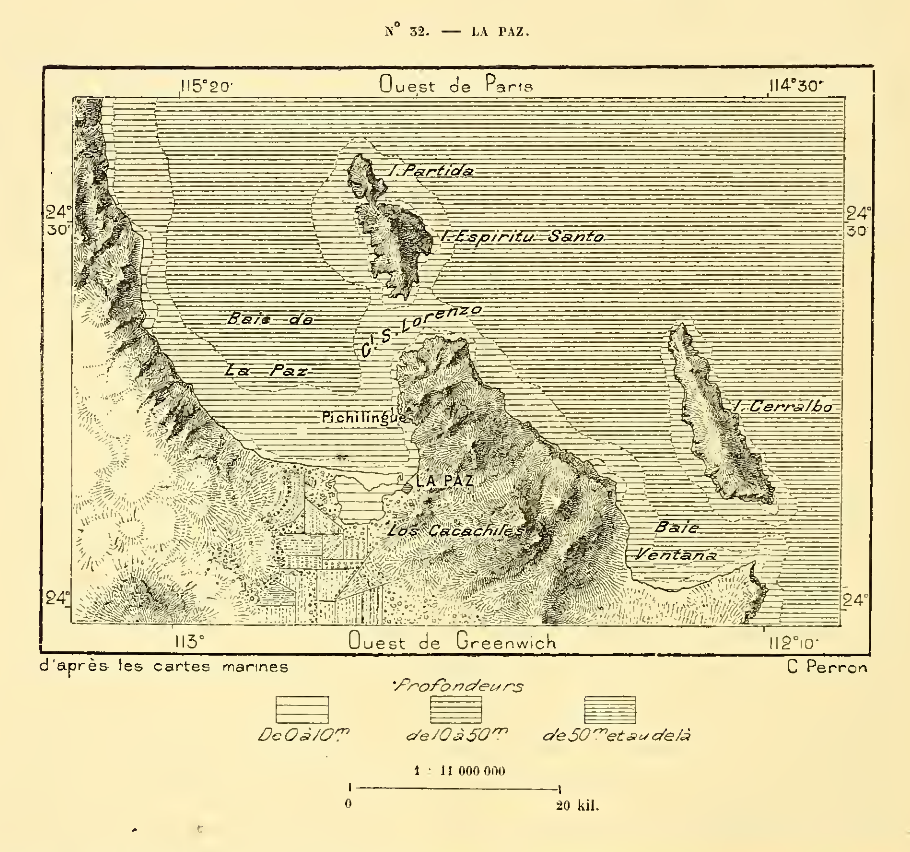
une source voisine, y découvrirent avec surprise les restes d'un grand établissement d'exploitation que des industriels américains y avaient formé : embarcadères, terre-pleins, entrepôts, chemins de fer, trains de vagonnets y occupaient un espace de plus de 6 kilomètres. Évidemment, l'entreprise avait employé un grand nombre d'ouvriers, et pourtant le gouvernement mexicain n'avait jamais été avisé de l'existence de cette entreprise, peut-être à cause de la position écartée de la péninsule et du manque de population locale[1]; peut-être faudrait-il y voir plutôt un exemple de l'incurie ou de la vénalité des fonctionnaires.

La moitié de la population californienne s'est groupée vers l'extrémité méridionale de la péninsule, et principalement dans le voisinage du golfe de la Paz. La capitale de la province, bâtie par les missionnaires jésuites, s'élève dans un lit de torrent sans eau, sur la rive méridionale de la baie, que protège à l'est le promontoire rocheux de Pichilingue : la verdure des jardins qui l'entourent contraste avec l'aridité des roches et des sables que présentent dans presque toute leur étendue les côtes de la presqu'île. Une route bien entretenue, bordée de *papelotes* ou norias, serpente au sud de la Paz entre les vergers, les vignes, les caféteries et autres plantations pour atteindre sur le versant océanique le village prospère de Todos-Santos, autour duquel on cultive surtout la canne à sucre; un ruisseau qui ne tarit jamais, phénomène rare dans la Californie mexicaine, arrose le vallon de Todos-Santos. Ainsi la Paz est privilégiée comme centre agricole; toutefois la principale richesse du district est encore celle des mines d'or et d'argent. Jadis elles rapportaient bien davantage, et lorsque le pays était sous la domination des Jésuites, la production était évaluée à plusieurs millions par mois; on dit que les galeries les plus riches furent obstruées en 1767, lors de l'expulsion des missionnaires, et que depuis cette époque les Indiens ont fidèlement gardé le secret. Quoi qu'il en soit, certaines mines, entre autres celles de San-Antonio, au sud de la Paz, sont très productives en minerai d'or : l'extraction annuelle dépasserait 12 millions de francs[2]. Au nord-ouest de la Paz, à Marquès, on exploite aussi une mine de mercure, qui fournissait autrefois aux Indiens de la péninsule du cinabre pour se peindre le corps, aux jours de fête ou de bataille : d'échange en échange, ce minerai s'expédiait jusque dans l'Orégon[3]. Enfin, la Paz est le centre des pêcheries de perles dans le golfe de Californie. Les roches immergées du cap Pichilingue sont couvertes d'huî-

[1] Martinez Baca, *Anales del Ministerio de Fomento*, 1887.
[2] Ed. Guillemin, *Archives de la Commission Scientifique du Mexique.*
[3] J. Xántus, *Mittheilungen von Petermann*, 1861, Heft IV.

tres perlières, que des pêcheurs yaqui vont arracher du fond; des coraux croissent en forêts dans les détroits qui séparent les îles et la terre ferme, et, d'après Xántus, on y recueille jusqu'à dix-neuf espèces différentes d'éponges, d'ailleurs de texture assez grossière. La valeur de ces pêcheries a graduellement diminué, comme celle des mines; cependant l'extraction est encore évaluée dans le pays à une moyenne de 250 000 francs : à l'étranger, les perles de la Paz, accaparées par des négociants israélites qui les vendent à New-York, représentent une somme bien plus considérable.

N° 32. — LA PAZ.



Tous ces éléments de trafic, ainsi que la possession d'une vaste baie et de mouillages sûrs, ont souvent fait prédire un avenir prospère à la ville californienne; mais sa banlieue cultivée, qui paraît admirable dans ce pays brûlé, est loin de fournir à la Paz les éléments d'un commerce indépendant : la place ne peut se développer que comme entrepôt maritime.

Loreto, qui est située comme la Paz au bord de la mer Vermeille, à 250 kilomètres environ de la capitale, fut autrefois le chef-lieu religieux de la Basse-Californie : c'est là que le missionnaire jésuite Salvatierra

établit en 1697 la première station fortifiée, d'où se faisaient des expéditions dans l'intérieur pour en ramener des captifs, convertis ensuite et transformés en fidèles paroissiens. Loreto, qui valut à la mer Vermeille son nom temporaire de Mar Lauretineo ou « mer de Lorette », est encore le lieu de pèlerinage le plus fréquenté de la péninsule, et les Indiens s'y rendent aussi de fort loin pour se baigner dans les mares qu'alimente un *ojo caliente* ou « font bouillante ». Non loin de Loreto, à la base occidentale de la montagne « Géante », se trouve le village de Comondù, dans lequel un faible détachement de soldats mexicains soutint un siège de quatre mois contre des Américains bien supérieurs en nombre. Ce village, comme tous ceux de la péninsule qui sont de construction déjà ancienne, est d'une architecture peu différente de celle des Indiens Zuñi et Pueblos, du Nouveau-Mexique : c'est une énorme maison carrée, entourée d'un fossé et sans ouvertures à l'extérieur ; par une échelle appliquée contre le mur, on atteint le premier étage, en retrait de quelques mètres sur le rez-de-chaussée, et par une deuxième échelle on gagne le sommet de l'édifice, d'où l'on redescend par des trappes et d'autres échelles dans les chambres et dans la cour intérieure.

Dans ces dernières années, une certaine vie commerciale s'est portée vers des lieux jadis déserts ou presque inhabités. Ainsi, le village de Mulege, situé à plus d'une centaine de kilomètres au nord-ouest de Loreto, sur la rive de la baie Santa-Iñez, est devenu assez animé, grâce à la découverte de mines d'or faite dans les vallées de l'intérieur. Sur la côte océanique, autrefois délaissée, plusieurs ports, qui n'étaient connus que des pêcheurs de baleines, sont fréquentés maintenant par quelques navires de commerce, la proximité des grands marchés américains, San-Francisco, Los Angeles, San-Diego, ayant fait surgir en ces endroits des colonies de pêcheurs, de cultivateurs, de sauniers, de chercheurs d'orseille. Les loutres marines, que l'on chassait dans ces parages vers le milieu du siècle[1], ont disparu. Non loin de la frontière des États-Unis, une baie appelée Todos-Santos, comme le village du district méridional, offre un excellent abri aux navires côtiers. Le port San-Bartolomé, qui s'ouvre sur le revers du cap San-Eugenio, est aussi un havre fréquenté ; mais le meilleur de toute la côte est celui de Santa-Magdalena, dont le goulet d'entrée a plus de 30 mètres d'eau dans le chenal ; l'immense bassin de l'intérieur pourrait contenir des flottes entières.

L'État de Sonora, qui fait face à la partie septentrionale de la péninsule,

[1] Duflot de Mofras, *Exploration de l'Orégon*.

est aussi l'une des régions où les hommes sont le plus clairsemés : grande comme les deux cinquièmes de la France, elle ne contient pas autant de résidents qu'une ville comme Lille ou Toulouse ; peut-être même les incursions des Apaches auraient-elles fait diminuer la population depuis le milieu du siècle. En 1859, l'aventurier Raousset-Boulbon, à la tête d'une bande de mineurs français revenus de la Californie, fut pendant quelque temps le maître de la Sonora. Les zones de culture, où se sont établis les Indiens policés et les métis, ne comprennent que les fonds de vallées ; chaque ville, chaque village est entouré d'une ceinture de terrains irrigables : ce sont autant d'oasis, dont quelques-unes sont reliées en une longue bande par d'étroites lisières de verdure. Le nom même du pays, d'origine ópata, indique l'importance des sources dans cette contrée : il proviendrait, non de l'espagnol *N. Señora*, « Notre-Dame », comme on l'a répété sans preuves, mais de l'appellation d'une ferme à bétail, Sonoratzi, « Lieu des Sources »[1].

Parmi les villes sonoriennes, la plus rapprochée de la frontière des États-Unis est Magdalena ou Santa-Magdalena, située sur un haut affluent du rio de la Asuncion : à l'époque des foires annuelles, toute la population des alentours, blanche et rouge, américaine et mexicaine, vient camper dans sa vallée. Les principales agglomérations se suivent sur les bords de la rivière Sonora : Arispe, dans le pays des Indiens Ópata, est le chef-lieu de la haute vallée et fut autrefois la capitale de l'État ; Ures, qui lui a succédé comme centre administratif, se trouve déjà en dehors de la Sierra Madre proprement dite, à la sortie de gorges étroites ; enfin Hermosillo, anciennement Pitic ou « Confluent », la ville la plus populeuse de la Sonora, utilise les dernières eaux du fleuve et de son tributaire le Cucurpe dans ses jardins, ses champs et ses plantations de canne à sucre. La production du district d'Hermosillo en froment est très considérable, et dans aucun autre endroit de la Terre, disent les habitants, le rendement de l'épi en proportion de la semence ne serait aussi grande. Cependant ce ne sont pas les ressources agricoles d'Hermosillo qui lui ont valu son importance. La ville a grandi soudain vers le commencement du siècle, à la suite de découvertes minières faites dans les environs : elle possède un hôtel des monnaies où l'on a frappé de 1867 à 1888 pour une somme de 66 millions de francs, surtout en monnaie d'argent. Au sud-est de la ville s'élève une colline fameuse, le cerro de la Campana ou « mont de la Cloche », dont les dalles porphyriques rendent sous le choc un son argentin. On a trouvé

[1] A. Pinart, *Voyage en Sonora*, Bulletin de la Société de Géographie, 1880.

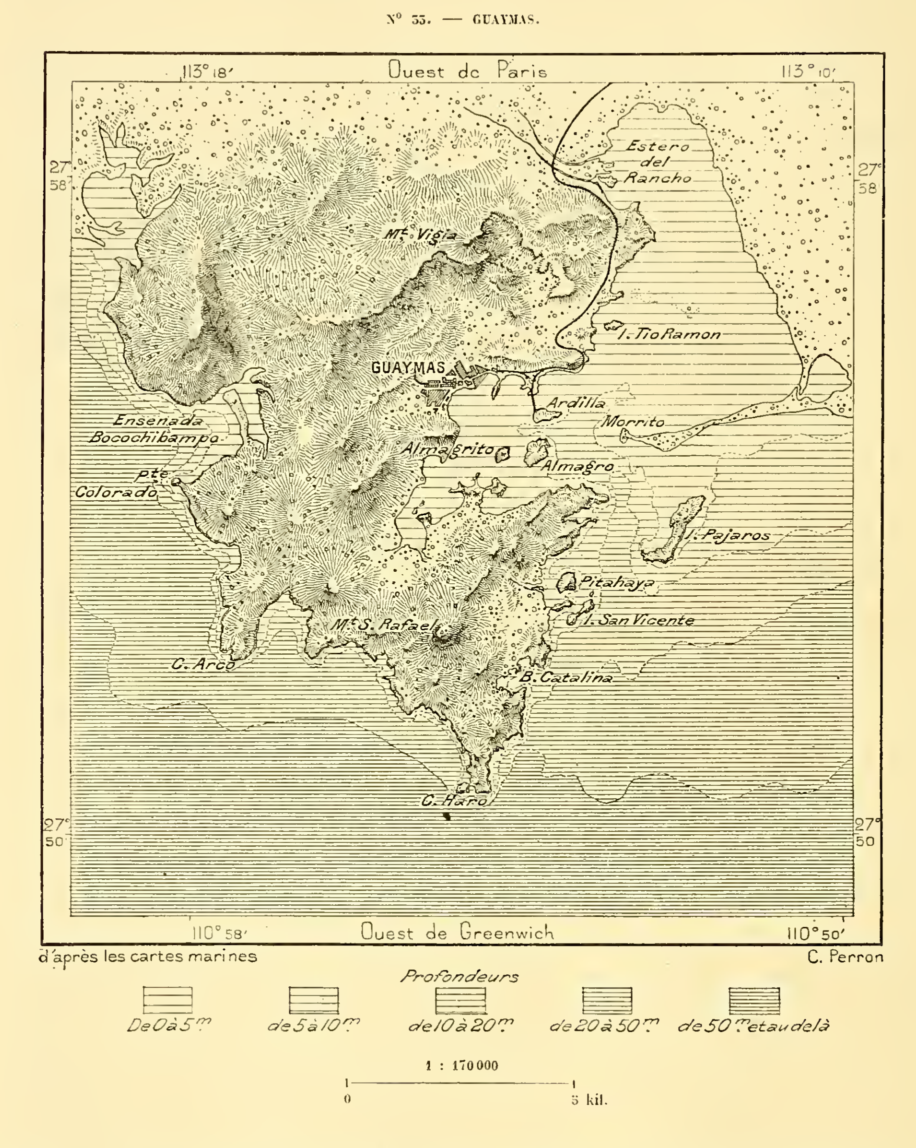
dans la contrée des inscriptions peintes et quelques ruines préhistoriques, notamment à las Trincheras, près d'Altar ; il paraît probable à Bandelier que les indigènes n'avaient pas de temples et célébraient leurs cérémonies à l'air libre.

Le bassin du fleuve Yaqui, moins peuplé que celui du rio Sonora, renferme dans ses hautes vallées quelques bourgs industrieux, tels Oposura et Sahuaripa, où les Indiens s'occupent surtout de la fabrication des couvertures et des cotonnades. Oposura, l'ancienne capitale des Ópata, a pris récemment le nom de Moctezuma, en souvenir des maîtres antérieurs du sol. D'ailleurs il existe dans les montagnes voisines des ruines nombreuses qui témoignent de l'ancienne importance de ce pays, maintenant presque désert. Les passages naturels et faciles qui s'ouvrent dans cette partie de la chaîne maîtresse ont permis aux populations immigrantes de se rendre sans peine de l'un à l'autre versant[1]. Cette région est une de celles où les *buches* ou goîtres sont le plus communs dans la population indienne, surtout chez les femmes[2].

L'État possède un petit port sur le fleuve Colorado, la ville de Lerdo, située près d'un archipel d'îles basses où les Indiens Cocopa recueillent une céréale alimentaire (*uniola palmeri*) naguère inconnue des botanistes[3]. Le port maritime de Guaymas, situé beaucoup plus au sud, est ainsi nommé d'une tribu d'Indiens de la famille des Pima, qui n'existe plus aujourd'hui[4] ; la ville première est à une dizaine de kilomètres au nord-est, sur la rive de l'Estero del Rancho, devenu trop peu profond pour les navires actuels. Guaymas est l'un des meilleurs havres du Mexique, et dans un pays plus populeux et plus riche il n'eût pas manqué de prendre une grande importance économique ; mais toute la zone du littoral est inculte. Le port s'ouvre comme un cratère de volcan entre des montagnes arides ; pas un arbre ne croît, pas une goutte d'eau ne jaillit du roc à plusieurs lieues à la ronde : les arbrisseaux que l'on voit dans la ville même végètent sur des terres apportées des États-Unis, et sont arrosés par une eau saumâtre, retirée de puits profonds. Cependant l'excellence du mouillage attire vers Guaymas un nombre croissant de navires, et récemment un chemin de fer a mis cette ville en communication avec Hermosillo, ses mines et ses champs de céréales, et, par l'Arizona, avec tout le réseau des États-Unis. Les négociants de Guaymas expédient du sel marin et une

[1] *Archives de la Commission Scientifique du Mexique*, tome III.
[2] H. G. Ward, *Mexico in* 1827.
[3] *Revue Scientifique*, 14 juin 1890.
[4] A. Pinart, mémoire cité ; — E. Vigneaux, *Tour du Monde*, 1862, 1er semestre.

petite quantité de guano recueillie dans l'île Patos ou des « Canards », aride rocher qui se trouve au nord de la grande île Tiburon ou du « Re-



N° 33. — GUAYMAS.

quin »[1]. La haute vallée du Mayo peut fournir par milliers de tonnes un anthracite d'excellente qualité.

Vers l'extrémité méridionale de la Sonora, la ville minière d'Álamos ou des « Peupliers » a pris assez d'importance pour qu'elle ait pu se construire, comme Hermosillo, un hôtel des monnaies, où l'on frappe de 9 à

[1] Valeur des échanges à Guaymas, en 1886 : 5 756 000 francs.

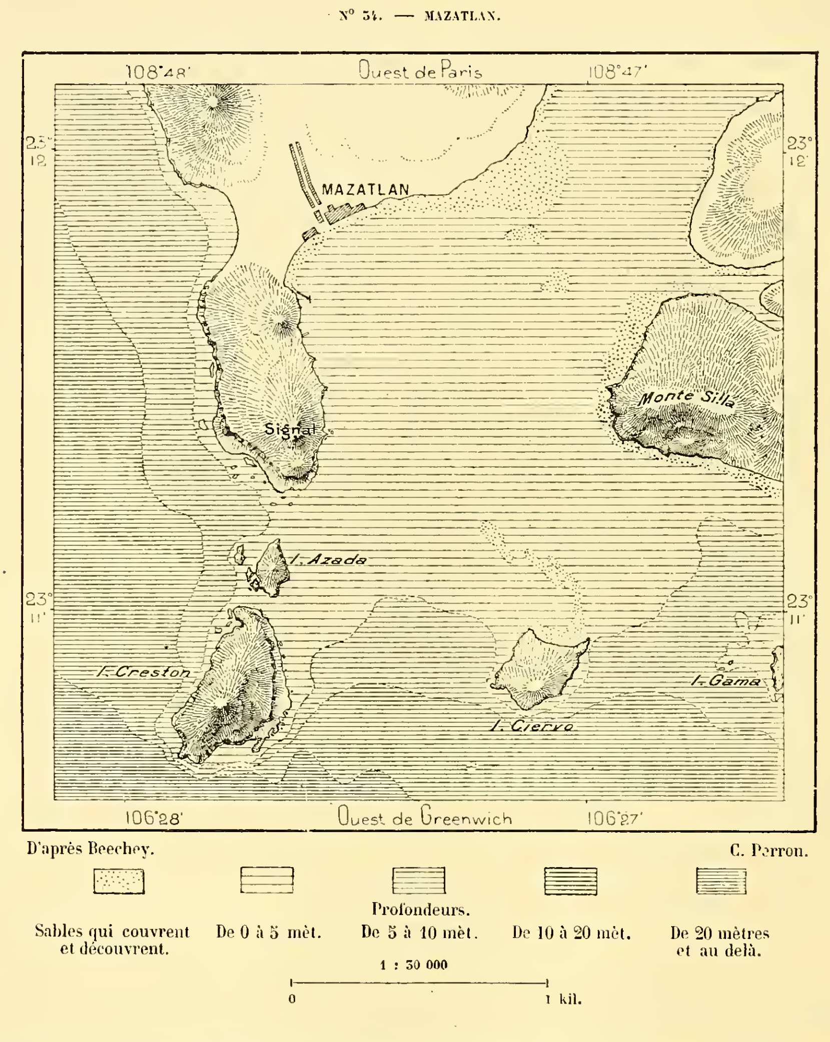
10 millions de francs chaque année. Álamos se trouve déjà dans le bassin de la rivière Fuerte, ainsi nommée d'un ancien fort du Sinaloa, el Fuerte ou Montes Claros, qui défendait le passage du littoral contre les Indiens Mayo et Yaqui, et qui est devenu une petite ville prospère. Le port naturel d'Álamos et du Fuerte est le havre d'Agiabampo, d'où l'on exporte des bois de teinture, des lingots et du minerai d'argent, mais en de petits navires seulement, car il ne reste que 3 mètres et demi d'eau sur la barre à marée basse. Quant à l'ancien bourg indien de Sinaloa, qui a donné son nom à l'État, il a pour escale maritime la baie profonde et parfaitement abritée de San-Cárlos, communiquant avec la mer par le détroit de Topolobampo, où les bâtiments d'un tirant d'eau de 5 mètres peuvent entrer. Des Américains du Nord ont récemment fondé au bord de ce détroit, à Carmen-City, une colonie de philanthropie et de spéculation, qui n'a guère réussi.

La capitale actuelle de l'État de Sinaloa, la ville de Culiacán, est l'une des antiques cités du Mexique; en 1531, dix ans après la reconstruction de México, elle était déjà fondée, près de Hue-Colhuacan ou « Ville des Serpents », un des lieux d'étape des migrations nahua; c'est là que les Espagnols organisèrent toutes les expéditions de découverte et de conquête faites dans la direction du nord. Culiacán est située sur la rivière de son nom, dans une baie de verdure qu'entoure un demi-cercle de montagnes : un chemin de fer d'une soixantaine de kilomètres unit la ville à son port d'Altata ou « Plage de Mer », aménagé dans un marigot profond qu'une longue flèche de sable défend contre les vagues. Culiacán est en dehors de la région minière la plus productive de l'État, mais c'est de là qu'est expédié tout le minerai d'or et d'argent du Sinaloa. De 1846 à 1888, l'hôtel des monnaies de Culiacán a frappé pour 205 millions d'or et d'argent.

La ville importante du Sinaloa méridional, qui est aussi le port le plus actif de toute la côte occidentale du Mexique, est la cité de Mazatlan : son nom indien signifie le « pays des Cerfs », et l'un des îlots qui s'élèvent à une faible distance du rivage porte l'appellation espagnole de Venado, qui a le même sens; les fouilles entreprises dans les terres alluviales des alentours ont amené la découverte de cornes de cerf mêlées à des flèches, à des haches et autres armes et instruments en pierre. Mazatlan ne saurait se comparer à Guaymas ou Acapulco pour les avantages maritimes du port; sa rade est ouverte à tous les vents, et pour éviter le souffle du nord-ouest, dangereux dans ces parages, les navires sont obligés de rester exposés à la houle qui vient du sud ou du sud-ouest. Mais, pour

le grand commerce avec la Californie nord-américaine, Mazatlan a l'avantage de se trouver précisément sous la latitude du cap San-Lucas, que contourne l'itinéraire des marins ; pour les bâtiments venus de San-Francisco c'est donc là que se trouve l'escale de la terre ferme mexicaine la plus rapprochée. Les paquebots l'ont choisi pour leur principal point

N° 34. — MAZATLAN.



d'attache, et, par contre-coup, les importations ont fait naître de nombreuses industries à Mazatlan, filatures, fonderies, scieries, cordonneries. Une partie considérable de la population urbaine se compose d'étrangers. A une soixantaine de kilomètres en droite ligne au sud-est de Mazatlan est le petit bourg de Chametla, — des « Cabanes » en nahuatl, — que les premiers navigateurs espagnols avaient essayé d'utiliser bien avant Mazatlan comme un de leurs ports d'embarquement sur le Pacifique : c'est de là

que partit Cortès, en 1535, pour son exploration de la mer Vermeille[1]. La ville de Rosario, située sur le rio de Chametla, précéda aussi Mazatlan comme le principal lieu d'échanges pour les marchands du Mexique nord-occidental[2].

ÉTATS DE CHIHUAHUA ET DURANGO.

Sur le versant oriental de la Sierra Madre, la cité principale du Nord mexicain est Chihuahua, c'est-à-dire, d'après diverses étymologies, la « ville de l'Eau » ou la « ville du Plaisir » en langue tarahumara. Elle est bâtie, à 1400 mètres d'altitude moyenne, à la base de la haute croupe du Cerro-Grande, entre deux ruisseaux dont les eaux réunies forment la rivière Conchos, tributaire du rio Bravo del Norte; un aqueduc, dérivé de l'un de ces torrents, contourne les flancs de la montagne, limitant d'un côté la zone des broussailles et de l'autre recouvrant les pentes de la verdure des champs et de l'éclat des jardins. Chihuahua est une ville déchue : au siècle dernier, lors de la grande prospérité des mines environnantes, elle aurait vu 75 000 habitants se presser dans ses rues, six fois plus qu'il n'en reste aujourd'hui; la démoralisation accompagna la ruine, ce qui s'explique par les habitudes de plaisir contractées dans cette ville luxueuse, soudain frappée par l'arrêt du travail. Mais extérieurement Chihuahua offre encore un aspect somptueux qui étonne les Américains du Nord par le contraste avec leurs villes de briques et de bois; la cathédrale, construite et entretenue jadis aux frais des mineurs, est un majestueux édifice, dominant la cité de sa masse énorme. Chihuahua possède un hôtel des monnaies, devenu le troisième du Mexique en importance[3], depuis que des mineurs américains ont repris l'œuvre d'exploration des

[1] Commerce de Mazatlan :

Mouvement de la navigation extérieure, en 1887 : 83 navires, jaugeant 94 670 tonnes.
Valeur des échanges avec l'étranger, en 1886 : 40 436 000 francs.

[2] Villes principales et cités historiques de la Basse-Californie et du versant occidental de la Sierra Madre, avec leur population municipale, d'après le recensement de 1877 :

BASSE-CALIFORNIE.		Álamos.	7 000 habitants.
La Paz.	3 820 habitants.	Guaymas	3 000 »
San-Antonio.	3 900 »	SINALOA.	
SONORA.		Culiacán	19 550 habitants.
Hermosillo	15 000 habitants.	Mazatlan	17 395 »
Ures.	9 700 »	Sinaloa.	15 330 »
		El Fuerte.	9 470 habitants.

[3] Monnaie frappée à Chihuahua pendant les dix années 1879 à 1888 :

236 650 000 francs, soit de 23 à 24 millions par an.

veines métallifères. Le minerai que l'on porte à Chihuahua provient surtout des gisements de Santa-Eulalia, village situé à une trentaine de kilomètres au sud-est, dans un étroit vallon percé de cavernes habitées. Le village manque d'eau potable, du moins pour les étrangers, qui sont obligés d'en apporter ou de s'en faire envoyer de Chihuahua ; en été, même l'eau chargée de sels et de substances métalliques vient à manquer : telle est la raison pour laquelle le minerai a toujours été transporté aux usines du chef-lieu. Suivies par deux cents galeries ou puits de mine, les veines argentifères de Santa-Eulalia ont déjà fourni au commerce du monde pour une valeur de plus de 700 millions de francs : le minerai est pauvre, mais il se rencontre en extrême abondance, et même lorsque des sociétés de capitalistes ne font pas exploiter les gisements, les *gambusinos* ou chercheurs isolés trouvent assez de métal pour gagner leur vie. Les scories qui ont servi à construire des centaines de maisons à Chihuahua, ou bien à clôturer les jardins et les champs, contiennent encore assez d'argent, au moins 2 milliards, pour que des industriels aient songé à les soumettre à un nouveau travail d'épuration. Une autre ville déchue est celle de Cosihuiriachi, située à une centaine de kilomètres au sud-ouest, dans un vallon de la Sierra Madre : elle eut au siècle dernier plus de 80 000 habitants. Batopilas, qui se trouve encore dans les limites de l'État, mais dans le haut bassin du rio del Fuerte, a donné 500 millions de francs pendant les deux cent cinquante années qui ont suivi la découverte des gîtes[1]. A l'angle méridional de l'État, les mines de Guadalupe y Calvo, qui appartiennent au bassin du rio Sinaloa, sont à peine moins riches que celles de Batopilas.

Chihuahua occupe à peu près le centre géographique de l'État, mais la partie orientale est presque entièrement aride et déserte, tandis que la zone occidentale, formant le versant de la Sierra Madre, est en même temps le pays des mines, des forêts, des pentes herbeuses et des cultures : une population considérable pourrait en occuper les vallées et s'y livrer surtout à l'élève du bétail et à la culture des fruits d'Europe, poires et pommes, qui sont exquises. Presque toutes les villes et les bourgs de l'État de Chihuahua, San-Pablo Meoqui, Santa-Cruz de Rosales, Santa-Rosalia, Hidalgo del Parral, se succèdent du nord au sud, parallèlement à la Sierra Madre, à l'issue des diverses vallées dont les rivières forment le rio Conchos. Le chemin de fer de Denver-City à México traverse aussi l'État dans la même direction et pénètre en territoire mexicain par la ville historique de Paso

[1] Ramirez, *Riqueza mineral de México.*



CHIHUAHUA. — FAÇADE DE LA CATHÉDRALE.

Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. Claine, communiquée par la Société de Géographie.

del Norte, située sur la rive droite du rio Bravo, à l'endroit où ce fleuve devient frontière commune entre les deux républiques ; c'est le plus ancien poste du Mexique septentrional : un missionnaire franciscain le fonda en 1585. Ce « gué » ou lieu de passage, — tel est le sens du nom, — après avoir été jadis très fréquenté par les caravanes américaines qui faisaient le commerce de transport à travers les prairies entre le Missouri et le le Mexique, perdit peu à peu de son importance par suite de la concurrence des voies maritimes. Il a repris une grande valeur économique depuis qu'il est devenu le point de croisement des quatre voies ferrées de San-Francisco, de Denver et New-York, de la Nouvelle-Orléans, de México[1]. Quant à l'autre poste de la frontière du rio Bravo, la station militaire de Presidio del Norte, dominant de sa colline les défilés du fleuve et son confluent avec le rio Conchos, il est resté en dehors des voies du commerce, et malgré sa valeur stratégique n'a pu s'élever au rang de ville. Les vins et les eaux-de-vie de Paso del Norte sont très estimés dans les États septentrionaux du Mexique.

Les ruines préhistoriques sont nombreuses dans la région montagneuse qu'on aperçoit à l'ouest d'el Paso et qui se profilent parallèlement au cours du fleuve ; c'est là que se trouvent les « Grandes Cases » (*Casas Grandes*) de Chihuahua, la plus considérable des colonies nahua dont les restes subsistent dans la partie septentrionale du territoire mexicain. Les cases recouvrent de leurs ruines les deux bords d'un ruisseau qui va se déverser au nord dans la lagune de Guzmán. A l'ouest s'élèvent les pentes boisées de la Sierra Madre, tandis qu'à l'est s'étendent des plateaux couverts d'efflorescences salines. Une tour de guet se dressait au-dessus de l'ancienne ville, formée d'édifices épars qui paraissent avoir été des habitations bastionnées, demeures de colons agricoles toujours sur la défensive : ce sont aujourd'hui des buttes gazonnées, que domine çà et là quelque pan de mur. Le monticule le plus haut est celui de l'ancien temple ; les fouilles y ont mis à découvert un bloc de fer météorique, soigneusement enveloppé d'étoffes : ce fut probablement un objet d'adoration, comme la pierre sainte de la Mecque. De nombreux tombeaux, qui bordent le ruisseau, ont livré aux chercheurs quelques restes de l'industrie ancienne, mais presque tous les objets utilisables ont été depuis longtemps employés par la pauvre population résidente.

L'État de Durango, au sud du Chihuahua, présente dans son ensemble

[1] Valeur des échanges de Paso del Norte en 1886 : 85 000 000 francs.

[2] Guillemin-Tarayre, *Archives de la Commission Scientifique du Mexique*, vol. III.

la même configuration et fait partie de la même région géographique comprise autrefois sous le nom général de Nouvelle-Biscaye (Nueva-Vizcaya) et peuplée en effet pour une bonne part de gens d'origine basque, énergiques et industrieux comme leurs ancêtres : c'est dans cette partie du territoire mexicain que l'élément ethnique purement européen est le plus fortement représenté dans la population[1]. De même que le Chihuahua, le Durango embrasse du côté de l'ouest les chaînes parallèles de la Sierra Madre, et du côté de l'est de vastes plaines partiellement désertes; c'est aussi dans sa zone médiane, longeant la base des montagnes, que se succèdent les villes principales. Toutefois le Durango, occupant un degré du plateau plus élevé et moins sec que le Chihuahua, est aussi plus fertile et proportionnellement plus peuplé : il a de 2 à 5 habitants par kilomètre carré, tandis que le Chihuahua n'en a qu'un seul.

Durango, qui porte un nom basque comme il convient à la capitale de la Nouvelle-Biscaye, est une des anciennes cités du Mexique[2] : dès l'année 1551, elle s'éleva comme poste stratégique dans le pays des Indiens Chichimèques. Dominant un vaste horizon du haut de son plateau situé à 1926 mètres d'altitude, ceinte de promenades magnifiques, elle offre sur son pourtour une succession de paysages des plus divers, d'un côté sur les ravins noirâtres et les bizarres découpures de la Breña, de l'autre sur les montagnes que franchit la route de Mazatlan, le port du Pacifique le plus rapproché. Durango est fameuse dans l'histoire de la géologie par ses pierres météoriques, analogues à celles que l'on trouve en beaucoup d'autres endroits de la Sierra Madre : l'une d'elles, citée par Humboldt, pèserait de seize à dix-neuf mille kilogrammes. Mais la grande curiosité géologique de Durango est son énorme roche de fer natif, le Cerro de Mercado, ainsi nommée d'un capitaine que l'espoir de trouver une montagne d'or avait amené dans ces régions en 1562, et qui s'en retourna déçu, pour aller périr quelque temps après dans une rencontre avec les Indiens[3]. Ce mont de fer, situé à 2 kilomètres au nord de Durango, a 196 mètres de hauteur et renferme au-dessus du sol plus de 460 millions de tonnes de métal, assez pour fournir à l'Amérique entière tout le métal qu'elle emploie pendant un siècle. De même que Chihuahua, Durango a mis son orgueil à se construire une cathédrale somptueuse, et un ancien palais de l'Inquisition domine la cité. L'hôtel des monnaies frappe en moyenne pour une valeur de 5 millions de francs

[1] *Archives de la Commission Scientifique du Mexique*, tome III.
[2] D'après Valentini, Durango aurait été la Tulango, la « Petite Tula », des Nahua.
[3] Alex. de Humboldt, ouvrage cité.

en pièces d'argent et d'or[1]. Durango a été souvent appelée la « Ville des Scorpions » : en 1865, une légère prime ayant été promise pour chacun de ces arachnides, on en apporta en deux mois 55 000 à la municipalité[2].

Toutes les autres villes ou bourgs de l'État ayant quelque importance, soit dans la région montagneuse, comme Mezquital, Guarisamay, San-Dimas, Papasquiaro, Tamazula, Inde, soit dans les parties plus basses du plateau, comme Nombre de Dios, San-Juan del Rio, Cuencame, Nazas, Mapimi, doivent leur origine et leur prospérité à leurs mines d'argent; les veines de minerai contiennent aussi l'or, le plomb, l'étain. On a découvert de vastes nécropoles dans les grottes des collines et des montagnes qui entourent le Bolson de Mapimi. Les cadavres y sont enterrés accroupis et enveloppés de couvertures en fibres d'agavé, que recouvrent des écharpes de couleur. Une seule caverne renfermait plus de mille de ces momies, qui presque toutes ont été enlevées par des Américains du Nord et dispersées en diverses collections des États-Unis[3].

ÉTATS DU NORD-EST, COAHUILA, NUEVO-LEON ET TAMAULIPAS.

L'État de Coahuila, qui confine au Chihuahua du côté de l'est et que le cours du rio Bravo sépare également des États-Unis, offre une disposition symétrique à celle de la province limitrophe : à l'orient, son territoire se relève pour former aussi une Sierra Madre et à l'occident il s'abaisse en étendues désertes où les eaux se perdent dans les salines. Le versant des monts, où coulent des rivières qui, de cluse en cluse, finissent par descendre au rio Bravo, se creuse en charmantes et fertiles vallées, propices à toutes les cultures de la zone tempérée et sub-tropicale. Pourtant la population héritière des anciens Coahuiltèques n'est encore que de 1 habitant par kilomètre carré : jusqu'à une époque récente, elle était annuellement décimée par les incursions des Apaches ou des Comanches. En 1879, après la soumission complète des Indiens pillards, des immigrants se portèrent en grand nombre vers la Sierra Mojada, où l'on avait découvert des mines d'argent aurifère, fort riches en apparence. Le gouvernement crut

[1] Frappe des monnaies à Durango de 1811 à 1888 : 315 000 000 francs.

[2] Nicolas, *Archives de la Commission Scientifique du Mexique*, vol. II.

[3] Villes principales du versant oriental de la Sierra Madre, dans les États de Chihuahua et de Durango, avec leur population « municipale », d'après le recensement de 1877 :

CHIHUAHUA.	
Chihuahua	12 120 habitants.
DURANGO.	
Durango	28 450 habitants.
Mezquital	9 050 habitants.
San-Juan del Rio	7 800 »
Nazas	6 525 »
Papasquiaro Santiago	5 180 »

devoir limiter ce territoire minier pour l'organiser en un district administratif séparé de l'État; mais les espérances des chercheurs d'or ne se réalisèrent point, et la plupart d'entre eux, chassés par le manque d'eau et de vivres, s'enfuirent de ces monts arides, situés au centre du Coahuila, loin des postes d'approvisionnement, entre les lagunes salines, les rochers et les sables; de même les couches de charbon qui bordent le cours du rio Bravo et qui ont valu à l'une des stations mexicaines de la rive son nom de Piedras Negras ou « Pierres Noires », n'ont pas été utilisées d'une manière suivie. La richesse future du Coahuila sera produite, non par l'exploitation des mines, mais par celle du sol arable. Monclova, l'ancienne Coahuila, sur l'un des hauts affluents du Salado, tributaire du rio Bravo, est entourée de belles campagnes, et dans les environs, à Santa-Buenaventura, on cultive le cotonnier longue-soie. Parras ou les « Treilles », à l'origine d'un autre torrent, possède en effet des vignobles qui produisent un vin fameux. Les alentours de Saltillo sont très riches en fruits et en productions diverses.

Saltillo, — el Saltillo ou Leona Vicario, — la capitale du Coahuila, est bien éloignée du centre de l'État; elle est située, au pied d'un piton d'ardoise, vers l'angle sud-oriental de ce pays, dans une haute vallée du versant des montagnes qui séparent le Coahuila et le Nuevo-Leon : les eaux qui coulent dans les dépressions de la Sierra descendent au nord pour traverser la chaîne par une cluse et se diriger vers le rio Bravo avec l'affluent de Monterey. Les Espagnols fondèrent Saltillo en 1586, y mirent une garnison de Tlaxcaltèques pour la défendre contre les sauvages des environs[1], et dès cette époque en firent le chef-lieu de la province qu'ils désignaient sous le nom de Nouvelle-Estrémadure : quelques édifices ruinés témoignent de l'antiquité relative de cette ville. A une dizaine de kilomètres au sud de Saltillo, la route s'engage dans un « étroit » ou *angostura* entre des collines élevées : c'est là que se trouve la ferme de Buena-Vista, dont le nom a servi à désigner de très nombreuses localités aux États-Unis, en mémoire d'une bataille de deux jours que les Américains y livrèrent aux Mexicains, en 1846, pour forcer le passage; cet endroit est déjà presque au seuil de la « terre froide », à 1800 mètres d'altitude.

Monterey, le chef-lieu de l'État de Nuevo-Leon, est aussi l'une des vieilles cités du Mexique : elle date des dernières années du seizième siècle. Le cirque dont elle occupe le centre et qu'arrose la petite rivière Santa-Catalina, affluent, comme le Saltillo, du rio Bravo par le San-Juan, est

[1] Orozco y Berra, *Apuntes para la historia de la Geografia en México.*

entouré de montagnes d'un aspect hardi, nues sur les flancs, déchiquetées à la cime. Au sud se prolonge la chaîne principale de la Sierra Madre; à l'ouest, le massif de la Silla se creuse en effet en forme de « selle », tandis qu'au nord l'arête se termine par un rocher figurant une « mitre »: d'où le nom de la montagne. Les parois grises, jaunes, rouges dominent de 500 à 800 mètres la ville blanche, ceinte de vergers et d'orangeries. Les maisonnettes, peu élevées, sont couvertes en terrasse, car Monterey est encore dans les « terres chaudes », à 480 mètres d'altitude, et la neige n'est pas à craindre dans ces régions, exposées aux fortes chaleurs d'un long été. La foire annuelle de Monterey, au mois de septembre, est très fréquentée par Mexicains et Américains. Les campagnes, bien cultivées, de la zone irrigable du Nuevo-Leon produisent le maïs en grande abondance, ainsi que le froment, les haricots, le sucre, les oranges, les fruits de toute espèce : de loin on reconnaît les villes au parfum de leurs jardins. C'est de Monterey et des autres centres agricoles de l'État, situés également dans les hautes vallées de la Sierra Madre, Cadereyta-Jimenez, Montemorelos, Linarès, Doctor Arroyo, que les régions environnantes, et surtout le Tamaulipas, importent les produits alimentaires dont elles ont besoin; en échange, le Tamaulipas envoie des chevaux et des bêtes à cornes. Grâce à l'industrie des agriculteurs du Nuevo-Leon, qui pourtant ne sont pas toujours favorisés par des pluies suffisantes, le pays a prospéré et la population locale s'est rapidement accrue : elle est maintenant de 4 habitants par kilomètre carré, c'est-à-dire quadruple de celle des autres États mexicains du Nord.

Monterey est, au nord-est de la république mexicaine, la gardienne de la frontière; aussi les Américains du Nord, pendant la guerre de 1846, commencèrent-ils par s'emparer de cette position stratégique : c'est là qu'ils s'essayèrent à ce métier de la guerre, pratiqué chez eux quelques années après d'une manière si terrible. Deux chemins de fer viennent se réunir à Monterey pour se continuer par la grande ligne de México : l'un est celui qui se rattache à Nuevo-Laredo, sur le rio Bravo, au réseau général des États-Unis; l'autre est la voie qui, dans sa partie orientale, unit la rive droite du fleuve par Mier, Camargo, Reinosa et Matamoros. Ce chemin fait de Monterey l'entrepôt mexicain de la basse vallée du rio Bravo. Chacune des stations de la rive droite a, pour ainsi dire, une « tête de pont » sur la rive gauche, ville américaine d'entrepositaires qui introduisent leurs marchandises sur le territoire mexicain, soit par commerce régulier, soit par contrebande.

Matamoros est la ville du Tamaulipas, — l'ancien Nuevo-Santander, —

la plus rapprochée de l'embouchure. En comptant les détours du fleuve, elle est à 79 kilomètres de la mer, la route côtière ayant dû être construite à distance du Golfe, que bordent de larges marigots. Matamoros est d'origine récente : au commencement du siècle, il ne se trouvait en cet endroit qu'un hameau, Congregacion del Refugio, où s'étaient en effet réfugiés des pirates, mexicains et français, écumeurs des eaux du Golfe. En 1825, la ville, officiellement fondée, reçut le nom du champion de l'indépendance mexicaine par lequel elle est désignée maintenant, et, lors de l'annexion du Texas aux États-Unis, elle prit aussitôt une grande importance stratégique et commerciale comme poste de la frontière ; toutefois les guerres, les blocus, les crises économiques ont fréquemment occasionné des fluctuations considérables dans la valeur de ses échanges et le nombre de ses habitants[1]. D'ailleurs elle ne peut avoir aucun élément de trafic qui lui appartienne en propre, car le fleuve et des lagunes l'entourent d'une enceinte liquide presque continue; elle ne possède point de terrains cultivables : seulement des salines, des savanes et des marais où paît le gros bétail. Matamoros ne forme, pour ainsi dire, qu'une seule cité avec Brownsville, qui s'élève sur la rive opposée, en territoire texien; mais, par un contraste qui ne répond pas aux idées préconçues des voyageurs, c'est la moitié mexicaine de la ville qui l'emporte par l'aspect général et la population. Près de la bouche du rio Bravo, l'avant-port a reçu le nom grandiose de Bagdad; toutefois cette appellation n'est guère justifiée par l'humble village côtier : la barre du fleuve est trop haute et trop périlleuse pour les grands navires.

En dehors de Matamoros, le Tamaulipas septentrional est presque inhabité; la contrée n'a que des hameaux et de vastes haciendas où paissent des milliers de chevaux et de bœufs. C'est la partie centrale de l'État, où la population s'est groupée en villes et en bourgades, grâce aux cours d'eau qui s'épanchent de la Sierra Madre : cette partie du Tamaulipas ou « Pays des Olives » est la seule qui mérite son nom, d'ailleurs apporté par une tribu immigrée du Texas[2]. Là se trouve la capitale de l'État, l'ancienne Aguayo, devenue Ciudad-Victoria, non en souvenir de quelque victoire remportée sur des ennemis, mais simplement en l'honneur d'un personnage nommé à la présidence de la république. Cette ville est située sur l'une des branches maîtresses de la rivière Santander ou Marina, fameuse dans l'histoire mexicaine : c'est l'ancien fleuve de las Palmas, où abordèrent

[1] Mouvement commercial de Matamoros en 1886 : 12 500 000 francs.
[2] Uhde, *Die Länder am untern rio Bravo del Norte.*

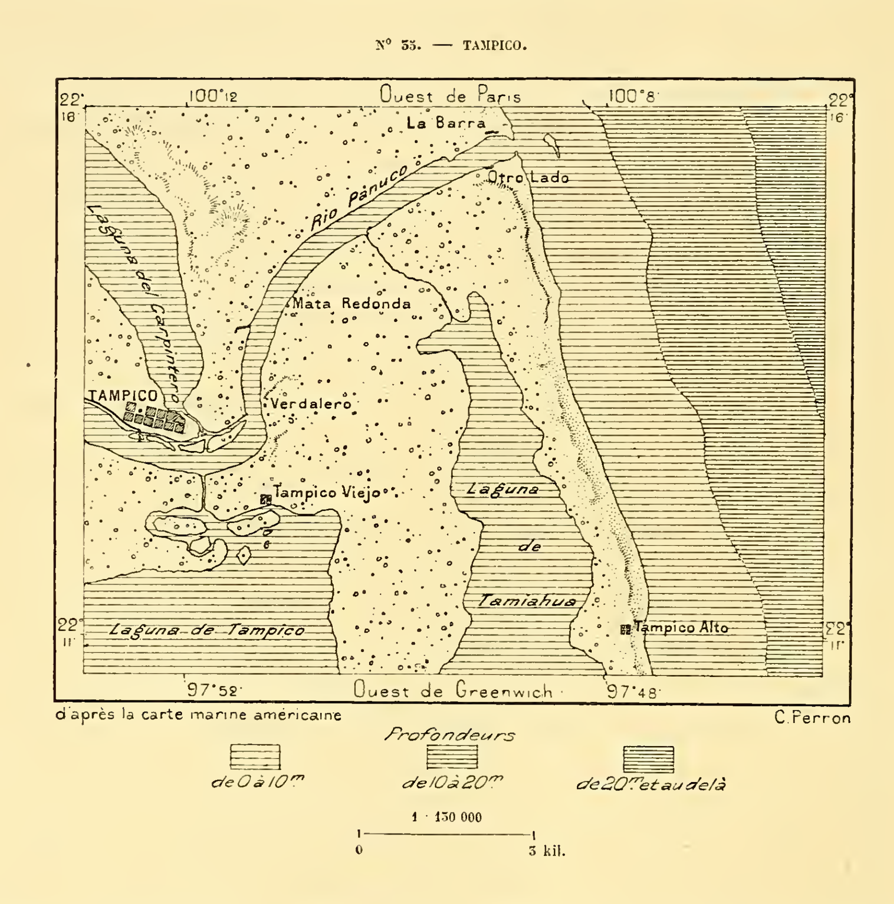
les flottes de Garay et de Camargo, lors de la conquête. Là le généreux Mina vint débarquer pendant la guerre de l'Indépendance ; et là aussi le ci-devant empereur Iturbide tenta de rentrer dans sa patrie pour reconquérir le pouvoir; mais, arrêté à Soto-la-Marina, il fut amené au village de Padilla, qui était alors la capitale, et fusillé par ordre du congrès de Tamaulipas.

La ville de Tula, située déjà sur le plateau, à l'altitude de 1220 mètres et sur la frontière de l'État de San-Luis Potosi, est un centre agricole d'où l'on expédie en abondance dans les régions de la plaine le maïs, les haricots, le piment; les habitants s'occupent aussi de la préparation des fibres de l'ixtli, espèce de cactus qui recouvre les pentes des monts environnants. Tula de Tamaulipas, quoique fondée au milieu du dix-septième siècle, a remplacé une ville antique, comme son homonyme la Tula de Hidalgo : on y a découvert des vestiges de temples et de nombreux objets de l'âge précolombien, vases, armes et instruments. De cette ville à Tampico, la route, qui franchit un col à 1450 mètres, descend d'abord à Santa-Bárbara, puis contourne la base du cerro Bernal, mont presque isolé, d'une forme conique parfaite.

Au sud de l'État, la ville de Tampico de Tamaulipas occupe une position géographique analogue à celle de Matamoros. Elle est également bâtie au bord d'un fleuve, non loin de son embouchure; des marais et des lagunes l'entourent aussi et les plaines qui s'étendent au loin sont basses et infertiles. La ville actuelle de Tampico date de l'année 1825, époque où les Espagnols tenaient encore la forteresse de San-Juan d'Ulúa, qui commande Vera-Cruz, et où le commerce du Mexique devait choisir de nouveaux lieux de sortie; l'ancienne ville, Pueblo Viejo ou Tampico Viejo, est située dans l'État de Vera-Cruz, sur des couches épaisses de coquillages soulevés, aux bords d'une coulée sans profondeur, accessible seulement à des barques d'un faible tirant d'eau; un autre Tampico, situé dans les dunes, à l'est de la lagune de Tamiahua, est un village antique des Huaxtèques : la première syllabe du nom, *tam* ou « lieu », indique déjà son origine. La ville nouvelle, mieux placée sur le fleuve principal, à peu de distance en aval de sa jonction avec le Tamesi et à dix kilomètres de la mer, n'est pas accessible aux grands navires : ceux qui calent plus de 2 mètres et demi doivent rester en dehors de la barre, exposés aux coups de vent du large; mais en amont la rivière est navigable aux petits bateaux à vapeur sur une cinquantaine de kilomètres. Tampico a subi de grandes oscillations dans son commerce : elle s'est enrichie aux dépens de Vera-Cruz lorsque cette dernière ville était bloquée ou aux mains de puissances étrangères; en

d'autres temps, elle a été privée de ses droits d'exportation pour cause de révolte ou de dissensions politiques. Récemment l'ouverture de la voie ferrée continue des États-Unis à México par Paso del Norte détourna de Tampico une grande partie du commerce américain, puis la construction du chemin de fer qui rattache ce port à l'ensemble du réseau mexicain par San-Luis Potosi lui a rendu son importance commerciale[1]. Plusieurs

N° 33. — TAMPICO.



lignes de paquebots à vapeur relient Tampico aux autres grands ports du Golfe et de la mer des Caraïbes, de même qu'à New-York, Liverpool, le Havre et Hambourg. Quoique entourée d'eaux en partie stagnantes, Tampico est moins insalubre que Vera-Cruz pendant la saison d'été : elle est alimentée d'eau potable par le Tamesi.

A une cinquantaine de kilomètres en amont de Tampico, sur la rive droite du fleuve Pánuco ou du « Gué », se trouve le village de même nom,

[1] Valeur des échanges à Tampico en 1886 : 6 500 000 francs.
Mouvement de la navigation en 1887 : 142 navires, jaugeant 150 850 tonnes.

l'ancien San-Esteban del Puerto, qui rappelle le royaume huaxtèque conquis par Cortès et dévasté d'une manière si odieuse par Nuño de Guzmán et ses complices. Le pays est encore dépeuplé en comparaison de ce qu'il était avant l'arrivée des Espagnols. Un petit reste d'Indiens Huaxtèques, parlant encore la langue, s'est maintenu en deux villages voisins. Pánuco, considéré comme très salubre, est un lieu de villégiature pour les habitants de Tampico[1]. Plus haut, sur un affluent, se trouve Tamquian ou « Lieu de la Multitude », cité d'origine huaxtèque où les archéologues ont fait de nombreuses trouvailles, surtout de *monos*, « singes » ou « bonshommes », c'est-à-dire de grossières effigies humaines[2]; chaque fouille ramène au jour des poteries peintes.

ÉTATS « INTERNES » DE ZACATECAS, AGUASCALIENTES, SAN-LUIS POTOSI.

Les États du Centre « ou internes », qui se relèvent en terrasses vers l'angle méridional du plateau de l'Anahuac, sont, en proportion de leur surface, beaucoup plus peuplés que les États du Nord, grâce à la surface plus accidentée du sol, à une plus grande abondance d'eau et à une richesse de végétation bien supérieure. Pourtant l'aspect des plaines arides du Nord se maintient encore sans beaucoup de changements jusque vers le milieu des États de Zacatecas et de San-Luis Potosi : des noms de lieux nombreux, tels que rio Salado, Salitre, Laguna Seca, Pozo Hondo, témoignent de la nature du sol et des eaux, et maints villages, dits Mezquite ou Mezquital, doivent leur appellation aux fourrés d'arbustes épineux qui les entourent. Quand on arrive des États-Unis par la voie ferrée du Centre Mexicain, c'est à la ville de Fresnillo seulement que la nature présente une apparence nouvelle. En effet, cette ville est située à 2200 mètres d'altitude, précisément sur le seuil de partage entre les eaux qui descendent au nord vers les bassins fermés du Bolson de Mapimi et celles qui coulent au Pacifique par les affluents du rio Lerma. De la cime du cerro de Proaño, qui domine la ville d'une centaine de mètres,

[1] Villes principales des trois provinces du nord-est, Coahuila, Nuevo-Leon, Tamaulipas, avec leur population municipale, d'après le recensement de 1877 :

COAHUILA.	
Saltillo	18 490 hab.
Parras de la Fuente	12 600 »
NUEVO-LEON.	
Monterey	35 460 hab.
Doctor Arroyo	13 550 »
Linarès	10 850 »
Montemorelos	10 570 hab.
Cadereyta-Jimenez	9 400 »
TAMAULIPAS.	
Tula de Tamaulipas	14 750 hab.
Matamoros	13 750 »
Tampico	11 680 »
Ciudad-Victoria	7 760 »

[2] Eduard Seler, *Reisebriefe aus Mexiko*.

la vue s'étend sur les vallées qui s'enfuient au sud vers les terres tempérées et les terres chaudes. Le cerro de Proaño est percé de galeries profondes, d'où l'on extrait le minerai d'argent.

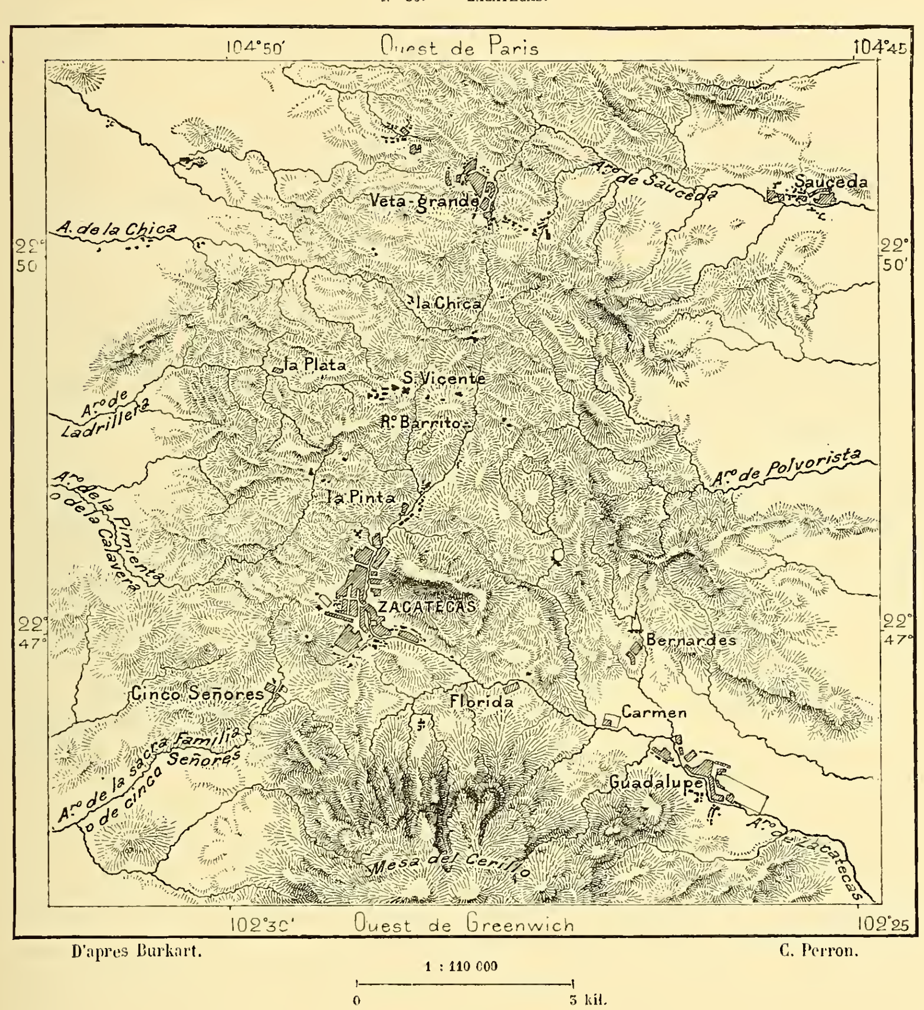
Zacatecas, — en nahuatl la « Ville des Herbes », — la capitale de l'État et de l'ancien pays des Zacatèques, est, par la date de la construction, l'une des premières cités du Mexique : Nuño de Guzmán la fonda dès l'année 1540. La ville occupe un ensemble de ravins profonds et sinueux, que commandent au nord-est les escarpements porphyriques de la Bufa, terminés par une forteresse et une église; d'autres parois rocheuses resserrent la ville, sillonnées de crevasses d'où les pluies descendent en cascades pour gonfler la rivière naissante, tributaire du rio Lerma. Zacatecas doit sa richesse aux mines d'argent que renferment des montagnes porphyriques et schisteuses à bancs de calcaire et de quartz; la mine de San-Bérnabi, exploitée depuis trois siècles et demi, n'est pas encore épuisée. Les filons les plus riches se trouvent pour la plupart, non dans les ravins et sur les pentes douces des montagnes, mais dans les endroits les plus escarpés et même sur les arêtes déchirées des sommets[1] : ainsi la *veta grande*, ou « grosse veine », orientée du nord-ouest au sud-est, à 5 kilomètres au nord de Zacatecas, est encastrée dans une haute crête de 2617 mètres en altitude, portant les usines et les nombreuses constructions d'un village de mineurs. L'hôtel des monnaies de Zacatecas a livré depuis 1810 pour une somme de plus de 1700 millions de francs en or et en argent; pendant la décade de 1878 à 1888, la frappe moyenne de la monnaie, presque uniquement en piastres d'argent, a été de 28 750 000 francs. La petite ville minière de Sombrerete, située à 200 kilomètres environ au nord-ouest de Zacatecas, sur la route de Durango, possédait aussi un hôtel des monnaies, fermé depuis l'époque coloniale. Au temps de Humboldt, la « veine noire » de Sombrerete était celle qui, de toute l'Amérique, avait donné aux mineurs la plus forte quantité de métal. Un village peu éloigné de Sombrerete porte le nom de Chalchihuites ou « Émeraudes », dû aux trouvailles de pierres vertes qui ressemblent au jade et qui étaient extrêmement appréciées par les anciens Aztèques.

La région de Zacatecas est riche en curiosités naturelles. Plusieurs petits lacs contiennent du carbonate de soude, et quelques-uns de ces étangs ont une forme bizarre, celle de gouffres d'effondrement, aux parois verticales : l'eau s'élève et s'abaisse suivant les saisons dans ces espèces de puits, mais elle ne tarit jamais[2]. Des sources thermales jaillissent en plusieurs endroits,

[1] Alex. de Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*.
[2] Posselt, *Kreuz- und Querzüge durch Mexico*.

notamment au sud-est de Zacatecas, près de la ville d'Ojo Caliente ou « Font Chaude. La capitale d'un petit État, presque entièrement enclavé dans celui de Zacatecas, Aguascalientes, — Aguas Calientes ou « Eaux Chaudes », — est aussi une station thermale fréquentée, en même temps

N° 36. — ZACATECAS.



D'après Burkart. C. Perron.

1 : 110 000

0 5 kil.

qu'une gracieuse cité aux boulevards ombreux. Les eaux de la source sont sulfureuses et leur température varie de 25 à 38 degrés.

Les Zacatèques et les autres peuplades indiennes de la contrée avaient laissé des monuments de leur civilisation, que le temps et la main des Espagnols ont détruits pour la plupart. A une cinquantaine de kilomètres au sud-sud-ouest de Zacatecas, près de Villanueva, une colline de tufs, déjà sculptée naturellement en falaises circulaires, qui lui donnent l'aspect d'un

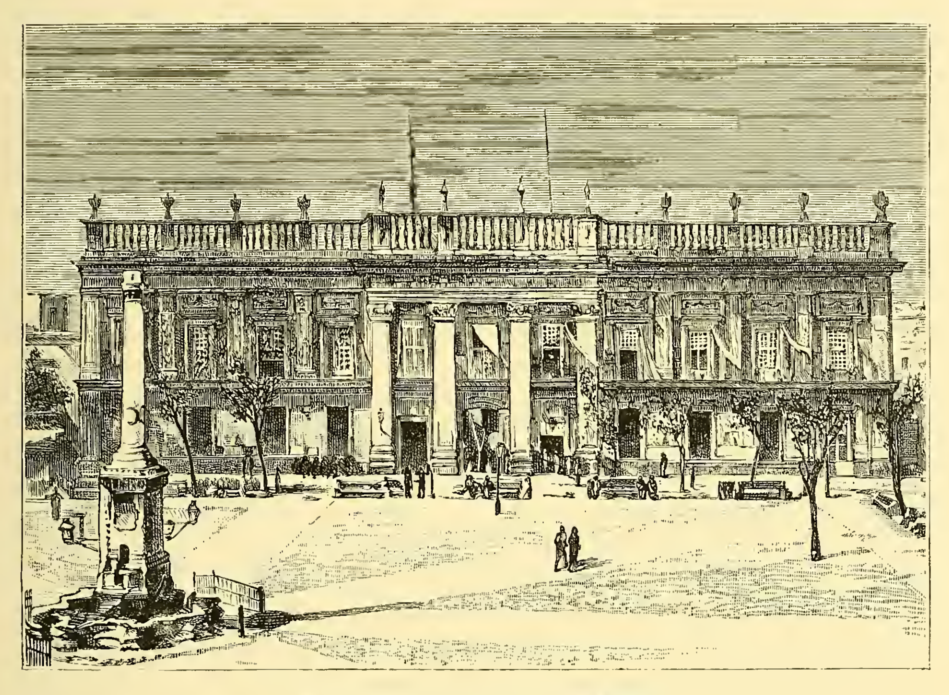
plateau fortifié, porte un ensemble de constructions qui durent avoir autrefois un aspect grandiose : ce rocher est généralement désigné sous le nom de Cerro de los Edificios et les ruines sont dites de la Quemada ou de la « Brûlée », d'après une hacienda peu distante. Les archéologues y ont reconnu des palais et autres habitations, une forteresse, un temple, une pyramide qui portait la statue d'un dieu; mais ce que la Quemada présente encore de plus beau est la succession de gradins où les spectateurs s'asseyaient par milliers pour contempler les fêtes et les sacrifices; maintenant le promeneur solitaire n'y voit plus que ruines et broussailles. Les vestiges de constructions se rencontrent sur un espace évalué à 180 kilomètres carrés. D'après Clavigero, le Cerro de los Edificios ne serait autre que le fameux Chicomoztoc des légendes, les « Sept Cavernes », d'où les Aztèques commencèrent leur exode vers l'Anahuac. Une autre ville antique, jadis capitale de la confédération des peuplades du Nayarit, est située à une centaine de kilomètres au sud-ouest de la Quemada, dans une vallée latérale du rio Lerma : on y voit encore les ruines d'une forteresse et d'un temple dominant la plaine. Le nom de Teul, que porte l'ancienne ville, est le même que Teol, l'appellation aztèque du Dieu Soleil[1].

L'État de San-Luis Potosi correspond à celui de Zacatecas par l'aspect physique et par sa forme en double versant, l'un qui s'incline vers les dépressions du nord, l'autre qui regarde le Golfe et appartient au bassin du Pánuco : c'est, comme Zacatecas, l'un des États miniers les plus productifs de la république; mais son importance agricole et industrielle s'accroît d'année en année et représente maintenant un revenu supérieur à celui du minerai d'argent. Même la haute ville de Catorce, située dans les régions arides du nord de l'État, à 2679 mètres d'altitude, commence à s'enrichir par la vente de la fibre d'ixtli. Presque tout l'argent que frappe l'hôtel des monnaies de San-Luis, soit de 2 à 3 millions de piastres par an, vient des mines de Catorce. Cette ville, ainsi nommée, dit-on, à la suite du meurtre de « quatorze » soldats, est située dans une étroite gorge, sur un ancien éboulis de rochers; les riches filons de la montagne voisine, la pyramide à double cime, dite Cerro del Fraile, ne furent découverts qu'en 1773, et la ville s'éleva aussitôt sur cet amas de pierres écroulées. Le principal groupe d'habitations, devenu maintenant la cinquième cité de l'État, s'est fondé plus à l'est, dans une plaine d'accès facile : c'est la ville de Matehuala.

San-Luis, distingué de tant d'autres San-Luis par le surnom de Potosi,

[1] *Archives de la Commission Scientifique du Mexique*, tome III.

que lui valut sa richesse minière, mais qu'elle ne mérite plus, puisque la fameuse mine de San-Pedro et la plupart des exploitations des alentours sont abandonnées, est bâti sur l'emplacement de l'antique Tangamanga des Chichimèques, dans une dépression qui s'ouvre, à 1890 mètres d'altitude, sur le rebord du plateau ; les eaux qui découlent de cette région descendent par le rio Verde dans le courant du Pánuco. Une ceinture de jardins entoure complètement la ville et la cache aux regards : on ne voit que les tours et les coupoles de nombreuses églises émergeant de la verdure des promenades



SAN-LUIS POTOSI. — PALAIS DU GOUVERNEMENT.
Gravure extraite du *Voyage au Mexique*, par J. Leclercq.

et des places. San-Luis Potosi est encore d'aspect tout à fait espagnol. Au Mexique, du moins dans les parties du territoire où la population n'est pas en grande majorité de race purement indienne, toutes les maisons se ressemblent par le mode de construction; elles ont pour modèles les premiers édifices que bâtirent les Espagnols lors de la conquête : on dirait qu'à cet égard il n'y a pas eu de changement depuis Cortès, et en effet aucune modification ne se produisit dans les arts et métiers mexicains pendant la période de la domination espagnole. En dehors des quartiers commerçants des grandes cités et des faubourgs, habités par les étrangers, la physionomie des villes est d'une complète uniformité; les constructions sont en pierre, et le rez-de-chaussée, surmonté ou non d'un étage, est

percé d'un large corridor donnant accès dans le *patio*, cour ornée de fleurs et d'arbustes, entourée de galeries sur lesquelles donnent tous les appartements de la maison ; les chambres les plus élégamment meublées regardent sur la rue par de hautes ouvertures grillées formant baie en dehors de la façade.

Le chef-lieu de l'État de San-Luis fut aussi, comme Monterey, Chihuahua, Paso del Norte, l'une des capitales du gouvernement errant de la République Mexicaine pendant l'invasion française. Déjà privée des mines qui l'avaient enrichie au siècle précédent, elle avait alors perdu la moitié de sa population. L'ouverture du chemin de fer de Vera-Cruz à México détourna aussi une grande partie de son commerce vers le sud et diminua de nouveau le nombre de ses habitants ; mais la voie ferrée de Tampico lui donne enfin une issue directe vers la mer et assure à ses résidents un accroissement considérable d'industrie et de commerce : céréales, fruits, légumes, fibres textiles, boissons fermentées tirées du maguey ou autres végétaux de la même famille, San-Luis produit tout en abondance. Les citoyens de cette ville, réputés pour leur initiative et leur énergie, comptent faire prendre à leur ville au moins le deuxième rang et peut-être même rivaliser un jour avec México. Par ses écoles, ses sociétés savantes et son institut scientifique, San-Luis est également l'une des cités importantes de la République Mexicaine. Les villes les plus populeuses et les plus actives de l'État après San-Luis : Rio Verde, Santa-Maria del Rio, Ciudad del Maiz, se pressent dans la partie sud-orientale de l'État, sur les pentes du plateau qui s'inclinent vers Tampico. La ville minière de Guadalcazar, au nord-est de San-Luis, dans une région calcaire où les eaux s'enfuient, par des bétoirs ou *sumideros*, en des galeries souterraines, est maintenant une ville déchue. Au nord-ouest, Salinas est, ainsi que le dit son nom, riche en mines de sel gemme et en lagons salins, les plus activement exploités de la république[1].

[1] Villes principales et cités historiques des provinces « internes » de Zacatecas, Aguascalientes et San-Luis Potosi, avec leur population « municipale », d'après le recensement de 1877 :

ZACATECAS.		SAN-LUIS POTOSI.	
Zacatecas	30 120 hab.	San-Luis Potosi	69 900 hab.
Fresnillo	28 600 »	Rio-Verde	26 035 »
Ciudad-Garcia	25 900 »	Santa-Maria del Rio	24 230 »
Pinos	23 770 »	Ciudad del Maiz	23 850 »
Sombrerete	18 060 »	Matehuala	21 350 »
Guadalupe (faubourg de Zacatecas)	15 375 »	Catorce	17 820 »

AGUASCALIENTES.	
Aguascalientes	65 860 hab.

VERSANT DU LERMA, GUANAJUATO, JALISCO ET TEPIC, COLIMA, MICHOACAN.

La division politique par États ne coïncide nullement avec les limites naturelles; les frontières actuelles ont été fixées sous le régime espagnol d'après la distribution des peuplades et des langues, d'après les influences religieuses et administratives et surtout les intérêts des grands propriétaires européens ou créoles. Cependant une certaine coïncidence fortuite peut se produire dans le groupement des États et dans l'ensemble de leurs conditions physiques. C'est ainsi que les quatre États de Guanajuato, de Jalisco, avec le territoire de Tepic, de Colima et de Michoacan, constituent une région naturelle assez distincte, c'est-à-dire le bassin du rio Lerma et d'autres cours d'eau qui descendent du versant oriental de l'Anahuac vers le Pacifique. Ces contrées, où s'étagent les trois climats, terre froide, terre tempérée et terre chaude, ont une grande richesse de productions diverses; mais elles ne possèdent pas encore les mêmes avantages que le versant oriental du plateau mexicain pour l'exportation des denrées, les ports du littoral de la mer du Sud n'étant pas (1890) reliés à l'ensemble du réseau. La population, relativement dense, puisqu'elle s'élève à 19 individus par kilomètre carré, s'est notablement accrue dans les dernières décades.

Parmi ces États, le Guanajuato, qui est le plus rapproché de la capitale, le mieux pourvu de voies de communication, et celui où les blancs ont fait souche depuis le plus long temps, est aussi le plus riche et le plus peuplé en proportion de son étendue. Guanajuato, la capitale, est une de ces villes que la recherche de l'or a fait surgir du fond d'un étroit ravin entre des roches nues et déchirées. A 2051 mètres de hauteur moyenne, elle serpente dans la gorge, accessible seulement par une route sinueuse. Les maisons aux toits plats se superposent comme des amas de dés jetés au hasard; des ruelles escaladent en lacets les pentes des montagnes nues où ne croissent que des cactus et des plantes basses; au sommet d'un rocher se dresse une vieille forteresse, le Castillo de Granaditas, transformée en prison; des villages de mineurs se montrent çà et là sur les escarpements, et les usines se voient sur les terrasses ou dans les fonds. Un de ces groupes industriels est la fameuse Valenciana. En cet endroit, la *veta madre* ou « veine mère » de Guanajuato, qui nulle part n'a moins de 9 mètres en largeur et, en certains endroits, offre une puissance de plus de 50 mètres, forme d'énormes amas de minerai argentifère, d'où l'on extrayait annuellement, de 1768 à 1810, plus de 58 000 000 de francs. C'est la plus profonde

du Mexique, car elle descend à 622 mètres de la surface; mais depuis la guerre de l'Indépendance elle s'est remplie d'eau, et c'est en vain que des compagnies anglaises ont à diverses reprises tenté de recommencer le travail d'extraction : on a calculé qu'il y reste encore pour une valeur de 7 à 8 milliards[1]. Les blocs les plus riches que l'on retire des mines encore exploitées sont pulvérisés et soumis aux procédés chimiques pour la purification du métal, tandis que le minerai relativement pauvre est employé aux constructions, ou jeté en tas hors des villages de mineurs. Si les métaux précieux devaient un jour reprendre et dépasser leur valeur actuelle, on ne manquerait pas de démolir les masures informes des hameaux d'exploitation, afin d'extraire le minerai d'argent ramifié en veines dans les matériaux de bâtisse. La Luz, ville située à une faible distance au nord-ouest, dans le groupe des montagnes du Gigante, est aussi entourée de gisements miniers. Actuellement, l'hôtel des monnaies de Guanajuato frappe chaque année pour une valeur de 23 650 000 francs, dont plus de 4 millions d'or, et le reste en argent, provenant presque en entier des mines environnantes. Les mines de Guanajuato sont devenues fameuses dans la physiographie par les mugissements souterrains qu'on y a fréquemment entendus. En 1784 ils furent si violents, que les habitants s'enfuirent, bien que le tonnerre souterrain ne fût accompagné d'aucun tremblement de terre[2]. Une des montagnes de cette contrée est le Bramador ou le « Mugissant ».

Guanajuato est une des cités historiques de la guerre d'indépendance. C'est là que, en 1810, les insurgés, aidés d'une vingtaine de mille Indiens, armés seulement de couteaux et de bâtons, firent leur premier siège et remportèrent leur première victoire; le butin fut énorme, de 25 millions dans la seule forteresse. La petite ville de Dolores, dont Hidalgo, le chef de l'insurrection, était le curé, se trouve à une quarantaine de kilomètres au nord-est de Guanajuato : depuis le triomphe de la Révolution, elle a pris le nom de Dolores Hidalgo. Chaque État a sa ville ou son village de Hidalgo; les autres patriotes ou soldats fameux, Morelos, Abasolo, Rayon, Allende, Matamoros, Guerrero, sont honorés de la même manière dans la nomenclature géographique du pays; à mainte dénomination d'origine espagnole s'est substituée une appellation nouvelle, tirée du panthéon politique des Mexicains.

Une autre ville de l'État rivalise en population avec Guanajuato : c'est Leon de los Aldamas, située comme la capitale sur un des hauts affluents

[1] S. Ramirez, *Riqueza mineral de México.*
[2] Virlet d'Aoust, *Coup d'œil sur la topographie et la géologie du Mexique.*

GUANAJUATO. — VUE PANORAMIQUE.

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Claine, communiquée par la Société de Géographie.

de la rivière Lerma, mais dans une position beaucoup plus facile d'accès et sous un climat plus agréable. La ville, dominée au nord par le groupe des montagnes du « Géant », s'étend dans une plaine fertile et bien cultivée, à l'extrémité nord-occidentale de la zone d'alluvions qui, sous le nom de Bajio, traverse en croissant tout l'État de Guanajuato. Leon, qui n'a jamais été capitale, malgré le nombre de ses habitants, est une cité plébéienne où le travail fut toujours en honneur : elle possède de nombreuses manufactures, et c'est de là surtout que les riches cavaliers mexicains font venir les selles et les harnachements de leurs montures; Leon possède aussi des fabriques de lainages et d'étoffes de coton; mais sa population, longtemps maintenue dans une grande ignorance, suivit toujours docilement son clergé dans les dissensions civiles. Le chemin de fer qui parcourt le Bajio, et dont un embranchement va rejoindre Guanajuato, passe devant presque toutes les villes importantes de l'État : Silao, que domine la Sierra de Cubilete, riche en mines d'argent et en sources thermales; Irapuato; Salamanca, où l'on tisse des cotonnades; Celaya, ville de bains et centre manufacturier, surtout pour la fabrication des draperies, des tapis, des savons et la préparation des cuirs. San-Miguel Allende, ou simplement Allende, autre ville industrielle, qui date des premiers temps de la conquête, est située dans une plaine tributaire du Bajio, à l'est de Guanajuato. Salvatierra et Valle-Santiago occupent des fonds du plateau, parsemé de lacs, qui s'étend au sud vers le Michoacan.

Le rio Lerma, qui passe à Salamanca dans le bassin, jadis lacustre, du Bajio, puis contourne au sud le massif du San-Gregorio, parcourt une deuxième vallée très large, avant de se perdre dans le lac de Chapala. La Piedad, puis la Barca, entourées de nombreux villages, se sont élevées au bord du fleuve, et dans l'intérieur, vers le sud, se trouve la ville d'Ixtlan, avec ses volcans de boue boursouflant la campagne par centaines. A l'ouest, sur les bords du vaste bassin lacustre, il n'y a point de grande ville : Chapala même, sur la rive septentrionale, n'est qu'un bourg écarté des voies de communication. A l'est de cette ville on aperçoit l'île de Mexcal, dans laquelle, d'après Orozco y Berra, Lucien Biart et d'autres auteurs, il faudrait voir la mythique Aztlan, d'où les Nahua tirent leur origine. En 1812, les Indiens des rivages environnants se réfugièrent, sous la conduite d'un curé, dans l'île de Mexcal et s'y défendirent pendant cinq années contre toutes les attaques des Espagnols; lorsqu'ils se rendirent, ils n'étaient plus que deux cents, le dixième des premiers fugitifs[1].

[1] Lyon, *Mexico*.

Plus tard on fit un bagne de cette île, qui rappelle de si glorieux souvenirs.

La capitale du Jalisco, Guadalajara, est située à une vingtaine de kilomètres de la rive gauche du fleuve, sur un plateau où ne coulent que de faibles ruisselets : son altitude moyenne est de 1552 mètres. Fondée aux premiers temps de la conquête, en 1542, mais bientôt déplacée, elle a toujours été l'une des villes considérables du Mexique, grâce à sa position géographique comme lieu de convergence des routes qui se dirigent des ports de la mer du Sud vers le plateau. Sa population, qui souvent se mit à la tête de l'opposition contre México, était déjà de 20 000 habitants au commencement du siècle ; elle dépasse actuellement le nombre de 100 000 avec ses faubourgs industriels : la cité mexicaine a singulièrement distancé la ville espagnole d'après laquelle elle a été nommée. Comme centre minier, Guadalajara ne peut se comparer à Zacatecas ou Guanajuato ; mais elle a pourtant une certaine importance, puisque la frappe annuelle en pièces d'argent est de 6 à 7 millions de francs dans son hôtel des monnaies. Mais c'est comme entrepôt de denrées agricoles et comme ville manufacturière pour la fabrication des étoffes, surtout des *rebozos*, du papier, de l'amidon, des cigares, pour les fonderies et les verreries, que Guadalajara a pris le deuxième rang parmi les cités de la république ; c'est aussi la ville des *dulces*, dragées et confitures. Les sources qui alimentaient la cité étant devenues insuffisantes depuis que le nombre des habitants s'est accru en de telles proportions, on a proposé d'amener à Guadalajara un canal dérivé du rio Lerma, en amont de la cataracte de Juanacatlan. Cet aqueduc servirait aussi à distribuer la force motrice dans les usines de la cité. M. Luis Martinez[1] a même proposé de donner au canal une largeur et une profondeur suffisantes pour les chalands et d'en régler le cours par des écluses : Guadalajara deviendrait le port du lac de Chapala par la partie navigable du rio Lerma. Les villas de plaisance des riches habitants de Guadalajara sont éparses pour la plupart à quelques kilomètres à l'ouest sur les collines de San-Pedro. A l'est, on traverse le rio Lerma, large en cet endroit de 164 mètres, sur le pont de Totolotlan, de construction espagnole ; plus loin, la route franchit un affluent septentrional du Lerma sur le fameux pont de Calderon, où les insurgés perdirent leur première bataille, que l'on crut longtemps devoir être décisive. Dans le voisinage, entre les villes de Zapotlanejo et Tepatitlan, se voit encore la pyramide ruinée d'un temple, le « *cerrito* de Montezuma ».

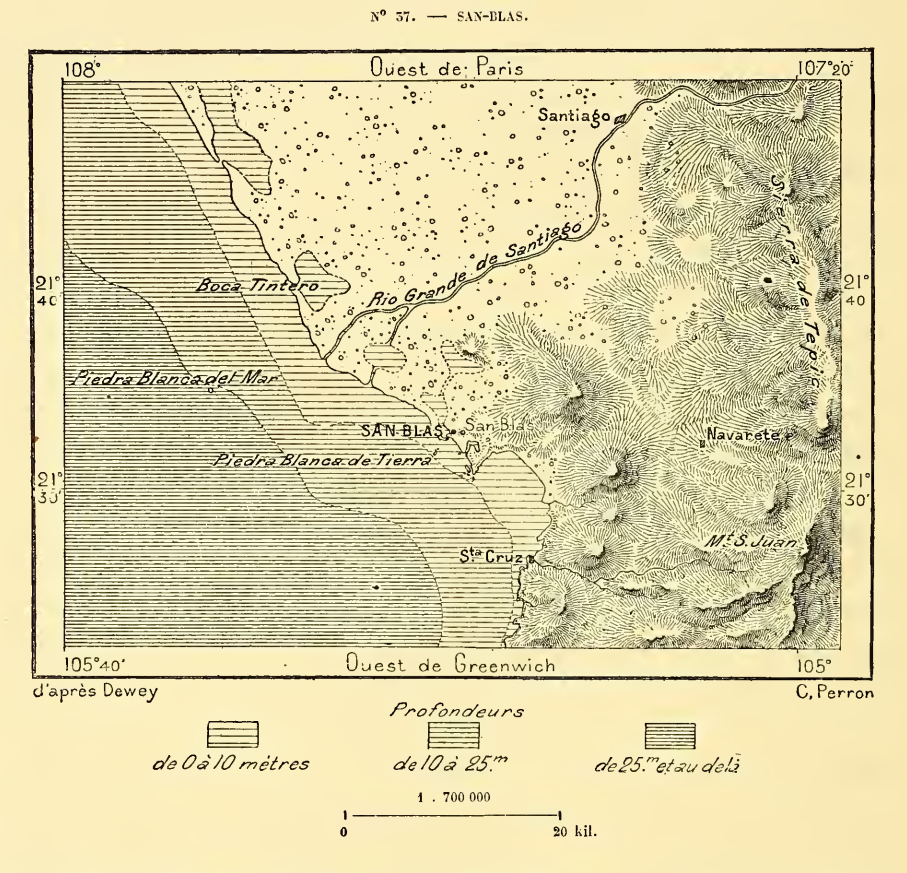
[1] *Informes y documentos relativos á Comercio*, julio 1886.

La ville de Lagos, située au nord-est de Guadalajara, sur un affluent du fleuve, se trouve dans un angle de l'État, à moitié chemin entre Aguascalientes et Guanajuato; par sa position géographique, elle semble devoir être un intermédiaire naturel entre plusieurs États du plateau, et ses marchés sont en effet très fréquentés, mais beaucoup moins que la foire annuelle d'une cité voisine, située plus bas, dans un fond de la vallée, San-Juan de los Lagos : ce fut autrefois le Beaucaire du Mexique. La ville de Bolaños, moins populeuse que Lagos, mais plus importante jadis à cause de ses mines, est située, comme Lagos, sur un des affluents septentrionaux du rio Lerma, le rio Jerez, mais dans une région difficile d'accès, à l'issue d'un défilé grandiose que dominent des roches à pic. Des peuplades indépendantes se sont longtemps maintenues dans les forteresses naturelles de cette contrée et on y voit encore des vestiges nombreux de leur séjour. Le manque de routes oblige les voyageurs à contourner la haute sierra de Nayarit pour se rendre, soit à l'ouest vers Tepic ou San-Blas, soit au nord vers Culiacán ou Durango. Au sud de Bolaños et de l'autre côté du Lerma, au pied d'une haute muraille de rochers, s'est bâtie la ville de Tequila, renommée dans tout le Mexique par son eau-de-vie de maguey, simplement désignée du nom de la ville, *tequila*.

La cité de Tepic, capitale d'un territoire distinct, est située, comme Guadalajara, à une certaine distance au sud du rio Lerma, dont elle commande, pour ainsi dire, le cours inférieur. La salubrité de Tepic, bâtie à 900 mètres d'altitude, au milieu de vergers et de jardins, sur le rebord d'un plateau de pierre ponce, d'où l'on voit la mer à ses pieds, a fait la prospérité de la ville : un lieu de villégiature et un sanatoire devaient compléter les ports du littoral malsain où viennent se déposer les alluvions du rio Lerma. Lorsque le conquérant Nuño de Guzmán vint s'établir dans le pays, il avait fait choix d'un autre endroit, situé à une vingtaine de kilomètres plus au sud, mais également sur le rebord du plateau et à la même distance de la mer : là s'éleva la ville de Compostela, qui fut longtemps le centre stratégique de tout le Mexique occidental, mais n'est plus aujourd'hui qu'un village déchu. L'ancien bourg indien de Jalisco ou « Ville des Cendres », qui a donné son nom à l'État dont Guadalajara est le chef-lieu, se voit à 7 kilomètres au sud de Tepic, sur les pentes du cerro San-Juan, couvertes de pierrailles volcaniques. On y a trouvé des restes de constructions, des poteries et divers objets antiques. Une femme régnait à Jalisco lorsque les Espagnols en firent la conquête.

Le village de Santiago, bâti à l'issue des gorges de montagnes, là où le rio Lerma, appelé aussi rio Grande de Santiago, entre dans les plaines du

littoral, a perdu toute valeur maritime; les navires de mer d'un plus fort tirant d'eau que ceux dont se servaient les conquérants espagnols, ne peuvent plus forcer le seuil périlleux du fleuve pour en remonter le cours jusqu'à un port intérieur. L'entrepôt maritime actuel, San-Blas, est situé au sud des terres alluviales apportées par le fleuve, à peu de distance des escarpements qui se redressent vers le plateau de Tepic ; naguère une



N° 37. — SAN-BLAS.

des branches latérales du Lerma se déversait dans le havre de San-Blas : on l'obstrua pendant la guerre de l'Indépendance[1], et depuis cette époque elle est restée fermée. Le port est bien abrité des vents, mais le goulet en est étroit et sa profondeur à marée basse n'est pas même de 4 mètres. Tel quel, le port de San-Blas est le plus fréquenté par les marins sur la côte occidentale du Mexique, entre Mazatlan et Acapulco. L'ancienne ville, celle où résidaient, lors de la domination espagnole, les trafiquants des Philippines, s'élevait au-dessus du port sur un bloc de basalte noir, acces-

[1] Duflot de Mofras, *Exploration de l'Orégon*.

sible seulement du côté de la terre. Détruite pendant les guerres intestines du Mexique, elle n'est plus qu'une ruine presque entièrement recouverte de végétation ; la San-Blas actuelle, descendue du rocher sur la rive, se compose d'un groupe de maisons et de paillotes, ombragées de cocotiers et habitées surtout par des gens de couleur[1].

Le rio Ameca, qui se déverse au sud du golfe de San-Blas dans la bahia Banderas, a donné son nom à la ville principale de son bassin. Ameca et sa voisine Cocula, situées dans une région d'une extrême fertilité, que parsèment des lacs et des fonds jadis lacustres, maintenant desséchés, offriront un jour, lorsque la contrée sera parcourue de routes, une voie plus courte entre le lac Chapala et la mer que le long détour au nord par Guadalajara et Tepic. Mais la bahia Banderas, largement ouverte à la houle, n'a pas de port : la ville de Mascota, qui s'abrite dans un vallon à la base des roches déchirées, dites Bufa de San-Sebastian, n'a sur le littoral pas un seul village qui lui serve de « marine ». Il faut longer la côte à plus de 100 kilomètres au sud avant de trouver un mouillage devant le petit port de Chamela, qui fait quelque commerce en bois de teinture. Deux autres échancrures de la côte, qui s'ouvrent plus loin vers le sud-est, la baie Tenacatita et celle de Navidad, reçoivent des caboteurs. Dans l'histoire des premières navigations du Pacifique, Navidad fut choisie comme port d'embarquement par des explorateurs de la mer du Sud.

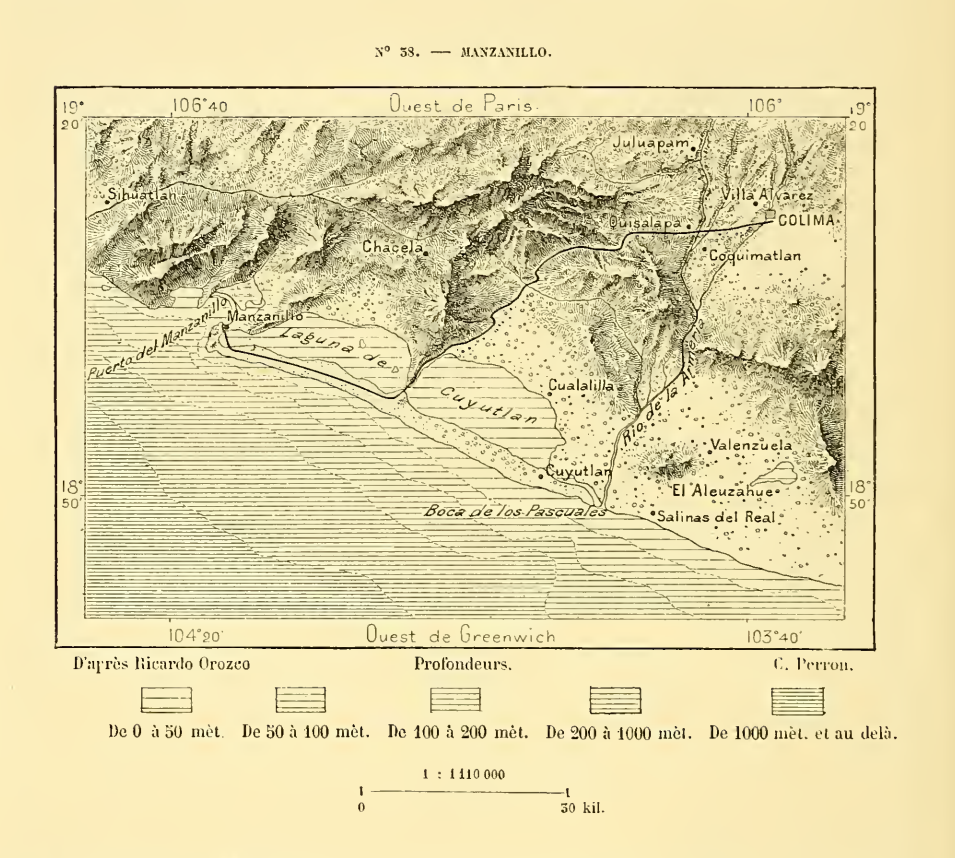
Au sud du lac Chapala, les deux villes industrielles et pittoresques de Sayula (1340 mètres) et de Zapotlan (1510 mètres), appelée aussi Ciudad-Guzmán, sont des lieux d'étape sur la route qui mène de Guadalajara à une autre capitale, Colima, l'ancienne Santiago de los Caballeros, fondée par Cortès dès les premiers temps de la conquête. Colima s'élève, à 450 mètres d'altitude, sur les premiers renflements des collines qui, de degré en degré, vont former le piédestal sur lequel se dressent les deux « volcans », le volcan de « Feu » et le volcan de « Neige ». Une rivière, dont les nombreux affluents coulent de profondes barranques rayant les flancs des montagnes, passe à l'ouest de Colima et en arrose les jardins, les caféteries, les plantations de canne à sucre et de cotonniers. Le sol et le climat pourraient faire des campagnes de Colima une des contrées de production les plus riches du monde, mais les procédés agricoles y sont encore restés à l'état primitif. L'industrie locale est assez développée : les Indiennes qui filent et tissent le coton sont d'une adresse extrême et d'un goût très sûr ; les potiers indigènes sont aussi fort habiles, et parmi eux se

[1] Valeur des échanges à San-Blas en 1886 : 8 350 000 francs.

trouvent de véritables artistes qui modèlent des bustes en terre cuite d'une parfaite ressemblance. Pendant la saison des fièvres, Colima est parfois visitée par le fléau, mais d'une manière moins grave que les villages de la plaine ; les riches Colimeños se rendent alors dans leurs *haciendas* des hauteurs, et surtout au village de Tonila, haut perché entre les coupures énormes des pentes, sur une terrasse d'où l'on voit le groupe des volcans dans toute sa majesté.

Le futur chemin de fer qui rattachera ces campagnes au réseau des

N° 38. — MANZANILLO.



voies ferrées du Mexique, est amorcé par une ligne côtière qui part de Manzanillo, l'escale de Colima, et contourne au sud, sur une flèche de sable, le long marigot de Cuyutlan, lagune basse qui s'assèche pendant les chaleurs, et que l'on a proposé de mettre en communication constante avec la mer par la coupure d'un isthme étroit. Le port de Manzanillo, qui s'ouvre dans la côte rocheuse, immédiatement à l'ouest de cet isthme sableux, est large, profond et bien abrité, si ce n'est des vents d'ouest et du sud-ouest, qui soufflent fréquemment pendant la saison des pluies, de mai en octobre. C'est alors la période salubre de l'année, mais pendant les mois

de sécheresse, le climat de Manzanillo est très redouté[1]. A une centaine de kilomètres au sud-est de ce port, des caboteurs visitent une autre crique du littoral, Marnata, non moins insalubre que Manzanillo, et n'offrant presque aucun abri. Entre ces deux escales, des lagunes basses exploitées en salines occupent parfois dans la saison de la récolte de cinq à six mille travailleurs indiens[2].

L'État de Michoacan, dont le nom, disent les historiens, serait dérivé de celui d'un poisson, le *michi*, est une des régions mexicaines qui se sont le plus difficilement fondues avec le reste de la Nouvelle Espagne. Les Tarasques ne s'étaient point soumis aux Aztèques, et leur chef était désigné comme le « Chaussé » par excellence, parce que seul, parmi les princes, il avait le droit de garder ses chaussures devant Montezuma. Fiers de leur antique liberté, les Tarasques accueillirent d'abord les Espagnols comme de simples alliés; trois siècles après, durant la guerre de l'Indépendance, la résistance des bandes indiennes contre les régiments disciplinés d'Europe ne fut nulle part plus vaillante et plus tenace. C'est au bourg d'Apacingan, dans une des basses vallées qui descendent vers le rio Mexcala, que se réunit la première assemblée délibérante des rebelles, transférée plus tard à Zitácuaro, ville de la haute chaîne des monts, située entre Morelia et Toluca : cette ville, dont le nom, disent les étymologistes patriotes, signifie « Lieu de la Résurrection », est désormais surnommée « Héroïque ».

La capitale de l'État porte également une appellation qui remémore les hauts faits de la lutte contre l'Espagne : sous l'ancien régime, elle était nommée Valladolid, comme la grande cité castillane; maintenant elle n'est plus connue que par le nom de Morelia, d'après Morelos, un des héros et martyrs de l'insurrection. Quoique située sur le plateau, dans le bassin du lac Cuitzeo, Morelia est à l'altitude de 1940 mètres seulement; elle occupe, entre deux ruisseaux, une vallée fertile, commandée à l'ouest par la superbe montagne Quinceo, haute de 2664 mètres. La ville, qui resta longtemps à l'écart des grandes voies de communication, est pourtant l'une des mieux bâties et des plus propres du Mexique : elle a de très beaux jardins et une cathédrale précédée de deux tours d'un dessin simple et pur[3]. L'embranchement de voie ferrée qui rattache Morelia au réseau mexicain est l'un des plus pittoresques de l'Anahuac : il longe les bords du lac de Cuitzeo, ceint de montagnes, de prairies et de bois. A l'ouest de ce magni-

[1] Valeur des échanges à Manzanillo en 1886 : 5 450 000 francs.
[2] Xántus, *Scottish Geographical Magazine*, February 1890.
[3] Jules Leclercq, *Voyage au Mexique*.

fique bassin, jadis plus étendu, d'autres lacs, dont l'un reflète dans ses eaux les maisons de Purúandiro, sont parsemés entre les montagnes et le cours du Lerma. Zamora, Ixtlan, Jiquilpan sont les villes les plus populeuses de la partie sud-occidentale du Michoacan, voisine du lac Chapala.

Au sud-ouest de Morelia le chemin de fer se continue vers Pátzcuaro, qui fut la capitale de la contrée immédiatement après la conquête, jusqu'en 1541, époque où les Espagnols fondèrent Valladolid. Pátzcuaro avait elle-même succédé en 1520 à Tzintzontzan ou Huitzizila, la « Ville du Colibri », résidence du souverain, autour duquel, dit la légende, se groupaient quarante mille sujets; l'évêque Vasco de Quiroga fit émigrer les fidèles de l'ancienne ville dans la nouvelle, située à une faible distance, sur une terrasse d'où l'on voit le lac de Pátzcuaro, à 4 kilomètres environ. Tzintzontzan existe encore, mais n'est guère plus qu'un village, tandis que Pátzcuaro, le « Lieu des Délices »[1], est devenue ville populeuse. Des buttes éparses dans le voisinage recouvrent, dit-on, les ruines de temples et de palais. Les Indiens de la contrée ont conservé leur habileté pour la fabrication d'objets en plumes de colibri et d'autres oiseaux.

Au bord du lac de Pátzcuaro, on est encore à 2200 mètres au-dessus de la mer, mais à peu de distance au sud on atteint le rebord du plateau, pour descendre rapidement vers la mer par Tacámbaro, Ario, Uruapan[2] ou telle

[1] « Lieu des Temples », d'après Brasseur de Bourbourg.

[2] Villes les plus populeuses et cités historiques des États du versant occidental, avec leur population municipale, d'après le recensement de 1877 :

GUANAJUATO.	
Leon (de los Aldamas)	80 075 hab.
Guanajuato	58 250 »
Dolores-Hidalgo	44 980 »
Allende (San-Miguel de)	39 290 »
Silao	32 740 »
Celaya	28 340 »
Irapuato	27 700 »
Salamanca	24 000 »
Salvatierra	23 960 »
Valle-Santiago	22 900 »
Abasolo	21 760 »
La Luz	14 670 »
JALISCO.	
Guadalajara (1888)	105 000 hab.
Lagos (de Moreno)	42 320 »
Sayula	26 360 »
Tepatitlan	23 650 »
La Barca	22 890 »
San-Juan de los Lagos	18 650 »
Zapotlan el Grande (Ciudad-Guzmán)	15 420 »
Ameca	13 420 hab.
Santiago	8 520 »
Tequila	6 800 »
Compostela	6 720 »
Bolaños	5 520 »
TEPIC.	
Tepic	24 790 hab.
San-Blas	5 520 »
COLIMA.	
Colima	38 420 hab.
Manzanillo	4 040 »
MICHOACAN (DE OCAMPO).	
Morelia	38 550 hab.
Puruándiro (de Calderon)	27 650 »
La Piedad (de Cabadas)	18 900 »
Zamora	14 640 »
Tacámbaro	12 630 »
Ario (de Rosales)	12 560 »
Ixtlan	12 250 »
Uruapan (del Progreso)	11 640 »
Pátzcuaro	11 630 »
Zitácuaro (de la Independencia)	11 520 hab.



MORELIA. — VUE PRISE DANS UNE RUE.

Dessin de Barclay, d'après une photographie de M. Claine, communiquée par la Société de Géographie.

autre ville située dans une des vallées latérales du rio Mexcala. Près d'Ario, qui se trouve à plus de 2000 mètres d'altitude, en vue de la cime du volcan de Tancítaro, le village de Caninzio était naguère habité par un groupe de colons français qui acclimatèrent dans le pays de nombreuses espèces d'arbres, à fruits et d'agrément : le vin qui se fabriquait dans la colonie de *Francia* ou « Petite France » était renommé jusqu'à México. Mais l'invasion du pays par les troupes françaises, en 1864, souleva les indigènes contre les agriculteurs étrangers et ceux-ci furent obligés de se disperser[1]. Les buttes funéraires ou *ayacates* érigées par les anciens Tarasques sont éparses par centaines aux alentours d'Ario et l'on a découvert dans ces tombes des objets fort curieux de l'industrie préhistorique.

PLATEAU D'ANAHUAC.

QUERÉTARO, HIDALGO, MÉXICO, DISTRICT FÉDÉRAL.

Les divers États qui occupent le plateau d'Anahuac proprement dit, tout en offrant sur leur pourtour des brèches nombreuses par lesquelles les eaux s'écoulent vers l'une ou l'autre mer, mais principalement vers le Golfe, constituent la région la plus productive, la plus riche et la plus populeuse de la République : le nombre des habitants y est de 35 par kilomètre carré, ce qui représente à peu près la moitié de la densité kilométrique française. Ainsi le centre de gravité de la nation mexicaine ne s'est pas déplacé depuis les temps de la civilisation toltèque, c'est-à-dire depuis un millier d'années au moins; d'ailleurs il ne peut guère se porter vers une autre partie du Mexique, fût-elle beaucoup plus riche par ses mines, comme le Durango et le Zacatecas, ou par sa flore, comme le Michaocan et l'Oaxaca, car le plateau de México a l'avantage d'être le centre naturel de convergence pour toutes les routes qui viennent du nord, entre le Mississippi et les montagnes Rocheuses, et de dominer en même temps comme une forteresse les deux versants de la contrée.

L'État de Querétaro, dans lequel naissent les premiers affluents du fleuve qui, sous le nom de Pánuco, se déverse dans la mer entre les États de Tamaulipas et de Vera-Cruz, est d'une faible étendue relative et sa partie septentrionale, où se trouvent les villes de Jalpan, Toliman, Cadereyta, n'a qu'une population clairsemée. Les habitants se sont groupés surtout dans la moitié méridionale de l'État, là où commencent d'un côté la grande

[1] Jules Leclercq, ouvrage cité.

plaine du Bajio, tributaire du rio Lerma, et de l'autre les fonds du rio San-Juan, une des branches maîtresses du Pánuco; c'est dans cette vallée que se trouve la ville de San-Juan del Rio, délicieuse « cité des jardins ». La cité de Querétaro, — la « Ville du Jeu de Paume » en tarasque, — est située tout près du seuil de partage entre les deux déclivités, à 1850 mètres d'altitude. Les chroniques en attribuent la fondation aux Otomi, vers le milieu du quinzième siècle, mais toutes ses constructions sont d'origine espagnole; la plus remarquable est un aqueduc de 74 arcades ayant 25 mètres de hauteur au-dessus du ravin; un réservoir récemment aménagé en amont de la ville contient une masse liquide de plus d'un million de mètres cubes. Querétaro est une des villes industrielles du Mexique pour la fabrication des savons et des cigares : ses filatures de coton occupent des milliers de travailleurs. Le *cerro* de las Campanas, qui s'élève à l'ouest de la ville, à la distance de près d'un kilomètre, porte à mi-flanc un petit monument de trois pierres indiquant l'endroit où, en 1867, l'empereur Maximilien et ses deux généraux, Miramon et Mejia, tombèrent fusillés : la loi qu'on leur appliqua était celle que Maximilien avait signée, le 3 octobre 1865, en condamnant à mort les Mexicains combattant pour leur indépendance[1].

L'État désigné du nom de Hidalgo, en mémoire du curé qui le premier appela les Mexicains à la révolte, est de formation récente : jusqu'en 1869 il avait fait partie de l'État de México. De même que l'État limitrophe, Querétaro, il est très inégalement peuplé : la moitié septentrionale, occupée en entier par des montagnes, est la moins habitée : les villes, Zimapan, Jacala, Mextitlan, Huejutla, — ancienne cité des Huaxtèques, — y sont assez éloignées les unes des autres. La population se presse surtout dans les grandes plaines fertiles de la partie méridionale, que domine une région minière très productive. C'est là, près d'Actopán et des bizarres montagnes des « Orgues », que se trouve le chef-lieu, Pachuca, ancienne ville rattachée au réseau mexicain des chemins de fer par un embranchement; près de là les Indiens exploitaient déjà les veines d'or et d'argent avant la conquête. Les Espagnols s'emparèrent de ces mines et poursuivirent les recherches; c'est même dans le voisinage de Pachuca que fut découvert le procédé d'amalgation à froid, dit du *patio*, qui fut ensuite appliqué dans toutes les usines mexicaines. Le groupe minier de Regla, entre Pachuca et Atotonilco, est devenu fameux sous le nom de Real del Monte, modifié récemment en Mineral del Monte : on retira de

[1] Ch. Mismer, *Souvenirs de la Martinique et du Mexique.*

ces gisements pour des centaines de millions d'argent avant l'incendie des boisages et les inondations qui ruinèrent les travaux. Depuis la guerre de l'Indépendance, l'exploitation a été reprise avec des contre-maîtres anglais de la Cornouaille et des milliers de Mexicains; elle dispose d'un matériel de machines très puissantes et fournit à l'hôtel des monnaies de México la plus forte partie du métal qu'il reçoit[1].

Pachuca est située à peu près à moitié chemin entre deux anciennes cités puissantes des Toltèques, Tulancigo et Tula. La première, — la « Petite Tula », — que l'on dit être d'origine plus antique, est bâtie au pied d'un volcan, à l'est du chef-lieu actuel, près de l'extrémité orientale du plateau. Avant la conquête, les Indiens y taillaient en instruments tranchants de toute nature les obsidiennes recueillies dans une montagne voisine, le cerro de las Navajas ou « mont des Couteaux ». Les gisements de cet endroit semblent avoir suffi à la consommation de tout l'Anahuac depuis l'époque préhistorique jusqu'à l'arrivée des Espagnols[2]. Tula, l'antique Tollan ou « Ville des Roseaux », est un village situé dans une campagne charmante qui traverse le chemin de fer de México à Querétaro. On y a trouvé aussi en abondance des ossements d'animaux, des flèches et d'autres armes; mais une découverte plus curieuse est celle des constructions anciennes, que M. Charnay a déblayées au sommet de monticules d'où l'on voit se déployer un immense horizon : ces débris de maisons toltèques seraient ceux de plusieurs temples et d'un palais. Un fait remarquable est que les architectes de Tula employaient dans les édifices les matériaux les plus divers, bois, cailloux, pierres, ciment, mortier, et même la véritable brique cuite, mais non ces *adobes*, — les « toubes » de l'Algérie[3], — briques simplement séchées au soleil, dont les Aztèques ont fait un si grand usage et que les Hispano-Américains emploient pour les bâtisses ordinaires dans le nord de l'Anahuac et jusque dans le Nouveau-Mexique.

L'État de México a perdu ses anciennes dimensions, puisque Hidalgo au nord, Morelos au sud, ont été démembrés de son territoire; en outre, le « District fédéral », qui entoure la capitale, forme une enclave distincte de l'État, et, de même que le district de Columbia aux États-Unis, est sous l'administration directe du Congrès. Quoique réduite à une superficie moindre de moitié que son ancienne étendue, la province possède encore

[1] Frappe annuelle à l'hôtel des monnaies de México, pendant la décade de 1878 à 1888 :

35 600 000 francs, dont 1 million d'or.

[2] Guillemin-Tarayre, *Archives de la Commission Scientifique du Mexique*, vol. III.

[3] J. Dybowski, *Revue de Géographie*, juin 1890.

un vaste territoire qui devrait en être géographiquement séparé, c'est-à-dire les dictricts situés au sud de la chaîne neigeuse, sur le versant dont les eaux s'écoulent au Pacifique par le rio Mexcala. Presque tous les districts montueux sont inhabités, si ce n'est dans les régions minières, comme aux alentours d'Ixtlahuaca; cependant la population est relativement très dense dans l'État, qui, vers son extrémité orientale, forme, pour ainsi dire, la grande banlieue de México. Le chef-lieu, Toluca, n'est pas une des cités importantes de la république : son altitude de 2580 mètres, le climat rigoureux qui en est la conséquence, enfin le manque de communications faciles avec le versant opposé des monts, ont retardé l'accroissement de la ville; mais elle est charmante, bien construite, et ses habitants sont parmi les plus industrieux du Mexique. Une autre ville, Lerma, située à 15 kilomètres à l'est, sur un lac que traverse la rivière naissante appelée aussi Lerma, occupe une position analogue à celle de Toluca. Autour de la « vallée », cultivée en céréales, se déploie l'amphithéâtre des monts dominé au sud par le cône du Nevado de Toluca, aux longues pentes, striées ou drapées de neige vers le sommet. Le col qui passe à l'est de cette montagne a pour gardienne la ville de Tenango, près d'une belle cascade. Tenancingo ou la « Petite Tenango », Tejupilco et Temascaltepec sont les cités principales du versant opposé.

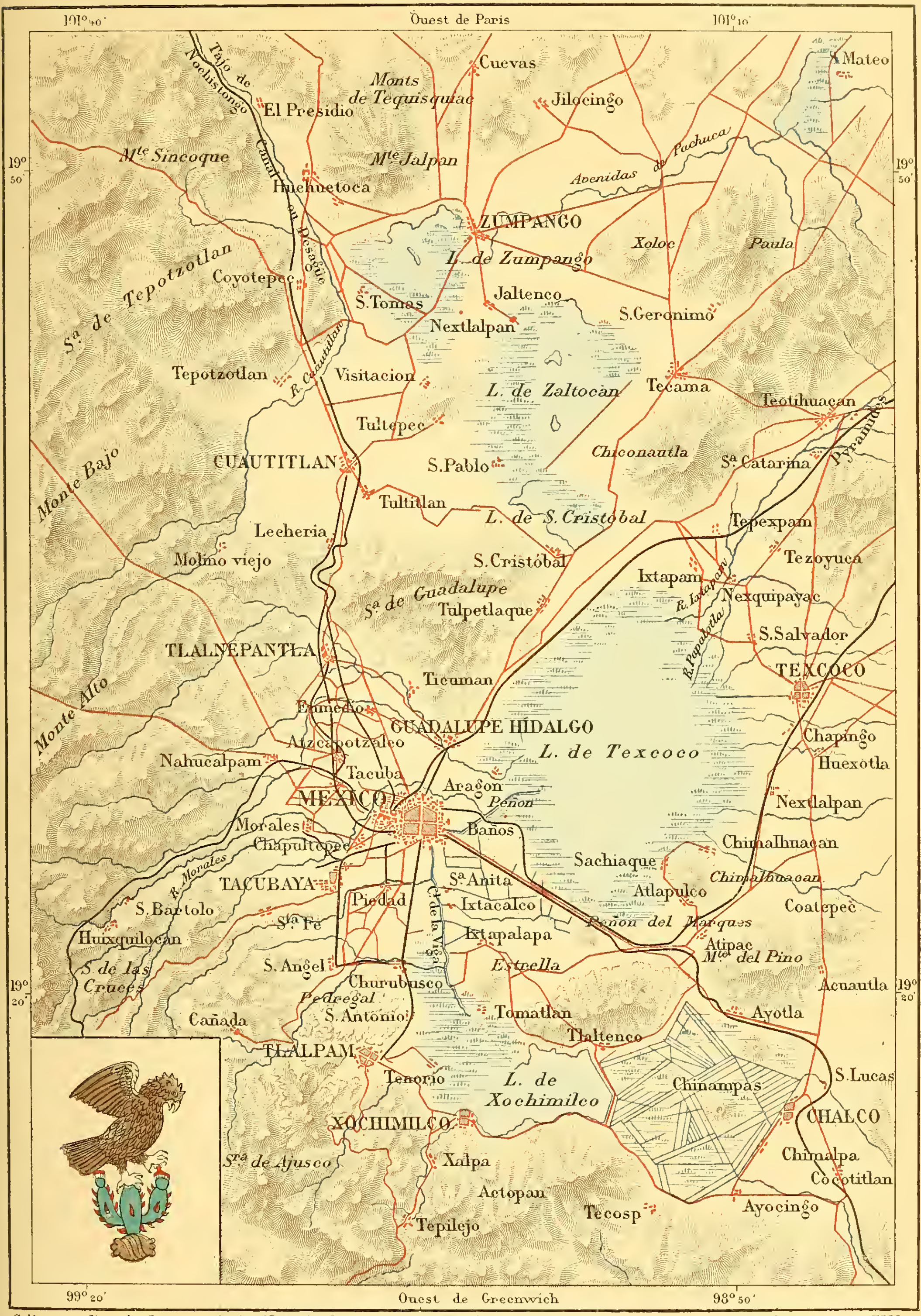
México, la capitale de la république, porte encore un nom aztèque, d'ailleurs interprété diversement par les étymologistes : d'ordinaire on le dérive de l'une des appellations du dieu de la guerre, Mexitli[1]. Cependant la ville fut plus communément connue, même pendant les premières années de la conquête espagnole, sous le nom de Tenochtitlan ou « Pierre du Nopal », et le blason de la ville, qui est en même temps celui de la République Mexicaine, représente en effet une pierre émergeant d'un lac et portant un nopal sur lequel un aigle s'est posé. La ville européenne s'est élevée exactement à la même place que celle de Montezuma. Lorsque Cortès fit le siège de Mexico, il détruisit méthodiquement chaque pâté de maisons, rasant les constructions et nivelant le sol, afin d'empêcher tout retour offensif de l'ennemi. Mais quand il reconstruisit la cité, en 1522, il suivit exactement le plan primitif, rue sur rue et quartier sur quartier, ou *barrio* espagnol sur *calpulli* mexicain; le centre de l'ancien México devint la grande place, et la cathédrale se dressa là où s'élevait le temple le plus somptueux, consacré au dieu de la Guerre. La ville de Tlatelólco, qui avait formé d'abord, comme colonie des familles marchandes, une

[1] Alex. de Humboldt; — Orozco y Berra; — H. H. Bancroft; — Lucien Biart, ouvrages cités.

MÉXICO ET SA « VALLÉE »

Nouvelle Géographie Universelle. T. XXVII. Pl. I.

Hachette et Cie. Paris.



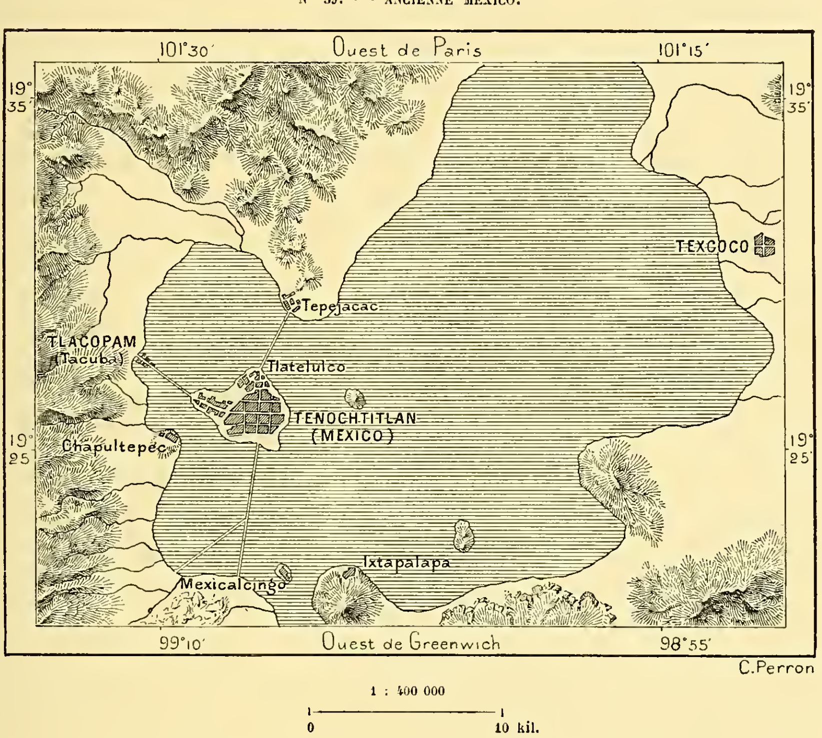
Echelle de 1:450000

0 — 20 Kil.

cité distincte de Tenochtitlan la guerrière, fut également annexée à la México nouvelle : elle se trouvait sur l'emplacement occupé de nos jours par le quartier du nord.

Mais si México a été reconstruite au même endroit que Tenochtitlan et Tlatelolco, cependant l'aspect en a complètement changé et ses anciens habitants ne pourraient la reconnaître, car elle était alors une cité lacustre, entièrement environnée d'eau et rattachée à la terre ferme par des ponts et des remblais, tandis que les lacs se sont retirés maintenant en d'étroites

N° 39. — ANCIENNE MÉXICO.



1 : 400 000

0 — 10 kil.

cuvettes, laissant la ville à sec, entourée d'une zone de prairies : les chaussées construites en plein lac sont devenues des routes, et dans l'intérieur de México les canaux comblés se sont changés en avenues. Vue de haut et de loin, la capitale du Mexique a grand aspect. Cette ville blanche, surmontée de tours et de coupoles, qui s'étend au loin dans une vaste plaine, entourée d'un cercle majestueux de montagnes azurées par l'éloignement, est bien en harmonie avec la nature environnante : le voyageur qui la contemple serait même porté à s'exagérer le rôle historique d'une cité occupant un site aussi grandiose. « Nous restâmes ébahis d'admiration, dit Bernal Diaz. Nous disions que la ville ressemblait aux de-

meures enchantées décrites dans le livre d'*Amadis*, et même quelques-uns de nos soldats demandaient si cette vision n'était pas un rêve. »

La ville est de forme très régulière : les rues, trop étroites pour la plupart, se coupent à angles droits, comme celles de Chicago et de Philadelphie, et des places, des jardins interrompent de distance en distance l'uniformité des alignements. Les maisons à terrasses et à cours intérieures, comme celles des villes de l'Orient, sont construites en murs épais, d'un grès jaunâtre ou d'une lave rouge dite *tezontle*, et d'ordinaire élevées d'un étage seulement, de manière à résister aux secousses légères qui font assez fréquemment frissonner le sol[1]. Au centre de la cité s'ouvre la grande place, sur laquelle se célèbrent les solennités, où converge, suivant les heures, le mouvement du travail et du plaisir. D'un côté s'élève la cathédrale, qui remplace l'église édifiée par Cortès sur le lieu où se dressait le *teocalli* toujours ensanglanté du dieu de la guerre : « les piliers mêmes du nouveau temple reposaient sur les grandes idoles, afin qu'elles fussent foulées par la colonne à jamais indestructible de la sainte religion chrétienne[2]. » L'église actuelle, que l'on mit près d'un siècle à construire, aux frais de Philippe II et de ses successeurs, est un monument somptueux, d'aspect grandiose, auquel se rattache une autre église, le Sagrario, dont la facade est aussi luxueusement fouillée et sculptée que celle d'un palais hindou. Un deuxième côté de la grande place est occupé par le Palais National, que l'on dit avoir été bâti sur l'emplacement du palais de Montezuma : c'est un très vaste édifice, ayant plus de 200 mètres en façade et contenant le sénat, les bureaux du gouvernement et les ministères, ainsi que l'hôtel des postes, le musée, la bibliothèque. Les deux autres côtés de la place sont bordés surtout par des maisons à arcades ou *portales*, où vont et viennent incessamment les promeneurs, suivis par les marchands ambulants. Au milieu de la place est la belle promenade du Zocalo ou « Socle », ombragée d'eucalyptus, ornée de fleurs, de fontaines et de statues.

Le musée de Mexico contient des collections précieuses d'histoire naturelle, où l'on remarque ce que les conquérants croyaient être des « os de géant », c'est-à-dire les restes fossiles de grands animaux de la faune quaternaire; mais bien plus curieuse encore est la collection archéologique renfermant les antiquités échappées à la fureur de destruction fanatique des premiers conquérants et sauvées des mains de collectionneurs

[1] Désiré Charnay, *Cités et Ruines Américaines*.
[2] Sariñana; — Garcia Cubas. *Étude géographique des États-Unis Mexicains*.



MÉXICO. — VUE PRISE DEVANT LA CATHÉDRALE.

Gravure de Meunier, d'après une photographie de M. Claine, communiquée par la Société de Géographie.

étrangers. Là est le précieux « calendrier mexicain » où est gravée la division du temps telle que l'avaient si ingénieusement réglée les Aztèques : c'est un énorme bloc de 21 tonnes que les sculpteurs durent faire traîner de fort loin, car des roches de pareille nature ne se retrouvent pas dans les montagnes voisines de México[1]. La « pierre de Tizoc », qui représente la procession des peuples vaincus par ce personnage et que l'on crut longtemps être la « pierre des sacrifices » du grand temple, est aussi l'un des trésors du musée, où l'on voit en outre la hideuse statue de Huitzilopochtli, le « dieu de la guerre », le bouclier de Montezuma, des peintures hiéroglyphiques, les idoles de plusieurs divinités qui ne sont pas encore toutes identifiées par les savants, enfin une image taillée de la croix, symbole religieux trop simple pour qu'il ne se retrouve pas chez tous les peuples. Chaque année le musée national s'enrichit, et des fouilles méthodiques faites dans le sol, surtout dans les laisses des lacs, ne manqueront pas de révéler de nombreuses richesses : lors du siège de México, presque tous les objets précieux des temples, des palais et de la ville furent jetés dans les eaux des lagunes. En proportion de l'avoir scientifique s'accroît aussi le zèle pour l'étude : México a de grands établissements universitaires, notamment une école de médecine qui occupe le palais de l'Inquisition, et une école préparatoire aménagée dans l'ancien couvent des jésuites; on étudie la littérature aztèque dans un collège des Indiens; plusieurs sociétés savantes et littéraires publient d'utiles recueils ; la principale bibliothèque a plus de 150 000 volumes; le musée de peinture est un des plus riches du Nouveau Monde. Au point de vue de l'activité scientifique, la ville américaine peut hardiment se comparer à Madrid, son ancienne métropole; une de ses bibliothèques privées a peu d'égales.

La population de México a quintuplé depuis le commencement du siècle; cependant la capitale de l'Anahuac s'est laissé devancer par bien des cités plus jeunes. Il y a cent ans, elle était la ville la plus peuplée du Nouveau Monde, et maintenant elle se trouve dépassée, non seulement par New-York et d'autres villes des États-Unis, mais aussi par des rivales de l'Amérique latine. Il ne semble pas encore que la prédiction d'Ampère[2] soit à la veille de se réaliser : la ville qui se dresse dans « cette région prédestinée, vers le point de jonction des deux Amériques, sur la route de l'Europe et de l'Asie », ne se révèle pas encore comme devant être la capitale future du monde; le foyer de la civilisation, « déplacé par la force des choses et par

[1] Alex. de Humboldt, ouvrage cité.

[2] *Promenade en Amérique*, tome II, 1855.

suite de la configuration même du globe », ne se transporte pas vers México, « le point marqué pour être le vrai centre de l'humanité. » Néanmoins, México, située sur le « pont du monde » entre les deux Océans, est bien l'un des nœuds vitaux de la planète et son importance historique grandira certainement.

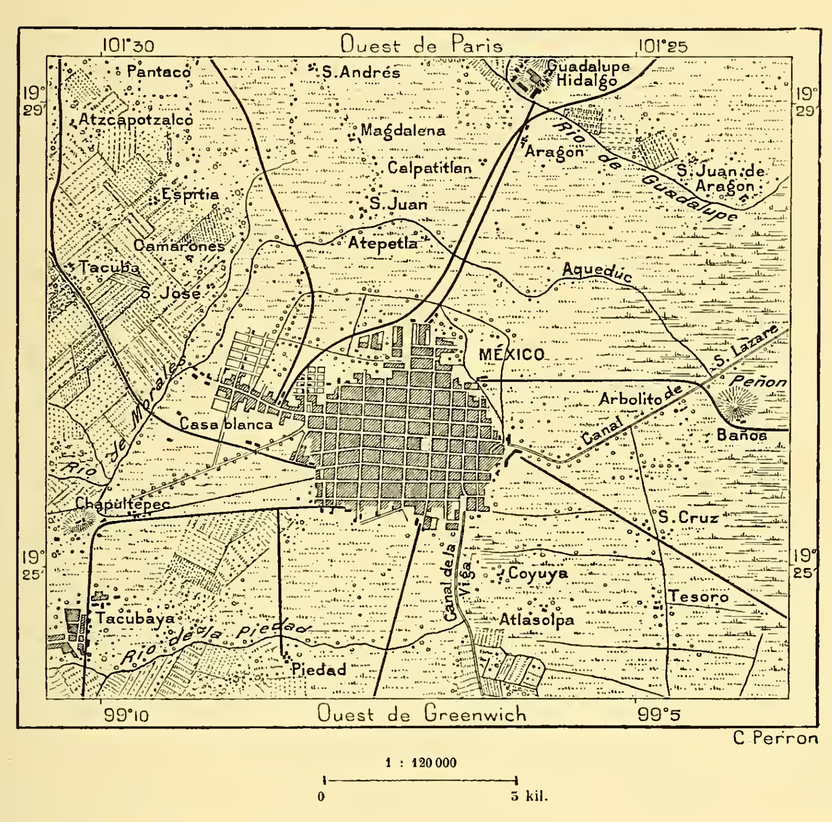
Il est vrai qu'elle a perdu le trafic des Philippines à l'Espagne donné jadis par le monopole colonial, mais en échange le commerce intérieur s'est notablement accru. Déjà Bernal Diaz disait que nulle ville d'Europe n'avait un marché comparable à celui de Tenochtitlan : du moins aucune ne possède un pareil marché aux fruits, sur lequel se rencontrent en abondance les productions de toutes les zones, les cerises à côté des ananas, les poires à côté des bananes. Un des spectacles les plus curieux de México est celui que présentent chaque matin, sur le canal de la Viga, les flottilles de barques, chargées de fleurs, de fruits et de légumes. Le grand commerce d'importation est presque en entier entre les mains de négociants étrangers, allemands, anglais, américains, français. Les immigrants des Alpes dauphinoises et provençales, généralement désignés sous le nom de « Barcelonnettes » parce qu'ils sont pour la plupart originaires de cette ville et des vallées environnantes, dépourvues de toute ressource en hiver, se sont emparés à México d'une forte part du commerce des étoffes. Les étrangers laborieux ont presque tous acquis le bien-être ou la richesse ; mais la population indigène de mendiants, *leperos*, *pelados* ou *pordioseros*, pullule dans les faubourgs.

México est une ville insalubre, malgré la pureté de l'air qui descend des monts neigeux. En certaines années la mortalité a été quadruple de la natalité : elle est en moyenne de 52 à 53 pour 1000, c'est-à-dire bien supérieure à celle de Londres, de Paris et de la plupart des autres villes de l'Europe occidentale. La cause de cette forte proportion des morts ne doit être attribuée qu'en partie à la difficulté de l'acclimatement à ces altitudes[1] : elle provient surtout de l'impureté du sol et des eaux : México reposant sur une terre élevée seulement de quelques décimètres au-dessus du lac de Texcoco et n'ayant pour sous-sol que des couches d'argile imperméable, les moindres excavations se remplissent d'une eau saline, saturée de substances organiques. L'exhaussement graduel du niveau dans l'étang de Texcoco menace d'envahir la ville, et plus d'une fois elle a été inondée. A chaque averse, les rues s'emplissent de boue ; elles se changent en bourbiers, même en fondrières, quand les pluies durent longtemps. Le service

[1] Jourdanet, *Du Mexique au point de vue de son influence sur la vie de l'homme.*

de la voirie se fait mal; les égouts, remplis d'une eau presque stagnante, ne peuvent que contribuer à la putréfaction du sol : « la ville est menacée d'asphyxie »[1]. D'autre part, si l'eau corrompue surabonde à México, l'eau pure amenée par les aqueducs est très insuffisante : en 1882, elle n'était pas même de 25000 mètres cubes par jour, moins de 100 litres par habitant. Enfin, il serait même dangereux de drainer le sous-sol, car en

N° 40. — MÉXICO ET SES ENVIRONS.



enlevant le trop-plein du liquide qui donne consistance aux terrains marécageux de la ville, les édifices sont exposés à perdre leur aplomb et le moindre frémissement du sol peut les renverser. Déjà l'assèchement graduel des terres a eu pour résultat de lézarder la plupart des grandes constructions de la cité; d'autres se sont enfoncées de plusieurs pieds dans la terre[2]. On regrette que Cortès ait voulu, pour bien affirmer son triomphe, bâtir exactement la ville nouvelle sur la ville ancienne, et fonder ses églises sur

[1] *Memoria de la Secretaria de Fomento*, t. III, 1887.

[2] L. de Belina, *Boletin de la Sociedad de Geografia de la Republica Mexicana*, 1882.

les temples des idoles, au lieu de construire la deuxième México sur les terrains plus élevés qui s'étendent à l'ouest vers les montagnes. Du reste, les quartiers somptueux s'allongent dans cette direction : tel village, Casablanca, Tacubaya, où se trouve l'observatoire national, se transforme graduellement en ville et se rattache à la cité voisine par des avenues bordées de constructions. México gagne incessamment à l'ouest, marchant vers un sol moins impur. Le mouvement des voyageurs sur les rails des rues et des avenues est vraiment énorme et peut se comparer en proportion à celui des cités les plus vivantes du monde entier. La ville a de fort belles promenades, le Paseo et l'Alameda, où une fontaine indique l'emplacement de l'ancien *quemadero* : c'était le bûcher des victimes de l'Inquisition, notamment des matelots « hérétiques » capturés par les croiseurs espagnols.

L'accroissement de México se fait surtout des deux côtés de la route de Tacuba, qui remplace l'ancienne chaussée par laquelle les Espagnols firent leur désastreuse retraite pendant la « triste nuit ». Près du village de Popotla se voit encore le vieux cypre sous lequel se tenait Cortès, attendant vainement plus de quatre cents de ses compagnons, dont les cadavres étaient entassés dans les boues sanglantes aux brèches de la chaussée : il versa des larmes, dit-on, désespérant pour la première fois de sa fortune. Autour de cet arbre historique s'étendent de vastes jardins maraîchers et plus loin se montrent les quelques maisons de Tacuba, qui fut jadis l'une des trois villes de la confédération nahua sous le nom de Tlacopam et qui bientôt sans doute ne sera plus qu'un faubourg de la cité grandissante. Plus au nord, sur la route qui mène au *desagüe* de Huehuetoca, est le bourg de Cuautitlan, la « Ville des Aigles », dont les habitants de México, fiers d'habiter la capitale, emploient proverbialement le nom d'une manière méprisante : « Hors de México, il n'y a que des Cuautitlan ! »

Une avenue superbe, ombragée d'eucalyptus, mène de México à la butte porphyrique de Chapultepec ou « Mont de la Cigale » : elle est bordée de statues, dont une élevée à Guatimozin, « héroïque dans la défense du pays et sublime dans son martyre ». Le rocher de Chapultepec porta jadis le château de Montezuma, remplacé maintenant par un palais de dimensions énormes : le vice-roi Galvez le construisit, au dernier siècle, dans l'idée, disaient ses sujets mexicains, d'en faire une citadelle et d'y proclamer son indépendance comme empereur du Mexique. Ce palais, dont une partie est devenue l'école militaire, commande du haut de ses terrasses le plus beau panorama de México, de ses lacs et de ses montagnes. Les promenades qui l'entourent sont aussi les plus ombreuses de toute la vallée : là se trouvent les gigantesques « cypres » (*cupressus disticha*) ou *ahuehuetes*,

— c'est-à-dire les « vieillards des eaux », — qui existaient déjà avant la venue de Cortès : quelques-uns de ces géants du monde végétal, aux longues branches drapées de « barbe espagnole », ont quinze mètres en circonférence et cinquante mètres en hauteur. Les images gravées jadis sur les parois du rocher de Chapultepec ont été effacées par le temps. C'est à une petite distance au sud, à Churubusco, que les Américains remportèrent, en 1847, la victoire qui leur livra le Mexique. Après cette rencontre, ils n'eurent qu'à culbuter les élèves de l'école militaire à Molino del Rey, c'est-à-dire à la base même du rocher de Chapultepec, pour entrer à Mexico; l'année suivante fut signé le traité de paix de Guadalupe Hidalgo, par lequel la moitié du territoire national était annexée aux États-Unis. L'aqueduc qu'alimentent les diverses sources des montagnes situées au sud-ouest de México apporte son onde aux jardins de Chapultepec et au faubourg aristocratique de Tacubaya, — en aztèque le « Bassin des Eaux », — qui parsème ses villas au sud du « mont de la Cigale ». Tacubaya est un centre d'excursions vers San-Angel, les gracieux villages blottis dans les vallées de l'Ajusco et vers le *pedregal* ou champ de laves qui a découlé de ce volcan et que recouvrent maintenant les cactus et les broussailles. Une ville, Tlalpam, devenue fameuse par son pèlerinage et par les fêtes de San-Antonio de las Cuevas, se cache dans une gorge entre deux promontoires de scories : c'est le défilé par lequel les Américains pénétrèrent dans la « vallée » de México.

Au nord-est de México, une autre butte de rochers, le Tepeyacac des Aztèques ou « Front de Montagne », d'où s'échappe une source ferrugineuse, porte l'église de Guadalupe, jadis l'une des plus riches du monde, mais dépouillée maintenant de ses trésors au profit du budget national. La Vierge de Guadalupe est la patronne des Indiens, tandis que Notre-Dame de los Remedios était considérée jadis comme celle des Espagnols : aux temps de l'ancien régime, une lutte incessante régnait entre les fidèles des sanctuaires placés sous les différents vocables; mais la guerre d'Indépendance a consacré définitivement le triomphe de Guadalupe, et le bourg que domine le lieu de pèlerinage est désormais connu sous le nom de Guadalupe Hidalgo : la religion et le patriotisme se sont réunis en un même culte. A l'est de México, sur la rive occidentale du lac de Texcoco, il n'y a plus de villages, à peine quelques maisons isolées dans la grande plaine marécageuse et nue. Seule une butte volcanique se dresse au-dessus des terres salines, couvertes d'immondices par les laisses d'égout : c'est le Peñon de los Baños ou le « Rocher des Bains », dont la base épanche en effet une source ferrugineuse et où des géologues ont trouvé des restes

humains fossiles. L'îlot de Peñon était un parc giboyeux au temps de Montezuma[1].

Le canal de la Viga, dont les eaux pénètrent dans México par l'extrémité sud-orientale de la ville, provient du lac de Xochimilco ou du « Jardin des Fleurs », l'un des bassins méridionaux de la « vallée ». Ce canal passe à travers une région basse cultivée par des maraîchers indiens, et

N° 41. — TLALPAM ET LAC XOCHIMILCO.



c'est à leurs jardins que l'on donne ordinairement le nom de *chinampas*, comme aux îles flottantes des Aztèques, ancrées jadis par centaines sur les eaux du lac de Texcoco. Le lac de Chalco ou l'« Émeraude », qui continue à l'est celui de Xochimilco, et au centre duquel s'élève un piton percé d'un cratère parfaitement régulier, est le bassin sur lequel les jardins soutenus en plein marécage par des lits de plantes aquatiques et de terres apportées ont le plus de ressemblance avec les chinampas; mais ces parterres, découpés par des fossés ou *acalotes*, ne reposent pas sur des radeaux

[1] Lucien Biart, *Les Aztèques*.

mobiles; graduellement tassés, ils finissent par accroître la terre ferme aux dépens de la surface lacustre. Près de l'endroit où le canal de la Viga sort du lac Xochimilco, Ixtapalapa ou « Ville Blanche », jadis grande cité mexicaine de « quinze mille maisons », d'après Cortès, est dominée par le piton de l'Estrella ou de l'Etoile, fameux dans l'histoire religieuse du Mexique. C'est là que les prêtres s'assemblaient à la fin de chaque cycle de cinquante-deux années pour renouer le cours des temps en inaugurant un



CANOT DE MARAICHER INDIEN.
Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie communiquée par M. Cotteau.

nouveau cycle. Il leur fallait allumer le feu sacré, suivant l'usage primitif, par la friction de deux morceaux de bois; mais les baguettes saintes n'avaient de vertu que trempées dans la poitrine ouverte d'un jeune homme sacrifié aux dieux.

En face de la capitale, de l'autre côté du lac, se montre, à une distance en droite ligne de 27 kilomètres, une humble cité qui précéda México et qui fut longtemps sa rivale : c'est la ville de Texcoco, l'ancienne résidence des chefs toltèques et l' « Athènes » de l'Anahuac; la langue qu'on y parlait était le nahuatl le plus pur et le plus doux; quelques débris de pyramides et

des murs qui s'élèvent obliquement sur les pentes de la montagne voisine sont les seuls restes de l'époque antérieure à la conquête[1]. Texcoco a du moins sur México l'avantage d'être bâtie en lieu salubre, au-dessus des laisses d'inondation : le *puerto de las Brigantinas*, c'est-à-dire l'endroit où Cortès construisit une flotte pour gagner México, est maintenant à 2 kilomètres de la plage. Au nord de cette ville en existe une autre plus ancienne encore : Otumba, — jadis Otompan, — qui aurait été la capitale des indigènes Otomi avant l'arrivée des Toltèques sur le plateau d'Anahuac; c'est dans les campagnes d'Otumba que Cortès répara par une victoire décisive le désastre de la « triste nuit ». Otumba et ses voisines orientales, Irolo et Apam, situées au milieu des champs de maguey les plus productifs de la république, sont des points stratégiques importants comme gardiens du passage des plaines au nord de la chaîne neigeuse de l'Ixtaccihuatl. Les migrations des peuples, conquérants ou vaincus, ont dû pour la plupart se faire par ce passage, et des conflits ont eu lieu fréquemment pour la possession de la brèche. Mais l'audacieux Cortès osa éviter ce dangereux contour en franchissant directement la grande chaîne neigeuse par le col d'Ahualco, entre l'Ixtaccihuatl et le Popocatepetl; on peut aussi trouver des sentiers accessibles en passant autour des flancs méridionaux de cette montagne par Amecameca, village qui fait collier autour d'un ancien cône d'éruption revêtu de chênes, le Sacro-Monte. C'est le point de départ des gravisseurs du Popocatepetl et des *neveros* ou porteurs de neige.

Non loin de la brèche d'Apam, entre Texcoco et Otumba, subsistent encore deux temples, que l'on croit avoir été élevés par les Totonaques[2] : ce sont les deux pyramides de Teotihuacán (Teutlihuacán) ou « Demeure des Dieux », la « maison du Soleil » et la « maison de la Lune. » Réduites à l'état de buttes et revêtues d'agavés et d'arbres épineux, ces pyramides sont difficiles à reconnaître comme des constructions humaines et l'on n'y distingue que très vaguement les replis de terrain qui indiquent les anciennes terrasses à degrés; cependant les fouilles ne permettent pas de douter que ces monticules soient bien dus au travail de l'homme. La première pyramide, celle du sud, est la plus large et la plus élevée; elle a 208 mètres de côté et 55 mètres de hauteur, tandis que la deuxième pyramide, celle de la Lune, est beaucoup moins large et de 11 mètres plus basse : les faces de ces édifices sont orientées, mais non avec une précision mathématique. Au sud, d'autres tombelles sont éparses dans la plaine, assez nombreuses en certains endroits pour former des avenues, entre autres le « chemin

[1] Bernal Diaz, ouvrage cité.

[2] H. de Charencey, *Mélanges de Philologie et de Paléographie américaines*.

des Morts », ainsi nommé soit parce que les éminences de la plaine sont bien d'anciens tombeaux, soit parce que la route était suivie jadis par les victimes humaines, menées en procession vers les abattoirs sacrés.

A l'est d'Apam, le plateau déroule ses ondulations à la base méridionale d'une chaîne bordière qu'habite une population de mineurs totonaques, groupés principalement autour des villes de Zacatlán et Tetela del Oro. Sur ce plateau s'élève la ville de Tlaxco, et plus au sud, dans une étroite vallée, se montre Tlaxcala, qui fut la capitale de la vaillante république alliée à Cortès contre Montezuma ; elle est de nos jours le chef-lieu d'un petit État qui occupe à peu près le même territoire, dominé à l'est par le volcan de Malinche. Mais la « Ville du Pain » n'est plus une grande cité pouvant opposer cent mille guerriers à une armée d'invasion. Huexotzingo, ville de fondation olmèque, dont le nom revient toujours dans les récits des conquérants, et d'après laquelle on désignait jadis le Popocatepetl, qui se dresse au sud-est, a également perdu son rang parmi les cités mexicaines. La ville de la contrée qui a pris le plus d'importance fut bâtie par les Espagnols dans une campagne où il n'y avait pas même de village indien : c'est Puebla de los Angeles ou le « Bourg des Anges », dont les premières maisons s'élevèrent en 1530 pour servir de résidence aux Blancs peu aisés qui n'avaient ni fonctions rétribuées ni commanderies ; en 1654, des milliers d'habitants de México, fuyant l'inondation, vinrent s'établir à Puebla[1]. Cette ville, chef-lieu de l'un des États populeux du plateau et des premiers versants du Golfe et du Pacifique, est parfois aussi appelée la « deuxième capitale de la république » : sous le règne éphémère de Maximilien il fut même question d'y transférer la résidence, à cause de la plus grande salubrité du sol et du climat. Elle est située à 2170 mètres d'altitude, c'est-à-dire un peu moins haut que México, mais sur une plaine inclinée, dont les ruisseaux rapides descendent à l'ouest pour s'unir à la rivière Atoyac, branche maîtresse du rio Mexcala, qui serpente vers le Pacifique : la fonte des neiges emplit tous ces cours d'eau et les champs irrigués donnent des récoltes en abondance.

Dominée par les deux tours carrées de sa somptueuse cathédrale et par les clochers de plus de cinquante églises, Puebla était habitée par une population fanatique, très hostile aux étrangers, et plus d'une fois des voyageurs eurent à se faire protéger par la troupe pour éviter d'être lapidés comme « Anglais », « Juifs » ou « hérétiques ». La ville a pour industries spéciales la fabrication des écharpes ou *rebozos*, la filature du

[1] Thomas Gage, *Nouvelles Relations des Indes Occidentales*.

coton et divers petits métiers qui servent surtout à orner les églises, tels que le modelage de figurines en cire et en albâtre, la sculpture de vases, de colonnettes et d'objets en onyx. Placée à peu près à moitié du chemin qui mène de México au rebord du plateau, Puebla était autrefois le lieu de transit de presque tout le commerce qui se faisait avec Vera-Cruz et l'étranger; mais elle se trouve maintenant en dehors de la grande voie commerciale, c'est-à-dire du chemin de fer de Vera-Cruz, et n'est rattachée au réseau général que par des embranchements construits à l'est et à l'ouest du volcan Malinche. C'est à la grande richesse agricole de la contrée qu'elle doit sa prospérité; elle promet aussi de devenir pour les étrangers, surtout pour les phtisiques, un sanatoire fréquenté, d'autant plus qu'aux alentours jaillissent en abondance des eaux thermales sulfureuses, soumises probablement à l'influence des foyers volcaniques du Popocatepetl.

Les deux collines escarpées qui s'élèvent au nord-est et au nord de Puebla, le cerro de Guadalupe et celui de Loreto, rappellent les deux faits de guerre les plus importants de l'histoire moderne de la nation. Pendant la guerre entreprise contre le Mexique pour le rétablissement de la monarchie, le général de Lorencez venait de forcer le passage des cols, et déjà, sur le bord du plateau, à la tête de ses six mille soldats, il envoyait une dépêche pour annoncer qu'il était « le maître du Mexique[1] », lorsque, en avant de Puebla, il trouva la route barrée par les douze mille hommes de Zaragoza occupant la ville et les deux couvents fortifiés des collines. L'assaut, tenté le 5 mai 1862, ne réussit point, et la petite armée française dut rétrograder sur les pentes inférieures du plateau. L'année suivante, vingt mille hommes environ se présentaient de nouveau devant Puebla et en commençaient le siège régulier. Il dura soixante-deux jours, pendant lesquels la garnison mexicaine défendit caserne après caserne, îlet après îlet; elle ne céda qu'après avoir épuisé les munitions et les vivres et réussit à se disperser partiellement pour rejoindre les corps qui tenaient la campagne. On a comparé le siège de Puebla à celui de Saragosse, mais à tort, car la population même ne prit aucune part à la défense. Le 5 mai, anniversaire du premier assaut de Puebla, est devenu un jour de fête mexicaine.

Quoique déjà fort grande, la ville de Puebla n'égale pas la cité qui s'élevait autrefois dans le voisinage. Cholula, la ville sainte des Olmèques[2],

[1] G. Niox, *Expédition du Mexique*.
[2] H. H. Bancroft, *Native Races*, vol. V.

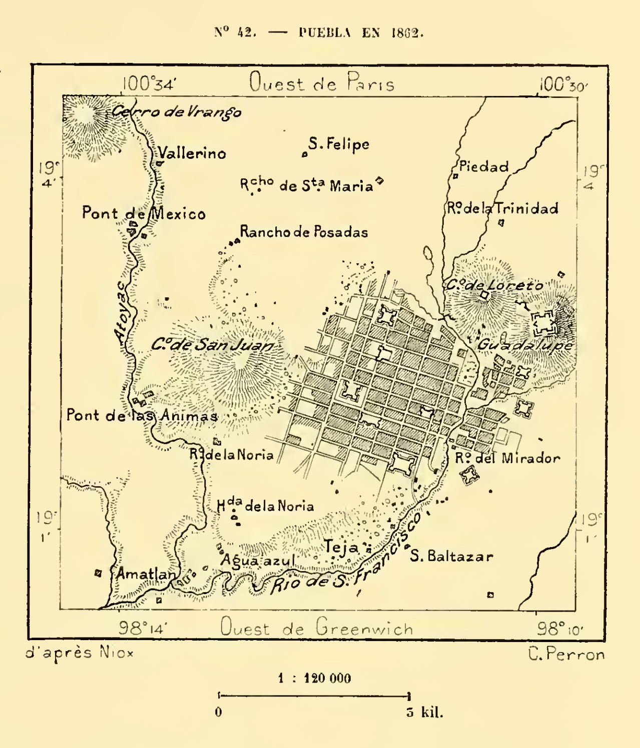


PUEBLA. — VUE GÉNÉRALE, VUE PRISE DU SUD.

Dessin de Barclay, d'après une photographie de M. Briquet.

puis celle des Aztèques, et jadis la cité industrielle la plus active de l'Anahuac pour les tissus et les poteries, la fondatrice de colonies qui envoya ses émigrants au sud jusque dans le Nicaragua, n'est plus qu'un village silencieux, situé à 13 kilomètres de Puebla par chemin de fer, de l'autre côté de la profonde vallée que parcourt l'Atoyac. « La cité de Churultecal, — ainsi la nomme Cortès, — contient vingt mille maisons dans le corps de la ville et autant dans sa banlieue : du haut de l'un des temples j'ai compté plus de quatre cents tours, toutes appartenant à d'autres sanctuaires[1]. » Mais quelques jours à peine après avoir contemplé ce panorama de la ville, le conquérant se mettait à l'œuvre de destruction par le massacre et l'incendie. De ces quatre cents temples il ne reste plus qu'un petit nombre de monticules, amas de débris recouverts de végétation ; mais l'un d'eux, au sud-est de la ville, est une véritable colline de briques et de couches d'argile, ainsi que l'ont démontré des fouilles et des tranchées faites pour la route et le chemin de fer : d'après la légende, cette colline fut construite par les ordres d'un géant en l'honneur du dieu Tlaloc, qui l'avait sauvé d'un déluge, et toutes les briques nécessaires à la construction furent passées de main en main par une file d'ouvriers alignés des flancs du Popocatepetl à Cholula[2]. Il est très probable que ce fut une pyramide à degrés, sur laquelle s'élevait jadis un *teocalli* ou temple consacré à Quetzalcoatl, le dieu de l'air, « qui fait pleuvoir neuf fois ». Les terrasses se sont affaissées et les arêtes arrondies ; des cultures empiètent graduellement sur la base de la colline artifi-

N° 42. — PUEBLA EN 1862.



1 : 120 000
0 — 5 kil.

[1] *Cartas y relaciones de Hernan Cortès al emperador Carlos Quinto.*
[2] H. H. Bancroft, *Native Races*, vol. III.

cielle, mais on a reconnu qu'elle offrait quatre paliers successifs de forme carrée et bien orientée vers les points cardinaux. Sa hauteur actuelle, bien diminuée, ainsi que le montre le profil même de la butte, est de 54 mètres au-dessus de la plaine, et sa base énorme occupe une surface de 18 hectares, près de quatre fois plus grande que celle de la pyramide de Cheops[1]; nulle autre construction humaine, parmi les monuments isolés, ne recouvre une pareille étendue. La plate-forme du sommet, où la chapelle de la Señora de los Remedios remplace le teocalli de Quetzalcoatl, s'étend sur un espace de 4200 mètres carrés, esplanade merveilleuse d'où le regard se porte du village et des cultures de Cholula aux coupoles étincelantes de Puebla et des forêts de la Malinche aux neiges du Popocatepetl.

Avant la construction du chemin de fer de Vera-Cruz, Puebla avait pour avant-poste, sur le chemin de l'Atlantique, Amozoc, ville de forgerons où se bifurquent les routes du littoral par Jalapa et par Orizaba. Tepeaca, située un peu plus loin, dans le voisinage des rampes extérieures du plateau, avait aussi une grande importance stratégique comme citadelle avancée des hautes terres, et Cortès lui-même avait choisi cette ville pour en faire une place de guerre et une colonie espagnole sous le nom de Segura de la Frontera, « Sûreté de la Frontière » ; c'est là aussi, raconte Diaz, que l'on marquait les esclaves. Tepeaca fut, après Vera-Cruz, la première ville fondée au Mexique par les conquérants. Cette région angulaire du plateau a souffert dans son commerce depuis que la ligne maîtresse des chemins de fer mexicains passe au nord, par Huamantla et par San-Andrès de Chalchicomula, la station que domine le cône de l'Orizaba, presque entièrement déboisé sur ce versant. Près de Chalchicomula, la gare d'Esperanza, au bord même des hautes terres, est la station de mi-voie entre Vera-Cruz et México.

Situées sur une partie du plateau dont les eaux s'écoulent vers le Pacifique, Puebla et Cholula ne sont pourtant pas reliées par chemin de fer à cet océan ; mais les rails descendent déjà dans les terres tempérées du versant, à Matamoros de Izúcar, par Atlixco, où se voit un *ahuehuete* de 22 mètres de circonférence. Vers l'angle sud-oriental de l'État, une autre ligne de rails descend du plateau à la ville de Tehuacán, ou Teotihuacán, la « Ville des Dieux », dont les Espagnols comparaient jadis les temples somptueux aux palais de Grenade[2]. La ville est située à 1620 mètres d'altitude, dans une vallée que les *cumbres* ou crêtes d'Aculcingo garantissent

[1] Alex. de Humboldt, ouvrage cité.
[2] Brasseur de Bourbourg, *Histoire des nations civilisées du Mexique.*

des vents humides du Golfe, et où, par conséquent, il ne pleut « jamais » ; cependant elle est d'une grande fertilité, grâce à l'irrigation, et fameuse par l'abondance et l'excellence de ses fruits, notamment de ses grenades et grenadilles : sa source minérale est considérée comme très efficace. Tehuacán « de las Grenadas » est déjà en territoire mixtèque et c'est là que passe la voie de communication la plus facile entre la ville du plateau et le golfe de Tehuantepec [1].

VERA-CRUZ.

L'État de Vera-Cruz, appelé officiellement Vera-Cruz-Llave, d'après un des généraux illustrés par le siège de Puebla, occupe, le long du Golfe, toute la région des terres chaudes et une partie des terres tempérées, depuis le Pánuco jusqu'à la rivière Tonala, au delà du Coatzacoalcos : le développement de cette zone côtière, du nord-ouest au sud-est, atteint 660 kilomètres. Malgré la merveilleuse fécondité de ses districts de montagnes, situés à mi-pente et bien exposés aux brouillards et aux pluies, Vera-Cruz n'est pas un des États populeux de la république; il a même des étendues désertes, sables, marécages ou forêts. La capitale de l'État a été souvent déplacée : la ville qui donne son nom à la province fut longtemps le siège du gouvernement; Orizaba occupa aussi le rang de chef-lieu, qui appartient

[1] Villes principales ou historiques des États du plateau d'Anahuac, avec leurs populations municipales d'après le recensement de 1877 :

QUERÉTARO (DE ARTEAGA).

Querétaro	34 580 hab.
San-Juan del Rio	21 515 »
Cadereyta	14 800 »

MÉXICO.

Toluca	39 990 hab.
Tejupilco	20 590 »
Tenancingo	15 900 »
Texcoco	15 625 »
Ixtlahuaca	13 135 »
Lerma	10 690 »
Amecameca	9 800 »
Otumba	8 770 »
Zumpango	8 160 »

DISTRICT FÉDÉRAL.

México (en 1890)	425 000 hab.
Xochimilco	12 725 »
San-Angel	10 080 »
Tacubaya	7 690 »

HIDALGO.

Huejutla	19 660 hab.
Zimapan	15 260 »
Pachuca	14 265 »
Atotonilco	14 120 »
Tulancingo	9 740 »
Actópan	8 850 »
Tula	5 850 »

PUEBLA.

Puebla	68 635 hab.
Tetela del Oro	15 460 »
Atlixco	13 530 »
Matamoros de Izúcar	13 410 »
Zacatlán	13 365 »
Acatlán	11 635 »
Chalchicomula (San-Andrès)	9 885 »
Tehuacán	9 170 »
Cholula	8 975 »
Tepeaca	6 770 »

maintenant à Jalapa, également située dans la zone tempérée, à mi-hauteur des pentes.

Jalapa, c'est-à-dire en huaxtèque le « Sol Raviné », égrène en effet ses larges maisons basses sur le penchant du volcan éteint de Macuiltepec ou des « Cinq Monts », qui s'élève à 120 mètres plus haut, coupé de barranques profondes. Elle était jadis bâtie au bord d'un plateau rayé de ravins d'érosion; mais, d'après la tradition, les habitants de cette première Jalapa perdirent un si grand nombre des leurs en 1557, lors d'une épidémie de « matlazacoal », qu'ils abandonnèrent en masse le lieu funeste et s'établirent à une petite distance, sur la déclivité riante qui s'élevait en face, de l'autre côté d'une gorge. La ville nouvelle, aux rues régulières serpentant au milieu des jardins, est l'un des lieux les plus salubres du Mexique; de ses magnifiques avenues se déroule un paysage grandiose, d'un côté sur les forêts touffues des monts que dominent les sommets de la haute cordillère, du pic d'Orizaba au Cofre de Perote, de l'autre sur les prairies et les vergers, sur la vallée serpentine du rio San-Juan, bordée de fabriques et de moulins, et, vers l'orient lointain, sur le liséré des dunes qui longent la mer sans bornes. Quoique petite, Jalapa est une des cités mexicaines qui ont eu le plus d'importance historique : c'est un des lieux d'étape nécessaires pour les armées d'invasion, pour les expéditions de denrées et de marchandises. Jadis, lorsque le monopole commercial appartenait à Cadiz et que tout le mouvement des échanges avec l'Europe se faisait par l'entremise d'une flotte expédiée tous les quatre ans, c'est à Jalapa que se tenait le marché pour la répartition des apports et l'achat des trésors du Mexique : les populations des alentours se portaient en foule au-devant des marchands. Là se trouvait, après Vera-Cruz, le point d'attache de la Nouvelle Espagne avec l'ancienne : on lui donnait le nom de Jalapa de la Feria ou « Jalapa de la Foire ». La ville a perdu ce rôle commercial, mais elle est toujours un lieu de refuge, de guérison ou de convalescence pour les gens du littoral. Jamais la fièvre jaune ne fit son apparition à Jalapa[1]. Comme sanatoire, la ville n'a pas seulement la salubrité de son climat, elle possède aussi dans les environs de nombreuses sources minérales très efficaces, chaudes et froides, salines et sulfureuses. Jalapa possède un observatoire et un institut cartographique. Les Jalapeños sont, dit-on, les plus paisibles des Mexicains et n'ont jamais pris part aux guerres intestines pour la conquête du pouvoir. Les femmes de Jalapa ont aussi la réputation d'être les plus belles et les plus gracieuses du Mexique, où

[1] Jourdanet, *Mexique;* — C. F. Poyet, *Nouvelles Annales des Voyages*, janvier 1865.

déjà tant d'autres cités peuvent s'enorgueillir de la beauté de leurs enfants.

Les productions si nombreuses des campagnes qui entourent Jalapa, la *Ciudad de las Flores* ou « Cité des Fleurs », fruits, grains et légumes, ne servent guère qu'à la consommation locale, et la ville n'expédie à l'étranger que ses plantes médicinales, principalement la racine du liseron *ipomea purga*, auquel s'est attaché le nom de la ville. Le jalap est apporté par les Indiens des communes environnantes, et surtout de Chiron-Quiaco, village situé à 52 kilomètres au nord de Jalapa : les produits de cette provenance sont les plus appréciés. Quelques marchands ont monopolisé l'achat de cette denrée, qu'ils payent à vil prix, et souvent en objets avariés, aux malheureux indigènes asservis par des avances usuraires. On exporte chaque année environ 150 000 kilogrammes de jalap; mais il est à craindre que la plante ne soit bientôt exterminée, car elle n'existe qu'à l'état sauvage et les Indiens qui la recueillent arrachent tout ce qu'ils trouvent, sans s'occuper de faire de nouveaux semis.

Jalapa se rattache au réseau des chemins de fer mexicains par un embranchement qui contourne au nord le Cofre de Perote et qui passe dans la petite ville du même nom, dominée par une superbe acropole, d'apparence inexpugnable, que les vice-rois espagnols avaient fait construire à très grands frais pour défendre la route de la Vera-Cruz à México; son entretien coûtait annuellement au public plus d'un million de piastres[1]. Mais il est devenu facile de tourner cet obstacle, et la citadelle de Perote, privée de son importance stratégique, n'est plus employée que comme prison d'État; des villas, appartenant à des négociants de Vera-Cruz, sont éparses sur les hauteurs. Coatepec, ville située à une quinzaine de kilomètres au sud de Jalapa, au milieu de vergers et de plantations, est aussi un lieu de villégiature fréquenté; quant aux bourgades qui se succèdent plus bas sur les pentes dans la direction de Vera-Cruz, elles se trouvent déjà dans la zone dangereuse où sévit annuellement la fièvre jaune. Plusieurs de ces localités ont un nom dans l'histoire, à cause des conflits qui y ont eu lieu pour la possession des chemins qui mènent à l'escalade du plateau : là est le Cerro Gordo ou le « Mont Gros », dont les troupes américaines forcèrent le passage en 1847; plus bas vient le Puente Nacional, jadis Puente del Rey, construction monumentale qui traverse une profonde barranque où coule le rio Antigua; puis vient le Paso de Ovejas, ou « Pas des Brebis », près duquel on a retrouvé les restes d'une ville indienne très considérable, dont le nom même a disparu.

[1] Alex. de Humboldt, ouvrage cité.

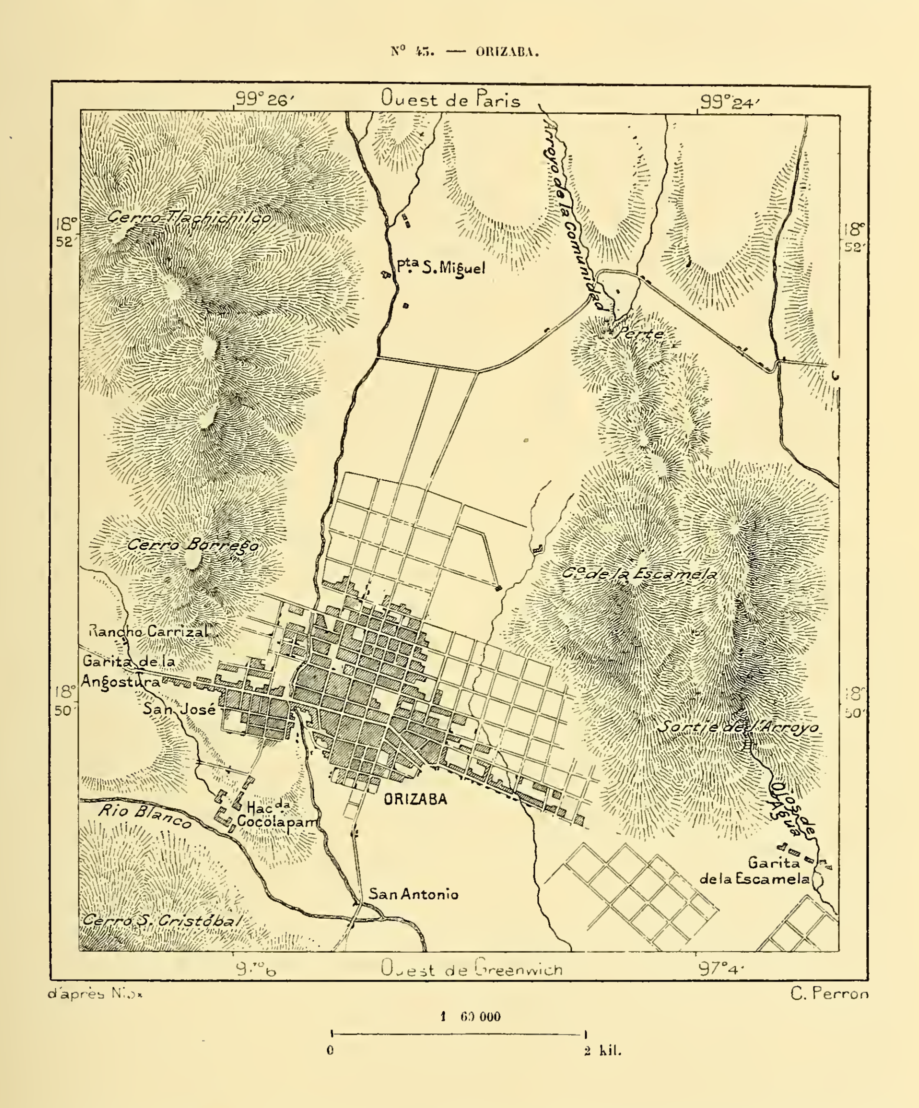
Au sud de Jalapa et de Coatepec, plusieurs villes occupent à mi-hauteur des escarpements du plateau des sites analogues à celui de la « Cité des Fleurs ». Les chemins sinueux qui contournent les monts, à des hauteurs variables de 800 à 1200 mètres, n'ont guère de pareils au monde pour la beauté des horizons et l'infinie variété des paysages. Au sortir des galeries de verdure que forment les branches entremêlées des pins ou d'autres grands arbres, on voit apparaître l'Orizaba neigeux, les hautes montagnes avec leurs contreforts, leurs terrasses, leurs coulées de laves revêtues de forêts, les campagnes basses perdues dans les vapeurs et la courbe régulière de l'Océan bleu. Des ravines de plusieurs centaines de mètres en profondeur rayent du sommet à la base les flancs des montagnes; mais ces gorges, où les sentiers descendent comme au fond d'un puits, cachent leurs parois et leurs éboulis sous des fourrés de végétation où s'entremêlent les plantes des tropiques et celles de la zone tempérée : au bord du ruisseau qui coule dans le fond de la barranque, on chemine comme dans une serre immense entre les fougères arborescentes[1].

Huatusco est une des villes de cette région merveilleuse, mais d'accès difficile : nulle part au Mexique la canne à sucre ne réussit mieux; le cafier, dont les baies n'arrivent pas à parfaite maturité dans les plantations de Jalapa, prospèrent d'une manière étonnante à Huatusco. Plus au sud on passe à Coscomatepec, que domine la masse puissante de l'Orizaba, et l'on descend à Córdoba, ville située à 890 mètres sur la grand'route et le chemin de fer de la Vera-Cruz à México. Córdoba est une ville historique : c'est là que, en 1821, fut signé le traité qui reconnaissait l'indépendance du Mexique et l'égalité civique entre Espagnols, créoles, métis, Indiens. Comme centre de caféteries et autres plantations agricoles, elle a les mêmes avantages que Jalapa, mais son climat est plus humide et les fièvres y sont endémiques. Orizaba, qui se trouve à 26 kilomètres plus avant dans le cœur de la montagne, au pied du Borrego, reçoit aussi les pluies pendant une période plus longue que Jalapa et l'humidité qui s'évapore du sol y est plus malsaine. Orizaba, l'ancienne Ahuilitzapan ou « Eau Joyeuse », est située à 1240 mètres d'altitude sur une terrasse que parcourent en effet des eaux abondantes et saines, arrosant de belles plantations. Plusieurs de ses cours d'eau, dont l'un disparaît dans un rocher pour surgir à 4 kilomètres plus bas, sont aussi utilisés comme force motrice en d'importantes filatures de tissus et en d'autres usines. Orizaba est la station la plus active de la voie ferrée entre México et la mer.

[1] Humboldt ; Heller ; Lucien Biart ; Jules Leclercq, ouvrages cités.

Presque tout le commerce maritime de l'État et à peu près exactement la moitié de tous les échanges de la république se concentrent dans le port de Vera-Cruz. Le village vera-cruzain de Pueblo-Viejo, qui fait face à Tampico de Tamaulipas, n'est qu'une sorte de faubourg détaché de la ville située

N° 45. — ORIZABA.



sur la rive opposée. Plus au sud, Túxpan, qui communique avec la mer par la barre difficile de Cabellos Blancos, où ne se hasardent que les embarcations d'un faible tonnage, fait un commerce qui n'atteint pas même 5 millions de francs[1] : on travaille annuellement à l'unir à Tampico par un

[1] Mouvement du port de Túxpan en 1887, à l'entrée et à la sortie :

80 navires, jaugeant ensemble 72 808 tonneaux.

Valeur des échanges en 1886 : 4 500 000 francs.

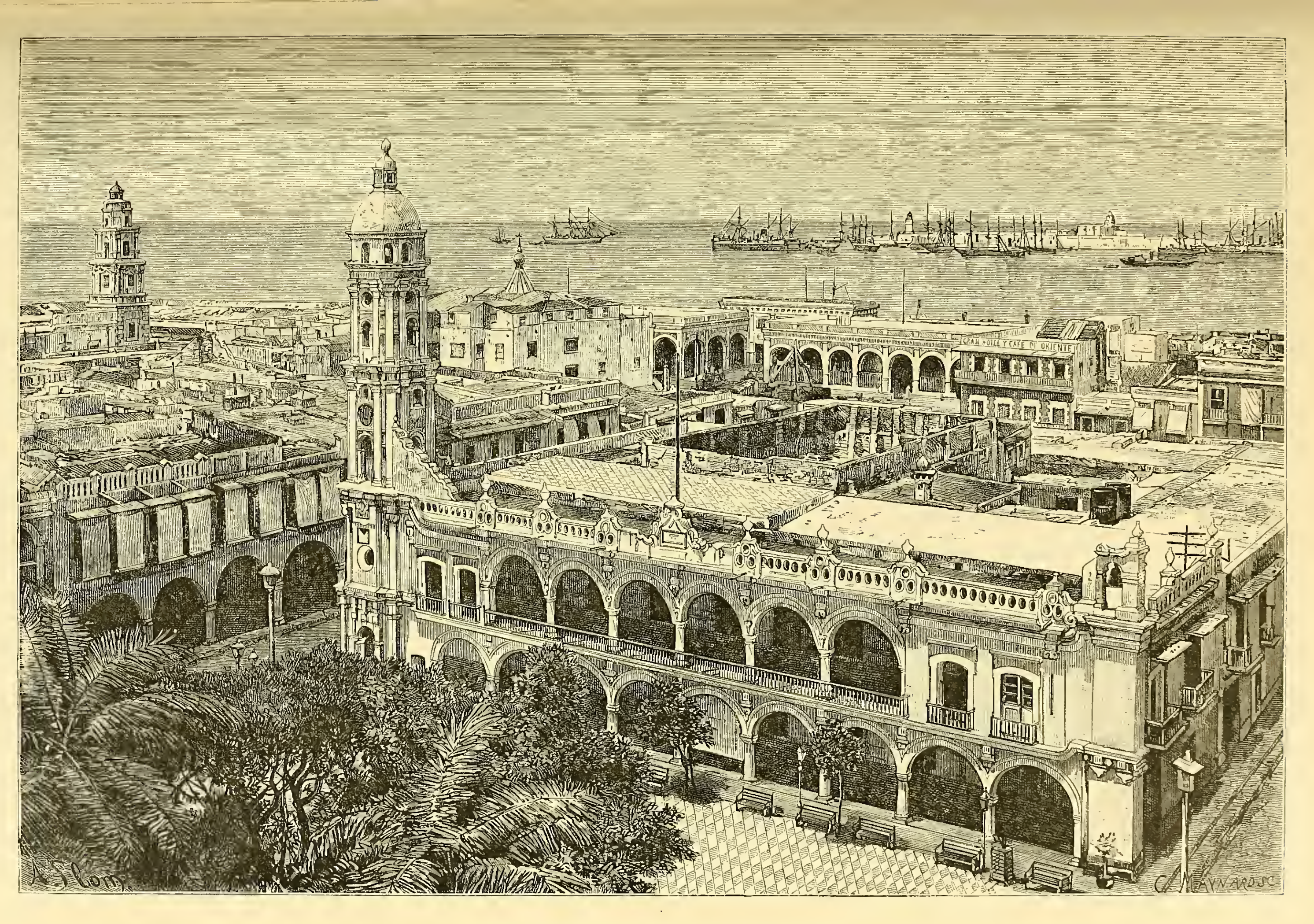
canal de navigation qui empruntera la lagune de Tamahua et les autres étangs côtiers. Sur toute la partie du littoral qui se prolonge au sud jusqu'à Vera-Cruz, à 220 kilomètres de distance, aucun abri ne s'ouvre aux navires; partout la côte est bordée de sables et de brisants : l'ancien port de Nautla, d'après lequel toute la côte était désignée jadis, est obstrué.

Túxpan a quelques débris archéologiques, notamment les restes d'un teocalli. De même, au sud de Túxpan, dans l'intérieur des terres, la ville de Papantla possède une pyramide assez bien conservée d'origine nahua, élevée sur le même modèle que celle de Teotihuacan, mais beaucoup moins vaste et moins haute : elle a 18 mètres seulement. Un bourg voisin, Malpilca, a des ruines de la même époque. Plus au sud, Misantla offre les débris d'un monument analogue, antérieur à la conquête. C'est entre Papantla et Misantla, à Jicatelpec et San-Rafael, sur les bords du Palmar ou Nautla, que se trouve la colonie d'agriculteurs français la plus prospère qu'il y ait au Mexique. Fondée en 1851 par un phalanstérien catholique autour duquel s'étaient groupés des agriculteurs francs-comtois, elle eut des périodes de crise très difficiles à traverser, surtout à l'époque de l'invasion française, et c'est à grand'peine qu'elle s'est fait concéder ses terrains de culture à titre de propriété définitive. La vanille de San-Rafael est la plus appréciée du Mexique[1].

La ville actuelle de Vera-Cruz n'est pas celle que son fondateur Fernan Cortès, à la fois cupide et dévot, dénomma Villa Rica de la Vera Cruz; cependant le premier camp s'éleva sur une plage qui ne devait pas être éloignée de celle où l'on a construit les quais actuels. Puis elle se transféra plus au nord au village de Quiahuitzlan; mais l'endroit, dépourvu de port et malsain, parut mal choisi, et quatre années plus tard une troisième ville était fondée plus au sud, près de la populeuse Zempoala, chef-lieu du pays totonaque : la rivière qui arrosait ses jardins a pris le nom d'Antigua depuis 1599, époque à laquelle cette colonie fut également abandonnée, à cause de l'obstacle infranchissable que la barre opposait aux navires[2]. La quatrième ville est celle qui existe de nos jours, en face de l'îlot fortifié de San Juan d'Ulúa. Du reste il était difficile de choisir sur une côte si peu hospitalière, parsemée d'écueils, au milieu de campagnes arides et sablonneuses, ou bien couvertes de marécages. Des dunes ou *medanos* élèvent leurs talus jaunâtres immédiatement en dehors des pro-

[1] Population des colonies de Jicaltepec et San-Rafael : 2400 habitants.
Valeur annuelle des récoltes : 9 476 000 francs.
(Charles, *Bulletin de la Société de Géographie de Bordeaux*, 1884, n. 5.

[2] M. Orozco y Berra, *Apuntes para la historia de la Geografia en México*.



VERA-CRUZ ET FORT DE SAINT-JEAN-D'ULÚA.

Dessin de A. Slom, d'après une photographie de M. Briquet.

menades extérieures de la cité, changeant à chaque tempête de forme et de lieu : quelques-unes de ces buttes, dressées par le vent du nord, atteignent une hauteur de 50 mètres. Vue du large, au milieu des sables, la

N° 44. — DÉPLACEMENTS SUCCESSIFS DE VERA-CRUZ.

C. Perron

Profondeurs

de 0 à 10 mètres — de 10 mètres et au delà

1 : 600 000

0 — 20 kil.

cité n'a pas un aspect attrayant : aussi la plupart des voyageurs que leurs affaires ne retiennent pas à Vera-Cruz et qui en connaissent le renom d'insalubrité s'empressent-ils de la quitter, pour se rendre dans les villes plus agréables de l'intérieur, surtout pendant la saison chaude, alors que sévit la fièvre jaune, particulièrement dangereuse sur les côtes du golfe

Mexicain. *Ciudad de los Muertos*, « Cité des Morts », est un des noms par lesquels Vera-Cruz est désignée au Mexique : en 1862, l'épidémie aurait enlevé deux mille personnes[1]. Cependant, après le passage du fléau, la cité n'est pas aussi insalubre qu'elle le paraît, et les blancs qui ont échappé à une attaque de la maladie régnante peuvent se considérer comme acclimatés : ils ont même moins de dangers à courir que leurs compatriotes établis sur le plateau. D'ailleurs la race, qui est surtout de provenance andalouse, n'a point perdu, ainsi qu'en témoignent la force, la grâce et la beauté des Veracruzains. Les vents du nord, qui soufflent fréquemment sur cette partie du littoral, passent sur les dunes sèches et emportent au loin les exhalaisons des marécages situés au sud de la ville[2].

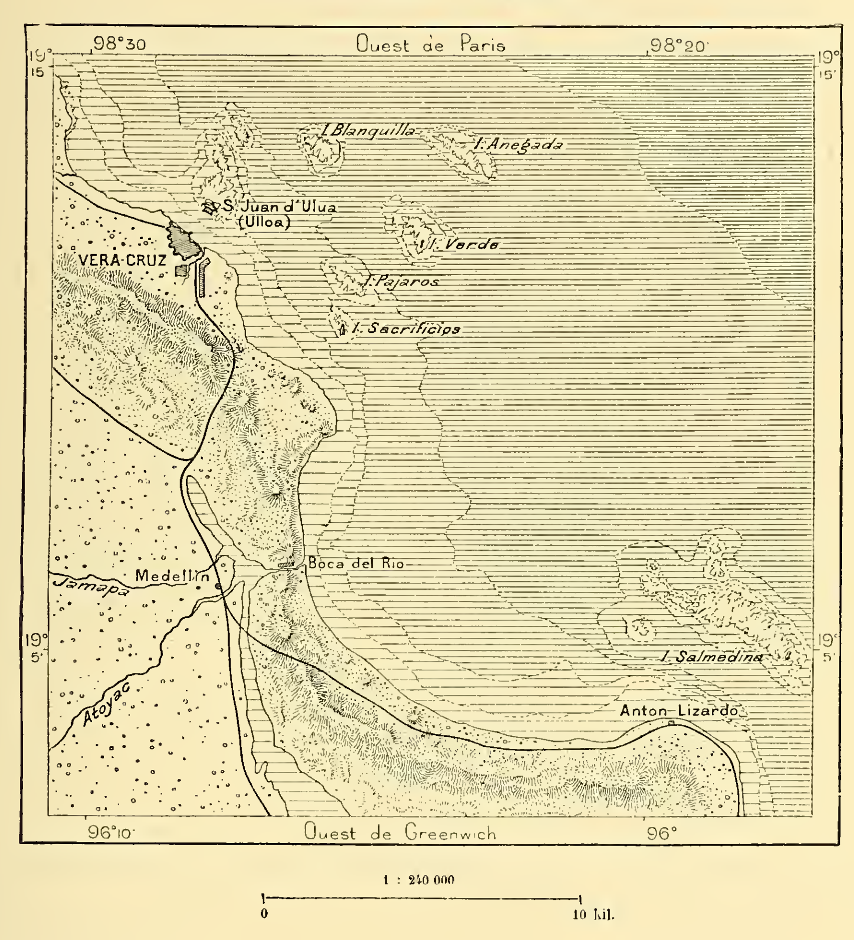
Les maisons de Vera-Cruz, disposées en îlets réguliers comme dans la plupart des cités mexicaines, sont construites en pierres madréporiques, connues dans le pays sous le nom de *múcara* : ce sont les roches des récifs côtiers qui, après avoir été dérasées, se reforment peu à peu. En creusant le sol sablonneux de Vera-Cruz on trouve de l'eau douce à un mètre de profondeur, mais contaminée par la filtration des marécages voisins ; il a fallu construire des aqueducs pour apporter à la ville le flot de la rivière Jamapa. Naguère l'eau manquait pour nettoyer les rues et les fosses d'égout ; c'est aux *zopilotes* ou vautours « charognards » qu'il fallait s'en remettre pour les soins de la propreté urbaine : aussi des règlements de police défendent-ils ces oiseaux contre toute agression. Quelques jardins et de belles avenues de palmiers, qui remplacent les anciens remparts, donnent un peu d'ombre aux promeneurs. Une de ces allées, longue de plus d'un kilomètre, traverse un quartier presque exclusivement habité par des nègres et des gens de couleur, l'élément de population qui prospère le plus à Vera-Cruz, grâce à son immunité de la fièvre jaune.

Sur le golfe du Mexique, Vera-Cruz est la ville historique par excellence. C'est là que les Espagnols prirent pied lors de la découverte et de la conquête, c'est là qu'ils se maintinrent encore quatre ans après avoir perdu leur colonie. En 1838, le prince de Joinville s'empara de la forteresse de San Juan d'Ulúa (Ulloa), qui s'élève sur une île basse, à 1075 mètres au large de la ville, et depuis cette époque les Américains en 1847, les Français en 1862, l'ont également occupée. La prise de ces ouvrages militaires fermait la porte par laquelle le Mexique était jadis en relations politiques et commerciales avec le reste du monde. La forteresse, devenue simple prison, tombe actuellement en ruines : elle a coûté, dit-on,

[1] Brantz Meyer, *Mexico*.
[2] D. Jourdanet, *Du Mexique au point de vue de son influence sur la vie de l'homme*.

à l'Espagne et au Mexique quarante millions de piastres, dont il eût été facile de faire un meilleur emploi, ne fût-ce que pour construire des môles et des brise-lames et changer en un véritable port le lieu périlleux d'ancrage où viennent mouiller les navires. C'est une œuvre à laquelle on travaille maintenant : si dangereuse est la rade que, lors des violents coups

N° 45. — DE VERA-CRUZ A ANTON LIZARDO.



1 : 240 000

0 — 10 kil.

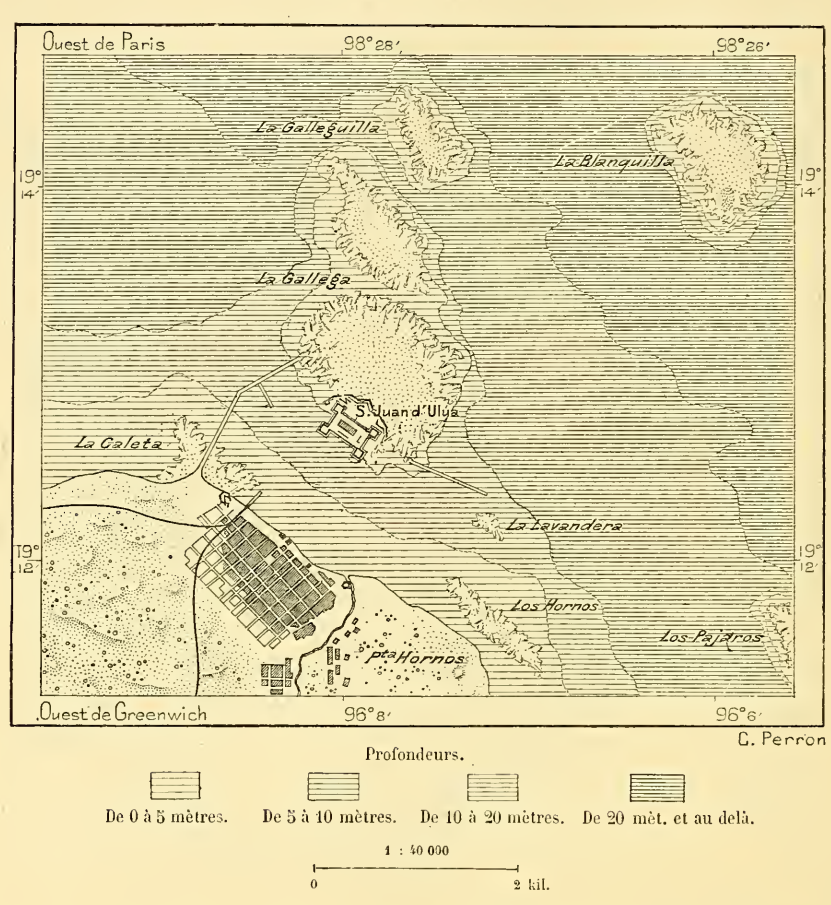
de *norte*, les navires doivent fuir au large. Cependant au sud du port ils trouvent un léger abri près de l'îlot sablonneux de Sacrificios, ainsi nommé des « sacrifices » humains dont Cortès et ses compagnons furent témoins. Encore plus au sud, s'ouvre la rade d'Anton Lizardo[1], protégée par un grand nombre d'îlots et d'écueils. Si peu favorable qu'il soit, le havre de Vera-Cruz n'en est pas moins l'intermédiaire de près des deux tiers[2] des

[1] Autrefois San-Antonio Nizardo.

[2] Droits d'importation perçus à Vera-Cruz en 1888 : 63,5 pour 100, soit 43 553 975 francs.

échanges de la République; mais un plus long retard dans l'aménagement d'un port en eau profonde finirait par détourner le trafic de cette entrée. Déjà un très grand nombre de voyageurs étrangers qui se dirigent vers

N° 46. — PORT DE VERA-CRUZ EN CONSTRUCTION.



México préfèrent la voie, plus coûteuse, des chemins de fer du nord à la route maritime par le golfe du Mexique[1]. C'est avec l'Angleterre que Vera-Cruz a le trafic le plus considérable; puis viennent les États-Unis et

[1] Mouvement commercial de Vera-Cruz en 1887, sans les métaux précieux :

Exportation.	26 179 150 francs.
Importation.	53 981 725 »
Ensemble. . . .	80 160 875 francs.

Mouvement de la navigation à Vera-Cruz en 1888, y compris le cabotage :

Entrées et sorties :	602 bateaux à vapeur,	jaugeant	697 551 tonnes.
»	549 navires à voile	»	68 141 »
Ensemble :	1151 bâtiments,	jaugeant	765 692 tonnes.

l'Allemagne ; la France n'occupe que le quatrième rang. Le café, les cuirs sont les principaux articles d'exportation ; l'Angleterre et la France demandent à Vera-Cruz des fibres d'une espèce de *zacaton* ou chiendent (*epicampes*) pour la brosserie de luxe.

Le village de Medellin, situé à 15 kilomètres au sud de Vera-Cruz, rappelle le passage de Cortès, qui lui donna en 1522 le nom de sa ville natale en Estremadura : ce n'est qu'un lieu de villégiature pour les gens de Vera-Cruz, qui viennent s'y baigner dans le courant de la rivière Atoyac. Au sud-ouest, le chemin de fer de Medellin se poursuit à travers les forêts et les dunes jusqu'au port d'Alvarado, situé sur la rive septentrionale d'un large estuaire, où débouchent le Papaloapan et d'autres rivières ; de hautes dunes dominent les maisonnettes du bourg, devant lequel des embarcations de 2 à 3 mètres de calaison viennent charger les denrées du pays, surtout du poisson sec, préparé en grande quantité par les pêcheurs qui composent presque toute la population urbaine. On dit que les pêcheurs d'Alvarado descendent de marins espagnols qui prirent part à la bataille de Lépante : chaque année, ils célèbrent l'anniversaire de cette victoire[1]. Les caboteurs de l'estuaire naviguent jusque devant les berges de Tlacoltapam, la « ville des Moustiques », située au confluent du Papaloapan et du rio San-Juan, navigables l'un et l'autre. C'est l'entrepôt naturel d'un vaste bassin fluvial qui s'étend d'un côté dans l'Oaxaca septentrional, de l'autre dans la région volcanique de Tuxtla, et promet de devenir une des villes les plus prospères de la République, lorsque des voies de communication seront ouvertes dans les forêts vierges des alentours et que la contrée, maintenant presque sans habitants, sera envahie par les colons[2]. La population de ces terres basses et marécageuses, désignée d'ordinaire sous le nom de *jarochos*, vit à part des autres Mexicains et se considère comme une nation distincte : elle a ses traditions et ses mœurs ; même elle avait naguère son costume, une longue robe à manches, descendant jusqu'aux pieds et ornée sur toutes les coutures de fils rouges entremêlés en dessins bizarres[3].

Le district des Tuxtlas, c'est-à-dire des villes San-Andrès Tuxtla et Santiago Tuxtla, forme un petit monde à part au milieu de la région basse des savanes et des marais : un lac d'une beauté merveilleuse, le lac de Catemaco, emplit une vallée de la sierra de San-Andrès, à 9 kilomètres

[1] J. Leclercq, ouvrage cité.

[2] Mouvement de la navigation à Alvarado en 1887 : 74 bateaux à vapeur et 285 voiliers.
» » à Tlacoltapam » 74 » 200 »

[3] Lucien Biart, *La Terre Chaude*.

de la ville : entourée de pentes boisées, entre des monts aux contours gracieux, la belle nappe d'eau, reflétant l'azur et les nuages, semble, disent les Indiens, « un morceau du ciel tombé sur la terre »[1]. Le volcan qui porte les deux Tuxtlas, leurs jardins et leurs plantations de tabac, est comme une grande île ceinte de tous les côtés par une mer de verdure. A l'est de ce massif s'étendent les plaines basses où coule le Coatzacoalcos; cette région appartient encore à la province de Vera-Cruz, quoique sa position sur l'isthme et son commerce la rattachent à Tehuantepec[2].

MEXIQU SUD-OCCIDENTAL.

ÉTATS DE MORELOS, GUERRERO, OAXACA.

La partie du Mexique située au sud de la grande chaîne des volcans comprend, avec des parties de México et de Puebla, trois États seulement, Morelos, Guerrero et Oaxaca. Quoique les habitants de cette région, blancs, métis ou même Indiens, aient pris une part très active à la guerre d'Indépendance, leur pays est resté beaucoup plus que les autres provinces à l'écart du mouvement industriel et commercial. Au sud de Morelos et de Yautepec, aucun chemin de fer ne descend encore (1890) vers le littoral du Pacifique; les amorces du réseau s'arrêtent toutes à une courte distance du plateau. La cause en est aux forêts, aux escarpements et aux barranques de la contrée, ainsi qu'à la faiblesse relative de la population, évaluée seulement à 9 habitants par kilomètre carré. En outre, les constructeurs américains des voies ferrées devaient commencer leur œuvre par le tracé du réseau qui parcourt les espaces limitrophes de leur propre pays. Mais, une fois rattachées au reste du Mexique, les provinces méridionales, d'une extrême richesse en productions naturelles, ne resteront certainement pas en arrière des autres États, car leurs populations sont parmi les plus énergiques, les plus fières, les plus actives et en même temps les plus honnêtes du territoire mexicain; enfin, c'est au bord de leur mer que s'ouvre le meilleur port de la République.

Cuernavaca, capitale de l'État de Morelos, n'est point une ville de fonda-

[1] Lucien Biart, *Les Aztèques*.

[2] Villes les plus importantes et cités historiques de l'État de Vera-Cruz, avec leur population municipale, d'après le recensement de 1877 :

Vera-Cruz	18 200 hab.	San-Andres Tuxtla	11 465 hab.
Papantla	14 270 »	Córdoba	11 500 »
Jalapa	14 220 »	Santiago Tuxtla	9 590 »
Orizaba	14 160 »	Coatepec	8 590 »
Túxpan	6 000 hab.		

tion espagnole, ainsi que pourrait le faire croire son nom : cette appellation est dérivée de l'aztèque Cuauhnahuac. Antique cité qui communique directement avec México par un col ouvert à l'est du cerro de Ajusco, Cuernavaca est déjà située sur le versant du Pacifique, à 600 mètres environ au-dessous de la capitale, en pleine « terre tempérée »; des barranques stériles entourent de trois côtés son admirable oasis de verdure. Peu de villes du Mexique ont un climat aussi doux et aussi égal : tous les arbres de l'Europe occidentale y prospèrent à côté des plantes de la zone torride. Fernan Cortès avait fait un bon choix en demandant en fief cette vallée, où son château est remplacé maintenant par le palais municipal; le merveilleux jardin « Laborde », ainsi nommé d'un mineur béarnais que sa fortune fit pendant un temps le maître financier du Mexique, est aussi l'une des merveilles de Cuernavaca. C'est au sud-ouest de cette ville que se trouve la forteresse aztèque la mieux conservée du Mexique, connue sous le nom de Xochicalco ou « château des Fleurs ». Cette ancienne citadelle occupe une colline isolée, de 117 mètres d'élévation, qu'entourent des fossés et que la main de l'homme a taillées de manière à former cinq terrasses successives en gradins maçonnés. Le tout a l'aspect d'une pyramide tronquée et ses quatre faces s'orientent exactement sur les points cardinaux. Les blocs de porphyre basaltique, apportés de loin, sont ornés de hiéroglyphes et de figures en relief, entre autres celles d'animaux bizarres à têtes de sauriens et d'hommes assis croisant les jambes à la manière asiatique. D'après Seler, ces sculptures, « d'un surprenant effet », pourraient être placées comme œuvres d'art à côté des bas-reliefs les plus admirés de l'Ancien Monde[1]. Quelques-unes des pierres les plus remarquables ont été enlevées par les propriétaires des environs pour servir de meules et de dalles dans les sucreries et les aqueducs.

La ville de Morelos, qui a pris le même nom que l'État, mais sans en devenir la capitale, est l'ancienne Cuautla Amilpas, la « Saragosse » de la Nouvelle Espagne, qui pendant la guerre de l'Indépendance résista plusieurs mois aux forces réunies des Espagnols. Elle jouit du même climat que Cuernavaca et sa voisine Yautepec ; les plantations de cannes à sucre y prospèrent, et maintenant elle expédie ses fruits à México par un chemin de fer qui franchit le seuil des montagnes (2956 mètres) à la « Croix du Marquis », col parsemé de petits volcans. Morelos, de même que les autres villes de l'État, est arrosée par des ruisseaux abondants qui descendent vers le rio Mexcala. Dans le Guerrero, la ville de Taxco, d'où les

[1] *Reisebriefe aus Mexico; — Berliner Anthropologische Gesellschaft,* Band XX, 1888.

Aztèques tiraient déjà le plomb et l'étain, et où les Espagnols firent au Mexique leurs premiers travaux d'exploitation minière[1], étage ses maisons sur un affluent septentrional du Mexcala. Sur un autre tributaire s'élève la fameuse Iguala, où fut proclamé en 1821 le « plan » que les belligérants acceptèrent et qui mit un terme à la domination espagnole. Le fleuve, né dans la province de Puebla, près d'Acatlan, est nommé Mexcala, d'un village situé à 520 mètres d'altitude, au confluent du torrent d'Iguala. C'est entre Taxco et Cuernavaca que se trouve la fameuse caverne de Cacahuamilpa, dont les prodigieuses galeries, où jaillissent des sources, où coulent des ruisseaux, ont été parcourues sur une longueur de plus de 10 kilomètres sans qu'on ait pu en découvrir le fond. Un squelette de mastodonte a été retiré des profondeurs de la grotte.

Quelques villages et bourgs sans grande population se succèdent sur les rives du Mexcala : les principaux sont Tlapehuala et Coyuca, près de la frontière du Michoacan. Le petit entrepôt qui suffit au faible commerce du rio Mexcala est situé sur la rive droite de la bouche occidentale du fleuve : c'est le poste d'Orilla ou le « Rivage ». Le bourg de Zacatula (Zacatollan), qui se trouve sur la rive gauche du bras oriental, n'a plus l'importance qu'il eut au quinzième siècle, lorsqu'il était capitale d'État indépendant[2]; ce n'est plus qu'un groupe d'habitations misérables, presque perdu dans la brousse. La rade semi-circulaire ouverte à l'est du delta est trop large pour que les bâtiments puissent y mouiller; le lieu d'ancrage le plus favorable sur le littoral voisin est la baie de Siguantaneo, qui découpe le rivage à une centaine de kilomètres au sud-est de Zacatula : c'est là, d'après les plans de Gorsuch et Jimenez, que devrait aboutir le chemin de fer de la vallée du Mexcala, tronçon méridional de la voie interocéanique de sept à huit cents kilomètres tracée de la barre de Túxpan par México à travers toute la largeur de la République. Anson paraît être le premier navigateur qui ait utilisé cet excellent petit port, entouré de tous les côtés, si ce n'est à l'ouest, de coteaux escarpés. A 15 kilomètres au sud-est de l'entrée, le morne isolé de Petatlan s'élève au devant de la côte, rattaché à la terre ferme par un isthme bas, couvert de broussailles.

Le chef-lieu de l'État de Guerrero, Chilpancingo, n'est qu'une petite ville, située à 1380 mètres, sur la haute croupe de partage qui s'élève entre la vallée du Mexcala et l'océan Pacifique. Elle n'eut d'importance jadis que comme lieu d'étape sur la route des métaux précieux entre l'Espagne et les

[1] Santiago Ramirez, *Riqueza mineral de México.*
[2] Brasseur de Bourbourg, *Histoire des nations civilisées du Mexique.*

Philippines; pendant la guerre d'Indépendance, elle fut quelque temps le siège du congrès nomade à laquelle l'armée des insurgés servait de garde. Mais depuis cette époque Chilpancingo est toujours resté à l'écart, et l'admirable port qui lui sert d'escale sur le Pacifique, Acapulco, n'a qu'un faible commerce : les voiliers ont presque cessé de le visiter, mais des bateaux à vapeur y font régulièrement escale[1]. Le havre, dont la forme est celle d'un vaste cratère ébréché du côté de l'Océan, reçoit les plus grands navires et leur offre un sûr abri; mais la ceinture riveraine des palmiers et des bananiers n'empêche pas qu'il ne fasse très chaud dans cette espèce d'entonnoir, où les rayons du soleil sont réverbérés par les parois granitiques des monts environnants : une coupure pratiquée dans la falaise occidentale a été taillée à grands frais pour ouvrir un passage à la brise de mer[2]. Les blancs sont peu nombreux dans la ville d'Acapulco; les résidents, presque tous remarquables par la beauté et la grâce du corps, sont des gens de couleur, avec un léger mélange de sang chinois et de sang espagnol. Au siècle dernier, la population, un peu plus forte que de nos jours, était en moyenne de 4000 personnes; elle doublait soudain par l'arrivée des gens de l'intérieur dès que le galion de Manille, la *nao* ou « nef » par excellence, faisait son apparition[3]. Le port qui s'ouvre immédiatement au sud de celui d'Acapulco est dit Puerto del Marquès, en mémoire du « marquis » Fernan Cortès; mais ce nom témoigne d'une confusion historique : c'est du port même d'Acapulco que partirent les expéditions principales organisées par le conquérant[4]. A l'ouest d'Acapulco, la côte, assez élevée, a reçu des marins le nom de Costa Grande; à l'ouest, on l'appelle Costa Chica ou « Petite Côte ».

L'ancienne Antequera, que fondèrent les Espagnols dès l'année 1522, a repris le nom de la forteresse zapotèque de Huaxiacac (Oaxaca), située à 6 kilomètres plus à l'ouest. La ville, bâtie avec une régularité parfaite, n'a que peu d'égales au Mexique pour la beauté des jardins et la fécondité des campagnes. Une rivière qui porte le nom d'Atoyac, — « Eau courante » en nahuatl, — commun à plusieurs cours d'eau mexicains, arrose l'admirable vallée, dont l'altitude moyenne est de 1550 mètres, hauteur où les arbres des deux zones s'entremêlent de la manière la plus variée. Une des principales industries d'Oaxaca est l'ex-

[1] Valeur des échanges à Acapulco en 1886 : 3 925 000 francs.
Mouvement de la navigation à Acapulco en 1887 : 165 navires, jaugeant 328 865 tonnes.

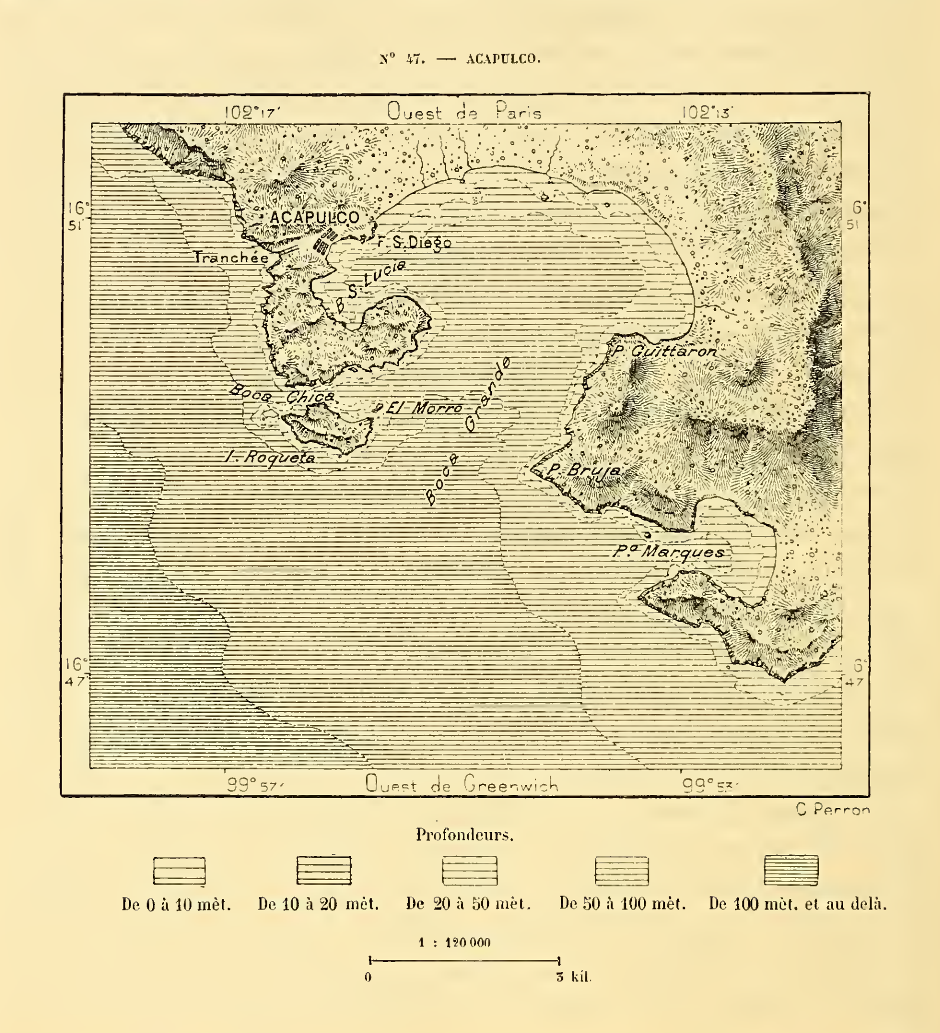
[2] Du Petit Thouars, *Voyage autour du Monde*.

[3] Alex. de Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*.

[4] Orozco y Berra, *Apuntes para la historia de la Geografia en México*.

traction et le tissage de la fibre de l'espèce de broméliacée connue sous le nom de *pita* : on en fabrique les objets les plus divers. Toute la « vallée » d'Oaxaca, peuplée actuellement de 150 000 habitants, fut autrefois le domaine particulier de Cortès : d'où son titre, « Marques del Valle ». Malgré la richesse de sa vallée, Oaxaca est une ville déchue : elle a perdu

N° 47. — ACAPULCO.



Profondeurs.

De 0 à 10 mèt. De 10 à 20 mèt. De 20 à 50 mèt. De 50 à 100 mèt. De 100 mèt. et au delà.

1 : 120 000

0 3 kil.

quelques milliers d'habitants depuis le milieu du siècle, non seulement à cause du faible prix des cochenilles et du manque de communications rapides avec México, mais aussi par l'effet des ambitions politiques : les principaux personnages de la République étant en majorité originaires de l'État, les jeunes hommes ont émigré en foule vers la capitale pour prendre part à la curée des fonctions[1].

[1] Fr. Ratzel, *Aus Mexico*.

Quelques débris de constructions zapotèques se voient dans les environs d'Oaxaca, notamment à l'ouest, sur le Monte Alban, où s'élevait Huaxiacac. Les ruines de Mitla, les mieux conservées et, d'après quelques voyageurs, les plus belles du Mexique, sont à une cinquantaine de kilomètres à l'est. Situés à mi-côte sur le flanc de montagnes peu élevées, dont le profil net rappelle les horizons de la Grèce, les restes des palais de Mitla et sa grande pyramide, dont le temple a été remplacé par une chapelle catholique, ressemblent aux débris d'une acropole. Par la beauté de l'appareil, les édifices de Mitla peuvent également se comparer aux monuments helléniques de la meilleure époque. Les parois des monuments forment de grands parallélogrammes découpés en longues bandes horizontales, que les décorateurs ont ornées de dessins réguliers, lignes croisées, losanges et grecques droites ou penchées, mais presque sans aucune courbe : les petites pierres disposées en mosaïque ont en grande partie disparu, emportées par les Indiens, qui s'en font des amulettes. L'architecture de Mitla représente une période originale de l'art dans la partie méridionale du Mexique. Dans les temples du Yucatan les sculptures en saillie sur les murailles reproduisent fréquemment les formes humaines ; à Mitla, au contraire, les constructeurs zapotèques ont écarté toute figure extérieure en relief : tenus d'observer avec scrupule les règles hiératiques, ils ont laissé à leur cité sainte une noble sévérité d'aspect[1]. On a parlé des « colonnes » du temple de Mitla comme d'un trait qui serait unique dans l'architecture du Mexique, mais ces colonnes ne sont point les seules que l'on ait vues au Mexique : Sahagun décrit celles de Tula, qui représentaient des serpents enroulés s'appuyant sur leur tête et dressant verticalement leur queue[2], et les photographies de M. Charnay reproduisent d'autres colonnes, celles de Chichen-Itza, dans le Yucatan. Au-dessous de l'édifice principal s'étend une nécropole qui a valu probablement à Mitla, Mictlan ou Migitlan, son nom aztèque de « Séjour des Morts » : l'appellation zapotèque est Yoopaa, « Terre des Sépulcres ».

Les eaux qui descendent d'Oaxaca, de Mitla et des montagnes intermédiaires se réunissent à 10 kilomètres au sud-est du chef-lieu, près du village de Santa Maria del Tule ou « des Roseaux ». Les arbres de dimensions colossales ne sont pas rares dans la région, mais c'est autour du plus grand d'entre eux, jadis tenu pour sacré, que se sont disposées les maisons du village. C'est un *sabino* ou « cypre » (*taxodium mucronatum*) que l'on

[1] Viollet le Duc, Préface de *Cités et Ruines Américaines*, par D. Charnay.
[2] F. Pimentel, *Cuadro descriptivo y comparativo de las lenguas indigenas de México.*

croit être l'arbre le plus gros du monde entier : du moins n'a-t-il point d'égaux parmi ceux qui ont été mesurés. Le châtaignier des « Cent Chevaux » est désormais partagé en trois fûts distincts, entre lesquels passe un chemin; le dragonnier d'Orotava, dont le pourtour était de 14 mètres, n'existe plus; les sequoias géants de Californie ont été abattus en 1855; le chêne de Montravail, près de Saintes, a 26 mètres, et les plus grands baobabs

N° 48. — RUINES PRINCIPALES DU MEXIQUE CENTRAL.



d'après Bancroft, Garcia Cubas et le texte — C. Perron

1 : 9 000 000

0 — 200 kil.

et fromagers d'Afrique ont été signalés par Cadamosto, Adanson et autres comme ayant au plus de 30 à 34 mètres en circonférence[1]. En 1882, le cypre de Tule n'avait pas moins de 36 mètres à la hauteur d'un mètre, et de 52 mètres en suivant toutes les saillies et toutes les concavités du tronc. L'arbre est encore en pleine vigueur et recouvre rapidement de bois nouveau les noms que taillent les visiteurs désireux de laisser mémoire de leur passage. Le sabino de Tule est un monde : de petits quadrupèdes, des rep-

[1] Fulgence Marion, *Les Merveilles de la Végétation*.

tiles, des oiseaux se réfugient en foule dans les retraites du fût et dans le feuillage qui s'élève à la hauteur de 58 à 59 mètres, bien inférieure, il est vrai, à celle des plus grands sequoias de l'Orégon et des eucalyptus de l'Australie. Les énormes saillies extérieures, qui donnent à l'arbre l'aspect d'un groupe de troncs soudés par la croissance, avaient fait croire à quelques auteurs, notamment à Humboldt, qui d'ailleurs ne l'a pas vu, que le cypre de Tule se composait en effet de plusieurs arbres, d'abord distincts, puis réunis par la croissance ; mais l'examen des branches terminales, qui partent toutes régulièrement du centre, prouve qu'il n'en est pas ainsi. L'arbre saint des Zapotèques est bien une plante unique[1]. Les indigènes l'entourent d'une superstitieuse vénération : nul ne peut visiter le sabino que sous leur surveillance et ils ne permettent pas qu'on en brise un rameau ; chaque jour ils en nettoient soigneusement le pied[2].

La route d'Oaxaca à la mer ne descend pas par la vallée de l'Atoyac, qui décrit une longue courbe dans la direction de l'ouest jusque vers les confins de l'État de Guerrero. On laisse cette vallée sur la droite pour monter directement au sud et franchir, à l'altitude considérable de 2260 mètres, la crête du Cimaltepec, qui borde le littoral. Non loin du faîte se trouve le village industrieux de Miahuatlan, dont les habitants sont de très habiles tresseurs de paille et fabriquent une foule de petits objets qui s'expédient au loin. L'industrie de la cochenille faisait autrefois la prospérité du pays ; depuis quelque temps les pentes méridionales de la montagne sont couvertes de caféteries qui donnent des produits très appréciés : aussi la culture de la plante se développe-t-elle rapidement dans la contrée, même jusqu'à 60 et 75 kilomètres de la mer, et les prix rémunérateurs permettent aux planteurs d'introduire dans le pays des machines fort coûteuses pour le séchage et le triage des grains[3]. Grâce à cet accroissement des cultures, Puerto-Angel, l'escale d'Oaxaca, ouverte depuis 1868, a pris récemment une certaine importance commerciale : ce n'est d'ailleurs qu'une baie mal abritée.

Le meilleur port de la côte est celui de Huatulco ou Guatulco (Coatolco), c'est-à-dire le « Lieu du Grand Serpent ». Le goulet du havre, large d'environ 600 mètres, donne accès dans un bassin bien défendu contre les vents où les grands navires trouvent des fonds de 7 à 16 mètres, décroissant graduellement vers la rive : la villa de Crespon, petit bourg de pêcheurs qui recueillent des huîtres perlières et des coquilles à pourpre *(antisia*

[1] Manuel Ortega Reyes, *La Naturaleza*, tome II, 1882.
[2] Désiré Charnay, *Anciennes villes du Nouveau Monde.*
[3] Récolte dans le district de Puerto-Angel en 1888 : 550 000 kilogrammes.

depilans), s'élève sur la plage du port. Sur l'un des promontoires extérieurs de la rade, la mer s'engouffre dans des cavernes et rejaillit par un « souffleur » ou *bufadero* à près de 50 mètres au-dessus des vagues. D'anciennes chaussées zapotèques ou huabi et des restes d'édifices se voient aux abords et sur la terrasse d'un promontoire voisin[1]. Une ville déchue de la contrée voisine fut la capitale de la nation huabi, colonie de navigateurs que l'on dit originaires du Pérou et qui s'est fondue dans les populations environnantes : c'est Jalapa del Marquès, que l'on appelait jadis Jalapa « la Grande » pour la distinguer de Jalapa de la Feria, chef-lieu actuel de l'État de Vera-Cruz[2]. Une autre ville antique est Guiengola, dont le temple était désigné par les Zapotèques sous le nom de « Cœur du Peuple ».

Une partie considérable de l'État, environ le tiers, appartient au bassin de l'Atlantique par le Papaloapan, ses affluents et le Coatzacoalcos. Le bourg principal de ce versant septentrional est Ixtlan, situé dans un cirque fertile de la haute vallée du rio Papaloapan, en face de la montagne superbe du San-Felipe : la ville est aussi connue sous le nom de Villa-Juarez, d'après le plus illustre de ses enfants, celui qui maintint l'indépendance mexicaine contre Maximilien. C'est dans le même bassin fluvial que se trouvent les anciennes villes de Cuicatlan, Quiotepec, Tuxtepec, où l'on a découvert de nombreux objets de l'époque précolombienne.

La partie orientale de l'Oaxaca a pour chef-lieu Tehuantepec ou « Montagne des Tigres », antique cité des Huabi datant de siècles antérieurs à l'occupation zapotèque et à la conquête. Elle est d'ailleurs la seule localité de la contrée qui mérite le nom de « ville »; encore est-elle divisée en plusieurs quartiers distincts par des buttes et des dos de terrain, de sorte qu'on ne peut la voir en un seul panorama et que l'aspect des diverses parties est celui de villages. Elle est environnée de palmeraies splendides et de riches orangeries; les fruits de ses jardins sont exquis; mais en dehors de la banlieue les campagnes n'offrent qu'une broussaille immense, hérissée de cactus et peuplée de gros lièvres, hauts sur pattes et à ventre blanc[3]. Les « tigres » ou jaguars qui ont valu son nom à la ville sont encore assez nombreux dans le maquis : chaque *hacienda* a son *tigrero* ou « tigrier » qui chasse les dangereux félins avec une meute de chiens dressés. On célèbre dans tout le Mexique les femmes de Tehuantepec pour la régularité des traits, la perfection des formes et la noblesse de la dé-

[1] J. W. von Müller, *Beiträge zur Geschichte, Statistik und Geologie von Mexiko.*
[2] Brasseur de Bourbourg, *Histoire des Nations civilisées du Mexique.*
[3] D. Charnay, *Cités et Ruines Américaines.*

marche[1]. Les habitants de Tehuantepec sont des métis policés qui ont eu fréquemment à souffrir des Indiens du voisinage : en 1867, ceux de

N° 49. — ISTHME DE TEHUANTEPEC.



1 : 2 500 000

0 — 100 kil

Juchitan, ville qui fournit de *tigreros* les propriétaires des alentours, attaquèrent Tehuantepec et la livrèrent au pillage, emportant jusqu'aux portes et aux fenêtres[2]; d'ailleurs ces ennemis des blancs leur sont de

[1] A. de Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne;* — Charnay, Woeikof, ouvrages cités.
[2] A. Woeikof, *Petermann's Mittheilungen*, 1882, Heft V.

beaucoup supérieurs par l'industrie et l'amour du travail; ils cultivent encore l'indigotier.

Tehuantepec est une cité fière de son passé, surtout confiante dans son avenir, comme gardienne de l'un des grands chemins où passeront un jour les trésors des nations. La voie ferrée de l'isthme qui doit réunir le golfe du Mexique à la mer du Sud n'est encore (1890) construite qu'à moitié, mais le seuil le plus élevé est déjà franchi et les cafés du versant méridional commencent à prendre la direction du nord, qui abrège de

N° 50. — SALINA-CRUZ, NOUVEAU PORT DE TEHUANTEPEC.

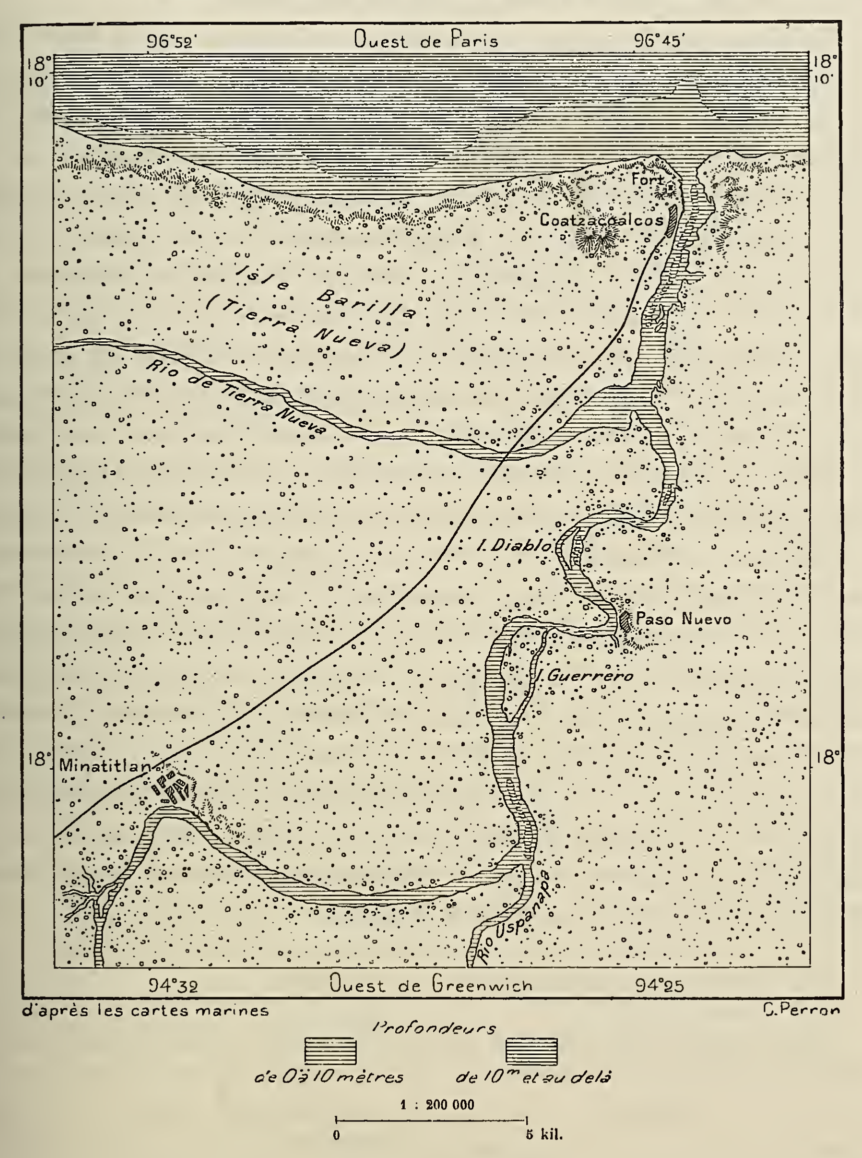


plusieurs milliers de kilomètres la route d'Europe et des États-Unis atlantiques; même avant la construction des routes, au siècle dernier, les indigos du Guatemala étaient expédiés à Vera-Cruz par cette voie naturelle; c'est aussi par là que l'on transporta des canons envoyés de Manille à Vera-Cruz. L'ancien port de Tehuantepec, situé à 15 kilomètres au sud-ouest, n'est qu'une baie à précaire abri qu'il faudrait protéger par de grands travaux hydrauliques pour accommoder son futur trafic : on a dû faire choix de la baie de Salina-Cruz pour abriter les navires derrière une jetée où commence la voie interocéanique.

A l'est de Tehuantepec, sur les flèches de sable et les cordons littoraux

qui bordent les lagunes et la mer, sont épars, au nombre d'environ trois mille, les derniers Huabi ou Huaves, humbles pêcheurs dont les ancêtres

N° 51. — MINATITLAN, PORT SEPTENTRIONAL DE L'ISTHME DE TEHUANTEPEC.



disputèrent aux Mijé et aux Zapotèques l'empire de la contrée[1]. Au nord-est, vers le centre de l'isthme, les deux bourgs de Chimalapa, sous les vocables de saints différents, présentent un grand intérêt ethnologique par leur population d'Indiens Zoqué ou « Gens de la Vase », qui parlent

[1] J. G. Barnard, *The Isthmus of Tehuantepec;* — von Müller, ouvrage cité.

une langue distincte, d'origine incertaine. Quant aux Mijé, moins fiers d'allure que les Zoqué, ils sont cantonnés plus à l'ouest dans le bourg de San-Juan Guichicovi, près de Santa-Maria Petapa, la ville la plus ancienne fondée par les Espagnols dans l'intérieur de l'isthme.

Minatitlan, située sur le Coatzacoalcos, à l'endroit où ce fleuve cesse d'être navigable pour les navires calant de 3 à 4 mètres, est le port septentrional de l'isthme ; actuellement ce n'est qu'un bourg commercial sans importance, mais il paraît destiné à devenir prochainement un lieu de commerce très actif. Le chemin de fer réunit déjà Minatitlan à la barre du Coatzacoalcos et de l'autre côté se poursuit dans la direction de Tehuantepec ; en outre, Minatitlan, placée à l'entrée septentrionale de l'isthme, est choisie pour être le lieu de croisement de la voie qui se dirigera de Vera-Cruz vers le Yucatan et le Guatemala. Un peu de tabac, des fruits, et de dix à seize mille tonnes de bois d'acajou provenant des environs de Suchil, au centre de l'isthme, sont actuellement les seuls éléments du trafic de Minatitlan[1]. Jaltipan, bourg voisin de Minatitlan, est dominé par un monticule que la légende dit avoir été élevé par Cortès en l'honneur de Malintzin ou Doña Marina, l'Indienne à la sagacité et à la prudence de laquelle il dut probablement la conquête de l'Anahuac[2]. Une colonie française et suisse de 450 personnes, fondée en 1828 à los Almagres, subsista quelques années malgré le climat et la nostalgie ; mais à la fin les derniers colons se dispersèrent dans les villes du Mexique. Un marchand chinois de San-Francisco, propriétaire de vastes territoires dans l'isthme, y a récemment importé de nombreux compatriotes pour y cultiver le riz et l'arbuste à thé. De nombreuses clairières dans les forêts indiquent le lieu des anciens défrichements faits par les Espagnols qui venaient couper du bois de construction pour l'arsenal de la Havane[3].

[1] Valeur des échanges à Minatitlan en 1888 : 1 600 000 francs.

[2] J. G. Barnard, ouvrage cité.

[3] Villes principales et cités historiques du Mexique méridional, avec leur population municipale, d'après le recensement de 1877 :

MORELOS.	
Cuernavaca	16 450 hab.
Morelos (Cuautla Amilpas)	14 220 »
Yautepec	9 100 »
GUERRERO.	
Acapulco (2000 hab., pop. urb.)	12 320 hab.
Iguala (de Iturbide)	7 200 hab.
Chilpancingo	6 360 »
OAXACA.	
Oaxaca	58 350 hab.
Miahuatlan	35 120 »
Ixtlan (Villa-Juarez)	25 895 »
Tehuantepec	24 440 »

III

MEXIQUE ORIENTAL

CHIAPAS, TABASCO, CAMPECHE, YUCATAN.

Bien séparées du corps continental mexicain par la dépression de l'isthme, les montagnes de Chiapas appartiennent évidemment à la même région naturelle que les crêtes et les hautes terres du Guatemala; les unes et les autres, disposées en une chaîne continue, ont leur pente rapide tournée vers le Pacifique et leur contre-pente à déclivité douce s'inclinant au nord vers les régions alluviales du Tabasco et vers les plaines du Yucatan. Cette péninsule, dont la base baigne, pour ainsi dire, dans les marais et les deltas ramifiés du Tabasco, avance sa grande masse quadrilatérale en dehors du continent, comme pour se rattacher à Cuba, et se continue sous les eaux du Golfe par un platin de bancs immergés qui en font géographiquement partie. Ainsi tout le Mexique oriental, du Chiapas au Yucatan, constitue un territoire bien distinct du reste de la République. Il en diffère aussi par les origines et par l'histoire de sa population avant et depuis la conquête; mais, en proportion de son étendue, il est loin d'avoir une importance comparable à celle du Mexique occidental; il est encore très faiblement peuplé, et l'on commence à peine d'en utiliser les ressources, infinies pour ainsi dire. La densité kilométrique des quatre États orientaux est évaluée seulement de 3 à 4 habitants.

La séparation naturelle des territoires indiquée par l'isthme de Tehuantepec fut aussi une frontière politique. Sous la domination espagnole, le Chiapas fut temporairement attribué en 1776 à l'intendance d'Oaxaca; mais pendant presque toute la durée des trois siècles qui s'écoulèrent depuis l'expédition conquérante d'Alvarado, en 1523, jusqu'à la proclamation de l'indépendance, en 1821, le Chiapas et la province riveraine du Pacifique, le Soconusco, furent de simples dépendances de la vice-royauté guatemaltèque. En s'unissant au Mexique, le Guatemala fit entrer avec lui les deux provinces dans l'empire d'Iturbide; mais, quand il proclama de nouveau son autonomie politique, il ne put récupérer qu'une faible partie du Soconusco, et c'est en 1882 seulement que la frontière indécise a été délimitée, sinon sur le terrain, du moins dans les documents diplomatiques. Quant à la péninsule du Yucatan, qui constituait une intendance spéciale dans la vice-royauté de la Nouvelle Espagne, elle devint province mexicaine après la proclamation de l'indépendance; mais, en

1840, divers abus de pouvoir de la part du gouvernement central provoquèrent une insurrection : les garnisons mexicaines furent expulsées et les fonctionnaires destitués; mais il n'y eut aucune effusion de sang, tant l'opinion des Yucatèques fut unanime. Deux années après, une armée mexicaine, forte de onze mille hommes, mettait le siège devant Campeche; mais, réduite des trois quarts par les balles et les fièvres, elle dut capituler, et le gouvernement de México reconnut l'autonomie complète du Yucatan, moyennant une reconnaissance fictive de l'union fédérale. Toutefois, après la victoire des Yucatèques, les dissensions éclatèrent entre les deux rivales, Campeche et Mérida, qui, l'une et l'autre, aspiraient au titre de capitale; puis, accoutumés à la guerre par toutes ces luttes auxquelles on leur faisait prendre part, les Indiens eux-mêmes crurent que le moment était venu de revendiquer leur propre indépendance contre les propriétaires blancs, et ceux-ci durent se réconcilier entre eux, puis avec la République Mexicaine, afin de sauvegarder leur vie et leurs privilèges. La guerre sociale dura longtemps et les indigènes ont fini par se maintenir en liberté dans la partie méridionale de la péninsule, où les Mexicains n'ont point accès et où les voyageurs européens ne peuvent encore pénétrer qu'en se plaçant sous la tutelle d'un cacique. De ce côté, le Yucatan est séparé du Guatemala par un large territoire de populations insoumises, de même qu'il est séparé du Mexique proprement dit par des espaces encore inhabitables. Ce pays offre donc une individualité bien marquée dans le groupe des États mexicains, et semble par conséquent destiné à devenir un intermédiaire naturel entre les deux républiques limitrophes, Mexique et Guatemala, quand elles s'uniront d'une manière plus intime.

L'arête des monts qui commence à l'est de l'isthme de Tehuantepec pour se prolonger dans le Guatemala et l'Amérique Centrale mérite bien par sa hauteur relative et par sa régularité ce nom de Sierra Madre que, dans chaque contrée hispano-américaine, porte la chaîne maîtresse. Les premiers sommets se dressent brusquement au-dessus des forêts de l'isthme : l'Atravesado, dont la cime est encore dans l'État d'Oaxaca et qui envoie ses gaves dans les lagunes voisines de Tehuantepec, atteint déjà 1530 mètres, et plus loin vers l'est plusieurs autres sommets s'élèvent à une altitude supérieure, dépassant 2000 mètres. Ce sont des montagnes porphyriques, au milieu desquelles apparaissent les cônes de volcans. Le plus fameux, déjà rapproché de la frontière guatemaltèque, est le Soconusco (2380 mètres), qui partage son nom avec les campagnes de sa base et tout le versant méridional de l'État de Chiapas : c'est l'ancien Xoconochco ou « Lieu des Figues Aigres ». D'après les indigènes, le volcan émet quelques vapeurs; mais ils

ne parlent point d'éruptions qui se seraient produites à une époque récente; en revanche, ils redoutent beaucoup le volcan Tacaná, que les géodésiens ont choisi comme borne de la frontière commune entre le Mexique et le Guatemala. C'est une montagne très régulièrement conique, dont la hauteur, d'après Dollfus et de Mont-Serrat, « doit certainement dépasser 3500 mètres ». Il est presque toujours environné de fumée et ses explosions sont fréquentes[1].

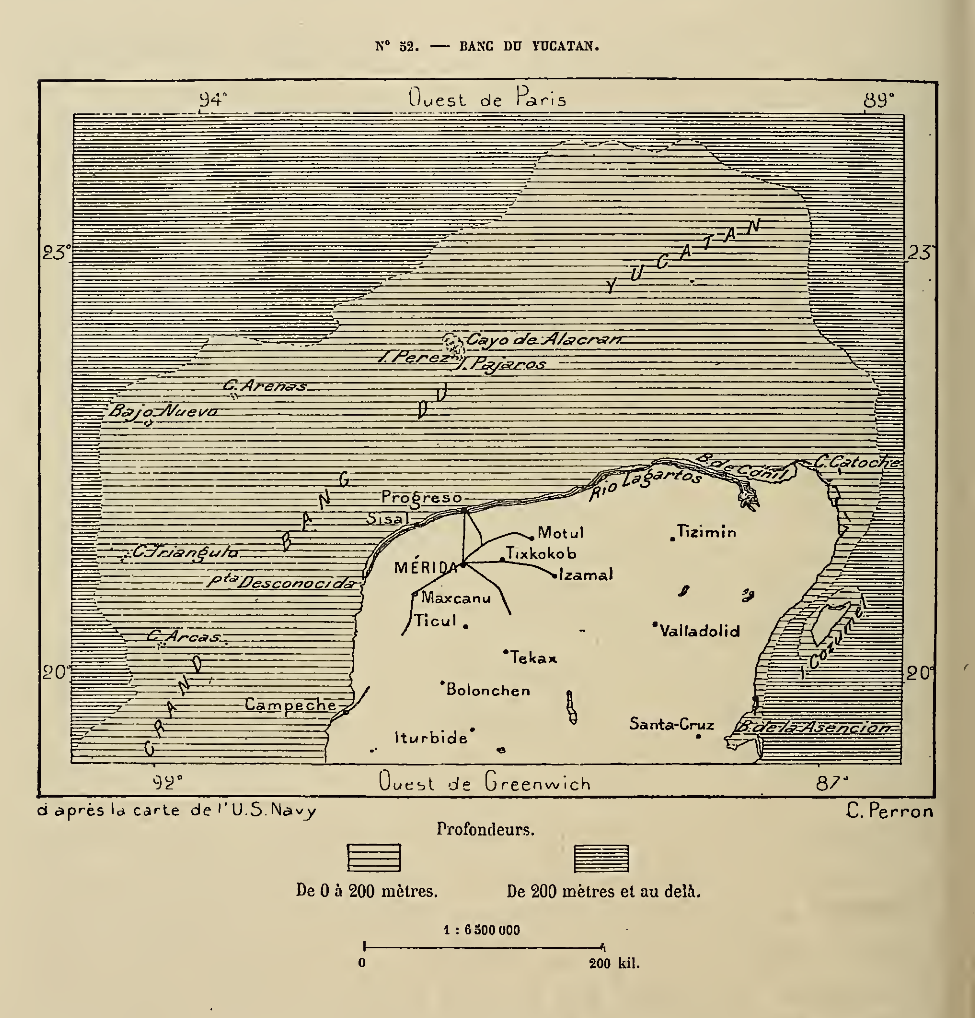
La pente de la Sierra Madre tournée vers l'océan Pacifique est très rapide, puisque l'arête des monts se profile en moyenne à 40 ou 50 kilomètres de la plage. La contre-pente, qui s'incline vers l'Atlantique, est au contraire très douce en proportion; mais ce n'est point une déclivité régulière comme celle d'une table penchée : elle est interrompue par de profondes vallées, par des saillies de montagnes que les eaux ont découpées en massifs et en chaînons irréguliers, mais qui, dans l'ensemble, affectent une orientation parallèle à la Sierra Madre. La partie centrale du Chiapas peut être considérée comme un plateau montueux sur lequel se dressent des monts aigus : l'un d'eux, le Hueitepec, à l'est de San-Cristóbal, aurait 2660 mètres de hauteur. Au nord le plateau est découpé par les rivières en collines arrondies qui s'abaissent vers les plaines alluviales; à l'ouest, il se termine au-dessus des plaines de l'isthme par la superbe montagne de la Gineta. Le pays, doucement ondulé, couvert de bois, égayé par les eaux courantes, est une des régions les plus belles du Mexique.

Dans le Yucatan proprement dit il n'y a point de montagnes. Seulement, dans la partie méridionale de la péninsule, sur les confins du Guatemala et du Honduras Britannique, s'élèvent quelques faibles contreforts appartenant aux systèmes orographiques de ces contrées. La masse quadrilatérale, limitée au sud par une ligne tracée à travers les solitudes, de la lagune de Términos à celle de Chetumal, n'est, pour ainsi dire, qu'une dalle calcaire placée sur l'Océan et présentant en relief quelques étroites saillies. L'altitude moyenne du piédestal est de 30 mètres et les croupes les plus élevées ne dépasseraient que de 150 mètres le niveau moyen du Yucatan. Les hauteurs constituent une sorte de « dos », orienté du sud-est au nord-ouest, vers l'angle émoussé de la péninsule, et se rattachent à un chaînon qui longe la côte occidentale de Campeche. Des collines boisées s'alignent aussi, du sud-ouest au nord-est, dans la direction du cap Catoche.

Cette dalle calcaire du Yucatan, de forme si régulière, presque géométrique, se continue au loin en dehors de la ligne des rivages. Seule la côte

[1] *Voyage géologique dans les Républiques de Guatemala et de Salvador.*

orientale est baignée par des eaux profondes, offrant déjà, à quelques encablures du rivage, des épaisseurs liquides de plusieurs centaines de mètres; la grande île de Cozumel, avec les bancs qui la continuent au nord, est séparée du Yucatan par un détroit très creux dans lequel les eaux d'un courant côtier se portent constamment du sud au nord avec une rapidité de 3 à 4 kilomètres à l'heure. Au sud de Cozumel, le banc périlleux de



N° 52. — BANC DU YUCATAN.

Chinchorro, au nord celui d'Arrowsmith, sont également des piliers de roches coralligènes se dressant du fond de la mer profonde; mais les découpures du littoral, criques ou baies, notamment les deux vastes bassins Espíritu-Santo et Asencion, sont presque entièrement comblés par les sables et par les récifs. Le socle sous-marin du Yucatan commence à l'angle nord-oriental de la péninsule : il embrasse l'île de Mujeres et tout l'archipel d'îlots voisin du cap Catoche, puis il se dirige au

nord jusqu'à plus de 200 kilomètres des rivages. L'accore du banc sous-marin, indiqué par une chute soudaine du plomb de sonde à 200, puis à 500, à 1000, 2000 et même 3000 mètres de profondeur, décrit ainsi autour



N° 53. — RÉCIF D'ALACRAN.

D'après Bartlett. C. Perron.

Profondeurs.

De 0 à 20 mètres. De 20 mèt. et au delà. Roches émergées.

1 : 250 000

0 6 kil.

du Yucatan une grande courbe vaguement parallèle au rivage. La partie du socle encore immergée est de beaucoup supérieure à celle du plateau yucatèque déjà sortie du flot : on peut l'évaluer à 150 000 kilomètres carrés. Si elle est un jour soulevée au-dessus de la mer, elle se montrera comme une

roche calcaire presque horizontale, offrant exactement l'aspect de la péninsule actuelle. Les nombreux écueils ou *cayos* qui parsèment ce platin caché, l'Alacran, le cayo Arenas, los Triangulos, le cayo Arcas, sont des roches de corail semblables à celles qui frangent le littoral de la côte ferme et toutes présentent leurs colonies de polypiers les plus actives sur le front extérieur tourné vers la houle du large. Le récif de l'Alacran ou des « Scorpions » est l'écueil où vint se briser en 1511 le navire de Valdivia et d'où l'équipage, réfugié sur une chaloupe, vint aborder à la côte du Yucatan, près du cap Catoche : deux hommes seulement survécurent, et l'un, Geronimo de Aguilar, devint l'interprète de Cortès lors de la conquête du Mexique. Le cayo Arenas, situé près de l'angle nord-occidental du banc, est formé de quelques îlots recouverts de guano par des tourbillons d'oiseaux. Dès l'année 1854, des industriels mexicains exploitaient ces couches d'engrais, puis des Américains du Nord s'y établirent à leur tour, prétendant au titre de « premiers occupants » et revendiquant la caye comme une possession de leur République. Cette prétention bizarre à l'occupation d'un banc qui se trouve d'une manière évidente dans les eaux yucatèques donna lieu à de longues discussions diplomatiques[1].

L'hydrographie fluviale du Mexique oriental présente dans le Chiapas et le Yucatan un contraste analogue à celui du relief : d'un côté l'eau coule en surabondance à la surface du sol, de l'autre il faut la chercher dans la profondeur des roches. A l'est de la rivière Tonala, qui forme limite entre les États de Vera-Cruz et de Tabasco, tout le versant de l'Atlantique jusqu'à la péninsule du Yucatan appartient aux deux bassins unis du Grijalva et de l'Usumacinta, fleuves qui naissent sur les hautes terres guatemaltèques, descendant de sources voisines pour aller se rejoindre à l'embouchure même. Le Grijalva, qui change plusieurs fois de nom dans le vaste circuit de son courant, a ses sources maîtresses dans la province de Huehuetenango et cette ville même est arrosée par un des gaves du bassin supérieur. En entrant sur territoire mexicain il s'unit successivement en un faible espace à la plupart de ses hauts affluents, et, déjà large, prend le nom de rio Grande ou celui de Chiapa, comme la ville qui s'est bâtie sur ses bords. Dans cette partie de son cours, le fleuve, fort incliné, descend en rapides et en cascades; même, près de Chiapa, il s'engouffre dans une galerie de rochers, d'où il s'échappe à un niveau très inférieur. Devenu navigable, il décrit une grande courbe vers l'ouest sous le nom de rio Mezcalapa ; puis, arrivé dans les plaines basses, à peine élevées de quelques mètres au-dessus de la

[1] *Boletin de la Sociedad de Geografia y Estadistica de la republica Mexicana*, 1888.



L'USUMACINTA. — VUE PRISE AU PASO YALCHILAN, SUR LA FRONTIÈRE DU GUATEMALA.

Dessin de P. Langlois, d'après une photographie de M. Charnay.

mer, il est désigné par l'appellation officielle de Grijalva, due au navigateur qui le découvrit en 1519; mais les indigènes ont gardé celle de Tabasco, usitée par les Indiens qu'interrogea Bernal Diaz dans le même voyage. Dès l'entrée du fleuve dans les terres alluviales commencent les diramations du courant, se dirigeant, les unes vers la mer, les autres vers les branches de l'Usumacinta, de beaucoup le plus puissant.

Ce dernier cours d'eau, moins connu que le Grijalva, car les régions qu'il traverse sont très faiblement peuplées, reçoit aussi ses premières eaux des hauteurs ou « Altos » du Guatemala. D'après Brasseur de Bourbourg, le gave le plus abondant, le rio Blanco, bientôt après uni au rio Negro, coule d'abord vers l'est, comme pour aller se jeter dans le golfe de Honduras. Changeant dix fois de nom, suivant les villages qui se succèdent dans sa vallée et les tribus indiennes qui vivent sur ses bords, mais désigné d'ordinaire sur les cartes comme le rio Chixoy ou Lacandon, le fleuve se recourbe au nord, puis au nord-ouest, et, déjà sorti de la région des grandes montagnes, il s'unit au rio de la Pasion, cours d'eau jaunâtre qui vient des crêtes bordières situées au sud du Honduras Britannique. D'ordinaire il coule paresseusement entre des rives boisées; mais, dans la saison pluvieuse, il inonde la contrée et s'élève parfois de 15 mètres au-dessus du niveau d'étiage. En aval de la jonction, les deux fleuves unis prennent le nom d'Usumacinta, sous lequel ils sont indiqués dans les actes diplomatiques pour le bornage des frontières entre le Mexique et le Guatemala, le lit fluvial ayant été choisi comme limite sur un espace développé de plus d'une centaine de kilomètres. Navigable pour les canots sur une grande partie de son cours supérieur, l'Usumacinta traverse la dernière chaîne de hauteurs par une série de défilés coupés de rapides infranchissables aux barques : cette cluse, resserrée entre des parois verticales, est la Boca del Cerro ou « Bouche de la Montagne »[1]. Les coupeurs de bois d'acajou et de cèdre marquent les fûts et les livrent au courant, qui, de chute en chute, finit par les amener devant Tenosique, où le fleuve reprend son cours tranquille pour recevoir le rio San-Pedro, qui lui vient du Peten guatemaltèque[2] : les eaux de cet affluent sont tellement saturées de carbonate de chaux, que des arbres arrêtés par les écueils se pétrifient et forment digue en travers de la rivière[3]. Les plaines sans ondulations et les méandres serpentins du fleuve, bordés d'anciens lits abandonnés, succèdent au confluent, puis les premières branches du delta se détachent du lit majeur,

[1] A. P. Maudslay, *Proceedings of the R. Geographical Society*, April 1883.
[2] K. B. Heller, mémoire cité.
[3] Arthur Morelet, *Voyage dans l'Amérique Centrale*.

à une centaine de kilomètres du Golfe : les plus orientales se replient au nord-est vers la lagune de Términos, tandis que les autres vont droit à la mer ou s'anastomosent avec celles du Grijalva et des rivières intermédiaires, affluentes du fleuve géminé.

Le front du delta, en y comptant les bayous qui se déversent dans la lagune de Términos, présente un développement d'environ 200 kilomètres et l'ensemble des diramations embrasse un territoire que l'on peut évaluer à 15 000 kilomètres carrés : il n'est guère de fleuves qui, en proportion de leur bassin, aient une superficie aussi considérable de terres déposées par eux dans un golfe maritime : on peut dire même que le delta se prolonge en pleine mer, par des *lodozales* ou fonds de boue, que les quilles des navires labourent sans y échouer. La bouche principale, dite Barra de Tabasco, s'ouvre à peu près au milieu de la région du delta, et, suivant les saisons, offre des profondeurs variables, de 2 mètres à 3 mètres et demi : quand souffle le vent du nord le passage atteint sa plus grande profondeur, surtout pendant la saison des sécheresses; lors des inondations, alors que la mer se recouvre d'eau jaunâtre jusqu'à 55 kilomètres au large, les dépôts apportés par le fleuve élèvent notablement la barre et parfois les navires ayant 2 mètres de quille n'osent pas donner dans la passe. Une autre ouverture du delta, le San-Pedro, située plus à l'est, est encore moins profonde, mais plus stable : la plus creuse des embouchures, mais aussi l'une des plus changeantes, est celle de l'est, Chiltepec, où la sonde mesure parfois 4 mètres d'eau : c'est là que vient se déverser le rio Seco ou « fleuve Desséché », que l'on croit avoir été le bras principal, lors de la reconnaissance des côtes par Grijalva : les descriptions des auteurs espagnols semblent en effet se rapporter au rio Seco et ne conviennent nullement à la grande bouche actuelle du Grijalva[1]. La « barre » de Cupilco, communiquant avec un lac marécageux, paraît être aussi une ancienne embouchure. Dans l'intérieur du Tabasco, les deux fleuves ramifiés, Grijalva et Usumacinta, offrent à la navigation par leurs branches nombreuses une longueur développée de canaux comprenant, même pendant la saison sèche, plusieurs centaines de kilomètres. En 1840, en 1843, en 1845, des flottilles de guerre, texienne, yucatèque, américaine, pénétrèrent facilement dans le Grijalva jusqu'à l'embarcadère de San-Juan-Bautista, la capitale, à 150 kilomètres de la barre. De même l'Usumacinta est navigable pendant les hautes eaux à plus de 300 kilomètres de l'embouchure et les barques remontent encore en amont des rapides.

[1] K. B. Heller, *Reisen in Mexico :* — Désiré Charnay, *Les Villes anciennes du Nouveau Monde.*

Dans une région de terres molles, sans cohésion, les changements doivent être considérables; chaque crue modifie l'aspect de la contrée. Lorsque les rivières se gonflent et débordent, une grande partie de l'État de Tabasco se recouvre d'eau; un espace d'environ 5000 kilomètres carrés, en dedans de la ligne ferme des côtes, disparaît régulièrement sous l'inondation pendant l'hivernage. Une première crue se produit à la fin de juin, après

N° 54. — BOUCHES DU GRIJALVA ET DE L'USUMACINTA.



D'après divers documents. C. Perron.

Profondeurs.

De 0 à 20 mètres. De 20 mètres et au delà.

1 : 2 000 000

0 — 50 kil.

les pluies d'été, mais d'ordinaire elle dure peu et ne se confond pas avec la deuxième crue, qui commence en octobre et qui dure jusqu'en mars, c'est-à-dire pendant la moitié de l'année. Alors tout voyage par terre est devenu impossible; les Tabasqueños ne se déplacent plus que par eau; mais il n'est pas une coulée, pas une fausse rivière qui ne leur offre un passage à travers les forêts; des milliers de bayous, dont le flot se renverse, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, suivant les courants des rivières affluentes, couvrent la contrée d'un réseau sans fin de voies navigables, mas-

quées par les prairies mobiles des nymphées et autres plantes aquatiques. Les bateaux vont et viennent, remorquant les bois de teinture et de construction qui sont la principale richesse du pays : souvent les crues de l'Usumacinta amènent aussi des troncs de conifères déracinés, d'une espèce inconnue dans le Tabasco, que les habitants utilisent, sans se préoccuper du lieu de provenance[1]. A demi amphibies, les indigènes ne souffrent point de l'inondation, si ce n'est dans les crues exceptionnelles, quand l'eau envahit les villages, emmène les huttes à la dérive et noie les animaux domestiques : des populations entières ont dû se réfugier en dehors du delta sur les terres élevées de l'intérieur. Tellement humide est la contrée, que d'ordinaire le sel se conserve en bouteille. Les berges hautes de l'ancien littoral sont en grande partie formées de coquilles bivalves, d'huîtres notamment, qui furent déposées à l'époque où les deux océans s'unissaient encore par le détroit de Tehuantepec.

La lagune de Términos, qui reçoit la partie des eaux de l'Usumacinta connue sous le nom de rio Palizada, et plusieurs autres rivières, le Chumpan, le rio Candelaria, le Mamantel, est la continuation orientale des plaines basses du Tabasco : un exhaussement de quelques mètres en ferait émerger les bancs de sable et changerait en bayous les passes navigables. Le cordon littoral qui servira de point d'appui aux terres futures, déposées graduellement par les fleuves, existe déjà : c'est la chaîne des deux longues îles, Aguada et Cármen, qui ferment l'entrée de la lagune, ne laissant que trois entrées aux embarcations d'un faible tirant d'eau; la passe orientale, dite Puerto Escondido ou « Port Caché », n'a même que six décimètres de profondeur sur le seuil, et le flot de marée accroît rarement l'épaisseur d'eau à plus d'un mètre, si ce n'est quand il est soutenu par de forts vents du large. Les flèches insulaires ne sont que des plages de sable s'élevant à 2 mètres à peine au-dessus du niveau marin : à quelques kilomètres en mer on ne voit que la ligne continue des arbres derrière laquelle s'étendent les eaux dormantes du lac intérieur. Les contours de la lagune de Términos sont représentés d'une manière différente sur toutes les cartes originales et diffèrent en effet suivant les saisons, les vents, les apports des rivières affluentes. Au nord, la nappe d'eau se continue parallèlement au rivage sur une longueur d'une centaine de kilomètres : c'est un bayou saumâtre qui se rétrécit graduellement et, vers l'extrémité septentrionale, n'est plus qu'une faible coulée, empruntant le sillon côtier d'une ancienne plage. La lagune de Términos a reçu ce nom, en

[1] Arthur Morelet, ouvrage cité.

1518, parce que le pilote Antonio de Alaminos crut que l'île de Yucatan se « terminait » en cet endroit[1].

Au nord de cette coulée, jusque dans le voisinage de Campeche, quelques sources jaillissent à distance de la mer et lui envoient de minces filets liquides; mais au delà toutes les eaux de pluie disparaissent dans le sol

N° 55. — LAGUNE DE TÉRMINOS.



D'après Berendt. C. Perron.

Profondeurs.

De 0 à 20 mètres. De 20 mètres et au delà.

1 : 1 400 000

0 — 50 kil.

calcaire; aucun ruisseau visible ne se montre. Cependant il existe dans l'intérieur de la contrée quelques lacs de peu d'étendue qui se sont formés probablement dans les dépressions où des roches imperméables se rapprochent de la surface. Tel est, vers le milieu de la péninsule, le lac Chichankanab, aux eaux amères, qui se prolonge du nord au sud sur un espace d'environ 25 kilomètres. D'autres nappes d'eau, de moindre superficie, sont éparses dans la partie nord-orientale du Yucatan, et d'après le

[1] Bernal Diaz, ouvrage cité.

rapport des indigènes, les lagunes seraient assez nombreuses vers la racine de la péninsule yucatèque, à l'ouest du Honduras Britannique. Quant aux régions les plus peuplées du Yucatan, celles du centre, du nord-ouest et du nord, ce sont précisément celles où l'on ne voit ni fleuves, ni rivières, ni sources : on n'y trouve l'eau qu'en marais temporaires, pendant la saison des pluies. Mais si l'humidité manque à la surface, elle s'arrête dans les profondeurs du sol, au-dessus de couches imperméables, et grâce aux entonnoirs et aux fontis naturels qui s'ouvrent çà et là, l'homme peut descendre jusqu'à ces réservoirs souterrains et y puiser l'eau nécessaire. Il ne semble pas que dans ces galeries profondes l'eau s'écoule en des lits réguliers à la façon des rivières : elle s'étale plutôt en vastes bassins communiquant les uns avec les autres par des galeries ramifiées à l'infini, et toute la masse liquide s'épanche avec lenteur dans la direction de la mer. Quelques labyrinthes de rivières souterraines sont peuplés de crocodiles, tandis qu'en d'autres réservoirs ces animaux n'ont pu pénétrer. Une espèce particulière d'oiseau, le teh ou *momotus*, à plumes soyeuses et à longue queue formée de deux pennes, habite ces antres ténébreux[1].

Les cavernes, dites *cenotes*, — nom emprunté par les Espagnols à la langue maya, — se sont creusées à une profondeur d'autant plus grande que la contrée est plus éloignée des côtes et par conséquent plus élevée au-dessus du niveau de la mer. Dans l'intérieur, les villageois sont en maints endroits obligés de descendre à plus de 100 mètres avant de trouver l'eau des cenotes; à Mérida, la surface moyenne de la nappe profonde est de 8 à 9 mètres au-dessous du sol, et chaque maison a son puits plongeant jusqu'à l'étang caché. Au nord, à l'ouest de Mérida et de Valladolid, c'est-à-dire dans la direction de la mer, c'est à une moindre profondeur que l'on rencontre la couche liquide : on peut calculer la distance à laquelle on se trouve de la plage par l'épaisseur du sol qu'il a fallu traverser pour atteindre le réservoir souterrain. Enfin, quand on arrive sur le littoral, les eaux jaillissent au niveau même de la ligne d'affleurement et se mêlent au flot marin entre les racines des palétuviers[2].

Cette distribution naturelle des eaux, qui s'opère au Yucatan d'une manière si différente de celle des autres contrées, est le phénomène capital dans la géographie physique du pays. Nulle part l'eau ne se montre, mais on n'en voit pas moins les effets dans l'entretien des jardins et la propreté des maisons. Le matin, le soir, de longues processions de femmes descendent les marches qui mènent au cenote; elles suivent dans l'ombre qui

[1] Frederick A. Ober, *Travels in Mexico*.
[2] Arthur Schott, *Petermann's Mittheilungen*, 1866, Heft IV.



CENOTE DE VALLADOLID.

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Charnay

s'épaissit les rampes creusées obliquement dans les parois du roc, puis, groupées sous les tentures d'algues qui tombent des voûtes et s'enroulent aux stalactites, elles se penchent au-dessus de l'eau noire et remplissent la lourde cruche qu'il faudra rapporter péniblement dans leur demeure. Le cenote où le labeur des femmes est le plus pénible est probablement celui de Bolonchen ou des « Neuf Fonts », village de ruines situé au nord-est de Campeche, sur la route de Mérida. On descend à la nappe profonde par des fissures du roc et des escaliers tournoyant dans les cavernes : l'ensemble de la galerie principale a près de 500 mètres et l'eau pure que viennent puiser les matrones est à 125 mètres environ de la surface du sol. D'ailleurs il est peu de cenotes que les anciens Yucatèques n'aient aménagé par des travaux souterrains. Ils ont aussi bétonné le fond de cavités superficielles pour y retenir les eaux fuyantes et pour en faire des *aguadas* ou abreuvoirs à bestiaux; ils évidaient également des réservoirs profonds qu'une pierre masquait à la vue. En beaucoup d'endroits le nettoyage de mares apparentes a permis de reconnaître dans le lit de la cavité des trous nombreux qui pénètrent profondément dans le roc en s'évasant en forme de bouteilles : quand l'eau de la mare extérieure s'est évaporée, il en reste encore en abondance dans les réservoirs cachés. Récemment des fermes, des villages, des villes même ont pu, grâce à la découverte de ces eaux souterraines, se fonder en des campagnes que l'on avait laissées désertes, les croyant complètement desséchées.

La répartition des eaux en des cavernes souterraines a eu pour conséquence, depuis les temps antérieurs à l'histoire, une distribution correspondante de la propriété terrienne. Les domaines, si étendus qu'ils soient, ne valent rien sans l'eau profonde, mais cette eau appartient à quelques grandes familles espagnoles, autour desquelles doivent forcément se grouper tous les habitants du district s'ils veulent avoir le liquide nécessaire à l'entretien de leurs cultures, à leur propre alimentation et à celle de leur bétail. Ils sont donc obligés de se faire les clients, sinon les serfs du propriétaire foncier, qui, en échange du lopin de terre, de l'abreuvoir et des eaux d'arrosage, leur demande un jour gratuit de travail, généralement le lundi, — d'où le nom de *Lunes* donné à ces paysans, — et les tient en outre sous sa dépendance par les avances de denrées et de marchandises qu'il leur fait par l'entremise du majordome. Les changements de régime politique n'ont pu en rien modifier les relations des propriétaires et de leur clientèle[1]. En un pays où l'eau vive est aussi avarement distribuée,

[1] A. Woeikof, mémoire cité.

on ne peut en effet concevoir la propriété que sous deux formes, la communauté absolue de la terre ou son partage en grands domaines.

La forme du littoral yucatèque sur toute la face septentrionale de la péninsule s'explique en partie par la pression des eaux intérieures qui s'épanchent au-dessous de la grande dalle calcaire du Yucatan. Une flèche côtière borde la côte de l'angle nord-oriental de la presqu'île; mais cette flèche ne se développe pas librement en mer comme les cordons littoraux des côtes du Texas et du Tamaulipas, de l'autre côté du Golfe : elle longe étroitement le rivage fixe; la double plage, extérieure et intérieure, présente les mêmes inflexions avec un étonnant parallélisme. C'est vers l'extrémité orientale que cette levée de sable a le moins de régularité : de ce côté elle est interrompue en plusieurs endroits et constitue même une grande île, le Holbox, qui se recourbe au-devant d'une baie considérable, la Boca del Conil ou la « Bouche du Lapin », où des sources d'eau très abondantes jaillissent à 400 mètres du rivage, au milieu des eaux salées[1]. La flèche normale commence à l'ouest de cette baie pour se maintenir sur une longueur de 275 kilomètres, sans offrir plus de deux graus ou passages étroits, en face de petites rivières qui coulent, par un phénomène bien rare, dans cette partie du littoral.

Cette étroite coulée qui sépare la côte ferme du Yucatan de sa côte changeante est désignée sous divers noms, *laguna*, *pantano*, *tierra fangosa*; on lui donne d'ordinaire l'appellation de *rio*, ou même rio Lagartos, « rivière des Lézards ou Crocodiles ». Au premier abord, ce terme de « rivière » semble peu justifié pour un long bayou qui pendant la saison sèche est interrompu sur plusieurs points; non seulement il est coupé de gués, même de sentiers, et maintenant de chaussées pour les routes et de remblais pour un chemin de fer, mais des fourrés d'arbres aux racines entremêlées unissent une rive à l'autre, et quelquefois il ne reste du rio que des mares allongées. Des sources nombreuses rejaillissent en pleine mer[2]; cependant c'est dans le canal de séparation entre la côte ferme et le cordon littoral que se déverse la plus forte part du trop-plein des cenotes et l'apport de ces eaux suffit pour que la plage extérieure, formée par le heurt des vagues et le dépôt des sables et du corail rompu, soit retenue à une certaine distance au large. A l'angle nord-occidental du Yucatan, la langue de sable riveraine se recourbe vers le sud avec une régularité presque géométrique et se termine près d'une pointe de la côte connue

[1] Alex. de Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne.*
[2] Sallot des Noyers, *Mer des Antilles et Golfe du Mexique.*

sous le nom Desconocida. Cet arrêt de la double plage coïncide avec celui du courant littoral qui suit la berge de l'est à l'ouest et rencontre en cet endroit un contre-courant venu des rivages de Tabasco et de Campeche, sous l'action des vents du nord. En se heurtant, les deux courants maritimes tourbillonnent en un remous qui ronge le littoral : le dépôt des sables se fait d'une manière inégale et la flèche côtière se trouve interrompue. L'étude des rivages yucatèques porte à croire que la péninsule s'est graduellement formée et continue de s'accroître par ces lisières exté-

N° 56. — RIO DU YUCATAN.



rieures de sable, de coquillages, de polypiers, qui s'ajoutent successivement au corps continental.

De même que pour le relief du sol et la distribution des eaux, le Chiapas et le Yucatan contrastent pour le climat, mais à un moindre degré, car les deux contrées sont comprises dans la zone torride et des deux côtés la température moyenne se rapproche de l'équateur thermométrique. Le versant du Chiapas tourné vers le Pacifique est en entier sous le régime des moussons alternantes. Les vents du nord est du nord-est, qui sont en réalité le souffle de l'alizé, dominent en hiver, de novembre en avril, quand le soleil rayonne au-dessus de l'hémisphère méridional; la mousson proprement dite, le

vendaval, « vent d'aval » ou vent du sud, l'emporte de mai en octobre, c'est-à-dire en été, quand le soleil passe au zénith de la contrée. Toutefois le régime de ces vents alternants n'offre pas une régularité parfaite : les courants atmosphériques normaux sont fréquemment remplacés par des vents qui soufflent d'une autre partie de l'horizon : les inégalités de relief, de contours et d'orientation que présentent les terres modifient à l'infini la marche et la violence des airs. D'ordinaire, c'est pendant les mois d'hiver que le temps est sec et le ciel pur; les orages, les tempêtes, les tornades et les pluies viennent avec la mousson d'été.

La péninsule du Yucatan, qui fait saillie en dehors de la masse continentale, entre le golfe du Mexique et la mer des Caraïbes, participe beaucoup plus que le versant de la mer du Sud au climat normal de la région : située dans la zone de l'alizé du nord-est, elle est d'ordinaire soumise à ce vent; mais la roche calcaire et privée de ruisseaux, que présente la contrée dans son étendue presque entière, devient pendant les chaleurs un foyer d'appel qui attire de toutes parts les vents marins : les brises provoquées par la chaleur journalière tournent sur l'horizon suivant le mouvement du soleil. Les tempêtes violentes venues du nord, c'est-à-dire des campagnes mississippiennes et du Texas, interrompent fréquemment les alizés réguliers. Les mois les plus secs de l'année sont mars, avril et mai, il est rare qu'une ondée tombe pendant cette saison; mais aussitôt après commencent les orages et les averses, comme dans le Chiapas ; ils durent jusqu'en novembre, époque où les vents réguliers, n'apportant que rarement des pluies, reprennent la prépondérance : on pourrait ainsi diviser l'année en trois saisons, celle de la sécheresse, de l'humidité et du vent[1]. Le climat du Yucatan est pour les blancs un des plus dangereux des parages du Golfe. La fièvre jaune y a fait souvent de nombreuses victimes, mais la maladie la plus redoutable du pays est la phtisie, à la fois endémique et héréditaire, menaçant les individus qui y sont prédisposés en apparence aussi bien que les hommes offrant l'aspect de la force et de la santé : les soldats mexicains envoyés en punition au Yucatan se considèrent comme condamnés à mort[2]. La dysenterie est aussi une des maladies qu'on doit le plus craindre au Yucatan. Dans le Tabasco, pays coupé de fleuves, où la population vit autant en canot que sur le sol ferme, les fièvres paludéennes sont la maladie par excellence; mais la phtisie, le fléau du Yucatan aux terres sèches, est presque inconnue sur ces terres humides[3].

[1] Arthur Morelet, *Voyage dans l'Amérique Centrale*.
[2] D. Charnay, *Anciennes villes du Nouveau Monde*.
[3] D. Jourdanet, *Du Mexique dans ses rapports avec la vie de l'homme*.

La flore, la faune du Chiapas et du Yucatan appartiennent au même domaine que celles du Mexique méridional, si ce n'est que plusieurs espèces de l'Amérique Centrale y font leur apparition. Nulle part cette région du sud, médiaire entre le Mexique proprement dit et les Isthmes, n'a d'étendues désertes, et en maints endroits la végétation y est d'une puissance admirable, même sur les pentes des montagnes de Soconusco et sur les rivages de leur base, où pourtant les pluies ne sont pas très abondantes; les fougères arborescentes, les cacaoyers et autres arbres qui demandent une grande quantité d'eau, une atmosphère toujours humide, y croissent avec fougue, et dans les régions basses le riz prospère sans irrigation : l'humidité suintant souterrainement des hauteurs supplée à la rareté des pluies. Quant aux plaines calcaires du Yucatan, elles sont revêtues de plantes, il est vrai, mais la végétation y est d'un aspect misérable et rabougri; ce ne sont pas de grandes forêts au branchage entremêlé, enguirlandé de lianes comme sur les terres fécondes de Chiapas et de Tabasco; on ne voit qu'une brousse d'arbustes épineux, des fourrés de cactus et d'agavés, mais sans aucune de ces grandes espèces de cierges qui s'élèvent à plus de 10 mètres dans les régions de l'Anahuac[1]. L'eau de pluie traverse trop rapidement le calcaire poreux pour alimenter une végétation plus riche.

Parmi les végétaux qu'on ne trouve pas dans le Mexique proprement dit et qui appartiennent à la région chiapanèque et yucatèque, il est beaucoup d'arbres précieux par leurs bois ou leurs matières tinctoriales, tels que l'acajou (*swietenia mahagoni*) et le bois de campêche (*hæmatoxylon campechianum*). Le premier de ces arbres est encore plus commun en diverses parties de l'Amérique Centrale que dans le Tabasco mexicain, mais c'est dans la région qui lui a donné son nom usuel que l'arbre de campêche se rencontre exclusivement. Cette plante légumineuse au bois dur atteint parfois de 12 à 15 mètres dans les terrains qui lui conviennent le mieux. Elle forme d'abord des buissons assez semblables à ceux de l'aubépine; mais à mesure qu'elle grandit, elle entremêle ses branches en une masse ronde, au feuillage impénétrable, tellement épaisse qu'elle ne laisse rien pousser à son ombre. D'après Morelet, les Anglais ont vainement essayé de propager le bois de campêche dans les Bahama et en d'autres colonies de l'Amérique tropicale; mais dans sa patrie il prospère sur les terrains caillouteux des collines et sur les roches aussi bien que dans un sol d'alluvions. En outre, il croît assez vite, puisque les nouvelles pousses sont bonnes à couper après

[1] A. Woeikof, *Petermann's Mittheilungen*, 1879, Heft VI.

dix ans et naissent spontanément partout où la hache a introduit l'air et la lumière[1]. Parmi les animaux bizarres de la faune chiapanèque, M. Charnay signale des tortues à « tabatières », qui savent en effet cacher leur tête et leur queue sous deux opercules hermétiquement fermés : ce sont des boîtes cornées que nul carnassier ne peut ouvrir[2].

La population du Mexique oriental est très mélangée comme celle de l'Anahuac, mais l'élément indigène y est plus considérable en proportion. Les Nahua proprement dits y sont représentés dans le Soconusco, le long de la voie historique suivie naguère par les Aztèques, de l'Anahuac au Nicaragua. La nation belliqueuse des Chiapanèques a laissé ses descendants dans la partie nord-occidentale de l'État qui a gardé leur nom. Plus nombreux, mais inférieurs en culture, les Tzendal et les Tzotzil, Quelen ou « Chauves-Souris », occupent les régions forestières comprises entre la dépression de l'isthme et les frontières du Guatemala. Enfin de nombreuses familles errantes ou sédentaires appartiennent aux mêmes groupes que ceux du Guatemala occidental, au nord les Lacandons et les Chontales, au centre les Chol et les Chañabal, au midi les Mamé, et tous ces Indiens paraissent se rattacher plus ou moins par le langage, les mœurs premières et les traditions aux Maya policés du Yucatan, les représentants les plus avancés de leur groupe ethnique.

Les Maya se sont plus vaillamment maintenus contre les Espagnols que la nation des Aztèques : du reste, ils avaient atteint, paraît-il, dans les âges précolombiens, un degré plus haut de civilisation ; quoique Colomb n'ait point visité les Maya, leur réputation était venue jusqu'à lui[3]. L'œuvre d'extermination racontée par Las Casas et Diego de Landa fut terrible : la race avait presque disparu ; cependant elle a repris peu à peu, et, malgré leur petit nombre, les Maya vaincus n'ont point abdiqué leur langage : on dit même que la plupart de ceux qui connaissent l'espagnol refusent de le parler[4]. Le fait est que dans le Yucatan les conquérants finirent par être conquis : dans les campagnes, la langue maya est d'un usage général, si ce n'est aux alentours de Campeche ; dans les districts de l'intérieur, les descendants des Espagnols ont en grand nombre désappris le parler de leurs aïeux. A Mérida même, tout le monde est obligé de connaître le

[1] Arthur Morelet, ouvrage cité.
[2] Charnay, *Anciennes villes du Nouveau Monde.*
[3] Pierre Martyr d'Angheria, *Décades* III, livre IV.
[4] Brasseur de Bourbourg, *Archives de la Commission Scientifique du Mexique*, vol. II.

maya pour s'entretenir avec les indigènes ou *macequales* (*mazehuatl*). En d'autres temps, les colons européens n'auraient pas manqué de se fondre graduellement dans la population maya; toutefois les communications avec les civilisés du dehors ont sauvé de la disparition l'élément espagnol et l'on ne saurait douter que tôt ou tard les écoles, les journaux et les livres ne finissent par faire entrer tous les Yucatèques dans le monde de la culture hispano-américaine, car l'amour de l'instruction est beaucoup plus répandu dans le Yucatan que dans la plupart des autres provinces mexicaines. Les Espagnols et les métis sont représentés surtout dans les villes et dans les parties méridionales du Chiapas, où passent les voies les plus fréquentées entre le Mexique et le Guatemala. La race métissée des Espagnols et des Maya est l'une des plus belles de l'Amérique, par les femmes surtout. Ce qu'elle a de plus remarquable est que le type indien de la figure se conserve de génération en génération : si blanche que devienne la peau, le métis yucatèque garde toujours des traits maya, que les observateurs peuvent reconnaître d'emblée [1].

Le domaine de la langue maya, auquel il faut ajouter aussi le territoire des Huaxtèques, dans l'État de Vera-Cruz, s'étend bien au delà des frontières du Yucatan : il comprend presque tout l'État de Tabasco, une partie du Chiapas et, en surface, une moitié du Guatemala. D'après leurs propres traditions, les Maya seraient venus dans le Yucatan de directions opposées, de l'ouest et de l'est, du continent et de la mer [2] : un dieu leur avait ouvert un chemin à travers les flots. Il est certain qu'ils connaissaient l'art de la navigation; même ils avaient des navires pontés, probablement à voiles [3]. Des voyages, voulus ou involontaires, eurent lieu fréquemment entre l'île de Cuba et le Yucatan : c'est par cette voie, pense Orozco y Berra, que des populations originaires de l'Amérique du Nord se seraient rendues par longues étapes de la Floride à Cuba et de cette île dans la péninsule yucatèque [4]. Quoi qu'il en soit, les Maya, une fois établis dans le Yucatan, en restèrent longtemps les possesseurs paisibles, car dans cette région, située en dehors de la route normale des migrations, qui longeait au sud la côte du Pacifique, ils n'avaient rien à craindre des conquérants. L'empire des Aztèques, au temps de sa plus grande extension, ne touchait au pays des Maya que par son extrémité sud-orientale, et le Yucatan, où vivait la partie la plus policée de la nation, leur était presque entièrement inconnu.

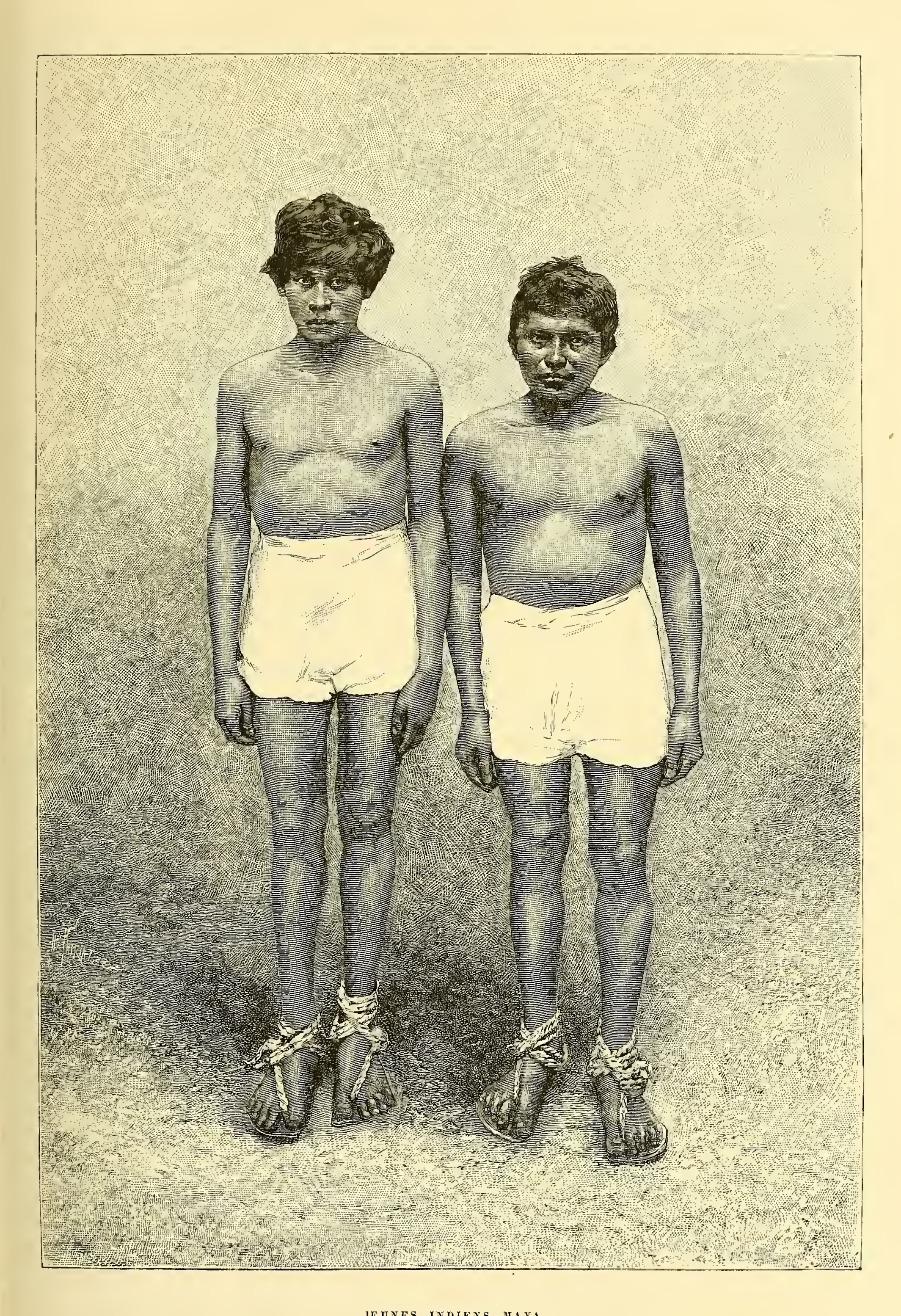
[1] Désiré Charnay, *Cités et Ruines Américaines*.
[2] H. H. Bancroft, *Native Races*, vol. V.
[3] Nuñez Ortega, *Boletin de la Sociedad de Estadistica y Geografia*, 1878, nº 1.
[4] *Geografia de las Lenguas de México*.

Cependant, à en juger par les langues, les deux peuples, Aztèques et Maya, appartiennent à une même souche ethnique. Mais entre les Maya du Yucatan et les Mayo de la Sonora il n'y a qu'une pure coïncidence de noms[1].

Les Maya proprement dits sont des hommes de taille moyenne, osseux et trapus, à la tête ronde, aux mains fines et aux jolis pieds, durs à la fatigue, d'une étonnante force de résistance. Ceux des Maya qui vivent dans les forêts de Tabasco, et que leur nom de Chontales ou « Sauvages » désigne comme étant restés étrangers à la civilisation des Yucatèques, sont d'une étonnante sobriété : quelques racines, un peu de maïs, des bananes leur suffisent, et pourtant ils travaillent sans répit, comme porteurs ou comme bateliers, pendant des journées entières. Leur vêtement est très simple, des caleçons et une chemise, qu'ils portent en guise de blouse. Au Yucatan le costume des hommes ne diffère pas de celui des Espagnols; mais les femmes maya, plus fidèles que les hommes aux mœurs de la race, ont conservé les modes d'avant la conquête : toutes sont vêtues d'un jupon blanc, le *fustan*, serré aux hanches, brodé au bas d'une étroite guirlande de fleurs, et portent un *huipil* ou chemisette, blanche également, et à manches courtes, flottant jusqu'à mi-corps; hors de leur demeure, elles se drapent avec élégance d'une mantille, blanche comme le reste du costume, et toujours, si ce n'est chez les plus pauvres, d'une irréprochable propreté. Elles diffèrent aussi des autres Indiennes et des Espagnoles par leur coiffure relevée à la chinoise et nouée en chignon; enfin, tandis que toutes les indigènes du Mexique et de l'Amérique Centrale portent la cruche sur la tête, les Yucatèques la tiennent inclinée sous le bras gauche. Quand un homme les arrête pour leur demander à boire ou pour échanger quelques paroles, elles se tiennent de côté en baissant les yeux et répondent modestement. Un marché dans une ville du Yucatan offre un spectacle presque unique par le calme, la bonne grâce, la bienveillance réciproque des vendeurs et des acheteurs; à peine entend-on quelquefois un cri d'enfant[2].

Comme tous les autres Indiens policés, les Maya se disent catholiques et le sont en effet avec dévotion, mais en mêlant à leur culte privé des cérémonies qu'ils n'ont point apprises des Espagnols. C'est ainsi qu'après l'enterrement d'un des leurs, ils marquent à la craie le sentier qui mène du tombeau à l'ancienne demeure, afin que le défunt, reprenant vie, n'oublie pas

[1] Orozco y Berra, ouvrage cité.
[2] Frederick A. Ober, *Travels in Mexico.*



JEUNES INDIENS MAYA

Gravure de Thiriat, d'après une photographie de M. Charnay, communiquée par le Musée d'ethnographie.

le chemin du foyer, au moment où l'enfant qu'il doit animer est sur le point de naître : la croyance à la métempsycose leur est donc restée malgré les enseignements contraires de l'Église. Ils ont aussi gardé la connaissance des simples, celle des astres, et parmi eux nombre d'astrologues observent les conjonctions des étoiles pour prédire les événements de la vie publique et privée, la réussite ou la perte des semences et des récoltes; chaque village a son « homme qui sait » et lit le sort dans un cristal de quartz. Avant la guerre de 1847, qui ruina la contrée, presque chaque village avait son « livre de Chilan-Balam », c'est-à-dire l' « Interprète des oracles », et l'on en connaît encore au moins seize exemplaires[1]. La mère attache au bras de son enfant une amulette, un bel insecte à téguments coriaces de la tribu des mélasomes (*zopherus moreleti*)[2].

Les indigènes ont des curés complaisants ou bien ignorants des rites orthodoxes qui célèbrent avec eux la « messe des champs » ou *misa milpera* et tuent un coq, après avoir aspergé de liqueur fermentée les quatre points cardinaux, en invoquant à la fois les trois personnes de la Sainte-Trinité et les *Pah ah tun*, les quatre patrons de la pluie et des récoltes. Ces génies ont pris des noms chrétiens : le Rouge ou dieu de l'orient est devenu saint Dominique ; le Blanc ou dieu du nord est saint Gabriel ; le Noir ou dieu d'occident est saint Jacques, et la patronne du sud, la « déesse jaune », s'identifie avec Marie-Madeleine[3]. Mais ce n'est point en présence des Espagnols que des Maya se livreront à des pratiques ou à des cérémonies non sanctionnées par les prêtres catholiques; très mystérieux dans leur conduite, quoique en général de joyeuse humeur, « le plus gai des peuples », dit Charnay, les Maya savent gouverner leur conversation de manière à ne jamais mentir aux étrangers, mais à se taire à propos ou à répondre en paroles ambiguës qui ne les compromettent point. Cependant quelques expressions de langage révèlent leurs croyances intimes : ainsi l'ouragan est pour eux le « souffle puissant du grand Père ».

La langue maya, gutturale et sonore, mais fort agréable dans la bouche des femmes, paraît être l'idiome le plus pur de tous ceux de la même famille, tzendal, lacandon, quiché ou kachiquel, qui se parlent entre le golfe du Mexique et les côtes de la mer du Sud. D'ailleurs ces divers dialectes ne diffèrent les uns des autres que par le mélange de mots étrangers et une certaine variété dans les finales ou dans la prononciation. Le maya, d'une extrême richesse en vocables, est très distinct du nahuatl ou mexicain par

[1] Daniel G. Brinton, *The Book of Chilan-Balam.*
[2] Arthur Morelet, ouvrage cité.
[3] Brasseur de Bourbourg; — D. G. Brinton, *The folk-lore of Yucatan.*

la grammaire, mais les vocabulaires des deux langages proviennent de radicaux communs à tout le groupe. Brasseur de Bourbourg croit aussi pouvoir assimiler un grand nombre de termes maya à des mots aryens, notamment germaniques et scandinaves; toutefois cette opinion de l'enthousiaste savant n'a point été accueillie avec faveur : des coïncidences fortuites ne constituent point la parenté. Le maya pur ne se parle actuellement que dans la partie nord-orientale de la contrée, aux alentours de Valladolid et de Tizimin[1]. L'alphabet latin de la langue maya renferme des caractères particuliers, tels le ɔ (*ts*), qui répondent à des sons inconnus à l'espagnol.

Un témoignage frappant de la persistance du génie maya est celui que présente la nomenclature géographique du Yucatan : presque tous les noms donnés par les indigènes se sont maintenus malgré les Espagnols. L'appellation Yucatan, qui a prévalu sur le nom espagnol, *Isla de Santa Maria de los Remedios*, est elle-même un mot d'origine maya ; toutefois on ne peut en donner le sens exact : il provient sans doute d'une confusion que firent les navigateurs espagnols quand ils s'enquirent du nom de la contrée. D'après l'évêque Landa, le convertisseur des Maya, la désignation usuelle était Ulumit Cuz el Etel Cet, c'est-à-dire « Pays des Dindons et des Cerfs ». Le nom de l'ancienne capitale, Mayapan, était aussi fréquemment appliqué à toute la péninsule, et celui de Maya, appartenant au peuple, aurait été précédemment donné à toute la contrée : Ma-ay-ha signifierait « Terre sans Eau »[2]. De même qu'au pays des Aztèques, les conquérants fanatiques s'efforcèrent de faire disparaître tout ce qui rappelait la religion indigène; les manuscrits les plus précieux furent consumés par le feu, les idoles et les sculptures détruites; cependant quelques traditions se sont maintenues comme la langue et les mœurs, et les savants ont pu tenter de reconstituer l'histoire politique du peuple maya jusqu'à deux ou trois siècles avant la conquête.

Les premiers personnages légendaires de l'histoire du Yucatan, à la fois héros, fondateurs d'empire et dieux, sont Votan et Zamna, qui se confondaient en partie dans l'imagination populaire et auxquels on attribuait toutes les institutions du pays ainsi que les diverses inventions faites depuis l'origine du monde. Après eux vint un autre souverain mythique, Cukulcan, que les savants identifient avec le Quetzalcoatl du Mexique et le Gucumatz du Guatemala ou le « Serpent à Plumes » et dont l'histoire coïn-

[1] Orozco y Barra, ouvrage cité.
[2] Diego de Landa, *Relation des choses du Yucatan*, traduction de Brasseur de Bourbourg.

cide en effet avec celle de ce demi-dieu des Aztèques et des Quiché : on ne saurait douter que la phase de l'histoire personnifiée par le héros maya ne soit une période pendant laquelle prédomina l'influence des Nahua du Nord. Puis d'autres conquérants, qui semblent être venus du sud, mais que leur nom même, Tutul Xiu, paraît désigner comme ayant été des Nahua, régnèrent sur le pays des Maya pendant un certain nombre de siècles, onze, dit la légende. C'est probablement sous leur domination que s'élevèrent les monuments remarquables du Yucatan ; malgré les guerres, les révolutions locales, les destructions de villes, la dynastie s'était encore maintenue dans une partie du territoire quand les Espagnols firent leur apparition.

Les monuments de l'architecture yucatèque avaient déjà frappé les premiers navigateurs espagnols et furent plus tard mentionnés par tous les écrivains qui parlèrent de la région ; mais, pendant ce siècle, c'est après 1830 seulement que des voyageurs purent contempler ces ruines étonnantes et en rendre compte au monde savant. Le premier, Zavala, visita Uxmal et en publia la description[1] en 1835. Frédéric de Waldeck étudia la même ville yucatèque et en dessina les monuments dans un luxueux ouvrage ; mais le livre qui éveilla le plus d'attention et qui doit être considéré comme le point de départ de l'étude archéologique du Yucatan est celui que rédigea Stephens, après avoir parcouru deux fois la contrée en compagnie du peintre Catherwood[2]. Depuis cette époque, les voyages ont été nombreux ; parmi ces visites des ruines, celles de M. Charnay ont eu une importance exceptionnelle, grâce aux magnifiques photographies qui ont permis de contrôler l'exactitude des dessins antérieurs. On connaît déjà plus de soixante groupes de ruines considérables, et combien d'autres en existe-t-il encore dans le pays des Maya indépendants ! A peine le Yucatan a-t-il une ville, un bourg, une demeure isolée qui n'offre dans ses constructions des restes de pierres sculptées[3].

Des archéologues, heureux d'avoir été parmi les premiers à signaler les remarquables monuments du Chiapas et du Yucatan, en ont vanté la majesté, et même ont cru pouvoir les comparer aux temples de l'Égypte et de la Grèce. Bien que cette admiration ne soit point justifiée, car les édifices maya n'ont pas l'élégance des proportions, la sobriété des ornements, la noblesse et la perfection des sculptures, ils ont du moins la puissance et la

[1] *Antiquités Mexicaines*, Paris, 1834.

[2] Stephens, *Incidents of travel in Yucatan* ; — Catherwood, *View of Ancient Monuments in Central America*.

[3] H. H. Bancroft, ouvrage cité.

richesse, et témoignent d'un état de civilisation bien supérieur à celui de nombreuses populations de l'Ancien Monde classées parmi les civilisés. La plupart des constructions yucatèques s'élèvent sur des renflements naturels du sol ou sur des terrasses artificielles; d'ordinaire elles se trouvent dans le voisinage de cenotes, ou même sur ces réservoirs cachés, qui furent de tout temps des lieux vénérés par les habitants des alentours. La plupart des monuments sont orientés, mais sans précision astronomique, et rarement ils se distribuent avec ordre : aucun plan d'ensemble ne paraît avoir dirigé les architectes[1]. Quelques archéologues voient dans ces monuments des édifices de construction très ancienne, appartenant à des populations déjà disparues lors de la conquête; mais cette opinion est contredite par les faits, car, d'après le témoignage même des conquérants espagnols et des chroniqueurs maya, les Yucatèques continuèrent d'y célébrer leurs rites jusque dans la deuxième moitié du seizième siècle[2].

Presque tous les édifices yucatèques affectent la forme pyramidale : temples et palais se dressaient en couronnement au sommet de la série des gradins. Quelques pyramides ne portaient point de constructions, mais l'extrémité supérieure en était tronquée, et la terrasse supérieure, ainsi laissée libre, formait un autel aérien où les prêtres sacrificateurs célébraient leurs rites en face du peuple assemblé. D'ailleurs, aucune des masses architecturales des Yucatèques n'atteignait une hauteur considérable, dépassant celle des grands arbres de la forêt : les plus fières pyramides n'avaient pas 50 mètres, mais quelques-unes recouvraient de leur base une vaste étendue de terrain : celle de Zayi, près d'Uxmal, présente un pourtour dépassant 450 mètres. D'après Viollet-le-Duc, une des conquêtes architecturales les plus remarquables des constructeurs yucatèques est d'avoir employé le mortier pour unir les assises de pierre en un seul roc et d'avoir modelé, sculpté le ciment en ornements et en figures[3]. Mortier, ciment, plâtre, stuc, tout était formé de chaux et de sable mêlés en différentes proportions, mais offrant également la dureté de la pierre : les mortiers, faits avec une chaux hydraulique presque pure, ont une si complète adhérence, soit dans les massifs, soit appliqués comme enduits, que le marteau parvient à peine à les entamer. Mais si les pierres artificielles ont parfaitement résisté au temps depuis quatre siècles d'abandon, il n'en est pas de même des charpentes qui servaient pour les plafonds et les toitures :

[1] Maudslay, *Proceedings of the R. Geographical Society*, April 1883.
[2] D. Charnay, *Comptes rendus de la Société de Géographie*, 18 mai 1883; — *Anciennes villes du Nouveau Monde*.
[3] Préface à l'ouvrage de M. de Charnay, *Cités et Ruines américaines*.

elles ont presque entièrement disparu, quoique les fûts en bois de zapote, employés exclusivement, aient une grande dureté ; mais ils ne sont pas résineux et n'ont pas d'huiles essentielles qui éloignent les vers et les insectes. Des rondins de bois, superposés en forme de pyramides renversées et placés sur les piliers en guise de chapiteaux, ont cédé partout ; toutefois l'arrangement en est reproduit sur plusieurs temples par les sculptures des façades. On utilisait aussi le bois pour joindre les sommets de deux murs inclinés l'un vers l'autre et formant ainsi une sorte d'ogive, improprement appelée *boveda* ou « voûte » dans le pays.

N° 37. — RUINES PRINCIPALES DU YUCATAN.



1 : 4 200 000

0 — 100 kil.

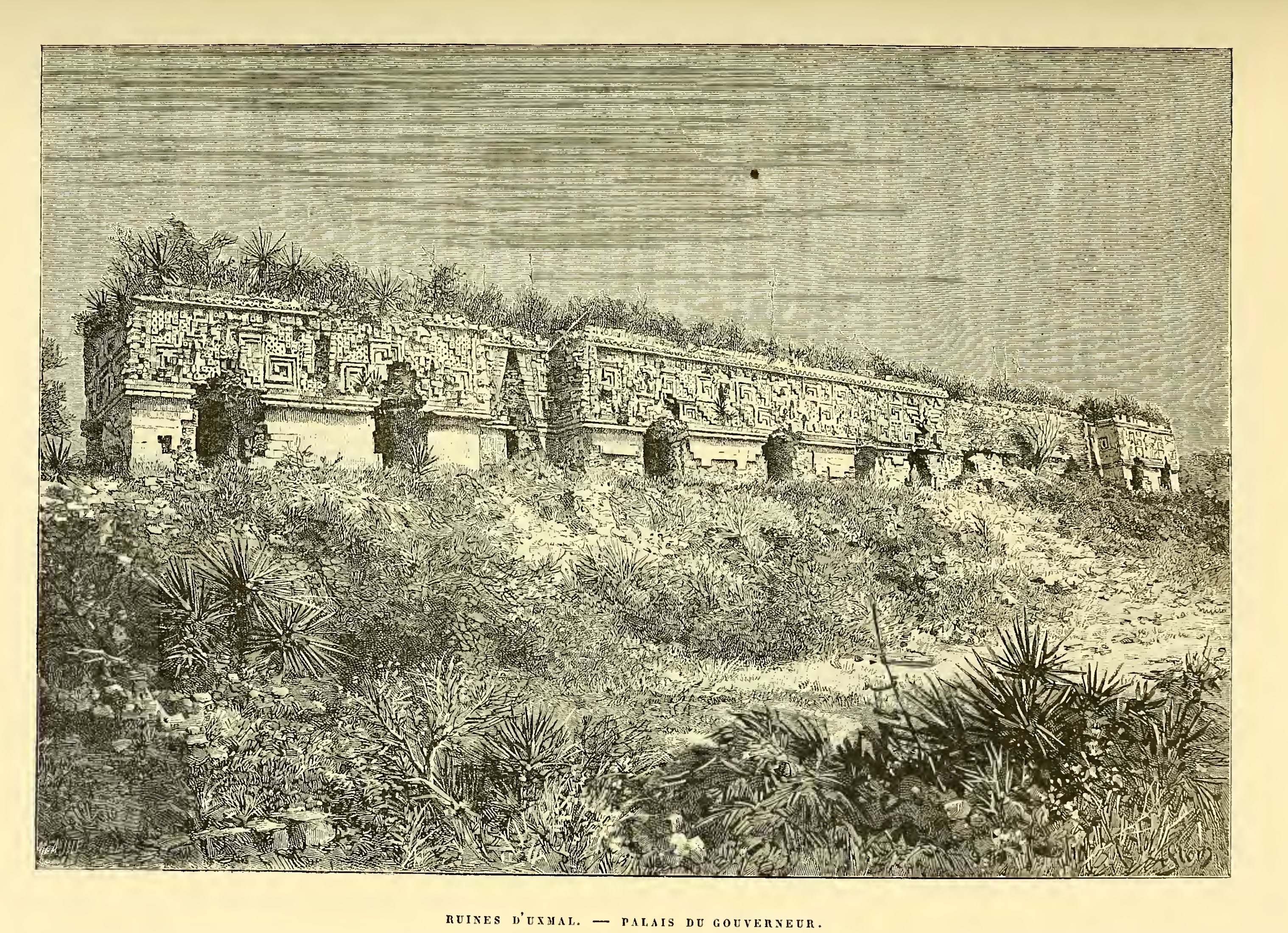
On n'a trouvé dans les édifices yucatèques et autour d'eux qu'un très petit nombre de poteries et d'armes, objets que l'on rencontre d'ordinaire en si grandes quantités dans les stations historiques et préhistoriques. On n'a découvert non plus que de très rares idoles, sans doute parce que les indigènes les mirent en lieu sûr lors de l'arrivée des Espagnols, et que ceux-ci brisèrent les effigies qui n'avaient pas été cachées. Mais les sculptures et les bas-reliefs représentant des personnages recouvrent des parois entières. Le type des figures est bien celui des indigènes de nos jours, surtout des Lacandons de l'est, si ce n'est qu'il a été fortement exagéré, notamment sur les temples de Palenque : les fronts rejetés en arrière, les

nez busqués étaient considérés comme signes de noblesse, et les sculpteurs ne pouvaient manquer de les donner aux hommes dont l'image était présentée à la vénération du peuple[1]; il est à croire du reste qu'à cette époque, de même que dans l'âge contemporain, les mères yucatèques déformaient artificiellement les crânes de leurs enfants[2]. Bien peu nombreuses sont les figures féminines qui ornent les parois des temples du Chiapas et du Yucatan : on n'y voit pas non plus les effigies d'enfants ou d'adolescents. Il semble que, par un sentiment de leur impuissance à reproduire la beauté, les artistes maya se soient strictement bornés à figurer les types conventionnels et n'aient pris de liberté que pour façonner de grimaçantes caricatures. D'après M. Charnay, ils modelaient d'abord les chairs nues, puis, le corps terminé, ils ajoutaient l'habillement et la parure par de nouvelles couches de ciment.

Des animaux symboliques, notamment le serpent, décorent les murailles; on y voit aussi des ornements en forme de trompe, que des auteurs ont signalés, sans raison plausible, comme indiquant chez les sculpteurs maya la connaissance de l'éléphant, et par conséquent une initiation à leur savoir par des maîtres venus de l'Asie. Quelques bas-reliefs figurent des scènes de mœurs, mais nulle part on ne remarque de sujets guerriers comme ceux dont sont couvertes les parois des palais assyriens et des temples d'Égypte : évidemment la population maya vivait dans une paix profonde à l'époque où furent bâtis les monuments de leur grande époque artistique; le manque presque absolu de fortifications autour de leurs édifices et de leurs villes témoigne aussi en faveur de l'état pacifique de la contrée et de la nature tranquille des habitants. Certaines sculptures montrent que les Maya professaient un culte phallique, et des mains rouges plaquées çà et là prouvent que dans le Yucatan, comme dans l'Orient méditerranéen, on plaçait les demeures sous la protection de la main puissante des dieux ou des génies. Actuellement, toutes ces sculptures grises qui s'entremêlent sur les murs à demi ruinés, — telle la façade d'Uxmal qui se développe sur une longueur de 100 mètres, — semblent se confondre en un chaos de formes indistinctes : relevées autrefois par des couleurs franches, le jaune, le rouge, le blanc, le noir, elles contrastaient nettement les unes avec les autres et donnaient à l'ensemble un sens historique ou mystique facile à comprendre pour tous.

Les hiéroglyphes « calculiformes », — ainsi nommés de leurs con-

[1] Arthur Morelet, ouvrage cité; — D. Charnay. *Anciennes villes du Nouveau Monde.*
[2] H. H. Bancroft, *The Native Races*, vol. IV, *Antiquities.*



RUINES D'UXMAL. — PALAIS DU GOUVERNEUR.

Dessin de A. Slom, d'après une photographie de M. Charnay

tours généralement arrondis comme ceux des « cailloux », — sont disposés en longues bandes, comme les caractères d'un livre, et servaient certainement à expliquer les sculptures qu'ils accompagnent; peut-être un jour révèleront-ils l'histoire détaillée du peuple constructeur; ils nous diront du moins quelle était la destination des édifices, désignés maintenant sous des noms espagnols de fantaisie, et surtout quel était leur âge, objet de discussions incessantes entre les archéologues. Les mêmes signes étaient aussi reproduits sur des étoffes et des écorces et les manuscrits se roulaient ou se reliaient en plaquettes. Les documents hiéroglyphiques de la langue maya sont rares : on en possède quatre seulement dans les musées d'Europe et nulle inscription bilingue ne facilite le déchiffrement des signes comme le firent la pierre de Rosette et les tables cunéiformes de Bisoutoun; cependant des prêtres espagnols connurent cet alphabet, et l'on a même retrouvé le manuscrit maya d'un de ces missionnaires[1]. D'ailleurs, les seuls renseignements que l'on possède sur l'écriture yucatèque sont fournis par l'ouvrage de cet évêque à la triste mémoire, Diego de Landa, qui brûla les manuscrits recueillis dans les temples[2]. Ils expliquent seulement une soixantaine de signes, sur plusieurs milliers, et chaque caractère pouvant être remplacé par d'autres qui ont le même sens, quoique formés de parties différentes, on comprend que les traductions soient actuellement impossibles[3]. Les archéologues s'accordent à dire que les essais de traduction faits par Brasseur de Bourbourg n'ont pas été heureux.

Séparés de l'intérieur du Chiapas par une chaîne très rapprochée du littoral, que ne traversent encore ni grandes routes ni chemins de fer, les groupes d'habitations situés sur la côte du Pacifique ne peuvent avoir qu'une faible importance commerciale; en outre, le manque de bons ports éloigne la navigation. Cependant l'extrême fertilité du sol et l'excellence de ses produits donnent au Soconusco un nom fameux sur les marchés de l'Europe et du Nouveau Monde. Les deux escales les plus fréquentées de cette côte sont Tonalà et San-Benito ou Soconusco, livrant l'une et l'autre accès aux navires de faible calaison par des graus périlleux, qui s'ouvrent dans un cordon littoral et font communiquer la haute mer avec de longs marigots côtiers. Bien qu'il soit le port le plus rapproché de la capitale du Chiapas, Tonalà ne fait pas même chaque année pour un million d'é-

[1] Daniel G. Brinton, *The Books of Chilan-Balam.*
[2] Léon de Rosny, *Boletin de la Sociedad de Geografia y Estadistica,* México, 1880.
[3] H. de Charencey, *Mélanges de Philologie et de Paléographie américaines.*

changes; deux collines des environs sont parmi les plus riches en fer que l'on connaisse. Le commerce de San-Benito, qui exporte les cacaos de Soconusco, est deux fois plus considérable : il s'élevait à 1 800 000 francs en 1888 et ne manquera pas de s'accroître rapidement quand sa plage sera reliée par un chemin de fer à Tapachula, située à mi-pente des monts de Soconusco, près de la frontière du Guatemala. La ville d'Union-Juarez, fondée il y a quelques années dans le voisinage immédiat de la limite, à 1500 mètres d'altitude, est le centre des caféteries du Chiapas : on y récolte des baies en toutes saisons, la végétation ne s'y arrêtant jamais[1].

Comitan, plus au nord, est un autre bourg de la frontière dont les foires attirent un grand concours de marchands. Chiapa de los Indios, l'ancienne capitale des Chiapanèques et la ville dont le nom, pluralisé, s'est transmis à la contrée tout entière, est située, de même que Comitan, sur le versant de l'Atlantique, dans la vallée de la grande rivière qui, sous diverses dénominations, et principalement celle de Grijalva, va rejoindre l'Usumacinta à la barre de Tabasco. Au-dessus de la bourgade actuelle, parsemée de ruines antiques, s'élève un rocher portant les débris d'une forteresse, Chiapa-Nanduimé ou « l'Ara Couleur de Feu ». C'est de là-haut que les guerriers chiapanèques bravaient les armées aztèques envoyées contre eux; lorsque les Espagnols se présentèrent à leur tour, ils durent longtemps faire le siège de cette citadelle : à la fin, plus de deux mille indigènes, réduits à la dernière extrémité par le manque de nourriture, se précipitèrent du haut des remparts avec leurs femmes et leurs enfants[2]. A quelques kilomètres à l'ouest de Chiapa, dans une vallée latérale du Grijalva, se trouve la petite ville de Tuxtla, dont on fit pendant quelques années le chef-lieu de l'État, pour châtier une révolte des habitants de San-Cristóbal. La langue indigène ne se parle plus. Brasseur de Bourbourg en recueillit un vocabulaire de la bouche de quelques vieillards.

La capitale actuelle, San-Cristóbal Las-Casas, est également bâtie sur l'emplacement d'une ancienne ville indienne, Ghouel ou Hué-Zacatlan, et comme lieu de marché elle a pris le premier rang dans les deux États de Chiapas et de Tabasco. Elle a souvent changé d'appellation : celle de Las-Casas, qu'elle porte actuellement, lui fut donnée en honneur du vaillant défenseur des Indiens, Bartolomé de Las Casas, évèque de Chiapas. En dehors du plateau d'Anahuac, San-Cristóbal est la ville la plus haut bâtie du Mexique; mais les évaluations diffèrent au sujet de son altitude, de

[1] Woeikof, *Petermann's Mittheilungen*, 1882, Heft V.
[2] Brasseur de Bourbourg, *Recherches sur les Ruines de Palenqué*.

1890 à 2104 mètres. A 10 kilomètres au nord-ouest est le très grand village de Chamula, aux maisonnettes dispersées, dont les habitants, tous Indiens et menuisiers de père en fils, fournissent la contrée de meubles, tables, bancs et chaises, d'une forme très simple, mais ornés de sculptures naïves : ces objets s'expédient au loin et se payent dix fois moins que les articles de même espèce fabriqués en Europe, tant le labeur de l'Indien est faiblement rétribué[1]. Plus au nord, le bourg de Simojovel est fameux par son café et ses tabacs, aussi réputés que ceux de Huimanguillo, village riverain du bas Grijalva, situé à l'entrée des plaines du Tabasco. Cependant on ne s'occupe dans la plupart des haciendas que de l'élève des bestiaux. Le bourg de Teapa, dont la rivière rejoint le Grijalva près de San-Juan, est un des grands marchés de la contrée.

San-Juan Bautista, l'ancienne Villa Hermosa et le chef-lieu du Tabasco, n'est qu'une bourgade, bâtie dans une clairière de la grande forêt qui recouvre toute la région du delta; mais de la berge du Grijalva, à laquelle l'unit une petite voie ferrée, elle commande l'admirable réseau de voies navigables qui se ramifie sur plusieurs milliers de kilomètres carrés jusqu'à la racine de la péninsule du Yucatan : à San-Juan même, le fleuve, aux rives très écartées et bordées d'une végétation touffue, au flot lent et toujours égal, offre un aspect de majestueuse grandeur[2]. Dépourvu maintenant de routes carrossables, San-Juan Bautista est destiné à devenir dans un avenir prochain un point de croisement pour les chemins de fer qui se ramifieront vers le Mexique, le Yucatan et le Guatemala. Son port sur l'Atlantique est le petit village de Frontera (Guadalupe), situé sur la rive droite du Grijalva, à quelques kilomètres en amont de la barre : plusieurs maisons de commerce y sont établies, principalement pour l'achat et l'exportation des bois[3]. A l'ouest du delta actuel, dans les forêts marécageuses où serpente le rio Seco, ancienne branche maîtresse du Grijalva, le village de Comalcalco, jadis cité considérable, a donné son nom à des ruines qui se prolongent sur un espace de 16 kilomètres et comprennent des « milliers » de monuments formant toute une « cordillère », suivant l'expression des indigènes. D'autres *cuyos* ou pyramides s'élèvent entre deux bras du fleuve, dans l'île de Bellote, où se trouvent aussi des amas énormes de coquillages, « débris de cuisine » occupant un espace

[1] Désiré Charnay, *Cités et Ruines Américaines*.
[2] D. Jourdanet, *Du Mexique dans ses rapports avec la vie de l'homme*.
[3] Valeur des échanges de Frontera de Tabasco, pendant l'année fiscale 1885-1886 : 4 540 000 francs.

Mouvement de la navigation en 1887 :	102 navires,	jaugeant ensemble	73 511 tonnes.
Part des vapeurs. . .	38 »	»	56 181 »

de plusieurs centaines de mètres carrés, sur une épaisseur de 4 mètres au-dessus de la ligne des eaux[1].

L'Usumacinta, qui s'unit au Grijalva en amont de Frontera, n'a point de villes dans la partie de son vaste bassin qui appartient aux États mexicains de Chiapas, de Tabasco et de Campeche. Le lieu le plus connu de cette région, Palenque ou la « Palissade », n'est qu'un petit village, situé, à une centaine de mètres en altitude, sur l'une des dernières pentes du plateau mourant que limitent les terres alluviales parcourues par l'Usumacinta : au nord, la lagune de Catazaja, entourée de grandes forêts, est le port intérieur par lequel les habitants des collines peuvent communiquer en bateau avec tous les points de l'immense delta : près de là, le village de las Tres Cruces ou des « Trois-Croix » rappelle, dit-on, le passage de Cortès[2]. Palenque, fondée pendant la deuxième moitié du seizième siècle sous le vocable de Santo-Domingo, prit bientôt, malgré son isolement au milieu des forêts, une grande importance comme lieu de transit commercial, car là viennent se réunir les sentiers qui contournent les terres basses aux innombrables canaux : Palenque était au siècle dernier le principal lieu d'étape des caravanes entre le Guatemala et Campeche[3]. Le déplacement des voies de trafic a replongé de nouveau Palenque dans la solitude; cependant il y restait encore un certain nombre de propriétaires bourgeois, retenus par la salubrité du pays et la beauté des environs : en 1869, une insurrection des Indiens les mit en fuite; maintenant le village est presque désert et sa grande place est envahie par les herbes.

A une quinzaine de kilomètres au sud-ouest de Palenque, en pleine forêt, s'élèvent les ruines grandioses d'une cité dont le nom même s'est perdu et qui fut peut-être Nachan ou Colhuacan, la « ville des Serpents ». Les commerçants de Palenque en ignorèrent même l'existence jusqu'au milieu du dix-huitième siècle et c'est en 1746 seulement qu'elles furent découvertes fortuitement, en 1775 qu'on les explora avec méthode[4]. Depuis cette époque, elles ont été plusieurs fois visitées et décrites, reproduites par le dessin et la photographie; mais l'œuvre de destruction a été rapide : l'humidité du climat, le travail de la végétation, l'action des incendies que l'on a souvent allumés au milieu des ruines pour ouvrir des clairières dans les fourrés, l'avidité des fouilleurs désireux d'enrichir les musées ou leurs collections personnelles, ou des ignorants

[1] D. Charnay, *Anciennes villes du Nouveau Monde.*
[2] William H. Prescott, *History of the Conquest of Mexico.*
[3] A. Morelet, *Voyage dans l'Amérique Centrale.*
[4] H. H. Bancroft, *The Native Races*, vol. IV, *Antiquities.*

emportant une pierre quelconque comme souvenir, enfin, chez maint visiteur indigène ou étranger, le sot amour de la destruction, ont fait disparaître une partie considérable des monuments. Le plus vaste, désigné sous le nom de *palacio*, paraît avoir été en effet un « palais » ou un monastère et non un temple, car il est divisé en un très grand nombre de chambres, de compartiments, de corridors. Comme tous les autres édifices, il s'élève sur un haut piédestal en forme de pyramide tronquée. Une de ses façades présente une rangée de piliers soutenant une architrave en surplomb d'un effet très original; les parois sont couvertes de sculptures. Un autre édifice de Palenque contenait la fameuse « croix grecque », le symbole du dieu de l'air humide, l' « arbre de vie » ou « de fécondité », qui a donné lieu à tant de discussions entre les archéologues; enfin, dans ce même temple se trouve une statue que sa haute tiare et ses bandelettes font ressembler singulièrement à une figure égyptienne.

Au sud-ouest de Palenque, à peu près à moitié chemin de ce bourg à la capitale du Chiapas, San-Cristóbal, dans une haute vallée que parcourt un affluent occidental de l'Usumacinta, se groupent les maisonnettes d'Ococingo, dont le nom sert à désigner également une ancienne ville située à 8 kilomètres plus à l'est : les Indiens l'appellent Tonila, c'est-à-dire « Maisons de Pierre », et l'on a dit, mais sans preuves, que cette ville fut l'antique Tulha, capitale des Toltèques du sud. La cité ruinée d'Ococingo renferme une sculpture en ciment qui étonna les visiteurs, Stephens, Catherwood, Brasseur de Bourbourg, par son aspect tout à fait égyptien : c'est un globe pourvu de grandes ailes étendues au-dessus d'un porche de palais. Des buttes funéraires s'élèvent sur les monts et les collines dans toute la contrée qui sépare Ococingo et Palenque; au dire des habitants du pays, il y aurait encore des édifices magnifiques dans les montagnes de Tumbalá, entre les deux bourgs, et plus au sud vers San-Cristóbal et Comitan[1].

Récemment une de ces villes inconnues du pays des Lacandons a été retrouvée sur la rive gauche de l'Usumacinta, en un endroit que les marchands du Guatemala et de Campeche ont dû visiter fréquemment dans leurs voyages, mais dont ils n'avaient jamais parlé que vaguement. Ce sont les ruines de Menche, signalées pour la première fois par Suarez vers 1868, puis visitées par Rockstroh en 1881, par Maudslay et Charnay en 1882 : ce dernier voyageur donna à l'antique cité le nom de Lorillard, d'après le Mécène américain de son expédition. L'emplacement de la ville ruinée se

[1] Brasseur de Bourbourg, *Recherches sur les Ruines de Palenqué;* — D. Charnay, *Cités et Ruines américaines.*

trouve sur un promontoire entouré par le fleuve, en aval du confluent de l'Ococingo et en amont des rapides qui se succèdent jusqu'à Tenosique. Des amas de pierre qui s'élèvent à côté de la rive ressemblent à la culée d'un pont écroulé, mais ce ne sont que les débris d'un mur de soutènement placé à la base de l'amphithéâtre des maisons et des temples ; jusqu'en haut les escarpements sont taillés en escaliers ou revêtus de maçonneries maintenant lézardées, avec de grands arbres qui surgissent des fissures ; les maté-

N° 58. — RUINES DANS LE PAYS DES LACANDONS ET DES TZENDAL.



1 : 2 800 000

0 — 100 kil.

riaux sont exactement semblables à ceux de Palenque[1]. La façade du temple le plus considérable est en partie cachée par les branches entremêlées : c'est un édifice à trois étages en retrait, ayant encore gardé des traces de son revêtement de stuc et de peintures ; l'étage du sommet est découpé en petits caissons réguliers, dont chacun était décoré de sculptures. Un des linteaux représente deux personnages portant des « croix latines » et dans la cour se voit une idole à jambes croisées, les mains sur les genoux, avec une coiffure énorme figurant un diadème de pierres précieuses et de plumes :

[1] Désiré Charnay, *Anciennes villes du Nouveau Monde ;* — A. P. Maudslay, mémoire cité.

cette image, sereine et grave, unique par sa forme dans tout le Nouveau Monde, rappelle les bouddhas de l'Extrême Orient; à côté de l'idole, des pots contenant une substance résineuse sont probablement de l'encens que les Lacandons venaient, récemment encore, brûler en son honneur.

Le petit bourg de Tenosique, en aval des rapides et à l'entrée des plaines, le village de Balancan, le marché de Palizada, sur la branche fluviale du même nom, sont les principaux groupes de cabanes sur le bas Usumacinta : la seule ville de cette partie du delta, Cármen, est située déjà en dehors des terres fluviales, sur un détroit qui fait communiquer la lagune de Términos avec la mer; le port est également connu des marins sous le nom de Laguna. Cármen, fondée près de la racine du Yucatan, dans l'État de Campeche, s'est substituée à son chef-lieu comme port d'exportation des bois de teinture, qui d'ailleurs commencent à devenir rares; elle fait aussi un petit commerce de cabotage avec les villages riverains de la lagune et du delta[1]; mais elle ne peut vivre que des apports de l'étranger, car son île n'est qu'une longue plage impropre à la culture. Le bourg de Champoton, situé au nord-est, à l'endroit où la côte commence à se diriger vers le nord, n'a plus guère d'importance aujourd'hui; mais il a un nom dans l'histoire : c'est là qu'eut lieu, en 1517, le premier conflit entre les soldats espagnols et les indigènes, et les assaillants durent se rembarquer en toute hâte; de là le nom de Mala Pelea ou « Mal Estrif » que les pilotes et matelots donnèrent à cette baie sur les cartes marines[2]. L'année suivante, Grijalva vengea, mais à grand'peine, l'insuccès de son prédécesseur. Quelques débris de vieilles constructions maya sont épars sur les collines des environs. De l'autre côté du détroit, sur la terre ferme, s'élevait à l'époque de la conquête le bourg indien de Xicolango ou « Ville des Calebasses », où se faisait alors le commerce de la lagune et du delta : d'après M. de Charencey, ce serait le Xibalba des anciennes chroniques maya.

Campeche, cité pittoresque, aux rues irrégulières, aux maisons inégales qu'ombragent des cocotiers, est entourée de remparts dont le pied baigne dans les eaux et dominée par de petites collines portant des forts : c'est une des plus belles villes du Mexique, mais elle n'a plus l'importance relative qu'elle eut aux époques du monopole commercial. Sous le régime de la domination espagnole, Campeche était, avec Vera-Cruz et San-Juan de Nicaragua, une des trois places de la côte orientale, au nord de l'isthme

[1] Valeur des échanges à Cármen pendant l'année fiscale 1885-1886 : 5 500 000 francs.
Mouvement de la navigation à Cármen en 1887 :
289 navires à voiles, jaugeant 78 086 tonnes.

[2] Bernal Diaz del Castillo, *Conquête de la Nouvelle-Espagne*.

de Darien, ouvertes au commerce de l'Espagne, et ce privilège lui assurait des relations considérables dans l'intérieur. Alors Campeche n'était pas seulement l'entrepôt de tout le Yucatan, elle servait aussi de porte au commerce de Tabasco, du Chiapas et même du Guatemala; les barques allaient et venaient sur l'Usumacinta au profit de ses négociants. Maintenant ces diverses contrées ont leurs voies directes de commerce, et, dans le Yucatan même, Mérida expédie ses denrées par les points les plus rapprochés du littoral, jusqu'au « bois de campêche » apporté par la voie des fleuves et des lagunes qui trouve une voie plus facile par le port de Cármen. Si Campeche possédait un véritable port, elle eût du moins attiré une grande partie des échanges de la péninsule, mais sa rade, dont le fond est très doucement incliné, est ouverte en plein au souffle de redoutables *nortes*; la jetée qui s'avance au large n'atteint pas des fonds suffisants pour que les barques chargées puissent y accoster en tout temps, et c'est à la distance de 8 kilomètres en mer que doivent mouiller les navires ayant 4 mètres de calaison. Des noix de coco, un peu de bois, du sucre, des cuirs, du sel, tels sont les articles du faible commerce de Campeche[1]; en 1684, le flibustier Grandmont, ayant surpris la place, y fit par ostentation un feu de joie où il brûla pour plus d'un million de bois de teinture[2]. Un labyrinthe de galeries s'étend au-dessous des maisons dans le sol calcaire : on n'y voit aucune trace du séjour de l'homme, et l'on croit que ce furent des nécropoles[3]. Des maisons de campagne sont éparses sous les ombrages aux alentours de la ville. Un chemin de fer la réunit à Lerma, petite bourgade de pêcheurs et station de bains située à 6 kilomètres au sud; une ligne plus importante, non encore terminée (1890), se dirige au nord-est à travers la brousse vers Mérida.

A la vue d'une grande carte du Yucatan on est frappé de la rareté des lieux habités, villes, villages, ou même hameaux, dans le voisinage de la mer. La faible densité de la population dans la zone du littoral s'explique en partie par le manque d'abri sur les rives et par l'existence de marécages riverains, mais elle est aussi due aux invasions des flibustiers auxquelles les gens de la côte furent exposés pendant les deux derniers siècles[4]. Les pirates anglais, débarquant à l'improviste dans quelque crique de la

[1] Mouvement du port de Campeche en 1886 :

79 navires, jaugeant 66 669 tonnes, dont 38 bateaux à vapeur, jaugeant 56 151 tonnes.
Mouvement des échanges en 1886 : 686 000 francs.

[2] A. Morelet, ouvrage cité.

[3] Norman, *Rambles in Yucatan*.

[4] C. Carillo y Ancora, *Boletin de la Sociedad de Geografia de la Republica Mexicana*, 1878.

côte, pénétraient au loin dans l'intérieur, tuant les hommes, enlevant les femmes, mettant villes et villages au pillage et à l'incendie. Maintenant ces incursions ne sont plus à craindre, mais aucune industrie spéciale, aucune richesse naturelle n'ont encore pu attirer les émigrants de l'intérieur vers cette zone relativement déserte, et c'est toujours autour de Mérida, c'est-à-dire dans la région qui était déjà la plus populeuse aux temps de la conquête, que les habitants se pressent en plus grand nombre.

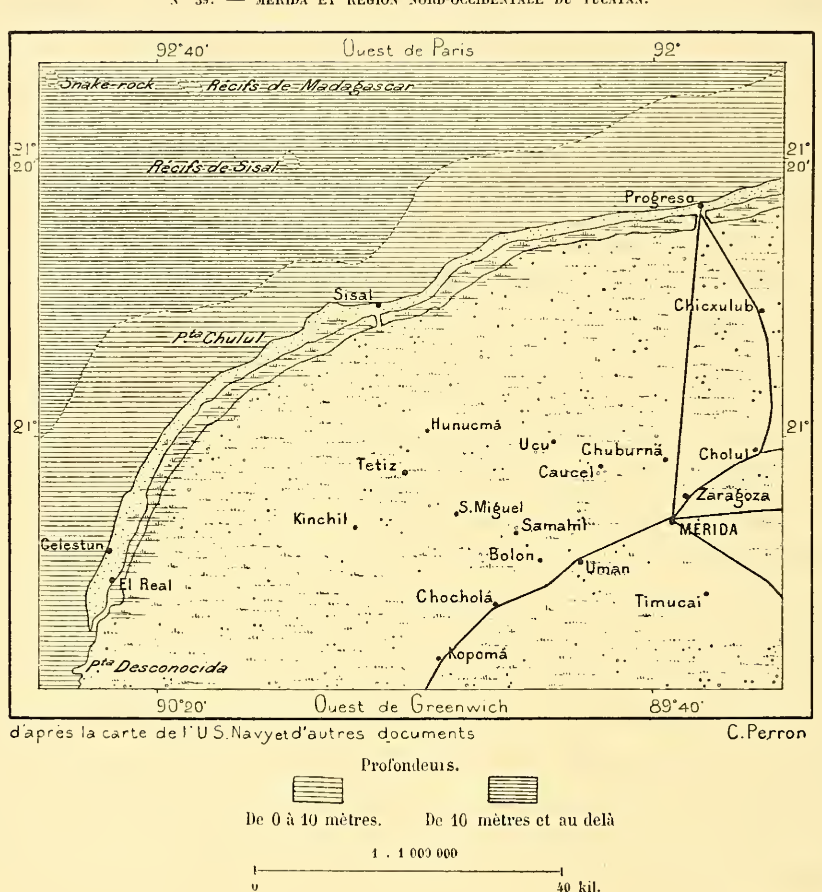
Mérida, la capitale de l'État de Yucatan, et l'ancien chef-lieu de toute la péninsule, est bâtie sur l'emplacement de l'antique Hó ou Ti-hoó ou « Cité » par excellence : le nom de Mérida que lui donnèrent les conquérants, est dû, dit Bienveneda, aux monuments nombreux qui s'élevaient dans la ville indienne comme dans la capitale de l'Estremadure ibérique. La plupart de ces édifices étaient des constructions pyramidales, portant sur leur terrasse supérieure des temples ou des palais : tous ont été détruits et les pierres en ont été employées dans les maisons actuelles, décorées çà et là d'antiques sculptures enchâssées dans les murailles. On ne voit de restes des pyramides qu'en dehors de la cité : l'une d'elles, qui portait naguère un couvent de franciscains, avec ses cloîtres et ses vergers, présente une surface d'environ deux hectares : ses pittoresques ruines forment une sorte de citadelle. Suivant l'ancien usage maya, quelques-unes des rues qui partagent la ville sont encore indiquées à l'extrémité par l'image sculptée de l'animal symbolique auquel la rue est consacrée, tels que le flamant et l'épervier[1]. Les maisons blanches à terrasses et à cours moresques ressemblent à celles de l'Andalousie; mais les demeures des faubourgs, environnées de bois et de jardins, sont encore construites dans le style maya : ce sont des maisonnettes en pierre ou bien en bambous tressés, élevées sur un socle d'un demi-mètre au-dessus du palier de la rue et précédées d'un parvis, que des murs limitent des deux côtés et qu'entoure un banc continu; une seule ouverture donne accès dans la maison[2]. Dans la partie centrale de la ville on voit encore le « palais » blasonné que se fit construire Montejo, le fondateur de la ville espagnole en 1542. Un petit musée renferme quelques curiosités archéologiques. Mérida est un des centres littéraires de la République Mexicaine.

Mérida, enrichie surtout par la vente du henequen ou fibre d'agavé, dont elle exporte de quarante à soixante mille tonnes par an, est devenue centre de convergence pour plusieurs lignes de voies ferrées qui couvriront peu

[1] Frederick Ober, *Travels in Mexico.*
[2] Brasseur de Bourbourg, *Archives de la Commission scientifique du Mexique,* vol. I.

à peu de leur réseau toute la péninsule et que les Yucatèques tiennent à honneur de construire eux-mêmes, sans le concours des capitaux étrangers; toutefois la cité n'est encore réunie que par une chaussée à son ancien port, la petite ville de Sisal, située près de l'angle nord-occidental du Yucatan. C'est à cette escale d'exportation que le henequen doit le nom anglais de *Sisal-hemp* ou « chanvre de Sisal », sous lequel il est connu dans le

N° 39. — MÉRIDA ET RÉGION NORD-OCCIDENTALE DU YUCATAN.



commerce. Le prix de cette denrée, soutenu par une compagnie de monopole nord-américaine, a sextuplé depuis le milieu du siècle. La rade de Sisal, d'ailleurs périlleuse par les coups de vent du nord, fut abandonnée en 1871 et la « marine » de Mérida s'établit directement au nord de cette ville, à 36 kilomètres, distance que l'on franchit maintenant par chemin de fer : une forte digue porte la voie ferrée par-dessus la lagune côtière. La ville nouvelle, qui remplace le village indien de Tuxulu et qui a reçu le nom justifié de Progreso, n'a du reste d'autre avantage sur Sisal que sa

proximité relative; elle ne vaut pas mieux comme lieu d'accès pour les navires. Les plus forts bâtiments doivent mouiller au large, de 5 à 9 kilomètres de la rive; seules les embarcations d'un faible tirant d'eau peuvent s'approcher de la plage. La rade est si mauvaise, tellement exposée aux grains, que les bâtiments sont toujours prêts à fuir vers la haute mer : chaque jour, après onze heures, les communications des navires avec le bord deviennent presque impossibles, à cause de la violence des lames poussées par la brise du Golfe. Cependant le trafic de Progreso est très considérable et plusieurs lignes de bateaux à vapeur y font escale[1]. L'importance croissante de Mérida réagit sur son port, et ce ne sont plus exclusivement la fibre d'agavé, le sel, les bois de teinture qui en alimentent l'exportation. Autour de Mérida la plaine est nue, mais chaque village s'est entouré d'une oasis de grands arbres; peu de groupes d'habitations en France peuvent leur être comparés pour le bon entretien et l'exquise propreté. Les principales maisons de plaisance de négociants merideños sont parsemées, à l'est de la ville, près du village de Tixkotob, fameux par la bataille décisive que les Espagnols y livrèrent en 1541 contre les forces unies des Maya. L'industrie des villageois est le tissage des hamacs, que l'on expédie surtout aux États-Unis.

A plus de 80 kilomètres à l'est de Mérida par les détours de la route, près de la limite des régions populeuses, s'élève la ville d'Izamal, ainsi nommée d'Itzmatul ou Itzenmatul, le « Dieu qui donne la Rosée ». C'est une ancienne capitale, mais elle était déjà ruinée aux temps de la conquête espagnole et l'on ne voyait plus en elle qu'une métropole religieuse : les pèlerins y accouraient de tous côtés par les quatre chaussées orientées suivant les points cardinaux. Douze monuments pyramidaux ou coniques, portant chacun son temple ou son palais, se dressaient au-dessus de la ville; ce ne sont plus que des buttes informes émergeant du feuillage touffu des jardins[2]; M. Charnay y a découvert des peintures murales qui expliquent le système décoratif des Maya. Ainsi qu'il arrive d'ordinaire pour toutes les villes saintes, Izamal est devenue ville de foires, grâce à l'afflux des pèlerins; aux prêtres ont succédé les marchands. C'est entre Izamal et Mérida que l'on voit les plus beaux restes des anciennes chaussées, comparées à la voie

[1] Mouvement de la navigation de Progreso avec l'étranger en 1886 :

Bateaux à vapeur.	392	jaugeant	552 450 tonnes.
Voiliers.	243	»	30 970 »
Ensemble des navires. . .	635	jaugeant	583 420 tonnes.

Valeur des échanges à Progreso en 1886 : 14 725 000 francs.

[2] Brasseur de Bourbourg, ouvrage cité.

Appienne par les archéologues. Les Yucatèques les coupèrent eux-mêmes pour arrêter la marche des conquérants espagnols, et depuis elles ont été détruites en maints endroits pour servir à la construction d'édifices, à la clôture de champs, à l'empierrement de routes nouvelles. Élevées au-dessus de la plaine, que les pluies inondent parfois, elles sont légèrement convexes et bordées de trottoirs : le ciment qui en recouvre le pavé forme une croûte d'environ 40 centimètres, d'une dureté telle, que l'on peut creuser en dessous à une grande profondeur comme sous la solide assise d'un roc compact. D'après Landa, ce mortier était formé de chaux solidifiée au moyen d'une eau dans laquelle on avait laissé tremper l'écorce d'une espèce d'arbre : cette préparation n'est plus connue des indigènes.

Les ruines sont nombreuses dans cette région. Une des plus remarquables est la pyramide d'Aké, située à peu près à moitié chemin entre Mérida et Izamal : c'est un des édifices yucatèques les plus anciens, à en juger par les piliers qui le surmontent, formés d'énormes pierres brutes reposant les unes sur les autres sans aucun ciment ; l'aspect de cette ruine est presque cyclopéen. A une trentaine de kilomètres au sud de Mérida, Mayapan, — « Étendard des Maya », — qui fut longtemps capitale, ainsi qu'en témoigne son nom, a conservé aussi quelques vestiges de ses temples, notamment un pavillon en forme de cône, revêtu d'agavés et d'autres plantes, et l'on y voit encore les débris d'un mur d'enceinte d'environ 5 kilomètres. Après la destruction de Mayapan, au quinzième siècle, la résidence des souverains maya fut transférée plus au sud, à Mani, ville qui, à son tour, fut détruite par les Espagnols et où se fit, dit-on, en 1550, l'autodafé des manuscrits yucatèques, ordonné par l'évêque Landa. L'humble village qui a remplacé la capitale fut longtemps désigné, en souvenir de l'ancien rang, sous le nom de « Corona Real ».

Les monuments maya les plus nombreux se trouvent au sud-ouest et au sud de Mérida, le long de la petite chaîne basse de collines calcaires orientée du sud-est au nord-ouest vers l'angle du Yucatan. Uxmal ou « Temps jadis », située près de l'extrémité nord-occidentale de cette rangée de hauteurs, au-dessus d'aiguades souterraines, est, dans ce groupe, la localité la plus fameuse, la plus riche en constructions remarquables. L'une d'elles, dite la « maison du Gouverneur », est un des palais maya les mieux conservés et peut être considéré comme le type de beaucoup d'autres ruines du Yucatan par sa masse quadrilatérale étroite et longue, portant une double rangée d'appartements que séparent des corridors à murs inclinés l'un vers l'autre et que recouvre une toiture horizontale. L'étage supérieur est très richement orné de grecques, croissants, losanges et

ornements de forme diverse qui témoignent d'un goût très inventif; l'une des décorations extérieures est celle que certains archéologues ont prise pour la représentation d'une trompe d'éléphant. Un autre palais plus considérable, la « maison des nonnes », est décoré plus somptueusement encore : nulle part dans les monuments ruinés du Yucatan on ne voit une plus grande variété de motifs traités avec plus de bonheur. Innombrables sont les amas de pierres, les tombelles, les pyramides devenues des collines boisées, qui se pressent dans le voisinage d'Uxmal, de Ticul, de Tekax, et sur les deux versants du chaînon de hauteurs qui se prolonge au sud-est, à Nohpat, à Sacbé, Kabah, Sanacté, Labna, Zayi. Les ruines de ce dernier village sont parmi les plus grandes du Yucatan et les indigènes n'osent guère en approcher; parfois, disent-ils, une musique mystérieuse y vibre entre les pierres[1]. Au sud de la chaîne de collines, les ruines sont éparses jusque dans la ville récemment fondée d'Iturbide, située sur la frontière du Yucatan civilisé et du territoire habité par les Indiens sauvages. Plus loin, vers le Guatemala, les archéologues découvriront certainement d'autres monuments du séjour des populations maya.

Dans la partie orientale du Yucatan la ville principale, l'antique Zaci ou « Argile Blanche », non encore rattachée à Mérida par un chemin de fer (1890), porte le nom espagnol de Valladolid. Elle est située au centre d'une région de culture assez fertile, et l'une des plus salubres, puisqu'on y envoie souvent les malades phtisiques de Campeche et de Mérida; mais comme tant d'autres villes du Yucatan, elle est plus intéressante par les ruines des environs que par ses monuments modernes, et d'ailleurs elle a été presque dépeuplée comme ville frontière pendant la guerre contre les Maya révoltés : ses manufactures de cotonnades n'existent plus[2]. L'ancienne Chichen-Itza, où séjournèrent les souverains de la famille des Itza, est située à 32 kilomètres à l'ouest de Valladolid. Devenue simple village, elle est parsemée de ruines qui, lors de la conquête, servirent successivement aux Indiens et aux Espagnols de remparts et de forteresses. La pyramide de Chichen-Itza, encore assez bien conservée, est accessible par un escalier monumental bordé d'arbres et se terminant à la base par deux têtes colossales de serpents à la gueule ouverte. Dans un édifice qu'il désigne par le nom de « gymnase », Stephens découvrit des peintures qu'il déclare « le plus précieux joyau de l'art des aborigènes existant dans tout le continent d'Amérique »; mais les couleurs ont presque entièrement dis-

[1] Stephens, Brasseur de Bourbourg, Charnay, Bancroft, etc.
[2] Frederick A. Ober, ouvrage cité.

paru par le fait du temps et des visiteurs. L'une de ces décorations représentait un grand bateau à proue et à poupe relevées, avec gouvernail et tillac. C'est aussi à Chichen-Itza, sous une couche de débris épaisse de 8 mètres, que l'archéologue Le Plongeon a découvert la plus belle statue de l'art nahua, exposée maintenant dans le musée de México, celle du roi Chac-Mool, le « Roi-Tigre », personnage couché sur le dos et regardant de côté, vers sa droite : sa tête, aux traits réguliers, est ornée de bandelettes à la mode égyptienne. La sobriété majestueuse de cette statue contraste singulièrement avec les figures surchargées de monstrueux ornements que l'on rencontre en tant d'autres temples du Mexique, du Tabasco et du Chiapas. Le cenote, qui a valu à Chichen-Itza son nom, signifiant « Bouche des Fontaines », est d'une apparence sinistre : c'est un large puits d'environ 150 mètres de circonférence, dont les parois sont entourées de cordons circulaires par les saillies des assises : l'eau, verte et profonde, à 20 mètres au-dessous de la falaise, reflète les arbres qui se penchent sur la rive et les festons de lianes pendantes. Encore en 1560 on y jetait des hommes vivants en sacrifice aux dieux[1].

Au nord et au nord-est de Valladolid, dans le district de Tizimin, productif en coton, les ruines sont également nombreuses : celles d'Ek-Balam ou du « Tigre noir », découvertes par M. Charnay, sont très remarquables par leurs peintures murales. Sur la côte de l'est, d'anciens monuments se dressent aussi sur les promontoires : une ville entière est recouverte par la brousse au cap Catoche[2]; plus au sud se succèdent El Meco et Cankun, en face de l'île de Mujeres, Paalmul, Pamal sur les bords du détroit qui sépare Cozumel de la grande terre, et Tulum, située plus au sud, au sommet d'une falaise. Cette dernière paraît avoir été une puissante capitale ; du côté de la terre les trois faces d'une muraille d'enceinte, encore solide, la défendaient contre l'ennemi ; les tours, qui flanquent ce rempart, également bien conservées, sont probablement celles dont parlent les premiers navigateurs. L'architecture des édifices de Tulum présente des dispositions particulières qui font croire à un mélange de civilisations dans cette région écartée du pays des Maya. Quelques temples de cette contrée étonnent par leurs dimensions lilliputiennes : percés d'une étroite ouverture, où un homme peut à peine se glisser, ils sembleraient, dit Le Plongeon, « avoir été faits pour un peuple de nains ! » La partie du littoral où se trouve Tulum appartient maintenant aux Indiens libres, et dans ce district s'élève

[1] Désiré Charnay, *Anciennes villes du Nouveau Monde.*
[2] Norman, *Rambles in Yucatan.*

une « croix sacrée » devant laquelle ils se réunissent dans les grandes solennités pour entendre la « voix de Dieu » sortant de la pierre : c'est elle qui désigne les chefs, prononce sur la paix et la guerre, condamne ou pardonne les coupables. Un prêtre catholique ayant osé pénétrer dans le pays, on l'amena devant la croix, qui ordonna de le mettre à mort[1].

Quant à l'île de Mujeres, l'une des terres qui se succèdent en cordon littoral autour de l'angle nord-oriental de la péninsule yucatèque, elle est restée, comme les autres îles, au pouvoir des Yucatèques mexicains. Son nom même, « île des Femmes », rappelle le rôle spécial qu'elle eut dans la religion des Maya : on se rendait en foule à son temple pour y adorer les divinités femelles du Yucatan. Elle est habitée aujourd'hui par quelques centaines de pêcheurs nègres et métis qui commercent directement avec la Havane. La grande île de Cozumel, que l'on aperçoit plus au sud, à une vingtaine de kilomètres du littoral, était aussi un lieu de pèlerinage très fréquenté : c'est l'ancienne Ahcuzamil ou « des Hirondelles », dont un temple contenait en effet l'image d'un dieu aux pieds d'hirondelle[2]. L'île, couverte de végétation, n'a point été explorée; cependant les Espagnols s'y étaient établis, même avant la conquête du Yucatan, et y avaient bâti une église, dont on voit encore les ruines : ceux qui la retrouvèrent dans la brousse et qui y découvrirent l'autel et la croix s'imaginèrent avoir sous les yeux les restes d'une civilisation chrétienne, antérieure à la conquête. Il reste encore quelques vestiges de la route pavée, croisée par d'autres routes, qui traversait l'île du nord au sud. Lors du sac de Valladolid par les Indiens de Santa-Cruz, cette île fut de nouveau colonisée par des fugitifs, qui fondèrent deux villages et défrichèrent le sol pour la culture du maïs et du cotonnier.

La partie méridionale de la côte, de Tulum à la baie de Chetumal, est faiblement peuplée et ses rares habitants sont tous des Indiens non encore mélangés aux Espagnols et conservant à la fois leur langue, leurs mœurs, leur indépendance effective : la « ligne du Sud », c'est-à-dire la chaîne de postes fortifiés, qui suit à peu près le 20e degré de latitude, par Peto, Ixmul et Tihosuco, borne au nord le territoire de course des Maya libres. Jadis ils dépassèrent fréquemment cette ligne et dévastèrent la contrée jusqu'à Valladolid et Tekax : on dit même que dans cette ville ils tuèrent à

[1] William Miller, *Proceedings of the R. Geographical Society*, January 1889.
[2] Brasseur de Bourbourg, *Archives Scientifiques du Mexique*, vol. II.

coups de manchette[1] plus de deux mille personnes. Maintenant une « marche » intermédiaire sépare les Yucatèques soumis de leurs frères indépendants et ceux-ci n'osent plus la franchir. Dans la guerre atroce qui sévissait naguère entre Espagnols et Maya, il n'est pas de scélératesse qui n'ait été commise. Les Mexicains vendaient leurs prisonniers aux planteurs de la Havane, au prix de 2500 à 5000 francs pièce, non comme esclaves, mais comme « engagés pour dix années », ce qui est un autre nom pour désigner un sort analogue[2]. D'autre part, les insurgés réservaient leurs captifs pour s'en servir comme de taureaux de combat dans les arènes. Cependant les Maya, qui ont un goût extrême pour la musique, épargnaient, dit-on, les prisonniers habiles à jouer d'un instrument et les gardaient pour égayer leurs fêtes. Un de leurs villages est peuplé de Maya hispanisés. Les fugitifs des provinces civilisées viennent parfois leur demander asile et sont parfaitement accueillis par eux.

On donne à ces Maya le nom de barbares, cependant ils ne sont guère moins policés que les autres ; ils cultivent leurs champs de la même manière et ils entretiennent leurs routes ; ils fabriquent leurs propres manchettes, en forme de cimeterres, avec du fer qu'ils importent de Belize ; c'est aussi de la ville anglaise qu'ils font venir leurs fusils. Assez grêles d'aspect pour la plupart, ils se présentent fort bien comme militaires, tant leurs mouvements sont précis et leurs armes bien tenues. Parmi eux personne ne sait ni lire ni écrire, et les cérémonies du culte catholique sont oubliées ; pourtant ils se bâtissent des cabanes auxquelles ils donnent le nom d'églises et qui servent de caravansérails aux voyageurs ; ils élèvent des croix de distance en distance le long des routes. Leur cacique est en même temps grand-prêtre et règne en vertu du droit de la force, jusqu'à ce qu'un autre chef ait assez de partisans pour conquérir le pouvoir à son tour.

Le bourg de Santa-Cruz, bâti dans les plaines, à l'ouest de la baie Asencion, est leur chef-lieu principal et, en 1871, ils s'y défendirent vaillamment contre les troupes envoyées de Mérida. Ce bourg était désigné naguère sous le nom de Chan ou « Petit » Santa-Cruz, appellation qui est maintenant donnée à un bourg ruiné situé beaucoup plus au sud. Bacalar ou plutôt Bakhalal, la « Palissade en Roseaux », sur la rive marécageuse d'un lac dont l'émissaire descend dans la baie de Chetumal, fut une colonie espagnole fondée en 1544 sous le nom de Salamanca. Détruite en 1655 par les pirates, elle fut reconstruite et fortifiée en 1750 ;

[1] C'est la forme sous laquelle les Haïtiens ont francisé le mot espagnol *machete*, qui désigne l'espèce de sabre employée dans l'Amérique tropicale pour défricher la brousse.
[2] Désiré Charnay, *Ruines et Cités américaines*.

récemment encore, elle faisait un commerce assez actif avec la ville anglaise de Belize; mais les Indiens insurgés la surprirent et en exterminèrent toute la population. Ce n'est plus que le squelette d'une cité[1] : l'ancienne église est remplie de crânes. Un poste militaire de Maya est établi en dehors de ce qui fut la ville[2].

IV

STATISTIQUE GÉNÉRALE DES ÉTATS-UNIS DU MEXIQUE.

La population du Mexique ne s'est point accrue dans la même proportion que celle de la plupart des autres États américains; la sanglante guerre d'Indépendance, qui dura deux années, les conspirations militaires, les révolutions locales attisées par les ambitions personnelles, mais provenant en réalité des haines de caste et de race, la misère des paysans auxquels manque la terre, les déprédations des Indiens sauvages, Apaches, Comanches, Maya, sur les frontières du nord et du sud, enfin deux guerres étrangères, l'une avec les États-Unis, l'autre avec la France, ont beaucoup amoindri le taux d'accroissement normal des habitants; cependant le nombre des Mexicains a plus que doublé depuis le commencement du siècle. En 1808, Humboldt, discutant avec grand soin tous les renseignements statistiques fournis à l'administration de la Nouvelle Espagne, évaluait l'ensemble de la population à 5 837 100 individus, soit à 5 767 000 pour la partie du territoire qui constitue le Mexique actuel. En 1888, quatre-vingts ans après l'évaluation de Humboldt, le recensement de la République Mexicaine trouvait une population de 11 395 712 personnes; en cal-

[1] William Miller, mémoire cité.

[2] Villes principales et cités historiques du Mexique oriental, avec leur population municipale en 1877 :

CHIAPAS.	
Tuxtla Gutierrez	21 995 hab.
San-Cristóbal Las-Casas	12 580 »
Chiapa	12 460 »
Comitan	10 250 »
Simojovel	9 900 »
Palenque	9 875 »
Tonalá	6 620 »
Tapachula (Soconusco)	4 710 »
TABASCO.	
San-Juan Bautista	18 525 hab.
Comalcalco	8 280 »
Huimanguillo	7 450 »
Teapa	6 075 hab.
Frontera (Guadalupe)	2 160 »
CAMPECHE.	
Campeche	15 190 hab.
Cármen	7 590 »
Calkini	4 200 »
Champoton	1 650 »
YUCATAN.	
Mérida	43 280 hab.
Izamal	25 610 »
Valladolid	18 475 »
Tixkokob	17 760 »
Espita	11 620 »
Progreso	5 000 hab.

culant suivant les progrès annuels, elle s'élève certainement à 11 600 000 en 1890 : pendant la dernière décade, l'augmentation des habitants a été de 2 pour cent chaque année. Certes, le Mexique est encore bien faiblement peuplé en comparaison des pays d'Europe, et surtout des régions industrielles de l'Europe occidentale; mais il est au nombre des contrées du Nouveau Monde où la population a le plus de densité relative, et même il suit de fort près les États-Unis[1]. La partie centrale de la République, de Puebla à Guadalajara et de San-Luis Potosi à Morelos, est, on le sait, la région la plus populeuse, grâce au climat et à la facilité relative des communications. Tandis que dans la plupart des pays les plaines l'emportent sur les hautes terres par le nombre des habitants, c'est le fait contraire que l'on constate au Mexique.

L'immigration, qui a pris une si grande importance économique aux États-Unis, au Canada, dans l'Argentine, n'a qu'une influence secondaire sur l'accroissement de la population mexicaine et sur le développement de ses ressources. Il est facile de comprendre pourquoi les émigrants de l'Ancien Monde ne se dirigent qu'en petit nombre vers le Mexique. Dans ce pays les seules terres inoccupées sont les plaines arides du nord, naguère exposées aux incursions des Indiens sauvages, et les régions forestières du midi, en grande partie inondées, et redoutables pour l'homme blanc par leur climat : ce n'est ni dans le Chihuahua, ni dans le Tabasco que des travailleurs européens peuvent espérer de réussir, à moins de circonstances tout exceptionnelles. Et dans les régions dont le sol est déjà partagé, comment des émigrants d'Europe, comptant sur un prix relativement élevé pour leur travail, pourraient-ils tenter de soutenir la concurrence des Indiens purs ou métissés, qui se contentent du salaire le plus minime ou qui même, écrasés par le fardeau des dettes, finissent par travailler presque gratuitement, en véritables serfs? Déjà divisé en grands domaines, le territoire mexicain n'a plus guère de place pour les petits cultivateurs qui, en d'autres contrées, constituent l'armée des immigrants, et à de rares exceptions près, entre autres celle que présente la colonie française de Jicaltepec, les diverses tentatives faites par le gouvernement ou des particuliers pour coloniser des terres par des travailleurs étrangers, Italiens ou autres, n'ont pas réussi et les colons se sont dispersés, laissant leur place à des Mexicains. En 1888, l'ensemble des vingt « colonies » du territoire comprenait 6519 ha-

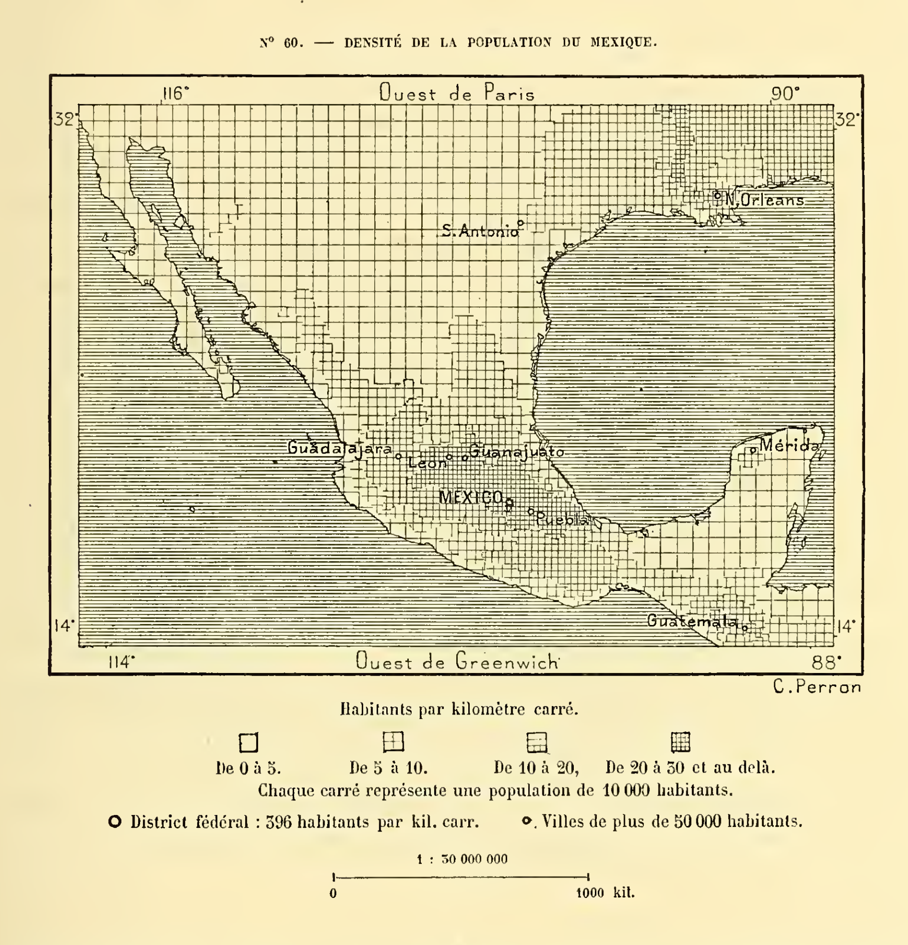
[1] Densité comparée de la population en 1890 :

Ensemble de l'Amérique. . .	41 830 000 kil. carr.	122 000 000 hab.	3 hab.
États-Unis anglo-saxons . . .	9 331 360 »	63 500 000 »	6,8 »
États-Unis du Mexique. . . .	1 987 065 »	11 600 000 »	5.8 »

bitants, dont 1411 étaient des indigènes. Récemment une compagnie américaine s'est constituée pour l'introduction de colons nègres dans les États du sud. D'autre part, des capitalistes chinois se proposent de créer des colonies de leurs compatriotes.

Toutefois, si la culture du sol n'attire que peu d'immigrants au Mexique, la venue des étrangers appelés par l'industrie et le commerce devient d'année en année plus considérable. La construction des chemins de fer, des

N° 60. — DENSITÉ DE LA POPULATION DU MEXIQUE.



Habitants par kilomètre carré.

De 0 à 5. De 5 à 10. De 10 à 20, De 20 à 30 et au delà.

Chaque carré représente une population de 10 000 habitants.

O District fédéral : 396 habitants par kil. carr. o. Villes de plus de 50 000 habitants.

1 : 30 000 000

0 — 1000 kil.

télégraphes, des usines, a valu au Mexique l'arrivée de milliers d'Américains du Nord, mécaniciens, ingénieurs, artisans; des Italiens, ouvriers et brocanteurs, débarquent de plus en plus nombreux et la communauté de la langue facilite l'établissement des Espagnols dans le pays que découvrirent leurs ancêtres. A la fin de 1887, le nombre des « Péninsulaires » inscrits sur les registres des consulats dépassait 9500, dont plus de 7500 hommes et près de 2000 femmes; mais le nombre réel était certainement beaucoup plus élevé, les immigrants, surtout les femmes, ne se donnant

pas toujours la peine de se présenter devant leurs consuls, ou même cherchant à éviter le déplaisir d'être classés parmi les Gachupines : un reste de préjugés nationaux s'est encore maintenu contre eux. Après les Espagnols, les Français et les Italiens sont les plus nombreux.

De même que dans les autres pays dont la population grandit rapidement, l'agriculture et l'industrie ont crû en des proportions plus fortes. Le maïs, qui fournit la principale moisson dans toute la zone tempérée et même sur les plateaux, est la céréale par excellence pour les Hispano-Mexicains, comme elle l'était jadis pour les Aztèques, et le mets national, à la préparation duquel plus d'un million de femmes s'emploient chaque jour, est encore la crêpe chaude de maïs ou *tortilla* : la valeur annuelle des récoltes est en moyenne de 550 à 600 millions de francs. Le froment, que l'on cultive en « terre froide », à côté du maïs, n'a qu'une bien moindre valeur dans l'économie de la contrée et ne représente annuellement qu'une centaine de millions. La production de l'orge est encore moindre, et le riz n'est récolté que dans les régions basses, à côté du manioc, sur les deux versants du Pacifique et de l'Atlantique. Les *frijoles* ou haricots entrent dans l'alimentation de la plupart des Mexicains, et l'on en récolte chaque année, avec les pois, les fèves et les lentilles, pour une valeur qui dépasse 50 millions de francs. Les pommes de terre ne sont guère appréciées dans leur pays d'origine; c'est la banane, fruit de provenance asiatique, qui, après le maïs et les haricots, est le plus recherché par les Mexicains pour leur nourriture. Dans les parties les plus chaudes des terres tempérées, un bouquet de bananiers à quatre ou cinq tiges produit en moyenne de 15 à 18 régimes, soit de 620 à 720 fruits; or douze bananes par jour suffisent pour rassasier un homme : un espace de 15 mètres carrés cultivé en bananiers est le terrain strictement nécessaire pour subvenir à l'alimentation d'un indigène, tandis que pour obtenir le même résultat par la culture du froment il faudrait une superficie d'au moins 120 mètres carrés[1]. Et que de fruits les Mexicains peuvent placer sur leurs tables! A la fois tous ceux que produisent la zone tropicale et la zone tempérée : les oranges et les noix de coco, les raisins et les chirimoyas. Il n'est pas de marchés fruitiers plus merveilleux pour la variété des produits que ceux de México et des autres villes du plateau.

La boisson usuelle des Mexicains n'est point fournie par la vigne, qui d'ailleurs réussit admirablement en diverses parties du Mexique, notamment

[1] J. W. Müller, *Reisen in Mexico.* — D'après A. de Humboldt, l'écart de « puissance nutritive » entre un sol cultivé en bananiers et un champ de blé serait trois fois plus fort que ne l'indique Müller.

dans le Chihuahua, et les autres États du nord, du Zacatecas à la frontière américaine; il est vrai que la production du vin, déjà évaluée en 1878 à 47 000 hectolitres, s'accroît d'année en année, mais seulement pour la consommation de luxe. La plante qui donne la liqueur nationale est le maguey, ou l'*agave americana*, dont les agriculteurs connaissent plus de trente variétés. On le cultive sur les hautes pentes des terres tempérées et sur les



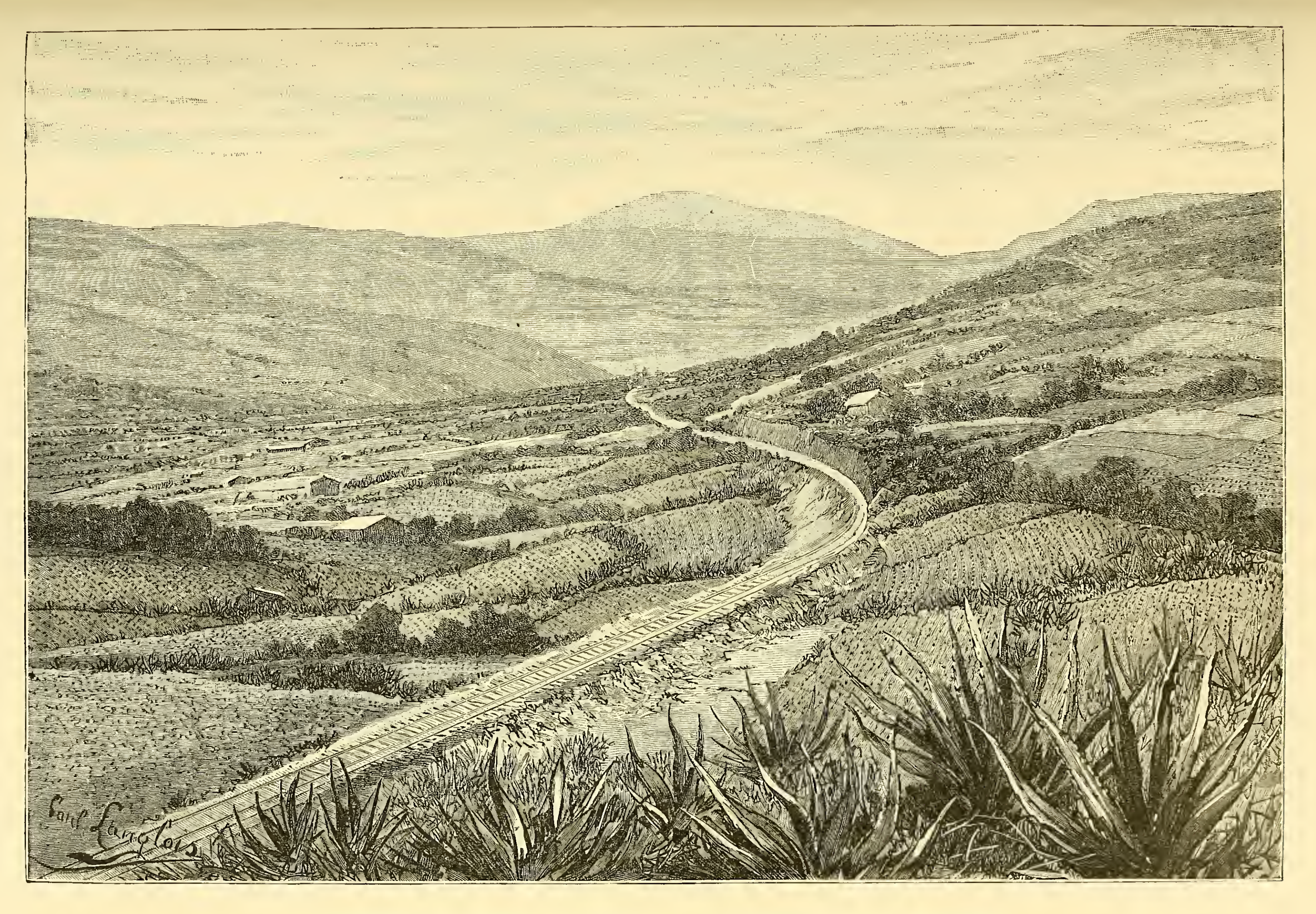
PULQUERO.
Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

terres froides, principalement sur les sols sablonneux et légers du plateau, entre 1800 et 2400 mètres; les champs de maguey occupent des milliers de kilomètres carrés entre Tlaxcala, Pachuca et México. Le *pulquero* obtient le vin de maguey en enlevant par « castration » les organes de reproduction de la plante, au moment où elle se trouve dans toute sa force et où la hampe est sur le point de s'élancer. La sève qui eût servi à former ce haut candélabre avec ses fleurs latérales emplit la profonde cavité de la

blessure, que l'on vide de deux à neuf fois par jour, suivant les espèces et les années, pendant toute la période de la floraison : il est des plantes qui ont ainsi fourni pendant une saison jusqu'à 1000 et même 2000 kilogrammes de sève ou *aguamiel*, que l'on peut déjà boire avec un léger mélange d'eau. Mais d'ordinaire on laisse fermenter la liqueur, qui se transforme en *pulque* et que l'on consomme aussitôt sur place ou que l'on expédie tout frais par des voies rapides sur les marchés environnants. La grande ligne d'Orizaba à México et les autres chemins de fer du plateau ont leurs trains journaliers de pulque, qui transportent parfois cette liqueur par centaines de tonnes. On n'a pu s'expliquer encore pourquoi les Espagnols du Mexique ont pris le nom araucan de *pulque* pour désigner la liqueur du maguey, jadis connue des Mexicains sous le nom d'*octli*[1]. Naturellement la légende aztèque en attribuait la découverte à un prince, que le roi récompensa en lui donnant sa fille.

Le pulque répugne d'abord aux étrangers à cause de son odeur de viande pourrie ou de vieux fromage, mais on s'y accoutume d'ordinaire assez vite, et les hygiénistes en vantent les propriétés stomachiques : il ressemble beaucoup par sa composition au lait de jument, et la liqueur fermentée de l'Ancien Monde qu'elle rappelle le mieux est le koumîs des Kirghiz[2] ; bu en grande quantité, il enivre comme le vin, et l'on dit que l'ivresse provoquée par cette boisson excite à la dispute et à la violence. Outre le pulque, l'agavé, traité de diverses manières, fournit des boissons, douces ou acides, faibles ou capiteuses, entre autres les eaux-de-vie connues sous les noms de *mexcal* et de *tequila* (*mexican brandy*). D'après la statistique d'Emiliano Busto, les boissons fermentées que l'on fabrique pour l'usage ordinaire dans les provinces du Mexique s'élèvent à soixante-dix-sept, et parmi ces liqueurs on ne compte pas celles qui sont importées des États-Unis et de l'Ancien Monde. On emploie l'orge pour préparer une espèce de bière ; les fruits du cactus opuntia ou « figuier de Barbarie » servent à la fabrication du *colonche*, dont l'aspect est celui du sang, et l'on utilise aussi les goyaves, les ananas, le maïs, la canne à sucre, la sève du palmier, même les gousses de mezquite pour en faire de l'eau-de-vie. Dans le Chiapas et le Tabasco, le mets principal, à la fois boisson et nourriture, est une espèce de bouillie de maïs, dite *posole*. Les Jarochos de la côte orientale mâchent aussi le *chiche*, substance élastique produite par le suc laiteux du zapote (*achras mammosa*)[3].

[1] Clavigero ; — Brasseur de Bombourg, *Histoire des nations civilisées du Mexique*.
[2] *Archives de la Commission Scientifique du Mexique*.
[3] Lucien Biart, *La Terre Chaude*.



PLANTATIONS DE MAGUEY. — VUE PRISE A SAN-FRANCISQUITO, PRÈS DE MÉXICO.

Dessin de P. Langlois, d'après une photographie de M. Pellandini.

Le maguey, que les Mexicains appellent, comme ailleurs le cocotier, *planta de las maravillas*, fournit encore d'autres produits que le pulque et le mexcal ; il donnait le papier aux anciens Aztèques ; il procure à leurs descendants une espèce de gomme, du savon, et surtout des fibres que l'on emploie diversement, suivant les espèces, pour la fabrication des brosses, des cordages, des fils ou des étoffes. Les petites variétés de maguey dites *ixtli* et *lechuguilla* (*agave heteracantha*) contribuent pour une forte part à l'enrichissement de San-Luis Potosi et de Valles, et les Zapotèques d'Oaxaca expédient des objets de toute espèce en fibre de *pita* (*bromelia silvestris*). Le *henequen* (*agave sisalensis*) a fait beaucoup plus encore pour la prospérité du Yucatan, et ce sont précisément les régions les plus arides de la contrée qui, grâce à ce cactus, ont le plus rapporté à leurs propriétaires. La fibre de cette plante sert à fabriquer des câbles, des cordes, des toiles grossières, qui, inférieures au chanvre comme solidité, n'en sont pas moins très demandées par l'industrie, surtout dans l'Amérique du Nord : c'est le henequen qui a valu au Yucatan son réseau grandissant de voies ferrées, les jetées que l'on a construites sur ses côtes et l'accroissement rapide de sa population. Chaque hacienda possède sa machine à vapeur, employée à hacher les feuilles de cactus et à nettoyer la fibre.

Parmi les denrées d'exportation obtenues au Mexique il en est deux, la cochenille et l'indigo, qui ont cessé d'avoir grande importance, ruinées l'une et l'autre par la concurrence, l'une de la cochenille canariote, l'autre de l'indigo gangétique, et remplacées partiellement par les couleurs d'origine minérale. La « graine » ou cochenille a surtout déchu. Tandis que l'Oaxaca, qui était autrefois le principal lieu de production, exportait encore en 1870 ce produit pour une valeur d'un demi-million de kilogrammes, la récolte totale n'était plus que du cinquantième en 1877, et partout les frais de culture avaient dépassé le prix de vente[1] : aussi les nopals (*cactus coccinifera*), dont les feuilles nourrissaient l'insecte, sont-ils presque universellement remplacés par d'autres plantes, surtout par les cafiers[2]. Mais il est une autre espèce de cochenille qui rapporte beaucoup et que l'on commence à cultiver : c'est l'*aje* ou *axin* (*llaveia axin*) ou « cochenille à graisse », très commune dans toute la partie basse et tempérée du Mexique méridional. Les femelles adultes de l'insecte, bouillies dans un vase en métal, rendent environ 27 pour cent de leur poids en une graisse, l'axine.

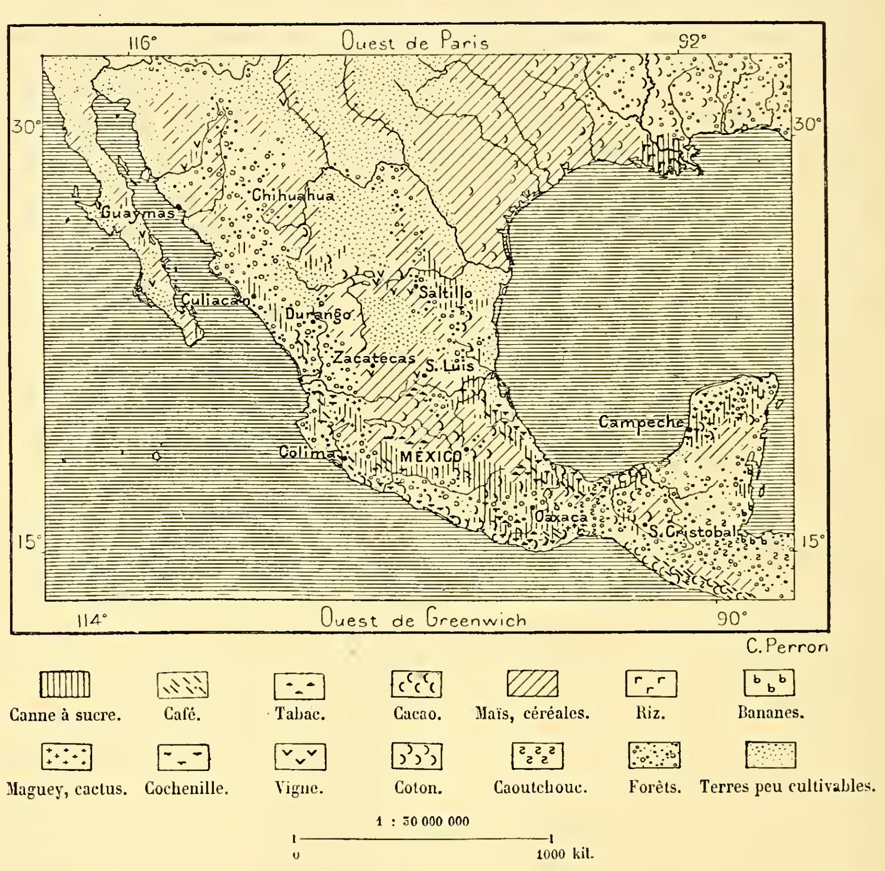
[1] Exportation de la cochenille au Mexique en 1860 : 1 000 000 kilogrammes.
» » » en 1882 : 11 850 »

[2] *Informes y documentos relativos á Comercio*, 1887, n° 20.

qui a la consistance du beurre : c'est la substance huileuse la plus siccative que l'on connaisse. Les Yucatèques s'en servaient autrefois pour peindre leurs demeures et les Américains du Nord commencent à en faire usage. Chaque arbre peuplé d'ajes peut fournir sans peine de 10 à 12 kilogrammes d'insectes, soit 5 kilogrammes de graisse[1].

Le Mexique prend une certaine part à la production des denrées agricoles

N° 61. — PRINCIPALES CULTURES DU MEXIQUE.



qui alimentent le commerce du monde, mais pour aucun de ces objets d'échange il n'est au premier rang. Le coton, que l'on récolte surtout dans les États septentrionaux confinant à la république nord-américaine, ainsi que dans les États de Guerrero et de Vera-Cruz, livre sa fibre à l'industrie nationale; la canne à sucre, introduite au Mexique par Fernan Cortès et cultivée dans les États du sud, Morelos, Puebla, Campeche, Yucatan, subvient presque uniquement à la consommation locale; le cacao, qui

[1] La Llave; Signoret; A. Dugès; R. Blanchard, etc.

réussit admirablement sur les pentes inférieures des montagnes de Soconusco et même dans l'intérieur du Chiapas, croît en des régions trop faiblement habitées pour que la récolte annuelle puisse en être considérable. Le café a plus d'importance économique dans la production de la contrée et dans le commerce d'exportation; en 1887, l'Oaxaca avait déjà 3 millions d'arbustes; les caféteries des terres tempérées de Vera-Cruz, sous les isothermes de 17 à 20 degrés centigrades, sont aussi très étendues; le café d'Uruapan, dans le Michoacan, est de tous le plus apprécié. Les tabacs des bords du Papaloapam, du massif volcanique de Tuxtla et des avant-monts du Tabasco ne sont guère inférieurs en arome à ceux de la Havane; depuis l'insurrection républicaine de Cuba en 1868, des planteurs exilés de la grande Antille ont importé leur industrie au Mexique. La vanille réussit aussi parfaitement dans les terres à la fois chaudes et humides que présentent les premiers renflements du sol au pied de la Sierra Madre orientale, notamment aux alentours de Papantla, et jadis le Mexique était la contrée qui exportait la gousse parfumée en plus grande quantité : il est maintenant de beaucoup dépassé pour cette culture par la petite île française de la Réunion. Les plantations de mûriers, que l'on dit avoir été commencées par Fernan Cortès, restèrent longtemps sans importance, mais les magnaneries sont devenues nombreuses dans ces dernières années. Les agriculteurs ont fait quelques essais pour la propagation du jute (*corchorus capsularis*) et de la ramie (*boehmeria nivea*)[1]. Les meilleures espèces de cinchona ont parfaitement réussi sur les pentes orientales de l'Orizaba et des montagnes voisines, qui se trouvaient déjà presque entièrement déboisées, et partout où des colons entreprenants du Chiapas et du Tabasco ont fait des plantations d'arbres à caoutchouc (*castilloa elastica*) pour mettre un terme à la destruction des forêts, la production s'est notablement accrue.

[1] Principales cultures du Mexique et valeur des récoltes annuelles, d'après Garcia Cubas et autres :

Cultures.	Quantités.		Valeurs.
Maïs	47 000 000	hectolitres.	550 000 000 francs.
Froment	4 000 000	»	99 360 000 »
Coton	45 000	tonnes.	58 640 000 »
Sucre	134 700	»	47 170 000 »
Haricots	2 750 000	hectolitres.	40 000 000 »
Henequen, ixtli, pita	60 000	tonnes.	33 000 000 »
Orge	2 100 000	»	22 500 000 »
Maguey	2 000 000	hectolitres.	18 000 000 »
Café	6 900 000	kilogrammes.	17 280 000 »
Tabac	7 200 000	»	13 500 000 »
Autres cultures			40 900 000 »
		Ensemble	940 350 000 francs.

L'élève du bétail est une des grandes industries de la République Mexicaine : dans quelques *haciendas* des provinces relativement arides du nord et dans les savanes humides de certaines régions du Vera-Cruz et du Tabasco, la population se compose presque uniquement de *vaqueros*, ayant chacun sous sa surveillance des centaines de bêtes à cornes ou de 8 à 10 *atajos*, soit plus de 200 chevaux. Quelques domaines ont jusqu'à trente mille têtes de bétail[1]. Les gardeurs de bestiaux, pour la plupart Indiens et métis, ne ressemblent pas aux autres Mexicains : hommes à demi sauvages qui, d'un coup de lazo, arrêtent le cheval indompté ou renversent le taureau, ce sont les centaures que les romanciers mettent en scène, dont ils célèbrent les amours, les combats, les aventures héroïques. Mais les générations se succèdent et les industries changent avec elles. Autrefois le bœuf et le cheval vivaient libres dans les pâturages, comme l'aurochs ou le bison, et les vaqueros étaient plutôt des chasseurs que des gardiens : après avoir capturé la bête pour lui marquer sur la cuisse les initiales du propriétaire, ils la lâchaient dans la savane jusqu'au moment où il fallait la saisir de nouveau pour l'égorger ou la livrer à un acheteur. Même des chevaux *mustangs* ou *ladinos*, devenus complètement sauvages, vivaient dans la brousse loin des eaux courantes, et en été, lorsque toutes les mares étaient desséchées, se désaltéraient en mangeant les palettes des cactus sans épines[2]. Maintenant on s'occupe en nombre de fermes d'élever réellement le bétail, par les croisements, la nourriture, le dressage; on crée de nouvelles races par l'importation de bêtes européennes, américaines ou même asiatiques : c'est ainsi que le zébu de l'Inde et le buffle ou *carabao* des Philippines ont été introduits avec succès dans les étables du Mexique. Les chevaux de race andalouse que les Espagnols avaient amenés lors de la conquête et qui d'ailleurs ont de très grandes qualités, fougue, force et endurance, sont également croisés avec d'autres races; le choix s'accroît de plus en plus pour les beaux cavaliers mexicains, si fiers de leur prestance à cheval, de leur élégant costume à broderies et à torsades d'or, de leur adresse à faire piaffer et caracoler leurs montures et à les lancer à toute vitesse à travers rochers et fondrières. Le petit bétail, brebis et chèvres, est moins apprécié par les éleveurs; mais dans certains États, notamment México et Jalisco, les porcs paissent par bandes nombreuses dans les campagnes et les forêts.

Lorsque les Espagnols arrivèrent dans le pays avec leurs idées tradition-

[1] Valeur du bétail mexicain en 1888 : 400 000 000 francs.

[2] A. Uhde, *Die Länder am untern Rio Bravo del Norte*.

nelles sur la propriété, ils ne comprirent nullement le régime communautaire qui existait parmi les indigènes : ils voyaient dans Montezuma une sorte d'empereur comme celui dont ils étaient les sujets et s'imaginaient que les grands personnages de l'empire étaient des vassaux tenant à fief de vastes domaines. Ils crurent qu'il leur suffisait de se substituer aux princes mexicains et Fernan Cortès donna l'exemple en s'emparant de territoires immenses, tels que le district de Cuernavaca et la Valle ou « vallée d'Oaxaca », avec les populations qui s'y trouvaient. Presque toute la contrée fut ainsi distribuée entre les conquérants, et les habitants, qui jadis ignoraient que le sol pût être approprié, devinrent eux-mêmes une propriété comme la terre[1] ; cependant on leur laissait d'ordinaire l'usage d'une petite réserve, dans un rayon de quelques centaines de mètres autour de l'église. Il existe encore certains districts écartés, surtout au Sud, dans lesquels les tribus occupent en commun leur ancien *calpulli*; chacun a son lot et l'on procède à une distribution nouvelle en cas d'absence d'un communier ou de non-culture d'un champ. Mais les Indiens ne réussissent à maintenir ce régime primitif qu'en repoussant avec déférence, mais fermement, toute visite des blancs et des métis. Jadis ils ne recevaient le prêtre qu'une fois par an, pour faire une confession générale et se laver de leurs péchés[2].

La guerre de l'Indépendance a chassé les Espagnols, mais le système de la grande propriété, qu'ils avaient introduit, s'est maintenu. Les *haciendas* sont, non des fermes, mais des divisions territoriales, ayant la surface d'un canton ou même d'un arrondissement ; comme mesure de superficie, une hacienda est un espace de 88 kilomètres carrés, mais il en est, dans le nord de la république, qui s'étendent sur un espace centuple, la superficie de l'un des grands départements de la France ; de Saltillo à Zacatecas, sur un espace d'environ 300 kilomètres, le sol appartient à trois personnages seulement[3]. Le centre de l'exploitation, dont il est impossible à un propriétaire de faire cultiver plus que des parcelles relativement étroites, est un édifice fortifié autour duquel les serviteurs et les clients ont construit leur village et qui sert de citadelle ou de centre militaire pendant les guerres civiles. C'est à la résidence du seigneur que viennent aboutir les routes et dans le voisinage que se tiennent les marchés ; tous les voyageurs doivent y passer, soit pour y demander l'hospitalité, soit pour s'y procurer des montures et des vivres ; les vastes enclos rapprochés de l'hacienda sont les refuges surveillés où les vaqueros poussent les troupeaux pour éviter les

[1] Bandelier, *On the Tenure of Lands among the Ancient Mexicans.*
[2] Brantz Mayer, *Mexico as it was and as it is.*
[3] Louis Posselt, *Kreuz- und Querzüge durch Mexiko.*

rôdeurs indiens et les animaux de proie. Mais, en faisant le vide autour d'eux, les riches *hacendados* facilitèrent le passage aux incursions, et c'est par l'effet de ce régime funeste que naguère les Apaches et les Comanches pouvaient faire des expéditions de pillage si hardies dans l'intérieur de la République. Ainsi que le disait Humboldt il y a près d'un siècle, « le Mexique est le pays de l'inégalité; nulle part il n'en existe de plus effrayante dans la distribution des fortunes[1]. »

Au milieu du siècle, les recensements indiquaient plus de treize mille *ranchos* ou petites propriétés ayant une « cabane » pour centre d'habitation; mais tous ces ranchos, eussent-ils été le domaine incontesté de paysans libres, ne constituaient qu'une part presque imperceptible de la richesse nationale. Depuis cette époque, de vastes étendues de terres nationales ont été cadastrées et concédées ou vendues; mais un tiers de ces terres a été donné gratuitement aux compagnies d'arpentage, une forte partie du reste a été attribuée à d'autres sociétés financières ou à des particuliers par lots de 2500 hectares : une seule compagnie possède ainsi plus de six millions d'hectares[2]. Les paysans n'ont reçu qu'un faible lot en partage[3]. La masse de la population mexicaine se compose de gens qui vivent aux gages des concessionnaires de mines ou des propriétaires fonciers. Les ouvriers mineurs sont de beaucoup les plus indépendants, grâce à la proximité des villes qui se sont élevées à côté des grandes exploitations; mais les travailleurs des campagnes, très faiblement rétribués et retenus par la force des choses dans la dépendance des seigneurs terriens, ne diffèrent que par le nom de véritables serfs : privés des ressources nécessaires, ils ne peuvent emprunter qu'au maître ou à son majordome, et ces emprunts, consistant en denrées et en marchandises qu'on leur compte à des taux usuraires, ne sauraient être payés que par le travail futur, engagé des années à l'avance. D'année en année, ils voient fuir devant eux la perspective de la libération, et la dette écrasante se transmet de père en fils. Sans doute, d'après les actes du Congrès, tout Mexicain est libre : nul propriétaire n'a plus le droit d'assujettir un *peon* endetté, ni de le vendre à un autre propriétaire, moyennant payement de tout ou partie de sa

[1] Valeur probable des propriétés rurales et urbaines du Mexique en 1890 : 16 000 000 000 francs.

[2] Francis Denys, *Mexico, Report on the Finances and System of Land-tenure*, Foreign Office, Annual series, 1890, n° 637.

[3] Terres cadastrées par les compagnies d'arpentage au 1er avril 1889 : 33 811 524 hectares.

11 036 407 hectares ont été cédés à ces compagnies;
10 132 671 » restent à l'État;
12 642 446 » ont été aliénés ou vendus : 64 468 hectares aux paysans.

créance réelle ou fictive; le fils n'est plus légalement héritier des dettes de son père, et la loi défend d'engager par des avances l'avenir de l'enfant mineur. Mais en maint district éloigné des capitales, et notamment dans les provinces du sud-est, la loi est lettre morte; même des indigènes auraient été vendus en cachette à des planteurs de la Havane[1]. De fait l'esclavage existe encore comme aux premiers temps de la conquête : il est la conséquence naturelle du régime de la propriété. Être asservi, mourir esclave en un pays si beau !

Ah! que el mundo es bonito! Lastima es que yo me muera!
(Ah! que le monde est beau! Faut-il donc que je meure!)

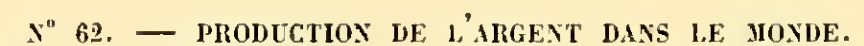
Tel est le chant que l'on entend résonner près des villages de Tabasco. « Le voyageur qui traverse la contrée ne saurait oublier, dit Morelet, la poésie plaintive de ces accents, qui flottent continuellement dans l'air autour des lieux habités. »

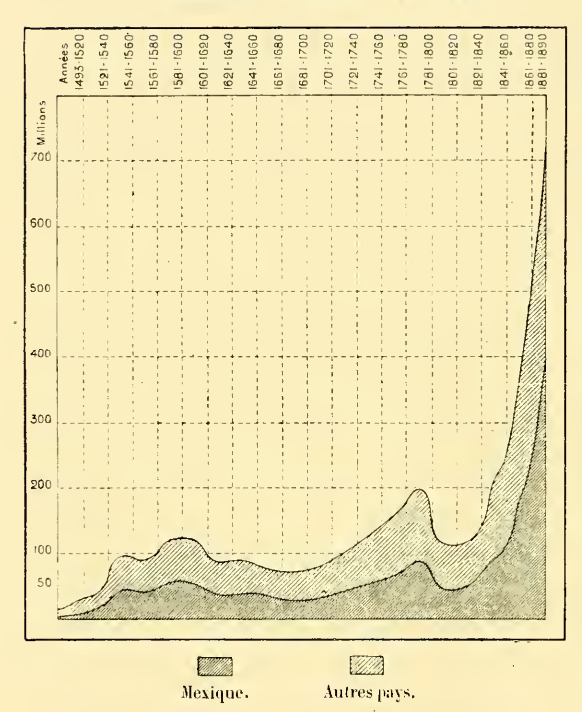
Au commencement du siècle, la principale richesse du Mexique, après le maïs, le maguey et les autres denrées alimentaires de première nécessité, consistait en métaux précieux, et l'exportation était alimentée presque exclusivement par le produit des mines. Il est vrai que ce produit, même sans tenir compte des sommes énormes qui étaient expédiées en Europe par contrebande et dont le fisc n'avait point sa part, représentait un prodigieux total. Le Mexique a de nombreuses veines aurifères; cependant ses grands trésors sont les mines d'argent, et c'est par milliards que s'en évalue la production depuis la découverte de l'Amérique : la proportion de l'or recueilli au Mexique représente seulement les trois centièmes de l'argent[2]. D'après les recherches de Humboldt, la valeur totale de l'or et de l'argent fournis par les gisements métallifères de la Nouvelle Espagne se serait élevée à 10 milliards 647 millions de francs depuis les temps de la conquête jusqu'à l'année 1803. Ces chiffres ont été considérés comme un peu trop forts pour Soetbeer, Del Mar, Neumann et d'autres économistes; mais, d'après leurs évaluations, la somme totale des métaux précieux livrés par le Mexique jusqu'en 1890 n'en atteint pas moins un formidable total, soit plus de vingt milliards de francs[3] : c'est

[1] Désiré Charnay, *Cités et Ruines américaines.*
[2] Santiago Ramirez, *Riqueza mineral de México.*
[3] Production de l'or et de l'argent de 1492 à 1885, d'après Neumann-Spallart :

Or.	38 835 000 000 francs.
Argent	48 790 000 000 »
Ensemble . . .	87 625 000 000 francs (91 000 000 000 en 1890).

plus de la cinquième partie de la production totale du monde pendant la période de quatre siècles qui s'est écoulée depuis le voyage de Christophe Colomb. En 1850, avant que l'on eût commencé l'exploitation des mines dans la Californie, l'Arizona, le New-Mexico, toutes contrées qui avaient appartenu précédemment à la Nouvelle Espagne, la part du Mexique dans l'extraction totale des métaux précieux depuis Colomb avait été bien plus forte, soit environ du tiers. Le Mexique est la contrée qui a le plus contribué à la diffusion de la monnaie comme signe représentatif des marchandises, et cependant, jusqu'à une époque récente, on employait pour les menus échanges les fèves de cacao, les cubes de savon ou autres objets d'usage ordinaire[1].


N° 62. — PRODUCTION DE L'ARGENT DANS LE MONDE.

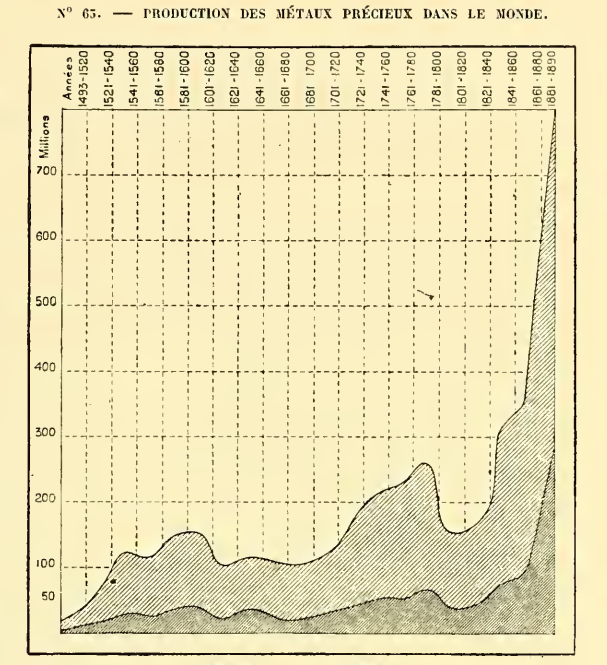


Loin de diminuer pendant ce siècle, la production des mines mexicaines s'est accrue, malgré les révolutions et les guerres, malgré la perte des mines inondées. L'amélioration des voies de transport et l'emploi de meilleurs procédés d'exploitation ont compensé et au delà les avantages que possédait le Mexique à une époque où les métaux précieux avaient une plus grande valeur relative. Une oscillation de commerce favorable au développement du travail minier aurait pour conséquence d'accroître en d'énormes proportions la production du Mexique en argent, car il existe des milliers de gisements bien connus, quoique non exploités à cause de leur pauvreté relative ou du manque de chemins, et l'on sait que les scories amoncelées autour des usines renferment encore de 25 à 30 pour 100

[1] Production du Mexique en or et en argent :

	Or.	Argent.	Ensemble.
1521-1885. . .	850 000 000 fr.	19 500 000 000 fr.	20 350 000 000 fr.
1885-1890. . .	50 000 000 »	800 000 000 »	850 000 000 »
Ensemble 1521-1890. . .	900 000 000 fr.	20 300 000 000 fr.	21 200 000 000 fr.

de métal, soit au moins six milliards de francs; dans la seule année 1889, on a enregistré 2077 déclarations relatives à des mines nouvelles. La production annuelle dépasse 2 tonnes d'or, d'une valeur de 7 millions, et 600 tonnes d'argent, qui valent 135 millions; en 1889, la valeur totale de l'exploitation a dépassé 200 millions. Pour exploiter les sables aurifères des contrées arides, telles que la Basse-Californie, on employait jadis le souffle de l'air à défaut d'un courant d'eau : les grains ténus étaient emportés, et les parcelles d'or, à l'exception des paillettes les plus fines, restaient dans l'éprouvette[1].



N° 65. — PRODUCTION DES MÉTAUX PRÉCIEUX DANS LE MONDE.

La superficie de la région minière au Mexique est si considérable qu'on peut l'évaluer aux quatre cinquièmes du territoire. La principale zone métallifère est celle de la Sierra Madre de l'ouest, des frontières de l'Arizona jusqu'à l'isthme de Tehuantepec ; l'autre Sierra Madre est également fort riche, surtout dans les États de San-Luis Potosi et de Hidalgo. Outre l'or et l'argent, les montagnes du Mexique renferment des gisements de mercure, — métal fort précieux pour fournir les amalgames dans les fonderies, — de platine, de cuivre, de plomb, de fer, de manganèse. On a trouvé des couches de houille dans la Sonora, sur les bords du rio Bravo, dans la sierra de Tamaulipas, et dans les montagnes du sud; on recueille le soufre dans les cratères des volcans actifs ou en repos; près de Túxpan jaillissent des sources de pétrole; en grattant le sol on ramasse les sulfates et les carbonates de soude, le salpêtre, le sel marin[2]; enfin le pays a des carrières de marbre, d'onyx, de jaspe, de basalte, d'obsidienne, et certaines roches abondent en pierres précieuses : les premiers explorateurs parlent souvent

[1] E. Guillemin, *Archives de la Commission scientifique du Mexique*, tome III.
[2] Production des salines de terre et de mer au Mexique en 1886 : 11 600 tonnes.

des admirables *chalchihuites*, jadéites ou émeraudes, dont se paraient les princes mexicains et dont ils ornaient leurs divinités. Parmi les richesses du Mexique il faut aussi compter l'ambre jaune, commun dans l'Oaxaca et les États voisins, mais d'une origine végétale inconnue : il est d'une trans-

N° 64. — PART DE DIVERSES CONTRÉES DANS LA PRODUCTION DE L'OR ET DE L'ARGENT DEPUIS 1492.

NOUVEAU MONDE

Mexique : 21 200 000 000 francs.

Bolivie et Pérou : 20 500 000 000 francs.

États-Unis : 10 000 000 000 francs.

Reste du Nouveau Monde : 12 500 000 000 francs.

ANCIEN MONDE

17 000 000 000 francs.

Australie : 7 500 000 000 francs.

Les carrés représentent chacun 10 millions de francs.

parence parfaite, d'une belle couleur dorée, et, vu à la lumière, brille de reflets fluorescents : dans certaines parties de l'intérieur on le trouve en si grandes quantités, que les indigènes s'en servent même pour faire du feu ; les échantillons de cette substance envoyés en Europe proviennent de la côte, où l'ambre se rencontre çà et là dans le sable[1]. On compte au

[1] Kunz, *Nature*, February 20, 1890

Mexique une centaine de districts miniers principaux, et le nombre des mines exploitées, pour une très forte part au profit des capitalistes anglais, était de 575 en 1888. La production totale de tous les métaux, terres, pierres et combustibles du Mexique s'élève à près de 250 millions par année.

La grande industrie, qui d'ailleurs était déjà représentée au Mexique, même sous le régime de la domination espagnole, par les usines minières et les fonderies de métal, s'est aussi introduite dans le pays par la fabrication manufacturière. Le coton, qui est l'une des principales récoltes

N° 65. — PRINCIPALES RÉGIONS MINIÈRES DU MEXIQUE.



de la contrée, est entièrement employé dans les filatures mexicaines et les fabricants importent en outre pour des millions de fibres américaines : plus de cinquante mille familles vivent de l'industrie cotonnière et mettent en œuvre, dans une centaine d'usines, une quantité de coton évaluée à 13 millions de kilogrammes par an. Les États de Puebla, México, Querétaro, Guanajuato, Jalisco, Coahuila sont ceux qui fournissent aux consommateurs mexicains le plus d'étoffes, sous forme de *mantas*, de *sarapes*, de *rebozos* et autres pièces de vêtement qui composent le costume des Mexicains et Mexicaines; les ouvriers de l'Anahuac sont également fort habiles

à tous les travaux de sellerie, de corroierie, de passementerie, si appréciés par les élégants cavaliers du Mexique : le costume complet, y compris le harnachement du cheval, vaut des milliers de francs. Toutes les grandes industries européennes, même celles qui exigent la connaissance approfondie des procédés scientifiques, aident également à transformer les conditions économiques de la contrée. En outre, une foule de petites industries locales existent encore; c'est ainsi que dans le Michoacan les Indiens fabriquent de ces ouvrages en plumes que les conquérants espagnols admirèrent dans les palais de Montezuma, et les femmes mixtèques tissent toujours des étoffes d'une soie rude au toucher, mais très solide et fort appréciée par les indigènes, avec les cocons d'une espèce indigène de bombyx. La céramique n'a guère changé depuis la conquête dans la plupart des provinces. Les Indiens sont en général d'excellents ouvriers de fabrique, aussi patients, aussi méthodiques, aussi réguliers dans leur marche que les machines qu'ils servent. Cependant ils ne manquent point de l'initiative nécessaire quand le travail l'exige. Ils ont un talent remarquable pour le dessin et le modelage, copient sans peine tous les objets qu'on leur présente et pétrissent la cire avec une singulière habileté. On retrouve en eux le génie de leurs ancêtres qui sculptaient les façades des temples, taillaient les hiéroglyphes, dessinaient et peignaient les cartes de la contrée.

L'accroissement de la culture et l'utilisation plus savante et plus active des produits ont dû par contre-coup augmenter rapidement le commerce du Mexique. Au commencement du siècle, sous le régime espagnol, le mouvement annuel des échanges, qui se faisait en entier par Vera-Cruz, était d'environ 200 millions de francs. Maintenant plus que doublé et même triplé en 1890, il dépasse un demi-milliard, et les métaux précieux, qui comprenaient naguère les sept huitièmes de l'exportation, oscillent des deux tiers à la moitié[1]. Les bois de teinture et autres contribuent pour une forte part au commerce d'exportation; de même les peaux et les cuirs, ainsi que les denrées coloniales, café, vanille, tabac, caoutchouc, sucre, indigo. Le Mexique exporte aussi des fruits en abondance aux États-Unis, mais tous les objets manufacturés restent dans le pays : l'industrie n'a pas encore une importance assez grande et ne s'est pas assez spécialisée pour

[1] Exportation du Mexique en 1889 :

Métaux précieux.	190 013 700 francs.
Bois, cueillettes, produits agricoles. .	106 865 740 »
Ensemble	296 879 440 francs.
Importation en 1887.	261 261 375 »

qu'elle ait pu trouver des clients à l'étranger. En revanche, le Mexique importe surtout des marchandises ouvrées, et, par ordre d'importance, les étoffes, les machines et les appareils, la quincaillerie, les papiers, les produits chimiques, les cristaux et faïences; il achète aussi des farines et autres substances alimentaires.

La contiguïté du Mexique et des États-Unis du Nord, et les voies ferrées qui vont de l'un à l'autre pays ont naturellement donné le premier rang à la république « anglo-américaine » dans le mouvement commercial de sa voisine du sud ; aussi, dans les ports mexicains, presque tous les documents maritimes se rédigent-ils en anglais[1]. La Grande-Bretagne vient après les États-Unis pour l'importance de son trafic, et la France n'est qu'en troisième ligne. A ces trois contrées, qui possèdent ensemble les neuf dixièmes des échanges, succèdent l'Allemagne, dont les relations s'accroissent, surtout le long de la côte du Pacifique, et l'Espagne, l'ancienne métropole, qui jadis avait monopolisé le commerce entier. Quant à la valeur officielle du trafic avec le Guatemala, qui pourtant est limitrophe du Mexique sur une très longue frontière, à l'est du Chiapas et du Tabasco, et au sud du Yucatan, elle est nulle, pour ainsi dire, et n'atteint pas même cinquante mille francs par année, car des deux côtés de la frontière les produits sont les mêmes, et, d'autre part, il est facile de frauder la douane dans ces régions forestières faiblement peuplées, que presque tout le commerce local doit échapper à la statistique. Les achats et les ventes entre le Mexique et les républiques méridionales de l'Amérique Centrale sont également presque nuls[2].

De même que les États-Unis son modèle, le Mexique a protégé son industrie par une barrière de douanes qui frappent la plupart des objets importés de l'étranger; en moyenne, les droits perçus dans les ports ou à la frontière de terre s'élèvent à 38 pour cent de la valeur constatée[3]; aussi la contrebande, qui importe surtout des cotonnades américaines, est-elle l'une

[1] Ricardo de Mario Campos, *Informes y documentos relativos á Comercio.*

[2] Commerce du Mexique avec les pays étrangers par ordre d'importance en 1886 :

États-Unis.	227 275 070 francs.
Grande-Bretagne	108 078 000 »
France	51 969 050 »
Allemagne.	28 714 070 »
Espagne.	12 325 100 »
Autres	7 468 750 »
Ensemble.	435 830 040 francs.

[3]

Importations du Mexique en 1887. .	261 261 575 francs.
Droits de douane en 1887	99 225 075 »

des industries prospères du Mexique, principalement dans la « zone libre », sur la frontière des États-Unis, où 850 douaniers, répartis sur une ligne de 2700 kilomètres, — un homme par 3 kilomètres, — sont censés surveiller tous les échanges. Quelques objets, considérés comme utiles au développement industriel ou scientifique de la contrée, entrent en franchise. En 1889, vingt-quatre ports seulement étaient ouverts au commerce étranger, sans compter les « ports de terre » sur les deux frontières du nord et du sud. Ces postes du Mexique ne peuvent manquer de s'accroître en proportion du mouvement des échanges et suivant les nécessités des compagnies de navigation qui cherchent du frêt et des lieux d'accès facile en longeant les côtes. Quelques-uns des havres les mieux abrités, désignés d'avance comme points terminaux des voies ferrées interocéaniques, sont fermés aux échanges avec l'étranger, les campagnes des alentours étant encore presque inhabitées : tels sont les ports de Topolobampo dans le Sinaloa, et de Sihuantanejo dans le Guerrero. En 1889, douze lignes régulières de bateaux à vapeur touchaient aux ports du Mexique, six en relations directes avec l'Europe, les Antilles ou les États-Unis de l'est, deux en rapport avec la Californie et quatre desservant les ports du littoral. Le commerce par voie des vapeurs représente près de la moitié des échanges de la République, quoique les navires à voiles, battant pour la plupart pavillon national, soient quatre fois plus nombreux que les bateaux à vapeur dans le mouvement des ports[1]. Le cabotage est exclusivement réservé aux navires mexicains.

Le Mexique est resté un quart de siècle en retard sur les pays civilisés de l'Europe occidentale pour la construction des chemins de fer. La première voie ferrée, établie en 1850, unissait Vera-Cruz à un faubourg; en 1857, une autre ligne, entre México et le pèlerinage de la Guadalupe, fut même bien plus objet de curiosité, servant à l'amusement des gens de la capitale, qu'un moyen de communication ayant une réelle utilité commerciale. Mais quand la tentative de restauration monarchique eut échoué et que la République Mexicaine eut définitivement reconquis son

[1] Mouvement de la navigation dans les ports mexicains en 1888 :

Entrées.	5 448 navires, jaugeant	1 945 164 tonnes.
Sorties	5 293 » »	1 896 596 »
Ensemble. .	10 741 navires, jaugeant	3 841 760 tonnes.

Part de la vapeur	2 140 navires,	1 600 000 tonnes.
» du Mexique.	8 356 »	1 657 980 »
» des États-Unis	1 515 »	1 080 110 »
» de la Grande-Bretagne. . .	486 »	330 650 »



VIADUC DE METLAC, ENTRE CORDÓBA ET ORIZABA, SUR LE CHEMIN DE FER DE MÉXICO A VERA-CRUZ.

Dessin de A. Slom, d'après une photographie de M. Briquet, communiqué par M. Cotteau.

indépendance, les divers plans élaborés depuis longtemps pour l'établissement d'un réseau de lignes ferrées remplaçant entre les grandes villes les routes carrossables et les sentes muletières entrèrent en voie de réalisation; grâce à l'apport des capitaux anglais et, dans une moindre mesure, de ceux des États-Unis, on se mit à l'œuvre, en employant même les soldats aux travaux de terrassement, et dans l'espace de quelques années le Mexique pouvait déjà se comparer à plusieurs contrées de l'Europe pour la longueur relative de ses chemins de fer.

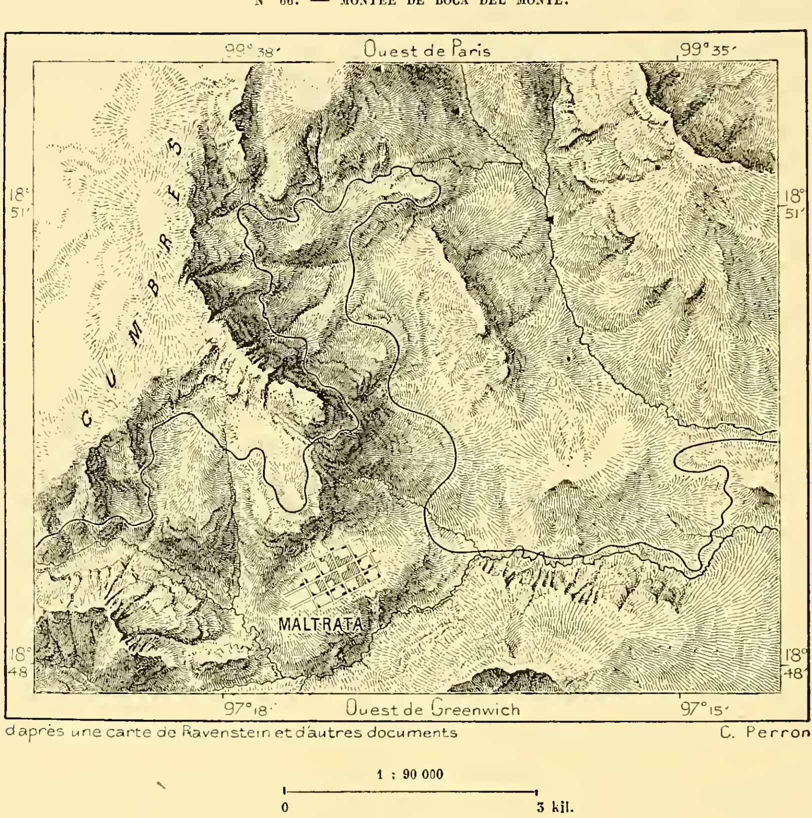
L'obstacle principal au développement du nouveau mode de communications est que la première ligne à construire était précisément la plus difficile, celle de Vera-Cruz à México. Avant toutes autres entreprises, il fallait ouvrir la grande voie commerciale mettant le chef-lieu de la République en relations directes avec les ports des États-Unis, de l'Angleterre, de la France, avec les Antilles et l'Amérique du Sud; mais pour atteindre ce résultat il fallait accomplir des travaux énormes, dont l'Europe même n'offre pas d'exemples : escalader des montagnes jusqu'à une hauteur double des tunnels les plus élevés des Alpes, franchir successivement les trois zones, chaude, tempérée et froide, et gagner ainsi la région des neiges sans allonger la route outre mesure par d'interminables lacets dans les vallées latérales. Cette œuvre colossale a été heureusement menée à bonne fin : ponts, viaducs, souterrains, courbes et rampes, le chemin de fer « Mexicain » offre une étonnante succession de tous ces travaux d'art; cependant il est une partie de la voie où la traction se fait très péniblement, et soit à la montée, soit à la descente, les voyageurs ne peuvent s'y défendre d'une certaine inquiétude : c'est la rampe de Maltrata à Boca del Monte, par laquelle le chemin de fer accède au bord du plateau d'Anahuac. Cette rampe n'est pas moindre de 1197 mètres en hauteur totale, sur une longueur à vol d'oiseau d'environ 26 kilomètres. Pour diminuer la pente, le chemin s'élève en courbes sur une ligne développée qui dépasse 40 kilomètres; l'inclinaison moyenne est donc presque exactement de 3 mètres sur 100, mais elle atteint 42 millièmes à l'endroit le plus rapide[1]. Au seuil le plus élevé, près du volcan de la Malinche, la voie se trouve à 2533 mètres d'altitude, et pour n'avoir pas à franchir un col encore plus haut à travers la chaîne neigeuse, elle doit contourner cette arête au nord et parcourir obliquement toute la « vallée » de México. C'est à bon droit que les Mexicains parlent de cette grande œuvre industrielle comme d'un monument du génie humain.

Il a été plus facile de relier la capitale au réseau des États-Unis. La pente

[1] Luis Salazar, *Anales del Ministerio del Fomento*, tomo VIII. 1887.

du plateau d'Anahuac se prolonge du sud au nord sans brusques ressauts et l'on a pu éviter les œuvres d'art dans la plus grande partie du trajet de México au rio Bravo del Norte. En 1884, deux années après que les Américains eurent eux-mêmes atteint ce fleuve à Laredo, les Mexicains inauguraient leur ligne jusqu'à Nuevo-Laredo, sur la rive opposée. La même année, ils ouvraient un autre chemin qui se développe parallèlement à la Sierra Madre

N° 66. — MONTÉE DE BOCA DEL MONTE.



occidentale jusqu'à Paso del Norte : ainsi les communications par traction de vapeur étaient désormais ininterrompues entre México et San-Francisco, Saint-Louis, New-York, et par cette dernière voie l'on a pu, en 1889, se rendre directement en onze jours de México à l'Exposition du Champ-de-Mars[1]. Un autre chemin de fer passe le rio Bravo entre el Paso et Laredo, à Piedras-Negras, et une quatrième ligne, qui traverse la Sonora, rattache la frontière américaine au port de Guaymas. Mais toutes ces voies de fer qui facilitent aux Américains du Nord et à leurs marchandises l'entrée du

[1] M. Paynó, *Barcelona y México*.

Mexique central et qui convergent vers le centre du pays constituent un danger politique des plus sérieux; elles ouvrent la frontière à un puissant voisin, qui s'est déjà emparé de la moitié du territoire et qui plus d'une fois a menacé d'étendre le champ de ses conquêtes. Il importe d'autant plus de multiplier les voies ferrées qui descendent des hautes terres au littoral et les rattachent ainsi par le commerce à tous les pays étrangers, sans privilège spécial pour les États-Unis. Au chemin de fer de Vera-Cruz s'est ajouté déjà, sur le versant du Golfe, la voie de San-Luis Potosi à Tampico; mais sur le versant du Pacifique, moins vivant que le littoral tourné vers l'Europe, les chemins sont encore en construction (1890) et n'atteignent point les havres d'embarquement, Altata, Mazatlan, San-Blas, Manzanillo, Sihuantanejo, Acapulco, Huatulco, Salina-Cruz. De ce côté du plateau, les difficultés sont aussi grandes que du côté de Vera-Cruz; à l'ouest de México, la voie ferrée qui franchit la crête de Ajusco à la cumbre de las Cruces, près de Salazar, passe à la hauteur de 3041 mètres, soit à 800 mètres au-dessus de la capitale : c'est le point le plus élevé du réseau mexicain[1].

Une fois terminées, ces lignes maîtresses du versant occidental compléteront le réseau des grandes voies dans le Mexique proprement dit et il restera plus qu'à resserrer les mailles entre les stations secondaires. Dans le Yucatan, de petites lignes côtières ont aussi commencé de relier ville à ville; mais entre Campeche et le port d'Alvarado, dans l'État de Vera-Cruz, la lacune à fermer est de 700 kilomètres environ, et dans cet intervalle on ne trouve d'autre amorce de voie ferrée que celle de Coatzacoalcos à Suchil, dans l'isthme de Tehuantepec. Des nombreux projets de voies entre mer et mer qui ont été présentés, ce chemin de fer non encore terminé (1890) est le seul pour lequel on en soit venu à l'exécution[2].

Dès l'année 1774, l'ingénieur Cramer, chargé de l'exploration de l'isthme, déclarait que le creusement d'un canal de navigation entre les deux mers ne

[1] Passages les plus élevés des voies ferrées :

En Europe, Fréjus (Modane-Bardonèche)	1250 mètres.
En Asie, Darjiling (Hindoustan).	2250 »
Aux États-Unis, col Sangre de Cristo (Colorado)	2846 »
Au Pérou (tunnel de Piedra Parada).	4769 »
Au Mexique, cumbre de las Cruces	3041 »

[2] Développement du réseau des voies ferrées au Mexique en juin 1890 :

9399 kilomètres, dont 4500 kilomètres à voie large.

Nombre de voyageurs transportés sur le réseau en 1888.	12 977 952
» de tonnes transportées.	875 894
Recettes des chemins de fer en 1888	34 560 000 francs.

serait ni très difficile ni fort coûteux, et il en indiquait le tracé dans son rapport. Mais l'œuvre ne fut point commencée. En 1811, les Cortès espagnoles décrétèrent aussi l'ouverture du canal, mais leur délibération ne pouvait être qu'un simple vœu, inspiré par la crainte de perdre l'empire des Indes. Aussitôt après la constitution de la Nouvelle Espagne en république indépendante, on reprit l'étude géographique de la contrée, mais les projets de percement ne se précisèrent qu'en 1842, quand José de Garay offrit de se charger du travail. Il ne put trouver les capitaux nécessaires, et la Compagnie américaine à laquelle l'entreprise fut concédée en 1867, après la chute de Maximilien, ne réussit pas davantage. A ces projets de canal interocéanique, abandonnés actuellement, succéda celui d'un chemin de fer porte-bateaux, construit sur le même plan que celui de l'isthme de Chignecto, dans la Nouvelle-Écosse, mais en des proportions beaucoup plus vastes. On comprend de quelle importance une voie de cette espèce serait pour la navigation, mais surtout pour celle des États-Unis. Relativement au commerce général du monde, le meilleur passage à travers le pédoncule américain serait celui de Panama, situé sur la route de l'Angleterre au Pérou, au Chili, à l'Australie, à l'Insulinde; mais les Américains du Nord auraient tout intérêt à faire traverser les navires au plus près de leur propre territoire. C'est de New-York à San-Francisco que se fait le mouvement principal; or, sur cette route, la voie de Tehuantepec est de 1400 kilomètres plus courte que celle du Nicaragua et de 2500 plus que celle de Panama. Projetée par l'Américain Eads, l'ingénieur qui ouvrit aux navires la passe du Sud dans le delta mississippien, la construction du chemin porte-bateaux de Tehuantepec devait donc être avant tout une œuvre américaine et le tarif futur était proposé de manière à favoriser les ports d'armement des États-Unis autant que ceux du Mexique. D'ailleurs, ce dernier pays accordait de grands avantages à l'entreprise, entre autres l'exemption des taxes pendant 99 années et la possession de près d'un demi-million d'hectares. Le devis du projet prévoyait une dépense de 375 millions de francs, et le travail d'art le plus considérable sur cette voie de 240 kilomètres aurait été la traversée du seuil de partage au moyen d'une tranchée de 760 mètres en longueur et de 95 mètres à l'endroit le plus profond; les rampes les plus fortes de la sextuple voie n'auraient pas dépassé 2 mètres sur cent. La mort de l'ingénieur a suspendu l'entreprise.

Le réseau télégraphique s'est rapidement développé sur toute la surface des États-Unis mexicains; il a triplé dans la dernière décade et s'est complété par des câbles sous-marins qui rattachent Galveston à la côte mexicaine et le port de Vera-Cruz à ceux du nord et du sud; un autre télégraphe

immergé rejoint Salina-Cruz, le port de Tehuantepec, aux escales de l'Amérique Centrale situées sur le Pacifique. La plupart des lignes appartiennent au gouvernement fédéral; les États, les compagnies de chemins de fer et des sociétés particulières possèdent aussi une partie du réseau[1]. Le mouvement télégraphique et postal a plus que quadruplé en huit années[2], de

N° 67. — RÉSEAU DES CHEMINS DE FER MEXICAINS EN 1890.



1 : 30 000 000

0 — 1000 kil.

1880 à 1888; cependant l'ensemble des envois n'est encore que de 3 par personne, ce qui prouve, en comparaison avec les contrées de l'Europe occidentale, que l'instruction est peu répandue au Mexique.

Elle s'accroît pourtant, et d'une manière très rapide. La plupart des États ont voté, en principe, l'obligation et la gratuité de l'instruction publique pour tous les enfants, mais les chiffres du recensement prouvent que l'opi-

[1] Extension des télégraphes au Mexique au 1er janvier 1889 :

44 865 kilomètres, dont 2094 sous-marins.

Nombre des messages expédiés pendant l'année fiscale 1887-1888 : 671 444.
Extension des téléphones : 6723 kilomètres.

[2] Mouvement de la correspondance en 1888 :

A l'intérieur.	27 390 288 lettres et objets divers.
A l'extérieur.	1 627 538 » »
Ensemble. . . .	29 017 826 lettres et objets divers.

nion publique n'a pas encore complètement sanctionné ces lois. D'ailleurs on ne peut indiquer d'une manière précise le nombre des enfants qui fréquentent l'école, les gouverneurs des États n'ayant pas tous le soin de transmettre régulièrement les rapports annuels à l'administration fédérale. Du moins peut-on constater que de décade en décade les progrès sont grands : c'est à peu près à la vingtième partie de la population mexicaine que l'on évalue les écoliers et les écolières, celles-ci de moitié moins nombreuses[1]; Querétaro, Guanajuato et Chiapas sont les États où le nombre des gens sans aucune instruction est le plus considérable. Dans presque toutes les villes l'enseignement primaire est à la charge des municipalités ; cependant un certain nombre d'établissements ont été fondés soit par les États, soit par le gouvernement central ou par des sociétés particulières. Les cours des hautes écoles sont fréquentés par plus de trois mille étudiants. Quelques villes possèdent des lycées de jeunes filles. Mais dans les districts écartés il reste beaucoup à faire, surtout parmi les populations indiennes : encore en 1874, deux sorciers, une mère et son fils, furent brûlés dans un village de l'État de Vera-Cruz comme coupables d'avoir fait périr un jeune homme par envoûtement. Quant au brigandage, il a dû naturellement disparaître depuis que les chemins de fer et les télégraphes sillonnent la contrée : les voleurs de grands chemins ont pris d'autres industries. Le temps n'est plus où les chefs de bandes avertissaient les voyageurs, par affiches posées dans les carrefours de México, d'avoir à se munir d'argent, sous peine d'être bâtonnés ou de perdre le nez ou les oreilles.

Le goût de la lecture n'est pas encore très répandu, les bibliothèques sont pauvres et clairsemées, quoique la littérature scientifique des Mexicains ait déjà pris une valeur sérieuse et qu'elle comprenne des œuvres capitales, marchant de pair avec l'admirable entreprise cartographique, supérieure aux travaux similaires des États-Unis, qui nous donnera, en des milliers de feuilles, toute la topographie du Mexique. La littérature populaire se compose principalement de journaux, qui se publiaient, à la fin de l'année 1888, au nombre de 385, dont 120 dans le seul district fédéral. En 1852, l'ensemble des publications ne comprenait que 60 journaux. Le Mexique est une des contrées de l'Amérique espagnole où se parle le meilleur castillan.

[1] Statistique approximative des écoles du Mexique en 1888 :

Écoles de garçons.	8 027, avec	393 142 élèves.
» de filles.	2 699 »	150 835 »
Ensemble. . .	10 726, avec	543 977 élèves.

V

GOUVERNEMENT ET ADMINISTRATION.

Constituée sur le modèle des États-Unis du nord, la République Mexicaine se compose d'États indépendants et souverains unis en fédération, suivant un accord conclu en 1857. Chaque État est, pour ainsi dire, comme une miniature de la Confédération, avec ses chambres et son gouverneur, ses lois et son budget. Mais ses délibérations et ses agissements ne peuvent se mouvoir en dehors du cercle tracé par la Constitution générale de la République. Il ne peut déclarer la guerre, ni conclure la paix; toutes ses relations avec les puissances étrangères doivent se faire par l'entremise du gouvernement fédéral. Quelles que soient les formules constitutionnelles, il est certain que les Mexicains des divers États, jadis très peu solidaires et sans aucune conscience d'unité nationale, constituent maintenant un corps politique assez compact. En 1848, lors de la guerre avec les Américains du Nord, aucun mouvement populaire ne se produisit contre les envahisseurs, et même deux États, Vera-Cruz et Zacatecas, prétendirent, en vertu de leurs droits autonomes, n'avoir aucune part à la guerre du Mexique contre la république nord-américaine[1]. Le sentiment national prit un caractère beaucoup plus vif lors de l'invasion française et de l'intronisation de Maximilien, et lorsque le Mexique fut enfin sorti triomphant de cette redoutable épreuve, la joie de la victoire et la conscience d'une force naissante firent des Mexicains un véritable peuple. C'est alors que commença réellement l'histoire du Mexique moderne. Si puissant est chez les Mexicains l'esprit de solidarité nationale, qu'ils sautent, pour ainsi dire, par-dessus l'histoire de l'asservissement à l'Espagne et voient dans le Zapotèque Juarez le vengeur de l'Aztèque Montezuma. Ce n'est pas à Cortès, mais à Cuauhtemoc ou Guatimozin que la patrie dresse une statue en témoignage de piété reconnaissante.

L'annexion du Mexique à la puissante république du Nord, événement que tant de politiciens avaient prédit comme devant se réaliser à courte échéance, devient de plus en plus improbable depuis que le pays s'accroît en population et en richesse. Le centre de gravité des États mexicains et celui de la république anglo-saxonne seront toujours à une distance d'au moins 2500 kilomètres et l'espace intermédiaire est en grande partie com-

[1] F. Ratzel, *Aus Mexiko.*

posé de régions à terres infertiles, dont la population restera clairsemée. Les groupes d'États dissidents que les aventuriers américains avaient essayé de constituer au nord, de la Sonora au Tamaulipas, afin de diviser la République et de l'annexer en détail, ont repris leur place dans l'ensemble de la nation. Ainsi le Mexique et les États-Unis sont destinés à rester des domaines ethnologiques distincts et les immigrants du nord se modifient rapidement sous le climat mexicain. D'ailleurs les vœux des Mexicains sont uniformément contraires à une fusion politique avec les États-Unis. Sans doute le Mexique peut être conquis; il ne saurait être assimilé.

Tout citoyen du Mexique est considéré comme un homme libre, ayant le droit d'aller et de venir sans passeport, de choisir sa résidence où bon lui semble, de s'associer comme il lui plaît, d'exprimer sa pensée par la parole ou la presse, de porter des armes. Aucun titre de noblesse, aucune prérogative héréditaire ne sont reconnus, tous les citoyens sont censés, en vertu de la constitution et des lois, être les égaux des uns des autres. Tous sont électeurs, à la condition pour eux de signer leur bulletin de vote. Même les étrangers deviennent Mexicains dès qu'ils ont acquis des propriétés dans le pays ou qu'il leur naît des enfants, à moins que, dans un délai de huit mois, ils ne manifestent la volonté précise de conserver leur nationalité première.

Le nombre des représentants à la Chambre des Députés s'accroît avec la population : chaque État se divise en autant de collèges électoraux qu'il a de fois 40 000 habitants et chaque collège nomme un représentant pour une période de deux années, parmi les candidats âgés de plus de vingt-cinq ans. Les sénateurs, ayant au moins trente ans, sont élus au second degré pour quatre années et deux par État : ils sont donc au nombre de 56 pour les 27 États et les deux territoires; tous les deux ans, une moitié du Sénat est soumise à la réélection. Le Congrès, c'est-à-dire l'ensemble des deux Chambres, a deux sessions régulières chaque année, comprenant un nombre total d'au moins quarante-cinq séances; députés et sénateurs ont un traitement annuel. Une délégation permanente du Congrès siège pendant les vacances. La capitale, siège du Congrès, ne se trouve sur le territoire d'aucun des États : elle est située en terrain neutre, dans un « district fédéral », formé par un cercle de « deux lieues », ou 10 kilomètres de rayon autour de la place centrale.

Le président des États-Unis mexicains, choisi au second degré par le vote populaire, recevait naguère son mandat pour une période de quatre années; en vertu d'un amendement à la Constitution voté en 1887, il peut être réélu pour un deuxième terme, et le président en faveur duquel cette

loi a été votée a vu en effet proroger son pouvoir ; en 1890, une loi nouvelle l'a même nommé président à vie. Il dispose d'une telle autorité, que, avec l'approbation du Congrès ou de la délégation permanente, il peut suspendre les garanties constitutionnelles « en cas d'invasion, de graves perturbations intérieures ou d'un péril social ». Il choisit librement ses ministres ou secrétaires d'État, préposés aux affaires étrangères, à l'intérieur, à la justice et à l'instruction, aux finances, à la guerre, au progrès ou *fomento*, — c'est-à-dire principalement aux travaux publics. — Le pouvoir judiciaire est exercé par des cours de district et de circuit et par une cour suprême, composée de juges élus pour une durée de six ans. Le code civil et criminel est le même dans tous les États, excepté ceux de Vera-Cruz et de Tlaxcala. La prison pour dettes est abolie, et la République s'est engagée à repousser tout traité d'extradition des accusés politiques. Le système décimal est devenu le système légal des poids, mesures et monnaies.

Sous le régime colonial, le clergé exerçait une grande puissance dans le gouvernement de la contrée : l'énormité de ses revenus, jointe à l'autorité religieuse qui lui permettait d'ouvrir ou de fermer les portes du ciel, lui assurait la domination incontestée sur les populations indiennes : quelques-uns des prélats avaient un million de rente ; d'après Lucas Alaman, les biens du clergé représentaient la moitié de la fortune totale du Mexique. La guerre de l'Indépendance diminua les richesses et le pouvoir de ces hauts dignitaires, mais l'influence du clergé resta fort grande, car les prêtres créoles qui prirent parti contre les Espagnols ou qui même soulevèrent le peuple contre eux, comme Hidalgo et Morelos, avaient fait oublier les chefs de l'Église qui lancèrent l'excommunication contre les rebelles ; encore au milieu du dix-neuvième siècle, Lerdo de Tejada évaluait au tiers de la propriété foncière du Mexique l'ensemble des terres possédées par le clergé. Avec les revenus que lui assuraient en outre les créances hypothécaires et le produit des dîmes encore perçues contrairement à la loi, cette fortune immense était accrue d'une rente d'environ 100 millions de francs chaque année. Or, en 1855, le nombre des ecclésiastiques mexicains était seulement de 4615, les uns pauvres desservants, les autres prélats richement dotés.

Un premier coup avait été porté à la puissance de l'Église par les Espagnols eux-mêmes, en 1767, lorsque tous les Jésuites résidant au Mexique furent emprisonnés, dépouillés de leurs propriétés, puis bannis. La révolution s'accomplit, près d'un siècle après, en 1857, par la loi de « désamortisation », qui ordonnait la vente immédiate des biens ecclésiastiques ; mais

la lutte d'influence n'en continua pas moins entre les partis et le haut clergé ne se considéra comme vaincu qu'après la chute de Maximilien, la retraite des troupes françaises et le triomphe définitif des républicains. Les propriétés de l'Église lui furent enlevées, et les prêtres perdirent le droit de surveiller les écoles et de célébrer leurs cérémonies en public; le mariage cessa d'être un sacrement, pour devenir un contrat civil. L'établissement des corporations ou congrégations religieuses fut interdit. Enfin, depuis 1873, l'Église est complètement séparée de l'État, qui se déclare neutre entre les différents cultes. Plus d'une centaine de temples protestants, appartenant à douze sectes différentes et fondés presque tous par des missionnaires américains, ont été bâtis à México et dans le reste de la contrée; en 1866, la seule capitale avait 37 écoles protestantes, fréquentées par 1340 élèves. D'autre part, on constate en plusieurs districts écartés, où la population est purement indienne, un oubli rapide des anciennes cérémonies catholiques. De nombreuses paroisses restent sans prêtres et les indigènes cessent de pratiquer tout culte extérieur[1]; si ce n'est au Michoacan, on voit dans presque toutes les villes des églises transformées en usines, en casernes, en entrepôts, même en cirques de taureaux[2], car, après avoir été interdite, la tauromachie est de nouveau permise.

La république Mexicaine a sa petite armée, plus considérable en proportion que celle des États-Unis. En 1889, elle comprenait un ensemble de plus de 27 000 hommes, avec les gardes champêtres et les gendarmes; les réserves élèveraient l'ensemble de l'armée à 160 000 hommes[3]. En outre, le Mexique possède une flottille de deux corvettes et de trois canonnières; deux écoles navales ont été fondées, l'une à Mazatlan, l'autre à Campeche. Les forces mexicaines sont, il est vrai, peu importantes en comparaison des armements prodigieux des grandes puissances militaires; cependant elles suffisent pour peser lourdement sur le budget mexicain : elles représentent annuellement plus du tiers des dépenses nationales, soit de 60 à 70 millions de francs.

Les finances de la République ont été longtemps dans le plus grand désarroi, surtout à l'époque où des négociants étrangers disposaient de la diplomatie de leur pays pour se porter créanciers de sommes fictives et

[1] Woeikof, *Petermann's Mittheilungen*, 1879, Heft VI.

[2] Conkling, *Mexico and the Mexicans.*

[3] Armée du Mexique :

Infanterie.	17 307	hommes.
Cavalerie	5 484	»
Génie, artillerie et autres.	4 453	»
Ensemble. . . .	27 244	hommes, dont 3000 officiers.

MÉXICO. — VUE GÉNÉRALE.

Dessin de Barclay, d'après une photographie de M. Briquet.

forcer le gouvernement mexicain à les payer sur le rendement des douanes. Depuis cette époque, les revenus de la République Mexicaine ont rapidement augmenté. Plus de la moitié des recettes provient des droits perçus dans les ports, presque tous sur les objets d'importation. Les revenus du timbre représentent le quart du budget annuel, tandis que les contributions directes et les droits de patente ont une importance beaucoup moindre[1] : les taxes directes représentent le vingtième des revenus.

N° 68. — DIVISIONS POLITIQUES DU MEXIQUE.



1 : 30 000 000

0 — 1000 kil.

Le gouvernement fédéral tire aussi de la loterie une petite partie de ses ressources, très faible en comparaison des sommes énormes qui se gaspillent chaque année dans les jeux de toute espèce ; enfin il réalise quelques bénéfices sur la frappe de la monnaie, qui a pris une si grande importance au Mexique, puisque les divers hôtels des monnaies ont frappé en tout près de dix-huit milliards d'or et d'argent depuis leur fondation. Au budget de la nation il faut ajouter ceux des différents États, qui s'élèvent en moyenne à une cinquantaine de millions par année, et ceux des munici-

[1] Budget de l'année fiscale 1888-1889 :

Recettes.	176 830 000 francs.
Dépenses.	207 950 000 »
Déficit.	31 120 000 »

palités, que l'on évalue dans l'ensemble à 5 ou 6 millions. Quant à la dette nationale, bien moindre en proportion qu'elle ne l'était au milieu du siècle, on l'évaluait, au milieu de 1890, à 655 millions de francs.

Le tableau suivant donne les noms des États et des territoires avec leur superficie, leur population approximative en 1888, le nombre des districts, appelés aussi *partidos*, et les noms des capitales. Les totaux diffèrent quelque peu de ceux qui ont été reproduits précédemment dans cet ouvrage, d'après d'autres éléments statistiques :

ÉTATS ET TERRITOIRES.	SUPERFICIE.	POPULATION.	POPUL. KILOM.	NOMBRE DE DISTRICTS.	CAPITALES.
	Kilom. carrés.	Habitants.			
Baja California (terr.)	151 109	34 668	0,2	3	La Paz.
Sonora.	199 224	150 391	0,8	9	Hermosillo.
Sinaloa.	87 231	225 684	2,6	0	Culiacán.
Chihuahua	227 468	298 073	1,3	21	Chihuahua.
Durango	98 470	265 931	2,7	13	Durango.
Coahuila	164 690	177 797	1,1	5	Saltillo.
Nuevo-Leon. . .	61 118	344 052	4	10	Monterey.
Tamaulipas	82 234	167 777	2	5	Ciudad Victoria.
Zacatecas.	64 138	526 966	8,2	12	Zacatecas.
Aguascalientes. . .	7 164	121 926	16	4	Aguascalientes
San-Luis Potosi. . .	65 586	546 447	8,3	13	San-Luis.
Guanajuato	29 458	1 007 116	34,2	6	Guanajuato.
Jalisco	82 503	1 161 709	14	11	Guadalajara.
Tepic (territoire). .	29 211	102 166	3,5	5	Tepic.
Colima.	5 887	69 547	11,8	2	Colima.
Michoacan.	59 261	801 913	13,5	15	Morelia.
Querétaro.	9 215	213 525	23,2	6	Querétaro.
México.	23 957	778 969	32,5	15	Toluca.
Distrito Federal . .	1 200	454 866	379	5	México.
Tlaxcala.	4 132	157 988	35,8	5	Tlaxcala.
Hidalgo.	23 101	494 212	21,4	14	Pachuca.
Puebla.	31 616	839 468	26,6	21	Puebla.
Vera-Cruz.	75 651	633 369	8,4	18	Orizaba.
Morelos.	7 184	151 140	21	5	Cuernavaca.
Guerrero	64 756	332 887	5,1	13	Chilpancingo.
Oaxaca.	91 664	793 419	8,6	26	Oaxaca.
Chiapas.	70 524	269 710	3,8	11	San-Cristóbal.
Tabasco	26 194	114 028	4,3	12	S.-Juan-Bautista
Campeche.	46 855	91 180	1,9	5	Campeche.
Yucatan	91 201	275 506	3	15	Mérida.
MEXIQUE	1 982 000	11 590 431	5,9	315	México.

CHAPITRE III

HONDURAS BRITANNIQUE

(BRITISH HONDURAS OU BELIZE)

Ce territoire colonial de la Grande-Bretagne, l'un des moins importants de l'immense empire, n'est, au point de vue géographique, qu'un domaine découpé arbitrairement dans la péninsule du Yucatan. Du côté du nord cependant, sur les frontières du Mexique, les limites sont marquées par les rives méridionales de la baie de Chetumal et par le cours du rio Hondo. Au sud, vers le Guatemala, une autre rivière, le Sarstun (Sarstoon), a été choisie comme ligne de séparation politique, jusqu'aux rapides connus sous le nom de Gracias-à-Dios. De cet endroit un trait de partage fictif se dirige à peu près au nord vers une autre cascade, Garbutt's Falls, sur le Mopan, rio Viejo ou Belize, et de là se continue jusqu'au point où il rencontre le rio Hondo : cette ligne, fixée par un traité en 1860, mais non mesurée sur le terrain, est censée coïncider à peu près avec le 89° 30′ à l'ouest du méridien de Greenwich.

Partie intégrante du Yucatan comme région naturelle, le territoire anglais du Honduras devrait être également terre mexicaine au point de vue historique : il n'est devenu que par prescription un domaine étranger et ne restera tel que jusqu'au jour où les Hispano-Américains seront devenus assez forts pour revendiquer cette part de leurs possessions et faire prévaloir la doctrine de Monroe : « L'Amérique aux Américains! » C'est en 1506 ou 1508 que Yañez Pinzon et Juan Diaz de Solis virent les côtes de Belize, et depuis lors toute la contrée fut tenue pour espagnole. A la fin du dix-septième siècle, des pirates anglais s'étaient emparés de l'île de Cármen, qui ferme à demi la grande lagune intérieure de Términos, et ils en restèrent maîtres jusqu'en l'année 1717. Chassés de cette île par une flottille partie de Vera-Cruz, ils se réfugièrent de l'autre côté de

la péninsule du Yucatan et y fondèrent le campement qui, du nom de son chef Wallace, finit par être connu sous l'appellation de Belice ou Belize. A la tête d'Indiens et de nègres métissés, ils envahirent les districts des alentours et s'y maintinrent facilement, grâce à leur éloignement du centre de la puissance espagnole. Cependant on envoya contre eux une forte expédition en 1730; leurs barques furent saisies, leurs cabanes et piles de bois livrées aux flammes; les Espagnols partis, ils sortirent aussitôt des forêts dans lesquelles ils s'étaient réfugiés. Une nouvelle expédition les mit en fuite; mais, revenus une seconde fois, ils élevèrent des postes fortifiés à l'entrée des rivières, et restèrent désormais à l'abri de toute attaque[1]. Le traité de Paris, en 1763, leur donna enfin le droit de rester sur le territoire occupé, mais uniquement pour l'exploitation et le commerce des bois; ils devaient raser leurs fortins et palissades; tout établissement définitif par la culture, la fondation de municipes, l'organisation d'une force armée leur était interdit et la contrée restait possession politique de l'Espagne. Le traité de Versailles, en 1783, maintint ces conditions, tout en accroissant l'étendue du domaine forestier concédé aux descendants des pirates. Toutefois l'Angleterre avait la force, et l'état de guerre dans lequel se trouvèrent les deux nations à la fin du siècle dernier, ainsi qu'un petit combat naval en 1798, permirent aux Anglais de s'attribuer par droit de conquête le territoire qu'ils tenaient par concession gracieuse : ils purent donc s'arroger les droits de pleine souveraineté, qui d'ailleurs ne leur sont contestés que pour la forme. En outre, les colons empiétèrent d'année en année sur le territoire situé en dehors des limites. C'est ainsi que le rio Sibun, fixé jadis comme ligne de partage, a été dépassé de plus de 180 kilomètres au sud, jusqu'aux bords du golfe d'Amatique.

La superficie actuelle du territoire de Belize est évaluée approximativement à 19 585 kilomètres carrés, espace très faiblement peuplé, puisque les habitants étaient seulement au nombre de 27 452 en 1887 : en seize années, depuis 1871, l'accroissement total avait été d'environ 5000 individus. En 1890, la population doit être évaluée à 28 000 personnes, soit à 3 pour 2 kilomètres carrés. De toutes les contrées de l'Amérique Centrale, Belize est de beaucoup celle où les habitants sont le plus clairsemés. Dans cette partie de la Terre, les Anglo-Saxons n'ont donc pas le droit d'opposer leur victorieuse énergie et leur amour du progrès à l'indolence des Hispano-Américains. D'ailleurs ils ne s'accommodent que difficilement au milieu : ensemble, ils ne sont guère que 400 dans la colonie,

[1] Orozco y Berra, *Apuntes para la Historia de la Geografia en México.*

bien moins nombreux que les métis espagnols et les descendants de réfugiés politiques venus dés républiques de l'Amérique Centrale. Le gros de la population se compose, dans les villes, d'Africains plus ou moins mélangés, et dans les hameaux épars, de « Caraïbes », c'est-à-dire d'Indiens ayant en effet quelque peu du sang des bannis de Saintt-Vincent que les Anglais déportèrent en 1797 dans les îles de la Baie. A une cinquantaine de kilomètres en amont de Belize, le fleuve est bordé d'un grand nombre de buttes artificielles, non encore explorées, qui furent soit des tombeaux, soit des monticules de campement pour servir de refuge aux habitants en temps de crue; elles prouvent du moins que le pays n'a pas toujours été une solitude[1].

N° 69. — HONDURAS BRITANNIQUE.



Quoique située seulement à dix-huit jours de navigation de la Grande-Bretagne, l'intérieur de Belize est moins connu que l'Afrique centrale[2]. Et pourtant c'est une des régions les plus favorisées du monde pour la richesse des productions : dans un

[1] Henderson, *Account of the district Settlement of Honduras*, 1811.
[2] J. Bellamy, *Proceedings of the R. Geographical Society*, September 1889.

même terrain, peu élevé au-dessus de la zone marécageuse du littoral, des planteurs cultivent en même temps maïs, riz et manioc, cotonniers, aloès, cafiers, cacaoyers et orangers, bananiers, palmiers et arbres à caoutchouc.

Dans la partie méridionale du territoire, le versant appartenant à la Grande-Bretagne est d'une faible largeur et les collines qui s'y élèvent ne sont pour la plupart que les contreforts avancés des montagnes guatémaltèques de la Vera-Paz : les cimes les plus hautes que l'on ait aperçues de la mer dans ces régions inexplorées dépassent 300 mètres; un petit massif isolé de roches calcaires auquel les Anglais donnent le nom de Seven Hills ou « Sept Collines » atteint 145 mètres; la pointe extrême de ce groupe de mornes est le cap qui limite le golfe d'Amatique. Au nord, des berges couvertes de pins longent le littoral à une certaine distance dans l'intérieur et forment, pour ainsi dire, comme un deuxième rivage au-dessus des terres basses.

Les montagnes les plus hautes du Honduras Britannique sont appelées Cockscomb Mountains, « monts Crête-de-Coq ». Elles se rattachent aussi à une chaîne latérale du système guatémaltèque, mais leurs pitons culminants se dressent en territoire anglais. L'arête principale s'aligne dans la direction de l'ouest à l'est, et de ses pentes septentrionales descendent des ruisseaux qui alimentent la rivière de Belize. Ces montagnes, richement boisées sur les pentes inférieures, mais n'offrant que des pins clairsemés sur les escarpements des cimes, sont en partie composées de granit, ainsi qu'en témoignent les blocs roulés dans le lit des torrents; les explorateurs ont surtout remarqué des calcaires durs veinés de quartz et des schistes aux assises redressées dont l'escalade est très difficile : ce sont probablement les *pedernales* que la troupe de Cortès mit douze jours à franchir, en 1524, lors de son étonnante expédition du Honduras. Le sommet le plus élevé des Cockscomb, auquel son premier gravisseur ne pouvait manquer, suivant la constante habitude des explorateurs anglais, de donner le nom de « pic Victoria », atteint 1127 mètres d'altitude; d'autres pitons, dont l'un porte le nom du voyageur Bellamy (825 mètres), se succèdent dans la direction de l'est, puis la chaîne s'abaisse assez brusquement, n'ayant que de petites collines pour contreforts. La pointe culminante est une aiguille, d'apparence inaccessible, que l'on est parvenu à gravir en s'aidant de cordes et d'où la vue s'étend sur un horizon très vaste, jusqu'aux montagnes d'Omoa, à plus de 150 kilomètres au sud-ouest, dans la république de Honduras. De tous les côtés on voit un espace sans bornes de croupes et de vallées que recouvre une forêt continue : nulle plaine ouverte, ni

aucun de ces lacs dont parlaient les indigènes et que l'on s'attendait à rencontrer dans la région. Les géologues ont signalé dans les Cockscomb et les régions guatémaltèques limitrophes des gisements de fer et de plomb, des traces d'argent et d'or[1]; mais quand ces montagnes seront rattachées aux ports du littoral, elles auront surtout l'avantage d'offrir aux cultivateurs des vallées fertiles et un climat beaucoup plus salubre que celui de la plaine. C'est là que tôt ou tard s'élèvera le sanatoire de Belize.

Les campagnes de la contrée reçoivent des pluies abondantes, dont le trop-plein descend à la mer par des rivières nombreuses et puissantes. Le Sarstun, qui forme la limite méridionale du territoire, a 600 mètres de largeur à l'entrée et près de 2 mètres d'eau sur la barre : les embarcations qui en franchissent le seuil trouvent en certains endroits 11 et même 15 mètres dans le courant. Les rivières qui se succèdent au nord du Sarstun et qui, pour la plupart, ne naissent pas comme ce fleuve à une grande distance dans l'intérieur du Guatemala, sont de moindre volume, mais également navigables. Quelques-unes apportent assez d'eau pour combler à droite et à gauche les lagunes côtières et projeter au loin dans la mer deux lèvres d'alluvions. Une des rivières les plus abondantes de cette côte est le Sibun, qui entre dans la mer à quelques kilomètres au sud de la capitale, après avoir traversé une région de collines calcaires percées de galeries souterraines. Elle reçoit une partie des eaux descendues des Cockscomb, mais beaucoup moins que le fleuve connu généralement des Anglais sous le nom de Belize : c'est le Mopan, qui naît au sud-est du lac Itza ou Petén, dans le Guatemala, et serpente dans la direction du nord-est. Aux cascades de Garbutt, il pénètre dans le territoire britannique et, changeant d'appellation pour les Espagnols, prend le nom de rio Viejo ou « Vieux Fleuve », probablement parce que, avant l'arrivée des pirates anglais, il avait été déjà utilisé pour la navigation. Il apporte une quantité très considérable de troubles dans la mer peu profonde où il débouche, formant une longue péninsule d'alluvions en dehors de la ligne normale des rives. Au nord de ce puissant cours d'eau, il n'y a plus de fleuve digne de ce nom jusqu'à l'angle sud-occidental de la baie de Chetumal, où se déversent deux rivières, le Nuevo et le Hondo : ce dernier mérite ce nom de « Profond », car il est navigable sur une grande partie de son cours, qui sert de limite entre le territoire anglais et les contrées qui, tout en appartenant officiellement au Mexique, sont encore occupées par des Indiens indépendants. Les rios Nuevo et Hondo parcourent des

[1] Fowler, *Proceedings of the R. Geographical Society*, 1880.

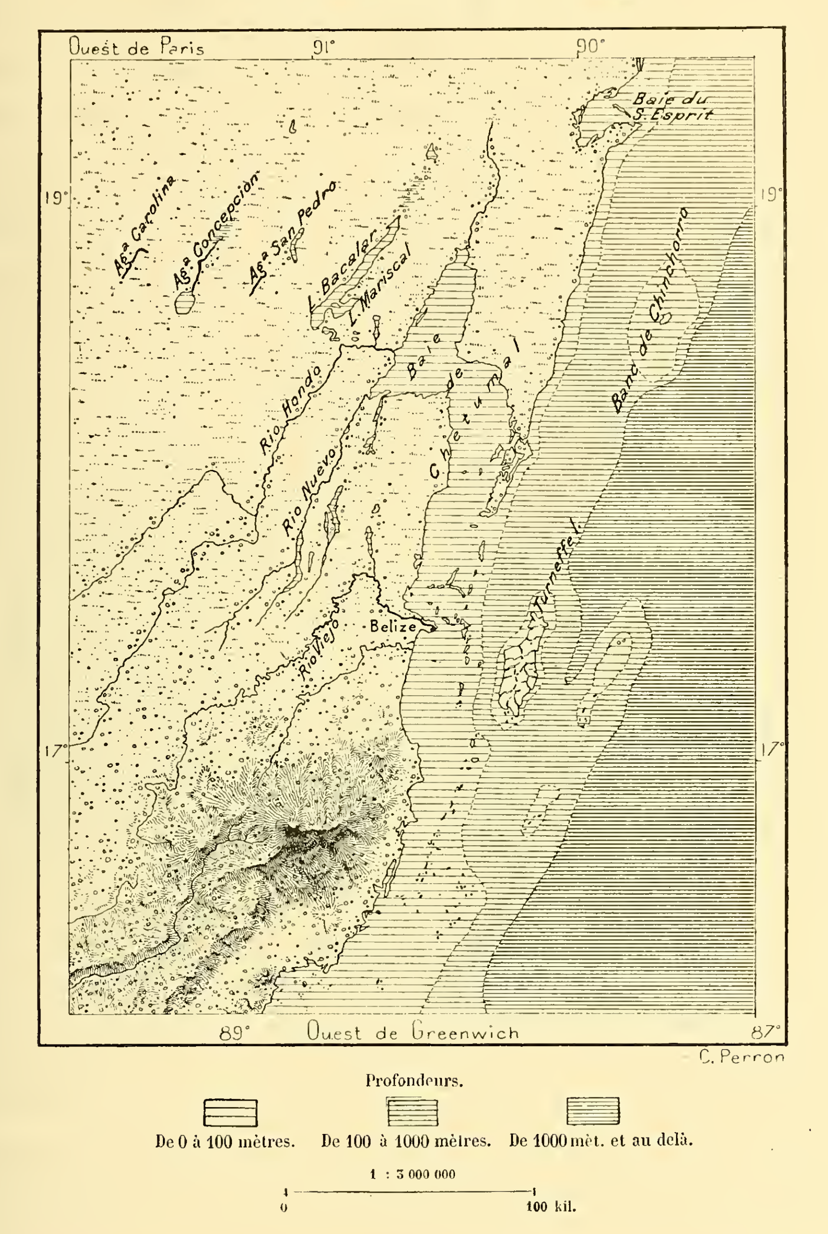
régions basses parsemées de lacs sans profondeur qui se rattachent par des coulées au lit changeant des rivières.

De l'entrée de la baie d'Amatique à celle de la baie de Chetumal, sur un espace d'environ 250 kilomètres, la côte continentale, dans laquelle les rivières ouvrent leurs embouchures, est bordée au large par une autre côte, celle du banc de récifs coralligènes, çà et là surmonté de cayes, îles et îlots boisés : les cordons de palétuviers se forment même sur un sol encore immergé. L'espace compris entre les deux côtes n'a pas moins de 30 kilomètres en largeur et, dans la plus grande partie de son étendue, est occupé par des bas-fonds n'ayant au-dessus d'eux qu'une épaisseur liquide de quelques mètres; cependant des chenaux sinueux, où les navires peuvent du moins voguer à l'abri de la houle, s'ouvrent parallèlement à la côte entre les massifs de coraux et fournissent au cabotage une précieuse ligne de navigation intérieure. Vue du large, la chaîne des brisants qui sépare les lagunes côtières de la mer profonde paraît infranchissable, et l'on ne peut en effet, même avec les meilleures cartes, y pénétrer sans pilote. Cependant quelques-unes des brèches ont une grande profondeur d'eau : telle est celle de Belize, où l'on mouille par des fonds de 14 à 55 mètres. D'autres ont si peu d'eau, que les pêcheurs pourraient les passer à gué : entre l'île Ambergris, la plus longue des cayes, et la côte ferme du Yucatan, la coupure ne peut laisser passer que les barques d'un tirant moindre de 70 centimètres. La baie de Chetumal, que l'Ambergris sépare de la mer, présente le même phénomène que les deux baies yucatèques del Espíritu Santo et de la Asencion, situées plus au nord; mais elle est bien autrement vaste : elle occupe une superficie d'un millier de kilomètres carrés. Cet énorme bassin n'est, pour ainsi dire, qu'un laboratoire de vie corallienne : les récifs en voie de formation y ont atteint une hauteur variable recouverte de 3 à 5 mètres d'eau en moyenne. C'est à l'entrée de la passe qu'ils sont le plus élevés; ils ont crû plus lentement vers le fond des golfes et l'on y trouve des creux de 7 à 8 mètres. Les bateaux à fond plat qui vont charger du bois aux embouchures des rivières se hasardent seuls dans ce vaste golfe intérieur.

Il est à remarquer que les deux côtes, celle de la terre ferme déjà consolidée et la chaîne des cayes, sont à peu près parallèles l'une à l'autre, et que cette dernière continue exactement la côte orientale du Yucatan. Ce n'est pas tout : la vallée que parcourt le rio Viejo ou rivière de Belize, en amont de son grand coude, se prolonge au nord par des lagunes et par une autre vallée, celle du rio Nuevo (New river), toutes disposées suivant le même axe et formant avec la rive occidentale de la baie de Chetumal un

alignement parallèle à celui des deux côtes. Le rio Hondo suit un cours orienté dans le même sens, comme s'il longeait la base d'une falaise ayant

N° 70. — PARALLÉLISME DES RIVAGES ANCIENS ET MODERNES.



Profondeurs.

De 0 à 100 mètres. De 100 à 1000 mètres. De 1000 mèt. et au delà.

1 : 3 000 000

0 100 kil.

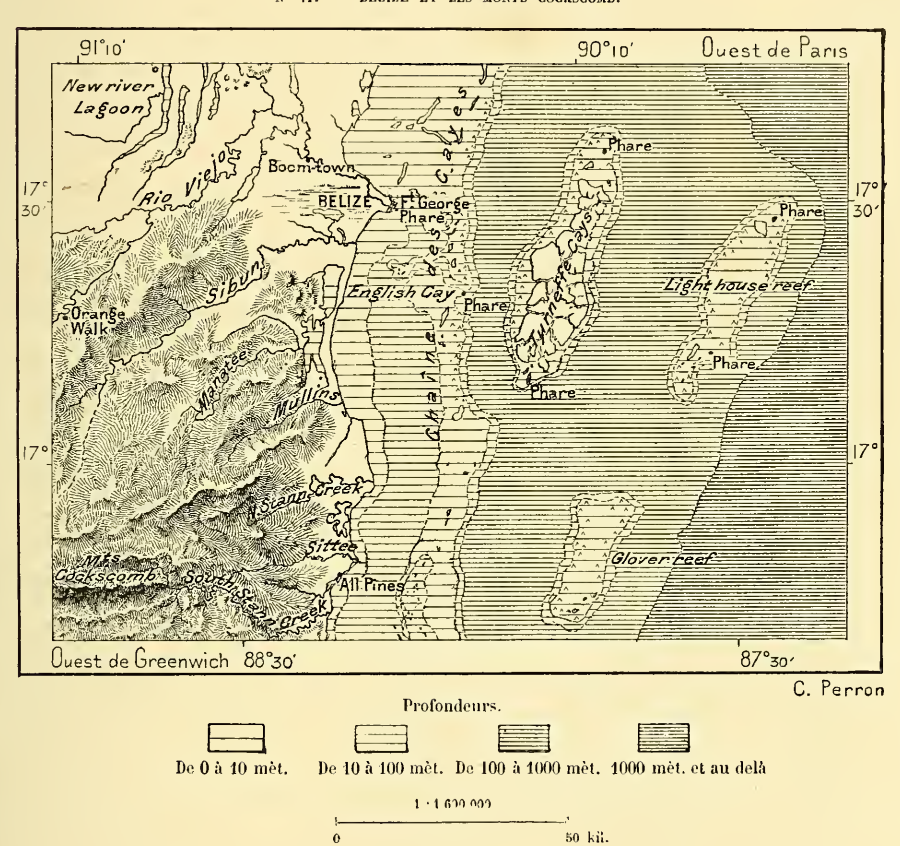
été aussi un ancien rivage. Enfin, au delà, dans l'intérieur du Yucatan, les deux lagunes géminées de Mariscal et de Bacalar se développent dans la même direction, et si les cartes que l'on possède de cette partie britannique du Yucatan sont exactes, d'autres lagunes, Aguada San-Pedro, Aguada

Concepcion, Aguada Carolina, s'alignent également suivant l'axe général, qui paraît être celui de la formation des côtes successives. L'exploration géologique de l'intérieur permettra de vérifier l'exactitude de cette hypothèse, en constatant si dans ces régions les rives des lagunes et des rivières parallèles sont bien composées de roches coralligènes, constituant de l'est à l'ouest une série de terrasses, comme un escalier aux marches très allongées. Ce serait là un phénomène analogue à celui que présentent les côtes concentriques de la Floride, déposées successivement par les polypiers constructeurs pendant le cours des âges. Les îles du golfe qui se trouvent en dehors de la chaîne des récifs se profilent également dans une direction parallèle à l'axe des côtes et appartiennent à la même formation. Les îles de Turneffe (Tierra nueva), bouquets de verdure situés au devant de Belize, reposent sur un socle de récifs, dont les chenaux, en partie obstrués par les sables, sont pour les pêcheurs des réservoirs naturels de poissons et de tortues. Turneffe peut être considérée comme une grande île, située sur le même alignement que le banc de Chinchorro et l'île de Cozumel, dans les parages côtiers du Yucatan. On dirait les pierres d'attente d'une côte future. Plus au large encore, les écueils Glover et Light-house annoncent un autre rivage en voie de formation.

Le Honduras Britannique, simple enclave à la base de la péninsule du Yucatan, entre le Mexique et le Guatemala, ne diffère que peu de ces contrées pour le climat. La température moyenne de Belize est de 26 à 27 degrés centigrades; en été, elle ne s'élève guère au-dessus de 30 degrés, mais elle est souvent fort pénible à supporter, à cause de l'humidité de l'atmosphère. Dans cette ville entourée d'eau, rivières, marais, lagunes, les brouillards sont fréquents et les rosées abondantes; il est rare que la lune et les étoiles brillent dans un ciel clair; quand souffle le vent d'ouest, les moustiques arrivent avec les émanations des marécages, et en même temps les fièvres intermittentes font leur apparition. La meilleure saison est celle pendant laquelle dominent les vents du nord, en hiver : parfois on entend le grondement continu des vagues sur la chaîne des cayes tandis que devant Belize les eaux restent unies et calmes. La flore, la faune de Belize ressemblent à celles du Yucatan, mais dans toutes les vallées non calcaires et bien arrosées les forêts sont beaucoup plus vastes et plus touffues. Dans l'intérieur, elles alternent avec des pâturages comme ceux du Petén, où l'on pourrait élever des bestiaux par centaines de milliers, mais où le fléau de la *nigua* (*pulex penetrans*), venu de l'est, s'est récemment introduit. Les mers du Honduras Britannique sont très poissonneuses et l'on y pêche beaucoup de tortues pour le marché de Londres.

La ville, qui porte encore, sous une forme hispanifiée, Belize, le nom de son fondateur le pirate Wallace, est située au bord de la lagune intérieure, sur des terres à fleur d'eau que parcourent les eaux de la rivière Mopan, Belize ou rio Viejo : un pont de bois traverse l'embouchure entre les deux quais de la ville. Le sol, toujours nettoyé avec une propreté admirable, est si bas, qu'il a fallu l'exhausser au moyen du lest des navires et avec les bois avariés; cependant il suffit d'une marée un peu

N° 71. — BELIZE ET LES MONTS COCKSCOMB.



plus forte que le flux moyen, — qui n'atteint pas même un demi-mètre — pour que les maisons soient envahies. Elles sont d'ailleurs fort légères, presque toutes en bois, ou reposent du moins sur pilotis, car la pierre ou la brique s'enfonceraient dans le sol spongieux. Immédiatement en dehors de la ville, s'étendent des étangs et des marais, traversés de digues qui rejoignent à la berge les maisonnettes éparses; les îles de la rade, considérées comme plus salubres que la rive proprement dite, ont aussi quelques villas de plaisance. Le fond marin prolonge

la côte basse : le port ne peut recevoir que des navires d'un faible tirant d'eau ; en outre, il est exposé aux vents d'est, mais la houle est brisée par les îlots riverains et les récifs du large. Un fort, bâti au ras de l'eau, défend la passe.

Pour l'alimentation de ses habitants, Belize n'a que les poissons et les coquillages de la mer voisine, car les cultures sont presque impossibles dans les terrains inondés des alentours ; jadis presque tous les approvisionnements venaient de Bacalar, dans le Yucatan, par la baie de Chetumal ; mais depuis la ruine de cette ville les importations de vivres se font de divers points du littoral, et surtout des États-Unis par le golfe du Mexique. Belize, quoique entourée d'eau, ne peut même en puiser dans le Mopan : ce sont des citernes qui la lui fournissent. Mais à l'époque où les forêts voisines étaient riches en beaux troncs d'acajou, de campêche et de cèdre, faciles à transporter sous forme de radeaux, les inconvénients de la position n'empêchaient pas la population bélizienne de s'enrichir. Maintenant la rareté des bois de belles dimensions a forcé les habitants, en grande majorité noirs et hommes de couleur, à changer d'industrie : le commerce de Belize consiste principalement dans l'importation des denrées et marchandises des États-Unis et de la Grande-Bretagne, qui se répartissent ensuite dans les ports atlantiques du Guatemala et du Honduras. Un bateau à vapeur qui va et vient entre la Nouvelle-Orléans et Belize est l'intermédiaire le plus actif de ce commerce ; l'exportation consiste surtout en fruits[1].

La population urbaine, qui dépassait 10 800 habitants en 1844, n'était plus que de 5800 personnes en 1887, et quand des communications directes plus fréquentes s'établiront entre les ports de l'Amérique Centrale et ceux de l'Europe et des États-Unis, Belize ne manquera pas de diminuer encore, à moins que les plantations de cannes à sucre, de cafiers, de bananiers, d'orangers, d'arbres à caoutchouc, de henequen deviennent plus nombreuses, que des parcs à bétail s'établissent sur les terres sèches de l'intérieur, et que des routes ou chemins de fer se dirigent du district de Petén et du Yucatan vers le port britannique[2]. Mais pareil avenir paraît encore

[1] Mouvement commercial de la colonie de Belize en 1888 :

Importations	5 161 250 francs.
Exportations	5 525 000 »
Ensemble. . .	10 486 250 francs, dont 4 823 450 fr. avec la Grande-Bretagne.

Mouvement du port : 253 132 tonnes, dont 185 464 avec la Grande-Bretagne.

[2] Terrains cultivés de la colonie en 1887 : 17 840 hectares.
» incultes » » 1 940 700 »

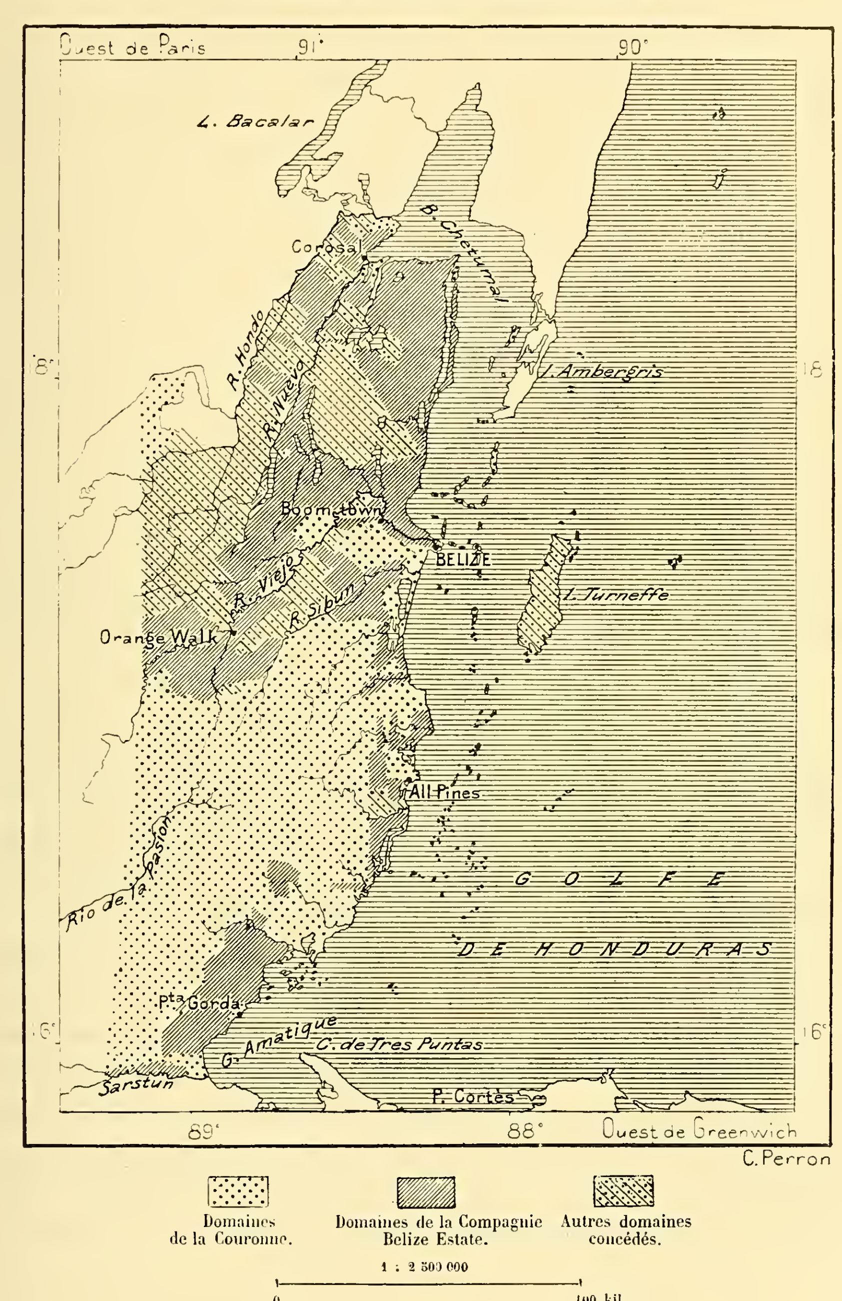


BELIZE. — VUE PRISE DU PORT.

Dessin de Barclay, d'après une photographie de M. Pinart, communiquée par la Société de Géographie.

éloigné, car nulle part le monopole ne s'est plus fortement constitué au profit de quelques propriétaires absents : une compagnie terrienne possède

N° 72. — DIVISIONS DOMANIALES DU TERRITOIRE DE BELIZE.



à elle seule plus du tiers du domaine colonial, quoiqu'elle ne puisse pas en utiliser la centième partie.

Le port de Corosal ou « Palmeraie » occupe une très heureuse position à la bouche du rio Nuevo et dans le voisinage du rio Hondo : c'est donc l'entrepôt naturel des bois que l'on coupe sur les bords de ces deux rivières. La destruction de Bacalar, située à une cinquantaine de kilomètres au nord-ouest, sur la lagune de même nom, a fait par contre-coup la prospérité de Corosal; les fugitifs échappés à la fureur des Indiens émigrèrent en masse vers le territoire britannique. Cette ville de 5000 habitants, presque espagnole, est la deuxième de la colonie anglaise par ordre d'importance; elle est entourée de plantations sucrières. Les autres localités ne sont guère que des plantations ou des groupes de cabanes. San-Pedro, sur la caye d'Ambergris, est un village de pêcheurs et trafique avec Belize par une flottille de goélettes. Les deux escales les plus commerçantes de la côte sont les villages de Stann-creek et de Punta-Gorda, peuplés de Caraïbes cultivateurs qui ont défriché de vastes étendues et fournissent Belize de bestiaux, de fruits et de légumes. Des nègres, venus des États-Unis du Sud, se sont établis au nombre de sept cents à une quinzaine de kilomètres de Punta-Gorda, et ont fondé la ville de Toledo; ils s'occupent surtout de la culture de la canne à sucre. L'île de Turneffe n'a qu'un seul campement de pêcheurs, mais des fouilles ont montré qu'elle était autrefois beaucoup plus habitée.

Le Honduras Britannique est une « colonie de la Couronne », c'est-à-dire qu'elle est une dépendance directe de l'État : elle est administrée par un gouverneur, qu'assiste un conseil législatif de dix membres. Le budget annuel, qui dépasse un million de francs, comprend une allocation de la Grande-Bretagne, mais il est alimenté surtout par les droits de douane. La vente des terres, fixée au prix relativement élevé de 25 francs par hectare, contribue pour une très faible part à l'entretien de l'administration : nul petit colon cultivateur ne songe à s'établir à côté des puissantes compagnies financières. De petites troupes détachées de la Jamaïque tiennent garnison à Belize et en d'autres points de la colonie. En 1872, elles durent protéger la frontière contre l'incursion des Indiens maya. Les noirs de Belize ont le privilège de s'administrer à part; ils soumettent leurs petits différends à une reine élue, qu'ils intronisent en grande pompe.

CHAPITRE IV

AMÉRIQUE CENTRALE

I

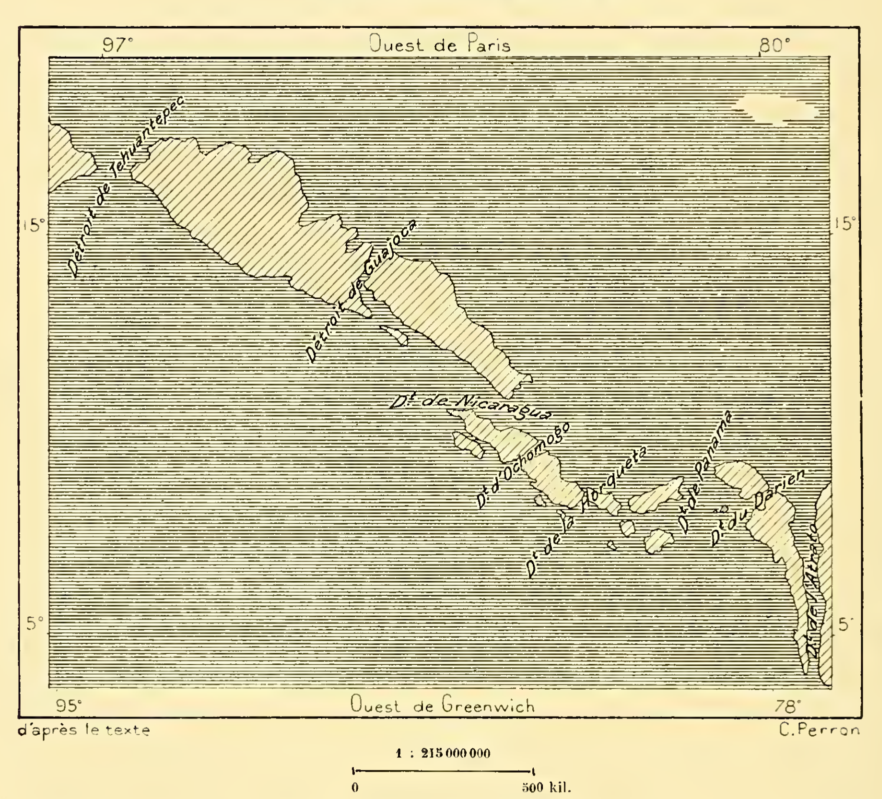
VUE D'ENSEMBLE

Le long ruban de terres, compris en entier dans la zone tropicale, qui se déploie du nord-ouest au sud-est, entre l'isthme de Tehuantepec et la vallée de l'Atrato, constitue une région bien distincte des deux masses continentales du Nouveau Monde, l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud; cependant on le rattache d'ordinaire à l'Amérique septentrionale, parce qu'il s'amincit graduellement en s'approchant du continent andin. Ce fut, à une période géologique antérieure, une chaîne d'îles analogue à celle des Antilles. L'exploration de ces contrées n'ayant encore été faite que d'une manière fragmentaire et fugitive, si ce n'est en quelques districts éloignés les uns des autres, on ne peut indiquer avec précision quelle fut la forme de la chaîne insulaire avant les âges où se comblèrent les détroits. D'ailleurs il n'y eut certainement point coïncidence exacte pour les époques de fermeture, et tel passage persista pendant de longues périodes terrestres alors que d'autres étaient déjà comblés par les alluvions ou par les roches éruptives. Parmi ces anciennes voies de jonction entre les deux océans, il en est dont on peut encore reconnaître nettement les rivages primitifs : tels le détroit de Tehuantepec et celui de Nicaragua. Les péninsules du Costa-Rica et du Panama se rattachent à la terre ferme par des isthmes dont on constate aussi facilement le caractère de détroits comblés. Les autres passages sont plus difficiles à retrouver; cependant il n'est pas douteux que la mer occupa jadis la dépression médiane du Honduras, aux seuils de Guajoca et de Rancho-Chiquito, et celle du plateau central de

Costa-Rica, au col d'Ochomogo. D'autres s'ouvraient entre la baie de Chiriqui et celle de David ; les canaux de Panama, de Darien étaient indiqués d'avance par des voies naturelles, et la vallée de l'Atrato occupe la place d'un long détroit maritime[1].

C'est précisément la partie la plus étroite des isthmes que les partages politiques ont attribuée à un État de l'Amérique du Sud. Mais les délimitations officielles ne s'accordent nullement avec les divisions tracées de la

N° 73. — ANCIENS DÉTROITS DE L'AMÉRIQUE CENTRALE.



manière la plus nette par la nature elle-même. La limite de l'Amérique Centrale n'en reste pas moins marquée dans le territoire colombien par le courant de l'Atrato, les marécages boisés de ses rives et la dépression qui joint ce bassin fluvial à celui du San-Juan. D'ailleurs un fait de géographie pure ne peut avoir aucune importance pour décider du groupement des éléments ethniques : c'est à eux de s'associer volontairement, suivant leurs intérêts et leurs sympathies.

L'Amérique Centrale, prise dans le sens politique le plus étroit, c'est-à-

[1] H. Pittier, *Notes manuscrites ; — Bulletin de la Société de Géographie de Neuchâtel*, 1890.

dire comme la région des isthmes, sans le Chiapas, qui appartient au Mexique, et sans le double croissant de Panama, qui est l'une des provinces de la Colombie, a souvent constitué officiellement un seul corps politique. Sous le régime espagnol, l'Audience royale du Guatemala, qui comprenait aussi le Soconusco, devenu mexicain, s'étendait au sud jusqu'à la baie de Chiriqui. En 1823, lors de la proclamation de l'indépendance

N° 74. — DIVISION POLITIQUE DE L'AMÉRIQUE CENTRALE.



1 : 17 500 000

0 — 500 kil.

guatémaltèque, les provinces du sud continuèrent de faire partie de l'État dont Guatemala était la capitale; mais, en 1838, après beaucoup de dissensions civiles, la république fédérale qu'elles formaient avec la province du nord se rompit définitivement et l'Amérique Centrale se divisa en cinq États autonomes : Guatemala, Honduras, Salvador, Nicaragua et Costa-Rica. Cependant ces petites républiques séparées et souvent ennemies se sont toujours considérées comme une famille à part dans l'ensemble des communautés hispano-américaines, et de fréquentes tentatives ont eu lieu,

les unes pacifiquement, les autres par la force, pour reconstituer l'unité politique. Les habitants de ces républiques fragmentées, si faibles en comparaison des grands États qui se disputent l'ascendant politique sur les bords de la méditerranée américaine, se sentent humiliés de leur impuissance et comptent faire meilleure figure quand ils se présenteront en un corps de nation de plus de trois millions d'hommes.

Dès l'année 1879, la constitution du Guatemala prévoyait qu'une alliance politique intime se ferait tôt ou tard entre les diverses républiques et promettait de maintenir et de cultiver avec elles les « relations de famille et de mutualité »; elle déclarait en outre le désir du peuple de pouvoir s'incorporer de nouveau dans une nationalité plus vaste, celle de l'Amérique Centrale : tout natif de l'une des républiques voisines devenait de droit citoyen guatémaltèque dès qu'il en exprimait le désir. Il est vrai que des préparatifs de guerre s'ajoutaient à tous ces actes législatifs de confraternité pour forcer les autres républiques à l'union si elles ne la réalisaient pas de plein gré. En 1886, une invitation du Guatemala provoquait la réunion d'un congrès pour préparer une nouvelle fédération, et l'année suivante il était décidé que toute dispute entre les États serait réglée désormais, non par la guerre, mais par l'arbitrage : pour ajouter l'exemple au précepte, le Costa-Rica et le Nicaragua, qui se trouvaient alors en lutte pour une question de frontières, firent appel au jugement du président des États-Unis. Enfin le congrès réuni en septembre 1889 dans la ville de San-Salvador conclut un traité d'union entre tous les États, d'après lequel les cinq républiques se constituent en fédération, sous le nom de Centro-America, pour une durée provisoire de dix années. D'après ce projet officiel, le noviciat doit prendre fin en 1900, époque à laquelle sera votée la constitution définitive; chaque année, les représentants des divers États fédérés auront à se réunir dans l'une des cinq capitales, désignées successivement par le sort. Les douanes sont abolies aux frontières respectives et les services publics, tels que postes et télégraphes, deviennent communs à l'ensemble de l'Amérique Centrale. Mais le pacte d'union était à peine signé que des ambitions déçues lui donnaient un cruel démenti en précipitant l'une contre l'autre les armées du Salvador et du Guatemala.

En parlant de la désunion des États isthmiques il est habituel d'en accuser, bien à tort, l'esprit inquiet et batailleur des indigènes, comme s'ils se plaisaient à guerroyer sans but. La géographie de la contrée donne pourtant une explication claire de ce fractionnement politique. Les provinces pouvaient rester unies sous l'oppression commune, alors que le monopole et l'inquisition tenaient tous les sujets en état de torpeur;

mais dès que l'initiative locale put se réveiller, des populations aussi éloignées les unes des autres que le sont les nations de l'Amérique Centrale, alors dépourvues de toutes voies de communication rapides, ne pouvaient s'accommoder d'un régime de centralisation à outrance : la constitution en États distincts devenait un phénomène inévitable ; l'unité politique de communautés libres ne pouvait exister là où manquait toute unité géographique. Les Altos du Guatemala et les plateaux qui les continuent au sud-est, les plaines fertiles du Salvador, les vallées du Honduras, la dépression qui s'étend de la baie de Fonseca au lac de Nicaragua, enfin le plateau situé à mi-hauteur de la chaîne volcanique du Costa-Rica, sont autant de centres de vie indépendante n'ayant guère de relations naturelles les uns avec les autres.

La longueur même de l'Amérique Centrale, qui se développe sur un espace d'environ 1200 kilomètres et ne présente qu'une faible largeur moyenne, semblait indiquer d'avance qu'il y aurait rupture entre les divers éléments ethniques de la région. Mais la zone de population est encore beaucoup plus étroite que le ruban des terres : car les habitants civilisés, espagnols ou métis, se sont presque tous établis le long de la côte du Pacifique, tandis que, sur le versant opposé, les bassins des grands fleuves guatémaltèques, les forêts septentrionales du Honduras, les vallées presque inexplorées de la Mosquitie sont, pour ainsi dire, des contrées désertes et les tribus clairsemées qui s'y trouvent sont encore à demi sauvages. La population civilisée, celle qui s'est constituée en États républicains, ne forme donc qu'un mince cordon de villes et de villages dans la terre, si étroite déjà, de l'Amérique Centrale. Ce contraste ethnique entre les deux versants maritimes s'explique en grande partie par l'opposition du sol et des climats : c'est dans la zone voisine de la mer du Sud que se trouvent les terres les plus fertiles et les moins humides, celles qui offrent une alternance plus régulière entre la saison sèche et la saison des pluies. Mais il est aussi d'autres causes à cette dépopulation relative des côtes atlantiques. Colomb le premier y enleva des hommes, et, suivant son exemple, les planteurs des Antilles vinrent s'y approvisionner d'esclaves. Toute la zone des terrains accessible par la mer et par les fleuves fut dévastée et les populations riveraines qui purent échapper aux traitants s'enfuirent au loin dans l'intérieur. De leur côté, des colons espagnols ne pouvaient établir des comptoirs de commerce et des plantations en un pays sans habitants, sans culture. Cependant il leur fallait à tout prix des postes fortifiés pour maintenir les communications avec la mère patrie ; mais lorsque les pirates et les corsaires de diverses nations succédèrent aux Espagnols dans la domination

des mers antiliennes, ces postes même furent souvent assaillis et capturés. Des deux côtes de l'Amérique Centrale, celle qui regarde vers l'Europe était précisément la côte « morte », tandis que la côte « vivante » était celle qui longe les immensités du Pacifique. C'est par le littoral de l'ouest que se transmettaient les nouvelles jusqu'à Acapulco ou San-Blas et que se maintenaient péniblement les relations entre les deux « Espagnes » de l'Ancien et du Nouveau Monde.

Mais depuis que l'Amérique Centrale a cessé d'appartenir à une puissance lointaine, les circonstances ont bien changé. En premier lieu, la population a plus que triplé : lors du recensement de 1778, le « royaume » de Guatemala, non compris la province de Chiapas, avait une population totale de 847 000 habitants, et l'on évalue en général à un million d'hommes le nombre des sujets que perdit la couronne d'Espagne lorsque le Guatemala proclama son indépendance en 1821. Les habitants des cinq républiques ont plus que triplé depuis cette époque; les groupes de populations, jadis isolés, se sont graduellement rattachés les uns aux autres par des colonies intermédiaires, et le versant atlantique, envahi par la culture, a déjà ses villes et ses ports. Grâce au peuplement, qui se fait en proportion plus rapide qu'au Mexique[1], l'Amérique Centrale a donc mûri pour l'unité politique, mais la cause principale de l'union prochaine des cinq républiques est l'amoindrissement des distances. A l'époque où la navigation côtière se faisait uniquement à la voile, les communications étaient rares et incertaines; elles dépendaient des saisons et des vents, et, dans les conditions les plus favorables, étaient toujours plus longues qu'elles ne le sont maintenant par la vapeur. Les services réguliers des paquebots qui font escale de port en port, le long des deux rives, arrivant et repartant comme par un mouvement d'horlogerie, ont réduit de plus des neuf dixièmes les dimensions de l'Amérique Centrale, mesurées non en kilomètres, mais en heures de parcours; en outre, des routes, même des chemins de fer, ont, de mer à mer, presque juxtaposé des plages séparées jadis par plusieurs journées ou des semaines de marche. Une

[1] Superficie et population de l'Amérique Centrale, y compris le Honduras Britannique et Panama :

Honduras Britannique .	19 585 kil. carr.	28 000 habitants.	1,4 hab. par kil. carr.
Guatemala	121 140 »	1 450 000 »	12 » »
Honduras	120 480 »	350 000 »	3 » »
Salvador.	18 720 »	675 000 »	36 » »
Nicaragua	133 800 »	375 000 »	3 » »
Costa-Rica.	51 760 »	220 000 »	4 » »
Panama.	81 823 »	300 000 »	4 » »
	547 308 kil. carr.	3 398 000 habitants.	6,2 hab. par kil. carr.

proposition récemment soumise par le président au Congrès des États-Unis nord-américains se rapporte à l'exploration prochaine des États isthmiques : il s'agit de construire un chemin de fer longitudinal de l'Amérique Centrale, entre México et Panama par Oaxaca, Guatemala, San-Salvador et Granada.

L'aménagement de la contrée est encore loin de pouvoir se comparer à celui des États-Unis ou de l'Europe. Même le travail préliminaire de la découverte géographique n'est pas encore terminé, et certaines régions, jadis bien connues, notamment les contrées minières du Darien, sont retombées dans l'oubli. Dans les espaces inhabités, les difficultés de la route à travers les marécages et les montagnes couvertes de forêts sont telles, que toute expédition entreprise par des voyageurs en nombre insuffisant y est accompagnée de graves dangers, sans compter ceux du climat humide et chaud : il faut que les guides ouvrent le chemin à coups de manchette à travers les arbres et les lianes, qu'ils sachent éviter les fourrés impénétrables, les escarpements trop raides, les berges qui s'éboulent, les ravines où se précipitent les eaux, les fondrières de boue d'où l'on ne peut plus se dégager. Fréquemment les explorateurs qui disposaient du meilleur personnel de guides et de travailleurs n'ont pu, malgré tous leurs efforts, franchir un espace de plus d'un ou deux kilomètres par jour; parfois même ils ont dû renoncer à la lutte et revenir sur leurs pas pour essayer un autre itinéraire. Enfin, dans l'histoire des voyages entrepris pour le tracé des canaux et des routes isthmiques, il est des exemples de voyageurs qui sont morts de faim, en vue de l'une ou de l'autre mer où stationnaient les navires d'approvisionnement.

La quantité de travail déjà dépensée depuis quatre siècles dans la région des isthmes pour la découverte ou la création de voies interocéaniques représente une somme prodigieuse d'efforts qui aurait certainement suffi pour accomplir une œuvre capitale dans l'économie du globe si elle n'avait pas été fragmentée en mille tentatives différentes. La première fut celle de Colomb, qui, en 1502 et 1503, longea les côtes de l'Amérique Centrale, du Honduras au Veragua, cherchant partout le passage qui devait le mener aux « bouches du Gange » : du moins apprit-il dans ce voyage qu'une autre mer roulait ses eaux à une petite distance à l'occident. Dix années après, Nuñez de Balboa, accompagné de près de huit cents hommes, guerriers espagnols et porteurs indiens, s'ouvrait une route à travers les marécages, les fleuves, les forêts et les populations ennemies. En vingt-trois jours de fatigues et de luttes, il réussissait à traverser l'isthme, dont la largeur est en cet endroit de 66 kilomètres, et voyait s'é-

tendre devant lui le golfe auquel il donna le nom de San-Miguel. S'avançant tout armé dans le flot montant, il prit possession de l'Océan nouveau, « avec ses contrées, ses rivages, ses ports et ses îles, du pôle nord jusqu'au pôle sud, en dedans et en dehors des deux tropiques, maintenant et pour toujours, aussi longtemps que le monde durera et jusqu'au jugement dernier de toutes les races mortelles[1] ». Mais le détroit restait à découvrir : en 1523, Charles-Quint le faisait encore chercher à l'ouest de la mer des Antilles, alors que Magalhães l'avait déjà trouvé, mais au sud du continent américain.

Dès qu'on eut bien constaté qu'il n'existe pas de voie navigable entre la mer des Caraïbes et la mer du Sud, l'idée devait naître d'ouvrir de force cette voie à travers l'un ou l'autre des isthmes étroits qui séparent les deux Océans. Pareille entreprise était au-dessus des forces de l'Espagne appauvrie ; cependant des expéditions se firent en vue du percement dans l'isthme de Tehuantepec, sur les rives du San-Juan et du lac de Nicaragua, à Panamá, dans l'isthme de Darien. Mais c'est depuis que les colonies de l'Amérique Centrale ont conquis leur indépendance que les projets de canal interocéanique se sont rapidement succédé, tous appuyés par des recherches personnelles ou collectives, par des voyages ou des expéditions considérables, des invitations ou des concessions gouvernementales, même par des commencements de travaux ou des œuvres colossales! Les annales de l'Amérique du Milieu n'énumèrent pas moins d'une centaine de plans et devis pour la coupure des isthmes depuis que, en 1825, le Congrès mexicain fit de nouveau mesurer le seuil de Tehuantepec et reprendre, avec de meilleures données, le projet présenté par Orbegozo en 1771. Il faut aussi compter comme ayant été dépensés en prévision du percement de l'isthme les frais d'expéditions armées, de croisières, de blocus et de bombardement, que les gouvernements anglais et américain ont faits à diverses reprises sur les côtes de l'Amérique Centrale. De même que Constantinople et Alexandrie, Panamá est un lieu de passage obligé pour le commerce grandissant du monde, et si jamais, avant l'ère de paix définitive, les nations s'accordent à proclamer la neutralisation des centres vitaux nécessaires à la prospérité du genre humain, les isthmes américains seront certainement au nombre de ces endroits sacrés.

[1] Oviedo y Valdez, *Historia general y natural de las Indias;* — Oscar Peschel, *Geschichte des Zeitalters der Entdeckungen;* — Paul Gaffarel, *Nuñez de Balboa.*

II

GUATEMALA

Cette république, de beaucoup la plus importante de la région des isthmes, puisqu'elle contient près de la moitié de ses habitants, est toujours désignée, comme México, sa voisine du nord, par une appellation d'origine nahuatl : ce nom de Guatemala — Quauhtemallan, — aurait, d'après quelques traducteurs, le sens de « Pays des Aigles ». Une dérivation moins poétique lui donne la signification de « Terre des Piles de Bois »[1]. D'autres étymologistes écrivent U-ha-tez-ma-la, groupe de syllabes qui signifie « Montagne vomissant de l'eau ». La contrée tout entière serait ainsi désignée d'après l'une de ses plus hautes montagnes, le volcan de Agua.

Le Guatemala correspond à peu près aux deux anciennes provinces espagnoles de Quezaltenango et de Guatemala, mais les frontières se sont déplacées en maints endroits, et même en diverses régions elles n'avaient jamais été fixées. Celles que l'on a fini par adopter officiellement ne coïncident d'ailleurs ni avec les divisions géographiques naturelles, ni avec les délimitations de peuple à peuple. C'est ainsi que tout le Soconusco et une partie du Chiapas semblaient devoir appartenir au Guatemala, dont ils sont le prolongement orographique; d'autre part le Petén, habité par des Maya comme le Yucatan et ressemblant à cette contrée par la nature du sol et les productions, paraîtrait devoir en être une dépendance politique et non se rattacher au Guatemala, dont le sépare une cordillère abrupte[2] : il est vrai que les premiers fonds nécessaires au gouvernement de Petén provenaient de la chancellerie guatémalienne : pour la répartition des domaines conquis l'argent prévalut sur le droit de premier occupant, qui appartenait aux Yucatèques. Du côté du Honduras Britannique, on le sait, la frontière est constituée par une ligne droite se dirigeant à travers montagnes et vallées d'une cascade à une autre cascade; la limite n'est indiquée par un trait naturel qu'à l'endroit où l'on a fait choix de la rivière Sarstun jusqu'à son embouchure dans le golfe d'Amatique. A l'orient, le territoire de la république est limité par une ligne sinueuse qui se dirige du nord-est au sud-ouest, de la bouche du rio Tinto dans l'Atlantique à celle du rio Paza dans le Pacifique. Cette ligne suit les crêtes des montagnes dans une grande

[1] Otto Stoll, *Guatemala*, 1878-1883.
[2] Arthur Morelet, *Voyage dans l'Amérique Centrale*

partie de son développement, mais çà et là le tracé en est purement conventionnel. Dans son ensemble, le Guatemala, non compris les plaines du nord, a la forme d'un triangle dont la base est le littoral du Pacifique, tandis que la pointe s'avance vers la baie de Honduras.

La plus forte part du territoire qui constitue actuellement l'État de Guatemala était encore indépendante des Espagnols à la fin du dix-septième siècle, cent cinquante années après la conquête du Yucatan. D'après la chronique, un des principaux chefs des Itza, chassé de Mayapan, l'ancienne capitale des Maya, vers 1420 ou 1440, émigra au sud avec sa tribu, puis, après un long exode, il finit par s'établir au milieu des forêts, dans l'île d'un grand lac, à laquelle il donna le nom de Petén-Itza ou « île des Itza », appellation qui devint plus tard celle de toute la contrée située au sud du Yucatan. Grâce à l'heureuse position stratégique de leur résidence et à la fertilité des terres riveraines du lac, les Itza fugitifs prospérèrent dans leur nouvelle demeure et la renommée de leur puissance et de leur richesse s'étendit au loin : on parlait même de leur ville insulaire comme d'une cité hérissée de dômes et de tours dont les toitures d'or illuminaient le ciel. Cortès traversa leur territoire lors de son voyage aventureux vers le Honduras et les missionnaires racontent qu'ayant dû laisser son cheval chez les Itza, ceux-ci l'adorèrent comme un dieu, essayant de le nourrir de fleurs et de volailles, puis, après sa mort, en firent une image révérée présidant aux orages[1]. Après Cortès, les premiers Espagnols qui essayèrent de pénétrer dans la contrée des Itza, en 1662, furent surpris par les Indiens et massacrés jusqu'au dernier. En 1696 et l'année suivante, d'autres expéditions, venues du Guatemala, n'atteignirent pas non plus le lac mystérieux : c'est en 1697 seulement que Martin de Ursua, après avoir préparé prudemment et longuement les moyens d'attaque, et même construit une route à travers la forêt, mena sa petite armée de Campeche au bord du lac Petén et réussit, grâce au canon et aux arquebuses, à mettre en fuite les milliers d'Itza qui défendaient la forteresse insulaire.

Les Indiens, Lacandons et autres, qui vivent dans les hautes vallées de l'Usumacinta et de ses tributaires, n'avaient point de citadelle comme les Itza et les Espagnols n'eurent pas à les déloger, mais ils ont gardé d'autant mieux leur indépendance qu'ils se déplacent plus facilement de clairière en clairière. Les blancs traversaient leur territoire, mais sans y faire d'établissements durables ; quand ils partaient, leurs campements disparaissaient bientôt et le souvenir même de leur passage était oublié. On ne connais-

[1] Villaguttiere, *Historia de la Conquista de la provincia de el Itza.*

sait la direction des montagnes et le cours des rivières que par des rapports incertains et contradictoires; aussi les cartes originales différaient-elles beaucoup les unes des autres, et maintenant encore de nombreux détails de la ramure hydrographique sont restés douteux. Mais des voyageurs savants, tels que Rockstroh, Maudslay, ont commencé de parcourir ces contrées du Guatemala nord-occidental et le couvrent d'un réseau d'itinéraires. Quant à la région populeuse, où s'élèvent les villes entourées de cultures, le cadastre et les mesures géodésiques la rattachent de plus en plus au domaine de la cartographie précise.

Le relief du Guatemala est très simple dans sa structure générale. La

N° 75. — AXES DES MONTAGNES DU GUATEMALA.



1 : 4 500 000

0 — 100 kil.

partie haute du plateau longe la côte du Pacifique à une distance moyenne de 80 à 100 kilomètres et présente de ce côté sa pente la plus rapide et la plus égale, tandis que la déclivité tournée vers l'Atlantique est de trois à quatre fois plus longue et cependant plus difficile à parcourir, à cause de ses brusques ravines et des gorges profondes qu'y ont découpées les rivières. La saillie guatémaltèque ne se termine point par une arête, elle s'émousse au contraire vers le sommet pour s'élargir en plateaux granitiques de diverses grandeurs, qui s'essayent, pour ainsi dire, à former autant de « tables » ou *mesas*, pareilles à celles de l'Anahuac. Les plus grandes irrégularités de la sierra proviennent de ce que des volcans se sont dressés sur le dos de ces montagnes, mais non suivant une orientation

identique à celle de la chaîne qui leur sert de piédestal. Vers les frontières de Chiapas et dans les Altos de Quezaltenango, les puissants cônes d'éruption s'élèvent précisément sur le bord supérieur du plateau et leurs pentes se confondent avec celles du soubassement qui les porte; mais plus loin, vers le Salvador, l'axe des volcans, dirigé presque exactement au sud-est, cesse de coïncider avec celui de la sierra, qui se développe plus au nord, et les hautes pyramides s'élèvent à mi-pente en avant de la chaîne, entourées d'une frange de ravins[1]. Toutefois, pour le voyageur qui cingle au large de la côte guatémaltèque, les points qu'il voit pointer de distance en distance au-dessus de l'horizon des terres semblent surgir de la crête même des monts.

L'altitude du rebord de terres qui se développe au-dessus des côtes méridionales du Guatemala diminue graduellement du nord-ouest au sud-est, des frontières du Chiapas à celles du Salvador. Dans la partie occidentale du Guatemala, dite les Altos ou les « Hauts », les plateaux dépassent 2000 mètres; celui de Totonicapam atteint même 2500 mètres et les principaux sommets sont de mille mètres plus élevés. La grande plaine de Guatemala, située dans la partie centrale de la contrée, sur le faîte de partage entre les versants, présente une altitude moyenne de 1500 mètres, dominée de plus du double par les monts à cratère du district d'Antigua. Enfin dans la partie orientale, la moyenne des altitudes ne paraît pas dépasser de beaucoup la hauteur de 1000 mètres, et les points culminants s'élèvent de 1200 à 1500 mètres; des brèches nombreuses, occupées par des lacs ou par des vallées de rivières, interrompent les chaînes et sont en maints endroits utilisées comme limites entre les deux républiques de Guatemala et de Salvador.

Au sud-est du volcan actif de Tacaná, que l'on a choisi comme borne entre le Mexique et le Guatemala, le premier volcan est celui de Tajomulco, dont l'altitude dépasse également 3500 mètres : il domine le plateau sous la forme d'un grand cône de régularité parfaite, recouvert à la base de forêts touffues. Les Indiens y trouvent de grandes quantités de soufre, ce qui fait croire à MM. Dollfus et de Mont-Serrat que des fumerolles y renouvellent incessamment la couche exploitée; d'ailleurs, Bernouilli y vit distinctement des « flammes » en 1863. Au delà du Tajomulco, il n'y a point de montagne en travail jusqu'au massif de Quezaltenango, composé de trois volcans, alignés du sud au nord. Le cône septentrional, qui s'élève à 17 kilomètres au nord de la ville, est une butte de 200 mètres seulement;

[1] Dollfus et de Mont-Serrat, *Voyage géologique dans le Guatémala et le Salvador.*

le volcan méridional, dit de Santa-Maria, dont on aperçoit de la mer le cône superbe (3500 mètres) raccordant harmonieusement ses pentes à celles de la sierra, est un des monts les plus majestueux du Guatemala : comme le monticule du nord, il est éteint depuis une époque immémoriale et des forêts touffues en recouvrent les pentes et le cratère. Dans la plupart des groupes éruptifs de l'Amérique Centrale, ce sont les volcans méridionaux qui gardent le plus longtemps leur activité, mais dans ce massif il en est autrement : c'est la montagne du milieu, le cerro Quemado ou « mont Brûlé », appelé aussi volcan de Quezaltenango, qui est encore dans la période d'éruption. Moins élevé que le pic de Santa-Maria, le cerro Quemado (3110 mètres) ne présente aucunement l'aspect classique d'un volcan : la cause en est sans doute à la dernière grande éruption, celle de 1785, qui détruisit tout le cône terminal de la montagne en laissant à la place du cratère une vaste plaine irrégulière, couverte d'un chaos de blocs, entre lesquels jaillissent des fumerolles. Le mont Brûlé n'ayant eu, depuis cette explosion, aucune éruption de cendres, le cône, avec son profil normal de talus circulaires, n'a pu se reconstruire[1].

A l'est du cerro Quemado, de l'autre côté de la gorge profonde dans laquelle coule la rivière Samalá, s'élève une autre montagne dite « volcan » par les indigènes : c'est le Zuñil. Cependant toute éruption de ce massif est oubliée et nul voyageur n'a encore découvert dans ses épaisses forêts l'endroit d'où s'échappaient les laves : comme les sommets des alentours, c'est une montagne de porphyre trachytique. Mais à une trentaine de kilomètres au delà, sur le prolongement de l'axe des foyers éruptifs, le volcan éteint de San-Pedro (2500 mètres) élève sa pyramide près de l'angle sud-occidental du lac d'Atitlan, et à 15 kilomètres plus loin s'alignent, du nord au sud, traversalement à l'axe de la chaîne, trois autres volcans soudés par la base. Ceux du nord, hauts de 3000 mètres environ, n'ont que de petits cratères envahis par la végétation : c'est dans le haut volcan du sud (3572 mètres) généralement désigné sous le nom de volcan d'Atitlan, que se manifeste encore l'activité du foyer souterrain. Il brûlait à l'époque de la conquête, et quand les Indiens en entendaient le mugissement intérieur, prolongé comme un appel, ils jetaient une jeune vierge dans le cratère pour conjurer le monstre caché[2]. Le volcan était encore actif en 1828, en 1833, et depuis cette époque les crevasses de la cime ont toujours lancé des vapeurs en abondance. En 1866, lorsque MM. Doll-

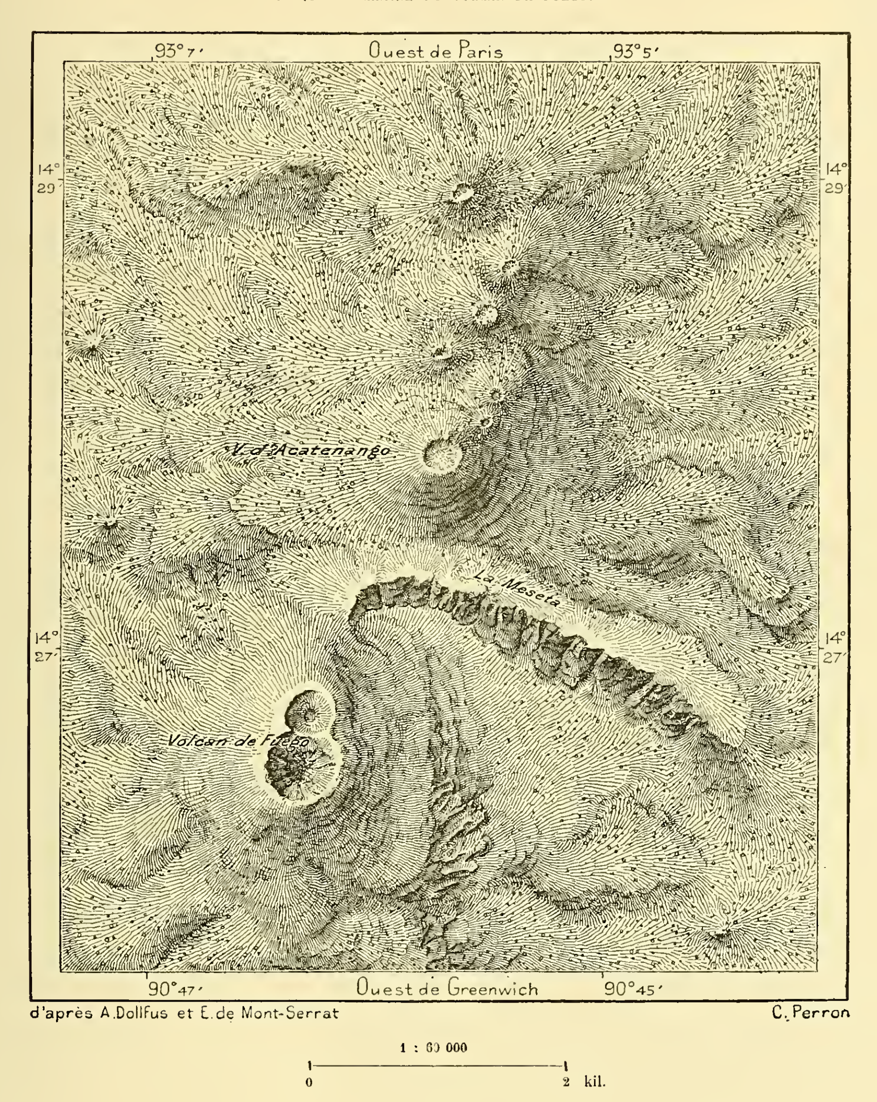
[1] A. Dollfus et E. de Mont-Serrat, ouvrage cité.
[2] Von Scherzer, *Das Tropische America.*

fus et de Mont-Serrat en firent l'ascension, le cratère n'était qu'une « tasse » rouge d'environ 800 mètres de tour et de 50 mètres en profondeur, formant un segment sphérique parfaitement régulier. Sur la pente méridionale du volcan d'Atitlan, qui se confond avec le versant même du plateau, s'ouvre une des plus formidables barranques du Guatemala, creusée par les eaux dans les amas de cendres jusqu'à la roche vive.

Les volcans les plus fameux de la contrée sont ceux qui dominent la partie centrale du plateau, dans le voisinage des capitales successives du Guatemala. Lorsque de la gracieuse ville d'Antigua, entourée de jardins, on regarde au sud, dans la magnifique avenue de plaines cultivées où les talus des montagnes entre-croisent leurs dernières déclivités, le ciel est limité de part et d'autre par le profil harmonieux des monts qui s'élèvent à deux mille mètres plus haut : d'un côté la chaîne qui se termine par le volcan de Fuego ou du « Feu », de l'autre la montagne de Agua ou de l' « Eau ». La chaîne de l'est, où brûle encore un piton, n'est elle-même en réalité qu'une seule protubérance, au sommet de laquelle se sont dressés plusieurs cônes d'éruption. Dollfus et de Mont-Serrat n'en comptent pas moins de neuf, alignés dans la direction du nord au sud. Tous les cratères septentrionaux sont éteints et recouverts de végétation, même les plus hauts d'entre eux, ceux du volcan d'Acatenango, appelé aussi *Pico Mayor* ou *Padre del Volcan*, parce qu'il s'élève en effet à une plus grande hauteur (4150 mètres) que le volcan du Feu ; c'est même la montagne culminante de toute l'Amérique Centrale. En 1868, un seul gravisseur, Wyld de Dueñas, en avait escaladé la cime ; il n'y vit que trois cavités terminales presque oblitérées, mais l'une d'elles était encore percée d'une crevasse d'où s'échappaient des gaz sulfureux. Une profonde ravine s'ouvre au sud du volcan d'Acatenango et le sépare du groupe méridional. Un premier cratère, de dimensions énormes, mais égueulé dans sa partie méridionale, forme la Meseta, principal contrefort de ce groupe, puis vient le volcan de Fuego (4001 mètres), dont le cône suprême, gravi la première fois en 1860 par MM. Schneider et Beschor, se termine par une étroite coupe d'environ 25 mètres en profondeur ; immédiatement au sud s'ouvre un gouffre formidable presque exactement circulaire, qui n'a pas moins de 600 mètres, soit 200 mètres de plus que le diamètre. C'est un entonnoir aboutissant à un puits vertical : il n'est pas dans l'Amérique Centrale d'abîme plus effrayant. Le volcan du Feu était en pleine éruption lors de l'arrivée des Espagnols dans le pays, et la terreur qu'il inspirait aux Indiens prouve que d'autres poussées de laves avaient eu lieu précédemment. De-

puis, les explosions ont été fréquentes et souvent les contrées environnantes ont été recouvertes de cendres. Les indigènes refusent d'y monter et même n'en prononcent pas le nom, de peur de l'offenser. Ils voient en lui la mère

N° 76. — CHAINE DU VOLCAN DE FUEGO.



créatrice de toute la contrée et le considèrent comme leur *kati* ou « grand-mère », mais ils ne le disent qu'à voix basse et se servent pour le désigner d'un nom caressant d'origine espagnole, *Nana Catarina* [1].

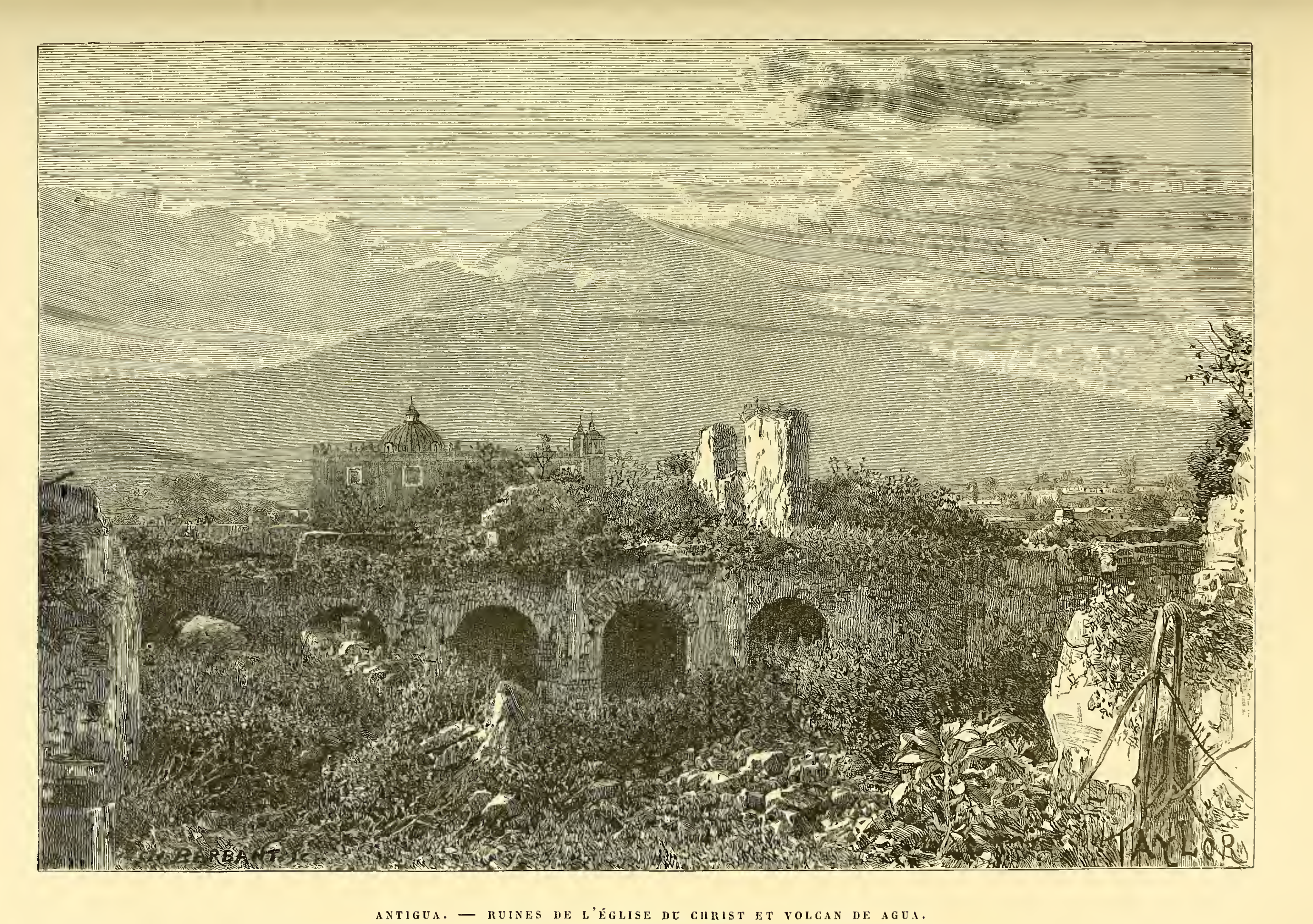
Le volcan de l'Eau, qui, de l'autre côté de la vallée, correspond au volcan

[1] Otto Stoll, ouvrage cité.

du Feu, n'est pas tout à fait aussi élevé; il n'atteint que 3753 mètres; mais son isolement complet lui donne un aspect plus majestueux. Vu d'Escuintla, c'est-à-dire de la base méridionale, il est peut-être, disent ses gravisseurs Dollfus et de Mont-Serrat, « ce qu'il y a de plus beau au monde »; le regard suit la courbe parfaite des talus sans rencontrer de saillie discordante, et les zones de végétation, cultures, forêts touffues, bois de pins, se succèdent avec leurs nuances variées sur le penchant du cône. Les Cakchiquel lui donnent le nom de Qahol Huyú, le « Solitaire », le « Non Marié », synonyme de Sans Égal[1]. Quoi qu'on ait dit souvent, le volcan de l'Eau n'a point eu d'éruption depuis l'époque de la conquête : la catastrophe qui lui a valu son nom provient de la rupture d'une paroi de cratère qui retenait un lac terminal à la cime de la montagne. Pour atteindre le sommet du pic, on passe ordinairement par la brèche qui s'ouvrit pour donner issue aux eaux enfermées, et là il est facile de se rendre compte de la masse liquide que renfermait ce bassin suspendu au-dessus des plaines. En admettant que le réservoir, profond de 70 mètres, fût entièrement rempli, il aurait eu 500 mètres de tour au bord supérieur, 250 mètres au fond : sa contenance n'aurait donc pas même été d'un million de mètres cubes; mais lorsque le pan de cratère céda, dans la désastreuse journée de 1541, l'ouverture se fit directement au-dessus de la capitale que venaient de construire les conquérants espagnols, là où se trouve aujourd'hui le bourg de Ciudad Vieja : l'avalanche d'eau s'écroula sur la pente de la montagne, ravinant les terres, entraînant les arbres et les rochers, et noya la ville sous des amas de fange. Actuellement, les eaux de pluie et celles qui proviennent de la fonte des neiges hivernales descendent paisiblement par les ravines divergentes qui sillonnent les pentes de la montagne. Un peu de neige se conserve en été dans quelques cavités bien abritées.

La profonde vallée où coule le Michatoya sépare le volcan de Agua d'un groupe de pitons volcaniques, le Pacaya, ainsi nommé d'une espèce de palmier à fleurs comestibles, qui croît à sa base[2]. De près le Pacaya semble un massif de cimes irrégulières : il est probable que le cône suprême aura disparu lors d'une explosion antérieure à l'histoire. Le morne le plus élevé, celui qui est encore en feu, atteint 2550 mètres seulement, soit un millier de mètres environ au-dessus du plateau sous-jacent; à côté se dresse un piton boisé, et ces deux mornes sont enfermés dans l'enceinte ébréchée d'un très vaste cratère de plusieurs kilomètres en circonférence; enfin

[1] Otto Stoll, *Guatemala*.
[2] Arthur Morelet, ouvrage cité.

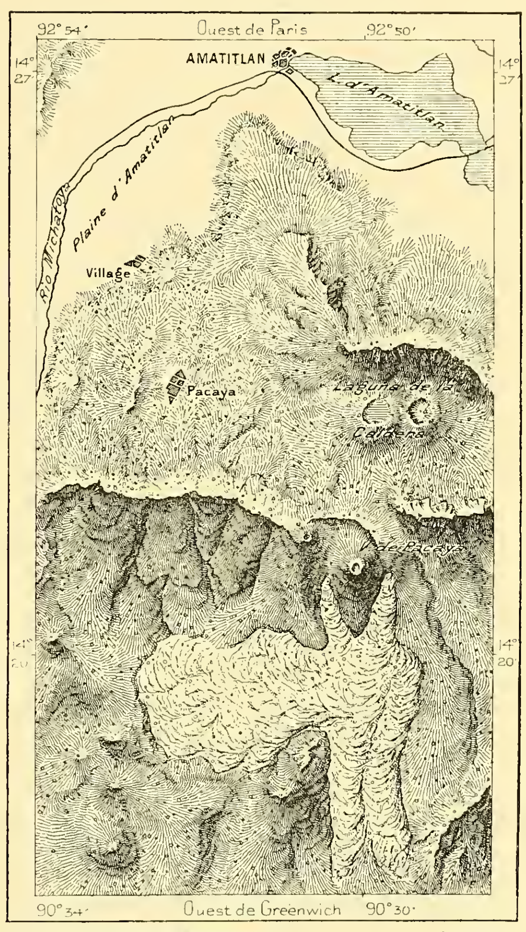


ANTIGUA. — RUINES DE L'ÉGLISE DU CHRIST ET VOLCAN DE AGUA.

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Kildare, communiquée par la Société de Géographie.

sur une terrasse voisine s'ouvrent deux autres cratères, dont l'un renferme un lac d'eau pure : c'est la *caldera* ou la « chaudière » des indigènes; l'autre laisse échapper encore de légères vapeurs. C'est en 1565, d'après la tradition, que le piton fumant du Pacaya fit éruption, et depuis cette époque il a toujours lancé des cendres ou des fumées ou répandu des laves; pendant la dernière moitié du dix-septième siècle, les éruptions se succédaient presque incessamment : nul des volcans guatémaltèques ne repose sur un foyer plus bouillonnant.

N° 77. — VOLCAN DE PACAYA.



D'après Dollfus et de Mont-Serrat. C. Perron.

1 : 150 000

0 6 kil.

Les autres monts ignivomes du Guatemala, dans la partie orientale du territoire, n'ont pas eu d'éruptions récentes. Il en existe deux à une petite distance à l'est du Pacaya, au-dessus du village de Cerro-Redondo ou « Mont-Rond », qui a pris l'appellation de l'une des deux buttes. Plus loin, se montre un autre volcan, que signalent simplement les voyageurs; puis une crevasse transversale coupe à angle droit la chaîne normale des volcans et se prolonge du sud-ouest au nord-est sur une longueur de plus de 100 kilomètres. Elle commence, non loin de la mer, par le piton de Moyuta ou Moyutla, situé bien au sud de l'axe principal, et se prolonge de l'autre côté par l'Amayo, le Cuma ou Columa, le Santa-Catarina ou Suchitepeque, l'Ipala, le pic le plus élevé (1660 mètres) de cette rangée transversale : sur un des versants de l'Ipala, qui porte un lac dans son cratère[1], se greffe un autre cône d'éruption, le monte

[1] G. Bernouilli, *Mittheilungen von Petermann*, 1874, Heft VIII.

Rico. Le Suchitepeque aurait eu une violente éruption avant l'arrivée des Espagnols, signalée par de grandes coulées de laves qui s'épanchaient de tous les côtés autour du volcan. Près de la frontière, le Chingo, dont le cône admirablement symétrique se dresse à 2000 mètres, sur le prolongement de la grande chaîne, est la borne terminale des volcans guatémaltèques. On le dit complètement éteint; cependant Dollfus et de Mont-Serrat crurent voir quelques fumées s'élever de sa pointe; d'après les indigènes, le Chingo aurait, comme l'Ipala, un lac dans son cratère. C'est un fait remarquable que les tremblements de terre, ces phénomènes si fréquents et si redoutés au Guatemala, se propagent d'ordinaire dans la direction du sud-ouest au nord-est, c'est-à-dire perpendiculairement à l'axe majeur des volcans et parallèlement à l'axe transversal suivant lequel s'est aligné le chaînon de l'Ipala[1].

Au nord du plateau guatémaltèque, les terrains, découpés par les rivières en de nombreux massifs, offrent en maints endroits un aspect chaotique, notamment vers les sources divergentes du Motogua, de l'Usumacinta et du Grijalva, avec leurs mille affluents. Les montagnes constituent dans cette région un nœud central d'où rayonnent des saillies élevées : la plus haute est probablement celle qui se dirige au nord de Huehuetenango, vers l'État mexicain de Tabasco; on la connaît sous divers noms, entre autres celui d'Altos Cuchumatanes, mais d'ordinaire on l'appelle Sierra Madre, bien qu'elle soit séparée des autres chaînes du Guatemala par la profonde vallée de l'Usumacinta. A l'est de ce puissant cours d'eau, les arêtes des monts se prolongent pour la plupart dans la direction de l'ouest à l'est, en s'abaissant graduellement : dans l'ensemble, tout ce versant atlantique du Guatemala, limité au sud par le haut rempart de la chaîne maîtresse, peut être comparé à une mer qui se brise en vagues parallèles.

Une de ces grandes crêtes, formée de micaschistes, se développe au nord du Motagua; son nom de sierra de las Minas, dû à ses gisements aurifères, se change plus loin en celui de sierra del Mico, ou « chaîne du Singe », et va mourir au bord de la mer, entre le Golfete et la baie de Santo-Tomas, en se redressant par une montagne conique, le cerro de San-Gil, que les indigènes disent être un « volcan »[2] : à l'endroit où la route traverse la chaîne, à une centaine de kilomètres de son extrémité orientale, son altitude est d'un millier de mètres. La crête qui se profile au nord de la rivière Polochic prend le nom de sierra Cahabon dans le département

[1] Dollfus et de Mont-Serrat, ouvrage cité.

[2] G. Bernouilli, *Mittheilungen von Petermann*, 1875, Heft IX; — Dollfus et de Mont-Serrat, ouvrage cité.

d'Alta Vera-Paz; plus loin, elle s'appelle sierra de Santa-Cruz et va former le promontoire qui sépare le Golfete et le golfe d'Amatique. La dernière grande chaîne au nord du Guatemala est celle de Chamá; elle se recourbe vers le nord-est en contournant les sources du rio de la Pasion et, par des crêtes basses, va rejoindre les monts de Cockscomb dans le Honduras Britannique. Les passages de cette arête, pratiqués par de rares voyageurs, sont âpres et difficiles, non tant à cause de leur élévation que par le redressement des assises aux vives arêtes : ce sont les montagnes qu'eut à franchir Cortès avec sa bande lors de l'expédition du Honduras et qui épuisa ces hommes rudes, pourtant si endurcis à la fatigue. Au nord de la sierra de Chamá s'étendent des savanes qui se prolongent au loin vers le Yucatan, mais cette plaine est parsemée de collines, isolées les unes des autres et presque uniformément boisées, qui naissent comme des îles au milieu de la mer des herbes : de toutes parts on est environné d'un cercle de ces monticules, limitant l'horizon de leurs cônes inégaux[1].

Pris dans son ensemble, le Guatemala du sud et du centre est presque entièrement recouvert par des tufs à pierres ponces : on ne voit les roches de granit, les micaschistes ou porphyres, qu'en de rares endroits, aux parties les plus saillantes des plateaux et des montagnes ou dans les fonds lavés par les rivières. La quantité de ponces rejetée par les volcans fut énorme, puisque les couches de débris accumulés sur toute la contrée ont une épaisseur de 150 ou même de 200 mètres et qu'il n'existe, pour ainsi dire, « pas une vallée qui n'ait été en partie comblée par ces dépôts, pas un plateau qui n'ait été nivelé par eux ». Au-dessus des amas de ponces s'étend une couche d'argile jaunâtre d'une épaisseur moyenne de 4 ou 5 mètres, formée probablement par la décomposition superficielle des roches sous-jacentes : c'est dans ces argiles et immédiatement au-dessous, dans les ponces, que l'on trouve de temps en temps les restes de mastodontes et de l'*Elephas Colombi*, animaux qui vivaient pendant les âges quaternaires : ce fut donc l'époque durant laquelle se firent les prodigieuses éruptions des volcans guatémaltèques.

Les pluies sont assez abondantes au Guatemala pour alimenter de nombreux cours d'eau; mais il ne peut y avoir de fleuves proprement dits que sur le versant de l'Atlantique, où la disposition du sol et la longueur du versant permet aux eaux courantes de se développer en une vaste ramure. Sur le versant du Pacifique, étroite bande de terrain qui s'incline d'un jet vers la mer, les ruisseaux descendent brusquement par des ravines paral-

[1] Arthur Morelet, *Voyage dans l'Amérique Centrale.*

lèles rayant en sillons les pentes des montagnes ; presque sans eau dans la saison des sécheresses, très abondants durant l'hivernage, ils vont se perdre dans les lagunes du littoral. La plupart de ces gaves n'ouvrent pas directement leurs embouchures à la vague; mais, arrivés dans le voisinage de la côté, ils en restent séparés par un long cordon littoral, qu'ils longent sur plusieurs kilomètres de distance, avant de trouver une brèche de sortie, qui change souvent avec les marées et les tempêtes. A en juger par la direction de ces flèches sablonneuses que les flots ont formées au devant des bouches fluviales, poussés par les courants et contre-courants côtiers, la marche des eaux le long de la côte du Guatemala se fait principalement dans le sens du sud-est au nord-ouest. On a constaté que les plages se sont exhaussées dans la période contemporaine : à Champerico notamment, des bancs d'huîtres, en tout semblables à ceux qui se forment de nos jours, bordent la côte bien au-dessus des marées[1].

Le Suchiate, frontière commune au Guatemala et au Mexique, est un des torrents qui ont le plus vaste bassin. Encore plus considérable est celui de Samalá, qui vient des « Hauts » de Quezaltenango et de Totonicapam. L'Iztacapa est moins abondant, bien qu'il reçoive le trop-plein du lac d'Atitlan, qui s'écoule, non par un émissaire visible, mais par des filtrations souterraines à travers les scories de la plaine de San-Lucas, sur sa rive méridionale. Le vaste lac, d'une superficie d'environ 160 kilomètres carrés, se développe, à 1558 mètres d'altitude, en un croissant irrégulier autour des contreforts du grand volcan d'Atitlan ou « Près de l'Eau », qui se dresse au sud et a certainement formé le lac en obstruant les vallées. Les eaux, retenues par les talus grandissants de cendres et de laves, se sont graduellement exhaussées et ont fini par remplir cet énorme bassin d'Atitlan, qui, d'après Juarros, aurait plus de 500 mètres en profondeur : il est plus exact de dire que l'épaisseur liquide, très considérable, n'a pas encore été mesurée. L'eau du lac, sans cesse renouvelée, grâce à l'écoulement caché, est parfaitement douce et limpide.

Un autre réservoir, situé plus à l'est, s'est formé dans des conditions analogues : c'est le lac plus petit d'Amatitlan, situé à 1189 mètres d'altitude, au sud de la capitale ; le volcan de Pacaya l'a graduellement exhaussé en élevant au sud un barrage de laves et de scories; jadis même il fut beaucoup plus étendu et l'on voit encore distinctement les traces de son ancien niveau jusqu'à plusieurs kilomètres du rivage actuel[2]. L'eau de l'Amatitlan,

[1] Otto Stoll, ouvrage cité.
[2] Dollfus et de Mont-Serrat, ouvrage cité.

dont la profondeur dépasse « deux cents brasses », est douce comme celle de l'Atitlan, mais elle est un peu moins pure, et sur les bords présente en maints endroits une température élevée, provenant du jaillissement des sources thermales; il y a près de deux siècles, le moine dominicain Thomas Gage disait de l'eau du lac qu'elle était « un peu salée », et que les riverains recueillaient du sel sur ses bords. De nos jours il n'en est plus ainsi : les sels de soude et de magnésie, légèrement purgatifs, que l'eau contient n'altèrent pas son goût, mais imprègnent les rives d'une odeur très sensible à l'époque de l'étiage; les bestiaux broutent avec avidité les herbes du bord. Depuis l'arrivée des Espagnols dans le pays, le lac s'est trouvé deux fois sans poissons et l'on a dû le repeupler de nouveau[1]. Il est probable que l'Amatitlan est alimenté par des affluents souterrains. car les faibles ruisseaux qui s'y jettent ne suffiraient pas à former la rivière de sortie. L'excédent des eaux s'écoule au sud-est dans la rivière Michatoya, le « Fleuve des Poissons », qui s'échappe du plateau par un courant visible, passant au fond d'une gorge creusée à 200 mètres au-dessous d'une falaise du Pacaya, puis s'abat, près de San-Pedro Martir, du haut d'un rocher de 60 mètres, et va se déverser dans les lagunes côtières, à une petite distance à l'est de l'escale de San-José. Cet effluent a valu au lac le nom cakchiquel de « Mère de l'Océan ».

Un troisième lac, l'Ayarza ou Ayarces, occupe plus à l'est une dépression du plateau, à la base méridionale des montagnes de Mataquezcuintla (2500 mètres), mais ce lac guatémaltèque appartient déjà, par son effluent l'Ostua, au bassin fluvial du rio Lempa, la grande rivière salvadorienne. De même, sur le versant atlantique, toute la partie occidentale et septentrionale du territoire, au moins la moitié du Guatemala en superficie, fait partie du bassin de l'Usumacinta, qui par son cours inférieur et son embouchure est un fleuve mexicain. Le cours d'eau le plus considérable dont le bassin est entièrement compris dans les limites du Guatemala est le Motagua, dit aussi « rio Grande » comme tant d'autres fleuves de l'Amérique espagnole. Il naît dans le massif central des Altos de Totonicapam, entremêlant ses hauts affluents avec ceux de l'Usumacinta, et, plus à l'est, reçoit tous les ruisseaux descendus de la grande ligne de faîte du Guatemala, réduite en maints endroits à une arête étroite, entamée de part et d'autre par des ravines profondes; mais la vallée n'est point une simple fosse d'érosion, elle est un sillon d'origine ancienne appartenant à l'architecture primitive de la contrée.

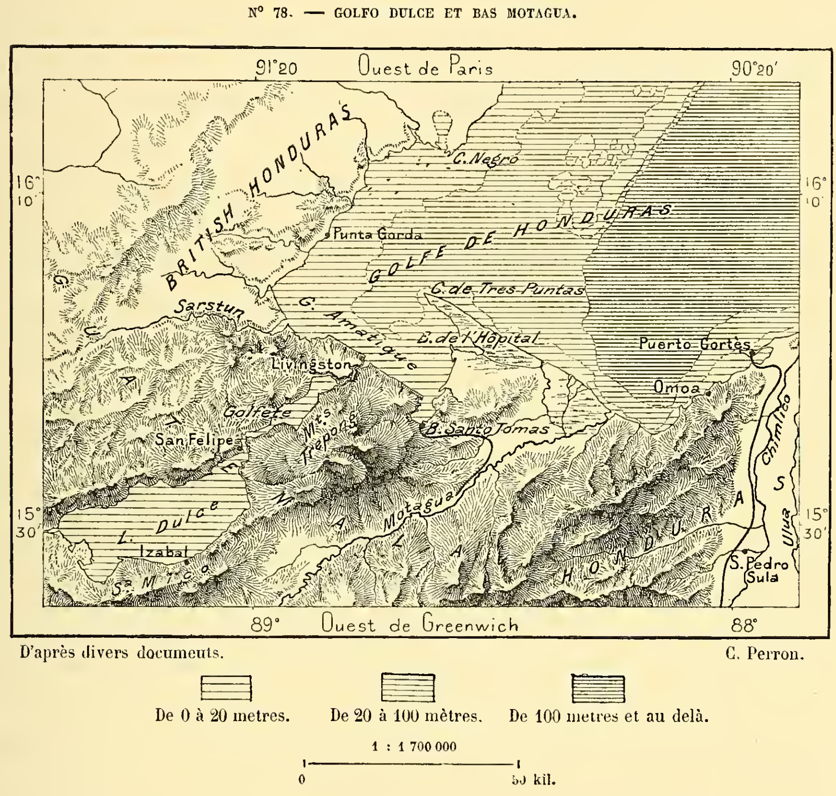
[1] Arthur Morelet, ouvrage cité.

En s'unissant à la forte rivière qui lui vient des montagnes d'Esquipulas et de Chiquimula, le Motagua devient assez abondant pour recevoir des barques et serpente vers le nord-est, dans la belle avenue des monts boisés qui l'accompagnent jusqu'à la mer : à l'époque des crues, c'est un fleuve large et profond, que les voyageurs ne traversent pas toujours sans danger. La longueur navigable de son cours est évaluée à plus de 160 kilomètres, sur 500 kilomètres de développement total ; mais à la barre de la bouche principale du delta il n'y a d'ordinaire pas même un mètre d'eau. Les autres bouches sont également inaccessibles aux navires d'un fort tirant; toute cette contrée basse, déposée par les bras errants du fleuve, est d'ailleurs presque aussi dangereuse à visiter par terre que par mer : c'est une région de marais et de fausses rivières bordées de palétuviers. La baie qui s'ouvre sur le revers de la longue péninsule de Tres-Puntas, projetée au nord-ouest vers le golfe d'Amatique, est appelée baie de l'Hôpital, tant les marins qui s'exposent aux émanations de ses rivages boueux ont à en craindre le séjour; cependant un canal, en partie artificiel, unit cette baie au courant du fleuve. Le vrai port de la vallée du Motagua n'est pas dans le delta de ce cours d'eau, mais immédiatement en dehors, à la base des derniers contreforts de la sierra del Mico : c'est la baie de Santo-Tomas, le meilleur havre de toute la côte atlantique dans l'Amérique Centrale. Après avoir contourné un dangereux banc de sable, les navires pénètrent par un chenal étroit dans un bassin circulaire entouré par un amphithéâtre de collines boisées : la surface d'ancrage, par des fonds de 4 mètres et demi à 9 mètres, comprend un espace de plus de 15 kilomètres carrés; des centaines de vaisseaux y seraient parfaitement à l'abri; aucun vent n'en trouble les eaux. Aussi peut-on s'étonner qu'un port d'une telle valeur soit resté jusqu'à nos jours presque inutile au commerce. Le chemin de fer central du Guatemala doit y aboutir, à l'endroit désigné par le nom de Puerto-Barrios.

La rivière Polochic, dont le bassin, comme celui du fleuve Motagua, est en entier compris dans les limites du Guatemala, roule un moindre flot; elle est cependant navigable pour les bateaux à fond plat sur une longueur de cours à peu près égale. Née dans les montagnes de Coban, que limite à l'ouest la vallée de l'Usumacinta, elle coule à peu près directement vers l'est et s'unit à la rivière de Cahabon, qui descend des montagnes de Chamá. Comme le Motagua, elle se ramifie en plusieurs bras à son embouchure, et des seuils recouverts par une très faible épaisseur d'eau en ferment l'entrée à toutes autres embarcations que des esquifs à fond plat. Elle se déverse non dans l'Océan, mais dans une mer intérieure,

le Golfo Dulce, appelé aussi lac d'Izabal. On doit y voir en effet un lac d'eau douce plutôt qu'un golfe de la mer : il n'a pas la moindre trace de salure, et pendant la saison des crues fluviales, son niveau s'élève de près d'un mètre; sa profondeur moyenne est de 11 à 14 mètres seulement, suffisante néanmoins pour les grands navires; le lac pourrait ainsi recevoir toutes les flottes du monde, puisqu'il occupe une superficie évaluée à 630 kilomètres carrés, mais le chenal par lequel il communique avec la mer n'a pas une profondeur suffisante. Vers l'extrémité nord-orientale

N° 78. — GOLFO DULCE ET BAS MOTAGUA.



D'après divers documents. C. Perron.

De 0 à 20 mètres. De 20 à 100 mètres. De 100 mètres et au delà.

1 : 1 700 000

0 50 kil.

du Golfo Dulce, le courant, qui était imperceptible dans le vaste bassin lacustre, commence à se faire sentir; les rives, ici basses et marécageuses, se rapprochent graduellement : on n'est plus sur le « golfe », mais sur le « fleuve », le rio Dulce, dont la profondeur se réduit çà et là à 3 mètres et demi. Plus bas, ses eaux deviennent peu à peu saumâtres et l'on entre dans un bassin qui fait déjà partie de la mer par la teneur saline de sa masse liquide : c'est le Golfete ou « Petit Golfe ». Au delà les rivages se resserrent de nouveau, se redressent en escarpements et en falaises, d'où les lianes, festonnant les branches des grands arbres, laissent

pendre leurs cordelettes vertes dans le flot. L'eau du détroit, devenu courant rapide aux heures du jusant, se mêle à celle de la mer par un défilé rocheux d'environ 200 mètres, mais n'ayant pas même 2 mètres sur la barre. De l'embouchure du Polochic à celle du rio Dulce, les goélettes peuvent naviguer sur un espace de près de 100 kilomètres dans l'intérieur des terres.

Au nord du Golfo Dulce et de ses détroits, le territoire du Guatemala n'est arrosé que par une seule rivière considérable, le Sarstun, qui dans la partie inférieure de son cours a été choisi pour frontière du Honduras Britannique. Plus au nord, l'espace quadrilatéral du Guatemala compris entre le Tabasco, le Yucatan et Belize se partage entre les deux versants de l'Usumacinta, du Mopan et du rio Hondo; seulement quelques lacs sont épars dans les savanes du nord. Le plus vaste est le lac Itzal ou des Itza, ainsi nommé d'après les populations du Yucatan qui y cherchèrent un refuge au quinzième siècle; il est aussi appelé Petén ou « Ile », d'après une colline insulaire où s'établirent les nouveaux venus. Sa forme est celle d'un croissant à deux branches inégales tournant sa convexité vers le nord-ouest; la péninsule qui le divise en deux bassins se rattache à la côte méridionale. Contenu entre des rives calcaires d'une faible élévation, le lac Itzal oscille de plusieurs mètres en hauteur suivant les saisons, mais sa rive est assez brusque et s'abaisse rapidement vers les profondeurs du bassin, qui dépassent 55 mètres en moyenne; en un petit nombre de criques, le fond est assez rapproché de la surface pour donner naissance à une riche végétation de nymphéas, dont la semence, broyée en farine pendant les périodes de disette, sert à préparer une espèce de pain peu nutritif et d'une nature astringente. Le lac est actuellement un bassin fermé, mais d'autres cavités lacustres, éparses dans les savanes à l'ouest et à l'est, paraissent l'avoir rattaché jadis, d'un côté au rio San-Pedro, affluent de l'Usumacinta, de l'autre au rio Hondo, qui descend directement à la baie de Honduras. Les lacs qui se succèdent sur cette pente orientale se confondent encore périodiquement pendant la saison pluvieuse; des traînées de marécages, qu'il serait facile d'unir par un canal, rejoignent les bassins aux bassins lors des grandes crues et en renouvellent les eaux. Mais déjà certaines plaines calcaires du pays de Petén indiquent le voisinage du Yucatan. L'eau, fuyant par les fissures du sol, manque à la surface, et il faut aller la chercher en de profonds *cenotes*.

La division des terres en zones de température étagées est beaucoup plus nettement tracée dans la partie méridionale du Guatemala qu'au Mexique et même dans la région comprise entre la capitale et Vera-Cruz. Le mur

régulier des monts qui dominent la côte guatémaltèque offre à peu près exactement les mêmes conditions géographiques dans toute son étendue, et les zones des terres chaudes, des terres tempérées, des terres froides s'y succèdent de la base au sommet, marquées par leurs espèces diverses de plantes. Au-dessus des terres froides indiquées par le rebord du plateau on distingue même la zone « gelée », celle des hauts sommets, revêtus de neige pendant une courte période de l'année. Cette haute zone est inhabitable; celle d'en bas ou des « terres chaudes » ne l'est guère moins, surtout pour les colons européens : la température moyenne y varie de 25 à 28 degrés centigrades, et les chaleurs de 40 degrés n'y sont pas rares; le sol, sur les bords du Pacifique, consiste en une longue bande de terrains sablonneux bordant des lagunes nauséabondes; les villages du littoral ne sont habités que par le nombre d'hommes strictement nécessaire à la manutention des marchandises que viennent charger ou décharger les navires. Quant aux deux zones intermédiaires, celle des terres tempérées, favorables à la culture du bananier, de la canne à sucre, du cafier, et celle des terres froides, où prospèrent les céréales et les arbres fruitiers de l'Europe, elles comprennent de beaucoup la plus grande superficie du territoire guatémaltèque, et la population d'origine européenne ou métisse peut s'y propager aussi bien que les tribus indigènes. Les terres tempérées surtout, limitées en moyenne entre les altitudes de 500 et de 1500 mètres, occupent une étendue collective très considérable : c'est dire que le Guatemala est en proportion bien plus favorablement situé que le Mexique pour devenir un pays de cultures industrielles ; dans la république du nord, les terres froides et les espaces infertiles sont beaucoup plus vastes en comparaison. La plante caractéristique de la terre tempérée, celle qui commence et qui finit avec la zone, est le bananier, le végétal alimentaire par excellence.

Situé, comme le Mexique, dans l'aire des vents alizés, le Guatemala est traversé surtout par le souffle du nord-est qui vient frapper les hautes pentes de la chaîne maîtresse et passe entre les cimes des volcans pour redescendre sur le versant du Pacifique. Mais ce vent régulier est fréquemment dévié de sa course normale et souvent des *nortes* descendent des montagnes et se précipitent avec fureur dans les vallées basses. Les côtes du Guatemala ont aussi leurs violents « cordonaces », qui continuent probablement les alizés du sud-est, entraînés dans l'hémisphère septentrional pendant la saison des pluies, c'est-à-dire quand les nuages et les courants maritimes suivent le soleil dans la direction du nord. Ces coups de vent du sud-ouest sont généralement accompagnés d'orages. Le Guatemala, comme

les autres contrées tropicales, n'a point d'hiver ni d'été, ou du moins ces appellations n'ont pas le même sens que dans l'Europe tempérée, puisqu'elles se rapportent à la période humide et à la période des sécheresses, tombant précisément dans les moitiés opposées à celles du véritable hiver et du véritable été. La température moyenne se maintient à peu près la même pendant tous les mois de l'année et l'écart entre les extrêmes de chaleur et de froid ne dépasse pas 25 degrés[1]. Il ne neige que sur les sommets des volcans élevés et sur les Altos de l'occident, mais les flocons tombés sur ces hautes plaines sont bien vite fondus. Les cheminées sont chose inconnue sur les Altos : récemment on ne connaissait qu'un poêle dans tout le pays, celui de la ferme d'Argueta, entre Totonicapam et Sololá, à 3000 mètres d'altitude[2].

Les diverses parties du Guatemala reçoivent des quantités de pluie très inégales. Le versant de l'Atlantique est naturellement le plus abondamment arrosé, puisque le vent dominant est celui qui apporte les vapeurs du golfe du Mexique et de la mer des Antilles : « il y pleut treize mois de l'année », disent les habitants d'Izabal. Les brouillards y sont quelquefois aussi épais que dans les Iles Britanniques, et sur les hauteurs des plateaux adjacents on a vu les vapeurs se transformer en givre et la pluie retomber en neige éphémère, quoique sous ces latitudes le bananier donne encore des fruits[3]. Mais le versant du Pacifique n'est pas non plus privé d'humidité : entre toutes, les terres tempérées sont baignées par des averses abondantes. Au pied du volcan de Agua on aperçoit, vers le milieu du jour, quelques nuelles entourer la cime en une mince couronne, qui s'épaissit peu à peu, se change en un voile s'effrangeant dans les vallées, puis recouvre graduellement la montagne et la cache en entier sous la pluie.

La saison des averses dure six ou même sept mois dans cette zone du versant océanique, souvent, il est vrai, avec une légère interruption, lors du *verano de agosto* ou « été d'août », provenant de ce que la ceinture de nuages a suivi le soleil plus au nord, vers le tropique du Cancer. Même pendant la saison des sécheresses il est extrêmement rare qu'un mois se

[1] Température à Guatemala (cinq années) à l'altitude de 1480 mètres, d'après Cornette (Dollfus et Mont-Serrat) :

Température moyenne	17°,8 (18°,6 Houzeau)
Mois le plus froid (janvier)	16°,4 (16°,7 »)
Extrême de froid	5°,3
Mois le plus chaud (mai)	19°,3 (20°,3, Houzeau)
Extrême de chaud	30°,4 (31°,8 Rockstroh)

[2] A. Woeikoff, *Petermann's Mittheilungen*, 1879, Heft VI.

[3] Arthur Morelet, ouvrage cité.

passe sans apporter quelques pluies, dont l'effet pour la croissance des plantes est surprenant sur ces terres volcaniques si fécondes; les brouillards ne sont pas rares non plus et contribuent à entretenir la végétation. Dans la zone froide, les pluies durent presque aussi longtemps que dans les terres tempérées, mais elles sont beaucoup moins abondantes et pendant la saison des sécheresses le ciel reste complètement clair : dans une grande partie de ces régions, l'humidité n'est pas suffisante pour les cultures. èt le sol ne s'y prête qu'au développement des forêts, chênes et conifères. On ne connaît la chute d'eau moyenne que pour la capitale, où elle est de $1^m,571$, correspondant à 141 jours de pluie dans l'année[1]; sur les pentes basses des terres tempérées, par exemple dans les plantations de Boca-Costa, à mi-pente des grands pitons volcaniques, la pluie totale dépasse certainement 2 mètres, et sur les Altos de Quezaltenango elle doit à peine atteindre un demi-mètre[2].

Dans la saison, les pluies sont accompagnées d'orages quotidiens, qui parfois déversent de la grêle sur les champs et causent de grands désastres. Aux orages de l'air répondent parfois des bruits souterrains, des *retumbos*, qui résonnent non seulement dans les montagnes volcaniques, mais aussi dans les roches sédimentaires. On attribue d'ordinaire ces rumeurs profondes, qui ressemblent à celles d'un tonnerre lointain, aux vapeurs emprisonnées; toutefois elles ne sont suivies ni précédées de tremblements de terre et ne se produisent que lorsque les monts sont entourés de nuées épaisses. MM. Dollfus et de Mont-Serrat croient que ces retumbos sont des phénomènes d'ordre électrique, comme la foudre qui déchire les nuées et résonne en longs échos.

Limitrophe du Mexique oriental, — Chiapas, Tabasco, Yucatan, — le Guatemala lui ressemble par sa flore et sa faune. Il est aussi le pays où s'entremêlent dans la forêt différentes espèces de chênes et de pins : parmi ces conifères on en trouve de 50 mètres en hauteur. En maintes régions du Guatemala, surtout vers le nord, on se croirait transporté dans les pignadas des Landes ou dans les forêts de la Poméranie; une des espèces de pins, appelée *pino colorado* par les Espagnols, contient une si grande quantité de résine, que son bois ressemble à de la corne. Dans les régions basses riveraines du Pacifique, les bambous se pressent en forêts de 30 mètres en hauteur, qui se balancent au vent comme des champs de blé et où les animaux sauvages se frayent d'étroites et ténébreuses galeries. L'arbre

[1] Pendant l'année 1879, la chute totale de pluie a été de $1^m,544$ (Ed. Rockstroh).
[2] A. Dollfus et de Mont-Serrat, ouvrage cité.

géant du Guatemala est, comme dans le Tabasco, le *ceiba* ou bombax pyramidal : dans le voisinage de leurs bourgades, les Indiens des plateaux et des pentes ont l'habitude de laisser un grand espace vide autour du ceiba pour qu'il développe plus largement son branchage et que l'arbre au tronc lisse et brillant règne d'une manière plus superbe sur le peuple respectueux qui s'assemble à son pied. Comme dans le Mexique du midi, des lianes recouvrent d'arbre en arbre la surface mouvante de la forêt : du haut d'un rocher on peut voir des réseaux d'*antigona cinerescens* drapant l'immense étendue verte de leur filet d'un rose écarlate. Dans le Vera-Paz on se sert pour les clôtures d'une ortie arborescente dont les troncs à croissance rapide se joignent et se soudent, de manière à former des espèces de murailles grises, tapissées de mousses et de fougères, entremêlées aux larges feuilles de la plante. Les forêts des terres chaudes, près de Ratalhuleu, et celles du Polochic sont devenues fameuses par leurs magnifiques orchidées. Une des espèces végétales du Guatemala est bien connue des Indiens par la chaleur que dégage sa fleur au moment de la fécondation : de là le nom de *flor de la calentura* ou « fleur de la fièvre » que lui ont donné les Espagnols. Sur les troncs de vieux arbres, dans la zone volcanique, on remarque souvent des excroissances épanouies symétriquement en forme de rose ou de tulipe, qui portent dans le pays le nom de *flores de palo* ou « fleurs de bois »[1].

Le tapir, le sanglier pécari et quelques autres mammifères vivent aussi dans les forêts du Guatemala ; on n'y a découvert d'espèces nouvelles que dans les ordres inférieurs d'animaux. Le crocodile et divers poissons du lac Petén, au nombre d'une trentaine, n'étaient point connus avant le voyage de Morelet. On a trouvé dans le pays une espèce de serpent trigonocéphale qui complète la série de ces dangereux ophidiens, entre les Guyanes et la Caroline du sud. Le pays de Vera-Paz est une terre de promission pour les ornithologistes : c'est là que l'on rencontre encore le merveilleux gallinacé *quezal* ou « couroucou resplendissant » (*trogon pavorinus* ou *pharomacrus paradiseus*). Le mâle a le plumage soyeux, d'un vert d'émeraude, glacé d'or sur le dos, et d'une belle couleur pourpre sur le ventre ; sa queue n'a guère moins d'un mètre de long : la république de Guatemala a fait choix de cet oiseau comme figure de son blason. Du temps des Aztèques on ne tuait pas l'animal, mais après l'avoir pris au piège on lui arrachait les pennes, qui servaient à faire de magnifiques manteaux[2] ; maintenant on ne procède pas avec la même prévoyance à l'égard

[1] Osbert Salvin, *Ibis*, 1864.
[2] Arthur Morelet, Otto Stoll, ouvrages cités.



PAYSAGE DU GUATEMALA MÉRIDIONAL. — FORÊT DE BAMBOUS.

Gravure de Girardet, d'après une photographie.

du précieux gallinacé : heureusement pour la durée de l'espèce, la femelle, dépourvue de parure, est épargnée par les chasseurs.

La frontière commune du Guatemala et du Mexique traverse des contrées dont les populations, de l'un et de l'autre côté, sont de même origine et parlent les mêmes langues. Dans le Petén guatémaltèque, comme dans le Yucatan, vivent les Maya; à l'est comme à l'ouest de l'Usumacinta campent les Lacandons; des Chol, des Tzendal, des Mamé habitent les hauteurs et les deux versants aussi bien dans les Altos que dans le Soconusco. Mais dans le Guatemala du centre et de l'est se pressent des groupes ethniques distincts de ceux de l'Union mexicaine. Brasseur de Bourbourg, Berendt, Brinton, Stoll, de Charencey ont essayé de grouper ces diverses populations d'après leurs affinités de mœurs et de dialectes, mais le travail commencé par eux est encore loin d'être achevé et déjà des langues que l'on parlait au commencement du siècle se sont perdues. Les éléments d'étude disparaissent rapidement, les tribus qui se tenaient à l'écart des Espagnols étant de plus en plus absorbées par les *ladinos*, dans l'ensemble mélangé de la nation guatémaltèque, et les langues se corrompant de plus en plus pour être à la fin remplacées par l'espagnol : à l'est du méridien de Guatemala, il n'y a guère plus d'Indiens parlant encore l'idiome primitif; presque tous sont devenus ladinos[1]. En 1885, d'après Stoll, dix-huit langues indépendantes, non compris le castillan, se parlaient encore dans les limites du Guatemala[2].

Les Aztèques, le peuple indigène qui domine dans l'Anahuac, ne sont représentés au Guatemala que par un seul groupe, celui des Pipil ou Pipiles, qui vivent non dans le voisinage de la frontière du Mexique, mais au contraire dans le Guatemala oriental, près d'autres parents de race établis dans le Salvador. Aux temps de la conquête, les Pipil occupaient un territoire beaucoup plus considérable que de nos jours : leur domaine s'est graduellement rétréci, non seulement au profit de l'espagnol, mais aussi par l'extension des langues indigènes, telles que le cakchiquel et le pokoman. Actuellement l'aire glossologique se trouve séparée en deux parties, l'une à Salamá et sur les deux bords du rio Grande ou Motagua, l'autre à Escuintla et à Cuajiniquilapa, dans les bassins du Guacalate et du Michatoya. Comment ces Nahua, parents de ceux du Mexique, se

[1] G. Bernouilli, 1874, Heft VIII.
[2] *Zur Ethnographie der Republik Guatemala.*

trouvent-ils à une si grande distance du gros de leur race? Les conquérants espagnols furent très étonnés de cette coïncidence, et Juarros en donne une explication enfantine, qui ne repose probablement sur aucune légende. D'après lui, Ahuitzotl, roi de Tenochtitlan, aurait envoyé dans ces contrées du sud, bien au delà des limites de son empire, des colonies de marchands qui devaient préparer les voies à la conquête, et ces marchands auraient si rapidement fait souche de populations nouvelles, que bientôt une nation tout entière se serait propagée autour des villes où les délégués avaient reçu l'hospitalité[1]. D'après d'autres historiens, les Pipil auraient fait partie des Toltèques fugitifs qui se dirigèrent vers les régions méridionales après la ruine de leur domination par les envahisseurs chichimèques. Il est probable en effet qu'il y eut migration des Pipil nahua à quelque époque ancienne, sans doute plusieurs siècles avant la conquête espagnole. Les mots indigènes qui sont entrés dans la langue castillane du Guatemala sont presque tous empruntés au pipil. Un grand nombre de noms géographiques nahuatl subsistent en des contrées où le pipil ne se parle plus : ainsi dans toute la région d'Escuintla.

D'après Juarros, le nom de Pipil aurait le sens d' « Enfants » et leur aurait été infligé par les Mexicains à cause de leur ignorance du beau langage. Une autre étymologie dit au contraire que les Pipil du Guatemala et des autres républiques des isthmes sont les anciens Pipiltins, c'est-à-dire les « Principaux », les « Meilleurs », les nobles parmi les Aztèques. C'est un nom qu'ils se seraient eux-mêmes donné lors de leur immigration parmi des populations moins civilisées. Quoi qu'il en soit, les vocabulaires comparés de l'aztèque et du pipil publiés par Stoll prouvent que les deux idiomes sont très rapprochés, et qu'il suffirait d'une étude suivie pendant un petit nombre de semaines pour que l'on pût se comprendre de l'une à l'autre nation. Depuis la longue période de séparation, peut-être millénaire, l'écart des parlers est relativement minime et consiste surtout en élisions et en abréviations de la part des Pipil. Ceux-ci avaient aussi apporté les arts nahuatl dans leur nouvelle patrie et l'on a découvert en pays cakchiquel, habité naguère par les Pipil, des monuments curieux dont le style se rapproche de celui des Aztèques[2].

La grande majorité des Indiens du Guatemala appartient à la souche de laquelle descendent aussi les Huaxtèques des montagnes mexicaines et les Maya du Yucatan : aussi donne-t-on à l'ensemble des populations qui par-

[1] *Compendio de la Historia de la Ciudad de Guatemala.*

[2] Habel, *Smithsonian Contributions*, 1879. *The Sculptures of Santa-Lucia Cozumalhuapa.*

lent ces langues le nom de race maya-quichué, d'après les deux nations les plus puissantes de ce groupe, les Maya des plaines yucatèques et les Quichué des plateaux du Guatemala. Dans les limites mêmes de cette dernière république, les Maya proprement dits occupent un territoire très étendu, c'est-à-dire le district de Petén et presque toute la région bornée au sud par les rios de la Pasion et Mopan. C'est même une des tribus les plus pures, les Itza, qui représente dans cette contrée la nation des Maya : grâce à leur séjour dans l'île, ou *petén*, du grand lac des savanes, ils ont pu longtemps maintenir leur indépendance en même temps que la pureté de leurs mœurs et de leur sang. Les Lacandons, qui vivent plus à l'ouest, entre le lac Petén et le cours de l'Usumacinta, sont aussi de purs Maya restés libres, quoique les Espagnols et les Maya eux-mêmes leur donnent fréquemment le nom de Caraïbes[1]. Ils accueillent les étrangers, mais sans obéir à leurs ordres, et se considèrent toujours comme maîtres de la contrée; d'ailleurs ils sont fort peu nombreux, au plus quatre ou cinq mille, d'après l'évaluation des voyageurs qui les ont visités. Ils ont en général les chairs flasques, molles, et paraissent anémiques, ce qu'il faut peut-être attribuer à leur genre de vie, qui se passe tout entière à l'ombre humide des grands bois. Quoique agriculteurs, ils sont encore à demi nomades, car après chaque récolte ils se déplacent pour aller défricher un autre coin de la forêt. On peut se demander, dit Woeikof, si les Lacandons « sauvages » sont réellement moins « civilisés » que les Indiens soumis des contrées voisines. Ils cultivent le maïs et préparent leurs *tortillas* de la même manière; comme eux ils se servent de calebasses au lieu de poteries; en outre, ils sont beaucoup plus habiles comme chasseurs, et d'esprit plus noble et plus indépendant. Ils ont appris tout ce que leurs voisins peuvent enseigner et s'ils ignorent l'art de fabriquer le bronze et le fer, les Indiens « policés » ne le savent pas non plus. Du moins les Lacandons, tout en gardant pour armes les haches en pierre, sont-ils entrés dans « l'âge du verre de bouteille », car c'est avec le verre cassé de bouteilles obtenues par troc dans les villages des alentours qu'ils taillent leurs pointes de flèches[2]. Le costume, uniforme chez les Lacandons, n'est qu'une longue tunique blanche, ornée chez les chefs de taches rouges produites par le jus d'une baie[3].

Les Mopan, que l'on rencontre en groupes clairsemés au sud du lac Petén et dans la haute vallée du Mopan ou rio Belize sont aussi des Maya,

[1] Désiré Charnay, *Les Anciennes villes du Nouveau Monde.*
[2] *Petermann's Mittheilungen*, 1879, Heft VI.
[3] Désiré Charnay, *Bulletin de la Société de Géographie*, Comptes rendus, n° 21, 1882.

presque indépendants, et d'ailleurs bien peu connus; cependant on croit que leur langue diffère de celle des Itza et des Lacandons. Les Chol ou « Hommes »[1], leurs voisins du sud, épars dans les savanes entre l'Usumacinta et le Golfo Dulce, sont les indigènes de race maya que Fernan Cortès rencontra dans son expédition du Honduras et avec lesquels il put s'entretenir, grâce à l'intermédiaire de doña Marina, qui parlait elle-même le chontal : les deux langues, dérivées du maya, étaient donc encore assez rapprochées l'une de l'autre. Il est probable que les Chol étaient une des nations les plus civilisées de la contrée devenue le Guatemala, car c'est sur leur territoire que se trouvent les belles ruines de Quiriguá; mais les représentants de cette race sont maintenant si peu nombreux, que l'extinction du peuple et de la langue est à craindre pour un avenir prochain. On sait que le manque presque absolu de population indienne sur les côtes atlantiques, du Yucatan au Nicaragua, est dû aux traitants espagnols. Lorsque les indigènes de Cuba et d'Española eurent été exterminés par les propriétaires, sans que la traite des noirs fournît encore un nombre suffisant de travailleurs, les planteurs de ces îles cherchaient à recruter leurs chiourmes par l'importation des « Caraïbes », c'est-à-dire des Indiens de toute race qui peuplaient les îles et la terre ferme et que l'on accusait de tous les crimes et de cannibalisme afin de ne pas avoir à se reprocher leur asservissement. La chasse à l'homme se fit surtout le long des côtes du golfe de Honduras, entre les caps Catoche et Gracias-à-Dios : ces terres furent complètement dépeuplées en un petit nombre de décades, et les traitants, ne trouvant plus de victimes, eurent à remonter le cours des fleuves pour en dévaster les vallées et en capturer les habitants. Les récits de Bernal Diaz prouvent qu'au temps où Cortès fit son expédition du Honduras, les plages du Golfo Dulce, maintenant désertes, étaient en plusieurs endroits bordées de villages et de cultures. On comprend le nom de « dévoreurs d'hommes » donné aux blancs par les Cakchiquel. Quand des Européens s'approchent, les mères crient à leurs enfants : « Fuyez, voici les gens qui veulent vous manger. » Tels sont les souvenirs laissés par la conquête[2]. Puis quand les Espagnols eurent cessé leurs incursions, ce fut le tour des pirates, qui empêchèrent les blancs de coloniser la contrée et s'y établirent eux-mêmes çà et là, continuant la chasse aux indigènes.

Au sud des quelques campements de Chol que l'on rencontre encore

[1] Brasseur de Bourbourg, *Recherches sur les Ruines de Palenqué*.
[2] Otto Stoll, *Guatemala*.

dans le haut bassin du rio de la Pasion, le territoire où les divers rameaux du Polochic prennent leur source est le domaine des Quekchi et des Pokonchi, qui descendent aussi de la souche maya, mais constituent un groupe spécial. Leur contrée était autrefois désignée sous le nom de Tezulutlan ou « Pays de la Guerre », parce que les Espagnols y descendaient souvent des plateaux pour guerroyer contre les populations, mais sans arriver à les conquérir. C'est au célèbre évêque de Chiapas, Bartolomé de las Casas, et aux missionnaires dominicains qui le suivirent qu'est due la soumission des indigènes. Sous la condition que l'accès du pays serait interdit à leurs compatriotes civils ou soldats pendant cinq années, ils vinrent seuls et sans armes, et bientôt surent se faire admirer des indigènes en célébrant des fêtes devant eux, en leur enseignant à défiler en processions solennelles et à chanter le catéchisme catholique sur les vieux airs du pays. En peu d'années ils disposèrent d'un pouvoir sans bornes sur la population, et la contrée, après avoir été le « Pays de la Guerre », reçut le nom de Vera Paz ou « Paix Durable ». Devenus les serfs volontaires des prêtres dominicains, les Quekchi et les Pokonchi ne furent pourtant convertis qu'à la surface et leurs mœurs rappellent encore celles de l'époque païenne. Les mariages se font souvent à douze ans, même avant la puberté. La mère choisit un époux à sa fille ou le père une femme à son fils, et le ménage nouveau s'établit dans la maison des parents qui ont eu l'initiative du choix; mais le mariage religieux n'est célébré qu'à l'entrée du mari dans sa quinzième année; souvent le divorce a précédé cette date et les présents ont été rendus de gré ou de force. Il arrive fréquemment que le mari se considère comme l'époux de ses belles-sœurs et que la mariée soit en même temps la femme de ses beaux-frères : ce serait un reste des anciennes mœurs de polyandrie et de polygynie qui, d'après Rockstroh, prévalent encore chez les Lacandons indépendants.

Une des principales nations indiennes, sur le territoire de laquelle a été fondée la capitale actuelle de l'État, est celle des Pokoman. C'est aussi l'une des mieux connues, car les Indiens du gros bourg de Mixco, qui viennent tous les matins approvisionner Guatemala de combustible et de vivres, sont des Pokoman. Ils appartiennent aussi à la souche maya et, comme leurs frères de race, témoignent d'une singulière force de résistance. Ce sont eux qui ont graduellement refoulé les Pipil et les ont divisés en deux tronçons par la conquête de la région qui forme le faîte de partage. Leurs voisins de l'est, les Chorti, qui pénètrent au loin dans le territoire du Honduras, leur sont apparentés par le langage. Le parler des Chorti n'est pas encore connu : quelques mots seulement en ont été recueillis par Stephens; or si les

archéologues veulent déchiffrer un jour les hiéroglyphes que présentent les pierres de Copan, situées sur leur territoire, immédiatement en dehors de la frontière guatémaltèque, comment pourront-ils le faire s'ils ignorent la langue dans laquelle l'écriture symbolique a été pensée? Mais il faut se hâter, car les dialectes primitifs disparaissent rapidement dans un pays où les écoles et les journaux se multiplient.

Les Quiché ou « Gens de la Grande Forêt », d'après l'étymologie donnée par Brasseur de Bourbourg, étaient, avec les Aztèques et les Maya, lors de l'arrivée des Espagnols, les habitants les plus policés de l'Amérique du Milieu. Ils furent, dit-on, très nombreux : les chroniqueurs parlent de plusieurs millions d'hommes. Beaucoup plus clairsemés aujourd'hui, ils occupent à peu près le même territoire qu'à l'époque où les bandes d'Alvarado vinrent les subjuguer, et en certains districts, notamment dans celui de Totonicapam, ils défendent énergiquement leur langue contre l'espagnol; toutefois le langage officiel ne peut manquer de l'emporter tôt ou tard dans les villes, pour ne laisser que les villages aux descendants des indigènes. Le domaine glossologique du quiché comprend surtout la région des Altos de Quezaltenango et de Totonicapam, mais il s'étend au nord et au nord-est vers les hauts bassins de l'Usumacinta et du Motagua, tandis qu'au sud il descend jusqu'à la mer sur le versant de la chaîne maîtresse : sur plus de 100 kilomètres, le littoral lui appartient, au sud de Retalulheu et de Mazatenango. Langue des anciens dominateurs du pays, le quiché est l'un des rares idiomes indiens qui possèdent, sinon une littérature, du moins des documents originaux. Le *Popol-Vuh* ou « Livre d'Histoire », qu'un patriote inconnu écrivit peu de temps après la conquête pour remplacer celui qui s'était perdu, est un ouvrage des plus précieux pour la connaissance des mythes et des légendes de l'Amérique Centrale : traduit en espagnol dès le commencement du dix-huitième siècle par le dominicain Ximenez, puis édité avec traduction française par Brasseur de Bourbourg, il présente encore de très grandes obscurités, que des érudits, connaissant bien les langues, les traditions et les mœurs guatémaltèques, parviendront peut-être à faire disparaître.

Le cakchiquel, que l'on parle également sur le plateau, de Sololá à Chimaltenango et Antigua, c'est-à-dire dans la zone comprise entre l'aire du quiché et celle du pokoman, est, comme le quiché, une langue littéraire, et Brasseur de Bourbourg en signale un document historique racontant aussi l'histoire de la nation cakchiquel depuis la création du monde et concordant avec le Popol-Vuh dans plusieurs de ses passages. Le cakchiquel, le quichué et le tzutujil, que l'on parle dans une petite enclave, au sud du

lac d'Atitlan, sont désignés par les grammairiens espagnols comme les trois « langues métropolitaines », parce que chacune était un langage de cour dans une résidence royale. Ces idiomes se ressemblent fort. Quant au parler mem ou mamé, le langage des « Bègues », qui domine dans tout le territoire occidental, comprenant les départements de Huehuetenango et de San-Márcos, et dans le Soconusco et le Chiapas mexicain, il diffère notablement du quiché, quoique dérivé aussi de la souche maya : les Quiché et les Cakchiquel avaient donné ce nom de « Bègues » aux Mamé à cause de la difficulté qu'ils avaient à les comprendre[1]. Le mamé forme un groupe distinct avec l'ixil et l'aguacatan, peut-être également avec d'autres langages non encore étudiés dont se servent les peuplades du haut Usumacinta.

Parmi les dialectes qui sont en voie de disparition, Stoll mentionne celui de San-Miguel Uspantan, village situé à l'extrémité septentrionale du pays quiché. Les hommes de ce district qui vont chercher une femme au dehors, la demandent sans exception à un pueblo des environs de Totonicapam, et grâce à cette immigration continuelle de femmes quiché qui gardent leur costume et leur langue, la fusion ethnique s'accomplit de plus en plus rapidement. Dans le cours de ce siècle, l'alaguïlac, idiome d'origine nahuatl, que l'on parlait à San-Cristóbal Acasaguastlan, sur le Motagua, et qui différait peu du pipil d'Escuintla, s'est complètement éteint au profit de l'espagnol ; il n'en reste que des vocables, des phrases et quelques pages d'archives communales. On se demande aussi ce qui adviendra bientôt du sinca et du populuca, langues qui se parlent encore çà et là dans l'angle sud-oriental du Guatemala, sur la frontière du Salvador. Les Pupuluca, c'est-à-dire les « Étrangers » ou « Barbares » en aztèque et en pipil, se servent, comme les Popoloca du Mexique, d'un parler que leurs voisins ne comprenaient pas; d'après Orozco y Berra, ils seraient d'origine zapotèque : ni maya, ni mexicains[2]. Les Sinca, qui combattaient en agitant des sonnettes, probablement afin de conjurer le mauvais sort, furent néanmoins parmi les plus infortunés des indigènes : punis pour avoir résisté, ils reçurent le nom d'Esclavos, et cette appellation a passé au fleuve dont ils habitent les bords; leur langue, comme l'idiome des Pupulaca, n'a pu être rattachée à celles des populations voisines[3].

Presque toutes les langues indigènes qui se parlent dans les limites du Guatemala sont de la famille maya. Outre le pipil, l'alagüilac, le pupu-

[1] Brasseur de Bourbourg, *Le Mexique et l'Amérique Centrale.*
[2] *Geografia de las lenguas y carta etnográfica de México.*
[3] D. G. Brinton, *On the Xinca Indians of Guatemala.*

laca et le sinca, il faut en excepter le caraïbe, que conservent toujours les pêcheurs et les bûcherons petits-fils des Indiens transportés sur le littoral atlantique par les Anglais à la fin du siècle dernier. Stoll a essayé de dresser un arbre généalogique des langues maya pour montrer dans quel ordre de succession se sont séparés les différents idiomes de même souche. La langue huaxtèque se serait détachée la première du tronc primitif et s'en est éloignée d'autant plus qu'aux modifications introduites par le temps se sont ajoutées celles qui proviennent d'un milieu tout à fait distinct, parmi des populations tout autres de parlers et de mœurs. Les langues maya et quiché se seraient ensuite bifurquées, et la branche maya aurait produit plus tard les rameaux mexicains, tzendal, tzotzil, chol, tandis que du quiché proviendraient les divers faisceaux du pokoman et du pokonchi, du cakchiquel et du quiché moderne, de l'ixil et du mamé[1]. Dans ces diverses langues le discours donne toujours le premier rang à la femme quand il est question à la fois de personnes des deux sexes[2].

Les Indiens purs, qui constituent plus des deux tiers de la population totale, se ressemblent beaucoup physiquement, quelle que soit la langue parlée par eux ; les contrastes proviennent de la différence des climats, entre les gens des terres froides et ceux des terres chaudes; mais la grande majorité des habitants peuplent les plateaux et les pentes des terres tempérées. Les Indiens Cakchiquel, que l'on peut prendre pour types des indigènes guatémaltèques, sont des individus de taille moyenne ou petite (145 à 155 centimètres), mais de très forte carrure, aux traits accusés, à l'œil clair ombragé d'épais sourcils, aux pommettes saillantes, au nez ferme et à la bouche volontaire, aux cheveux noirs, lisses et drus recouvrant le front bas, déprimé par la courroie de leurs fardeaux; ils ne grisonnent jamais[3] et gardent jusque dans un âge avancé leurs dents d'une blancheur éclatante, toujours bien rangées, et leur solide musculature, que la graisse ne recouvre point ; ce sont d'infatigables marcheurs, au pied élégamment cambré, au mollet proéminent. On voit journellement des femmes aller au marché portant un poids de 40 à 50 kilogrammes sur la tête, avec un nourrisson sur la hanche, et fournissant leurs six kilomètres à l'heure. Les Indiens des plateaux ont en général le teint plus foncé que celui des naturels de la terre chaude. Quant à l'ancienne coutume maya, qui consistait à donner aux crânes d'enfants une forme pyramidale avec front rejeté en arrière, elle ne paraît s'être main-

[1] Otto Stoll, *Zur Ethnographie der Republik Guatemala.*
[2] Brasseur de Bourbourg, *Popol-Vuh.*
[3] Arthur Morelet, ouvrage cité.



INDIENS DE TECPAN-GUATEMALA

Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

tenue que chez les Lacandons de l'Usumacinta[1]; Stoll n'en a point vu trace chez les Indiens des hauteurs. Le costume des Indiens est très simple : pantalon, chemise, blouse, il ne diffère point de celui des ladinos ; dans les districts de la terre chaude et de la terre tempérée éloi-

N° 79. — POPULATIONS INDIGÈNES DU GUATEMALA.



1 : 4 500 000

0 — 100 kil.

gnés des villes, les femmes n'ont d'ordinaire qu'une jupe ; elles ne se couvrent la poitrine d'une jaquette que pour sortir de leur cabane ou pour faire honneur à des ladinos. Sur les plateaux, les Indiennes riches portent une chemisette aux larges manches de couleurs bariolées, ornée de broderies ; en outre, elles placent sur leur tête, par les temps froids, une espèce de capuche encadrant étroitement le visage. Les Quekchi rejettent

[1] A. P. Maudslay, *Proceedings of the R. Geographical Society,* April 1883.

leurs cheveux par derrière en une queue qui flotte sur le dos, attachée par un ruban rouge.

La géophagie est une habitude très répandue chez les Indiens du Guatemala. La terre comestible est une cendre volcanique d'un gris jaune et d'une forte odeur que l'on emploie comme assaisonnement : le *Popol-Vuh* parle déjà de cet usage en décrivant le repas de deux magiciens. Des fidèles qui vont en pèlerinage mangent aussi des figurines en terre qu'ils rapportent du saint lieu et qui doivent les guérir de toutes les maladies. Ce goût dépravé n'est dangereux que chez les enfants et les adultes, surtout les femmes, qui mangent avec passion de la craie, des plâtras, de la brique pilée : Gage connaissait des dames créoles qui mangeaient de la terre « à pleines mains » pour s'éclaircir le visage. La phtisie est une affection commune, même sur les plateaux, malgré le « printemps éternel » de ces régions à température égale ; les tourbillons de poussière que soulève le moindre vent sur les terrains formés de cendre peuvent être une des causes aggravantes des maladies pulmonaires. L'affection qui fait le plus grand nombre de victimes est la variole. La *tina*, c'est-à-dire le bariolage de la peau, est commune chez les Guatémaltèques, principalement dans l'ouest de la contrée, mais cette maladie bizarre est plus rare qu'au Mexique : d'après M. Stoll, qui est médecin, les Indiens purs en sont plus fréquemment atteints que les métis. Le goître est endémique dans certaines vallées rapprochées du grand Océan, des Altos au Nicaragua, et se transmet de génération en génération, sans distinction de races, et souvent compliqué de crétinisme. Les indigènes vieillissent rapidement, sans doute à cause de l'extrême monotonie de leur existence, qui n'alimente jamais la curiosité, ne donne à la pensée aucun élément de renouveau. Arrivés à l'âge de trente ans, qu'ont-ils encore à apprendre[1] ?

Les demeures actuelles des indigènes sont dans les campagnes et les villages ce qu'elles étaient avant les temps de la conquête, des maisonnettes à parois d'argile couvertes en feuilles ou en roseaux. Même des bourgades considérables se composent uniquement de ce genre de constructions, à l'exception de l'église et du « palais » municipal. Jadis les Indiens vivaient pour la plupart isolés les uns des autres, chaque famille près de sa milpa ou champ de maïs. Nulle part les maisons ne se groupaient en village, seulement quelques places fortes où se tenaient les chefs et les guerriers s'élevaient en de rares endroits. Lorsque les Espagnols devinrent les maîtres du pays, ils s'empressèrent de réunir autour d'eux dans les haciendas les

[1] Jagor von Sievers, *Guatemala*.

Indiens du voisinage devenus leurs esclaves ; les prêtres aussi voulaient avoir les convertis à côté de l'église, et c'est ainsi que se fondèrent des villages ; mais dans les commencements il fut très difficile de les peupler : les Indiens s'enfuyaient pour reprendre leur vie libre dans les bois, quelquefois aussi pour préparer une attaque. Même de nos jours, il suffit d'une rumeur de danger politique ou autre pour que les villages soient désertés ; en mainte occasion, l'annonce d'un recensement prochain, présage d'un accroissement d'impôt, a dispersé des populations entières.

Dans le voisinage immédiat des ladinos, les Indiens ont fréquemment la physionomie triste et soucieuse, mais dans les districts où la population est restée presque pure, la gaieté primitive s'est maintenue en même temps que la cordialité et la parfaite politesse dans les relations. Le cérémonial des visites est réglé avec un soin extraordinaire ; l'étiquette est pratiquée sans aucune raideur. En se présentant à la porte de la cabane amie, le nouveau venu s'incline devant le « petit père » et s'excuse d'entrer ; il s'enquiert de la santé de tous, et le nom de Dieu, introduit de l'espagnol dans les langues indigènes, revient sans cesse dans les formules, en remerciement ou en prière ; quand l'Indien rencontre un vieillard, il le prie, en élevant la voix sur un mode aigu, de toucher sa tête du doigt, comme pour avoir communication d'un fluide sacré. Les réunions musicales sont très goûtées : le moindre prétexte, surtout la mort d'un petit enfant, dont « le ciel a fait un ange », justifie les fêtes, auxquelles tout le monde est gracieusement invité. Les Indiens, principalement les Maya de Petén, ont un goût très fin pour la musique : à cet égard, ils seraient supérieurs aux Espagnols. Les Itza chantent avec une parfaite justesse et varient leurs thèmes d'une manière originale ; d'après Morelet, leurs chants ont une « allure vive et brillante », bien différente de la mélodie plaintive des ladinos. Le même voyageur croyait à l'origine indigène de plusieurs instruments de musique ; telles la *chirimiya*, qui offre quelque ressemblance avec la clarinette, et la *marimba*, série de tubes verticaux en bois, formés de calebasses inégales, qui sont disposés comme les tuyaux d'une flûte de Pan, percés à l'extrémité inférieure et à demi fermés par une fine membrane : des planchettes en bois, placées au-dessus de l'orifice supérieur des tubes et de dimensions correspondantes à chacun d'eux, forment le clavier, que frappent les baguettes de l'exécutant en faisant rendre à l'instrument un son d'une singulière puissance, qui l'emporte de beaucoup, dit Morelet, « sur le maigre accent du piano ». Brasseur de Bourbourg et von Tempsky[1]

[1] Mitla, *A Narrative of incidents and adventures in Mexico, Guatemala and Salvador.*

croyaient aussi que la marimba est d'invention indienne. Mais on ne saurait douter de sa provenance africaine. Elle est connue dans les bassins du Niger et du Congo et jusque dans la Cafrerie : ce sont des nègres esclaves qui auraient enseigné aux Indiens l'art de fabriquer la marimba avec d'autres bois que ceux de la Guinée, mais suivant un modèle analogue[1]. Le nom même de l'instrument, d'origine bantou, se reproduit identiquement dans presque tous les dialectes indiens.

Catholiques beaucoup plus fervents que les ladinos, les Indiens n'en ont pas moins gardé l'ancien culte sous le nouveau. En maints endroits, des poupées, qui représentent les dieux des ancêtres, sont cachées sous les autels des églises, et les prosternements des fidèles se font devant les deux patrons à la fois; en s'agenouillant devant saint Michel, les Indiennes allument deux bougies, l'une pour le dragon, l'autre pour l'archange[2]. Un ancien dieu correspond à chaque personne de la religion chrétienne : en adorant Dieu le Père, les hommages des Indiens s'adressent au Soleil, qui est le dieu favorable par excellence; la Vierge Marie est pour eux la déesse Lune et les saints sont les Étoiles protectrices. Dans le calendrier nahuatl, encore conservé en certains districts, les vingt jours de chacun des dix-huit mois sont tous classés en jours bons, néfastes ou indifférents. La plupart des Indiens croient qu'il existe deux Dieux, dont l'un, le *Dios de la Montaña* ou « Dieu de la Forêt », s'occupe spécialement de la race indigène et ne connaît ni blanc ni ladino. On l'appelle souvent *Dueño del Palo* ou « Seigneur de l'Arbre », parce qu'il habite le tronc des ceibas, et c'est au pied du fût gigantesque, dans la clairière de la forêt, que l'on apporte les prémices des récoltes et du gibier, et que l'on fait fumer l'encens. On adore aussi la Terre, mais on la craint : elle représente le mauvais principe.

Dans chaque village, les indigènes sont groupés en *confradias* ou « confréries » évidemment constituées de la même manière que les anciens *calpulli* des Nahua, et chacune de ces confréries a son saint, que l'on fête avec éclat. Les capitans et capitanes recueillent l'argent nécessaire qui doit payer les costumes, les cierges, les décors, la musique; parfois aussi la communauté s'endette pour de longs mois; mais le saint en est d'autant plus honoré. Les danses mimées représentent des drames cosmogoniques ou historiques d'origine indienne, mais plus ou moins modifiés depuis l'arrivée des Espagnols par des légendes nouvelles. Ainsi, l'on danse le « bal des Maures », dont les principaux personnages sont Charlemagne

[1] Otto Stoll, ouvrage cité; — D. Charnay, *Les Anciennes villes du Nouveau Monde;* — Raymond Pilet, *Congrès des Américanistes,* 1890; — Deniker, *Notes manuscrites.*

[2] K. von Scherzer, *Natur- und Völkerleben im tropischen America.*

et Tamerlan, le « bal des Nègres », même le « bal de la Conquête ». Les acteurs, la figure cachée de masques en bois et revêtus de feuillages, d'herbes ou de costumes bizarres, s'exaltent jusqu'au délire dans ces fêtes patronales. Telle est la passion, la furie des bacchantes indigènes, qu'à leur vue on s'imagine facilement les cérémonies religieuses d'autrefois, quand les fidèles se précipitaient sur des corps sanglants pour en dévorer les chairs[1]. Encore du temps de Gage, au dix-septième siècle, des hommes, déguisés en bêtes féroces, poursuivaient les victimes et les déchiraient à belles dents.

Les chants et les prières des Indiens guatémaltèques ont partout conservé la trace de l'ancienne religion : c'est ainsi que les Quiché invoquent encore les « âmes saintes qui accompagnent l'aurore et les derniers rayons du jour ». A son baptême l'enfant quiché reçoit le nom d'un animal, qui devient son *nagual* ou « patron » pour la vie ; mais souvent ce nom de l'être protecteur reste caché, car si des ennemis lui faisaient du mal, son protégé en souffrirait en même temps[2]. Le terme de nagual ou nahuatl, pris tantôt dans une bonne part pour désigner le génie protecteur, tantôt dans une mauvaise part pour indiquer le *zahorin* ou sorcier, ne rappelle-t-il pas les temps de la civilisation nahuatl que la conquête essaya brutalement de détruire[3] ? On désigne d'une manière générale sous le nom de nahualisme l'ensemble des superstitions antérieures à l'introduction du culte catholique.

Le cœur plein des maux inoubliables de la servitude, et conscients de la force que leur donne le nombre, les Indiens ne se sont point encore fondus avec les ladinos, et les haines profondes de race à race ont eu maintes fois l'occasion de se révéler par des massacres pendant les luttes suscitées par les ambitieux du pouvoir. En 1838, lorsqu'une armée d'Indiens, commandée par un des leurs, l'ancien bouvier Rafael Carrera, pénétra victorieusement dans la capitale, on put craindre que ces vengeurs, « suscités par la Vierge Marie pour tuer les blancs, les étrangers et les hérétiques », ne missent leurs menaces à exécution ; mais dans leurs victoires mêmes ils devaient subir l'ascendant des ladinos plus civilisés, avec lesquels d'ailleurs les points de contact et de fusion se multiplient d'année en année. De même qu'on donne parfois le nom de « blancs » aux ladinos, qui sont tous d'origine métissée, de même on désigne comme des Indiens purs une foule de villageois qui ont aussi du

[1] Brasseur de Bourbourg ; Otto Stoll, ouvrages cités.
[2] Lucien Biart, *La Terre Chaude ;* — H. H. Bancroft, *Native Races.*
[3] A. Réville, *Les Religions au Mexique.*

sang non américain dans les veines. Sur les plantations, les croisements n'ont cessé de se faire entre la classe des maîtres et celle des serviteurs, et les esclaves noirs, que les dominicains avaient introduits pour cultiver leurs terres, ont ajouté à ce mélange des races. On peut dire qu'il n'y a plus de nègres au Guatemala, quoiqu'on reconnaisse leurs traits plus ou moins modifiés en des populations entières.

Ce qui sépare les « Indiens » et les ladinos n'est pas tant la différence de race que celle des positions sociales. Les ladinos sont ceux qui jouissent d'une instruction relative, et qui, bien apparentés, peuvent ambitionner des places et des fonctions politiques. Les Indiens n'ont d'autre carrière dans la vie que celle du travail, et ils travaillent en effet. D'ailleurs ils sont pour la plupart très laborieux, même quand leur labeur profite à d'autres. Agriculteurs en grande majorité, ils cultivent le sol avec intelligence et ne se refusent point à changer leurs procédés ou leurs cultures quand l'expérience a prononcé. Ils apprennent facilement tous les métiers ; dans les villes, ce sont les Indiens qui maçonnent et charpentent, eux qui fabriquent les meubles de toute espèce ; jadis d'une singulière habileté pour faire des ouvrages en plumes, ils ont gardé beaucoup d'adresse pour tous les travaux délicats, et sous le régime dominicain il s'était formé parmi eux, surtout à la Antigua, toute une école de sculpteurs sur bois, dont on voit encore çà et là les œuvres remarquables dans les églises : quelques-uns de ces artistes furent même envoyés en Europe[1]. Enfin, comme marchands au détail, les Indiens réussissent, à force de patience, de sobriété, d'énergie à supporter les plus grandes fatigues : il ne leur coûte rien de parcourir une centaine de kilomètres pour porter au delà des barranques ou des chaînes de montagnes un panier de fruits, des semences ou quelque produit de leur petite industrie. Chaque année, des Indiens organisés en *cuadrillas* ou « compagnies » et revêtus de leur *suyacal* ou manteau en feuilles de palmier, quittent les terres froides des Altos, pour aller s'engager dans les villes ou dans les plantations des terres plus basses et revenir chez eux quelques mois après, rapportant un petit pécule à leur famille. La probité des caravaniers est parfaite. Quand des bêtes de somme meurent ou s'estropient en route, la charge est déposée sur le bord du chemin et couverte de branchages : les convoyeurs ne manquent pas de la retrouver au retour.

Quoique méprisé par le ladino, l'Indien produit toute la richesse du Guatemala ; c'est aussi l'indigène qui, par ses qualités morales, dispose de

[1] Arthur Morelet, ouvrage cité.

l'avenir du pays. Il a gardé les vertus de la solidarité. Dans tous les villages où les indigènes sont restés leurs propres maîtres, ils cultivent, outre leurs jardins particuliers, une *milpa* communale, c'est-à-dire une terre appartenant à l'ensemble des habitants et mise en rapport par le travail successif de tous les ayants droit : chaque dimanche, un enfant parcourt les rues du village, convoque les résidents au son du tambour et désigne ceux qui travailleront pendant la semaine au profit de la commune. L'Indien noue des amitiés solides, il est reconnaissant et dévoué ; sa vie est moins agitée que celle du ladino, sa famille est plus unie : il n'est jamais parasite et nourrit ses fiers concitoyens qui succomberaient sans lui.

La population guatémaltèque s'est groupée principalement dans les terres froides et tempérées de la chaîne qui longe le littoral du Pacifique : la zone montagneuse est en même temps la zone peuplée, et toutes les villes de quelque importance se succèdent sur les hauteurs entre les plaines riveraines de l'Océan et les vallées supérieures de l'Usumacinta et du Motagua.

Près de la frontière mexicaine, la première ville du plateau est celle de San-Márcos, située en terre froide, sur une hauteur d'où l'on contemple un horizon très vaste, couvert de caféteries depuis quelques années. Dans une plaine voisine, se prolonge la ville indienne de San-Pedro Sacatepeques, dont les habitants ne parlent plus le mamé, l'ancienne langue du Guatemala occidental : ils ont été déclarés ladinos par un décret récent, ce qui a pour conséquence une plus grande autonomie dans l'administration de leurs intérêts. San-Márcos s'est beaucoup enrichie par la vente de son café, qui est d'une qualité fort appréciée ; mais la population du département est encore clairsemée et les villages y sont peu nombreux.

Le port naturel de San-Márcos et des plantations environnantes est l'estuaire d'Ocos, qui s'ouvre à 80 kilomètres vers le sud-ouest, à l'embouchure de l'Ocos, sur une lagune où se déverse aussi le rio Naranjo, grossi de plusieurs autres rivières. Les plaines qui bordent le littoral en cet endroit sont de vastes savanes souvent inondées, parsemées de lagunes permanentes et de forêts insulaires. En avril, les marchands et les planteurs du Soconusco mexicain et du Guatemala occidental s'y donnent rendez-vous pour une foire, où d'ordinaire se font des transactions considérables. Nombre des visiteurs du marché apportent filets et fusils pour se

livrer à la pêche et à la chasse, car les lagunes sont extrêmement poissonneuses et des myriades d'oiseaux volent sur les eaux et dans les bois. Après avoir jeté le filet, les Indiens se lancent eux-mêmes à l'eau, et marchent sur le fond pour chasser le poisson dans les chambres de l'épervier. Ils poursuivent aussi le crocodile, dont la chair est très estimée dans le pays, et quand ils ont blessé l'animal, ils ne craignent pas de se précipiter en pleine lagune, pour lui donner le coup de grâce avec leur coutelas[1]. L'estuaire d'Ocos fut longtemps considéré comme frontière entre le Mexique et le Guatemala ; depuis que la limite a été reportée plus loin, sur le Suchiate, Ocos, ouvert au commerce étranger, a pris quelque importance pour l'expédition des cafés[2]. A l'ouest, le poste de la frontière est le village d'Ayutla, lieu de pèlerinage très fréquenté par les Indiens du Soconusco.

A une cinquantaine de kilomètres au sud-est de San-Márcos, Quezaltenango, la deuxième capitale de la République et le chef-lieu des Altos, occupe, à 2346 mètres d'altitude, un espace très étendu, sur un plateau montueux, au sud duquel se dresse la cime encore fumante du cerro Quemado ou « mont Brûlé » ; la ville fut en 1838 la capitale d'un État qui comprenait les trois provinces orientales, Totonicapam, Quezaltenango, Sololá. Les maisons sont construites en blocs de lave dont les carrières s'ouvrent à la base du volcan ; assez irrégulièrement bâtie à cause des inégalités du sol, la ville est plus pittoresque et présente dans ses divers quartiers un aspect moins banal que la plupart des autres cités américaines. Les écoles primaires et secondaires sont nombreuses à Quezaltenango et l'instruction, même chez les Indiens Quiché, est générale : à cet égard, la cité des Altos est la première du Guatemala. La petite industrie y est représentée par des tisseurs de laine et de coton, par des teinturiers et des corroyeurs ; une spécialité des artisans quiché est la fabrication des manteaux brodés d'or, des chapeaux à plumes et des masques dont les Indiens se servent dans leurs bals, leurs processions et représentations théâtrales. Mais il est rare qu'on vende ces objets précieux ; d'ordinaire on les prête moyennant gros intérêts pour la durée de la fête ; les expéditions de costumes se font jusqu'aux villages les plus éloignés, sur les confins de la forêt vierge. Aux temps anciens, les ouvrages en plumes fabriqués dans la contrée étaient beaucoup plus somptueux qu'aujourd'hui, et l'on em-

[1] Otto Stoll, *Guatemala*.

[2] Mouvement commercial d'Ocos en 1888 :

66 navires, dont 62 à vapeur, jaugeant 80 160 tonnes.

ployait à ce travail les plumes d'oiseaux rares, tandis que de nos jours on se borne souvent à les imiter avec des plumes de dindon peintes. C'est probablement cette industrie des plumes qui a valu à la ville son nom mexicain de Quezaltenango, qui signifie « Lieu des Plumes Vertes », et non pas, comme on le répète souvent, « Lieu des Oiseaux quezal », espèce qui d'ailleurs ne vit pas dans les alentours. Le nom quiché de la ville est Xe-la-luh, c'est-à-dire « sous les-Dix » : d'après les chroni-

N° 80. — RÉGION DES ALTOS.



d'après Crisanto Medina et le texte — C. Perron

1 : 1 100 000

0 — 50 kil.

queurs espagnols, la cité fortifiée, que détruisirent les conquérants et qui se trouvait sur un emplacement voisin, aurait été divisée en dix quartiers ayant chacune son chef. Cette appellation s'est maintenue malgré la ruine de la ville première. Les sources chaudes jaillissent en abondance de la base du volcan de Quezaltenango : les plus fameuses et les plus fréquentées sont celles d'Almolonga, qui coulent dans un ravin profond, à la base du volcan de Zuñil.

La capitale des Altos est la résidence de la plupart des grands propriétaires dont les plantations recouvrent la Costa-Cuca, à mi-pente sur le versant du Pacifique; dans cette ville demeurent aussi les négociants et les

prêteurs, qui sont les véritables maîtres du sol. Ils préfèrent le séjour de ce lieu salubre à celui de Retalhuleu, qui est beaucoup plus rapprochée de la zone des grandes cultures, mais qui est un des endroits les plus malsains du Guatemala. Retalhuleu, c'est-à-dire le « Signal », est située à 415 mètres d'altitude seulement, c'est-à-dire en pleine « terre chaude », sous un climat dont la température moyenne est de 28 à 29 degrés centigrades : c'est un ancien marché probablement établi par les rois quiché pour se procurer en suffisance le cacao et le coton. La ville des ladinos et son faubourg indien Santa-Catarina se cachent dans la verdure des bananiers, des manguiers, des tamarins, mais de loin on ne voit que la forêt des hauts cocotiers balançant leurs éventails au-dessus de la masse touffue des autres arbres. Naguère la principale récolte de Retalhuleu était celle du cacao; maintenant la culture du cafier et des plantes alimentaires indispensables aux ouvriers des *fincas* a remplacé celle des cacaoyers, et le port de Champerico, qu'un chemin de fer fait communiquer avec Retalhuleu, n'expédie guère que des cafés. Lieu des plus fiévreux dans la saison des pluies, Champerico n'est habité que pendant les sécheresses, et surtout en avril et en novembre, à l'époque du chargement des navires, appartenant presque tous à des Américains du Nord : la moitié des chargeurs sont des immigrants mexicains[1]. Le port s'ouvre sur une lagune côtière exploitée en marais salants, comme toutes celles qui se prolongent au sud-est vers la bouche du Salamá, rivière qui descend des Altos par Totonicapam, Quezaltenango et Retalhuleu.

Totonicapam, bâtie à une vingtaine de kilomètres au nord-est de Quezaltenango et sur le même plateau, est plus froide encore : son altitude est de 2484 mètres, soit environ 140 mètres de plus que sa voisine et 200 mètres de plus que México. C'est une gracieuse ville, du moins vue à distance, du haut de la montagne qui la domine ou des collines environnantes : ses jardins verdoyants, cachant les maisons, ne révèlent que ses coupoles blanches. Le nom de la ville est aztèque, mais il est la traduction d'une ancienne appellation quiché, Xe-me'ken-ya, qui signifie « Près des Eaux-Chaudes » : en effet des sources thermales jaillissent dans le voisinage. La population de Totonicapam se compose principalement de Quiché, dont la langue la plus usuelle est encore celle de leurs aïeux, et qui, loin de se considérer comme les inférieurs des ladinos, constituent au contraire une sorte d'aristocratie. D'ailleurs, un grand nombre d'entre eux

[1] Mouvement du port de Champerico, en 1888 :

272 navires, dont 256 vapeurs et 16 voiliers, jaugeant ensemble 404 600 tonnes.

descendent des « caciques » de Tlaxcala, qui accompagnèrent Alvarado pendant la conquête, et qui, en échange de leurs services, furent gratifiés de privilèges nobiliaires, entre autres de l'exemption des impôts[1]; les meilleures constructions de la ville appartiennent à ces Tlaxcalans. Totonicapam est, comme la capitale voisine, une ville industrielle et l'on y fabrique des draps, des poteries, des meubles, des guitares, des marimbas et autres instruments de musique. Deux fois par semaine, la foule des campagnards indiens se presse sur la place du marché. Le village ladino de Sahcaja, à quelques kilomètres au sud-ouest, n'a plus grande importance aujourd'hui, mais il a un nom dans l'histoire, car ce fut le premier établissement fondé en 1524 par Alvarado, et son église, consacrée à la Vierge Victorieuse, devint un lieu de pèlerinage fameux. La plupart des habitants de Sahcaja émigrèrent ensuite à Quezaltenango. Entre les deux villes il faut traverser le ruisseau d'Olintepeque, appelé par les indigènes Xiquigil ou « Rivière du Sang » depuis qu'il roula le sang de milliers de Quiché massacrés par Alvarado dans la bataille décisive qui lui donna l'empire.

Une autre ville historique est celle de Santa-Cruz Quiché, ou simplement Quiché, qui porte encore le nom de la nation dont elle fut la capitale, mais qui n'a guère pour habitants que des ladinos. Elle est située (1887 mètres) à une quarantaine de kilomètres au nord-est de Totonicapam, dans une plaine de la terre tempérée où coule un des premiers affluents du rio Grande de Motagua. Mais autour de la plaine s'ouvrent de profondes barranques séparant les terrasses qui portaient les constructions d'Utatlan ou « Gerbiers de Maïs »[2], résidence des anciens rois quiché. Environnée de précipices, dont celui du sud a 400 mètres en profondeur, la terrasse de l'acropole est presque unie sur 400 à 500 mètres dans tous les sens et se rattache aux terres avoisinantes par un chemin vertigineux que défendaient des châteaux forts[3]. Le palais d'Utatlan, aussi vaste que celui de Montézuma, disent les chroniqueurs, aurait été assez grand pour contenir tout un peuple de femmes, de domestiques, de soldats; l'école renfermait plus de cinq mille enfants élevés aux frais du souverain, et lorsque celui-ci réunit ses troupes sur la place pour s'opposer à la marche des Espagnols, il y aurait passé en revue 72 000 combattants. La pyramide désignée sous le nom de *Sacrificatorio* présente encore un contour assez régulier et des restes de degrés. En dehors de l'acropole, sur les versants des collines,

[1] Domingo Juarros, ouvrage cité.
[2] Torquemada; Fuentes; Juarros; etc.
[3] César et Marcel Daly, *Congrès des Américanistes*, tenu à Paris en 1890.

sur les hauteurs environnantes et dans les plaines, les ruines des édifices couvrent une immense étendue, en grande partie reconquise par la culture : le maïs pousse entre les pierres. Les fouilles qu'on y a faites à diverses reprises ont révélé des statues, des bas-reliefs et de nombreux ornements. Au sud-est, sur le rebord du plateau, s'élève le bourg salubre de San-Tomas Chichicastenango, encore habité par les descendants de l'ancienne noblesse quiché : le dominicain Ximenez y a fait une trouvaille heureuse, le « livre des Mythes » ou *Popol-Vuh*.

A l'ouest de Quiché, les sources maîtresses du Motagua s'entremêlent avec celles de l'Usumacinta dans le département de Huehuetenango, l'un des moins populeux de la République. Huehuetenango (Gueguetenango) ou la « Cité des Anciens » a également remplacé une ville antique des Indiens, Zakuleu ou « Terre Blanche », que l'on dit avoir été la capitale des Mamé. La ville moderne est située dans les terres tempérées, produisant les fruits d'Europe et ceux des tropiques : la rivière qui arrose ses campagnes descend au nord-ouest pour aller se joindre au Grijalva. Dans le voisinage est le bourg prospère de Chiantla, dont le couvent était jadis un des plus somptueux du Nouveau Monde, grâce aux présents que la foule des pèlerins, moins nombreuse maintenant, y apportait chaque année. Des mines de plomb argentifère, jadis exploitées, contribuaient aussi à l'opulence des moines dominicains de ce district. D'autres richesses minérales étaient utilisées, celles des sources salines d'Ixtatan, qui jaillissent non loin de la frontière mexicaine : elles fournissaient un sel très fin, que les indigènes portaient à Quezaltenango.

Sur le haut rio Chixoy, qui est le cours supérieur de l'Usumacinta, il n'existe qu'une ville, Sacapulas, peuplée d'Indiens Quiché, bâtie à 1166 mètres sur un mamelon de la rive droite du fleuve, à une petite distance en aval de la jonction du rio Negro et du rio Blanco. Immédiatement au-dessous de la ville, de nombreuses sources thermales s'épanchent directement du granit, présentant une température qui varie, suivant les sources, de 40 à 70 degrés centigrades. L'eau en est à la fois salée et amère, rappelant celle de la mer par le goût, ce qui est dû à la présence simultanée du chlorure de sodium et du sulfate de magnésie. D'autres sources, coulant plus à l'est, sont moins fortement salines; cependant les indigènes en ont fait choix pour la fabrication du sel. Ils ont creusé dans le sable de la plaine de petits compartiments dans lesquels ils amènent l'eau en minces couches qui s'évaporent sous les rayons du soleil[1] : c'est

[1] Ch. Brasseur de Bourbourg, *Histoire des nations civilisées du Mexique*, tome II.

en petit le même procédé que celui des sauniers sur les côtes méditerranéennes et atlantiques. La principale saline de la contrée est maintenant celle de la Magdalena, établie à une quinzaine de kilomètres au nord-ouest de Sacapulas, de l'autre côté de hauteurs escarpées : deux puissantes sources, dont l'une donne 120 litres à la seconde et contient 4 pour 100 de sel pur, s'y élancent de la base d'une montagne, complètement déboisée depuis la construction de l'usine; chaque jour on en extrait trois tonnes de sel. Les Indiens avaient été de tout temps les propriétaires indivis de ces sources, mais le concessionnaire a chassé de la plaine tous les indigènes autres que ses ouvriers, en brisant leurs jarres à coups de fusil[1]. Des tombelles qui se pressent dans les environs prouvent que la contrée était populeuse autrefois; elle est de nos jours presque abandonnée, quoique Sacapulas soit toujours un lieu de passage important pour les marchands qui vont en caravanes des Altos dans le Vera-Paz. Au nord de la Magdalena, il n'existe, dans la sierra de Nebaj, que trois villages d'Indiens à demi soumis, constituant la peuplade maya des Ixil, distincte par la langue des autres Guatémaltèques. Le village de San-Miguel Uspantan, situé plus à l'est, dans une vallée tributaire du Chixoy, formait aussi une enclave glossologique, dont la langue ne diffère d'ailleurs que peu du quiché.

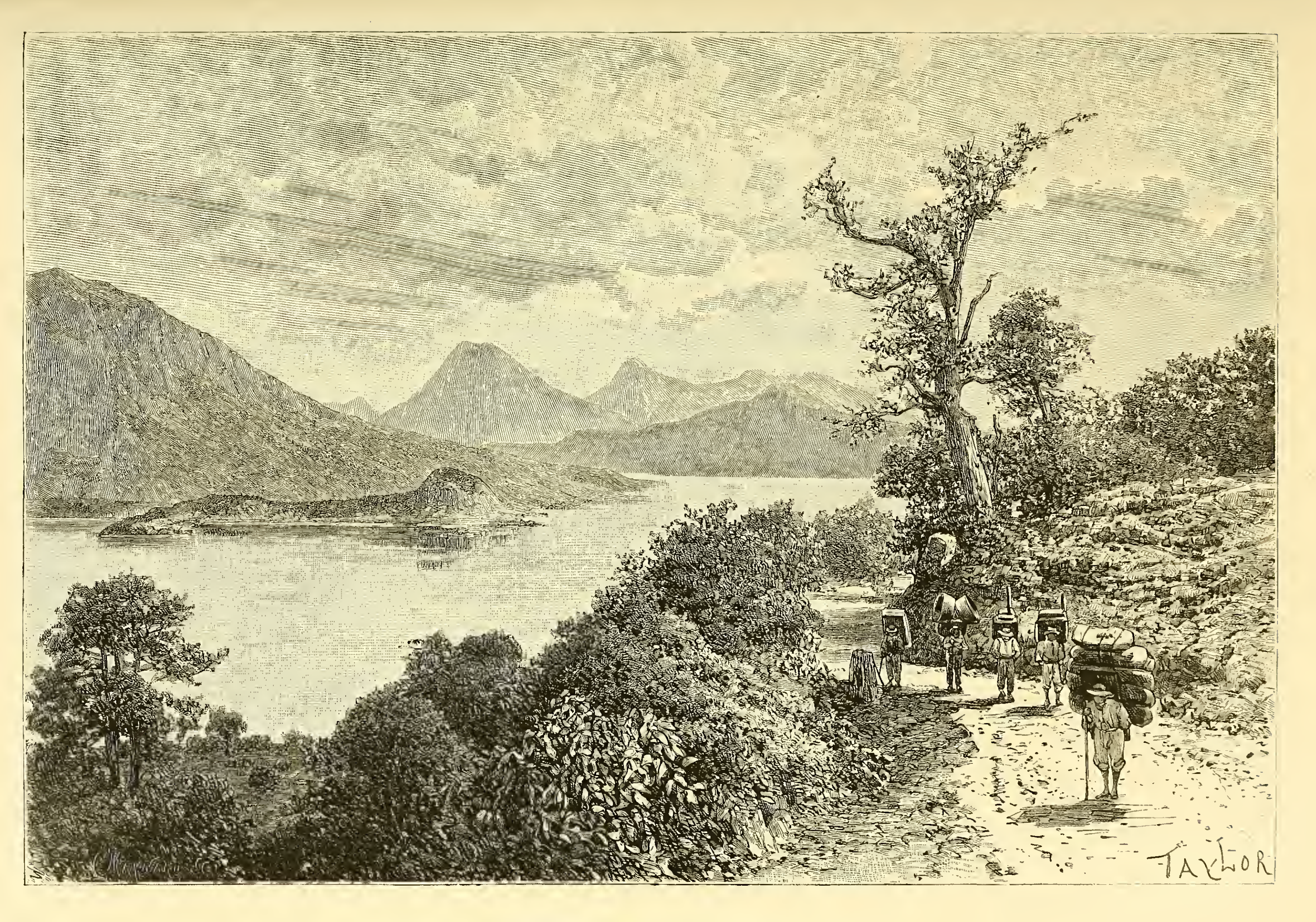
Salamá, le chef-lieu du département de Baja Vera-Paz, est également située dans le bassin du haut Usumacinta, sur un affluent oriental du Chixoy, à 871 mètres au-dessus de la mer : la ville est donc en pleine zone de cultures tropicales. Le bourg de San-Gerónimo, ancien établissement des Dominicains qui se trouve à quelques kilomètres à l'est, est devenu le centre d'une des plus importantes plantations de cannes à sucre et, malgré la difficulté des communications, ses produits sont exportés au loin. Des vignobles, récemment plantés aux alentours de Salamá, ont réussi. Cette région du Vera-Paz, qui fut le « pays de la Guerre » pendant plusieurs années après l'arrivée des Espagnols dans la contrée, a de nombreuses ruines. Des villes jadis puissantes ne sont plus que des amas de décombres enfouis sous la végétation. Au-dessus de San-Gerónimo, le Pueblo Viejo ou « Vieux Bourg » est la ville antique de Xubabal. Le village de Rabinal est situé plus à l'ouest, sur une rivière affluente du Chixoy, entre les plantations de bananiers, d'orangers, de cannes à sucre, qui recouvrent d'anciennes buttes funéraires[2]; au nord se voient les restes d'une forteresse,

[1] Otto Stoll, ouvrage cité.
[2] Ch. Brasseur de Bourbourg, *Le Mexique et l'Amérique Centrale.*

et à une dizaine de kilomètres au nord-ouest les débris de Nim-Pokom ou « Grande Tuffière », qui fut une capitale des Pokoman et que la légende dit avoir eu cent mille habitants, se profilent au sommet d'une colline sur un espace considérable. Le pokoman ou parler de Nim-Pokom[1] n'est plus la langue du pays : il a été refoulé vers l'est par le quiché, l'idiome des populations qui, avant l'arrivée des Espagnols, avaient graduellement conquis la prépondérance politique. Sur presque toutes les hauteurs du pays de Rabinal se dressent d'anciens châteaux forts, envahis maintenant par les herbes folles, et vis-à-vis du confluent des rivières Rabinal et Chixoy, dans la vallée du Pakalah, s'étagent les plus belles ruines de la Vera-Paz, les temples, les palais et les forts de Cahuinal. C'est à Rabinal que Brasseur de Bourbourg a trouvé le drame quiché de *Zahohtun*, qui est un des restes les plus précieux de la littérature guatémaltèque. Le gros bourg de Santa-Catarina Istlávacan ou « Pied-de-Femme », situé dans la partie orientale des Altos, a également fourni au voyageur Scherzer de curieuses légendes, des prières et des chants antiques.

Quoique très élevées encore, les villes qui se succèdent sur les plateaux et les montagnes, à l'est de Quezaltenango et de Totonicapam, ne sont pas considérées comme appartenant à la région des Altos ou des « Hauts ». Sololá, qui a donné son nom à l'un des départements de la République, est située à 2146 mètres, sur une terrasse de débris porphyriques recouverte d'argiles jaunâtres et coupée à pic du côté du lac d'Atitlan par une falaise d'une hauteur verticale de près de 600 mètres; à droite, à gauche, deux ravins profonds font du socle de Sololá un superbe promontoire rattaché seulement du côté septentrional au reste du plateau. En avançant au delà des dernières maisons de Sololá, on arrive au bord de ces murailles composées de rochers et de blocs empilés, que retient un ciment argileux sans consistance apparente : il semble que l'immense ruine va s'écrouler dans le lac bleu, limité de tous côtés, au nord par de brusques falaises, au sud par les pentes douces et verdoyantes remontant en une succession de courbes gracieuses vers le cône de l'Atitlan. Un sentier, taillé en contours anguleux dans les tufs et les rochers de l'escarpement, descend de Sololá au bord du lac et au village riverain de Panajachel, d'après lequel le bassin lacustre est quelquefois désigné; un ruisseau, sortant d'une étroite fissure ouverte dans le plateau, vient s'y déverser dans le lac Atitlan[2].

[1] Brasseur de Bourbourg, ouvrage cité.
[2] A. Dollfus et E. de Mont-Serrat, ouvrage cité.

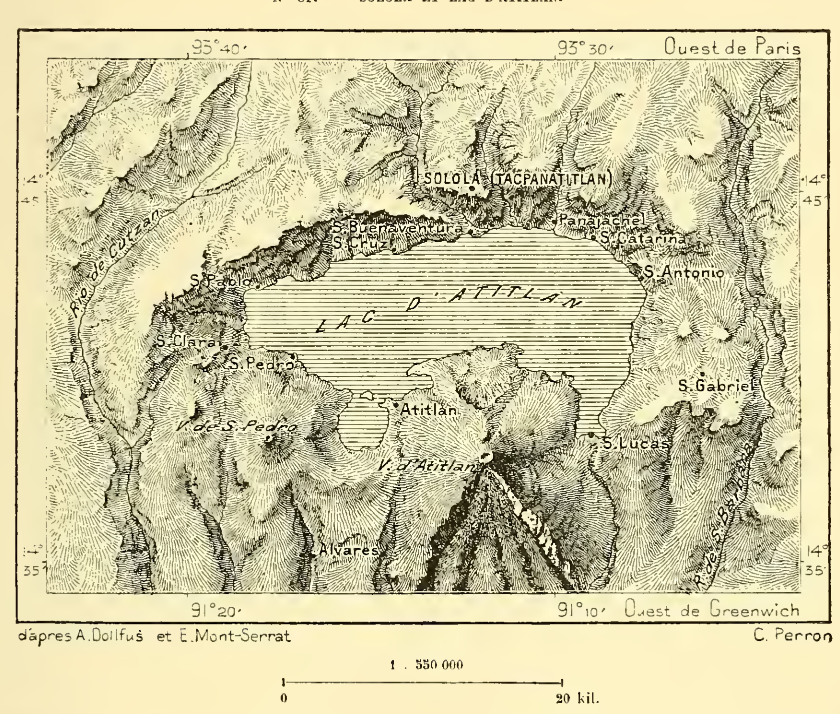


VUE PRISE SUR LE LAC ATITLAN.

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. Doriot.

Sololá, ancienne capitale des Cakchiquel et habitée encore par leurs descendants, Indiens industrieux et fiers, porte aussi le nom de Tecpan-Atitlan ou « Palais communal d'Atitlan », par opposition à l'Atitlan des ladinos qui se trouve en face, sur la rive méridionale du lac, et qui fut également chef-lieu d'un royaume, celui des Tzutujil; ses habitants parlent encore la langue « métropolitaine ». Un seuil facile, passant entre les deux volcans d'Atitlan et de San-Pedro, descend aux riches plantations de la Costa-Grande, qui recouvrent les pentes inférieures des montagnes; mais l'escale

N° 81. — SOLOLÁ ET LAC D'ATITLAN.



d'après A. Dollfus et E. Mont-Serrat — C. Perron

1 : 550 000

0 — 20 kil.

de Tecojate, l'endroit du littoral le plus rapproché, est trop périlleuse pour que les denrées prennent cette voie d'exportation; elles sont d'ordinaire expédiées par Champerico. Une route en partie carossable fait communiquer les bords du lac Atitlan avec Retalhuleu par Mazatenango : les deux villes ont même aspect, même climat, mêmes cultures; le café de Mazatenango est un des plus appréciés sur les marchés d'Europe.

Sur les plateaux élevés qui séparent le versant du lac Atitlan et celui du rio Motagua se voient les restes d'une des nombreuses villes qui portèrent le nom de Quauhtemalan ou Guatemala, devenu depuis celui de la contrée tout entière. Cette ville, qui fut la capitale des Cakchiquel et que ceux-ci appelaient Iximché, occupait un espace de « trois lieues » en circon-

férence, sur une terrasse que des précipices environnaient de toutes parts et à laquelle on ne pouvait accéder, dit la chronique, que par une seule entrée, dont les deux portes étaient fermées chacune par une seule pierre d'obsidienne. Le conquérant Alvarado en fit sa résidence en 1524 et lui donna le nom de Santiago. Outre l'acropole dont on voit encore les ruines, infestées de serpents, il existait aussi, au fond d'une gorge, un temple ancien où les augures et les juges allaient consulter une pierre noire et diaphane pour y lire les jugements ou les oracles de la divinité : Stephens et Catherwood virent une plaque d'ardoise qu'on leur montra comme la pierre vénérée. Une deuxième Guatemala s'élève sur un fragment de plateau voisin de celui d'Iximché : c'est Tecpan-Guatemala ou le « Palais communal de Guatemala ». A une trentaine de kilomètres à l'est, sur une terrasse qui domine au sud la vallée du Motagua, se voient d'autres ruines fameuses, celles de Mixco, que les guerriers pokoman défendirent avec vaillance contre les Espagnols ; après la prise de la ville, ils furent déportés en masse, avec femmes et enfants, dans une Mixco moderne, fondée près de la capitale Guatemala[1].

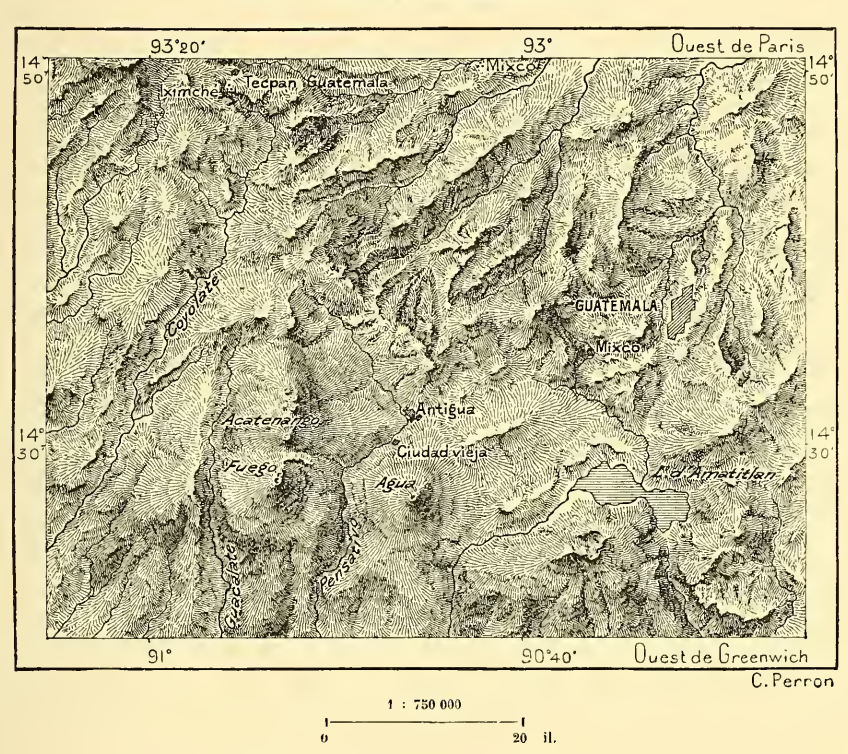
Chimaltenango, la « Ville des Boucliers », ainsi nommée sans doute parce que ses habitants fabriquaient autrefois ces armes de défense, est maintenant le chef-lieu du département de son nom, qui correspond à peu près à l'ancien pays des Cakchiquel. Elle est située à 1800 mètres environ, précisément sur la ligne de division des eaux entre l'Atlantique et le Pacifique, non loin de l'extrémité septentrionale de la chaîne des volcans que termine au sud le pic de Fuego ; par son commerce elle se trouve déjà dans la zone d'attraction du chemin de fer qui descend de Guatemala à Escuintla et à San-José. C'est entre Chimaltenango et Guatemala, mais plus près de cette dernière, que se trouve actuellement la ville indienne de Mixco, c'est-à-dire « Dans les Nuages », où furent transférés les captifs de l'ancienne cité du même nom. Les Pokoman de Mixco vivent surtout du produit de leurs jardins, qu'ils vont tous les jours vendre à Guatemala, franchissant deux fois l'espace de 14 kilomètres et la profonde vallée qui sépare les deux villes. Les ladinos de Mixco sont presque tous loueurs de chevaux et de mulets pour le transport des denrées.

La première Guatemala de fondation espagnole, qui succéda aux deux autres Guatemala d'origine cakchiquel, est celle que l'on appelle maintenant Ciudad Vieja ou « Cité Vieille ». Alvarado la fonda en 1527, dans la gracieuse vallée d'Almolonga ou « Montagne aux Sources », sur les bords

[1] Brasseur de Bourbourg, *Mexique et Amérique Centrale.*

du rio Pensativo, affluent du Pacifique par le Guacalate : la plaine fut jadis un lac. Il eût été difficile de trouver un site plus charmant, au climat plus égal et plus doux, au sol plus fécond et mieux arrosé, aux paysages plus grandioses, que celui de l'avenue ouverte entre les volcans du Fuego et de l'Agua. Pourtant la cité ne dura que dix-sept années. En 1541, après de longues pluies, la paroi du lac suprême suspendu au-dessus de la ville dans le cratère de l'Agua céda tout à coup ; presque tous les habitants, parmi lesquels la femme d'Alvarado, Doña Beatriz *Sin-Ventura* ou

N° 82. — EMPLACEMENTS SUCCESSIFS DE GUATEMALA.



« Pas-de-Chance », furent noyés ou écrasés sous les ruines. Il ne resta qu'un arbre superbe, sous la voûte duquel s'étaient assemblés les Espagnols avant la construction de la ville. Quelques maisonnettes au milieu des plantations, c'est tout le village moderne.

Pour éviter un semblable désastre, qui du reste n'aurait pu se reproduire de la même manière, on décida de reporter la ville plus au nord, et en 1542 Alvarado présida de nouveau à la fondation d'une capitale, Santiago de los Caballeros, la Nueva ou « Neuve », désignée maintenant sous le nom de la Antigua ou l' « Ancienne », par comparaison avec la nouvelle Guatemala. La cité prospéra, car en peu d'années elle était deve-

nue la plus populeuse de l'Amérique Centrale, malgré les tempêtes, inondations, tremblements de terre et maladies qui se succédèrent. Ses habitants, disait Gage, demeurent entre « deux montagnes qui tiennent en suspens leur ruine : le volcan de Agua les menace du déluge et Fuego leur présente une des bouches de l'Enfer ». Plusieurs fois, les gens de Santiago avaient fait leurs préparatifs de fuite, puis, le danger passé, s'étaient bornés à réparer leurs demeures, lorsque en 1773 de terribles secousses du sol renversèrent presque tous les édifices. Il fut enfin décidé qu'on choisirait un troisième emplacement pour la capitale, et l'on désigna le petit hameau de la Ermita, sur le haut plateau de las Vacas, à une quarantaine de kilomètres au nord-est, comme le lieu le plus favorable pour la construction de la cité. Le peuplement de ce plateau commença aussitôt après le désastre de la Antigua, mais la translation officielle ne se fit qu'en 1779. La première maison de Guatemala, la hacienda de la Virgen, existe encore, signalée aux étrangers comme un monument historique. Cependant la Antigua ne fut jamais complètement abandonnée; maintenant elle est, par le nombre des habitants, la cinquième ville de la République, sa population continue d'augmenter, ses eaux thermales attirent les malades, les habitants de Guatemala y vont en villégiature, et nombre d'édifices renversés ont été reconstruits. Ceux qui furent les plus somptueux, cathédrale, couvent de Saint-François, palais des gouverneurs, sont d'admirables ruines, rendues plus belles encore par les arbres qui croissent dans les lézardes, enroulant leurs racines autour des sculptures. Les Indiens de la Antigua vont recueillir la neige qui se dépose en hiver dans les hautes crevasses du volcan de Agua et la vendent dans la capitale.

Celle-ci, la troisième Guatemala, la plus populeuse cité de l'Amérique Centrale, est située sur un terrain légèrement en pente, dans la dépression d'un plateau de 1500 mètres en altitude moyenne, formant le dos de partage entre les versants des deux mers. Une petite butte de porphyre, le cerro del Cármen, où se trouve l'ermitage ancien qui vaut à la ville le nom d'Ermita, encore employé par les Cakchiquel, domine Guatemala, et de cet observatoire on a sous les yeux l'ensemble des quartiers, qui s'étendent sur un espace très considérable. Le paysage est triste, à cause du manque d'arbres sur le faîte broussailleux « des Vaches », livré depuis trois siècles et demi au pâturage, mais l'immense panorama, limité au sud par les deux grands cônes volcaniques, offre un caractère grandiose; il n'est pas de capitale qui occupe d'une manière plus évidente une position centrale et dominatrice sur les régions qui s'abaissent au loin. A l'intérieur, Guatemala, construite avec la régularité parfaite d'une cité modèle, pré-

sente un aspect monotone. D'après les règlements primitifs, inspirés par le souvenir des catastrophes de la Antigua, il était interdit aux architectes de bâtir des maisons dépassant 20 pieds ou 6 mètres en hauteur : cette loi n'est plus observée et les églises ont, comme ailleurs, leurs dômes et leurs clochers; cependant la plupart des constructions sont très basses, et par suite ont dû gagner en surface ce qu'elles n'ont pas en hauteur : aussi la population est-elle clairsemée; elle ne se presse que dans les faubourgs, où chaque étroite cabane est habitée par une famille d'Indiens. Vers le milieu du siècle, lorsque Guatemala était deux fois moins peuplée qu'aujourd'hui, des voyageurs ont pu la comparer à une « nécropole ». On disait aussi d'elle que c'était « un vaste couvent dont les maisons étaient autant de cellules ». Les femmes sont beaucoup plus nombreuses que les hommes à Guatemala, à cause de la multitude des filles de service qui accourent des campagnes.

Jadis tous les grands édifices de Guatemala étaient des couvents. Celui des Jésuites a été transformé en institut national et c'est là que se trouve l'observatoire; la ville possède aussi une école polytechnique, une école normale, plusieurs autres établissements universitaires, des sociétés savantes, un musée, des bibliothèques. L'industrie n'a d'importance que pour la consommation locale, et les vivres sont apportés en grande partie des villages environnants et des plantations du versant océanique. L'eau lui vient aussi de loin par les deux aqueducs de Mixco et de Pinula, qu'il est nécessaire de reconstruire, car ils sont partiellement obstrués. Les fontaines les plus rapprochées jaillissent au nord de la ville dans une barranque profonde, dont l'eau descend vers un affluent du Motagua : sur le plateau même, dont l'assise superficielle consiste en cendres volcaniques ayant en certains endroits jusqu'à deux cents mètres d'épaisseur, les eaux de pluie disparaissent pour sourdre beaucoup plus bas, en des vallons éloignés; mais peut-être est-ce à l'absence d'eaux stagnantes que Guatemala doit d'être complètement à l'abri des épidémies de typhus[1]. Cependant la ville n'est pas très saine, et les tourbillons de poussière que le vent soulève des terres pulvérulentes y rendent toutes les maladies des voies respiratoires fort dangereuses. Aussi la plupart des gens de la classe aisée quittent-ils la capitale pendant la saison des sécheresses pour aller, en quelque lieu de villégiature agréable, passer une *temporada* à l'ombre des grands arbres; la mode favorise surtout les villes et villages du sud, aux alentours de la Antigua. Le village pokoman de Chinautla, situé au nord de

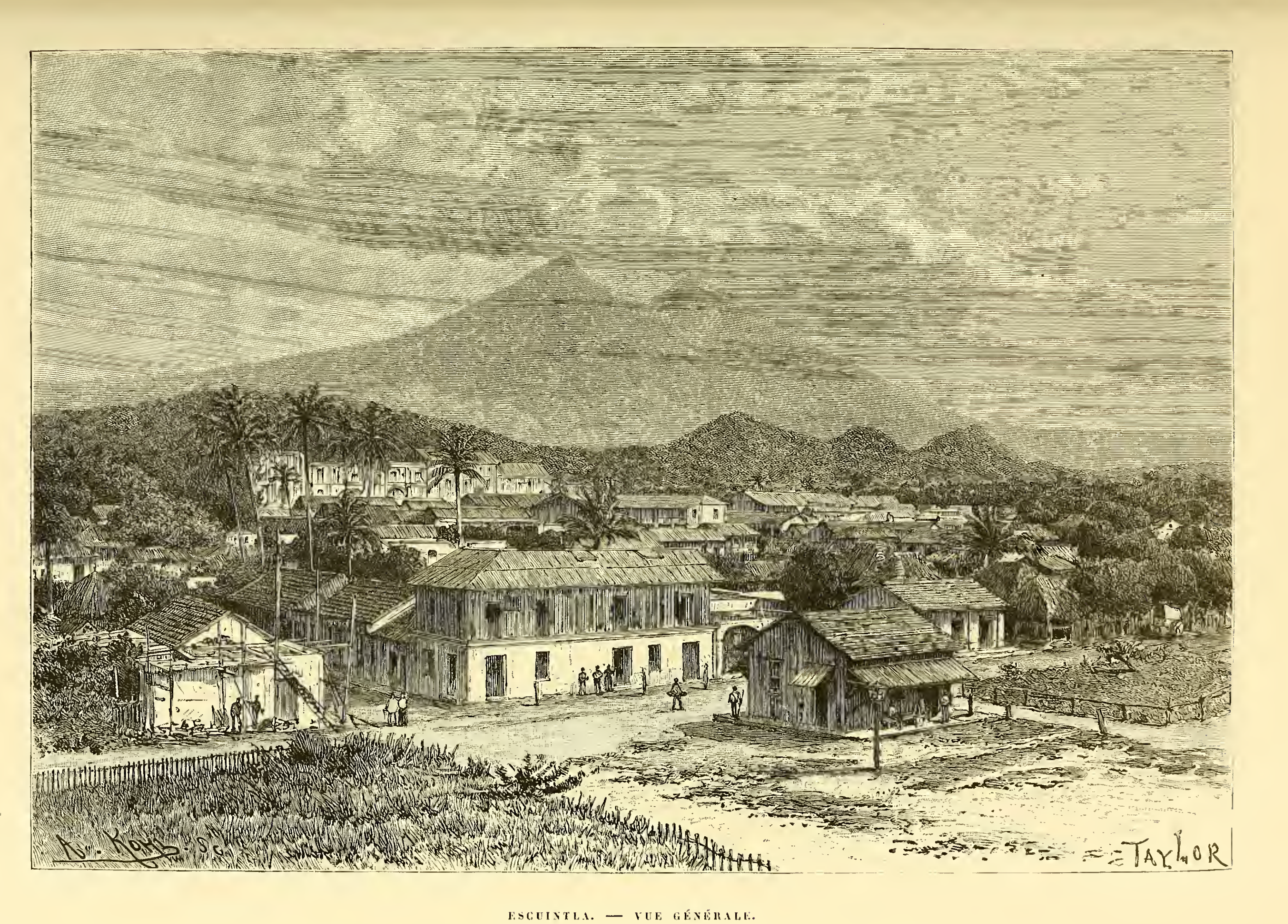
[1] Otto Stoll, ouvrage cité.

Guatemala, sous de magnifiques ombrages et à l'issue d'une ravine escarpée qui descend au Motagua, entre deux talus de sables volcaniques, est aussi très fréquenté depuis quelques années. Les poteries de Chinautla sont réputées comme les plus solides et les plus élégantes du Guatemala; l'industrie spéciale des gens de Pinula est la fabrication des chapeaux en fibres de la *palma real*; Palin, la ville où se bifurque l'embranchement de la Antigua, fournit de ses meilleurs ananas le marché de la capitale. Au sud, Guarda-Viejo, faubourg avancé qui se rattache à Guatemala par une voie ferrée, est le carrefour des routes se dirigeant vers le Pacifique : des buttes funéraires parsèment cette partie du plateau.

Le chemin de fer qui descend de Guatemala s'écarte de la vallée de la Antigua pour se diriger au sud vers le lac d'Amatitlan, qu'il contourne à l'ouest. La ville d'Amatitlan, située sur la rivière Michatoya, à l'endroit où elle s'échappe du bassin lacustre, fut jadis une grande hacienda de moines dominicains, dont les propriétés divisées sont devenues un immense jardin. Un ceiba superbe étend son branchage au-dessus de la place du marché. A l'époque où la cochenille se vendait à un prix très élevé, Amatitlan était le centre de la culture du nopal et sa population s'accroissait rapidement; 15000 habitants s'y pressaient en 1865. La ruine des anciens procédés de teinture a été fatale à ce district : on a remplacé, il est vrai, le nopal par le cafier, mais les terres argileuses d'Amatitlan ne conviennent pas aussi bien à cet arbuste que ceux des autres districts agricoles des terres tempérées. Les esclaves noirs étaient nombreux dans les plantations des dominicains : on s'en aperçoit à la vue des indigènes, très remarquables par leur vigueur musculaire. Les eaux et les alluvions du lac recouvrent des vases et autres objets archéologiques d'un précieux travail, restes de l'industrie des Pokoman[1].

Escuintla, l'ancienne Itzcuintlan des Nahua, est la principale station entre Amatitlan et la mer : avant la conquête espagnole, ce fut une capitale de la nation des Pipil. Située à 442 mètres seulement au-dessus du niveau de la mer, elle est déjà dans la « terre chaude » et la végétation, qui croît dans le sol volcanique bien arrosé que domine le cône de Agua, est admirable de puissance. Avant la construction du chemin de fer, les riches habitants de Guatemala descendaient pour la plupart à Escuintla pendant les mois d'hiver, de décembre en février, pour y jouir d'une température plus douce que celle des plateaux : chaque famille avait sa maisonnette où elle passait la *temporada*, sous les ombrages, au bord des ruisseaux fleuris.

[1] Otto Stoll, *Guatemala*.



ESCUINTLA. — VUE GÉNÉRALE.

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Mais les fièvres qui éclatent parfois à Escuintla sous une forme pernicieuse ont diminué la vogue de cette ville charmante comme lieu de villégiature. Dans la même zone de climat et de végétation, à une quarantaine de kilomètres plus à l'ouest se trouve le gros bourg de Santa-Lucia Cozumalhuapa, devenu célèbre dans le monde des archéologues par la découverte de statues et de curieux bas-reliefs représentant le « roi des vau-

N° 85. — RÉGION PEUPLÉE DU GUATEMALA.



D'après Crisanto Medina et le texte. C. Perron.

1 : 3 500 000

0 100 kil.

tours » ou *sarcoramphus papa*, et montrant dans les artistes nahua du pays au moins les égaux des sculpteurs aztèques et maya.

La station terminale du chemin de fer, San-José, n'est, comme les autres ports de la plage guatémaltèque sur le Pacifique, qu'une escale d'embarquement battue par la houle du large; un môle en fer portant la voie ferrée et des grues pour le chargement et le déchargement des barques, s'avance à 300 mètres en pleine mer vers les navires qui mouillent à un kilomètre au large[1]. La rade est signalée de loin par les deux superbes amers

[1] Mouvement maritime de San-José, à l'entrée et à la sortie, en 1888 :

314 bateaux à vapeur et 30 voiliers, jaugeant ensemble 490 390 tonnes.

des volcans de Agua et de Fuego, et de près par une brèche dans la forêt continue de palétuviers qui borde le littoral, dominée çà et là par la hampe d'un palmier. Le village même n'est qu'un pauvre amas de chaumières; depuis 1860, il a remplacé comme marine de Guatemala un autre groupe de cabanes, Istapa, situé à une quinzaine de kilomètres à l'est, près des bouches changeantes du Michatoya et sur une plage toujours battue d'un formidable ressac. Maintenant abandonnée, surtout à cause des fièvres dangereuses qui y régnaient, cette plage déserte eut son rôle historique dans l'histoire du Nouveau Monde : là furent équipées des flottes castillanes et débarquèrent des armées.

Le département qui à l'est confine à ceux d'Amatitlan et d'Escuintla est celui de Santa-Rosa. Il n'a point de grande ville, mais seulement un bourg commerçant, Cuajiniquilapa, situé sur la route du Salvador et dominant à l'ouest la vallée profonde où coule le rio de los Esclavos, ainsi nommé des Sinca ou « Esclaves » de ses bords; sur le large courant passe un pont de onze arcades, construit au dix-septième siècle par les Espagnols, et considéré comme le plus beau monument de l'Amérique Centrale. A l'extrémité sud-orientale du Guatemala, le département de Jutiapa, avec le chef-lieu du même nom, est situé au milieu de vastes pâturages : c'est un centre agricole qui gagne annuellement en importance par ses foires, ses ventes de bétail, d'indigo et autres denrées à la république voisine.

Quelques autres bourgs ont pris un certain aspect de villes dans les régions du Guatemala oriental qui appartiennent au bassin du Motagua. Tel est Jalapa, situé à 1700 mètres d'altitude dans un cirque de montagnes d'une grande fertilité. La ville d'Esquipulas, qui se trouve également sur un affluent du Motagua, mais près d'un seuil d'où l'on descend aux sources du rio salvadorien Lempa, est pendant presque toute l'année un lieu presque désert; deux milliers d'Indiens vivent çà et là dans ses cases, mais le 15 janvier, jour de la fête de Nuestro-Señor de Esquipulas, une foule énorme se presse dans les rues et sur les places, couvertes de cabanes temporaires. Les malades et les affligés se prosternent devant une effigie noire qui représente le Christ et lui offrent des ex-voto en argent, en plumes, en bois sculpté, en paille. La fête religieuse est en même temps une foire, et jusqu'au milieu du siècle, avant la construction du chemin de fer de Panamá, les marchands pèlerins accouraient du Guatemala, du Salvador, même du Mexique : on a vu parfois, dit Juarros, quatre-vingt mille personnes se réunir dans la plaine d'Esquipulas. Près de la ville se dresse une église somptueuse, l'une des plus magnifiques de l'Amérique

Centrale[1]. Au sud d'Esquipulas, dans une vallée voisine, on exploite les plus riches mines argentifères de la République, celles d'Alotepeque.

Le torrent qui descend d'Esquipulas vers le Motagua a pour villes riveraines Chiquimula et Zacapa, l'une et l'autre chefs-lieux de départements de même nom et destinées à prendre une importance considérable avec le peuplement de la contrée : un des tracés du chemin de fer de Guatemala à Puerto-Barrios sur l'Atlantique, traverse ces deux villes. A peu près à moitié chemin, la rivière de Copan s'unit à celle d'Esquipulas, après avoir arrosé les campagnes de Comotán et de Jocotán, jadis cultivées en nopals à cochenilles et en indigotiers, et maintenant très productives en tabac. Des sources d'eau sulfureuse emplissent un petit lac au sud de Jocotán.

A une dizaine de kilomètres en aval de Zacapa et de ses plantations de tabac, les eaux de la vallée tombent dans le Motagua, qui devient navigable pour les bateaux à vapeur à une petite distance en aval, soit à Gualan dans la période des crues, soit à Barbasco, dans la saison des sécheresses. Au nord-est de cette dernière bourgade, dans les forêts de la sierra del Mico, des pyramides nombreuses et de très belles ruines, surtout des monolithes sculptés, couverts de hiéroglyphes et représentant des figures humaines, des tortues, des armadillos et autres animaux, indiquent l'emplacement d'une cité indienne dont le nom même a disparu : on leur donne actuellement l'appellation de Quiriguá, d'après un village situé à 8 kilomètres de distance[2]. En 1839, lorsque Stephens et Catherwood commencèrent leur voyage d'exploration archéologique dans l'Amérique Centrale, on ignorait jusqu'à l'existence de ces ruines, et les voyageurs passèrent à quelques kilomètres de distance sans les voir : on ne connaissait alors dans la contrée d'autre ville indienne abandonnée que celle de Copan, située immédiatement en dehors de la frontière guatémaltèque, vers l'origine de la vallée de Comotán. D'après Stoll, les ruines de Quiriguá frappent surtout le spectateur par leur état remarquable de conservation, bien qu'elles ne consistent pas en matériaux d'une dureté particulière et qu'elles soient exposées à un climat des plus destructeurs, à la fois très humide et très chaud; bien plus, les inondations du Motagua atteignent parfois le champ des ruines et le courant en ravine le sol. Il serait donc impossible, pense-t-il, que ces monuments fussent d'un âge très éloigné de nous, et peut-être même étaient-ils en parfait état lors de

[1] Bernouilli; Stoll; Stephens; Laferrière, etc.
[2] A. P. Maudslay, *Proceedings of the R. Geographical Society*, Sept. 1886.

l'arrivée des Espagnols dans le pays. Les chasseurs d'esclaves qui dévastèrent la contrée afin de recruter des travailleurs pour les plantations de Cuba et de Saint-Domingue n'auraient-ils pas été les destructeurs de ces villes indiennes[1]? Maudslay croit au contraire que ces édifices étaient déjà ruinés lors du voyage de Cortès. Cherchant de tous les côtés des vivres pour ne pas mourir de faim, le conquérant en aurait certainement demandé à Quiriguá, si cette ville considérable avait existé à cette époque. Les ruines de Chapulco, que l'on dit se trouver au sud de la vallée du Motagua, en face de Quiriguá, n'ont pas encore été explorées. Des routes pavées, des tombelles se voient çà et là dans les forêts.

Actuellement la route de Guatemala à l'Atlantique abandonne la vallée du Motagua à Barbasco et franchit la chaîne du Mico à une petite distance à l'est de Quiriguá pour descendre à Izabal, bourgade insalubre située sur la rive méridionale du Golfo Dulce. Sous le régime espagnol, ce port, qui a l'immense avantage de se trouver à une centaine de kilomètres dans l'intérieur des terres, mais qui ne reçoit point de navires d'un fort tirant d'eau, ne pouvait faire aucun commerce à cause de l'insécurité des mers voisines, parcourues de pirates. Après la proclamation de l'indépendance, il monopolisa presque entièrement le trafic extérieur du Guatemala, d'ailleurs bien faible ; puis la découverte de l'or californien et l'établissement de services côtiers entre Panamá et San-Francisco eut pour conséquence de retourner, pour ainsi dire, le Guatemala et de le faire regarder à l'occident vers le Pacifique. Tout le commerce se reporta de ce côté et le port d'Izabal se trouva presque abandonné : les mimosas sensitives croissent en fourrés dans les rues. L'amélioration des routes et le peuplement ou plutôt le repeuplement du versant atlantique ne manqueront pas de rendre au port du Golfo Dulce son ancien commerce, et même de l'accroître : l'issue naturelle de la fertile vallée du Polochic profitera de tous les progrès qui s'accompliront dans cette contrée.

L'avant-port d'Izabal, à l'embouchure maritime du rio Dulce, sur le promontoire occidental du détroit, porte le nom anglais de Livingston, donné en l'honneur d'un légiste qui rédigea le code du Guatemala : la première famille de colons s'y établit en 1806. Peuplé de Caraïbes, agriculteurs, pêcheurs et marins qui font le commerce de cabotage avec Belize et le Honduras, le port de Livingston, naguère ouvert en franchise au commerce étranger, est très fréquenté par des navires américains, qui apportent des eaux-de-vie et prennent des chargements de bananes et d'autres fruits.

[2] Otto Stoll, *Guatemala*.

Ce port est le troisième du Guatemala : il vient après San-José et Champerico[1]. C'est dans le voisinage, sur la rive orientale du rio Dulce, près du village actuel de San-Gil, que s'élevait la cité puissante de Nito que conquit Olid, le lieutenant de Cortès, et dont il voulait faire la capitale d'un royaume indépendant. Le cap oriental qui s'élève au bord du lac, à la sortie du rio Dulce, porte la citadelle de San-Felipe, un des lieux les plus insalubres du littoral ; aussi le gouvernement en a-t-il fait choix comme prison d'État.

Un autre point du littoral guatémaltèque est depuis longtemps désigné comme devant être le lieu de rendez-vous des navires étrangers. La cité future, indiquée par quelques cabanes qui portent encore le nom de Puerto-Barrios, d'après un dictateur du Guatemala, attend pour surgir sur les bords de son admirable havre, Santo-Tomas, que le chemin de fer transcontinental soit terminé. On a pourtant essayé à plusieurs reprises d'amener la population en cet endroit, mais sans succès. La contrée ayant été méthodiquement dépeuplée par les Espagnols eux-mêmes, ne pouvait subvenir à aucun commerce et des colons étrangers eussent été condamnés à y mourir de faim. En 1604, lorsque le pilote Francisco Navarro, chargé par l'administration coloniale de l'exploration des côtes, eut découvert cette baie profonde et sûre, près du village d'Amatique, qui a donné son nom à la partie la plus resserrée du golfe de Honduras, il parut indispensable d'en fortifier l'entrée et d'y établir une garnison ; mais le poste fut bientôt abandonné, par crainte des pirates qui pullulaient dans les Indes Occidentales, et le gouvernement espagnol décida que le port atlantique du Guatemala serait situé, non sur le bord de la mer, mais au loin dans l'intérieur, sur la rive du Golfo Dulce. L'existence même de la baie de Santo-Tomas finit par être oubliée et ce fut comme une découverte nouvelle quand une compagnie belge en demanda la concession à la république du Guatemala. On lui concéda en effet, non seulement le port, mais encore un espace adjacent de 360 000 hectares, la moitié d'un département français, à la condition d'y construire des routes, des ponts, et d'y introduire au moins mille familles de colons en dix ans ; mais, comme tant d'autres sociétés de colonisation, la compagnie de Santo-Tomas s'occupa moins de l'œuvre elle-même que de spéculations financières, et lorsque les premiers colons arrivèrent au port, en 1843, ils ne trouvèrent qu'une seule cabane et un hectare de terre en culture : le travail des cinq premières années n'aboutit qu'à la construction d'une cinquantaine de chaumières et au

[1] Mouvement de la navigation, en 1888, à Livingston et Izabal :

204 navires, dont 184 vapeurs, jaugeant ensemble 120 686 tonnes.

défrichement de six hectares. Un tiers des immigrants périt; les autres se dispersèrent[1].

La vaste province dite Alta Vera-Paz, qui appartient en grande partie au bassin du Polochic et du Golfo Dulce, a pour chef-lieu la ville de Coban, située à 1328 mètres d'altitude, dans la région la plus salubre du Guatemala et l'une des plus verdoyantes et des plus fertiles : la température y est égale et douce. Coban, quoique bâtie sur une élévation, est à peu près invisible : chaque habitation, avec son jardin, sa basse-cour et son champ, disparaît derrière un rideau d'arbres ou d'arbustes. C'est une des cités prospères de la République, et sa population s'accroît rapidement : elle était de 18 000 habitants en 1888, ce qui est énorme pour une ville aussi éloignée des voies commerciales, et près d'une centaine d'Européens sont au nombre des résidents. Les gens de Coban sont en grande majorité des Indiens Quekchi, travailleurs fort laborieux, qui font produire à leurs champs des récoltes considérables de maïs et de haricots et en expédient même en d'autres régions du Guatemala. La principale culture industrielle de Coban est celle du cafier, qui réussit très bien dans les terres de la Vera-Paz, mais les planteurs se plaignent de n'avoir pas de domaines assez étendus, et sont constamment en lutte avec les Indiens, qui se refusent très sagement à vendre leurs milpas pour vivre ensuite aux gages des propriétaires et cesser d'être leurs propres maîtres. Une autre culture introduite dans le pays depuis 1875, celle du cinchona, paraît avoir pleinement réussi. Enfin, l'arbuste à cire (*myrica cerifera*) est utilisé dans le pays depuis le milieu du siècle. Dans les environs de Coban, les rochers sont percés de cavernes nombreuses, masquées par la végétation à leurs issues ou dans les entonnoirs qui les font communiquer à l'air libre; il arrive fréquemment que le bétail se déroche et disparaît dans ces gouffres. On peut dire qu'une grande partie du Vera-Paz repose sur d'immenses voûtes calcaires[2]. La grotte la plus fameuse de ces régions est celle de San-Agostin Lanquin, où naît une petite rivière affluente du Polochic.

Les gens de Coban ou Cobaneros, qui donnent leur nom à la langue quekchi ou *cobanera*, et leurs voisins les Indiens du gros bourg dit San-Pedro Carchah, exercent aussi divers métiers, et, comme les Indiens des Altos, voyagent au loin comme charpentiers, tisserands, tailleurs, marchands de plumes de quezal, chez les ladinos des plateaux. Infatigables marcheurs, ils vont chercher ou porter des marchandises non seulement

[1] Arthur Morelet, *Voyage dans l'Amérique Centrale.*
[2] A. Dollfus et G. de Mont-Serrat, ouvrage cité.

jusqu'aux Altos de Quezaltenango, mais jusque dans le Nicaragua, où ils vendent des hamacs en fils d'agavé qu'ils teignent de couleurs vives. Une bonne route charretière qui se dirige au sud-est, puis à l'est par les villages de Tactic, Tamahú, Tucurú, Teleman, aboutit au port fluvial de Panzos, d'où un petit bateau à vapeur transporte les denrées au Golfo Dulce par le cours sinueux du rio Polochic. Il ne reste plus de traces de la ville de Nueva-Sevilla, que les conquérants avaient fondée en 1544 près de la bouche du Polochic, mais que les moines dominicains firent abandonner quatre années après, parce que les habitants en avaient fait un marché pour la vente des indigènes[1]; en 1825, les Anglais établirent en cet endroit la colonie d'Abbotsville ou Boca-Nueva, qui ne fut pas plus heureuse que Nueva-Sevilla. Le bourg de Chichec, celui de Chaal ont été fondés loin de Coban dans les clairières des forêts par des Indiens fuyant les corvées; mais le fisc a su les retrouver[2] : chaque année, quand le soleil d'été a séché les routes, un alcalde y fait une expédition pour lever les impôts, pour en ramener aussi les couples à unir et les enfants à baptiser.

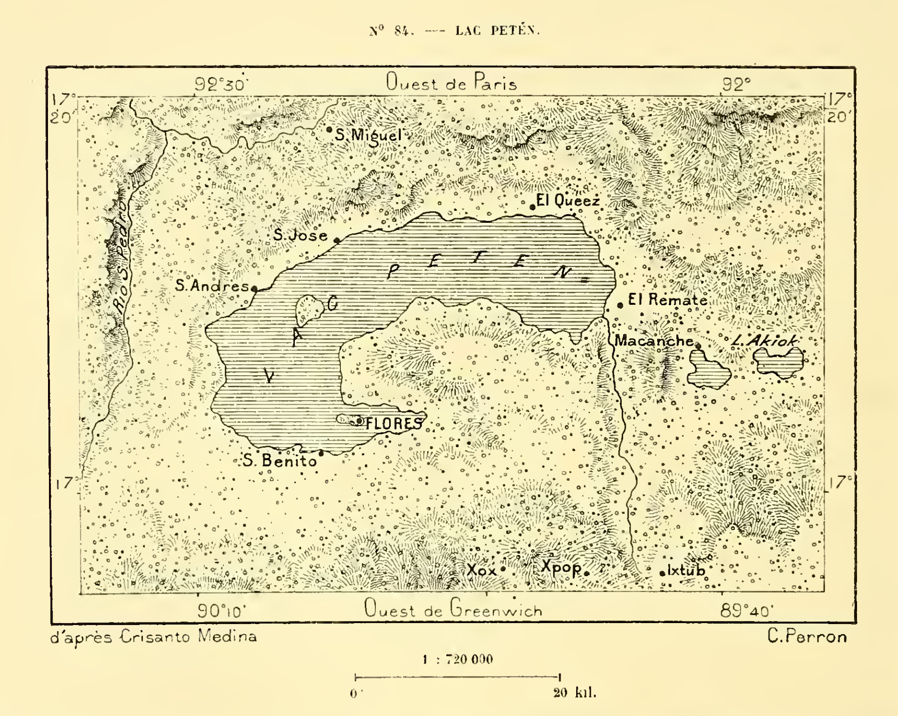
Si éloignée que soit Coban de la région populeuse du Guatemala, le chef-lieu du département de Petén est à une distance double de la capitale : on compte plus de 300 kilomètres, par des routes montueuses et pénibles, entre Guatemala et Libertad. Cette ville naissante, plus connue sous son nom indien de Sacluc, est située au milieu des savanes, sur un des affluents du rio de la Pasion, l'une des branches maîtresses de l'Usumacinta. Les rares habitants de la bourgade et des villages voisins ne s'occupent guère que de l'élève du bétail. Les vastes savanes du nord, entrecoupées de forêts et parsemées de lacs, qui occupent la partie septentrionale du Guatemala, vers le Yucatan, sont la région par excellence pour les ruminants : l'herbe y est toujours en abondance et reverdit plusieurs fois pendant l'année. Les grands carnassiers sont assez rares dans ces contrées, et jadis l'homme épargnait les animaux paisibles : la religion des Itza leur défendait de poursuivre les bêtes qui paissent dans les prairies. Aussi, d'après le témoignage du conquistador Bernal del Castillo, étaient-elles devenues tellement familières, que, lors de l'arrivée des Espagnols, ceux-ci pouvaient prendre les chevreuils à la main[3].

Sacluc a pris rang de chef-lieu dans cette contrée de pâturages au détriment d'une ville plus célèbre, que porte une île ovale; c'est l'ancienne

[1] Domingo Juarros, ouvrage cité.
[2] Maudslay, *Proceedings of the R. Geographical Society*, Sept. 1886.
[3] Arthur Morelet, ouvrage cité.

Tayasal, nommée maintenant Florès en l'honneur d'une victime de la guerre civile en 1826. L'amphithéâtre des maisons s'élève en pente douce et se termine par une plate-forme calcaire; le sol est recouvert d'une quantité de pierrailles, provenant de la destruction des édifices bâtis par les Itza. La ville espagnole, qui a remplacé l'antique Petén, borde la grève d'un cercle de maisons, tandis qu'une rue montante, taillée en escalier, gravit la rampe jusqu'au sommet de la colline où l'église et le *cabildo* se dressent sur les débris des temples maya. De la haute terrasse la vue est fort belle sur les îles, les promontoires, les pointes boisées, les

N° 84. — LAC PETÉN.



eaux bleues. En face, sur la rive opposée, on aperçoit les deux gros villages indiens de San-Andrès et de San-José, qui s'inclinent sur le penchant des coteaux. Le territoire de Petén est d'une exubérante fécondité : le maïs commun y donne, sans engrais, deux cents fois la semence; les fèves de cacao, les baies de café, le tabac, la vanille y sont de qualité excellente; enfin il serait facile d'élever comme autrefois, dans les admirables prairies des alentours, cette race de chevaux, fort estimés, dont la corne était si dure qu'on ne la chaussait jamais de fer. D'après Morelet, les espèces de poissons que nourrit le lac d'Itza sont presque toutes particulières à ce grand réservoir : la légende dit que ces poissons étaient plus gros qu'aujourd'hui avant l'arrivée des Espagnols, les Indiens ayant alors l'ha-

bitude de jeter leurs morts dans le lac pour en nourrir les hôtes. Les productions de Petén auront d'autant plus de valeur un jour, que le pays est au centre de croisement de quatre grandes voies naturelles de communication, vers le Yucatan, le Tabasco, Belize et Guatemala. Lorsque les chemins de fer réuniront les républiques de l'Amérique Centrale, une des lignes majeures sera certainement celle qui rejoindra le Honduras au Mexique en passant au sud de la masse quadrilatérale du Yucatan, à travers les plaines herbeuses du Guatemala septentrional. Mais tel était naguère l'isolement de Florès, que les événements politiques accomplis dans le haut pays n'étaient connus dans cette ville que trois mois et demi plus tard. Au milieu du siècle dernier, le gouvernement espagnol avait rassemblé des troupes à Petén pour attaquer les établissements anglais de Belize; cependant le manque absolu de commerce fit oublier plus tard l'existence de ce port, et, vers 1820, quelques habitants du district s'étant aventurés du côté de l'est, en suivant le cours du Mopan, crurent avoir fait une merveilleuse découverte lorsqu'ils arrivèrent à la ville anglaise[1]. Des cités ruinées sont éparses dans les clairières au nord du lac vers les frontières du Yucatan. Une seule, à 52 kilomètres au nord-est de Petén, a été explorée, Tikal, remarquable par sa haute pyramide, revêtue de lianes : c'est le plus majestueux édifice maya qu'ait vu Maudslay dans ses voyages à travers l'Amérique Centrale. Bernouilli y a trouvé une douzaine de tables hiéroglyphiques en bois de zapote, appartenant maintenant au musée de Bâle.

La population guatémaltèque s'accroît notablement chaque année, et presque uniquement par l'excédent des naissances sur les morts : l'immigration n'y a qu'une très faible part[2], car le nombre des étrangers à l'Amérique Centrale, Européens, Américains du Nord, Chinois, atteint à peine deux milliers. Les plus nombreux, dits *Tiroleses* ou « Tiroliens », sont des Italiens du Nord, Piémontais et Lombards, gens laborieux, jardiniers, maçons, pâtissiers, portefaix, ne dédaignant aucune espèce d'ouvrage, ce qui leur a valu d'abord l'extrême mépris des Indiens, habitués à ne voir dans les blancs que des maîtres inoccupés. Lors du recensement de 1778, le Guatemala n'avait que 260 000 habitants; actuellement ils sont 1 450 000, c'est-à-dire quatre ou cinq fois plus nombreux. L'aug-

[1] Arthur Morelet, ouvrage cité.
[2] Mouvement des voyageurs en 1889 : Entrées 6711; sorties 6480.

mentation annuelle a lieu dans tous les départements, même dans ceux de l'insalubre littoral : les exceptions ne se produisent parfois que dans les districts du nord baignés par l'Atlantique[1]. Il faut dire toutefois que les registres de l'état civil tenus dans les districts éloignés de la capitale n'inspirent pas grande confiance aux directeurs mêmes de la statistique[2]. Parmi les enfants la proportion de ceux qui naissent hors mariage est très considérable : chez les « policés » ou ladinos, près de la moitié des nouveau-nés sont classés comme illégitimes sur les registres de l'état civil, tandis que chez les Indiens, dont les familles sont moins flottantes et qui d'ordinaire font régulariser leurs unions par le mariage, le nombre des enfants naturels n'est pas même d'un quart[3]. De même qu'en Europe et aux États-Unis, la proportion des sexes à la naissance est en faveur des enfants mâles[4], mais comme en Europe aussi, la mortalité frappe surtout les garçons, et le nombre des femmes finit par l'emporter sur celui des hommes.

Les produits agricoles du Guatemala suffisent amplement à l'entretien de la population : toutefois le froment, que l'on cultive sur les Altos, à côté de la pomme de terre, ne donne pas assez de produits pour la consommation nationale[5]. Comme l'Indien du Mexique, celui des régions tempérées du Guatemala se nourrit presque uniquement de maïs, de haricots, de bananes; rarement il se donne le luxe d'un morceau de *tasajo*, c'est-à-dire d'une lanière de viande séchée au soleil. Les jours de fête, il ajoute du porc à son repas : l'eau est sa boisson usuelle, et le jour où il touche son salaire, il s'enivre d'une eau-de-vie frelatée à laquelle on donne le nom péruvien de *chicha* ou d'autres liqueurs fermentées, telles que le *tisté* et le

[1] Naissances pendant les six années 1884 à 1889 : 564 579
Morts » » » 182 875
Excédent des naissances sur les morts » 181 706, soit par année moyenne 30 284

[2] Pedrosa, *Informe de la direccion general de Estadistica*, 1888.

[3] Naissances au Guatemala en 1888 :

Ladinos. . . .	Enfants légitimes :	9 866
	» illégitimes :	8 786, soit 47 pour 100
Indiens. . . .	Enfants légitimes :	31 477
	» illégitimes :	10 085, soit 24 pour 100
Ensemble. . .	Enfants légitimes :	41 343
	» illégitimes :	18 871, soit 31 pour 100
Nombre total des naissances.		60 214

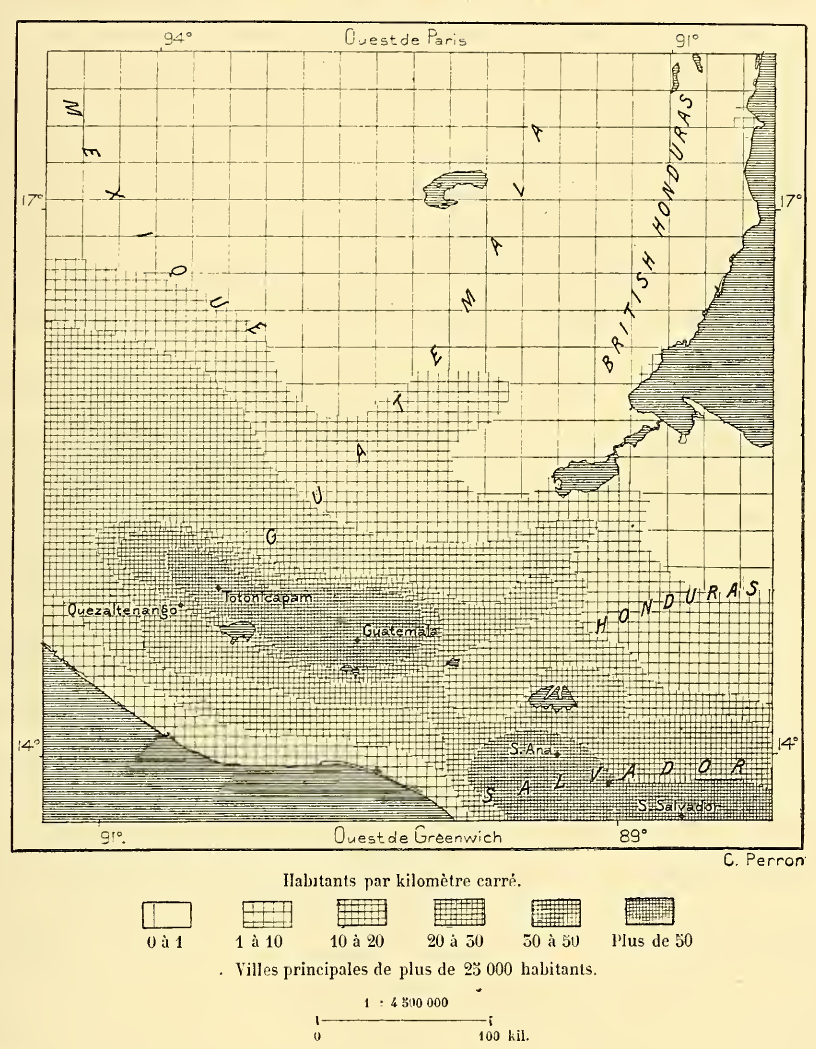
[4] Enfants nés au Guatemala en 1888 :

Garçons : 31 312 ; filles : 28 902. Proportion : 108 à 100.

[5] Production annuelle du froment au Guatemala : 200 000 hectolitres.

pulique, qui ressemblent au posole du Tabasco, mélange de nourriture et de boisson. Le pulque, jadis préparé dans le district de la Antigua, fut défendu par un évêque pour cause d'ivrognerie, sous peine d'excommunication, et depuis lors l'usage de cette liqueur a disparu. Si la disette de vivres

N° 85. — DENSITÉ DE LA POPULATION GUATÉMALTÈQUE.



Habitants par kilomètre carré.

0 à 1 — 1 à 10 — 10 à 20 — 20 à 30 — 30 à 50 — Plus de 50

. Villes principales de plus de 25 000 habitants.

1 : 4 500 000

0 — 100 kil.

règne parfois dans telle ou telle province, la cause n'en est point à l'avarice du sol, mais à l'avidité des grands propriétaires, qui emploient la plus forte part des terres disponibles à des cultures industrielles : les denrées sont vendues à haut prix sur les marchés étrangers, tandis qu'une récolte abondante de maïs serait pour eux presque sans valeur.

Lorsque le Guatemala proclama son indépendance, ses productions pour

le commerce international étaient presque nulles; mais la cochenille du nopal, plante à laquelle le sol et le climat du Guatemala conviennent aussi bien que ceux de l'Oaxaca, devint bientôt un objet d'exportation très rémunérateur. La culture du nopal et de l'insecte qui se développe sur ses raquettes charnues fit, on le sait, la prospérité d'Amatitlan et des lieux avoisinants : ainsi le Guatemala exportait en 1827 sept mille kilogrammes de cochenille et graduellement les expéditions s'étaient élevées à près d'un million de kilogrammes vers le milieu du siècle; mais l'industrie fut ruinée par la découverte des couleurs extraites de la houille, et les champs de nopal sont devenus rares. Du reste, de riches propriétaires étaient les seuls qui pouvaient entretenir des nopaleries, à cause de la main-d'œuvre considérable que nécessitaient le choix et la surveillance des insectes, le traitement des maladies parasitaires, des changements de régime : en plein air pendant la saison sèche, sous des hangars pendant la saison des pluies.

Le café succèda à la cochenille comme principale denrée de culture et d'exportation; en maints endroits, les nopaleries sont devenues des cafèteries et l'on a défriché de vastes étendues de terrain sur les pentes des cordillères pour y planter le précieux arbuste. Dans la partie du Guatemala où on le cultive, c'est-à-dire dans la Boca-Costa, qui s'étend de Retalhuleu à Escuintla, et dans les districts de la Antigua, de Petapa, d'Amatitlan, il prospère dès l'altitude de 600 mètres, mais à la condition d'être bien abrité par des arbres touffus; au-dessus de 800 ou 1000 mètres, jusqu'à 1300 et même 1500 mètres, on peut le planter en plein soleil. Le café du Guatemala est très apprécié, malgré la concurrence des autres pays producteurs; toutefois les planteurs guatémaltèques ont encore intérêt à maintenir cette industrie, qui n'est point mise en péril par des fléaux, comme en d'autres pays : on n'a pas eu besoin non plus de remplacer le cafier d'Arabie par celui de Liberia. C'est en 1859 que commença l'exportation du café guatémaltèque; elle s'accrut rapidement de décade en décade, et, malgré les diminutions temporaires du commerce, la culture n'a cessé d'augmenter : la récolte de 1890, fournie par plus de cinquante millions d'arbres, est évaluée à 30 000 tonnes, représentant une valeur d'environ 75 millions de francs.

Les terres tempérées du Guatemala conviennent aussi à la culture de la canne à sucre, mais quelques pays producteurs disposent de si grands capitaux et d'un outillage tellement perfectionné, qu'il serait impossible à un pays relativement pauvre comme le Guatemala d'entrer en concurrence pour cette industrie avec des pays comme l'île de Cuba, la Louisiane, le

Brésil. Sans doute on cultive la canne à sucre dans la Costa-Cuca et la Costa-Grande, mais presque uniquement pour subvenir à la consommation locale, — environ cinq ou six mille tonnes, — et pour fabriquer de l'eau-de-vie. Tout planteur a le droit de distiller la mélasse, mais le fisc perçoit un impôt très élevé sur la production de la liqueur et nomme des agents

N° 86. — PRINCIPALES PRODUCTIONS DU GUATEMALA.



d'après Crisanto Medina et le texte — C. Perron

1 : 4 500 000

0 — 100 kil.

qui vont de plantation en plantation vérifier les alambics et contrôler les déclarations des intéressés. Le propriétaire lui-même ne peut livrer directement ses eaux-de-vie, mais doit les remettre à un dépôt public, où elles sont vendues pour son compte. Les formalités sont telles, que les producteurs travaillant en fraude sont à peu près les seuls qu'enrichisse l'exploitation de la canne.

La culture du cacaoyer ou *theobroma* est presque abandonnée pour l'ex-

portation, quoique les produits de la variété guatémaltèque soient exquis. A l'époque de la domination espagnole, le cacao du Guatemala occidental et du Soconusco était réservé pour la cour de Madrid; de nos jours non plus il n'entre pas dans le commerce et se vend plus cher, pour la consommation locale, que les meilleurs cacaos importés en Europe. L'abandon de l'industrie s'explique surtout par les difficultés et les frais de la culture, plantation, repiquage, nettoyage, qui ne commencent à être rémunérés par une première récolte qu'à la sixième année; en outre, les terres qui conviennent le mieux au cacaoyer sont précisément les plus chaudes, les plus humides et les plus insalubres. L'indigotier, que l'on cultivait autrefois assez activement dans le district de Retalhuleu, est aussi une plante délaissée par les cultivateurs, mais elle est très vivace et se propage en maints endroits dans les champs consacrés à d'autres cultures : on ne voit plus dans ce végétal jadis précieux qu'une mauvaise herbe à extirper. La culture du cotonnier est très négligée, si ce n'est par les Indiens de la terre chaude; le bon marché des cotonnades étrangères ne permet guère aux indigènes d'entrer en concurrence avec les contrées manufacturières pour la fabrication des étoffes.

Il existe quelques plantations d'arbres à caoutchouc (*castilloa elastica*), mais il ne semble pas que ces boisements, tentés dans les terres tempérées, aient bien réussi : l'arbre prospère le mieux sur le même sol que le cacaoyer, c'est-à-dire dans les terrains palustres et chauds du littoral. Les chercheurs de caoutchouc continuent de parcourir les forêts et d'abattre tous les castilloa qu'ils trouvent et qui d'ailleurs ne donnent point une gomme de qualité supérieure. Les plantations d'arbres qui ont le plus contribué à modifier l'aspect de la contrée sont celles du cocotier, que l'on a propagé autour des villes et des fermes du littoral et des premières pentes comme Retalhuleu; mais on semble n'avoir apprécié ce palmier que pour sa beauté, à peine pour ses fruits, que l'on ne divise pas en koprah et dont on n'extrait pas l'huile; les fibres n'en sont pas utilisées et les feuilles ne servent qu'à recouvrir les cabanes et les ajoupas. Le Guatemala s'est mis, comme la plupart des autres contrées montueuses de la zone tropicale, à cultiver le cinchona, notamment aux alentours de Coban et sur le versant du Pacifique : dès l'année 1884, on comptait plus de 1 550 000 de ces arbres dans les diverses plantations guatémaltèques; des bouquets, des allées d'eucalyptus s'élèvent autour de toutes les villes, à côté de toutes les plantations. Enfin, on s'occupe aussi d'introduire dans le pays la culture de la coca.

De vastes étendues du sol, jadis recouvertes par la forêt vierge, ont été



TRAVAILLEUSES INDIENNES DES TERRES CHAUDES, SUR LE VERSANT DU PACIFIQUE.

Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

déboisées, non pour faire place aux cultures proprement dites, mais pour rester en savanes, où pâturent les animaux, à demi perdus dans les hautes herbes : seulement un *ceiba* arrondit çà et là son énorme coupole de verdure sous laquelle se rassemblent les troupeaux à l'heure brûlante du midi. Dans les régions bien cultivées les planteurs possèdent aussi des prairies artificielles, *potreros* ou *sacatales*, dont ils récoltent le fourrage. Dans les campagnes du Guatemala, le bétail est le même que dans celles de l'Europe; mais il ne suffit pas pour l'alimentation des habitants, qui sont obligés d'en importer annuellement du Honduras et du Mexique et de le payer à très haut prix. Seuls les mulets sont relativement nombreux, et l'on ne garde d'ânes que pour l'élève de ces robustes animaux de somme. Les chèvres sont moins appréciées que les brebis, dans ce pays où pourtant ne manquent ni les roches, ni les maquis. On ne trouve guère de troupeaux de brebis que sur les Altos, où leur laine est utilisée pour la fabrication des étoffes grossières[1].

Au Guatemala comme au Mexique la plupart des Indiens qui travaillent dans les plantations des propriétaires ladinos ou étrangers sont tenus dans un état de servitude réelle par des avances ou *habilitaciones*, qu'ils ne peuvent jamais rembourser et qui engagent tout le produit de leur futur labeur. Aussi, comme aux temps de l'esclavage, les planteurs entretiennent-ils des surveillants pour empêcher la fuite des ouvriers, et des coureurs de bois pour capturer les fugitifs et les ramener au travail[2]. Les corvées et les fustigations ont été maintenues malgré les lois, et les alcaldes fournissent aux propriétaires des « bras » contre une faible rétribution. Cependant la population indienne de nombreux districts se compose d'hommes libres, qui possèdent leur champ de culture en propre. En vertu d'une loi récente[3], il est enjoint à tous les maires ou *jefes politicos* des municipes de l'Alta Vera-Paz, — le pays où les Indiens civilisés sont le plus nombreux, — de donner à « chaque indigène » pour sa part du domaine une étendue de 200 cordes », soit 3600 mètres carrés, et de lui délivrer un titre gratuit de propriété, mais avec défense pour le donataire de vendre, de louer ou d'hypothéquer sa concession pendant la période des dix premières années.

[1] Cheptel du Guatemala en 1887 :

Chevaux et juments	107 880	Bœufs, vaches, taureaux, etc	497 130
Mulets	42 781	Brebis	460 426
Anes	2 720	Chèvres	30 370
Porcs	194 276		

[2] Otto Stoll, ouvrage cité.

[3] Décembre 1889.

Ce n'est là d'ailleurs qu'une bien faible restitution pour les terres dont les indigènes ont été frustrés. Ne s'étant jamais donné la peine d'acquérir des titres, dont leurs ancêtres n'avaient eu nul besoin pour cultiver leurs milpas, ils se trouvaient à la merci de tout spéculateur qui pouvait à son aise « dénoncer » la terre de l'Indien comme étant sans possesseur et se la faire concéder par le gouvernement[1]. Actuellement, de vastes territoires sont encore inoccupés (*baldios*) et par conséquent appartiennent à l'État, qui les concède, les vend ou les loue à son gré ; mais cette partie de la fortune nationale est très menacée. Une forte proportion de ce domaine est déjà devenue la propriété de personnages pour lesquels le « dévouement aux intérêts du pays » signifiait avant tout l'accaparement de la fortune publique. Afin de sauvegarder le reste des terres vacantes, il a été décidé que les concessions, gratuites ou conditionnelles, pour la culture ou l'élève du bétail, ne dépasseront pas la superficie, énorme déjà, de 1550 hectares pour une seule personne. En outre, le concessionnaire doit être citoyen guatémaltèque, natif ou naturalisé, et pouvoir fournir sur demande ses titres de propriété, sous peine de confiscation. D'après un récent décret, les étrangers ayant travaillé pendant une année à la construction des chemins de fer auront droit à la propriété d'un « quart de *caballeria* », soit à 11 hectares et 25 ares de terrain, dans l'une des provinces presque désertes du nord.

Le Guatemala, comparé au Mexique, est une contrée fort pauvre en gisements miniers. Cependant le littoral atlantique, dans le voisinage d'Izabal, était, dit-on, d'une très grande richesse en veines aurifères ; de là le nom de « côte de l'Or » qu'on lui donne fréquemment dans les documents du dix-septième siècle. Les résidents espagnols du Guatemala n'exploitaient point ces trésors et les seuls mineurs y furent des Anglais, qui en retirèrent, dit la tradition, assez de métal « pour acheter un royaume d'Espagne ». Afin d'empêcher la venue des étrangers, le gouvernement espagnol mit l'interdit sur le travail des mines, et peine de mort fut prononcée contre tout étranger qui fouillerait le sol[2]. Dans les derniers temps, d'autres étrangers, des mineurs américains, ont parcouru cette « côte de l'Or » et reconnu en effet l'existence du précieux métal dans les alluvions des rivières, mais on évalue seulement à 150 000 francs par an la valeur du minerai qu'ils retirent annuellement de cette exploitation. Sur les plateaux de Huehuetenango, il existe aussi des mines de vif-argent, car des Indiens

[1] H. Polakowsky, *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, n° 146, 1890.
[2] Pedrosa, *Informe de Estadistica*, 1887.

viennent de temps en temps vendre de ce métal à l'état pur; mais ils ne veulent révéler à personne en quel endroit se fait leur trouvaille[1]. Gage raconte que près de Guatemala, dans un lieu appelé Agua Caliente, « les Indiens possédaient une mine très riche et en payaient la dîme annuelle, mais que les Espagnols, trop affamés de l'or, firent mourir les naturels pour ne leur avoir pas voulu montrer l'endroit d'où ils le tiraient, de sorte qu'ils perdirent en même temps les Indiens et leur trésor[2] ». D'après le géologue Manó, une des montagnes du nord, dans la Cumbre de Chixoy, porte une masse de minerai de plomb, évaluée à plus d'un million de mètres cubes et contenant plus des trois quarts de métal pur.

Le commerce extérieur du Guatemala est encore très minime, comparé à celui de l'Europe occidentale et de l'Amérique du Nord : quoiqu'il augmente très rapidement d'année en année, il ne s'élève pas même encore à 50 francs par tête[3]. Environ les neuf dixièmes de l'exportation totale consistent en café; les autres articles sont, par ordre d'importance, le sucre et la cassonade, les peaux et les cuirs, le caoutchouc, l'argent, les bananes. Le principal client commercial du Guatemala est la Grande-Bretagne, puis viennent les États-Unis, la France et l'Allemagne. L'ensemble de la navigation dans les quatre ports ouverts au commerce étranger comprend, à l'entrée, de quatre cents à cinq cents navires, presque tous à vapeur, et jaugeant plus d'un demi-million de tonnes. Le pavillon américain est celui qui l'emporte de beaucoup dans les ports guatémaltèques; le pavillon français est à peine représenté : tout le commerce qui se fait entre le Guatemala et la France se fait par des bâtiments étrangers[4].

Le Guatemala n'a pas encore suivi l'exemple de son puissant voisin du nord, le Mexique, pour la construction des chemins de fer. Il ne possède

[1] Otto Stoll, *Guatemala*.

[2] *Nouvelle Relation des Indes Occidentales*.

[3] Mouvement des échanges au Guatemala en 1888 :

Importation.	20 998 450 francs
Exportation.	27 846 050 »
Ensemble. . .	48 844 500 francs.

[4] Mouvement de la navigation au Guatemala en 1888 :

Entrées.	443 navires, dont	408 vapeurs, jaugeant		547 911 tonnes.
Sorties.	442 »	407 »	»	546 515 »
Ensemble. .	885 navires, dont	815 vapeurs, jaugeant		1 094 426 tonnes.

Part des pavillons :	Américain.	707 navires.
»	Allemand	88 »
»	Anglais	74 »
»	Autres	16 »

que deux voies ferrées de quelque importance, celle de San-José à Guatemala et de Champerico à Retalhuleu : il est vrai que la première de ces lignes doit gravir des rampes difficiles et s'élever sur le plateau, à l'altitude de 1500 mètres. L'œuvre indispensable pour le Guatemala est de continuer le chemin de fer jusqu'à l'Atlantique, afin de relier ainsi mer à mer et de se trouver en communication pour le trafic aussi bien avec New-York, Londres et Bordeaux qu'avec San-Francisco et Melbourne. C'est du Puerto-Barrios, sur la baie de Santo-Tomas, que l'on a fait choix pour point terminal de la ligne transocéanique, et l'on a même construit quelques kilomètres de la voie près de ce havre excellent; mais la descente du plateau. la traversée du Motagua et autres œuvres difficiles de ce chemin de fer, évalué à 299 kilomètres de long, attendent encore la main de l'ingénieur[1]. Les bonnes routes carrossables et les ponts sont aussi fort rares : le seul pont qui existât sur le rio Grande de Motagua a été emporté par une crue ; il est remplacé par une *garucha*, chaise glissante où se met le voyageur et qui descend au moyen d'une poulie roulant sur une corde tendue au travers du fleuve.

C'est à dos de mulets que doivent être transportées toutes les marchandises expédiées de Guatemala vers l'Atlantique : du moins la route, qui naguère était une succession de ravines et de fondrières périlleuses, a-t-elle été réparée et l'on peut s'y hasarder sans craindre de rester en route. Autrefois les caravanes de marchands étaient exposées à perdre toutes leurs bêtes de somme pendant ce voyage, qui durait parfois deux et même trois mois. Dans les régions presque désertes de l'intérieur, où les villages sont très clairsemés, le service postal se fait encore, comme aux temps de Montezuma, par des coureurs qui vont de relais en relais, se transmettant de l'un à l'autre la lettre ou la nouvelle verbale : ce mode d'expédition est connu sous le nom de *cordillera*, c'est la « cordelette », le fil qui rattache au réseau postal régulièrement organisé les extrémités lointaines de la République. La rapidité de la transmission est très grande : malgré le mauvais état des chemins, malgré les montées et les descentes sur un sol rocailleux ou dans les tourbillons de poussière, la moyenne du parcours journalier est d'environ 90 kilomètres[2]. Mais l'extension croissante du réseau télégraphique et même téléphonique aura pour conséquence prochaine la suppression de la cordelette : en 1888, les fils de communication atteignaient déjà Coban et l'on s'occupait de les prolonger vers

[1] Longueur des chemins de fer construits au Guatemala en 1889 : 176 kilomètres.
[2] Otto Stoll, *Guatemala*.

Petén[1]. La correspondance, d'environ quatre lettres par tête et par an, est peu considérable; mais il faut tenir compte de l'état encore très arriéré de l'instruction. D'après la constitution, il devrait exister une école pour chaque population de 800 Indiens ou de 300 ladinos : cette loi n'est pas encore observée; à Mixco, ville indienne de 8000 habitants, une seule personne était, en 1884, abonnée à un journal, la feuille officielle[2]. A la fin de l'année 1888, on ne comptait encore que 1096 écoles et 49 574 élèves dans toute l'étendue de la République : c'est à peu près le quart des enfants de six à quatorze ans, qui, d'après la loi, seraient tenus de suivre les cours scolaires. Les trois collèges d'instruction secondaire sont fréquentés par 1200 élèves, dont le tiers jeunes filles. L'étude de l'anglais est obligatoire dans les hautes études.

La constitution du Guatemala a fréquemment changé : tantôt partie d'un État plus considérable, tantôt république indépendante, alternativement gouvernée par les « serviles » et par les « libéraux », livrée à la tyrannie d'un Carrera ou à la cruauté d'un Barrios, la nation guatemaltèque a dû modifier sa charte politique à chaque nouvelle révolution, mais ce sont là des changements qui s'accomplissent à la surface, pour ainsi dire; les masses profondes des indigènes n'en restent pas moins asservies. La dernière constitution est celle de 1879, complétée en 1889 : l'entrée éventuelle du Guatemala dans la confédération de l'Amérique Centrale et les relations de plus en plus intimes que les voies de communication rapides lui donneront avec les républiques sœurs, introduiront de nouvelles modifications dans le gouvernement de la République, copié d'ailleurs en partie sur celui des États-Unis de l'Amérique du Nord.

Le pouvoir législatif appartient à une chambre des députés qui se renouvelle par moitié chaque deuxième année et que nomme le suffrage de tous les citoyens sachant lire et écrire : les représentants, au nombre de 69, un pour 20 000 habitants, sont nommés en des districts spéciaux qui, suivant l'importance de leur population, ont droit à l'élection d'un, deux ou trois membres. Le pouvoir exécutif est confié à un président élu pour six années, assisté d'un conseil d'État et de six ministres, préposés chacun à un dé-

[1] Envois postaux au Guatemala en 1888 :

A l'intérieur	5 101 342
A l'extérieur	653 577
Ensemble. . .	5 754 919

Réseau télégraphique en 1888. . . . 2 772 kilomètres.
Dépêches expédiées en 1887. . . . 399 554

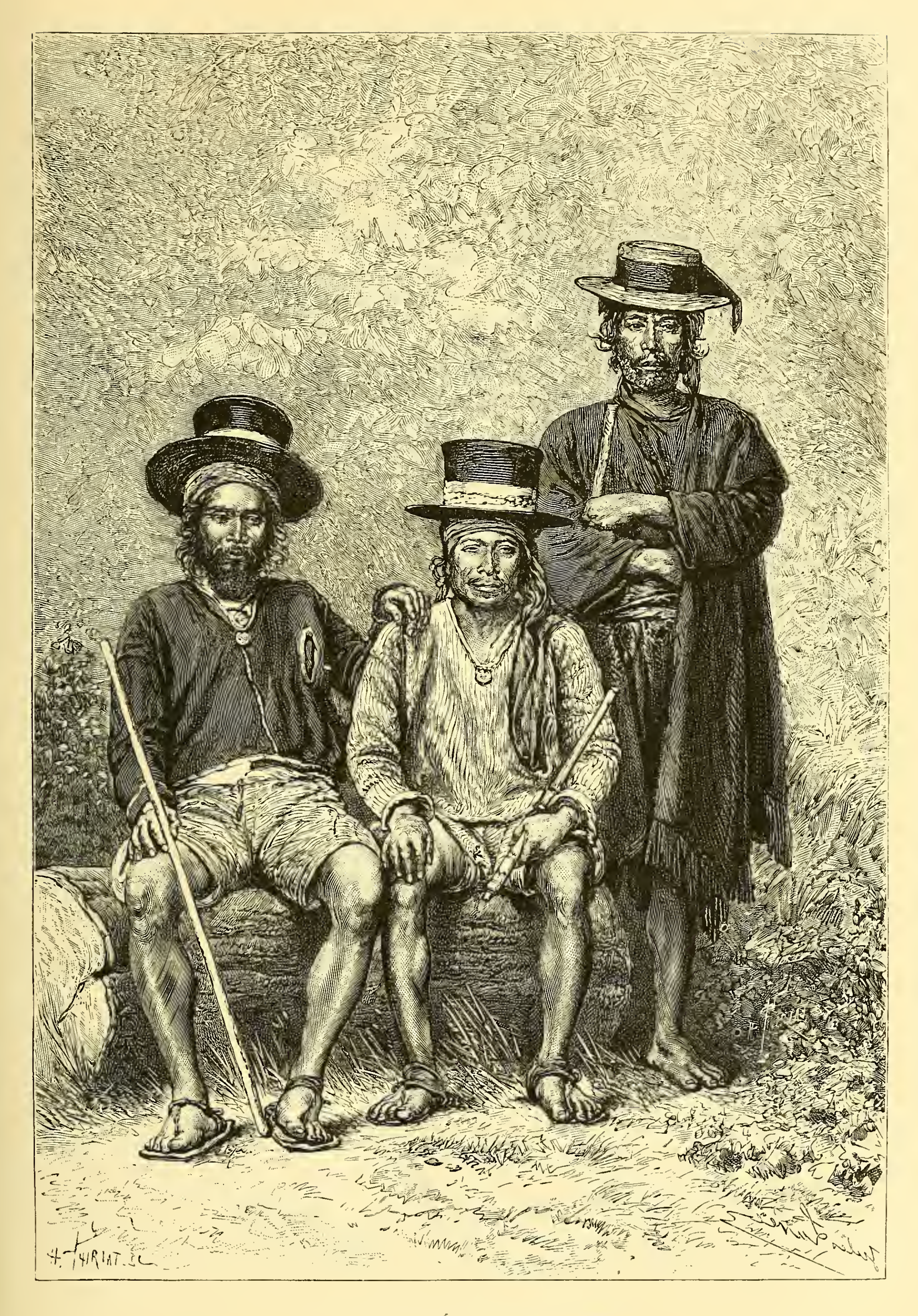
[2] Robert Marlov, *Notes manuscrites.*

partement distinct, affaires étrangères, intérieur, travail, guerre, finance, instruction publique. Enfin le pouvoir judiciaire est exercé par une cour suprême qui décide en dernier ressort sur tous les cas jugés par les tribunaux inférieurs; l'origine de tous ces corps judiciaires est élective; personne ne peut être emprisonné pour dettes, même pour crime, ni détenu plus de cinq jours sans que l'acte d'accusation ait été dressé. Le domicile et la correspondance sont censés inviolables, mais en cas d'invasion ou de guerre les droits individuels peuvent être suspendus.

Dans les départements et les communes, les *ayuntamientos* sont constitués par le suffrage populaire; cependant le gouvernement s'est réservé le droit de dissoudre ces assemblées élues et de les remplacer par un juge. En outre, le pouvoir central place à la tête de chaque département un « chef politique » (*jefe político*), qui appartient toujours à l'armée, quoique chargé de l'administration civile. Ce personnage est surtout un maître, et son autorité sur les Indiens est presque sans bornes; dans chaque commune un *comisionado político* ou *gobernador*, souvent choisi parmi les descendants des anciens caciques[1], obéit à ses ordres et les transmet aux alcaldes, qui sont au nombre de deux ou trois, suivant l'importance de la population et qui ont pour gendarmes un certain nombre de *mayores*, armés d'un fouet en cuir. Le « premier alcalde » s'occupe spécialement des ladinos, tandis que le « second » a le gouvernement des Indiens : l'un et l'autre ont pour insigne traditionnel de leur pouvoir un chapeau entouré d'une écharpe et la verge à croix ou à pomme d'argent. Naguère ces bâtons de commandement étaient couverts de sculptures emblématiques : il fallait y voir probablement les réductions des figures surchargées d'ornements que portent les bois fichés ou les pierres de toute l'Amérique septentrionale, de l'Alaska au Honduras[2]. D'ordinaire les alcaldes exercent leur autorité avec une singulière désinvolture : ils décident les différends, prononcent les amendes, condamnent même à la prison et à des peines corporelles. Dans les communes mixtes, composées de ladinos et d'Indiens, les citoyens ont aussi à nommer deux municipalités distinctes. Il est vrai que d'un trait de plume le ministre peut supprimer la municipalité indienne en élevant les indigènes à la dignité de ladinos.

L'Église, longtemps souveraine au Guatemala, n'a plus aucun privilège reconnu. D'après la constitution aucun culte n'a de « prééminence »;

[1] A. Dollfus et E. de Mont-Serrat, ouvrage cité.
[2] César et Marcel Daly, *Notes manuscrites*.



ALCALDES GUATÉMALIENS DES ALTOS

Dessin de J. Lavée, d'après une photographie communiquée par M. Doriot

quoiqu'il n'y ait encore qu'un temple protestant en 1890, dans la capitale, le libre exercice de toutes les religions est autorisé, mais à la condition pour les pasteurs de ne s'immiscer en rien dans les affaires de l'État. « Les institutions, purement laïques, ne permettent aux ministres des cultes, sous aucun prétexte, de donner le moindre conseil ou de s'ingérer en quoi que ce soit dans les questions relatives à l'instruction publique. » En 1767, les Jésuites furent expulsés pour la première fois. En 1829, une révolution enleva leurs biens aux communautés religieuses, qui plus tard en reconquirent une partie, mais sans reprendre leur ancienne influence. Les couvents des Jésuites ont été définitivement supprimés en 1871 et leurs propriétés confisquées; celles des autres ordres religieux furent, l'année suivante, « nationalisées » par décret; en 1874, on interdit également les communautés de femmes, à l'exception d'une seule. Quelques couvents ont été utilisés pour des écoles ou des entrepôts ; mais la plupart des domaines enlevés à l'Église ne profitèrent qu'à des politiciens sans scrupules, devenus soudain possesseurs de fortunes immenses. Dans les paroisses de l'intérieur, la dîme est encore volontairement payée par les Indiens, qui portent aux prêtres des fruits, des œufs, des volailles : « Mangeurs de Poulets », tel est le nom que les Quiché donnent encore aux curés dans leur langue[1]. Autrefois les fiancés devaient travailler pour le *padre* pendant une période de noviciat, jusqu'au jour où ils étaient suffisamment instruits dans la « sainte doctrine ».

Officiellement, « tous » les Guatémaltèques, de dix-huit à cinquante ans, sont tenus au service militaire; mais la loi excepte les fils uniques de veuves et d'indigents, les professeurs et les élèves des écoles reconnues par l'État, les fonctionnaires et enfin tous ceux qui se libèrent annuellement par une somme de cinquante piastres. La dispense du service est donc un privilège des fortunés. Les Indiens purs ne sont pas inscrits sur les listes du recrutement; toutefois, en temps de guerre, on les enrôle pour le transport des bagages et des munitions : ce sont eux sur lesquels pèsent les travaux les plus pénibles de la campagne. Les blancs et les ladinos, seuls appelés à porter les armes, suffiraient à constituer une armée considérable, car en 1888, les listes militaires comprenaient 89 877 hommes, dont 33 723 dans le service et le reste dans la réserve. Mais le service « actif » ne comporte pas nécessairement la présence sous les drapeaux, car dans cette même année, le gouvernement n'entretenait qu'une force de 2 319 hommes, dont 364 officiers. Les soldats sont tenus, du moins officiellement, de fréquen-

[1] Karl von Scherzer, *Natur-und Völkerleben im tropischen America.*

ter les écoles du soir, mais ils sont en général assez mal traités. Depuis l'année 1871, les peines corporelles sont abolies et la loi interdit aux officiers de condamner leurs soldats au « cep de campagne », supplice qui consistait à faire accroupir la victime en lui passant le fusil entre les jarrets et les

N° 87. — DIVISIONS POLITIQUES DU GUATEMALA.



1 : 4 500 000

0 — 200 kil.

coudes et en lui attachant les membres : on le roulait alors comme une masse inerte[1].

Le budget annuel varie entre 20 et 36 millions de francs. Presque toutes les recettes proviennent des droits de douane, qui grèvent presque toutes les marchandises étrangères provenant d'autres pays que les républiques de l'Amérique Centrale, des impôts qui pèsent sur la fabrication et la vente

[1] Otto Stoll, *Guatemala*.

des liqueurs donnent le plus fort revenu parmi les taxes secondaires, puis viennent les droits de 3 pour mille que payent les immeubles dépassant 1000 piastres en valeur, et diverses autres redevances. Outre le monopole de l'eau-de-vie, l'État s'est octroyé celui de la poudre et du salpêtre; mais la culture et le commerce du tabac, jadis réservés au gouvernement, sont redevenus libres. Quant aux dépenses, elles sont appliquées principalement au budget militaire; une somme annuelle de 2 à 3 millions est allouée à l'instruction publique. Au milieu de l'année 1890, la dette nationale était d'environ 105 millions de francs, soit environ le revenu de trois années[1]. Plus de la moitié des créances est entre les mains de prêteurs anglais.

Le tableau suivant donne les noms des 23 départements de la République, classés par ordre d'importance, avec leur superficie, leur population en 1889, et leurs cités principales ;

DÉPARTEMENTS.	SUPERFICIE.	POPULATION au 1er janv. 1889.	DENSITÉ KILOMÉT.	CITÉS PRINCIPALES.	
	Kilom carrés.	Habitants.	Habitants.		
Totonicapam.	1 450	158 419	110,8	Totonicapam	20 000 hab.
Guatemala.	2 410	141 701	59,8	Guatemala	66 000 »
Huehuetenango.	14 740	133 175	9,0	Huehuetenango	5 000 »
Alta Vera-Paz.	17 200	107 403	6,2	Coban.	18 000 »
Quezaltenango.	2 480	104 800	42,3	Quezaltenango	24 000 »
San-Márcos.	5 170	90 323	17,4	San-Márcos	3 000 »
Quiché.	4 450	87 929	19,7	Santa-Cruz Quiché	6 000 »
Sololá.	1 790	83 804	46,8	Sololá	15 000 »
Chiquimula.	3 560	64 733	18,2	Chiquimula	4 000 »
Chimaltenango.	2 150	59 333	27,6	Chimaltenango	3 500 »
Baja Vera-Paz.	5 320	49 822	9,3	Salamá	7 000 »
Jutiapa.	4 050	48 461	11,9	Jutiapa	1 500 »
Zacapa.	3 500	43 045	12,3	Zacapa	3 500 »
Sacatepéquez.	790	42 852	54,2	La Antigua.	15 000 »
Santa-Rosa.	2 900	37 499	12,9	Santa-Rosa	1 600 »
Suchitepéquez.	2 570	36 182	14,1	Mazatenango	4 000 »
Amatitlan.	1 200	35 626	29,8	Amatitlan	7 500 »
Jalapa.	2 980	35 020	11,7	Jalapa	4 500 »
Escuintla.	6 060	30 973	5,1	Escuintla	5 500 »
Retalhuleu.	1 750	24 431	14,0	Retalhuleu	3 500 »
Petén.	23 600	8 480	0,3	La Libertad (Sacluc)	600 »
Izabal.	6 660	5 103	0,5	Izabal	650 »
Livingston.	4 380			Livingston	900 »
	121 140	1 429 116			

[1] Budget de l'année fiscale 1889-1890 :

Recettes.	36 990 000 francs.
Dépenses.	36 265 000 »

III

SALVADOR.

La plus petite des républiques centro-américaines, le Salvador, est en revanche de beaucoup la plus riche et la plus peuplée en proportion de son étendue. Sa superficie est évaluée seulement à 18 720 kilomètres carrés, soit environ la valeur de trois départements français; elle n'égale pas même celle du Honduras Britannique, mais sa population est au moins vingt fois plus considérable. Le Salvador jouit également, comparé au Guatemala par exemple, d'un très grand privilège, celui de constituer une nation beaucoup plus homogène, et dans la guerre récente le petit peuple a pu soutenir la lutte sans trop de désavantage. Les Indiens sont plus assimilés aux ladinos policés, et l'on n'a pas à craindre de voir les dissensions civiles de ce pays dégénérer en guerres de races.

Le Salvador n'est qu'une zone assez étroite, de forme quadrilatérale, longeant les eaux du Pacifique et n'occupant qu'une partie du versant méridional d'une chaîne médiane, dont le Honduras possède l'autre versant, de beaucoup plus étendu : la largeur moyenne du Salvador, du nord au sud, ne dépasse pas 80 kilomètres, sur une longueur développée de près de 300 kilomètres. Presque tout le pourtour terrestre du pays n'a que des frontières purement conventionnelles, ou indiquées seulement par des cours d'eau dont les deux bords sont habités par des populations de même origine. Du côté tourné vers le Guatemala, la ligne de partage suit, on le sait, le cours de la petite rivière Paza, puis, contournant le volcan de Chingo, coupe le lac de Güija, et se recourbe vers l'est pour former la limite au sud du Honduras, en traversant montagnes et vallées. Dans ce faible parcours les domaines ethniques ne sont pas plus respectés que les traits naturels : la frontière coupe les territoires des Pupuluca, des Pipil, des Pokoman. Au nord, ce n'est point la crête de la sierra qui indique la séparation des deux États : on a fait choix de la rivière Sumpul, affluent du rio Lempa, de ce fleuve lui-même en aval du confluent, puis d'une autre rivière du même bassin. A l'est, le Goascoran borne la République et ne laisse à celle-ci qu'une faible partie du littoral de la baie de Fonseca.

La chaîne maîtresse et celle des volcans, qui s'étaient déjà bifurqués dans le Guatemala, se développent à une distance considérable l'une de l'autre sur leur prolongement oriental. La première élève tous ses pics dans

le territoire du Honduras; la deuxième appartient au Salvador; elle est d'ailleurs fort irrégulière dans ses allures et se compose de divers massifs situés au nord ou au sud du foyer rectiligne d'où les cendres font éruption. Parmi les formations rocheuses de la contrée les laves dominent, mais nombre de montagnes qui furent autrefois des volcans sont difficiles à reconnaître comme tels, les cratères en étant oblitérés et les pentes elles-mêmes complètement revêtues de ces argiles grises, blanches ou jaunâtres, qui recouvrent aussi les montagnes du Mexique et du Guatemala : elles proviennent sans doute des fines poussières volcaniques transportées par le vent et graduellement agglutinées pendant le cours des siècles. Les plaines au-dessus desquelles s'élèvent les cônes des volcans sont formées jusqu'à de grandes profondeurs par des cendres et des ponces, dont la partie superficielle, en se décomposant à l'air, donne une terre végétale d'une extrême fécondité. Il est au monde peu de régions qui puissent se comparer au Salvador pour la richesse de la végétation spontanée et la productivité des cultures.

A l'est du Guatemala le principal massif de hauteurs est celui des montagnes escarpées de Matapan (1500 mètres), qui se dressent au nord-est du lac de Güija et qui de loin paraissent inaccessibles. Il ne s'y trouve point d'ouvertures volcaniques. L'activité des foyers intérieurs ne se révèle que dans le voisinage de la mer, bien au sud de la chaîne continue des montagnes. De la ville d'Ahuachapám jusqu'au village de San-Juan de Dios, situé à une trentaine de kilomètres au nord-est, se développe une ligne de salses et de fumerolles transversale à l'axe des volcans. En maints endroits de cette crevasse, les gaz se dégagent avec abondance, mais c'est aux portes mêmes d'Ahuachapám, près de la grande route qui relie Guatemala et San-Salvador, que se trouvent réunies les plus remarquables salses, désignées dans le pays sous le nom d'*ausoles*. Les phénomènes de dégagement se produisent de manière à présenter tous les intermédiaires possibles entre la fumerolle ordinaire et la source thermale. Ici l'on voit les vapeurs s'échapper en tourbillons de longues fissures; plus loin, des sources abondantes coulent de fentes ouvertes dans la roche porphyrique et se réunissent en petits ruisseaux fumants; ailleurs, les sources ont elles-mêmes dressé par leurs dépôts un cône d'un ou deux mètres de hauteur, d'où l'eau s'épanche et ruisselle en nappes sur les pentes; tel volcan de boue se compose d'une pâte molle et s'affaisse sous la moindre pression; telle autre butte est visqueuse; enfin il en est de complètement solides. De grands lacs de boue, que les vapeurs soulèvent à gros bouillons, sont épars dans la plaine. Les argiles déposées par les ausoles sont colorées de toutes les façons, en

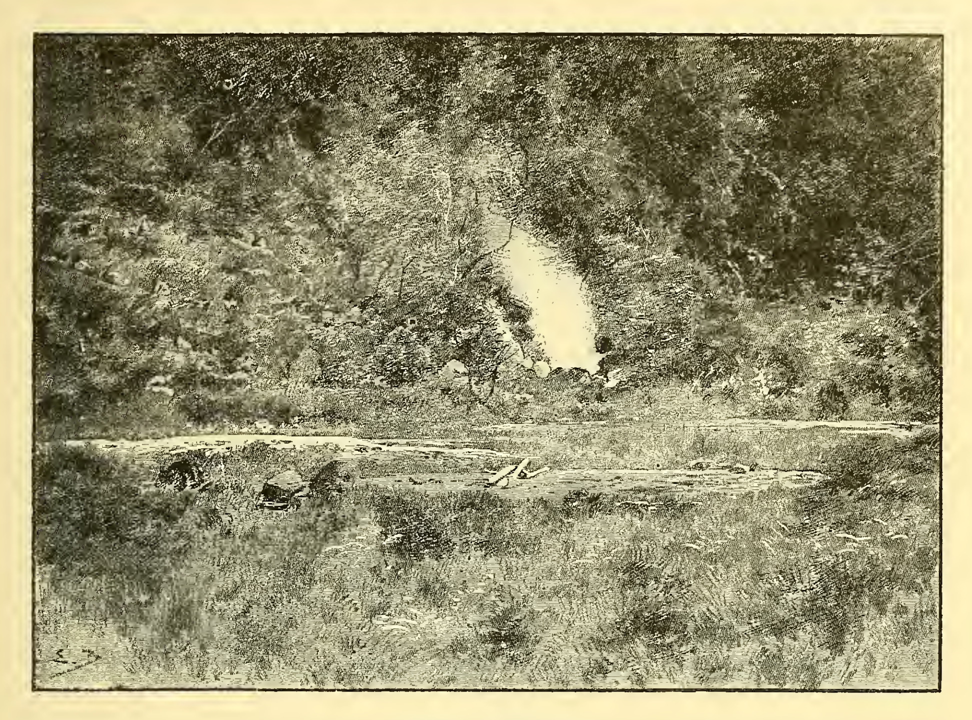
blanc, vert, jaune, ou rouge : la cause en est due évidemment à l'altération de roches ferrugineuses, mélangées d'alun et de soufre[1]; les habitants de la contrée viennent s'y fournir de couleurs minérales[2]. D'après les descriptions que donnent les anciens voyageurs, Montgomery au commencement du siècle, et Stephens en 1840, il semble que les ausoles aient grandement perdu en activité et en température. Les indigènes disent qu'à une dizaine de kilomètres au nord-est d'Ahuachapám une ancienne salse, complètement recouverte d'une argile blanchâtre fine, mais ne déversant plus de boue par l'orifice supérieur, s'élève à 40 mètres.

Plus à l'est un massif montagneux porte des sommets qui atteignent 1700 ou même 2000 mètres au-dessus de la mer. Ce massif est quelquefois désigné sous le nom de Madre del Volcan, ou « Mère du Volcan », et sans avoir de renseignements précis à donner, les habitants de Sonsonate en signalent tous les pics comme de véritables volcans : Apaneca, Launita ou Lagunita, San-Juan, Aguila, Naranjo, d'autres encore. Dollfus et de Mont-Serrat ne croient pas qu'il en soit ainsi et, d'après eux, toutes ces montagnes seraient, non des volcans proprement dits, mais des masses de porphyre trachytique recouvertes d'argiles jaunes et de cendres rejetées par des volcans éloignés; cependant il est probable que, parmi les monts qualifiés de « volcans » par les indigènes, quelques-uns méritent ce nom : tel est le volcan de Santa-Ana (2016 mètres), dont la légende, sinon l'histoire, racontait les éruptions et qui récemment a de nouveau lancé des cendres en abondance. Le cratère terminal de cette montagne est très profond et nul voyageur n'y est encore descendu; dans une dépression voisine se trouverait une lagune circulaire, emplie d'une « eau de vinaigre ». La majesté du volcan de Santa-Ana lui a valu de la part des indigènes le nom de Lamatepec, c'est-à-dire le « Père Volcan[3] ».

Une montagne bien plus fameuse encore, quoique d'une moindre hauteur, fait partie du même massif que le Santa-Ana : c'est le volcan d'Izalco, né, comme le Jorullo du Mexique, depuis l'arrivée des Espagnols dans le Nouveau Monde; le nom qu'il a reçu lui vient d'un village qui se trouve à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest. Au commencement du dix-septième siècle, il y avait, sinon à l'endroit où se dresse actuellement la montagne, du moins dans le voisinage, près de Sonsonate, des fumerolles et des épanchements de boue pareils aux ausoles d'Ahuachapám; mais il paraît que

[1] E. Dollfus et A. de Mont-Serrat, ouvrage cité.
[2] Brasseur de Bourbourg, *Le Mexique et l'Amérique centrale.*
[3] David J. Guzmán, *Apuntamientos sobre la topografía física del Salvador.*

ces « bouches d'enfer », dont parle Gage[1], se sont refermées plus tard. En 1769, une savane parcourue par le bétail occupait la base du Santa-Ana. Des roulements terribles, des secousses violentes, puis des éruptions de vapeurs mirent en fuite les quelques habitants des alentours. Soudain la terre s'ouvrit, le 23 février 1770, et des laves jaillirent en abondance. Le volcan commençait à pointer hors de sa crevasse, et depuis cette époque il a constamment grandi. Les premières éruptions furent presque les



AUSOL A AHUACHAPÁM.
D'après une gravure de la « Geografia » du Salvador, par Dawson.

seules à vomir de la pierre liquide; depuis cette époque, le volcan d'Izalco n'a guère rejeté que des cendres. Jadis les explosions de vapeurs et de pierrailles étaient presque incessantes, de deux en deux minutes, disent quelques voyageurs. Les jets les plus espacés se succédaient au moins de quart d'heure en quart d'heure. La nuit, les marins qui passaient au large de Sonsonate voyaient toujours les vapeurs rouges ondoyer au-dessus de la montagne : de là le nom de « Faro del Salvador » que l'on a donné au volcan. Cependant l'Izalco s'est quelquefois apaisé pendant le cours de ce siècle : Dollfus et de Mont-Serrat ont pu le gravir en 1866, durant une

[1] *Nouvelle Relation des Indes Occidentales.*

courte période de repos. Ils lui trouvèrent alors une altitude de 1825 mètres, dont 400 mètres environ au-dessus du *malpais* de sa base : ils constatèrent que la partie suprême du volcan était percée de trois cratères, dont un se terminant par un puits vertical d'où s'échappaient les fumées avec des sifflements et des tonnerres; des milliers de jets sulfureux s'élançaient de tout le sommet de la montagne. Le cône de l'Izalco, toujours égalisé par les cendres fines qui glissent sur les pentes, est d'une régularité parfaite, « comme s'il était fait au tour. » Aucune herbe n'a eu le temps d'y prendre racine, quelques taches d'alun blanchâtre contrastent çà et là avec la nuance brune ou rougeâtre de la masse[1].

Le volcan de San-Salvador, qui s'élève à une douzaine de kilomètres au nord de la capitale, atteint 1879 mètres et paraît être au repos depuis une époque antérieure à la conquête. Vu de loin, il n'offre pas les caractères distinctifs d'un cône volcanique. C'est un massif allongé, à base irrégulière, recouvert de forêts jusque dans le voisinage de la cime. Mais dans la partie suprême s'ouvre un très vaste cratère, presque rond, que l'on appelle le *boqueron*, et qui renferme un lac profond d'eau verte et transparente : c'est une immense dépression circulaire d'environ 5 kilomètres de tour et 200 mètres en profondeur. Sur les pentes de la montagne se trouve un ausol d'où s'échappent incessamment des vapeurs, et près de la base septentrionale s'alignent quelques cônes adventices, dont l'un, le volcan de Quezaltepeque, eut une petite éruption au commencement du siècle. Des sources thermales coulent au pied du volcan, et les dégagements d'acide carbonique sont fréquents : il a fallu parfois interrompre les travaux de la campagne à cause des gaz asphyxiants qui s'échappaient du sol. Enfin, parmi des buttes à cratère on voit, à 12 kilomètres à l'ouest de la capitale, un abîme, dit la Hoya ou la « Fosse », ancienne bouche d'éruption ouverte à fleur de terre à travers des couches puissantes de sables volcaniques : un lac, Cuscatlán, dormait au fond de ce cratère éteint; il s'est récemment vidé et des champs de cannes à sucre ont pris la place des eaux.

Ainsi les phénomènes extérieurs d'activité volcanique n'ont pas eu grande importance dans la région dont San-Salvador occupe le centre, mais les secousses du sol y ont été fréquentes et terribles : à cet égard il y a peu de contrées au monde qui aient été plus éprouvées par les tremblements de terre. Le nom de Cuscatlán, qui est celui de la lagune, de la plaine environnante, et, dans le parler indigène, de la ville même et de plusieurs villages, rappellerait les nombreuses trépidations de l'écorce terrestre :

[1] A. Dollfus et E. de Mont-Serrat, ouvrage cité.

« Vallée des Hamacs », telle serait, d'après quelques étymologistes, la signification du mot nahuatl[1]. La nature spéciale du sol sur lequel a été construite la ville de San-Salvador contribue à rendre les tremble-terre plus dangereux : ce terrain, composé d'une roche tufacée, blanchâtre, qui provient de pierres ponces altérées, est léger et mobile, « flottant, » pour ainsi dire, dans les dépressions de la croûte solide sans faire corps avec elle; les cendres et les constructions qu'elles portent sont projetées en

N° 88. — VOLCANS DU SALVADOR OCCIDENTAL.



1 : 1 200 000

0 — 50 kil.

dehors par les secousses au lieu de vibrer avec les roches profondes plus ou moins élastiques[2]. San-Salvador n'a pas été renversée moins de sept fois pendant les trois derniers siècles et sept fois on l'a rebâtie sur le même emplacement, au milieu des terres fertiles qui lui donnent leurs abondantes récoltes. La catastrophe de 1854, accomplie brusquement, ensevelit de nombreuses victimes; celle de 1873, plus destructive encore pour les édifices, fut du moins annoncée par des grondements et des frémissements préliminaires, et lorsque le grand choc se produisit, toute la population va-

[1] Pays des « Joyaux » ou des « Richesses », d'après Squier.

[2] Poulett Scrope ; — Dollfus et de Mont-Serrat, etc.

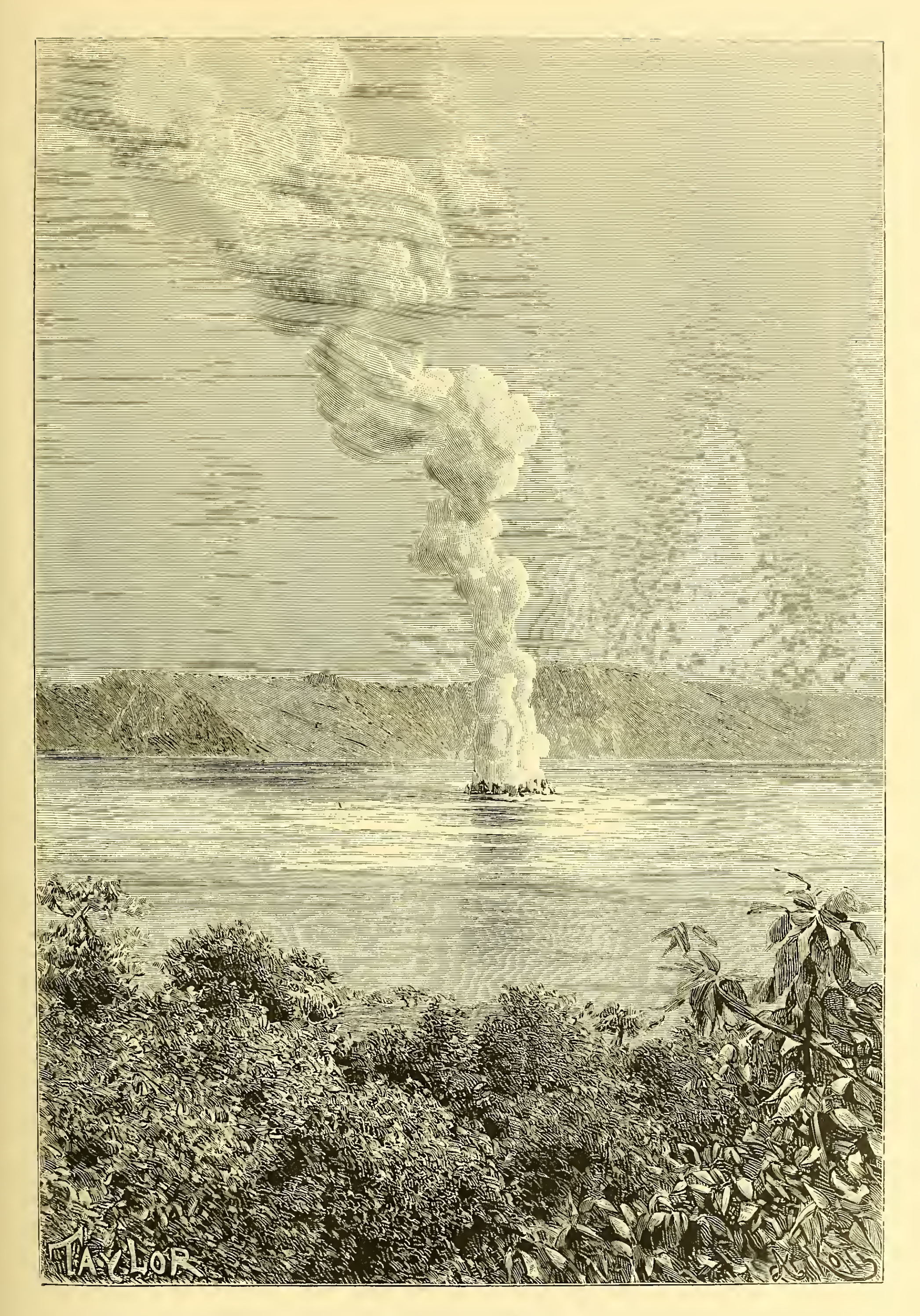
lide et invalide campait déjà dans les places. La nuit était profonde, et c'est à la lueur de l'incendie dévorant les débris entassés que les habitants reconnurent l'immensité du désastre.

Le tremblement de terre qui renversa la capitale paraissait avoir pour centre de vibration le lac d'Ilopango ou d'Apulo, réservoir d'eau profonde qui se trouve à une dizaine de kilomètres à l'est de San-Salvador et à l'altitude de 485 mètres, entouré d'un cercle de hauteurs à brusques falaises.

N° 89. — LAC D'ILOPANGO.



Ce lac, dont la superficie approche de 60 kilomètres carrés, a plusieurs fois changé de niveau et les indigènes attribuaient ses mouvements à un « monstre » ou « sirène » vivant au fond du lac. Lors des tremblements de terre et des violentes ondulations de l'eau, on apportait en offrande au lac des fleurs et des fruits, puis, si les phénomènes continuaient, on lui jetait des animaux vivants et des enfants dans les moments de grand péril. Au milieu du dix-huitième siècle, le lac était beaucoup moins élevé ; mais, à la suite de glissements du sol, le ruisseau qui s'en épanche à l'est pour se



VOLCAN D'ILOPANGO.

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. Doriot

jeter par une profonde barranque dans la rivière Jiboa, tributaire direct du Pacifique, fut retenu dans son cours et, refluant dans le bassin, en exhaussa considérablement le niveau. En 1873, le lac s'agita avec violence et s'éleva de près d'un mètre au-dessus de l'altitude ordinaire; on le vit bouillonner çà et là et des mugissements montèrent des profondeurs. En 1879, le mouvement des eaux lacustres recommença et des vapeurs s'échappèrent, le lac reprit son mouvement de crue, il atteignit $1^{m},22$ au-dessus de l'ancien rivage; puis soudain, les eaux débordées, passant avec violence au-dessus du seuil de sortie, y creusèrent rapidement une tranchée, et le lac se mit à décroître. En trois heures, son niveau baissa de $2^{m},50$; en 54 jours, la dénivellation totale atteignait $10^{m},49$ et le volume de l'eau vidée dépassa 635 millions de mètres cubes[1]; le courant roula 1277 mètres par seconde, plus d'eau que la Garonne ou la Loire. Des troncs d'arbres, recouverts d'une épaisse couche calcaire, qui, à une époque antérieure, avaient échoué sur le rivage, émergèrent de nouveau; de petites îles, jadis éloignées de la côte, se rattachèrent en promontoires au rivage. A son niveau le plus bas, le lac baissa de 35 mètres[2]. Aux éruptions de gaz nauséabonds qui s'étaient d'abord échappés du milieu des eaux avaient succédé des laves et l'on voyait des îlots de laves et de cendres s'élever peu à peu au-dessus de la nappe bouillonnante; à la fin il ne resta plus qu'un monticule de lave dure, se dressant à 50 mètres; dans le voisinage immédiat de ce rocher, la sonde mesura 209 mètres. Pendant la période d'éruption le géologue Goodyear ne compta pas moins de 440 fortes secousses. On dit qu'autrefois le lac d'Ilopango, « dévasté par le monstre », ne nourrissait pas de poissons, mais les colons l'eurent rapidement peuplé. Lors de la naissance du volcan insulaire, les gaz sulfureux et la chaleur firent périr les millions d'êtres organisés qui vinrent s'échouer sur les rives inondées : pour éviter la peste, il fallut employer des centaines d'hommes, jour et nuit, à enfouir la masse des chairs corrompues. Quand le lac commença de se vider, on vit des pêcheurs se précipiter vers le rivage en criant : « Oh! reste, notre mère, ne t'enfuis pas[3]! »

Au nord-est du lac Ilopango s'élèvent les contreforts du volcan de Cojutepeque (1035 mètres) qui n'a point eu d'éruption depuis les temps historiques, mais dont on voit encore le petit cratère régulier. Plus loin, se dresse un autre volcan, le plus haut du Salvador (2400 mètres), que les indigènes appelaient le Chichontepec ou « mont à Deux Pics » et qui a reçu

[1] Ortega, Rockstroh, *Informe de la Comision cientifica del Instituto nacional de Guatemala.*
[2] David J. Guzmán, ouvrage cité.
[3] Ortega, Rockstroh, mémoire cité.

des Espagnols le nom de San-Vicente. Cette montagne est en repos et la végétation forestière en a envahi les pentes jusqu'au sommet; de même que le volcan guatémaltèque de Agua, la coupe terminale du San-Vicente contenait un lac qui, à la suite d'averses violentes et continues, brisa l'une de ses parois et se déversa dans la plaine par les barranques creusées dans les flancs du mont; heureusement que la ville de San-Vicente ne se trouvait pas sur le parcours de l'avalanche boueuse. Du sommet de la montagne on contemple le plus beau panorama du Salvador, sur le lac d'Ilopango, les pentes richement cultivées qui descendent vers le littoral du Pacifique et la profonde vallée du rio Lempa. A la base du volcan, vers le nord-est, un ravin aux parois presque verticales renferme d'abondantes sources, thermales et minérales, qui dégagent violemment des vapeurs avec un bruit strident : ce sont encore des *infiernillos* ou « petits enfers », comme il en existe tant d'autres exemples dans l'Amérique Centrale.

La coupure au fond de laquelle coule le rio Lempa, descendant vers le Pacifique, interrompt la chaîne des volcans et en même temps la saillie montagneuse des terres qui se développe parallèlement au rivage océanique. La chaîne reprend de l'autre côté de la vallée par le volcan de Tecapa, renfermant dans son cratère, disent les indigènes, une lagune assez étendue dont les eaux « sont froides d'un côté et chaudes de l'autre ». Plus loin viennent les montagnes d'Usulután, qui sont aussi formées de laves, et les quatre cimes du Chinameca (1500 mètres). De même que le San-Vicente, le Tecapa et l'Usulután, le Chinameca n'a pas eu d'éruption récente, et son énorme cratère, de 1500 mètres en circonférence, est complètement fermé; mais à 2 kilomètres du gros bourg de Chinameca, blotti au pied du mont, des gaz sulfureux s'échappent en sifflant d'un *hervedor*, d'un *boqueron* et d'autres crevasses de moindre importance; une vapeur épaisse et tourbillonnante se déroule incessamment au-dessus des fissures de la montagne.

Le San-Miguel, l'un des pitons les plus élevés du Salvador (2155 mètres), est aussi l'un de ceux qui offrent l'aspect le plus grandiose : son isolement, la puissance de sa base, la raideur de ses pentes, la troncature nette de son cône supérieur en font un mont sans rival : c'est l'une des cimes d'où l'on voit se déployer le plus bel horizon; autour s'étend un cercle immense de dépressions, la mer, les vallées de la Lempa et de ses affluents, et par delà la coupure où passe le rio San-Miguel, la baie de Fonseca se ramifiant en golfes secondaires. Le volcan s'est ouvert plusieurs fois pendant l'époque historique : en 1844, quatorze bouches, béant à mi-pente, vomirent des fleuves de lave en cours divergents, et l'une d'elles,

sur le flanc septentrional, épancha une énorme coulée qui prit la direction de la ville de San-Miguel, située à une quinzaine de kilomètres au nord-est, et ne s'arrêta que devant les premières cabanes du faubourg. Le cratère du volcan, l'un des plus vastes de l'Amérique Centrale, a 5 kilomètres en circonférence et 150 mètres en profondeur, mais le foyer principal des éruptions de gaz y change fréquemment et forme des cratères secondaires

N° 99. — VOLCANS DU SALVADOR ORIENTAL.



1 : 600 000

0 — 20 kil.

sur lesquels se déroulent les vapeurs en volutes blanches : il est impossible de descendre dans cette plaine de fumerolles, remplie d'un air irrespirable. De tous les volcans de la région des Isthmes, le San-Miguel est celui qui a le plus souvent versé des laves et en plus grande abondance : sur tout le pourtour de la montagne se voient les coulées rouges ou noires, pareilles à des serpents gigantesques.

A l'est du San-Miguel et de la rivière du même nom, la plaine offre aussi quelques traces d'activité volcanique sous forme d'ausoles ou de lacs,

desquels s'échappent des gaz sulfureux; mais la chaîne se termine au bord de la baie de Fonseca par un volcan à double cime dont la base s'avance en promontoire dans les eaux : c'est le volcan de Conchagua, en partie recouvert de forêts, d'où le nom de sa pointe la plus haute (1256 mètres), le Cerro del Ocote ou le « Mont du Pin ». Les pentes du volcan sont assez douces pour qu'on puisse les gravir à cheval. Le cratère principal, vague de forme, paraît avoir enfermé un lac qui se déversa jadis par suite de quelque tremble-terre. Le Conchagua passait pour une montagne complètement éteinte, lorsque, en 1868, une fissure s'ouvrit sur ses flancs avec de violentes secousses, des tourbillons de vapeurs et des avalanches de rochers. Le Conchagua est donc au nombre des volcans actifs, — le cinquième du Salvador, — parmi lesquels on pourrait aussi compter les ausoles épars dans les plaines entre les monts ignivomes.

Les amas de laves qui se sont épanchés parallèlement à la plage de l'océan Pacifique ont certainement contribué à modifier l'hydrographie de la contrée en barrant le cours des ruisseaux et en les forçant, soit à se creuser d'autres vallées, soit à remplir de vastes dépressions lacustres. La chaîne des volcans avec les seuils intermédiaires est devenue une ligne de partage des eaux : du côté de la mer, coulent de brusques torrents qui se dessèchent en été ou du moins ne roulent qu'un flot affaibli; de l'autre côté, des ruisseaux, disposant d'un versant plus allongé, se réunissent et vont se rejoindre dans la grande vallée du rio Lempa, qui se développe parallèlement à l'axe volcanique et à celui de la chaîne maîtresse du Honduras. Le Lempa, l'un des fleuves principaux de l'Amérique Centrale, naît dans le territoire du Guatemala, formé de diverses branches, dont l'une jaillit près du fameux lieu de pèlerinage d'Esquipulas : le sentiment de révérence que les peuples ont toujours éprouvé pour les seuils de partage entre les eaux courantes a fait considérer cet endroit comme saint. Le fleuve naissant coule au sud-est par une profonde coupure taillée par les eaux dans la lave épaisse, et pénètre dans l'État de Salvador, où il reçoit le *desagüe* ou « affluent » du grand lac Güija, alimenté lui-même par l'Ostua et par de nombreux ruisseaux descendus de l'amphithéâtre des montagnes environnantes. Le Güija, situé à l'altitude d'environ 600 mètres, est probablement un de ces bassins que les cheires de laves et les éruptions de cendres ont privés d'écoulement direct vers la mer et qui ont dû se chercher un autre courant de sortie. C'est un réservoir profond; vers la partie centrale il aurait, d'après Guzmán, 84 mètres d'eau.

En aval du confluent, la vallée du Lempa continue de s'orienter parallèlement à la mer et reçoit de droite et de gauche les ruisseaux des deux

chaînes; son principal affluent est le Sumpul, issu lui-même d'une vallée longitudinale que dominent au nord les montagnes du Honduras. A l'encontre du rio Lempa vient un autre fleuve, le Tonolá, dont la vallée est le prolongement oriental de celle du Lempa, et les deux cours d'eau réunis s'ouvrent un passage à travers les plateaux qui portent la chaîne des volcans. A la Barca, lieu du « bac » qu'emprunte la route maîtresse du Salvador, le fleuve, bien qu'encore à soixante kilomètres de l'Océan, est élevé de quelques mètres seulement au-dessus du niveau marin et roule avec lenteur ses eaux jaunes, profondes de 5 mètres pendant la saison des sécheresses. Lors des crues il a jusqu'à 6 et même 8 mètres d'eau; mais à son entrée dans la mer il est obstrué par une barre « infranchissable », où les barques trouvent au plus 2 mètres. Ce fleuve puissant, dont le cours développé est d'environ 300 kilomètres, avec un bassin de 14 700 kilomètres carrés, et qui verse à la mer une masse liquide évaluée diversement au débit moyen de 496 à 714 mètres cubes par seconde[1], est donc fermé à la navigation maritime, mais des bateaux à vapeur fluviaux peuvent remonter le Lempa dans toute la partie de son cours située en aval de sa grande courbe vers le sud. On pourrait aussi rattacher le bas Lempa aux marigots latéraux qui bordent le rivage, à l'est le Jiquilisco, à l'ouest le Jaltepeque, et conquérir ainsi une autre ligne de navigation protégée de la houle par le cordon littoral. Le fleuve San-Miguel, qui coule à l'est et franchit aussi par une profonde vallée le dos de terrain sur lequel s'alignent les volcans, pourrait également communiquer avec le Lempa par l'estuaire du Jiquilisco.

Dans son ensemble, la côte océanique du Salvador est beaucoup moins basse que celle du Guatemala, si ce n'est des deux côtés du Lempa, le long des marigots de Jiquilisco et de Jaltepeque. A l'est, du côté de la baie de Fonseca, la terre se termine en falaises rougeâtres, percées de cavernes à leur base. A l'ouest, la costa del Balsamo ou « côte du Baume », comprise entre la Libertad et Acajutla, n'est qu'une succession de pointes rocheuses peu saillantes et de falaises à pic, séparées par quelques petites baies bordées de plages ou de grèves. Çà et là des pentes boisées s'élèvent immédiatement au-dessus de la mer; ailleurs les terrasses riveraines sont couvertes de *sacate*, herbe longue et forte dont les prairies ressemblent de loin, pendant la saison sèche, à des champs de blé mûr. On la brûle d'ordinaire à l'approche de la saison pluvieuse, et la terre rouge prend alors l'aspect

[1] Max von Sonnenstern; — E.-G. Squier, *Notes on Central America;* — John Power, *Journal of the R. Geographical Society*, 1858.

d'une roche volcanique; mais, dès les premiers orages, elle se nuance d'un vert pâle, semblable à celui des pousses de canne à sucre[1]. La côte du Salvador, comme celle du Guatemala, est le théâtre de nombreux changements dans le niveau relatif de la terre et de la mer : des bancs de coquillages modernes situés actuellement à distance de l'Océan prouvent que le littoral du Salvador s'est exhaussé ou que les eaux se sont abaissées.

Traversé de l'ouest à l'est par le 14ᵉ degré de latitude et s'inclinant du nord au sud vers le soleil du midi, le Salvador est, comme le Guatemala méridional, qu'il prolonge à l'orient, un pays dont la température est très élevée dans le voisinage de la côte : malgré les brises rafraîchissantes qui viennent de la mer, les ports du littoral se trouvent sous les isothermes de 26 à 28 degrés centigrades. Mais la région côtière est une des moins peuplées du Salvador : les habitants se pressent dans la zone élevée qui porte les volcans et où se trouvent les vallées fertiles; c'est dans cette zone, dont l'altitude varie de 500 à 1000 mètres, que se sont construites la plupart des villes, et que se meut, parallèlement à la mer, presque tout le commerce de la République. La température moyenne de cette région est de 21 à 26 degrés dans les différentes villes. Plus au nord, dans la basse vallée que parcourt le rio Lempa et où les brises fraîches de la mer ne pénètrent point, le climat redevient plus chaud et moins salubre, mais aussi la population y est-elle assez rare. Quant aux pluies, elles sont plus abondantes sur le versant extérieur des montagnes qui longent le Pacifique; elles commencent à tomber vers le milieu du mois de mai, à mesure que le soleil se rapproche du tropique septentrional; mais il passe avec son rideau de nuages, et vers la fin de juin les Salvadoreños jouissent ordinairement de quelques beaux jours que l'on appelle le *veranillo de San-Juan*. Les pluies reprennent pour durer jusqu'en septembre, toujours apportées par les vents du sud, désignés sous le nom de *vendavales* ou « vents d'aval » et parfois accompagnées d'orages, même de cyclones ou *chubascos*. Pendant la saison des sécheresses, alors que soufflent les vents du nord, qui sont les alizés plus ou moins déviés de leur voie normale, des tempêtes frappent aussi les côtes, principalement pendant les mois de février et de mars : ce sont les *terrales*, fort redoutés des pêcheurs[2].

Les espèces végétales et animales du Salvador ne diffèrent point de la flore et de la faune guatémaltèques; mais parmi les plantes il en est plusieurs dont l'aire de grande production est assez limitée. Tel est le baumier du

[1] A. Pailhès, *Instructions nautiques sur les côtes ouest du Centre-Amérique et du Mexique.*
[2] David J. Guzmán, ouvrage cité.

Salvador (*myrospermum salvatorense*), qui a donné son nom à une partie du littoral, entre Acajutla et la Libertad, et dont l'exsudat fut autrefois appelé « baume du Pérou », parce que, aux temps du régime colonial, on le transportait d'abord à Callao, d'où il était ensuite expédié en Espagne. Le Salvador est tout particulièrement riche en plantes médicinales, en résines et en gommes; mais, comme dans les pays voisins, les agriculteurs s'y adonnent surtout à la culture des plantes alimentaires et industrielles. Les vols de sauterelles ne sont pas rares dans le Salvador depuis quelques années.

Les Pipil, c'est-à-dire les Aztèques, qui s'étaient répandus dans une partie du Guatemala, et qui se sont maintenus jusqu'à nos jours en corps de nation distinct, occupaient aussi le Salvador occidental à l'époque où se présentèrent les conquérants espagnols, ainsi qu'en témoignent les noms de lieux, et le centre de leur puissance se trouvait à Suchitoto, c'est-à-dire au nord de l'endroit où s'élève actuellement la capitale de la République. Bernal Diaz del Castillo, qui vit les Nahua de Cuscatlàn, dit que leur état social, religieux et politique était exactement le même que celui des Mexicains. Ils avaient des temples où ils adoraient le soleil; ils faisaient aussi des sacrifices humains, et choisissaient surtout leurs victimes parmi les enfants; les sacrificateurs arrachaient le cœur de la poitrine encore palpitante et en jetaient le sang vers les quatre points de l'horizon; de temps en temps, les guerriers allaient faire des excursions pour ramener des captifs et les offrir aux dieux. Des côtés du nord et de l'orient le rio Lempa était la limite de leur territoire; plus tard la même rivière arrêta longtemps les Espagnols, qui avaient envahi Cuscatlàn en 1524 et dont le premier souci avait été d'asservir les populations. Le chef des Indiens Chontales qui résista avec le plus d'énergie contre les envahisseurs s'appelait Lempira, nom qui, sous une forme abrégée, est devenu celui du fleuve dont le cacique habitait les bords.

L'espace quadrilatéral limité au nord par le rio Lempa, au sud par l'Océan, appartenait d'avance au conquérant qui occuperait la position centrale de Cuscatlàn. Aussi les Indiens Pipil qui avaient possédé ce domaine furent-ils, en quelques années, réduits à la condition de serfs ou même marqués au fer comme esclaves. Pendant toute la durée du régime espagnol ils restèrent ce qu'avaient été leurs frères mexicains, une foule de « gens sans raison » ; mais, comme au Mexique, ils s'assimilèrent peu à peu leurs maîtres par les croisements. Lorsque l'indépendance du Guatemala, dont le Salvador faisait alors partie, fut proclamée en 1821, le nombre des

métis salvadoriens dépassait déjà de beaucoup celui des blancs : la population était devenue « ladine ». Les quatre cinquièmes des habitants du Salvador appartiennent à la fois aux deux races par le mélange des sangs. Cependant il reste des Indiens, sinon complètement purs, du moins assez distincts pour constituer des communautés à part. Tels sont les Pipil d'Izalco, qui parlent encore un dialecte mexicain. Tels sont aussi quelques groupes d'Indiens dont les villages parsèment le versant méridional du volcan de San-Vicente et qui firent en 1832 une guerre de race aux blancs et aux métis[1]. Mais les Indiens restés le plus à l'écart de la domination espagnole et conservant le mieux l'ancien langage et les mœurs primitives sont ceux de la côte du Baume, cantonnés au sud de la voie historique suivie par les migrateurs, les conquérants et les pèlerins, le long de la chaîne des volcans.

Ces Indiens ont généralement construit leurs villages sur les terrasses et les sommets des collines qui forment un massif distinct en cet endroit du littoral ; leurs demeures ne sont que des huttes basses recouvertes de feuilles de palmier ou de sacate, et les seuls chemins du pays sont d'étroits sentiers. Ils cultivent le maïs, mais se bornent à ensemencer la faible étendue de terrain qui leur donnera les provisions de l'année : leur récolte supplémentaire est fournie par les baumiers, dont ils vendent les produits dans les ports du littoral ; l'argent qu'ils en retirent sert à orner leurs églises et à fêter bruyamment leurs saints, car, restés païens, ils sont en même temps devenus catholiques. Graves, taciturnes, on les croirait à première vue moins intelligents que les Indiens Quiché ou Cakchiquel : ce qui tient peut-être à l'extrême réserve qu'ils gardent envers les étrangers. Physiquement, ils différeraient aussi de leurs voisins du Guatemala ; ils seraient un peu plus foncés et leurs femmes resteraient beaucoup plus petites. Les mariages, toujours décidés par les parents, se font à un âge très jeune, de douze à quatorze ans, et durant les premières années le couple doit vivre dans la demeure du père de l'époux et travailler à son service ; il n'est même pas rare de voir des familles de trois générations successives vivre ensemble sous la direction du patriarche.

Très dociles, les Aztèques de la côte du Baume obéissent à leurs *ahuales* ou anciens, et c'est à eux qu'ils doivent confier toutes les économies réservées pour les fêtes patronales. Les ahuales se réunissent la nuit, toujours à la lueur d'un feu sacré brûlant dans un coin de la chambre et symbolisant sans doute la flamme divine qui est censée éclairer les hommes dans

[1] E. G. Squier, ouvrage cité.

leurs délibérations sur l'intérêt public. Du reste, ces vieillards se gardent bien de faire la moindre opposition au gouvernement central : lors des élections, ils prennent les ordres de San-Salvador et font voter en conséquence[1]. Toutefois les anciennes mœurs ont graduellement changé depuis que les étrangers arrivent en plus grand nombre dans les ports du littoral, que des routes se construisent et que l'on ouvre des écoles dans les villages. Une loi édictée en 1882 ordonne la vente des *ejidos* et *comunidades*, — c'est-à-dire des terres communes, jadis cultivées au profit collectif de tous les habitants d'un même groupe communal, — et leur distribution « équitable » entre tous les membres de la communauté. On espère que ces mesures auront pour conséquence d'amoindrir l'autorité des caciques et de développer l'initiative individuelle chez les anciens communiers; mais il est à craindre aussi que la concentration plus facile des capitaux n'ait pour conséquences rapides l'accaparement des terres et l'introduction du paupérisme dans le Salvador, où naguère la misère était inconnue.

La première ville, près de la frontière guatémaltèque, est Ahuachapán, fameuse par ses volcans de boue; c'est peut-être la cité de Paza ou Pazaco[2], d'après laquelle a été nommée la rivière de Paza, choisie comme limite politique entre les deux républiques de Guatemala et de Salvador, et souvent désignée, par un jeu de mots involontaire, sous le nom de rio de la Paz, « rivière de la Paix ». Ahuachapán est située, ainsi que d'autres villes, Atiquisayá, Chalchuapa, Santa-Ana, dans une plaine de fécondité merveilleuse où l'on cultive surtout la canne à sucre et le cafier, mais qui, pendant les guerres fréquentes du Guatemala et du Salvador, a toujours été un champ de bataille. Chalchuapa est la ville où le dictateur du Guatemala, Rufino Barrios, succomba en 1885 après avoir livré un sanglant assaut; cet événement mit fin à l'hégémonie du Guatemala sur les autres républiques de l'Amérique Centrale. Les habitants de la plaine sont en grande partie des Indiens, descendants d'une tribu nahuatl dont la ville forte, Apaneca, construite plus au nord, à la base du volcan du même nom, n'est plus aujourd'hui qu'un pauvre village presque abandonné : on y a fouillé de nombreux tombeaux qui renfermaient des ornements d'or et d'argent, ainsi que de précieuses poteries. La ville de Sonsonate ou des « Quatre

[1] E. G. Squier, ouvrage cité.
[2] Brasseur de Bourbourg, *Histoire du Mexique et de l'Amérique Centrale.*

Cents Sources », qui groupe ses maisons à l'ombrage des palmiers, est encore plus merveilleusement située qu'Ahuachapám, dans une campagne toujours bien arrosée, toujours verte, que domine un amphithéâtre de montagnes et que le « phare » naturel d'Izalco éclaire pendant les nuits. Les fruits de Sonsonate, surtout les ananas, sont exquis; jadis le cacao de cette contrée rivalisait avec celui de Soconusco, mais l'arbre n'est plus guère cultivé.

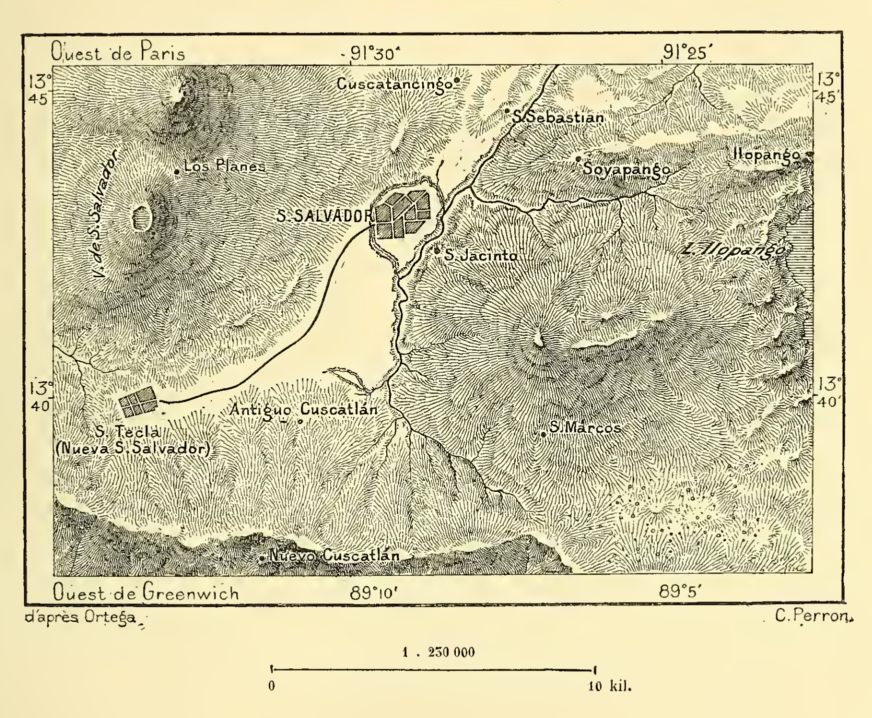
Sonsonate, qui fut autrefois la cité la plus importante du Salvador occidental, a cédé ce rang à la ville de Santa-Ana, située au nord du volcan de ce nom, dans la zone tempérée et sur la grande route de Guatemala à San-Salvador : depuis les tremblements de terre qui, par deux fois, ont renversé la capitale, Santa-Ana, quoique n'ayant point une position centrale, est devenue la cité la plus populeuse de la République; c'est un marché agricole très important, et près de là le district de Metapán, que baigne le lac de Güija, a des gisements de fer, de cuivre, d'argent, de zinc, assez activement exploités. L'escale maritime de cette région occidentale du Salvador est le village d'Acajutla, situé à l'extrême concavité d'une large baie ouverte aux vents d'ouest et du sud. Pendant la belle saison, alors que soufflent les vents du nord, le mouillage est très sûr, mais la barre est toujours dangereuse, et souvent les déchargements ne peuvent se faire que par le moyen des *lanchas* indigènes. Malgré ses inconvénients, Acajutla est le port le plus commerçant de la République : il exporte surtout du café et importe des produits manufacturés de l'étranger[1]. Son môle d'embarquement est le point de départ du premier chemin de fer qui ait été construit dans le Salvador : il monte, par de longues avenues de cocotiers, vers les vallées intérieures, traverse Sonsonate et Armenia, l'ancienne Guaymoco, et doit un jour se relier à une voie maîtresse de Mexico à Panamá, réunissant toutes les villes le long de la chaîne des volcans; en outre, un embranchement, déjà commencé, ira rejoindre au nord par une courbe très allongée la plaine de Santa-Ana et ses nombreuses caféteries. Le défilé du Guarumal, près duquel se fait la bifurcation et par où l'on accède à la plaine de San-Salvador, est, sur toute la grande route de la République, le site le plus remarquable par la richesse et la variété de la végétation. Pendant la saison des pluies il est envahi par un torrent qui rend le chemin presque impraticable.

San-Salvador, la capitale de l'État, était déjà fondée en 1525, mais non sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui; elle se trouvait beaucoup

[1] Mouvement des échanges à Acajutla en 1888 : 19 570 000 francs.

plus au nord, dans la vallée de Suchitoto[1]. La ville actuelle est bâtie à 692 mètres d'altitude, une position fort belle en apparence dans une plaine des plus fertiles qui, des pentes orientales du volcan de San-Salvador, s'incline vers le lac Ilopango; ses campagnes, couvertes de caféteries et d'autres plantations, sont arrosées par l'Aselguate, affluent méridional du rio Lempa, et presque immédiatement au sud coulent d'autres ruisseaux qui descendent par des vallées parallèles au Pacifique. Ainsi la ville se trouve sur le faîte de partage; elle offre en outre l'avantage politique d'être à

N° 91. — SAN-SALVADOR ET SES ENVIRONS.



peu près le centre de l'État; elle est même munie de fortifications naturelles, par les larges et profonds fossés des barranques, découpant en autant de réduits d'accès difficile les fragments du plateau. Mais on sait que le sol de San-Salvador est un de ceux qui frémissent le plus souvent sous l'action des forces intérieures : la ville a été fréquemment secouée, et, pendant le courant de ce siècle, deux fois renversée. Par deux fois aussi les habitants émigrèrent en partie vers d'autres villes de la République, et notamment vers Santa-Tecla, située à une quinzaine de kilomètres au nord-ouest, en terre plus tempérée. Cette ville, devenue capitale pour un

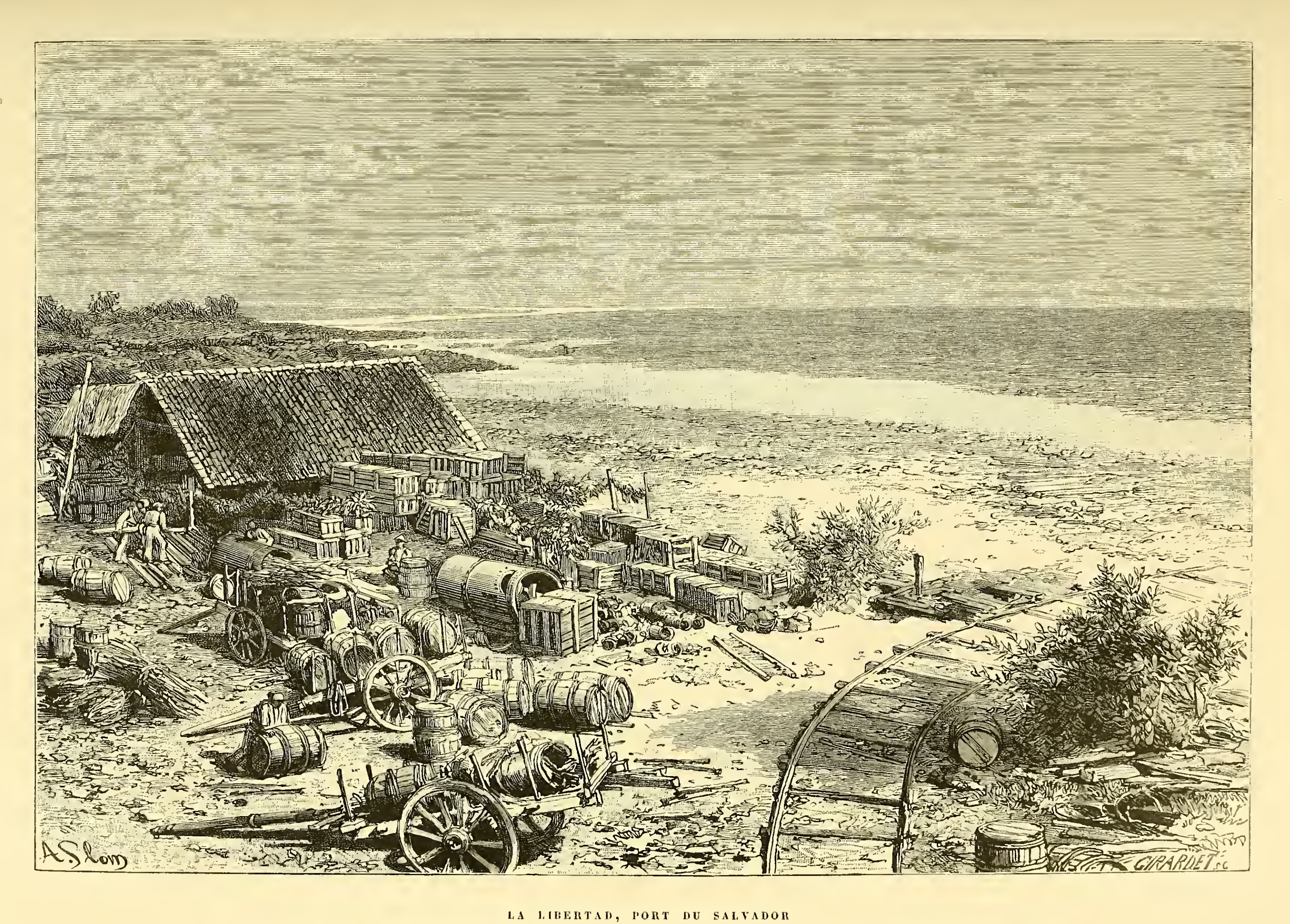
[1] Herrera; Palacio; Brasseur de Bourbourg, *Histoire des nations civilisées du Mexique.*

temps, reçut même le nom de Nueva San-Salvador; mais, également exposée aux éruptions volcaniques et aux secousses du sol, elle ne promet guère plus de sécurité que la première San-Salvador, et celle-ci, rebâtie en bois d'après un système de cadres élastiques, a repris son rang de siège du gouvernement, sans avoir encore récupéré la population de 30 000 habitants qu'elle avait au milieu du siècle. San-Salvador possède aussi l'université de l'État. Une route bien entretenue met la ville en communication avec son port, l'escale de la Libertad, ouverte à tous les vents et souvent dangereuse : les grands navires y mouillent à plus d'un kilomètre de la côte, toujours balancés par le roulis. Cependant la Libertad est le principal lieu d'importation de la République; pour l'exportation elle est de beaucoup inférieure à l'escale d'Acajutla[1].

A l'est de San-Salvador, la route maîtresse passe au nord du lac Ilopango, puis à Cojutepeque, d'après laquelle le lac est souvent dénommé. Cette ville, peuplée d'Indiens, eut aussi, après le renversement de la capitale en 1854, l'honneur temporaire d'être choisie comme chef-lieu du Salvador, et l'espoir, trompé depuis, de maintenir son rang[2] lui a donné une certaine jalousie contre sa rivale; sa principale industrie est la fabrication des cigares. Au delà se présentent Jiboa, puis San-Vicente, fondée en 1658 sur un affluent occidental du bas Lempa pour remplacer une cité des Aztèques, l'antique Tehuacán. De même que son homonyme de l'Anahuac, cette ville occupait un site admirable : on en voit les ruines, connues sous le nom de Opico, sur une terrasse latérale du volcan de San-Vicente, d'où la vue s'étend au loin sur les plaines du littoral et la vallée du Lempa. San-Vicente, comme San-Salvador, a son port maritime, décoré également d'un nom sonore : c'est la Concordia, située à l'embouchure du rio Jiboa et près des marigots de Jaltepeque, qui communiquent avec le rio Lempa. La route de San-Vicente à sa marine passe à la base du contrefort qui porte Opico et par la ville de Sacatecoluca, entourée de riches plantations.

Le grand fleuve Lempa, qui sépare les districts de San-Vicente et de San-Miguel, n'a point de villes importantes sur ses bords. Sous un autre climat, la population se serait portée en foule dans cette vallée fertile et en aurait couvert les rives de cultures; mais dans la zone tropicale, au contraire, on évite les fonds souvent marécageux et mal aérés. Les villes les plus rapprochées du fleuve, Suchitoto, Ilobasco, Sensuntepeque, sont bâties sur des promontoires où la température est moins chaude et le vent plus frais que dans la vallée basse. Chalatenango, la seule ville du Salvador

[1] Mouvement des échanges à la Libertad en 1888 : 15 650 000 francs.
[2] Laferrière, *Notes de voyage au Centre-Amérique.*



LA LIBERTAD, PORT DU SALVADOR

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. Doriot.

qui se trouve dans la région du nord comprise entre le Lempa et le Sumpul, est aussi construite à distance de la vallée maîtresse. Quant au principal lieu de passage, la Barca, ce n'est qu'un hameau de bateliers pour le service du bac qui transporte les voyageurs.

A l'est du Lempa, la plus forte agglomération d'habitants est le gros bourg de Chinameca, peuplé de métis et d'Indiens qui s'occupent surtout de culture et de jardinage sur les pentes septentrionales du volcan de même nom, portant aussi des ruines anciennes, comme le San-Vicente. Malgré le nombre de ses habitants, Chinameca est considérée comme d'ordre inférieur à la ville de San-Miguel, où les blancs et les ladinos constituent l'ensemble de la population. San-Miguel est la ville policée, et ses approvisionnements de toute espèce lui sont apportés en grande partie par les travailleurs indiens de Chinameca. Elle doit en outre une importance spéciale à ses foires, les plus fameuses du Salvador : on y vient de toute l'Amérique Centrale et du Mexique; les prix de San-Miguel règlent le cours des denrées sur les autres marchés de la République. Malheureusement la ville est une des moins salubres du Salvador.

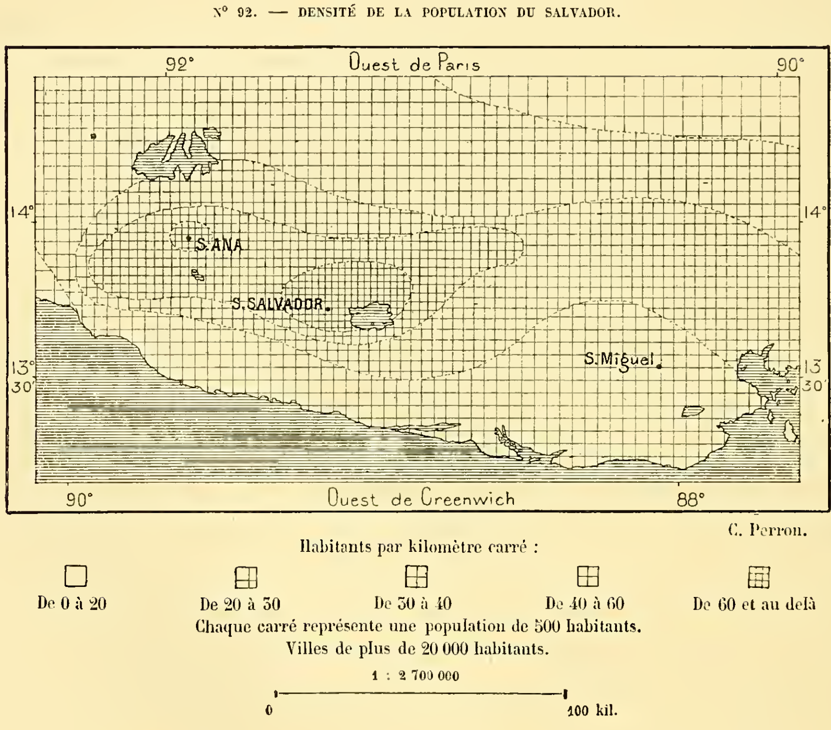
L'escale maritime de San-Miguel, la Union, n'est pas située, comme les autres ports du Salvador, sur la côte méridionale, mais sur un des petits golfes qui se ramifient à l'ouest de la baie de Fonseca. Son port n'est que l'un des havres de ce vaste ensemble d'abris que forment le golfe et ses archipels. Il s'ouvre à l'extrémité d'une baie secondaire qui pénètre dans l'intérieur du Salvador, sur le revers septentrional du volcan de Conchagua; le fleuve Goascoran et d'autres rivières viennent se jeter dans la baie. Les navires peuvent y mouiller en toute sûreté, mais à 2 kilomètres de la côte : à marée basse, une plage de vase molle s'étend au loin dans la mer. La Union eut jadis une plus grande importance commerciale, tout le mouvement des échanges avec le Honduras et le Salvador oriental ayant dû converger vers ce port : il n'en est plus ainsi, mais la Union est toujours indiquée comme le point d'attache pour les communications entre la baie de Fonseca et la vallée du rio Lempa[1].

Malgré les guerres extérieures, les dissensions civiles, les compétitions des candidats au pouvoir, le Salvador est une contrée prospère, ainsi qu'en témoigne l'accroissement rapide de sa population, sans le concours des immigrants : quelques commerçants sont les seuls étrangers qui viennent

[1] Mouvement des échanges à la Union en 1888 : 7 556 000 francs.

s'établir au Salvador. En 1778, lors du recensement des provinces du Guatemala, qui comprenait alors toute l'Amérique Centrale, la part du Salvador était évaluée à 117 436 habitants. Il est probable que la population était réellement plus forte, mais eût-elle été de 150 000 individus, il n'en est pas moins certain qu'elle a plus que quadruplé depuis, dans l'espace d'un siècle. Le recensement du 1[er] janvier 1886 donnait un nombre total de 651 130 personnes, — 318 329 hommes et 332 801 femmes, — et en 1890, si l'accroissement normal s'est maintenu, les Salvadoreños seraient au moins 675 000, soit 36 habitants par kilomètre carré : c'est là une

N° 92. — DENSITÉ DE LA POPULATION DU SALVADOR.



C. Perron.

Habitants par kilomètre carré :

De 0 à 20 — De 20 à 30 — De 30 à 40 — De 40 à 60 — De 60 et au delà

Chaque carré représente une population de 500 habitants.

Villes de plus de 20 000 habitants.

1 : 2 700 000

0 — 100 kil.

proportion extrêmement élevée pour une contrée de l'Amérique. La même densité kilométrique vaudrait aux États-Unis une population de 340 à 350 millions d'hommes.

Le Salvador a donné récemment une grande preuve de sa vitalité singulière par l'aisance avec laquelle s'y est accomplie une révolution économique. Naguère le pays n'avait, pour ainsi dire, qu'une seule denrée à exporter : tous ses revenus avaient pour origine la vente de l'indigo. Mais l'industrie européenne, qui possède maintenant les matières tinctoriales extraites de la houille, néglige de plus en plus l'indigo, et les planteurs du Salvador ont dû abandonner leurs anciennes cultures, en commencer de

nouvelles[1]. Ils ont remplacé en grande partie l'indigo par le café, connu jadis dans le commerce sous le nom de « Costa-Rica », mais désigné maintenant d'après sa véritable provenance; ils ont, en outre, accru leurs champs de cannes à sucre, et toutes ces transformations agricoles ont été accompagnées de progrès considérables dans l'ensemble de la production. L'exploitation des mines d'argent a contribué pour une certaine part à payer les étoffes, les articles de quincaillerie, les farines et les boissons que le Salvador importe de l'étranger. La valeur des échanges est d'environ une centaine de francs par habitant du Salvador. C'est avec les États-Unis en premier lieu, puis avec la Grande-Bretagne, la France et les ports allemands que se fait presque exclusivement le commerce de la contrée[2]. Tout petit qu'il est, le Salvador fournit au Costa-Rica du riz, des haricots, des tabacs et même des objets manufacturés, tels que les écharpes ou *rebozos*. Près de huit cents navires sont enregistrés chaque année, à l'entrée et à la sortie, dans les trois ports ouverts au commerce étranger, Acajutla, la Libertad et la Union.

Le commerce intérieur est facilité par des routes carrossables, qui comprenaient en 1889 une longueur totale de 5400 kilomètres; mais dans la même année l'unique voie ferrée de la République n'avait encore que 56 kilomètres de développement. Un bateau à vapeur vogue sur le lac Ilopango. Le service télégraphique et postal est, pour ainsi dire, en formation; en 1888, on ne comptait que 2588 kilomètres de fils, et l'ensemble des lettres et journaux transmis par la poste n'avait été que de 715 505, un peu plus d'un par individu et par an. Cependant l'instruction, qui, d'après la loi, est gratuite et obligatoire, est réellement en grand progrès : en 1888, les 724 écoles, dont 438 pour les garçons et 286 pour les filles, avaient ensemble 38 000 élèves, soit à peu près le dix-huitième de la population totale; en outre, 18 hautes écoles, dont une école polytechnique, étaient fréquentées par 1295 élèves, et 180 jeunes gens suivaient

[1] Exportation du Salvador, avant la ruine des indigoteries, en 1865 :

Indigo	12 000 000 francs.
Tous autres produits.	1 140 200 »

[2] Échanges du Salvador en 1888 :

Importations.			20 407 735 francs.
Exportations	Café. . . .	22 945 985	33 288 030 »
	Indigo. . .	7 025 850	
	Sucre . . .	981 800	
	Métaux, etc.	2 336 395	
Ensemble du commerce. . . .			53 695 765 francs.

les cours de l'université nationale. La presse comprenait 14 périodiques dans l'année 1889.

Le Salvador n'est république distincte et indépendante que depuis l'année 1859. D'après sa constitution, souvent modifiée, la forme de l'État serait représentative; mais il n'a guère eu jusqu'à maintenant qu'un gouvernement militaire, tempéré par les insurrections. En principe, le pouvoir législatif appartient à une assemblée nationale de 42 membres, élue annuellement au suffrage populaire, et le pouvoir exécutif est exercé par un président que le peuple nomme également, mais pour quatre années et qui se choisit un ministère composé de quatre secrétaires d'État. La force armée permanente comprend environ 2000 hommes, et les milices, plus ou moins organisées, représentent, en cas d'invasion ou de défense nationale, une armée fictive d'environ 40 000 hommes; les troupes qui envahirent récemment le Guatemala comprenaient plus de 10 000 soldats. L'administration de la justice est confiée à une cour suprême, qui siège à San-Salvador; le territoire est divisé en trois districts judiciaires, de l'Occident, du Centre et de l'Orient, avec cours d'appel qui se réunissent à Santa-Ana, Cojutepeque et San-Miguel; chaque district a son tribunal de première instance, chaque ville ou village son juge de paix.

De même que dans la plupart des autres États américains, les revenus publics proviennent des droits sur les marchandises d'importation. Les monopoles du tabac et de l'eau-de-vie contribuent pour un tiers au budget annuel. Quant aux dépenses, elles ne s'appliquent à la force armée que pour un cinquième, ce qui est une proportion relativement faible en comparaison des formidables sommes employées en Europe pour l'armée et la marine : le Salvador dépense plus pour l'instruction et les travaux publics réunis que pour l'entretien des forces militaires. La dette totale représente un peu moins de deux années de revenu[1].

Sous le régime espagnol, le Salvador était formé par quatre provinces de la vice-royauté du Guatemala : Sonsonate, San-Salvador, San-Vicente et San-Miguel. Actuellement la république se divise en quatorze départements, qu'administrent des gouverneurs nommés par le pouvoir exécutif, et qui se subdivisent en districts. En 1889, le nombre des villes élevées

[1] Budget de 1889 :

Revenus.	19 690 000 francs	(douane : 11 000 000).
Dépenses	19 530 000 »	
Dette nationale. . . .	32 470 000 »	

au rang de *ciudades* ou « cités » était de 27, celui des municipalités de 250.

Le tableau suivant donne la liste des départements et des districts du Salvador, avec leur étendue, leur population en 1890 et la population municipale de leurs chefs-lieux :

	DÉPARTEMENTS.	SUPERFICIE EN KILOM. CARR.	POPULATION.	CAPITALES DES DISTRICTS.	POPULATION MUNICIPALE.
OCCIDENT.	Ahuachapám.	1100	37 880	Ahuachapám.	11 720
				Atiquizaya.	7 730
	Santa-Ana.	1770	757 64	Santa-Ana.	30 428
				Chalchuapa.	12 927
				Metapán.	13 860
	Sonsonate.	1200	44 467	Sonsonate.	8 600
				Izalco.	8 968
CENTRE.	La Libertad.	1150	49 956	Santa-Tecla.	13 715
				Opico.	6 890
	San-Salvador.	1100	73 245	San-Salvador.	28 000
				Apopa.	6 650
				Santo-Tomas.	2 040
	Chalatenango.	1700	54 790	Chalatenango.	5 980
				Tejutla.	2 250
	Cuscatlán.	900	61 069	Cojutepeque.	7 950
				Suchitoto.	13 820
	La Paz.	1200	58 340	Sacatecoluca.	5 210
				Olocuitla.	3 170
	San-Vicente.	1200	39 370	San-Vicente.	8 750
				San-Sebastian.	4 630
	Cabañas.	500	33 940	Sensuntepeque.	9 450
				Ilobasco.	8 990
ORIENT.	Usulután.	1700	39 300	Usulután.	6 856
				Ilucuapa.	4 500
	San-Miguel.	1800	59 207	San-Miguel.	23 800
				Chinameca.	8 460
	Morazan.	1200	37 270	Gotera.	2 200
				Osicala.	1 810
				El Rosario.	950
	La Union.	1200	39 620	La Union.	2 880
				Santa-Rosa.	4 300
	Ensemble. . . .	18 720	684 218		

IV

HONDURAS.

Le nom de Honduras rappelle les temps de la découverte, alors que les pilotes, avançant avec précaution le long des côtes, trouvèrent des *honduras* ou « fonds » dans les parages riverains situés vers l'intérieur de la baie. Colomb, qui le premier, en 1502, navigua dans cette partie de la mer des Antilles et reconnut toute la moitié des rivages compris entre les deux caps, punta de Caxinas (Honduras) et Gracias-à-Dios, avait eu à courir de terribles dangers dans le voisinage des récifs et des bancs, et l'existence de bons mouillages sur une mer aussi périlleuse était de nature à signaler cette région du littoral. Cependant ce n'est point le grand navigateur qui désigna la côte ferme par cette appellation, que justifient les écueils de la mer adjacente : Bartolomé de las Casas, dans sa « Découverte des Indes occidentales par les Espagnols », parle du pays d' « Hondure » comme si ce nom était d'origine indigène. Vingt-deux années après Colomb, lorsque Fernan Cortès fit à travers le pays des Maya son étonnante expédition au Honduras, la contrée était connue des Espagnols comme le « pays des Calebasses », Hibueras ou Higueras. En souvenir de l'Espagne, on l'appela aussi « Nouvelle-Estremadure ».

Devenue l'une des provinces de la vice-royauté de Guatemala, puis, après trois siècles de dépendance coloniale, détachée de la mère patrie avec le reste de l'Amérique Centrale, la terre du Honduras est maintenant l'une des cinq républiques sœurs. Au premier abord, il semblerait que sa position vers le milieu de la région des isthmes, les excellents ports qu'elle possède sur les deux mers, la salubrité et en même temps la facilité d'accès de ses plateaux, devaient lui assurer un rôle prépondérant parmi les États de l'Amérique du Milieu ; au contraire, le Honduras, loin d'être la « clef de voûte » des cinq républiques confédérées, est celle dont les progrès ont été le plus lents. Son état d'infériorité provient en grande partie de ses avantages mêmes. Sous le régime espagnol, les ports, les cultures de sa rive atlantique attiraient les pirates, et peu à peu toute la contrée fut dépeuplée jusqu'à une grande distance dans l'intérieur, tandis que sur le versant du Pacifique, où les populations avaient moins de dangers à courir, le Honduras ne possède qu'un territoire très étroit. La contrée se repeuple ; toutefois les plus fortes évaluations ne lui donnent pas plus de 5 habitants par kilomètre carré.

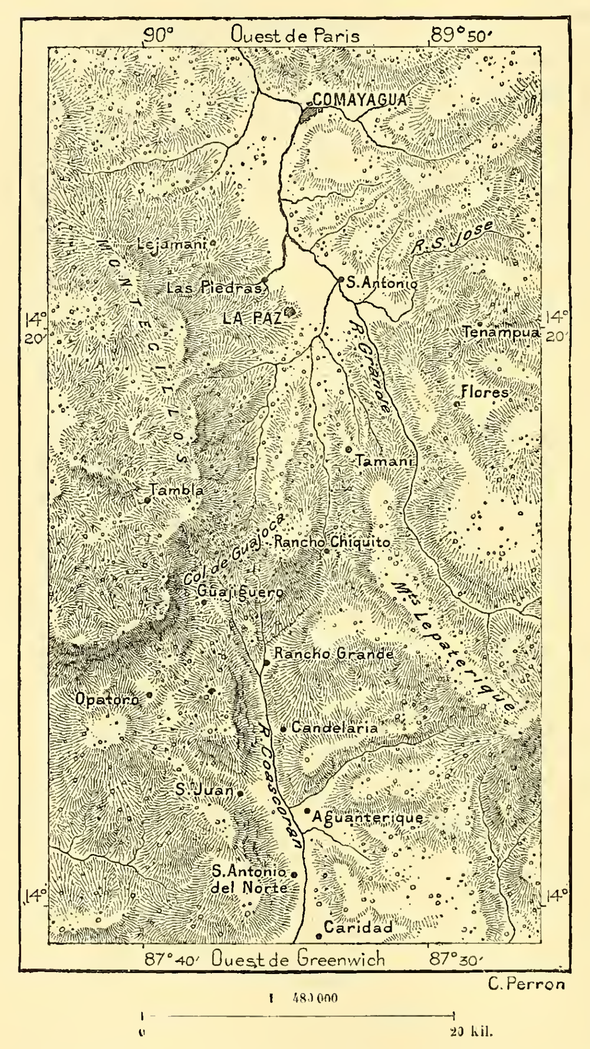
La forme du Honduras est la contre-partie de celle du Guatemala : les deux États sont disposés en triangle, mais l'un a pour base le littoral du Pacifique et pour sommet une étroite lisière riveraine sur une baie de l'Atlantique, tandis que l'autre a son large développement côtier sur cet Océan et se termine sur la mer du Sud par un faisceau resserré de péninsules et d'îlots occupant le fond d'un golfe. D'ailleurs les limites de l'État sont, dans presque tout leur développement, indiquées non par des lignes géométriques de pure convention, mais par des traits de la nature, fleuves et montagnes. Au nord-ouest, le pays est séparé du Guatemala par une frontière sinueuse qui attribue, il est vrai, au Honduras la vallée guatémaltèque de Copan, mais qui coïncide d'une manière générale avec les crêtes des montagnes de Merendon, de Espíritu-Santo, de Grita, et va se terminer par le cours du petit rio Tinto à l'une des baies secondaires du golfe de Honduras. La frontière commune du Salvador et du Honduras est, on le sait, formée surtout par des cours de rivières, le Sumpul, le Lempa, le Torolá, le Goascoran ; enfin, du côté du Nicaragua, la limite est marquée, sur le versant de la baie de Fonseca, par le petit rio Negro ; puis un massif considérable de montagnes, la cordillère de Dipilto, constitue à la fois une barrière politique et une ligne de partage des eaux entre le bassin du Choluteca, qui descend à la mer du Sud, et celui de l'Ocotal, qui, par le Segovia, coule vers l'Atlantique. Ce dernier fleuve est ordinairement considéré comme appartenant à la fois aux deux républiques limitrophes ; toutefois le Honduras ne dépassait pas la rivière Patuca sous le régime espagnol, et la commission internationale nommée en 1870 proposa pour frontière une ligne qui, en partant de la crête de Dipilto, suivrait le faîte de partage des fleuves Patuca et Segovia pour aboutir au cabo Falso ou « Faux Cap », entre la lagune de Caratasca et le « vrai cap » Gracias-à-Dios[1]. Ce projet ne fut pas ratifié par les Congrès respectifs.

L'intérieur du Honduras, à distance des villes et des routes fréquentées, est encore bien imparfaitement connu, et mainte découverte y reste à faire. On peut dire d'une manière générale que la contrée, divisée en deux versants très inégaux, limités par la crête d'une *sierra madre*, se développe parallèlement au littoral du Pacifique, à une distance moyenne d'environ cent kilomètres. Cette « chaîne mère » est beaucoup plus abrupte du côté méridional, tourné vers le grand Océan, que sur sa contre-pente, regardant la mer des Antilles : la déclivité du sud doit être plutôt considérée comme le versant d'une haute terre, d'un plateau découpé par les rivières en massifs

[1] Paul Lévy, *Nicaragua* ; — Désiré Pector, *Notes manuscrites*.

distincts. D'ailleurs elle est très inégale, et bien qu'à distance elle présente l'aspect d'un rempart continu, elle est interrompue, sinon par des brèches, du moins par de profondes dépressions. A l'ouest, près de la frontière du Guatemala, elle se détache du massif de Merendon sous le nom de sierra de Pacaya (2000 mètres) et se redresse pour former un autre nœud montagneux, la sierra de Selaque, autour duquel les eaux courantes rayonnent dans toutes les directions : c'est là probablement que s'élèvent les plus hauts pics du Honduras, dépassant 3000 mètres. Au delà le relief s'abaisse et se recourbe, puis s'exhausse de nouveau, de l'ouest à l'est, pour former les montagnes d'Opalaca et la sierra de San-Juan. A l'extrémité de cette chaîne s'ouvre le grand val de communication entre les deux versants fluviaux du Humuya au nord et du Goascoran au sud : seulement de faibles seuils, les cols de Guajoca (696 mètres) et de Rancho-Chiquito (726 mètres) marquent le faîte de partage, déjà franchi par une route et destiné à l'être par une voie ferrée, montant par une voie facile et sans tunnel. Des roches de formation tertiaire, qui se sont déposées en cet endroit sur des noyaux d'origine plus ancienne, rappellent l'existence de l'un de ces détroits qui réunissaient les deux mers à l'époque où l'Amérique Centrale était une rangée d'îles et non pas un isthme continu.

N° 95. — SEUIL DE PARTAGE INTEROCÉANIQUE DU HONDURAS.



De l'autre côté des seuils, la chaîne maîtresse reprend sous le nom de

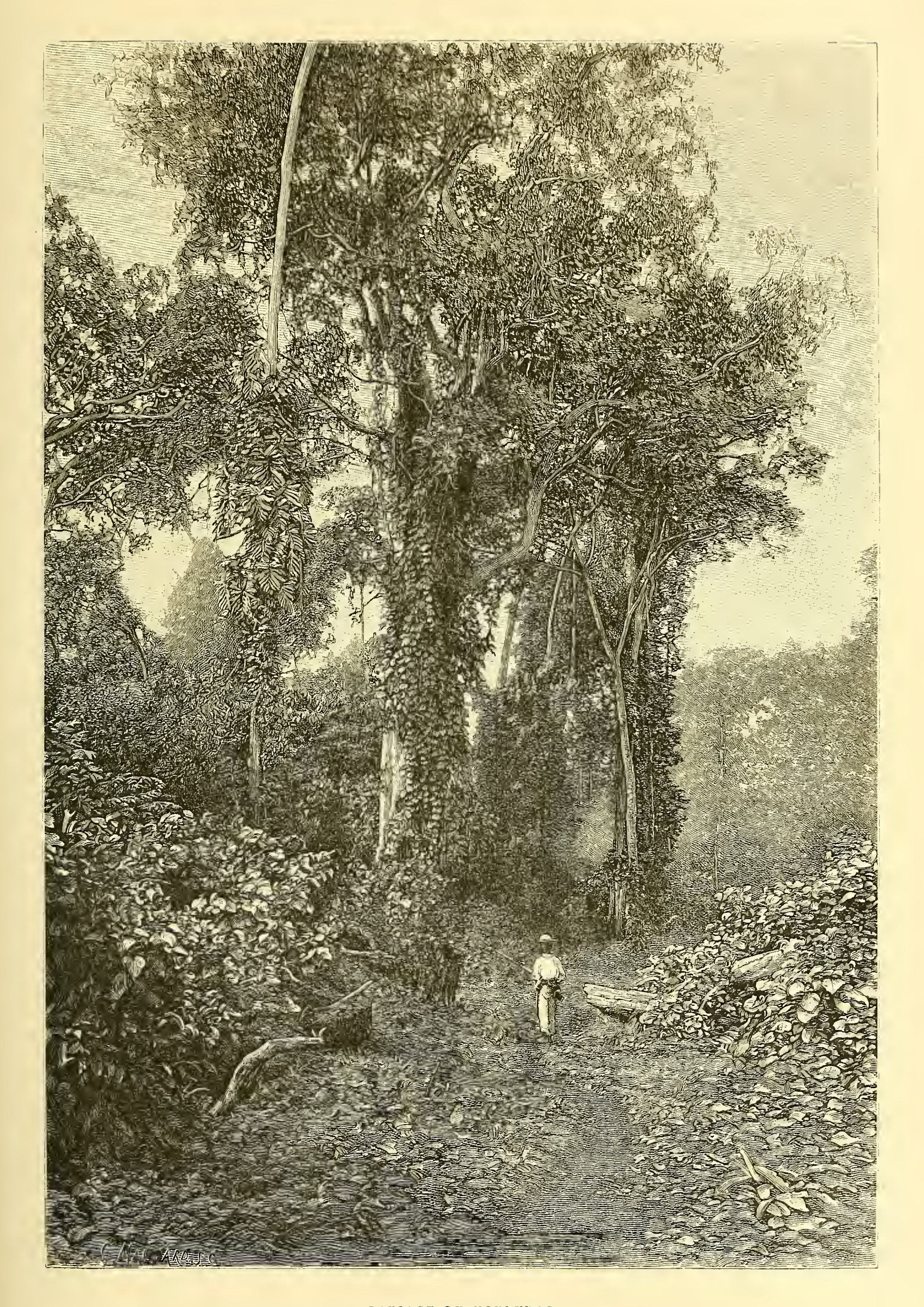
sierra Lepaterique. Elle se bifurque bientôt : tandis que le chaînon du nord va s'unir aux montagnes qui se dirigent au nord-est pour aller mourir près du cap Gracias-à-Dios, le chaînon du sud, dit Sierra de Ule ou la « Montagne du Caoutchouc », court au sud-est pour pénétrer dans le Nicaragua et en former l'axe principal; cependant il est coupé près de la frontière par une cluse profonde dans laquelle passe la rivière Choluteca, affluent du Pacifique. La chaîne des volcans qui, au Salvador et au Nicaragua, s'est dressée entre la Sierra Madre et le littoral océanique, manque complètement sur la terre ferme du Honduras, mais elle est représentée dans les îles honduriennes de la baie de Fonseca : un exhaussement peu considérable du fond marin les rattacherait au continent, et probablement la plus vaste d'entre elles, Sacate-Grande, sera dans un avenir prochain reliée à la côte par un viaduc de voie ferrée. Sacate-Grande élève à 600 mètres de hauteur plusieurs de ses pitons basaltiques recouverts de *sacate*, que paissent les bestiaux par milliers et que l'on brûle après la saison des sécheresses pour qu'une herbe plus tendre renouvelle les pâturages. L'île du Tigre, située plus au sud, arrondit son dôme parfait de laves anciennes à la hauteur de 789 mètres.

Les montagnes du versant atlantique ne sont pas des pitons isolés comme les roches volcaniques de Sacate et du Tigre : elles appartiennent à des ramifications de la Sierra Madre. A l'ouest, le massif du Merendon projette vers le nord-ouest, entre la vallée guatémaltèque du Motagua et la vallée hondurienne du Chamelicon, la longue crête de l'Espíritu-Santo et la Grita, dont la hauteur moyenne dépasse 2000 mètres. Les monts d'Omoa, qui forment la borne terminale dans le voisinage du golfe et du port de même nom, atteignent peut-être 3000 mètres : ces pics sont parmi les plus élevés du Honduras, et d'autant plus grandioses d'aspect qu'on les voit tout entiers de la mer, avec leurs ceintures de forêts composées d'essences différentes. Une autre chaîne, rameau septentrional des montagnes d'Opalaca, se termine par un énorme massif presque isolé, le mont Puca, entouré d'un cercle de rivières. Les monts de San-Juan, qui dominent la dépression du chemin interocéanique, se prolongent aussi vers le nord par les Montecillos et la sierra de Canchia, qui font face aux monts de Comayagua, situés à l'est de l'autre côté de la dépression. Les monts de Lepaterique se rattachent à l'est à la sierra de Chile qui constitue un nœud central d'où les chaînes séparées par des vallées profondes se ramifient en divers sens. Enfin la limite de partage entre le Honduras et le Nicaragua est une arête majeure, la cordillera de Dipilto, qui se prolonge jusqu'à l'angle du continent entre les deux côtes rectilignes du Honduras et de la Mosquitie. Une autre arête,

dite de Misoco, est orientée directement vers le nord-est, et peut-être que le Paya (1150 mètres) se dressant près du cap Camaron, au bord de l'Atlantique, appartient à une ramification de ces montagnes. Les massifs de Sulaco, de Pija, qui s'élèvent au centre de la contrée, sur un socle de hautes terres ayant au moins 1000 mètres d'altitude, se relient aussi au nœud de Chile; leurs cimes n'ont pas été mesurées, mais les marins ont pu signaler la hauteur des pitons de Congrehoy, qui limitent au nord le rebord du plateau de Honduras, et semblent former une chaîne distincte, parallèle aux îles dites « de la Baie ». Le plus haut pic de Congrehoy atteint 2450 mètres. Quelques-unes des montagnes de l'intérieur ont été désignées comme des volcans, mais sans preuve, car on n'a point vu leurs éruptions et nul géologue ne les a gravies. Tel est, parmi ces prétendus volcans, le Teapasemi (900 mètres) qui se trouve dans la cordillera de Dipilto, à peu près à moitié distance entre les deux mers; tels sont aussi le Guaymaca et le Boqueron, dans la chaîne de Misoco[1].

Le Honduras, bien exposé aux pluies de l'Atlantique, est parcouru de nombreux cours d'eau, et la contrée n'a point, comme le Mexique et le Guatemala, de bassins fermés où se perdent les rivières. A l'ouest, le premier fleuve abondant est le Chamelicon, appelé aussi Chamlico, qui naît dans les montagnes de Merendon, et coule parallèlement au rio guatémaltèque de Motagua, dont le séparent les chaînes d'Espíritu-Santo et de Grita : après un cours évalué à plus de 250 kilomètres et coupé de nombreux rapides, il finit par un delta dont une branche se déverse dans la lagune de Puerto-Caballos, tandis que l'autre contourne une montagne conique isolée, haute de 194 mètres, pour atteindre la mer. Le bassin du Chamelicon, encaissé entre les montagnes, a trop peu de largeur pour qu'il reçoive de forts affluents; mais on peut le considérer comme étant lui-même une sorte d'affluent de la grande rivière Ulúa, car tout son cours inférieur, sur une longueur d'une cinquantaine de kilomètres, se développe parallèlement à ce fleuve dans la même plaine basse, et une coupure pratiquée dans les terres d'alluvion les unirait facilement : lors des crues, des bayous et des coulées temporaires entremêlent les deux courants. Déjà, sans le Chamelicon, l'Ulúa est le plus grand cours du Honduras : son bassin de réception, qui comprend environ le tiers de la contrée, occupe au sud un énorme espace, des montagnes de Merendon jusqu'à celles de Chile : de l'ouest descendent le Santiago ou Venta, gonflé par le rio Santa-

[1] *Stieler's Hand-Atlas, Petermann's West-Indien*, n° 82; — Carte marine anglaise, *West India Islands and Caribbean Sea*, Sheet III.



PAYSAGE DU HONDURAS.

Gravure de Maynard, d'après une photographie.

Barbara et divers émissaires du grand lac Yojoa; du sud, c'est-à-dire du seuil de Comayagua, vient le Humuya, qui peut être considéré comme la branche maîtresse, non par la masse liquide, mais par la direction générale de la vallée; de l'est accourt le Sulaco.

Le lac de Yojoa ou de Taulebé, dont le trop-plein contribue à faire de l'Ulúa un fleuve majestueux, a la forme d'une vallée de montagnes, et se recourbe en croissant du sud au nord : c'est un *bolson* ou une « poche » comme beaucoup d'autres combes des hautes régions du Honduras, entouré de tous les côtés par des roches calcaires. Les autres poches du Honduras se sont vidées, mais le lac de Yojoa subsiste encore. Edwards le dit très profond, tandis que d'après d'autres écrivains il aurait seulement de 6 à 7 mètres d'eau vers le milieu[1]; du moins l'écart est-il considérable entre les deux niveaux, de l'hivernage et des maigres. Dans la saison des sécheresses, le Yojoa n'a point d'effluent visible; mais que les eaux de pluie en exhaussent la nappe, la rivière Jaitique s'échappe par l'extrémité sud-orientale du lac et s'écoule dans le rio Santa-Barbara. Ce n'est pas tout : d'autres effluents s'engouffrent dans les bétoirs ou *pozos* des prairies riveraines et, passant sous les calcaires bleus fossilifères du cirque de rochers, reparaissent de l'autre côté pour former des ruisseaux tributaires du Santa-Barbara. D'après Stanton et Edwards, il n'y aurait pas, outre le Jaitique, moins de neuf courants souterrains apportant à la mer par l'Ulúa l'excédent liquide des eaux versées au lac Yojoa pendant la saison des pluies[2]. Situé à une altitude qui dépasse 600 mètres, le lac Yojoa ne pourrait être que difficilement rattaché à un réseau de navigation, mais tout le bas Ulúa peut recevoir des barques et des petits bateaux à vapeur; pendant les crues ils remonteraient même jusqu'au confluent du Sulaco. A son embouchure, qui s'avance au loin dans la mer entre deux lèvres d'alluvions, l'Ulúa n'a guère plus d'un mètre d'eau sur la barre et les navires de mer doivent mouiller au large; des barques seules vont chercher les trains de bois que l'on a formés en amont du seuil. Quand soufflent les *nortes*, les embarcations sont dans le plus grand péril.

A l'est de l'Ulúa et de la large plaine basse de Sula, qui paraît être un golfe comblé, quelques rivières, fort courtes, descendent des montagnes de Congrehoy : on ne retrouve de cours d'eau abondants qu'au delà du cap Honduras ou Punta Caxinas, déjà relevé par Colomb. La rivière Aguan ou rio Romano débouche dans la mer par deux courants plus accessibles que

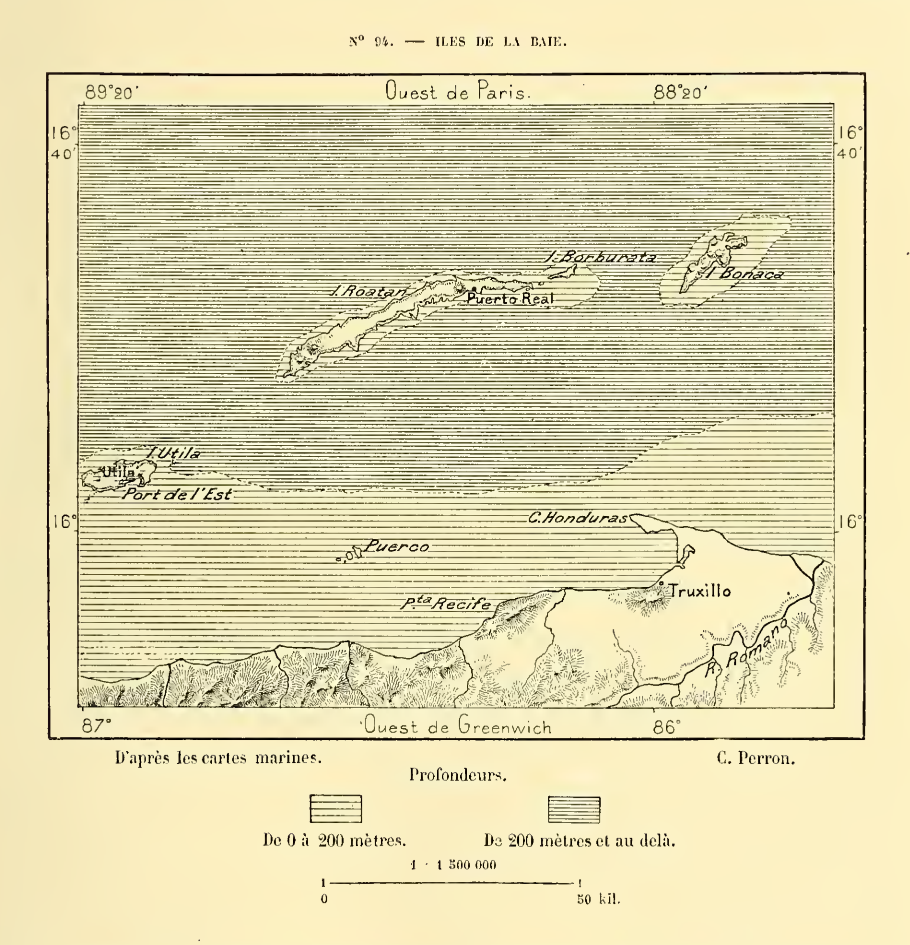
[1] H. Polakowsky, *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1889.
[2] E. G. Squier, *Petermann's Mittheilungen*, 1859, Heft V.

l'Ulúa, quoique toujours dangereux. Ce cours d'eau, qui traverse une des régions forestières du Honduras les plus riches en sables aurifères, aurait, dit-on, 200 kilomètres de développement; mais il le cède en abondance au rio Patuca, dont les divers affluents naissent dans les montagnes de Misoco et de Chile et s'unissent en amont d'un formidable défilé qu'on appelle Portal del Infierno, le « Portail de l'Enfer »; d'après les récits des premiers navigateurs, ce portail aurait été en effet une arche naturelle, d'environ 500 mètres de long. Rétréci dans cette cluse, le fleuve est très difficile à remonter, à cause de la violence de son courant et des *chiflones* ou remous qui en font tourbillonner les eaux. Cependant il est navigable jusqu'à la barre, qui présente les mêmes dangers que les autres seuils des embouchures fluviales du Honduras; toutefois on y trouve, pendant la saison des pluies, de 2 mètres et demi à 3 mètres d'eau. Les alluvions du rio Patuca, fort abondantes et jaunissant l'eau de mer jusqu'à une grande distance, ont formé une pointe aiguë au-devant du rivage; mais, à droite et à gauche, d'anciennes étendues marines sont restées enfermées par des cordons littoraux et forment maintenant de grandes lagunes côtières peu profondes, communiquant avec la mer par des graus où pénètre la faible marée du golfe. A l'ouest s'étend la lagune de Brus (Brewer), à l'est celle de Caratasca ou Cartago, beaucoup plus considérable et se creusant vers le centre jusqu'à 5 mètres de profondeur. Des savanes en prolongent les rivages, parsemées de bouquets de pins et d'autres d'arbres; on pourrait se croire dans un parc de l'Angleterre. Au delà du Caratasca, la côte s'incline au sud-ouest, puis au sud : l'angle du continent est formé par le cap Gracias-à-Dios et l'embouchure du Segovia.

Tout le littoral atlantique du Honduras est baigné par des eaux navigables à une faible distance de terre, mais n'ayant cependant qu'une profondeur moindre de 100 mètres. L'accore sous-marine, où la sonde descend presque brusquement de 100 à 1000 mètres, longe la côte à une distance moyenne d'environ 30 kilomètres, et des bancs, des écueils, des îlots même s'élèvent sur ce socle immergé. Au delà du cap Camaron, ce plateau de récifs s'éloigne rapidement des côtes pour embrasser le vaste banc de Mosquitia ou Moskito-bank, qui s'avance à plus de 200 kilomètres au large, dans la direction de la Jamaïque. Ce plateau sous-marin, recouvert en moyenne d'une épaisseur d'eau d'environ 40 mètres, reproduit à l'est du Honduras et du Nicaragua la formation que présente la terrasse immergée du Yucatan. C'est aussi une immense dalle calcaire sur laquelle s'élèvent soit en traînées, soit en archipels, des bouquets de corail où la mer déroule ses brisants.

Une seule de ces productions coralligènes du banc de la Mosquitie mérite le nom d'île, et cette terre, Utila, fait en même temps partie de la rangée à laquelle se donne spécialement le nom de *Islas de la Bahia* ou Bay-islands. Utila, qui occupe l'extrémité occidentale de cette rangée, se trouve précisément au bord du banc de sondes : sa côte septentrionale est donc très accore et les fonds y descendent brusquement à plus de 400 mètres, tandis qu'au sud le détroit compris entre l'île et la terre ferme

N° 94. — ILES DE LA BAIE.



D'après les cartes marines. C. Perron.

Profondeurs.

De 0 à 200 mètres. De 200 mètres et au delà.

1 : 1 500 000

0 — 50 kil.

est parsemé de récifs et n'a pas plus de 55 mètres à l'endroit le plus creux. Quant aux autres îles, Roatan, Elena, Barbareta ou Borburata, Bonaca, alignées dans la direction de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est, elles baignent en entier dans la mer profonde : à une dizaine de kilomètres au nord-ouest de Roatan on trouve déjà 3485 mètres d'eau; au sud, les fonds ont un millier de mètres. Roatan, qui est de beaucoup l'île la plus considérable, a 50 kilomètres de longueur, et les deux îlots Elena et Barbareta la continuent, portés par le même socle de coraux; mais cet ensemble de

terres est fort étroit, d'un ou deux kilomètres seulement aux étranglements de l'île. Cependant Roatan, dont les pirates anglais du dix-septième siècle possédaient déjà une carte détaillée, n'est pas un simple récif émergé; elle porte aussi quelques collines, et l'une d'elles, près de l'extrémité occidentale, atteint 244 mètres. L'île située le plus au large, Bonaca, appelée aussi Guanaja, est la plus escarpée ; le morne de granit qui s'élève au centre a 360 mètres de hauteur, et des bois de pins, que parcourent les cochons sauvages, recouvrent la montagne. Ces bois épais, de couleur sombre, valurent à Bonaca, de la part de Colomb, le nom d'Isla de Pinos, réservé maintenant à la grande île cubanaise située au sud du golfe de Batabanó.

Sur le versant méridional du Honduras, les deux fleuves les plus abondants sont le Goascoran, qui sert de limite dans la partie basse de son cours entre Salvador et Honduras, et le Choluteca, dont le bassin appartient en entier à la république hondurienne : c'est aussi celui des deux cours d'eau qui roule la plus forte masse liquide. Il naît sur le versant septentrional des montagnes de Lepaterique et décrit une grande courbe au nord de la chaîne maîtresse, puis il la traverse par une série de défilés et, parvenu dans les plaines qui bordent le Pacifique, s'épanche par un large estuaire dans la baie de Fonseca. Les embarcations des indigènes remontent le fleuve dans toute la partie du cours que soutient le flot de marée.

La baie ou plutôt le golfe auquel Gil Gonzalez de Avila donna en 1522 le nom de Fonseca, en l'honneur du redoutable prélat qui poursuivit Cortès de sa colère, est un vaste bassin occupant en surface plus de 2000 kilomètres carrés; l'entrée du golfe entre les deux pointes extérieures de Cosegüina et d'Amapala a 37 kilomètres d'ouverture. Des quatre passages que prennent les navires pour pénétrer dans l'intérieur de la baie, le plus étroit, entre les sommets volcaniques de Conchagua et de Conchagüita, a plus de 3 kilomètres et la profondeur moyenne y est d'environ 12 mètres. Le passage qui suit, du côté de l'est, a 20 mètres d'eau, et les deux larges détroits orientaux, des deux côtés des écueils Farallones, sont plus profonds encore. En dedans de ces portes, signalées de loin par les cônes des volcans, s'étend le vaste bassin, avec les criques de son littoral et les rades sinueuses de ses îles et le cône régulier de la isle del Tigre. Des baies secondaires se ramifient dans l'intérieur du continent, et les deux plus vastes, au sud-est celle de l'Estero Real dans le Nicaragua, au nord-ouest celle de la Union dans le Salvador, sont précisément orientées dans le même sens que la chaîne maîtresse, l'axe des volcans et le littoral du Pacifique : évidemment le bassin de Fonseca fait partie de cette longue dé-

pression qui sépare les deux cordillères, celle de l'ossature médiane et celle des volcans côtiers. Au nord-ouest, les longues vallées du Lempa et du Torolá marquent le plissement des terres; au sud-est, les deux lacs de Managua et de Nicaragua se suivent sur le prolongement de la même vallée; enfin, au centre, la baie de Fonseca fut aussi très probablement un lac[1] : mais s'il est vrai que les forces volcaniques aient jadis dressé en cet endroit un rempart de laves et de débris, cette paroi, composée surtout de cendres, finit par céder céda sous la pression des vagues de l'Océan. Telle qu'elle est, la baie de Fonseca n'est pas assez profonde pour qu'on puisse la considérer comme un bras du Pacifique s'avançant dans les terres : ce n'est guère qu'une éraflure du sol recouverte d'une profondeur d'eau suffisante pour la navigation des bâtiments de tonnage moyen, mais n'offrant nulle part de creux dépassant 20 mètres. Il faut cingler à plus de 100 kilomètres au large de l'entrée avant de gagner les parages de l'Océan où la sonde mesure 200 mètres.

La hauteur considérable du Honduras, qui forme un ensemble de plateaux, de versants et de vallées d'au moins un millier de mètres en altitude, tempère singulièrement le climat; mais dans les parties basses du littoral il est fort chaud et très insalubre pour d'autres habitants que les Caraïbes « noirs ». Les côtes de l'Atlantique surtout sont malsaines, à cause de la plus grande humidité que les vents alizés, chargés de vapeurs, apportent sur ces rivages. La température moyenne des ports atlantiques du Honduras oscille de 24 à 28 degrés centigrades, tandis qu'au centre de la contrée, dans la ville de Comayagua, qui se trouve à l'altitude de 610 mètres, le thermomètre indique une chaleur annuelle de 2 à 3 degrés moins forte; à Tegucigalpa, la capitale, dont l'altitude est de 1032 mètres, la moyenne est probablement de 20 degrés, et les mois d'hiver ont une température assez fraîche pour que les indigènes se plaignent réellement du froid. Du reste, les résidents de la côte souffrent aussi en décembre et en janvier alors que les vents du nord soufflent violemment des États-Unis à travers le détroit du Yucatan et que le thermomètre indique seulement de 16 à 17 degrés[2]. D'après Squier, la quantité d'eau pluviale qui tombe sur le versant des montagnes tournées vers l'Atlantique se fait d'environ 3 mètres.

La flore et la faune de l'Amérique Centrale ne diffèrent que par les détails à leurs deux extrémités, l'isthme de Tehuantepec et celui de Darien; mais çà

[1] Squier, ouvrage cité.

[2] Température de l'année à la bouche du rio Negro (15° 55' de latitude Nord) :

Extrême de froid : 16°,66; extrême de chaud : 30°; moyenne : 24°.
(Thomas Young; Squier.)

et là on observe des transitions brusques d'espèce à espèce et dans certaines régions les limites secondaires entre les diverses formes organiques se pressent plus nombreuses qu'ailleurs. La partie médiane du Honduras est une de ces régions. Il semble au premier abord que les principales lignes de partage entre les diverses provinces de la flore et de la faune devraient coïncider avec les étranglements des isthmes et les vallées fluviales, notamment avec la dépression dans laquelle se trouve le lac de Nicaragua et d'où s'écoule le rio San-Juan. Il n'en est rien. La barrière qu'un étroit intervalle de quelques centaines de mètres pose entre les forêts du Costa-Rica et du Nicaragua n'est pas suffisante pour empêcher la propagation des espèces végétales et animales. La vraie limite est beaucoup plus au nord et précisément à un des endroits les plus larges de l'Amérique Centrale, là où les forêts de la Mosquitie et du rio Segovia font place aux savanes et aux croupes herbeuses de l'intérieur du Honduras : les vallées de l'Humuya et du Goascoran avec le seuil intermédiaire constituent la ligne de division naturelle; de chaque côté, la flore et la faune offrent, par de nombreuses espèces, un remarquable contraste[1]. Un des arbres caractéristiques du Honduras est le pin, que l'on rencontre dans toutes les parties élevées du territoire et même sur les deux versants, jusque dans le voisinage de la mer sur le côté du Pacifique; toutefois il ne croît pas à une altitude moindre de 400 mètres, tandis que sur les pentes tournées vers l'Atlantique, notamment dans la plaine de Sula, on le voit à 80 mètres, et le long des rivières et des ruisseaux de Truxillo il parsème les savanes à la façon des arbres dans les parcs anglais[2]. Les hirondelles vivent par myriades dans ces forêts. Dès l'aurore, elles s'élèvent en spirale dans l'atmosphère, en masses si épaisses qu'elles ressemblent à une colonne de fumée, et le soir elles redescendent de la même manière avec un bruit d'ouragan. D'après Squier, on trouverait encore l'oiseau quezal dans les montagnes de Merendon.

D'après les statistiques plus ou moins approximatives que l'on a faites de la population du Honduras, les trois quarts des habitants sont des ladinos et tout accroissement profite à cet élément de métis espagnols : les Indiens purs ou plutôt ceux qui vivent cantonnés à part, soit dans le voisinage de la population policée, soit isolés dans les montagnes, ne seraient pas même au nombre de soixante-dix mille. Du reste, tous ces indigènes, « apprivoisés »

[1] Salvin, *Ibis*, July 1872; — Thomas Belt, *The Naturalist in Nicaragua;* — Hemsley, *Biologia centrali-americana*.

[2] G. Squier, *Notes on Central America*

ou « sauvages », vivent en paix avec leurs maîtres de langue espagnole et reconnaissent leur autorité. Le travail dans les plantations, dans les ports, sur les routes, et le commerce de la poudre d'or, des produits forestiers, de la chasse et de la pêche accroissent chaque année les relations d'une manière plus intime et contribuent à faire un même peuple des deux races ennemies jadis. Lors de l'arrivée des Espagnols, la résistance des indigènes du Honduras fut courageuse et tenace; du moins, dans l'intérieur des terres, ne furent-ils pas exterminés, tandis que sur le littoral et sur les rives des fleuves navigables les pirates enlevèrent, on le sait, les habitants pour les vendre comme esclaves dans les plantations des Antilles, où ils devaient tous périr.

Dans la partie occidentale de la République vivent des Indiens de même langue que des tribus du Guatemala : tels sont les Chorti de Copan, frères des Pokoman et comme eux appartenant à la souche maya ; les ruines préhistoriques les plus remarquables du Honduras ont été trouvées sur leur territoire et l'on croit que les constructeurs de ces édifices étaient les ancêtres des Indiens qui habitent encore la contrée. Il est donc probable que les Chorti furent les égaux en civilisation des Aztèques et des Maya, mais les autres indigènes du Honduras n'ont point laissé de pareils témoignages; du moins étaient-ils tous agriculteurs et possédaient-ils de nombreux métiers. Diverses dénominations géographiques d'origine aztèque appliquées à des lieux du Honduras méridional prouvent que la langue mexicaine fut considérée dans ce pays comme l'idiome civilisé par excellence. Les indigènes du Honduras sont actuellement désignés sous le nom général de Lenca. Des villages exclusivement habités par eux sont parsemés dans toute la région centrale du plateau, même près de Comayagua et de Tegucigalpa, les deux capitales. Les Xicaques ou Hicacos, les Paya, les Toaca du versant septentrional et des bords de l'Atlantique appartiennent à la même souche.

Ils se ressemblent tous physiquement : trapus, petits, mais d'une force extraordinaire comme marcheurs et porteurs de fardeaux, ils représentent, encore plus que les Mexicains, le type de la douceur résignée, de la bonté mélancolique. Les plus fiers seraient les Toaca, qui vivent sur les hauts affluents du Patuca et lancent sur ce fleuve rapide et dangereux des *pipantes* de cèdre à la fois légers et solides ; les tisseurs toaca sont très habiles à fabriquer des étoffes de coton ou de soie sauvage mêlés au duvet des oiseaux. Ils parlent un dialecte distinct de celui des autres Lenca. Les Xicaques ont également un idiome particulier : au nombre d'environ cinq mille, ils se tiennent à l'écart des blancs et n'ont de relations avec eux

que par l'intermédiaire des caciques; cependant ceux-ci entraînent parfois leurs tribus à faire des entreprises de défrichement pour les planteurs étrangers[1]. Les Paya ou Poya du rio Negro, dans le voisinage du cap Camaron, ont conservé les mœurs patriarcales et, comme les Pueblos des États-Unis, habitent de grandes maisons communes, de forme ovale et d'environ 25 mètres de long sur 10 mètres de large, où chaque famille a son compartiment; à l'extrémité de la demeure, un espace limité par un rideau de branchages verts est réservé aux femmes malades ou en couches[2]. Les Poya préparent une boisson fermentée au moyen d'un mélange de cassave et de maïs. Ils se disent catholiques, comme les autres Indiens du Honduras, mais cette profession de foi est simplement un acte de docilité envers la race dominante des blancs ou *cristianos*.

Après l'extermination ou le refoulement des Indiens qui vivaient sur le littoral, les nègres devinrent assez nombreux sur les côtes du Honduras. On dit que dans les commencements du dix-septième siècle un grand navire négrier échoua sur les bancs dans le voisinage du cap Gracias-à-Dios et que les Africains échappés au naufrage fondèrent en cet endroit une petite république indépendante. Plus tard, des nègres fugitifs de la Jamaïque et d'autres Antilles vinrent s'établir dans la même contrée; puis des planteurs anglais y importèrent des esclaves et y fondèrent des villages dans l'espérance de conquérir le pays; les nègres libres qui les avaient précédés leur servirent de chasseurs pour aller capturer d'autres hommes ou pour les assujettir au tribut. Transformée peu à peu par les croisements, cette population d'immigrants noirs n'était guère plus, à la fin du siècle dernier, composée que de *sambos* ou métis de noirs et d'Indiens. Ils étaient surtout nombreux sur les rives du bas Patuca et dans les savanes voisines des lagunes Brus et Caratasca; mais une nouvelle invasion les refoula presque tous dans le Nicaragua, sur les côtes de la Mosquitie.

Les envahisseurs étaient aussi des bannis : dans cette lutte incessante de peuple contre peuple et de race contre race, les noirs avaient été transportés de leur terre d'Afrique, de même que les Caraïbes avaient dû quitter leur Antille natale de Saint-Vincent. Cinq mille d'entre eux, embarqués sur des navires anglais en 1796, pour faire place à des blancs accompagnés de noirs asservis, furent déposés sur la plage de Roatan, l'île principale de la baie de Honduras. On croyait que cette déportation en masse de tout un peuple aurait pour conséquence inévitable l'extinction de la race caraïbe;

[1] Edwards; E. G. Squier, *Nouvelles Annales des Voyages*, nov. 1858.
[2] Thomas Young; — E. G. Squier, *The States of Central America.*

mais au contraire, après les premières difficultés de l'exil, les nouveau-venus s'accommodèrent parfaitement à la terre où ils étaient obligés de vivre : un grand nombre restèrent à Roatan, où ils se firent pêcheurs et jardiniers, d'autres allèrent s'établir dans les îles occidentales de l'archipel, mais la plupart acceptèrent l'invitation du gouvernement espagnol, qui leur offrait des terres sur la côte ferme du Honduras, aux environs de Truxillo. Peu à peu la population dominante, non seulement dans les îles de la Baie, mais sur tout le littoral hondurien et guatémaltèque et dans toute la partie méridionale du Honduras Britannique, est devenue celle des Caraïbes, les descendants des bannis de Saint-Vincent. On les évalue à une vingtaine de milliers. Ce sont eux qui prennent la place des Indiens que fit disparaître la traite, eux sur lesquels on doit compter pour le développement de toutes les ressources de la contrée : agriculteurs et jardiniers, ils vont aussi couper le bois d'acajou dans la forêt, l'attachent en radeaux et le chargent à bord des navires ; ils pêchent, construisent les embarcations, transportent les marchandises, servent d'intermédiaires entre les commerçants de l'intérieur et ceux de l'étranger. Plusieurs ont des plantations de cannes à sucre et de tabac et sont les initiateurs des industries locales.

La plupart des exilés de Saint-Vincent étaient des « Caraïbes noirs », c'est-à-dire déjà métissés avec l'élément africain, et depuis leur arrivée dans le Honduras le mélange des sangs s'est encore accru. Les divers croisements, aussi bien que les contrastes d'occupations et de milieux, ont créé de grandes différences ; mais en général on peut dire que ces « Indiens noirs » sont de belle taille, bien faits, d'une force musculaire exceptionnelle, d'une singulière adresse et très actifs au travail. Ils aiment la toilette comme tous les créoles des Antilles et tiennent très proprement leurs personnes, leurs demeures et les rues de leurs villages ; en maints endroits, ils prennent soin d'élever leurs porcs à une très grande distance des plantations et des cases, afin d'éviter toute malpropreté dans le voisinage : aussi les villages de Caraïbes, situés d'ordinaire sur quelque promontoire bien exposé à la brise, sont-ils beaucoup plus salubres que les *pueblos* des ladinos. D'après Squier et Morelet, les Caraïbes auraient même une qualité qui manque à la plupart des gens de couleur : ils seraient prévoyants et s'occuperaient de l'avenir en vue des soins dus à leurs vieux parents et à leur nombreuse progéniture.

Presque tous les Caraïbes parlent plus ou moins bien trois langues, l'idiome de leurs aïeux des Antilles, l'anglais et l'espagnol, et l'on peut prévoir le jour où le parler maternel finira par tomber hors d'usage. Les Ca-

raïbes s'assimileront peu à peu aux populations européanisées des alentours; cependant il est encore de nombreux Caraïbes du Honduras qui, tout en se disant *cristianos* et catholiques, ont conservé les mœurs de l'époque païenne, où se mêlent d'une manière étrange les prérogatives de l'homme et celles de la femme. Le premier a le droit de prendre plusieurs épouses, mais à condition de donner à chacune case et jardin et de les traiter exactement de la même manière. Une fois la femme installée dans sa maisonnette, elle en est la propriétaire absolue; les produits de son jardin lui appartiennent et c'est à son profit qu'ils sont vendus au marché. Si le mari se met au service de sa femme comme porteur ou batelier, il est payé à l'égal des autres ouvriers[1]. Et cependant ce mari salarié ne consentira jamais, quand il accompagne sa femme, à se charger d'un fardeau : c'est à elle que revient ce travail, emblème de servitude.

Sur la côte atlantique du Honduras, les blancs ou les métis d'origine européenne les plus nombreux sont des Anglais, et leur langue, plus ou moins corrompue, domine en maints endroits. Le voisinage de Belize explique en partie cette importance de l'élément britannique. Mais elle provient aussi de ce que, pendant plus d'un siècle et demi, le gouvernement anglais a fait à plusieurs reprises acte de pouvoir sur cette partie du territoire hispano-américain, en y envoyant des soldats et des colons. Au dernier siècle, des pirates de la Jamaïque étaient devenus les maîtres de la vallée du rio Negro (Tinto) ou Poya, et ils y avaient établi des plantations et des camps protégés par un fort, qu'il leur fallut évacuer en 1783, en vertu du traité de Versailles; mais ils essayèrent d'y revenir comme ils étaient revenus à Belize. Maîtres des îles de la Baie, dans lesquelles ils déportèrent les Caraïbes, ils parlaient de Roatan comme d'un « nouveau Gibraltar », la « Clef de l'Amérique Espagnole », et ce point d'appui devait servir aux spéculateurs anglais pour tenter la conquête de la terre ferme. En 1819, sir Gregor Mac-Gregor, devenu « cacique des Poyas, par la grâce de Dieu et par la volonté du peuple », s'établissait sur le rio Negro et fondait un royaume imaginaire qui embrassait une grande partie du Honduras et du Nicaragua. En 1839, une compagnie anglaise, succédant à ce cacique écossais, essayait encore de s'approprier le versant atlantique du Honduras, en fondant une nouvelle province de « Victoria », comme il devait plus tard en exister tant d'autres dans l'empire colonial de l'Angleterre; une ville de Fort-Wellington, capitale du territoire, nais-

[1] Young; — Morelet; — Squier, ouvrage cité.

sait en face des îles de la Baie. Les incursions anglaises sur la terre ferme et la possession effective des îles par la Grande-Bretagne ne cessèrent qu'en 1850, par suite de l'intervention des États-Unis. Ces terres contestées ont fait retour à la république du Honduras.

Le département le plus occidental de l'État est celui de Copan, qui, par sa position géographique, devrait appartenir au Guatemala, puisque ses eaux s'écoulent en partie par le Gualan dans le Motagua. La ville de Copan, qui a donné son nom à cette division administrative, mais qui n'en est pas la capitale, est devenue fameuse par les ruines de monuments antérieurs à la conquête. Elles étaient depuis longtemps signalées par les vagues récits des indigènes, et Palacio les décrivit en 1576 dans un rapport envoyé à Philippe II; puis elles furent oubliées, et c'est dans le courant de ce siècle seulement qu'elles furent de nouveau visitées et décrites, en premier lieu par Galindo[1], puis par Stephens et Catherwood. L'édifice principal, situé immédiatement au bord de la rivière Copan, à 1200 mètres à l'est du village, dresse sa masse haute de 20 mètres, même de 32 mètres, et longue de 190 mètres. Il est évident que le courant fluvial a changé de lit; passant jadis plus au sud, il s'est rejeté contre la base de l'édifice, dont il a coupé la maçonnerie en forme de falaise[2]. Des arbres jaillissent des crevasses et la crête du mur est entièrement revêtue de feuillage; une brèche, qui a valu au monument le nom espagnol de las Ventanas ou « Fenêtres », montre la forêt touffue qui remplit les parvis et les cours de l'ancien temple. Les autres murs de l'enceinte, beaucoup plus irréguliers que celui de la berge, sont flanqués de pyramides et interrompus par de larges escaliers dont les racines d'arbres ont soulevé et renversé les dalles. Les idoles, fort nombreuses, ont été également déplacées ou même à demi enfouies par la végétation : ce sont des monolithes de grès sculptés avec une profusion de détails que n'ont pas dépassée les artistes des temples hindous. La figure du milieu, de proportions colossales et modelée avec grand soin, représente un personnage ramenant ses deux mains sur la poitrine : autour de ce motif central se pressent les reliefs de toute nature, ornements, symboles et hiéroglyphes, peu différents par la forme de ceux qui recouvrent les monuments maya. Les grosses pierres auxquelles on a donné le nom d'autels sont pour la plupart décorées plus sobrement que

[1] *Bulletin de la Société de Géographie*, 1836.
[2] César et Marcel Daly, *Notes manuscrites;* — A. L. Maudslay, *Proceedings of the R. Geographical Society*, Sept. 1886.

les stèles verticales des idoles, mais ce qui les rend plus curieuses peut-être est le type reproduit sur la plupart des sculptures : il coïncide d'une manière étonnante avec ces hautes têtes aux mâchoires avancées et au front fuyant figurées sur les temples du Tabasco et du Yucatan[1]. Plus remarquable encore est un autel hémisphérique dont Galindo et Catherwood n'avaient donné le dessin que d'une manière incomplète, mais que l'on connaît maintenant, grâce au passage d'un officier français en 1884. C'est le *taï-ki*, l'un des symboles les plus vénérés des Chinois, celui dans lequel ils voient le « grand faîte », le « pôle du monde », l'union de la force et de la matière, le principe qui n'a ni commencement ni fin[2]. L'ensemble des ruines de Copan, qui fut évidemment un centre de la civilisation des Isthmes, couvre, le long de la rivière, un espace de plusieurs kilomètres; une montagne de 600 mètres, qui se dresse de l'autre côté du rio Copan, porte aussi quelques débris à la cime, et des blocs énormes, qui devaient servir à des constructions nouvelles, gisent abandonnés dans les carrières des alentours. Le village de Cachapa, à 12 kilomètres en amont de Copan, occupe aussi l'emplacement d'une ville ruinée.

La haute vallée de Sensenti, entourée d'un cercle de montagnes, Merendon, Pacaya, Selaque, est une admirable plaine dont l'altitude est évaluée par Squier à 850 mètres et dont le sol fertile donne en même temps les produits de la zone tropicale et ceux de la zone tempérée. Aussi la population y fut-elle jadis très considérable, et c'est là que Lempira, le cacique indigène qui résista si énergiquement aux conquistadores, avait recruté son armée, plus nombreuse que ne le sont actuellement tous les habitants de la contrée. La rivière qui passe à Sensenti, le rio Venta ou Santiago, branche occidentale de l'Ulúa, arrose les campagnes de Santa-Rosa, chef-lieu du département de Copan, d'où l'on expédie les meilleurs tabacs du Honduras. Une autre branche de l'Ulúa, le Mejocote, traverse Gracias, qui est également la capitale d'un département, des plus riches en veines métallifères, et l'une des premières villes que fondèrent les Espagnols : Chavez, lieutenant d'Alvarado, s'y établit en 1536.

Santa-Barbara, qui se trouve aussi dans le bassin du rio Venta, sur un affluent latéral, est le chef-lieu du département privilégié qui possède la riche plaine de Sula, les terres alluviales du bas Ulúa et du Chamelicon et les meilleurs ports de la côte atlantique. Mais les campagnes de Sula, très populeuses avant la conquête, sont maintenant presque désertes et ne se

[1] Stephens and Catherwood, *Travels and Adventures*.
[2] L. Adam; Hamy, *Société de Géographie*, séance du 2 juillet 1886.

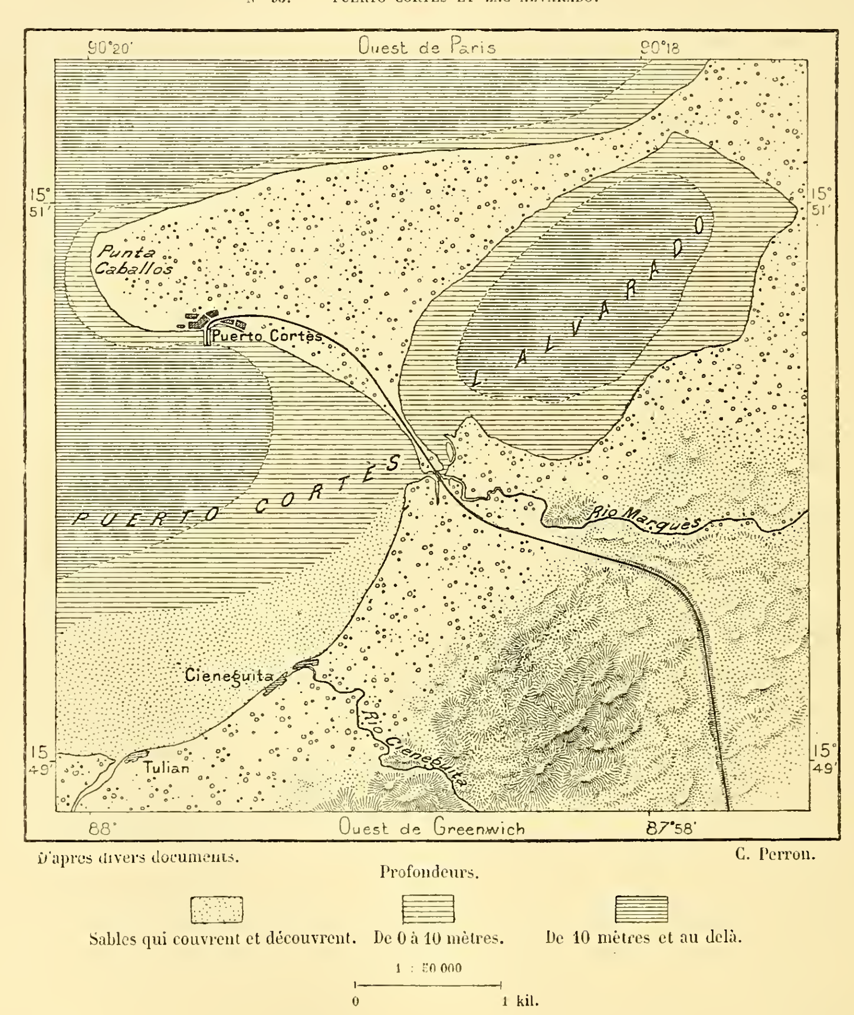
repeuplent que lentement. La ville de San-Pedro de Sula, à l'ouest de la plaine qui lui a donné son nom, sur les terrains inclinés vers la rive gauche du Chamelicon, est le centre agricole le plus important de la contrée. On ne se borne plus à couper le bois d'acajou dans les forêts, à y recueillir la salsepareille, le cacao sauvage et d'autres productions spontanées; on défriche le sol pour y planter des cocotiers, des arbres à caoutchouc ou *castilloas*, des cannes à sucre et surtout des cafiers. On élève aussi dans les savanes des bestiaux pour les vendre aux Anglais de Belize; l'industrie manufacturière même contribue à la prospérité du commerce local par ses chapeaux en fibres de *palmilla*, que l'on tisse principalement près du lac de Yojoa.

Les ports du département de Santa-Barbara et de tout le versant de l'Atlantique jusqu'à Comayagua sont Puerto-Cortès et Omoa, situés tous les deux à l'ouest des terres basses de l'Ulúa et du Chamelicon. Puerto-Cortès doit en effet son nom au conquérant de México, qui fonda ce poste lors de son expédition du Honduras; cependant l'appellation de Puerto-Caballos ou « Port aux Chevaux » est longtemps restée la plus usuelle. Ce havre, qu'une langue de terre, s'avançant de l'est à l'ouest, protège contre les vents du large, est très vaste et très profond; les grands navires viennent y prendre leur chargement à quelques mètres du rivage. En outre, il serait facile de l'agrandir par d'immenses bassins, car la lagune d'Alvarado, avec laquelle il communique par un chenal de près de 2 mètres de fond, présente dans sa partie centrale un creux de 18 mètres dont les pentes se relèvent graduellement : on pourrait y remiser des centaines de bâtiments. Malgré tous ces avantages, Puerto-Caballos fut longtemps abandonné : pour défendre le port contre les pirates, il eût été nécessaire de construire des fortifications en plusieurs endroits, tandis qu'en s'établissant au port d'Omoa, qui s'ouvre par un étroit passage à une dizaine de kilomètres plus à l'ouest, un fort dominant le goulet suffisait à la protection du mouillage. Depuis que des corsaires n'infestent plus ces parages, les trafiquants ont pu retourner à Puerto-Cortès; cependant Omoa a gardé une part du commerce extérieur du Honduras, et dans l'avenir, lorsque l'industrie aura fait quelques progrès, les beaux gisements de marbre blanc qu'on a découverts dans la montagne, immédiatement au-dessus du village, ne manqueront pas d'être exploités. La prépondérance de Puerto-Cortès est assurée par le chemin de fer, qui commence à l'embarcadère même pour se diriger au sud vers San-Pedro de Sula, et plus tard vers Comayagua et le versant du Pacifique. Puerto-Cortès est la ville du Honduras qui a le plus d'étrangers, Anglais et Américains du Nord. L'ancienne

ville de Naco, fameuse aux temps de la conquête, devait s'élever dans le voisinage, peut-être aux bouches du Chamelicon.

Les ports voisins, situés à l'est de l'Ulúa, Puerto-Sal et Triunfo de la Cruz, ne sont que des lieux d'ancrage peu fréquentés et d'où il faut appareiller dès que les vents du nord commencent à souffler. Plus loin, la

N° 95. — PUERTO-CORTÈS ET LAC ALVARADO.



D'après divers documents. C. Perron.

Profondeurs.

Sables qui couvrent et découvrent. De 0 à 10 mètres. De 10 mètres et au delà.

1 : 50 000

0 1 kil.

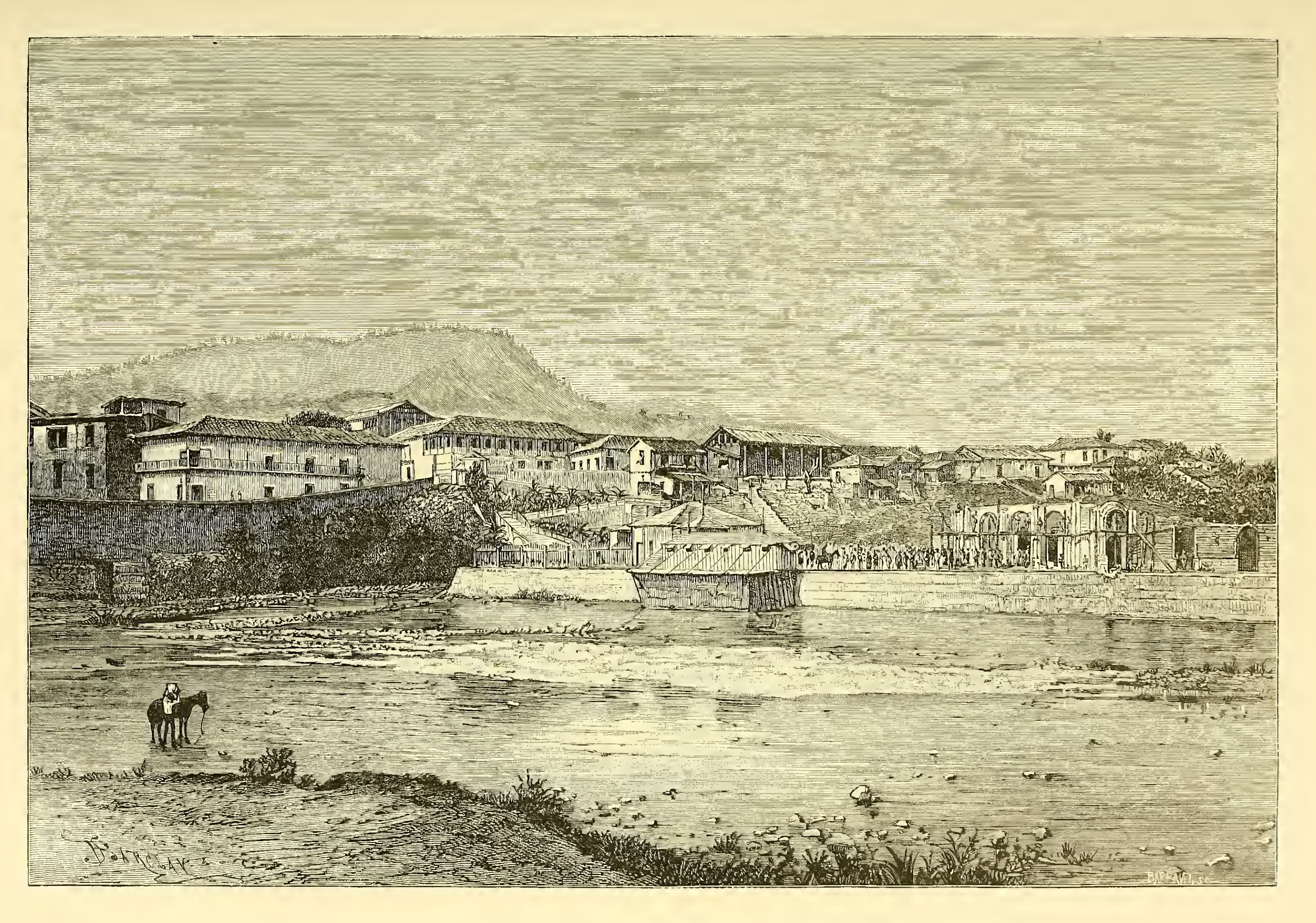
longue plage de Ceiba, qui se recourbe à l'est du cap Congrehoy, a pris une certaine importance commerciale comme marine du département et du village de Yoro, situé à une centaine de kilomètres dans l'intérieur : les navires d'un tirage moyen viennent s'y approvisionner de bananes et autres denrées. Bien plus fréquenté est le havre de Progreso, que forme une échancrure de la côte méridionale de l'île Roatan, parfaitement abritée et

tout à fait inaccessible aux vents; mais cet avantage est chèrement acheté par l'infection de l'air. L'atmosphère stagnante devient si funeste, que, en l'espace de quelques jours, les nouveau-venus sont attaqués de fièvres pernicieuses et succombent fatalement, s'ils ne s'enfuient vers le large. Quant à Truxillo, fondée aux premiers temps de l'occupation espagnole, en 1524, et choisie pour capitale du nouveau département de Colon, après avoir été jadis celle de toute la contrée, elle est admirablement disposée pour le commerce; de même qu'Omoa et Puerto-Cortès, le port est protégé des vents alizés par une longue péninsule, orientée de l'est à l'ouest : les plus grands navires peuvent mouiller dans la rade profonde et bien abritée. En d'autres contrées, Truxillo serait devenu un lieu de convergence pour de nombreuses lignes de navigation; néanmoins Truxillo n'est guère qu'une agglomération de huttes : quelques centaines d'habitants, presque tous Caraïbes, suffisent à l'expédition de l'acajou que l'on coupe dans les forêts du Yoro, de la salsepareille, du bétail, des peaux et des métaux, que des caravanes de muletiers apportent de la province d'Olancho par la vallée de l'Aguan ou rio Romano. Sur un espace d'environ 200 kilomètres, ces convois ne traversent que des solitudes.

Ce pays d'Olancho est une des régions de la Terre qui méritent le mieux le nom de « Paradis » donné à un autre département du Honduras. Le climat de ces hautes plaines est parfaitement sain; le sol est d'une extrême fécondité et les savanes y alternent avec les forêts, les lieux de pâture avec les terrains à défricher; des ruisseaux, dont les orpailleurs exploitent les sables, coulent en abondance dans toutes les vallées, que dominent des monts pittoresques et boisés. Une petite ville de métis espagnols, Jutigalpa, groupe ses maisons près d'un affluent du Patuca, qui roule aussi des parcelles d'or, et dans le voisinage s'élève une ville indienne, Catacamas, dont les habitants, actifs et industrieux, ne se sont toujours montrés que trop dociles. On peut exporter les denrées de l'Olancho soit par la route de Truxillo, soit à l'ouest par les sentiers de montagnes qui descendent vers la vallée du Choluteca, soit au nord-ouest par la rivière Patuca, que les pipantes des Caraïbes remontent jusqu'au puerto de Delon, à quelques lieues de Jutigalpa; et pourtant cette contrée magnifique est encore presque déserte. Le recensement compte un peu plus de trente mille habitants dans le département d'Olancho; et celui de Colon, qui occupe, à partir de Truxillo, tout l'angle nord-occidental du Honduras, n'aurait pas même, avec sa capitale, une population de trois mille indigènes policés et sauvages. Des millions d'hommes pourraient y vivre à l'aise, sans se presser comme à la Martinique et à Barbadoes, situées sous la même latitude.

Le département de Comayagua peut être considéré, avec celui de la Paz, comme le pays faîtier entre les deux versants de l'Atlantique et du Pacifique, bien que l'un et l'autre soient arrosés par l'Humuya, l'une des branches maîtresses de l'Ulúa ; c'est dans leur territoire que se trouvent les seuils faciles à franchir de l'une à l'autre mer. Comayagua, ou « Plateau des Sources », le chef-lieu du département de son nom et l'ancienne capitale de la République, s'est élevée, à 610 mètres d'altitude, dans une plaine très étendue qui se trouve à peu près exactement entre les deux mers : Alonzo Cáceres, qui la fonda en 1540, avait été chargé en effet de « trouver une belle situation pour une ville érigée à mi-chemin des deux Océans ». Avant 1827, Comayagua, à laquelle on donnait alors le nom espagnol de Nueva-Valladolid, était fort considérable en comparaison des autres cités de l'Amérique Centrale : elle aurait eu dix-huit mille habitants, mais elle subit un siège, puis le pillage, de la part des « serviles » du Guatemala, et depuis cette époque elle ne s'est pas relevée. La plupart des villes et des villages environnants, surtout dans le département de la Paz, sont habités par les descendants des Lenca, et en aucune partie de la contrée on ne voit tant de cités ruinées antérieures à la conquête. Squier cite un très grand nombre de ces anciennes villes : la plus curieuse est celle de Tenampua, appelée ordinairement Pueblo Viejo ou « Vieux Bourg ». Elle est située sur la terrasse régulière d'une haute colline qui s'élève à une trentaine de kilomètres au sud-est de Comayagua et d'où l'on domine toute l'étendue de la plaine. Le plateau, fortifié par la nature et par l'art, ne se rattache aux autres hauteurs que par une arête hérissée de murs et de tours : dans l'intérieur de l'enceinte, les constructions, qui semblent avoir été d'origine religieuse, sont toutes des pyramides et des terrasses étagées; on y a trouvé, comme dans les autres villes indiennes, des sculptures et des poteries peintes.

A l'ouest du département de la Paz, dont le chef-lieu, désigné actuellement par le même nom, est l'ancienne ville de las Piedras, le Honduras possède une autre circonscription, celle d'Intibucat, située dans les montagnes sur le versant du rio Lempa, confinant au Salvador : le bourg principal est celui d'Esperanza, bâti à 1585 mètres de hauteur dans les terres tempérées où l'on cultive le maïs et le froment. C'est dans cette partie du Honduras que se trouvent les précieuses mines d'opale, à Erandique. Près du village de Virtud, situé dans la même région montagneuse, suinte d'une grotte la fameuse « Agua de Sangre », liquide rouge qui se coagule en tombant et se corrompt en répandant l'odeur du sang : les insectes y déposent leurs larves, et les chiens, les oiseaux, viennent s'en



TEGUCIGALPA.

Dessin de Barclay, d'après une photographie communiquée par M. Gaubert.

nourrir. Cette eau doit sa couleur et ses propriétés aux algues qui s'y développent et aux matières animales qui y pullulent[1].

La partie la plus peuplée du Honduras est le bassin du fleuve Choluteca qui descend au Pacifique : c'est la région qui continue le Salvador à l'est et que prolongent les campagnes populeuses du Nicaragua méridional. Le bassin supérieur du fleuve est celui qui forme le département de Tegucigalpa. La capitale qui porte ce nom et que citent les annales du pays depuis l'année 1762 prit presque soudainement une grande importance comme centre d'une région très riche en minerais d'or et d'argent. De 1778 à 1819, la valeur annuelle des métaux qu'on y apportait variait de vingt à vingt-cinq millions de francs : pendant cette période le district de Tegucigalpa fournit près d'un milliard au commerce des métaux. Les guerres, les révolutions, puis les oscillations de la valeur du minerai réduisirent à peu de chose l'exportation minière de Tegucigalpa, mais elle a repris très activement. Cette ville, choisie depuis 1880 comme siège du Congrès, et désignée comme devant être un jour le chef-lieu des cinq républiques de l'Amérique Centrale, est de beaucoup la plus populeuse de la République et s'accroît d'année en année. Elle s'élève en amphithéâtre au pied d'une montagne escarpée et domine la rive droite du Choluteca, que traverse un pont de dix arches : la ville du rivage opposé, Concepcion, ne forme plus qu'une seule cité avec Tegucigalpa.

Deux autres départements, également riches en gisements miniers, se succèdent dans le bassin du Choluteca : l'un, dont le chef-lieu est la ville de Yuscarán, fondée au milieu du dix-huitième siècle, a reçu le nom mérité de Paraiso ou « Paradis » ; l'autre a la même appellation que le fleuve et que la nation indienne qui en habite les bords. Le chef-lieu, Choluteca, bâti sur la rive gauche de l'estuaire, fut l'ancienne Xerez de la Frontera ; quelques embarcations remontent jusqu'à cette ville. Nacaome, située sur la petite rivière du même nom, qui se déverse aussi dans la baie de Fonseca, mais beaucoup plus à l'ouest, a des sources minérales très estimées, qui, sous un climat moins brûlant, attireraient un grand nombre de visiteurs. Le port de Nacaome est San-Lorenzo, ouvert à l'extrémité septentrionale de la baie du même nom : les navires y trouvent des fonds de 7 mètres jusqu'à une faible distance du rivage. Un des tracés du chemin de fer interocéanique aboutit au port de San-Lorenzo; un autre traverse le rio Nacaome près de son embouchure, puis franchit les bayous marécageux qui séparent les îles Guegensi et Sacate-Grande de la terre ferme, et se

[1] E. G. Squier, *Notes on Central America.*

termine sur la plage occidentale de cette île, devant une immense rade, environnée de tous les côtés par un cercle de terres, les plaines basses de la côte ferme et les volcans insulaires de la baie : le bassin d'ancrage a plus de 50 kilomètres carrés en superficie, et dans le voisinage de la gare terminale les profondeurs de l'eau sont de 10 à 15 mètres. En attendant l'achèvement de la voie ferrée, le port du Honduras sur le Pacifique est établi

N° 96. — BAIE DE FONSECA.



d'après les cartes marines — C. Perron

Profondeurs.

De 0 à 10 mèt. — De 10 à 25 mèt. — De 25 mèt. et au delà.

1 : 1 000 000

0 — 30 kil.

en face de Sacate-Grande, sur la côte nord-occidentale de l'île du Tigre, ancien repaire de pirates : il a reçu le nom d'Amapala, comme le promontoire salvadorien situé à l'entrée de la baie de Fonseca : les navires y entraient naguère en franchise. Un petit village entouré de cultures s'est blotti à la base de l'ancien volcan. Les îles de l'archipel du Fonseca, Sacate-Grande et le Tigre, appartenaient jadis à la République du Salvador[1]; celle-ci en permit l'occupation aux forces du Honduras en 1833,

[1] José-Maria Cáceres, *Geografia de Centro-America.*

pour s'acquitter d'un secours militaire. La Grande-Bretagne et la république des États-Unis se disputèrent au milieu du siècle la possession de cette île, enfin rendue à l'Amérique Centrale en 1850.

Quoique le Honduras soit encore, pour ainsi dire, une vaste solitude sur une moitié de son étendue, sa population s'est beaucoup accrue; elle a au moins triplé depuis le commencement du siècle. Le premier recensement, fait par l'ordre de l'évêque du Honduras en 1791, donnait au territoire qui est devenu la république actuelle une population de 95 500 habitants. La dernière énumération, celle du 15 juin 1887, qui paraît avoir été faite avec soin, fournit un total de 331 917 individus, dont près des trois quarts sont des *ladinos*. De même qu'en Europe et aux États-Unis, le nombre des femmes l'emporte sur celui des hommes, quoique la natalité des garçons soit plus considérable que celle des filles[1]. L'immigration est presque nulle. D'après le recensement, plus de 325 000 habitants du Honduras sont nés dans le pays : avec les ladinos originaires des autres républiques de l'Amérique Centrale, les immigrants sont des « Anglais » de Belize ou de la Jamaïque. On ne compte pas même un demi-millier de véritables étrangers, Américains du Nord, Espagnols, Français ou autres.

Le Honduras n'est pas un pays industriel; c'est à peine même s'il est compté parmi les États agricoles, car ses productions ne servent guère qu'à la consommation locale : les bananeries, les caféteries et les plantations d'arbres à caoutchouc n'ont pris d'importance que dans ces dernières années; cependant le tabac de Copan et de Santa-Rosa est depuis longtemps fort apprécié. Une partie des indigos qui se vendent dans les foires du Salvador, notamment à Chalatenango, à San-Miguel, à Sensuntepeque, provient du Honduras occidental. Les fromages ordinaires, dits *mantequilla*, ont pour la plupart la même origine[2]. Après l'or et l'argent, l'exportation la plus productive du Honduras était naguère celle des bois, notamment de l'acajou *swietenia mahagony*). C'est dans les forêts du Honduras que cet arbre est le plus beau, mais les endroits où se dressaient les fûts les plus majestueux, au branchage le plus vaste, ont été presque tous visités par les bûcherons : ce sont les terres alluviales du nord, parcourues par les rivières et les bayous et facilement accessibles

[1] Ladinos : 263 045; Indiens : 68 872.
Hommes : 163 075; femmes : 168 842.

[2] Désiré Pector, *Notes manuscrites*.

aux embarcations. Les coupeurs de bois doivent aller chaque année plus avant dans l'intérieur, et construire de plus longues routes d'exploitation. Il est facile de prévoir que le mahagony et les autres bois précieux, taillés à outrance, seront bientôt rares, car l'abatage se fait sans aucune prévision pour le bon aménagement des forêts, et l'on calcule qu'il faut environ trois siècles pour qu'un plant d'acajou ait pris les dimensions voulues. Des campements temporaires s'établissent dans les forêts où l'on a trouvé des fûts en nombre suffisant, et depuis le mois d'août, époque à laquelle commence le travail des bûcherons, jusqu'en avril ou en mai, les trains de bois flottent sur les rivières, remorqués par des flottilles de pipantes, et le va-et-vient des chariots se fait incessamment des embarcadères aux chantiers.

Le mouvement commercial du Honduras est évalué à trente millions de francs par année : l'exportation consiste en minerais, en bétail et en produits du sol[1], tandis que les importations sont presque exclusivement des articles de manufacture. Les cinq sixièmes du trafic se font avec les États-Unis, malgré la proximité de Belize, la colonie anglaise, et la domination que la Grande-Bretagne s'était attribuée jadis sur les îles de la Baie et sur presque toute la côte atlantique; le bétail est exporté dans les républiques voisines et à Cuba. Les progrès annuels du commerce sont considérables, mais ils ne sont qu'imparfaitement connus, les droits de douane dans les différents ports ayant été affermés à des négociants qui ont intérêt à ne pas révéler leurs bénéfices.

Le nom du Honduras est un des plus notoires dans le monde financier, car il n'est pas de petit peuple qui ait été plus dépouillé par la tourbe des spéculateurs. Depuis le milieu du siècle déjà, on avait reconnu, grâce aux travaux de Squier, que le seuil de Comayagua est un des endroits de l'Amérique Centrale où la construction d'un chemin de fer interocéanique est le mieux indiquée, et l'occasion parut propice aux lanceurs d'affaires pour précipiter le Honduras dans l'abîme des emprunts. En 1867, un premier appel de fonds fournit 25 millions de francs aux spéculateurs; coup sur coup, en 1869 et en 1870, on demande aux actionnaires 56 millions, puis 62 millions. En 1871, sous prétexte que le chemin de fer sera incessamment transformé en une voie porte-bateaux, on se hasarde à solliciter du public un prêt de 575 millions; mais l'empressement des petits capitalistes s'est ralenti, et l'on se borne l'année suivante à émettre

[1] Exportation du Honduras pendant l'année fiscale 1887-1888 :
18 095 000 francs (métaux : 9 410 000 francs; produits végétaux : 6 600 000 francs).

un emprunt de 50 millions, qui d'ailleurs n'est point couvert. Déjà les manieurs d'argent avaient réussi à faire peser sur le Honduras une dette de plus de 130 millions, sur laquelle ne se sont retrouvés qu'un peu plus de 17 millions, employés à la construction du chemin de fer. On comprend que, même sans renier ses engagements, le Honduras se trouve dans l'impossibilité absolue d'en acquitter capital et intérêts : depuis 1873 jusqu'en 1890, aucune annuité n'a été servie aux prêteurs[1]. Les revenus annuels augmentent, il est vrai, et en 1888 ils ont dépassé 7 600 000 francs, somme sur laquelle il a fallu prélever les intérêts dus aux créanciers indigènes; mais ces recettes, provenant de la douane et des monopoles de la poudre, de l'eau-de-vie et du tabac, ne peuvent s'accroître que lentement, en proportion du commerce et du peuplement de la contrée. La dette du Honduras, représentant plus de 40 années des revenus normaux, est d'environ 1000 francs par tête, — plus que la dette de la France, — et l'on sait que la population hondurienne, d'ailleurs l'une des plus foncièrement honnêtes de l'Amérique Centrale[2], se compose surtout de gardeurs de bétail, de coupeurs de bois et de planteurs de bananes. Le sol de la contrée, inculte dans presque toute son étendue, est grevé d'avance d'une hypothèque de 3000 francs par kilomètre carré, au profit des financiers.

Le chemin de fer qui a servi de prétexte à la création de cette formidable dette du Honduras est naturellement loin d'être fini : le seul tronçon qui en existe, sur une longueur de 92 kilomètres, — le quart du parcours total, — traverse à partir de Puerto-Cortès la plaine basse de Sula et l'on n'a point eu à y faire de travaux importants. Pour le continuer, il a fallu constituer une nouvelle Compagnie, préparer de nouvelles explorations et de nouveaux devis, essayer de nouveaux emprunts; toutefois la somme de 200 millions que l'on croit être nécessaire à cette entreprise et à celle d'autres voies ferrées, de Puerto-Cortès à Truxillo et de Truxillo à Jutigalpa, n'a point encore été souscrite. En attendant, on s'occupe de construire des routes carrossables qui permettent de transporter les lourdes marchandises dans les régions montagneuses, entre les bassins des rivières

[1] Sommes empruntées au nom du Honduras, de 1867 à 1872 :

Taux variables de 5 à 10 pour 100.	134 964 250 francs.
Arriérés d'intérêts dus au 1er janvier 1889. . .	191 149 450 »
Ensemble.	326 113 700 francs.
Dette intérieure au 1er août 1888.	10 970 000 »

[2] Thomas Belt, *Nicaragua ;* — Désiré Pector, *Notes manuscrites.*

qui descendent sur les versants opposés. Les deux routes maîtresses, auxquelles se rattacheront les autres embranchements, sont le chemin interocéanique passant à Comayagua, et celui de Sensenti à Jutigalpa par Intibucat, La Paz et Tegucigalpa ; le chemin de fer isthmique projeté réunira la ville salvadorienne de San-Miguel à Leon, dans le Nicaragua, en contournant la baie de Fonseca. La route carrossable qui réunit la capitale à son port de la baie, en face d'Amapala, a 258 kilomètres de long. Le service

N° 97. — DETTES COMPARÉES DES DIVERS ÉTATS.

Liberia	F.cs 5 000 000
Hawaii	9 600 000
Répub.que Sud Africaine	11 000 000
Nicaragua	15 000 000
Suisse	31 000 000
Salvador	35 000 000
Costa-Rica	50 000 000
Haïti	67 500 000
Dominicanie	70 000 000
Bolivie	74 000 000
Equateur	80 000 000
Guatemala	105 000 000
Paraguay	119 000 000
Chine	125 000 000
Norvège	147 000 000
Danemark	270 000 000
Serbie	280 000 000
Colombie	312 000 000
Honduras	326 000 000
Suède	371 000 000
Uruguay	396 000 000
Chili	438 000 000
Venezuela	563 000 000
Grèce	624 000 000
Mexique	653 000 000
Roumanie	851 000 000
Pérou	1 336 000 000
Argentine	1 424 000 000
Japon	1 550 000 000
Allemagne	1 664 000 000
Pays-Bas	2 337 000 000
Belgique	2 500 000 000
Turquie	2 661 000 000
Portugal	3 076 000 000
Brésil	3 077 000 000
Etats-Unis	5 600 000 000
Espagne	6 700 000 000
Italie	11 350 000 000
Russie	11 827 000 000
Autriche-Hongrie	15 000 000 000
Royaume-Uni	17 210 000 000
France	31 718 000 000

C. Perron.

postal et télégraphique, comprenant 2762 kilomètres en 1889, est encore dans l'enfance, comparé à celui du Mexique; il ne saurait en être autrement en un pays où les routes sont peu nombreuses, où le commerce est sans vie et où la grande masse de la population est encore ignorante des premiers rudiments : en 1887, le nombre des adultes qui savaient lire et écrire n'était que de 19 042 individus; 74 000 enfants fréquentaient l'école. Dans la même année, toute la presse périodique se composait de quatre journaux.

Le gouvernement du Honduras ne diffère que par de simples détails de ceux des autres républiques de l'Amérique Centrale. Ce sont aussi des institutions parlementaires, fréquemment modifiées par des coups d'État : de 1824 à 1883, quarante-huit chefs se sont succédé, sous divers titres, au pouvoir suprême. En temps normal, le président est élu pour quatre années par le suffrage universel et gouverne par les soins d'un conseil de sept ministres, préposés aux affaires étrangères, à l'intérieur, aux tra-

N° 98. — DETTE PUBLIQUE PAR HABITANT DANS LES DIVERS PAYS DU MONDE.

Chine	Fcs 0,30
Liberia	5
Suisse	10,35
Norvège	29,40
Allemagne	35,45
Japon	39,75
Nicaragu-	40
Salvador	52,70
Mexique	54,80
Bolivie	74
Suède	74,20
Haïti	74,50
Guatemals	75
Equateur	80
Colombie	80
Turquie	80,75
Etats-Unis	89
Répubque Sud Africaine	100
Russie	104,65
Dominicanie	116,70
Hawaii	120
Roumanie	130,90
Danemark	135
Serbie	140
Chili	146
Brésil	219,80
Costa-Rica	228
Italie	274
Venezuela	281
Grèce	284
Autriche-Hongrie	350
Argentine	356
Paraguay	360,60
Espagne	400
Belgique	416,70
Pays-Bas	467,40
Royaume-Uni	491,70
Pérou	515
Uruguay	609,25
Portugal	615
France	834,70
Honduras	981,90

C. Perron.

vaux publics, à la guerre, aux finances, à l'instruction et à la justice. Le pouvoir législatif appartient à un congrès composé de 37 membres élus par les divers départements, en proportion du nombre des habitants. L'armée se compose, d'après la loi, de tous les hommes valides, non mariés, de vingt et un à vingt-cinq ans : armée active et réserve comprendraient ensemble 25 000 hommes ; toutefois l'ensemble des garnisons qui font un service actif ne dépasse pas d'ordinaire le chiffre de cinq cents soldats.

Le tableau suivant donne les noms des treize départements du Honduras, avec leur population et celle de leurs chefs-lieux, en 1889 :

DÉPARTEMENTS.	SUPERFICIE EN KIL. CARRÉS.	POPULATION EN 1889.	CAPITALES.
Copan.	7 500	36 744 hab., dont 32 946 ladinos.	Santa-Rosa.
Gracias	7 680	27 816 » » 15 906 »	Gracias.
Santa-Barbara. .	11 000	32 634 » » 28 051 »	Santa-Barbara.
Yoro	15 000	13 996 » » 11 391 »	Yoro.
Islas de la Bahia.	400	11 474 » » 8 615 »	Progreso.
Olancho. . . .	27 000	31 132 » » 24 673 »	Jutigalpa.
Colon.	25 000	2 825 » » 2 261 »	Truxillo.
Comayagua. . .	4 000	16 739 » » 15 839 »	Comayagua (3000 hab.)
La Paz.	2 000	18 800 » » 9 353 »	La Paz.
Intibucat. . . .	1 600	17 942 » » 10 554 »	La Esperanza.
Tegucigalpa . .	9 000	60 170 » » 46 570 »	Tegucigalpa (15 000 h.)
El Paraiso. . .	5 000	18 057 » » 17 863 »	Luxaran.
Choluteca . . .	5 000	43 588 » » 39 025 »	Choluteca.
Ensemble.	120 180	331 917 hab., dont 263 045 ladinos.	

V

NICARAGUA

La république du Nicaragua, dont le nom, sous forme espagnole, reproduit peut-être celui d'un cacique rencontré par les conquérants, est le plus considérable des cinq États de l'Amérique Centrale, mais le moins peuplé en proportion de la surface : toutefois c'est dans son territoire que se trouve le véritable centre de la région des Isthmes et l'un des points pivotaux de l'histoire du Nouveau Monde. Cette région privilégiée est l'étroite langue de terre comprise entre la côte des lacs Managua et Nicaragua et celle du Pacifique : là précisément régnait le fameux cacique Nicarao, devenu le patron de la république hispano-américaine.

De même que le Honduras, le Nicaragua eut à souffrir des incursions de corsaires sur son versant atlantique, et la Grande-Bretagne, héritière des pirates, prétendit à la possession du pays ravagé : la côte dite de Mosquitia ou des Mosquitos fut revendiquée par le gouvernement anglais, et si les États-Unis n'étaient intervenus, tout l'espace compris entre la rivière de Nicaragua et la baie de Honduras serait devenu territoire britannique comme l'est actuellement le pays de Belize. En vertu de la « doc-

trine de Monroe », l'Amérique reste aux Américains, et le littoral de la mer des Caraïbes est restitué à la république du Nicaragua; mais celle-ci eut à craindre d'autres ennemis de son indépendance, ceux qui précisément se donnent le nom d'Américains par excellence, et en 1855 elle se trouvait en un péril imminent. Un aventurier des États-Unis, un de ces hommes, dit un historiographe, « qui ont toutes les qualités voulues pour le trône ou pour le gibet », Walker, appelé par un des partis qui se disputaient alors le pouvoir, avait introduit sucessivement dans

N° 99. — TERRITOIRES REVENDIQUÉS A DIVERSES ÉPOQUES PAR LA GRANDE-BRETAGNE.



1 : 17 000 000

0 — 500 kil.

le pays plus de douze mille « flibustiers » de l'Amérique du Nord, auxquels on devait donner de grandes étendues de terres en récompense de leurs futures victoires. Sa première attaque, contre la ville de Rivas, fut repoussée, mais dans une deuxième campagne il s'empara de la route du transit, puis de Granada, la cité principale de la République, et fit nommer un gouvernement par ses soldats : bientôt un simulacre d'élection en faisait le président du Nicaragua. Il s'empressa de rétablir l'esclavage et tenta d'attirer des planteurs dans le pays pour en faire une région de grande culture sur le modèle des « États à coton » tels que le Mississippi ou la Caroline du Sud, et même il promit à ses nouveaux sujets que bientôt il

les ferait jouir des « bienfaits » de la traite des noirs. Mais déjà toutes les populations de l'Amérique Centrale comprenaient l'extrême danger d'asservissement qui les menaçait, et la ligue se forma contre les flibustiers : du sud vinrent les Costa-Ricains, du nord les Guatémaltèques, tandis que les Nicaraguiens se soulevaient, et, battu de rencontre en rencontre, Walker fut obligé de s'enfermer dans Rivas, où il dut capituler, en 1857, après quatre mois de siège. On lui laissa la vie, et il en profita pour essayer par deux fois de rentrer dans l'Amérique Centrale; enfin, tombé en 1860 entre les mains des Honduriens, à Truxillo, il fut exécuté comme pirate.

L'insuccès des flibustiers au Nicaragua n'était pas un événement de simple importance locale, et même l'enjeu de cette guerre avait été plus que la destinée de toute l'Amérique Centrale. Il s'était agi en réalité du sort des États-Unis et du Nouveau Monde. Les États à esclaves, qui jusqu'alors avaient dirigé en grande partie la politique américaine, mais que la prépondérance économique des États libres menaçait de plus en plus, devaient se faire conquérants pour rétablir l'équilibre à leur profit : il leur fallait le « grand Empire Indien », c'est-à-dire Cuba et les Antilles, le Mexique et l'Amérique Centrale. S'ils avaient pu entraîner leurs compatriotes du nord dans la politique de conquête, ils devenaient les maîtres incontestés à Washington et la guerre de Sécession était évitée. C'est à Rivas, dans le Nicaragua, que les esclavagistes perdirent leur première et décisive bataille. « J'ai défendu leur cause en pays étranger! dit Walker en mourant. Ils auront bientôt à la défendre chez eux, dans leurs champs de canne et de cotonniers. » Pourquoi le nom de Rivas ne prendrait-il pas dans l'histoire des hommes place à côté de celui de Marathon? Les péripéties de la lutte américaine n'ont pas été moins émouvantes que celles du conflit entre l'Europe et l'Asie et la cause qui triompha n'était pas moins grande.

Depuis cette période critique de son histoire, le Nicaragua s'est développé avec plus de tranquillité que les républiques sœurs; dans l'ensemble, il a progressé en population et en richesse, sans que les dissensions civiles aient eu des révolutions graves pour conséquence. Même les questions de frontières, qui d'ordinaire suscitent tant d'animosités entre peuples, ont seulement donné lieu entre le Honduras et le Costa-Rica à des pourparlers diplomatiques, à des mémoires et contre-mémoires et à des tentatives d'arbitrage. Cette question des limites, d'ailleurs peu importante entre pays qui se disent confédérés, est définitivement réglée par l'arbitrage des États-Unis. Sauf quelques petits détails les deux traits vigoureux tracés sur la carte, d'un côté par le cours du rio Segovia, de l'autre par la rive méridio-

nale du lac Nicaragua et le lit du San-Juan, sont considérés comme les frontières du grand quadrilatère nicaraguien.

La chaîne maîtressé du Nicaragua est celle qui commence dans le Honduras par les hautes montagnes de Chile et se poursuit au sud-est, parallèlement au rivage du Pacifique. Elle dépasse 1000 mètres par la plupart de ses pics, atteint même 1200 mètres par ses points culminants, mais elle s'abaisse peu à peu, et près du lac de Nicaragua elle ne s'élève en moyenne qu'à 200 ou 250 mètres au-dessus de ce bassin. Dans l'ensemble, cette chaîne irrégulière doit être considérée comme le rebord d'un ancien plateau présentant sa paroi brusque du côté de l'ouest et s'inclinant à l'est vers l'Atlantique par une longue contre-pente découpée en de nombreuses vallées divergentes : tandis que celles du Nicaragua septentrional se dirigent vers le nord-est, parallèlement au rio Segovia, celles du centre s'ouvrent directement à l'est, et celles du Nicaragua méridional, entre autres la vallée dans laquelle coule le rio San-Juan, sont orientées dans le sens du sud-est. Les fragments de plateau découpés par les rivières ont en plusieurs endroits l'aspect de sierras distinctes : telle est, au nord, la sierra de Yeluca, et au sud celle de Yolaïna, qui se termine en mer par le promontoire aigu de Punta Mico, appelé par les Anglais Monkey-point. Parmi les divers contreforts orientaux de la chaîne maîtresse il en est un dont aucun géographe, même Paul Lévy, n'avait fait mention et qui, signalé pour la première fois, en 1874, par le naturaliste Belt, a aussitôt arrêté l'attention des géographes par la singulière ressemblance de son nom avec celui que l'usage a donné au Nouveau Monde : c'est, non loin de Libertad, le petit massif d'Amerrique, remarquable par ses parois perpendiculaires, ses obélisques, ses grandes roches isolées. On sait que M. Marcou rattache le nom du continent à ces montagnes jadis ignorées. Près de quatre siècles avant Belt, Amerigo Vespucci, de même que ses compagnons et d'autres navigateurs, auraient entendu les indigènes parler de ce massif comme d'un pays de trésors, et toute la contrée aurait été désignée sous la même appellation par les marins : c'est alors qu'Amerigo aurait eu l'idée d'utiliser pour sa propre gloire la ressemblance de ce nom avec le sien[1]. La sierra d'Amerrique, appelée aussi Amerisque[2], et Amerrisque, d'après une peuplade que l'on dit avoir été jadis puissante[3], se trouve dans le domaine des anciens Lenca, ainsi qu'en témoigne la terminaison du mot en *rique*, commune dans les régions du Honduras qu'habitent les Indiens de ces tribus.

[1] Jules Marcou, *Bulletin de la Société de Géographie*, 3e trimestre 1888.
[2] Désiré Pector, *Congrès des Américanistes*, Paris, 1890.
[3] J. D. Rodriguez, *Lettre à Jules Marcou*, en date du 12 janvier 1888.

Si peu élevées que soient les montagnes nicaraguiennes et malgré la haute température des contrées tropicales où elles se trouvent, l'action des anciens glaciers ne serait pas moins évidente dans les massifs septentrionaux du Nicaragua, et notamment sur les plaines des monts qui entourent la vallée d'Ocotal, que dans les gorges du pays de Galles et de l'Écosse. On y reconnaît les roches moutonnées, les moraines latérales et frontales, les blocs erratiques, la boue glaciaire : seules les stries laissées par le burin des roches transportées manquent sur les parois des vallées où s'écoulaient autrefois les fleuves de glace; mais ce fait n'a rien d'étonnant, la partie superficielle de la pierre ayant à souffrir de l'action constante des intempéries[1]. C'est au cheminement des glaciers que Belt attribue la pauvreté des sables d'alluvion en paillettes d'or, tandis que les quartz des rochers renferment des veines riches de métal. On observe le même phénomène dans la Nouvelle-Écosse, et là le travail des glaces paraît évident : elles rabotent le rocher, poussant devant elles tous les débris arrachés des montagnes par la friction; après leur passage, les sables restent fort appauvris.

A l'ouest de la chaîne maîtresse du Nicaragua, la partie de la contrée tournée vers le Pacifique fut originairement une grande plaine basse; mais les poussées volcaniques y ont dressé deux rangées de buttes ou même de montagnes, les unes isolées, les autres s'alignant en véritables chaînes. La première de ces rangées est peu distincte et, vue de la plaine, semble se confondre avec la chaîne dont la crête se profile immédiatement à l'est. C'est que les volcans ont surgi du sol sur les flancs mêmes du plateau. Ainsi le Guisisil (1570 mètres) s'est élevé dans le voisinage immédiat des montagnes de Matagalpa et, barrant le passage aux eaux qui descendaient à l'ouest, les a forcées à se rejeter vers l'est et à couler directement vers l'Atlantique par le rio Grande. Au sud-est du Guisisil, le plus haut de cette chaîne des volcans, d'autres cônes se sont fait jour le long de la dépression que remplissent les deux lacs Managua et Nicaragua. Les buttes d'éruption se succèdent ainsi près de la rive orientale du grand réservoir : le cerro de la Palma, le Cuisaltepe, le cerro de Juigalpa, le Platotepe, le Pan de Azúcar, le Jaën, la Picara, les Ventanillas.

Beaucoup plus fiers et d'une plus grande importance géologique dans l'histoire de la contrée sont les pics de la principale rangée, continuant dans le Nicaragua la chaîne des volcans salvadoriens. Le cône tronqué du Cosegüina, qui domine l'entrée méridionale de la baie de Fonseca, en face

[1] Belt, *The Naturalist in Nicaragua*, p. 260, etc

du Conchagua, est le premier de ces monts éruptifs. Du large on aperçoit ses puissants remparts circulaires d'un rouge foncé et le plan incliné de son énorme cratère crénelé de mornes, dont le plus haut, d'après Belcher, s'élève à 1169 mètres : jadis le cône régulier atteignait au moins le double de cette hauteur. Avant l'explosion du Krakatau, le Cosegüina était, avec le Timboro de Soembawa, la montagne que l'on citait en exemple des plus formidables catastrophes causées par le dégagement soudain des gaz emprisonnés. C'est le 20 janvier 1835 que le sommet du Cosegüina vola en poussière : la nuit se fit aussitôt sur plusieurs centaines de kilomètres en largeur, la mer se recouvrit d'une épaisse couche de cendre et de scories, au milieu de laquelle les navires se trouvaient retenus, et jusqu'à plus de 40 kilomètres du volcan toute verdure disparut sous un lit de poudre d'au moins 5 mètres d'épaisseur; le littoral s'avança dans la mer et dans la baie de Fonseca. A l'ouest le vent alizé enleva la poussière jusqu'à plus de 2200 kilomètres; à l'est, le contre-alizé la laissa retomber sur le Honduras, le Yucatan, la Jamaïque, et des remous aériens la transportèrent jusque dans la Nouvelle-Grenade : sur les hauts plateaux de Bogotà, à 1650 kilomètres en ligne droite, on entendit le fracas de la montagne brisée. L'ensemble de l'espace sur lequel s'abattirent les cendres fut évalué à 4 millions de kilomètres carrés et la masse rejetée dans les airs à cinquante milliards de mètres cubes. L'explosion dura quarante-trois heures, mais dès le commencement de la longue nuit, les habitants des campagnes voisines s'étaient enfuis pour échapper à la cendre étouffante, suivis par les animaux domestiques et les bêtes des forêts, singes, serpents, oiseaux, confiants dans l'intelligence supérieure de l'homme.

Les volcans éteints de Chonco et le Viejo ou « Vieux » (1909 mètres) s'élèvent en un massif géminé à une cinquantaine de kilomètres au sud-est du Cosegüina, puis vient la rangée des Marrabios, dont les bases sont unies de manière à former une véritable sierra, escarpée au sud-ouest, doucement inclinée au nord-est : la plupart des pitons n'ont qu'un millier de mètres ou même moins; cependant le Telica, vers le milieu de la chaîne, atteint 1277 mètres. Un peu à l'est de l'axe des Marrabios, la série des volcans se continue par le cône majestueux du Momotombo (1865 mètres), dont la base forme péninsule dans le lac de Managua, et à côté duquel se montre le cône insulaire du Momotombito (850 mètres), comme un enfant près de sa mère. Quelques éruptions du Momotombo eurent lieu après l'arrivée des Espagnols, mais le volcan était apaisé depuis longtemps lorsqu'il s'alluma de nouveau en 1852. Les missionnaires baptisaient autrefois les volcans pour conjurer les flammes de leurs cratères, mais le

Momotombo ne voulut pas se laisser bénir : on ne vit jamais revenir les religieux qui s'étaient chargés d'aller y planter la croix[1].

Un autre volcan, le Chiltepeque (850 mètres), s'est formé dans les eaux du lac Managua. Plus loin, vers le sud-est, d'autres petits cônes s'élèvent en terre ferme, mais à côté d'étangs qui firent sans doute partie du Managua à une époque antérieure. A peu près à moitié chemin entre les deux lacs, sur un socle d'environ 300 mètres qui forme les campagnes de l'isthme, s'élève la montagne fameuse de Masaya (851 mètres), que les Espagnols connaissaient jadis sous le nom d'Infierno, « Enfer », et qui, du temps des Nahua, aurait été désignée Popocatepetl ou « Mont-Fumée » comme le grand volcan du Mexique. Le nom de Masaya, d'origine mangue, a presque le même sens[2] : c'est le « mont Brûlant ». Oviedo le premier gravit le volcan de Masaya et vit la fournaise de lave bouillonnant dans le cratère. A cette époque, les éruptions de la « Bouche du Diable » se faisaient à des intervalles presque réguliers. Les énormes bulles de lave, qui montaient du fond de « l'Enfer » en projetant une gerbe de pierres incandescentes, éclataient d'ordinaire de quart d'heure en quart d'heure. Hantés par cette fascination des trésors qui poursuivait tant d'Espagnols, deux moines, accompagnés de trois compatriotes associés et d'un grand nombre d'Indiens, s'occupèrent vainement de puiser l'or liquide qu'ils croyaient voir briller au fond du cratère. On eut alors une autre idée, et Juan Alvarez, doyen du chapitre de Leon, s'imagina de creuser un tunnel à travers la paroi de la montagne pour la vider d'un coup du métal précieux qu'elle enfermait; mais il ne paraît pas qu'il ait pu commencer sérieusement les travaux. En 1772, après un terrible débordement de laves, qui s'épancha en un vaste chaos de pierres rouges au milieu d'un paradis de verdure, l'Enfer de Masaya s'assoupit, et depuis il n'est sorti de son repos, en 1852, que pour lancer quelques jets de vapeurs[3]. En 1856, le Nindiri, « tuméfaction » latérale du volcan de Masaya, s'est ouvert un vaste cirque d'où se dégagèrent des amas de fumée[4].

Sur le même socle que le Masaya, mais sur la rive nord-occidentale du lac de Nicaragua, s'élève le Mombacho (1398 mètres), depuis longtemps éteint, mais jadis très actif, à en juger par ses coulées et les archipels d'îlots éruptifs, les Corales, qui en entourent la base immergée. Au sud-

[1] Squier; — Victor Hugo, *Les Raisons du Momotombo*, dans la « Légende des Siècles ».
[2] Oviedo y Valdès, *Histoire du Nicaragua;* — G. Froebel, *A travers l'Amérique;* — Désiré Pector, *Notes manuscrites.*
[3] Belly, *L'Isthme de Nicaragua.*
[4] Dollfus et E. de Mont-Serrat, ouvrage cité.



VOLCAN MOMBACHO ET BORDS DU LAC DE NICARAGUA.

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. J. F. Medina.

est de cette montagne, la chaîne des volcans se continue en plein lac, d'abord par une butte de 600 mètres, le Zapatera ou « Savetière », dont l'appellation première était sans doute Zapotera ou « île des Sapotiers », puis par une grande île aux cônes jumeaux. C'est à tort que le volcan principal de l'île double (1650 mètres) porte le nom d'Ometepe, puisque ce nom, d'origine nahuatl — Ome-tepetl, — signifie « Deux-Monts »[1] et s'appliquait en effet aux deux pitons, du nord-ouest et du sud-est. Celui-ci, de moindre hauteur (1277 mètres), est appelé par les Espagnols Madera ou « la Forêt ». La cime de l'Ometepe est creusée d'un petit cratère enfermant un lac, et sur le flanc du mont s'ouvre un cratère plus vaste entièrement caché par la végétation. Du haut de cette montagne à la courbe superbe on voit à ses pieds toute l'étendue du lac, l'isthme étroit qui le sépare du Pacifique et l'amphithéâtre des hauteurs qui se déploie sur une moitié de l'horizon.

A l'ouest des deux lacs, l'isthme qui constitue le Nicaragua proprement dit présente aussi sa petite chaîne côtière, d'ailleurs peu élevée et coupée de brèches nombreuses : le plus haut morne de l'étroite bande de terre, le Venturon, a 240 mètres ; le seuil le plus bas ne dépasse que de 7 à 8 mètres le niveau du lac, et dans sa partie la moins large on ne compte que 21 kilomètres de mer à mer. En maints endroits la saillie de cet isthme n'est formée que de tufs d'origine volcanique. Lors des éruptions, les laves se sont épanchées en diverses directions, sans loi apparente, suivant la pression qui s'exerçait à l'intérieur; mais les cendres, lancées dans l'espace par les cratères, sont uniformément retombées au sud-ouest, au souffle du vent alizé qui reployait dans ce sens leurs colonnes d'explosion. Ces couches de débris, connues au Nicaragua sous le vieux nom nahuatl de *talpetate* ou *tepetate*, recouvrent donc presque toute la région littorale du Pacifique. Telle est la cause qui prive cette région de ruisseaux et de sources : toute l'eau de pluie disparaît dans les profondeurs du sol à travers les pierrailles et les cendres. Les habitants sont obligés de conserver en des citernes l'eau nécessaire à leur alimentation, et les plantes ne trouvent l'humidité indispensable à leur croissance que dans les endroits où l'eau, retenue par des lits de lave, se maintient dans les couches superficielles du sol. La rapide disparition des eaux offre du moins cet avantage que dans l'isthme il ne peut se former de marais proprement dit.

Bien que la chaîne axiale du Nicaragua se développe à l'est de la dépression des lacs et que le sol abaissé présente aux bords de l'Océan une plaine

[1] Omotepe, Omo-tepetl fréquemment employé, est un terme (D. Pector, *Notes manuscrites.*)

faiblement ondulée, l'étroite bande de terrain qui limite à l'ouest le lac de Nicaragua est le véritable faîte de partage. Les eaux qui descendent du versant occidental des montagnes de Chontales ne vont point s'épancher dans le Pacifique, mais au contraire finissent, après un cours sinueux, par tomber dans la mer des Caraïbes : nulle part la prétendue loi qui faisait

N° 100 — ISTHME DE RIVAS.



coïncider les lignes de partage avec les crêtes des montagnes n'est plus nettement contredite. Du reste, le seuil de séparation formé par l'isthme ne déverse que des ruisselets par son versant occidental. Les seules rivières qui descendent du Nicaragua au Pacifique prennent leur source sur le revers des Marrabios et coulent dans la baie de Fonseca. Ces rivières, l'Estero Real, né dans le voisinage du lac de Managua, et, plus au nord, le rio Negro, devenu la frontière commune entre les deux républiques,

Honduras et Nicaragua, ont fréquemment changé de cours, par l'effet des éruptions de cendres, qui ont obstrué les lits, formé des îles et des péninsules : peut-être aussi les oscillations du sol ont-elles contribué à déplacer les cours d'eau. Depuis l'éruption du Cosegüina en 1835, le rio



N° 101. — FAITE DE PARTAGE DES EAUX DU NICARAGUA.

1 : 5 000 000

0 — 100 kil.

Negro a changé quatre fois de lit; par ses bayous latéraux il s'entremêle actuellement dans le même delta que l'Estero Real. Aussi les deux républiques limitrophes, dont ce cours d'eau vagabond était officiellement la frontière commune, ont-elles fait tracer une limite fixe suivant l'axe idéal de la vallée[1].

Le fleuve le plus abondant du Nicaragua septentrional, qui va se jeter

[1] Désiré Pector, *Notes manuscrites*.

dans l'Atlantique près du cap Gracias-à-Dios, après avoir traversé presque toute l'étendue du territoire dans sa plus grande largeur, naît dans les montagnes de Matagalpa, d'où, sur l'autre versant, descendent les affluents de l'Estero Real. Il n'est pas un fleuve de l'Amérique espagnole qui ait une telle diversité de noms. Vers ses plus hautes sources, à 80 kilomètres seulement des côtes du Pacifique, il a reçu l'appellation de Somoro, puis celle de Cabrugal ou Cabullal; plus bas, c'est le rio Coco ou Cocos, l'Oro, Yoro ou Yare, Portillo Liso, Tapacac, Encuentro, Pantasma, ou bien encore le Segovia d'après une ville de ses bords et la province qu'il parcourt, le Gracias ou le Cape-river, d'après la péninsule basse qu'il a formée en entrant dans la mer. On le désigne aussi sous le nom d'Herbias et les Anglais l'ont appelé Wanks ou Yankes : cette variété de dénominations provient non seulement de ce que ses riverains parlent des langues différentes, elle est due aussi au manque d'unité historique de la contrée : tandis que des colons espagnols s'établissaient dans les hautes vallées du rio Segovia, des navigateurs étrangers, des pirates de diverses nations en remontaient le cours inférieur. Resserré à droite et à gauche par des montagnes, le bassin de ce fleuve est assez étroit, mais, exposé aux vents pluvieux de l'est, il devient très puissant et, en aval des rapides qui en interrompent le cours, il est parfaitement navigable aux pipantes et même aux petits bateaux à vapeur, sur une longueur évaluée à 275 kilomètres. A l'embouchure, il pousse au loin son delta dans la mer entre des berges d'alluvions rougeâtres apportées des vallées supérieures. Un des bras de la ramure des bayous est dû aux coupeurs de bois, qui s'étaient ainsi ménagé une meilleure entrée, d'une baie latérale au lit principal du fleuve; mais ce passage s'est également obstrué, et l'épaisseur d'eau n'est plus que d'un mètre à un mètre et demi sur la barre, suivant la hauteur du fleuve et l'état des vents et de la marée. Pourtant c'est dans ces parages dangereux que Colomb trouva l'abri qui lui fit donner au cap le nom de Gracias-à-Dios[1].

D'autres rivières considérables coulent au sud du rio Segovia dans l'Atlantique, mais elles traversent des territoires presque inhabités; on ne les connaît guère que par leurs embouchures, les marigots et les lagunes de leurs deltas. Le plus fort de tous ces courants, entre le rio Segovia et le San-Juan, est celui qui a reçu, outre plusieurs autres appellations, le nom mérité de rio Grande. Il est probable que sa branche maîtresse, la rivière

[1] Hydrologie du rio Segovia :

Longueur de cours.	650 kilomètres.
Superficie du bassin	28 000 kilomètres carrés.
Débit moyen par seconde . . .	500 mètres cubes.

de Matagalpa, coulait autrefois à l'ouest vers le lac de Managua ; mais, ayant été barrée par les cônes de scories du Guasisil, elle dut se rejeter vers le sud à la recherche d'une issue et, trouvant un passage au seuil de Tamarindo ou Esquipulas, prit enfin la direction de l'Atlantique, à travers des plaines doucement inclinées. Dans une partie de son cours la rivière de Matagalpa est désignée sous le nom de Bulbul, tandis que vers son embouchure les Sambos de Mosquitie l'appellent Aoualtara. Des bayous latéraux font communiquer la bouche du rio Grande avec celles d'autres courants : d'après la carte de Lévy, il y aurait même, du cap Gracias-à-Dios jusqu'à la lagune de Blewfields, sur une longueur développée d'environ 400 kilomètres, une chaîne non interrompue de fausses rivières, de marigots et de lagunes, séparés de la mer par un cordon de plages sableuses et des lisières de palétuviers. Les lagunes comprises entre le rio Grande et le rio Segovia sont étroites pour la plupart et très obstruées d'îles, tandis qu'au sud du rio Grande la lagune des Perles et celle de Blewfields, ainsi nommée, dit-on, d'après le pirate hollandais Blieveldt, sont de véritables mers intérieures, dont les dimensions sont de plus en plus rétrécies par les palétuviers, mais qui offrent encore de vastes espaces à la libre navigation. Dans cette même lagune se déverse une rivière Blewfields, nommée aussi rio Escondido ou « rivière Cachée » dans la partie moyenne de son cours, car cette région du Nicaragua était naguère inconnue, pour ainsi dire.

Au point de vue géologique, la côte actuelle, du cap Gracias-à-Dios à la Punta Mico, indique un état de transition entre l'ancien littoral, qui est la rive occidentale des lagunes, et l'accore du grand banc des Mosquitos, qui se prolonge en mer à une distance variable de 50 à 150 kilomètres, enfermant des « cayes » nombreuses, émergées et immergées. Un de ces récifs est le cayo Mosquito, qui a donné son nom à l'ensemble du banc, et par extension à toute la côte orientale du Nicaragua et à ses populations. Parmi les îles du rebord extérieur des bancs, il en est d'assez grandes dimensions et de saillie assez considérable pour que des colonies aient pu s'y fonder : telles sont les îles Vieja-Providencia et San-Andrès, qui appartiennent politiquement à la république de Colombie, les petites îles del Maiz, appelées par les Anglais Corn-islands, et les cayes de las Perlas, situées sur le récif même et dépendant du Nicaragua.

Au sud de la Punta Mico, l'étroit versant des monts envoie encore quelques rivières à la mer des Caraïbes, et l'une d'elles, le rio Indio, mêle parfois ses eaux, à la surface de la mer, avec celles qu'épanche le grand fleuve San-Juan, le plus abondant de l'État nicaraguien, qui d'ailleurs ne

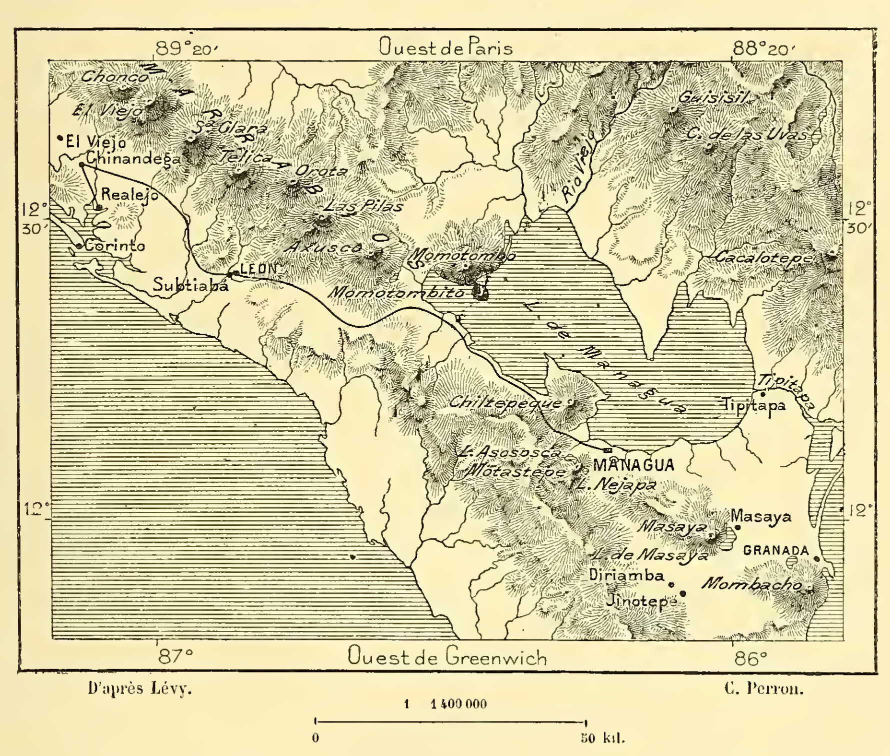
possède qu'une partie de son bassin : ce sont les versants septentrionaux de la chaîne volcanique du Costa-Rica, franchement exposés à la force des vents alizés, qui fournissent au fleuve la masse la plus considérable de son courant. Le San-Juan, on le sait, naît à l'occident de la chaîne maîtresse du Nicaragua, dans la dépression où se sont formés les deux grands lacs : c'est donc la petite ondulation bordière de l'Océan qui se trouve être actuellement le faîte de partage, mais de nombreux indices permettent de croire que là aussi les phénomènes hydrologiques ont été complètement changés par les oscillations du sol et les éruptions volcaniques. Il fut un temps où la fissure par laquelle s'échappe de nos jours le rio San-Juan pour couler vers l'Atlantique n'existait pas encore et où les eaux du grand lac de Nicaragua, beaucoup plus élevé qu'il ne l'est maintenant, et comprenant le Managua dans son bassin, se déversaient dans la baie de Fonseca. Alors la chaîne des Chontales était réellement l'axe de partage entre les deux versants. De cette époque sans doute date l'introduction des espèces marines qui se sont accommodées aux eaux douces du lac Nicaragua.

D'après le dire populaire, c'est à une époque toute récente que les dernières traces de l'ancien état de choses se seraient effacées. Les indigènes affirmèrent au *descubridor* Gil Gonzalez de Avila que le lac de Xolotlan, le Managua de nos jours, s'épanchait directement par un cours d'eau dans le « golfe de Chorotega », — c'est-à-dire la baie de Fonseca, — mais que l'émissaire fut barré par une coulée de laves du Momotombo. L'effluent primitif, comblé en amont, a gardé son lit, devenu l'Estero Real, mais le lac de Managua dut se chercher une issue de côté du sud et se déverser dans le lac de Nicaragua : c'est alors que, de tributaire du Pacifique, il se serait transformé en bassin affluent de l'Atlantique[1]. D'ailleurs, l'apport annuel des eaux ne dépassant l'évaporation que d'une faible quantité, il suffirait d'un exhaussement minime des bords pour que le réservoir du Managua n'eût pas d'écoulement. Pendant la saison des pluies, les eaux surabondantes du lac alimentent un courant dans l'émissaire de sortie et forment, au *salto* de Tipitapa, une belle chute de 5 mètres et demi en hauteur; mais pendant les sécheresses la rivière n'a plus même de courant continu, et çà et là suinte lentement à travers les sables et les fissures de la pierre. Alors le *rio* a cessé d'exister; un intervalle complètement à sec d'environ 7 kilomètres sépare la coulée sortie du lac Managua et l'*estero* de Panaloya, qui a l'aspect d'un fleuve, mais n'est autre chose qu'un marigot

[1] Paul Lévy, ouvrage cité.

d'eau tranquille en communication avec le lac de Nicaragua[1] : même à l'époque des pluies, les rochers qui l'obstruent rendent le Tipitapa impropre à toute navigation : pour transporter une barque d'un lac à l'autre, Belcher dut, en 1836, la charrier par terre. Il est donc étrange que des faiseurs de projets, tout à fait ignorants de la contrée, aient présenté le rio Tipitapa comme le prolongement naturel d'un grand canal transisthmique; il faudra, au contraire, creuser une fosse éclusée entre les deux bassins.

N° 102. — CHAINE DES MARRABIOS ET LAC DE MANAGUA.



D'après Lévy. C. Perron.

1 : 1 400 000

0 — 50 kil.

Le lac Managua lui-même, malgré sa vaste superficie, dépassant un millier de kilomètres carrés, est parsemé de bas-fonds qui le rendent navigable seulement à des embarcations d'un ou deux mètres de calaison. Sa nappe moyenne est à 42 mètres au-dessus de la mer.

A un niveau inférieur de 8 mètres et demi, soit en étiage à 33 mètres et demi au-dessus du niveau des mers avoisinantes, le lac de Nicaragua, le Cocibolco des aborigènes, recouvre un espace moyen de 9000 kilomètres carrés, mais il n'a point d'abîmes comme les lacs alpins : le creux le plus profond est de 82 mètres et par conséquent descend en contrebas du ni-

[1] Calderon, *Bulletin de la Société Géologique de France*, 1882.

veau de la mer, avec laquelle le lac communiquait jadis, ainsi que le prouvent les animaux d'origine marine qui le peuplent encore, le *pristis antiquorum* et un requin, *eulamia nicaraguensis*[1]. Quelques parties du bassin, notamment au sud-est, dans le voisinage de la sortie du San-Juan, n'ont qu'une faible épaisseur d'eau. Suivant l'alternance des pluies et des sécheresses, la hauteur du niveau diffère d'un peu plus de 2 mètres, mais il n'est pas douteux que la surface liquide n'ait été beaucoup plus haute jadis, car les îlots épars au sud du volcan de Zapatera sont recouverts de couches de cendres renfermant des coquilles d'eau douce semblables à celles que l'on trouve actuellement sur les rivages voisins. De l'est à l'ouest du lac, change le régime des vents et des flots : tandis que les parages orientaux, abrités par les montagnes, offrent une eau presque toujours calme, des rouleaux de vagues, poussés par le vent alizé, déferlent incessamment sur la rive occidentale. Presque tous les jours, le niveau du lac s'élève et s'abaisse alternativement de 60 centimètres sur la côte, parfois même l'écart est d'un mètre, par suite de la variation de force dans la brise alizée, qui grandit avec la chaleur du jour, puis mollit avec la fraîcheur de la nuit : telle est la raison du phénomène que les écrivains espagnols confondirent jadis avec le flux et le reflux. Les berges présentent aussi un contraste absolu : celles que frappe le ressac sont une grève de sable et de cailloux, ou de grains titanés attirés par l'aimant, tandis que la plage orientale est basse et marécageuse. Sur ce littoral, les cendres rejetées par les volcans se sont en certains endroits tellement mélangées avec les alluvions descendues de la montagne, qu'elles sont agglutinées en une sorte de pâte. Pendant la saison des pluies, de vastes étendues de terrains sont changées en *cienagas* ou fondrières de boue, tout à fait impraticables ; l'eau qui descend des hauteurs pénètre le sol pâteux jusqu'à une grande profondeur : la plaine n'est qu'une mer de fange. Durant les sécheresses, l'eau contenue dans l'énorme vasière s'évapore peu à peu, le sol s'affaisse, se crevasse en tous sens, mais sans se recouvrir de végétation. Pour transformer ces terrains en campagnes fertiles, il faudrait les soustraire par le drainage à l'action de l'eau qui les sature pendant les pluies[2].

Les affluents du lac sont nombreux, et quelques-uns, malgré leur faible cours, ont acquis une certaine célébrité, leurs lits pouvant servir de passage au canal interocéanique : telles sont, dans l'isthme de Rivas, les rivières de Sapoa et de las Lajas. Le tributaire du Nicaragua qui roule le plus d'eau

[1] Th. Gill and J. Bransford, *Proceedings of the Academy of National Sciences*, Philadelphia, 1877.
[2] Belt; — Lévy; — Belly, ouvrages cités.

est le rio Frio, qu'alimentent les torrents descendus des hautes montagnes de Costa-Rica ; c'est aussi le courant qui travaille le plus au comblement par les cendres qu'il entraîne de la région volcanique et qui se déposent en bancs dans le lac : tôt ou tard toute cette partie du bassin émergera, comme ont déjà émergé les îlots nombreux de l'archipel de Solentiname, appuyés d'ailleurs sur un noyau volcanique d'origine moderne; le rio Frio deviendra le tributaire non du lac, mais du San-Juan, graduellement prolongé en amont dans les terres alluviales. Quand on ouvrira le canal de navigation, ce fleuve chargé de troubles sera l'un des principaux obstacles à écarter pour assurer une profondeur régulière au chenal creusé dans les eaux basses.

C'est immédiatement en aval de la bouche du rio Frio que le flot du lac s'échappe; d'abord lent, puis s'accélérant peu à peu dans le courant de sortie, le San-Juan est plus ordinairement désigné sous le nom de Desaguadero. En effet, la partie supérieure du San-Juan est plutôt un épanchement du lac qu'un véritable fleuve, car il maintient son niveau presque sans changement et on lui donne en cet endroit le nom d'Aguas Muertas ou « Eaux Mortes » : il ne prend un caractère fluvial qu'à une petite distance en amont du Castillo, fortin perché sur un escarpement de la rive droite, à 65 kilomètres de la sortie, là où les eaux surabondantes du lac ont dû s'ouvrir un passage à travers le chaînon de rocs schisteux qui rattache les montagnes des Chontales aux contreforts du Costa-Rica : quelques blocs de pierre appartenant aux formations du pourtour lacustre se trouvent épars en amont de la percée. Au Castillo, le San-Juan descend en rapides, auxquels succède, à une vingtaine de kilomètres en aval, une autre dénivellation, celle du *raudal* de Machuca, ainsi nommé du premier Européen qui explora le San-Juan; le fleuve n'a pas encore égalisé cette partie de son lit, la brèche garde son aspect de coupure. Plus bas vient le confluent du fleuve San-Cárlos, qui descend des hautes montagnes du Costa-Rica et roule une quantité d'eau presque égale à celle du San-Juan. Le Sarapiqui, également alimenté par de nombreux torrents issus des volcans costa-ricains, rejoint l'artère commune du bassin à une faible distance en amont du delta : c'est lui qui est le véritable fleuve, à en juger par la masse liquide aussi bien que par la direction générale de sa vallée. Mais, de même que le San-Cárlos, il apporte une telle quantité d'alluvions que toute idée d'utiliser directement le San-Juan dans cette partie de son cours comme canal de grande navigation a dû être abandonnée. Cependant on a pu en remonter le courant à diverses reprises en embarcations marines, et des goélettes, même un bateau à vapeur, ont pu se rendre

de la mer au lac, mais à grand'peine, halés par tout leur équipage au-dessus des rapides.

La ramure des eaux dans le delta du San-Juan a fréquemment changé de forme. Le rio Colorado, autre fleuve descendu des sommets du Costa-Rica, Irazú et Turialba, vient y entremêler ses courants vifs et ses eaux mortes avec les coulées du San-Juan. Vers le milieu du siècle, presque toute l'eau des fleuves réunis se déversait dans la mer devant la ville de San-Juan del Norte, et la puissante masse liquide avait creusé un large port où pénétraient facilement les navires d'un tirant d'eau moyen, soulevés par le léger reflux de la marée. Mais l'ouverture du Jimenez, bras du San-Juan qui va rejoindre le rio Colorado et qui d'ordinaire porte le même nom, détourna la plus forte partie des eaux; d'autres bayous enlevèrent parfois le reste, et le havre à demi comblé s'est trouvé presque sans communication avec le fleuve[1]. Les navires doivent mouiller en pleine mer, au large de la barre, difficile ou même périlleuse à franchir : on l'a vue se fermer complètement et rendre toute navigation impossible. Il a été proposé de transférer le port à la bouche du Colorado, mais la barre, où l'on trouve de 3 à 5 mètres d'eau, varie fréquemment en profondeur, et les vents du nord y sont très dangereux; d'ailleurs les rives n'en sont pas plus stables que celles du San-Juan et le courant continuera de se déplacer de bouche en bouche. Des difficultés politiques se mêlaient naguère aux obstacles physiques pour empêcher les travaux d'aménagement définitif : en effet, le Colorado appartient au Costa-Rica, mais dans ce delta changeant quelle est la branche qui indique la limite primitive imaginée entre les deux provinces de l'ancienne vice-royauté de Guatemala?

La nature du sol et le climat divisent le Nicaragua en trois zones, orientale, médiane, occidentale, bien distinctes pour tous les phénomènes de la vie : végétation spontanée, cultures, habitants, état social, histoire.

[1] Hydrologie du rio San-Juan :

De la source du rio San-Rafael au lac Managua	150	kilomètres.
Traversée du lac Managua	45	»
Rio Tipitapa	30	»
Traversée du lac Nicaragua	140	»
Desaguadero (largeur moyenne, 126 mètres)	200	»
Ensemble	565	kilomètres.
Superficie du bassin, y compris celui du Colorado, d'après Baily	39 700	kil. carr.
Débit du Desaguadero à la sortie du lac (261 mètres à l'étiage)	348	mètres.
» à la fourche du delta, d'après Child et West	658	»
» en crues, d'après Bedford Pim	1500	»

Les roches anciennes, schistes, quartz, dolérites, qui constituent les plateaux et les montagnes du versant atlantique, sont arrosées par des pluies abondantes et par des brouillards que leur apporte le vent régulier du nord-est. Grâce à cet excès d'humidité, ces régions sont recouvertes d'une forêt continue, coupée seulement par des lits de rivière, interrompue par des marais et des savanes tremblantes : ce sont les bois sans limites que Colomb disait avoir fourni les charpentes du temple de Salomon. On y voit tous les arbres de construction, d'ébénisterie et de teinturerie qui font aussi partie de la flore du Honduras et du Mexique méridional, cèdre, acajou, gayac. L'arbre le plus remarquable peut-être est le cortès (*tecoma sideroxylon*) : son bois est aussi dur que l'ébène, mais ce qui le distingue surtout, ce sont ses fleurs d'un jaune d'or, dont il est en entier revêtu vers la fin de mars, après la chute des feuilles vertes; on le voit à plusieurs lieues de distance resplendissant sur le fond sombre de la forêt; de près il éblouit les yeux. Cette région du versant pluvieux ne peut être salubre : sinon la surabondance des pluies, du moins l'imperméabilité du terrain hâte la décomposition des plantes : malgré l'écoulement rapide de la plus forte part des eaux, il en reste beaucoup dans l'écorce superficielle des roches. Il s'en amasse aussi dans les bas-fonds et dans les fausses coulées des rivières : l'atmosphère est toujours humide, et la population, très rare, indienne ou métisse, n'occupe que d'étroites clairières; l'ensemble de la zone est sans cultures.

La limite des pluies atlantiques, qui est en même temps celle des forêts insalubres, est tracée avec une singulière netteté : il pleut souvent pendant des semaines et des mois à Libertad, sur le versant oriental des monts, tandis que pendant la même saison le ciel reste complètement pur à Juigalpa; le fleuve qui arrose les cultures de cette ville ne doit même d'avoir de l'eau toute l'année qu'à la situation de quelques-unes de ses sources, alimentées par les pluies du bassin atlantique. Les averses des régions orientales commencent en mai et continuent jusqu'en janvier : le beau temps intermédiaire ne dure guère que trois mois, de février en avril; cependant les éclaircies ont lieu parfois d'octobre en novembre, et souvent pendant plusieurs jours consécutifs. Les plus fortes pluies tombent en juillet et en août; les torrents sont alors difficiles à franchir et l'on ne peut plus se hasarder dans les régions marécageuses.

Là où cessent les forêts commencent les savanes de la zone médiane du Nicaragua, parcourues par le bétail et les bergers. Quoique la région soit encore bien faiblement peuplée en proportion de ses ressources immenses, le travail de l'homme a déjà contribué dans une certaine mesure à

déplacer les limites respectives des deux zones. Les savanes empiètent à l'est sur les forêts. Du haut des croupes herbeuses, où se montre çà et là le ceiba dominateur, sous lequel se réfugient les troupeaux, on aperçoit à ses pieds la lisière noire qui serpente en courbes irrégulières dans les vallées et sur le penchant des monts; les rivières disparaissent dans cette ombre mystérieuse et tout change brusquement dès qu'on a pénétré sous ces voûtes de branches enguirlandées de lianes. Mais pourquoi ce soudain contraste? D'où vient que la forêt n'a pas envahi toutes les pentes où les pluies de l'Atlantique arrivent en proportion suffisante? Le travail des agriculteurs indiens, poursuivi pendant de longs siècles, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, a gagné sur les grands bois par conquêtes inégales. Brûlée une première fois pour céder la place au maïs, la lisière de forêt essaye de se reformer; mais on défriche une deuxième fois le sol après quelques années d'intervalle, et la végétation spontanée des savanes finit par se substituer à la flore arborescente ; de leur côté, les fourmis coupe-feuilles (*occodoma*) aident l'homme à faire reculer les grands bois, car elles ne touchent point à l'herbe et s'attaquent seulement aux jeunes frondaisons des arbres qui croissent à l'orée des forêts[1].

D'après Belt, ces fourmis seraient de véritables « cultivateurs » : elles découpent en carré les feuilles tendres, non pour s'en nourrir comme on le croyait autrefois, mais pour les utiliser comme engrais dans les plantations souterraines des champignons qui constituent leur nourriture principale. Un autre genre de fourmis qui peuple ces régions, l'*eciton*, est placé par le même naturaliste au premier rang pour son intelligence. Ainsi, lorsqu'une bande d'*eciton hamata*, voulant traverser un ruisselet, n'a qu'une seule branche étroite sur laquelle l'armée ne pourrait passer qu'à la file, des compagnons dévoués s'agrippent de chaque côté au pont naturel et les uns aux autres, de manière à tripler du coup la largeur du palier, et toute la tribu se rend, sur trois de front, à la rive opposée. Parmi les phénomènes remarquables que présente la faune de cette zone des hauteurs, Belt signale aussi le passage de papillons (*timetes chiron*), qui se dirigent en multitudes innombrables dans le sens du sud-est pardessus les collines. Jamais il n'a pu constater une migration de retour : toujours les myriades, provenant peut-être des lointaines forêts du Honduras ou du Guatemala, semblent être entraînées, comme par un courant irrésistible, et transversalement à la direction du vent alizé, vers les côtes de la Mosquitie.

[1] Thomas Belt, *The Naturalist in Nicaragua*



CEIBA.

Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

La troisième zone, celle des plaines lacustres et du littoral de la mer du Sud, c'est le Nicaragua proprement dit, le « Paradis de Mahomet »[1], d'après l'expression des conquérants espagnols, le pays privilégié duquel dépendent naturellement les deux autres zones. C'est à la fois la contrée la plus fertile, où toutes les cultures prospèrent à souhait, et la plus salubre, où l'eau de pluie, après avoir fait son œuvre de fécondation, disparaît dans le sol poreux ; mais la côte est exposée à de violentes rafales de l'ouest, bien connues des marins sur les rives occidentales de toute l'Amérique du Milieu et du Mexique sous le nom de *papagayos*, d'après le golfe nicaraguien de Papagayo, la courbure du littoral où s'ouvrent les baies de Salinas et de Santa-Elena. Malgré ce désavantage, les populations indigènes purent se presser dans l'isthme en cités rapprochées, de « quatre lieues en longueur », dit Bartolomé de las Casas, et transformer toute la campagne en un jardin. La flore y est surtout celle des plantes cultivées et des végétaux qui leur sont associés.

La dépopulation se fit dans le Nicaragua sinon d'une manière plus atroce, du moins en des proportions plus vastes encore que dans le reste de l'Amérique Centrale, car dans cette région cultivée des isthmes les habitants n'avaient aucun lieu de refuge. Plus les Indiens étaient nombreux, plus les massacres faisaient de vides dans ces multitudes. Même dans le Nicaragua oriental, voisin de la mer des Caraïbes, les tribus indiennes couvraient de leurs villages maintes régions entièrement dépeuplées depuis par les pirates. C'est ainsi que du Mico à l'estuaire de Blewfields on retrouve d'anciens cimetières, des fragments de poteries, des pierres sculptées, même des effigies humaines : les demeures espagnoles que l'on rencontre en descendant le cours du Mico sont construites avec les débris des bâtisses indiennes[2].

Actuellement on ne reconnaît les Indiens de l'ouest, c'est-à-dire du Nicaragua proprement dit, qu'à l'état de métis ou *ladinos*, et c'est à l'aide de l'histoire qu'on arrive à reconstituer leurs origines. Les Choluteca de la république Hondurienne appartiennent à la même race que les Indiens du Nicaragua nord-occidental, mais ceux-ci sont connus sous d'autres noms, Mangue, Nagrandan, Dirian, Orotiñan : l'appellation usuelle, Chorotega ou Choroteganos, diffère à peine de celle qu'on donne aux Indiens

[1] Thomas Gage, *Nouvelle Relation des Indes Occidentales.*
[2] Thomas Belt, ouvrage cité.

du Honduras, et aurait le même sens d'après Brinton : les « Chassés ». Brasseur de Bourbourg et d'autres érudits croient les Chorotega issus de la même souche que les Chiapanèques du Mexique oriental, et les quelques mots qui se retrouvent encore dans les formules magiques des indigènes d'origine mangue témoignent de cette ancienne parenté. Valentini voit en eux des Maya expulsés de Cholula avant la période aztèque : ils portaient le nom d'Olmèques, comme les prédécesseurs des Nahua mexicains sur le plateau d'Anahuac et appartenaient probablement à la même race[1]. Les syllabes terminales des noms de lieux dans les diverses contrées du Nicaragua indiquent certainement le séjour des populations différentes. Les terminaisons en *galpa* sont aztèques ; la finale *rique* désigne des villes et des hauteurs des deux côtés de la frontière du Honduras ; dans la vallée du rio Segovia, les noms de lieux finissent en *li* ou en *güina* ; dans le Chontales, la terminaison *apo* ou *apa* est la plus commune[2].

Lorsque les Espagnols arrivèrent dans le pays, les Chorotega n'étaient déjà plus les maîtres de la contrée. Les mêmes Nahua qui avaient déjà triomphé des Chiapanèques et qui s'étaient répandus sur les plateaux du Guatemala, du Salvador, du Honduras, pénétrèrent aussi en vainqueurs dans le Nicaragua, au moins un siècle avant l'apparition des hommes d'outre-mer. Ces Nahua sont ceux auxquels on donna ou plutôt qui prirent le nom de Niquiran ou Nicarao, qui, d'après l'une des nombreuses hypothèses relatives à l'origine du mot Nicaragua, serait devenu, sous une forme légèrement modifiée, l'appellation de la république hispano-américaine[3]. De même que les Nahua mexicains, ceux du Nicaragua eurent aussi leur ville de Tola ou Tula; ils savaient également transmettre leurs pensées, écrire les ordonnances sur des peaux et sur des feuilles de papier; ils gravaient des hiéroglyphes sur les rochers, sculptaient des statues et dressaient des temples que l'on croit n'avoir été inférieurs à ceux du Mexique et du Yucatan ni par les dimensions, ni par les décors et la richesse. Les noms de lieux, d'origine nahua, prouvent que la domination de ces Aztèques s'étendit sur le Nicaragua presque tout entier; mais de nos jours, la langue nahuatl a cessé d'être le parler usuel, même dans l'isthme de Rivas où ces Indiens venus du nord se pressaient en multitudes. L'espagnol, encore riche en expressions mexicaines, est devenu le langage de tous; cependant on raconte qu'en divers lieux écartés les Indiens adorent en secret des idoles païennes et se servent d'un idiome mystérieux, sans doute celui

[1] Philipp Valentini, *The Olmecas and the Tultecas.*
[2] Thomas Belt, ouvrage cité.
[3] Désiré Pector, *Archives de la Société Américaine de France*, septembre 1888.

de leurs ancêtres[1]. Dans leurs jeux scéniques, représentant des mythes, des événements de l'histoire ou des drames religieux, la langue employée par les auteurs est un jargon où le nahuatl se mêle à l'espagnol : la plupart des pièces du théâtre nicaraguien sont accompagnées de danses et le nom qu'on leur donne est celui de *bailes* ou « bals[2] ». Presque tous les instruments de musique dont les Chorotega et les Niquiran se servaient dans leurs fêtes sont encore employés par leurs descendants métis.

Comme dans l'Anahuac, les conquérants s'empressèrent au Nicaragua de faire disparaître les monuments de la civilisation des indigènes. C'est ainsi qu'en 1524 le missionnaire Bobadilla dressa sur la place de Managua un bûcher dans lequel il fit flamber les cartes, les peintures religieuses et historiques, les calendriers et tous autres documents nahua et chorotega qu'il avait été possible de rassembler[3]. Les temples furent rasés, les idoles abattues, les cimetières bouleversés; cependant il restait encore au milieu de ce siècle un grand nombre de pierres sculptées, surtout dans les îles du lac Nicaragua, que les Espagnols avaient cessé de visiter après l'extermination des habitants. Dans la seule île de Momotombito, Squier vit plus de cinquante monolithes gigantesques de basalte représentant des figures humaines et rappelant les statues monstrueuses de l'île de Pâques. Dans les îles de Ceiba, de Pensacola, de Zapatera[4], on a aussi trouvé des antiquités nombreuses, des pierres taillées et des inscriptions sur des parois de rochers. Certaines parties d'Ometepe, où la population nahuatl s'est conservée dans sa pureté primitive, servaient de cimetières aux riverains du lac : un seul explorateur, Bransford, en a rapporté pour le musée de Washington huit cents objets précieux, surtout des urnes funéraires renfermant des cadavres assis, revêtus de leurs ornements. Des fouilles suivies, entreprises autour des anciennes villes indiennes, sous les couches de cendres rejetées par les volcans, ne manqueront pas de livrer des trésors aux archéologues futurs. Une des curieuses trouvailles dues aux recherches de l'Américain Flint est celle des traces de pas humains laissées par milliers sur des couches de cendres jaunes que rejeta le volcan Masaya et que recouvrirent des éruptions subséquentes[5].

Le mélange des races et les changements du milieu politique ont si bien modifié les mœurs qu'il est devenu impossible de faire exactement la dis-

[1] G. Brinton, *The Güegüence, a comedy-ballet in the nahuatl-spanish dialect of Nicaragua.*
[2] Paul Lévy, ouvrage cité.
[3] Oviedo y Valdès, *Histoire du Nicaragua*
[4] Bovallius, *Nicaraguan Antiquities;* — Désiré Pector, mémoire cité.
[5] Brinton, *American Philosophical Society*, Nov. 18, 1887; — *Nature*, March 10, 1888.

tinction entre les origines castillanes ou indiennes des diverses coutumes. Cependant les anciennes chroniques permettent quelquefois de suivre la filiation. Ainsi, d'après Pascual de Andagoya, les femmes de la région comprise entre les deux lacs étaient les chefs reconnus des familles : c'est à elles qu'appartenait la demeure conjugale; elles avaient le droit de battre et même de chasser le mari. Or les Indiennes de Masaya ont encore, après le mariage, la jouissance complète de ce qu'elles possédaient auparavant, et les maris ne peuvent en user qu'avec leur permission formelle[1]. Les Indiens du Nicaragua, de même que leurs parents de race dans le reste de l'Amérique Centrale, aiment beaucoup les fleurs, les arbustes odoriférants, les oiseaux. Avec une extrême douceur, ils savent domestiquer les bêtes sauvages les plus rebelles. Dans une des anciennes villes du Nicaragua, Condega, située au sud d'Ocotal, le chef-lieu du haut bassin du rio Segovia, ils célèbrent encore la fête de la nature à la mode antique des Nahua. Pendant la nuit qui précède la fête, ils plantent en face de l'église des tiges de maïs, de riz, de haricots et de tous les autres végétaux qu'ils cultivent, puis dans cette verdure ils lâchent des animaux domestiques, placent des oiseaux en cage, enchaînent des bêtes de la forêt et parfois jusqu'à des jaguars, pour que le soleil de la fête éclaire comme un résumé du monde[2].

Les régions montagneuses du faîte, entre le versant des lacs et celui de l'Atlantique, sont habitées par une population indienne que l'on désigne sous le nom de Chontales, — c'est-à-dire « Barbares » — comme diverses tribus indigènes du Mexique sud-oriental. Avant l'arrivée des Espagnols, ces Indiens de l'Est étaient déjà tenus en mépris par les Nahua policés des plaines occidentales; cependant les ruines des cités et les vestiges nombreux de constructions et de chaussées prouvent que ces prétendus barbares étaient assez avancés dans les arts de la civilisation. Refoulés peu à peu par les ladinos, descendants de blancs et d'Indiens d'autre race, les Chontales, qui se fondent à l'est avec les Zuma (Sooms) ou Simou, les Popolaca ou Waikna, c'est-à-dire « Hommes[3] », diminuent rapidement : en maint district on ne voit plus que leurs tombeaux, disposés d'ordinaire en un vaste cercle autour des habitations; on y trouve, sous les débris de cuisine, des objets d'usage domestique pareils à ceux dont se servent actuellement les indigènes. Les Chontales semblent apparentés aux Lenca du Honduras : leur langue n'est ni nahuatl, ni maya. Ensemble, ils sont

[1] Th Belt, ouvrage cité.
[2] Th. Belt, J. Froebel, ouvrages cités.
[3] E. G. Squier, ouvrage cité; — Bedford Pim, *The Gate of the Pacific*.

évalués au nombre d'environ trente mille, désignés pour la plupart d'après le bassin de la rivière qu'ils habitent; cependant il en est aussi qui portent des noms distincts : tels les Pantasma du haut rio Segovia, les Cucra, qui leur succèdent au sud dans le bassin du rio Grande, les Carca, Ulua ou Vulva (Wulwa), les Laman, les Melchora, les Siquia, les Rama

N° 105 — POPULATIONS DU HONDURAS ET DU NICARAGUA.



1 : 7 000 000

0 — 200 kil.

du rio Mico, qui sont les plus sauvages des indigènes. Une des tribus, qui vit sur les bords du rio Grande, s'est arrogé le titre de Montezuma, devenu pour tous les habitants de l'Amérique Centrale, comme pour ceux du Mexique, le terme synonyme de l'ancienne indépendance; cette peuplade paraît cependant se rattacher plus à la souche caraïbe qu'à celle des Lenca[1]. D'ailleurs le nom des Caraïbes, — sous la forme de Carabisi, — est bien antérieur dans le pays à l'arrivée des Caraïbes de Saint-Vincent[2].

[1] Paul Lévy, *Bulletin de la Société de Géographie*, juillet 1871.

[2] E. G. Squier, ouvrage cité.

En parlant des langages de la contrée, Herrera mentionne en premier lieu celui des Carabisi : ce sont les Zuma et les Waikna de nos jours.

Les Indiens sauvages du Nicaragua sont pour la plupart de belles proportions, mais les estropiés et les boiteux sont en assez grand nombre parmi eux, sans doute à cause de l'humidité de leurs campements ; les *pintos* aux taches blanches sur fond sombre se rencontrent aussi par familles entières. Aussitôt après la naissance des enfants, on leur fait à la tête une incision pour détourner d'eux le mauvais sort : c'est l'une des rares pratiques religieuses que l'on observe chez ces Indiens. Dans une des tribus, les femmes ont encore l'habitude d'aplatir la tête de leurs nouveau-nés[1] au moyen d'une planchette, à laquelle on suspend des coquillages pour distraire un peu le pauvre souffre-douleurs : cette opération barbare entraîne souvent la mort. Autrefois on pétrissait les têtes des nourrissons de manière à leur donner « deux bosses de chaque côté et un creux dans le milieu » ; la figure prenait ainsi un air « plus noble » et la tête devenait plus dure pour porter des fardeaux[2]. Très endurants, fiers d'être insensibles à la douleur, les hommes, surtout les jeunes gens, se défient souvent à qui souffrira le plus longtemps la bastonnade ou l'application du feu ; parfois ils meurent sous les coups sans pousser un cri[3]. Les mariages se font d'ordinaire sans aucune cérémonie : tous les enfants, garçons et filles, sont déjà fiancés par les parents et font ensemble des expéditions de pêche et de chasse : quand ils sont arrivés à l'âge de la puberté, ils se bâtissent une cabane dans la clairière qui leur convient. La polygamie est fréquente, mais les femmes supplémentaires sont presque toujours des veuves, des orphelines ou des fugitives qui demandent un défenseur. A la mort du mari, les femmes coupent leur chevelure et brûlent tout ce qui appartient au défunt ; elles abattent même les arbres fruitiers qu'il avait plantés.

Tous les Indiens de ces régions sont agriculteurs, aussi bien que chasseurs et pêcheurs, mais leurs jardins sont très mal tenus, envahis par la végétation folle. Après le bananier et le maïs, qui leur fournit les aliments, ils cultivent surtout l'achiote ou roucou qui leur donne la couleur rouge pour se peindre le corps d'images bizarres, et diverses plantes dont les fruits leur servent à préparer des boissons enivrantes. La liqueur épaisse faite avec le maïs est celle qu'ils préfèrent pour leurs longues orgies : c'est l'*ulung*, mélange impur qui abrège la vie et corrompt la race[4].

[1] Bedford Pim, ouvrage cité.
[2] Oviedo y Valdès, *Histoire du Nicaragua*.
[3] Ch. Bell, *Journal of the Geographical Society of London*. 1862.
[4] Paul Lévy, ouvrage cité.

Tout agriculteurs qu'ils sont, les Indiens, à demi nomades, changent fréquemment leurs camps ou s'éloignent pour de longues expéditions de chasse. Ainsi les Indiens Carca émigrent par bandes tous les ans des forêts du versant atlantique vers les coteaux secs qui bordent le grand lac pour y capturer des iguanes : ils les saisissent sur les branches des arbres au moyen d'un lacet flottant au bout d'une longue perche; après avoir fait dégringoler l'animal, ils lui cassent un doigt de chaque patte, attachent les membres et cousent la bouche du pauvre reptile, qu'ils emportent chez eux et gardent en vie jusqu'au jour où ils en feront leur repas[1]. Parmi les outils que les *ulleros* ou chercheurs de caoutchouc emploient encore de nos jours, Belt a découvert des haches de pierre dont le manche est attaché précisément de la même manière que le représentent les sculptures d'Uxmal et de Palenque.

Quant aux prétendus « Caraïbes » du littoral, plus généralement désignés sous le nom de Moscos, Mosquitos ou « Moustiques », ce sont des Sambos ou métis d'Indiens et de nègres, offrant aussi un certain mélange de sang européen dû aux pirates qui fréquentaient ces rivages. Un grand nombre des habitants des provinces de Segovia et de Matagalpa ont les cheveux blonds et les yeux bleus : ce qu'il faudrait attribuer, suivant le naturaliste Belt, aux croisements opérés, au seizième et au dix-septième siècle, entre les créoles du pays et les pirates français et anglais réfugiés sur le continent. En 1687, les 280 corsaires que commandait le « sieur » Ravenau de Lussan, ayant abandonné leurs navires dans la baie de Fonseca, entreprirent de traverser le corps continental, large en cet endroit d'environ 500 kilomètres, et gagnèrent l'Atlantique par la vallée du rio Segovia; d'autres écumeurs de mer remontèrent le même fleuve, devenu le « grand chemin d'un océan à l'autre ».

La zone de l'isthme entre les lacs et le long du Pacifique devait naturellement être pour les conquérants espagnols la terre d'élection, puisque tous les avantages s'y trouvent réunis : fertilité du sol, facilité d'accès, salubrité du climat, civilisation relativement avancée des habitants. Des villes espagnoles se sont substituées aux villes indiennes, presque toujours sur le même emplacement ou du moins dans le voisinage immédiat. Mais, jusqu'à une époque récente, le sang ibérien est, avec celui des esclaves africains importés jadis sur les plantations, le seul qui se soit mélangé avec celui des indigènes. Presque tous les blancs qui ont peuplé le Nicaragua appartenaient à la forte race des Gallegos ou Galiciens, et l'on reconnaît encore

[1] Thomas Belt, ouvrage cité.

leur type, mais leur patois espagnol ne contient plus qu'un petit nombre de mots empruntés à l'idiome galicien[1]. Les immigrants non Espagnols, Français, Italiens, Anglais, Américains du Nord, ne sont venus que depuis le milieu du siècle et jamais autrement que par individus ou par groupes isolés. Cependant des travailleurs européens pourraient s'acclimater parfaitement, par centaines de milliers, en de nombreux districts, notamment dans celui de Matagalpa. Une colonie allemande d'agriculteurs et de meuniers est en voie de formation près de cette ville[2].

Chinandega, la cité nord-occidentale du Nicaragua, sur la route du Honduras, se compose de deux bourgs distincts : la vieille ville, appelée simplement el Viejo, bâtie sur la pente du volcan de même nom, et la ville neuve, — à laquelle appartient désormais la dénomination exclusive de Chinandega, — à quelques kilomètres au sud-est, plus près de la mer, et la plus populeuse des deux. Elle eut même une période de grande prospérité, quand elle était l'entrepôt nécessaire de tout le trafic qui se faisait, au nord par l'Estero Real et le port de Tempisque, à l'ouest par le havre de Realejo, fondé en 1534 par Alvarado ; mais ses escales ont été presque abandonnées par le commerce, à la suite des atterrissements graduels. Nulle part on ne peut mieux voir le travail de conquête accompli par les palétuviers au profit de la terre ferme : sur l'arbre même les fruits poussent des racines d'une longueur variable, d'un demi-mètre à un mètre, et quand ces fruits se détachent, leurs longs appendices les maintiennent toujours redressés et flottant dans l'eau boueuse, entraînés par le flux et le reflux, jusqu'à ce qu'ils se fixent dans la vase et donnent naissance à de nouveaux palétuviers ; dans l'estuaire de Realejo, on peut calculer, dit Paul Lévy, d'une manière presque mathématique, l'accroissement continu de la rive. Le port actuel, Corinto, situé sur une péninsule basse au bord de la mer, est en outre protégé par l'îlot du Cardon et possède un excellent mouillage sur un espace de plus de 7 kilomètres en longueur et plus d'un kilomètre en largeur : il a près de 7 mètres d'eau à marée basse, 12 mètres à marée haute. C'est de beaucoup le port le plus commerçant du Nicaragua sur la côte du Pacifique, et on y charge beaucoup de bois de teinture[3].

Leon, la principale cité de la République, est la ville où s'entreposent les marchandises de Corinto. Sa situation entre le lac de Managua et les deux estuaires de Corinto et de l'Estero Real, dans une plaine d'une merveilleuse fécondité, est telle, qu'on s'attendrait à trouver en cet endroit la population

[1] Paul Lévy, ouvrage cité.
[2] Désiré Pector, *Notes manuscrites.*
[3] Valeur moyenne des échanges à Corinto : 10 000 000 francs.



LEON. — VUE PRISE DANS LA RUE PRINCIPALE.

Dessin de Lancelot, d'après une photographie communiquée par M. F. Medina.

la plus dense de toute l'Amérique Centrale : déjà, lorsque les conquérants espagnols envahirent le Nicaragua, une centaine de milliers d'habitants se pressaient dans la ville indienne de Subtiabá. La première ville espagnole du district fut fondée en 1525, non dans la plaine que dominent à l'est les volcans Marrabios, mais à Imbita, sur la rive nord-occidentale du lac de Managua. Divers accidents, qui se succédèrent coup sur coup, firent déplacer la colonie pour la reporter à côté de Subtiabá, la ville des Nagrandan. La nouvelle cité, où siégeait le gouvernement de la province de Nicaragua, prospéra bientôt, et en 1680 les pirates anglais qui la livrèrent à l'incendie et au pillage y trouvèrent des richesses immenses. A la fin du dix-huitième siècle, Leon et Subtiabá avaient ensemble, dit-on, plus de cinquante mille résidents; mais pendant ce siècle la population a beaucoup diminué, surtout par l'effet des guerres. Dès l'année 1811, Leon s'était soulevée contre les Espagnols; puis, après la proclamation de l'indépendance, vinrent les dissensions civiles : les ambitieux ne pouvaient manquer de profiter de l'éternelle rivalité des Cholutèques de la Plaine ou Nagrandan et des Cholutèques de la Colline ou Dirian, représentés dans la race, maintenant métissée, par « Leon la cléricale » et « Granada la libérale[1] ». Depuis qu'une troisième ville, placée entre les deux cités ennemies, a hérité du rang de capitale, les jalousies ont diminué, et Leon grandit de nouveau : un chemin de fer la rattache à Corinto et aux autres villes de la région isthmique. Des eaux pures l'alimentent, jaillissant dans les barranques des environs, et tout autour des volcans s'épanchent des sources thermales, encore peu utilisées, car en dehors de Leon le pays est presque entièrement désert. Le principal danger est celui des inondations; les pluies se précipitent dans les ravines sans arbres des volcans et fondent sur la ville en avalanches : les rues, pavées de cailloux et creusées au milieu, ressemblent parfois à des torrents, et les maisons basses qui les bordent ont eu de l'eau jusqu'à la naissance des toits.

Managua, la capitale actuelle de la République, n'était au milieu du siècle qu'un hameau bâti sur l'emplacement d'une cité indienne, à une centaine de mètres au-dessus du lac de son nom; des falaises drapées de verdure limitent la terrasse de la ville. Dans le voisinage se trouvent aussi les petits lacs sans écoulement de Tiscapa, de Nejapa, d'Asososca, d'Apoyo, anciennes ampoules de volcans qui, après avoir crevé, se sont emplies d'une eau dont la teneur en sels diffère suivant la composition des terres et des laves. Sur les parois du laguet de Nejapa se voient quelques restes d'in-

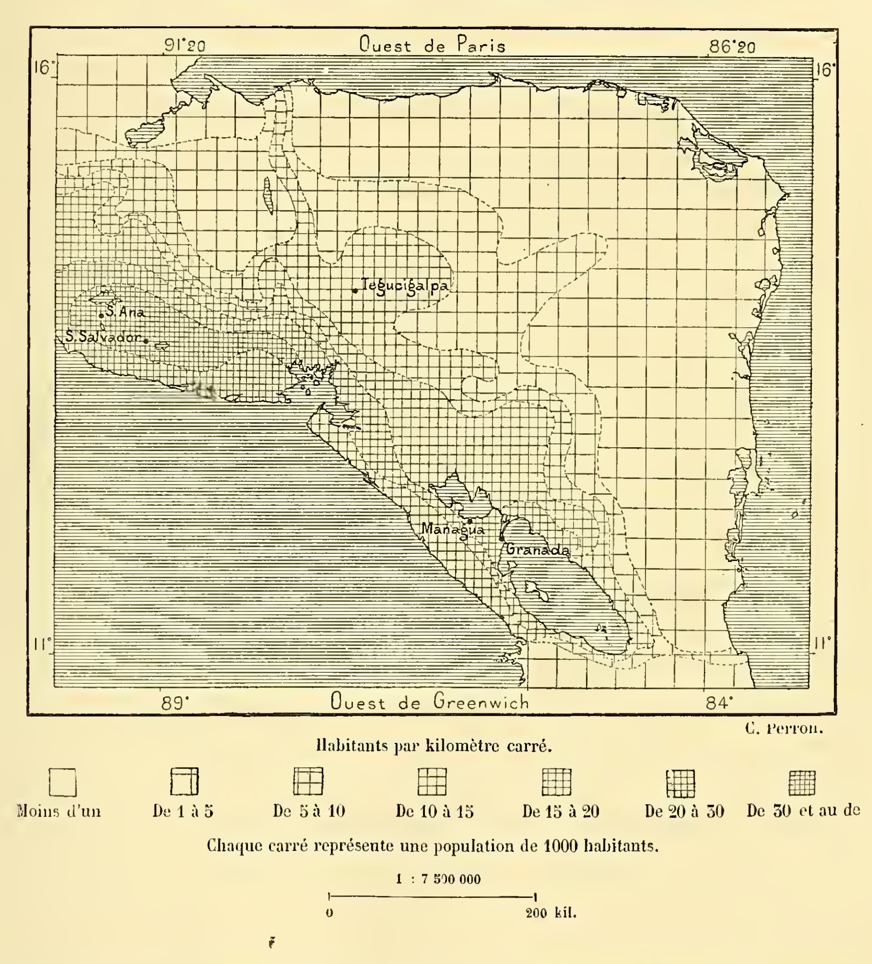
[1] J. Froebel, ouvrage cité.

scriptions indiennes. Son rang de capitale, la résidence temporaire du congrès et des personnages du gouvernement, accroissant notablement l'importance de Managua, en ont fait la rivale des deux cités, Leon et Granada. La campagne environnante était autrefois très riche en cotonniers : maintenant elle est couverte de caféteries. Au delà du bourg de Tipitapa et de la rivière temporaire qui porte son nom s'étendent des forêts riches en bois du Brésil (*cæsalpinia crispa*). Les rives orientales du lac de Managua sont séparées des avant-monts des Chontales par des terres noires marécageuses, dites *jicarales* parce que l'arbre dominant est le *jicaro* ou calebassier, dont les fruits fournissent aux indigènes presque toute la vaisselle dont ils ont besoin.

Granada, la cité progressive du Nicaragua, est, comme Leon, l'une des plus anciennes de la contrée. Elle fut bâtie en 1523 par Francisco de Cordoba près d'une ville indienne, Salteba ou Jalteba, qui est devenue maintenant son faubourg. La richesse extrême de ses campagnes et la célébrité qu'elle acquit dans les Indes Occidentales lui valurent par trois fois la visite des pirates : en 1665 et en 1670, ils remontèrent le cours du San-Juan et traversèrent le lac Nicaragua pour piller et brûler la ville; une quinzaine d'années après, une autre bande de forbans, anglais et français, se présentait par la voie du Pacifique et capturait de nouveau la cité, mais la plupart des habitants avaient pu se réfugier avec leurs objets les plus précieux dans les archipels du lac Nicaragua. Enfin, en 1856, le flibustier Walker, après avoir vainement tenté de s'établir en maître dans l'Amérique Centrale, n'abandonna Granada que pour l'incendier. La ville est située sur le penchant du plateau qui domine au nord-ouest le lac de Nicaragua : la baie se déroule au-devant en un demi-cercle parfait et la courbe se termine au sud par le promontoire superbe du volcan de Mombacho. A droite, à gauche s'ouvrent des barranques profondes, fossés naturels qui donnent à Granada une position militaire assez forte, l'une des causes principales de ses fréquents malheurs. La pente du sol est rachetée par des rampes pavées qui se succèdent de distance en distance entre les paliers : il est parfois dangereux de chevaucher sur les dalles glissantes, toujours bien nettoyées par le vent ou lavées par les pluies. Les édifices publics de Granada n'ont aucune beauté architecturale : l'importance de cette ville lui vient de ses écoles, de son industrie, de son commerce. Plusieurs lieux d'embarquement se suivent sur la côte voisine, sous le précaire abri des Isletas. La seule anse du littoral qui mérite le nom de port et qui pourrait recevoir des flottes de navires est située beaucoup plus au sud : c'est le Charco Muerto, protégé contre le vent alizé par l'île de Zapatera.

Le département de Granada est de beaucoup le plus populeux, et plusieurs villes et bourgades importantes sont parsemées dans ses campagnes. La plus industrieuse, qui peut servir de modèle à toutes les autres, est la cité de Masaya, peuplée uniquement d'Indiens métissés, au nombre d'environ quinze mille. Elle est située au nord-ouest de Granada sur le plateau que domine à l'ouest le volcan du même nom, et près du gouffre

N° 104. — DENSITÉ DE LA POPULATION DANS LE HONDURAS ET LE NICARAGUA.



d'effondrement creusé à la base de cette montagne. Masaya et sa voisine la gracieuse Nindiri, vrai « jardin des Hespérides », sont entourées de jardins; chaque famille a son enclos bien cultivé, fournissant en abondance des fleurs, des légumes et des fruits. Les propriétaires, jouissant d'une modeste aisance, sont aussi pour la plupart de petits industriels, tisseurs, potiers, cordonniers, corroyeurs et selliers, fabricants de hamacs et des mille objets de consommation locale. Les tabacs de Masaya sont expédiés

au loin. La ville est directement alimentée de l'eau du lac par une machine à vapeur qui donne à ses fontaines cinq fois plus d'eau que n'en apportaient naguère les quatre mille femmes et enfants descendant et gravissant deux fois par jour le sentier tracé en écharpe sur les parois du lac.

Jinotepe, ville des hauteurs, située à 766 mètres d'altitude au sud-ouest de Masaya, s'enrichit par ses nombreuses caféteries, tandis que Nandaimé, dans une belle vallée qui s'incline vers la baie du Charco Muerto, est le centre des riches plantations de cacaoyers : c'est près de là que se trouve le fameux domaine de Val-Ménier, dont les produits sont vendus dans le Nicaragua même : ils ont une valeur commerciale trop élevée pour servir à la fabrication des chocolats communs. A 8 kilomètres à l'ouest de Nandaimé se voient les ruines d'un Nandaimé Viejo, que l'on croit avoir été détruit par un tremblement de terre.

Rivas, dans la partie la plus étroite de l'isthme qui sépare le lac de Nicaragua de la mer du Sud, aurait le droit de se dire la « métropole » de la République. C'est là que résidait le chef des Niquiran, le cacique Nicarao, dont le nom, disent la plupart des chroniques, est devenu celui du pays tout entier; là fut le point de départ de l'œuvre de conversion et de conquête : Bobadilla y baptisa plus de 29 000 personnes en l'espace de neuf jours[1]. Pourtant aucune ville espagnole ne se fonda en cette admirable contrée et le village indien de Nicarao-calli ne prit le rang de ville qu'en 1720, au grand déplaisir des habitants de sa rivale Granada. On la désigna longtemps sous le nom de « Nicaragua », mais depuis le commencement de ce siècle l'appellation de Rivas a prévalu. La population indienne métissée, composée de jardiniers et petits cultivateurs, dominant dans les quartiers du centre et dans les faubourgs, donne à l'ensemble une physionomie champêtre des plus gracieuses : rues et ruelles passent entre les haies de cactus, les vergers, les plantations; de toutes parts la verdure des jardins pénètre dans l'intérieur de la ville. Au delà des faubourgs, des villages aux maisons éparses, Obrage, Potosi, Buenayre, continuent Rivas jusqu'à des lieues de distance; à l'est, elle descend de sa terrasse pour s'unir à San-Jorge, son port sur le lac de Nicaragua. Quelques villages et la bourgade d'Alta Gracia se montrent, en face de Rivas, sur la plaine qui termine au nord les hautes îles jumelles d'Ometepe.

Sur la côte du Pacifique, les hameaux de Brito et de San-Juan del Sur, nommé aussi la Concordia, rappellent les projets des ingénieurs pour le creusement du canal de Nicaragua, et tôt ou tard l'ouverture de la voie

[1] Oviedo y Valdès, *Histoire du Nicaragua*, collection Ternaux-Compans.

interocéanique donnera au nom de Brito le même retentissement qu'à ceux de Suez et de Panamá; toutefois son port, d'une contenance de 27 hectares seulement, est mal abrité et devra être protégé par de grands brise-lames. L'admirable havre qu'offre la baie de Salinas, commune au Nicaragua et au Costa-Rica, n'est encore utilisé que pour l'exploitation des salines de Bolaños et n'a pas de ville sur ses bords. C'est un bassin presque circulaire qui comprend plus de 50 kilomètres carrés, avec des profondeurs variables de 12 à 25 mètres, et que ne bouleverse jamais la houle. Un canal facile à creuser à travers un isthme sablonneux réunirait la baie de Salinas à une autre baie, aussi fort bien abritée, qui s'ouvre plus au sud, la baie de Santa-Elena. Au delà commence le littoral du Costa-Rica. La « route du transit » qui passait au sud de Rivas, de la baie de la Virgen au port de San-Juan del Sur, est abandonnée depuis que les Américains du Nord ont relié directement par des chemins de fer la Californie à la côte atlantique.

En comparaison du versant occidental, celui de l'orient est, pour ainsi dire, inhabité, et c'est dans les parties hautes, près du faîte de partage, que s'est établie toute la population policée ayant une part de sang européen. La très grande vallée du rio Segovia n'a, dans toute son étendue, qu'une seule ville, Ocotal ou la « Pinaie », ainsi nommée des forêts de pins qui revêtent les montagnes des alentours : c'est la capitale du département de Segovia. Plusieurs villes la précédèrent comme chefs-lieux de cette région écartée, mais elles furent successivement détruites par les pirates. La première Segovia, fondée en 1524, prospéra rapidement, grâce aux lavages d'or de toutes les vallées environnantes. L' « exterminateur » Morgan, le plus fameux des corsaires de la mer des Antilles, détruisit cette ville en 1654. On la reconstruisit en arrière, dans un endroit plus abrité, mais les pirates Mosquitos en découvrirent le chemin : il fallut la rebâtir une troisième, puis une quatrième fois, en des sites plus éloignés de la mer. La « Segovia » de nos jours, plus connue sous le nom d'Ocotal, est donc une ville moderne; elle est située à 615 mètres d'altitude, sur la rive gauche du fleuve aux noms multiples qui va déboucher près du cap Gracias-à-Dios. La région des alentours est des plus riches en gisements miniers, or, argent, cuivre, fer, étain. De la première cité détruite par les pirates il ne reste qu'une église autour de laquelle des nègres misérables ont bâti leurs cabanes. En aval, quelques petits campements d'Indiens se succèdent sur les bords du fleuve. L'un d'eux, Koom, près de l'embouchure, était la résidence d'un « roi » sambo.

La haute vallée du rio Grande est un peu plus populeuse et mieux

cultivée que celle du rio Segovia. Matagalpa, la capitale, a l'avantage de se trouver dans une vallée très accessible, ouverte dans la direction du lac de Nicaragua, quoique ses eaux s'échappent vers l'Atlantique. La ville est prospère et les caféteries augmentent rapidement en étendue. Jinotega, située de l'autre côté de la montagne, sur un des affluents du rio Grande, est aussi une cité grandissante et les cultures de sa vallée gagnent chaque année sur les forêts de pins. Les montagnes de cette région sont, comme celles d'Ocotal, très riches en métaux précieux, et près de Sébaco, ville indienne haut perchée sur un roc, qui se défendit avec énergie contre les Espagnols, se voient de nombreuses galeries d'où les indigènes retirèrent de grandes quantités d'or, employées plus tard à payer leur rançon. Un certain mouvement d'immigration se porte vers Matagalpa, et même des familles de travailleurs européens s'y sont établies récemment; mais une colonie que l'on avait fondée sur les bords du fleuve, en pleine forêt et loin de tout village espagnol, a misérablement péri par suite de l'insalubrité du site et du manque de ressources. D'autres colonies sont nées sur le bas fleuve et promettent de se maintenir, grâce aux Caraïbes et aux nègres jamaïcains qui forment les principaux éléments de la population. Les sables aurifères de Principolca ont attiré beaucoup d'immigrants dans le pays des Zuma, sur les affluents du rio Grande[1].

Acoyapa ou San-Sebastian, l'humble capitale du département de Chontales, bâtie sur l'emplacement d'une cité qui fut très populeuse, n'est qu'une bourgade, située au milieu des boues, près de la rive orientale du lac de Nicaragua, où elle possède le port de San-Ubaldo. Dans la même région littorale, mais plus au nord, à la base des falaises blanches de la sierra Amerrique, se trouve une autre ville, Juigalpa, — en aztèque la « Grande Cité », — qui paraît avoir été en effet un centre de population considérable, à en juger par de nombreuses ruines, les idoles que l'on a déterrées et les inscriptions, non encore déchiffrées, qui recouvrent les rochers des alentours : dans le pays chontal, des buttes funéraires étaient disposées circulairement autour des maisons et leur formaient une sorte d'enceinte. De l'autre côté de la chaîne, sur le versant atlantique, la ville de Libertad est le chef-lieu d'un district minier très productif, mais dangereux par l'humidité de son climat; les plus énergiques travailleurs, mais aussi les plus redoutés pour leur violence, sont des immigrants du Honduras.

A l'est de ces mines, situées dans le bassin de la rivière Blewfields,

[1] Désiré Pector, *Compte rendu de la Société de Géographie*, séance du 11 avril 1890.

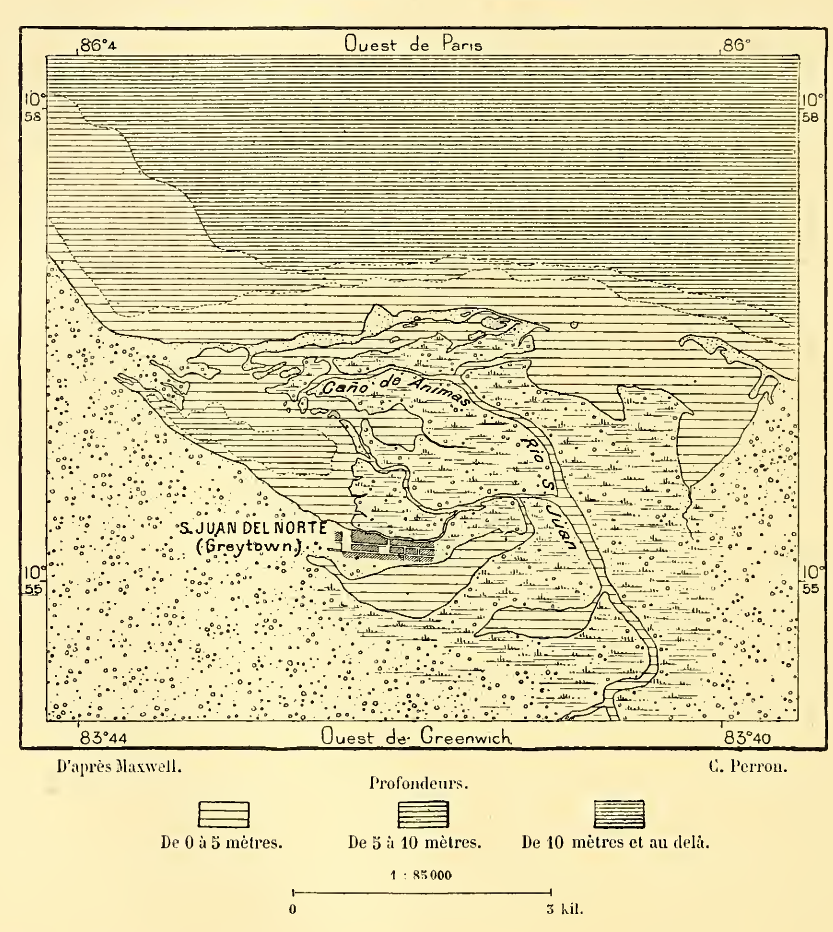
le pays est presque inhabité jusqu'à la grande lagune de ce nom, graduellement rétrécie par les alluvions, sur laquelle se trouve le village de Blewfields, ancien nid de pirates et résidence du roi des Mosquitos, — doublement roi, à en juger par son nom usuel, *rey-king*, à la fois espagnol et anglais[1]. — Ce souverain, jadis protégé par la Grande-Bretagne, et maintenant sujet du Nicaragua, qui lui paye une liste civile, administre, au nom de la République, tous les villages de la côte des Mosquitos, entre le rio Hueso et le Rama, sur un espace d'environ 250 kilomètres, du nord au sud. Blewfields est aussi le centre des missions protestantes et des écoles anglaises du littoral. De très vastes bananeries et d'autres plantations entourent la bourgade et, depuis 1883, alimentent un grand commerce de fruits, bananes, noix de coco, ananas, oranges, avec la Nouvelle-Orléans et Baltimore : les bananes de Blewfields sont les plus appréciées sur les marchés des États-Unis. Les bords de la lagune des Perles et les îles du Maïs ou Corn-islands sont aussi devenus des lieux de culture. Les huîtres sont fort abondantes dans les lagunes de la côte, et cependant les débris de cuisine que l'on rencontre par amas énormes dans les forêts du littoral et qui sont presque en entier composés de coquillages divers, ne contiennent point de ces bivalves : on a trouvé dans les kjökkenmöddinger des poteries et des figurines humaines[2].

San-Cárlos, situé sur la rive gauche du Desaguadero, à l'endroit où il s'échappe du lac, n'est qu'un petit groupe de cabanes, dominé par un fort en ruines : c'est le hameau dans lequel Belly voyait déjà la future Constantinople du Bosphore américain et que, dans ses espérances, déçues plus tard, il baptisa du nom de Felicia, la « Ville Heureuse ». Un autre poste, celui du Castillo, est le plus important des groupes d'habitations qui se succèdent en aval sur les bords du fleuve, jusqu'à San-Juan del Norte, souvent désignée sous le nom de Greytown, depuis l'époque où les Anglais s'en étaient emparés. Cette ville, fameuse dans l'histoire des guerres entre Espagnols et pirates et des dissensions entre Anglais et Américains, est, malgré son manque de port, la seule entrée commerciale du Nicaragua sur la côte atlantique. Ses maisonnettes en bois, peintes en blanc, sont entourées de gracieux jardins, ombragées de palmiers, d'artocarpes ou d'autres arbres remarquables par fleurs, fruits ou parfums; des plantes grimpantes s'attachent aux murailles et les parsèment de bouquets odorants. Située dans le voisinage de marais, de coulées tantôt emplies d'eau,

[1] J. Froebel, ouvrage cité.
[2] Ch. Bell, *Journal of the R. Geographical Society*, 1862.

tantôt à sec ou pleines de fange, battue de pluies abondantes pendant neuf mois de l'année, la ville devrait, semble-t-il, être un foyer de pestilence, et les maladies y sont fréquentes en effet; cependant, si l'on en croit, non les faiseurs de projets, favorables ou hostiles au creusement du canal, mais les voyageurs désintéressés, San-Juan est l'un des groupes urbains les

N° 105. — SAN-JUAN DEL NORTE AVANT LA CONSTRUCTION DE LA JETÉE.



moins insalubres du littoral. La cause en est surtout à la nature perméable du sable volcanique apporté par le fleuve et dans lequel l'eau tombée disparaît aussitôt, entraînant les impuretés de la surface. En outre, la côte est exposée en plein à la violence du vent alizé du nord-est, qui souffle régulièrement, emportant au loin les émanations du sol[1].

Le manque de port à San-Juan del Norte oblige les ingénieurs du

[1] Thomas Belt, ouvrage cité.

canal de Nicaragua à ouvrir un havre artificiel au nord-ouest du delta. Par la construction d'une jetée qui s'appuie au continent et qui s'avance à 1500 mètres en mer, on a aidé le faible courant fluvial à déblayer les sables : un chenal de 2 mètres en profondeur s'est graduellement formé. Sur la plage quelques maisons indiquent l'emplacement de la future cité d'America, solennellement fondée le 1er janvier 1890. Le meilleur mouillage de la côte au nord est celui de Punta-Mico, entre les rivières Blewfields et Rama; aussi est-ce le point du littoral que Bedford Pim avait proposé pour y faire aboutir un chemin de fer transcontinental, franchissant à 228 mètres d'altitude la crête de partage entre l'Atlantique et le lac Nicaragua. Les concessionnaires du canal font construire une voie ferrée rattachant la vallée du Rama au port de San-Juan. L'entreprise disposera ainsi de deux ports et d'une région de peuplement et de culture.

Quoique bien faible en proportion de l'immense étendue du sol cultivable, le nombre des habitants augmente certainement au Nicaragua, comme dans les autres républiques hispano-américaines. Le recensement de la vice-royauté du Guatemala donnait en 1778 pour la province du Nicaragua près de 132 000 habitants. En 1813, une nouvelle énumération indiquait un accroissement de 17 000 personnes seulement, mais depuis cette époque le progrès a été plus rapide, malgré les guerres civiles et les invasions : en 1846 on comptait 257 000 habitants dans le territoire nicaraguien, et en l'année 1890 on les évalue à 375 000, soit à 3 individus par kilomètre carré : c'est une densité kilométrique moins élevée que celle des autres républiques sœurs. Les naissances sont en moyenne deux fois plus nombreuses que les morts.

La principale production du Nicaragua est celle des denrées agricoles et les terres vacantes permettent de l'accroître en quantités indéfinies. L'objet d'exportation le plus fructueux est le café, provenant presque exclusivement de la province de Granada; puis vient le caoutchouc, recueilli, non sur des plantes cultivées, mais sur des arbres forestiers que les bûcherons caraïbes vont tailler dans les grands bois du versant atlantique. Les bananeries deviennent chaque année plus nombreuses, grâce à la demande croissante des États-Unis : en l'année 1887, la valeur des bananes exportées s'est élevée à 1 350 000 francs. Les planteurs du Nicaragua cultivent aussi, en vue de l'exportation, le cacaoyer, la canne à sucre, mais ils ont presque abandonné la production de l'indigo. Parmi les arbres d'origine européenne, ils élèvent les orangers et les citronniers, qui ne sont pas

encore entrés dans la flore spontanée de l'Amérique Centrale, car on les rencontre seulement dans le voisinage des habitations de l'homme, tandis que le limonier (*citrus limonum*), autre végétal d'Europe, s'est accommodé au nouveau milieu, sans doute parce que sa liqueur acide l'a défendu contre les attaques des fourmis[1].

Le gros bétail, dont on compte environ 1 200 000 têtes au Nicaragua, est aussi l'une des richesses de la contrée : on l'exporte au Costa-Rica par le Guanacaste et dans le Honduras par Ocotal ; les plateaux herbeux des Chontales pourraient nourrir des millions d'animaux. De grands propriétaires possèdent des troupeaux de plusieurs milliers de têtes ; il en est aussi qui ont de vastes domaines dans les régions de culture ; mais le régime des grandes haciendas ne prévaut point au Nicaragua, grâce aux facilités de l'existence libre. Chaque citoyen peut trouver à sa convenance dans les terrains vacants un petit espace pour y enclore sa *milpa* et son *chagüite*, son champ de maïs et sa bananerie : cela lui suffit. Aussi n'est-il pas empressé d'aller travailler sur la grande propriété d'un patron, et les salaires sont fort élevés, quoique les vivres soient à très bon marché. Le régime du péonage, par lequel les travailleurs, endettés malgré eux, se trouvent graduellement asservis, ne sévit pas au Nicaragua aussi cruellement qu'au Mexique.

Les ressources minières de la contrée sont grandes, mais l'exploitation en est encore rudimentaire dans la plupart des gîtes : les mines le plus habilement dirigées sont celles des Chontales, appartenant depuis longtemps à des propriétaires anglais ; quant aux lavages d'or, qui se font sur les bords des rivières du versant atlantique, ils n'occupent guère que des Indiens et les Sambos de la côte. Telle quelle, l'industrie des mines est la plus active du Nicaragua. On compte par centaines des gens qui se disent « ingénieurs », mais il n'y a point d'usines, et, sauf les meubles et les tissus grossiers, tous les objets de manufacture proviennent de l'Europe ou des États-Unis. Même les écharpes que l'on tisse dans le pays sont faites avec de la soie importée de l'étranger : les chefs-d'œuvre de l'industrie nicaraguienne sont les poteries de Somotillo, près de la frontière du Honduras, les hamacs de Subtiabá et de Masaya, les calebasses de Rivas, décorées de dessins en relief.

Le commerce extérieur est encore bien faible dans ce pays, qui semble pourtant indiqué comme le futur lieu de transit pour les échanges entre les deux mondes : il est d'environ 50 francs par tête et par an. Les États-Unis

[1] Thomas Belt, ouvrage cité.

ont la plus grosse part de ce trafic, puis viennent la Grande-Bretagne, l'empire allemand[1]; la France occupe seulement le quatrième rang dans le mouvement des échanges[2]. Des deux portes commerciales du Nicaragua, San-Juan del Norte sur l'Atlantique, Corinto sur le Pacifique, c'est la première par laquelle passent le plus de marchandises. Le commerce intérieur s'accroît en proportion du réseau des voies ferrées, des routes carrossables, des lignes télégraphiques[3].

Les progrès industriels et commerciaux seront bien autrement rapides quand le canal depuis si longtemps projeté aura enfin été percé. Il est certain qu'à moins de creuser une voie navigable sans écluses, comme il avait été proposé de le faire à travers l'isthme de Panama, l'isthme de Nicaragua est de beaucoup l'endroit le plus propice pour la construction d'un canal à degrés, car nulle part ne s'offre une dépression aussi basse : la voie est tout indiquée d'avance par le lac de Nicaragua et son *desaguadero*. On a même hasardé l'étonnante proposition de profiter de la dépression du Nicaragua, la plus basse de la région des Isthmes, pour y faire une tranchée de mer à mer et sans écluses, vidant plus qu'à demi le lac de Nicaragua et conquérant ainsi plusieurs centaines de mille hectares pour l'agriculture dans le bassin central de la contrée[4]; mais une tranchée de plus de 550 kilomètres et sous un tel climat paraît être encore au-dessus des forces industrielles modernes. Quant aux simples projets de canaux, l'énumération en est longue. On en parla aussitôt après la conquête, et même, sous la domination espagnole, le pirate Edwards David avait proposé la coupure du seuil entre le « lac de Granada » et la mer du Sud. En 1780, l'ingénieur Martin de la Bastide projetait la construction du canal, et dès l'année suivante le gouvernement de Madrid faisait procéder à un premier nivellement en vue du canal; en 1814, lorsque déjà l'empire colonial leur échappait, les Cortes votaient le percement de l'isthme de Nicaragua. A peine l'indépendance de l'Amérique Centrale était-elle reconquise, que la nouvelle république décrétait aussi l'accomplissement de l'œuvre; mais un

[1] Mouvement commercial du Nicaragua en 1888 :

Importations	11 590 000 francs.
Exportations	8 210 000 »
Ensemble	19 800 000 francs.

[2] Mouvement de la navigation : 584 navires, jaugeant ensemble 582 820 tonnes.

[3] Chemins de fer en 1888 : 160 kilomètres.

Lignes télégraphiques en 1888	2755 kilomètres.
Lettres échangées en 1886	3 506 500

[4] Virlet d'Aoust, *Congrès international de Géographie Commerciale*, Paris, 1878.

décret ne fournit pas les moyens d'exécution : c'est en 1843 seulement qu'après divers projets et contre-projets parut le premier devis, étudié par John Baily, d'un canal aboutissant à San-Juan del Sur.

Depuis cette époque, les plans sérieux, appuyés sur des observations et des nivellements, se sont succédé, mais sans être jamais soutenus par les capitaux nécessaires; même le projet de Felix Belly, qui fut l'objet d'une convention entre les deux républiques limitrophes de Nicaragua et de

N° 106. — PROJETS DE CANAL INTEROCÉANIQUE A TRAVERS LE NICARAGUA.



Costa-Rica, ne put aboutir. L'insuccès de l'entreprise du canal de Panamá ranime les espérances des spéculateurs qui proposent de faire passer la voie interocéanique par le lac de Nicaragua, et les travaux du canal ont réellement commencé à la fin de l'année 1889, mais non, comme l'espéraient les financiers, aux frais du gouvernement nord-américain. Le devis est fixé à 575 millions de francs[1], et les promesses plus ou moins justifiées des ingénieurs fixent au travail une période de six années. La longueur totale de la voie sera de 275 kilomètres, dont 228 kilomètres de naviga-

[1] Une somme double serait nécessaire, d'après Wyse (*le Canal de Panama*).

tion libre du fleuve au lac, et 45 seulement de navigation par canal excavé. Un navire du plus fort tonnage, nous dit-on, ne mettra que 30 heures à passer d'un océan à l'autre. La tranchée pourra recevoir 32 bâtiments par jour, 11 680 par an, soit environ 12 millions de tonnes.

Le fleuve San-Juan roule une masse liquide qui pourrait alimenter des canaux par centaines, mais il est trop changeant dans son cours, trop ingouvernable par son courant et trop chargé d'alluvions, pour qu'on puisse essayer de régulariser son lit et de l'accommoder à la grande navigation. Il importe donc de maintenir le canal proprement dit tout à fait

N° 107. — CANAL DU BAS SAN-JUAN.



distinct du bas fleuve, où débouchent les grands confluents costa-ricains, remplis de troubles, et de ne le faire aboutir au San-Juan que dans la partie tranquille de son cours : c'est dans ce chenal artificiel, d'environ 40 kilomètres, que seront construites les trois écluses de 167 mètres de longueur par lesquelles les navires remonteront au niveau du lac Nicaragua, c'est-à-dire à plus de 33 mètres au-dessus des eaux de basse mer : la profondeur de la voie liquide sera de 8 mètres et demi et sa moindre largeur de 24 mètres au plafond : des bassins d'évitement seront creusés près des passages les plus étroits. En amont de l'écluse supérieure, qu'il faudra séparer par une digue de la bouche du San-Cárlos[1], les bâti-

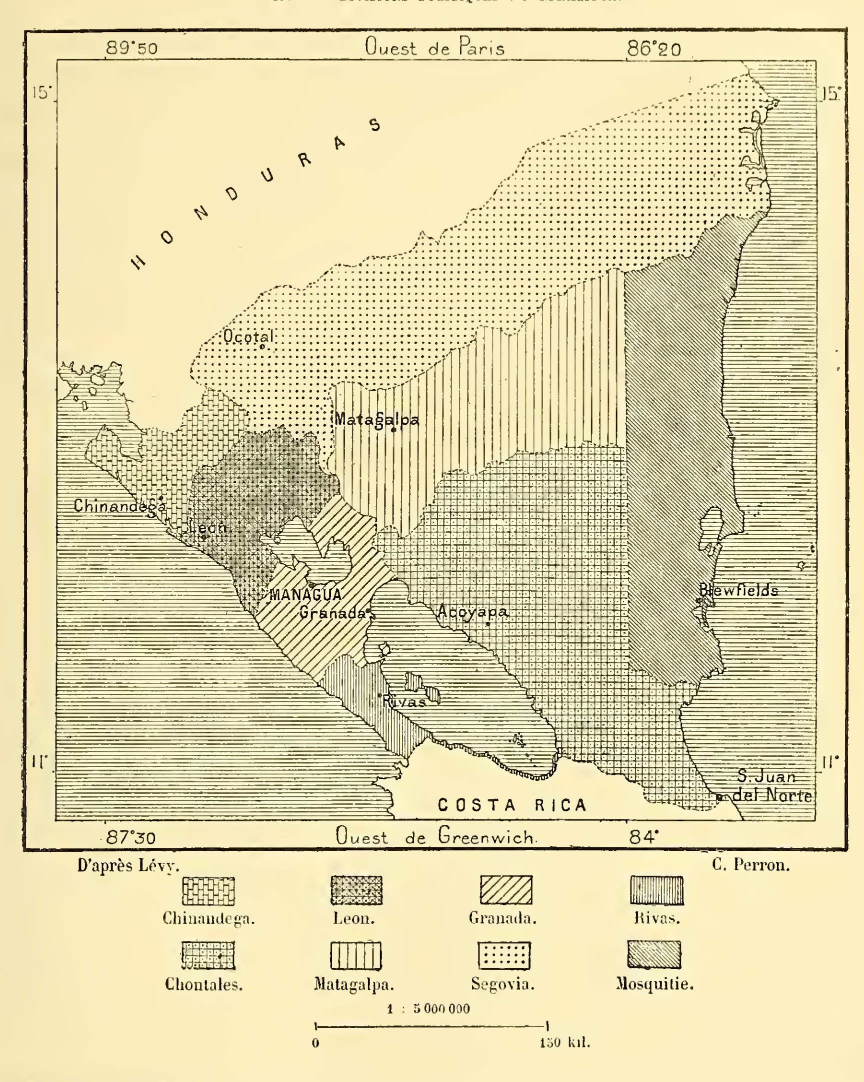
[1] Polakowsky, *Petermann's Mitteilungen*, 1887, Heft V.

ments remonteront le fleuve, puis traverseront obliquement le lac de Nicaragua, dont il faudra approfondir le chenal au sud-est, et s'engageront dans un canal à niveau, d'où ils descendront au Pacifique par un lac artificiel et par la vallée de la petite rivière, dite rio Grande en comparaison des autres ruisseaux de l'isthme. Deux puissantes digues transformeront partiellement le canal en lacs étagés, dont le flot se déversera dans le port de Brito. Tel est le projet grandiose, imaginé d'abord par Thomé de Gamond, en 1858, puis repris et modifié par d'autres ingénieurs, surtout par Menocal, et maintenant en voie de réalisation. Mais les millions que demandent les ingénieurs seront-ils fournis par les actionnaires? Et cette somme considérable sera-t-elle suffisante pour mener à bonne fin la prodigieuse entreprise, comportant des travaux qui seront parmi les plus audacieux de l'industrie moderne, gigantesques écluses, ports de grande surface creusés dans une mer rebelle, entretien d'une profondeur constante en un canal envahi par les alluvions? L'accroissement annuel du commerce général, la nécessité d'ouvrir une porte de navigation, économisant à des milliers de navires un circuit de 15 000 kilomètres autour de l'Amérique du Sud rendent l'exécution de cette œuvre de plus en plus probable.

Toutefois le succès lui-même est plein de menaces pour le pays où s'ouvrira le nouveau Bosphore. Déjà la république de Colombie ne se prévaut-elle pas d'une ancienne charte royale de 1803 pour revendiquer toute la côte de Mosquitie, l'ancien Tologalpa ou « Pays des Oiseaux », et se dire ainsi propriétaire de l'une des portes du futur canal de Nicaragua comme elle l'est déjà de la voie ferrée interocéanique et du canal inachevé de Panamá? Mais, sans tenir compte de cette revendication diplomatique, non justifiée par l'état actuel des choses, le Nicaragua n'a-t-il pas à prévoir aussi d'autres dangers, plus sérieux, ceux-là, venant du nord? Sans doute, le gouvernement de Managua ne s'est point mis sous la dépendance officielle des Etats-Unis pour la construction du canal interocéanique, et l'acte de concession accordé à la compagnie privée stipule qu'elle ne pourra ni transmettre ses droits, ni vendre à aucun gouvernement tout ou partie des terrains qui lui sont concédés : les ports extrêmes et les eaux du canal seront ouverts à toutes les nations et déclarés neutres. Mais les contrats sont peu de chose contre les faits : quand le canal du Nicaragua sera devenu la grande voie de New-York à San-Francisco, quand la compagnie sera maîtresse du transit, souveraine des villes bordières et des ports par la force du capital, quand elle disposera d'un outillage immense et d'une armée d'employés, comment le petit Etat du Nicaragua avec ses

rares habitants parsemés sur un vaste territoire, parviendra-t-il à maintenir son indépendance économique à côté de la puissante association? N'est-il pas à craindre qu'après un répit d'un demi-siècle, d'autres Amé-

N° 108. — DIVISIONS POLITIQUES DU NICARAGUA.



ricains du Nord, non plus les esclavagistes, mais les marchands, ne reprennent, sous une autre forme, leur revanche de Rivas?

L'organisation politique du Nicaragua ressemble à celle des autres républiques de l'Amérique Centrale. Deux chambres sont élues par le suffrage universel, un sénat de 18 membres siégeant six années, et une chambre de

21 représentants nommés pour quatre années. Le président reçoit également son mandat pour quatre ans; quatre ministres forment son conseil, le secrétaire des affaires étrangères, et ceux des finances, des travaux publics, de l'intérieur. L'armée se compose de quelques centaines d'hommes, de 1200 en comptant les douaniers, mais le nombre des soldats qu'on pourrait appeler au service actif en cas de guerre civile ou étrangère dépasse 15 000. Les finances de la République reposent, comme celles des États voisins, sur le monopole des eaux-de-vie, du tabac, de la poudre; les douanes et quelques menus impôts fournissent le reste; quant aux dépenses, la plus grosse part est appliquée aux travaux publics, à l'instruction[1], aux postes et aux télégraphes : le budget de la guerre ne représente en moyenne que la quinzième partie des ressources nationales. La dette publique, intérieure et étrangère, n'égale même pas une année de revenu : le Nicaragua n'a pas eu le malheur, comme son voisin le Honduras, de tomber entre les mains des financiers[2].

Le tableau suivant indique les divisions administratives de la République avec leur superficie et leur population probable en 1890 :

TERRITOIRES.	SUPERFICIE.	POPULATION.	POPUL. KILOMÉTRIQUE	CAPITALES ET VILLES IMPORTANTES.	
	Kilom. carrés.	Habitants.	Habitants.		Habitants.
Chinandega	5 260	40 000	8	Chinandega.	8 000
Leon.	8 124	65 000	8	Leon et Subtiabá . .	31 000
Managua et Granada.	6 698	90 000	15	Managua.	18 000
				Granada.	15 000
				Masaya	14 000
Rivas	2 798	45 000	15	Rivas.	12 000
Segovia (Ocotal) . .	41 730	35 000	1	Ocotal.	5 000
Matagalpa.	21 000	40 000	2	Matagalpa	9 000
Chontales.	19 500	40 000	2	Acoyapa.	2 500
Reserva Mosquita. .	20 620	20 000	1	Blewfields.	1 000
Superficie, sans lacs	125 750	375 000	3		

[1] Écoles du Nicaragua en 1888 : 251, fréquentées par 11 914 élèves.
[2] Budget du Nicaragua en 1888 :

Recettes.	15 556 560	francs.
Dépenses	16 098 400	»

Dette publique en 1888 : 15 100 000 francs.

VI

COSTA-RICA.

La république méridionale de la confédération plus ou moins fictive de l'Amérique Centrale, le Costa-Rica, ne dépasse en étendue que le seul Etat du Salvador, et pour le nombre des habitants elle est inférieure aux autres républiques de l'Isthme américain; on peut même dire que le Costa-Rica proprement dit se réduit à une zone de territoire très étroite, formant terrasse entre les deux mers, à mi-hauteur d'une chaîne de volcans. Mais ce plateau suspendu à plus d'un millier de mètres en moyenne est habité par une population offrant une certaine originalité parmi les communautés hispano-américaines : elle s'est mieux fondue en corps de nation et ses progrès ont été moins interrompus par les guerres étrangères et les dissensions civiles. A certains égards le Costa-Rica est la république modèle de l'Amérique Centrale. Elle est aussi l'une des plus prospères au point de vue matériel, non grâce à ses mines, ainsi que son nom semblerait l'indiquer, mais grâce à ses productions agricoles. L'appellation de « Côte-Riche », donnée jadis à toute la côte sud-occidentale de la mer des Antilles, c'est-à-dire à tous les bords du golfe de Colomb ou de la Mosquitie, ne s'appliquait guère qu'à la région colombienne de Veragua, à cause de l'or qu'on y avait trouvé; mais le Costa-Rica proprement dit, désigné d'abord sous le nom de Nueva-Cartago, enrichit si peu ses premiers habitants que, d'après quelques auteurs, le nom de « Côte-Riche » lui fut maintenu par antiphrase. Les idées vagues que l'on avait sur la géographie de la contrée ont fait errer le nom pour ainsi dire, et il a fini par se fixer sur le territoire de la république actuelle, qui, pour l'abondance en veines métallifères, ne peut certainement se comparer ni au Honduras ni même à Chiriqui[1].

Comme les républiques sœurs, le Costa-Rica n'a guère cessé d'être en discussions diplomatiques avec ses voisines pour des questions de limites, quoique son propre territoire soit encore trop vaste pour qu'il en ait pu tenter l'utilisation et la mise en culture. C'est avec le Nicaragua que les différends ont été le plus graves, parfois accompagnés de luttes sanglantes. Les districts de Nicoya et de Guanacaste, qui constituent actuellement la région la plus importante du Costa-Rica sur la côte du Pacifique, faisaient

[1] J. Bernardo Calvo, *Apuntamientos geograficos sobre Costa-Rica;* — Leon Fernandez, *Collecciones de documentos pará la historia de Costa-Rica.*

autrefois partie de la province du Nicaragua : la limite naturelle entre les deux contrées était le golfe de Nicoya. Mais dans les premières années de l'indépendance, les dissensions politiques devinrent si ardentes au Nicaragua que les deux districts sud-occidentaux demandèrent au gouvernement de l'Amérique Centrale leur annexion au Costa-Rica jusqu'à ce que l'ordre fût rétabli. L'annexion se fit, et, de par la volonté des habitants, elle a été maintenue, puis reconnue officiellement par traité entre les deux républiques limitrophes.

Mais de l'autre côté de l'isthme, dans le bassin du San-Juan, le conflit devint plus grave, car le fleuve est une voie naturelle pour le commerce de l'une et l'autre république, et toute ligne de partage qui eût fermé au Costa-Rica cette porte de son domaine aurait profondément lésé ses intérêts. Le traité de 1858, ratifié en 1888 par une décision arbitrale du président des États-Unis, règle cette question. Il donne la rive droite du fleuve à la république méridionale, de l'embouchure du San-Juan jusqu'à 3 milles (5 kilomètres et demi) en aval des fortifications du Castillo, puis contourne ce fort à 8 milles au sud et à l'est, et longe toutes les courbes du fleuve et du lac de Nicaragua à 2 milles de distance jusqu'à l'embouchure du rio de la Flor, qui s'unit au Pacifique à une petite distance au nord de la baie de Salinas.

Du côté de la Colombie, les différends ont eu moins de gravité, le Costa-Rica n'ayant dans les régions débattues aucun intérêt majeur, puisque ses colons les plus avancés restent bien en deçà de la marche débattue. Au sud, sur le Pacifique, le long promontoire dit Punta Burica indique nettement la frontière, tandis qu'au nord, sur la mer des Caraïbes, le Costa-Rica revendique la baie de Chiriqui et ses îles, y compris l'Escudo de Veragua, au large des côtes; de son côté, la Colombie embrasse dans son domaine toute la baie de Chiriqui et même celle del Almirante, jusqu'à la Boca del Drago ou « Bouche du Dragon ». La question est soumise à l'arbitrage de l'Espagne, mais les archives diplomatiques ont moins d'importance en pareille matière que le vœu des habitants : les résidents du territoire contesté se réclament de la nation colombienne, tandis que plus au nord ils sont Costa-Ricains et Nicaraguiens.

Le Costa-Rica, pris dans son ensemble, peut être considéré comme une haute terrasse dominant la dépression dans laquelle se sont déposées les eaux du lac de Nicaragua. Immédiatement au sud de ce vaste bassin les montagnes se redressent d'étage en étage jusqu'au faîte de la cordillère volcanique alignée du nord-ouest au sud-est. A moins d'une trentaine de kilomètres au sud de l'étroit des terres situé entre la baie de Salinas et le lac

de Nicaragua s'élève le double volcan d'Orosi (2638 mètres), d'où quelques jets de vapeurs brûlantes s'échappent d'un cratère envahi par la végétation : les fumerolles sont entourées d'arbustes en fleur[1]. Presque isolé, le Rincon

N° 109. — GOLFE DE COLOMB.



D'après divers documents.

Profondeurs.

De 0 à 10 m. — De 100 à 2000 m. — De 2000 à 3000 m. — De 3000 m. et au delà

1 : 5 000 000

0 — 200 kil.

de la Vieja ou le « Recoin de la Vieille », ainsi nommé sans doute comme un lieu de magie, succède à l'Orosi : c'est un puissant massif à quatre pitons, ouvert sur son flanc nord-oriental par un large cratère d'où s'élancent, à intervalles peu éloignés, des fusées stridentes de vapeurs. Puis vient, toujours dans l'alignement du nord-ouest au sud-est, le pic de Mira-

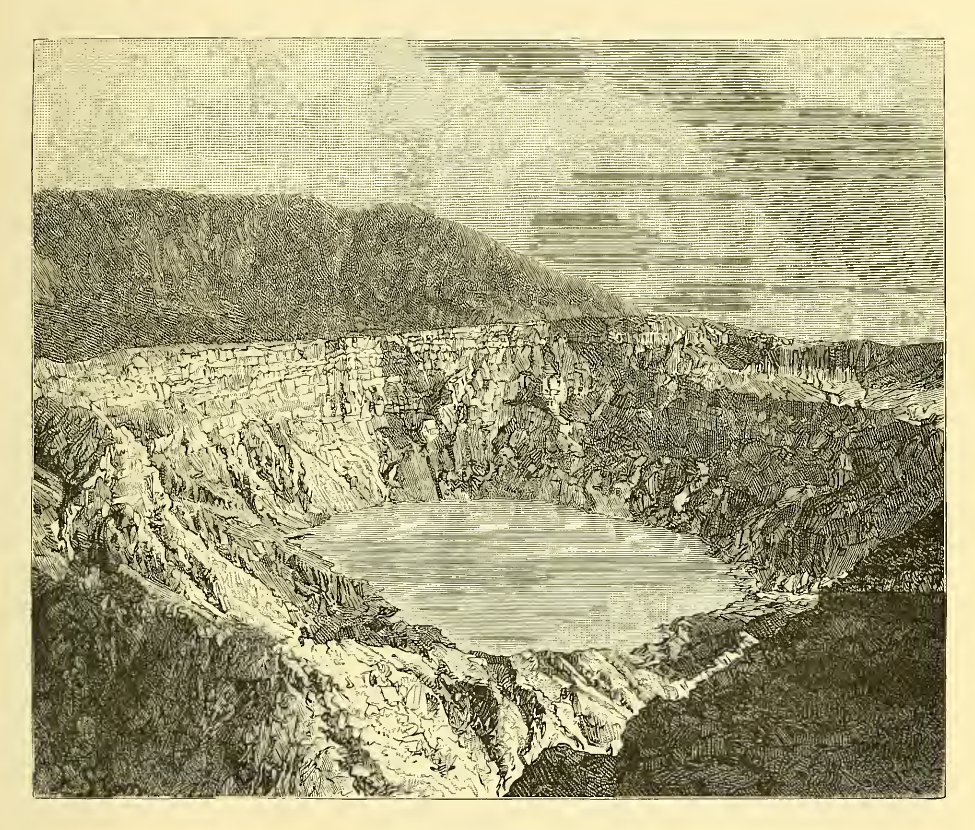
[1] Moritz Wagner und Carl Scherzer, *Die Republik Costa-Rica.*

valles (1454 mètres), cône d'une forme régulière, se terminant par deux mornes entre lesquels une large dépression fut probablement un cratère. La partie terminale de la montagne éteinte est couverte d'une forêt presque impénétrable que les vents violents du nord-est ont étalée, couchée sur le sol, pour ainsi dire : en escaladant les pentes, on ne peut passer sous les branches, il faut grimper au-dessus, comme ailleurs sur les puissantes racines des ceibas ou des ébéniers. Les pentes inférieures du Miravalles, au contraire, sont revêtues d'herbes, sans doute parce que les laves rejetées anciennement par la montagne ne se sont pas encore assez décomposées pour alimenter la végétation forestière, mais partout où le sol ne consiste qu'en cendres transformées par le temps en humus, la fécondité du sol est merveilleuse. A la base du volcan coulent les eaux thermales et jaillissent les vapeurs sulfureuses des Hornillos ou « Petites Fournaises ». Un ruisseau issu de cette montagne roule un flot violacé, nuance que donnent probablement le manganèse et le cuivre[1]. C'est aussi au dégagement des gaz sulfureux qu'une montagne voisine doit son nom de Hedionda ou la « Puante ».

Au delà du Miravalles et de son voisin le Tenorio, la crête des monts, — los Cerros de los Guatusos, — recouverte de forêts, se profile vers le sud-est, sur une longueur d'une centaine de kilomètres, sans qu'un seul volcan dresse son piton sur le faîte. La première montagne fumante se trouve déjà vers le centre de l'isthme : c'est le volcan de Poás (2644 mètres), simple boursouflure au sommet du plateau, contenant dans l'un de ses trois cratères un lac d'eau bleue qui se déverse par le rio Angel dans le Sarapiqui ; le cratère supérieur renferme un laguet d'eau chaude, d'où les vapeurs s'élancent parfois pour monter à des centaines de mètres dans l'atmosphère en volutes resplendissantes[2]. On désignait jadis le volcan sous le nom de Votos ou « Vœux », soit parce qu'il avait été solennellement baptisé en 1815 et « voué » à Juan de Dios, soit plutôt parce que les Indiens Votos parcouraient les forêts de ses pentes septentrionales : le nom actuel de Poás lui vient aussi d'une peuplade d'Indiens. Dix-neuf ans après son baptême, le volcan faisait éruption et détruisait forêts et pâturages dans les alentours[3]. Le voisin oriental du Poás, le Barba, qui est aussi un volcan, mais apaisé, et dont le cratère est devenu lac, est un peu plus élevé (2835 mètres), et plus loin se montre le géant des volcans costa-ricains, l'Irazú. Pourtant cette montagne, qui s'élève au nord de

[1] Valentini, *Petermann's Mittheilungen*, 1861, Heft IX.
[2] H. Pittier, *Informe sobre el actual estado del volcán Poás*, 1890
[3] Frantzius, *Petermann's Mittheilungen*, 1861, Heft X.

Cartago, n'a pas, vue des plateaux, l'apparence majestueuse qui conviendrait à une cime dominatrice d'où l'on aperçoit à la fois les deux océans et toute l'étendue du Costa-Rica, de la montagne d'Orosi à celle de Róvalo. De Cartago, à peine la distingue-t-on des autres sommets, et la pente est si douce qu'on peut la gravir à dos de mulet jusqu'au point culminant. Ses versants sont revêtus de cultures, maïs, tabac, pommes de terres et, plus haut, de pâturages; puis vient la ceinture terminale des forêts de chênes.



UN DES TROIS CRATÈRES DU POÁS.
Dessin d'A. Slom, d'après une photographie de M. Pittier, communiquée par la Société de Géographie neuchâteloise.

L'Irazú est probablement un peu moins élevé qu'on ne le croyait naguère d'après les mesures de Gabb : il n'a pas 3500 mètres. Pittier a constaté pour tous les étages de végétation sur le pourtour de la montagne des limites inférieures à celles qu'admettait le savant américain : la culture du maïs est poussée sur les pentes jusqu'à 2255 mètres, les champs de pommes de terre montent jusqu'à 2700 mètres. Les dernières constructions, celles du hameau de Birris, lieu d'habitation le plus élevé de la République, sont à 2843 mètres; les derniers chênes se montrent à la cote 3171, et le plus haut des trois sommets atteint 3414 mètres.

Le sixième et dernier volcan du côté de l'est, le Turialba (3325 mètres), n'a point l'aspect imposant d'un pic de Teyde ou d'un Cotopaxi : du plateau on ne le voit au contraire que sous la forme d'un remblai de gravier se raccordant avec la surface générale du pays par de douces ondulations; mais parmi les volcans du Costa-Rica c'est l'un de ceux qui ont le plus contribué à modifier par leurs explosions le relief général de la contrée. Depuis son éruption de 1866 il n'a cessé de rejeter des vapeurs en abondance avec un peu de cendre. D'après Frantzius, le vrai nom du volcan serait Turrialba, de *turris alba*, ou « Tour Blanche », à cause des arêtes blanchâtres de son cratère; mais Thiel et Pittier ont établi que l'appellation est d'origine indigène[1]. A la base septentrionale de ces monts du Costa-Rica, dans les plaines alluviales que parcourent les affluents du San-Juan, se dressent quelques collines insulaires : tel le Tortuguero, cône d'environ 200 mètres, environné d'alluvions marécageuses[2].

La chaîne costa-ricaine des volcans ne développe pas sa crête parallèlement à la côte du Pacifique; elle forme une ligne légèrement oblique avec l'axe général de cette partie de l'isthme. Dans l'ensemble elle décrit même une légère courbe dont la convexité est tournée vers le sud, et sa moitié la plus haute se profile transversalement dans la direction de l'Atlantique. Les observations faites par Pittier le portent à croire que les volcans les plus anciens de Costa-Rica ont commencé leurs éruptions vers les premiers âges de l'ère secondaire : à cette époque la rangée des cônes se dressait au milieu de la mer, alignée de la même manière que les volcans insulaires de l'archipel Havaiien; les couches sédimentaires qui remplissent les intervalles entre les volcans et les revêtent à la base en forme de manteau prouvent que cet archipel a réellement existé. Aucun des volcans du Costa-Rica, dit le même auteur, n'a eu d'éruptions de laves pendant la période historique, mais le Turialba et l'Irazú ont plusieurs fois rejeté d'énormes quantités de cendres qui se sont déposées à l'ouest-sud-ouest de chacune des bouches d'éruption, entraînées dans ce sens par le souffle du vent alizé[3]. Les plateaux qui s'étendent au sud de la chaîne des volcans et que les rivières ravinent de part et d'autre enfermaient autrefois des lacs dans leurs cavités : la dépression d'Alajuela, celles de San-José et de Cartago eurent ainsi leurs bassins lacustres. L'érosion des parois les vida graduellement[4].

[1] H. Pittier, *Observaciones y exploraciones efectuadas en el ano de* 1888.
[2] Frantzius, *Petermann's Mittheilungen*, 1862, Heft III.
[3] H. Pittier, *Notes manuscrites*; *Bulletin de la Société de Géographie de Neuchâtel*, 1890.
[4] G. Atwood, *Quaterly Journal of the Geological Society*, Aug. 1, 1882.

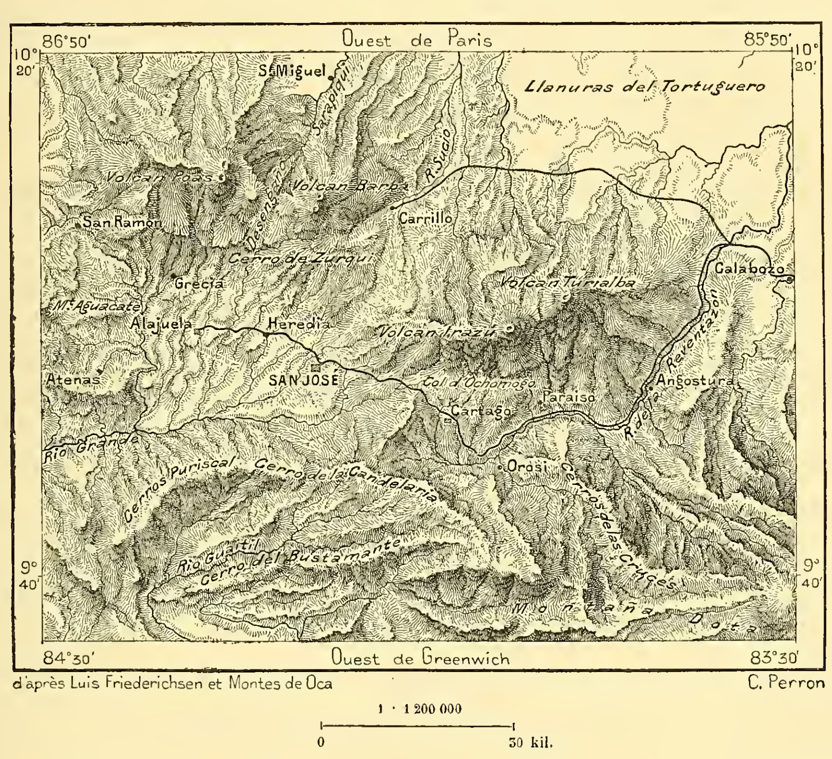


SOMMET DE L'IRAZÚ.

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. Palacios.

Les frémissements du sol sont très fréquents, mais d'ordinaire ils sont assez légers et ne se propagent pas à une grande distance de la base des volcans. A la fin de l'année 1888, de violentes secousses, coïncidant avec des éruptions boueuses et aqueuses du Poás et de l'Irazú, lézardèrent les édifices des cités voisines et renversèrent quelques villages. En étudiant une liste de phénomènes sismiques observés au Costa-Rica pendant dix-sept années consécutives, et en la comparant avec le tableau des pluies tombées

N° 110. — PLATEAU ET VOLCANS DU COSTA-RICA.



d'après Luis Friederichsen et Montes de Oca — C. Perron

1 : 1 200 000

0 — 30 kil.

pendant la même période, Pittier est arrivé à la conclusion que la recrudescence d'activité des volcans, la fréquence et la force des tremblements de terre sont une conséquence directe de la pénétration jusqu'aux foyers volcaniques des eaux d'averse qui baignent le sol en mai et en septembre[1].

Au sud de la chaîne des volcans costa-ricains, les montagnes sont interrompues : les deux fleuves rio Grande de Tárcoles, qui descend au Pacifique, et Reventazon, qui se déverse dans la mer des Antilles, entremêlent leurs sources sur un seuil, le col d'Ochomogo (1545 mètres), qui fut, à une époque géologique antérieure, l'un des détroits de jonction entre les deux

[1] H. Pittier, *Notes manuscrites.*

océans. Cette brèche, qui ne pouvait manquer de devenir pour les habitants de la contrée le chemin naturel d'une mer à l'autre, constitue, pour ainsi dire, le véritable Costa-Rica : au nord, les versants de la chaîne des volcans tournés vers la vallée de San-Juan sont recouverts par une mer de verdure où ne vivent que des Indiens encore sauvages; au sud s'étend, jusqu'aux frontières de la Colombie, une région encore peu connue, quoique l'une des plus riches en trésors naturels. Quelques itinéraires de voyageurs, entre autres ceux de Gabb, Bovallius, Thiel, ont entamé sur divers points cet énorme massif forestier, d'environ 20 000 kilomètres carrés; mais naguère les montagnes n'en étaient dessinées que d'après les profils tracés par les marins dans le voisinage des deux côtes, et l'on ignorait complètement la nature de ces pics, dont plusieurs étaient signalés comme des volcans, uniquement à cause de la forme aigüe de leurs sommets.

Il n'y aurait point de montagne fumante dans la partie du Costa-Rica située au sud du seuil d'Ochomogo. Le mont Herradura ou Turubales, qui forme le pylône méridional à l'entrée du golfe de Nicoya, aurait l'aspect classique du Vésuve engainé dans l'enceinte ébréchée de la Somma, s'il n'était recouvert de forêts jusqu'à la cime. Les indigènes racontent qu'on a vu parfois de légères fumées s'élever de sa pointe, et Montessus de Ballore affirme même avoir discerné de loin une éruption de vapeurs; bien plus, on entendrait fréquemment, à intervalles égaux, de sourds mugissements sortir de la montagne, sans que jamais ils soient accompagnés de jets de vapeurs ou de scories[1]. Toutefois Pittier croit pouvoir mettre en doute ces assertions et maintenir que ce piton n'est pas même un volcan[2]. Un chaînon latéral rattache le Herradura aux montagnes de Dota, fragment de la chaîne médiane qui se poursuit dans le Costa-Rica, à mi-distance entre les deux mers. On représente le Dota diversement, soit comme un massif central duquel divergent plusieurs ramifications de moindre hauteur, soit comme une partie de l'arête maîtresse qui domine le Costa-Rica méridional : d'après Pittier, c'est la dernière hypothèse qui serait le plus rapprochée de la vérité. De hauts sommets s'élèvent de distance en distance sur cette chaîne : le cerro Chiripó, dans le pays de Cabecar, le mont Ujum (2940 mètres), le Nemu, Kamuk ou pico Blanco (2914 mètres), sur lequel, disait-on jadis, auraient apparu des stries de neige, — phénomène bien extraordinaire sous le neuvième degré de latitude septentrionale, — enfin le Róvalo (2157 mètres),

[1] Moritz Wagner und Carl Scherzer, ouvrage cité.
[2] *Notes manuscrites.*

dont la cime se montre dans le voisinage immédiat de la frontière colombienne. Le pico Blanco était considéré comme un volcan : les recherches de Gabb ont démontré que c'est un piton granitique ayant surgi à travers des formations de l'âge miocène.

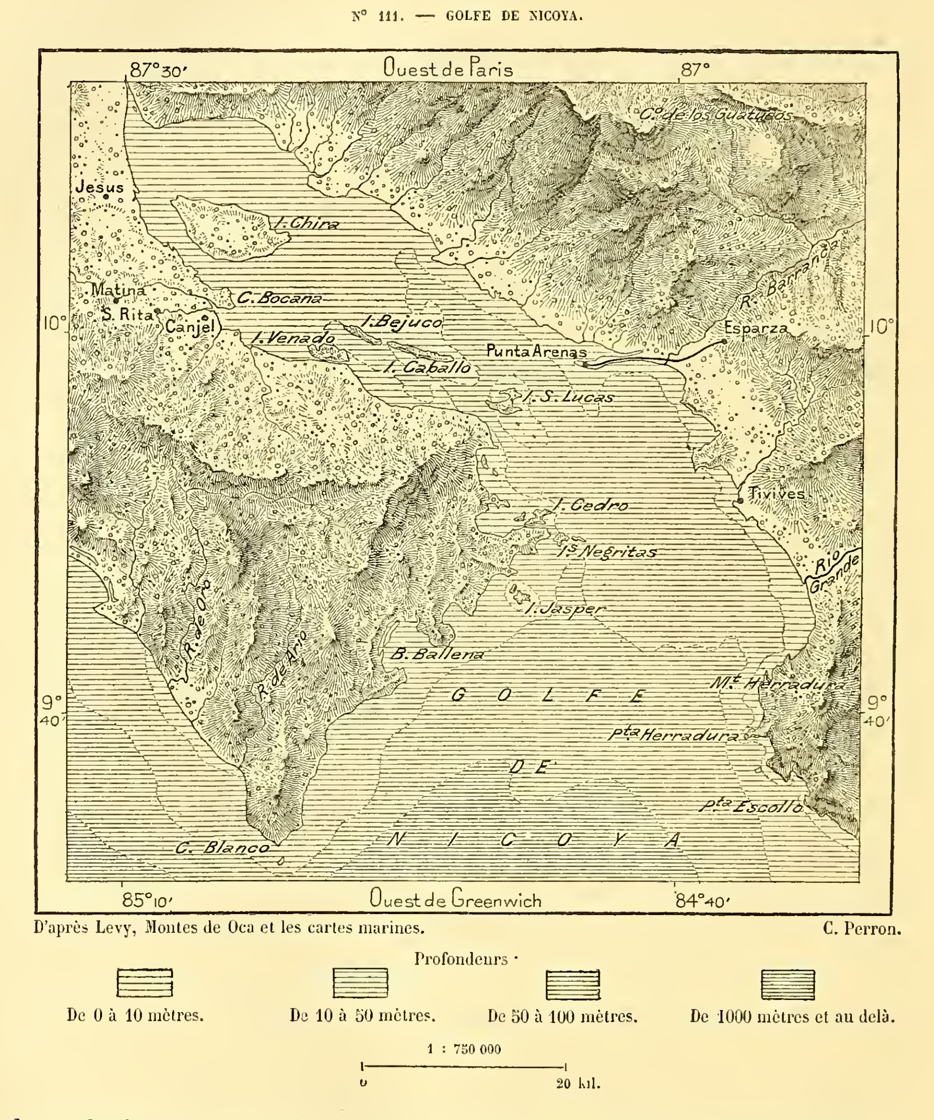
En dehors des montagnes situées dans la partie continentale proprement dite de l'isthme costa-ricain, il existe une autre chaîne, celle des hauteurs péninsulaires qui frangent la côte le long du Pacifique. A la vue de la carte on ne peut qu'être frappé de la ressemblance, pour la forme sinon pour la grandeur, que présentent les deux péninsules de Nicoya et du Golfo Dulce. L'une et l'autre consistent en une chaîne de hauteurs parallèle à la côte ferme, et séparée de celle-ci par un faible pédoncule de terres basses. Mais ces deux péninsules ne sont pas les seules : la punta Burica, où passe la frontière commune, costa-ricaine et colombienne, appartient par son extrémité au même alignement de hauteurs, qui se continue, au sud de la province de Panamá, par l'île de Coiba, par la grande péninsule d'Azuero et l'archipel de las Perlas. Ces chaînes et ces massifs isolés, péninsulaires et insulaires, décrivent ensemble une courbe régulière, d'environ 900 kilomètres de longueur, qui s'harmonise parfaitement avec la courbe que présente l'ensemble de la terre ferme, du lac de Nicaragua au golfe de Panamá. La plus haute cime costa-ricaine de cette chaîne extérieure atteindrait, près de l'extrémité méridionale de la péninsule, l'altitude de 600 mètres. Les premiers navigateurs avaient été tellement frappés de cette forme insulaire des appendices du continent sur sa côte occidentale, que sur leurs cartes ils les avaient séparés de la terre ferme par un « Détroit douteux », *Estrecho dudoso*[1].

Le Costa-Rica a sur les deux mers des versants trop étroits pour que sa ramure de fleuves puisse être bien considérable. Même ses cours d'eau les plus abondants n'ont, pour ainsi dire, pas de nom : ce sont des rivières qui perdent leur appellation en se mêlant au San-Juan, auquel elles apportent la plus forte masse de son eau, le rio San-Cárlos, le Sarapiqui. Le Colorado, qui reçoit au contraire presque toutes les eaux du San-Juan, est aussi un fleuve costa-ricain et s'entremêle au Sarapiqui par les bayous du rio Sucio ou « rivière Sale », dont les sables et les argiles, les troncs d'arbres entraînés en convois par les inondations, changent annuellement le cours et les deltas intérieurs. Le versant des monts élevés étant tourné au nord-est, c'est-à-dire précisément à angle droit avec le vent alizé, c'est là que les pluies tombent avec le plus d'abondance et que, par conséquent,

[1] Manuel de Peralta, *Costa-Rica, Nicaragua y Panamá en el siglo XVI.*

les fleuves roulent le plus d'eau. Le rio Parismina ou Reventazon, qui n'appartient pas au même bassin que le San-Juan, se trouve sur le même versant pluvieux, et déverse une quantité d'eau beaucoup plus forte que ne semble l'indiquer la faible longueur de son cours. Du même côté se succè-

N° 111. — GOLFE DE NICOYA.



D'après Levy, Montes de Oca et les cartes marines. C. Perron.

Profondeurs.

De 0 à 10 mètres. De 10 à 50 mètres. De 50 à 100 mètres. De 1000 mètres et au delà.

1 : 750 000

0 20 kil.

dent plusieurs autres rios, entre autres le rio Sicsóla ou des « Bananes », et le Tilorio ou Changuinola, qui, d'après Peralta, serait l'ancien rio de la Estrella, fameux dans la légende par ses alluvions aurifères[1]. On a donné ce même nom de rio Estrella à un autre cours d'eau moins abondant qui

[1] Manuel de Peralta, ouvrage cité.

coule plus au nord, près de la pointe Cahuita, et où l'on exploite en effet quelques plages contenant de la poudre d'or.

Sur le versant du Pacifique, privé de l'apport régulier des pluies, les cours d'eau sont moins forts en proportion de la longueur. Cependant trois d'entre eux portent le nom de rio Grande ou « Grand Fleuve » : le rio

N° 112. — GOLFO DULCE.



D'après les cartes marines. C. Perron.

Profondeurs :

De 0 à 50 mèt. De 50 mèt. et au delà

1 : 950 000

0 20 kil.

Grande de Térraba, qui se déverse dans la mer au nord du golfo Dulce; le rio Grande de Pirris, qui coule au sud des montagnes dont le Herradura forme le promontoire occidental; et le rio Grande de Tárcoles, qui naît au seuil d'Ochomogo, comme le Reventazon, mais pour descendre en sens inverse, après avoir passé par un défilé profond, au pied des escarpements porphyriques du mont Aguacate. Le rio Grande de Tárcoles, grossi par le Tiribi, qui, en abondance d'eau, est le véritable fleuve[1], entre dans la

[1] Paul Biolley, *Costa-Rica et son avenir*.

mer en face de l'extrémité méridionale de la péninsule du golfe de Nicoya, tandis qu'un autre fleuve, le Tempisque, s'épanche dans l'estuaire septentrional du golfe, après avoir parcouru l'isthme bas qui fut un détroit entre la presqu'île de Nicoya et la terre ferme. Toutes ces rivières contribuent à combler le golfe par les alluvions qu'elles déposent, mais la principale cause des atterrissements est le courant du sud-est qui pénètre dans la baie en longeant la côte et ramène dans l'intérieur, vers l'extrémité nord-occidentale du golfe, tous les troubles et les débris animaux et végétaux qui s'amassent sur les plages[1]. La profondeur moyenne du bassin n'atteint pas même 20 mètres.

Le golfe de Nicoya, ainsi nommé d'un chef que les Espagnols convertirent avec six mille de ses sujets, est, par ses contours et la forme des montagnes qui l'enceignent, l'un des plus beaux ensembles de paysages merveilleusement rythmés, comme le golfe de Naples, le Bosphore ou le détroit de Simonosaki; mais rares encore sont les hommes fortunés qui peuvent admirer ces tableaux : les hameaux, les bourgs de ces rivages ne sont pas de ceux dont le nom retentit dans l'histoire. Des îles, grandes et petites, hautes et basses, sont éparses dans les eaux du golfe, et contrastent, par la verdure foncée de leur végétation forestière, avec l'azur des montagnes éloignées. L'île la plus rapprochée de Puntarenas, le port de la République sur la mer du Sud, offre quelque ressemblance de profil avec l'île de Capri : c'est l'île de San-Lucas, dont on a fait une prison. Elle est fameuse dans l'Amérique Centrale par la légende de l'immense butin qu'y auraient caché jadis des corsaires naufragés : nombreuses, mais inutiles, ont été les expéditions des chercheurs qui ont remué le sol de l'île dans tous les sens pour retrouver le trésor. Le Golfo Dulce, beaucoup plus profond que celui de Nicoya, n'a point d'îles dans son bassin.

De même que le Mexique et le Guatemala, le Costa-Rica offre la succession des trois zones, « chaude », « tempérée », « froide »; seulement les climats locaux et l'étagement des espèces végétales diffèrent par les mille détails de l'altitude, de l'exposition, du voisinage. D'ailleurs les conditions climatiques d'un seul point du Costa-Rica, la capitale San-José, ont été étudiées avec précision; mais il est vrai que plus du quart de la population costa-ricaine se presse dans cette ville et ses alentours, et que les neuf dixièmes des habitants de la République se sont groupés en terre tempérée, sur le plateau qui borde au midi la chaîne des volcans. Dans l'ensemble, le climat du Costa-Rica est essentiellement maritime, bien égalisé par les

[1] G. Atwood, *Quarterly Journal of the Geological Society*, Aug. 1, 1882.

vents qui soufflent de l'un ou de l'autre rivage. A San-José, la température moyenne de l'année dépasse 20 degrés centigrades, tandis que, par gradations insensibles, elle atteint 26 degrés sur la côte, et s'abaisse beaucoup vers le sommet des montagnes. A 2800 mètres d'altitude, Pittier a recueilli des pellicules de glace sur le bord des ruisseaux, et au sommet de l'Irazú, à 600 mètres plus haut, il a vu de la gelée blanche recouvrir le sol.

A hauteur égale, la température est plus basse sur le versant antilien que sur le versant du Pacifique : les vents plus frais, qui sont les alizés du large, et la plus grande humidité de l'atmosphère, sous forme de pluie ou de brouillard, doivent en effet diminuer la chaleur, mais en même temps elles la rendent plus moite et plus lourde à porter. Tandis que, sur le versant occidental, les saisons sont bien réglées, que les pluies y tombent presque exclusivement de mai en novembre, et que trois mois, janvier, février et mars, y sont absolument secs, on peut dire que la saison des pluies dure toute l'année sur le versant atlantique; cependant là aussi, c'est quand le soleil est au zénith que les averses tombent avec le plus d'abondance : la chute annuelle de pluie s'élève à 5 mètres au moins dans les bassins du Reventazon et du Colorado. Les vents alizés, qui apportent sur ce versant les pluies d'hiver, et soufflent en rafales sèches sur le versant opposé, abordent les côtes en venant de l'est, du nord-est, même du nord; les moussons, qui, de mai en novembre, arrosent les vallées inclinées vers le Pacifique, proviennent de l'ouest et d'ordinaire soufflent normalement à la côte; mais elles ont moins de force et sont plus irrégulières dans leurs allures que l'alizé[1].

Le climat costa-ricain est l'un des plus salubres de l'Amérique Centrale pour l'indigène et pour le colon étranger; cependant de grandes épidémies ont aussi régné sur ces hauteurs : le choléra, la rougeole, la coqueluche ont emporté des milliers de victimes, mais la phtisie est fort rare. Dans les vallées humides, les femmes sont fréquemment affligées de goitres, et dans les régions basses du littoral sévissent les fièvres. Les étrangers qui résident sur le plateau ont surtout à craindre les rhumatismes, à cause de la trop grande humidité de l'air; mais, en changeant leurs habitudes pour s'accommoder au climat, ils évitent d'ordinaire de graves maladies; il leur faut utiliser surtout les matinées pour le travail au dehors et la promenade,

[1] Conditions météorologiques de San-José :

Latitude.	Altitude.	Température plus haute.	Température plus froide.	Température moyenne.	Jours de pluie.	Hauteur des pluies.
9°56′	1135m	29°,75	11°,75	21°,91	151	1m,768

car, même pendant la saison des pluies, les premières heures du jour sont constamment sèches, claires, admirables par l'éclat des fleurs, la fraîcheur de la végétation.

Malgré la grande ressemblance générale de la flore costa-ricaine avec celle des autres contrées de l'Amérique Centrale, les botanistes ont cependant constaté un contraste frappant entre les espèces, tant la coupure formée par la dépression du Nicaragua et la vallée du San-Juan a constitué une ligne de séparation naturelle; les grandes forêts séparent les flores et les faunes comme des bras de mer. Ainsi, sur une centaine de fougères recueillies par Lévy dans le Nicaragua, trois ou quatre seulement se retrouvent dans les 36 espèces du Costa-Rica dont Polakowsky a fait la collection. C'est une preuve remarquable de la singulière diversité des deux flores : celles de la Russie et de l'Espagne ne présentent pas de plus grandes différences[1]. Les autres séries de plantes offrent aussi des contrastes considérables, quoique à un moindre degré. Les cactées, qui en mainte région du plateau mexicain recouvrent d'énormes surfaces, à l'exclusion d'autres végétaux, sont à peine représentées sur le plateau de San-José, et les conifères, les arbres par excellence de la terre froide mexicaine, ne se retrouvent pas sur les hauteurs de Cartago. C'est dans le Costa-Rica que passe la limite naturelle de l'aire sud-américaine : dans les forêts on remarque un grand nombre d'espèces appartenant à la Colombie, notamment plusieurs faux chinchonas, qu'il sera facile aux planteurs futurs de remplacer par des espèces ayant une valeur économique. Les fougères arborescentes croissent sur les hautes pentes jusqu'à plus de 2300 mètres, et les bananiers s'arrêtent à 500 mètres plus bas[2].

Les flancs des montagnes tournés vers le plateau central, et même quelques parties du territoire qui s'étend plus au sud ont été déboisés à outrance ; cependant on peut dire que la forêt « vierge » existe encore sur la plus grande moitié du Costa-Rica, tournée vers les eaux de l'Atlantique. Entre les volcans et le cours du San-Juan toutes les pentes sont revêtues d'une mer d'arbres unis en une même masse par les entrelacements de branches et les nœuds des lianes. La variété des espèces est prodigieuse : sur un espace de cent mètres carrés on rencontre dans cette partie du Costa-Rica plus d'arbres de types différents que sur 250 kilomètres carrés dans le Canada septentrional[3]. Le groupement de ces arbres varie à l'infini

[1] Wagner und Scherzer, *Costa-Rica*.
[2] *Petermann's Mittheilungen*, 1877, Heft VII.
[3] Moritz Wagner, *Die Republik Costa-Rica*; — Polakowsky, *Jahresbericht des Vereins für Erdkunde zu Dresden*, 1879.

comme les espèces : ce sont des spirales, des bouquets, des fusées de verdure. Les ruisseaux passent en galeries sous les branchages que des guirlandes de feuilles et de fleurs rattachent d'une rive à l'autre. Moins grandioses que la forêt vierge, mais d'un effet plus charmant encore, sont les îles d'arbres parsemées dans les savanes de l'occident, notamment dans le Guanacaste. Un des arbres caractéristiques de ces groupes insulaires est précisément une espèce de mimosa qu'on appelle *guanacaste*[1], et qui a donné son nom à la province : ses longues branches au feuillage délicat servent aux singes de reposoirs préférés. Le long des routes du plateau s'alignent des rangées de peupliers mexicains, qui perdent leurs feuilles en hiver comme les peupliers d'Europe. L'ensemble de la flore comprend au moins 2200 espèces, d'après Pittier.

De même que la flore, la faune du Costa-Rica est d'une richesse exceptionnelle en comparaison des autres contrées de la zone torride. L'extrême variété des aliments végétaux doit être une première cause de cette multitude d'espèces; mais le chevauchement des zones de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud se fait dans le Costa-Rica pour les animaux comme pour les plantes, et la faible largeur de l'isthme n'empêche pas que d'une rive à l'autre se succèdent deux fois tous les climats étagés entre celui des tièdes marais du littoral et celui des pâturages aux herbes constellées de givre : le Costa-Rica aurait les dimensions du plateau d'Anahuac que ses diverses conditions climatiques ne seraient pas plus nombreuses. Ainsi des animaux venus des Etats-Unis se rencontrent dans cette région de l'isthme à côté d'autres animaux originaires du Brésil; mais ce sont les types méridionaux qui l'emportent. Le coyote des prairies parcourt les savanes du Guanacaste, et l'un des rongeurs les plus communs de cette province est un écureuil : on le voit s'élancer de branche en branche à côté des singes, qui foisonnent comme lui[2].

D'ailleurs le Costa-Rica possède plusieurs espèces en propre : un singe hurleur, distinct de celui des Guyanes, un tapir (*elasmognathus*) dont le groin diffère de celui du tapir colombien. Il existe aussi dans le pays des chauves-souris particulières, des vampires très dangereux pour le bétail dont ils sucent le sang. Une espèce du Costa-Rica apparaît soudain par millions dans les plaines de Pirris qui bordent les côtes occidentales, au sud du mont Herradura. Ces cheiroptères migrateurs s'abattent sur les animaux domestiques, sur les poules, les chats et les chiens aussi bien que

[1] Quauh-nacaztli : Oreille d'aigle (Buschmann, *Aztekische Ortsnamen*; — Pector, mémoire cité).
[2] Carl Scherzer, même ouvrage.

sur les bœufs et les chevaux. Dès que les volées de vampires sont arrivées, les habitants n'ont qu'à s'enfuir dans une autre vallée avec leurs animaux, sous peine de les perdre tous[1]. Quoiqu'on ait souvent traité de fables les récits qui parlent de vampire suçant le sang de l'homme endormi en lui rafraîchissant le visage de ses ailes balancées, ces faits ne sont point douteux pour les voyageurs et les naturalistes qui ont traversé les contrées de l'Amérique Centrale[2] : on cite des villages que les habitants ont dû abandonner pour échapper aux chauves-souris ; l'ingénieur Brooks, un des explorateurs du canal de Panamá, succomba aux morsures d'un vampire.

C'est dans le monde des oiseaux que se révèle surtout la prodigieuse richesse de la faune costa-ricaine. En 1885, le catalogue du musée national de Washington énumérait déjà 692 espèces d'oiseaux du Costa-Rica, réparties en 394 genres. Deux années après, les naturalistes avaient encore découvert six nouvelles espèces : le nombre total est donc d'environ sept cents, « deux fois plus, dit Zeledón, que n'en possède l'Europe entière ». La tribu des perroquets et celle des gallinacés sont tout à fait extraordinaires par le nombre des formes animales et par la multitude des individus. On a également étudié dans le Costa-Rica 152 espèces de reptiles, et de grandes découvertes restent encore à faire dans les marais du littoral et dans l'épaisseur des forêts. Les mers riveraines sont aussi très riches en vie animale, et les fleuves qui se déversent dans l'Atlantique sont peut-être ceux où les lamantins, ces animaux qui ont déjà disparu de presque tous les parages antiliens, sont encore le plus nombreux. Le golfe de Nicoya, comme celui de Tehuantepec, a ses *murex* à pourpre, et, comme la mer Vermeille, ses huîtres et sa nacre de perle.

La population policée de civilisation espagnole s'est presque entièrement substituée aux aborigènes indiens dans le Costa-Rica. Pourtant ceux-ci purent se maintenir longtemps après la découverte du Veragua par les blancs en 1502. C'est vingt-deux ans plus tard que Hernandez de Cordova fonda sur les bords du golfe de Nicoya la première ville costa-ricaine, Bruselas, qui d'ailleurs ne devait pas durer. En 1540, une autre ville, également destinée à disparaître, Badajoz, s'élevait sur le littoral opposé, à la bouche du Siesóla, dans le pays des Talamancas, et bientôt après, en 1544, le premier conflit entre les Indiens du plateau et les Espagnols avait lieu dans le voisinage de Cartago. C'est en 1563 seulement que commença la conquête définitive par les expéditions de Vásquez de Coronado. Il s'établit

[1] J. B. Calvo, *Apuntamientos geograficos sobre Costa-Rica*.
[2] Thomas Gage ; Morelet ; Bernouilli ; Armand Reclus, Lucien Wyse, etc.

solidement sur les plateaux, où se groupe aujourd'hui presque toute la population de langue espagnole, et pénétra dans les régions du sud, qui de nos jours sont presque entièrement inexplorées. Il s'avança jusqu'à une petite distance du Golfo Dulce pour combattre les Indiens de Cotó, nation guerrière très habile dans l'art des fortifications, et qu'il ne put réduire sans de grandes pertes : les femmes elles-mêmes, auxquelles les récits des chroniqueurs valurent le nom d' « amazones », maniaient vaillamment la lance. Vásquez de Coronado fit aussi une incursion sur le versant oriental dans le pays des Talamancas, et dans ce voyage traversa de hautes montagnes d'où l'on pouvait voir à la fois l'une et l'autre mer : il atteignit la bahia del Almirante et le pays des Guaymi, et découvrit les régions aurifères du rio de la Estrella.

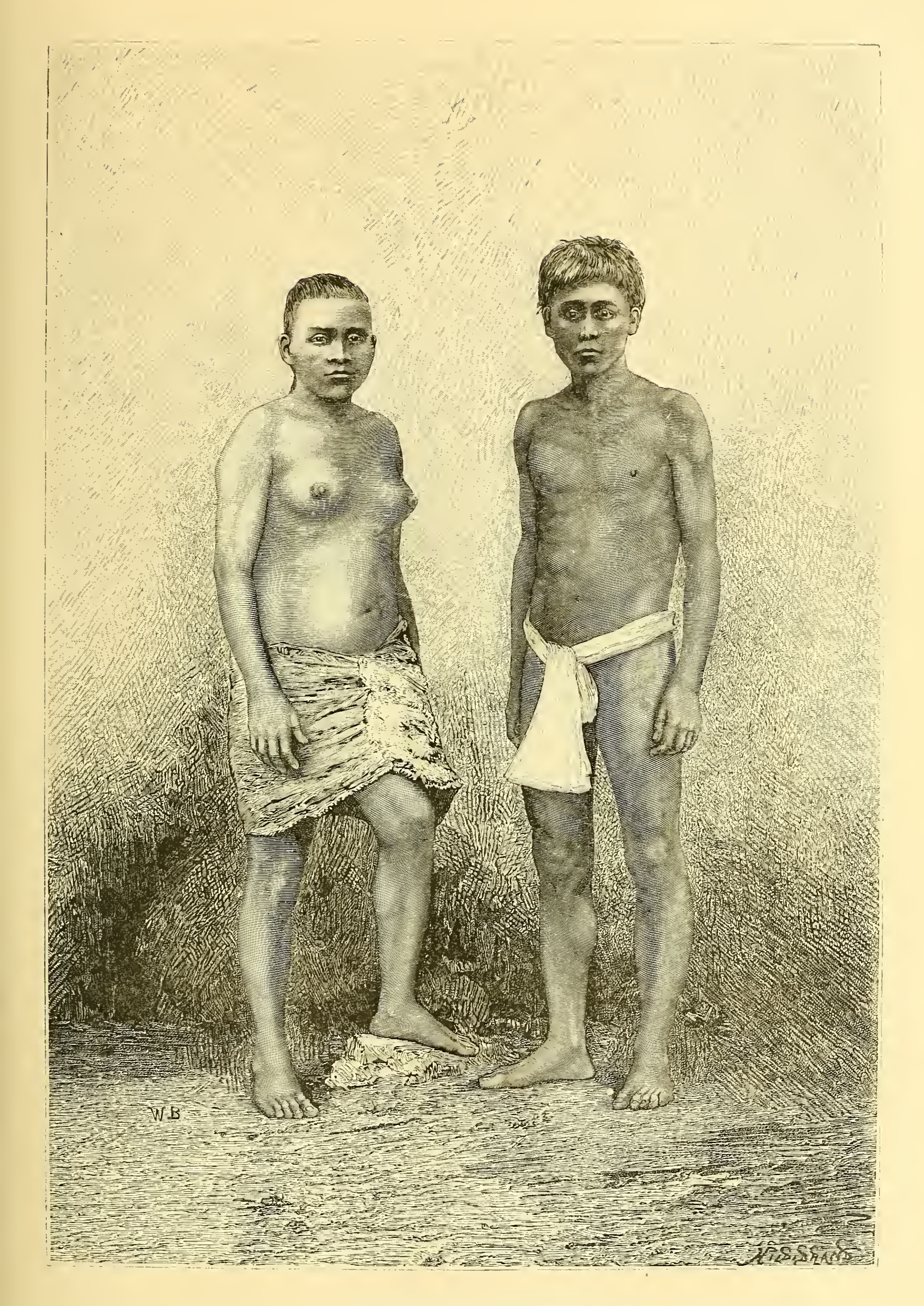
A cette époque, la population indienne du Costa-Rica actuel devait être d'au moins soixante mille personnes. Les Talamancas étaient évalués à vingt-cinq mille; trois mille guerriers, représentant une nation de douze à quinze mille individus, avaient défendu les bourgs fortifiés de Cotó; le plateau proprement dit et tous ses versants du nord étaient parsemés de villages où l'on comptait plus de onze mille Indiens[1], et combien de tribus il restait encore dont on ne connaissait pas le nombre! Quant aux Espagnols, ils n'étaient encore que cinq cents en 1675, plus d'un siècle après la conquête du pays, et presque tous groupés autour des deux seules villes du plateau, Cartago et Esparza; les Indiens, qu'ils employaient dans leurs plantations, s'étaient graduellement fondus et se réduisaient à quelques centaines. Sans mines d'or connues ou exploitables, perdue sur une terre élevée entourée de forêts et manquant de voies faciles d'accès, gouvernée de loin par des règlements contradictoires, la petite colonie espagnole de Costa-Rica ne pouvait compter sur aucune immigration libre, sur aucune aide du dehors; son commerce était si minime que, même en 1718, il ne s'y trouvait pas une seule boutique et que tous les échanges se faisaient par l'intermédiaire des marchands ambulants. Pendant le dix-septième siècle, les pirates attaquèrent fréquemment le Costa-Rica, mais le pays était trop pauvre pour les inviter à monter au-delà de Cartago : s'ils avaient cherché, non le pillage, mais la domination politique, leur établissement dans la forteresse naturelle du Costa-Rica, dominant les deux mers, eût singulièrement menacé la puissance espagnole. Vers la fin du régime colonial, la province costa-ricaine du « royaume » de Guatemala n'avait, malgré son importance stratégique, qu'une population de 47 000 habi-

[1] Peralta, *Costa-Rica, Nicaragua y Panamá en el siglo XV*.

tants, d'origine métissée. On répète d'ordinaire que les Costa-Ricains sont de race espagnole, des Gallegos en grande majorité, mais cette pureté de race n'existe point, puisque les conquérants s'étaient alliés aux femmes du pays et que le reste de la population indigène s'est graduellement assimilé. Ce qui est vrai, c'est que, malgré la prédominance du sang indien, les ladinos du Costa-Rica sont absolument hispanifiés par la langue, les mœurs, la conscience nationale; quant à la part de croisement avec les nègres, elle est fort minime, les Costa-Ricains de l'époque coloniale ayant été trop pauvres pour acheter beaucoup d'esclaves : ceux-ci n'étaient que deux cents, en 1824, lors de l'abolition officielle de la servitude.

Les Indiens encore *bravos*, estimés diversement de 3500 à 6000 individus, vivaient, récemment encore, tout à fait à part de la population policée. Les plus connus d'entre eux sont les Guatusos, qui parcourent les forêts du versant septentrional tourné vers le San-Juan, surtout la vallée du rio Frio, dite aussi *Bolson de los Guatusos*; maintenant ils viennent par bandes au marché de San-José et portent des présents aux prêtres catholiques, les « frères du Soleil »[1]. On disait autrefois des Guatusos qu'ils avaient les cheveux blonds et les traits européens : Gabb[2] attribuait même cette blancheur du teint au mélange de sang des Guatusos avec celui des pirates anglais; d'autres prétendaient que les fugitifs de la ville d'Esparza, pillée par les corsaires, s'étaient fondus en une même nation avec les Indiens. Ces affirmations, reposant probablement sur une légende erronée, proviendraient de ce que les noms de *guatuso* et *guatusa* sont en même temps ceux de l'agouti (*dasyprocta cristata*), animaux de la taille des lièvres, dont le pelage est assez clair : pareille confusion est des plus ordinaires en tout pays, les coïncidences de son fournissant toujours aux ignorants l'explication des choses[3]. Les Guatusos qui ont été ramenés à San-Cárlos du Nicaragua par les coureurs de bois et ceux qui visitent de leur plein gré San-José et les autres villes du plateau costa-ricain ont la chevelure noire, le teint foncé, les pommettes saillantes des Indiens Chontales du Nicaragua, leurs parents probables par l'origine[4] : d'après Berendt, l'ensemble du vocabulaire guatuso prouve que l'hypothèse de la provenance nahuatl de ces indigènes n'est pas justifiée. Ce sont d'excellents cultivateurs, entretenant avec le plus grand soin leurs *milpas* de bananiers, de cacaoyers et de palmiers. Chez eux, les mariages se font souvent par

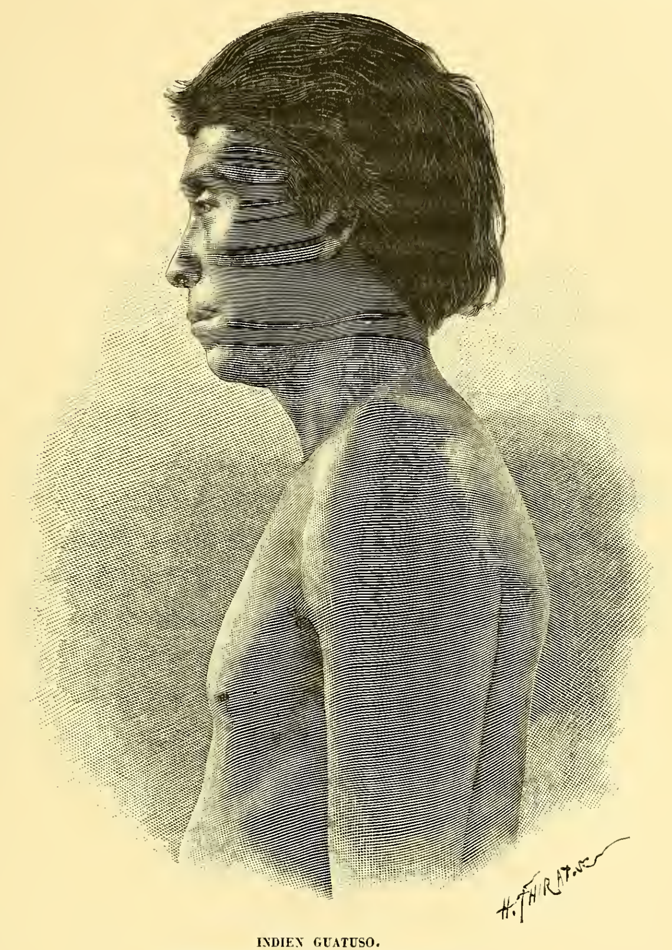
[1] Bernard Thiel; — Leon Fernández; — Polakowsky, *Petermann's Mitteilungen*, 1885.
[2] *American Philosophical Society*, 1875.
[3] Thomas Belt, *Nicaragua;* — Leon Fernández, *Documentos pará la historia de Costa-Rica.*
[4] Carl Bovallius, *Nicaraguan Antiquities.*



JEUNES INDIENS TALAMANCAS.

Dessin de Barbotin, d'après une photographie de M. H. Pittier.

rapt; si la fille enlevée revient à la cabane paternelle, on la traite comme une coupable et on lui frappe la tête à coups de gourdin jusqu'à ce que le sang coule; mais il ne faut pas la tuer : le meurtre serait puni par le meurtre. De même, les guerriers qui se battent en duel n'ont pas droit de mort l'un sur l'autre. Les Guatusos ne chassent point les grands animaux



INDIEN GUATUSO.
D'après une photographie de M. Pittier.

et n'en mangent point la chair, dans la croyance que les âmes des morts se réfugient dans le corps des bêtes sauvages. Ces indigènes n'ont pas la férocité qu'on leur attribua jadis : l'homme blanc, armé de sa carabine à longue portée, est bien autrement dangereux pour eux qu'ils ne le sont eux-mêmes pour l'Européen, avec leurs armes primitives et leurs haches de pierre. Les *ulleros* ou chercheurs de caoutchouc, Nicaraguiens et Costa-Ricains, s'étant faits pourchasseurs d'Indiens, ont presque exterminé la race : d'après Thiel, des centaines d'entre eux sont retenus comme

esclaves dans le Nicaragua. Naguère le prix d'achat d'un Guatuso était d'une cinquantaine de piastres.

Les indigènes du sud costa-ricain, coupés de toutes communications directes avec les Guatusos, sont généralement compris sous le nom de Talamancas, bien que chaque tribu ait une appellation spéciale et que les groupes ne soient pas encore bien classés d'après leurs origines et leurs langues. Ceux qu'ont visités Gabb, Thiel, Bovallius, sur le versant de l'Atlantique, les Chirripó, Cabecar, Viceita, Bribri, Tiribié, ont gardé leurs couronnes de plumes, leurs colliers de dents et de perles, leurs javelots et sarbacanes, et ont encore pour demeures des *palenque*, sortes de cabanes à toits de chaume descendant jusqu'au sol; ils sont très habiles à construire sur les torrents des *barbacoas* ou ponts suspendus de poteaux et de lianes[1]. Sur le versant du Pacifique vivent d'autres tribus qui ont donné leurs noms à des villages, les Boruca ou Brunca et les Térraba : ceux-ci seraient, d'après Fernández, des émigrés de la peuplade des Tiribié. Les Chirripó et les Cabecar, les plus rapprochés de Cartago, sont déjà christianisés; les autres Talamanca de la côte, entre le Puerto-Limon et la baie del Almirante, paraissent avoir été convertis jadis en bloc au catholicisme, car plusieurs de leurs cérémonies et des mots qu'ils emploient sont d'origine espagnole; mais le fond naturiste ne s'est que légèrement modifié. C'est aux lunaisons qu'ils célèbrent leurs fêtes : ils adorent le soleil et les astres, les rochers et les vents, les ruisseaux et la mer. Les contrastes dans les invocations et les prières proviennent de la différence du lieu d'habitation et du genre de vie : le chasseur des montagnes n'a pas le même dieu que le pêcheur de la côte. Les Blancos, peuplade d'origine cabecar et bribri, dans le domaine desquels s'élève le pic du même nom, exposent les cadavres de leurs morts à un ou deux mètres au-dessus du sol, sous un toit de palmes, et ne les enterrent qu'après trois années, lorsque les corps sont dans un état de dessiccation complète. On jette avec le mort de la nourriture et des objets précieux dans la fosse. Chez les Tiribié, on allumait à côté de la case mortuaire un feu sacré qui ne devait pas s'éteindre pendant neuf jours et duquel on ne pouvait même prendre un tison servant à des travaux profanes[2].

Dans ces tombeaux anciens on a trouvé de remarquables figurines d'or, qui témoignent de l'ancienne civilisation des indigènes et du lamentable recul qu'ils ont subi depuis l'arrivée de leurs prétendus « initiateurs » :

[1] Carl Bovallius, *Ymer*, 1885.
[2] Leon Fernández, ouvrage cité.

un grand nombre de ces objets d'art, d'un si haut intérêt archéologique, ont été fondus à la monnaie de Costa-Rica; les jadéites et autres pierres vertes désignées sous le nom mexicain de *chalchihuites* proviennent surtout du Guanacaste et de la péninsule de Nicoya; quelques-unes sont à demi travaillées, ce qui fait présumer que des ateliers de polisseurs existaient dans ces régions. On croyait naguère que les objets de la civilisation précolombienne étaient très rares dans la partie septentrionale de la contrée, c'était une erreur. Au contraire les fouilles les révèlent maintenant par milliers, notamment dans les environs de Cartago, où se trouvait une ancienne capitale, Purapura[1].

La région du Guanacaste, débattue entre le Nicaragua et le Costa-Rica, resta longtemps presque déserte comme la plupart des marches politiques; mais depuis le milieu du siècle sa population a quadruplé. Ses vastes savanes, où des millions de bestiaux trouveraient leur nourriture; ses forêts, riches en bois de construction et d'ébénisterie, son golfe et ses ports, enfin sa situation sur la ligne de communication nécessaire entre l'isthme de Nicaragua et le plateau de Costa-Rica, assurent d'avance à cette province une importance de premier ordre. Sa capitale, Liberia — anciennement Guanacaste, — est située à la base méridionale des volcans d'Orosi, vers le milieu de la dépression fertile qui sépare de la terre continentale la presqu'île de Nicoya : c'est un bourg de métis, espagnols, indiens et nègres, qui ressemblent fort aux ladinos du Nicaragua. Dans l'intérieur de la péninsule deux bourgs populeux, Santa-Cruz et Nicoya, groupent leurs maisons sous les ombrages : Nicoya, la principale, était la résidence du chef qui donna l'hospitalité aux conquérants espagnols et qui se fit baptiser avec tout son peuple. Sur les bords du golfe, quelques centaines de pêcheurs s'occupent de recueillir les huîtres perlières et comestibles, celles-ci les meilleures de toute la côte occidentale de l'Amérique[2]. On a fait des trouvailles archéologiques au cabo Blanco, le promontoire terminal de la péninsule, et dans l'île de Chira, la plus grande des îles du golfe, à l'extrémité septentrionale de ce vaste bassin.

Puntarenas (Punta-Arenas) ou « Pointe des Sables » est en effet bâtie sur une flèche sableuse, à l'issue de la petite rivière Barranca, qui a déposé d'énormes amas de cendres volcaniques dans le golfe de Nicoya, non

[1] Polakowsky, *Altertümer aus Costa-Rica; — Congrès des Américanistes*, Berlin, 1888.
[2] Moritz Wagner und Karl Scherzer, *Costa-Rica*.

loin de l'entrée. Seules les embarcations d'un faible tirant d'eau pénètrent dans l'*estero* ou marigot qui s'ouvre entre la pointe de sable et la terre ferme; les grands navires mouillent au large, rattachés au débarcadère par un va-et-vient de lanches et de gabares. Depuis l'année 1814 Puntarenas est le port du Costa-Rica par lequel se fait tout le commerce extérieur sur le Pacifique; parfois même, le trafic qui prenait la voie de l'Atlantique était d'une si faible valeur que le monopole réel des échanges appartint à Puntarenas. Maintenant cette ville partage avec Limon, le port atlantique, l'ensemble du mouvement : tous les progrès du Costa-Rica en population et en industrie lui profitent, puisqu'elle est encore, sur la côte de l'occident, la seule porte commerciale de la République[1]. Elle reçoit de Nicoya et d'autres villages des alentours beaucoup de bois de cèdre, que l'on utilise pour la fabrication des caisses de cigares et des crayons.

En 1814, le point de la côte où s'embarquaient les denrées se trouvait à une dizaine de kilomètres au sud, près des sources thermales de la Caldera ou « Chaudière », entre les bouches des deux rivières Barranca et Jesus-Maria. Avant la construction du chemin de fer dont Puntarenas est la station terminale, on avait souvent proposé d'établir le port au sud de l'embouchure du rio Grande, dans la gracieuse baie de Tárcoles, qui s'ouvre à la base de la double montagne de Herradura : des bateaux à vapeur remontant le fleuve jusqu'à une vingtaine de kilomètres de la mer auraient facilité le transport. Mais les périls de la barre et l'insalubrité de Tárcoles, comparée à Puntarenas, empêchèrent la réalisation de ce projet. L'importance de Tárcoles lui vient de sa position d'avant-garde pour la colonisation de la côte occidentale : lors du recensement de 1883, la population policée de Tárcoles et de tout le territoire du sud-ouest jusqu'à la frontière colombienne, Térraba, Boruca et Golfo Dulce, était seulement de 1231 personnes, mais il y a progrès, puisqu'en 1888, dans le seul canton du Golfo Dulce, on comptait 1540 individus. Des gisements d'anthracite très épais donneront un jour de l'importance à cette contrée du sud.

La voie ferrée qui de Puntarenas monte à l'escalade du plateau gagne la ville d'Esparza, située à 219 mètres sur les premiers renflements du sol montueux : elle fut ainsi nommée, en 1578, par son fondateur navarrais, en souvenir du village de même nom qui se trouve près de Pampelune. Il eût mieux valu laisser à Esparza cette appellation qui a sa raison historique; mais pour flatter les habitants, transformés ainsi en « Spartiates », le gouvernement a rebaptisé la ville, plus de trois fois séculaire, devenue

[1] Valeur des échanges à Puntarenas en 1889 : 22 millions de francs.

maintenant Esparta. Plus loin, sur la rampe du plateau (725 mètres), une autre station a pris le nom d'Atenas ou « Athènes », entourée de champs de maïs, de prairies et de rizières. Puis à 5 kilomètres au delà on atteint la Garita ou la « Vedette », située au bord du plateau sur une terrasse d'où le regard commande toutes les plaines inférieures du rio Grande. Le mont Aguacate rétrécit en cet endroit la vallée ouverte comme un gouffre au sud des lacets de la route, que complétera bientôt une voie ferrée. Des bancs de quartz contenus dans la masse porphyrique de la montagne renferment des gisements d'or et d'argent où l'on a ouvert pendant ce siècle les mines les plus productives de la République : d'après Calvo, elles auraient fourni pour une valeur de près d'un million de francs par année depuis 1821; l'or en est frappé à la monnaie de San-José.

Alajuela, ou le « Bijou » (915 mètres), moins ancienne qu'Esparza, l'a cependant de beaucoup dépassée en importance : elle naquit à la fin du siècle dernier de quelques cabanes éparses dans une hacienda découpée en petites cultures. La fertilité du sol, composé en grande partie de cendres rejetées par le volcan de Barba, enrichit rapidement la ville nouvelle. La province dont Alajuela est le chef-lieu vient après celle de San-José pour le chiffre de la population. Les villes secondaires de la province, parmi lesquelles l'une a reçu le nom classique de Grecia, grandissent aussi très vite. San-Ramón a l'avantage de commander un passage de la chaîne d'où une route rejoindra plus tard la vallée du rio San-Juan par le San-Cárlos.

Heredia, la voisine orientale d'Alajuela et située également à la base du volcan de Barba, au milieu de cafèteries et d'autres plantations, a, comme San-Ramon, le privilège de se trouver près d'un col, le Desengaño (1851 mètres), d'où l'on descend au San-Juan par une route difficile, car elle n'a été rendue praticable aux chars que jusqu'à une petite distance au-dessous du col, et plus bas il faut traverser la forêt vierge, toujours humide, sur un sol fangeux, arrosé par les pluies en toute saison, avant d'atteindre le *muelle*, c'est-à-dire l'embarcadère du Sarapiqui, où commence la navigation. Un hameau, San-Miguel, et des *ranchos*, simples ajoupas élevés de distance en distance, sont les seuls abris que trouve le voyageur sur cette longue et pénible route. Le jour viendra pourtant où cette voie, maintenant bien peu fréquentée, contribuera à faire de Heredia l'une des portes commerciales de la République : c'est la Cubujuqui des Indiens, l'une des anciennes cités et peut-être la ville la plus agréable du Costa-Rica; elle a rang de chef-lieu provincial.

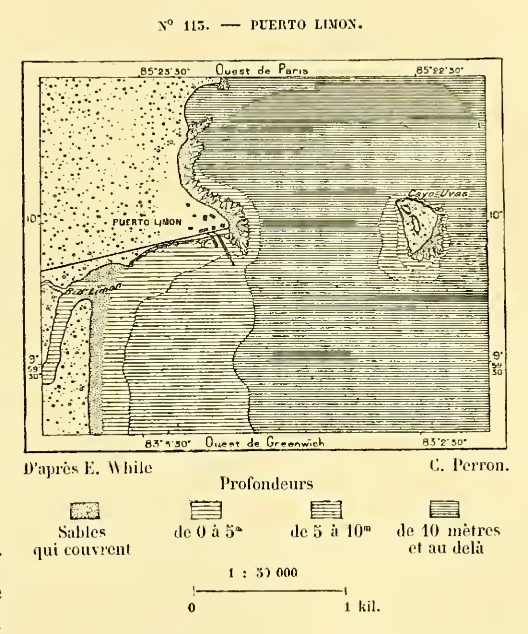
La capitale actuelle, San-José, n'était encore qu'un hameau, connu

sous le nom de la Villita, au milieu du siècle dernier; mais elle avait sur Cartago l'avantage d'occuper une position plus centrale, relativement à l'ensemble de la population costa-ricaine, et ses progrès furent rapides. Quand le régime espagnol cessa, les habitants de San-José et ceux de l'ancienne capitale Cartago, ceux-ci plus conservateurs, ceux-là plus audacieux et plus entreprenants, se trouvèrent en rivalité pour la domination, et la lutte se termina par la victoire de San-José, la ville républicaine. Elle est admirablement située au milieu du plateau costa-ricain, à 1155 mètres d'altitude moyenne, sur un terrain gracieusement accidenté que découpent deux petites rivières, au nord le Torres, au sud le Maria-Aguilar, l'un et l'autre affluents du Pacifique par le rio Grande de Tárcoles. San-José, comme centre politique du Costa-Rica, possède naturellement les principaux édifices publics de la contrée, et c'est aussi là que se sont fondés les établissements scientifiques, université, école normale, musée, observatoire météorologique. Au point de vue de l'aménagement matériel, la propreté des rues et l'abondance des eaux pures, San-José est une des cités modèles du Costa-Rica : dès l'année 1887 elle était éclairée à la lumière électrique. Pour son trafic, elle dispose des voies ferrées qui se dirigent vers les deux mers et de l'embranchement de Carrillo, commençant sur le versant opposé de la chaîne des volcans pour se rattacher plus tard aux lignes de navigation du San-Juan.

Cartago, la capitale découronnée, est du moins la métropole du Costa-Rica : parmi les villes encore existantes, c'est la plus ancienne de la contrée, ayant été bâtie en 1564 par Vásquez de Coronado : presque toutes les familles dirigeantes du Costa-Rica sont issues de Cartago. Cette ville eut de fréquentes infortunes. Elle dut plusieurs fois se défendre contre les attaques des corsaires, puis en 1723 elle fut en partie ruinée par une éruption de l'Irazú, au pied duquel elle était bâtie, et, seule parmi toutes les villes du Costa-Rica, elle fut complètement renversée par un tremblement de terre, en 1841. Cartago boude encore sa rivale, la cité parvenue de San-José. Ses habitants sont plus défiants et plus casaniers, moins actifs aussi ; les mendiants se pressent autour d'une ancienne église miraculeuse que l'on visite en pèlerinage. La construction du chemin de fer qui met Cartago en communication directe avec Limon, le port de l'Atlantique, ne peut manquer de transformer l'ancienne ville, admirablement située pour le commerce, tout près du seuil de partage entre les deux océans, à la porte orientale du plateau où se presse presque toute la population du Costa-Rica. Sur la rampe atlantique de la voie ferrée, l'une des stations est Angostura, ainsi nommée d'un « étroit » de la vallée du Reventazon

et connue en Europe par l'insuccès d'une colonie d'agriculteurs allemands qui s'était fondée en ce lieu, alors perdu dans l'immensité de la forêt vierge ; maintenant la culture s'étend peu à peu autour de chacun des postes étagés sur la pente des montagnes. Matina est entourée de cacaoyers. Dès le milieu du dix-septième siècle, des planteurs espagnols avaient introduit des esclaves dans les campagnes de Matina et en exportaient les produits par la rivière de ce nom[1].

Limon, la dernière de cette chaîne de villes qui se succèdent à travers l'isthme de Costa-Rica, est de fondation récente : malgré les avantages de son port, le meilleur de la côte atlantique dans le domaine costaricain, elle ne pouvait s'élever qu'après la construction de voies d'accès au plateau. Grâce au chemin de fer, Limon est soudain devenue l'égale de Puntarenas pour l'importance commerciale; et non seulement elle exporte les cafés du plateau, les nouvelles plantations qui se sont fondées dans le voisinage lui envoient aussi d'énormes quantités de bananes pour le marché des États-Unis[2]. La construction du chemin de fer de Limon a nécessité de grands travaux au passage des marais et des bayous du littoral, notamment près de Moin, où se faisait jadis un petit trafic de contrebande pour l'introduction des marchandises anglaises.



N° 115. — PUERTO LIMON.

Au sud de Limon, dans toute la *tierra adentro* qui s'incline vers l'Atlantique, il n'y a d'autre colonie de Costa-Ricains policés que celle de San-Bernardo dans le pays des Talamancas, près du Puerto-Viejo : pas plus que le poste de Chirripó, elle n'a prospéré, surtout à cause de l'isolement ; quant à la « ville » de Santiago de Talamanca, bâtie au bord du Sicsóla, elle fut incendiée en 1610 par les Indiens soulevés. On a souvent parlé de riches établissements espagnols qui se seraient pressés sur les bords

[1] Wagner und Scherzer, *Costa-Rica*.
[2] Mouvement des échanges à Limon en 1889 : 25 millions de francs.

de la rivière Estrella ou Changuinola, et ses mines d'or, maintenant abandonnées, auraient été un autre « Potosi » ; mais ces assertions reposent sur une méprise que fit Alcedo dans son fameux dictionnaire[1] et qui fut ensuite textuellement reproduite par la plupart des auteurs. Il avait donné à ces mines de l'Estrella le nom de Tisingal (Tinsigal, Tisiugal), qui se trouve précisément une appellation cursive de Tegucigalpa, ainsi que le prouve le récit détaillé que le corsaire Ravenau de Lussan donne de son voyage par le rio Segovia. Cette côte aurifère, où l'on n'a d'ailleurs conservé aucune tradition relative à une prétendue ville d'Estrella, n'attirait guère les colons[2] : on l'évitait plutôt, à cause de ses récifs et de ses côtes inhospitalières. Le nom par lequel elle était le plus fréquemment désignée, d'après Colomb, était celui de *Costa de los Contrastes* ou « Côte des Contretemps »[3].

Les progrès matériels du Costa-Rica, sans être aussi rapides que ceux d'autres communautés hispano-américaines, sont du moins constants et réguliers. On peut en juger par l'accroissement de la population, qui, de 80 000 habitants en 1844, s'est élevé à 120 500 en 1864, et à plus de 182 000 en 1883. L'augmentation annuelle est évaluée à 2 et demi pour cent, soit de quatre à cinq mille individus : en ajoutant à la population hispanifiée les trois ou quatre mille Indiens qui vivent encore à part, c'est à 220 000 personnes que l'on doit évaluer l'ensemble des Costa-Ricains. Le nombre des immigrants étrangers est encore assez faible : en 1883 on en comptait 4672, desquels il faudrait en réalité défalquer près de deux mille Colombiens et Centre-Américains en relations de voisinage avec le Costa-Rica. Les immigrants proprement dits comprennent d'abord les nègres de la Jamaïque — près d'un millier, — puis des Espagnols, des Canariotes ou *Isleños*, des Allemands, des Chinois, des Français, des Anglais et des Américains du Nord.

L'importance du Costa-Rica dans le commerce du monde lui vient presque uniquement de son café, introduit dans le pays en 1817, mais ne produisant encore qu'une dizaine de tonnes en 1833. La récolte prend surtout la voie de la Grande-Bretagne. Dans les années de grande production, les expéditions se sont élevées jusqu'à 15 000 tonnes ; dans les années

[1] *Diccionario geografico-historico de las Indias Occidentales.*

[2] Von Frantzius, *Acerca del verdadero sitio de las ricas minas de Tisingal* ; — Leon Fernández, *Colleccion de documentos pará la historia de Costa-Rica.*

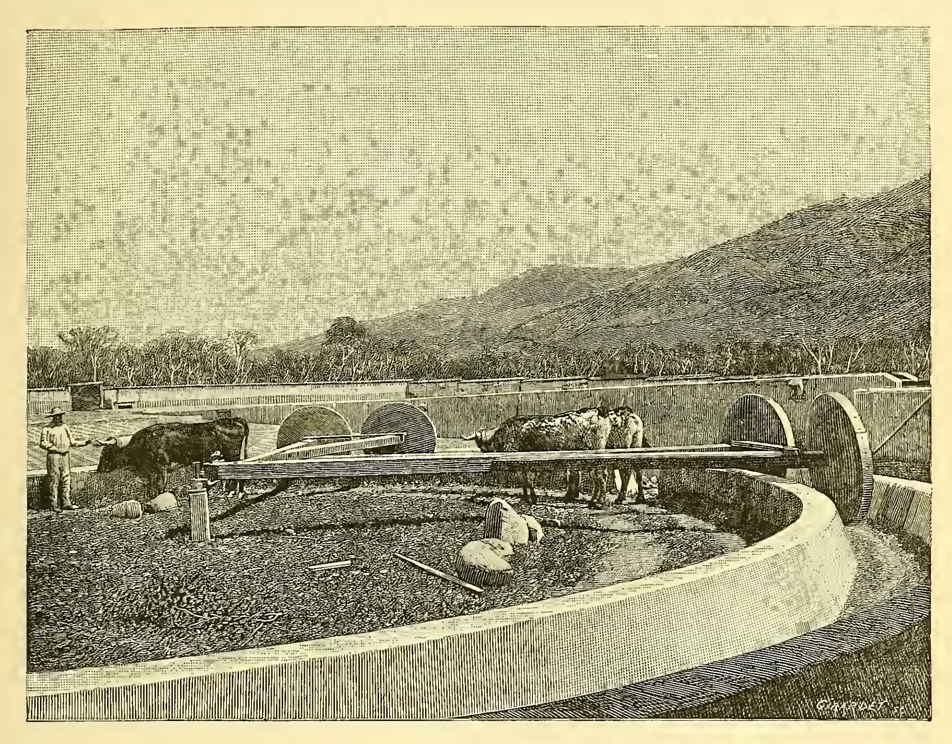
[3] Adolf Bastian, *Der Isthmus und Guatemala.*



PORT LIMON ET ILE D'UVAS.

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. Palacios.

de faible récolte, l'exportation est restée au-dessous de 10 000 tonnes, représentant une valeur d'environ 12 millions de francs[1]. Le Costa-Rica exporte aussi du sucre, du caoutchouc, du cacao, des cuirs, des bois, mais depuis quelques années tous ces articles de commerce sont dépassés en valeur par les régimes de bananes expédiés aux Etats-Unis[2]. On cultive également dans le Costa-Rica, même dans les milpas indiennes,



APPAREIL A DÉCORTIQUER LE CAFÉ.
Gravure de Girardet, d'après une photographie communiquée par la Société de Géographie neuchâteloise.

le quiquisque, qui est le *taro* de l'Océanie ou la colocasie comestible[3].

Les planteurs des hautes terres, concentrant tous leurs efforts sur la production du café, ne produisent pas assez de vivres pour les consommateurs et sont obligés d'importer des farines du Chili. Ils n'ont aussi qu'un cheptel insuffisant, malgré l'immense étendue de leurs pâturages[4]; les brebis et les chèvres sont des animaux presque rares dans le pays : on n'en comptait guère plus de deux mille en 1888. Le grand avantage du Costa-

[1] Récolte du café en 1890, dans le Costa-Rica : 15 564 192 kilogrammes.
[2] Exportation des bananes du Costa-Rica en 1889 : 40 000 tonnes, d'une valeur de 2 050 000 francs.
[3] Bernardo Thiel, cité par Polakowsky, *Petermann's Mitteilungen*, 1885, Heft VI.
[4] Bétail du Costa-Rica en 1890 : Bêtes à cornes, chevaux et brebis, 354 929 : 20 millions de francs.

Rica, comparé au Nicaragua, au Guatemala, au Mexique, est que la moitié de ses agriculteurs sont propriétaires, excepté dans le Guanacaste : le territoire, qui, même sous le régime espagnol, était presque entièrement cultivé par des mains libres, est presque partout divisé en petits domaines, donnant à chaque habitant un intérêt direct à la culture. En 1886 on comptait dans l'ensemble du pays 57 639 *fincas* ou parcelles distinctes[1], d'une valeur totale de 38 807 500 piastres, mais portant un fardeau hypothécaire de 7 905 000 piastres. C'est au vingtième seulement de la surface de la contrée que l'on évalue le territoire cultivé.

Depuis le milieu du siècle, le commerce a quadruplé : il était alors d'environ dix millions de francs : actuellement il oscille, suivant les années, de trente à quarante millions, ce qui représente une somme de 150 à 200 francs par Costa-Ricain ; on doit tenir compte aussi du trafic interlope qui se fait par la voie du San-Juan et du Sarapiqui, surtout pour l'introduction du tabac et de la poudre[2]. La Grande-Bretagne, les Etats-Unis, la France, l'Allemagne, tel est l'ordre des diverses nations avec lesquelles le Costa-Rica fait ses échanges. Le grand agent de ce commerce est la voie ferrée qui depuis l'année 1890 unit complètement la capitale à son versant atlantique, en franchissant le seuil d'Ochomogo. La compagnie du chemin de fer, en faveur de laquelle le gouvernement a conclu sa dette extérieure, a reçu en outre une étendue de centaines de mille hectares, à condition que les terrains soient vendus ou loués dans l'espace de vingt années : une partie de cet immense domaine a été déjà cédée à des colons pour la culture ou l'élève du bétail. On projette aussi la construction d'autres voies ferrées, pour rejoindre le Costa-Rica au Nicaragua et à son futur canal, et l'on a préparé les plans et devis pour la régularisation des rivières Frio, Sán-Carlos, Sarapiqui, Sucio en vue de la navigation par bateaux à vapeur. Une digue projetée par les constructeurs du canal de Nicaragua doit barrer la rivière San-Cárlos et en relever le niveau de 16 mètres, en sorte que les embarcations d'un fort tirant d'eau pourront s'avancer dans l'intérieur des terres jusqu'au pied des montagnes.

Quant à la route interocéanique, concédée dès l'année 1849, entre les deux ensembles de ports, le Golfe Dulce et le Chiriqui, elle n'a point même

[1] J. B. Calvo, ouvrage cité ; — Gabb, *Petermann's Mittheilungen*, 1877, Heft X ; — Biolley, *Costa-Rica et son avenir*.

[2] Commerce du Costa-Rica en 1889 :

Importations.	22 522 875 francs.
Exportations	24 876 250 »
Ensemble.	47 399 125 francs.

été commencée, bien que le cessionnaire eût reçu en gage un territoire de 244 lieues carrées « avec fleuves, rivières, lacs, montagnes et mines ».

Les institutions politiques costa-ricaines sont copiées, à part quelques détails, sur le modèle des autres constitutions d'Etats hispano-américains. Le pouvoir législatif est exercé par un Congrès dont les membres sont élus

N° 114 — VOIES DE COMMUNICATION DU COSTA-RICA.



1 : 4 500 000

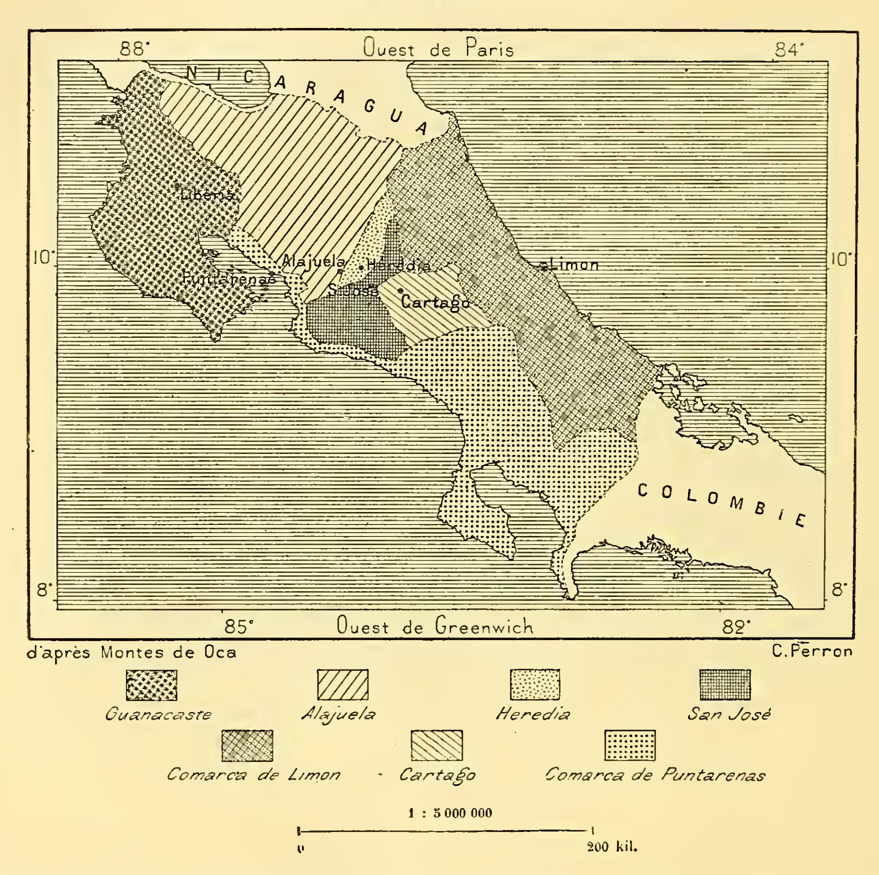
0 — 100 kil.

pour quatre ans par le suffrage au second degré, et le pouvoir exécutif appartient à un président également nommé pour quatre années, de la même manière que les membres du Congrès; il ne peut être réélu; trois « désignés » ou remplaçants éventuels sont nommés en même temps que lui. Il choisit ses secrétaires d'État et nomme les gouverneurs de province, les commandants d'armes et les chefs politiques de chaque canton; le suffrage populaire élit les municipalités. Les lois sont appliquées par des juges de paix, des alcaldes constitutionnels siégeant dans chaque canton, des tribunaux provinciaux et une cour de cassation. Le jury fonctionne

dans les causes criminelles. La peine de mort est abolie de même que toutes les peines infamantes. La femme jouit de ses droits civils et tous les citoyens ont pleine initiative testamentaire. La liberté des cultes, proclamée en 1870, existait en fait depuis plusieurs années, et la dîme avait été abolie dès les premiers temps de l'indépendance. Les couvents et les ordres religieux sont interdits dans toute l'étendue du territoire.

L'instruction publique était jadis fort négligée : encore en 1883, la pro-

N° 115. — DIVISIONS ADMINISTRATIVES DU COSTA-RICA.



portion de ceux qui savaient lire et écrire était seulement de 12 pour cent ; mais l'enseignement primaire des deux sexes, devenu obligatoire et gratuit, est facile à répandre dans cette contrée où villes et villages sont fort rapprochés les uns des autres. En 1886 déjà on comptait au Costa-Rica 260 écoles publiques, fréquentées par 20 000 élèves, et 96 écoles particulières avec 3000 élèves : la population scolaire était le huitième de la population totale. Sous le régime espagnol et jusqu'en 1830, le Costa-Rica n'eut pas une seule imprimerie; elle en avait dix en 1887. En 1811, le nombre

total des lettres confiées à la poste fut de 600; en 1888, il dépassa le chiffre de 2 912 000, auxquelles s'ajoutèrent 112 000 télégrammes terrestres et sous-marins[1]. Quoique le Costa-Rica proprement dit ne soit qu'une étroite bande de terrain sur le revers méridional de la chaîne des volcans, il fait pourtant très bonne figure dans l'ensemble des républiques centro-américaines, et pour divers éléments de puissance nationale il est loin d'être au dernier rang[2].

Il fut un temps où le Costa-Rica, seul avec la Serbie parmi les Etats, se vantait de ne pas avoir de dette nationale. Il n'en est plus ainsi : la petite république hispano-américaine a suivi ses grandes sœurs dans la voie des emprunts et avec la même imprudence : en 1871 et 1872 elle s'engagea pour une somme de 80 millions de francs, dont elle ne toucha pas même la troisième partie. Il a fallu convertir cette dette à grands frais, et les revenus de la République se trouvent grevés pour longtemps au profit d'une compagnie qui a main mise sur les douanes et possède pour une période de 99 années les deux tiers des actions de la voie ferrée de Limon à Alajuela ; elle dispose en outre d'une étendue considérable de terres[3]. Le budget annuel, qui représente seulement la troisième partie de la dette, s'équilibre à peu près chaque année en recettes et en dépenses pour une somme de 15 à 20 millions[4] : les douanes et les monopoles de l'eau-de-vie et du tabac fournissent la plus forte part des revenus ; quant aux dépenses, un sixième environ est employé au service de la dette et un huitième à l'entretien de l'armée, qui comprend une force permanente d'un millier d'hommes.

[1] Longueur des chemins de fer du Costa-Rica en 1890 : 253 kilomètres.

Télégraphes du Costa-Rica en 1890 : 806 kilomètres. Dépèches : 164 000.

[2] Républiques de l'Amérique Centrale par ordre de puissance comparée :

	1er rang.	2e rang.	3e rang.	4e rang.	5e rang.
Superficie	Nicaragua.	Guatemala.	Honduras.	Costa-Rica.	Salvador.
Population	Guatemala.	Salvador.	Honduras.	Nicaragua.	Costa-Rica.
Densité kilométrique	Salvador.	Guatemala.	Costa-Rica.	Honduras.	Nicaragua.
Proportion des ladinos	Costa-Rica.	Salvador.	Nicaragua.	Guatemala.	Honduras.
Commerce extérieur	Salvador.	Guatemala.	Costa-Rica.	Honduras.	Nicaragua.
Instruction publique	Costa-Rica.	Salvador.	Guatemala.	Honduras.	Nicaragua.
Richesse financière	Nicaragua.	Guatemala.	Salvador.	Costa-Rica.	Honduras.

[3] Dette du Costa-Rica en 1889 :

Dette extérieure	6 985 000 francs.
Dette intérieure	50 000 000 »
Ensemble	56 985 000 francs.

[4] Budget de l'année fiscale 1888-1889 :

Recettes	18 437 870 francs.
Dépenses	19 699 985 »

Le Costa-Rica est divisé en cinq provinces et deux circonscriptions ou *comarcas*, de grandeurs très inégales et subdivisées en cantons et en districts. Le tableau suivant donne la liste des provinces et comarcas avec leurs cantons et leur population recensée en 1888 :

PROVINCES ET COMARCAS.	CANTONS.	POPULATION.	CAPITALES.	POPULATION, SANS LA BANLIEUE.
San-José.	6	64 846	San-José.	14 448
Alajuela.	7	51 087	Alajuela	5 842
Cartago	3	33 887	Cartago	4 575
Heredia	5	29 409	Heredia	4 332
Guanacaste.	5	16 323	Liberia	1 782
(Comarca) Puntarenas .	3	8 409	Puntarenas.	2 116
» Limon. . . .	1	1 770	Limon.	637
Superf. 51 760 kil. carr.	30	205 731		

CHAPITRE V

PANAMÁ

Partie intégrante de la Colombie en vertu de sa délimitation politique, et sans nul doute conformément au vœu de ses habitants, la province de Panamá est en entier comprise, au point de vue géographique, dans l'Amérique Centrale, et même elle en est la fraction typique, par sa forme d'isthme serpentin, d'étroit ruban, flottant, pour ainsi dire, entre les deux masses continentales. L'histoire de sa découverte, l'origine de ses populations indigènes et immigrées, enfin les questions de travaux publics et de commerce auxquelles a donné lieu le problème du percement, ont aussi classé la province de Panamá dans le même ensemble que les Etats isthmiques de l'Amérique Centrale.

Les limites politiques ne sont pas encore définitivement tracées entre la république de Costa-Rica et la Colombie; mais en attendant que la question soit réglée officiellement par arbitrage, elle l'est en fait par le mouvement spontané des populations. Tandis que les Costa-Ricains, presque exclusivement cantonnés dans la partie septentrionale de leur domaine, ont laissé toute la région méridionale du territoire aux tribus indiennes, les espaces colonisés de la contrée en litige, sur les rivages des baies de David et de Chiriqui et dans les vallées de l'intérieur, sont occupés par des Colombiens ayant pour centres d'appel les villes de la province de Panamá : c'est à eux qu'appartient la force d'expansion, et nombre de leurs familles se sont établies dans le Costa-Rica, par delà la frontière que revendique le gouvernement de la Colombie. Aussi, en essayant de calculer la superficie de la province, doit-on accepter provisoirement la délimitation indiquée par les cartes colombiennes suivant une ligne presque droite, tracée de l'extrémité de la pointe de Burica au promontoire occidental de la Boca del Drago, à l'entrée de la Bahia del Almirante. La plus grande

partie de la Veragua « ducale » concédée à Luiz Colon appartient à la Colombie, tandis que la Veragua « royale », se prolongeant au nord, est devenue territoire costa-ricain[1].

Quant aux limites administratives de la province de Panamá du côté de l'Amérique du Sud, elles passent à travers des solitudes et, pas plus que la frontière politique du côté costa-ricain, ne coïncident avec une ligne naturelle de partage. Peu de coupures géographiques sont aussi nettes que celle du continent sud-américain à son angle nord-occidental : là où s'affaissent les dernières collines de la chaîne isthmique, entre la vallée de l'Atrato et celle du San-Juan, là cesse l'Amérique du Milieu et commence l'Amérique méridionale; mais la ligne de séparation officielle passe beaucoup plus au nord, à travers les petits massifs côtiers. Dans ses limites actuelles, la province de Panamá comprend une superficie évaluée à 81 000 kilomètres carrés. En l'absence de recensements détaillés, on croit pouvoir donner à la population le nombre de 300 000 individus comme se rapprochant de la vérité : ainsi la province colombienne aurait à peu près la même densité d'habitants — 4 par kilomètre carré — que le Costa-Rica, mais elle serait, en proportion de son étendue, beaucoup moins peuplée que le Guatemala et le Salvador.

La haute chaîne du Costa-Rica se continue dans le Panamá par des monts très élevés. Le Picacho, qui se dresse près de la frontière, atteint 2150 mètres, mais ce n'est qu'un piton secondaire en comparaison de son voisin de l'est, le volcan éteint de Chiriqui, cône parfait, aux zones étagées de végétation, qui se dresse dans toute sa majesté au-dessus des plaines du sud; les cartes marines lui donnent une hauteur de 3434 mètres. A sa base orientale une brèche s'ouvre à travers la chaîne à 1110 mètres seulement; plus à l'est, un autre seuil a 1206 mètres[2], et Moritz Wagner mentionne, d'après le voyageur Morel, un autre passage de 1104 mètres[3] : c'est probablement à ces ouvertures de l'un à l'autre versant que la cime intermédiaire, haute d'environ 2000 mètres, doit son nom de cerro Horqueta ou « mont du Col » ; des voyageurs, notamment Wheelwright, ont parlé de passages moins élevés, descendant même à 50 mètres, mais sans apporter de cartes démontrant leurs découvertes. Plus loin, la cordillère, beaucoup plus rapprochée de la côte du nord que de celle du Pacifique, se redresse au-dessus de 2500 mètres. Un socle de hautes terres, découpé par les érosions en de profondes vallées, et s'élevant en moyenne

[1] Manuel Peralta; — Polakowsky, *Petermann's Mittheilungen*, 1884.
[2] Alphonse Pinart, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1885.
[3] *Die Provinz Chiriqui.*

à un millier de mètres, porte ces montagnes; mais il ne présente guère, du nord au sud, qu'une faible largeur, d'une quarantaine de kilomètres environ; d'un côté, sur le versant du Pacifique, s'ouvre la vaste plaine de David, en forme d'amphithéâtre; de l'autre côté, la mer des Antilles projette dans l'intérieur de l'isthme la grande échancrure de la baie ou « lagune » de Chiriqui. Dans cette partie de son développement, la cordillère est désignée du même nom que la lagune.

Au delà, toute la partie de la cordillère qui se déploie en une courbe gracieuse et régulière, tournant sa convexité vers le sud, est connue d'ordinaire sous le nom de chaîne de Veragua : elle est un peu moins haute que celle de Chiriqui, bien qu'elle commence à l'ouest par la superbe montagne de Santiago (1900 mètres) et que plusieurs autres de ses pics dépassent 1200 mètres. Dans cette région de la province toute la largeur de l'isthme est occupée par des montagnes ou des collines : des contreforts s'avancent au nord jusqu'aux rivages de l'Atlantique, tandis qu'au sud un chaînon se prolonge au loin dans le Pacifique pour former la large et massive péninsule de las Palmas, à l'ouest du golfe de Montijo. Mais la presqu'île quadrangulaire d'Azuero, qui se détache de la côte du sud comme un énorme pendentif et limite au sud-ouest le golfe de Panamá, est bien distincte de la cordillère de Veragua par son relief de hauteurs : elle en reste séparée par des vallées et de hautes savanes de 150 mètres, où s'élèvent des monticules isolés, et possède son petit système orographique, dont la plus haute pointe, rapprochée du promontoire sud-occidental, dépasse 900 mètres. On sait que la péninsule d'Azuero fait partie d'une chaîne presque entièrement sous-marine qui se développe parallèlement à la cordillère sinueuse des isthmes et qui comprend la presqu'île de Nicoya, celles du Golfo Dulce et de Burica, l'île de Coiba et l'archipel des Perles.

Au nord-est de la chaîne de Veragua, là précisément où l'isthme de Panamá se ploie comme un arc, avec une étonnante régularité de forme, le relief montagneux devient très inégal en direction et en hauteur; il se découpe en plusieurs fragments dont l'ordre primitif est difficile à reconnaître. Le massif de Capira, le plus élevé de cette région (1500 mètres), se trouve tout à fait en dehors de la chaîne médiane, ses escarpements plongent au sud dans la baie de Panamá, et y projettent même la petite péninsule du cerro Chame. Le faîte qui peut être considéré comme le prolongement de l'axe principal, et qui est beaucoup plus rapproché du rivage méridional que du littoral atlantique, est la colline d'Ahoga-Yeguas ou de « Noie-Juments », dont la plus haute croupe est de 212 mètres seulement et dont une brèche est à 115 mètres d'altitude. Plus loin s'ouvre un

passage plus bas encore, celui de la Culebra ou de la « Couleuvre », à 87 mètres au-dessus du niveau des deux mers, dont l'écartement en cet endroit est de 56 kilomètres en droite ligne. Plusieurs de ces pointes et croupes basses sont recouvertes de gros blocs blanchâtres, qui contrastent avec la teinte rouge du sol et qu'on prendrait d'abord pour des moraines; mais ce ne sont en réalité que les durs noyaux des roches, non encore transformées en argile par l'action des intempéries.

La constitution géologique des terres de l'isthme prouve qu'il n'y a nullement eu simultanéité dans la formation des diverses parties du barrage : tandis que la cordillère de Veragua est composée surtout de roches primitives, granits et syénites, gneiss et schistes, les collines de Panamá consistent en dolérites et en trachytes décomposés à la surface[1] et que l'on « coupe à la pelle comme du fromage ». Les saillies sont revêtues d'une couche d'argile et de terre végétale offrant une épaisseur moyenne d'une dizaine de mètres[2]; mais ces hauteurs d'origine volcanique ne présentent nullement l'aspect de cônes d'éruption ayant rejeté leurs cendres et scories à l'air libre : les tufs et les conglomérats ressemblent aux dépôts du même genre qui recouvrent les pentes et les bases des volcans sous-marins[3]. Les éruptions ont donc eu lieu à une époque où les eaux des deux océans s'unissaient en détroit; la disposition plus ou moins annulaire des sommets rappelle aussi la forme des buttes d'éruption qui se dressent sur le pourtour des plateaux océaniques. Les bancs de calcaires que l'on a reconnus dans certaines parties de l'isthme sont remplis de fossiles qui vivaient probablement dans l'océan aux premiers âges de l'époque tertiaire et dont les représentants se retrouvent encore pour la plupart dans les mers voisines. C'est à peine si le détroit est fermé, et l'on sait que les ingénieurs ont, quoique sans succès jusqu'à maintenant, tenté de le rouvrir. Du moins une route et une voie ferrée utilisent-elles la brèche de l'un à l'autre océan.

Au delà du seuil de la Culebra, les chaînons montagneux recommencent, en s'élevant graduellement vers l'est. Les collines de Maria-Enriquez atteignent déjà 400 mètres, et celles de Pacora, qui en forment le prolongement oriental, dépassent 500 mètres ; puis, dans le voisinage du golfe de San-Blas, se dresse un nœud montagneux que vient rejoindre une chaîne côtière orientée de l'ouest à l'est, le long de l'Atlantique : une de ses pointes, immédiatement à l'est de Puerto-Belo, atteint 915 mètres. Les

[1] De Boucheporn, *Bulletin de la Société Géologique de France*, 1re série, vol. XV.
[2] J. Marcou, *Bibliothèque universelle* et *Revue suisse*, septembre 1879.
[3] L. B. Wyse, *Le Canal de Panama*.

deux chaînes unies se continuent par une cordillère aux pentes rapides et d'une hauteur de 150 à 800 mètres qui sépare de son mur inégal les deux versants océaniques. C'est là que l'isthme américain se trouve le plus rétréci entre les deux mers : en ce point on ne compte que 50 kilomètres en droite ligne de l'une à l'autre ; il n'y a même que 28 kilomètres de distance entre le golfe de San-Blas et la courbe du fleuve Bayano, où vient mourir le flot de la marée du Pacifique. Cet étranglement de l'isthme de San-Blas ne pouvait donc manquer d'être signalé comme offrant un lieu favorable pour le creusement d'une voie navigable ; mais la crête de la cordillère d'où s'épanchent les eaux du Bayano dépasse 300 mètres, et les ingénieurs auraient à la sous-franchir par un tunnel d'au moins 12 kilomètres en longueur, assez haut pour laisser passer les plus grands navires[1].

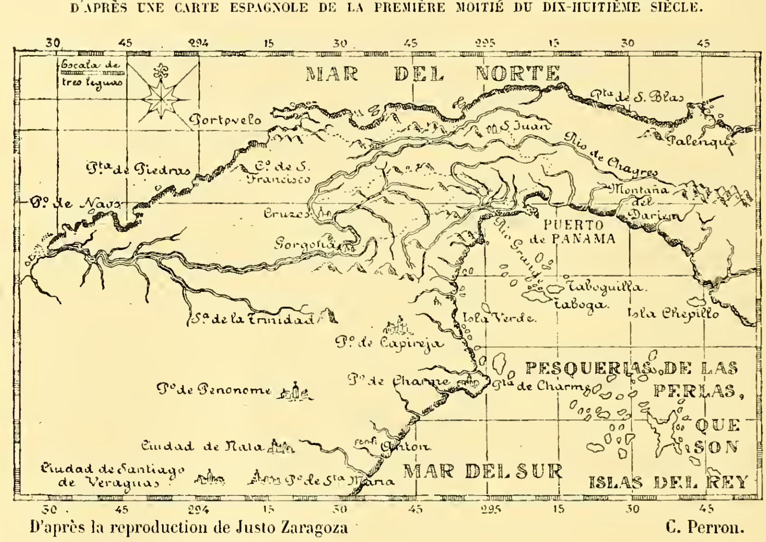
La cordillère de San-Blas ou de Chepó, composée de gneiss et de schistes métamorphiques, se continue sous divers noms comme chaîne côtière de l'Atlantique jusqu'à l'entrée du golfe d'Urabá, où la contrée a reçu l'appellation d'isthme de Darien. Le nœud montagneux du Gandi, haut de 900 mètres, et plus loin le massif du Turganti indiquent l'endroit où la chaîne s'infléchit pour se prolonger directement vers le sud à l'ouest du cours de l'Atrato. Elle s'abaisse au col de Tihule, où l'altitude est de 142 mètres seulement, et où l'on a également projeté le creusement d'un canal interocéanique remplaçant un ancien détroit, par les deux fleuves de l'Atrato à l'est et du Tuyra à l'ouest. Puis au delà, la chaîne reprend, mais sans offrir de saillies considérables, et va se rattacher par des ramifications latérales à une autre crête, celle des monts Baudó, qui longe de très près les eaux du Pacifique. En maints endroits les hauteurs se dressent en falaises immédiatement au-dessus de l'océan, et des promontoires entourés de récifs s'avancent dans les eaux. Dans son ensemble, la sierra de Baudó, qui se développe du nord au sud sur une longueur d'environ 200 kilomètres, est plutôt un renflement du sol qu'une chaîne de montagnes : c'est un rebord du littoral sur lequel s'élèvent de distance en distance des massifs d'une grande hauteur relative, tel celui de Baudó, dont le point culminant est à 1816 mètres[2]. Mais elle est aussi interrompue de larges brèches, que les ingénieurs ont explorées comme les isthmes proprement dits, Panamá, San-Blas, Darien, et qui pourraient également servir de lieux de passage entre le Pacifique et le fleuve Atrato : une de ces brèches, celle de Cupica,

[1] L. B. Wyse, ouvrage cité.
[2] J. F. Vergara, *Geografia de Colombia*

n'a que 500 mètres d'altitude. Les dernières ondulations du plateau viennent s'affaisser au nord de l'embouchure du San-Juan.

A l'exception de l'Atrato, qui n'appartient à la province de Panamá que par des affluents latéraux, et de quelques bayous du delta, l'isthme n'a point de fleuves puissants, si ce n'est après les pluies exceptionnelles; quoique plusieurs d'entre eux aient un cours assez considérable, grâce à la disposition de leurs vallées qui se développent parallèlement et non transversalement aux rivages, ils n'ont pas de bassins d'une ampleur suffisante pour déverser dans la mer un grand excédent d'eau fluviale. Ce qui a valu à ces cours d'eau le retentissement de leur nom est leur situation dans le

N° 116. — COURS DE LA RIVIÈRE CHAGRES
D'APRÈS UNE CARTE ESPAGNOLE DE LA PREMIÈRE MOITIÉ DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.



D'après la reproduction de Justo Zaragoza — C. Perron.

voisinage ou sur le parcours des voies de communication interocéaniques exploitées ou projetées. Ainsi le Chagres, dont le nom, d'après Pinart, signifierait « Grand Fleuve » en langue muoi, et qui pourtant n'est qu'un petit tributaire de la mer des Caraïbes, est bien autrement célèbre que le Wanks et les autres grandes rivières des régions presque inexplorées de la Mosquitie.

Le fleuve naît presque au centre de l'isthme de Panamá, et commence par couler dans la direction du sud-ouest, parallèlement aux rivages océaniques de l'isthme. A Cruces, où il a déjà reçu tous ses hauts affluents, il roule une masse liquide assez forte déjà pour porter bateau. A une petite distance en aval, à Matachin, où son niveau d'étiage est à 14 mètres seulement au-dessus du niveau de l'Atlantique, il reçoit l'Obispo, qui lui

PAYSAGE DE PANAMÁ — LE RIO CHAGRES A MATACHIN

Dessin d'A. Slom, d'après une photographie communiquée par la Compagnie du canal de Panamá.

vient du massif de la Culebra et qui, par la direction de sa vallée, est la branche maîtresse, car en aval du confluent les eaux unies coulent transversalement aux chaînes côtières pour aller se déverser dans la mer des Antilles, en franchissant une barre dont la profondeur moyenne est d'un peu plus de 5 mètres. Dans la rivière même, l'épaisseur d'eau varie de 4 à 12 mètres en saison des maigres, mais les crues soudaines que produisent les grandes pluies élèvent parfois de 12 mètres le niveau fluvial : les brusques montées de 6 mètres ne sont pas rares; les ponts construits pour le chemin de fer ont été dépassés de 4 et même de 6 mètres par le niveau des inondations. Le débit du rio Chagres varie de 10 à 1950 mètres par seconde[1]; mais l'écart ordinaire est seulement de 21 mètres, en eaux basses, à 75 mètres, en temps de crue : la portée moyenne est très considérable en proportion de celle des rivières européennes. La superficie du bassin fluvial est évaluée à 2650 kilomètres carrés[2] et la longueur du cours est d'environ 125 kilomètres.

Le fleuve Bayano, appelé aussi Chepó d'après une ville riveraine, est un peu plus long que le rio Chagres et son bassin est plus vaste, mais il roule moins d'eau, parce qu'il appartient au versant de l'Océan, que les vents dominants de l'est et du nord-est n'arrosent pas avec la même abondance. De même que le Chagres, il coule d'abord dans une vallée longitudinale, parallèle aux montagnes côtières; il ne se recourbe au sud, pour descendre directement à la mer, qu'à l'endroit de son cours, déjà calmé, où le flux de marée vient deux fois par jour soutenir le courant. Le fleuve se termine sur le Pacifique par un large estuaire, mais il est fermé par une barre où l'on ne trouve pas même un demi-mètre d'eau à marée basse; les profondeurs du golfe de Panamá suffisantes pour le mouillage des navires sont très éloignées de la côte. La ligne des fonds de 8 m. 50 ne se trouve qu'à 8 kilomètres et demi de l'embouchure : ce serait un des obstacles majeurs au creusement d'un canal de grande navigation à travers l'isthme de San-Blas.

Le fleuve de la province qui présente la plus ample ramure est le Tuyra, affluent du Pacifique comme le Bayano. C'est que la vallée longitudinale où s'amassent ses eaux est beaucoup plus longue que celle du Bayano et du Chagres : elle se développe sur un espace de plus de 150 kilomètres, parallèlement à la cordillère du Darien, et livre passage à deux rivières qui coulent au-devant l'une de l'autre : au nord-ouest le

[1] Garella; — Menocal; — Armand Reclus, *Notes manuscrites*
[2] Louis Verbrugghe, *A travers l'isthme de Panama.*

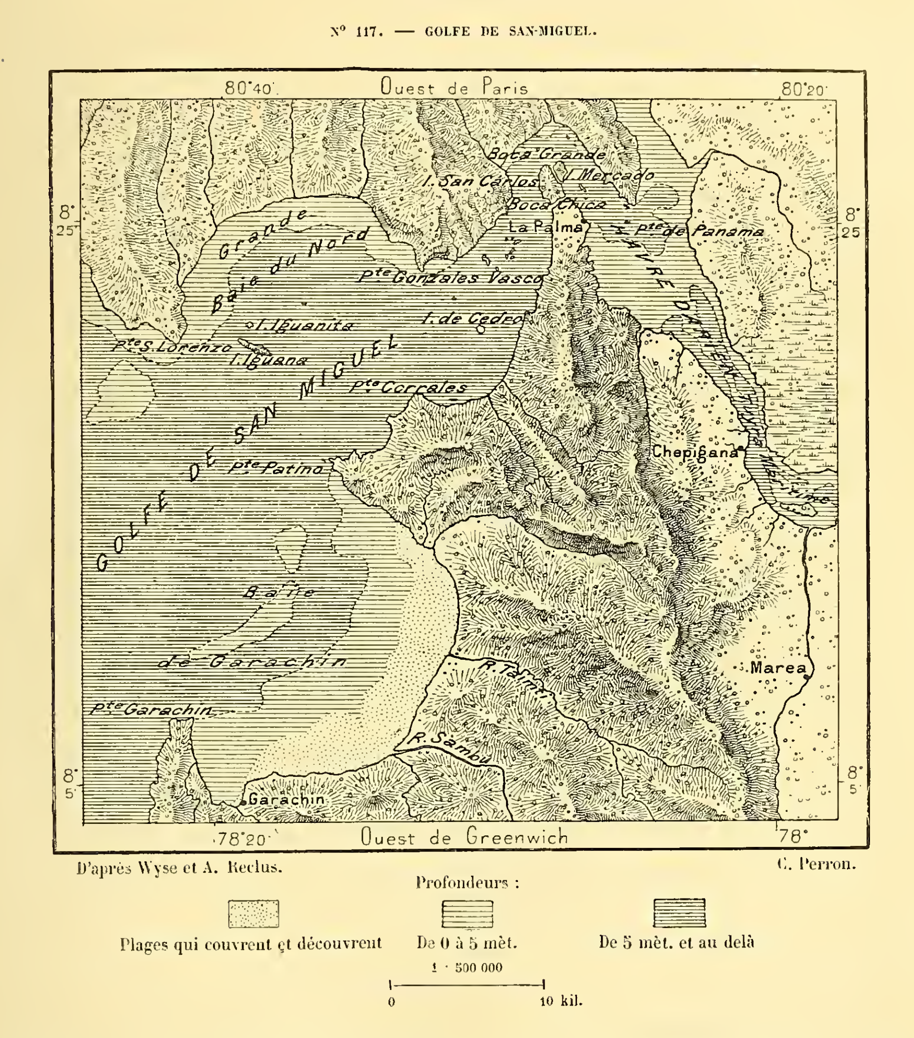
Chucunaque, au sud-est, le haut Tuyra, bordés de forêts épaisses; même en plusieurs endroits où le lit fluvial a plus de 40 mètres entre les deux rives, les arbres entremêlent leurs branches d'une berge à l'autre et forment ainsi des *pasos de monos* ou « passerelles de singes »[1]. En aval de chaque rapide les eaux tournoient en longs remous que dessinent les convois de troncs entraînés en rondes incessantes. Avant de sortir de la région des montagnes, chacune des deux rivières commence la partie maritime de son cours, indiquée par le va-et-vient de la marée : à la zone de rencontre du courant fluvial et du flux de la mer, les arbres apportés par le flot se pressent en radeaux naturels qui occupent toute la largeur du lit, et les pirogues peuvent à grand peine forcer le passage. Enfin, sortis des plaines supérieures, le Tuyra et le Chucunaque s'unissent en un beau canal de 500 mètres en largeur et de 10 mètres en profondeur, ayant un débit moyen de 32 mètres cubes par seconde[2]. Des marais, qui furent des lits fluviaux, bordent le courant et en rendent l'accès par terre très difficile. Plus loin, le fleuve se change graduellement en estuaire et l'estuaire en golfe. Le magnifique port dit havre Darien, incomparable porte d'entrée pour une future voie interocéanique, mêle ses eaux à celles du golfe de San-Miguel par les deux détroits de Boca Grande et de Boca Chica, « bouches » où les courants atteignent parfois une très grande vitesse à l'entrée et à la sortie[3]. Sur les promontoires la végétation est admirable. La rive du cap Garachin, assez élevée, disparaît complètement sous les arbres, hauts de trente mètres, dont le tronc, colonne blanche et droite, soutient un dôme de verdure sombre : « pas une liane, pas un épiphyte n'amoindrit ce triomphe de symétrie et de puissance[4] ».

Sur la côte atlantique de la province la découpure la plus profonde du littoral est celle que forment les deux baies ou « lagunes » de l'Almirante et de Chiriqui, dans lesquelles on pénètre de la haute mer par trois passages principaux, la Boca del Drago, la Boca del Toro et la Boca del Tigre, toutes assez creuses pour donner accès aux plus grands navires; c'est en l'honneur de Colomb, qui, en 1503, visita ces parages, que la baie de l'« Amiral » a reçu son nom : de même l'île, colline boisée, qui prolonge la côte ferme entre la « Bouche du Dragon » et la « Bouche du Taureau », s'appelle isla Colon, et une autre terre dans l'intérieur de la baie est dite isla Cristóbal. La baie de l'Amiral est un vaste ensemble de ports, comme

[1] Armand Reclus, *Société de Géographie commerciale de Paris*, 28 janvier 1879.
[2] V. Celler; Lucien Wyse, *Le canal de Panama*.
[3] J. Flachat, *Étude du bassin du Darien, au point de vue de la communication interocéanique*.
[4] Armand Reclus, *Panama et Darien*.

la lagune de Chiriqui, mer intérieure d'une surface d'environ 800 kilomètres carrés. Les îles et îlots de l'entrée sont disposés de manière à continuer l'alignement des côtes continentales, comme si elles avaient formé un ancien rivage rompu par les flots de la mer. La péninsule de

N° 117. — GOLFE DE SAN-MIGUEL.



D'après Wyse et A. Reclus. C. Perron.

Valiente, — ou mieux des Valientes, — qui, du côté de l'est, ferme à demi la lagune de Chiriqui, est l'une des rares plages de sable blanc pur que l'on remarque entre la bouche du rio Chagres et celle du San-Juan de Nicaragua[1] : ailleurs l'estran se compose d'un sable foncé, presque noir et tellement rempli de parcelles de fer qu'en maints endroits un aimant s'en recouvre aussitôt.

[1] Sallot des Noyers, *Mer des Antilles et Golfe du Mexique*.

A l'est de Chiriqui, la côte se prolonge à plusieurs kilomètres en mer par un plateau des sondes n'ayant pas même 50 mètres d'eau et parsemé de bancs et d'îlots : l'un d'eux est le fameux Escudo de Veragua, souvent cité dans les documents diplomatiques comme terre débattue entre le Costa-Rica et la république de Colombie. La table supérieure en est couverte d'arbres, tous rasés à égale hauteur par le vent de mer. Sur sa face orientale, l'île se termine en falaises verticales de 12 à 15 mètres, formées d'une pierre rougeâtre enfermant des coquilles de mer; les vagues ont découpé ces falaises en colonnes et en arcades, auxquelles les bouquets et les draperies de verdure donnent une grâce qui manque d'ordinaire aux escarpements rocheux des côtes. Il pleut tellement dans ces parages que des sources jaillissent dans les sables, sur la face méridionale de l'île; cependant les pêcheurs de tortues qui fréquentent l'Escudo de Veragua sont obligés souvent de creuser dans la plage des puits où s'amasse l'eau douce.

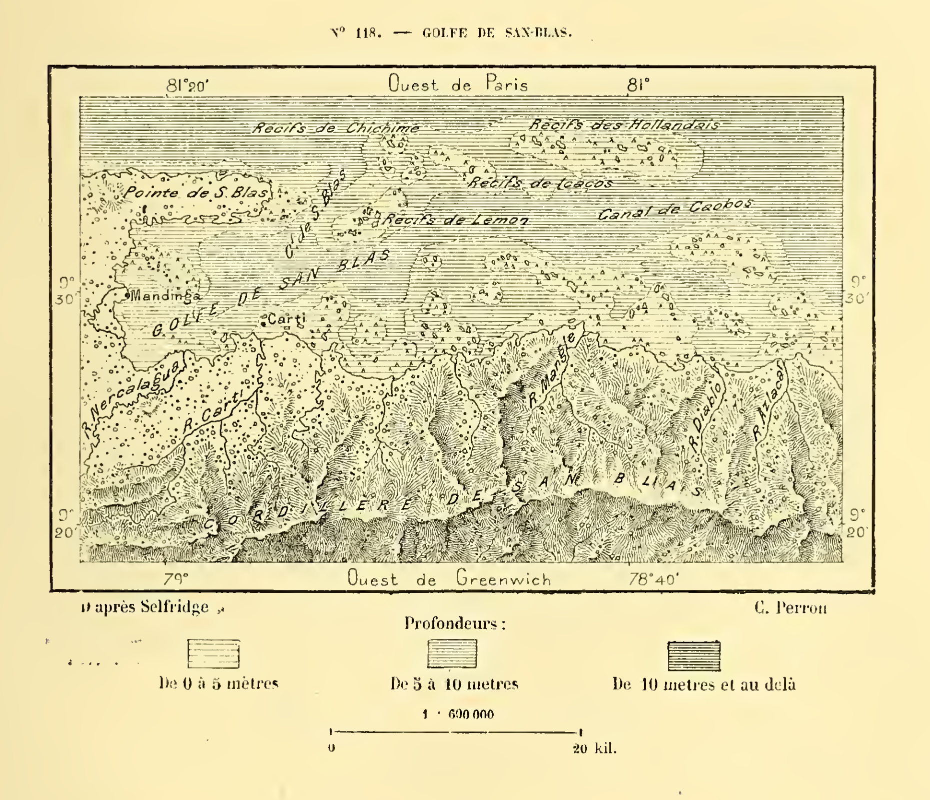
Le golfe de San-Blas, qui s'ouvre dans le littoral atlantique à l'endroit où l'isthme américain a sa moindre largeur, ressemble, comme la lagune de Chiriqui, à une brèche ouverte par les érosions de la mer dans une ancienne côte rectiligne. La péninsule de San-Blas, qui limite le golfe du côté du nord, est un fragment de cette côte primitive, et se continue à l'est par les centaines de récifs et d'îlots qui forment l'archipel des Muletas ou Mulatas. Aucune de ces cayes n'a de collines ou de rochers : ce sont des plages sablonneuses émergées de quelques pieds ou de quelques mètres, reposant sur des fonds de corail. Elles se groupent pour la plupart en cercles ou en ovales, atolls irréguliers entre lesquels passent des chenaux assez profonds pour les navires et qui fournissent des mouillages sûrs dans les fonds abrités du vent. Malgré leurs faibles dimensions, plusieurs de ces îlettes ont des sources de bonne eau, et des Indiens ont pu y établir leurs villages. Il n'est pas une des Muletas qui ne soit une forêt, un bois ou un bosquet de cocotiers : de loin on ne voit pas la terre, mais seulement les éventails des palmes, pareils à des volées d'oiseaux gigantesques.

Au delà des Muletas, les cayes sont éparses sans régularité le long de la côte, mais jusqu'au Puerto-Escocès cette armature de récifs défend le littoral proprement dit. La mer ne devient libre qu'à l'approche du golfe d'Urabá, où commence une formation nouvelle, celle des terres alluviales déposées sur le fond marin par les bouches de l'Atrato. Il n'est guère de parages où les courbes d'affleurement entre terre et mer se modifient plus vite; les contours de la plage y changent comme à vue d'œil, et les cartes marines devraient être refaites chaque année. On retrouve dans le golfe d'Urabá, mais en proportions bien plus grandes, le même phénomène graduel de

fermeture que dans le golfe de Smyrne. En cette baie de l'Asie Mineure le Ghediz ou Hermos, projetant ses alluvions vers la rive opposée, menace de fermer le chenal qui mène au port et au fond oriental de la nappe maritime, devenue lacustre; de même dans le golfe d'Urabá, le fleuve puissant, dont le delta frange la rive isthmique, pousse ses plages d'alluvions de plus en plus avant vers la rive sud-américaine, et bientôt il aura séparé de la haute mer la partie méridionale du golfe ou *culata*.

Des rives de l'Atlantique à celles du Pacifique le contraste provient sur-

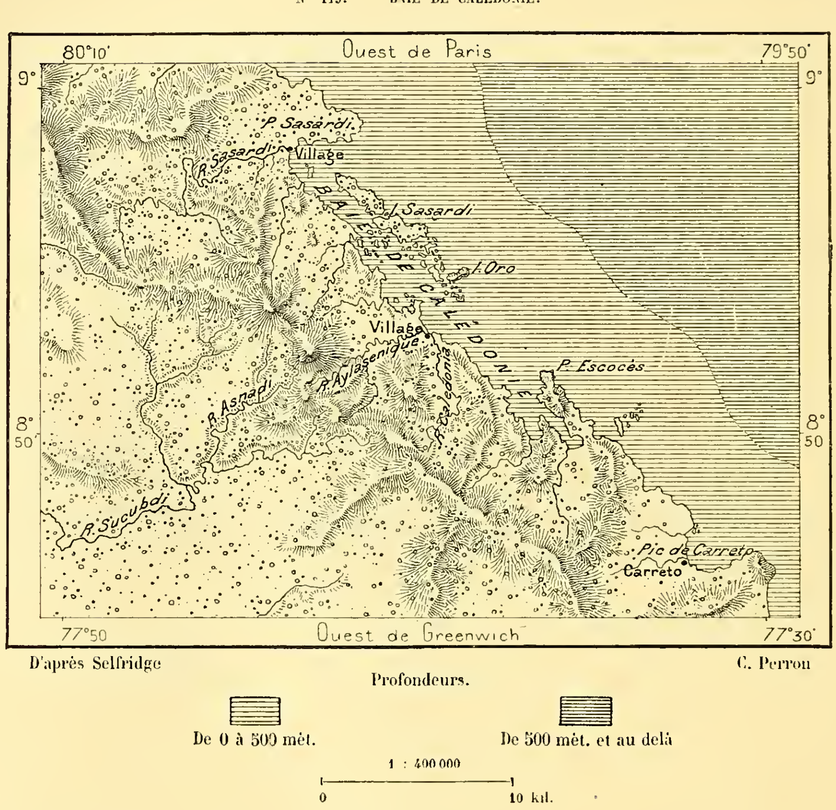
N° 118. — GOLFE DE SAN-BLAS.



tout des marées, qui d'un côté n'ont qu'un faible écart tandis que de l'autre côté leur amplitude est considérable. A la bouche du rio Chagres et dans la baie de Colon la mer monte en moyenne de 38 centimètres et de 30 centimètres dans la baie de Chiriqui, mais cette différence de hauteur entre le flux et le reflux n'est point constante; l'écart varie singulièrement suivant la direction et la force des courants atmosphériques : parfois la surface de la mer se maintient au même niveau pendant des journées entières; d'ordinaire, les deux marées diurnes se contrarient de manière à ne révéler qu'une seule montée et une seule descente pendant les vingt-quatre heures. Sur la côte du Pacifique, au contraire, le va-et-vient

des marées se fait avec régularité. Dans la baie de Panamá, la moindre amplitude du flot, en mai et en juin, est de 2 m. 42, tandis que le plus grand écart, en novembre et en décembre, atteint 6 m. 88 : la moyenne annuelle est d'environ 4 mètres. Par suite de cette alternance du flot, la nappe littorale du Pacifique se trouve tantôt plus haute, tantôt plus basse que celle de l'Atlantique : la plus forte différence qui puisse s'établir entre l'une et l'autre mer est de 3 m. 24. Si un canal de communi-

N° 119. — BAIE DE CALÉDONIE.



D'après Selfridge — C. Perron

Profondeurs.

De 0 à 500 mèt. — De 500 mèt. et au delà

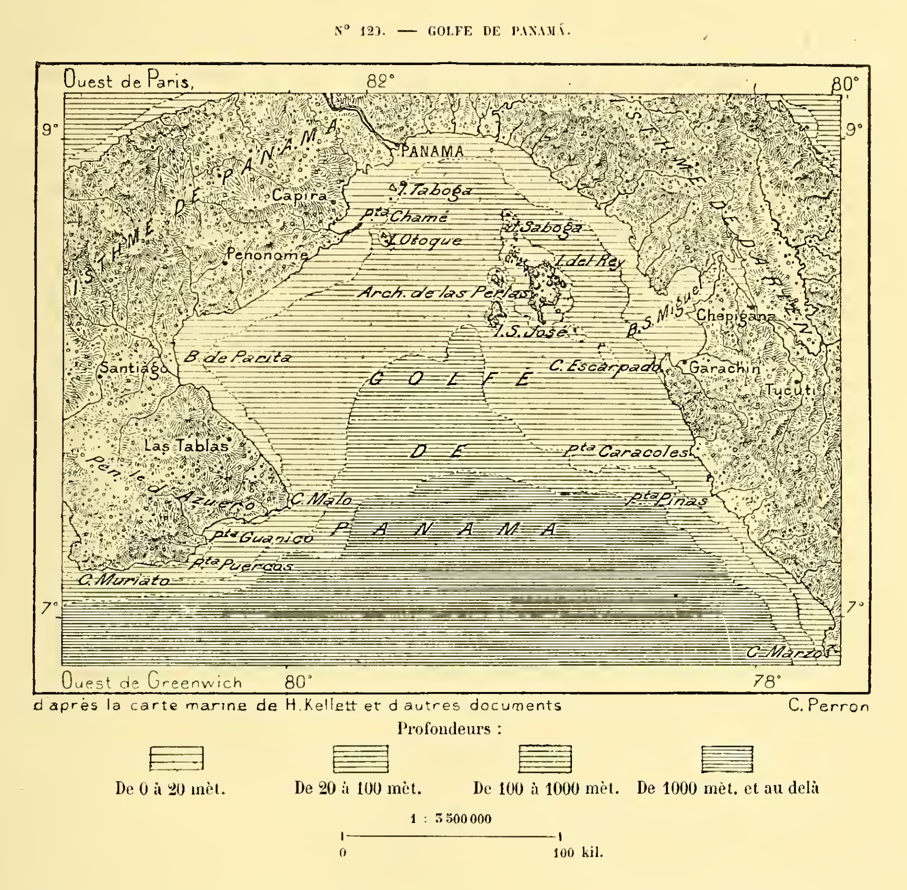
1 : 400 000

0 — 10 kil.

cation libre existait à travers l'isthme de Panamá, un courant se porterait donc successivement dans un sens et dans un autre, suivant la hauteur des bassins maritimes, et donnerait au canal un débit et une recette incessamment variables. Dans ce mouvement continu la compensation ne serait pas égale, car la moyenne des oscillations donne au Pacifique un niveau plus élevé de quelques centimètres que celui de l'Atlantique, dans les baies de Colon et de Calédonie. En outre, les intumescences et les dépressions se font dans les deux mers à des heures différentes : l'établissement du port de Colon est en retard de neuf heures sur celui de Panamá.

Un autre effet du contraste des marées entre les deux mers voisines est la différence d'aspect que présentent les plages. Celles de l'Atlantique sont étroites, tandis qu'au bord du Pacifique elles ont en moyenne plus de largeur, et même en certains endroits forment au littoral une lisière de plages blanches s'étendant à perte de vue. Les parages côtiers de la mer du Sud sont aussi moins riches en coraux que la mer des Antilles. En effet les grandes inégalités journalières du niveau marin sont funestes à l'existence

N° 123. — GOLFE DE PANAMÁ.



de la plupart des polypiers : ils ne peuvent prospérer sur des récifs qui se trouvent alternativement à sec, sous l'ardeur du soleil, et recouverts par une grande épaisseur d'eau. Ils sont au contraire dans leur véritable élément sous le flot peu changeant de la mer de Colomb, sur les accores d'îlots que bat toujours le vent alizé.

Le plateau des sondes, c'est-à-dire le socle des berges sous-marines qui porte les terres émergées de l'isthme, sert également de base aux îles parsemées dans les eaux du Pacifique à quelque distance du littoral. Coiba, Cebaco et les moindres terres comprises dans les parages que limitent à

l'ouest la pointe de Burica, à l'est la presqu'île d'Azuero, appartiennent à l'ensemble géographique dont la terre ferme fait partie. De même toutes les îles du vaste amphithéâtre semi-circulaire du golfe de Panamá reposent, comme l'isthme lui-même, sur un lit de moins de 50 mètres en profondeur : l'accore du plateau se développe de pointe à pointe à l'entrée même du golfe. Les plus grandes îles de cette baie constituent avec plus d'une centaine d'îlots tout un archipel, nommé de las « Perlas », bien que ses pêcheries de perles soient presque complètement épuisées. C'est à l'est de ce groupe d'îles accidentées, mais d'une faible hauteur, que s'ouvre la profonde indenture du golfe de San-Miguel, où les navires trouvent partout au moins plus de 10 mètres d'eau.

Le climat de l'isthme de Panamá ne diffère de celui des isthmes occidentaux que par de légères transitions, provenant de la moins grande largeur du ruban continental et de la proximité de l'énorme masse sud-américaine avec ses hauts plateaux et ses multiples rangées de montagnes. La température moyenne de l'année est de 26 à 27 degrés centigrades, un peu plus forte sur le littoral atlantique, par suite de l'influence des courants maritimes, plus chauds dans la mer des Antilles que dans les parages de l'Océan voisin. Les écarts annuels de température, d'un extrême à l'autre de l'année, ne comportent jamais plus de 17 degrés, entre 18° et 35°, et lorsque dans une même journée les variations ont dépassé 6 degrés et se sont élevées à 8°, — soit de 30° pour la chaleur du jour à 22° pour la fraîcheur de la nuit, — on se plaint des changements « brusques » du temps. Le climat est donc l'un de ceux qui offrent la température la plus constante[1].

D'ordinaire, les vents soufflent aussi avec une grande régularité : le domaine de l'air appartient aux vents alizés qui, dans ces parages, où la masse énorme de l'Amérique méridionale les détourne quelque peu de leur voie normale, halent plutôt du nord que du nord-est. Chaque jour, ils augmentent graduellement en force avec la chaleur du soleil, puis diminuent peu à peu, et souvent les nuits sont parfaitement calmes. Pendant l'hivernage, c'est-à-dire de mai en novembre, ce sont les *vendavales* ou « vents d'aval », c'est-à-dire les alizés du sud-est, transformés en moussons, qui dominent sur les côtes. Les brusques coups de vent que redoutent les navigateurs du golfe Mexicain sont moins dangereux sur le littoral des isthmes, cependant il ne se passe guère d'année sans qu'une de ces tempêtes bouleverse les eaux dans la baie de Colon, et presque toujours d'une

[1] Verniol, *Acclimatement dans l'isthme de Panama*, Société d'Anthropologie, séance du 7 février 1889.

manière imprévue[1]. Quant aux ouragans proprement dits, on répète volontiers que ces formidables météores sont inconnus dans les régions de l'isthme; pourtant le coup de vent d'octobre 1865 qui, venant du sud-ouest, traversa l'isthme de Panamá, passa sur Colon et toute la côte de Mosquitie, pour contourner le golfe du Mexique et se perdre dans l'Océan au cap Hatteras, offrait bien tous les phénomènes d'un cyclone. Cet ouragan se mouvait avec une grande lenteur : de Colon à la péninsule de Floride, le déplacement de son foyer dura quatre jours. En 1885, un autre coup de *norte* coula dix-huit bateaux à voiles dans le port de Colon.

Les pluies annuelles sont réglées comme les vents. En retard d'un mois ou de six semaines sur le mouvement du soleil, elles tombent quand l'anneau de nuages s'est transporté dans l'hémisphère septentrional, et le temps clair recommence quand ce même anneau franchit l'équateur dans la direction du sud; en outre un *veranito* ou « petit été » de sécheresses se produit à la « Saint-Jean » et pendant le mois de juillet, quand la zone nuageuse s'étend au-dessus du Mexique et de Cuba. Pour l'abondance des pluies il y a contraste entre les deux côtes de l'Atlantique et du Pacifique, comme pour tant d'autres phénomènes : les rivages du nord, exposés à la force des alizés pluvieux, reçoivent au moins deux fois plus d'eau que ceux du sud, tournés vers la mousson. On évalue à plus de 5 mètres la quantité d'eau pluviale que reçoivent les pentes septentrionales des hauteurs[2]. A l'observatoire de Gamboa, situé à 50 mètres d'altitude, la moyenne hygrométrique est de 0,96 dans la saison des pluies et de 0,88 dans la saison dite « sèche ».

Chaude, presque constamment saturée de vapeur, empestée par l'exhalaison des marécages, l'atmosphère de l'isthme n'est pas de celles que le travailleur blanc puisse respirer longtemps sans danger. Les premiers blancs espagnols qui habitèrent Panamá lui donnèrent le nom de *Sepultura de Vivos*[3]. Aussi les immigrants d'Europe et des Etats-Unis attirés par les entreprises du chemin de fer et du canal se sont-ils réservé la direction, la surveillance, les industries fructueuses, ne demandant aucun effort physique : ils ont à craindre surtout les maladies de la peau, du foie, des reins, et la fièvre jaune pendant les premiers huit mois de leur séjour; après cette période ils sont pour cette maladie aussi acclimatés que les indigènes[4]. Chez les natifs la plus forte mortalité est causée par la phtisie.

[1] Lucien B. Wyse, *Le Canal de Panama*.
[2] Pluies de Colon en 1887 : 2m,887 en 228 jours (de mai en décembre).
[3] Manuel de Peralta, *Costa-Rica, Nicaragua y Panamá en el siglo XVI*.
[4] Verniol, mémoire cité.

Ce sont des indigènes de race mélangée, des Néo-Grenadins, des nègres de la Jamaïque — ceux-ci au nombre des quatre cinquièmes, — qui ont fourni le labeur matériel, et ce labeur a coûté beaucoup plus de vies humaines, toutes conditions égales d'ailleurs, qu'il n'en coûte dans les chantiers et les terrains de défrichement de la zone tempérée. Du reste, il est impossible actuellement de donner des documents définitifs sur l'influence du climat, puisque les statistiques publiées ont été recueillies par des compagnies financières intéressées à présenter la situation de leurs chantiers sous un jour favorable. Il est certain qu'avant la tentative de percement du canal interocéanique on s'était laissé entraîner à de grandes exagérations sur la mortalité des travailleurs, irlandais, nègres, chinois, qui avaient été employés à la construction de la voie ferrée. Le dicton souvent répété d'après lequel « chaque traverse du chemin de fer aurait coûté la vie d'un homme » n'est qu'une forme imagée de langage pour dire que la mortalité fut effrayante. Le suicide, provoqué chez les ouvriers chinois par l'appréhension des maladies ou d'un travail excessif, et surtout par la nostalgie, accrut de plusieurs centaines le nombre des morts : les malheureux se pendaient ou se couchaient sur la grève, attendant le retour de la marée. Il ne semble pas que les travaux du canal aient demandé en proportion d'aussi nombreux sacrifices de vies humaines, et, d'après les rapports officiels, la mortalité n'aurait pas dépassé chaque année le vingtième des travailleurs. On peut se demander toutefois si l'on a tenu le compte des hommes mieux que celui des écus. Des chiffres venus d'autres sources indiqueraient une mortalité plus forte[1].

C'est dans la province de Panamá, et notamment dans l'isthme de Darien, que la végétation de l'aire centre-américaine se développe avec le plus de puissance : la flore du Mexique méridional et celle de la Colombie s'y rencontrent; en outre, des espèces locales, constituant une flore spécialement panamienne, représentent environ, d'après Scherzer, la vingt-deuxième partie de tous les végétaux du pays. Ces plantes entremêlées recouvrent la terre d'un tel fouillis de troncs, de branches, de feuilles, de lianes, de parasites que le voyageur ne trouve nulle part un passage libre et que le sol ou le roc sous-jacent n'apparaissent en aucun endroit. Les promontoires du littoral n'ont point l'aspect de falaises ou de coteaux : la masse solide est complètement cachée par les feuillages; on pourrait croire que la colline n'est qu'une plante gigantesque ayant sa racine dans la

[1] Mortalité sur les chantiers de Panamá en deux ans trois mois : 5200, soit 7 par jour, ou 98 pour 1000. (Nicolas, *Chantiers et terrassements en pays paludéens.*)

mer et se dressant en pyramide superbe, haute de deux cents mètres. Dans l'intérieur des terres, les ruisseaux, les rivières coulent au fond de galeries ténébreuses sous les branches entrelacées, et le courant disparaît ici sous les radeaux de troncs pressés, plus loin sous une couche de conferves et d'autres plantes qui ploient sous les barques comme un tapis et sur lesquelles flottent les rames sans toucher l'eau. Une espèce de palmier, *chamædorea pacaya*, se montre jusqu'à 2100 mètres au-dessus de la mer, à côté des chênes et des aunes. Dans la zone littorale du Pacifique, la végétation est moins fougueuse, et même des savanes ou *catingas*, n'ayant des bouquets d'arbres que çà et là, alternent avec l'immensité des forêts. La cause de cette opposition est la moindre abondance des pluies.

Une autre différence remarquable entre les deux côtes de l'isthme est celle que présente la faune océanique. D'une mer à l'autre contrastent les poissons et les autres formes animales, bien que, aux origines de l'époque tertiaire, de larges voies aient uni l'un et l'autre bassin, livrant passage à tous les êtres vivant dans les eaux ; la faune était alors identique à l'est et à l'ouest des îles de l'Amérique médiane. On remarque dans les nombreux échinidés des mers opposées que, si les espèces diffèrent, elles appartiennent presque toutes aux mêmes genres et l'on serait tenté de les confondre au premier abord. Il paraît évident que la divergence s'est faite depuis l'époque tertiaire, c'est-à-dire après la formation du ruban continental. L'apparition de l'isthme leur a donné des conditions autres d'existence, et par suite les faunes sont devenues graduellement distinctes[1] : des 1500 espèces de mollusques appartenant à la faune marine des Antilles et des 1540 espèces de l'aire panamienne, moins de 50 sont communes aux deux rivages[2]. Sur les deux versants de l'isthme la faune terrestre diffère également. Elle comprend quelques animaux qui ne se trouvent point ailleurs : tels un singe, *chrysothrix*, que l'on n'a point découvert en dehors du Chiriqui et que l'on ne peut même conserver en vie sur les côtes voisines, à Cartajena par exemple[3]. Un des poissons curieux de la rivière Tuyra est déjà signalé par Herrera sous le nom de *roncador*, le « mugissant » : sa voix ressemble à celle d'un jeune taureau[4]. Les pêcheurs de perles redoutent beaucoup l'espèce de requin dite *tintorera*, assez commune dans le golfe de Panamá : ce squale a jusqu'à 15 mètres de longueur

[1] Alex. Agassiz, *Bulletin of the Museum of Comparative Zoology*, Cambridge, March 1869.
[2] C. B. Adams; — Thomas Belt, *The Naturalist in Nicaragua*.
[3] Moritz Wagner, *Petermann's Mittheilungen*, 1863.
[4] *Historia de las Indias Occidentales;* — De Puydt, *Isthmus of Darien*.

et sa gueule s'ouvre à l'extrémité de la tête, non au-dessous du museau, comme chez les autres requins[1].

Les habitants de la province de Panamá sont en grande majorité, comme leurs voisins de l'Amérique Centrale, les représentants d'une race mêlée, à la fois Espagnols, Indiens et nègres, mais la part de l'élément africain y est beaucoup plus forte que dans la population des cinq républiques. Depuis l'abolition de l'esclavage, la Jamaïque n'a cessé d'envoyer des immigrants, noirs et de couleur, sur les rivages de l'isthme; puis les travaux du chemin de fer, ceux du canal ont attiré d'autres Jamaïcains par milliers, et nombre de ces terrassiers sont restés comme petits marchands ou cultivateurs dans ce pays, dont le climat leur convient parfaitement et où le fait seul de défricher un terrain inculte donne un droit de propriété définitif sur le sol occupé. En plusieurs villages de la côte atlantique ils constituent la population dominante, et même dans l'ensemble de la contrée ils peuvent être considérés à maints égards comme l'élément civilisateur, car ce sont eux qui entretiennent le mouvement des échanges, qui sont les porteurs des marchandises, des nouvelles et des idées, qui contribuent le plus activement à modifier les coutumes des aborigènes. Ils sont aussi les initiateurs des riverains à la connaissance du jargon, à la fois espagnol et anglais, nécessaire dans les transactions usuelles avec les marins caboteurs.

Quelques peuplades indigènes ont gardé, sinon la pureté complète de la race, du moins l'aspect physique, les mœurs, le langage primitifs. Ainsi les Guaymi, ou les « Hommes », qui vivent dans la partie occidentale de la province, se sont groupés pour la plupart dans la haute vallée Miranda, cirque de montagnes ne communiquant avec les plaines littorales de la lagune Chiriqui que par un défilé de passage difficile : c'est dans ce bassin, d'environ 400 mètres d'altitude, qu'ils se sont retirés pour éviter tout contact avec les Espagnols et maintenir leur indépendance; nègres ni blancs ne peuvent entrer que par la faveur de quelque chef puissant. La principale tribu est désignée sous le nom de Valientes ou « Vaillants », surtout à cause des duels acharnés auxquels ils se livraient après la moindre offense ou parole malsonnante : il était rare autrefois de voir un Valiente dont le corps ne fût pas couvert de cicatrices[2]. Ces Indiens appartiennent à

[1] G. Chierchia, *The Voyage of the* Vettor Pisani, *Nature*, Aug. 14, 1884.
[2] Roberts, *Voyages and Excursions on the East Coast and the interior of Central America*, 1827.

la même famille que les Talamancas du Costa-Rica et descendent très probablement de ceux qui, avant l'arrivée des Espagnols, gravaient des figures symboliques sur les rochers des montagnes et déposaient des ornements en or dans les tombeaux ou *guacas*. Jadis ils étaient certainement plus civilisés, mais le commerce avec les blancs a eu pour résultat de supprimer leurs industries : s'habillant à l'européenne, ils achètent des vêtements tout faits, ne savent plus tisser ni teindre des étoffes, et le cotonnier, qu'ils plantent encore à côté de leurs cabanes, disperse au vent les fibres de sa gousse; possédant des marmites en fer, ils ignorent maintenant l'art du potier, ils se procurent des armes et des instruments et seraient incapables de s'en fabriquer eux-mêmes ; quant au métier d'orfèvre, il a dû se perdre probablement dès les premiers temps de la conquête espagnole. Le régime politique des Guaymi a changé également : ils obéissent à de grands chefs ayant centralisé le pouvoir ; l'un d'eux prétend même descendre de Montezuma, nom que les Indiens ont évidemment appris des blancs et dont ils se servent pour exprimer leur droit de premiers occupants à la possession du sol.

Le Guaymi, petit, trapu, robuste, à tête grosse et à figure plate, marcheur et porteur infatigable, ressemble à l'Otomi du Mexique. Comme le Quiché et le Cakchiquel du Guatemala, il a son totem, son animal tutélaire, surtout, d'après Pinart, une espèce de petit perroquet. Quand arrive l'adolescence, il est soumis à de rudes épreuves avec ses camarades et subit dans les forêts, loin de ses parents, une période de noviciat : des anciens au corps bariolé, à la figure masquée, à la tête couronnée de feuillage, lui enseignent les traditions, les chants composés dans un dialecte mystérieux et sacré, puis l'admettent au rang des hommes et lui donnent un nom définitif dès qu'il est assez endurant pour souffrir sans se plaindre. Quant aux filles, on se borne à célébrer leur puberté, puis, aussitôt après, elles sont mariées ou plutôt vendues. La fête principale, dite *balzeria* par les Espagnols, a lieu d'ordinaire au commencement de la saison sèche, au jour indiqué par le nombre de nœuds qu'on a faits à une liane envoyée dans chaque famille. Après un bain général, les femmes emploient quelques heures à peindre le corps des hommes en bleu ou en rouge et à décorer leurs figures d'arabesques et d'ornements bizarres, analogues à ceux des anciennes poteries, puis on se recouvre du costume antique, le pagne d'écorce et la peau d'animal. Alors commence l'orgie, suivie de la danse des hommes et du jet de la *balza*, bâton de bois léger que les danseurs se lancent tour à tour, essayant de se faire tomber : il faut souvent emporter des blessés. La religion du Guaymi n'est autre que celle de la peur : chaque bruit l'effraie et

doit être causé par un esprit méchant que l'on fait conjurer par le sorcier ou que l'on se concilie par un présent. Quand un malade paraît devoir mourir, ses parents le portent dans la forêt et l'abandonnent en ne lui laissant qu'une calebasse d'eau et quelques bananes. Après la mort on expose le corps sur un échafaudage, pour en reprendre les restes une année après, nettoyer les ossements et en faire un paquet que l'on enterre dans le cimetière de famille[1].

D'après Pinart, l'historien des Guaymi, il y en aurait encore quatre mille environ; mais en 1883 une tribu, celle des Muoi, se composait de trois individus seulement. Sur le versant méridional de la chaîne, le nombre des Dorasques, tribu distincte ayant sa langue spéciale, était réduit à treize ou quatorze personnes de sang pur parlant encore l'ancien dialecte. Quant aux Indiens Seguas — mot qui, dans la langue térraba, a le sens d' « Etrangers, — les Espagnols leur donnèrent aussi le nom de Mexicanos ou Chichimecos. C'étaient des Nahua plus ou moins « barbares » que Vásquez de Coronado rencontra dans une vallée tributaire de la lagune de Chiriqui et avec lesquels il ne put s'entendre que par l'intermédiaire d'un interprète mexicain. On ne sait plus même exactement quelle partie du territoire ils habitaient : divers renseignements ont induit Pinart à leur donner pour ancien domaine la vallée du Róvalo, qui se déverse dans la partie occidentale de la baie, et c'est à eux qu'il attribue les plus belles poteries, les objets en métal les plus finement ciselés découverts dans la contrée[2]. Enfin, à l'est de la cordillère de Chiriqui, jusqu'à l'isthme de San-Blas, toutes les peuplades indiennes ont disparu, soit par le massacre, soit par le mélange avec la population métissée de langue espagnole. On ne retrouve les tribus distinctes des indigènes que dans la partie orientale de la province, sur les bords du golfe et dans les îles de San-Blas, dans les bassins du Bayano, du Tuyra, de l'Atrato. Mais ces Indiens ne se sont pas maintenus en corps de nation ayant conservé, avec l'indépendance, leurs traditions historiques et le souvenir des aïeux. Ils ne se rappellent plus la domination des anciens Paparos ou Darienes, dont le nom s'est transmis à la partie orientale de l'isthme américain et qui appartenaient probablement à la même race que les Queva ou Cuevas dont parlent Ovido y Valdès et les autres écrivains espagnols des premiers temps de la conquête[3].

A l'exception des Chocó, qui habitent les massifs du sud et se rattachent aux populations de la Colombie, les diverses peuplades indiennes du Darien

[1] W. Gabb, *Proceedings of the Philosophical Society*, Philadelphie, 1876; — Pinart, etc.
[2] *Revue d'Ethnographie* de Hamy, 1887.
[3] Berendt, *American Record and Repertory of Notes and Queries*, 1874.

HABITATIONS INDIENNES DANS LES ILOTS DU GOLFE DE SAN-BLAS

Gravure extraite du volume de M. Lucien B. Wyse, *le Canal de Panama.*

appartiennent, malgré la différence des dialectes, à une seule et même nation[1], celle des Cuna ou Cuna-Cuna, appelés aussi les *Ti* ou « Gens des Rivières », parce que leurs cabanes isolées ou leurs villages s'élèvent toujours au bord des eaux : c'est ainsi que, dans le bassin de l'Atrato, les Indiens Chocó sont désignés par le nom de *Do*, mot qui, dans leur langue, a précisément la même signification[2]. Les Cuna, de même que la plupart des autres nations, se disent les Tulé, c'est-à-dire les « Hommes » par excellence. On les croit de race caraïbe, et les plus fiers d'entre eux, ceux qui ont maintenu le plus énergiquement leur indépendance, vers les sources du Chucunaque et de la Cañaza, affluent du Bayano, sont considérés comme des immigrants Goajiros venus de la péninsule médiaire entre la Colombie et le Venezuela; mais cette assimilation gratuite entre deux tribus éloignées l'une de l'autre ne provient-elle pas simplement de ce que les Cuna du Chucunaque ont su, comme les Indiens de la Goajira, rester libres et conquérir le respect de leurs ennemis?

En général, les Cuna sont petits, trapus, avec une grande tendance à l'obésité : ils ressemblent fort aux Guaymi, si ce n'est qu'ils ont en général le teint moins foncé. Les albinos ne seraient pas rares parmi eux, et çà et là des hommes à peau blanche et aux cheveux roux témoigneraient du passage fréquent et du long séjour des pirates dans le pays des Cuna. D'ordinaire, leur chevelure est très noire, drue et très abondante; elle ne tombe, pour ainsi dire, jamais avec l'âge et blanchit rarement, mais la barbe manque; les yeux sont très légèrement bridés. Autrefois ils se tatouaient; maintenant ils se bornent à s'enduire le corps avec le jus noirâtre de la *jagua* (*garripa americana*), qui leur tient la peau fraîche, et dans les grandes fêtes ils se peignent la figure de traits rouges au moyen du roucou (*bixa orellana*)[3]. Leur langage est une sorte de cantilène : à chaque phrase succède une pause que les interlocuteurs utilisent pour approuver longuement. Dans la langue cuna, le système de numération est vigésimal comme dans le parler des Aztèques, ce qui semble indiquer que l'influence de la civilisation nahua pénétra jadis jusque dans cette région terminale des isthmes.

Les coutumes et les mœurs des Cuna diffèrent peu de celles des Guaymi. Même ceux qui ne sont pas en contact immédiat avec les « Espagnols » s'hispanifient; tous prennent part au commerce, comme expéditeurs ou marchands de grains de cacao sauvage, de noix de coco, de caoutchouc, d'ivoire végétal ou *tagua*, et ce trafic introduit de plus en plus les objets

[1] Alph. Pinart; — Viguier, *Mémoires de la Société d'Anthropologie*, 1878.
[2] Alph. Pinart, Armand Reclus, Lucien B. Wyse, mémoires et ouvrages cités.
[3] Alph. Pinart, *Revue d'Ethnographie*, 1887; — Lucien B. Wyse, *Le Canal de Panama*.

étrangers dans le pays. Costume, instruments et armes, tout change peu à peu ; l'évêque Thiel, qui visita ces Indiens quelques années après Viguier, Wyse et A. Reclus, et qui baptisa la plupart d'entre eux[1], ne retrouva plus les indigènes tels que les avaient décrits Wagner[2] et les explorateurs français[3]. Chaque groupe de maisons avait son cacique ou *capitan* et son *lélé*, à la fois prêtre, rebouteur, magicien. Le troisième personnage de la communauté était le *comotoro*, musicien officiel, chorège et maître des cérémonies ; quant à l'*urumia*, c'était le veilleur, à la fois agent de police et garde champêtre. La femme accouche dans une cabane isolée, sous la surveillance d'une vieille, qui, après avoir baigné la mère et l'enfant dans la rivière, les porte au lélé pour les soumettre à des fumigations de tabac et chasser ainsi le mauvais sort. Comme chez les Guaymi, la puberté de la jeune fille donne lieu à une fête ; pour la première fois elle reçoit un nom public et un nom secret, et dès l'année suivante elle a le droit de se marier avec l'homme de son choix. Il n'est pas rare chez les Cuna que le frère épouse la sœur : d'après Armand Reclus, ce seraient même les unions les plus fréquentes ; l'époux est considéré comme ayant des droits sur toutes les femmes auxquelles l'apparente le mariage[3]. Cependant les mœurs sont très sévères : les enfants réputés illégitimes sont enterrés vivants ou jetés à la rivière, et l'étranger qui assisterait à l'accouchement d'une femme serait puni de mort. La coutume de la « couvade » prévaut dans toutes les tribus de la race[4] ; d'ailleurs les blancs et les noirs du littoral néo-grenadin partagent plus ou moins la superstition qui porte le mari à se croire solidaire par la souffrance des couches de la femme : à la maladie de l'épouse, le *madrejon*, correspond le *padrejon* de l'époux. Quand un Cuna meurt, on suspend à sa cabane un bec de toucan, sans doute afin que l'oiseau accompagne le défunt dans l'autre monde, et l'on met dans le tombeau des provisions pour le voyage. Chez quelques peuplades les morts sont placés dans un hamac et l'on croit qu'ils errent misérables dans le pays des ombres aussi longtemps que les cordes d'attache ne se sont pas rompues[5].

Le commerce n'a fait encore qu'effleurer, pour ainsi dire, les côtes atlantiques entre Chagres et la baie de Chiriqui. La « ville » de Castillo de

[1] Polakowsky, *Petermann's Mitteilungen*, 1886, Heft IX
[2] Moritz Wagner, *Petermann's Mittheilungen*, 1862.
[3] C. Viguier, mémoire cité.
[4] L. B. Wyse, ouvrage cité.
[5] A. Pinart, B Thiel, Polakowsky, mémoires cités.

Austria, fondée sur le rio Chiriqui-mula (Cricamaula) ou rio de Guaymi aux premiers temps de la conquête, disparut bientôt sans laisser de vestiges,


N° 121. — ISTHME DE CHIRIQUI.

et le pays n'avait encore, au commencement de ce siècle, d'autres habitants que les Indiens, lorsque des nègres venus des îles de Vieja-Providencia et de San-Andrès débarquèrent sur les côtes de Chiriqui[1], dans l'île del Drago

[1] A. Pinart, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1885.

ou de Colon et en d'autres points de l'archipel, d'où leur descendance s'est peu à peu propagée sur tout le pourtour de la baie. Le bourg le plus considérable, dit Boca del Toro, parce qu'il se trouve en effet sur le bord du détroit de ce nom, dans l'île de Colon et à l'entrée de la lagune de Chiriqui, est celui que fondèrent ces immigrants d'origine africaine : en 1885 il contenait une population d'environ cinq cents personnes, presque toutes de couleur, qui faisaient un commerce assez actif de cocos, d'écaille de tortue, de salsepareille, de bois de teinture. Le port de Boca del Toro, bien protégé par les îles avoisinantes, est assez profond pour les navires d'un fort tirant d'eau ; en face, sur la rive occidentale de l'isla Bastimentos, appelée en anglais Provision-island, s'étend un village entouré de jardins d'où viennent en effet les bananes, les patates, les ignames et autres « vivres » pour l'approvisionnement des navires de passage. La ville naissante de Boca del Toro est de celles qui peuvent compter sur un grand avenir, car un jour elle deviendra le havre d'exportation des charbons de la côte, des phosphates de l'Escudo de Veragua et des denrées coloniales de l'intérieur. Quant à l'or, on n'en a pas découvert les mines exploitées lors du voyage de Colomb, qui sut, « en évitant le scandale, priver de tous ses grains d'or le prince de Veragua ».

Sur la terre ferme, le principal établissement commercial est celui de Gobrante, situé sur la rivière Chiriqui-mula, à la tête de la navigation, et peut-être à l'endroit où les conquérants avaient bâti le Castillo de Austria. Un sentier difficile s'élève de Gobrante vers le valle Miranda, peuplé d'Indiens Guaymi, puis vers la crête de la Cordillère, pour redescendre dans les plaines de David ; mais le chemin le plus aisé, praticable même aux chevaux, commence beaucoup plus à l'ouest, sur la baie « Française », et passe par l'un des cols voisins du cerro Horqueta : ce sera tôt ou tard l'une des voies internationales de l'isthme américain. David, le chef-lieu du département de Chiriqui, est une petite ville située à une vingtaine de kilomètres du Pacifique, dans une plaine coupée de ravins et divisée ainsi en enclos naturels de pâturages pour les bestiaux, principale richesse de la contrée ; au nord se redresse le cône superbe du Chiriqui, dont les premières pentes sont couvertes de caféteries. Des bateaux d'un faible tonnage pénètrent dans les petits ports voisins, Pedregal, Cañafistola, et viennent y charger des denrées pour Panamá. A une vingtaine de kilomètres à l'ouest, sur le rio Chico, l'humble village d'Alanje est le reste de l'ancienne capitale de la contrée et d'un lieu de marché, sur la route des caravanes qui se rendaient autrefois de Guatemala à Panamá.

Plus loin, à Bugabita, près du village de Bugaba, on a découvert des

guacas ou tombeaux très riches en ornements d'or, si bien que les premières trouvailles, en 1860, valurent au pays de Chiriqui une renommée temporaire, presque égale à celle de la Californie[1] : quinze cents chercheurs d'or se trouvèrent à la fois réunis dans cette région ; il en vint jusque sur les hautes pentes du volcan, où Moritz Wagner avait également découvert un cimetière préhistorique, riche en objets d'or et de cuivre travaillés, représentant des animaux, surtout des grenouilles. C'étaient évidemment des amulettes que les indigènes portaient sur eux : ces figurines ont toutes leurs anneaux de suspension[2]. Sur vingt ou vingt-cinq tombeaux, un seul en moyenne renfermait des trésors; aussi, après avoir exploré toutes les buttes funéraires et recueilli une somme de plus d'un million de francs, les chercheurs quittèrent-ils le pays. La région de David est considérée comme beaucoup plus salubre que celle de l'isthme de Panamá proprement dit; cependant les blancs ne s'y acclimatent point d'une manière complète et n'y fondent pas d'établissements durables. Une colonie allemande établie près de Bugaba dut se disperser.

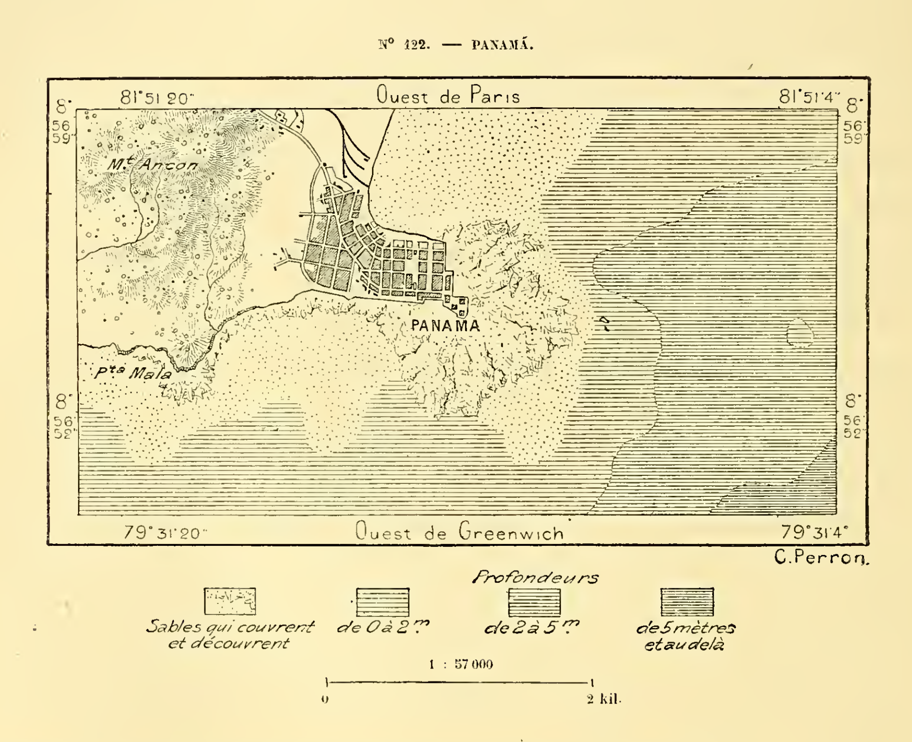
Nata ou Santiago de los Caballeros est une des anciennes cités de l'Amérique. Dès l'année 1510, le pays où elle se trouve avait été reconnu par Alonzó de Hojeda; deux ans après, la ville était fondée : à cette époque le nom même de México était inconnu en Europe. Située sur le rio Chico, non loin de son embouchure dans la baie de Parita, extrémité occidentale du vaste bassin semi-circulaire du golfe de Panamá, Nata commande les plaines qui s'étendent entre la cordillère de Veragua et la péninsule d'Azuero : comme David, elle possède de vastes savanes peuplées de chevaux et de bêtes à cornes. Les poteries de Nata alimentent de leurs produits la ville de Panamá et presque tous les districts de la province. On tisse aussi à Nata avec les fibres du jipijapa (*carludovica palmata*) quelques-uns de ces *sombreros* souples et forts qu'on appelle « chapeaux de Panamá ».

La cité fameuse qui a donné son nom au golfe, à l'isthme et à la province n'a pas été fondée à l'endroit où elle se trouve maintenant. En 1518, lorsque Pedrarias de Avila transféra la capitale de la rive atlantique à celle de la mer du Sud, il fit choix d'une plage située à l'embouchure de la petite rivière Algarrobo, qui se déverse dans la baie à l'endroit où la courbe du golfe développe son extrême convexité vers le nord. Cette ville de Panamá, fondée sur l'emplacement d'un village indien de même nom, est celle qui pendant un siècle et demi eut le monopole du commerce de

[1] A. Pinart, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1885.
[2] Moritz Wagner, mémoire cité.

l'isthme. C'est là que les flottilles espagnoles débarquaient les marchandises et tout l'or du Pérou : plus de deux mille mulets étaient employés à porter les métaux précieux de Panamá à Puerto-Belo, où les galions du roi d'Espagne venaient en prendre chargement. Ces trésors ne pouvaient échapper aux pirates. En 1670, Morgan « l'Exterminateur » vint attaquer Panamá à la tête de onze cents hommes, et telle était la terreur causée par les corsaires, que les Espagnols n'osèrent même pas disputer le passage de l'isthme ; ils s'enfuirent après avoir fait un simulacre de défense

N° 122. — PANAMÁ.



devant la ville, qu'ils abandonnèrent avec ses canons et une partie de ses richesses; celui des galions qui était chargé d'or réussit à prendre la mer[1]. Panamá fut livrée aux flammes et les Espagnols craignirent d'y rentrer, de peur d'une nouvelle attaque : il ne reste plus de cette première ville que les ruines informes de deux églises, envahies par les broussailles.

La ville actuelle est bâtie à une dizaine de kilomètres plus à l'ouest, au pied de l'Ancon, mont isolé de 170 mètres en hauteur, et près de l'embouchure d'un ruisseau dit « rio Grande ». De solides murailles, épaisses de trois mètres, entourent encore la ville proprement dite ou San-Felipe, et l'une d'elles, dominant la mer, forme la magnifique promenade de las

[1] A. Oexmelin, *Histoire des Aventuriers*.

PANAMÁ. — VUE PANORAMIQUE, PRISE DU MONT ANCON

Gravure extraite du *Tour du Monde*, Explorations aux isthmes de Panama et de Darien, par A. Reclus

Bovedas. Des faubourgs se prolongent en dehors, sur les plages et les pentes voisines. Comme l'ancienne cité, la nouvelle a ses ruines causées par l'incendie, mais elle possède aussi des monuments en parfait état de conservation, sa cathédrale, dont les deux tours servent d'amers et de phares, et divers couvents transformés en maisons d'habitation ou en usines. Quoiqu'ayant eu l'honneur d'être en 1824 le siège d'un congrès des républiques hispano-américaines, puis d'avoir été choisie comme capitale, alors que la Colombie était une confédération d'Etats, devenus maintenant provinces d'une république « une et indivisible », Panamá n'a qu'une importance minime comme centre de population et de commerce local : les chapeaux dits de « Panamá », qui d'ailleurs ont été délaissés par la mode, ne se tissent point dans la ville dont ils portent le nom. La raison d'être de Panamá lui vient de sa position comme lieu de passage d'un Océan à l'autre, à l'étranglement du corps continental : aussi son histoire offre-t-elle une singulière alternative de progrès rapide et de décadence, suivant la direction prise par le courant des échanges.

Ainsi Panamá fut prospère quand elle commandait le trafic du Pérou et du Chili, puis la perte du monopole la dépeupla presque entièrement; la ruée des mineurs vers la Californie en fit de nouveau une ville active et populeuse, jusqu'à l'ouverture des chemins de fer transcontinentaux des Etats-Unis, qui détourna le va-et-vient des voyageurs et des marchandises. Les travaux de percement du canal, alors que les rôles de la compagnie comprenaient près de vingt mille ouvriers, relevèrent la ville pour la troisième fois, et maintenant le déclin recommence. Du reste, elle sera toujours un des nœuds de vibration dans les lignes commerciales du monde, grâce à la voie ferrée qui traverse l'isthme en cet endroit et aux paquebots qui de l'Océanie, de l'Amérique du Nord et du Sud convergent dans son golfe. Malheureusement sa rade n'offre qu'un mauvais mouillage à cause des vents du nord qui bouleversent les eaux : les grands navires jetaient l'ancre à l'abri de l'île Taboga, à 18 kilomètres au sud de la ville; d'après le projet du canal, celui-ci devait se continuer entre digues en pleine mer jusqu'à un petit groupe d'îlots où commence la ligne des fonds de 8 mètres et demi; un chenal relie déjà ce mouillage à la rive. Les îles, qui produisent des ananas exquis, servent de sanatoires aux habitants de Panamá et aux étrangers; l'hôpital de l'isthme, établissement grandiose, domine Panamá et la rade, du haut des pentes de l'Ancon.

Une simple route muletière tracée dans la forêt vers le havre de Puerto-Belo, qui s'ouvre presque directement au nord, sur la côte atlantique, entre deux promontoires revêtus de verdure, telle fut pendant la

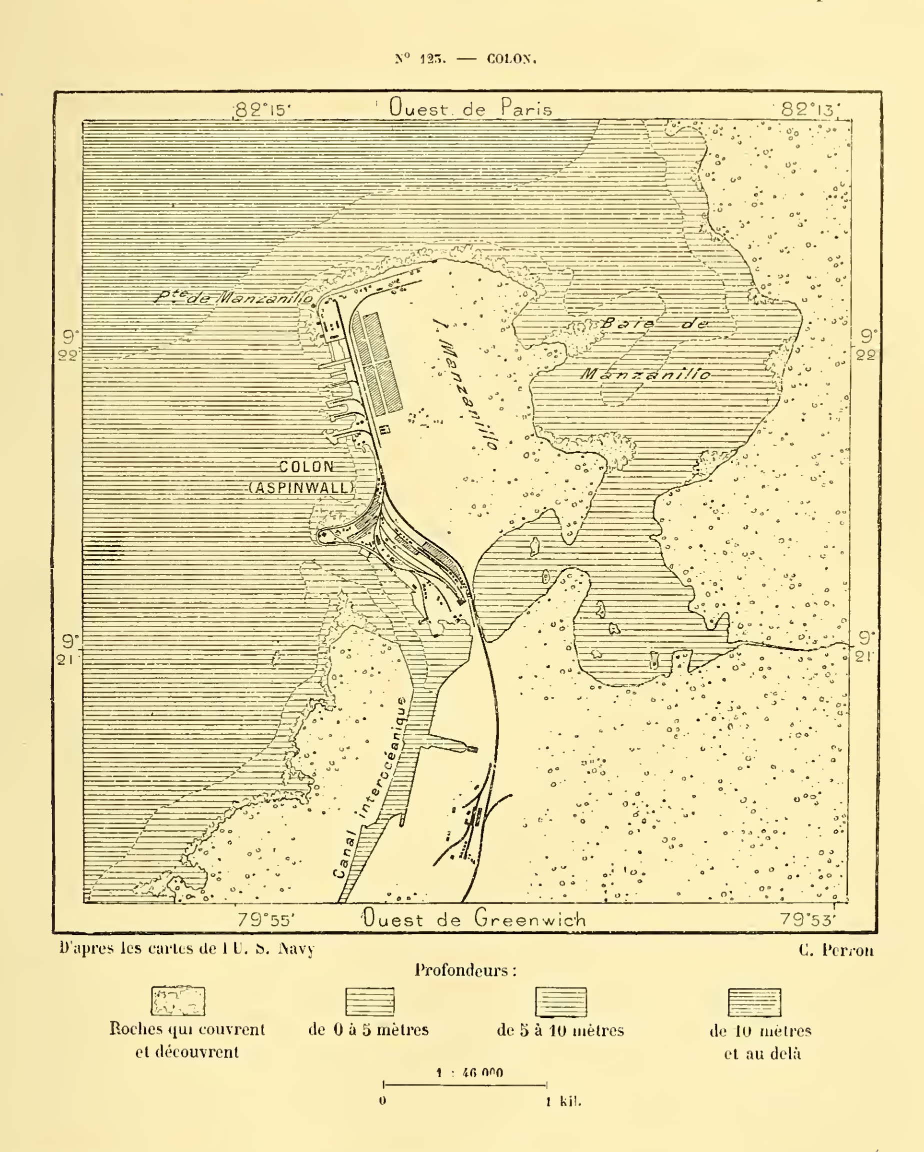
période espagnole la seule voie de communication pratiquée de l'une à l'autre mer. Sur le versant du Pacifique, on retrouve encore quelques vestiges de la route pavée, mais, au nord de la rivière Chagres, tout a disparu sous la brousse : les dalles ont été déplacées, broyées, digérées par les racines[1]. Quant à l'ancienne escale atlantique, Puerto-Belo, que défendaient des fortifications envahies maintenant par la forêt, elle n'est plus qu'un faible village où vivent quelques centaines de nègres faisant un petit commerce avec Colon, la Colombie et la Jamaïque. Le port est excellent, profond et bien abrité des vents, mais les rives en sont très malsaines, précisément à cause de cette tranquillité des airs. Le fameux navigateur et pirate Francis Drake mourut soudain devant Puerto-Belo, en 1595, avant d'avoir pu mettre au pillage ce port de commerce comme les villes de la Côte Ferme[2].

La ville de Chagres, située à la bouche de la rivière du même nom, sur la rive droite, succéda à Puerto-Belo comme point terminal du passage au nord de Panamá : les convois de bateaux remontaient et descendaient le cours d'eau entre Chagres et le bourg de Matachin, où l'on ne compte plus que 25 kilomètres en droite ligne jusqu'au Pacifique. Mais Chagres est, comme Puerto-Belo, un lieu malsain et les redoutables fièvres paludéennes qui sévissent sur le littoral atlantique sont généralement désignées d'après cette ville : « fièvres de Chagres ». Aussi la population a-t-elle brusquement diminué dès qu'on eut fait choix d'un autre lieu d'escale sur l'Atlantique, la petite île coralligène de Manzanillo, située au nord-est de la baie de Limon, entre Chagres et Puerto-Belo. C'est là, sur un fond vaseux, dans la boue qui s'était amassée entre les racines des mangliers, qu'a été bâtie la ville nouvelle, nommée Colon, en l'honneur du navigateur qui découvrit la baie en 1502; on la désignait également du nom d'Aspinwall, d'après un des financiers qu'enrichit la construction du chemin de fer de l'isthme. C'est une ville de fer et de bois, avec colonnades et varandes, apportée toute faite des États-Unis, bordée de quais et d'appontements, ornée de quelques cocotiers autour de la gare et dressant en face de la mer une statue de Colomb par Carrier-Belleuse. Récemment brûlée, Colon doit être rebâtie sur un plan plus vaste et sur un sol mieux drainé : les carrières de porphyre exploitées dans le voisinage, à Bohio Soldado, lui fourniront les matériaux de construction dont elle a besoin. Elle n'a d'autre industrie que l'hébergement des voyageurs et la réception des mar-

[1] Armand Reclus, *Panama et Darien*.
[2] Justo Zaragoza, *Piraterias de los Ingleses en la America Española*.

chandises, que lui apportent plus de mille navires, presque tous paquebots à service régulier : par les plantations de la rivière Chagres, elle prend aussi part au commerce grandissant de bananes, que toute l'Amérique Centrale fait avec les Etats-Unis. Quoique protégés par un terre-plein ré-

N° 125. — COLON.



cemment construit, les bateaux ne sont pas suffisamment abrités à l'embouchure du canal et les voiliers vont se réfugier quelquefois dans la rade de Puerto-Belo.

Dès l'année 1835, à l'époque où les premières locomotives venaient à peine de rouler sur les voies ferrées en Angleterre, en France, aux Etats-Unis, l'Américain Biddle explorait l'isthme de Panamá en vue de la con-

struction d'un chemin de fer; mais l'entreprise commençait seulement quinze années plus tard, dans cette période de fièvre où les richesses de la Californie entraînaient les mineurs en multitudes vers l'Eldorado : la voie fut ouverte en 1855. La traversée des marécages et des forêts, des rivières et du faîte de partage, sous un climat dangereux, avait coûté beaucoup de vies humaines, et les dépenses, d'un demi-million de francs par kilomètre, avaient été quintuples des frais ordinaires de construction aux Etats-Unis. L'utilité commerciale de la voie à laquelle on concéda le monopole des transports entre les deux mers, sur un espace de 150 kilomètres à droite et à gauche, fut d'abord très grande pour le transport des passagers et l'expédition des objets précieux[1]. Quant à l'importance historique du chemin, elle est incalculable : grâce à elle, la côte occidentale de l'Amérique s'est trouvée soudain de plusieurs milliers de kilomètres plus rapprochée de l'Europe; le réseau des voies majeures de l'humanité s'est modifié en conséquence, l'équilibre commercial de la Terre a changé. Ainsi que l'a fait remarquer Humboldt, c'est à l'existence de l'isthme de Panamá que la Chine et le Japon ont dû probablement le maintien de leur indépendance.

Toutefois la construction d'une voie ferrée, si utile qu'elle ait pu être, surtout avant l'ouverture des chemins de fer transcontinentaux des Etats-Unis, ne doit être considérée que comme un simple travail d'attente. L'œuvre par excellence est le rétablissement, entre les deux Océans, de ce détroit qui existait à l'époque tertiaire, et à l'existence duquel on crut encore de longues années après la circumnavigation de la mer des Antilles. Colomb lui-même, quoiqu'il eût longé la côte sans y trouver un passage, mourut dans la pensée qu'une voie maritime s'ouvrait à travers cette contrée visitée par lui. La réalité de l'existence du détroit était si bien admise qu'on le dessina sur les mappemondes jusqu'en 1540 : cette illusion, propagée par les récits dans l'Extrême Orient, se retrouve dans une carte chinoise de 1820, qui figure les deux continents américains séparés l'un de l'autre par trois canaux interocéaniques[2]. Le « secret du détroit » que Charles-Quint, en 1534, recommandait à Cortès de résoudre, prouve qu'il croyait aussi à cette route de navigation, mais puisqu'on ne put la trouver, on dut songer à l'ouvrir de vive force, et des projets de percement se succédèrent avant même que la région eût été explorée dans

[1] Mouvement du chemin de fer de Panamá pendant les travaux du canal en 1888 :

Voyageurs.	1 300 000
Marchandises (en 1886).	320 971 tonnes.

[2] E. Uricoechea, *Mapoteca Colombiana*.

ses grands traits. Philippe II interdit de présenter de nouveaux plans, puisque « la volonté de Dieu s'était clairement manifestée par la création d'un isthme continu » ; mais, dès que l'Amérique latine se fut émancipée

N° 124. — « SECRET DU DÉTROIT » AU COMMENCEMENT DU SEIZIÈME SIÈCLE.



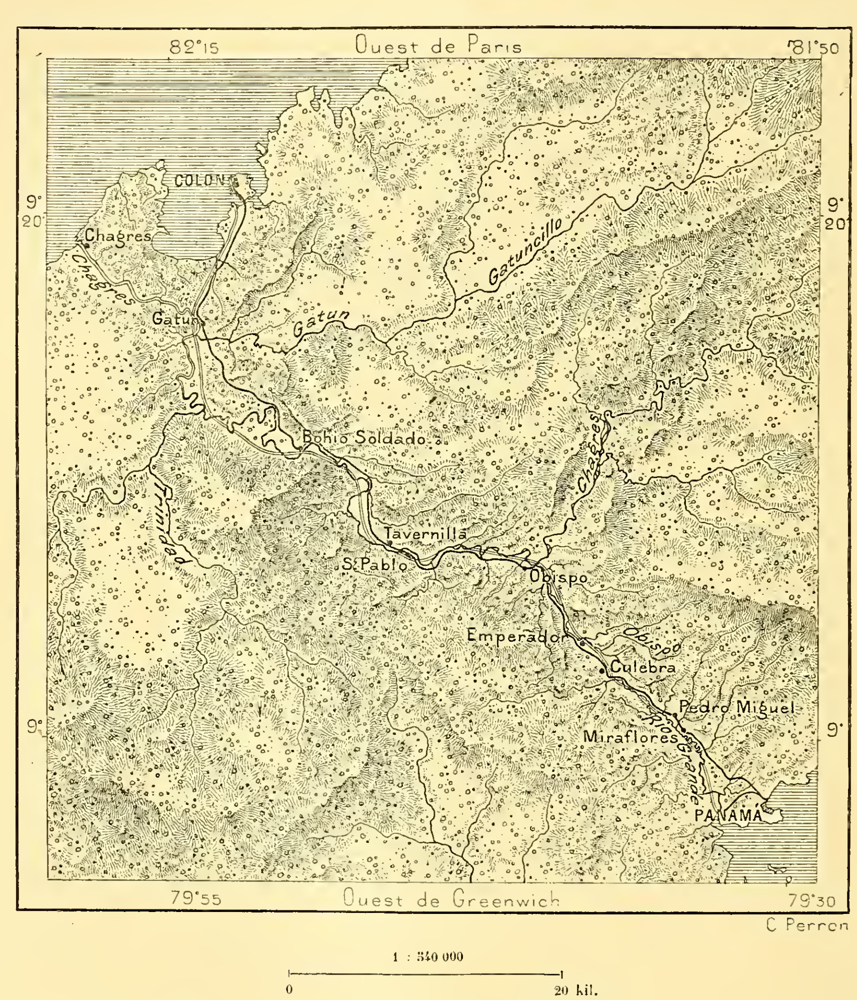
D'après un globe de 1520 (fac-similé). C. Perron

de la tutelle espagnole, l'ambition s'empara de nouveau des esprits, et dès 1825 Bolívar faisait procéder au nivellement de l'isthme de Panamá en vue du percement d'un canal : l'exploration scientifique avait commencé

Parmi les projets de canal appuyés sur des recherches locales, les plus

importants dans l'histoire de Panamá furent ceux de Garella, en 1843, et de Lull, en 1875; mais ces ingénieurs n'admettaient encore comme réalisable qu'un canal à écluses, escaladant les pentes sur un versant pour redescendre de l'autre. Enfin une étude plus détaillée du terrain qu'aurait à traverser le canal permit à MM. Wyse et A. Reclus de présenter en 1879

N° 125. — CHANTIER DU CANAL INTEROCÉANIQUE DE PANAMÁ.



1 : 340 000

0 — 20 kil.

un plan et un devis de canal à niveau traversant l'isthme de mer à mer, et ces propositions, soumises à un congrès d'ingénieurs, de savants et de capitalistes réunis à Paris, furent accueillies : le succès prodigieux du percement de Suez et l'accroissement annuel du mouvement de navigation entre l'Europe et la côte occidentale de l'Amérique disposaient en faveur de ce projet grandiose; c'est de trois à cinq pour cent de tout le commerce de la Terre que l'on évalue le mouvement qui se porterait vers le seuil de

Panamá[1]. D'après le plan primitif, le canal de Colon devait avoir une longueur de 73 kilomètres en suivant les vallées du Chagres, du côté de l'Atlantique, et du rio Grande, sur le versant du Pacifique; on eût traversé le faîte sous la montagne de la Culebra, soit par un tunnel de 59 mètres en hauteur, soit par une tranchée formidable à ciel ouvert. Des réservoirs eussent été ménagés au moyen de barrages pour emmagasiner les eaux de crue du Chagres et de ses affluents. L'ensemble des déblais à faire, évalué d'abord à 47 millions, mais en admettant le percement d'un tunnel de 6 kilomètres[2], fut ensuite porté à 72 millions de mètres cubes, un peu moins que le volume de terre enlevé à l'isthme de Suez, et la somme à dépenser suivant l'une ou l'autre variante resta fixée, y compris les intérêts, et en prévision de l'ouverture du canal en 1888, à la somme de 658 millions de francs[3].

On sait que l'œuvre du canal, confiée au diplomate qui, dans l'opinion populaire, personnifiait l'heureuse entreprise de Suez, a fini par un désastre financier, et que, bien loin d'être achevée, elle se trouve encore, pour une grande partie de son cours, dans la période préparatoire des projets et contre-projets. On évalue diversement, du tiers au cinquième, la part du travail déjà fait : officiellement, elle est du tiers, puisque le gouvernement colombien a remis à la compagnie du Canal 150 000 hectares de terrains qui devaient lui être acquis après achèvement de cette partie du travail. Les petits bateaux à vapeur peuvent voguer sur le canal de Colon jusqu'au seizième kilomètre et les embarcations à la rame remontent à six kilomètres plus loin[4]. Le cube des déblais enlevés est de trente millions de mètres cubes, et ce qui reste encore à déblayer pour un canal à niveau, construit avec des talus suffisamment inclinés, représente au moins le total de 150 millions de mètres, car l'axe du canal projeté ne passe pas sous la plus basse dépression du col de la Culebra; il a paru nécessaire de modifier le tracé primitif pour allonger les courbes, et c'est à 100 mètres, à 110 mètres au centre du canal, même à 150 mètres sur un des côtés, qu'il faudra entamer le sol pour creuser la tranchée et la pousser jusqu'à 10 mètres au-dessous du niveau marin, en donnant aux talus une pente

[1] Évaluation du mouvement commercial entre les rivages de l'Atlantique et la côte occidentale du Nouveau Monde, en 1879, par M. Emile Levasseur: 4 850 000 tonnes.
Évaluation en 1889, par le même : 7 249 000 tonnes.
Accroissement en dix années : de 100 à 150 p. 100.
Évaluation du même mouvement en 1884, par G. de Molinari : 9 504 000 tonnes.

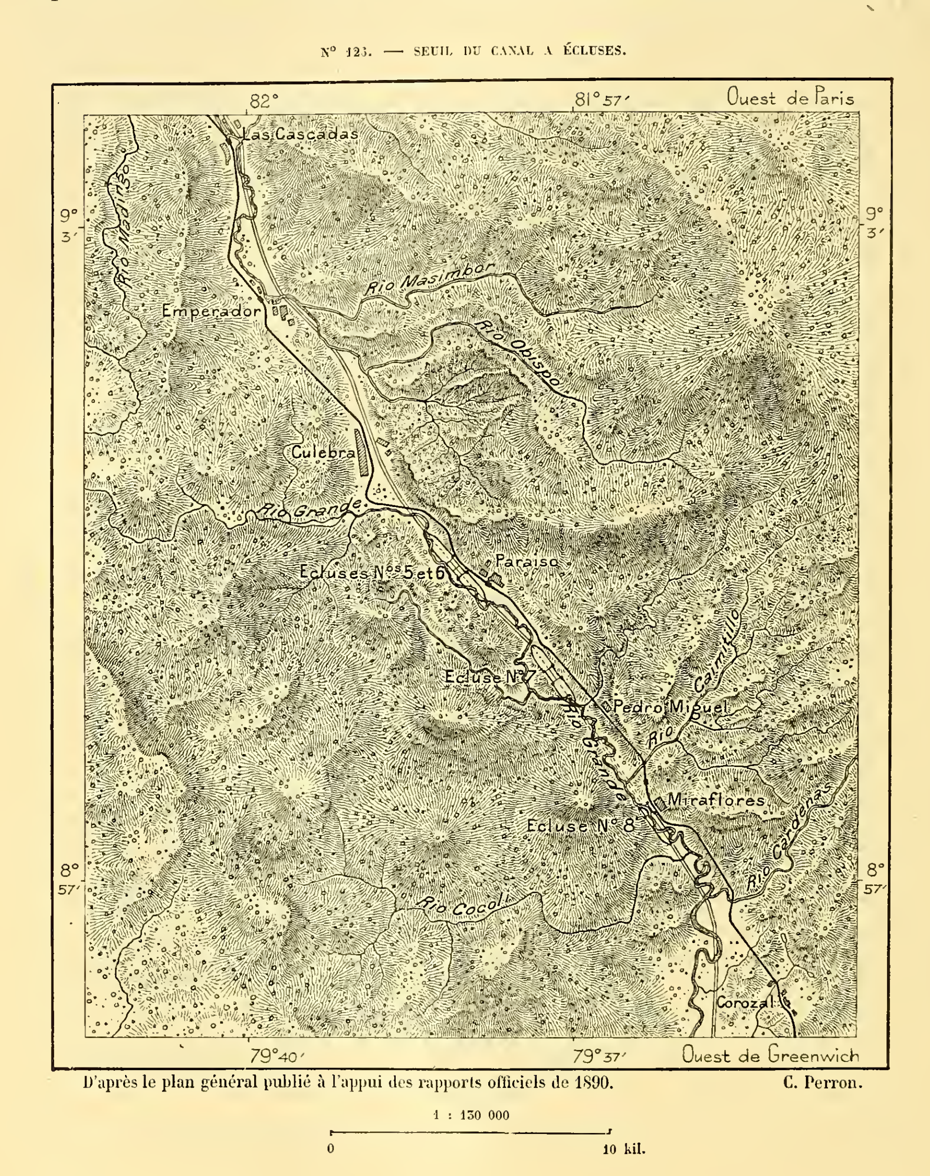
[2] *Exposé succinct des divers projets*, 15 mai 1879.

[3] *Bulletin interocéanique*, 15 mars 1880.

[4] Salles, *Autour de la mer des Antilles*, Club Alpin-Français, 1889.

beaucoup plus douce que ne l'avaient prévu les premiers devis. La somme dépensée, dont, il est vrai, la plus forte part n'a pas été consacrée au travail de percement[1], s'est élevée à un milliard et demi de francs, et les experts

N° 123. — SEUIL DU CANAL A ÉCLUSES.



D'après le plan général publié à l'appui des rapports officiels de 1890. C. Perron.

1 : 150 000

0 10 kil.

évaluent à trois milliards les fonds qui resteraient encore à fournir, en y comprenant, pour une valeur de 450 millions, l'achat des travaux déjà faits, môles et quais, fragments de canal, tranchées, digues et constructions :

[1] Dépenses faites directement pour les travaux du Canal, dans l'isthme : 445 171 000 francs. (Monchicourt, *Rapport de liquidation*.)



TRAVAUX DU CANAL DE PANAMÁ. — VUE PRISE AU CHANTIER DE SAN-PABLO.

Gravure de Méaulle d'après une photographie communiquée par la Compagnie du canal de Panamá.

la tranchée proprement dite représenterait une dépense probable de 1500 millions. Dix années se sont écoulées entre l'acte de concession et la catastrophe, et l'on prévoit que l'achèvement de l'œuvre exigerait au moins une période de vingt années d'un travail continu : la date fixée par le gouvernement colombien pour l'ouverture du canal au service public était celle du 31 janvier 1893. La compagnie promettait[1] de ne pas dépasser la date de 1887.

Sans doute de pareils efforts ne seraient qu'un jeu pour les nations unies,

N° 127. — LACS ARTIFICIELS PROJETÉS SUR LE SEUIL DE PANAMÁ.



D'après le plan général publié à l'appui des rapports officiels de 1890. C. Perron

1 : 240 000

0 — 5 kil.

travaillant au bon aménagement de leur demeure; mais dans les conditions actuelles, alors que chaque année les Etats « civilisés » emploient en uniformes, en armes offensives et défensives le double des milliards nécessaires pour le percement, il devient naturel qu'on se jalouse de nation à nation et qu'on recule devant une dépense collective qui pourrait peut-être profiter plus à l'une qu'à l'autre. Les nouveaux projets de canal, relativement modestes, ne visent donc que le creusement d'une voie navigable à échelons, soutenue sur chaque versant par des écluses; mais il reste toujours une difficulté capitale, celle des eaux surabondantes, qui auraient pu obstruer de leurs alluvions un canal creusé à niveau entre les deux mers, et qui

[1] *Bulletin interocéanique*, 1er février 1880.

menacent de dégrader de la même manière un canal à écluses : il faudra, suivant un plan proposé par les premiers ingénieurs, et modifié diversement depuis cette époque, emmagasiner les eaux de crue par d'énormes barrages, retenant jusqu'à 500 millions de mètres cubes. Ces ouvrages transformeront en une série de lacs toute la vallée moyenne du Chagres jusqu'en amont de Cruces; pour sauvegarder le canal en temps d'inondation, on a même proposé de détourner le fleuve de sa voie et de le jeter par quelque tunnel, non encore étudié, dans le golfe de Panamá[1]. Ainsi les travaux à faire, même avec un simple canal à écluses, seront toujours énormes, et plus le faîte à franchir sera élevé, plus la concurrence du canal futur de Nicaragua, passant à moins de 34 mètres au-dessus du niveau de la mer, diminuera la valeur économique du percement de Panamá. Chaque marche à gravir sur le canal en écartera la navigation par centaines de mille tonnes et favorisera les lignes de chemins de fer transcontinentaux. Déjà l'ouverture des voies ferrées américaines de New-York à San-Francisco avait réduit en dix années de plus des neuf dixièmes le trafic du chemin de fer de Panamá[2].

Quoi qu'il en soit des chances diverses de tel ou tel projet, l'œuvre sera reprise tôt ou tard, à moins que d'autres découvertes ne rendent inutile le creusement d'une voie navigable. Il faut espérer que tant de vies humaines, tant de nobles intelligences, tant de forces de dévouement employées au travail d'aménagement de la planète n'auront pas été sacrifiées en vain. Les prodigieux engins accumulés sur ce point vital de la Terre seront utilisés; ces tranchées énormes, que l'on contemple avec stupeur, livreront passage aux eaux entremêlées des deux Océans. La puissance de plus en plus grande de l'industrie et l'accroissement annuel du commerce, qui vient frapper aux portes opposées de l'isthme, concourent à faire du percement de Panamá une entreprise d'accomplissement probable. Mais elle restera peut-être interrompue pendant de longues années : l'accord n'a pu s'établir entre les anciens concessionnaires et le congrès de la Colombie.

A l'est de Puerto-Belo, sur la côte atlantique de Panamá, il n'est plus de villages où les Indiens ne soient en grande majorité. La colonie Nombre de

[1] *Rapport de la Commission d'études envoyée à Panamá.*

[2] Commerce de New-York à San Francisco par Panamá en 1868 : 350 000 000 francs.
» » » » » 25 000 000 »
(Nimmo, *Weekly Times*, Sept. 14, 1880.)

Dios, fondée par Nicuesa dès l'année 1510, n'a point laissé de traces et l'on ne sait pas même où s'en trouvait l'emplacement : il est probable qu'elle occupait le bord de l'une des baies qui se succèdent entre la pointe de Manzanillo et la péninsule de San-Blas, sur la convexité septentrionale de l'isthme : un sentier de forêt l'unissait à Panamá. Au fond du golfe de San-Blas, ce vaste et profond bassin où dix mille navires seraient à l'aise, seulement quelques hameaux de Cuna sont épars sous les groupes de cocotiers. Les Indiens de l'archipel San-Blas, restés jusqu'à maintenant libres de toute autorité colombienne, vendent les produits de leurs cacaoyers et de leurs palmeraies, ainsi que des écailles de tortue, qu'ils détachent par le feu du dos même de l'animal et sans le faire périr; pour conserver l'espèce, ils s'interdisent aussi de toucher aux œufs[1].

On s'attendrait à trouver une route en face des îles San-Blas, là où l'isthme est le plus rétréci. Du moins a-t-on projeté d'y creuser un canal interocéanique. Mac-Dougal, le premier, en 1864, et depuis, Selfridge, Wyse et A. Reclus, à différentes époques, ont exploré cette contrée : on sait, grâce à eux, que le tracé du canal aurait seulement 53 kilomètres de longueur, dont plus de 10 kilomètres par le lit profond de la rivière Bayano; mais les cordillères du faîte, où le voyageur Cullen prétendait jadis avoir trouvé des brèches descendant presque jusqu'au niveau de la mer, ont au contraire plus de 300 mètres de hauteur aux cols les plus bas, et le canal devrait y passer en tunnel, sur une longueur diversement évaluée de 11 à 15 kilomètres. Le versant du Pacifique a pour chef-lieu le gros bourg de Chepó, entouré de savanes et commerçant avec Panamá par une route mal entretenue et par le cours inférieur du Bayano, que les bateaux remontent jusqu'au port de la Capitana. A l'est, la contrée était autrefois défendue contre les Indiens par le fort de Terrable, ruiné maintenant. La population de Chepó et des campagnes avoisinantes se compose de noirs, fort peu croisés avec blancs ou Indiens.

La baie de Calédonie, qui s'ouvre sur la côte atlantique, à 200 kilomètres environ au sud-est du golfe de San-Blas, et non loin de Putricanti, village le plus populeux des Indiens Cuna, rappelle des tentatives de colonisation déjà anciennes. Un havre, appartenant à la même échancrure du littoral, porte le nom de Puerto-Escocès ou « Port-Ecossais » donné, comme celui de Calédonie, en l'honneur du groupe d'Ecossais qui, sous la conduite du financier Patterson, vint, en 1698, s'établir en cet endroit : c'était pour lui la « Clef du monde », et Puerto-Escocès aurait pu le devenir en effet si

[1] Orlando Roberts, *Voyage to Nicaragua.*

le gouvernement britannique était venu à l'aide de ses sujets pour protéger leur petite bande contre les Espagnols et les Indiens et leur construire une route à travers l'isthme; mais le climat et la nostalgie eurent bientôt raison des colons écossais, et les survivants furent dispersés en 1700 par

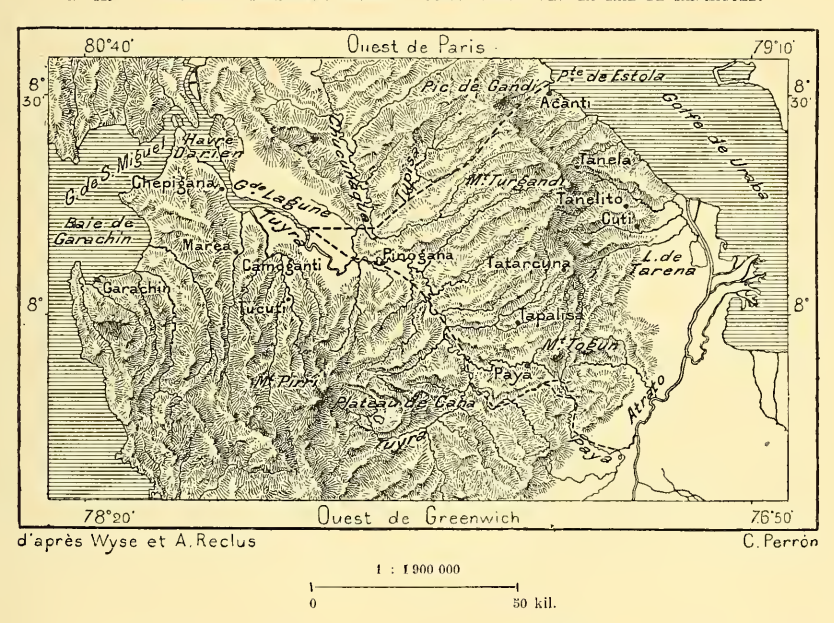
N° 128. — PROJETS DE PERCEMENT A TRAVERS LES ISTHMES DE PANAMA ET DE DARIEN.



une flottille espagnole; en 1827, les ruines du fort de Patterson subsistaient encore. Non loin de là, le port Carreto avait vu, en 1513, des voyageurs plus illustres, Nuñez de Balboa et ses compagnons partant pour la découverte de la mer du Sud, qu'ils eurent le bonheur d'atteindre vingt-trois jours après. A cette époque le poste des Espagnols sur la côte atlantique était le bourg de Santa-Maria, bâti comme « cité métropolitaine » sur les bords du golfe

d'Urabá, immédiatement au nord des bouches de l'Atrato; mais dès 1526 la colonie fut transférée à Panamá, et Santa-Maria, graduellement envahie par la brousse, reçut le surnom de la Antigua. Le Darien était alors appelé « Castille d'Or », et des gisements aurifères étaient en effet exploités à Cana, vers les sources de la Tuyra, dans le pays des Chocó. Jusqu'à la fin du dix-septième siècle on retira de cet « El Dorado » une certaine quantité de métal; mais les pirates avaient appris le chemin des mines, et pour écarter ces visiteurs gênants, le gouvernement ne trouva rien de mieux

N° 129. — PROJET DE PERCEMENT ENTRE LE GOLFE D'URABÁ ET LA BAIE DE SAN-MIGUEL.



1 : 1 900 000

0 — 50 kil.

que d'enjoindre l'abandon des travaux. Sa politique était de ruiner ses colonies pour en détourner les ambitions rivales.

Le rivage atlantique du Darien, avec sa cordillère qui s'élève brusquement au-dessus de la mer, ne se prête guère à la construction d'un canal; cependant les explorations faites en vue du percement ont été nombreuses dans cette région, et quelques-uns des premiers voyageurs y indiquèrent l'existence de seuils très bas là où de vraies montagnes dressaient leurs pitons, couverts de forêts difficiles à traverser : en 1854, le lieutenant américain Strain débarqua sur les côtes de la baie de Calédonie avec vingt-huit hommes. Il finit par atteindre les rives du Pacifique, après 63 jours de marche, mais plusieurs de ses compagnons étaient morts de fatigue, de misère et de faim.

MM. Wyse, A. Reclus et Sosa ont également étudié pour cette région un

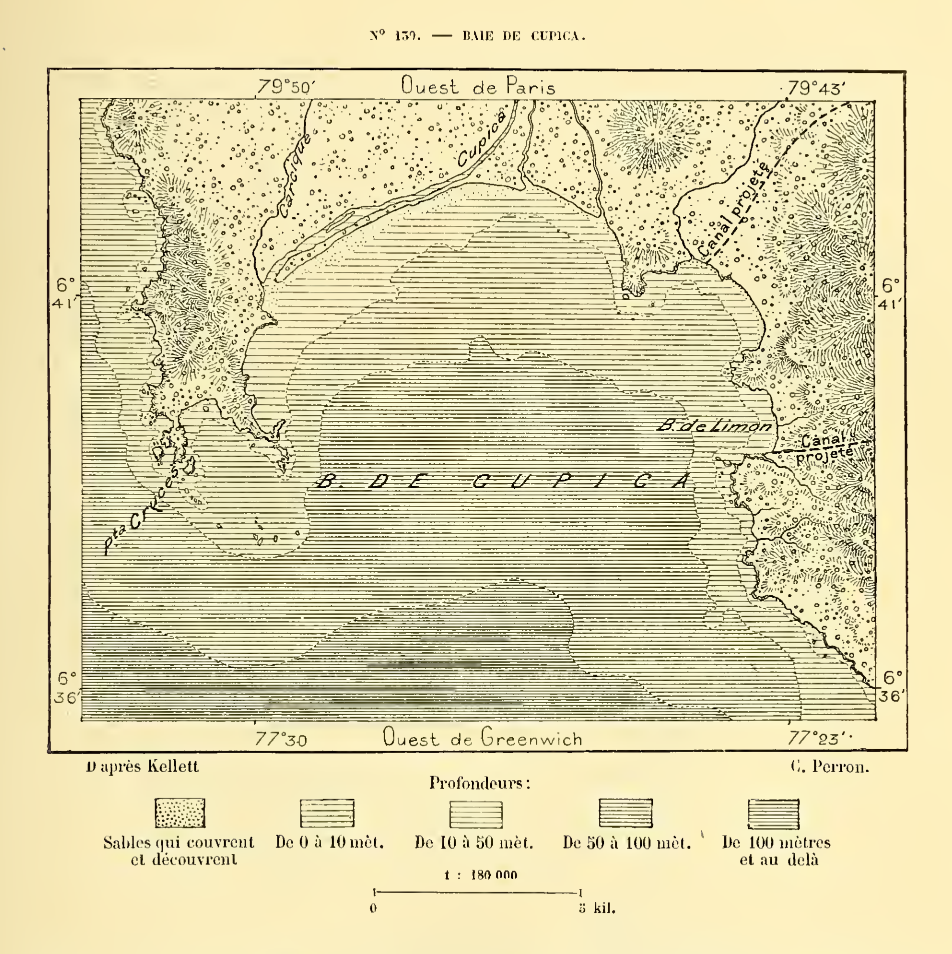
projet de voie interocéanique à niveau, comportant une longueur totale de 125 kilomètres, sur laquelle les navires auraient à parcourir un espace de 17 kilomètres en un passage souterrain, plus long que ceux du col de Fréjus et du Gothard. Le port d'entrée sur l'Atlantique eût été le havre d'Acanti, dont le nom, comme tous ceux qui se terminent en *canti* ou *gandi*, indique le séjour ou le voisinage des Indiens Cuna : c'est, au nord des bouches vaseuses de l'Atrato, le premier port où les navires puissent mouiller en eau pure. De l'autre côté du tunnel, le canal descendrait par la vallée du Tupisa dans la plaine de la Tuyra maritime, qui pénètre au loin dans l'intérieur du continent et communique avec l'Océan par le havre Darien, un des ports les plus sûrs et les plus vastes du monde; il se prolonge en mer par le large entonnoir du golfe de San-Miguel. Quelques villages, ayant ensemble deux mille habitants environ, Yavisa, Pinogana, Chepigana, se succèdent sur les bords des fleuves et de l'estuaire. Les campements d'Indiens se déplacent vers l'intérieur, à la recherche des palmiers (*phytelephas*) qui produisent l'ivoire végétal.

Une autre voie navigable interocéanique proposée par MM. de Gogorza et Lacharme, qui croyaient avoir trouvé en cet endroit un seuil de 55 mètres seulement, utiliserait aussi l'admirable port de Darien, mais en passant beaucoup plus au sud, par la haute vallée de la Tuyra et le cours inférieur de l'Atrato; mais, ainsi que l'ont démontré les explorations de M. Wyse, cette dépression n'existe point, et le col de Tihule, le plus bas de la chaîne, est presque trois fois plus élevé au-dessus de la mer. Le tracé, d'une longueur de 255 kilomètres, comporterait 22 écluses, un tunnel de 2 kilomètres et des travaux d'approfondissement à la bouche de l'Atrato; or cette dernière partie de l'œuvre est une de celles devant lesquelles l'industrie moderne n'est pas encore devenue toute-puissante : nulle part, ni dans l'estuaire de la Clyde et de la Tyne, ni à la passe méridionale du Mississippi, c'est-à-dire là où les ingénieurs ont eu le plus de succès dans leur œuvre, on n'a encore obtenu un chenal régulier ayant 9 mètres de profondeur normale.

Tous les autres projets de canal de mer à mer ont, dans cette région, le même inconvénient : celui d'aboutir à l'Atlantique par le cours du puissant Atrato, qui roule, il est vrai, une masse d'eau largement suffisante pour les plus grands navires, mais que des barres de fange séparent de la mer. Un de ces plans fut étudié par Trautwine en 1852, puis successivement par d'autres ingénieurs, Porter, Kennish, Michler, Craven : il emprunte le cours du Truando, affluent occidental de l'Atrato, pour franchir la cordillère par deux souterrains et se diriger vers la petite anse de Paracuchichi.

D'après un projet analogue de Selfridge, Lull et Collins, le canal remonte l'Atrato, le Napipi et son affluent le Doguado, pour traverser également la chaîne par écluses et tunnel, à 200 mètres d'altitude, puis gagner le Pacifique à la baie de Chiri-chiri, havre du golfe largement évasé de

N° 139. — BAIE DE CUPICA.



Cupica. Un autre tracé, étudié par les mêmes ingénieurs américains, diminue le nombre des écluses[1]. Enfin, plus au sud, le canal de la Ras-

[1] Projets principaux de canaux interocéaniques dans les provinces de Panamá et de Chocó :

	Port atlantique.	Port du Pacifique.	Longueurs.	Écluses.	Tunnel.	Auteurs.
Panamá.	Colon.	Panamá.	75 kil.	—	—	Wyse et A. Reclus.
»	»	»	»		—	Lull, Boyer, Sautereau, etc.
San-Blas.	San-Blas.	Chepillo.	53	—	15 kil.	Mac-Dougal, Wyse, A. Reclus.
Darien.	Acanti.	Darien.	125	—	17	Kelly, Wyse, A. Reclus.
»	Confl. du Caquirri	»	255	22	2	Wyse, A. Reclus.
Chocó.	» Truando.	Paracuchichi.	210	—	11	Trautwine, Porter, Michler, etc.
»	» Napipi.	Chiri-chiri.	290	22	6	Selfridge, Lull, Collins.
»	» »	»	»	2	11	Selfridge, Lull, Collins.

padura, dit aussi le « canal du Prêtre », dont Humboldt a le premier fait mention comme d'une voie de communication ouverte en 1788 entre les deux Océans[1], n'est point un canal ; A. Reclus dit même, qu'il n'existe

N° 131. — SEUIL DE LA RASPADURA.



pas[2]. Du moins n'existe-t-il qu'à peine : c'est une simple fosse de démarcation d'environ 5 kilomètres creusée précisément sur le seuil de partage entre le ruisseau de la Raspadura, affluent de l'Atrato, et le Perico, qui

[1] *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, t. I.
[2] *Panama et Darien.*

descend au San-Juan, et par conséquent au Pacifique. Il arrive parfois, pendant la saison pluvieuse, que la tranchée se remplisse complètement et qu'une pirogue puisse l'utiliser pour se rendre de l'un à l'autre versant; mais ce passage d'aventure ne peut être assimilé à une navigation sérieuse[1], et nulle étude n'a encore été faite pour le tracé d'une voie régulière à travers le faîte de séparation. La distance de mer à mer, des bouches de l'Atrato à celles de San-Juan, est de 562 kilomètres.

Le département de Panamá, qui fut naguère, jusqu'en l'année 1885, un des Etats confédérés de la Colombie, n'est plus qu'une des neuf circonscriptions de la république centralisée, et son gouverneur, jadis élu au suffrage universel, est maintenant nommé directement par le président de la République. Les institutions politiques, administratives, judiciaires de Panamá ne diffèrent point de celles des autres départements colombiens. Les divisions de l'ancien Etat comprennent six provinces : Chiriqui ou David, Coclé ou Penonomé, Colon, Panamá, los Santos et Veragua. En outre, trois districts sont régis d'une manière spéciale, Balboa, Darien et le Canal[2].

[1] Louis Verbrugghe, *Le Canal interocéanique de Panama.*

[2] Villes principales de l'isthme de Panamá, avec leur population probable en 1890 :

Panamá	15 000 habitants.
Colon	5 000 »
David	4 620 »

CHAPITRE VI

MÉDITERRANÉE AMÉRICAINE

GOLFE DU MEXIQUE ET MER DES ANTILLES.

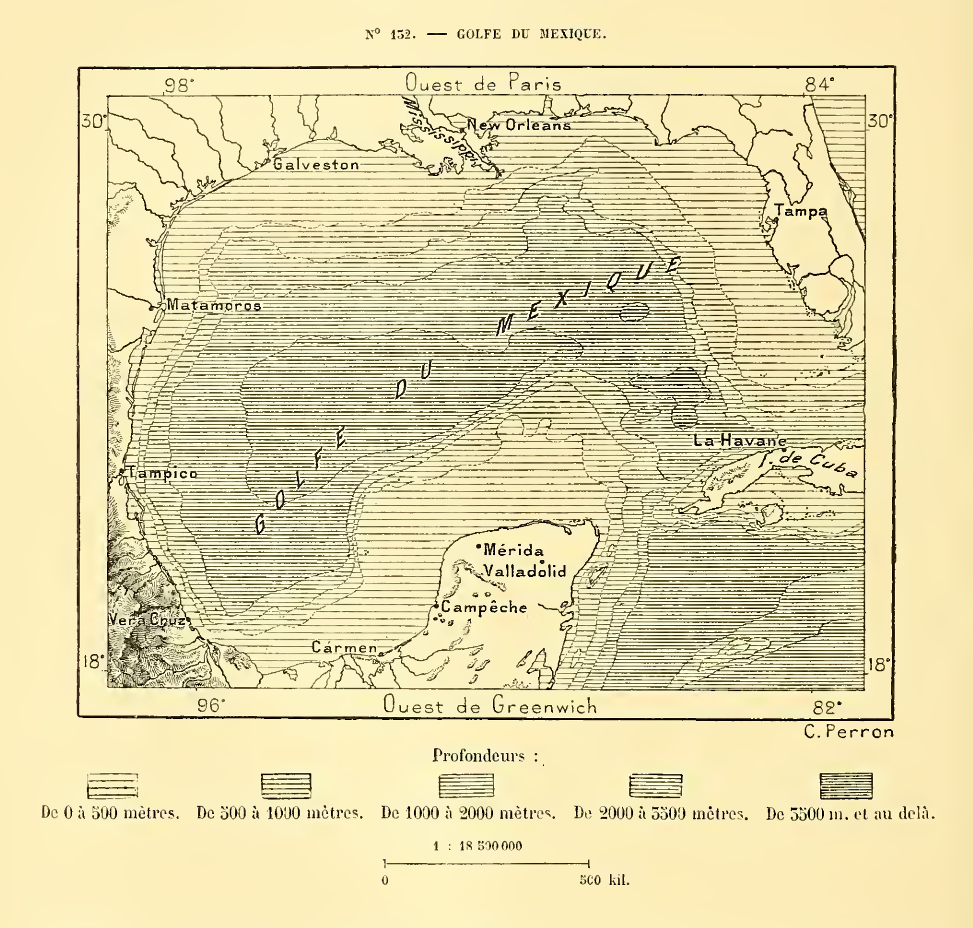
Beaucoup plus largement ouverte au flot de l'Océan que la Méditerranée d'entre Europe et Afrique, celle qui sépare les deux continents américains n'en est pas moins un bassin maritime bien limité et présentant un régime distinct, un ensemble de phénomènes qui en font une région naturelle à la surface de la planète. La ligne de partage entre la mer intérieure du Nouveau Monde et l'océan Atlantique est même beaucoup plus nette qu'elle ne le paraît au premier abord, car les îles qui arrondissent leur hémicycle au devant de la mer des Antilles et celles qui barrent en grande partie l'entrée du golfe du Mexique reposent sur un accore sous-marin dont les pentes s'abaissent brusquement dans l'Atlantique à des profondeurs dépassant 4000 mètres. Les Bahama, les Petites Antilles sont les plateaux ou les pitons émergés des bancs, ou du moins des socles qui s'élèvent entre deux abîmes. Les seuls passages de 1000 mètres en profondeur qui fassent communiquer les eaux de l'Atlantique et de la méditerranée Américaine sont le détroit qui serpente entre les deux grandes îles de Cuba et d'Haïti et quelques portes ménagées dans la chaîne des Petites Antilles.

L'ensemble des eaux intérieures se divise naturellement en deux bassins dont la péninsule de Yucatan et Cuba marquent les limites : ce sont le golfe du Mexique et la mer des Caraïbes ou des Antilles. Mais chacun de ces deux bassins est lui-même subdivisé en deux parties distinctes. Le golfe du Mexique, si remarquable par la régularité de ses contours et la forme égale de son lit, a pour parvis extérieur la mer triangulaire comprise entre Cuba, la presqu'île de Floride, les îles et les bancs de Bahama. De même, la mer des Antilles, terminée au sud-est par le vaste amphithéâtre ovale, aux eaux profondes, que décrivent les rivages de la Jamaïque, d'Haïti, Puerto-Rico, les Petites Antilles et la Côte-Ferme du Venezuela, va rejoindre

au nord-ouest le golfe du Mexique, entre Cuba, le Honduras et le Yucatan, par une région maritime très irrégulière, au littoral déchiqueté, aux fonds inégaux, coupés de seuils et parsemés d'abîmes. L'axe général des deux mers est orienté du nord-ouest au sud-est, entre les alignements parallèles de l'Amérique Centrale et de la Micro-Antilie.

Ces mers américaines sont parmi les mieux connues de la surface planétaire. L'exploration systématique du golfe Mexicain et de la mer des Antilles

N° 152. — GOLFE DU MEXIQUE.

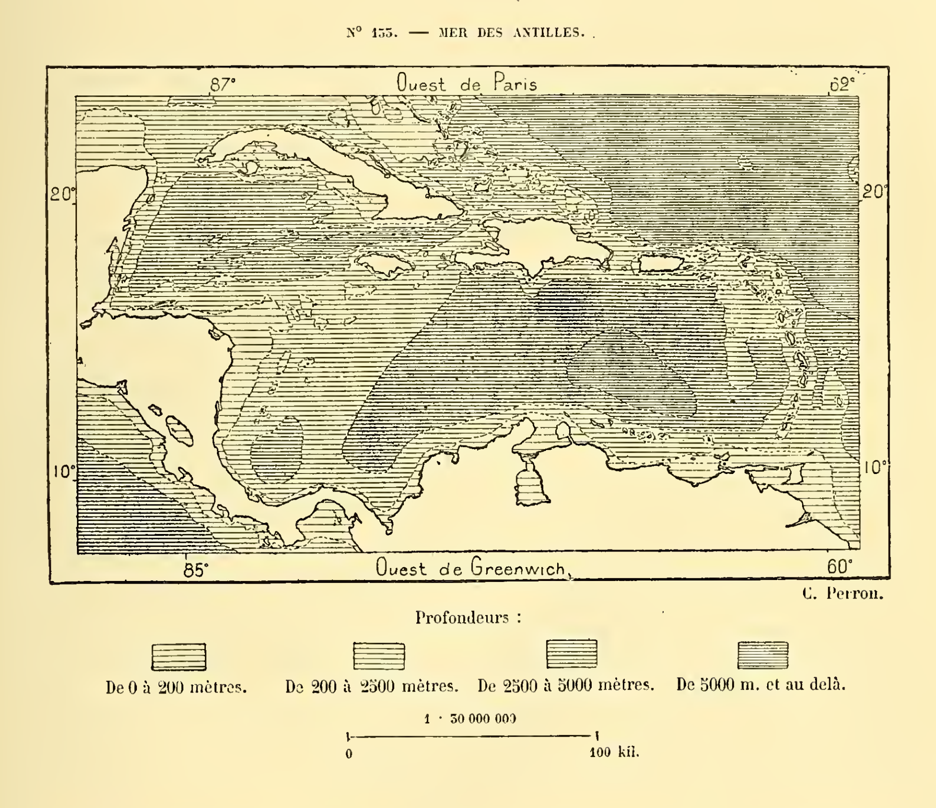


commença en 1872 sur les côtes occidentales de la Floride, sous la direction des officiers américains du *Coast-Survey*. Howell, Pourtalès, Alexander Agassiz, Bartlett, Hilgard, Sigsbee, Baird, d'autres encore ont étudié à tous les points de vue la thalassographie de ces parages, et leur œuvre se poursuit, de plus en plus détaillée. Non seulement l'épaisseur de l'eau a été mesurée et les inégalités du lit ont été reconnues par la sonde, mais, au moyen des instruments les plus sensibles, on étudie la température des couches superposées, ses alternances et ses déplacements, on observe les cou-

rants superficiels et profonds, révélés par les changements de la salinité et les variations du thermomètre, on recherche surtout les organismes qui peuplent les eaux, jusqu'au fond des ténébreux abîmes, et l'on a fait ainsi les plus remarquables découvertes, ouvrant de merveilleuses perspectives sur les âges précédents de la vie du globe.

La mer extérieure, entre Cuba, les Bahama et la Floride, par laquelle s'échappent les eaux du Gulf-stream, est relativement peu profonde : elle est presque en entier occupée par des bancs entre lesquels s'ouvrent des pas-

N° 133. — MER DES ANTILLES.



C. Perron.

Profondeurs :

De 0 à 200 mètres. De 200 à 2500 mètres. De 2500 à 3000 mètres. De 3000 m. et au delà.

1 : 30 000 000

0 — 100 kil.

sages où l'épaisseur de la masse liquide est de cinq ou six cents mètres; seulement au sud-est une langue d'eau profonde, dite le « Vieux Canal de Bahama », pénètre au loin le long des côtes septentrionales de Cuba, et l'on y trouve en plusieurs endroits des creux de plus de 2000 mètres. A l'entrée du « Nouveau Canal de Bahama », directement au nord de la Havane, la sonde a mesuré une profondeur de 1568 mètres. Mais dans le bassin circulaire du golfe Mexicain, le lit de la mer se creuse beaucoup plus bas : les fonds de 3000 mètres, rétrécis à l'est par les récifs côtiers qui bordent la presqu'île floridienne et la péninsule de Yucatan, occupent toute la partie centrale du Golfe, sur un espace que l'on peut évaluer à près

de la moitié de la superficie des eaux. Vers le milieu de la cuvette une vaste plaine sous-marine, orientée du nord-est au sud-ouest, se prolonge à près de 4000 mètres en profondeur sur un espace de plus de 2 kilomètres.

Le canal ou détroit de Yucatan, qui fait communiquer le golfe du Mexique avec la mer des Antilles, n'a guère que la moitié de l'épaisseur liquide des bassins maritimes contigus : entre les bancs sous-marins qui forment le socle du Yucatan et qui continuent la pointe occidentale de Cuba, la fosse profonde du détroit se creuse à plus de 2000 mètres. Mais immédiatement au sud du seuil, la mer forme une autre cuvette de contours triangulaires, limitée au sud par un rempart immergé qui commence au cap de la Cruz, dans l'île de Cuba, et se prolonge vers la côte du Honduras Britannique, en portant sur sa crête la rangée des îles Cayman et le banc Misteriosa, caché par 16 mètres d'eau seulement. Les fonds unis de cette cuvette, à laquelle on a donné le nom de « fosse du Yucatan », ont presque partout plus de 4500 mètres, et la plus grande profondeur mesurée y atteint 4710 mètres. Au sud du rempart des Cayman, une autre cuvette très allongée, dite « fosse de Bartlett », d'après l'un des explorateurs les plus zélés des mers américaines, occupe toute la largeur du bassin maritime, sur un espace d'environ 1500 kilomètres, de l'accore des « îles de la Baie », près de la côte de Honduras, au canal du Vent, qui sépare les deux grandes Antilles, Cuba et Haïti : c'est dans ce gouffre étroit de la fosse Bartlett, que l'on a découvert l'abîme le plus profond de la méditerranée Américaine. Ce trou de 6269 mètres n'est qu'à 36 kilomètres au sud de l'île Great Cayman, plateau terminal d'une énorme montagne sous-marine. La Terre n'offre pas un autre exemple d'une pareille différence de niveau pour deux points aussi rapprochés. Au sud de la Sierra Maestra de Cuba, dont un sommet s'élève à l'altitude de 2560 mètres, on trouve près de 6000 mètres dans la fosse : à 90 kilomètres de distance, entre la montagne cubanaise et le gouffre maritime, la pente totale est d'environ 8500 mètres; c'est la hauteur du Kintchindjinga. La chaîne de montagnes presque immergée du Cayman est longée à sa base méridionale par une vallée de 6000 mètres en profondeur[1].

Au sud de la fosse Bartlett un nouveau seuil ferme à demi la mer entre la pointe extrême de la Jamaïque et le cap Gracias-á-Dios du continent, et plus des trois quarts de l'espace intermédiaire sont occupés par les bancs des Mosquitos, de Rosalind, de Pedro, que recouvre une faible épaisseur liquide. A l'endroit le plus creux du chenal, à 200 kilomètres au sud-ouest de la Jamaïque, la profondeur est de 1225 mètres. D'autres bancs,

[1] Bartlett; — Alexander Agassiz, *Cruise of the* Blake.

la Serranilla, le Bajo Nuevo, le Combey, obstruent partiellement l'entrée méridionale du passage, puis au delà se déploie l'immense étendue libre de la mer des Caraïbes. Limitée à l'ouest par le banc des Mosquitos, ses îlots et ses écueils avancés, San-Andrès, Vieja-Providencia, le Quita-Sueño ou « Perd-Sommeil », l'isleta Serrana, le Roncador ou « Mugissant », cette mer intérieure se creuse graduellement vers l'est jusqu'à des profondeurs de 2000, 3000, 4000 et 5000 mètres et, même au nord des îles hollandaises de la côte du Venezuela, forme des abîmes de 5200 mètres, pour se relever ensuite vers le banc de l'île Aves, aligné parallèlement à la chaîne des Petites Antilles. Dans la fosse de séparation qui se dirige du sud au nord entre le plateau d'Aves et la Micro-Antilie, la sonde a trouvé des fonds de 3100 mètres.

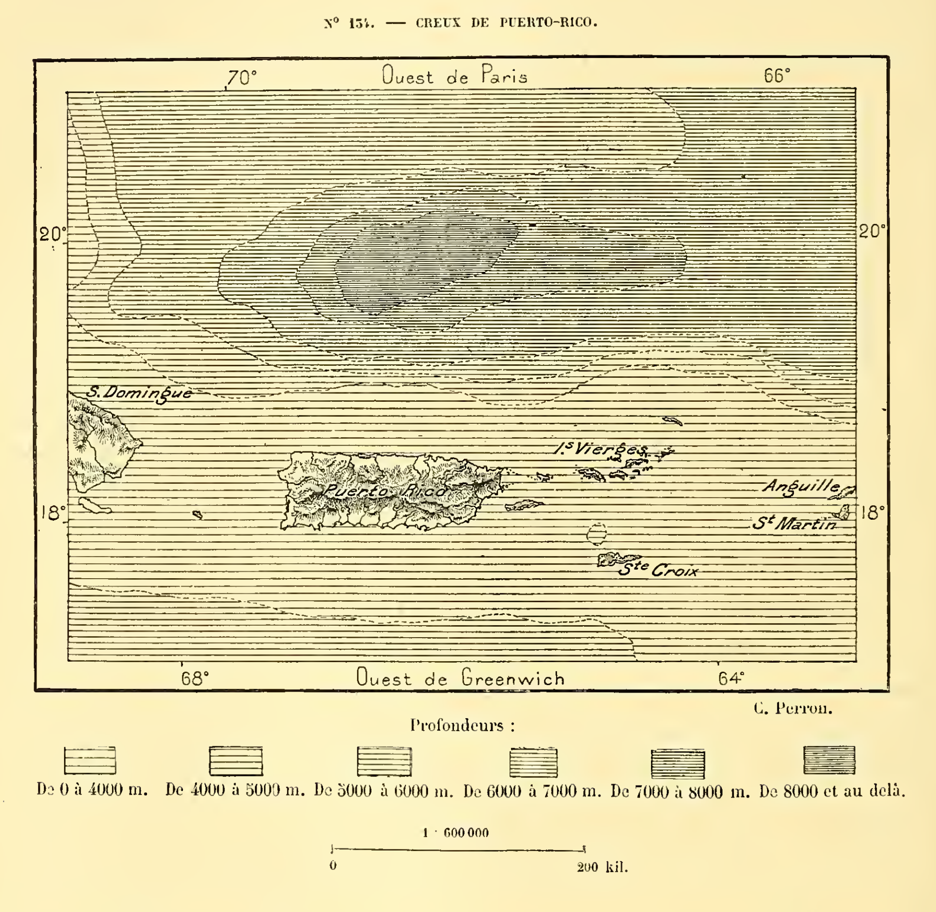
Les îles qui forment la digue extérieure de la mer Antilienne se dressent comme les piles ruinées d'un pont entre lesquelles vont et viennent les eaux de l'Atlantique à sa méditerranée américaine. La plupart des Antilles sont reliées les unes aux autres par des seuils immergés dont la saillie est à quelques centaines de mètres au-dessous du flot : trois brèches seulement, deux au nord et au sud de la Martinique, et l'autre entre Sombrero et les îles Vierges, s'ouvrent à une profondeur dépassant un millier de mètres. Quant à l'accore extérieur, formant le rebord du socle des Antilles au-dessus des groupes de l'Atlantique, il longe la chaîne des îles à une faible distance. Au nord-est des Bahama surtout, il est très rapproché des bancs de corail émergés : la ligne des profondeurs de 4000 mètres ne s'y trouve presque nulle part à plus de 30 kilomètres des rivages ; le navigateur Brownson a même sondé un creux de 5582 mètres à 4627 mètres des îles[1]. La paroi du bassin atlantique présente donc dans ces parages une déclivité de 55 degrés sur une hauteur verticale de plus de trois kilomètres et demi : on ne voit d'escarpement dont l'inclinaison est un peu plus grande, qu'à l'est de la Floride, par le travers du cap Cañaveral, mais la hauteur verticale entre les deux points rapprochés y est de 1098 mètres seulement[2]. C'est également au pied de l'accore antilien, directement au nord de l'île Puerto-Rico, que l'on a reconnu, à 8431 mètres, le creux de l'Atlantique le plus profond exploré jusqu'à maintenant : la sonde avait indiqué naguère au sud de Terre-Neuve le point le plus bas dans l'océan Atlantique.

Les deux mers, golfe du Mexique et mer des Antilles, sont de grandeur

[1] A. Agassiz, ouvrage cité.
[2] Craven ; — J. G. Kohl, *Geschichte des Golfstroms*.

inégale. En comparant seulement la partie régulièrement ovale des deux bassins, sans la mer des Bahama et sans la fosse de Bartlett, avec les bancs qui la limitent, la mer des Caraïbes est à peu près d'un sixième plus étendue que le golfe du Mexique; mais si l'on tient compte des profondeurs, la différence entre les deux bassins est bien autrement considérable, car, en

N° 134. — CREUX DE PUERTO-RICO.



Profondeurs :

De 0 à 4000 m. De 4000 à 5000 m. De 5000 à 6000 m. De 6000 à 7000 m. De 7000 à 8000 m. De 8000 et au delà.

1 : 600 000

0 200 kil.

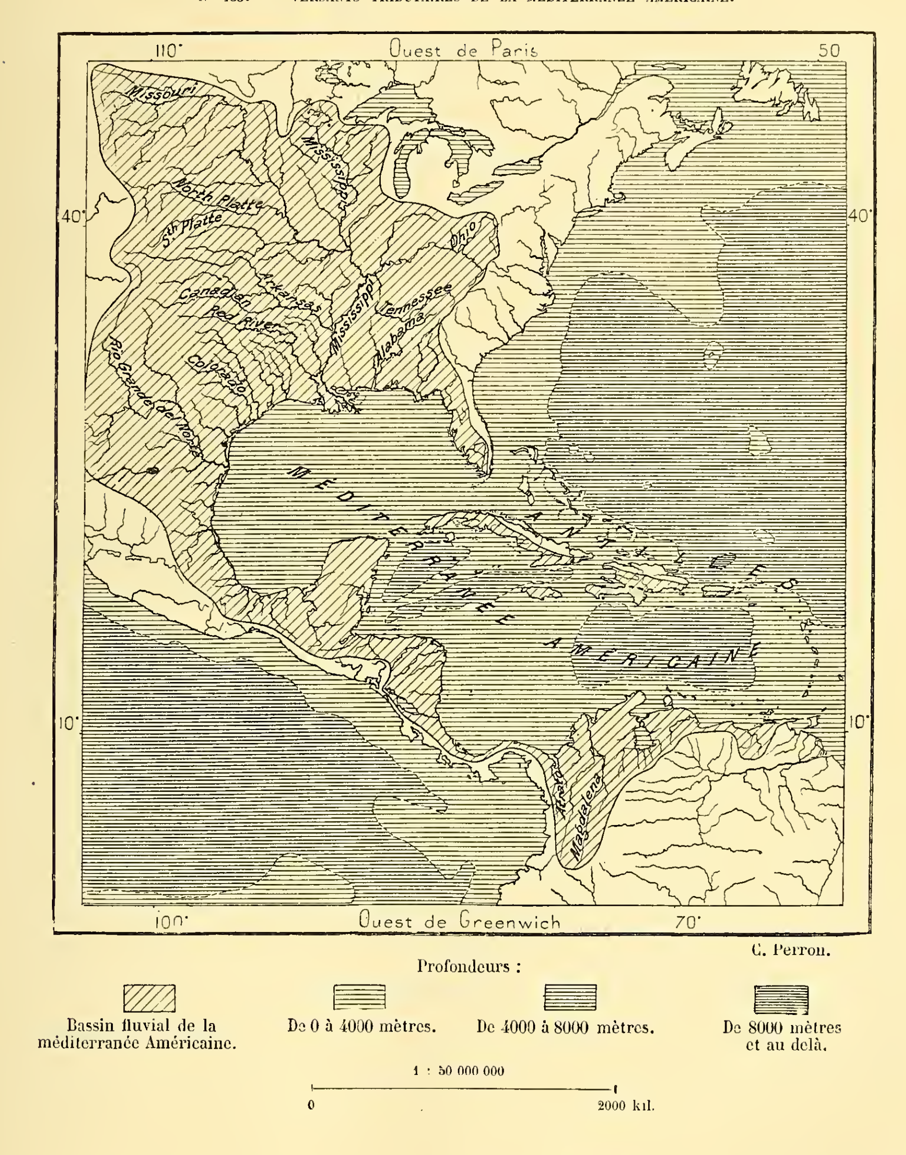
moyenne, l'épaisseur d'eau est beaucoup moindre dans le golfe du Mexique. et si tout à coup le niveau de cette mer s'abaissait de 180 mètres, un espace de plus de 500 000 kilomètres, soit plus du tiers de la superficie totale, s'ajouterait au pourtour des rivages émergés[1]. En comparant les deux bassins par l'adjonction à leur surface des aires d'écoulement tributaires, c'est au golfe Mexicain que revient l'avantage pour la superficie de la

[1] Superficie et contenance des deux bassins principaux de la méditerranée Américaine :

	Superficie.	Contenance.
Golfe du Mexique. . .	1 536 526 kil. carr.	1 340 000 kil. cubes.
Mer des Antilles . . .	1 869 226 »	5 600 000 »

cuvette et des versants. Le relief de l'Amérique du Nord avec ses deux rebords extérieurs de montagnes et sa grande dépression médiane a eu pour conséquence, au point de vue hydrographique, d'épancher surtout les

N° 135. — VERSANTS TRIBUTAIRES DE LA MÉDITERRANÉE AMÉRICAINE.



eaux dans le sens du méridien, au nord vers l'océan Glacial et la mer de Hudson, au sud vers le golfe du Mexique Le fleuve le plus puissant de l'Amérique septentrionale, le Mississippi, se déverse dans la mer Mexicaine, et, grâce à cet affluent, la superficie du bassin se trouve plus que doublée; en outre, l'aire d'écoulement comprend tous les cours d'eau des Etats-

Unis du sud, de la Floride occidentale au Texas, le rio Bravo del Norte et les rivières du versant oriental du Mexique et du Yucatan méridional jusqu'à la lagune de Términos. La mer des Caraïbes reçoit les fleuves relativement abondants que lui envoie la région des isthmes, mais le continent du sud, quoique construit sur le même plan général que le continent du nord, n'a pas à l'orient un rebord de montagnes aussi régulièrement formé, et le réseau des eaux courantes, moins contenu à l'est, ne s'est rejeté que pour une faible part dans la direction du nord. La mer antilienne n'a pour grands affluents sud-américains que l'Atrato, le rio Magdalena et le rio Zulia, qui s'épanche dans la lagune de Maracaïbo. Si remarquables qu'ils soient par la masse de leurs eaux — l'Atrato surtout, — ces trois fleuves n'ont qu'une aire d'écoulement minime en comparaison du Mississippi. Quant à l'Orinoco, qui est l'un des grands courants américains, il se déverse directement dans l'océan Atlantique, en dehors de l'île Trinidad et de la chaîne des Antilles[1].

Les barrages formés par les îles sur presque tout le pourtour de la méditerranée Américaine modifient singulièrement le phénomène des marées. D'abord l'écart qui se produit entre les hautes et les basses eaux est très affaibli, comme dans la méditerranée de l'Afrique et de l'Europe. Même l'intumescence du flot y est beaucoup plus atténuée : tandis que dans le golfe tunisien de la Petite Syrte, sur les côtes de l'île Djerba, l'amplitude moyenne de la marée est de 3 mètres, les plus hautes marées de syzygie du golfe Mexicain sont de 1 m. 22, près de la ville floridienne d'Apalachicola; dans la mer des Antilles, l'écart extrême du flux et du reflux est moindre encore ; il est de 1 m. 60 dans le port de l'île Roatan, à l'endroit du golfe de Honduras où le flot se propage avec le plus d'intensité. D'ailleurs il est rare que la montée et la dépression alternatives de l'eau se fassent avec la régularité normale; suivant la direction changeante des courants maritimes et atmosphériques, les marées se déplacent, se prolongent ou restent temporairement supprimées. Même sur la plus grande partie du pourtour maritime de la double méditerranée Américaine, les croisements et les interférences des ondulations, provenant

[1] Superficie de la méditerranée Américaine et des versants tributaires, sans les îles :

Mers.	Superficie.	Versants tributaires.
Mer des Bahama . .	439 750 kil. carr.	
Golfe du Mexique . .	1 556 528 »	5 500 000 kil. carr
Mer des Cayman . . .	708 854 »	900 000 »
Mer des Antilles. . .	1 869 226 »	
Ensemble . .	4 554 138 kil. carr.	6 400 000 kil. carr.

de diverses directions par les détroits des îles, ont pour conséquence de fondre les deux marées semi-diurnes en une seule marée diurne : le flot ne s'élève et ne s'abaisse qu'une fois par jour. Les contrastes dans le régime diurne et semi-diurne des oscillations se produisent en des baies très voisines les unes des autres : tandis que sur la côte occidentale de la Floride, la montée est de six heures, elle se continue pendant douze heures dans la baie d'Apalachicola; puis sur les côtes du Texas elle reprend son mouvement normal[1].

La mer des Antilles et le golfe du Mexique ont assez de larges portes ouvertes sur l'Océan pour que leurs courants appartiennent au grand tournoiement des eaux atlantiques; mais les contre-courants et les remous y sont nombreux à cause de l'irrégularité des côtes. La masse énorme du courant équatorial, qui se meut incessamment de l'est à l'ouest avec une vitesse moyenne de 4 à 5 kilomètres et qui vient se heurter aux côtes du Brésil, des Guyanes et des Antilles, n'est pas entièrement déviée vers le nord, puisqu'elle trouve des passages pour continuer sa marche dans la direction de l'occident. Tandis que la plus forte partie des eaux se reploie vers le nord pour longer extérieurement l'accore des socles qui portent les Petites Antilles et les Bahama, une part moins considérable, quoique représentant encore des millions de mètres cubes par seconde, pénètre dans la mer des Antilles. La masse d'eau qui entre dans l'espèce d'entonnoir formé par le golfe de Paria, entre l'île Trinidad et la côte ferme du Venezuela, est assez puissante pour neutraliser le courant de flot et pour précipiter le jusant en lui donnant parfois des vitesses de plus de 9 kilomètres à l'heure : aux tournants, les courants partiels qui se heurtent produisent de redoutables mascarets et des raz de marée qui soulèvent les sables et les vases du fond; la mer se colore en rouge sur de vastes étendues. Le nom de Boca del Drago ou « Bouche du Dragon », que Colomb donne au détroit qui s'ouvre entre la pointe nord-occidentale de Trinidad et la presqu'île de Paria, est ratifié par tous les marins qui s'engagent dans cette passe dangereuse. Au nord de Trinidad, dans le détroit de Tobago, les eaux du courant équatorial se meuvent plus paisiblement, avec une vitesse moyenne de 1850 mètres par heure, mais quelquefois double ou même triple. Plus au nord, jusqu'à la Martinique, principalement entre cette île et Sainte-Lucie, où la mer ouvre une fosse de plus de 1000 mètres en profondeur, les détroits laissent passer aussi des courants latéraux du grand fleuve marin.

Ces branches du courant équatorial, unies dans la mer des Antilles,

[1] Franklin Bache, *Coast Survey*.

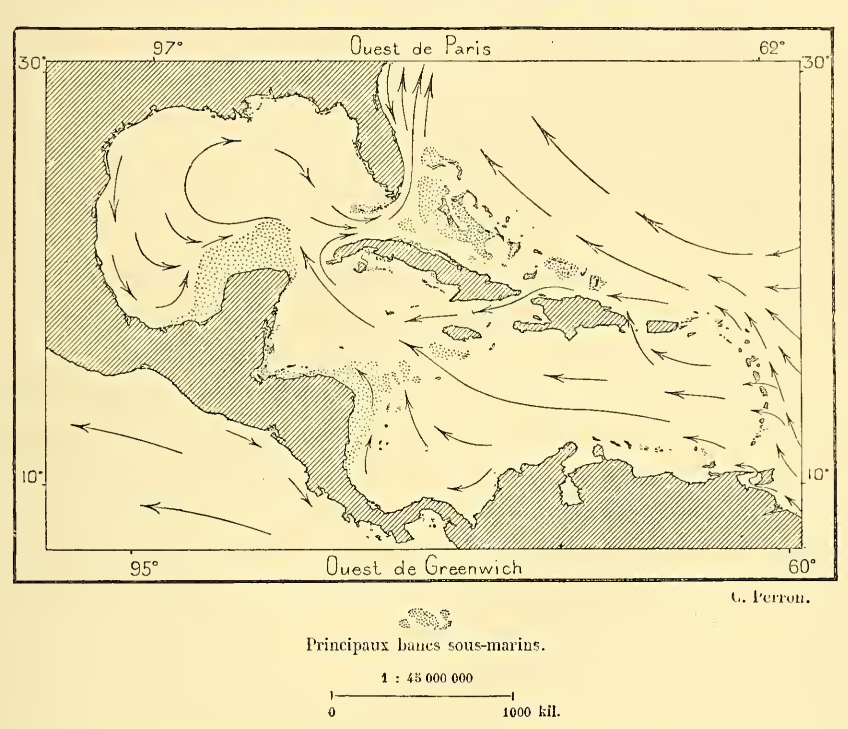
ralentissent leur mouvement en s'épanchant sur une large étendue; même en s'épanouissant sur la nappe marine, une part du courant retourne dans l'Atlantique par le passage de Mona, ouvert entre Puerto-Rico et Saint-Domingue. Le mouvement ordinaire des eaux de la mer des Antilles dans le sens de l'est à l'ouest est évalué de 18 à 35 kilomètres par jour[1]; mais le courant n'occupe point toute la largeur du bassin, il se produit des remous latéraux et des contre-courants qui se déplacent en sens inverse : c'est ainsi que de Colon à Cartajena, les embarcations n'ont qu'à se laisser entraîner par les eaux, qui cheminent de l'ouest à l'est avec une vitesse moyenne d'un mille par heure. A la sortie de la mer des Caraïbes par le détroit des Bancs, entre la Jamaïque et les récifs des Mosquitos, le courant s'accélère de nouveau, puis, entré dans la fosse de Bartlett, il reçoit un affluent qui lui vient par le passage du Vent. La masse liquide qui doit s'épancher dans le golfe du Mexique par le détroit du Yucatan est donc fort considérable et le flot se précipite par cette ouverture avec une vitesse de 3 à 4 kilomètres à l'heure. C'est là que commence le « courant Golfier » proprement dit, plus connu sous la dénomination anglaise de Gulf-stream.

Il se divise d'abord en deux nappes, dont l'une, longeant la rive septentrionale de Cuba, se porte vers le détroit de la Floride, tandis que l'autre s'épanouit dans le large bassin du Golfe, bordée de contre-courants. Vers le centre de cette mer presque circulaire les eaux paraissent être en état d'équilibre, tandis que sur le pourtour, mais à distance de la terre, elles se meuvent parallèlement aux rivages : au sud des passes mississippiennes les eaux jaunes du fleuve sont repoussées vers l'est, en une ligne droite inflexible, par les eaux bleues du courant. Enfin tout le flot surabondant que la mer des Antilles a poussé dans le Golfe par le détroit du Yucatan et que la pression de la masse toujours en mouvement soulève à un mètre de hauteur au-dessus du niveau moyen de l'Océan[2], doit s'échapper vers l'Atlantique par le détroit de la Floride, où le courant est rétréci à la façon d'un fleuve. Au passage le plus étroit, entre le Memory-rock des Bahama et le Jupiter-inlet de la Floride, le canal a 89 kilomètres de largeur et sa plus grande profondeur est de 796 mètres : la section du lit est de 45 kilomètres carrés. La vitesse des eaux, beaucoup plus forte suivant l'axe du chenal que sur les bords, varie dans ce détroit; parfois elle est seulement de 3 kilomètres; mais d'autres fois on a observé une rapidité triple : en moyenne

[1] Sallot des Noyers, *Mer des Antilles et Golfe du Mexique.*
[2] Hilgard; — Alex. Agassiz, ouvrage cité.

la marche est de 5 kilomètres par heure et le débit, d'après Bartlett, est de 5 milliards de mètres cubes par seconde ou 436 trillions par jour. C'est là une mer mouvante dont il est difficile de s'imaginer les proportions, puisqu'elle égale 300 000 fleuves comme le Mississippi, cependant elle est encore bien inférieure à l'énorme quantité d'eau relativement tiède qui s'épanche à la superficie des eaux de l'Atlantique boréal. Aussi le Gulf-stream sorti du détroit de la Floride ne fournit-il qu'une faible part de ce flot à tempé-

N° 133. — COURANTS GÉNÉRAUX DE LA MÉDITERRANÉE AMÉRICAINE.



rature élevée : le courant qui contribue le plus à réchauffer les mers septentrionales, jusqu'au Spitzberg et à la Novaya-Zeml'a, est la branche équatoriale qui a suivi l'accore des Petites-Antilles et des Bahama pour aller rejoindre le Gulf-stream au sud de l'archipel des Bermudes[1].

A leur entrée dans la mer des Caraïbes, les vents n'ont pas tout à fait la même direction moyenne que le courant océanique : tandis que les eaux se meuvent dans le sens du sud-est au nord-ouest, les vents alizés dominent, soufflant presque toujours de l'est ou du nord-est, et les calmes sont très rares ; plus loin, vers le centre du bassin, ils deviennent plus communs. De

[1] Alexander Agassiz, ouvrage cité

même, dans le golfe du Mexique, c'est aussi vers le milieu de la nappe presque circulaire des eaux que l'atmosphère est le plus souvent tranquille. Quant aux déviations du vent alizé, elles se produisent surtout dans le voisinage des côtes par l'effet de l'insolation des terres ; aussi le vent détourné de sa route régulière s'infléchit-il d'ordinaire dans la direction du littoral le plus rapproché. Près de la côte ferme du Venezuela, l'alizé du nord-est maintient sa course, tandis que le long de l'Amérique Centrale il devient souvent franchement oriental, et c'est en venant du sud-est qu'il frappe les rivages de la Jamaïque et de Cuba. Sur le pourtour du golfe du Mexique la frange des vents côtiers s'oriente fréquemment suivant des lignes perpendiculaires au littoral, soufflant du sud sur les côtes des Etats-Unis et du nord sur celles du Yucatan; mais le plus grand trouble causé dans le régime régulier des vents provient des brusques « coups de nord », qui descendent directement des régions polaires par la vallée du Mississippi, entraînant avec eux toute la masse des airs. Ils ont la plus grande ressemblance avec le *bora* de la mer Adriatique et le mistral de la Méditerranée française : même provenance septentrionale, même soudaineté, même force, même fréquence pendant les mois d'hiver.

Les ouragans sont aussi l'un des phénomènes de la méditerranée d'Amérique, et leur nom même (*hurakan*, *huiranvucan*), d'origine caraïbe, prouve que les marins d'Europe y virent un bouleversement atmosphérique spécial aux Antilles. Le chemin principal de ces météores coïncide à peu près avec la chaîne des Petites-Antilles et des Bahama, mais après avoir atteint l'extrême convexité de leur parcours dans la région sud-orientale des Etats-Unis, ils se reploient dans la direction du nord-est pour se propager vers l'Europe sous une forme affaiblie. L'axe ordinaire de l'ouragan dans les mers antiliennes se confond avec la ligne sans déclinaison de l'aiguille magnétique, dirigée des Guyanes vers la Caroline du Sud par Saint-Vincent et Puerto-Rico; la vitesse du météore varie de deux à quatre jours pour la traversée de la mer des Antilles. Les parties de la méditerranée Américaine les plus éloignées de cet axe sont les parages où les ouragans sévissent le moins fréquemment : on répète même souvent que la Trinidad, les Antilles hollandaises du sud, la Côte-Ferme et les golfes des Isthmes, de Honduras, de Vera-Cruz sont en dehors de la zone des ouragans, ce qui n'est pas exact, ainsi que l'ont prouvé quantité de naufrages dans les ports de Panamá, de Colon et la destruction de Blewfields; du moins ces catastrophes sont-elles assez rares. On dit aussi que les ouragans ne se produisent qu'à la fin de l'été et au commencement de l'automne, alors que la surface fortement échauffée de l'Amérique du Sud appelle l'air

plus froid et plus dense du continent septentrional. Le mois d'août est en effet par excellence celui des ouragans, et plus des deux tiers de ces tournoiements aériens se produisent de juillet en octobre, mais on en a également observé pendant les autres mois. Il est rare qu'une année se passe sans qu'un désastre se produise sur un point ou sur un autre du domaine habituel des ouragans et que des spectateurs n'aient à raconter des exemples effrayants de la violence de l'atmosphère. Les maisons sont déracinées comme les arbres, des forteresses ont été démolies, des navires portés en pleine terre, des blocs de rochers lancés au milieu des cultures; des îlots brisés sont devenus récifs, et des cayes superposées sont devenues îlots. Le « grand ouragan », du 10 octobre 1786, écrasa des villes, coula des flottes, et, par la communauté du malheur, réconcilia les Français et les Anglais qui se préparaient à s'entr'égorger.

Les vents et les courants qui mêlent incessamment les eaux de l'Atlantique à celles de la méditerranée Américaine n'en égalisent pourtant ni la teneur en substances salines ni la température. Tournoyant dans les mers antiliennes comme dans une vaste chaudière, le courant que retardent les caps et les seuils intermédiaires doit emmagasiner pendant ce long séjour sous la zone tropicale une chaleur plus grande que les eaux du libre Océan; l'évaporation y est plus intense en proportion et par conséquent la salinité s'accroît. Les comparaisons établies entre l'eau du détroit de Yucatan et celle de l'Atlantique, sous la même latitude, en dehors de la chaîne des Antilles, constatent que les flots de la mer intérieure ont gagné en température et en concentration saline; il est même des parages dans la mer des Antilles et le golfe du Mexique auxquels Sainte-Claire Deville a donné le nom de « pôles de chaleur » parce que l'eau, neutralisée par des courants contraires, s'y maintient relativement tranquille et se réchauffe plus que les eaux avoisinantes. Mais entre l'Atlantique et la méditerranée Antilienne le contraste des températures est surtout observé dans les profondeurs : ce phénomène est le même que celui dont la méditerranée de l'Ancien Monde offre un exemple. En passant sur les seuils qui la séparent des bassins latéraux, l'eau de l'Océan descend dans les fonds de la mer voisine, mais en conservant la température qu'elle offrait à son entrée. Or, sous une épaisseur de 1460 mètres, les couches liquides de l'Atlantique ont exactement une température de 4°,16 : c'est aussi la température que l'on trouve dans les plus grands fonds de la mer des Antilles, même dans la fosse Bartlett, à plus de 6000 mètres au-dessous de la surface, tandis que dans l'Atlantique, où les froides eaux polaires s'épanchent sous les eaux tièdes de la superficie et recouvrent le lit marin, la tempéra-

ture des fonds descend à 5°, à 2° et même à 1°,67 de l'échelle centigrade[1].

Au point de vue de sa flore, la méditerranée Antilienne est remarquable par l'abondance extrême de l'espèce de sargasse à laquelle on a donné le nom de « raisin des tropiques ». On la rencontre en interminables traînées, allant et venant avec le flot et la marée, et dans certains parages, notam-

N° 137. — TEMPÉRATURE PROFONDE DE L'ATLANTIQUE ET DES MERS ANTILIENNES.



1 : 27 600 000

0 — 1000 kil.

ment au-dessus du « Creux des Vierges » ou de « Puerto-Rico », elle couvre d'assez vastes espaces pour mériter presque le nom de « prairie » maritime. Cette plante n'est pas uniquement d'origine pélagique, elle croît aussi sur les rochers des Antilles, des Bahama et sur les récifs de la Floride; mais les botanistes qui ont exploré la « mer des Sargasses » n'ont pu reconnaître le genre de reproduction dans cette plante; elle paraît se

[1] Alexander Agassiz, ouvrage cité.

développer par boutures qui se succèdent indéfiniment, détachées de la plante mère par le mouvement des vagues.

Naguère la faune marine des parages antiliens passait pour connue dans ses grands traits. Les naturalistes décrivaient les cétacés, les poissons, les chéloniens, les crustacés, les mollusques et autres formes animales des eaux superficielles, du lamantin à l'argonaute, mais ils déclaraient que la vie était absente des gouffres ténébreux du fond. Les récentes explorations, faites pour l'étude des côtes américaines, ont singulièrement accru le savoir des zoologistes et les collections se sont décuplées. C'est ainsi qu'au milieu du siècle on ne connaissait que 20 espèces de crustacés de l'aire antilienne, et que la croisière du navire le *Blake*, draguant les fonds jusqu'à plus de 4000 mètres, a valu à la science 40 genres nouveaux, comprenant 150 espèces. Le premier, Pourtalès étudia la faune profonde du plateau de rochers qui porte les récifs de la Floride et auquel on donne maintenant son nom, faune extrêmement riche dont les formes ressemblent aux fossiles d'époques géologiques antérieures et qui comprend de nombreuses espèces phosphorescentes. En certains parages le lit marin est recouvert d'organismes vivants; dans les détroits des Petites Antilles, près de la Guadeloupe et des Saintes, de Saint-Vincent, de Barbadoes, on passe au-dessus de véritables forêts de *pentacrini*, ondulant sur le fond comme des plantes aquatiques dans un marais. Les seuls espaces sous-marins d'où la drague ne rapporte point d'animaux sont les fonds de détroits balayés par de forts courants, tels le canal de la Floride et le passage du Vent. Le contraste que présentent la faune superficielle et la faune profonde dans la méditerranée Américaine est beaucoup plus grand que dans les mers froides ou même tempérées. C'est que l'écart entre les températures de la surface et celles du fond y est aussi beaucoup plus considérable : il s'y produit un étagement des espèces analogue à celui qu'on observe sur les pentes des hautes montagnes de la zone torride[1].

La nature du fond et des rivages présente beaucoup plus de variété dans la méditerranée Américaine que dans l'océan Atlantique, les conditions du milieu y ayant à la fois plus de diversité et moins d'ampleur. Les dépôts vaseux qui occupent la partie médiane des deux bassins sont composés principalement de débris de ptéropodes, tandis que les couches terreuses l'emportent sur le pourtour du littoral; des sables siliceux bordent aussi certaines côtes, et les vases coraliennes, les formations calcaires entourent les récifs et prolongent au loin diverses péninsules, entre autres celles du Yu-

[1] Alexander Agassiz, *Cruise of the* Blake.

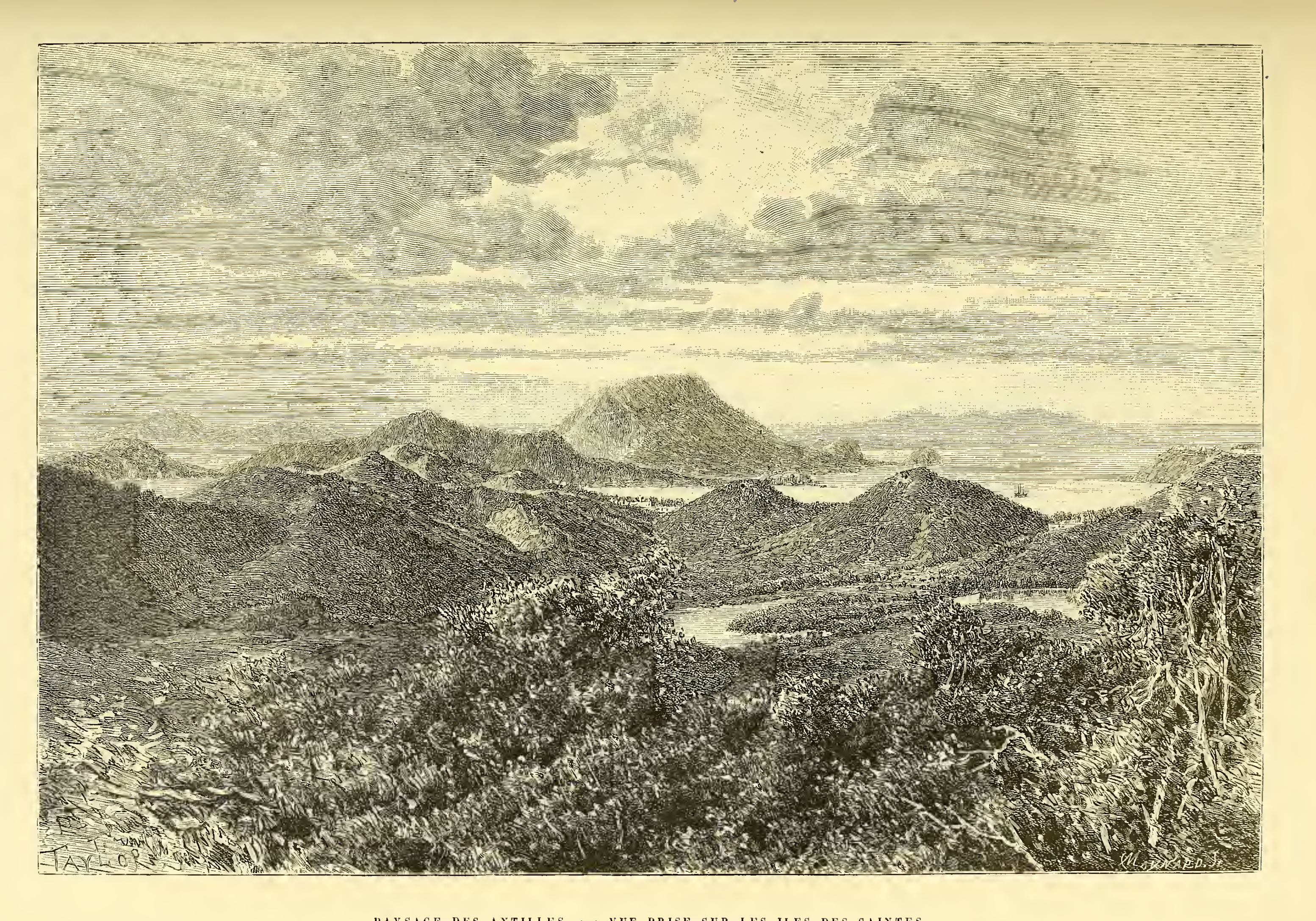
catan et de la Floride. Les coraux sont à l'œuvre sur un espace énorme, que l'on peut évaluer au quart de la superficie marine, et c'est à leur travail continu qu'il faut attribuer la formation de ces plateaux calcaires qui, de part et d'autre, rétrécissent les détroits, de ces tables que noient les hautes marées et que révèlent seulement des dunes de sable, comme la caye au Sel, ou des bordures de palétuviers, comme l'Anegada et son prolongement redouté des marins, le récif du Fer à Cheval, qui la rattache aux îles

N° 138. — DÉPOTS DU FOND DE LA MER DANS L'ATLANTIQUE ET LA MÉDITERRANÉE AMÉRICAINE.



Vierges. Plus d'une moitié des côtes cubanaises, les divers archipels des Bahama, les terres orientales de la Micro-Antilie, exposées à la houle du large, enfin le groupe des Bermudes, en plein Océan, sont d'origine coralienne.

La flore et la faune terrestres des Grandes et des Petites Antilles offrent un intérêt de premier ordre aux naturalistes par les contrastes et les ressemblances qu'elles présentent d'île à île et par les inductions qu'elles permettent de faire sur la continuité ou la séparation première de terres rapprochées. La grande diversité des espèces dans les différentes îles a été con-

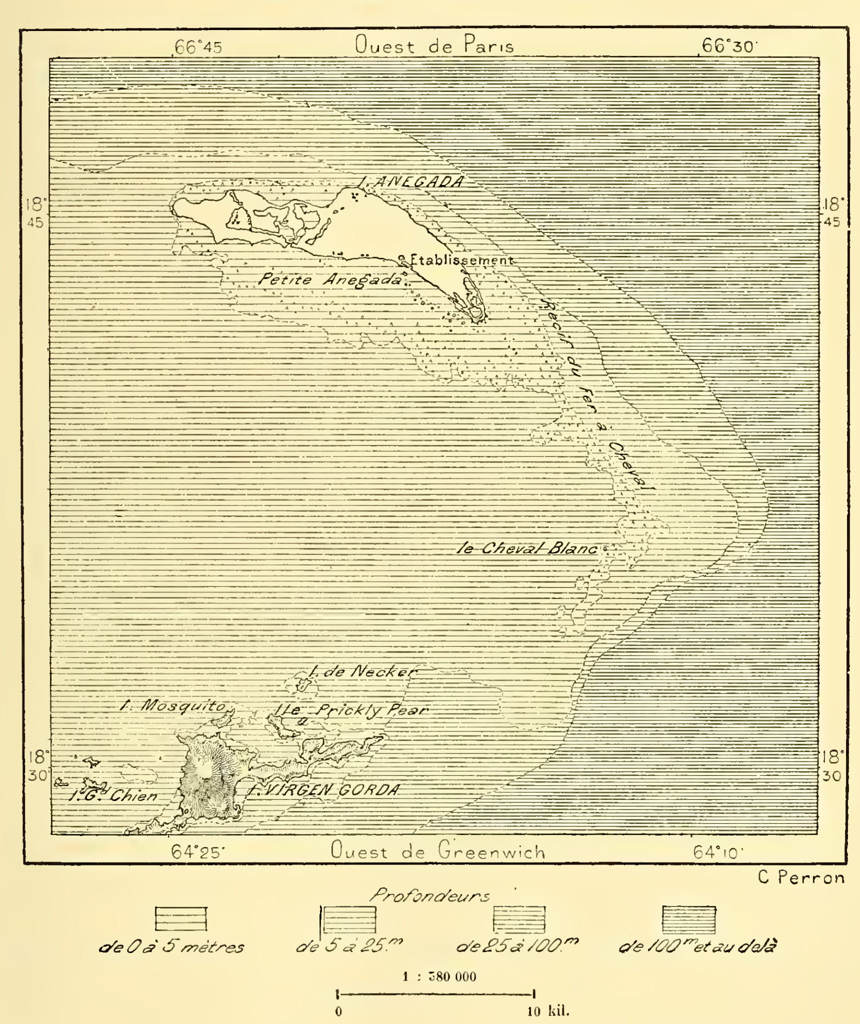


PAYSAGE DES ANTILLES. — VUE PRISE SUR LES ILES DES SAINTES

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par la Société de géographie.

sidérée comme une preuve du long isolement dans lequel sont restées les terres antiliennes : chaque île a des formes qui lui appartiennent en propre, et si les types des trois Amériques, du Nord, du Sud et du Centre, qui se rencontrent dans ces terres, témoignent de communications par isthmes ayant eu lieu à des époques lointaines, on reconnaît que ces

N° 139. — ANEGADA ET RÉCIF DU FER A CHEVAL.



migrations ont dû se produire avant les âges tertiaires et que l'isthme antilien, s'il a jamais uni directement les deux continents du nord et du sud, n'a point offert une large voie pendant de longs âges géologiques. La faune spéciale de chaque île se distingue surtout par un développement extraordinaire de mollusques terrestres : à cet égard, les Antilles constituent une région unique. On peut dire que chacune des îles est devenue pour ces for-

mes animales un centre particulier de création; cependant les Grandes Antilles, jusqu'aux îles Vierges, durent à une époque lointaine se rattacher au Mexique, tandis que les Petites Antilles rappellent d'anciennes communications par terre, d'un côté avec le Venezuela, de l'autre avec les Guyanes[1].

Les oiseaux, qui, pour la plupart, grâce à leurs ailes, franchissent facilement les détroits, ont pu se répandre d'île en île sur de vastes espaces. On cite même des exemples d'espèces que les ouragans ont transportées pardessus de larges bras de mer : c'est ainsi que, d'après le témoignage unanime des pêcheurs, des pélicans, inconnus à la Guadeloupe jusqu'en 1685, y furent introduits par un ouragan qui les avait saisis dans son tourbillon[2]. Quant aux oiseaux de faible vol, ils sont représentés dans les Antilles par des espèces particulières. S'il est des oiseaux-mouches antiliens qui volent en été jusque dans les Etats-Unis du Nord et au Canada, il en est aussi qui ne sortent pas de leurs îles. Les Antilles possèdent quinze espèces distinctes de ces oiseaux, appartenant à huit genres différents, dont cinq non représentés sur le continent voisin; les Bahama ont en propre deux espèces d'oiseaux-mouches[3] qu'on ne retrouve pas dans la Floride, pourtant si rapprochée. Dans l'ensemble, l'avi-faune des Antilles présente un caractère sud-américain. Quant aux reptiles terrestres, leur type se rapproche de celui des animaux congénères de l'Amérique Centrale et du Mexique; mais on remarque des exemples de spécialisation très curieux : tels celui d'une espèce d'iguane, que l'on rencontre seulement en Haïti et dans la petite île de la Navaza, et celui du trigonocéphale ou « fer de lance » de Sainte-Lucie, de Saint-Vincent[4], de la Martinique et de la Petite Martinique, inconnu dans les autres Antilles. Les mammifères peu nombreux trouvés lors de la conquête dans les Grandes Antilles et les archipels voisins étaient aussi des espèces propres à ces terres, des rongeurs, appartenant à des groupes caractéristiques de l'Amérique méridionale : l'insectivore (*almiqui*, *solenodon*) de Cuba fait partie d'une famille dont on n'a retrouvé d'autres représentants qu'à Madagascar[5].

Il ressort de l'ensemble des observations faites sur la flore et la faune antiliennes que les Grandes Antilles et les Bahama font partie de la même aire que la Floride méridionale jusqu'aux marais des Everglades, mais ont très peu d'affinités avec les Etats-Unis proprement dits : c'est avec le

[1] Bland, *Geology and Physical Geography of the West Indies;* — Thomas Belt, *The Naturalist in Nicaragua.*

[2] Caspari, *Revue Maritime et Coloniale*, octobre 1877.

[3] Alfred R. Wallace, *Humming-birds*, Fortnightly Review, Dec. 1, 1877.

[4] Owen Bulkeley, *The Lesser Antilles.*

[5] Alex. Agassiz, ouvrage cité.

Mexique, le Honduras et les autres territoires de l'Amérique Centrale que l'on constate les analogies. De même la faune marine profonde de la mer des Antilles ressemble beaucoup plus à celle du Grand Océan qu'à celle de l'Atlantique : si les portes ouvertes maintenant à travers la chaîne de la Micro-Antilie mêlent la faune superficielle de chaque côté des îles, la faune profonde prouve qu'avant la période crétacée, de larges bras de mer, des brèches plus creuses séparaient les diverses îles qui forment actuellement le long ruban de l'Amérique Centrale.

L'origine de ce nom d'Antilles, donné aux terres alignées entre les deux corps continentaux de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud, remonte à une époque antérieure à la découverte elle-même. Antilia était une des îles de l'océan Ténébreux, qui, tantôt représentée en archipel, tantôt en grosse masse terrestre, errait sur les cartes entre les îles Canaries et les Indes de l'Asie sud-orientale. A mesure que s'accroissait l'espace exploré, l'Antille était refoulée plus loin vers le soleil couchant : le voyage de Christophe Colomb et l'apparition du Nouveau Monde par delà les flots de l'Atlantique fixèrent ces îles flottantes et l'on reconnut désormais les Antilles dans ces terres éparses des « Indes Occidentales ». Ce sont bien les « îles avancées » de l'Amérique, en admettant, avec la plupart des étymologistes, que le nom d'Antilia ait en effet ce sens; mais dans l'esprit des marins ignorants, toute ressemblance de syllabes donnait lieu aux légendes les plus contradictoires. Sur nombre de cartes anciennes les îles de la méditerranée Américaine sont désignées sous le nom de « Lentilles », par allusion à leurs faibles dimensions relatives et à la multitude des îles, îlots et récifs qui s'élèvent au-dessus des eaux bleues.

De même que les diverses espèces animales, les hommes qui peuplaient les Antilles en 1492, lors de l'arrivée de Christophe Colomb, représentaient aussi des immigrants venus des trois régions continentales du nord, de l'ouest et du sud. Bien que ces populations aient disparu, à l'exception des Caraïbes, dont les descendants métissés habitent les côtes du Honduras, il ne peut rester aucun doute à l'égard de cette provenance multiple des insulaires primitifs, différant suivant les îles et leur proximité de la terre ferme : quelques indices, les récits et les descriptions des chroniqueurs espagnols, les traditions et les mœurs des indigènes, le peu que l'on a sauvé de leurs idiomes ont permis aux ethnologistes de hasarder, du moins pour quelques-unes des Antilles, l'histoire des migrations préhistoriques de leurs habitants.

La population actuelle des îles antiliennes est, dans ses éléments principaux, d'une origine singulièrement mêlée. L'Europe, l'Afrique, l'Asie ont, encore plus que l'Amérique, contribué à leur peuplement; les Chinois, les Hindous, que Colomb croyait rencontrer dans le Nouveau Monde, y sont en effet venus et presque chaque île en a sa colonie. Les Africains, qui ont la majorité numérique dans la société nouvelle des Antilles, proviennent de toutes les régions du continent « noir »; les négriers de diverses nationalités qui allaient les ravir ou les acheter sur les côtes africaines avaient tous leur marché spécial, et les hasards du commerce et de la guerre entraînaient vers le littoral les nègres de l'intérieur. De leur côté, les blancs, qui s'étaient asservi cette population d'esclaves noirs et qui par les croisements ont constitué la race dominante aux Antilles, viennent de toutes les parties de l'Europe. Les Castillans et Andalous, fils des premiers conquérants et colons, y sont encore nombreux à côté des immigrants de la Catalogne, des provinces Vascongades et de la Galice. Les Anglais, Ecossais et Irlandais, venus du Royaume-Uni, y rencontrèrent les loyalistes américains émigrés après la proclamation de l'indépendance des Etats-Unis. Français, Hollandais, Danois, prenant leur part du monde antilien, y ont aussi leurs représentants en grand nombre. En outre, on racolait des « engagés », c'est-à-dire des blancs achetés pour un esclavage temporaire, et désignés, suivant les contrats, par la durée de la servitude : en Haïti on les appelait les « Trente-Six Mois. » Les flibustiers ou gens à « franc-butin[1] », les boucaniers, qui couraient les îles espagnoles pour en « boucaner » le bétail sur les plages écartées, tous ces vagabonds sans peur et sans scrupules régnèrent longtemps dans les mers des Indes Occidentales, recrutant sans cesse de nouveaux pillards, connus ironiquement sous le nom de « frères de la Côte ».

L'état politique et social des régions antiliennes pendant les trois siècles qui suivirent la découverte du Nouveau Monde fut un chaos : entre les coureurs d'aventure, à la fois marchands, planteurs, soldats, la lutte était atroce; la vie, la liberté humaine n'avaient plus aucune valeur. Sur une même île, des ennemis occupaient des promontoires voisins, et, toujours armés, se surveillaient les uns les autres, attendant le moment favorable pour une attaque et pour l'égorgement. Les navires de commerce se cachaient pendant le jour dans quelque crique discrète, derrière un rideau de palétuviers, et se hasardaient peureusement la nuit dans la mer libre : pas de voile lointaine qui ne fût suspecte, car tous étaient forbans les uns

[1] E. Littré, *Dictionnaire de la langue française.*

pour les autres. D'ordinaire la guerre régnait officiellement entre les puissances qui se disputaient les Antilles, mais quand même elles étaient censées en paix, les flibustiers de diverses nations n'en continuaient pas moins la course pour leur profit particulier : après leur passage, il ne restait plus que des ruines fumantes et des champs dévastés. Et pourtant, le haut prix du sucre, du café, du tabac et autres denrées coloniales, offrant les chances d'une fortune rapide, attirait sans cesse de nouveaux spéculateurs à risquer leur vie en un périlleux climat et sous la perpétuelle menace de la guerre et de l'incendie. Pour défricher le sol et mettre leurs champs en culture, ils n'avaient plus l'aide des indigènes, exterminés dès les premières années de la conquête, mais ils tenaient à la tâche, sous le fouet du commandeur, les esclaves que des négriers leur avaient apportés d'Afrique, entassés dans l'entrepont des navires : grâce au typhus et à la part de cadavres jetés aux requins, l'air enfermé des cales avait fini par suffire à ce qui restait de la cargaison humaine.

Mais de ce chaos de guerre et d'esclavage ont fini par surgir des colonies de populations pacifiques dont les éléments primitifs si divers se sont fondus en un petit nombre de types dont les transitions sont bien ménagées; la majorité appartient à une sous-race nouvelle, celle des gens de couleur ou descendants des blancs d'Europe et des négresses d'Afrique : entre ces deux races, qui semblaient presque former deux humanités distinctes, le mélange s'est fait, et d'une manière si complète, que sur les cinq millions d'Antiliens, trois millions au moins sont les représentants de ce type nouveau : ils descendent à la fois des maîtres et des esclaves et les réconcilient par leur existence même. Et pourtant les gouvernements avaient essayé de prévenir par des lois très rigoureuses la formation de cette race mêlée qui peuple maintenant les Antilles : on voulait à toute force empêcher ces unions qui rendaient l'esclavage doublement monstrueux et qui accroissaient d'autant les dangers d'insurrection. Dans les Antilles françaises, les blancs convaincus d'être les pères d'enfants mulâtres étaient condamnés à de fortes amendes, les enfants eux-mêmes étaient confisqués au profit des hôpitaux avec interdiction de rachat et de libération[1]. On emprisonnait ceux qui s'enfuyaient; en cas de récidive, on leur coupait l'oreille, et le jarret lors d'une troisième tentative d'évasion[2].

Les noirs asservis provenaient de contrées trop différentes et contrastaient trop par les mœurs, le langage, les traditions, pour qu'ils aient pu,

[1] *Code Noir*, article IX.
[2] Labat, *Nouveau Voyage aux îles*; — Lepelletier de Saint-Remy, *Saint-Domingue*.

sur la terre nouvelle où ils se trouvaient transportés, s'unir en groupes compacts et tenter des insurrections ayant quelque chance de réussite. Avec la science de l'oppression que leur donnait l'intérêt, les planteurs veillaient à ce que les lots de nègres offerts par les traitants fussent composés de gens distincts par la langue et l'origine[1] : de cette manière les conspirations étaient rendues presque impossibles, puisque les esclaves ne pouvaient se comprendre ou même, anciens ennemis, se rappelaient les luttes d'autrefois. Dès le jour où ils entraient sur les plantations de l'acheteur, les noirs étaient obligés d'apprendre la langue du maître : parmi les compagnons de chaîne, ils ne trouvaient point d'amis ou d'hommes auxquels les rattachât d'autre lien que le malheur commun; il leur fallait ou mourir de langueur ou s'accommoder à la vie nouvelle. Ces procédés d'asservissement expliquent la rareté des mots d'origine africaine que renferment les parlers des Antilles. Mais si les nègres ne pouvaient travailler à leur émancipation comme nation distincte, ils n'en constituaient pas moins une classe de plus en plus solidaire, et en 1790, lorsque les mulâtres de Saint-Domingue furent appelés, comme électeurs, à exercer leurs droits politiques, les noirs se sentirent assez forts pour revendiquer aussi leurs titres d'hommes : après deux années de luttes, ils finirent par imposer à la métropole le décret d'affranchissement, que, huit années après, Bonaparte essaya, mais en vain, de déchirer. Ce fut le commencement de l'ère nouvelle pour les Antilles. Successivement l'esclavage dut être aboli dans toutes les îles des Indes Occidentales : en 1832 dans les colonies britanniques, en 1848 dans les colonies françaises; l'acte suprême de la transformation économique des Antilles s'accomplit en 1886, quand le dernier esclave de Cuba fut libéré.

Malgré les différences d'origine, les « créoles » des Antilles, c'est-à-dire tous ceux, blancs ou gens de couleur, qui sont nés dans les îles, offrent certaines ressemblances dues au milieu. Ils sont d'ordinaire bien faits et de belle taille, vigoureux et souples, d'un courage aventureux, vifs, spirituels, pleins d'imagination et de fantaisie, parfois aussi inconstants, vaniteux et futiles. Le patriotisme local a souvent réuni les créoles de toutes les nuances de peau contre les blancs nouvellement débarqués d'Europe. Un fait remarquable, constaté par les voyageurs, est que noirs et gens de couleur se sont modelés dans chaque île sur leurs anciens maîtres et en partagent les qualités et les défauts. Entre les nègres hollandais, anglais, français, espagnols, on observe les mêmes contrastes

[1] Daniel Mac-Kinnen, *A Tour through the British West Indies.*



TYPES DE LA MARTINIQUE. — NÈGRE CHASSEUR DE SERPENTS ET NÉGRESSE CHARBONNIÈRE.

Dessin de J. Lavée, d'après une photographie de M. Fabre, communiquée par la Société de Géographie

qu'entre les peuples dont ils ont pris la langue et auxquels ils s'associent de plus en plus par les traditions et le mode de penser. Rien ne rattache le Martinicais à l'Afrique : il est plus français que les Français restés dans quelque combe écartée des montagnes. Quant à la langue, elle est bien française aussi, quoique le nouveau venu ne la comprenne point tout d'abord; sous sa forme rudimentaire elle est réduite à quelques mots juxtaposés naïvement et sans flexion, toujours prononcés d'une façon câline et zézayante. Du moins témoigne-t-elle, surtout dans les proverbes, d'un merveilleux esprit d'observation et d'une étonnante finesse dans

N° 140. — PRÉPONDÉRANCE DES DIVERSES RACES DANS LES ANTILLES.



l'ironie. L'anglais des nègres est moins harmonieux que le français créole, mais il est également spirituel et concis : à l'exception de quelques phrases très simples, l'Anglais non initié ne parviendrait jamais non plus à reconnaître sa langue dans le parler des insulaires de la Jamaïque ou de la Barbade. Le jargon le moins pur des Antilles est le *papamiento* des côtes vénézolanes, dont les principaux éléments sont le hollandais et l'espagnol et dans lequel se retrouvent encore quelques mots caraïbes et goajires.

La population des Antilles est considérable, de trois à quatre fois plus forte en proportion que celle du Mexique et de l'Amérique Centrale. Malgré les guerres incessantes et malgré l'esclavage, qui tue toute initiative chez le maître et chez l'asservi, les Antilles offraient aux commerçants et aux

navigateurs des avantages tels qu'elles devaient entrer rapidement dans le cercle d'attraction de l'Europe. Les autres contrées du Nouveau Monde qui pouvaient fournir aux consommateurs européens les denrées tropicales étaient pour la plupart beaucoup plus éloignées et séparées de la mer par des plages basses et sans abri. Les Antilles, quoique d'une étendue inférieure à celle de toutes les régions continentales qui entourent le golfe du Mexique et la mer des Caraïbes, possèdent un développement de côtes qui n'est pas moins considérable; leurs ports, leurs mouillages abrités sont fort nombreux et toutes les plantations se trouvent dans le voisinage du littoral. Les navires venaient prendre leur chargement en vue même du lieu de production. Avant la construction des routes et des chemins de fer, avant que les fleuves fussent utilisés par des bateaux à vapeur, les produits de l'intérieur des continents ne pouvaient entrer en concurrence avec les produits similaires des Antilles. Enfin, ces îles sont dispersées sur une trop grande étendue pour que les Espagnols aient pu en défendre l'accès et y constituer le monopole comme ils le firent pour leurs possessions de la terre ferme. Jusque vers la fin du dix-huitième siècle, les Antilles furent la partie du Nouveau Monde la plus visitée par les navires européens; et de nos jours, quoique distancées à cet égard par les Etats-Unis, le Brésil, la République Argentine, elles ont un grand mouvement commercial, évalué à plus d'un demi-milliard de francs[1]. Les bateaux à vapeur réunissent les îles par un réseau d'itinéraires aux mailles nombreuses, et les terres principales sont en communication avec le continent américain et avec l'Europe par des câbles sous-marins.

La distribution politique des Antilles ne s'est pas faite en concordance avec les groupements naturels. Les deux républiques indépendantes, Haïti et la Dominicanie, occupent la grande île centrale, éloignée des Etats républicains de la terre ferme; l'Espagne a gardé Cuba, dont Puerto-Rico et les îles adjacentes sont séparées par l'île de Saint-Domingue; l'Angleterre a pour sa part, d'un côté de Cuba la Jamaïque et les Cayman, de l'autre les Bahama, les Bermudes en plein Atlantique, et des îles éparses dans la Micro-Antilie; des îles de la même chaîne appartiennent à la France;

[1] Valeur des échanges entre les Antilles et le reste du monde en 1890 :

Haïti et Saint-Domingue	95 000 000 francs.
Antilles espagnoles.	300 000 000 »
» anglaises	155 000 000 »
» françaises.	80 000 000 »
Autres Antilles.	30 000 000 »
Ensemble	660 000 000 francs.

le Danemark possède quelques-unes des îles Vierges, et la Néerlande a pris son domaine colonial dans les Petites Antilles et dans la chaîne rapprochée de la côte vénézolane. Quant au régime administratif, il varie suivant la nation suzeraine de laquelle dépendent les îles. Ainsi les terres espagnoles et françaises sont assimilées à la mère patrie, autant du moins que le permet l'éloignement; mais aucune des colonies anglaises de la région des Antilles ne jouit de l'autonomie politique concédée à la Puissance du Canada et aux Etats de l'Australasie: les Antilles anglaises sont des possessions de la Grande-Bretagne, les unes dotées d'institutions représentatives et jouissant des droits de pétition et de remontrance, les autres privées même de cette apparence de liberté, et toutes gouvernées par des corps irresponsables dépendant de la volonté du souverain. Le droit absolu des planteurs sur leurs esclaves a été transféré au gouvernement britannique sous des formes adoucies.

Le tableau suivant donne la liste des Antilles, sans Trinidad, Tobago et les îles vénézolanes, avec leur régime politique :

ILES.	ÉTATS ET POSSESSIONS.	ÉTAT POLITIQUE.
Iles indépendantes	Haïti.	République.
	Dominicanie.	»
Iles espagnoles	Cuba, isla de Pinos. Puerto-Rico, etc.	Colonies assimilées.
Iles anglaises	Bermudes, Bahama, îles Turques, Saint-Kitte et Nevis, Antigua, Dominica, Saint-Vincent, Grenada et Grenadines, Barbadoes, Jamaïque.	Avec institutions représentatives, mais sans gouvernement responsable.
	Iles Vierges, Montserrat. Sainte-Lucie.	Sans institutions représentatives.
Iles françaises	Saint-Barthélemy. La Guadeloupe, etc. La Martinique.	Colonies assimilées.
Ile partagée	Saint-Martin (France et Néerlande).	Système mixte.
Iles néerlandaises	Saint-Eustache. Saba.	Sans gouvernement responsable.
Iles danoises	Saint-Thomas. Saint-Jean. Sainte-Croix.	Sans gouvernement responsable.

CHAPITRE VII

CUBA

Cette île, la plus vaste des Antilles et celle qui occupe la position géographique dominante, entre le golfe du Mexique et la mer des Caraïbes, est la première grande terre que Colomb ait découverte dans le Nouveau Monde, quoiqu'il la signale en même temps, avec une opiniâtreté singulière, comme une péninsule de l'Ancien, comme la mystérieuse Zimpango de l'extrême Asie. Où aborda-t-il? On ne sait exactement, car son journal de voyage s'exprime d'une manière assez vague, et, la véritable situation de Guanahani, d'où il partit pour gagner la grande île, étant encore inconnue, on ne peut tracer avec certitude l'itinéraire suivi par le navigateur. D'après Las Casas et Herrera, c'est près de l'extrémité orientale de l'île, à Baracoa, qu'il aurait contemplé pour la première fois « les terres les plus belles que le soleil éclaire et que les yeux aient jamais vues » ; Navarrete croit que le premier port de Cuba dans lequel entrèrent les caravelles de Colomb fut le havre de Nipe, et Washington Irving, cherchant encore plus loin vers l'ouest, indique le port de Nuevitas comme le point d'arrivée[1]. Quoi qu'il en soit, Colomb reconnut en 1492, dans son premier voyage, une grande partie de la côte nord-orientale; puis, lors de sa deuxième navigation, en 1494, il suivit la côte méridionale, avec tous ses golfes et rentrants jusqu'à la baie dite aujourd'hui de Cortès, qui se trouve non loin de la pointe occidentale de l'île. Or c'est là précisément, à moins de cent kilomètres du promontoire terminal, qu'il réunit ses équipages pour les prendre à témoins que Cuba n'était point une île, mais bien une partie de continent. Toutefois quelques doutes devaient le hanter, puisqu'il eut aussi recours à la menace : toute affirmation contraire à la sienne pouvait coûter au matelot la perte des

[1] Miguel Rodriguez Ferrer, *Naturaleza y Civilizacion de la grandiosa isla de Cuba.*

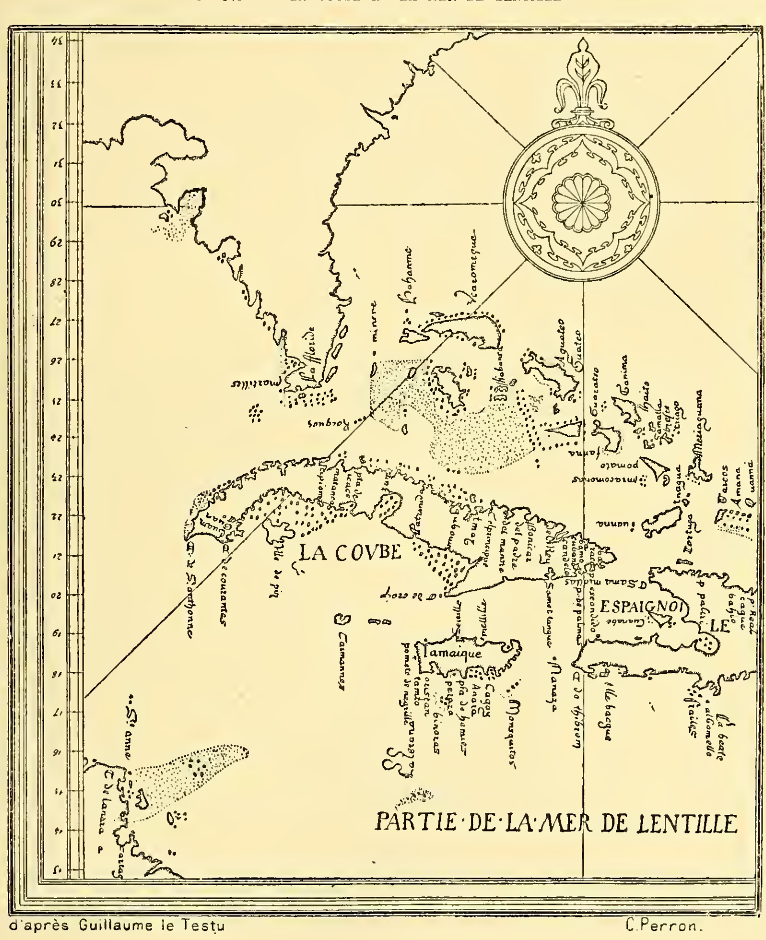
oreilles ou de la langue. Ainsi, de par l'amiral, Cuba continua d'être une péninsule d'Asie jusqu'en 1508, époque à laquelle Ocampo, longeant les côtes septentrionales de Cuba, atteignit le cap San-Antonio et fit le tour de l'île par le détroit du Yucatan. Trois années après, les Espagnols prenaient possession de Cuba, et fondaient la première ville, Baracoa : désormais il ne restait plus, pour compléter la découverte, qu'à explorer les contrées de l'intérieur. Peu à peu, les observations des marins ont précisé le tracé des rivages; puis la mise en culture des campagnes, la construction des villes, des routes et des chemins de fer, les levés et les cadastres partiels ont permis de dresser une carte à peu près exacte de l'île; toutefois on n'a point encore commencé les travaux géodésiques nécessaires pour arriver à la production d'une carte topographique analogue à celles de l'Europe occidentale. Les divers noms que reçut l'île dans les premières années de la découverte, Juana, Fernandina, Santiago, Ave-Maria Alfa y Omega, ont été oubliés, et l'appellation indigène de Cubanacan, qui appartenait seulement à une partie de la région centrale dans le district actuel des « Cinq Villes[1] », persiste, sous la forme espagnole de Cuba, longtemps francisée par les flibustiers sous le nom d'île de Couve ou Coube. De même la plupart des anciennes dénominations de districts et de provinces se sont maintenues dans la nomenclature géographique de la contrée et rappellent les populations primitives aujourd'hui disparues.

La forme de Cuba est unique parmi celles des îles américaines : les géographes espagnols l'ont fréquemment comparée à une « langue d'oiseau ». De la pointe de Maisi au cap San-Antonio, elle décrit une courbe de 1450 kilomètres, non compris les mille indentations du rivage tournant sa convexité vers le nord, tandis que sa largeur moyenne ne dépasse pas cent kilomètres. Mais le fait caractéristique de sa géographie est le contraste de ses côtes : l'une, que l'on pourrait appeler la côte fondamentale, celle qui se dirige de l'est à l'ouest, de la pointe de Maisi au cap de Cruz et que domine en partie la Sierra Maestra, l'ossature de l'île; l'autre qui comprend tout le reste du littoral, au nord et au sud, et qui offre dans son ensemble un caractère changeant et indéterminé par ses chaînes de récifs, ses bas-fonds côtiers, ses îles et ses îlots. La côte fondamentale se distingue par son axe rectiligne, et son prolongement va former en mer les îles de Cayman, puis la série des bancs Misteriosa et tout un seuil profond entre les deux fosses de Bartlett, au sud, et du Yucatan, au nord : même la chaîne principale du

[1] Pichardo, Ramon de la Sagra, Fr. Coello, Justo Zaragoza, etc.

Honduras Britannique, les monts Cockscomb, font partie de cet alignement du relief cubanais. Quant aux autres côtes de la grande île, elles n'offrent nulle part de tracé rectiligne, mais au contraire se poursuivent en courbes irrégulières et en franges inégales; en maints endroits, le rivage, bordé de coraux ou limitant des marais, est même une ligne incertaine, qu'il

N° 141. — LA COUBE ET LA MER DE LENTILLE.



d'après Guillaume le Testu C. Perron.

serait impossible de tracer avec précision. C'est donc d'une manière tout à fait générale et sans tenir compte des mille petites indentations et de la garniture extérieure des récifs, que l'on peut évaluer, avec Pichardo, le développement total des côtes cubanaises à 5500 kilomètres, espace égal à la distance qui, en droite ligne, sépare Paris de Bakou : sur la grande carte d'Estebán Pichardo, en 22 feuilles, l'ensemble du pourtour[1], mesuré

[1] D. Aitoff, *Notes manuscrites.*

avec soin dépasse 11 000 kilomètres. La superficie de Cuba serait exactement, d'après Coello, de 112 191 kilomètres carrés; avec l'île double de Pinos et les autres petites îles des deux côtes, elle comprend une surface de 118 833 kilomètres carrés, c'est-à-dire qu'elle est presque aussi étendue que le reste des Antilles : elle dépasse le Portugal et représente presque le quart de l'espace occupé par la mère patrie.

Quoique la plus grande des Antilles, Cuba n'en est pas la plus haute : Saint-Domingue a des cimes plus élevées et dans son ensemble présente un relief beaucoup plus saillant. Cuba n'a qu'une chaîne de montagnes bien caractérisée, cette sierra Maestra ou « chaîne maîtresse » qui se dresse brusquement hors des flots dans la partie sud-orientale de l'île, au nord du large détroit qui sépare Cuba de la Jamaïque. Elle commence par le promontoire aigu du cap de Cruz, et, s'élevant rapidement de terrasse en terrasse, atteint et dépasse la hauteur de mille mètres à l'Ojo del Toro ou « Source du Taureau ». Plus loin, la chaîne se redresse encore, et son point culminant, appelé d'ordinaire pico di Tarquino, mais dont le véritable nom serait peut-être pico Turquino ou « montagne Bleue[1] », présente une altitude diversement évaluée de 2089 à 2560 mètres par les géographes et les marins[2]. En cette partie de leur plus grande élévation, les monts, très escarpés du côté de la mer, s'appuient à l'intérieur sur un large plateau, dont la pente ravinée s'incline vers la vallée du Cauto; mais au delà, la rangée principale, qui prend le nom de sierra del Cobre ou « du Cuivre », dû à ses gisements métallifères, se rétrécit et s'abaisse peu à peu, et, après s'être développée en amphithéâtre au nord de la cité de Santiago de Cuba, finit par mourir au bord des marécages du Guantánamo. Un des monts de la sierra del Cobre est la Gran Piedra (1580 mètres), ainsi nommée d'un bloc de conglomérat qui reste perché sur la cime, au-dessus d'assises éboulées. Les montagnes de la sierra Maestra consistent en diorites et en porphyres, revêtus de roches tertiaires, et l'on y voit aussi, près de Santiago, des trachytes et des basaltes, mais ni laves modernes, ni cendres, ni pierres ponces ou cratères de volcans. C'est la région de l'île où les tremblements sont le plus fréquents et secouent le sol avec le plus de violence.

Une dépression transversale sépare du reste de l'île la sierra Maestra et le plateau qui lui sert de piédestal; les montagnes qui s'élèvent en désordre à l'extrémité orientale de Cuba constituent un massif distinct de la chaîne

[1] Poey, *Memorias sobre la historia natural de la isla de Cuba*.
[2] Miguel Rodriguez-Ferrer, ouvrage cité.

maîtresse. Beaucoup moins régulières dans leurs allures, ces montagnes, qui commencent à la pointe même du cap Maisi, sont découpées par les rivières en de nombreux groupes secondaires formant en maints endroits des crêtes étroites, des « taillantes » ou *cuchillas*. Quelque cimes dépassent de leurs masses puissantes le profil en dents de scie des arêtes plus basses. Non loin du promontoire terminal se dresse un superbe cône tronqué, le *Yunque* ou l'« Enclume » de Baracoa, haut d'un millier de mètres. Au delà, les montagnes se continuent en massifs irréguliers, parallèlement à la côte septentrionale de l'île : çà et là des roches de granit se montrent débarrassées des couches de calcaires qui les recouvraient jadis, mais nulle part elles ne s'élèvent en pitons dominateurs. L'ensemble du relief s'abaisse peu à peu à l'ouest, et même, vers le milieu de l'île, le sol n'offre plus aucune saillie : le corps insulaire, rétréci en cet endroit à une largeur de 75 kilomètres seulement, est partiellement occupé par des marais riverains, et l'espace intermédiaire n'est qu'une plaine basse. Avant la construction du chemin de fer qui réunit les deux plages, une « piste » ou *trocha*, frayée à travers les forêts, était considérée comme formant la ligne de division entre les deux moitiés de Cuba : pendant l'insurrection qui fut sur le point d'arracher l'île à l'Espagne, les troupes de la métropole avaient bordé la trocha d'une rangée de fortins pour fermer aux républicains du massif oriental le chemin des villes et des plantations de l'ouest.

Au delà de cette dépression médiane, les montagnes ou plutôt les collines recommencent : elles n'ont qu'une faible altitude, la plupart des crêtes et des pitons ne s'élevant qu'à deux ou trois cents mètres, mais leurs brusques parois, les fissures profondes des rochers donnent un grand aspect à ces massifs, que séparent des plaines accidentées ; d'après Rodriguez-Ferrer le point culminant de cette région centrale de Cuba serait le Potrerillo (908 mètres) au nord-ouest de Trinidad, dans le district des Cinco-Villas sur le rivage du sud. Si l'île s'abaissait d'une centaine de mètres, elle se diviserait en plusieurs terres alignées comme la chaîne des Bahama, et l'une des principales serait celle que dominent les groupes situés à l'ouest de la dépression centrale des Cinco-Villas.

Les hauteurs de la région occidentale constituent un premier massif entre Matanzas et la Havane, assez rapproché de la côte du nord, et présentant non loin de la première ville un piton de 390 mètres, le Pan de Matanzas. Le deuxième massif, qui commence à l'ouest de la Havane et qui, vu de la mer, prend l'aspect d'une véritable chaîne, la cordillera de los Organos, a des mornes plus élevés : le Pan de Guajaibon a 585 mètres de hauteur. Cette chaîne extrême projette son dernier promontoire au nord

de la baie dite du Guadiana : au delà l'île allonge encore vers le détroit du Yucatan une péninsule basse de dunes, de marais, de broussailles, et se termine par la plage du cap San-Antonio, qui recourbe sa pointe en corne vers le nord. Toute cette partie occidentale de Cuba est appelée d'ordinaire *Vuelta de Abajo*, correspondant à l'expression française de

N° 142. — PARTIE OCCIDENTALE DE CUBA.



« Basse Terre », dans le sens de région située « sous le vent ». *La Vuelta de Arriba*, c'est-à-dire la région exposée directement au vent alizé, serait donc la partie orientale de l'île; mais relativement aux habitants de la Havane, les contrées du milieu de l'île sont déjà situées « au vent » et ce sont elles que l'on désigne comme la Vuelta de Arriba ou « Terre d'Amont ».

Presque toutes les roches de Cuba, si ce n'est dans les parties hautes de la contrée, consistent en calcaires, qui paraissent s'être déposés comme

se déposent les récifs côtiers actuels et qui présentent mêmes inégalités, mêmes brisures, mêmes cavernes profondes. Si nombreuses sont les galeries cachées, que l'on a pu dire que l'île entière forme une immense voûte au-dessous de laquelle coulent des ruisseaux et séjournent des eaux dormantes. On a pénétré en de nombreuses grottes dont les labyrinthes, explo-



N° 145. — PARTIE ORIENTALE DE CUBA.

rés à des lieues de distance, ne sont pas encore connus jusqu'au fond, et chaque année on découvre de nouveaux souterrains. En beaucoup d'endroits, on voit des ruisseaux s'engouffrer dans le sol pour reparaître plus loin en sources, accrues par des affluents cachés; dans la Vuelta de Abajo, près de Pinar del Rio, une rivière passe sous une arcade superbe, pareille à celle du pont d'Arc; ailleurs les eaux se glissent en d'étroites cluses dont les parois se rapprochent et s'unissent çà et là au-dessus du courant. Les

grottes les plus visitées de Cuba sont celles du monte Libano ou monts Liban, creusées au nord de Guantánamo dans une paroi de la péninsule orientale : il existe aussi près du cap Maisi, à la pointe même de l'île, une caverne fameuse dans laquelle on a découvert des ossements.

Les fleuves de Cuba, presque tous d'un faible cours et d'un étroit bassin, sont relativement abondants. Le plus fort, le Cauto, profite de la vallée longitudinale que lui offre la sierra Maestra, pour se développer au nord de cette chaîne et réunir dans son lit de nombreux affluents qui lui viennent des montagnes du nord et du sud. La longueur de son cours, de la sierra del Cobre à la baie de Manzanillo, est évaluée à 212 kilomètres, et près de la moitié de cet espace est navigable pour les petites embarcations; des navires de 50 tonneaux remontent le fleuve jusqu'au village de Cauto, dit « Embarcadero ». Dans son cours inférieur il se divise en deux branches principales et, pendant les crues, en plusieurs bayous qui parcourent les terres basses apportées antérieurement par les eaux : les alluvions se sont même déposées dans la mer en une longue péninsule marécageuse qui partage le golfe en deux baies secondaires. Au seizième siècle, la barre était, dit-on, beaucoup moins saillante qu'elle ne l'est aujourd'hui, et le commerce était fort actif sur le bas du fleuve; mais en 1616 une grande inondation la déplaça, et la bouche fluviale fut complètement fermée : trente-trois embarcations emprisonnées furent abandonnées par les marins, et de nombreuses familles, ruinées par la cessation du commerce, émigrèrent à la Havane[1]. Au milieu de ce siècle on retira des vases du Cauto les canons d'un navire de haut bord qui s'y était enlisé lors de la fatale inondation.

Les autres rivières de Cuba, même les deux cours d'eau les plus connus de la côte septentrionale, Sagua la Grande et Sagua la Chica, sont beaucoup moins abondantes que le Cauto, mais il en est plusieurs de remarquables par leurs cascades, par leur cours souterrain, leurs rejaillissements ou leurs estuaires. Toutes n'atteignent pas la mer : il en est qui se perdent en des marécages où les eaux douces se confondent avec les eaux salées. C'est principalement le long de la rive du sud que les marais sont le plus vastes : la grande *cienaga* de Zapata, au sud du district de Matanzas, borde le littoral sur un espace de plus d'une centaine de kilomètres entre les deux baies ou *ensenadas* de la Broa et de Cochinos. Cette vaste étendue dépasse à peine le niveau de la mer, mais quoique presque horizontale, elle présente de grandes différences d'aspect; des cordons littoraux y sont formés de sables qui

[1] Miguel Rodriguez-Ferrer, ouvrage cité.



MATANZAS. — VUE GÉNÉRALE.

Dessin de Barclay, d'après une photographie.

retiennent les eaux stagnantes de l'intérieur; d'autres sont revêtus de palétuviers entremêlant leurs racines; des bayous sans courant, restes d'anciennes rivières, serpentent au milieu des roseaux; çà et là des lacs découverts brillent au soleil, tandis que d'autres nappes d'eau disparaissent sous les feuilles rondes des nénuphars; en certains endroits, une sorte d'îlot porte un bouquet d'arbres, ailleurs s'étendent des savanes où se hasardent les bestiaux, mais la plus grande partie de l'espace n'offre que des prairies tremblantes ou des fondrières, dans lesquelles hommes ni bêtes ne peuvent s'aventurer. Le nom de *savana-la-mar*, qui s'applique à nombre de lieux sur les côtes des Antilles, rappelle l'aspect primitif des savanes partiellement inondées par les eaux marines.

En dehors des rivages les îlots et les récifs constituent, comme les marais de l'intérieur, une zone médiane entre la terre et la mer. Environ la moitié de la côte insulaire est ainsi défendue par un faux rivage qui rend les abords de Cuba très périlleux, mais où, d'autre part, on trouve d'excellents abris, dès qu'on a pu contourner ou franchir la ligne des brisants. Ces récifs et ces îles qui frangent le littoral sont tous formés de calcaires d'origine récente : ils doivent leur naissance aux mêmes polypiers qu'en voguant sur l'eau transparente on aperçoit au fond du lit marin, diaprant la roche ou le sable de leurs bouquets ondoyants et multicolores. Les roches émergées de la côte avec leurs grottes où résonne la houle, représentent, dans les changements incessants de la surface terrestre, la période de l'histoire du globe qui succède à la formation des assises calcaires de l'intérieur, percées de cavernes où se glissent les ruisseaux. Mais elles se déposent avec plus de lenteur que les récifs de la Floride et des Bahama tournés vers la houle marine : les animalcules coralligènes prospèrent moins sur les côtes abritées que sur les rivages exposés au grand flot[1]. La croissance des récifs côtiers de Cuba, sur le littoral du nord, a été assez lente pour que les rivières aient pu maintenir leurs estuaires en forme de lagunes à mesure que les roches se déposaient sur les deux rives : de là ce nombre extraordinaire de bons ports que présente la côte cubanaise.

Quelques-unes des « cayes » du littoral sont déjà de dimensions assez considérables pour former de véritables îles habitables dans les rares endroits où des mares d'eau douce apparaissent à la surface et où des sources jaillissent de la roche. Ainsi le cayo del Sabinal, puis le cayo Guajaba, le cayo Romano et le cayo Cocos, séparés par d'étroits passages, se développent au-devant de la côte cubanaise par un rivage extérieur de

[1] Alexander Agassiz, *Cruise of the* Blake.

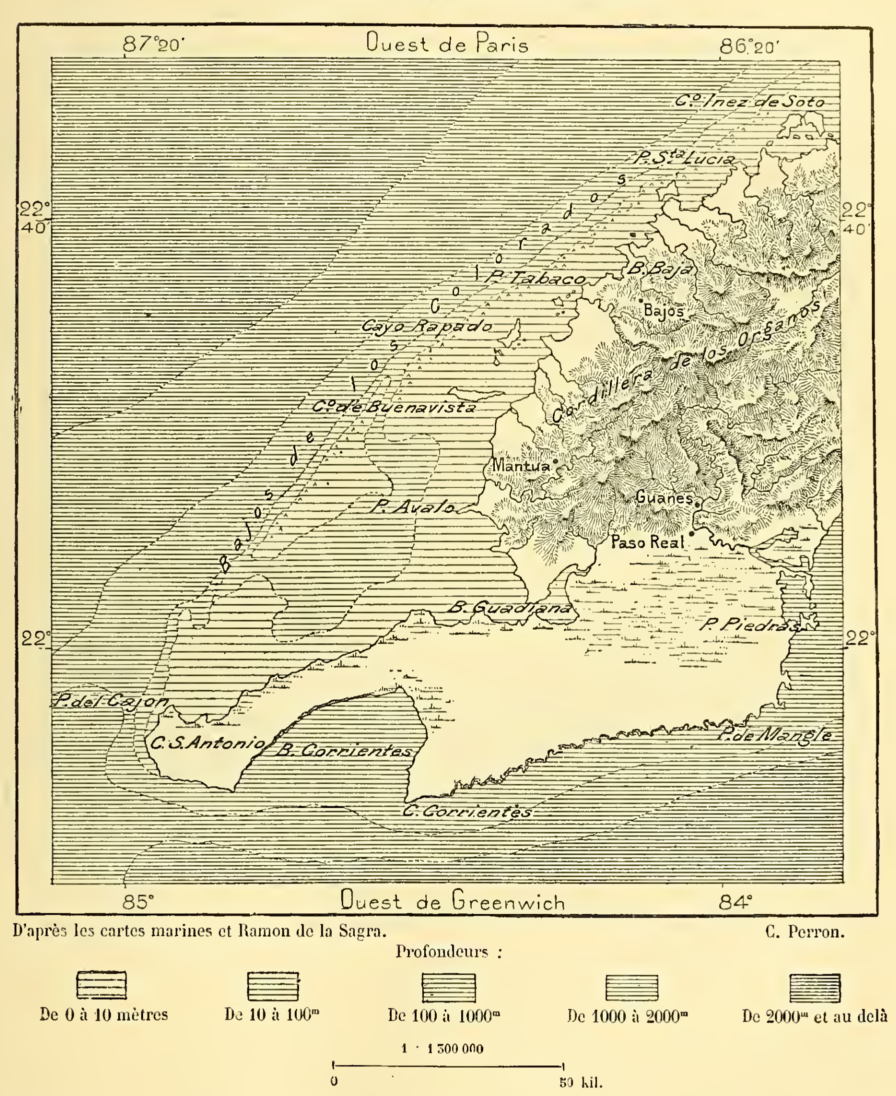
plus de 200 kilomètres : le cayo Romano, le plus grand de ces récifs exhaussés, occupe une étendue évaluée à 440 kilomètres carrés, et trois monticules en accidentent la surface. Des salines naturelles se sont formées sur le bord de cette caye et des cayes voisines : ce sont des dépressions de 30 à 40 centimètres séparées de la mer par des ourlets de corail; pendant les mois d'hiver, les vents plus forts soulèvent les ondes, qui sautent par-dessus la bordure de pierre, et forment à l'intérieur de vastes lacs d'eau tranquille; puis, quand viennent les chaleurs, l'eau s'évapore, laissant sur le fond et sur les bords des couches d'un sel blanc, parfaitement cristallisé, que l'on recueille pour les salaisons; les seuls « marais » du cayo Romano pourraient fournir une quantité de sel bien supérieure à la consommation ordinaire de tous les Cubains.

La chaîne des cayes qui s'étend du Sabinal au Cocos est si régulière et coupée de graus si étroits qu'elle peut être considérée comme une longue péninsule parallèle à la grande côte; mais plus à l'ouest elle se continue par une série de récifs que séparent de larges brèches et qui se poursuit à une faible distance du littoral actuel : c'est comme un rivage futur déjà rattaché partiellement à la grande terre, entre Cárdenas et Matanzas, par la flèche régulière dite Punta Icacos. Avec cette rangée occidentale d'îlots et de récifs l'ensemble de la côte extérieure dépasse 500 kilomètres. A l'ouest de la Havane, de Bahia-Honda au cap San-Antonio, sur une longueur d'environ 225 kilomètres, d'autres franges de récifs bordent le littoral. Ils reposent sur un lit de corail d'une faible profondeur dont on voit se dérouler, au-dessous des embarcations, le panorama changeant d'algues, de coraux, de bancs coquilliers.

Sur la côte méridionale de Cuba, les récifs et les îlots sont plus nombreux encore que sur la côte septentrionale, mais ils n'offrent pas la même régularité et ne se développent pas en rangées parallèles à la rive, sans doute parce que les courants n'y longent pas les terres de près et n'y nettoient pas les fonds des myriades d'organismes constructeurs. Les massifs coralligènes ont pu croître au sud de l'île à une grande distance du littoral, dans tous les parages où l'eau, relativement tranquille, n'est pas incessamment renouvelée par des courants balayeurs. Ainsi les récifs sont peu nombreux sur la partie de la côte que le canal du Vent baigne de ses eaux profondes, entre le cap Maisi et le cap de Cruz; ils manquent également vers le milieu de la rive méridionale, là où vient aboutir la fosse profonde du Yucatan, et où les eaux d'un courant latéral tournoient en longs remous; il ne s'en est pas formé non plus vers la pointe occidentale, dans cette baie de Corrientes, bien nommée des « courants » qui s'y heurtent et sont refoulés à l'ouest

dans le canal du Yucatan. La baie de Manzanillo au contraire a plus d'une moitié de son étendue couverte de récifs, qui se continuent à l'ouest par la chaîne gracieusement recourbée dite cayos de las Doce Leguas ou « cayes des Douze Lieues », et l'île des Pins se rattache à des archipels de rochers et

N° 144. — CAP SAN-ANTONIO ET BAIE DE CORRIENTES.



D'après les cartes marines et Ramon de la Sagra. C. Perron.

Profondeurs :

De 0 à 10 mètres — De 10 à 100ᵐ — De 100 à 1000ᵐ — De 1000 à 2000ᵐ — De 2000ᵐ et au delà

1 : 1 500 000

0 — 50 kil.

d'îlots dont les plus connus, prolongeant au sud les marais de Zapata, sont les Jardines et les Jardinillos. Quelques-unes de ces îles, bouquets d'arbres épars au milieu des flots bleus, sont en effet des « jardins » et des « jardinets » fleuris et odorants, embellis encore par les volées d'oiseaux qui tourbillonnent autour de la verdure. Dans l'archipel des Jardins, des

sources d'eau douce, venues probablement de la grande terre, jaillissent à gros bouillons au milieu de l'eau salée.

L'île des Pins ou isla de Pinos, qui s'élève au sud de Cuba et sur le même plateau de roches immergées, est à elle seule plus étendue que les treize cents autres îles ou îlots qui font partie de l'agglomération cubanaise.

N° 145. — JARDINILLOS.



Elle se compose en réalité de deux terres, séparées par une manche tortueuse, à demi canal, à demi marécage, qui serpente de l'ouest à l'est avec une largeur presque partout égale, d'environ cinq kilomètres : c'est une « rivière Salée », analogue à celle de la Guadeloupe ; les Espagnols lui donnent le nom de Cienaga ou « Marais ». Quelques roches à fleur d'eau ont été utilisées dans la partie orientale de la coulée pour faire un « chemin pierreux »

(*camino de piedras*) entre les deux terres[1]. Le contraste est grand de celle du nord à celle du sud. La première est parsemée de massifs montagneux,



N° 146. — ISLA DE PINOS.

D'après la carte marine et R. de la Sagra. C. Perron.

Profondeurs :

De 0 à 1 mètre. De 1 à 5 mètres. De 5 mètres et au delà.

1 : 900 000

0 50 kil.

de collines agroupées, de mornes isolés, et l'un de ses pitons, dans la sierra de la Cañada, atteint 468 mètres; la seconde est basse dans toute son éten-

[1] Superficie de l'île de Pinos, d'après Alejo Helvegio Lanier :

Terre du Nord.	1350 kilomètres carrés.
Terre du Sud.	780 » »
Ensemble.	2110 kilomètres carrés.

due, quoique çà et là des roches aiguës, coupées de fissures, percées de trous, les *seborucos*, interrompent les marais, les savanes, les prairies tremblantes, rendant presque impossible la traversée d'un côté à l'autre. Il paraît probable que l'émersion de cette partie de l'île est relativement récente, car déjà depuis la période historique on a vu des îlots côtiers s'unir en terres plus grandes par l'envahissement graduel des mangliers sur les détroits et les bas-fonds ; tel petit archipel indiqué sur les anciennes cartes se compose actuellement d'un nombre d'îles moins considérable parce que plusieurs d'entre elles se sont réunies; ailleurs, des bas-fonds se sont changés en îlots[1]. C'est là d'ailleurs un phénomène dont on a pu signaler de nombreux exemples sur le pourtour de l'île de Cuba : d'après le géologue Cia, certains bancs de corail mort, absolument semblables par leurs organismes aux bancs de corail vivant, que recouvre encore la mer, sont actuellement exhaussés à plus de 9 mètres au-dessus du niveau marin[2]. Les collines des environs de la Havane furent certainement des récifs : on en voit jusqu'à plus de 300 mètres d'altitude[2].

Le corps principal de Cuba se trouve en entier dans la zone tropicale. Le climat local est celui de la mer qui baigne l'île. L'ensemble des phénomènes atmosphériques présente une très grande régularité d'allures qui facilite singulièrement l'étude de la météorologie générale : c'est dans ces régions, à la source du Gulf-stream et des courants aériens qui viennent balayer l'Europe occidentale, que l'on peut observer, à son origine première, maint phénomène du climat tourmenté de la zone tempérée du nord. Cependant l'île de Cuba est si étendue et se prolonge de l'est à l'ouest, de l'Atlantique vers le Yucatan, sur un espace si considérable, qu'on peut observer des contrastes de climat assez notables entre ses diverses parties Dans toutes, les vents du nord soufflent surtout pendant l'hiver, et dans toutes, les pluies tombent en plus grande abondance pendant la saison d'été ou « hivernage », c'est-à-dire à l'époque où le soleil passe au zénith ; mais on constate qu'en moyenne les pluies, apportées par les alizés, sont plus fréquentes et plus fortes vers l'extrémité orientale de l'île que vers l'extrémité occidentale, sur la côte du nord que sur celle du sud. Les grêles sont des phénomènes rares, quoique les orages soient communs. On dit aussi que les pluies ont diminué dans toutes les parties de l'île par suite de la déforestation qui s'est faite d'une manière générale, surtout du centre et à l'est, en dehors de la région montagneuse; en outre la saison de l'hiver-

[1] Alejo Helvegio Lanier, *Geografia de la Isla de Pinos.*
[2] Miguel Rodriguez-Ferrer, ouvrage cité.

nage serait retardée, et les pluies, au lieu de commencer en avril et en mai, ne tombent régulièrement qu'en juin et en juillet; en moyenne, elles dépassent un mètre à la Havane. Même dans les districts où la terre reste sèche, l'humidité de l'air est toujours considérable, de plus de 85 pour cent en moyenne, et cette moiteur de l'atmosphère, jointe au pullulement des petits organismes destructeurs, rend la conservation des archives presque impossible sous un pareil climat[1]. Il n'est pas une seule partie de l'île, même vers l'extrémité occidentale, qui ne puisse se trouver sur le chemin d'un ouragan, et c'est précisément à Cuba que l'on a fait les observations les plus fréquentes et les plus rigoureuses sur ces terribles météores. L'ouragan de 1846, qui renversa près de deux mille maisons à la Havane, en endommagea plus de cinq mille, coula 235 navires dans le port et en avaria 48, a été souvent désigné comme un ouragan « type », par la violence de son tourbillon : heureusement qu'il ne développa sa formidable hélice que sur une faible largeur, évaluée à 34 kilomètres[2].

La « Perle des Antilles » a mérité ce nom surtout par la richesse et la variété de ses espèces végétales : sa flore comprend dans la faible largeur de l'île presque toutes les plantes qui vivent dans les autres Antilles et sur le pourtour immense de la méditerranée Américaine, de la péninsule de la Floride aux bouches de l'Orénoque : les détroits qui séparent Cuba des côtes continentales ne sont pas assez larges pour que la plupart des semences n'aient pu être transportées soit par les courants marins, soit par les vents, soit par les pattes, les ailes ou les déjections des oiseaux. Tous les grands arbres de la côte mexicaine, remarquables par la majesté de leur port, la beauté de leur feuillage, l'éclat ou le parfum des fleurs, se retrouvent sur les rives de Cuba; plus de trente espèces de palmiers déploient leur éventail au-dessus des bois ou des broussailles, et l'on est surpris d'y rencontrer des arbres qui semblent dépaysés sous la zone torride : tels les pins qui ont valu son nom à l'île géminée de « Pinos », où ils se mêlent aux palmiers et aux caobas, les « bois d'acajou ». En 1876, un catalogue des seules plantes phanérogames de Cuba, non compris celles que les Européens ont introduites dans les champs ou les jardins, énumérait 3350 espèces[3], et des explorations plus complètes ne manqueront pas d'accroître ce nombre

[1] Alexander Agassiz, *Cruise of the* Blake.

[2] Conditions météorologiques de Cuba :

	La Havane.	Santiago de Cuba.
Température moyenne	25°,4	27°
Maximum en juillet	27°,8	28°,4
Minimum en décembre	22°,8	23°,2
Extrêmes de la température dans l'île	de 0 à 34° (Morelet).	

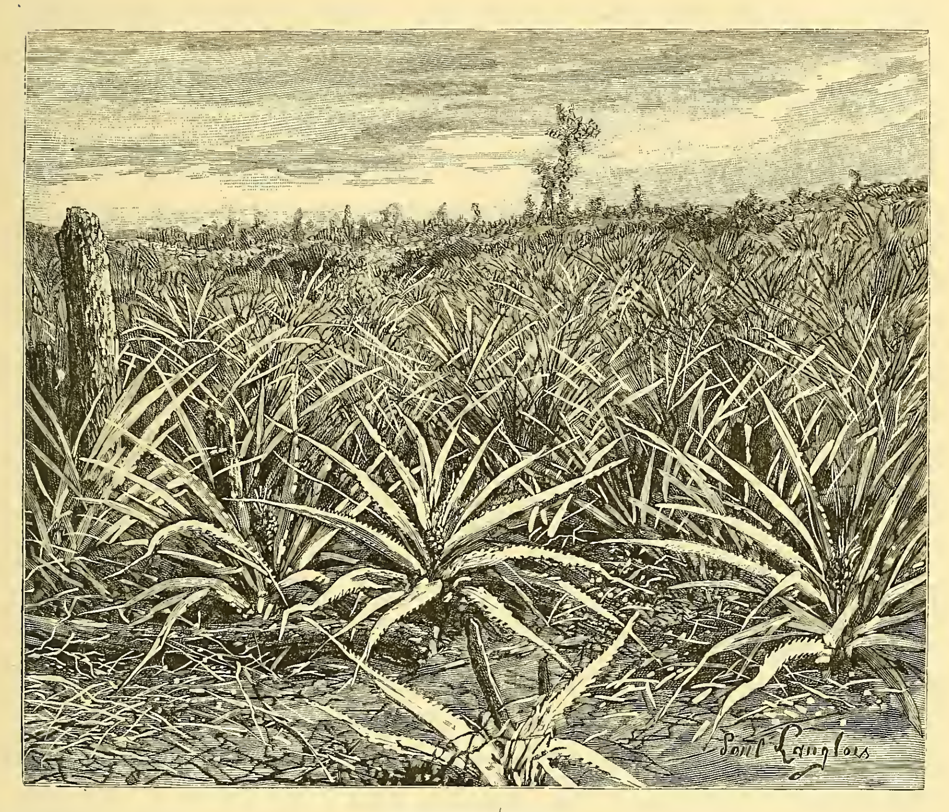
[3] Miguel Rodriguez-Ferrer, ouvrage cité.

considérable. Mais si la flore actuelle s'enrichit par les apports des cultivateurs et des jardiniers, de nombreuses espèces doivent avoir disparu, par l'effet du déboisement, qui depuis le commencement du siècle a dénudé la plus grande partie de la surface insulaire, changeant en même temps les conditions du sol et du climat. Les forêts sont remplacées par des *yarey* ou palmeraies de chamærops sauvages et par des fourrés de plantes basses, de lianes et d'épines, la *manigua*, dans laquelle on ne peut pénétrer qu'armé de la manchette. Même avant la destruction des grands arbres, il existait déjà en divers districts, principalement sur le littoral du sud, de vastes étendues, savanes ou marécages, dans lesquelles les arbres ne se montraient qu'au bord des rivières, ombrageant les eaux de leur branchage étalé : de là le nom de *cejas* ou de « sourcils » que l'on donne à ces rideaux de végétation forestière.

On sait qu'avant le voyage de Colomb l'île n'avait d'autres mammifères que des chauves-souris et de petites espèces de rongeurs, parmi lesquelles le guaquinaji ou « chien muet » : c'était probablement le raton, le *racoon* des Américains du nord (*procyon lotor*). Sur les côtes, le lamantin, qui vient encore s'abreuver aux sources d'eau douce qui jaillissent dans la mer des Jardinillos[1], était fort commun, ainsi que le rappellent les noms de golfes, de baies, de plages nombreuses. Le raton et deux ou trois autres des animaux primitifs ont disparu ; d'autre part, des bêtes domestiques introduites par l'Européen sont devenues sauvages : tels le porc, que l'on rencontre en diverses parties de l'île, et le chien, qui dans les savanes est un chasseur redouté des bergers ; le chevreuil est aussi venu d'Europe. Cuba est une des contrées où le changement du milieu a le plus modifié les espèces canines pour former des races diverses, depuis le petit « havanais » que les dames cachent dans leur manchon jusqu'à l'effrayant molosse que l'on employait naguère pour la chasse à l'homme, Indien fugitif ou nègre marron. La plupart des oiseaux de Cuba appartiennent à la faune nord-américaine ; une seule espèce d'oiseau-mouche est particulière à l'île[2]. De même les reptiles cubanais sont des espèces venues des continents voisins, mais il est étrange que parmi les serpents de Cuba aucun ne soit venimeux : les auteurs de l'île en témoignent une certaine fierté et citent avec une plaisante indignation un passage de Lamartine où le poète parle du serpent à sonnettes comme appartenant à la faune cubanaise. Ils affirment même, sans dire les expériences faites à l'appui, que

[1] Alex. de Humboldt, ouvrage cité.
[2] Felipe Poey, *Memorias sobre la historia natural de la isla de Cuba.*

les espèces venimeuses introduites à Cuba finissent par perdre leur venin : la morsure du scorpion, par exemple, ne produirait qu'une légère irritation. Les tortues terrestres appartiennent à la faune propre de l'île, et, comme dans toutes les autres Antilles, les mollusques, au nombre de plusieurs centaines, sont pour la pupart des espèces distinctes de celles du continent[1]. Une des curiosités de la faune cubanaise est l'abeille « végé-



PLANTATION D'ANANAS
Dessin de Barclay, d'après une photographie.

tante », espèce de *polistes*, dans le corps duquel pousse un champignon du genre *clavaria* : c'est un phénomène analogue à celui que présente la chenille de la Nouvelle-Zélande (*sphæria Robertsi*). Les animaux fossiles que l'on a trouvés dans les roches miocènes des Etats-Unis, tels que le megalonyx, éléphants et hippopotames, ont été également découverts dans les assises cubanaises du même âge. On en conclut que la terre antilienne était alors rattachée au continent voisin. Le courant Golfier avait un autre cours à cette époque[2].

[1] Arthur Morelet, *Voyage dans l'Amérique Centrale, Cuba et le Yucatan.*
[2] F. de Castro; — Alex. Agassiz; — Fr. Toula, *Behm's Jahrbuch*, 1887.

L'île de Cuba est certainement habitée depuis une époque très ancienne : on y a découvert, surtout dans la province orientale, aux alentours de Bayamo, des haches de diorite et de serpentine appartenant à l'époque de la pierre polie; de même que les paysans d'Europe, les indigènes leur donnaient le nom de « pierres de foudre » et jadis elles étaient utilisées par les repasseuses pour marquer plus fortement les plis du linge. Les archéologues ont aussi exploré en plusieurs endroits des *caneyes*, c'est-à-dire des amas d'ossements humains, et en 1849 M. Rodriguez-Ferrer découvrit sur un cayo situé au sud de Puerto-Principe une mâchoire humaine, qu'une commission de savants espagnols reconnut comme fossile; plus tard il retira d'une nécropole située près du cap Maisi des crânes d'aborigènes qui se distinguent par un front déprimé artificiellement : c'est là, semble-t-il, un trait de ressemblance avec les hommes représentés sur les murailles de Palenque. Peut-être les uns et les autres appartenaient-ils à la même race?

Quelle était l'origine des Indiens que vit Christophe Colomb en 1492, lors de son arrivée dans l'île? Un fait certain est que, à l'exception des sauvages Guanataveis ou Guanahatabibes, cantonnés dans la péninsule occidentale, près du cap San-Antonio[1], les Cubains parlaient la même langue que les Yucayos des Bahama et les indigènes d'Haïti et de la Jamaïque : or, les noms de lieux que les conquérants énumèrent à Española étant partiellement arouaques, on en a inféré que les habitants des Grandes Antilles étaient pour la plupart des Arouaques, venus de l'Amérique méridionale[2], où leurs parents habitent encore les bords de l'Essequibo et du Surinam, ainsi que les hautes vallées de la Sierra Nevada de Santa-Marta. D'autre part, lorsque Grijalva fit son expédition de découverte sur les côtes du Yucatan, il était accompagné d'interprètes cubains qui conversaient sans peine avec les indigènes, et l'on y voit la preuve, sinon qu'ils appartenaient à la même race, du moins qu'ils étaient avec eux en relations fréquentes de commerce : les Maya, qui se disaient « issus de la mer », croyaient à leur parenté avec les insulaires voisins, et l'on connaît l'hypothèse d'Orozco y Berra qui voit dans les Maya des immigrants venus de la Floride par les Bahama et Cuba.

Quoi qu'il en soit, les ressemblances étaient grandes entre les Maya du Yucatan et les Cibuneyes de l'île voisine, tels qu'ils nous sont décrits par les historiens de la conquête. Les uns et les autres étaient trapus, larges de poitrine et de face, bruns de peau, et leur front était artificiellement déprimé;

[1] Bernal Diaz del Castillo, *Historia verdadera de la conquista de Nueva-España.*

[2] Robert Schomburgk, *Nouvelles Annales des Voyages*, vol. III; — Brinton, *Année Géographique*, 1872.

ils étaient également pacifiques, et chérissaient leur liberté du même amour sauvage. Toutefois les Cibuneyes étaient loin d'égaler les Maya en civilisation. Nulle part on n'a trouvé dans l'île de monuments comparables à ceux de Palenque, d'Uxmal et de Chichen-Itza : quelques amas de pierres, des tombeaux, des reliefs informes sur les rochers, sont les seuls restes attribués aux premiers habitants; on remarque surtout de grossières images représentant des lamantins en tout semblables à celles que les archéologues américains ont trouvées dans les *mounds* de l'Ohio[1] et donnant une grande probabilité à la parenté des races. Leurs demeures, de formes diverses, variaient suivant les tribus et le rang des personnages; d'ordinaire, c'étaient des *barahaques*, énormes constructions en branches et en roseaux, donnant abri à des centaines d'individus; ils avaient aussi de larges embarcations dans lesquelles ils s'aventuraient loin des côtes. Les Cibuneyes cultivaient la terre et ils étaient aussi d'habiles pêcheurs : on raconte qu'ils avaient l'adresse de diriger le poisson *pegador* ou *reves* (*echeneis naucrates*) au moyen d'une longue corde; ils le lançaient vers les tortues de mer, et dès que le poisson avait fixé sa ventouse sur la carapace de la tortue, ils ramenaient à la fois le pêcheur et sa capture[2].

En trois années, de 1512 à 1515, l'intérieur de l'île était reconnu et la population, complètement soumise, avait déjà disparu de maint district : les Indiens ne résistaient pas, mais ils mouraient. Seul le cacique Hatuei, venu d'Haïti dans la partie orientale de Cuba, essaya de combattre : c'est celui qui, sous la torture, refusa de se laisser baptiser, afin de ne pas aller au même ciel que les « bons » Espagnols. En 1524, les Indiens de Cuba avaient déjà diminué des deux tiers : les uns succombaient à la peine, les autres hâtaient leur fin en mangeant de la terre et des cailloux ou bien du manioc dont la farine contenait encore le suc vénéneux. En 1532, dit un rapport officiel, on ne comptait plus guère que 4000 Indiens à Cuba : vingt et une années avaient donc suffi pour faire disparaître presque complètement la race, cependant on connaît exactement les noms des diverses peuplades et les territoires qu'elles occupaient. En 1554, soixante familles d'aborigènes errant dans la partie occidentale furent réunies en une sorte de lazaret à Guanabacoa, près de la Havane[3], mais quelques restes de tribus survivaient dans les montagnes de la région orientale. Encore en 1847, Rodriguez-Ferrer visita, non loin de Tiguabo, dans une des vallées de la sierra Maestra qui s'inclinent vers la baie de Guantánamo, une famille

[1] Rodriguez-Ferrer, ouvrage cité.
[2] Gomara; Oviedo; Pedro Martyr; Humboldt; Poey; Rodriguez-Ferrer, ouvrages cités.
[3] Herrera, *Descripcion universal de las Indias*.

d'Indiens non mélangés comprenant plus d'une centaine d individus avec fils, petits-fils et arrière-petits-fils. Dans la même région, plusieurs autres familles sont considérées comme d'origine indienne, mais les alliances avec noirs et blancs ont modifié l'aspect de la race. Les mélanges ont été plus nombreux qu'on ne le croit d'ordinaire : presque toutes les femmes ayant été prises par les Espagnols, les enfants qui naissaient étaient censés appartenir à la race des conquérants, quoique par leurs mères ils descendissent des conquis.

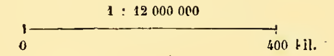
Les nègres, que les planteurs importèrent dans l'île pour remplacer

N° 147. — DIVISION POLITIQUE DE CUBA AVANT LA CONQUÊTE ESPAGNOLE.



D'après Jose Maria de la Torre. C. Perron.

1 Guanahacabibes. 2 Guaniguanico. 3 Marien. 4 Habana. 5 Sabana. 6 Macorijes. 7 Cubanacan. 8 Hanamana. 9 Jagua. 10 Guamuhaya. 11 Magon. 12 Ornofai. 13 Camaguei. 14 Guaimaros. 15 Cayaguayo. 16 Boyuca. 17 Cuciba. 18 Maniabon. 19 Bani. 20 Guacanayabo. 21 Bayamo. 22 Maiye. 23 Maguanes. 24 Guai-Maya. 25 Barajagua. 26 Sagua. 27 Macaca. 28 Bayaquitiri. 29 Maisi. 30 Baracoa.



les indigènes exterminés, et que l'on achetait « à poids d'or » lorsque Cortès préparait son expédition de conquête au Mexique, ne s'accrurent que bien lentement en nombre, et de nouvelles cargaisons durent incessamment réparer les pertes des anciennes chiourmes; encore au milieu de ce siècle, en dépit des conventions signées avec la Grande-Bretagne et du rachat de la traite payé par elle au prix de 10 millions, en dépit des lois qui interdisaient l'achat des noirs sous les peines les plus sévères, mais qui défendaient aussi de faire enquête sur les droits de propriété des planteurs, les négriers débarquaient chaque année de trente à cinquante chargements de *bozales* ou « nègres bruts » que se disputaient les acquéreurs, convo-

qués sur la plage écartée où devait se tenir le marché. On évalue[1] à un demi-million d'hommes le nombre des malheureux introduits par fraude à Cuba depuis l'abolition officielle de la traite en 1820 : une once d'or ou 84 francs, tel était le bénéfice du négrier pour chaque esclave importé. Pendant la période où la traite était libre, le nombre des esclaves débarqués ouvertement n'avait pas été plus considérable[2].

La population noire ne commença d'augmenter spontanément dans l'île que vers la fin du siècle dernier, alors qu'après l'élimination successive des célibataires, le nombre des femmes, sans égaler celui des hommes, suffit pour permettre aux familles de se constituer. Les esclaves finirent par l'emporter sur les hommes libres : dès l'année 1791, on les évaluait à un peu plus de la moitié des habitants ; mais la répression définitive de la traite, puis la guerre de la sécession américaine, qui se termina par l'abolition de l'esclavage dans la république reconstituée des Etats-Unis, rendirent impossible le maintien de la servitude dans l'île espagnole : lors de l'insurrection des districts orientaux, les planteurs révoltés émancipèrent eux-mêmes et armèrent leurs esclaves contre les troupes péninsulaires. Le gouvernement de la métropole, quoique toujours dévoué aux intérêts des grands propriétaires, comprit enfin qu'il fallait céder, et en 1880 une loi décréta l'abolition graduelle de l'esclavage. Sept années après, en 1886, l'émancipation définitive était proclamée : il ne restait plus que 25 000 esclaves à affranchir. Le changement fut plus apparent que réel dans les plantations : les noirs, esclaves hier, continuèrent de travailler comme serviteurs ; seulement le salaire direct remplaça la nourriture et l'entretien[3]. D'ailleurs, même pendant la période de la servitude, les noirs cubanais avaient été moins durement opprimés que ceux des colonies d'autres nations : on leur avait garanti les « quatre droits », de se marier à leur convenance, de se chercher un nouveau maître quand le premier était trop dur, de racheter leur liberté par le travail, et d'acquérir une propriété leur permettant, au cas échéant, de libérer leur famille[4].

[1] Ad. de Fontpertuis, *Etats Latins de l'Amérique.*

[2] Importation des noirs, de 1521 à 1821 :

413 500 d'après Humboldt ; 372 450 d'après Zaragoza.

[3] Froude, *The English in the West Indies.*

[4] Population libre et asservie de Cuba à diverses époques, avant l'émancipation :

Années.	Blancs.	p. 100.	Noirs libres.	p. 100.	Noirs esclaves.	p. 100.	Total.
1774	96 440	56,2	30 849	17,9	44 333	25,9	171 622
1792	133 559	49,2	54 152	20,3	84 590	30,5	272 301
1817	239 830	43,4	114 058	20,6	199 145	36	553 033
1846	895 767	65	149 226	10,9	323 759	24,1	1 368 752
1875	915 000	67,8	220 000	46,2	233 000	16,6	1 360 000

D'après les statistiques officielles, le nombre des blancs l'emporterait dans l'île de Cuba sur celui des noirs et des gens de couleur. Du reste, il est naturel qu'il en soit ainsi : la nuance plus ou moins foncée de la peau ayant été jadis la raison d'être de la liberté ou de l'esclavage, chaque Cubain libre devait essayer, sinon de blanchir, du moins d'être officiellement classé comme ayant la peau blanche. Grâce aux complaisances du fisc, le nombre des prétendus blancs n'a cessé de s'accroître parmi les gens de couleur : lors du voyage de Humboldt, ce « blanchiment officiel » était rare, mais, à la longue, des changements de cette nature ont fini par avoir leur importance. Les affranchis qui désiraient se voir inscrits parmi les « Caucasiens » n'avaient qu'à faire transférer leur acte baptismal du livre paroissial des *pardos* dans celui des blancs, moyennant diverses formalités qui leur coûtaient de huit à dix onces d'or, c'est-à-dire de 680 à 850 francs[1], et la statistique leur était désormais favorable. Toutefois l'élément blanc d'une pureté parfaite ne domine point à Cuba, si ce n'est dans les villes, où l'immigration espagnole a été récemment très considérable.

Dès que les planteurs de Cuba eurent compris que tôt ou tard leurs esclaves seraient affranchis, ils s'occupèrent d'introduire de nouveaux travailleurs. Tandis que dans les possessions anglaises et françaises, les propriétaires cherchaient à recruter leurs équipes surtout au moyen de coulis hindous, les Cubains s'adressèrent aux marchands de Macao et de Canton pour en obtenir des « engagés » chinois, esclaves temporaires qui devaient être libérés après avoir fourni un certain nombre d'années d'un travail obligatoire. Mais la population asiatique vivant actuellement dans l'île est de beaucoup inférieure à l'ensemble des engagés venus depuis le milieu du siècle; de même qu'autrefois les nègres *bozales*, les coulis chinois, les uns volés, les autres attirés par de fausses promesses, n'étaient jamais importés par groupes de famille : très rares étaient les femmes débarquées par les marchands d'hommes, et les nouveaux venus, livrés d'avance aux vices contre nature, étaient presque tous condamnés à mourir sans postérité : bien peu s'unissaient à des femmes d'autre race. Lors du recensement de 1877, on comptait à Cuba 43 811 Chinois, presque tous célibataires et dans la force de l'âge : cent vingt mille avaient été introduits dans l'île et plus de seize mille étaient morts en route, près de 12 pour 100. L'immigration yucatèque a fourni aussi des milliers de travailleurs aux plantations de Cuba. Les Maya bêchent le sol à côté des Chinois, et lorsque les uns et les

1 G. d'Hespel d'Harponville, *La Reine des Antilles.*

autres ont le costume pareil on est presque tenté de les confondre comme appartenant à la même race; cependant on constate bientôt que le Yucatèque est de proportions moins délicates, qu'il a la face plus large et plus ronde et que la paupière supérieure ne recouvre pas obliquement les yeux.

Les deux îles espagnoles, Cuba et Puerto-Rico, peuvent être citées en exemple des contrées tropicales où s'est fait d'une manière définitive l'acclimatement de la race blanche. Il est vrai que les blancs de Cuba sont, en très grande majorité, d'origine espagnole, c'est-à-dire à la fois méridionale et métissée d'éléments berbères. A elle seule, Cuba a dix fois plus d'Espagnols que toutes les Indes Occidentales appartenant à la Grande-Bretagne n'ont d'Anglais[1]. Les Andalous et les Castillans furent d'abord les colons les plus nombreux; puis vinrent les Basques et les Catalans. Les Canariotes ou Isleños, qui ne sont pas de purs Espagnols, puisque par les mères ils représentent l'élément primitif des Guanches, sont également arrivés par milliers, d'autant plus attirés vers la grande île américaine qu'ils sont à l'étroit dans leur petit archipel et qu'ils n'ont point à craindre le changement de climat : de l'une à l'autre côte de l'Atlantique, c'est à peine s'ils remarquent la différence du milieu. Dans les dernières décades, les *Gallegos* ou Galiciens, nés pour la plupart dans les hautes vallées d'un pays où il fait très froid en hiver, ont pourtant fourni à Cuba une forte proportion de ses immigrants, et d'après le témoignage unanime des résidents, ces nouveaux venus se sont acclimatés sans peine : près de la moitié des travailleurs employés dans les champs de cannes et les usines à sucre appartiennent à la race blanche[2]. Tous ces colons constituent la classe des paysans dits *blancos de la tierra* ou *goajiros* : cependant on observe un mélange de sang nègre dans quelques familles de ces « blancs de la terre ». Les Catalans et les Basques s'établissent surtout dans les villes comme ouvriers, employés et marchands : ce sont les immigrants les plus actifs, les plus énergiques et les plus industrieux, ceux auxquels Cuba est redevable de ses progrès matériels; eux aussi qui, par leur âpre hostilité contre les natifs, auxquels ils font une concurrence commerciale acharnée, ont probablement conservé la possession de la colonie au gouvernement de Madrid. D'autres que les colons libres travaillent dans les plantations cubanaises : ce sont les soldats que les généraux prêtent aux planteurs pendant la roulaison des cannes[3].

Parmi les blancs qui ne sont pas d'origine espagnole, les plus nombreux

[1] Froude, *The English in the West Indies*.
[2] E. Stassano, *Bolletino della Società Geografia Italiana*, Diciembre 1889.
[3] *Report of the Consul of the United States*, September 1889.

sont les colons de provenance française, mais arrivés indirectement d'Europe, par la voie de Saint-Domingue : ce sont les descendants des planteurs fugitifs qui, après avoir échappé au massacre, vinrent s'établir à Baracoa, à Santiago de Cuba, à Guantánamo, à Cienfuegos. Plusieurs de ces immigrants furent expulsés plus tard, pendant la période des guerres napoléoniennes, mais la plupart purent rester dans le pays, qu'ils avaient couvert de plantations; même dans certains districts leur langue a longtemps prévalu. C'est au mélange des sangs français et espagnol que les femmes de Santiago doivent la beauté de leur visage, la finesse de leurs traits, l'élégance de leur démarche[1] : dans l'Afrique du nord, à Oran, le mélange n'a pas été moins heureux. Les étrangers anglais, américains du Nord, allemands, se sont établis principalement dans les villes commerçantes de la rive septentrionale, la Havane, Matanzas, Cárdenas, et nombre de Cubains cherchent, malgré leur vivacité native, à imiter les manières froides de ces nouveau-venus.

L'acclimatement est plus ou moins difficile pour les Européens en proportion de la différence de leur milieu natal, comparé à celui de Cuba. La fièvre jaune, le fléau des Antilles, frappe surtout les étrangers venus des pays du nord. D'après les historiens de l'île, la terrible maladie aurait été moins redoutable pendant les deux premiers siècles de la colonisation : elle se confondait même de nom avec le « mal de Siam » et d'autres fièvres à caractère plus ou moins typhique, et c'est en 1761 seulement qu'on la signale d'une manière distincte avec les symptômes qu'elle présente aujourd'hui. D'ailleurs la population blanche, la seule que la maladie décima dans les années funestes, était alors beaucoup plus clairsemée, et la contrée, couverte de forêts dans presque toute son étendue, devait avoir un climat quelque peu différent. Après la fièvre jaune, c'est la dysenterie qui fait le plus de victimes parmi les blancs, tandis que le choléra est le plus dangereux pour les noirs et les Chinois. Ceux-ci ont également à redouter une maladie spéciale dite « des sucreries », surtout les hommes employés à la manipulation des sirops dans les usines. Cette affection a toujours pour point de départ l'excès de fatigue, l'insuffisance de la nourriture, et se termine d'ordinaire par la mort : ses signes extérieurs lui donnent une grande ressemblance avec le beriberi de l'Insulinde[2]. Dans l'île de Cuba, la partie la plus salubre est la zone élevée de la province Orientale, et c'est immédiatement au-dessous, sur les rives basses et mal

[1] Estéban Pichardo, *Geografia de la isla de Cuba.*
[2] Mahé, *Géographie médicale;* — H. Dumont, *Archives de la Commission scientifique du Mexique.*

ventilées des baies pénétrant au loin dans l'intérieur du littoral, que s'étendent les campagnes les plus fiévreuses, souvent cachées par le brouillard, le « drap mortuaire des savanes ». Malgré ses bas-fonds, ses marais, ses terres noyées, les palétuviers de ses rivages, l'île des Pins est tenue pour beaucoup plus saine que la grande Antille dont elle est la dépendance : les épidémies n'y ont jamais sévi, sans doute grâce aux vents alizés qui soufflent constamment et emportent les exhalaisons du sol; d'ailleurs la population insulaire est encore trop faible pour que les villages soient devenus des foyers d'infection. Chaque année, des Cubains et des Américains du Nord passent la saison d'été dans cette île

En dépit de la « doctrine de Monroe » et du principe souvent proclamé, « l'Amérique aux Américains! » l'île de Cuba appartient encore aux descendants de ses conquérants espagnols, quoique toutes les anciennes colonies de la Terre-Ferme et même une possession insulaire soient devenues indépendantes. Cependant Cuba fut souvent menacée par les pirates anglais et français, et l'on montre encore des fortins, appelés dans le langage populaire, à tort ou à raison, « tours des Boucaniers ». Deux fois la Havane fut occupée par les forces britanniques, mais les Cubains se défendirent toujours avec vaillance contre les étrangers, et c'est au commencement de ce siècle seulement, après la guerre d'indépendance américaine, les révolutions de France et de Saint-Domingue, et l'invasion de l'Espagne par les armées françaises, que des symptômes d'insurrection se manifestèrent parmi les créoles de Cuba contre les Espagnols. De même qu'au Mexique, les « Péninsulaires », proportionnellement beaucoup plus nombreux à Cuba, tenaient les créoles en mépris et ne leur laissaient aucune part dans l'administration. Ceux-ci se vengeaient par des caricatures et des libelles : ils désignaient les Espagnols sous le nom de *Godos* ou « Goths », synonyme de barbares, encore plongés dans les superstitions des temps anciens. La haine de caste avait fini même par séparer les femmes : tandis que les *godas* gardaient leur chevelure, les Cubaines la coupaient, d'où le nom de *pelonas*, ou « pelées » que leur donnaient les Espagnols. Soixante ans plus tard, une autre mode prévalut chez les femmes créoles du parti de l'indépendance, celle de porter les cheveux épars[1].

Malgré le mécontentement des créoles cubains, aucune insurrection n'éclata, et même les blancs des deux castes se réconcilièrent soudain en

[1] Justo Zaragoza, *Las Insurrecciones en Cuba.*

1812, quand on apprit que les nègres du district oriental s'étaient soulevés près de Holguin et de Bayamo : les planteurs de Puerto-Principe, à la tête des esclaves fidèles, firent des battues contre les nègres marrons, les cernèrent dans les forêts et les massacrèrent; le chef, Aponte, fut réservé pour la pendaison avec huit de ses camarades. L'esclavage, c'est-à-dire la complicité forcée des Espagnols et des créoles dans les crimes de la traite et de l'exploitation des noirs, était le lien qui rattachait l'« île toujours fidèle » à la mère patrie. Mais de grands changements politiques et sociaux modifièrent peu à peu l'équilibre du Nouveau Monde : en 1819, les possessions espagnoles des Florides, le long du golfe Mexicain, furent remises aux Etats-Unis, puis les diverses provinces de la Terre-Ferme, dans l'Amérique Centrale et dans l'Amérique du Sud, se constituèrent en républiques indépendantes, après de sanglants conflits auxquels de nombreux volontaires cubains avaient pris part. La traite avait été interdite, puis l'esclavage aboli dans les colonies anglaises, et plus tard dans les îles françaises, et cependant la situation restait toujours la même à Cuba. Le gouvernement de la métropole avait accordé aux insulaires le droit de se faire représenter dans les Cortes, puis le leur avait repris; les Cubains vivaient en réalité sous le régime de l'état de siège et le capitaine général était toujours investi des mêmes pouvoirs que le commandant d'une place assiégée. Mais ce dictateur absolu ne l'était qu'en apparence : il se trouvait en réalité comme un simple instrument, dans la main d'un pouvoir occulte, le « Casino espagnol », c'est-à-dire l'association des grands propriétaires d'esclaves. Par la force que lui donnaient ses richesses, ce comité pouvait sans peine faire édicter des lois qui lui convenaient et violer celles qui le gênaient, acheter les gouverneurs complaisants et briser ceux qui lui étaient hostiles. Le Casino, d'autant plus redoutable dans son autorité qu'il était irresponsable et sans nom, n'avait en vue que le maintien de la traite et de l'esclavage.

Aussi la première insurrection qui se produisit pendant la période révolutionnaire du milieu de ce siècle n'avait-elle point pour but d'abolir la servitude : au contraire, elle devait annexer Cuba, l'« Etoile solitaire » (*Lone Star*), aux autres « étoiles » américaines, et ajouter un demi-million d'esclaves et le groupe puissant des planteurs cubains à l'empire politique des Etats du Sud. Le gouvernement de Washington, alors dominé par le parti des esclavagistes, voulait bien ignorer ou même favoriser les expéditions qui se préparaient dans ses ports; pourtant elles ne réussirent point. Lopez et ses « flibustiers » ne purent se maintenir pendant deux jours à Cárdenas, où ils avaient débarqué en 1851 ; une deuxième tentative, faite dans la Vuelta de Abajo, ne réussit pas davantage, et Lopez fut passé par

les armes avec cinquante de ses compagnons. Néanmoins la révolution était, pour ainsi dire, en permanence par suite des conspirations incessantes tramées aux Etats-Unis par les fugitifs et les bannis et des difficultés diplomatiques suscitées par le gouvernement des Etats-Unis : celui-ci voulut régler définitivement la situation en achetant Cuba, et le président Buchanan offrit à l'Espagne la somme d'un milliard, refusée avec indignation par les patriotes castillans. D'ailleurs la guerre de Sécession éclata presque aussitôt après, et la république nord-américaine, menacée de disparaître, ne songea plus à s'annexer de nouveaux Etats.

Enfin la grande insurrection cubanaise éclata en 1868, à Yara, dans ce même district oriental où tant de mouvements de révolte avaient eu déjà lieu. Cette fois, le soulèvement des blancs devait avoir pour complément l'émancipation des noirs. On sait que les planteurs commencèrent par mettre leurs propres nègres en liberté, et de domaine en domaine se propagea rapidement la rébellion, trouvant déjà ses armées sur place. De la sierra Maestra jusqu'au delà de Puerto-Principe, la nouvelle république comprit plus d'une fois près d'une moitié de l'île, et malgré les avantages stratégiques extraordinaires que la disposition géographique de Cuba assurait aux Espagnols, possesseurs de la côte, des villes capitales, des grands entrepôts de commerce et du réseau des chemins de fer occidentaux, les insurgés tinrent la campagne pendant dix années : il fallut diriger contre eux armée après armée. L'ensemble des forces envoyées de la Péninsule contre les *mambi* — nom populaire des insurgés — dépassa 145 000 hommes, sur lesquels près de cent mille, dit-on, périrent de maladies, de fatigues et de blessures. Dans cette guerre pénible et sans gloire, l'Espagne dépensa le milliard qu'elle avait refusé d'accepter du gouvernement nord-américain.

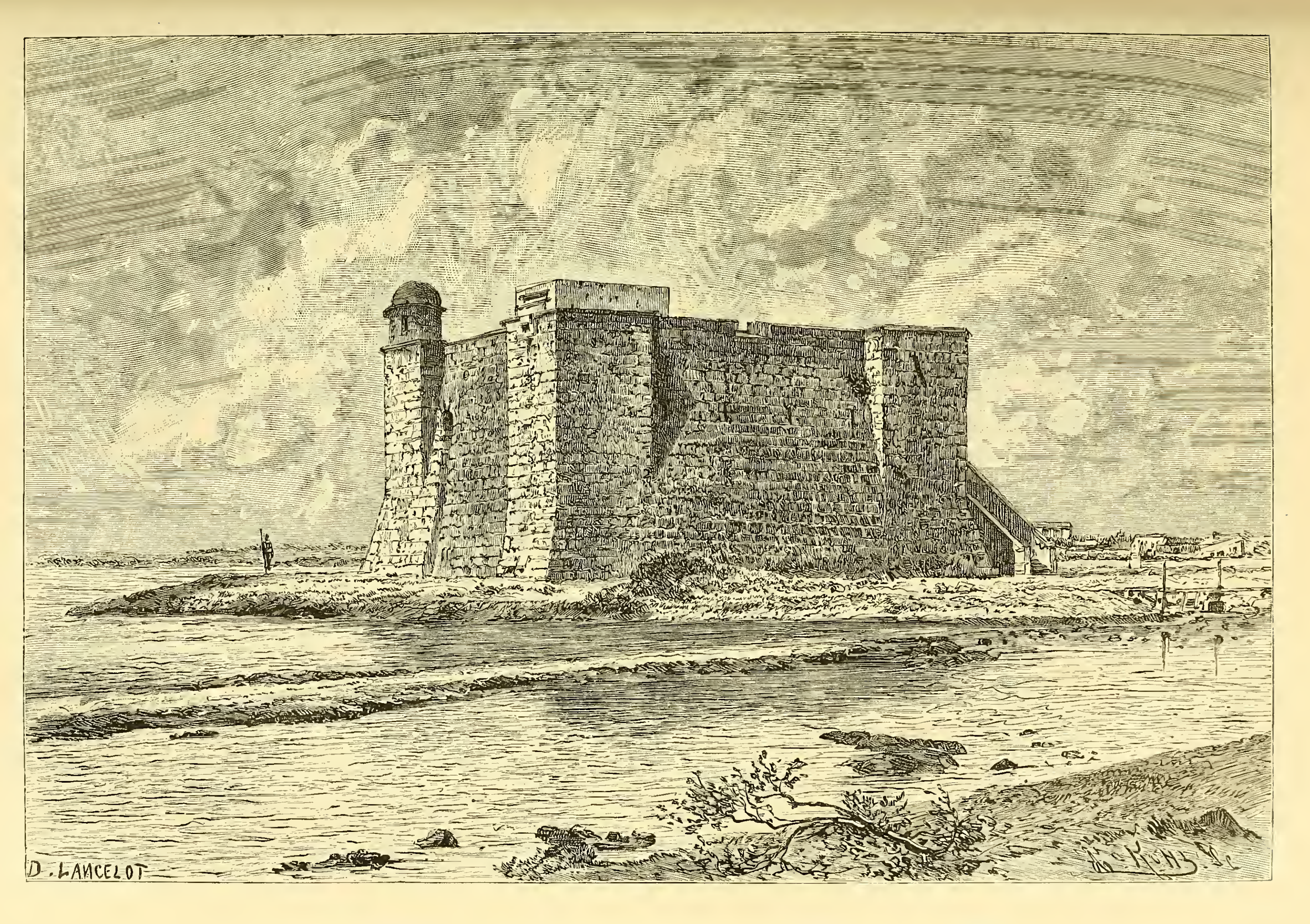
Cependant les insurgés, toujours cernés et n'ayant que de rares et périlleuses communications avec l'étranger à travers les rangs de leurs ennemis, diminuaient en nombre d'année en année, usés par leurs défaites et même par leurs triomphes. C'est en vain que la nouvelle république avait invoqué l'alliance de toutes les autres républiques du Nouveau Monde, en vain que leurs chefs espéraient l'appui des Etats-Unis. Comme l'avait fait le président Buchanan, ils offrirent à l'Espagne leur signature pour trouver la rançon de l'indépendance cubanaise; mais il était trop tard, et en 1878, après dix années de lutte, ceux qui restaient durent enfin capituler. D'ailleurs ils triomphaient, même en succombant, et dès le commencement de l'année 1880, les noirs et les Chinois qui faisaient partie des bandes insurgées recevaient leur pleine liberté, et même pour les districts

qui ne s'étaient pas soulevés, le gouvernement se trouvait obligé de voter une loi d'émancipation graduelle, sans dédommagement aux propriétaires, Cuba est désormais partie intégrante de l'Espagne et n'est plus comme autrefois sous une tutelle administrative humiliante. Les intérêts de la métropole et de la colonie sont devenus beaucoup plus solidaires, grâce au rapprochement matériel produit par la facilité des communications. Actuellement l'Espagne paraît beaucoup moins menacée de perdre sa « perle » qu'elle ne l'était il y a cinquante ans.

Le chef-lieu de Cuba, Habana ou la Havane, c'est-à-dire la « Savane », d'après Bernal Diaz, ne fut pas la première cité fondée par les Espagnols, et même elle n'occupe plus l'emplacement primitif où elle avait été bâtie. Venant d'Española, les conquérants devaient commencer par s'établir près de l'extrémité orientale de l'île, et ils firent en effet choix de Baracoa, près du cap Maisi; puis, cheminant vers l'ouest, ils trouvèrent le port bien plus heureusement situé de Santiago de Cuba, qu'ils remplacèrent ensuite, comme capitale, par une ville de l'intérieur, Bayamo, dont le climat est beaucoup plus salubre. La Havane, placée dans la partie occidentale de l'île, sur la baie de Broa, à l'est de la plage où se trouve aujourd'hui la bourgade de Batabanó, fut le quatrième chef-lieu de Cuba; mais les abords en étaient difficiles et le sol marécageux. La résidence dut être transférée sur la côte septentrionale : c'était en 1519, sept années seulement après l'établissement de Baracoa. Les premières maisons furent construites à la bouche de la gracieuse rivière de la Chorrera ou « du Ravin », appelée aussi Almendares ou « des Amandiers », là où s'élève actuellement le fort dit « des Boucaniers »; puis la ville naissante se reporta plus à l'est, sur la péninsule qui sépare la mer du bassin de Carenas, où Sebastian de Ocampo, le premier circumnavigateur de l'île, avait radoubé ses navires, en utilisant une source de bitume qu'on ne retrouve plus aujourd'hui, à moins qu'il ne s'agisse d'une fontaine assez distante du rivage, celle de Guanabacoa[1]. Désignée d'abord sous le nom de San-Cristóbal, la nouvelle capitale prit graduellement l'appellation de Habana, qui était celle de la région.

Les tâtonnements avaient été nombreux, mais le choix définitif fut des meilleurs. La Havane occupe un des endroits les mieux situés pour le commerce. Les avantages locaux sont déjà très grands, puisque le port est très vaste et parfaitement abrité, que la péninsule est facile à défendre et

[1] Alex. de Humboldt, *Histoire politique de Cuba*



TORRE DE LA CHORRERA OU « FORT DES BOUCANIERS », A L'EMBOUCHURE DE L'ALMENDARES.

Dessin de Lancelot, d'après une photographie.

que les fertiles campagnes environnantes peuvent fournir en surabondance les ressources nécessaires; mais c'est par sa position géographique relativement aux autres points vitaux de la superficie planétaire que la Havane est vraiment privilégiée. Située vers le milieu du Nouveau Monde, au centre de la grande méditerranée Américaine, elle se trouve précisément à l'origine du courant Golfier, et par conséquent au point de départ de la route naturelle des Antilles vers l'Europe occidentale. En même temps elle est placée au lieu de convergence des lignes de navigation qui de tout le pourtour du Golfe se dirigent vers la porte de sortie. Le delta du Mississippi, c'est-à-dire l'ensemble du bassin fluvial le plus populeux des Etats-Unis, s'ouvre directement vers la Havane; enfin, par un contraste remarquable, c'est vers le continent anglo-américain que regarde la cité hispano-américaine, sentinelle avancée du continent latin. On comprend que la Havane se soit donné le nom de *Llave del Nuevo Mundo* ou « Clef du Nouveau Monde » et qu'elle porte une clef dans ses armes. Il ne lui a manqué, pour s'élever au premier rang parmi les cités commerçantes, que d'être libre, non soumise aux caprices et aux exigences fiscales d'un gouvernement lointain. Mais quoiqu'elle ait été singulièrement retardée dans son essor, en premier lieu par les attaques des corsaires, français et anglais, puis par le régime politique et administratif qu'elle a dû subir, elle n'en est pas moins, et de beaucoup, la première cité des Antilles : l'Angleterre, qui par ses possessions antiliennes rivalise avec l'Espagne, n'a point, de la Jamaïque à la Barbade, une seule ville qui, même de loin, puisse se comparer à la Havane.

Le corps principal de la cité occupe une péninsule orientée de l'ouest à l'est et se terminant par le promontoire du Morro, qui commande le goulet d'entrée, large de 340 mètres à l'étranglement du chenal. De l'autre côté du passage, se dressent les collines de Cabañas, puissamment fortifiées et croisant leurs feux avec la forteresse de Principe, dominant la ville à l'ouest, et d'autres ouvrages militaires qui se succèdent autour du port. En dehors de la péninsule, des quartiers de construction récente se prolongent au sud-ouest, et des faubourgs grandissants montent à l'escalade des hauteurs sur le pourtour du bassin. L'agglomération havanaise comprend plus d'un quart de million d'habitants, soit environ un sixième de toute la population de l'île. L'aspect général de la Havane n'a rien d'imposant par la beauté des édifices ou l'ordonnance des masses, mais l'ensemble plaît par la gaieté et l'animation des quais et des rues. Les maisons, basses pour la plupart, sont peintes de couleurs vives, jaune, rose, vert, bleu clair; la Havane rappelle Cadiz aux Espagnols de la mère patrie : des bouquets de palmiers ornent les places, de larges promenades aux arbres touffus sépa-

rent les différents quartiers. Comme toutes les capitales, la Havane a de vastes et somptueux monuments publics, églises, palais, université et autres grandes écoles. Sa cathédrale conserve les restes de Colomb : il est vrai que les habitants de Santo-Domingo ne sont pas moins certains ni moins fiers que les Havanais de posséder les reliques du grand navigateur. Aux récits ils opposent des récits, aux témoignages et aux documents d'autres documents; désormais Christophe Colomb a deux lieux de repos comme il a plusieurs lieux de naissance[1].

La Havane, ville malsaine, souvent ravagée par les épidémies et néanmoins visitée en hiver par des milliers de valétudinaires venus des États-Unis, ne recevait pas d'eau en suffisance jusqu'à une période récente. Elle avait détourné dans ses fontaines une partie de la rivière d'Almendares, qui coule à l'ouest de la ville, et plonge par de charmantes cascatelles aux Puentes Grandes, puis contourne la colline du fort Principe pour aller se déverser dans la mer par une gracieuse vallée, que défend à son issue une tour pittoresque. Maintenant un aqueduc apporte l'eau de source que l'on va chercher beaucoup plus loin, au Vento, qui est un tributaire supérieur de l'Almendares et qui fournit une masse liquide journalière de 150 000 mètres cubes : arrivée en souterrain, l'eau emplit des bassins à 35 mètres au-dessus des plus hauts quartiers de la ville. Quant aux immondices, elles sont jetées dans la mer et ont contribué à combler une partie du port, changé en vasière, et devenu trop peu profond dans ses criques avancées pour recevoir les navires : l'hélice des bateaux à vapeur fait remonter du fond une horrible odeur de vase. Tel quel, le port est toujours un des beaux havres du monde, ayant une surface de mouillage de plusieurs kilomètres carrés : mille bâtiments y trouvent place à la fois. Le commerce, d'environ deux cents millions de francs et desservi principalement par des bateaux à vapeur nord-américains, s'emploie surtout à l'exportation des trois denrées principales de Cuba, sucre, tabac, café; le mouvement du port dépasse deux mille navires, sans compter les embarcations à rames, à voile, à vapeur, qui vont et viennent incessamment d'une rive à l'autre[2]; plus de six mille voitures circulent dans les rues. Trois lignes majeures de chemins de fer vont chercher les produits agricoles et répartir les marchandises étrangères dans toutes les parties de l'occident et du centre. Des

[1] Jiménez Marcos de la Espada, *Notes manuscrites*.

[2] Mouvement de la navigation à la Havane en 1888 :

Entrées . . .	1058	navires, jaugeant	1 266 104	tonnes.
Sorties . . .	1121	» »	1 330 403	»
Ensemble . .	2179	navires, jaugeant	2 596 507	tonnes.

LA H

84° 43'

Ouest

Castillo del Morro

Castillo de la Punta

Bains

Bains

Bains

Bains

23° 9'

Caleta de S. Lazaro

Batrie Sta Clara

Canterus de S. Lazaro

Cimetière

Batterie St Nasario

Campamento del Principe

Castillo del Principe

Quinta de los Molinos

Arsena

E. de Tallapiedra

Entrep

Castillo de Atares

E. de Atares

HORCON

Poey

23° 7'

CERRO

JESUS DEL MONTE

Aqueduc

82° 25'

Ouest de

d'après divers documents

Profo



de 0 à 5m

de 5

1 : 1

0

ANE

Hachette et Cie. Paris.

is

84° 40'

llo de la Cabaña

San Diego

Campto. de la Cabaña

23°
9'

CASA BLANCA

ENSENADA DE
MERIMELENA

Belot

Entrepôt

ayo Cruz

Entrepôts

REGLA

Cayo Blanco

ENSENADA DE GUASABACOA

Luyano

pta Blanca

23°
7'

ich

82° 20'

Typ A. Lahure

C. Perron, *Genève*

es



de 10m. et au delà

600 mètres.



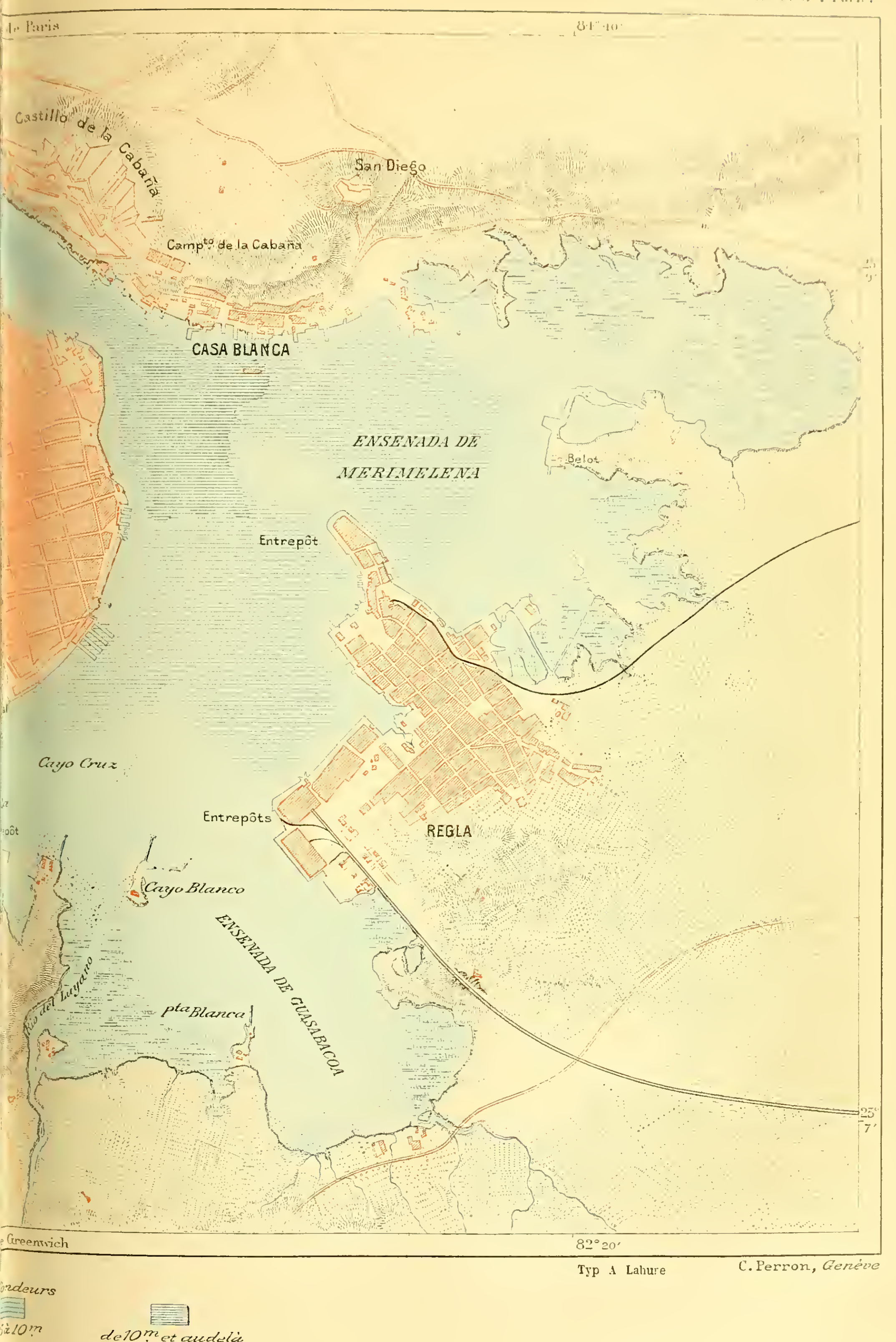
d'après divers documents

de 0 à 5m

0

AVANE

Hachette et Cie, Paris.



Typ A Lahure

C. Perron, *Genève*

Sondeurs

à 10m

de 10m et au delà

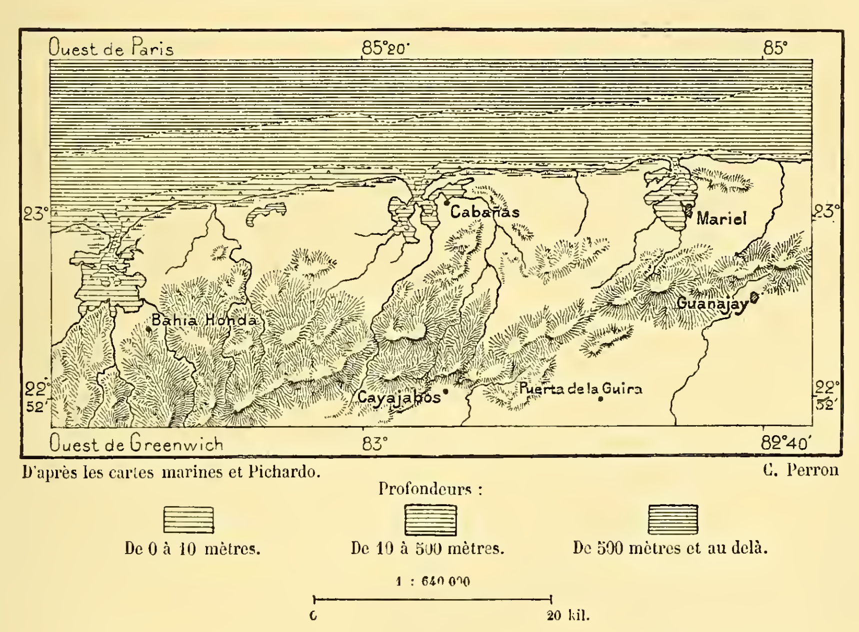
14 000

600 mètres.

câbles sous-marins rattachent la Havane par Key-West aux États-Unis et à l'Europe, et par Vera-Cruz au Mexique et à l'Amérique Centrale.

Quelques petits ports, remarquables par l'analogie de leur formation, se succèdent sur la côte à l'ouest de la Havane : Mariel, Cabañas, Bahia Honda. Les villes les plus populeuses de l'extrémité occidentale de l'île ou Vuelta de Abajo sont à l'intérieur des terres : Guanajay, entourée de caféteries, et Pinar del Rio, centre des plantations qui produisent le tabac le plus apprécié du monde entier. La plus forte partie de ce tabac est expédiée par chemin de fer aux fabriques de la Havane, mais Pinar del Rio possède

N° 148. — PORTS DE CUBA A L'OUEST DE LA HAVANE.



D'après les cartes marines et Pichardo. C. Perron

Profondeurs :

De 0 à 10 mètres. De 10 à 500 mètres. De 500 mètres et au delà.

1 : 640 000

0 20 kil.

aussi les petits ports de la Coloma et de Cortès, sur la côte méridionale; c'est à Cortès que s'embarqua le capitaine de ce nom pour aller à la conquête du Mexique. Au nord-est de Pinar del Rio, dans une combe pittoresque des montagnes de los Organos, jaillissent les eaux minérales de San-Diego où la foule des baigneurs se porte en été.

Les villes de la grande banlieue, très peuplées pendant la saison des chaleurs, se pressent au sud et à l'est de la Havane, entourées de campagnes où sont parsemées les maisons de plaisance. La plus grande de ces villes est Guanabacoa, qui s'élève sur une colline au sud-est de la Havane, et d'où l'on commande le merveilleux panorama de la rade et de la cité; au pied de la hauteur, le bourg commerçant de Regla se rattache à la Havane par un va-et-vient continuel de bacs à vapeur. Vers le sud, au delà du quartier

élégant d'El Cerro, où passe l'aqueduc de l'Almendares, se succèdent les villes de Santiago, Bejucal, San-Antonio. Le centre agricole des campagnes du sud est la cité de los Güines, bâtie à l'issue d'une vallée d'où sort le rio Mayabeque pour s'épancher dans les marais du littoral. Quant à la bourgade côtière de Batabanó, située directement au sud de la Havane et dont le petit port ou *surgidero* peut être considéré comme l'annexe du havre de la capitale, à laquelle le rattache un chemin de fer, on s'étonne de sa faible importance : si les eaux de ces parages étaient suffisamment profondes, nul doute que le commerce de la Havane avec les républiques hispano-américaines du sud ne prît cette voie, qui dispense de la circumnavigation du cap San-Antonio. Des ingénieurs ont souvent proposé de creuser un canal de navigation entre la Havane et Batabanó, mais les premiers projets ne prévoyaient qu'une voie navigable étroite et coupée par des écluses, et le commerce actuel ne pourrait se contenter de semblables travaux. D'après la tradition locale, que rapporte Humboldt, les plages voisines sont graduellement envahies par les eaux de la mer et « le fond baisse », disent les marins. En face de Batabanó, l'île des Pins n'est peuplée que depuis les dernières années du dix-huitième siècle; en 1828 on y fonda une colonie militaire pour défendre au sud la position de la Havane.

Matanzas, la deuxième ville et cité commerçante de Cuba, occupe une position analogue à celle de la Havane, sur les bords d'une baie profonde de la côte septentrionale : une forteresse défend aussi l'entrée du port. La ville, dont le nom, « les Tueries », remplaçant l'appellation officielle de San-Cárlos Alcazar, rappelle un massacre d'Indiens, n'est pas une des cités anciennes de Cuba. Au seizième siècle, les habitants de la Havane y possédaient des porcheries et des plantations de manioc[1], mais le bourg ne fut bâti qu'en 1693, sur la pointe de terre de Yucayo, située à l'extrémité de la baie entre les deux rivières de Yumuri et de San-Juan. Matanzas a de beaucoup dépassé les limites de la péninsule pour former, sur la rive gauche du Yumuri, le faubourg élégant de Versailles (Versalles), et à l'est, par delà le San-Juan, les quartiers industriels de Pueblo Nuevo, où se trouvent les entrepôts et la gare principale. Sur la grande place de Matanzas a été fusillé en 1844 le poète Placido, accusé d'avoir voulu soulever les noirs. La ville est dominée au nord par le chaînon de la Cumbre, qui commande le panorama grandiose de la ville et du port.

La région qui s'étend au sud et à l'est de Matanzas vers Cárdenas est la plus fertile de Cuba et possède les sucreries et les raffineries les plus impor-

[1] Bernal Diaz, ouvrage cité.

CUBA. — VUE GÉNÉRALE DE LA HAVANE, PRISE A CASABLANCA.

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

tantes : aussi la ville a-t-elle pu se rendre commercialement indépendante de la Havane, et trafiquer directement avec le monde entier, surtout avec les États-Unis : de toutes les cités cubanaises, Matanzas est celle dont la population a le caractère le plus entreprenant, le plus influencé par l'exemple des Américains du Nord. Malheureusement, le port proprement dit est en grande partie obstrué par les alluvions, et les navires d'un fort tirant d'eau doivent mouiller au large dans la rade. Près de Matanzas, comme à la

N° 149. — MATANZAS.



Havane et sur d'autres points de la côte, on a utilisé les grottes ouvertes au pied des falaises pour en faire de délicieuses piscines : les voûtes du rocher protègent les baigneurs contre le soleil, et des grillages placés à l'entrée arrêtent les requins, sans retarder ou briser les vagues écumantes qui se déroulent en grondant sous les galeries profondes.

A l'est de Matanzas, une ville nouvelle, fondée en 1828, Cárdenas, s'est rapidement accrue et, comme Matanzas, est entrée en relation directe avec les ports étrangers pour l'exportation des sucres et des mélasses. Elle est située au bord de la vaste baie qu'abrite au nord-ouest la longue péninsule de Punta-Icacos, et que l'on a parlé de couper à sa racine pour

abréger d'une cinquantaine de kilomètres la route de Matanzas, tout en évitant une navigation périlleuse à travers la chaîne des récifs. Cárdenas est, comme la cité voisine, rattachée au réseau des chemins de fer cubanais, et des paquebots réguliers la relient à toutes les villes de la côte. Dans l'intérieur, le marché le plus actif pour la production sucrière est la ville de Colon, jadis connue sous le nom de Nueva-Bermeja.

Au delà de ces districts, la vie se reporte vers le sud : l'île change de façade pour ainsi dire, et c'est sur la côte méridionale que se trouve le centre d'attraction pour le commerce. Il est vrai que cette région resta presque déserte pendant trois siècles. Cienfuegos, ainsi nommée en l'honneur d'un gouverneur de Cuba, est une ville moderne, bien que son port merveilleux eût été déjà visité par Colomb, puis, en 1508, exploré complètement par Ocampo. Trop peu nombreux pour occuper l'île entière, les Espagnols ne fondèrent point de colonie sur les bords de ce havre, dit de Jagua, qui « n'a pas son pareil dans le monde », disait Herrera, et les pirates, les contrebandiers, les corsaires anglais purent maintes fois y entrer sans danger pour radouber leurs navires ou préparer leurs expéditions. La ville ne commença qu'en l'année 1819 sous la direction du planteur louisianais Louis Clouet, accompagné de colons du Béarn, de la Gascogne, du pays basque et de réfugiés de Saint-Domingue, formant une quarantaine de familles. Le port de Cienfuegos n'est pas le plus vaste de Cuba, quoiqu'il présente l'énorme surface de 65 kilomètres carrés, mais il est considéré comme le meilleur de tous, et les progrès de son commerce ont été fort rapides. Maintenant c'est par son bassin que se fait la plus grosse part des échanges de tout le district des Cinco-Villas ou « Cinq Villes », devenu des « Six », depuis la naissance de Cienfuegos. Celle-ci, devenue le deuxième port de l'île, a de beaucoup distancé Trinidad, qui n'a pas moins de trois ports et une rade excellente sur la côte méridionale. Entre les deux villes, la plaine de Manicaragua produit des tabacs exquis, qui le cèdent à peine aux meilleures marques de la Vuelta de Abajo.

Trinidad, l'une des plus anciennes parmi les « Cinq » ou « Six Villes », date des premiers temps de la conquête avec Santo-Spíritu (Sancti-Spíritu), située dans l'intérieur des terres, et Remedios (San-Juan de los Remedios), appelée *Cayo* dans le langage commun, parce que les premiers établissements, transférés plus tard sur la grande terre, avaient été bâtis sur une caye de la côte du nord. Les incursions des pirates français et anglais, et surtout la visite du terrible l'Olonnais forcèrent les indigènes à fuir vers l'intérieur et à fonder, en 1690, une autre ville Santa-Clara, communément désignée sous le nom de Villa-Clara : le gouverneur fit

incendier les paillotes des résidents qui se refusaient à quitter le lieu natal[1]. Enfin, une cinquième ville, Sagua-la-Grande, ainsi nommée d'une plante commune dans le pays, remplaça peu à peu, à une vingtaine de kilomètres de la mer, sur la rivière de même nom, un groupe de chaumières

N° 130. — TRINIDAD ET SES PORTS.



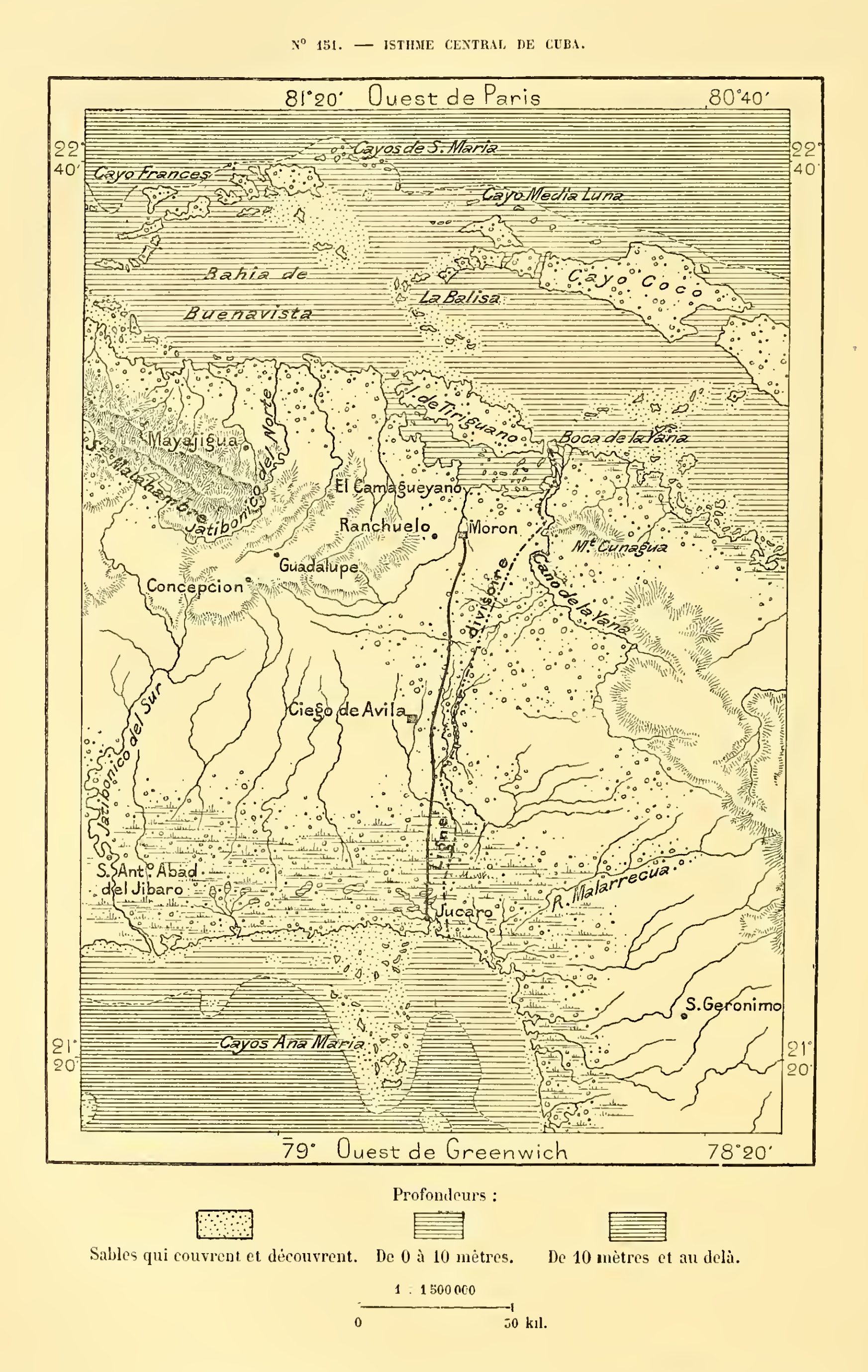
situé à la tête de la navigation fluviale. Des gisements de bitume voisins fournissent à Sagua-la-Grande le gaz nécessaire à l'éclairage des rues. C'est dans le district des Cinco-Villas que se trouvent les sables aurifères exploités avec succès par les conquérants : ils sont maintenant très appauvris.

L'étranglement de Moron, où se soudent, pour ainsi dire, les deux moitiés de l'île, sépare les provinces de Santa-Clara et de Puerto-Principe.

[1] Justo Zaragoza, *Las Insurrecciones en Cuba.*

La capitale de cette dernière, chef-lieu de la région centrale de Cuba, est l'ancienne Camaguey des Indiens, la cité *criollissima*, « créole par excel-

N° 151. — ISTHME CENTRAL DE CUBA.



lence », et ses habitants aiment à se donner le nom de Camagueyanos : ce sont les plus beaux, les plus forts et aussi les plus indépendants des

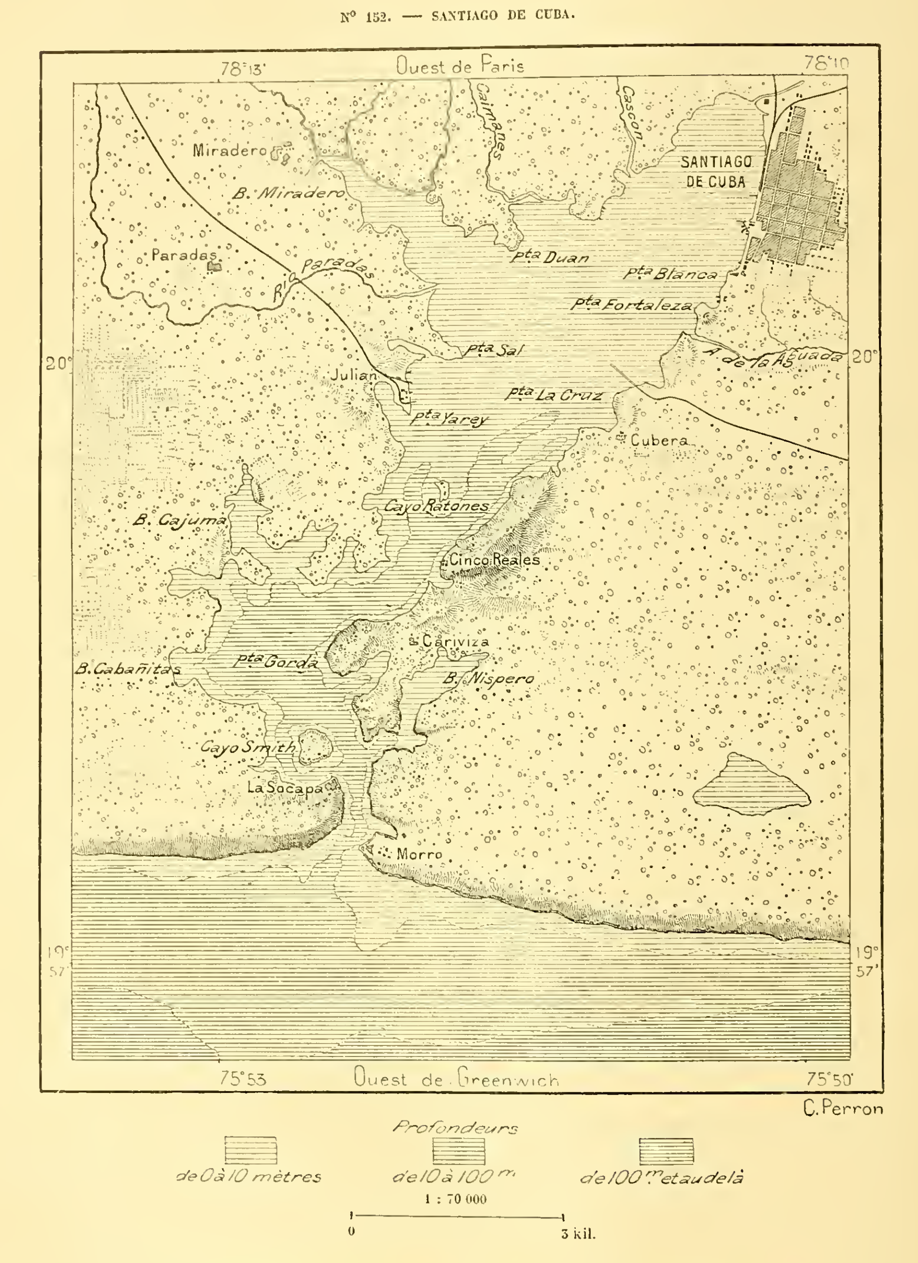
créoles cubains; lors de la grande insurrection, des centaines d'entre eux étaient parmi les insurgés. Puerto-Principe est la plus populeuse des villes de l'intérieur, car le nom de « port » qui la désigne ferait supposer à tort qu'elle est bâtie près d'un havre marin ou sur un col de montagne; au contraire elle s'étend largement au milieu d'une plaine. Son havre maritime, ouvert sur la côte septentrionale, est le vaste bassin de Nuevitas, que Colomb visita en 1492, et auquel il donna cette appellation de Puerto-Principe, transférée depuis à la cité de l'intérieur. Le port de Nuevitas, parfaitement abrité par les promontoires de la grande terre et le cayo Sabinal, n'a pas moins de 148 kilomètres carrés en superficie, mais il est parsemé de récifs, et sa bouche, étroite et sinueuse, est exposée à toute la force des alizés. Au delà, vers l'est, le Puerto-Padre exporte des bitumes.

Dans le bassin fluvial du Cauto, la ville principale, déjà fondée aux premiers temps de la conquête, est Bayamo, située sur un affluent du sud : c'est près de cette ville, au sud-ouest, que se trouve Yara, où l'insurrection républicaine éclata en 1868; l'année suivante, lorsque les troupes espagnoles se présentèrent en force devant la place, les habitants eux-mêmes mirent le feu à leurs maisons. Toutes les villes de la région, Holguin, las Tunas ou « les Nopals », Guaimaro, furent prises et reprises: c'est dans cette dernière que l'on proclama, en 1869, la république fédérale et l'émancipation des esclaves. Pendant la guerre, presque toutes les plantations de la contrée furent détruites et le pays se dépeupla; les deux moitiés de l'île, à l'est et à l'ouest, furent séparées par une *manigua* déserte. Maintenant les villes se reconstruisent et les campagnes se défrichent à nouveau; le port de Manzanillo, situé au sud des bouches du Cauto, fait un commerce grandissant en tabac, en sucre, cire, miel et autres produits agricoles.

La capitale du département oriental de Cuba, sa ville la plus populeuse et en même temps son port le plus actif, est Santiago de Cuba, que dans le langage ordinaire on désigne du nom de Cuba, comme l'île entière. Elle est située au bord d'un de ces havres admirables qui s'ouvrent dans la chaîne des récifs sur le pourtour de Cuba, ne communiquant avec la mer que par un chenal étroit. Celui de Santiago n'a que 160 mètres à l'endroit le plus rétréci, mais à l'intérieur des terres il s'étale en un magnifique bassin, découpé en criques où tous les navires de l'île pourraient trouver place. La ville, défendue comme la Havane par un *morro* et par des forts avancés, s'est nichée, à l'extrémité nord-orientale du bassin, dans une combe circulaire, et s'élève en encorbellement sur les pentes des montagnes. Ses maisons basses et multicolores, ses promenades, ses jardins,

l'horizon superbe des monts environnants font de Cuba l'une des cités les plus belles des merveilleuses Antilles, mais la chaleur extrême qui s'a-

N° 152. — SANTIAGO DE CUBA.



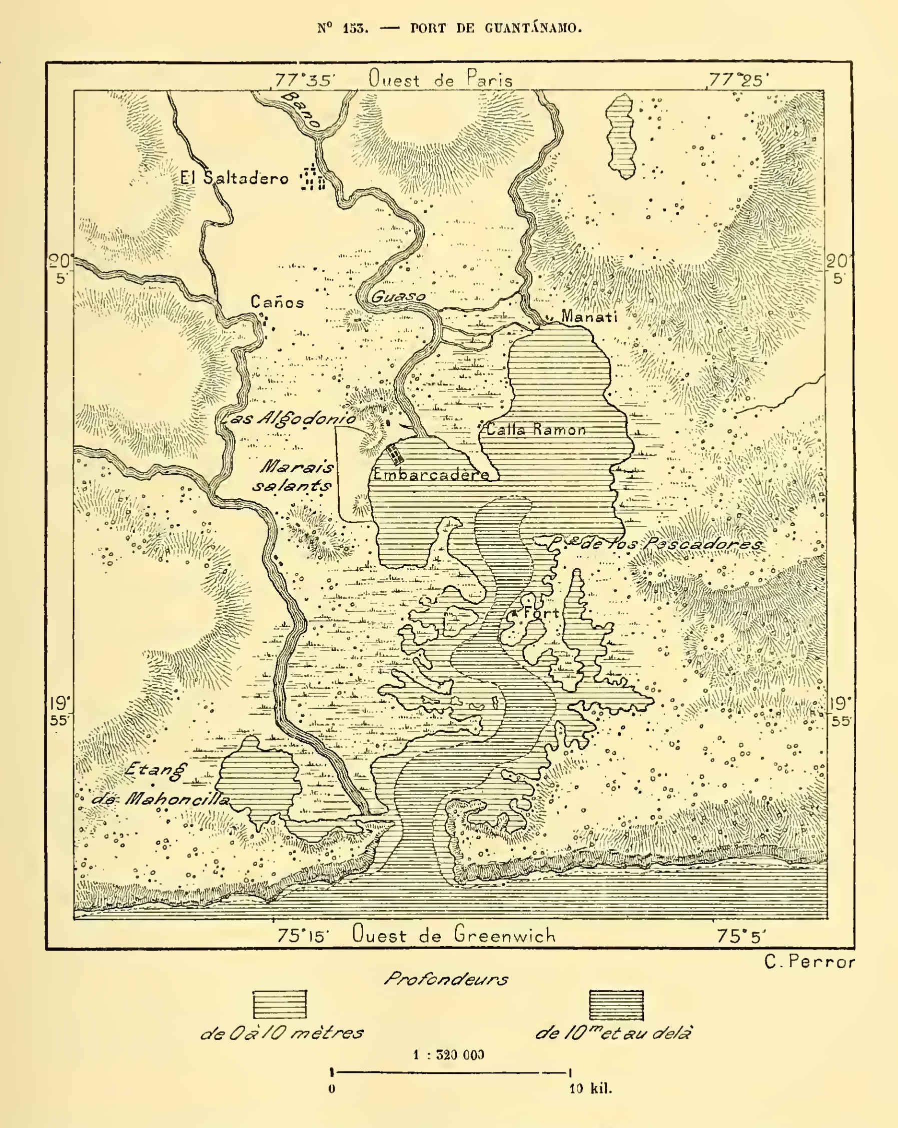
masse dans l'air presque immobile du cirque profond, et l'insalubrité qui en est la conséquence ont contribué à détourner le trafic : Santiago n'est plus que le troisième port de Cuba. En outre, le mur de la sierra Maestra qui se dresse entre Santiago et le reste de l'île a rendu les com-

CUBA. — VUE GÉNÉRALE DE SANTIAGO.

Dessin de Barclay, d'après une photographie.

munications difficiles; la cité n'est pas encore réunie au réseau général des voies ferrées et n'a que de petites lignes d'une construction spéciale, entre autres celle qui part du petit havre de Julian, sur la côte opposée de la rade, et va rejoindre la ville de Cobre, lieu de pèlerinage et centre des

N° 153. — PORT DE GUANTÁNAMO.



exploitations minières de cuivre dans la sierra Maestra. C'est aussi dans cette région montagneuse que se trouve Caney — le « Tombeau » dans la langue des aborigènes, — ancien village indien autour duquel de riches négociants ont bâti leurs maisons de campagne. Les mines de fer de Juragua, très activement exploitées, appartiennent à des industriels nord-américains de la Pensylvanie. Les plus riches, où travaillent 1200 ouvriers,

se trouvent à 27 kilomètres à l'est de Santiago, et sont reliées à cette ville par une voie ferrée[1]. Cuba est un centre télégraphique d'où rayonnent les câbles sous-marins vers le département occidental et le Mexique, la Jamaïque et l'Amérique du Sud, Haïti, Puerto-Rico et les Petites Antilles. Du côté de l'est, à moitié chemin de la pointe de Maisi, s'ouvre un autre port, encore plus vaste que celui de Cuba, mais resté presque inutile pour le commerce : c'est le bassin de Guantánamo, graduellement rétréci par les alluvions de quelques rivières; les embarcations remontent un de ces cours d'eau jusqu'aux bourgs du Saltadero et de Santa-Catalina.

Baracoa, la ville la plus rapprochée de la pointe orientale de Cuba, est la première colonie des Espagnols et l'on y voit encore les ruines de la maison de Diego Velasquez; c'est le Puerto Santo que visita Colomb. Mais la cité nouvelle ne prospéra point : elle occupait une position trop peu centrale pour l'ensemble de l'île, et le climat local, très humide, paraît être aussi un des plus malsains de Cuba; en outre, le port a le désavantage d'ouvrir son goulet d'entrée vers l'alizé, en sorte que les voiliers y sont comme bloqués et ne peuvent en sortir qu'à l'aide d'une brise de terre[2]. Au commencement du siècle, Baracoa se peupla de fugitifs français venus de Saint-Domingue : ils entourèrent la ville de jardins et de caféteries, mais l'invasion de l'Espagne par Napoléon eut pour conséquence d'irriter la population contre ces colons étrangers, ils furent expulsés et Baracoa redevint presque déserte. Maintenant elle fait un assez grand commerce de bananes, de noix de coco et autres fruits des tropiques avec les Etats-Unis, et ce sont des bâtiments norvégiens qui font le service de chargeurs entre les deux pays. Un des chemins les plus pittoresques de Cuba unit Baracoa et Santiago par les brèches des âpres montagnes de las Cuchillas se succédant en sept crêtes distinctes.

Malgré les révolutions, les guerres, les épidémies, l'île de Cuba gagne en population : le nombre de ses habitants est au moins sextuple de ce qu'il était à la fin du siècle dernier. Les immigrations forcées d'engagés blancs, de nègres africains, de Chinois et de Yucatèques ont cessé, et l'accroissement des résidents cubains provient soit de l'immigration libre, que le gouvernement encourage par des concessions de terre, soit, ce qui est plus important encore, de l'excédent des naissances sur les décès.

[1] Minerai de fer exporté de Santiago en 1888 : 250 040 tonnes.
[2] Miguel Rodriguez-Ferrer, ouvrage cité.

Les registres de l'état civil et les relevés démographiques ne sont pas assez complets pour qu'on puisse donner à cet égard des chiffres précis se rapportant à l'ensemble de l'île, mais les résultats fournis par les recensements successifs suffisent pour établir que les familles se multiplient avec régularité au profit de la race espagnole et que l'élément africain s'y fond peu à peu par les croisements. Plus de cent mille habitants de Cuba sont nés en Espagne ou à l'étranger. L'augmentation annuelle des Cubains, en temps de paix, peut être évaluée à quinze ou vingt mille individus, et la période de doublement serait d'environ un demi-siècle; le dernier recensement publié des villes de Cuba date de l'année 1877 et n'a donc qu'une valeur très relative[1]; le cens de 1887 n'a pas encore été publié[2].

Sous le régime du monopole absolu, Cuba, depuis devenue si riche, était une île pauvre, dont les villes, les fortifications, les ports et les chemins devaient être construits avec l'argent du Mexique. Le premier élan de prospérité fut donné à la colonie par un malheur apparent. En 1805, une flotte anglaise lui rendit le service de la séparer de la mère patrie et de la délivrer ainsi des entraves du monopole et du fisc espagnols. L'île put s'ouvrir au commerce général, et le port de la Havane, qui recevait en moyenne de dix à douze navires par an, envoyés par la compagnie privilégiée de Séville, fut visité en dix mois par plus de mille bâtiments[3]; la culture, le commerce se développèrent comme par miracle. Il est vrai que le gou-

[1] Villes principales de Cuba, avec leur population, y compris la banlieue ou district, en 1877 :

DÉPARTEMENT OCCIDENTAL.		Sancti-Spíritu	32 600 hab.
La Havane (San-Cristóbal)	198 720 hab.	Trinidad	27 640 »
Guanabacoa, banl. de la Havane	29 790 »	Santa-Clara (Villa Clara)	22 780 »
Regla, » »	11 280 »	Remedios (San-Juan ou Cayo)	13 930 »
Matanzas (San-Cárlos)	87 760 »	Sagua-la-Grande	13 600
Pinar del Rio	21 770 »	DÉPARTEMENT ORIENTAL.	
Colon (Nueva-Bermeja)	20 400 »	Santiago de Cuba (Cuba)	71 300 hab.
Cárdenas	17 550 »	Holguin	34 760 »
Güines	14 720 »	Manzanillo	23 200 »
DÉPARTEMENT CENTRAL.		Guantánamo	17 200 »
Puerto-Principe	46 640 hab.	Bayamo	13 400 »
Cienfuegos	65 070 »	Baracoa	12 480 »

Caney . . . . 10 480 hab.

[2] Population de Cuba recensée ou évaluée à différentes époques :

En 1774	171 620	habitants.
1811	600 000	»
1841	1 007 000	»
1862, avant l'insurrection	1 359 238	»
1877, après l'insurrection	1 405 268	»
1890 (nombre probable)	1 600 000	»

[3] Jerolim von Benko, *Reise des Schiffes* Zrinyi.

vernement espagnol, redevenu maître de Cuba, restaura l'ancien régime, mais en 1818 le commerce fut enfin déclaré libre, et au lieu de vivoter des aumônes du Mexique, l'île de Cuba se trouva bientôt en mesure d'alimenter de ses propres ressources le trésor de l'Espagne. Dans les années normales, la mère patrie, vivant en parasite sur sa colonie, en retirait jusqu'à 150 millions de francs[1].

On évalue à un peu plus d'un quart de l'île la superficie des terrains en labour ou bien utilisés pour l'élève des bestiaux, et l'ensemble de la richesse agricole est estimé à cinq milliards. La principale culture de Cuba est celle de la canne saccharifère : dans la production annuelle du sucre de canne, la « reine du pays », dit un proverbe local, la part de Cuba est d'environ le quart de la récolte du monde. C'est à cette île qu'appartient le premier rang pour cette industrie, quoique d'autres contrées des tropiques aient une superficie de terrains favorables à la culture bien autrement considérable : Java ne vient qu'en second lieu[2]. La valeur annuelle du sucre livré par les usines de Cuba s'élève en moyenne à 250 millions de francs, non compris le rhum et les mélasses ; mais ce revenu considérable se répartit en un petit nombre de mains, car les plantations sucrières, occupant ensemble 3400 kilomètres carrés, sont de vastes propriétés, et nombre d'entre elles, surtout dans les districts de Matanzas, de Cárdenas, des Cinco-Villas et de Guantánamo, produisent jusqu'à 5000 tonnes de sucre par an ; les usines de ces plantations sont admirablement outillées, pourvues des machines les plus parfaites, fabriquées par les constructeurs de l'Europe et des États-Unis : à Cuba, c'est dans les campagnes et non dans les villes que se voient les œuvres les plus grandioses de l'industrie moderne. Près de la moitié des travailleurs employés dans les usines à sucre sont des blancs.

Dès l'année de la découverte du Nouveau Monde, les envoyés de Colomb remarquèrent que les Indiens de Cuba tenaient dans une main un tison allumé et dans l'autre des feuilles sèches roulées, et que de temps en temps ils les allumaient, les portaient à la bouche et en aspiraient la fumée par la bouche et par le nez. Ces feuilles étaient celles du tabac, que, depuis, Européens, Asiatiques, Africains, Océaniens ont appris à connaître et qui dans l'île de Cuba ont gardé leur excellence. Si la culture du tabac n'a

[1] Mayer y Roz, *Cuba y sus partidos politicos.*

[2] Production du sucre de canne dans le monde en 1887 : 2 740 000 tonnes.
» » » à Cuba en 1888 : 657 000 tonnes (en 1886 : 850 407 tonnes).
Production du sucre de betterave dans le monde en 1887 : 2 433 000 tonnes.
Ensemble de la production sucrière : 5 187 000 tonnes, d'une valeur de 2 milliards.

pas dans la grande Antille autant d'importance que celle de la canne à sucre, du moins la qualité des produits, dans la Vuelta de Abajo, est-elle sans égale dans le reste du monde. Quant au poids brut de la récolte annuelle, Cuba est dépassée non seulement par les États-Unis et l'Insulinde, mais aussi par un grand nombre d'autres pays producteurs, même par la France, et dans la colonie espagnole de l'Extrême Orient, Manille est devenue la rivale de Habana[1]. Toutefois une forte part des récoltes de tabac des autres Antilles est envoyée aux fabriques cubanaises[2].

Le café est, par ordre de valeur, la troisième denrée de l'île; elle était la première lorsque les planteurs français, réfugiés de Saint-Domingue, se furent établis à Cuba. Grâce à cette culture, les campagnes offraient alors un tout autre aspect qu'aujourd'hui : le cafier croissant à l'ombre, la caféterie était une plantation d'arbres, surtout d'arbres fruitiers. Des avenues traversaient ces beaux jardins sous les branches chargées de fleurs et de fruits. L'invasion de la canne à sucre a fait abattre les vergers, détruire les jardins, remplacer les hangars pittoresques par les usines et les machines à vapeur. Le pays a pris un aspect industriel et s'est enlaidi. Cette vulgarisation de la terre est même une des causes qui ont accru le mouvement d'émigration des grands propriétaires, presque tous établis dans les cités de Cuba et de l'étranger, après abandon de leurs vastes propriétés aux soins des gérants[3]. Outre le sucre et le tabac, l'île produit aussi du coton, des céréales, du manioc, des fruits, mais en très petite quantité, proportionnellement aux besoins de l'alimentation : la grande Antille ne peut subvenir à la subsistance de ses propres habitants. Divisée en vastes domaines où tout le travail est dirigé en vue de l'exportation, Cuba doit importer du riz, du blé, des farines, de la viande, du lard et autres « vivres ». Quoique l'esclavage soit aboli à Cuba, le régime économique correspondant à cette institution n'a cessé de prévaloir.

Les animaux domestiques lâchés dans l'île dès les premiers temps de l'occupation y ont trouvé un milieu favorable, mais tout en se multipliant ils se sont plus ou moins modifiés. Les chevaux cubanais, de race andalouse, ont perdu en stature et en largeur de poitrail, mais ils ont gagné en sobriété, en force d'endurance et en vitalité. Avant la grande insurrection de 1868, ils étaient si nombreux dans l'île entière, et principalement dans les régions du centre et de l'est, que personne ne voyageait à pied : tous les insurgés, blancs et noirs, étaient montés, ce qui leur permettait de se déplacer parfois

[1] Production annuelle du tabac à Cuba : 12 000 tonnes.
[2] Jerolim von Benko, ouvrage cité.
[3] Dana, *Tour du Monde*, 1860.

de 80 kilomètres par jour, et d'échapper aux poursuite en se présentant soudain sur des points opposés et en trompant constamment l'ennemi sur leur force véritable; d'autre part, la routine militaire interdisant aux fantassins espagnols de se faire cavaliers pour joindre leurs insaisissables adversaires[1], c'est grâce au cheval que l'insurrection a pu durer si longtemps contre des forces très considérables et dans une île étroite si facile à bloquer sur les deux rives. Maintenant le nombre des animaux de selle a beaucoup diminué en proportion des habitants, et nulle part on ne rencontre plus de chevaux sauvages comme autrefois dans le cayo Romano, dans les savanes de Nipe et autres régions écartées. Les ânes sont peu nombreux et on ne les tient dans les grandes plantations que comme étalons pour la production des mulets, animaux sobres et infatigables, employés pour les transports dans la région montagneuse. Le chameau des Canaries qu'on avait introduit n'a pas réussi, à cause des *niguas* (*pulex penetrans*) qui leur blessaient le pied. Dans certaines parties de l'île, notamment dans le district de Baracoa, où Cortès fut éleveur de bétail, on emploie le bœuf comme bête de somme et de course, de la même manière que dans l'Afrique méridionale. Les chèvres, les brebis ont moins prospéré à Cuba que les porcs et le gros bétail : la chèvre a perdu sa vivacité, et la brebis, peu soignée, a remplacé sa toison laineuse par une robe de poils. Les principaux désavantages de la propriété cubanaise consistaient naguère dans l'impossibilité du bornage, les terres ayant été concédées en cercles de rayons différents et les espaces intermédiaires n'ayant pas de propriétaires légitimes : de là de constants empiètements sur les domaines des voisins. Cette division bizarre du sol en *hatos* circulaires provenait de ce que les premières concessions avaient été faites pour l'élève des bestiaux, qui se dispersent dans la journée de tous les côtés pour revenir le soir vers le centre du domaine. Il a fallu fréquemment, pour éviter des procès insolubles, renoncer à toute espèce d'enquête sur l'origine des concessions. Néanmoins les anciennes démarcations se sont çà et là maintenues au grand profit des gens de loi : il y a longtemps qu'on n'observe plus à Cuba l'édit de Ferdinand défendant qu'on « ne menast aux Indes aulcuns escholiers de iurisprudence, de crainte que les procez ne peuplassent en ce nouveau monde, comme estant science, de sa nature, génératrice d'altercations et divisions »[2].

Pays de grande propriété et de grande production, Cuba n'a qu'une faible

[1] Miguel Rodriguez-Ferrer, ouvrage cité.
[2] Montaigne, *Essais*, livre III, chap. XIII.

industrie manufacturière; presque tous les objets de fabrication lui viennent de l'étranger. Mais cette pauvreté des Cubains en usines — à l'exception des fabriques de sucre et de cigarettes, — de même que les nécessités de l'alimentation publique obligent les insulaires à faire un commerce très actif avec les contrées de production agricole et industrielle, cependant ce sont des Catalans qui ont presque entièrement monopolisé le trafic de détail : les mots « épicier » et « Catalan » sont devenus synonymes[1]. Le mouvement des échanges avec l'étranger, que l'on peut évaluer en moyenne à 400 millions de francs, mais qui a subi des oscillations énormes à cause des changements de tarif, est d'environ 250 francs par tête d'habitant, et emploie des milliers de bâtiments, qui font un service régulier avec les ports principaux de la méditerranée Américaine et de l'Atlantique, mais surtout avec les Etats-Unis[2]. L'Espagne est au second rang dans le mouvement commercial de Cuba, quoique l'île eût grand intérêt à faire ses achats en des pays plus rapprochés : par les droits différentiels la mère patrie oblige, pour ainsi dire, sa colonie à se fournir de marchandises dans les ports de la Péninsule, et celle-ci doit même importer des farines de l'Amérique du Nord afin de les revendre à Cuba : pour un très grand nombre d'articles, l'Espagne n'a d'autres clients que les Cubains, forcés de s'adresser à elle. Le trafic de cabotage se lie en chaîne continue sur tout le pourtour de l'île et emploie plusieurs milliers de petits navires, d'un port moindre de 50 tonnes : quant aux bateaux à vapeur, qui représentent à eux seuls le tiers du tonnage, ce sont des nefs de grandes dimensions, employées presque exclusivement pour le trafic avec l'étranger[3]. A elle seule, la cité de la Havane possède les deux tiers de la flotte à vapeur de l'île entière.

La construction des voies ferrées a commencé à Cuba dès l'année 1837, mais on ne s'est d'abord occupé que de rattacher la Havane aux régions productives des alentours, et le réseau, très irrégulier, se forma seulement dans la partie occidentale de l'île; la partie orientale ne possède

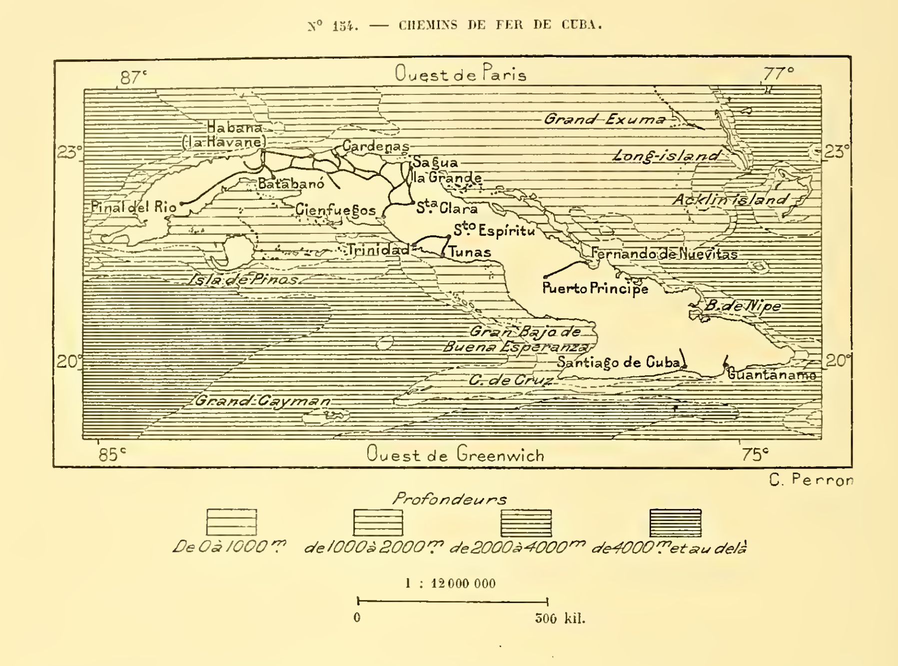
[1] Hippolyte Pirou, *L'île de Cuba*.
[2] Commerce de Cuba avec les Etats-Unis en 1889 :

Importation.	55 000 000 francs.
Exportation.	260 000 000 »
Ensemble.	315 000 000 francs.

[3] Flotte commerciale de Cuba en 1886 :

7219 navires à voiles,	jaugeant	77 564 tonnes.
76 bateaux à vapeur,	»	31 659 »
Ensemble : 7295 navires,	jaugeant	109 203 tonnes.

que de courtes amorces des lignes futures. Puis l'insurrection suspendit toutes les entreprises pendant une dizaine d'années, et le « chemin central », qui doit un jour se développer dans toute la longueur de l'île entre le cap San-Antonio et le cap Maisi, est encore à l'état de projet. Quant aux lignes télégraphiques, elles recouvrent déjà de leurs mailles l'ensemble de Cuba et se rattachent par des câbles sous-marins au réseau du monde[1].



N° 154. — CHEMINS DE FER DE CUBA.

Le pouvoir de la métropole est représenté à Cuba par un gouverneur général résidant à la Havane et commandant les forces de terre et de mer : il a sous ses ordres, dans chacune des six provinces, un gouverneur civil. D'après la loi électorale, les électeurs de la grande Antille, ayant au moins dix ans de liberté et payant un cens annuel de 125 francs, envoient au Sénat métropolitain seize élus, trois pour la Havane, deux pour chacune des provinces de Matanzas, Pinar del Rio, Puerto-Principe, Santa-Clara et Santiago de Cuba, un pour l'université de la Havane et les écoles spéciales, enfin, conjointement avec Puerto-Rico, un pour les diverses « sociétés économiques ». Les représentants aux Cortes sont nommés dans la proportion d'un député pour 40 000 habitants. Chaque province a aussi ses assemblées d'élus, et les municipalités sont administrées par des conseillers,

[1] Longueur des chemins de fer à Cuba en 1887 : 1579 kilomètres.
» des lignes télégraphiques en 1888 : 3792 »

dont le nombre varie suivant la population de la commune. L'école est obligatoire pour tous les enfants de six à neuf ans. L'armée, comprenant un bataillon de noirs, se compose de 19 000 hommes sur le pied de paix, payés par le budget de l'île. La colonie possède aussi sa flottille spéciale. Le budget cubanais, distinct de celui de la métropole, est alimenté pour une moitié par les recettes de la douane, qui prélève 25 pour 100 sur les objets d'importation étrangère, et le cinquième de la dépense est attribué aux intérêts de la dette, qui est d'environ un milliard[1].

Cuba est officiellement divisée en six provinces, subdivisées (1884) en 36 *partidos* ou districts judiciaires et en 134 *ayuntamientos* ou municipes, appelés aussi *términos municipales*. La même ville peut être chef-lieu de plusieurs districts judiciaires : ainsi la Havane comprend huit de ces partidos. Le tableau suivant donne la liste des provinces et des districts avec le nombre de leurs municipalités :

PROVINCES.		SUPERFICIE EN KIL. CAR.	POPULATION.	POPUL. KILOMÉTR.	DISTRICTS JUDICIAIRES.
Ouest	Pinar del Rio.	14 967	182 204	12.2	Pinar del Rio, San-Cristóbal, Guanajay (25 municipes).
	Habana.	8 610	455 896	50.6	Habana, Guanabacoa, Jaruco, San-Antonio de los Baños, Bejucal, Güines (36 municip.).
	Matánzas.	8 486	283 121	33.4	Matánzas, Cárdenas, Alfonso XII, Colon (24 municipes).
	Santa-Clara.	23 083	321 397	13.9	Santa-Clara, Sagua-la-Grande, Remedios, Cienfuegos, Trinidad, Santo-Spíritu (29 mun.)
Centre	Puerto-Principe.	32 341	69 245	2.1	Puerto-Principe, Santo-Spíritu-Este (5 municipes).
Est	Santiago de Cuba.	35 119	229 821	6.5	Santiago de Cuba, Manzanillo, Bayamo, Holguin, Baracoa (15 mun.)

[1] Budget de l'année fiscale 1888-1889 :

Recettes	128 115 000 francs.
Dépenses	128 072 000 »
Dette publique	930 000 000 »

CHAPITRE VIII

LA JAMAÏQUE (JAMAICA)

Classée parmi les Grandes Antilles, la Jamaïque est la troisième en étendue, mais de beaucoup dépassée à cet égard par Cuba et Saint-Domingue. Au point de vue de la population l'écart est moindre, car les habitants y ont une densité kilométrique plus grande. La Jamaïque représente à elle seule près du tiers de la superficie des Antilles anglaises et contient près de la moitié des sujets britanniques vivant dans les Indes Occidentales[1].

Le nom de la Jamaïque semblerait être au premier abord d'origine européenne : « île de Jaïme ou de James », tel est le sens qu'on serait tenté de lui donner en attribuant cette dénomination à la flatterie. Cependant le mot est d'origine indienne : Xaymaca est l'« Île des Fontaines » ou « des Torrents » dans la langue des aborigènes disparus. Lorsque Colomb découvrit l'île en 1494, dans son second voyage, il l'appela Santiago, nom bientôt oublié. Les Espagnols s'y établirent au commencement du siècle suivant, en 1509, et y fondèrent quelques postes, autour desquels se groupèrent les indigènes, soumis sans effusion de sang. Mais au premier gouverneur, Esquivel, maître bienveillant, succédèrent des hommes cruels, et c'est à l'œuvre d'extermination des indigènes que se borna presque uniquement le rôle historique de ces conquérants : en l'année 1655, un siècle et demi après l'occupation de l'île, lorsqu'une flotte envoyée par Cromwell contre Saint-Domingue, mais repoussée de cette île, vint se dédommager en s'emparant de la Jamaïque, il ne s'y trouvait plus, libres et esclaves, que 3000 habitants, dont 1500 Espagnols, qui pour la plupart s'en allèrent renforcer la population de Cuba. La terre

[1] Superficie et population de la Jamaïque, en 1890 :

10 860 kilomètres carrés; 635 000 habitants; 58 hab. par kilom. carré.

conquise par les Anglais fut colonisée l'année suivante par des gens de toute espèce enlevés dans les Antilles et sur les côtes d'Ecosse et d'Irlande. Elle se peupla rapidement, grâce aux privilèges concédés, et parmi les immigrants vinrent en grand nombre des marchands israélites. La Jamaïque entreprit surtout la piraterie et la traite des nègres : c'est à Port-Royal que Morgan préparait ses expéditions, et cette même ville fut le grand marché d'où les esclaves importés d'Afrique étaient répartis dans le reste des Antilles et sur la terre ferme.

Dans son ensemble, la Jamaïque est une terre haute, d'une élévation moyenne bien supérieure à celle de Cuba. L'île anglaise n'a guère de ces marécages riverains bordés de palétuviers ni ces côtes extérieures formées d'un cordon de récifs, comme il en existe un si grand nombre à Cuba : la rive est presque partout accore, et sur le pourtour d'environ 800 kilomètres que présente le littoral, les falaises occupent des étendues considérables. De même qu'à Cuba, c'est dans la partie orientale de l'île que se dressent les cimes les plus hautes, désignées sous le nom de « Montagnes Bleues » (*Blue Mountains*). En effet, pour les marins cinglant le long des côtes, les montagnes, qui s'élèvent à peu près à distance égale des deux rivages, apparaissent toujours azurées par l'éloignement, mais assez proches cependant pour qu'on puisse en distinguer les combes et les vallées avec la dégradation des teintes produites par les cultures et les zones de végétation. Le plus haut sommet de la chaîne, aux dents très inégales, le Cold-ridge ou la « crête Froide », atteint 2262 mètres, d'après les mesures de Hall[1] : une route en lacets, récemment construite, escalade la cime. Mais la longueur développée des Montagnes Bleues n'est guère que d'une soixantaine de kilomètres : à l'ouest du pic de Catherine (*Catherine-hill*), haut de 1562 mètres, une brèche interrompt l'axe montagneux, et les saillies irrégulières qui s'élèvent au delà en chaînons, en massifs ou en plateaux découpés, ne dépassent un kilomètre en hauteur que sur quelques points isolés. Dans l'ensemble elles forment un vrai labyrinthe par suite du travail des rivières qui en ont excavé les criques et déblayé les vallées, soit en larges bassins, soit en étroits passages : quelques-uns de ces amphithéâtres écartés de la région des montagnes sont désignés par les Anglais sous le nom de *cockpits* ou « arènes de coqs[2] ». La pointe méridionale de l'île, qui s'allonge en péninsule, Portland-ridge, est une arête peu élevée, se rattachant par des terres basses au corps principal et formant autrefois un

[1] *Proceedings of the R. Geographical Society*, Sept. 1887.
[2] T. Stewart, *A View of the island of Jamaica*.

îlot distinct. Quant à l'extrémité occidentale de la Jamaïque, arrondie en « tête de dauphin », elle est dominée par un mont superbe, haut de 1052 mètres, que les marins ont appelé en effet Dolphin's-head. Le massif qu'il termine est presque complètement séparé du corps central de la Jamaïque par la dépression dans laquelle coule un des plus forts cours d'eau de l'île, dit Great River ou la « Grande Rivière ». La Jamaïque, pas plus que les autres grandes Antilles, n'a de volcans actifs, mais on y voit, près de Spanish-town, les restes d'anciennes éruptions, et les tremblements

N° 155. — RÉGION DES BÉTOIRS DANS LA PARTIE OCCIDENTALE DE LA JAMAÏQUE.



1 : 520 000

0 20 kil.

du sol n'y sont pas rares. Vers la fin du mois d'août 1883 on entendit dans les îles Cayman de longs roulements comme ceux d'un tonnerre lointain. On a émis l'hypothèse que ces bruits, cause d'une grande terreur pour les indigènes, provenaient du fracas produit par l'explosion du Krakatau et propagé de la Sonde aux Antilles à travers l'épaisseur de la planète[1].

A l'est de la Great River, sur un espace d'une centaine de kilomètres, le versant septentrional des monts est formé de calcaires analogues à ceux des récifs et percés d'innombrables cavernes dans lesquelles s'enfuient les eaux : en maints endroits, la surface de la pierre est sèche, quelle que soit la

[1] Edmond Roulet; F.-A. Forel, *Nature*, March 26, 1885.

saison, si abondantes que soient les pluies. Cette partie de la Jamaïque ressemble au Yucatan, plus encore à la Carniole, à cause de l'inégalité de son relief. Il est peu de régions au monde plus riches en entonnoirs et en ruisseaux souterrains; sur tout le pourtour du district calcaire les eaux reparaissent en sources. Çà et là les fontis, les cavernes, les rejaillissements de ruisseaux permettent de reconnaître dans tout leur tracé les rivières cachées et leurs effluents; souvent le versant s'incline en sens inverse des pentes superficielles. Des lacs, soit à la surface, soit dans les profondeurs, se forment en amont des seuils rocheux.

La « rivière Noire » (*Black river*) qui se déverse dans la mer du sud-ouest, est un des cours d'eau dont le bassin comprend le plus de galeries tributaires. C'est aussi la seule rivière de l'île sur laquelle les embarcations à fond plat puissent voguer jusqu'à une cinquantaine de kilomètres dans l'intérieur. Les autres cours d'eau sont innavigables, même les deux qui ont la plus vaste surface d'écoulement, le rio Minho ou Dry River (rivière Sèche) et le Cobre : l'un et l'autre arrosent le versant méridional de l'île, celui qui présente la plus grande largeur, mais qui reçoit la moindre quantité d'eau, puisqu'il n'est pas tourné vers les vents alizés. Pendant les crues, le Cobre roule parfois une masse liquide de 2200 mètres cubes par seconde : son débit normal n'est que de 11 mètres, et dans les maigres le flot est réduit d'un quart environ[1]. Comme les rivières du nord-ouest, le Cobre a ses bétoirs et ses sources rejaillissantes.

Le climat de la Jamaïque est celui de Cuba : il présente les mêmes contrastes de rivage à rivage, de plaine à montagne, de côté d'amont à côté d'aval. Déjà quelque peu défendue des vents pluvieux par Cuba et Saint-Domingue, la Jamaïque reçoit une part d'humidité un peu moindre, mais elle se trouve aussi dans la zone des averses tropicales et dans celle des ouragans[2] : sur les pentes nord-orientales des Montagnes Bleues on a vu tomber jusqu'à 2 mètres et demi d'eau par an, tandis que dans les plaines de Spanish-town, l'ancienne Vega, les pluies ont quelquefois manqué complètement. La flore spontanée et la faune endémique de l'Antille du Sud ressemblent à celles de ses deux voisines.

Un certain nombre d'espèces végétales ont été introduites d'Afrique par les navires de traite : l'une d'elles, la « fève de cheval » (*canavalia*

[1] Jerolim von Benko, ouvrage cité.

[2] Conditions météorologiques de Kingston (observations de dix-neuf années) :

Temp. moyenne, 25°,9; temp. maximale, 35°,9; temp. minimale, 19°,4. Écart, 10°
Pluies moyennes pendant dix années : Ensemble de l'île, 1m,69; Région nord-orientale, 2m,19; Kingston (région méridionale), 1m,10.

ensiformis), fut probablement apportée par des nègres sorciers, car le fruit en est vénéneux et sert aux maléfices : on lui attribue aussi une vertu protectrice contre les voleurs, et les nègres lui donnent le nom d'*overlook*, dans le sens de « guetteur » ou de « veilleur », en lui confiant la garde de leur cabane ou de leur jardin[1]. Une autre plante, l'arbre « trompette », fournit aux noirs les branches poreuses dont ils fabriquent les flûtes koromanti, espèce de hautbois aux sons doux et pénétrants[2].

Les écrivains du seizième siècle énumèrent aussi parmi les animaux de la Jamaïque l'*alco* ou « chien muet » de Cuba, qui n'était probablement pas un chien, mais le *procyon lotor*; ils disent également que diverses espèces de petits singes vivaient dans les forêts de l'île. L'animal qui intéressa le plus les premiers colons, et que d'ailleurs on retrouve dans les autres Antilles, mais, comme dans la Jamaïque, menacé d'une prochaine destruction, est le crabe terrestre (*cancer ruricola*), crustacé qui vit dans les montagnes et va déposer ses œufs au bord de la mer. Quand les bestioles sortent de leurs fissures de rochers, vers la fin d'avril ou le commencement de mai, elles couvrent le sol par milliards, descendant en droite ligne vers le rivage, précédées par des bataillons de mâles, chargés d'explorer la voie. Arrivées sur la plage, elles courent jusqu'au liséré du flot qui déferle, et, délivrées de leurs œufs par le choc, les enfouissent dans le sable : aussitôt nés, les innombrables petits crabes commencent leur ascension vers les montagnes, et, sans cesse réduits en nombre par les oiseaux, les reptiles, les fourmis, arrivent encore en processions immenses dans leur retraite des rochers[3]. Le plus grand fléau des plantations est le rat, qui s'est multiplié en quantités prodigieuses et dont on essaya vainement de se débarrasser par le poison, les trappes, les chiens, enfin par le crapaud des Guyanes, importé de la Martinique; on introduisit même une fourmi de Cuba (*formica omnivora*) pour combattre les rats, puis on lança contre eux la mangouste (*herpetes griseus*) des Indes Orientales, qui à son tour a peuplé l'île par myriades, faisant la chasse non seulement aux rats, mais aussi aux serpents, aux oiseaux; elle s'attaque aux poulaillers, mange les volailles, vide les œufs : après avoir été l'alliée des cultivateurs, elle est devenue leur ennemi[4].

La Jamaïque ne contraste guère moins qu'Haïti avec l'île espagnole de Cuba par l'origine africaine de presque tous ses habitants : si ce n'est dans

[1] G. Schweinfurt, *Petermann's Mittheilungen*, 1868, Heft VII.
[2] W. Beckfort, *Vues pittoresques de la Jamaïque*.
[3] Du Tertre, *Histoire générale des Antilles*; — Labat; — Bryan Edwards, etc.
[4] Schmarda, *Behm's Jahrbuch*, 1887, vol. XI.

les villes, on n'y voit presque pas de blancs. En s'emparant de l'île, les Anglais expulsèrent les anciens propriétaires espagnols, mais ils gardèrent les esclaves qui ne s'étaient pas échappés des plantations, et s'occupèrent avec zèle d'en augmenter le nombre. Les marchands de Bristol et de Liverpool, associés avec la couronne, possédaient désormais un entrepôt où ils pouvaient remiser leur marchandise humaine en attendant les acheteurs des autres Antilles. Bryan Edwards évalue à 2 130 000 les Africains importés par les négriers anglais au Nouveau Monde et à 610 000 ceux qu'ils débarquèrent dans la seule île de la Jamaïque, entre 1680 et 1786; or les négriers anglais avaient déjà commencé leur trafic dès l'année 1628. En tout, pendant le siècle et demi qui s'écoula entre la conquête anglaise et l'abolition de la traite en 1807, la Jamaïque a dû recevoir près d'un million de noirs, peut-être destinés pour la moitié à servir dans les plantations mêmes de l'île. Cependant, lorsque la liberté des esclaves fut proclamée, en 1833, il n'en restait que 309 000 : c'est que les noirs importés périssaient sans descendants; les ateliers devaient se recruter tous les ans par des travailleurs dans la vigueur de l'âge. Les familles se formaient d'autant plus difficilement que les mœurs polygames s'étaient conservées, même en plein esclavage : les « commandeurs » noirs des plantations avaient, encore au commencement du siècle, le droit de prendre de deux à quatre femmes, suivant l'importance de leur rang dans le monde des esclaves[1], et parmi les simples travailleurs, les célibataires étaient d'autant plus nombreux. D'anciennes pratiques africaines se conservèrent aussi très longtemps : les magiciens faisaient des sacrifices à Tuniou, le mauvais dieu qui envoie les orages, et remerciaient Naskiou, le dieu bon, qui reprend les noirs par la mort pour les ramener dans leur patrie. Lors des procès ou des discussions graves, on ouvrait une fosse et l'on en prenait un peu de terre, dont on frottait les lèvres de l'accusé : le parjure, dit la légende, enflait aussitôt, son ventre s'ouvrait et ses entrailles se répandaient.

Les esclaves étaient fort durement traités par les planteurs de la Jamaïque, en vertu de lois plus sévères que celles des autres Antilles[2] : nombre de planteurs faisaient marquer leurs initiales au fer rouge sur la peau de leurs esclaves[3] : le nègre rebelle, ayant battu deux fois un blanc, était écartelé ou brûlé à petit feu, en commençant par les pieds. On ne concédait de droits civils aux affranchis qu'à la troisième génération et lors-

[1] R. C. Dallas, *The History of the Maroons.*
[2] Alex. de Humboldt, *Histoire politique de Cuba.*
[3] Bryan Edwards, *West-Indies.*

qu'ils avaient les sept huitièmes de sang blanc : ils ne pouvaient témoigner contre les blancs dans les cas criminels, et leurs droits d'héritage et de possession étaient strictement limités. Mais le voisinage des montagnes boisées avec leurs labyrinthes de vallées et de cirques permettait aux nègres fugitifs de trouver un asile, où de rapides défrichements et la culture des ignames, ainsi que la chasse des cochons sauvages, leur procuraient la nourriture suffisante. Dès leur arrivée dans l'île, les Anglais avaient vainement essayé de s'emparer de tous les esclaves ; de petites républiques indépendantes s'étaient fondées dans les forêts, grandissant peu à peu, surtout par la fuite de nègres Krou ou Koromanti, les plus fiers, ceux qu'il était le plus difficile d'assouplir à la servitude : ce fut même leur idiome qui devint, mêlé à l'anglais, celui de tous les nègres marrons; il en reste encore quelques mots, surtout les termes d'affection. Grâce à leur connaissance des lieux, et à la « langue du tambour » par laquelle ils annonçaient les nouvelles de colline en colline, comme leurs frères de race les Doualla d'Afrique, ils restaient en communications fréquentes de l'une à l'autre extrémité de l'île, et par leurs intelligences avec les nègres des plantations ils se procuraient des munitions de guerre. Leurs bandes, cantonnées principalement dans le haut bassin de la rivière Sèche, vers le centre de la Jamaïque, inquiétaient sans cesse les planteurs : ceux-ci devaient fortifier leurs demeures et se tenir constamment sur le qui-vive; des compagnies de soldats veillaient aux endroits périlleux, et parfois même le gouvernement alla chercher des alliés sur la côte ferme. C'est ainsi que se formèrent, entre la Grande-Bretagne et les Indiens Mosquitos du Nicaragua, ces relations d'amitié dont les Anglais voulurent profiter pour devenir les « protecteurs » et les maîtres des habitants de la côte, du Yucatan à l'embouchure du rio San-Juan.

A la fin, les planteurs de la Jamaïque s'humilièrent au point de demander la paix, et en 1739 les républiques de nègres marrons se constituèrent officiellement avec des villes, un territoire respecté, des droits reconnus; mais, trop confiantes, elles s'engagèrent aussi à ouvrir des routes pour rendre leur pays accessible. Bien plus, aux termes du traité de paix les marrons devaient, en échange de la terre et de l'indépendance politique, reconnaître les lois édictées par les blancs, et s'engager aussi à livrer, « morts ou vifs », tous les nègres qui, à leur tour, chercheraient à fuir la domination des maîtres : c'était se condamner d'avance à n'avoir point d'alliés quand viendrait le jour de la lutte suprême. Trahissant les fugitifs qui venaient leur demander asile, les marrons des villages libres les rendaient en effet à leurs maîtres, tandis que ceux-ci, augmentant peu

à peu l'étendue de leurs plantations, rétrécissaient le cercle d'investissement autour des républiques africaines. Enfin, en 1795, le conflit éclata. Deux marrons de Trelawney-town ayant été convaincus du vol d'un porc furent condamnés à être fouettés publiquement par le bourreau. L'indignation fut grande chez leurs camarades : « Vous auriez décapité les voleurs, disaient-ils, nous n'aurions pas protesté, mais vous leur avez infligé une peine réservée aux esclaves, ce qui est contraire au traité. » Ils se plaignirent en même temps qu'on leur eût enlevé des terres et imposé des chefs qu'ils n'avaient point élus. La loi martiale fut aussitôt proclamée dans l'île et les troupes anglaises, aidées par une bande de marrons alliés, envahirent le territoire réservé de Trelawney-town; mais ayant été ignominieusement battue, l'expédition se changea en blocus. Si les noirs des plantations s'étaient révoltés alors, c'en était fait de la puissance des blancs à la Jamaïque comme en Haïti; mais les esclaves, habitués à voir dans les marrons de redoutables ennemis, complices de leurs maîtres, ne bougèrent point, et tous les blancs en armes, aidés de deux cents dogues qu'ils avaient fait venir de Cuba[1], purent maintenir à leur aise le blocus du territoire insurgé et réduire les marrons à l'impuissance. Au nombre de quatorze cents, ceux-ci capitulèrent enfin, après sept mois de résistance, à la condition de garder leur vie et leurs terres, mais le gouvernement de l'île se hâta de violer la convention, et les malheureux captifs furent transportés dans la Nouvelle-Ecosse, où des milliers de leurs descendants vivent encore. Pour la plupart des transportés, cette péninsule du nord ne fut que la première étape de l'exil, et finalement on leur assigna le séjour de Sierra-Leone, patrie de leurs ancêtres.

Lorsque l'abolition de la servitude fut votée, en 1833, après des insurrections d'esclaves cruellement réprimées, puis lorsqu'elle eut été définitivement abolie, en 1838, les changements économiques prirent le caractère d'une véritable révolution. Les transactions commerciales avec la Grande-Bretagne et le reste du monde diminuèrent presque brusquement, et en même temps se réduisit le nombre des blancs. Cette crise soudaine s'explique facilement par le régime de la propriété terrienne. Devenus, en vertu de leurs richesses, de fort grands personnages, les planteurs de la Jamaïque étaient pour la plupart retournés en Angleterre et faisaient gérer leurs domaines par des intendants, mais leur genre de vie fastueux dans la métropole les avait rapidement entraînés à dépenser au delà de leurs ressources : ils avaient hypothéqué leurs terres, et l'argent dont le

[1] Dallas, *History of the Maroon Rebellion*; — J. Stewart, ouvrage cité.

gouvernement leur fit cadeau pour le rachat des esclaves ne suffit pas à leur rendre la fortune[1]. Ruinés par leurs prodigalités, ils ne manquèrent pas d'accuser les abolitionnistes de leur désastre : nulle occasion n'était plus favorable pour rejeter sur autrui les conséquences de leurs propres fautes. Les plantations restèrent entre les mains d'agents qui ne disposaient plus que de faibles capitaux ; les maisons tombèrent en ruines et les herbes folles, les arbustes, les arbres de la forêt envahirent bientôt les cultures. La plupart des anciennes familles de blancs qui se trouvaient encore dans le pays émigrèrent à la suite des planteurs ruinés : en 1852, un mémoire adressé au gouverneur de la Jamaïque par onze résidents de l'île constate qu'ils géraient 123 plantations, soit comme propriétaires, soit comme agents.

Depuis l'émancipation des esclaves, la population blanche a diminué d'un quart, tandis que le nombre des noirs a presque doublé[2]. On s'est hâté d'en conclure que cet écart a pour cause principale le climat, funeste aux hommes de race blanche, surtout aux blancs d'origine septentrionale, et favorable au développement de la race africaine. Certainement il y a dans cette assertion une part de vérité; quoique l'on puisse citer de très nombreux exemples d'Anglais ayant joui d'une parfaite santé à la Jamaïque pendant une longue vie de labeur, la race, prise dans son ensemble, n'est pas dans cette île en un milieu qui lui convienne. Toutefois la diminution des blancs provient en premier lieu de l'émigration, notamment celle des femmes : la plupart des jeunes filles vont faire leur éducation en Angleterre et beaucoup ne reviennent pas. Ce sont les conditions économiques et non celles du climat qui réduisent le nombre des blancs. La partie la plus insalubre de la Jamaïque pour les Anglais est la péninsule méridionale, dans le bassin de la « rivière Sèche ». La fièvre jaune, qui sévit presque uniquement sur les blancs, ne règne que dans les parties basses de l'île : de même que dans l'Etat de Vera-Cruz, il est rare qu'à la Jamaïque le fléau remonte au-dessus de 400 mètres et il ne dépasse jamais l'altitude de 750 mètres. Une maladie autrefois très redoutée, que l'on appelait « colique sèche », a presque entièrement disparu; enfin, la phtisie fait moins de victimes parmi les Anglais de l'île que dans la mère patrie, ou même se guérit dans les sanatoires des montagnes, notamment dans les forêts de chinchonas de Hope-gardens et sur les collines de New-

[1] Prix du rachat des noirs à la Jamaïque : 146 349 375 francs.

[2] Proportion des blancs et des gens de couleur à la Jamaïque :

1830. .	20 000 blancs;	324 000 noirs et de couleur.	Ensemble : 360 000.	Proportion :	1 à 16.
1890. .	15 000 »	620 000 »	» 635 000	»	1 à 41.

castle, où l'on a établi le camp de la garnison, à 1158 mètres d'altitude[1]. On vante aussi le climat de Mandeville, au centre de l'île.

La diminution de la race blanche, l'accroissement de la race africaine à la Jamaïque ont coïncidé avec un changement radical dans l'exploitation et le rendement des terres. Les grandes plantations sucrières, recensées au nombre de 859 en 1805, n'étaient plus que 300 en 1865, et l'exportation du sucre avait baissé, dans le même espace de temps, de 137 000 boucauts à 25 750 ; la production du café avait diminué dans une proportion analogue, de 10 000 à 1550 tonnes. Mais si les grands planteurs sont partis, abandonnant leurs domaines, les anciens esclaves sont devenus propriétaires à leur tour et se sont découpé des champs dans les plantations où leurs pères travaillaient sous le fouet. Peu nombreux sont les nègres qui consentent à peiner pour des blancs, même quand on leur offre un salaire élevé : presque tous préfèrent se laisser taxer d'indolence en désapprenant le chemin de l'usine, et ne bêchent le sol qu'aux alentours de leurs propres cabanes. Dès les huit premières années qui suivirent l'émancipation, les noirs de la Jamaïque avaient acquis en propriété personnelle plus de 40 000 hectares et fondé deux cents villages. Comme pour se débarrasser des souvenirs pénibles du temps de servitude, ils ne portent plus les mêmes noms et en ont choisi d'autres dans le calendrier, l'histoire ou la mythologie : tout est changé dans un monde nouveau[2]. Dans les vastes domaines qui restent encore, les planteurs emploient maintenant des engagés importés de l'Inde, avec quelques centaines de Chinois et de Yucatèques[3]; mais depuis 1886 l'introduction des Asiatiques a cessé.

Les anciennes cultures se faisaient pour subvenir au luxe de quelques-uns; actuellement les habitants travaillent le sol principalement pour suffire à la consommation locale, et à cet égard ils ont parfaitement réussi : le maïs, les ignames, les bananes et autres fruits, surtout les oranges, telles sont les principales récoltes. Pour alimenter un petit commerce d'exportation ils cultivent aussi le tabac, le gingembre, le cafier, et se livrent à l'apiculture. Le chinchona est introduit depuis l'année 1868 dans les Montagnes Bleues et les nègres en surveillent les forêts naissantes[4]; l'arbuste à thé prospère dans le même district. Des noirs se mettent à planter la canne à sucre pour leur propre compte, et tel domaine d'autrefois est remplacé par trente petits enclos ayant chacun son moulin en bois. D'autres

[1] Jerolim von Benko, ouvrage cité.
[2] Salles, *Autour de la mer des Antilles*.
[3] Coulis hindous de la Jamaïque en 1888 : 15 006.
[4] Production de l'écorce de chinchona en 1888 : 2700 kilogrammes.



PAYSAGE DE LA JAMAÏQUE. — VUE PRISE AU SANATOIRE DE NEWCASTLE.

Dessin de Boudier, d'après une photographie communiquée par la Société de Géographie.

cultivateurs, plus entreprenants, se sont associés pour acheter des machines coûteuses et accroître ainsi leur production ou améliorer leurs denrées[1]. Le bien-être est général dans la population indigène, qui s'accroît en moyenne de 8000 personnes par année; en 1888, l'augmentation a dépassé dix mille[2]. L'exemple de la Jamaïque est donc mal choisi par les économistes qui considèrent la diminution du commerce extérieur comme une preuve de décadence. L'île est devenue un centre de civilisation, surtout pour le littoral de l'Amérique Centrale, du Yucatan au Darien : ce sont des émigrants jamaïcains qui développent le commerce, la culture et l'industrie dans ces contrées. A cet égard, la Jamaïque est de beaucoup celle des Antilles qui exerce la plus heureuse influence pour le progrès général des populations américaines.

Mais, quoique libérés du travail forcé de l'usine, les nègres jamaïcains n'ont point acquis l'indépendance politique ni l'égalité sociale, ainsi que le démontra, en 1865, un sanglant conflit entre les blancs et les noirs du district oriental de l'île, près de Morant-bay. Dix-huit blancs y perdirent la vie et trente et un furent blessés, mais le gouvernement les vengea d'une manière atroce : une enquête officielle constata plus tard que 439 hommes de couleur avaient été tués, plus de 600 punis du fouet ou de la bastonnade et un millier de maisons livrées aux flammes. D'après la commission, cette révolte, réprimée avec tant de férocité, aurait été certainement évitée si les paysans noirs de ce district avaient reçu les terres auxquelles ils avaient droit et s'ils n'avaient pas été maintes fois lésés par les décisions injustes des tribunaux. Quoique réduits à une infime minorité, les planteurs blancs n'en ont pas moins la prétention de gouverner encore, suivant leur caprice, la population qui leur fut jadis asservie.

La capitale de la Jamaïque, Kingston, est située sur le littoral du sud, au bord d'une grande baie intérieure qu'une longue flèche de sable sépare de la mer. C'est une ville aux maisons basses, disparaissant à demi der-

[1] Divisions de la propriété dans l'île de Jamaïque en 1884 :

Propriétés de moins de 40 ares.	10 556
» de 40 ares à 2 hectares	28 502
» de 2 à 8 hectares	11 579
» de 8 à 40 »	5 065
» de 40 à 200 hectares	1 516
» au-dessus de 200 hectares.	472
Nombre des propriétés.	55 268
Surface des terrains cultivés en 1888	240 000 hectares.

[2] 24 025 naissances; 15 696 morts. (*Blue Book* for 1887-88.)

rière des murs en avancée, aux rues poudreuses, mais aux vastes jardins, occupant un espace très considérable à l'extrémité d'une plaine que domi-

N° 136. — DISTRICT DE MORANT.

D'après G. Stanley. C. Perron.

Profondeurs :

De 0 à 10 mètres. De 10 à 200 mètres. De 200 mètres et au delà.

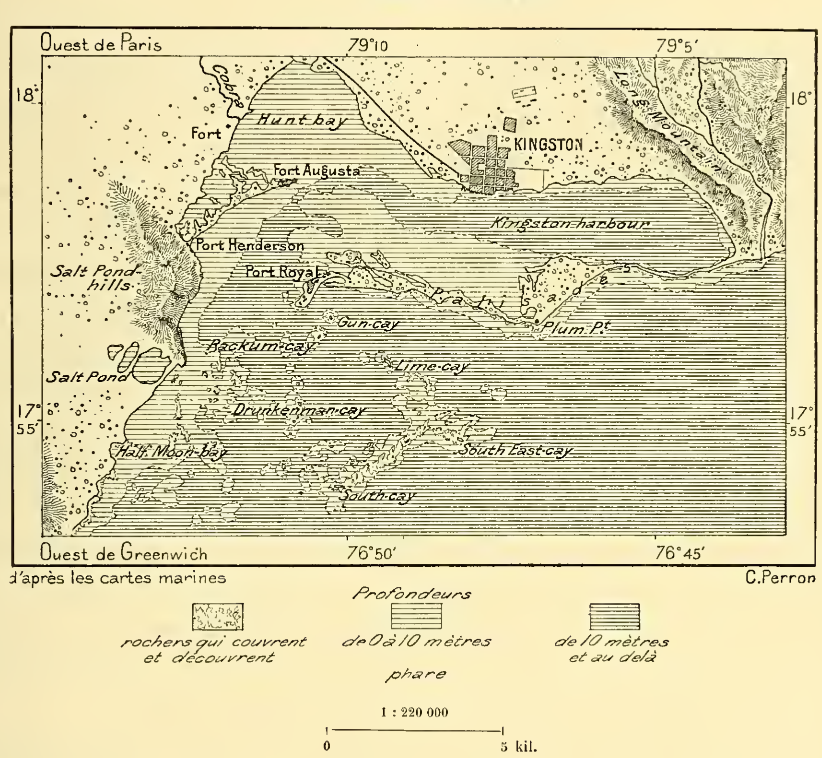
1 : 590 000

0 15 kil.

nent au nord la « Longue Montagne » et les collines de Liguanea (Liganee) qui envoient à la cité leurs eaux de sources. Kingston ne devint le port majeur de l'île qu'en 1693, après le tremblement de terre qui renversa la cité de Port-Royal, bâtie à l'extrémité de la flèche, dite « Palisades »,

développée en croissant irrégulier au sud de la baie. La catastrophe fut une des plus terribles que raconte l'histoire des secousses terrestres. Le choc souleva les vagues en un formidable ras de marée et les navires furent lancés sur la ville, recouverte d'eau jusqu'au-dessus des toits : la plupart des malheureux qui purent se sauver, grâce aux épaves flottantes, furent recueillis à bord d'une frégate que la lame avait jetée sur les maisons brisées. Le tremblement fit aussi beaucoup de dégâts dans l'inté-

N° 157. — KINGSTON ET PORT-ROYAL.



rieur des terres : ainsi la rivière Cobre fut barrée par de grands éboulis et tout le lit d'aval jusqu'à la mer resta longtemps à sec, puis des fièvres malignes ravagèrent l'île, au point de dépeupler certains districts[1].

En 1772, Port-Royal fut renversée une deuxième fois par un cyclone ; à d'autres époques elle eut aussi à souffrir de violents incendies. Ce n'est plus maintenant que l'avant-port de Kingston, où résident les autorités militaires et navales, tandis que la capitale est la ville du commerce et de l'industrie. Le goulet d'entrée, qui contourne la péninsule de Port-Royal, et que défen-

[1] Dallas, ouvrage cité.

dent des forts nouvellement construits, se creuse à 8 mètres, mais au passage le plus étroit il n'a que 50 mètres en largeur ; dans l'intérieur de la baie, les navires trouvent plus de 10 mètres de profondeur. Plusieurs lignes de paquebots ont pris Kingston pour nœud central de leurs itinéraires dans les Antilles; presque tout le mouvement des échanges de la Jamaïque avec la Grande-Bretagne, le Canada, les Etats-Unis et autres pays se fait par l'intermédiaire de ce port[1], qui est aussi un des points d'attache pour les câbles électriques sous-marins; c'est de là que part le chemin de fer de Spanish-town, pour se ramifier ensuite vers le nord et l'ouest de l'île[2]. Spanish-town ou « Ville Espagnole », qui garda le titre officiel de capitale jusqu'en 1869, est l'ancienne ville de Santiago de la Vega ou « Saint-Jacques de la Campagne », fondée par Diego Colomb en 1525 : les familles des réfugiés français de Saint-Domingue y sont nombreuses. Son port, situé au sud-ouest, dans la baie semée d'îles que défend au sud la péninsule de Portland, est connu par les Anglais sous le nom de Old Harbour ou « Vieux Havre » : il est actuellement peu fréquenté. Des canaux d'irrigation, d'une longueur totale de 52 kilomètres, distribuent dans la plaine les eaux de la rivière Cobre. Les plaines qui entourent Kingston et Spanish-town sont tristes et monotones dans les parties déboisées, mais à une petite distance au nord, les collines et les monts sont recouverts de magnifiques plantations et de parcs, dont quelques-uns appartiennent au domaine public : jardins botaniques et forêts d'acclimatement, d'où plus de cent espèces d'arbres et autres plantes utiles, notamment l'artocarpe ou arbre à pain, avaient été, dès le dernier siècle, distribuées dans l'île, et de là dans les autres Antilles. Le morne de Newcastle, d'où l'on voit à ses pieds la plaine de Kingston et la longue plage des Palisades, trait de verdure entre les flots bleus, est aussi entouré de plantations récentes.

Au delà d'Old Harbour, la rive méridionale n'a plus de ports, seulement des mouillages dangereux au large des bourgades côtières, telles que Black-river-village et Savana-la-Mar. La pointe occidentale de l'île n'offre guère que les petites criques de Negril; mais au nord-ouest s'ouvrent les baies sûres de Lucea et de Mosquito, que suit à l'est une autre baie, celle de

[1] Valeur des échanges de la Jamaïque en 1888 : 79 445 650 francs.
Mouvement de la navigation dans la Jamaïque en 1888 :

Entrées :	451 navires, jaugeant.	414 579 tonnes.
Sorties :	474 » »	412 575 »
Ensemble :	925 navires, jaugeant.	825 754 tonnes.

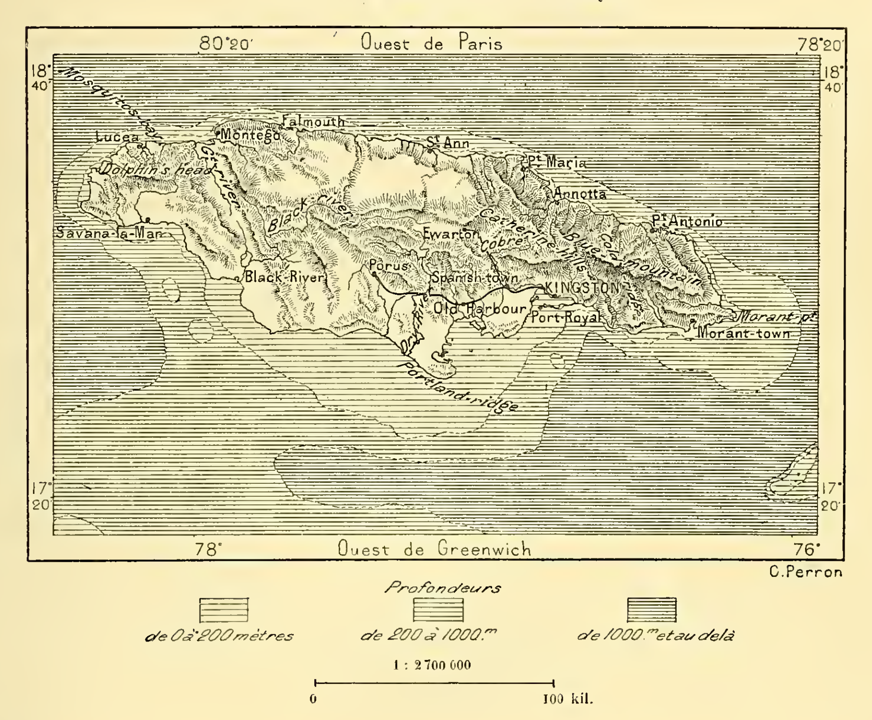
Part du commerce britannique : 95 pour 100.

[2] Longueur du réseau ferré de la Jamaïque en 1889 : 105 kilomètres.

Montego, moins bien abritée, mais plus fréquentée par les navires de cabotage : c'est le port qu'utilisaient au dernier siècle les « marrons » de la petite république de Trelawney-town, appelée aussi Marroon-town. Un autre port, Falmouth, situé plus à l'est, à l'embouchure de la rivière Martha Brea, fait aussi un commerce assez actif, mais les bateaux calant plus de 4 mètres ne peuvent franchir la barre.

Le premier établissement fondé dans la Jamaïque par les Espagnols fut

N° 158. — VILLES PRINCIPALES DE LA JAMAÏQUE.



celui de Sevilla, situé vers le milieu de la côte septentrionale, à 1 kilomètre de l'endroit où se trouve actuellement le petit port de Saint-Ann, l'ancienne Santa-Gloria : les ruines d'une église se voient encore sur l'emplacement de la ville espagnole. Le Port-Maria, celui d'Annotta succèdent à Saint-Ann, au nord-est de l'île, puis vient Port-Antonio, le principal marché aux bananes de toute la Jamaïque : les nègres de ce district se sont enrichis par l'expédition des fruits, qu'ils envoient directement aux ports des Etats-Unis[1]. L'escale de Morant-town, située à moitié chemin entre Kings-

[1] Villes principales de la Jamaïque, avec leur population, en 1881 :

Kingston, avec Port-Royal	38 566 hab.	Port-Maria	6 741 hab.
Spanish-town	5 689 »	Montego	4 651 »
Falmouth	3 029 hab.		

ton et le promontoire extrême de l'île, Morant-point, est aussi visitée par les acheteurs de fruits : les oranges de la Jamaïque sont de toutes les plus appréciées sur le marché américain. Ce nom de Morant, appliqué à village, cap, baie et port, est d'origine espagnole et témoigne du long « retard » qu'ont à subir fréquemment les voiliers venus de la partie méridionale de l'île avant qu'ils puissent doubler la pointe extrême en louvoyant contre les vents réguliers de l'est[1].

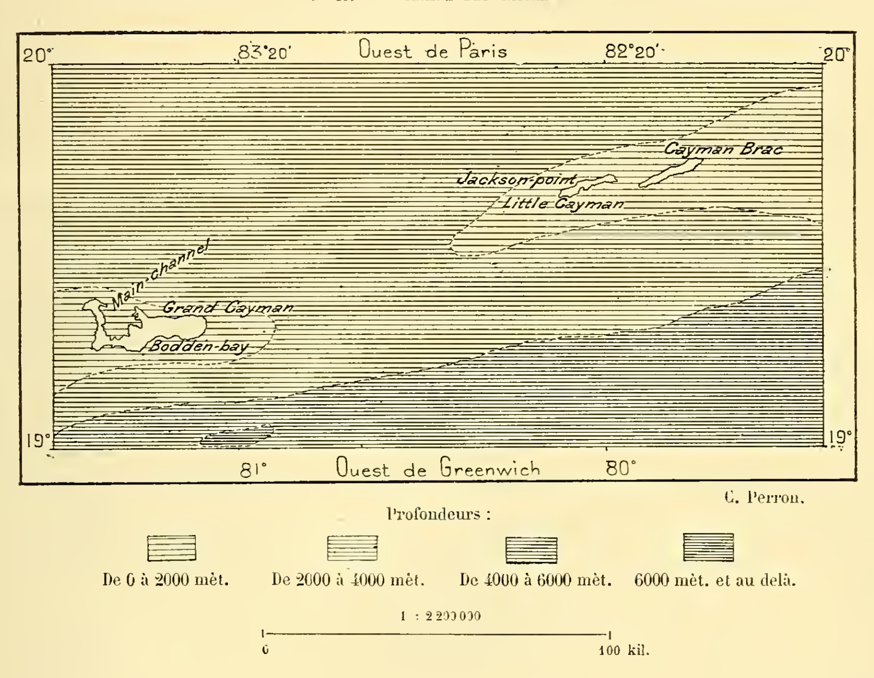
Pendant plus d'un siècle et demi, la colonie jouit d'une autonomie politique presque absolue, c'est-à-dire que les planteurs, maîtres de leurs esclaves, l'étaient aussi des autres habitants de l'île, « petits blancs » et gens de couleur affranchis : l'administration fonctionnait sans difficultés à leur avantage. Mais après l'événement capital de l'émancipation, les noirs, libérés en droit, encore asservis en fait, soumis à mille vexations de la part des ci-devant propriétaires, privés en outre de tout recours aux magistrats qui partageaient les rancunes des planteurs, tentèrent vainement d'avoir leur petite part à la vie sociale et politique; ces tentatives étaient réprimées, et l'on sait avec quelle férocité le soulèvement de Morant-bay fut étouffé dans le sang. La prétendue autonomie coloniale de la Jamaïque n'était en réalité que le pouvoir sans contrôle de l'aristocratie blanche sur le peuple des noirs, et le gouvernement de la Grande-Bretagne, poussé par l'opinion publique, dut mettre un terme au scandale. Mais au lieu de concéder quelques droits aux gens de couleur, il procéda par suppression pure et simple de toute participation politique des Jamaïcains, blancs et noirs, à la gérance de leurs propres intérêts. Le gouverneur et les seize membres du conseil, fonctionnaires et notables, furent également nommés par le souverain : la Jamaïque devint une possession de la Couronne.

Depuis 1884, ce régime politique a été légèrement modifié : le conseil législatif n'est pas en entier choisi par le pouvoir; celui-ci ne désigne que cinq membres, tandis que neuf sont élus par le peuple, et dans chacune des quatorze « paroisses » les électeurs, noirs et blancs, — au nombre d'environ 27 000 en 1887, — nomment des conseillers chargés de l'administration des affaires locales. La législature de la Jamaïque a refusé par un vote presque unanime la proposition de s'unir à la Puissance du Canada en confédération politique et commerciale. Les intérêts de l'île la rattachent plutôt aux États-Unis.

[1] Daniel Mac-Kinnen, *A Tour through the British West-Indies.*

L'Église est séparée de l'État, et par opposition à leurs anciens maîtres les noirs, pour la plupart détachés du culte anglican, se sont faits baptistes, méthodistes ou presbytériens, et la moitié des vingt journaux publiés dans l'île traitent de questions religieuses. L'instruction est devenue générale, et en 1890 on comptait dans l'île 867 écoles primaires, fréquentées par 75 600 élèves, soit environ la neuvième partie de la population ; mais dans les mariages, près des trois cinquièmes des conjoints ne savaient pas lire. L'armée, entretenue aux frais du gouvernement, comprend une force de plus de 1200 hommes, auxquels se joignent près d'un millier de constables

N° 159. — CHAINE DES CAYMAN.



et gens de police. Les jugements sont en général prononcés par les magistrats qui résident dans chaque paroisse, mais les affaires d'importance se plaident devant des cours de district ou la haute cour de justice. Le budget annuel est de 14 à 15 millions de francs et la dette publique dépassait 57 millions en 1888.

Les bancs et les îlots des parages jamaïcains, tels que les cayes Morant, au sud-est, et les cayes Pedro, au sud, sont les dépendances naturelles de la grande île : des pêcheurs les visitent pour y recueillir des œufs de tortue et d'oiseaux. Les deux îlots Cayman-Brac et Little Cayman et l'île Grand

Cayman, qui, par leur orientation sur le prolongement du cap de Cruz, appartiennent géographiquement à Cuba, sont aussi des annexes politiques et administratives de la Jamaïque; cependant ces terres forment de petits mondes à part, trop isolés pour ne pas constituer autant de républiques indépendantes : ensemble, elles ont une population d'environ 4 000 habitants, presque tous pêcheurs. Les îles, fréquentées jadis par les pirates et régulièrement colonisées depuis 1744, sont d'une remarquable salubrité : en 1888, les naissances ont été le septuple des morts, 180 contre 25.

Par delà Saint-Domingue, les îles Turques et les Caïques, qui font évidemment partie du plateau à demi émergé des Bahama, ont été aussi ajoutées officiellement à la province coloniale de la Jamaïque.

Le tableau suivant donne la liste des trois comtés et des quatorze paroisses de l'île avec leur population d'après le recensement de 1881 :

COMTÉS.	PAROISSES.	SUPERFICIE EN KIL. CARRÉS.	POPULATION.
Est ou Surrey	Kingston	18,9	58 566 hab.
	Saint-Andrew	438,8	54 982 »
	Saint-Thomas in the East	724,9	35 945 »
	Portland	804,5	28 901 »
Milieu ou Middlesex	Saint-Catherine	1165	61 110 »
	Saint-Mary	592,8	39 696 »
	Saint-Ann	1201,2	46 584 »
	Clarendon	1209	49 845 »
	Manchester	802,2	48 458 »
Ouest ou Cornwall	Saint-Elizabeth	1219,4	54 575 »
	Westmoreland	798,7	49 055 »
	Hanover	429,7	29 567 »
	Saint-James	589,6	35 625 »
	Trelawney	860,1	32 115 »
Ensemble		10 864,8	580 804 hab.
Population en 1890			635 000 hab.

CHAPITRE IX

ILE SAINT-DOMINGUE

HAÏTI ET DOMINICANIE

I

VUE D'ENSEMBLE

Saint-Domingue — si l'on applique ce nom à l'île entière — est la deuxième des Antilles en superficie et en population, mais la première par la hauteur du relief, la variété des formes, la beauté des horizons, la fécondité naturelle des vallées. C'est aussi la seule des îles de la méditerranée Américaine qui ne dépende pas politiquement de quelque puissance européenne. Soit unies en un seul État, soit plus souvent constituées en républiques distinctes, les deux moitiés de Saint-Domingue ont su maintenir leur indépendance. Si elle eût été proclamée en faveur de créoles blancs, l'autonomie politique de l'île ne serait dans l'histoire moderne qu'un phénomène secondaire, et il ne faudrait y voir qu'un cas analogue à celui des colonies de la terre ferme émancipées l'une après l'autre dès que les populations se sentirent majeures ; mais les rebelles d'Haïti qui ont forcé leurs anciens maîtres à reconnaître le fait accompli sont des noirs, des esclaves et fils d'esclaves, êtres considérés jadis par les blancs orgueilleux comme trop abjects pour appartenir à l'humanité. L'indépendance d'Haïti, s'accomplissant dans le monde des Antilles, au milieu d'autres îles où l'esclavage était maintenu dans toute son atrocité, apparut aux planteurs comme un événement contre nature ; le sentiment général parmi les propriétaires d'hommes, français, anglais, espagnols, hollandais, danois, américains, fut celui de l'horreur. Le nom même d'Haïti fut pro-

scrit dans les plantations comme appartenant à une terre maudite. Et pourtant il n'est pas douteux que cet exemple d'une communauté de noirs jouissant de la liberté politique et s'administrant eux-mêmes, vivant en hommes libres après une révolution triomphante, eut pour conséquence indirecte de hâter le jour de l'émancipation dans les Antilles environnantes : la crainte d'un désastre pareil à celui qui avait frappé les planteurs de Saint-Domingue ne pouvait manquer d'agir sur les esprits. Il est vrai que les deux républiques, Haïti et Dominicanie, fréquemment soumises à la guerre extérieure et aux menaces de l'étranger, déchirées par les guerres civiles, exploitées par les ambitions personnelles, n'ont pas encore acquis une position éminente parmi les nations; mais au milieu de tous les périls qui les ont assaillies pendant près d'un siècle, c'est beaucoup déjà que d'avoir survécu !

Le nom même, « Haïti », que l'on applique souvent à la grande île, est un indice des changements survenus depuis le régime de l'esclavage. Cette appellation, que l'on dit signifier « terre des Montagnes » dans le langage des indigènes, était tombée en désuétude, de même que Quisqueya, « Terre Grande » ou « Mère des Terres », qui, d'après Charlevoix, aurait également servi à désigner cette Antille : les patriotes qui rêvent l'union des deux républiques en une seule, lui donnent le nom de « confédération Quisquéyenne ». Colomb, qui découvrit l'île en 1492, l'appela Española ou « Petite Espagne » en l'honneur du pays qui lui avait donné les moyens de traverser l'Océan, mais ce nom se perdit, remplacé peu à peu par celui de la capitale Santo-Domingo ou « Saint-Domingue », qui maintenant s'applique spécialement, sous la forme de Dominicanie, à la partie orientale de l'île. C'est par réaction contre le souvenir des temps odieux de l'esclavage que les noirs de la partie occidentale, devenus libres, ont repris pour leur patrie ce mot Haïti, employé par les anciens Araouaques et bien justifié d'ailleurs par la nature de la contrée.

Considérée dans ses rapports avec les autres Antilles, Saint-Domingue fait évidemment partie d'un ensemble géographique bien caractérisé. Continuant l'axe de Puerto-Rico, l'île s'élargit graduellement dans la direction de l'ouest pour se diviser en deux branches dont les alignements se prolongent l'un par l'île de Cuba, l'autre par l'île de la Jamaïque. Du reste, l'étude des profondeurs sous-marines montre bien que Puerto-Rico est la racine et Haïti le tronc d'où se ramifient les deux branches de Cuba et Jamaïque, car des seuils redressés entre les abîmes profonds de la mer rattachent île à île à travers les détroits. Entre Puerto-Rico et la Dominicanie, le détroit de Mona n'a nulle part des eaux de 1000 mètres en épaisseur; dans le

canal du Vent, entre Haïti et Cuba, l'eau est plus profonde, mais le seuil a néanmoins la forme d'un rempart entre deux fosses; dans le détroit de la Jamaïque, on observe une structure analogue des fonds entre le cap Tiburon et la pointe Morant.

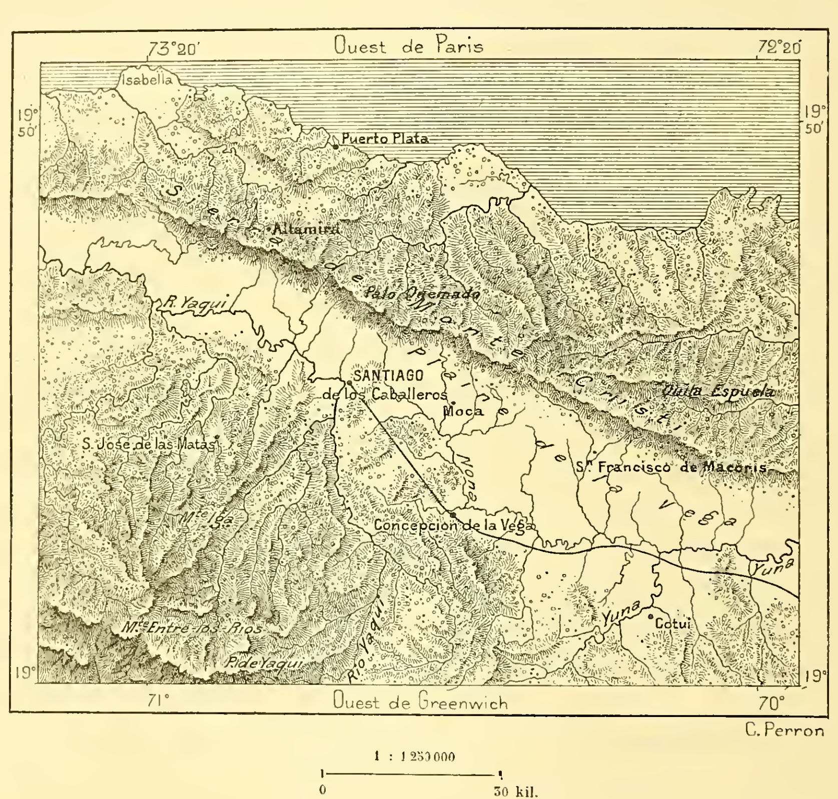
Au point de vue du relief, Saint-Domingue se divise naturellement en régions orographiques bien distinctes : on peut dire qu'elle se compose d'îles longitudinales, reliées par des plaines intermédiaires. Un abaissement du sol en ferait quatre terres orientées de l'est à l'ouest, mais divergeant un peu comme les branches d'un éventail qui s'entr'ouvre. La grande plaine qui s'étend de la baie de Samaná à la baie de Manzanillo sépare nettement le fragment septentrional; la bande de terrains montagneux qui traverse l'île en diagonale du cap Engaño au Môle Saint-Nicolas constitue une deuxième île orographique, de beaucoup la plus considérable; la troisième île de hauteurs est limitée, au nord par la rivière Artibonite, à l'est par le Neyba ou Yaqui Chico, au sud par une chaîne de lacs; enfin la longue péninsule sud-occidentale et les montagnes auxquelles elle s'enracine forment la quatrième île du groupe d'Haïti.

La chaîne du nord se compose elle-même de deux terres distinctes et de dimensions très inégales. La péninsule de Samaná, à son extrémité orientale, fut certainement, même à une époque très récente, une île séparée de la grande terre; au commencement de ce siècle, un bras du Yuna, connu sous le nom de Gran Estero[1], communiquait encore à l'est de la presqu'île avec la baie Escocesa : le lit du bayou, quoique envasé complètement, serait très facile à recreuser et à transformer en canal de navigation. Cependant la chaîne septentrionale d'Haïti commence dans cette ancienne île par un sommet abrupt, haut de 590 mètres, le Pilon de Azúcar ou « Pain de Sucre », qui signale de loin aux marins les approches de la baie. Une cime rapprochée, un peu moins haute, porte le nom de Monte Diablo; au delà, vers l'ouest, un plateau dorsal continue l'ossature de la péninsule et présente au midi des falaises rougeâtres contre lesquelles viennent se heurter les vagues. Sur la grande terre, les hauteurs reprennent pour former une chaîne côtière qui se poursuit dans la direction de l'ouest-nord-ouest, sur une longueur d'environ 220 kilomètres : c'est la chaîne dite de Monte-Cristi, d'après la roche qui en termine l'extrémité occidentale; elle est comprise en entier dans le territoire dominicain. Les premières saillies de l'arête ont environ 400 mètres, mais des chaînons latéraux donnent un assez grand diamètre à la région montueuse, et du nord au sud le labyrinthe des vallées

[1] Grand Esterre. Le mot espagnol *estero*, correspondant suivant les pays, aux mots anglais *inlet* et *sound*, est francisé en Haïti.

présente une largeur d'environ 50 kilomètres. Au delà, la chaîne se rétrécit et s'élève en même temps, dominée de distance en distance par des monts à sommets arrondis, tels que le Quita-Espuela et le Palo Quemado : un de ces massifs à croupe puissante a le Diego Campo (1220 mètres) pour morne culminant. Plus loin, la sierra s'abaisse et son dernier dôme est la Sella de Caballo ou « Selle de Cheval » (1188 mètres), qui s'appuie sur de larges contreforts, dont l'un est le plateau en forme de table, désigné

N° 160. — CHAINE DE MONTE-CRISTI ET PLAINE DE LA VEGA.



spécialement par le nom de Monte-Cristi, que donna Christophe Colomb : ses escarpements descendent d'un trait à la mer, qui s'étend à 240 mètres plus bas. De même que la petite chaîne de Samaná, celle qui la continue dans la grande terre jusqu'à Monte-Cristi a sa pente la plus raide au sud; sa contre-pente allongée s'incline au nord vers l'Atlantique et se termine par des rochers calcaires que borde une marge de récifs coralligènes, épousant tous les contours des promontoires et des vallées.

La chaîne maîtresse, qui commence à la pointe orientale, dite le cap Engaño, pour finir au Môle Saint-Nicolas, à 550 kilomètres de distance,



HAÏTI. — VUE PRISE DANS LA PÉNINSULE DU MÔLE SAINT-NICOLAS.

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Salles.

n'est d'abord, dans la partie étroite, jusqu'au nord de Santo-Domingo, qu'une longue croupe ravinée par les eaux courantes et n'ayant nulle part plus de 500 mètres en hauteur. Mais vers le milieu de l'île, le relief s'accroît et s'élargit, puis se divise en deux branches, offrant ainsi dans sa forme comme un rudiment des contours généraux du corps insulaire. De ces deux rameaux, le plus fort est celui qui se dirige vers le nord-ouest et dont le prolongement, par delà le canal du Vent, est le croissant de Cuba. Cet axe majeur du système orographique d'Haïti, l'ossature centrale, est l'ensemble de crêtes et de sommets qui a reçu des anciens Haïtiens le nom de Cibao, c'est-à-dire la « Roche » ou le « Mont » par excellence. La hauteur moyenne de l'arête médiane dépasse 2000 mètres, et quelques cimes aiguës, Entre-los-Rios, Gallo, Jicome, atteignent 2500 mètres; mais ce ne sont pas les points les plus élevés de l'île.

Les deux sommets dominateurs sont en dehors de l'axe du Cibao. Le plus rapproché est le pico de Yaqui : on le désigne souvent sous le nom de Rucillo, le « Gris », en raison de l'écharpe de nuages qui d'ordinaire s'enroule autour de la cime. Le géologue Gabb essaya en vain de gravir cette montagne, le lacis des fougères enchevêtrées l'empêcha de dépasser l'altitude de 1670 mètres. Beaucoup plus au sud et s'avançant en promontoire en dehors de la chaîne est l'autre piton culminant, Loma Tina, montagne à très longue pente coupée abruptement du côté opposé. Les gens de la contrée disent de la Loma Tina qu'elle est ingravissable comme le Yaqui : lianes et fougères ferment tous les intervalles entre les troncs d'arbres, et l'on ne peut se frayer une voie qu'à coups de manchette, en rampant sur les mains et les genoux au risque d'être aveuglé à chaque pas[1]. Les chiffres d'altitude que les géographes assignent à ces deux principaux sommets sont contradictoires : il est probable que leur hauteur est d'environ 3000 mètres et que le Yaqui, le pic le plus central, est aussi le plus élevé. Quant à l'extrémité nord-occidentale de la chaîne de Cibao, elle est interrompue par de larges brèches et se ramifie en divers chaînons à droite et à gauche de la rangée de collines qui s'avance en mer par le Môle Saint-Nicolas, long rempart à surface horizontale ressemblant en effet à un môle énorme. La fameuse île à la Tortue est aussi parcourue dans sa longueur par une saillie dorsale, orientée dans le même sens que la chaîne de la grande terre voisine.

Le rameau des montagnes qui se détache de l'axe du Cibao vers le milieu de l'île est si complètement interrompu par le large bassin de la

[1] William M. Gabb, *Transactions of the American Philosophical Society*, 1873.

rivière Neyba ou Yaqui que les chaînes alignées à l'ouest peuvent être considérées comme formant un système indépendant. Moins élevées que les monts Cibao, elles dressent à l'est leur premier massif où pointent les sommets de la Loma Paciencia ou Pansa (1900 mètres) et de la Loma Barranca (2285 mètres); puis elles s'abaissent à l'ouest, et les rivières les divisent de part et d'autre en fragments inégaux. Du golfe de Port-au-Prince on voit au nord quelques sommets de cette chaîne, tels le mont des Orangers et le Pensez-y-bien ; ces montagnes se prolongent au sud de la rivière Artibonite, parallèlement aux montagnes de Cahos qui dominent le versant opposé de la vallée et qui se rattachent à la chaîne du nord par le rameau des Monts Noirs. De même l'île de la Gonave, placée à l'entrée du golfe, est une chaîne de collines émergée, ressemblant par l'orientation et l'allure générale aux chaînes côtières de la grande terre voisine.

La partie sud-occidentale d'Haïti, de la baie de Neyba au cap Tiburon, constitue la quatrième île orographique dont l'ensemble s'est groupé pour former tout l'organisme insulaire : comprise presque en entier dans les limites de la république Haïtienne, elle commence dans le territoire dominicain, près de la baie de Neyba, et se présente d'abord sous la forme d'un énorme massif occupant un espace triangulaire que termine au sud le promontoire Beata, voisin de l'île du même nom. Cette région montagneuse, couverte d'épaisses forêts et non encore visitée par des explorateurs, a pour chaîne bordière sur le versant nord la crête de Baburuco (Bahuruco) qui pénètre en territoire haïtien par le mont des Commissaires, puis atteint son point culminant au mont de la Selle, haut de 2715 mètres : une de ses ramifications se dirige vers la baie de Port-au-Prince et commande la ville par le mont Noir ou pic Prince (1522 mètres). Au delà une dépression rapproche les deux mers vers la racine de la péninsule, puis les monts reprennent pour former la chaîne de la Hotte d'aspect superbe, dont le morne culminant atteint 2255 mètres. La pointe du cap Tiburon ou « des Requins » est une montagne (869 mètres) à pente abrupte, plongeant dans les flots : c'est là que finit la chaîne méridionale, longue de 580 kilomètres. Des pitons isolés ou « tapions » s'élèvent en dehors de l'arête centrale dans la péninsule, et des chaînons parallèles longent la côte. Dans l'ensemble, les escarpements tournés vers la mer des Antilles sont les plus abrupts et présentent à leur base des plaines moins spacieuses que celles de la rive opposée. Des îles flanquent les deux côtes : au nord les Cayemites et la terre presque insulaire du Bec à Marsouin, au sud la montueuse île à Vache.

Haïti est très abondamment arrosée, car les pluies y sont encore plus

fortes que dans les deux Antilles occidentales, et les calcaires caverneux où disparaissent les courants d'eau sont beaucoup plus rares dans cette île qu'à la Jamaïque. Toutes les contrées haïtiennes ont leurs ruisseaux ou leurs rivières, et l'irrigation pourrait transformer le territoire entier en jardins pour nourrir des millions d'hommes. L'arête médiane du Cibao, autour de laquelle se pressent les nuages apportés par le vent alizé, verse le plus d'eaux courantes, et parmi ces montagnes le piton du Yaqui est, grâce à sa hauteur et à son isolement relatif, le centre principal du système hydrographique d'Haïti. Deux fleuves descendent de ses pentes, le Yaqui du nord ou Yaqui Grande, cours d'eau le plus abondant du versant septentrional, mais s'unissant à la mer par des bouches errantes, dans une plaine d'alluvions, et le Neyba ou Yaqui Chico, qui de toutes les rivières du versant méridional a le plus fort courant. Une des branches maîtresses de l'Artibonite, l'Atibonico des Indiens, fleuve majeur de l'occident et en même temps de l'île entière, vient aussi des montagnes du Cibao : lorsque ce cours d'eau a reçu tous les affluents que lui envoient les hauteurs et pénètre dans le territoire de la république d'Haïti, il est déjà fleuve, et même à quelque distance de son embouchure son flot porte bateau. Sur le versant occidental de l'île, le courant fluvial dont le bassin est le plus vaste est la Yuna, tributaire de la baie de Samaná, dont les alluvions gagnent peu à peu sur les eaux peu profondes. La plaine qu'arrose la Yuna ne forme qu'une seule et même dépression avec celle dans laquelle serpentent les eaux du Yaqui Grande; de part et d'autre les montagnes la limitent régulièrement comme deux remparts, et le seuil indécis de partage entre les versants n'atteint même pas 200 mètres au-dessus de la mer. C'est la campagne magnifique à laquelle Colomb donne le nom de Vega Real.

Parmi les rivières secondaires d'Haïti l'une des plus abondantes est l'Ozama, qui réunit la ramure de tous ses affluents à une petite distance en amont de Santo-Domingo, la capitale de la république espagnole : un de ces tributaires, paraît-il, est un des rares cours d'eau souterrains d'Haïti, le rio Brujuelas ou « des Sorcières », qui, après avoir coulé à l'air libre jusqu'à une vingtaine de kilomètres de la mer, s'engouffre tout à coup dans un entonnoir, arrêté par un long rocher en forme d'ourlet bordant le littoral calcaire[1]. De petits lacs épars dans la plaine sont formés par les eaux de pluie qui ne trouvent point d'issue. La région tout entière qui s'étend à l'est de Santo-Domingo jusqu'à la pointe orientale semble avoir

[1] Stuart, *Journal of the R. Geographical Society*, 1878.

été jadis recouverte par les eaux; ce sont les *llanos* de Seybo, savane loin des rivières et forêt le long des eaux courantes. De même que dans l'île de Cuba, les berges sont ombragées de *cejas* ou « cils » par les grands arbres : presque partout les étendues herbeuses, comme jadis la nappe des

N° 161. — BASSIN DE L'OZAMA ET DU BRUJUELAS.

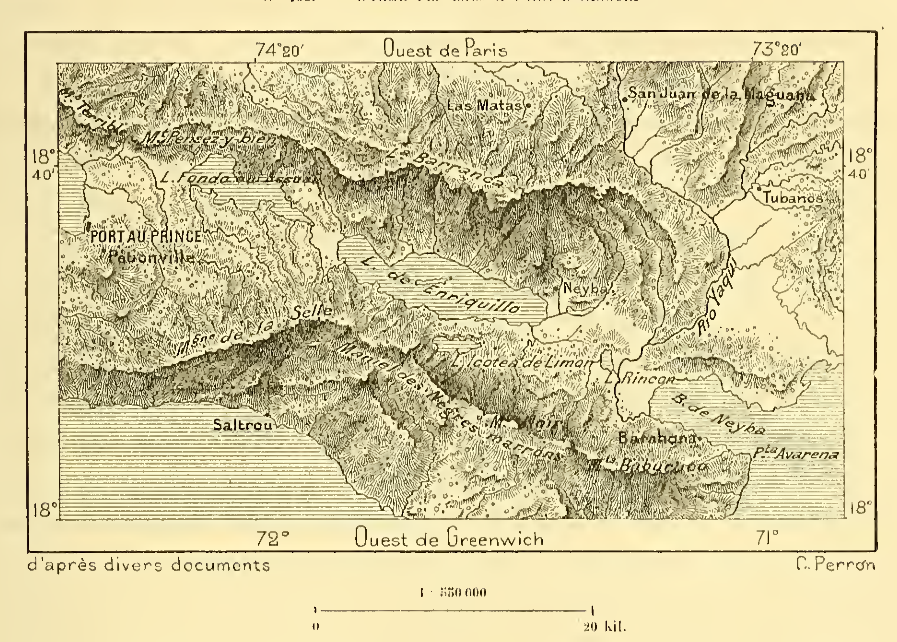


eaux, pénètrent dans l'intérieur des terres jusqu'à la base des collines.

Haïti n'a conservé de lacs que dans la dépression qui rejoint, au nord des montagnes de la Selle et de Baburuco, le baie de Port-au-Prince et celle de Neyba. Le niveau moyen de cette plaine, qui fut jadis un détroit, est tellement égal qu'un bassin fluvial n'a pu s'y former encore et que les eaux y séjournent sans issue. Le plus grand lac, dont le niveau se trouve

à l'altitude d'environ 90 mètres, allonge son bassin à peu près vers le milieu de l'isthme. Son vieux nom indien est Xaragua, et les Espagnols lui donnent ordinairement l'appellation d'Enriquillo ou « Petit Henri », d'après un chef qui résista longtemps aux conquistadores; s'était réfugié dans un îlot du lac, habité maintenant par des chèvres sauvages, d'où le terme de Cabritos qui sert à le désigner. Les nègres français appellent ce lac « étang Salé », et en effet l'eau, descendue de montagnes riches en gisements salifères, contient beaucoup de sel, quoique les caïmans, qui évitent généralement la mer, peuplent, avec les requins et les marsouins, ce réser-

N° 162. — ISTHME DES LACS A SAINT-DOMINGUE.



voir fermé, ancien golfe de l'Océan isolé par un barrage. L'eau en est « très profonde » et s'étend sur une superficie de 418 kilomètres carrés. Après les grandes pluies il arrive parfois que l'étang Salé s'unit en une seule nappe avec l'étang « Saumache », lac Saumâtre, Azuay ou laguna de Fondo, qui le continue au nord-ouest, dans la direction de la baie de Port-au-Prince : les deux réservoirs unis ont alors une longueur totale d'environ 100 kilomètres sur une quinzaine de kilomètres en largeur : ils dépassent le Léman en superficie. D'après Tippenhauer, l'étang Saumache mérite à peine son nom : l'eau en est parfaitement potable et ne laisse qu'un très faible goût salin[1]; elle ne devient « saumache » que par les

[1] *Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik*, December 1884.

inondations temporaires de l'étang Salé. Au sud, dans la même dépression, mais à un niveau un peu plus élevé, un lac d'eau douce, l'Icotea de Limon, reçoit des torrents descendus des monts Baburuco, et déverse probablement son trop-plein dans l'étang Salé par une galerie souterraine. Enfin un autre lac, situé sur le même alignement que les étangs Saumache et Salé et les couches salines d'une ancienne mare desséchée, communique avec le delta du Yaqui Chico : c'est le Rincon ou lac du « Coin ». Des « raques » c'est-à-dire des terrains boueux et partiellement inondés, continuent la dépression lacustre vers la mer.

Les côtes de Saint-Domingue sont en maints endroits bordées d'écueils, mais dans leur ensemble elles sont beaucoup plus accessibles que celles de Cuba et ne se doublent pas de récifs alignés formant rivage extérieur. Les avant-côtes bâties par les polypes constructeurs se développent surtout dans l'intérieur des baies : ainsi la baie de Samaná est plus qu'à demi comblée par les récifs, principalement dans sa partie méridionale; de même, la baie de Manzanillo est obstruée dans les parages du nord, et tout un vaste « jardin » d'îlots, d'écueils et de bancs prolonge au loin la chaîne de Monte-Cristi; le golfe oriental, qui se termine par la baie de Port-au-Prince, est également envahi par les polypiers, et l'île de la Gonave se rattache des deux côtés à la rive par des chaussées de récifs percées d'un petit nombre de brèches; la courbe du littoral devant laquelle est située l'île à Vache est aussi bordée de tout un labyrinthe de coraux, et vers l'extrémité orientale d'Haïti, l'île Saona ou Adamanay, de même que le cap Engaño, se sont entourés de franges coralligènes. La pureté extrême de l'eau dans le voisinage de ces récifs provient peut-être de ce que les animalcules bâtisseurs nettoient l'onde de toutes les molécules flottantes pour élaborer leurs sécrétions calcaires. En maints endroits on peut discerner clairement les objets qui reposent sur le fond à plus de 20 mètres de la surface.

Les ceintures extérieures de récifs ne permettent pas de préciser exactement le pourtour côtier de l'île, puisque la ligne du rivage est indistincte dans les parties du littoral encore en construction, que couvrent et découvrent alternativement les faibles marées de la mer des Antilles ou le flot de l'Atlantique, à l'écart semi-diurne plus considérable. D'une manière approximative, on peut évaluer le développement total des côtes à 3000 kilomètres, correspondant à peu près à la largeur de l'Atlantique entre l'Islande et Terre-Neuve. La circonférence de l'île est beaucoup plus grande si l'on tient compte du socle immergé qui prolonge la plupart des péninsules, notamment la presqu'île méridionale au sud du cap Beata. Les

abîmes dont la profondeur dépasse 5000 mètres ne se rapprochent de la côte que dans le voisinage du bras de terre sud-occidental, au nord-ouest, près du canal du Vent, et surtout le long du détroit qui sépare Saint-Domingue des bancs méridionaux du plateau bahamien.

Dans les mêmes conditions de climat que les terres voisines, l'île se distingue surtout par les contrastes de plaine à montagne, de littoral à régions de l'intérieur, de « capesterre » ou côte du vent à « basse terre » ou côte sous le vent. Plus océanique dans sa position que les deux grandes Antilles de l'ouest, Saint-Domingue reçoit le vent du nord-est avec plus de régularité; elle est aussi plus arrosée, sur le versant tourné vers l'Atlantique; mais à l'abri des montagnes, notamment sur le plateau d'Azua, les pluies sont rares et le sol n'est guère humecté que par les abondantes rosées matinales. Le côté le plus exposé aux sécheresses est sous le vent des montagnes de Cibao, le long des rivages intérieurs du golfe de Port-au-Prince. Là ce sont des moussons, c'est-à-dire des vents renversés, qui, après avoir contourné les promontoires extrêmes, reviennent vers la terre et soufflent en brises humides, apportant les pluies[1]. L'histoire d'Haïti raconte les désastres causés par les ouragans, qui se sont succédé à des intervalles plus éloignés que dans les Petites Antilles. De violents tremblements de terre ont aussi eu lieu à diverses époques : en 1564, Concepcion de la Vega fut renversée; deux siècles plus tard, en 1751, une secousse détruisit Azua, et la ville naissante de Port-au-Prince fut, en 1760, changée en un amas de débris; en 1842, la cité de Cap-Haïtien subit le même sort. De petites trépidations du sol sont assez fréquentes. On dit que dans la plaine du Cul-de-Sac, qui se prolonge au sud-est de Port-au-Prince, on entend parfois, surtout au printemps et en automne, un mugissement sourd résonner dans le sol, accompagné par une légère trépidation. Ce bruit, connu des noirs sous le nom de « gouffre », comme si un abîme s'ouvrait dans les profondeurs au-dessous de l'écorce frémissante, est un phénomène analogue aux *retumbos* que l'on entend quelquefois gronder dans les montagnes du Guatemala[2].

Mieux arrosée et d'un relief beaucoup plus varié, Saint-Domingue est encore plus riche en espèces végétales que la merveilleuse Cuba, et, la première parmi les îles sœurs, elle reçut de l'Ancien Monde des plantes nou-

[1] Conditions météorologiques d'Haïti :

Port-au-Prince :	Températures extrêmes : 36°,7 et 14°,9. Ecart : 21°,8.	
»	(4 années) Pluies :	1m,55 en 152 jours.
Cap-Haïtien :	(4 années) »	2m,09

[2] Stuart, mémoire cité.

velles. L'intérieur n'a pas encore été déboisé et les forêts qui recouvrent les pentes des montagnes, sur des milliers de kilomètres carrés, contiennent toujours en abondance les précieux « bois des îles », bois de rose, de fer, de satin et d'acajou, pins et chênes. En outre, tous les arbres à fruits des tropiques ont été introduits dans les plantations : le jambousier, importé de la Jamaïque en 1791, s'est reproduit d'une façon presque gênante en fourrés épais[1]. De même que Cuba, Haïti n'a point de serpents venimeux, mais une de ses espèces d'araignées, la cacata, est fort redoutée des indigènes. Deux espèces de sauriens peuplent ses rivières et ses lacs. Les oiseaux tourbillonnent en nuées sur les îles extérieures, Altavela, Beata, Navaza, la Gonave et la Tortue, riches en guano et en phosphates de chaux.

A l'époque où les Espagnols débarquèrent dans l'île, la population était peut-être aussi dense que de nos jours : d'après Colomb, elle aurait été de près d'un million d'hommes; Las Casas, entraîné probablement à l'exagération par le sentiment d'horreur que lui causa la « destruction des Indes », évalue à trois millions le nombre des victimes qu'auraient faites dans cette île les avides et féroces conquérants. Quoi qu'il en soit, Española était déjà depuis de longs âges colonisée par des populations d'origine différente; elle avait son histoire et sa préhistoire, ses mythes se rapportant à toute une longue période de vie encore peu consciente. De ces époques lointaines proviennent les haches de pierre verdâtre que l'on trouve çà et là et que les sorciers noirs emploient dans leurs cérémonies magiques pour ajouter à leur prestige celui des siècles disparus. Les habitants d'Haïti se disaient nés du sol et célébraient l'origine du monde dans les cavernes[2]. On montre encore plusieurs de ces grottes, surtout dans la partie occidentale de l'île, et la plupart sont éclairées de manière à y laisser pénétrer les rayons du jour naissant[3]. D'après les nègres du nord-ouest, le premier homme serait apparu tout à coup, accompagné du soleil et de la lune, à l'entrée de la voûte à Minguet, caverne qui s'ouvre non loin de Dondon, au sud de Cap-Haïtien. La grotte sacrée a l'aspect d'une nef de cathédrale flanquée de bas-côtés dont la séparent les piliers inégaux d'une rangée de stalactites. A l'extrémité de la nef sont érigées des espèces d'autels où les indigènes, précédés de leurs prêtres ou *butios*, venaient jadis offrir solennellement leurs sacrifices aux divinités de la terre et du ciel :

[1] Tippenhauer, mémoire cité.
[2] Pierre Martyr d'Anghiera, *Revue de Géographie*, mars 1885, traduction par Gaffarel et Louvet.
[3] Descourtilz, *Voyages d'un naturaliste*.

au moment où la lune apparaissait à l'horizon, ils s'élançaient au dehors de la grotte pour saluer l'astre qui daignait les protéger encore[1]. Les concrétions calcaires ont revêtu les figures d'animaux, grenouilles, tortues, scorpions, crocodiles, que les artistes cebuneyes avaient gravées sur les murailles. Dans l'île à Vache, sur la baie de Samaná et dans les montagnes du Cibao on a aussi découvert des pierres grossièrement sculptées.

Presque tous les indigènes d'Haïti, les Cebuneyes de l'ouest, parents des Cubains, et les Araouaques du centre et de l'est, parlaient des dialectes d'une langue commune et se ressemblaient par les mœurs : ils appartenaient probablement à une même race et s'unissaient à l'occasion contre les mêmes ennemis, les Caraïbes redoutés, qui faisaient fréquemment des descentes sur les côtes orientales, tuant les hommes pour les manger, et gardant les femmes comme épouses ou comme esclaves. Quoique les Espagnols aient à peine eu le temps de connaître ces indigènes, tant leur disparition fut rapide, ce sont les Indiens des Antilles qui furent le mieux décrits. La plupart étaient de petite taille et leur peau n'était guère plus foncée que celle des Européens qui vinrent les asservir; ils se peignaient la figure et parfois tatouaient sur leur corps l'image de leurs génies protecteurs, totems de la famille ou de la tribu. Les mères manipulaient les têtes de leurs enfants pour leur donner la forme réputée la plus belle et pour fortifier les os du crâne. Les mœurs étaient pacifiques : un simple bâton protégeait la propriété contre toute atteinte, et rarement la guerre sévissait entre les cinq royaumes dont les chroniqueurs donnent les noms et les limites; les sujets obéissaient à leurs caciques avec une soumission parfaite et deux veuves du chef le suivaient toujours dans la terre. Telle était la piété des Haïtiens envers leurs morts, que leurs meilleurs fruits étaient taboués pour les vivants : on les plaçait sur les tombeaux.

Colomb parle de ce peuple en termes qui ont été rarement appliqués à d'autres hommes. « Ils aiment leurs prochains comme eux-mêmes, dit-il; leur parler, toujours aimable et très doux, est accompagné de sourires. » Et pourtant celui même qui leur rendait un si haut témoignage commença l'asservissement de ces Indiens par la ruse et la violence; ses compagnons et ses successeurs le dépassèrent en cruauté, et l'on vit des Espagnols se faire un passe-temps de lancer leurs bouledogues contre les indigènes, déchirés tout vivants. En vain les malheureux se révoltèrent : la guerre ne fit que hâter les massacres. On raconte que pour en finir plus vite

[1] Moreau de Saint-Méry, *Description de la partie française de Saint-Domingue.*

de leur misérable existence, les Haïtiens désespérés jurèrent de ne plus laisser naître d'enfants : ce fut le suicide de la race entière. En un demi-siècle, la nation qu'avaient trouvée les Espagnols et qu'ils brûlaient du désir de « convertir à la vraie foi » n'existait plus, ou du moins le peu qui en restait s'était fondu avec d'autres éléments ethniques, noirs ou blancs. A peu près à moitié chemin entre Santo-Domingo et la baie de Samaná, dans un vallon boisé des montagnes, se trouve le village de Boya où se retirèrent les derniers indigènes de l'île, après l'extermination presque complète de la race. On les y laissa tranquilles ; leur chef obtint même le titre de *don* et put s'intituler « cacique de l'île Haïti », sans que les Espagnols, fatigués du massacre, vinssent lui chercher noise. Mais la race indienne, mélangée avec les gens du voisinage, eut bientôt perdu sa pureté, et maintenant il est difficile de reconnaître les descendants croisés des Haïtiens aborigènes : ce qui les distingue le mieux, ce sont leurs cheveux longs, plats et très noirs. Du moins, ainsi que Humboldt l'a depuis longtemps constaté, ces populations disparues de l'île Española ont-elles fait passer un grand nombre de mots dans la langue de leurs conquérants, et par eux dans les autres idiomes européens. Tels sont les vocables : patate, cassave, gayac, maïs, tabac, iguane, canot, cacique et peut-être hamac. Un certain nombre de mots haïtiens, devenus castillans, ne se sont pas francisés.

Dès les premières années de la conquête, des nègres avaient accompagné les Espagnols, et en 1505 des traitants espagnols vendaient aux mineurs de Santo-Domingo des esclaves africains ; mais le trafic ne se régularisa qu'en 1517, lors de la publication de l'édit royal autorisant l'importation annuelle de 4000 noirs de la côte d'Afrique dans l'île d'Haïti. Le monopole de la traite était constitué au profit d'un chambellan de Charles-Quint, qui le vendit à des commerçants de Gênes. Toutefois l'arrivage des nègres était bien insuffisant pour compenser la mortalité des Indiens : les commanderies se faisaient désertes. N'ayant plus d'esclaves pour exploiter les mines et pour cultiver les plantations, les Espagnols, qui ne travaillaient point eux-mêmes, étaient menacés de mourir de faim dans cette île pourtant si riche et si féconde : aussi nombre des colons d'Española s'empressèrent-ils de courir à d'autres conquêtes, et quand on apprit les nouvelles merveilleuses du Mexique et du Pérou, l'émigration fut générale. Saint-Domingue se serait complètement dépeuplée si le gouverneur n'avait retenu de force tous les subordonnés qui s'y trouvaient. L'occasion était bonne pour les chercheurs d'aventure, Anglais ou Français, qui rôdaient dans le voisinage des colonies espagnoles : aucune force ennemie ne les empêchait

de descendre dans les parties non occupées de l'île et d'y faire la chasse aux troupeaux de bœufs, de chevaux et de cochons qui s'étaient multipliés dans les savanes[1]. Les flibustiers devinrent bientôt assez nombreux pour s'attaquer aux Espagnols et pour les refouler du côté de la capitale : une guerre sans merci régnait entre les nouveaux venus et les premiers occupants. Cependant les boucaniers n'avaient point encore de domicile fixe, mais seulement des lieux de rendez-vous, où ils déposaient les peaux des bêtes qu'ils avaient tuées pour les vendre aux navires de passage.

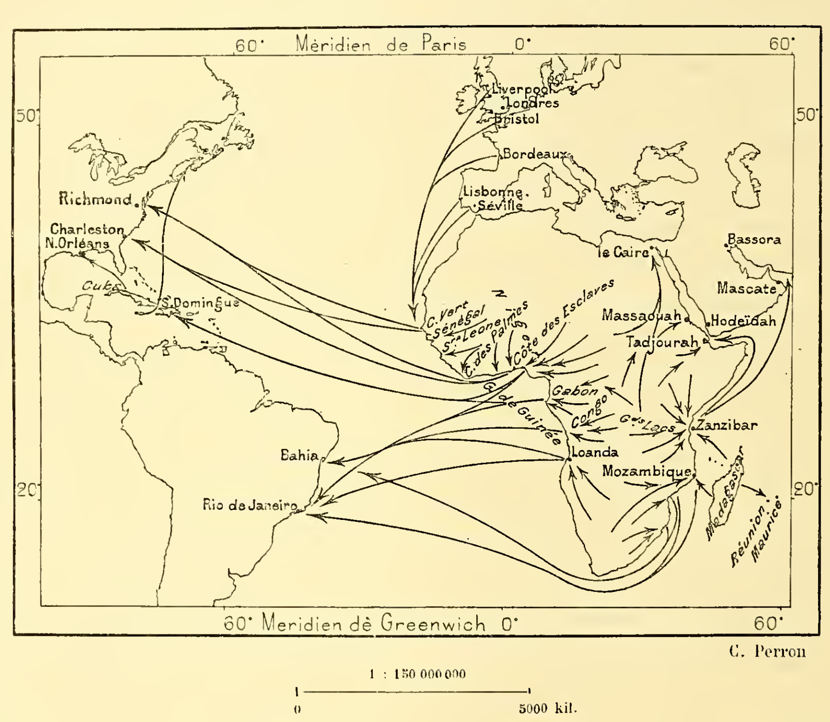
Un de ces lieux où se faisait le commerce interlope était un havre de l'île à la Tortue, situé sur le détroit qui sépare cette longue montagne de la grande terre. Se croyant assez forts pour y fonder un établissement durable, les flibustiers, aidés par les résidents français de Saint-Christophe, construisirent des magasins et des maisons dans l'île à la Tortue et se mirent à la défricher pour y faire des plantations, dont le tabac devint bientôt fameux. Les Espagnols comprirent que c'en était fait de leur domination dans l'île de Saint-Domingue s'ils laissaient les écumeurs de mer fonder une colonie solide à côté d'eux, et en 1638 ils débarquèrent à l'improviste sur les campements et les entrepôts de l'île à la Tortue. Mais à peine s'étaient-ils retirés que les pirates étaient de retour, et, en 1641, ils se hasardaient même à dresser une forteresse sur un promontoire. Après de nombreux conflits, ils furent chassés de nouveau, en 1654, par une petite armée espagnole. Cette fois, ils se réfugièrent sur la grande terre, au Petit-Goâve, et, vivant en république, sans maîtres et sans lois, se cantonnèrent dans les régions montagneuses de la presqu'île sud-occidentale : le port du Petit-Goâve, plus important que n'avait été le havre de l'île à la Tortue, devint une des escales les plus fréquentées de la mer des Antilles pour le commerce du tabac et des cuirs. D'ailleurs la Tortue fut reprise par les Français en 1659, mais, ses terres étant presque épuisées, les colons émigrèrent pour la plupart vers la rive opposée de Saint-Domingue, où s'éleva la forteresse de Port-de-Paix, entourée de plantations. La colonie française était définitivement fondée dans la partie occidentale de la grande île[2], et peu à peu commença la culture régulière, d'ailleurs souvent interrompue par la guerre entre colons de nations diverses.

Le peuplement des campagnes par des nègres de choix devint alors l'affaire principale. Tandis que dans la plupart des autres Antilles colonisées, les chiourmes d'esclaves devaient se recruter sans cesse par des achats, à

[1] Th. Gage, ouvrage cité.
[2] Labat, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique.*

cause du manque de femmes, il n'en était pas ainsi à Saint-Domingue, où les flibustiers, plus soucieux du butin que des travaux agricoles, avaient songé d'abord à introduire les négresses capturées dans les îles et sur les navires de traite. Lors du recensement de 1687, la population de couleur du Saint-Domingue français, formant à peu près la moitié de la population totale, comprenait plus de femmes que d'hommes, et l'accroissement se faisait d'une manière normale par les naissances[1]. Plus tard, il est vrai, les traitants de la compagnie du Sénégal et des autres sociétés privilégiées

N° 165. — PRINCIPALES ROUTES DE LA TRAITE DES NÈGRES.



C. Perron

1 : 150 000 000

0 — 5000 kil.

pour la capture et la vente des « pièces d'Inde » importèrent en majorité des travailleurs mâles, mais l'écart entre les sexes ne fut jamais aussi considérable à Saint-Domingue que dans les autres îles, et pendant le cours du dix-huitième siècle, la prospérité que la production de l'indigo, puis celle du sucre, donnèrent aux planteurs leur permit de se procurer un personnel de noirs vraiment exceptionnel par sa vigueur et sa beauté. Sur les marchés des Antilles les hommes d'élite étaient réservés pour les

[1] Recensement du Saint-Domingue français en 1687 : 7995.

Blancs	4411
Noirs et de couleur (hommes : 1542 ; femmes : 1561 ; enfants : 459). .	3582



ILE DE LA TORTUE. — VUE PRISE DE L'EMBOUCHURE DES TROIS-RIVIÈRES.

Gravure extraite du *Tour du Monde*. Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Luis Antonio.

« habitations » de Saint-Domingue, tandis que les nègres de rebut étaient laissés aux acheteurs moins fortunés des Petites Antilles. Par un procédé de sélection analogue à celui qu'emploient les éleveurs d'animaux, les blancs d'Haïti obtinrent pour la culture de leurs terres et le service de leurs équipages sucriers une race de nègres sans égale dans les autres îles. Mais, singulier retour des choses, c'est peut-être ce choix attentif de « beaux et vaillants nègres » qui fut la cause déterminante de la défaite et du massacre des propriétaires blancs. Les solides « ateliers » de noirs recrutés pour l'esclavage s'étaient peu à peu fondus en une race énergique, mûre pour l'indépendance. Le noir haïtien, toujours nourri par sa mère, grandissant à l'air libre, est grand, fort, bien musclé; il a d'ordinaire le front large, le sourire doux, le regard fier.

A la veille de la Révolution, les noirs esclaves du Saint-Domingue français étaient au nombre d'un demi-million, appartenant à une population blanche représentée par un peu plus de trente mille personnes; la classe intermédiaire des mulâtres, presque tous affranchis, était seulement de vingt-six à vingt-sept mille. Dans la partie de l'île soumise à l'Espagne la population était beaucoup plus faible et l'écart était moins grand entre les deux éléments ethniques : c'est que la production des denrées coloniales y était très inférieure à celle du Saint-Domingue français, et par conséquent la traite y déversait moins de travailleurs chaque année pour l'extension des cultures. Les plantations du territoire espagnol étaient au nombre d'environ 5500, tandis qu'on en comptait plus du double dans la partie française, fournissant à l'Europe plus de la moitié du coton et du sucre consommés chaque année. Aussi les planteurs, enivrés par la fortune, ne songeaient-ils qu'à augmenter l'étendue de leurs domaines et les bandes de leurs esclaves : très puissants en cour, alliés par les mariages aux familles nobles de France, ils faisaient encourager la traite des noirs par les exemptions de taxes et les faveurs royales; les négriers, outre le prix de vente de leurs captifs, recevaient encore « sur les deniers du roi » une prime de dix livres par tête de nègre débarqué aux colonies, et le capitaine négrier était aussi récompensé des services qu'il rendait à la patrie[1]. Bor-

[1] Nombre des esclaves exportés d'Afrique en 1789 :

Par les Anglais	38 000
Par les Français.	20 000
Par les Portugais.	10 000
Par les Hollandais et les Danois	6 000
Ensemble.	74 000

(Bryan Edwards.)

deaux, la cité française par laquelle le commerce de Saint-Domingue se faisait avec l'Ancien Monde, avait alors le premier rang parmi les ports d'Europe pour l'ensemble des échanges, mais si active que fût la part qu'elle prenait à la traite des nègres, elle était encore dépassée dans ce genre de trafic par Liverpool, sa rivale britannique.

Les révolutions, succédant à de longues périodes de transformations graduelles ou latentes, paraissent, après l'intervalle d'une ou de plusieurs générations, s'être accomplies brusquement : elles se sont pourtant déroulées avec lenteur en Haïti et le cours aurait pu en être pacifique sans l'intervention étrangère. Après 1789 et le cri de liberté qu'il fit entendre par delà les mers, quinze années s'écoulèrent avant que la population d'Haïti proclamât son indépendance, et que de fois, pendant ces quinze années, les habitants, noirs et de couleur, témoignèrent-ils, en paroles et par des actes, de leur ardent désir de rester associés politiquement à la France! Les événements naquirent des événements, donnant à l'histoire une marche imprévue.

D'abord les noirs, accoutumés à la servitude, ne songèrent point à devenir les maîtres du sol qu'ils cultivaient et à se faire les égaux politiques des planteurs français. Seuls les « petits blancs », c'est-à-dire les Européens ou fils d'Européens sans fortune, qui constituaient une sorte de bourgeoisie méprisée, et les mulâtres libres, que leur couleur faisait considérer comme une classe abjecte, revendiquèrent leurs droits à l'égalité politique et sociale. Mais petits blancs et gens de sang mêlé formaient deux castes rivales et ennemies, la première orgueilleuse de la nuance de sa peau, la seconde fière de son origine locale et de son bien-être, et des conflits eurent lieu entre ces deux groupes de population. D'autre part, l'Assemblée Nationale, effrayée de toucher à la fortune des grands planteurs, qui constituaient à Paris même une société puissante, hésitait à prendre des résolutions, et malgré les « Amis des Noirs » qui demandaient l'abolition de l'esclavage, elle se bornait timidement, en 1790, à publier une loi électorale où le droit des hommes de couleur à l'exercice du vote n'était pas même explicitement reconnu. Cependant des mulâtres furent assez audacieux pour le revendiquer : tel, Vincent Ogé, qui dans sa proclamation se déclarait pourtant désintéressé du « sort des nègres vivant dans l'esclavage ». Mis en fuite avec les siens, il dut se réfugier sur le territoire espagnol, d'où il fut extradé pour subir le supplice de la roue. La fureur des blancs s'accrut encore lorsqu'un décret de l'Assemblée constituante, en 1791, conféra aux sang-mêlé « nés de père et de mère libres » le droit de siéger dans les assemblées coloniales. C'est alors que la classe dirigeante de Saint-

Domingue décréta dans la plupart des paroisses la scission d'avec la mère patrie, dont tous les actes lui semblaient « violés d'avance par la déclaration des droits de l'homme[1] ». Ne comptant plus sur la France, dont ils déchiraient les insignes, les planteurs s'adressèrent alors à l'Angleterre, et des commissaires, revêtus d'uniformes anglais, allèrent implorer l'aide des autorités de la Jamaïque.

Mais déjà les nègres étaient entraînés dans le mouvement révolutionnaire et la guerre de race éclata. L'influence des prêtres était restée toute-puissante sur les esclaves, et ceux-ci, par un phénomène analogue à celui qui souleva les paysans de la Vendée, prirent les armes comme « Gens du Roi » L'odeur du sang eut bientôt fait oublier le sort de la monarchie lointaine, et la guerre ne fut plus de part et d'autre qu'une chasse à l'homme. Inattaquables dans la région des mornes, les nègres massacraient les blancs des campagnes, mais pour être massacrés à leur tour quand, enivrés de quelque succès, ils osaient se présenter aux abords des villes. On ne faisait guère de prisonniers, et souvent les captifs mouraient dans les tortures. Les camps, ceux des blancs comme ceux des noirs, étaient entourés soit de cadavres pendant aux branches des arbres, soit de têtes plantées sur des pieux. Mais, ainsi qu'aimait à le dire plus tard Toussaint-Louverture, les blancs étaient au milieu des nègres comme deux ou trois grains de maïs clairsemés dans un vase plein de maïs noir, et les massacres accroissaien l'écart au profit de la race africaine. En outre, l'émigration des blancs vers la Jamaïque, Cuba, Puerto-Rico, les Florides espagnoles et les Etats-Unis devenait un véritable exode. Les planteurs ruinés ou prévoyants quittaient le pays, allant porter leur industrie dans les contrées environnantes.

Appelés par les blancs et par une moitié des gens de couleur, accompagnés par des compagnies de nobles émigrés de France, les Anglais vinrent en effet s'emparer de la magnifique colonie qui leur était offerte. Le Môle Saint-Nicolas, principal arsenal de Saint-Domingue, et Port-au-Prince, ville capitale, tombèrent entre leurs mains. D'autre part, les Espagnols, qui représentaient la monarchie bourbonienne, avaient, à ce titre, pris à leur service les « Gens du Roi », c'est-à-dire les nègres révoltés, et s'étaient avancés dans l'intérieur du ci-devant territoire français : il ne restait guère de l'ancienne colonie que deux ou trois points occupés militairement, au nord et au sud de l'île, précisément là où les boucaniers avaient commencé leur œuvre de conquête. C'est alors que le commissaire Sonthonax, com-

[1] Arrêté de la paroisse du Gros-Morne. (Pamphile de la Croix, *Mémoires pour servir à l'histoire de la révolution de Saint-Domingue.*)

prenant l'état désespéré des affaires, proclama l'émancipation des esclaves et la fit ratifier par ceux des planteurs qui s'étaient refusés à trahir la mère patrie. Il est vrai que l'initiative de leur affranchissement avait été prise par les noirs eux-mêmes; la plupart étaient déjà libres quand on les déclara tels, mais il fallut bien reconnaître le fait accompli, et l'Assemblée nationale de France vint, après coup, par le décret du 16 pluviôse an II (4 février 1794), reconnaître l'égalité des droits entre les gens de races différentes.

L'effet moral fut immense, et dans l'espace de quelques semaines la situation matérielle changea du tout au tout. Les ateliers se soulevèrent, toute une armée surgit du sol à l'appel de Sonthonax, devenu le « Bon Dieu ». Les noirs insurgés qui combattaient au nom du roi d'Espagne changèrent de drapeau et se firent les volontaires de la république Française. Se retournant contre leurs alliés d'hier, ils les rejetèrent dans la partie orientale de l'île, puis reprirent successivement les villes de l'ouest occupées par des garnisons anglaises. Le général des noirs, Toussaint Breda, changea son nom en celui de L'Ouverture, pour signifier qu'une ère toute différente allait s'ouvrir, et réellement un nouvel ordre de choses commençait. Le travail reprenait dans les terres cultivées, non plus seulement au profit de quelques grands propriétaires, mais aussi pour la foule des hommes libres, et l'abondance renaissait dans les villages. L'année suivante, le traité de Bâle cédait à la France la partie espagnole de Saint-Domingue, et la république Française se trouvait ainsi officiellement maîtresse d'une colonie beaucoup plus vaste que celle dont elle avait hérité de la monarchie. Toutefois il fallait conquérir ce territoire que l'Espagne donnait à la France, et ce furent encore les noirs affranchis qui s'emparèrent de cette vaste contrée, presque sans effusion de sang.

Ainsi la colonie continuait d'être terre française, mais c'est de la France même que vinrent les actes décisifs qui brisèrent le lien politique entre les deux pays. Après avoir renversé la république et restauré sous une autre forme l'ancien régime, le premier consul Bonaparte voulut accomplir en Haïti une œuvre analogue à celle qui lui avait réussi en France. Au commencement de l'année 1802, une armée considérable débarquait au Cap-Haïtien. Les noirs hésitants ne savaient s'ils devaient se soumettre ou résister, car ils voyaient des frères de langue et de patrie dans les nouveaux venus, et d'ailleurs les proclamations qu'on leur apportait promettaient le maintien de la liberté. Ils ne combattirent donc que mollement, surtout lorsqu'ils eurent perdu leur chef, Toussaint Louverture, attiré traîtreusement vers le navire qui devait l'emmener captif; mais peu à peu la vérité

fut connue : on apprit dans l'île l'existence du décret qui rétablissait l'esclavage et la traite dans les Antilles, et l'on vit même vendre publiquement comme esclaves des mulâtres importés de la Guadeloupe. Aussitôt les troupes de couleur firent défection et la guerre recommença. Elle fut atroce : Dessalines ordonna le massacre de tous les blancs, l'incendie des villes et des plantations. De leur côté, les Français ne faisaient point quartier :

N° 164. — THÉATRE DE LA GUERRE D'INDÉPENDANCE.



même ils menèrent avec eux au siège de Léogâne deux cents chiens de Cuba, « que l'on nourrissait avec de la chair de nègre et qu'on rendait plus voraces encore en les affamant[1] ». Mais le climat, sur lequel comptaient les Haïtiens, finit par leur assurer la victoire : une épidémie terrible de fièvre jaune détruisit presque complètement l'armée d'invasion. De 35 151 hommes qui avaient été débarqués, 24 000 furent emportés par le fléau, et il ne restait plus que 2 200 soldats valides lors de l'évacuation définitive[2]. Désormais la séparation était accomplie, et le 1er janvier

[1] Jurien de la Gravière, *Souvenirs d'un amiral.*
[2] Pamphile de Lacroix, ouvrage cité.

1804 l'indépendance fut proclamée sur la place des Gonaïves. On a souvent répété la parole que Dupont et Robespierre prononcèrent en 1791, sous une forme un peu différente : « Périssent les colonies plutôt qu'un principe! » et d'ordinaire on en a conclu que c'est folie d'observer la morale en politique; mais si la colonie de Saint-Domingue périt, c'est précisément parce que la métropole, n'osant pas même voir un principe dans la liberté humaine, laissa en esclavage les « non-libres » de Saint-Domingue, puis rejeta les affranchis dans la servitude.

Quoique puissance indépendante, l'ancienne colonie offre dans ses annales un singulier parallélisme avec l'histoire de la France moderne. Après sa période révolutionnaire de quinze années, Haïti se constitua également en empire, puis elle eut ses monarchies et présidences constitutionnelles jusqu'à la fondation d'un nouvel empire, qui par sa date, 1849, coïncida presque avec l'établissement du second empire français et fournit aux écrivains satiristes l'occasion de comparaisons faciles entre les deux souverains[1]. Le rétablissement de la république se fit aux sons de *la Marseillaise* et Port-au-Prince célébra comme Paris le jubilé de la prise de la Bastille[2].

En 1843, l'alliance imposée par les armes à la population espagnole de l'île avait été rompue, et c'est en vain que depuis cette époque des tentatives ont été faites pour le rétablissement de l'union entre les deux républiques. D'ailleurs les différences de langue, de traditions et de race expliquent parfaitement le partage. Tandis que les noirs dominent dans la république Haïtienne, ce sont les gens de couleur qui l'emportent de beaucoup dans la Dominicanie; les premiers parlent le français ou un patois créole d'origine française, et leurs souvenirs, leurs relations les rattachent à la France; les seconds ont l'espagnol pour langue maternelle, et c'est avec les républiques hispano-américaines que leurs rapports ont été le plus intimes. Des deux États contigus, le plus faible en population, en commerce et en force militaire est celui où la race blanche est le plus fortement représentée : aussi n'a-t-il pas manqué d'être le plus menacé dans son indépendance. Non seulement il eut fréquemment à repousser les attaques de la république occidentale, mais, en 1861, son territoire fut occupé par les troupes espagnoles et officiellement réannexé à l'empire colonial de l'ancienne métropole : les Dominicains ne parvinrent à récupérer leur autonomie qu'en 1865. Puis, en 1869, le gouvernement nord-américain fit plusieurs tentatives pour

[1] Gustave d'Alaux, *Soulouque et son empire.*
[2] Salles, *Notes manuscrites.*

entraîner la Dominicanie dans son orbite politique et s'empara même quelque temps de la baie de Samaná. Les Etats-Unis, inféodés à la politique esclavagiste, furent la dernière puissance à reconnaître l'indépendance d'Haïti, en 1862.

Les limites entre les deux colonies, française et espagnole, puis entre les deux Etats indépendants, ont souvent changé. Actuellement la frontière commune est tracée du nord au sud suivant une ligne très irrégulière, et chacun des deux Etats réclame le haut bassin de l'Artibonite; d'après un

N° 165. — TERRITOIRE DISPUTÉ ENTRE LES DEUX RÉPUBLIQUES.



traité conclu en 1876, le territoire en litige est reconnu comme province dominicaine, mais les habitants d'Haïti peuvent en jouir moyennant une indemnité de 150 000 piastres et l'admission en franchise de marchandises importées par terre de Santo-Domingo. Dans cette île comme en tant d'autres contrées, le partage ne s'est pas fait suivant les divisions naturelles : il a eu pour raison déterminante la pression réciproque exercée jadis de côté et d'autre par les planteurs des deux nations. L'histoire de la conquête, de la colonisation et des guerres explique la limite actuelle[1].

[1] Superficie et population approximatives des deux républiques de Saint-Domingue :

Haïti . . .	28 900 kil. car.	1 000 000 hab.	34,6 hab. par kil. car.
Dominicanie. .	48 350 »	500 000 »	10,3 » »
Ensemble. .	77 250 kil. car.	1 500 000 hab.	19,4 hab. par kil. car.

II

RÉPUBLIQUE D'HAÏTI

Il n'est guère de ville haïtienne dont le nom ne rappelle un siège, une bataille ou une tuerie, tant la malheureuse île a été teinte de sang : l'énumération de ces événements, à propos des cités et des bourgs d'Haïti, ne serait qu'une redite. Déjà la rivière qui sépare la Dominicanie de la république Haïtienne, sur la frontière du nord, est dénommée « rivière du Massacre », en souvenir d'un conflit entre Espagnols et indigènes. La première ville d'Haïti à l'ouest de cette rivière porte depuis la guerre d'indépendance le nom de Fort-Liberté, qui remplace celui de Port-Dauphin. Il n'est pas de meilleur port en Haïti. C'est une immense darse, d'un fond de vase excellent, offrant partout de 8 à 20 mètres de profondeur, et parfaitement abritée des vents; mais les navires à voiles n'y entrent que difficilement, la passe d'entrée, longue de 1500 mètres, étant à la fois étroite et sinueuse. Grâce à la vapeur, Fort-Liberté a pris dans ces dernières années une importance croissante comme lieu d'expédition des bois de teinture, que lui envoient surtout les bûcherons des districts intérieurs du Trou et d'Ouanaminthe, le Guanaminto des Araouaques.

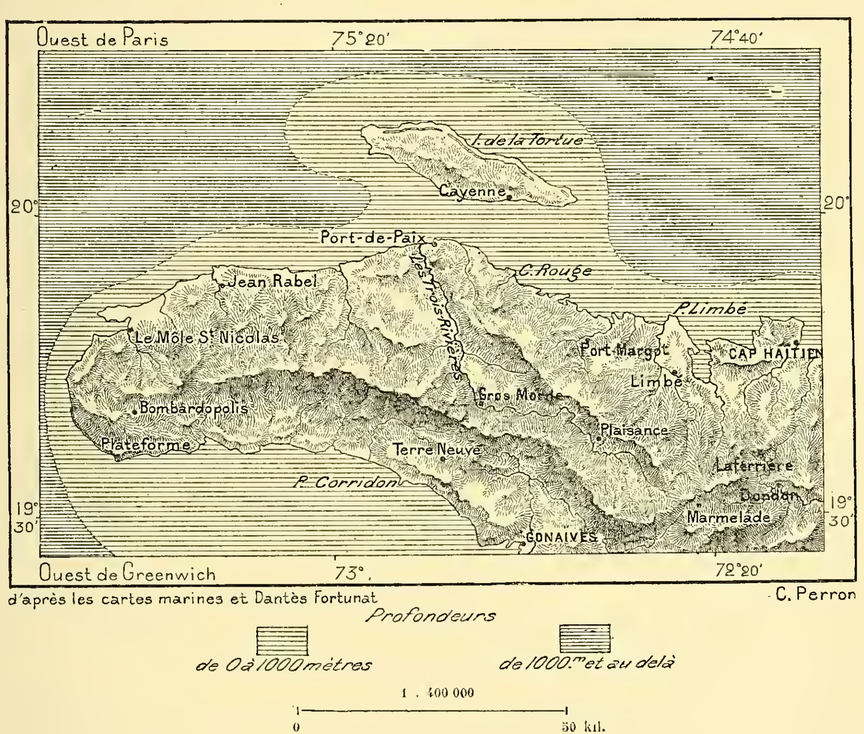
Le principal havre du nord est toujours l'ancien Cap-Français, devenu Cap-Haïtien — ou simplement le Cap, — ville dont la splendeur lui valut avant la guerre le nom de « Paris de Saint-Domingue ». C'est là que fut proclamée l'abolition de l'esclavage, que les Français débarquèrent pour essayer de reconquérir Haïti et que se rembarqua le reste de l'armée. Plusieurs fois ruiné par l'incendie et renversé en 1842 par un tremblement de terre, Cap-Haïtien n'a plus de monuments remarquables, mais de loin ses beaux jardins et les mornes hardis qui le dominent lui donnent un grand aspect. Son port, qui est plutôt une baie défendue par des récifs, est le deuxième de la République pour le mouvement des échanges; les principaux articles d'exportations sont le café et le tafia, qui lui viennent de la Plaine du Nord, de Limonade, de la Grande Rivière, de Dondon et autres villes de la région du « Nord[1] ». Près du bourg de Milot, situé à 15 kilomètres au sud de Cap-Haïtien, se trouvent les ruines les plus imposantes d'Haïti, le château de Sans-Souci, que s'était fait bâtir le général Christophe, devenu roi du Nord sous le nom de Henri Ier : sa garde était formée par le

[1] Valeur des échanges à Cap-Haïtien en 1886 : 6057000 francs.

régiment du Royal-Dahomey, qu'il avait recruté à grands frais sur la côte de Guinée. La citadelle de Laferrière, qui se dresse superbement au sommet du Bonnet-à-l'Evêque, dominait le château ; de ce morne, haut de 708 mètres, on contemple un magnifique horizon, de la mer aux montagnes : la contrée riante, parcourue de rivières serpentines, est une des mieux cultivées d'Haïti.

A l'ouest du Cap, plusieurs petits ports se succèdent sur la côte : la baie de l'Acul, d'où sont expédiées les denrées de l'Acul du Nord, de Limbé

N° 166. — PÉNINSULE DU MÔLE SAINT-NICOLAS.



et de Plaisance, le Port-Margot, le port de Borgne et Port-de-Paix, que Colomb avait appelé Valparaiso. Cette escale, la plus septentrionale du territoire haïtien, mais dont l'importance diminua peu à peu au profit de sa voisine orientale, Cap-Français, est située précisément en face de l'île à la Tortue, où les boucaniers fondèrent l'établissement qui fut, après Port-Margot, le point de départ de la conquête française et où, plus tard, on interna les lépreux. A l'ouest de Port-de-Paix se trouve l'embouchure du fleuve Trois-Rivières qui descend des Montagnes Noires, arrosant dans son cours les communes populeuses de Marmelade, de Plaisance, du Gros-Morne.

Le Môle Saint-Nicolas, situé près de l'extrémité occidentale de la péninsule du Nord, a déchu aussi depuis le siècle dernier. Premier point de la côte touché par Christophe Colomb lors de la découverte d'Española, le Môle, ainsi nommé du long promontoire qui protège le port en forme de jetée, devint en 1695 la principale citadelle, le « Gibraltar » du Saint-Domingue français : déjà endommagées par les bombardements et les incendies, les fortifications ne sont plus, depuis le tremble-terre de 1842, qu'un amas de ruines informes. Le port, quoique excellent, est à peine fréquenté : les terres arides des environs n'ont point de denrées à exporter ; mais comme station navale, commandant les détroits, le Môle serait inappréciable ; aussi la république des Etats-Unis a-t-elle été soupçonnée souvent de vouloir s'en emparer. En 1764, lors du « grand dérangement », quatre cents Acadiens reçurent des terres dans le voisinage du Môle, mais sous ce climat si différent du leur ils dépérirent rapidement, et les survivants demandèrent à être transportés en Louisiane. Vers la même époque, 2400 Allemands, qui s'étaient adressés au gouvernement français pour émigrer à Saint-Domingue, débarquèrent aussi au Môle Saint-Nicolas. On leur distribua des terrains sur un plateau de l'intérieur, où se fonda le village de Bombardopolis ou Bombarde, ainsi nommé en l'honneur d'un financier. Deux années après leur arrivée, il ne restait que le tiers des malheureux immigrants, et que le sixième après quatre ans ; cependant le pays est encore peuplé de quelques-uns de leurs descendants croisés avec les noirs ; d'autres, accompagnant les Acadiens, émigrèrent en Louisiane, dans le delta mississippien, où un confluent de bayous porte encore leur nom, « lac des Allemands »[1]. Au sud des hautes terrasses de Bombardopolis, des ravins obstrués de cactus, les « Jardins du Diable », limitent le beau rocher coupé à pic, dit la « Plateforme » par les marins.

Le port des Gonaïves occupe un rentrant de la côte au fond du golfe où viennent déboucher les deux rivières du même nom et l'Artibonite. La ville, grand amas de paillotes, est, grâce à sa position centrale entre les provinces du Nord et de l'Ouest, un des lieux autour desquels a gravité l'histoire de l'île : c'est là que Toussaint Louverture fut embarqué pour la France et que fut proclamée l'indépendance d'Haïti. Le commerce de ce port est assez actif, et l'on a proposé récemment de l'accroître par la construction d'un chemin de fer se dirigeant au nord-est vers les campagnes du Gros-Morne et destiné plus tard à traverser la montagne pour redescendre au Cap-Haïtien ; les spéculateurs demandent seulement la concession des bois qui

[1] Rameau, *Acadiens et Canadiens*.

bordent la voie de chaque côté jusqu'à la distance de 10 kilomètres. Au sud-ouest, un vallon des mornes Cahos est occupé par le bourg de Marchand, l'ancienne résidence de Dessalines, devenu empereur sous le nom de Jacques Ier.

Saint-Marc, située à la racine du promontoire qui ferme au sud le golfe des Gonaïves, commande l'issue commerciale de la grande vallée de l'Artibonite, la plus riche d'Haïti, comprenant dans son bassin supérieur les magnifiques pâturages de Saint-Raphael, de Saint-Michel de l'Atalaye, d'Hinche, puis, dans les campagnes de son cours moyen, les forêts d'acajou de Las Caobas et les cultures diverses de Mirebalais, enfin, dans ses plaines inférieures, les caféteries et les jardins des Verrettes et de Petite-Rivière. Le bourg situé près de la bouche de l'Artibonite est dit de la Grande Saline, à cause des marais salants des environs, très productifs comme ceux des Gonaïves. Un coteau isolé sur la rive droite est la fameuse Crête à Pierrot qu'avaient fortifiée des ingénieurs anglais et que les noirs défendirent si vaillamment pendant la guerre de l'indépendance.

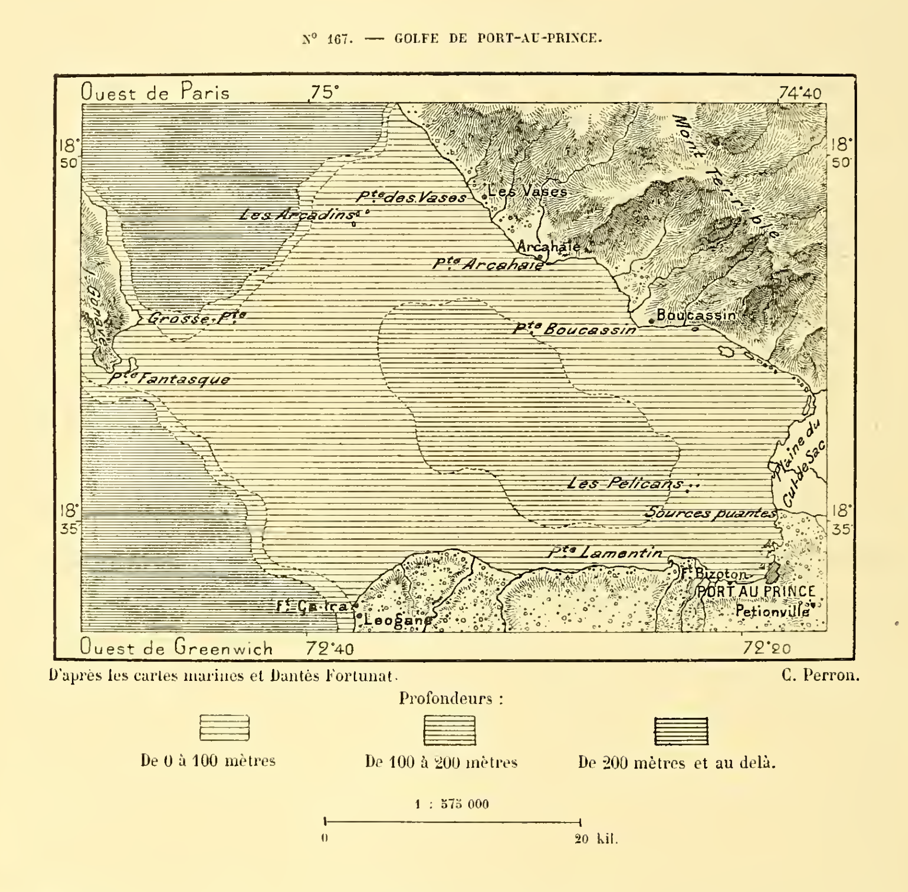
Au sud-est du cap Saint-Marc quelques villages côtiers, Mont-Roui, Les Vases, Arcahaye, riche en sources thermales, Boucassin, se succèdent jusqu'à Port-au-Prince, la capitale d'Haïti. Cette ville, devenue chef-lieu grâce à son heureuse situation commerciale[1], n'est pas une des cités les plus anciennes de la colonie : elle n'a été fondée qu'en 1749, sous le nom de l'Hôpital, et l'on ne sait en l'honneur de quel « prince » elle porte son appellation usuelle. Les incendies ont été trop fréquents pour que la ville ait pu conserver ses monuments ; elle se compose de maisons basses, en bois ou en briques, ornées de galeries et de varandes, et disposées en îlots réguliers entre des avenues plantées d'arbres. Port-au-Prince est assez abondamment pourvue d'eau par des conduites qui suivent toutes les rues ; des usines, peu nombreuses, s'élèvent dans les faubourgs et se rattachent au port par un petit réseau de voies ferrées. Des forts, bâtis sur les mornes des alentours, défendaient jadis la ville et la rade. Dans la banlieue, des villages continuent Port-au-Prince le long des routes vers le bord de la mer, à Bizoton, et dans la plaine fertile du Cul-de-Sac ; des villas s'égrènent sur les hauteurs. Un des bourgs avancés de la ville, au nord-est, est la Croix-des-Bouquets, souvent prise et reprise dans les insurrections. Turgeau et Pétionville, appelée autrefois la Coupe, sont les rendez-vous élégants d'Haïti, les sanatoires où se réfugient les négociants et les diplomates pour échapper pendant la nuit à l'atmosphère insalubre de Port-au-Prince.

[1] Mouvement annuel des échanges à Port-au-Prince : de 50 à 60 millions de francs.

Les maisons de plaisance sont éparses sur les collines au milieu des jardins : de toutes parts les vues sont charmantes, d'un côté sur la mer bleue et l'île Gonave, noire de forêts, de l'autre sur les plaines, les cultures et le lac Saumache, dans sa belle avenue de montagnes. Le village de Kinscof, à 1550 mètres d'altitude, cultive les plantes de l'Europe tempérée et alimente de légumes le marché de Port-au-Prince.

La péninsule sud-occidentale d'Haïti, de Port-au-Prince au lac Tiburon,

N° 167. — GOLFE DE PORT-AU-PRINCE.



D'après les cartes marines et Dantès Fortunat. C. Perron.

Profondeurs :

De 0 à 100 mètres — De 100 à 200 mètres — De 200 mètres et au delà.

1 : 575 000

0 — 20 kil.

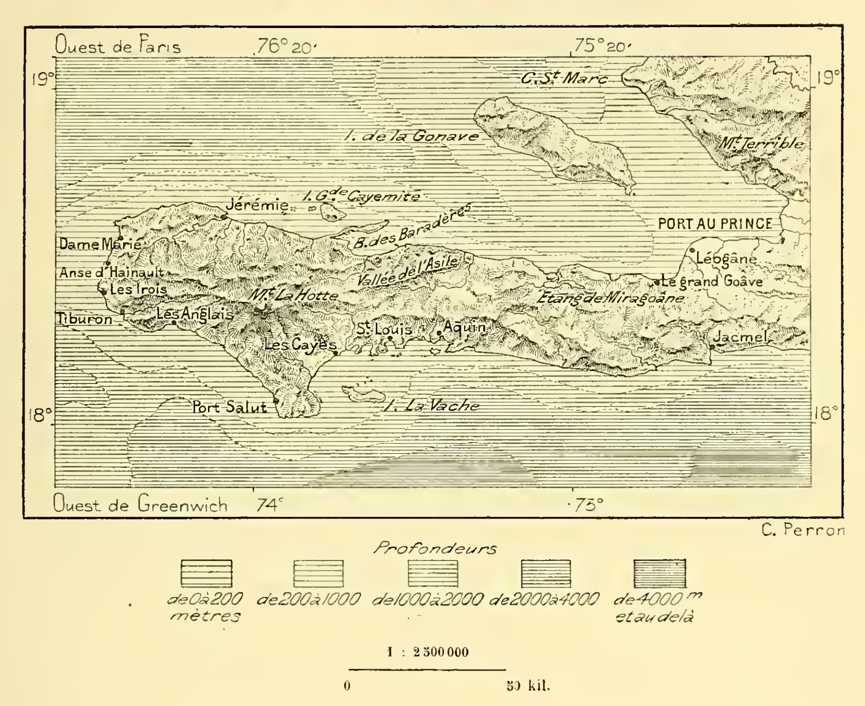
est bordée de villes et de bourgades commerçantes : chaque baie a son groupe d'habitations, à demi caché sous les grands arbres. Ça-Ira, sur la partie de la côte qu'une ligne de récifs rattache à la Gonave, est le port de l'importante ville de Léogâne, la Yaguana des Indiens, qui fut la capitale du Saint-Domingue français avant Port-au-Prince et qui domine la mer du haut d'une terrasse fertile; plus loin se succèdent le Grand-Goâve et le Petit-Goâve, celui-ci le plus populeux et le plus commerçant des deux bourgs, que sépare un haut « tapion »; puis vient la prospère Miragoâne, construite en partie sur des terrains de remblai jetés en eau profonde.

PORT-AU-PRINCE. — VUE GÉNÉRALE.

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Salles.

Les ports qui suivent, Nippes, Anse-à-Veau, Petit-Trou, Baradères, ont moins d'importance commerciale ; il suffirait d'une coupure de 200 mètres à travers un isthme bas pour faire communiquer la baie des Baradères avec la rade des Cayemites. Au delà du Bec-à-Marsouin et des deux îles, Grande et Petite Cayemite, les deux villes de Pestel et de Corail, habitées surtout par des pêcheurs et des constructeurs de goélettes, sont les avant-ports de Jérémie, la cité principale de la péninsule, mais dépourvue d'un bon mouillage : les vents du nord y sont fort dangereux. La région envi-

N° 168. — PÉNINSULE SUD-OCCIDENTALE D'HAÏTI.



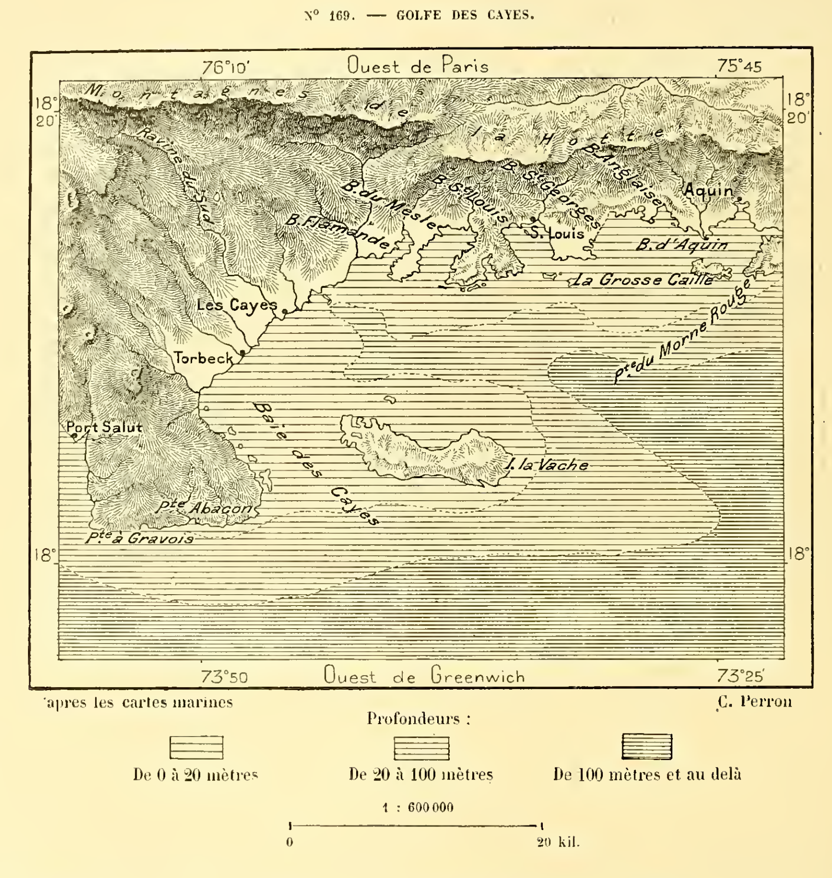
ronnante, bien cultivée, expédie des cafés, des eaux-de-vie et le meilleur cacao de l'île. Une des « habitations » de Jérémie fut la demeure patrimoniale de la famille d'Alexandre Dumas, le bon, grand et prodigue génie que Michelet appelait une « force de la nature ».

Plusieurs petites villes se pressent au bord des anses ouvertes à l'extrémité même de la péninsule : Trou-Bonbon; les Abricots, située, dit la légende, dans le Paradis des Indiens, où les vieillards se faisaient porter pour mourir seuls et rentrer paisiblement dans le Grand Tout[1]; Dame-Marie, dont le nom, peu à peu altéré, est devenu Dalmarie; Anse-d'Hainault;

[1] Moreau de Saint-Méry, ouvrage cité; — Edgar La Selve, *Le Pays des Nègres*.

les Irois, ainsi nommée des « Irlandais » qui s'y établirent au siècle dernier; Tiburon, placée à l'angle même de l'île, à l'endroit où les navires ont à changer leur voilure. Sur le revers méridional de la presqu'île, jusqu'à la pointe d'Abacou, le meilleur havre est celui de Coteaux; toutefois le rivage, battu par une houle dangereuse, n'offre que peu d'abris, et même le Port-Salut n'est qu'un mouillage précaire; mais, à l'est, le golfe des Cayes,

N° 169. — GOLFE DES CAYES.



d'après les cartes marines — C. Perron

Profondeurs :

De 0 à 20 mètres — De 20 à 100 mètres — De 100 mètres et au delà

1 : 600 000

0 — 20 kil.

bien protégé par les « cayes » environnantes et l'île à Vache, est bordé de havres excellents pour les navires d'un faible tirant d'eau. La ville des Cayes, bâtie non loin de l'emplacement où s'élevait Salvatierra, fondée en 1505 par Obando, est une des escales commerçantes de la République[1]; mais, située à l'issue d'une rivière qui déborde souvent, elle est fort insalubre. Les bourgs des environs, Torbeck, Cavaillon et plus à l'est Saint-Louis et Aquin, l'ancien Yaquino, ont quelque industrie, notamment la fabrication des chapeaux. C'est dans le port d'Aquin que les Anglais envoyés par Crom-

[1] Mouvement commercial des Cayes en 1886 : 2 060 000 francs.

well, en 1655, durent battre en retraite pour se dédommager par la conquête de la Jamaïque, et dans celui des Cayes que Simon Bolívar, en 1816, organisa l'expédition qui amena le renversement du régime espagnol dans l'Amérique du Sud.

L'île à Vache, qui ferme à demi la baie des Cayes, servit de lieu d'exil à plus de 450 nègres américains. Des milliers d'esclaves que la guerre avait libérés s'étant réfugiés en 1863 autour de la forteresse Monroe, en Virginie, sous la protection des armes fédérales, le gouvernement de Washington voulut s'en débarrasser en les expédiant comme colons hors du territoire de la République, en diverses parties des Antilles et de l'Amérique Centrale. Il fut même décidé que 5000 de ces affranchis seraient transportés dans l'île à Vache ou « la Vache », que les Haïtiens avaient concédée aux Américains comme champ d'expériences ; mais le premier essai fut désastreux : les épidémies, la faim, la nostalgie eurent bientôt enlevé plus d'un tiers des immigrants, et l'on dut rapatrier les misérables restes de la colonie. Maintenant l'île est parsemée de bananeraies prospères dont on expédie les régimes aux Etats-Unis.

Jacmel, sur la partie de la côte qui commence à se recourber pour former la péninsule de la Béate, a le grand avantage commercial d'être fort rapprochée de la capitale d'Haïti, quoique par mer la distance de l'une à l'autre ville dépasse 450 kilomètres. Jacmel deviendrait le havre extérieur de Port-au-Prince si un chemin de fer coupait la racine de la péninsule; elle est déjà une escale où descendent les voyageurs pour s'éviter la longue circumnavigation de la presqu'île sud-occidentale. Au point de vue stratégique, Jacmel est aussi fort importante puisqu'elle couvre la capitale du côté du sud. A l'est de cette ville, vers la frontière dominicaine, se succèdent deux petits ports, les Cayes de Jacmel et Sale-Trou, dont le nom est souvent écrit Saltrou, par politesse pour les habitants. La légende d'après laquelle des nègres marrons, retombés dans la vie sauvage, vivraient encore dans les montagnes voisines, ne paraît mériter aucune créance[1].

Il est certain que pendant la période des troubles révolutionnaires et de la guerre d'indépendance, la population avait beaucoup diminué, quoique tout document précis manque pour établir dans quelle proportion. La plupart des blancs avaient été massacrés; ceux qui s'étaient enfuis, à Cuba, à Puerto-Rico, à la Jamaïque, aux Etats-Unis avaient pour une bonne part

[1] Spencer Saint John, *Haiti or the Black Republic.*

réussi à vendre leurs esclaves ou à se faire suivre par eux ; parmi les noirs et les mulâtres, des multitudes succombèrent dans les batailles, les incendies et les noyades. Il est probable que la population haïtienne fut réduite de moitié pendant les quinze années de révolution : de près de six cent mille[1], elle serait tombée à trois cent mille, à deux cent soixante mille, suivant quelques auteurs. Depuis cette époque, les dissensions civiles n'ont pas manqué, toutefois elles n'ont que rarement mis aux prises l'ensemble de la population : dans l'intérieur des terres la paix a été l'état normal de la contrée, et la fécondité de la race noire est assez grande pour que la période de doublement ne puisse pas être évaluée à plus de cinquante ans. Même dans la cité peu salubre de Port-au-Prince les naissances l'emportent du double sur la mortalité[2]. Il est probable que les Haïtiens sont actuellement au moins un million : en 1863, le président Geffrard indiquait déjà le chiffre de 900 000 ; en 1888, Dantès Fortunat s'arrêtait au nombre approximatif de 960 000 ; un recensement manuscrit communiqué à M. Salles en 1889 compte 994 000 Haïtiens. La densité kilométrique de la population serait donc à peu près la moitié de celle des Français : c'est peu pour une contrée si fertile.

On a souvent répété, mais sans preuves, en Haïti comme à Cuba, que la proportion des femmes dépasse de beaucoup celle des hommes dans les familles. Ce qui est certain, c'est que la population devient de plus en plus africaine par la nuance de la peau : « tous les Haïtiens sont *sacatra* », dit Janvier, pour désigner par un terme maintenant hors d'usage le mélange des sangs, dans lequel prédomine celui des Africains[3]. Il ne pourrait en être autrement. Les gens de couleur n'étaient pas même un sur dix au début de la révolution, et les guerres de race ont incessamment augmenté l'écart au profit des noirs, qui constituent l'immense majorité des habitants : depuis que les blancs ne sont plus que des visiteurs et non des résidents, les croisements ramènent de plus en plus le type de la nation vers celui du nègre. Mais si la peau de la plupart des Haïtiens est noire ou très foncée, il est rare que l'on rencontre des traits africains, rappelant ceux du Ouolof ou du Serer : un milieu différent a modelé à nouveau les figures et les a singulièrement rapprochées du type européen. L'immigration ne contribue que pour une très faible part à l'accroissement de la population haïtienne. Des

[1] D'après Necker, cité par Humboldt (*Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*) la population de la partie française de Saint-Domingue était en 1789 de 520 000 habitants, dont 40 000 blancs, 28 000 affranchis et 452 000 esclaves.

[2] État civil de Port-au-Prince en 1888 : naissances, 1987 ; morts, 855.

[3] Louis-Joseph Janvier, *Les Détracteurs de la Race Noire.*

nègres de l'Amérique du Nord sont venus s'établir dans le pays, mais, contrastant avec les créoles d'Haïti par la langue, la religion et les mœurs, ils s'associent difficilement avec eux. Les mieux accueillis parmi les immigrants sont ceux qui viennent des Antilles françaises, Martinique et Guadeloupe, et qui entretiennent des relations avec la France. Les Jamaïcains sont nombreux à Port-au-Prince : presque tous les cochers sont des immigrants de l'île anglaise. Quant à l'émigration, elle est peu considérable et se dirige surtout vers la Dominicanie et le Venezuela.

Les progrès en agriculture et en industrie ont été bien faibles depuis les premières années de l'indépendance haïtienne. La cause en est au régime de la propriété, héritage des temps de l'esclavage. Rien ne fut changé à la division des terres tant que dura le péril d'asservissement : chaque plantation était comme un camp dont les habitants formaient une compagnie ou un bataillon de guerre ayant son chef désigné[1]. Après la retraite des Français, ce régime fut maintenu au profit des personnages de couleur qui s'étaient substitués aux blancs comme propriétaires. De même qu'en France, les acheteurs ou concessionnaires de biens nationaux formaient une classe nouvelle, d'autant plus âpre à la défense de ses acquisitions qu'elle craignait de ne pouvoir les conserver. De peur que la petite propriété ne se constituât à ses dépens, elle en vint même à faire interdire la vente de tout domaine rural d'une superficie inférieure à 25 hectares. Seul parmi les chefs d'Etat, Pétion distribua des terres, surtout, il est vrai, à ses officiers et aux fonctionnaires supérieurs, mais aussi aux vétérans de l'armée et aux simples soldats. Ce fut le faible commencement de la révolution terrienne, complément nécessaire de l'émancipation des esclaves ; mais la grande masse des paysans resta privée de terres, et des révoltes fréquentes eurent lieu pour les conquérir : les pauvres Haïtiens étaient toujours prêts à se soulever, dans l'espérance constamment déçue d'arriver enfin à cette possession du sol qui pouvait les rendre libres : Haïti eut ses guerres de paysans ou de « piquets ». Telle serait aussi en France l'origine du mot « *péquin* » changé en *pékin*, qu'emploient les soldats de métier pour qualifier les civils ou militaires d'occasion[2], c'est-à-dire de gens simplement munis de « péques » ou piques, armes impuissantes contre les fusils et les canons[3]. On répétait volontiers que les soulèvements des piquets, presque régulièrement terminés par des massacres, étaient causés par des haines de races entre noirs et mulâtres, mais la

[1] Louis-Joseph Janvier, *Les Affaires d'Haïti.*
[2] Darnaud, *Notes manuscrites.*
[3] Louis-Joseph Janvier, *Le Vieux Piquet.*

question de la terre a une tout autre importance que celle de la couleur. Ainsi que le dit un proverbe haïtien :

> Nègue riche li mulatte,
> Mulatte pauve li nègue !

Enfin, en 1883, quatre-vingts ans après la proclamation de l'indépendance, une loi, rendue nécessaire par les révoltes antérieures, autorise la distribution des terres du domaine public, par lots d'un hectare et demi à deux hectares et demi, à tous les citoyens qui s'engagent à cultiver la terre pour la production du café, du sucre ou toute autre denrée d'exportation. Cette prise de possession du sol par le paysan, si elle n'est pas entravée, ne peut manquer d'avoir des résultats considérables, analogues à ceux qui se sont produits dans l'île de la Jamaïque ; mais jusqu'à maintenant le régime de la petite propriété est exceptionnel en Haïti, si ce n'est dans quelques districts écartés des montagnes, loin des voies de communication. La plaine fertile est presque partout divisée en grandes plantations et les terres de peu d'étendue n'y sont cultivées qu'à titre de fermes ou de métairies.

Tout en rédigeant les lois de manière à maintenir le régime de la grande propriété contre le petit peuple des noirs, les possesseurs des domaines avaient soin de défendre leurs terres contre les retours offensifs des blancs, français, anglais ou américains, et la constitution de la République contient un article, le septième, interdisant à tout étranger l'achat d'une parcelle du sol national. C'est là une clause qui a souvent irrité les visiteurs d'Haïti comme une insulte personnelle, et l'on a prétendu que si les capitalistes du dehors avaient reçu l'autorisation d'acquérir les terres, ils auraient bientôt rendu à la contrée l'ancienne prospérité de Saint-Domingue. Cela est possible, mais ils l'eussent fait aux dépens de la population noire, condamnée de nouveau, quoique sous une autre forme, à l'asservissement. Il est d'ailleurs fort à craindre que l'accaparement du sol ne se produise, malgré la constitution, au profit de banquiers du dehors, car la loi de 1883 accorde le « privilège de naturalité aux sociétés anonymes par actions, montées pour l'exploitation en grand du domaine public ». Le bonheur des populations haïtiennes ne saurait se trouver dans la réorganisation des « ateliers agricoles ».

La culture qui eut jadis le plus d'importance, celle de la canne à sucre, a presque disparu comme grande industrie : la plante ne sert plus que pour la consommation locale et pour la fabrication du rhum[1]. La denrée colo-

[1] Production du sucre en 1791 : 75 532 550 kilogrammes.



GROUPE D'HAÏTIENS.

Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Salles.

niale qui a le plus de valeur dans l'agriculture d'Haïti est le café. La production de cette baie n'est peut-être pas aussi considérable en moyenne qu'elle le fut aux temps de la prospérité des planteurs français, mais elle dépasse de beaucoup les récoltes des années qui suivirent la guerre de l'Indépendance[1]. Les voyageurs blancs qui croient se donner une certaine supériorité en dénigrant les nègres d'Haïti ont souvent répété que les paysans se bornent à ramasser les baies qui tombent des arbustes plantés à l'époque de l'esclavage. C'est là une erreur grossière. Depuis le siècle dernier les plants se sont renouvelés au moins trois fois[2], et ce n'est pas sans travail que les rejetons d'anciens arbustes sont aménagés en caféteries régulières. Lors de la guerre de Sécession, les Haïtiens surent aussi se mettre à l'œuvre pour planter le cotonnier en abondance, et leurs récoltes en coton s'accrurent rapidement, jusqu'à l'époque où l'industrie reprit aux États-Unis et rendit de nouveau toute concurrence impossible. La culture du cacao a fait de grands progrès en Haïti, et la cueillette annuelle de cette denrée est au moins quadruple de ce qu'elle était sous le régime colonial. Le tabac est aussi au nombre des produits que l'on obtient en quantités croissantes[3]. Les récoltes en fruits et en vivres se sont également accrues en proportions considérables. L'acajou et les bois de teinture, surtout le campêche, dont les premiers plants furent introduits dans l'île en 1730, près du Môle Saint-Nicolas[4], sont parmi les objets d'exportation qui ont le plus de valeur[5].

L'ensemble du commerce a singulièrement déchu pendant la guerre d'émancipation et ne représente plus guère que le dixième de l'importance qu'il eut avant la révolution. C'est qu'en Haïti, comme à la Jamaïque, le travail était jadis appliqué en entier à la production de denrées à exporter, tandis qu'actuellement il s'emploie surtout à obtenir des vivres pour une population double. Le système de monopole au profit des planteurs et des traitants était tel que le commerce de Saint-Domingue avec la France représentait alors les deux tiers de l'ensemble des échanges de la métropole[6]. Un régime aussi anormal, auquel tout était sacrifié, ne saurait être

[1] Production du café en Haïti à diverses époques :

1789 (régime français)	43 000 000 kilogrammes.
1888	36 000 000 »

[2] Spencer Saint-John, *Hayti or the Black Republic*, trad. par J. West.

[3] Production annuelle du tabac dans l'ensemble de l'île : 1 million de kilogrammes.

[4] Moreau de Saint-Méry, ouvrage cité.

[5] Exportation du bois de campêche en 1888 : 103 500 tonnes.

[6] Exportation de Saint-Domingue en 1789 :

203 370 067 livres coloniales (environ 135 580 000 francs).

donné en modèle à l'Haïti de nos jours. D'ailleurs nombre d'écrivains ont reproduit des statistiques erronées, exagérant singulièrement l'ancienne prospérité commerciale de Saint-Domingue, puisque la livre en argent colonial ne valait que les deux tiers de la livre tournois de France[1]. De nos jours, le mouvement réel des échanges haïtiens est plus fort que ne le portent les registres de douane; on évalue au cinquième du trafic la part de la contrebande, qui se fait par mer et, avec la Dominicanie, par les frontières de terre. Les contrées avec lesquelles Haïti a le plus de relations commerciales sont les Etats-Unis et la Grande-Bretagne. La France, l'ancienne métropole, n'a plus que le troisième rang[2]. On a récemment élevé près de quelques villes, notamment au Petit-Goâve, de grandes usines sucrières.

Au point de vue des travaux publics, Haïti est encore dans un état d'infériorité lamentable. Les routes sont mal entretenues, les ponts rares et branlants; cependant l'introduction des voitures légères, de fabrication américaine, devient considérable, ce qui prouve l'amélioration des chemins, où l'on ne pouvait naguère voyager qu'à cheval. Aucune voie ferrée ne rattache la capitale aux autres cités haïtiennes; les rues des villes sont poussiéreuses, salies d'ordures pendant les sécheresses, boueuses, coupées de fondrières pendant l'hivernage. Les incendies, souvent allumés par les partis politiques en lutte, ont dévoré la plupart des édifices construits à diverses époques aux frais de la nation; villes et villages ne sont guère que des groupes de paillotes et de maisonnettes en bois; mais on y trouve partout la plus franche hospitalité.

Il n'en coûte rien de proclamer dans une constitution l'instruction gratuite et obligatoire, et Haïti, comme tant d'autres Etats, a promulgué cette loi sans pouvoir la mettre à exécution[3]. Chaque ville a ses écoles, et trois cités ont un lycée, Cap-Haïtien, Port-au-Prince et les Cayes. En l'absence de statistiques précises, il faut se borner à reconnaître d'une manière générale que le nombre des nègres instruits est faible et que le gros de la nation est resté dans une profonde ignorance. L'héritage des superstitions, léguées par les « grands blancs » et les « petits blancs », n'a pas encore disparu,

[1] De Wimpfen, *Voyage à Saint-Domingue;* — Lepelletier de Saint-Remy, *Saint-Domingue.*

[2] Mouvement commercial de la république d'Haïti en 1886 :

Exportations.	59 349 950 francs.
Importations.	30 062 775 »
Ensemble.	69 412 725 francs.

[3] Ecoles primaires d'Haïti en 1884 :

400, fréquentées par 15 000 garçons et 9000 filles.

non plus que celles dont l'Afrique noire fut le pays d'origine. Les nègres d'Haïti croient aux loups-garous comme maints paysans français; en divers endroits, l'adoration du serpent ou « culte du Vaudoux » subsiste, comme dans le pays d'Ajuda, sur la côte de Guinée; malgré les décrets de Toussaint Louverture et d'autres chefs d'Etat, des prêtres magiciens, des *obi*, des papas-rois et mamans-rois (*papalois* et *mamanlois*), égorgent des coqs et des chevreaux blancs pour en boire le sang; même des « chevreaux sans cornes », c'est-à-dire des enfants, auraient été sacrifiés[1]. Sorcières et sorciers n'ont pas oublié la préparation des charmes, philtres ou poisons; mainte cérémonie catholique est mélangée de rites païens, et parfois comme dans les « réveils » des Etats-Unis, on a vu des foules, saisies d'un vertige religieux, danser avec des contorsions frénétiques et se rouler sur le sol en poussant des cris. Des « moanes-pouvoir » ou gens qui croient disposer d'une puissance surnaturelle, jettent des sorts sur leurs ennemis et se mettent en communication avec le monde invisible, en récitant une suite de mots incompréhensibles pour le vulgaire, et entremêlés de *zib*, *zib*, *zib*, sifflements qu'ils lancent du fond de la gorge, tandis qu'ils agitent la tête, la poitrine, les bras comme les derviches tourneurs.

Mais, quel que soit le manque d'instruction des noirs haïtiens, ils n'en sont pas moins un des peuples les plus remarquables par leur ouverture d'esprit, la sagacité de leur jugement, la finesse de leurs aperçus. Ils ont un grand respect pour ceux qui savent, et même dans les districts les plus écartés, loin de toute école, les jeunes reçoivent de leurs anciens quelque instruction rudimentaire. Proportionnellement à la population, le nombre des enfants haïtiens envoyés dans les écoles de France est très considérable, et la part qu'Haïti a prise à l'accroissement de la littérature dépasse celle de plus d'un district français de même étendue. Pour la langue, Haïti est la France : elle a des historiens, des publicistes et surtout des poètes, et telle de leurs odes ou de leurs élégies est un chef-d'œuvre appartenant désormais au trésor du langage. Il n'est pas de chants plus doux et d'un charme plus naïf que les poésies modulées dans le délicieux patois créole, si aimant et si câlin, et nul peuple n'a de proverbes d'une observation plus fine et d'un tour plus heureux : ils témoignent d'un fonds de raison et d'esprit qui se marie admirablement à la bonté native de l'Africain francisé, sans jamais s'élever aux hautes spéculations métaphysiques[2]. L'Haïtien a parfaite conscience de la solidarité que le génie d'une langue commune lui donne avec la France. Aussi, quoique très fier de son indépendance politique, ne

[1] *Relation des visites pastorales de Mgr Hillion*. Cap-Haïtien et Port-de-Paix, 1880-1882.
[2] John Bigelow, *Wit and Wisdom of the Haytians.*

l'est-il pas moins des liens qui le rattachent à l'ancienne mère patrie et cherche-t-il à les resserrer en imitant ce qui lui vient de France, les chants, les fêtes, les modes, les institutions et les mœurs. Sans doute ces imitations n'ont pas été toujours heureuses, et d'autre part les hommes qui s'érigent en initiateurs à Port-au-Prince ont trop souvent fourni de tristes exemples à leurs disciples!

Les constitutions d'Haïti se sont succédé si fréquemment, et les partis en lutte les ont si souvent violées suivant leurs intérêts ou leurs caprices, qu'il serait oiseux d'en énumérer les articles. Il suffit de dire d'une manière générale que, d'après la charte de 1867, l'appareil du gouvernement comprend, comme dans les Etats de l'Europe occidentale, un corps législatif, composé d'un sénat et d'une chambre des communes, un chef du pouvoir exécutif ou président, assisté par six ministres. Les députés, dont un par commune, trois pour la capitale, deux pour chaque chef-lieu de département et pour les villes de Jacmel, Jérémie, Saint-Marc, sont nommés au suffrage universel pour trois années. Le Sénat, composé de 39 membres, se renouvelle par tiers tous les deux ans; ses membres sont choisis, non par le peuple, mais par la chambre des communes, sur deux listes que présentent les collèges électoraux et le pouvoir exécutif. Les deux Chambres se réunissent en assemblée nationale dans certains cas prévus par la constitution, notamment en cas d'élection du président de la République. La hiérarchie des tribunaux est copiée sur celle des tribunaux français. Haïti n'a pas de religion d'Etat, quoique la majorité des habitants professent le catholicisme; depuis 1861 il n'y a point de prêtres de naissance haïtienne: tous, une centaine environ, sont Français. Le méthodisme et le baptisme, apportés par des missionnaires nord-américains, ont fait quelques milliers d'adeptes à Port-au-Prince et dans les districts du nord. La loi d'Haïti déclare légitimes les enfants nés d'un mariage non officiellement régularisé.

L'armée se compose de sept à huit mille hommes, volontaires ou recrues tirées au sort, quoique, en principe, tout Haïtien, tenu au service militaire pendant quatre années, soit inscrit, de 20 à 50 ans, sur les rôles de la garde nationale : c'est par centaines que l'on compte les généraux. A la moindre dissension civile, les volontaires accourent, car les Haïtiens, quoique fort doux de nature, sont amoureux du changement et n'ont pas encore appris à se « guérir des individus ». Haïti possède aussi une flotte de quelques navires. La guerre, jointe à l'avidité de certains présidents, et surtout à la charge des 150 millions d'indemnité payés aux anciens

planteurs, a mis le budget national dans le désarroi où il se trouve : l'ensemble de la dette consolidée est de 68 millions de francs, non compris la dette flottante que représente le papier-monnaie; mais l'État possède de vastes étendues de terrains à vendre. Le budget annuel, alimenté presque exclusivement par les douanes, qui prélèvent à peu près 50 pour 100 sur la valeur des échanges, oscille de 25 à 50 millions de francs. Depuis 1886, l'indemnité française est complètement payée.

La République se divise en cinq départements, subdivisés en 24 arrondissements, 75 communes et 504 sections rurales. Le tableau suivant donne la liste des départements et arrondissements avec leurs chefs-lieux et la population communale, non recensée, mais simplement évaluée :

DÉPARTEMENTS.	ARRONDISSEMENTS.	POPULATION DES CH.-LIEUX.	AUTRES COMMUNES PRINCIPALES.	POPULATION COMMUNALE.
		Habitants.		Habitants.
NORD (250 000 habitants).	Cap-Haïtien.	55 000	Acul du Nord.	7 000
			Limonade.	8 000
	Trou.	15 000		
	Fort-Liberté.	15 000	Ouanaminthe.	10 000
	Grand'Rivière du Nord.	25 000	Dondon.	10 000
	Limbé.	20 000	Plaisance.	10 000
	Borgne.	15 000	Port-Margot.	8 000
NORD-OUEST (70 000 habitants)..	Port-de-Paix.	25 000	Saint-Louis du Nord.	10 000
	Môle Saint-Nicolas.	15 000		
ARTIBONITE (125 000 habitants).	Gonaïves.	18 000	Gros-Morne.	9 000
	Saint-Marc.	12 000	Verrettes.	1 000
	Dessalines (Marchand).	10 000	Petite-Rivière.	11 000
	Marmelade.	10 000	St-Michel de l'Atalaye.	18 000
			Hinche.	10 000
OUEST (550 000 habitants).	Port-au-Prince.	98 000	Pétionville.	12 000
			Croix-des-Bouquets.	50 000
	Léogâne.	20 000	Petit-Goâve.	20 000
			Grand-Goâve.	10 000
	Jacmel.	40 000	Bainet.	12 000
	Sale-Trou.	7 000		
	Mirebalais.	20 000		
	Las-Caobas.	25 000		
SUD (200 000 habitants).	Cayes.	20 000	Torbeck.	8 000
			Port-Salut.	7 000
	Coteaux.	9 000		
	Aquin.	12 000	Cavaillon.	9 000
			Saint-Louis.	9 000
	Tiburon.	9 000		
	Grand'Anse (Jérémie).	40 000	Corail.	9 000
	Nippes (Miragoâne).	10 000	Anse-à-Veau.	10 000
			Baradère.	5 000

III

DOMINICANIE OU SANTO-DOMINGO.

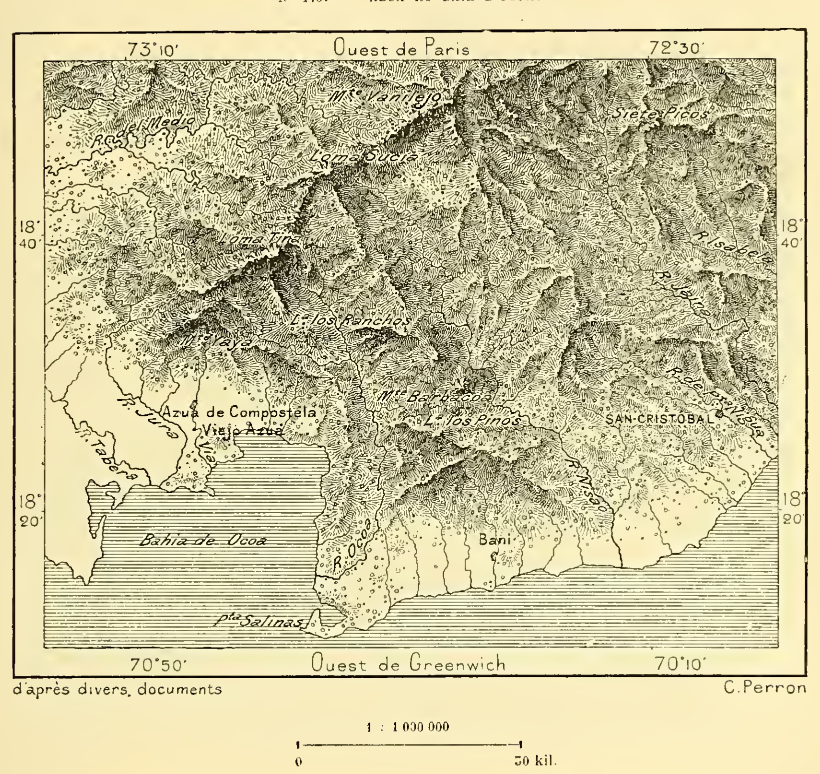
La république Dominicaine offre moins d'unité dramatique dans son histoire que la partie de l'île appartenant aux nègres de langue française. Elle ne conquit son indépendance que plus tard, et jusqu'en l'année 1809 une garnison française se maintint dans l'enceinte de Santo-Domingo. Puis vinrent les Anglais, et après eux les Espagnols. L'insurrection contre la métropole n'eut lieu qu'en 1821, mais sous drapeau colombien; toutefois Bolívar, auquel Dominicains et Haïtiens envoyèrent des recrues et de l'argent, était trop éloigné et trop pressé par les Espagnols pour venir, à son tour, en aide à la république antilienne et celle-ci dut s'unir à Haïti en un seul Etat. Depuis 1844 elle a reconquis son autonomie, mais une autonomie souvent précaire et plus d'une fois menacée par la France d'abord, puis l'Espagne et les Etats-Unis nord-américains.

A la vue d'une carte, il semblerait au premier abord que la ville majeure de la Dominicanie dût être placée au bord de l'un des golfes géminés de Neyba ou d'Ocoa, qui s'ouvrent vers le milieu de la côte méridionale, car là se trouve l'endroit privilégié de la côte où viennent aboutir la dépression dont Port-au-Prince occupe l'extrémité occidentale et celle de la rivière Neyba, voie naturelle vers la mer de l'ouest par le bassin de l'Artibonite. Mais la guerre a souvent ravagé cette marche entre les deux moitiés de l'île, française et espagnole, et le peuplement de la contrée n'a pu se faire. De petits villages, des hameaux seulement s'étaient élevés sur le littoral, et c'est tout récemment que Barahona, située près du débouché de la voie de Port-au-Prince, a pris quelque importance. La cité principale du district est toujours Azua, bâtie sur une terrasse salubre, à une dizaine de kilomètres au nord de la baie d'Ocoa. En 1504, une ville de ce nom avait été déjà fondée plus au sud par Diego Colon sous le nom de Compostela; un tremblement de terre la renversa et on la reconstruisit sur la rivière Via, à l'emplacement actuel. L'agriculture a peu d'importance dans la province d'Azua, mais l'exploitation du sel gemme et des mares salines, des sources de bitume et des eaux minérales promet un grand avenir à la contrée; en outre, les bêtes à cornes et les chevaux paissent dans les vastes savanes de la haute Neyba et de la haute Artibonite, notamment autour des villes de Banica et de San-Juan de Maguana, qui a gardé le nom d'un ancien royaume haïtien. C'est à San-Juan que Schomburgk a découvert les objets

les plus remarquables de la civilisation précolombienne, entre autres un cercle de blocs granitiques où l'on a voulu voir l'image du serpent qui se mord la queue, symbole de l'éternité.

Santo-Domingo, la capitale qui a donné son nom à la République, est la plus ancienne des villes encore existantes bâties par les Européens sur le sol du Nouveau Monde. Elle succéda en 1596 au poste de Natividad, que Christophe Colomb avait établi sur la baie de Caracol, dans la partie nord-occidentale de l'île. Bâtie d'abord sur la rive gauche de l'Ozama par Barto-

N° 170. — AZUA ET BAIE D'OCOA.

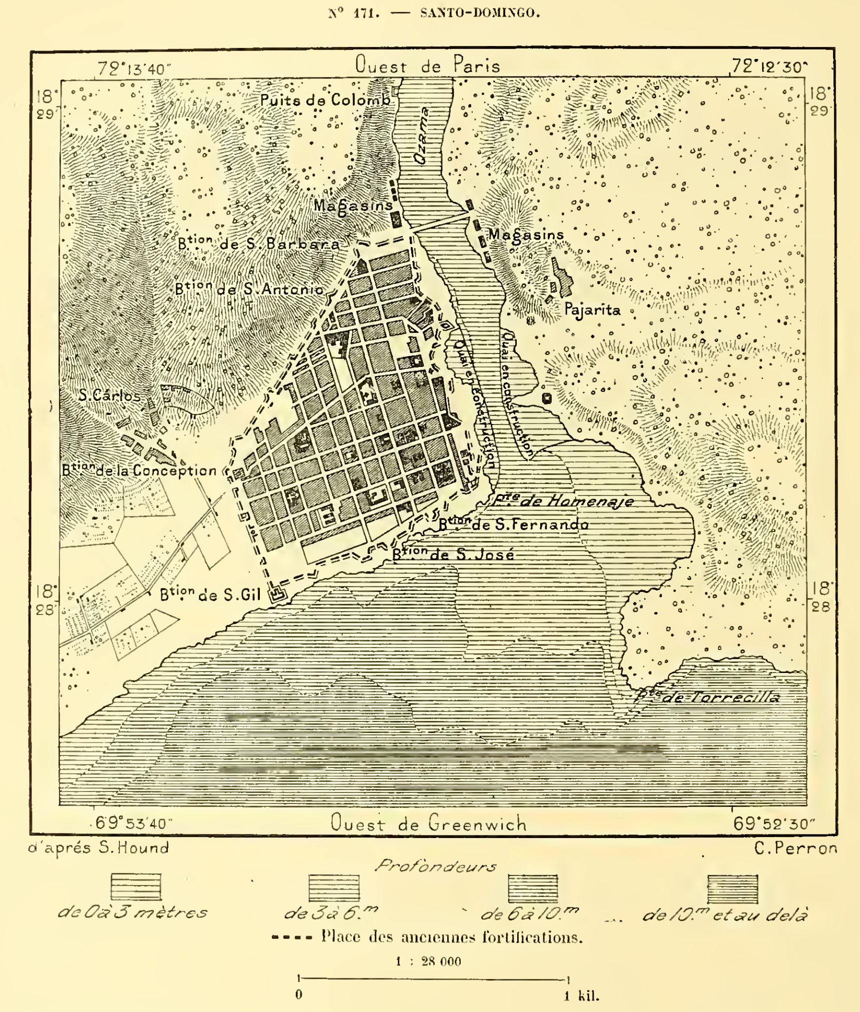


lomé Colomb, elle se transféra bientôt après de l'autre côté du fleuve : le voisinage des mines d'or, qu'il fallut d'ailleurs abandonner après la rapide extermination des indigènes, et dont on reprit l'exploitation avec des ateliers d'esclaves noirs, valut à Santo-Domingo le privilège d'être toujours le foyer d'attraction et le centre politique de la contrée; mais le port, séparé de la mer par la barre de l'Ozama, ne peut recevoir que des navires d'une faible calaison : tous battent pavillon étranger[1]. La ville, encore

[1] Valeur des échanges à Santo-Domingo par année moyenne : 12 000 000 francs.

entourée de ses fortifications espagnoles, dominée par des coupoles et des clochers d'églises, est d'une belle apparence; de même que la Havane elle revendique l'honneur de posséder les restes de Colomb dans son imposante cathédrale : lors de la translation officielle des cendres en 1781, les restes de Diego Colon auraient été substitués à ceux de Christophe. Un des faubourgs est habité presque exclusivement par des immigrants des Canaries, au nombre d'un millier. Tout un essaim de petites villes, San-Cárlos,

N° 171. — SANTO-DOMINGO.



---- Place des anciennes fortifications.

1 : 28 000

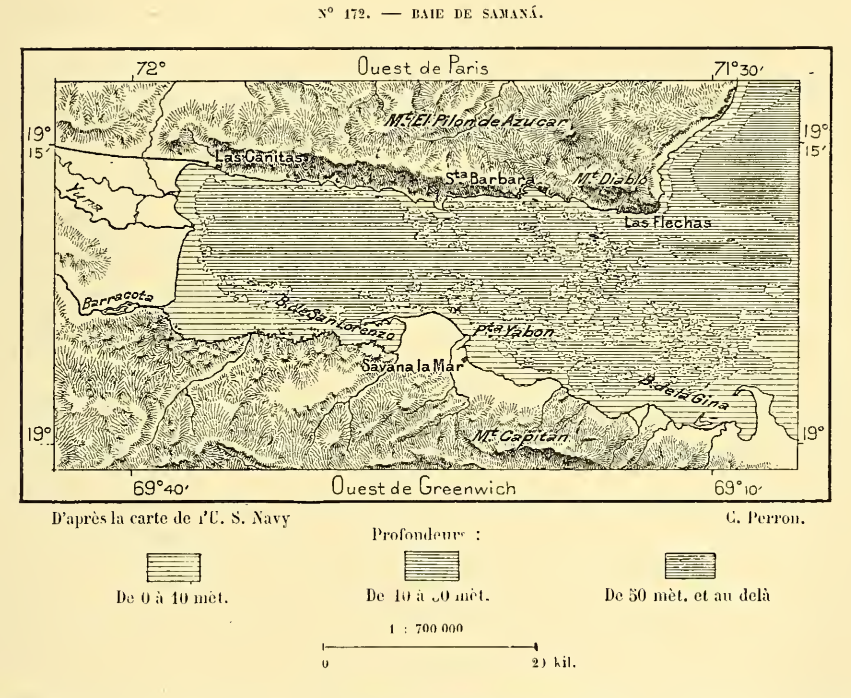
0 — 1 kil.

Rosario, Pajarito, San-Lorenzo, se presse autour de la capitale, et des routes, même un chemin de fer se dirigent vers l'intérieur pour rattacher les mines et les plantations à Santo-Domingo. A l'ouest, Bani, San-Cristóbal, aux nombreuses maisons de plaisance, sont les villes principales de la province; à l'est s'étend une contrée de forêts et de savanes où se

succèdent los Llanos, Hato Mayor, Santa-Cruz del Seibo, Salvaleon de Higuey, et qui constitue la province autonome de Seibo. Ce sont les rudes Seibanos, les pâtres de l'est, qui tinrent les Français assiégés dans Santo-Domingo pendant les premières années de ce siècle. Les planteurs d'origine française qui s'étaient établis autour de la ville se dispersèrent à l'intérieur, où ils constituent encore maintenant une sorte d'aristocratie. C'est à San-Cristóbal, ainsi nommé par son fondateur, Christophe Colomb, qu'ils sont le plus nombreux.

Sur le revers des montagnes qui limitent le Seibo, le district de Samaná occupe l'angle nord-oriental de l'île. L'admirable baie de Samaná, dont la forme reproduit presque exactement en creux le relief de la péninsule, est

N° 172. — BAIE DE SAMANÁ.



D'après la carte de l'U. S. Navy — C. Perron.

Profondeurs : De 0 à 10 mèt. — De 10 à 50 mèt. — De 50 mèt. et au delà

1 : 700 000

0 — 20 kil.

assez vaste pour abriter des flottes entières et serait aussi très facile à défendre contre les attaques du dehors. La pointe d'Icaco, sur le rivage méridional de la baie, près de la baie de la Gina, se prolonge jusque dans le voisinage de plusieurs îlots, situés près de la côte septentrionale de l'entrée. Deux chenaux pénètrent dans l'intérieur de la baie : le grand n'a guère plus de 1500 mètres en largeur et le petit chenal est tellement étroit que les navires à voile courent danger de s'y aventurer sans pilote. La puissance militaire qui fortifierait la baie de Samaná pourrait sans peine barrer à volonté ces portes des eaux intérieures en élevant des forts sur les écueils ;

en outre, elle posséderait dans le voisinage de riches gisements de charbon, très faiblement exploités jusqu'à maintenant.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, le gouverneur de Santo-Domingo reçut l'ordre de construire des ouvrages militaires à Samaná et de fonder à leur abri une ville de commerce. Il commença en effet des travaux et fit venir quelques centaines de Canariotes qu'il débarqua sur la plage de Santa-Barbara; mais la petite colonie ne suffit pas pour attirer le commerce vers cet « acul » de Samaná, entouré de solitudes. Au temps de leur grande prospérité, les planteurs français poussèrent aussi leurs établissements jusqu'au bord de la baie, et sous le gouvernement de Louis-Philippe des pourparlers eurent lieu avec la république Dominicaine pour la cession de Samaná à la France[1]. En 1869, le gouvernement des Etats-Unis renouvela la tentative, en achetant de la Dominicanie pour la somme de 750 000 francs par an le droit d'établir une station navale dans la baie de Samaná; puis une compagnie américaine se fit concéder les privilèges du monopole commercial et les droits de l'autorité politique dans cette partie du territoire dominicain, et les trois îles de l'entrée, Pascal, Alevantado et Arona, furent louées à la marine des Etats-Unis comme station navale. Heureusement pour l'indépendance de la république de Santo-Domingo, la compagnie nord-américaine ne réussit pas dans ses projets de spéculation : elle dut se dissoudre, et le protectorat des Etats-Unis finit en même temps que les opérations du trafic.

Près de l'extrémité péninsulaire, le port de las Flechas ou des Flèches, ainsi nommé du premier conflit qu'y eut Colomb avec les indigènes, est maintenant presque abandonné et remplacé par celui de Santa-Barbara, appelé aussi Samaná, comme la péninsule. Il n'est pas accessible aux navires ayant plus de 4 mètres en tirant d'eau ; cependant une petite colonie commerçante, originaire de tous pays, Américains du Nord, Anglais, Italiens, s'est groupée dans cette bourgade. Des nègres émigrés des Etats-Unis vinrent s'y établir en 1824 et leurs descendants s'y maintiennent encore, parlant toujours l'anglais et pratiquant le culte wesleyen; il est rare qu'un de ces noirs épouse une femme de langue espagnole. A l'ouest de la péninsule de Samaná, les bords de la rivière Yasica sont également cultivés en grande partie par des nègres d'origine nord-américaine, amenés dans le pays par un planteur de la Floride, Kinsley, qui avait imaginé pour sa colonie, composée d'esclaves, un plan compliqué d'émancipation graduelle. Mais à peine débarqués, les noirs se libérèrent eux-mêmes et, choisissant

[1] Lepelletier de Saint-Remy, *Saint-Domingue.*

leurs terres, les mirent en culture pour leur propre compte. Les *Kinsley boys* ou « gars de Kinsley », comme on les appelle d'ordinaire, sont devenus fort nombreux dans le district et passent pour les cultivateurs les plus actifs et les plus heureux : leurs champs de canne à sucre et leurs bois de cacaoyers n'ont pas d'égaux, dit-on, dans l'île entière, pour la belle apparence et la richesse des produits[1]. Dans ces districts on chasse encore le porc sauvage, descendant des animaux lâchés par Colomb. Les pêcheries de perles, exploitées jadis par les indigènes près de Savana-la-Mar, à San-Lorenzo, ont été abandonnées[2].

Le bassin de la rivière Yuna, qui s'incline de l'ouest à l'est vers la baie de Samaná, et que remonte maintenant une voie ferrée, est la partie la plus riche de l'île entière et pourrait à elle seule nourrir une population supérieure à celle des deux républiques : c'est la fameuse Vega ou la « Campagne », qui a donné son nom à Concepcion de la Vega, sa capitale. Moca, Cotui, San-Francisco de Macoris sont aussi des villes de la plaine, croissant rapidement en importance comme centres de culture. Santiago de los Caballeros, située dans la même plaine, mais près du seuil de partage et sur le versant que parcourent les eaux du Yaqui, tributaires de la baie Manzanillo, est aussi le chef-lieu d'une province, et sa position entre les deux bassins, sur la ligne transversale qui relie Santo-Domingo à Puerto-Plata, lui a valu le premier rang parmi les cités de l'île par le nombre des habitants et la valeur des échanges : c'est le centre de la culture des tabacs et de la fabrication des cigares, que l'on expédie à Hambourg. Son port sur l'Atlantique, Puerto-Plata, n'est qu'une rade médiocre souvent bouleversée par les vents du nord; mais l'abondance des denrées que lui envoient les provinces de la Vega et de Santiago attirent les navires vers cette escale mal abritée[3]; elle a remplacé le port d'Isabella que fonda Colomb pour en faire la capitale du Nouveau Monde. Le port de Monte-Cristi, situé à l'extrémité de la chaîne de son nom, au nord des bouches du Yaqui, est peu fréquenté. De ce côté, la zone de frontière entre Haïti et la république Dominicaine est une marche presque déserte. Dans les montagnes qui s'élèvent au sud de la Vega, le voyageur Eggers a récemment découvert des villages populeux dont l'existence même était ignorée à Santo-Domingo : ils occupent les combes circulaires que des monts escarpés entourent de toutes parts.

[1] Stuart, mémoire cité.
[2] *Report of the Commission of Inquiery the Santo Domingo*, 1871.
[3] Mouvement de la rade de Puerto-Plata en 1889, à l'entrée et à la sortie :

1221 navires, jaugeant 94 380 tonnes.
Valeur des échanges en 1889 . . . . . 5 850 000 francs.

La Dominicanie est dans une voie de progrès rapide, grâce à la forte natalité, à la paix générale qui s'est maintenue pendant les dernières années et à l'immigration considérable provenant des îles peuplées de la Jamaïque et de Puerto-Rico. Tandis que la plupart des documents relatifs à Santo-Domingo reproduisent le chiffre de 500 000 comme représentant la population de l'Etat, une évaluation officielle faite en 1888 élevait à 610 000 le nombre total des habitants, et l'on peut admettre que le chiffre d'un demi-million d'hommes n'est pas exagéré, tant les naissances dépassent la mortalité : il n'est pas rare de constater qu'elles l'emportent de trois fois sur les décès. Les Dominicains sont en très grande majorité de race mêlée, les croisements ayant déjà commencé à la fin du quinzième siècle, et dans ce mélange l'élément européen est beaucoup plus fortement représenté qu'en Haïti : il s'accroît encore d'année en année par l'immigration et ne manquera pas de modifier aussi par degrés les populations de la république franco-africaine, car d'un côté à l'autre de la frontière les relations deviennent de plus en plus actives.

Les ressources de Santo-Domingo sont moins exclusivement agricoles que celles de la république Haïtienne. L'Etat oriental a des veines métallifères exploitées, notamment les mines d'or et d'argent où les conquérants avaient fait périr à l'œuvre toute la population indigène; il possède aussi de vastes savanes, pâturages naturels où les Dominicains pourraient élever assez de chevaux et de bêtes à cornes pour suffire aux demandes de toutes les Antilles. La principale culture de Santo-Domingo est la canne à sucre, dans laquelle on ne voit pas, comme en Haïti, le symbole vivant de l'ancien régime d'esclavage, et que l'on utilise, non seulement pour la fabrication du tafia, mais aussi pour celle des cassonades et du sucre[1]. L'histoire locale a conservé les noms de Pedro d'Esencia (ou d'Atensa), qui, en 1506, apporta la canne des Canaries à Santo-Domingo, et des deux planteurs Ballestro et Veloso, qui furent les premiers à la multiplier. Le café est un grand article d'exportation, comme dans la république occidentale, et la culture du tabac s'est beaucoup accrue dans les dernières années[2], sous la direction de planteurs cubains, surtout dans la sierra dite Tabaco d'après la nature de ses produits : c'est l'ensemble des coteaux de gravier rouge qui se détachent des montagnes de Cibao, entre les rivières Gurabo et Cana, affluents du Yaqui. L'accroissement de la cul-

[1] Production de la canne à sucre à Santo-Domingo en 1887 :

18 683 tonnes de sucre; 21 939 tonnes de mélasse.

[2] Exportation du tabac de la Dominicanie en 1887 : 8079 tonnes.

ture proprement dite a diminué d'autant l'exploitation des forêts où l'on coupe l'acajou et les bois de teinture. En vertu d'une loi promulguée en 1876, les terres vacantes sont distribuées par petits lots aux citoyens et aux colons immigrés qui s'engagent à les cultiver sous certaines conditions.

Le commerce extérieur de Santo-Domingo, très inférieur à celui de l'Etat voisin[1], se fait principalement avec les Etats-Unis et avec les entrepôts de Saint-Thomas, dans les Antilles danoises. Le mouvement des échanges se développe beaucoup depuis que la construction des chemins de fer a commencé : la première ligne, de la Vega à Samaná, longue de 116 kilomètres, a déjà contribué pour une bonne part à l'exportation des denrées dominicaines. Le réseau télégraphique se tend aussi d'une mer à l'autre en touchant aux villes les plus importantes de l'Etat; mais, de même que la poste, il n'a guère d'utilité que pour le grand commerce, car la population est encore fort ignorante : en 1888, le nombre des lettres et des cartes postales expédiées et reçues dans l'ensemble de la République n'atteignait pas 137 000, moins d'un quart de lettre par personne et par an. Environ 300 écoles étaient fréquentées en 1890 par 10 000 élèves.

La constitution qui régit la Dominicanie depuis 1844, époque à laquelle elle se sépara d'Haïti, a été maintes fois modifiée, et même suspendue pendant deux années par une invasion espagnole. D'après le dernier acte constitutif, promulgué en 1887, le pouvoir législatif appartient à un congrès national de représentants élus pour deux années par le suffrage restreint du peuple, deux par chaque province ou district. Le président est aussi nommé par le vote populaire et gouverne par l'entremise d'un conseil de six ministres ayant leurs attributions spéciales. Chaque province a sa législature autonome, mais l'Etat central y est représenté par un gouverneur à la nomination du président. De même, les communes et les cantons ont leurs corps élus et leurs délégués du pouvoir. Le catholicisme est encore religion d'Etat, mais sans que les autres formes de culte soient interdites. La Dominicanie a sa petite armée de quelques milliers d'hommes, pesant lourdement sur un budget annuel qui ne dépasse guère 7 millions de francs et dont la principale ressource, la douane, est affermée

[1] Valeur des échanges de la Dominicanie en 1888 :

Importations	9 964 420	francs.
Exportations	12 604 915	»
Ensemble	22 569 335	francs.

à une société financière. La dette de l'Etat représente environ trois années du revenu national.

Le territoire de la République comprend cinq provinces et cinq districts maritimes, indiqués dans le tableau suivant avec le nombre de leurs communes, leur population et celle de leurs villes principales :

	PROVINCES ET DISTRICTS.	POPULATION.	COMMUNES.	VILLES PRINCIPALES.	POPULATION.
Provinces.	Azua de Compostela.	50 000	6	Azua.	14 000
	Santo-Domingo.	154 000	10	Santo-Domingo.	25 000
	Seibo.	56 000	5	Seibo.	12 000
	Vega.	152 000	9	Vega. Moca.	11 000 18 000
	Santiago d. l. Caballeros.	40 000	5	Santiago.	32 000
Districts.	Barahona.	20 000	5	Barahona. Neiba.	5 000 12 000
	an-Pedro de Macoris.	40 000	2	San-Pedro de Macoris.	7 000
	Samaná.	18 000	6	Santa-Barbara de Samaná.	5 000
	Puerto-Plata.	40 000	2	Puerto-Plata.	15 000
	Monte-Cristi.	40 000	4	Monte-Cristi.	1 500

CHAPITRE X

PUERTO-RICO

La quatrième des Grandes Antilles par la superficie, mais la première de toutes par la densité de la population et la prospérité, Puerto-Rico, la Borinquen des Araouaques, ne semble, en comparaison de Cuba, qu'une faible part de l'ancien empire colonial des Espagnols dans le Nouveau Monde; toutefois, si l'on en juge, non par la superficie kilométrique, mais par le nombre des habitants, par les productions et l'importance commerciale, l'écart est moindre qu'on ne pourrait le supposer.

Puerto-Rico continue de l'ouest à l'est l'alignement formé par la Jamaïque et par le littoral du sud d'Haïti. Sa forme est d'une régularité presque géométrique : c'est un parallélogramme près de trois fois plus long que large, développant ses quatre côtés suivant les quatre points cardinaux; seulement les deux faces orientées dans le sens des degrés de latitude se rapprochent quelque peu vers l'extrémité de l'est. Maintes parties du littoral, au nord et au sud, sont découpées en dents de scie, et vers le sud-ouest la côte, peu élevée au-dessus du niveau de la mer, est parsemée de mares; mais ces inégalités de détail se perdent dans l'aspect général de Puerto-Rico. Même les îles et îlots épars à l'est semblent former le prolongement à demi émergé du massif insulaire à pourtour géométrique. L'île de Vieques ou « des Crabes » paraît continuer l'arête méridionale de Puerto-Rico, et l'île de la Culebra est placée en mer comme une pierre d'angle attendant l'émergence des fonds voisins. Quant à l'île de Mona, à l'ouest de la côte occidentale, au milieu du canal qui sépare Puerto-Rico de Santo-Domingo, elle se trouve aussi sur le même socle sous-marin que la grande île dont elle est une dépendance politique. Le seuil de partage entre l'Atlantique et la mer des Antilles se continue à l'ouest et à l'est de Puerto-Rico pour rattacher cette terre, d'un côté à Haïti, de l'autre

aux îles Vierges; mais au nord et au sud, les pentes sous-marines descendent régulièrement vers les profondeurs de deux, trois et quatre mille mètres, et même, du côté de l'Océan, jusqu'à plus de 8 kilomètres et demi[1].

Le relief de Puerto-Rico est très inférieur en altitude à celui des autres Grandes Antilles, et quelques-unes des Petites Antilles ont des cimes rivales. Cependant Puerto-Rico n'a pas une superficie tabulaire qui réponde au rectangle de son pourtour : les collines et les montagnes s'y élèvent en massifs et en chaînons qui ne présentent dans leur ensemble aucune ordonnance distincte. Le sommet le plus élevé est le Yunque ou l'« Enclume » de Luquillo, appelé aussi simplement Luquillo, comme la ville située à sa base. Il se dresse, non au centre de l'île, mais à son angle nord-oriental. De cette borne côtière, haute de 1119 mètres, les faîtes se ramifient entre ses bassins d'écoulement, découpés par les rivières en crêtes serpentines, mais la saillie principale se maintient dans la partie méridionale de l'île, de manière à présenter aux eaux courantes une pente beaucoup plus allongée sur le versant septentrional. Vers son extrémité de l'ouest, la chaîne, composée surtout de roches calcaires, se partage en chaînons divergents, dont quelques-uns s'avancent en promontoires jusque dans la mer. Des vallées, chacune arrosée par sa rivière, s'inclinent en dépressions perpendiculaires à la côte sur tout le pourtour de l'île; quelques-unes ont un développement total de plus d'une centaine de kilomètres, et plusieurs des cours d'eau qui les ont creusées ont reçu le nom de « rio Grande ». Ils le méritent doublement, d'abord à cause de la longueur relative de leurs vallées, comparées à celles du versant méridional, puis à cause de la part plus abondante de pluies que les vents alizés épanchent sur ce versant.

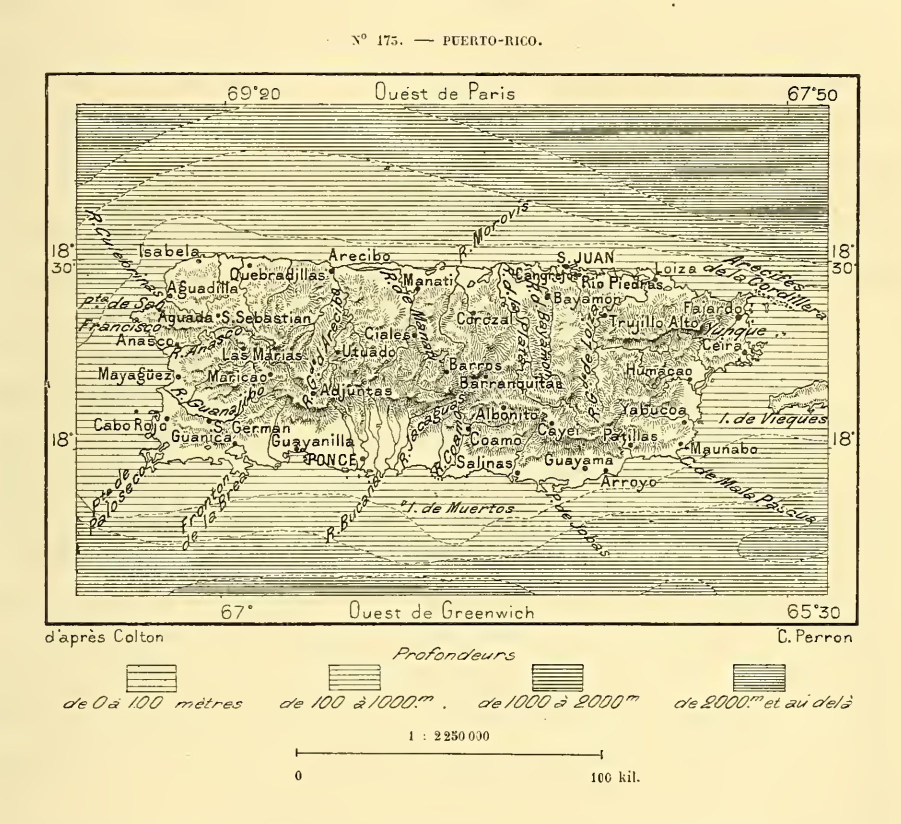
Les indigènes de Puerto-Rico, n'ayant pas de lieux de retraite inaccessibles dans les montagnes de leur pays, disparurent rapidement après la conquête, malgré leurs multitudes : d'après la chronique, ils auraient été près d'un million, obéissant à un seul cacique. On croit qu'ils faisaient partie de la même race que les indigènes d'Haïti : chez eux l'autorité se transmettait de l'oncle au fils de la sœur. Les laboureurs trouvent fréquemment dans le sol des armes et des ornements qui prouvent l'originalité de la civilisation de Borinquen : ce sont des colliers ou plutôt des harnais de syénite ou d'autres pierres massives, qui ne se rencontrent point

[1] Iles espagnoles du groupe de Puerto-Rico :

Puerto-Rico	9144	kilomètres carrés.
Autres îles, Mona, Vieques, Culebra, etc.	476	» »
Ensemble.	9620	kilomètres carrés.

en dehors de Puerto-Rico et des Petites Antilles du Nord ; cependant des objets peu différents proviennent du pays des Huaxtèques et des Totonaques au Mexique. Quelques-uns de ces harnais puerto-ricains, pesant jusqu'à 27 kilogrammes, sont de forme régulière, presque sans ornements, tandis que d'autres se terminent par une plaque plus ou moins travaillée. La plupart des archéologues y voient des espèces de carcans, comme la cangue des Chinois ; M. Hamy opine que les chefs étaient, à une certaine époque de l'année, obligés de se charger les épaules de ces colliers et

N° 175. — PUERTO-RICO.



d'exécuter une danse devant la tribu pour montrer qu'ils avaient conservé toute leur vigueur[1]. De même que dans les autres Antilles l'ancienne race rouge fut remplacée par la race noire pour les travaux pénibles de la culture ; mais la colonisation se fit avec plus de lenteur qu'à Española, dont les gisements aurifères attiraient les conquérants. C'est en 1509 que Ponce de Leon fonda le premier établissement de l'île, Caparra, dont il ne reste plus que des ruines, situées au sud de la capitale actuelle, près du village qui a pris le nom de Pueblo-Viejo ou « Bourg-Vieux ».

[1] *Congrès international des Américanistes*, Berlin, 1888.

Les commencements de la colonisation furent très difficiles, et des ouragans, une invasion des Caraïbes, la destruction des premières cultures par les fourmis firent abandonner l'île, qui se repeupla lentement. En 1700, Puerto-Rico n'avait que trois villages. Mais depuis un siècle, Puerto-Rico est un des pays dont la population s'est accrue avec le plus de constance et de régularité. En 1765, un premier recensement[1] donnait à l'île entière un nombre total de 44 845 habitants, répartis en vingt-quatre districts. Depuis cette époque, l'accroissement n'a cessé de se faire suivant une progression normale, d'année en année, si ce n'est en 1855, lors d'une épidemie de choléra qui enleva 50 000 personnes[2]. Actuellement la population dépasse probablement 820 000 : le doublement des habitants s'est fait en moyenne tous les trente ans, presque aussi rapidement que celui des Canadiens français, cités d'ordinaire en exemple. Par rapport à la superficie, Puerto-Rico est très populeuse : elle a beaucoup plus de résidents que les trois autres Grandes Antilles et dépasse également la mère patrie en densité kilométrique; il est en Europe et dans le Nouveau Monde peu de contrées qui, à cet égard, l'emportent sur la quatrième Antille[3]. En moyenne, les naissances sont près de deux fois plus nombreuses que les morts. La fécondité naturelle du sol et l'uniformité de son relief expliquent en partie le peuplement de Puerto-Rico pendant le cours de ce siècle : en outre, l'île reçut de 1810 à 1825 une forte immigration d'Espagnols ayant quitté de gré ou de force les pays insurgés du Nouveau Monde. Les relations étaient alors fréquentes entre Puerto-Rico et les contrées de l'Amérique méridionale, surtout le Venezuela, et, comme leurs frères de race, les habitants de l'île antilienne voulurent conquérir leur autonomie. Ils se soulevèrent en 1867 aux cris de « Vive l'indépendance de Borinquen! »; mais un tremblement de terre effraya les conjurés, et l'année suivante une nouvelle révolte fut promptement réprimée[4]. Depuis cette époque aucune autre tentative d'indépendance ne s'est produite.

Diverses raisons, d'importance majeure, ont contribué à la remarquable prospérité des insulaires. Ils ne possédaient ni mines d'or ni privilèges

[1] Alejandro O'Reylly, *Memoria sobre la isla de Puerto-Rico.*

[2] Jimeno Agius, *Poblacion y Comercio de la isla de Puerto-Rico.*

[3] Population comparée de Puerto-Rico et autres contrées :

	Superficie.	Population.	Popul. kilom.
Puerto-Rico, etc	9 620 kilomètres carrés;	820 000 hab. en 1890;	85 hab.
Autres Grandes Antilles.	206 946 »	5 755 000 »	18 »
Mexique.	1 987 065 »	11 600 000 »	5,8 »
Etats-Unis.	9 331 360 »	62 500 000 »	6.7 »
Espagne.	501 103 »	17 000 000 »	34 »

[4] Justo Zaragoza, *Las Insurrecciones de Cuba.*

exceptionnels excitant les convoitises de leurs voisins; plus éloignés des Etats-Unis, ils n'ont pas eu à craindre, comme Cuba, les entreprises des aventuriers; enfin Puerto-Rico eut longtemps le grand avantage d'être habitée presque uniquement par des campagnards d'origine andalouse, les *jivaros* ou *goajiros*, cultivant eux-mêmes leurs terres, élevant leur bétail et ne disposant que d'un petit nombre d'esclaves. En 1765, lors du premier recensement, la partie asservie de la population était d'un huitième environ, et près de cent ans après, en 1860, dernière énumération faite avant l'émancipation des noirs, on comptait près de 42000 esclaves, sur un ensemble de plus de 583 000 habitants : la proportion des hommes privés de liberté n'était que d'un quatorzième. Aussi les Cortes espagnoles, ne se trouvant pas à Puerto-Rico en face de difficultés pareilles à celles de Cuba, où commandait un gouvernement occulte de propriétaires, y proclamèrent-elles l'abolition de l'esclavage beaucoup plus tôt, en 1873. Les planteurs de Puerto-Rico, disposant d'un nombre suffisant de travailleurs, n'introduisirent point de coulis hindous ou chinois dans leur île, comme l'ont fait les habitants des autres Antilles.

Le recensement compte Puerto-Rico parmi les rares contrées de l'Amérique tropicale où les blancs sont plus nombreux que les gens d'autre race. Au dernier siècle, il n'en était pas ainsi : en 1775, l'île n'aurait eu que 29 000 habitants de race blanche et plus de 50 000 étaient d'origine africaine pure ou mélangée. Vers 1830, les deux éléments ethniques se seraient à peu près balancés, et lors du recensement de 1887 l'écart est devenu fort considérable en faveur des blancs[1]. Toutefois on se demande si les recenseurs n'ont pas mis une certaine complaisance à inscrire comme « blancs » une forte proportion d'insulaires dont le teint ferait plutôt croire à une origine mêlée. Il est difficile de constater la vérité en pareille matière, puisque, par une vanité mal placée, la plupart de ceux qu'on pourrait soupçonner de ne pas avoir le noble « sang bleu » dans leurs veines, saisissent avec empressement toute occasion de se faire reconnaître comme de pure race castillane. En tout cas, on ne peut s'empêcher de trouver étrange que l'augmentation de la race blanche[2] dépasse tellement celle de la population de couleur, sous un climat des plus favorables au

[1]

Puerto-Ricains blancs en 1887.	474 933
» de couleur »	323 632
Ensemble avec population non classée. . . .	806 708

[2] Proportion recensée des blancs et des gens de couleur à Puerto-Rico :

En 1877.	562 blancs à	438 gens de couleur.
En 1887.	595 »	405 »

développement des hommes de provenance africaine : il est permis de voir dans ces chiffres, non l'expression d'un phénomène ethnique, mais celle d'un travers national. D'ailleurs il importe peu, puisque blancs et noirs sont emportés dans le même mouvement de civilisation, et se ressemblent de plus en plus par les idées et les mœurs. Le fait anthropologique le plus remarquable révélé par les derniers recensements est que, dans la population blanche, le nombre des hommes dépasse celui des femmes, contrairement à ce qu'on observe dans tous les pays d'Europe[1]. L'immigration, qui comprend surtout des hommes, à Puerto-Rico comme dans toutes les autres contrées du Nouveau Monde, aide à expliquer ce contraste; en l'année même du recensement on comptait dans le pays 5 646 étrangers blancs, parmi lesquels une assez forte proportion de Chuetas mayorquins, d'origine israélite[2].

San-Juan Bautista de Puerto-Rico, la capitale de l'île, qui succéda à Caparra et à Pueblo-Viejo, n'est pas construite sur la grande terre, mais sur une île d'origine coralligène qui forme côte extérieure, au devant d'une lagune sinueuse; un pont la réunit au corps principal de Puerto-Rico. Le noyau de la ville date de 1511 : dès l'année 1554 on commença d'ériger des fortifications, qui donnent une apparence pittoresque à l'ensemble de la cité, mais qui lui valurent de fréquentes attaques pendant les guerres coloniales, d'ailleurs presque toutes repoussées avec succès, et qui ont probablement contribué à diminuer l'importance relative de San-Juan en comparaison d'autres villes de Puerto-Rico devenues plus populeuses. Le port, assez profond pour les grands navires, communique avec la haute mer par un chenal sinueux et difficile, où l'on ne peut s'engager sans pilote. A l'ouest des lagunes qui prolongent le bassin du port, la rivière de Bayamon projette une péninsule d'alluvions qui comble graduellement les baies latérales. La ville la plus importante de la vallée, nommée Bayamon, comme la rivière, est le centre d'une région agricole très bien cultivée, et le chef-lieu d'un département. La ville de Rio-Piedras et le bourg de Santurce, qui se trouvent dans la même division

[1] Population de Puerto-Rico en 1887, d'après la couleur et le sexe, sans la population recensée en bloc :

Blancs	239 400 hommes;	235 555 femmes.	Ensemble : 474 955
De couleur. . . .	159 621 »	164 011 »	» 323 632
	399 021 hommes;	399 544 femmes.	Ensemble : 798 565

[2] Jerolim von Benko, *Reise des Schiffes* Zrinyi.



PUERTO-RICO. — VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE DE PUERTO-RICO.

Dessin de H. Clerget, d'après une photographie communiquée par le docteur Guillermo Vives.

territoriale, sont les principaux lieux de plaisance des alentours de San-Juan : les villas y sont éparses dans les bosquets, au bord des eaux courantes.

Arecibo, autre chef-lieu de département, est une de ces villes qui l'emportent sur San-Juan par le nombre des habitants, quoiqu'elle se trouve à quelque distance de la mer sur un fleuve innavigable et que sa rade foraine soit périlleuse pour les navires par les gros temps. Le rio Grande d'Arecibo

N° 174. — SAN-JUAN BAUTISTA DE PUERTO-RICO.



arrose dans son cours les campagnes très productives des deux villes d'Adjuntas et d'Utuado, situées dans la région montueuse. C'est dans le département d'Arecibo que l'on a découvert le plus de cavernes à stalactites.

Sur la rive occidentale, Aguadilla fait quelque commerce par sa large baie, abritée du vent alizé : des sucres et les cafés de Láres, de Pepino, de Moca et autres lieux de la vallée des Colubrinas sont expédiés par cette escale; comme son nom l'indique, elle fut jadis moins grande que la ville

plus ancienne d'Aguada située dans l'intérieur, mais elle est maintenant plus populeuse et plus active. Plus au sud, sur la même rive, c'est-à-dire « sous le vent », une autre baie, celle de Mayagüez, est très fréquentée par les navires de cabotage et même par les paquebots à vapeur, qui viennent y charger des oranges, des bananes, du café : les cultivateurs de Mayagüez et des villes environnantes, Añaso, Cabo-Rojo, San-German, se vantent



N° 175. — ANGLE SUD-OCCIDENTAL DE PUERTO-RICO.

d'obtenir les plus belles récoltes de Puerto-Rico. L'île de la Mona, ou de la « Guenon », avec son Monito ou « Petit Singe » à côté d'elle, a donné son nom au détroit ouvert entre Puerto-Rico et Santo-Domingo. Cette île, riche en guano, appartient au département de Mayagüez. Son promontoire occidental est dominé par une énorme roche en surplomb que les marins ont dénommée : *¿Caigo ó no Caigo?* « Tomberai-je ou ne tomberai-je pas? »

Le port le plus occidental sur la côte du sud est celui de Guánica. C'est aussi le meilleur, et cependant l'un des moins visités, parce qu'il se continue dans l'intérieur par des marais et des plages basses difficiles à

traverser : les villes les plus rapprochées, San-German, Sabana-Grande, Yauco, entretiennent un petit trafic par cette escale. Puis viennent, à l'est, la baie de Guayanilla et celle de Ponce ou la Playa, située à 5 kilomètres au sud de la cité principale de l'île, la vraie capitale, quoiqu'elle n'en ait pas le titre. Elle s'étend largement dans une belle plaine entre les jardins et les plantations; ses eaux thermales sont très appréciées. La marine de la Playa est occupée par de vastes entrepôts pour les marchandises qui affluent vers cette « plage », le centre commercial de l'île. Après la cité de Ponce, les villes les plus populeuses du département sont Yauco et Juana-Diaz, situées à la base méridionale de la sierra.

La région orientale de Puerto-Rico est moins peuplée que celle de l'ouest; elle offre aussi moins d'avantages au commerce, parce qu'elle est « au vent » et que les navires y trouvent difficilement un abri. Les villes principales sont toutes dans l'intérieur ou du moins à une certaine distance de la mer. Cayey, Caguas, San-Lorenzo ou Hato-Grande, situées dans la région montagneuse, ont de riches caféteries et de vastes pâturages pour l'élève du bétail. Les deux chefs-lieux de département, Guayama et Humacao, ont été fondés dans la région du littoral, à quelques kilomètres du rivage. Vers l'angle nord-oriental, des îles et îlots, des chaînes d'écueils et des indentations de la côte ménagent des abris où des goélettes peuvent se retirer en cas de mauvais temps. Un port de la petite île Culebra est fréquenté par les pêcheurs et les coupeurs de bois. L'île de Vieques, qui s'allonge en fer de lance vers le nord-est, n'a qu'un seul village, Isabel-Segunda, situé sur la rive septentrionale; elle est désignée par les marins français sous le nom d'île des Crabes. La Culebra et Vieques sont appelées aussi islas del Pasaje, parce qu'elles se trouvent au bord du grand « débouquement » des îles Vierges.

Presque en toutes choses, Puerto-Rico a fait autant de progrès que pour le peuplement de la contrée. Depuis le milieu du siècle dernier, l'état social des habitants a changé. A cette époque il n'y avait point de villes, et les gens de la campagne ne se rendaient que les jours de fête au centre de leur paroisse. Ils habitaient d'informes masures sans volets de fenêtres ni battants de porte, et n'avaient d'autre vaisselle que des calebasses : une bouteille se léguait par testament comme un objet précieux au fils le plus aimé. Maintenant plus de la moitié des Puerto-Ricains se sont portés dans les villes, principalement dans celles du littoral, et le commerce les a fait participer à la connaissance et à l'emploi de toutes les inventions

modernes. Le mouvement des échanges « est nul », disait un historien de l'île, Iñigo Abad, en 1772. Un peu de troc dans le seul havre ouvert officiellement au trafic, quelques apports clandestins dans les autres baies, tel était le mouvement commercial, qui ne s'élevait peut-être pas à dix mille piastres par an. Depuis cette époque, la production du sucre, du café, du tabac, et, dans une moindre mesure, celle de la cire et du miel, ont enrichi Puerto-Rico[1] et lui permettent d'acheter toutes les marchandises d'Europe et des Etats-Unis. C'est avec la république nord-américaine que se font la plupart des échanges ; elle fournit aux habitants les graines, les farines, les salaisons, les bois ; elle en reçoit des sucres, des mélasses, du café[2]. Les relations directes de la France avec Puerto-Rico sont presque nulles. Le mouvement de la navigation est très actif; mais la part qui revient aux insulaires dans la flotte commerciale est minime[3] : les Puerto-Ricains ne sont pas gens de mer.

Pour la viabilité, Puerto-Rico est l'une des îles modèles des Antilles. De grandes routes réunissent toutes les villes et forment sur le pourtour du grand quadrilatère un autre quadrilatère dont les côtés sont réunis de distance en distance par des échelons transversaux. On travaille maintenant à la construction d'un chemin de fer qui suivra tout le rivage de l'île, sur une longueur développée de 496 kilomètres, et les embranchements des villes à leurs mouillages et à leurs marchés de l'intérieur se détacheront des stations de cette voie de ceinture. Quant au réseau télégraphique, toutes les grandes lignes en sont déjà terminées[4]. La population,

[1] Production des trois principales denrées de Puerto-Rico :

	Sucre.	Café.	Tabac.
1783	130 tonnes ;	560 tonnes ;	350 tonnes.
1824	8 970 »	5 500 »	528 »
1888	61 987 »	23 225 »	1 518 »

[2] Valeur des échanges de Puerto-Rico en 1888 :

Importations	72 315 100 francs.
Exportations	60 260 275 »
Ensemble	132 575 375 francs.

Mouvement de la navigation dans les ports de Puerto-Rico en 1888 :

Entrées et sorties : 2812 navires, jaugeant ensemble 2 451 450 tonnes.

[3] Flottille des armateurs puerto-ricains en 1886 :

Voiliers	1759 embarcations, jaugeant	7 893 tonnes.
Vapeurs	9 » »	3 976 »
Ensemble	1768 embarcations, jaugeant	11 869 tonnes.

[4] Longueur développée des voies ferrées de Puerto-Rico en 1890 : 85 kilomètres.
» » du réseau télégraphique » » 843 »

qui ne comprenait en 1887 que le septième des habitants sachant lire et écrire, ne peut encore faire qu'un usage modéré de la poste et du télégraphe, mais dans les dernières années les progrès de l'instruction publique ont été rapides.

Puerto-Rico est tenue administrativement, non pour une colonie, mais pour une province de l'Espagne, assimilée aux autres provinces. Le gouverneur général de l'île, représentant la monarchie, est en même temps capitaine général de la force armée. Dans chaque chef-lieu réside aussi un commandant militaire, et chaque bourg a son alcalde nommé par le pouvoir central. La députation provinciale est élue par le suffrage populaire dans les mêmes conditions qu'en Espagne. La garnison se compose d'environ 3 000 hommes et le budget annuel est d'une vingtaine de millions.

Le tableau suivant donne la liste des sept départements avec le nombre de leurs communes et la population des plus grandes villes : toutefois le chiffre des habitants n'est pas celui de la ville proprement dite, mais de la « juridiction » municipale. Le district de la capitale est situé dans le département de Bayamon, mais n'en fait pas officiellement partie :

DÉPARTEMENTS.	POPULATION EN 1887.	COMMUNES.	VILLES PRINCIPALES.	POPULATION EN 1887.
Capital et Bayamon.	151 116 habitants.	14	San-Juan.	27 327 habitants.
			Bayamón.	15 316 »
			Rio-Piedras.	11 042 »
Arecibo.	124 855 »	9	Arecibo.	29 722 »
			Utuado.	31 292 »
Aguadilla.	86 551 »	7	Aguadilla.	16 306 »
			Lares.	17 163 »
Mayagüez.	116 982 »	7	Mayagüez.	28 246 »
			San-German.	19 933 »
			Cabo-Rojo.	16 844 »
Ponce.	160 140 »	11	Ponce.	42 705 »
			Yauco.	24 411 »
			Juana-Diaz.	21 032 »
			Adjuntas.	16 321 »
Guayama.	98 814 »	11	Guayama.	13 648 »
			Caguas.	15 031 »
Humacao.	88 270 »	10	Humacao.	14 936 »

CHAPITRE XI

ILES VIERGES (VIRGIN ISLANDS) ET SAINTE-CROIX.

Les îles « Vierges » furent ainsi nommées par Colomb, parce qu'elles recouvrent la mer de leurs îles et de leurs îlots, en une longue procession comme celle des « Onze mille Vierges » de la légende chrétienne. Cette traînée d'îles continue la grande Puerto-Rico, mais en se recourbant un peu vers le nord-est, avant de se rattacher à la chaîne des Petites Antilles. Les îles Vierges forment, pour ainsi dire, la clef de voûte du vaste demi-cercle que décrit l'ensemble des terres antiliennes; mais par le socle sous-marin qui les porte, de même que par leur axe d'orientation, elles appartiennent beaucoup plus à l'alignement des Grandes Antilles qu'à la Micro-Antilie : du côté de l'est, le détroit de séparation a plus de 2 000 mètres en profondeur et la distance entre les îles les plus rapprochées des deux chaînes insulaires dépasse 400 kilomètres. Quant à l'île Sainte-Croix, associée politiquement au groupe des îles Vierges, c'est une terre distincte au point de vue géographique : une « langue de l'Océan » la sépare de la chaîne du nord, et par les fonds marins elle forme comme un promontoire avancé des Petites Antilles; ainsi les deux systèmes insulaires entrecroisent leurs pointes extrêmes[1].

Les îles Culebra et Vieques, voisines de Puerto-Rico, en sont une dépendance politique, mais elles font déjà partie du groupe des Vierges; les

[1] Superficie et population probable en 1890 des îles Vierges et Sainte-Croix, sans les îles appartenant à l'Espagne :

Iles danoises.	Saint-Thomas.	86 kil. carrés.	14 390 hab.	167.5 hab. par k. c.
	Saint-Jean	55 »	950 »	18 » »
	Sainte-Croix.	218 »	18 430 »	84 » »
	Ensemble avec dépendances.	359 kil. carrés.	33 770 hab.	94 hab. par k. c.
Iles anglaises.	Tortola, Virgen Gorda, Anegada et autres	165 kil. carrés.	5 200 hab.	35 hab. par k. c.

îles du milieu, Saint-Thomas et Saint-Jean, sont des possessions du Danemark, de même que la terre isolée du sud, Sainte-Croix; enfin les îles de l'est, jusqu'aux écueils et au long rempart d'Anegada ou « Noyée », font partie de l'empire colonial de la Grande-Bretagne.

Saint-Thomas, si petite qu'elle soit, fut jadis la plus importante des Antilles comme entrepôt général du commerce de l'Europe avec les Indes

N° 176. — ILE SAINT-THOMAS.



Occidentales. Elle avait été d'abord un rendez-vous de flibustiers, puis, sous la domination d'une compagnie financière dont l'électeur de Brandebourg était le chef et qui eut le roi de Danemark pour héritier, elle devint le centre principal du trafic de contrebande avec les colonies espagnoles et l'un des grands marchés de nègres importés d'Afrique. Pendant les guerres qui remplirent les premières années du siècle, Saint-Thomas, île neutre, devait attirer les marchands; puis, après l'abolition de la traite et la proclamation de l'indépendance dans les contrées hispano-américaines, Saint-Thomas accrut encore ses richesses comme port franc : dans ses magasins, presque tous tenus par des Israélites, les planteurs des Antilles

trouvaient les objets de consommation usuelle, vivres, étoffes, machines, aussi bien que les produits les plus luxueux de l'industrie européenne. La liberté du commerce assurait à Saint-Thomas les avantages que lui avait

N° 177. — PORT DE SAINT-THOMAS.



déjà donnés la nature en la plaçant à la convexité même de la grande courbe des Antilles, à l'endroit où la distribution doit se faire le plus facilement vers toutes les parties des archipels. En outre, Saint-Thomas possède un excellent port, quoique insuffisant en étendue et en profon-

deur, bassin presque circulaire ouvert au sud de l'île, d'entrée et de sortie faciles, et bien défendu contre les alizés par une langue de terre et un îlot : pourtant les ouragans ont pu tournoyer dans cet amphithéâtre, comme ils l'ont fait aussi dans le port de la Havane, et en 1819 tous les navires qui se trouvaient dans la rade, à l'exception de cinq, furent jetés à la côte : la plage fut recouverte de cadavres et de débris. En 1837 et en 1867, l'île et le port furent également dévastés.

La vapeur a changé le régime commercial des Antilles. Les paquebots à itinéraires réguliers qui s'arrêtent d'île en île, soit avec le vent, soit contre le vent, portent directement les marchandises aux consommateurs : un entrepôt général des Antilles n'est plus nécessaire, et par conséquent Saint-Thomas a perdu son monopole. Cependant le port, désigné officiellement sous le nom de Charlotte-Amalia, est toujours fréquenté : les habitudes prises ont maintenu à la ville un certain rôle d'entrepôt[1]; environ douze mille habitants y sont réunis. On parle toutes les langues à Saint-Thomas, l'anglais surtout, l'espagnol, le danois, le hollandais, le français : l'ancien dialecte créole, qui possède toute une littérature religieuse[2], a presque entièrement disparu. Des émigrants protestants du midi de la France, arrivés de Hollande après la révocation de l'Edit de Nantes, habitaient jadis le quartier de Brandebourg, en dehors de la ville[3]. La rue marchande longe la rive sur un développement de deux kilomètres et demi, et les constructions s'élèvent en amphithéâtre sur les pentes de la montagne porphyrique; des villas sont éparses sur les mornes et dans les ravins ombragés. Du point culminant de l'île (474 mètres) on voit à la fois les deux mers et les îles arides, avec quelques combes verdoyantes, et les blancs récifs se prolongeant au loin dans la mer bleue, parsemée de voiles. Dans les premières années de la décadence commerciale, le gouvernement danois offrit aux Etats-Unis de lui vendre Saint-Thomas et Saint-Jean moyennant une somme de 5 millions de piastres, et la population, consultée, donna son adhésion unanime. Cependant la république déclina l'offre, trop onéreuse, qui lui était faite[4]. Ch. Sainte-Claire Deville est né à Saint-Thomas.

L'île Saint-Jean (Sant-Ian), qui fait suite à Saint-Thomas du côté de l'est, ne se trouve point, comme sa voisine, sur le chemin des flottes, et son port oriental, la baie de Coral, que l'on dit être le meilleur havre de

[1] Importations de Saint-Thomas en 1889 : 5 650 000 francs.

[2] Hermann E. Ludewig, *The Literature of American Aborigine Languages.*

[3] Labat, *Nouveau Voyage aux Isles de l'Amérique.*

[4] Budget de Saint-Thomas en 1889 :

Recettes	670 000 francs.
Dépenses	945 550 »

refuge des Antilles en temps d'ouragan[1], ne reçoit que des chaloupes et des bateaux de pêche : les Anglais lui donnent le nom de Crawl-bay, dérivé de l'espagnol Corral ou « Enclos », peut-être aussi de « Corail », à cause des récifs qui entourent la baie. Le chef-lieu de l'île, situé sur la côte nord-occidentale, n'est qu'un humble village.

La troisième île danoise, Sainte-Croix ou Santa-Cruz, ainsi nommée par Christophe Colomb dans son deuxième voyage, était peuplée de Caraïbes

N° 178. — RUE DES VIERGES.

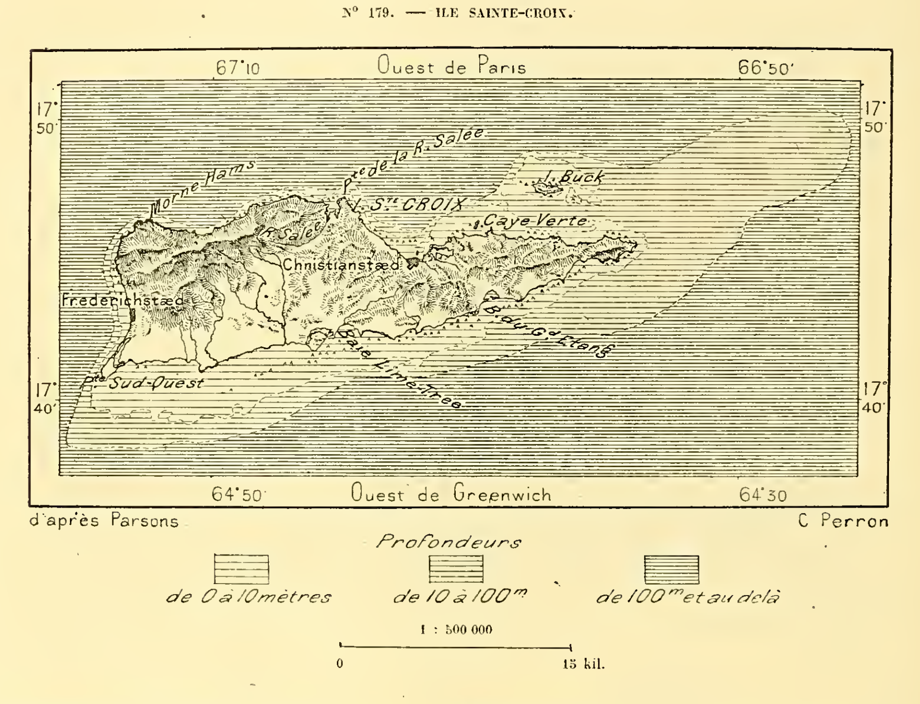


lors de l'arrivée des Espagnols. Elle n'avait point de métaux précieux et les étrangers la quittèrent bientôt, sans avoir fait périr les indigènes à la tâche; mais aux Espagnols succédèrent des pirates anglais, puis, en 1650, des Français qui vendirent l'île aux chevaliers de Malte : d'acheteur en acheteur, l'ancienne Ayay des Caraïbes, d'où la population première, asservie par les uns et les autres, avait fini par disparaître, tomba au pouvoir du gouvernement danois, moyennant 750 000 livres payées à la France. Sainte-Croix, dont les planteurs étaient fort riches pendant la période de l'escla-

[1] *Letters from the Islands*, London, 1843.

vage, était l'une des mieux cultivées des Antilles. Les plantations recouvraient l'île entière jusqu'au sommet des collines : on voyait de loin le rouge des terres labourées alterner sur les pentes avec le vert des cultures. Mieux arrosée que les îles Vierges, Sainte-Croix est aussi plus gracieusement ondulée : nulle part les rochers n'ont empêché l'aménagement du sol; la partie méridionale est une plaine doucement inclinée qui repose sur une table calcaire, et les hauteurs qui longent la côte du nord-ouest

N° 179. — ILE SAINTE-CROIX.



atteignent leur point culminant, le Mount-Eagle ou « mont des Aigles », à moins de 400 mètres d'altitude.

La capitale, dite le Bassin ou, en langage officiel, Christianstæd, est située au bord d'un golfe largement évasé, sur la côte septentrionale de l'île, et de belles routes, bordées de palmiers, la rattachent à tous les villages et aux plantations. La plupart des nègres de Sainte-Croix, dirigés depuis plusieurs générations par des missionnaires, qui possédaient eux-mêmes des noirs[1], appartiennent à la secte religieuse des « Frères de Herrnhut »; bien dégénérée depuis l'époque où les premiers missionnaires, Leonard Dober et Tobias Leupoldt[2], se firent vendre comme esclaves

[1] Victor Schoelcher, *les Colonies étrangères et Haïti.*
[2] Bacot, *The Bahamas, a Sketch.*



VUE PRISE DANS L'ÎLE SAINTE-CROIX.

Dessin de Barclay, d'après une photographie communiquée par la Société de Géographie (collection Pinart).

afin de pouvoir évangéliser leurs camarades. L'émancipation des noirs ne fut proclamée qu'en 1848 ; dès l'année précédente les enfants naissaient libres. Mais les affranchis se plaignent que les terres promises ne leur aient pas été données; plus d'une fois, des insurrections partielles ont eu lieu, réprimées avec rigueur : en 1878, la ville de Frederikstæd, bâtie sur la côte occidentale dans un bosquet de cocotiers, fut incendiée par les nègres révoltés. Dans ces dernières années l'émigration a été très considérable : en une seule décade, de 1871 à 1881, Sainte-Croix a perdu près d'un cinquième de sa population; cette émigration, due à l'appauvrissement de Saint-Thomas et à l'amoindrissement de la valeur des denrées agricoles, explique en partie la forte supériorité numérique des femmes sur les hommes dans les îles danoises.

Le gouverneur réside alternativement à Sainte-Croix et à Saint-Thomas pendant six mois de l'année[1].

Tortola, la plus grande des îles Vierges anglaises, se développe en croissant au nord-est de Saint-Jean. C'est une terre haute, beaucoup moins petite et moins bien cultivée que Sainte-Croix : son pic le plus élevé dépasse 540 mètres en altitude, et la crête se prolonge d'une extrémité de l'île à l'autre. Une courbe d'îlots et de récifs, commençant au nord de Tortola par l'île de José Van Dyck, va rejoindre Saint-Thomas; une autre barrière se reploie de Saint-Jean vers Virgen Gorda, enfermant avec Tortola une avenue marine, vaste rade aux eaux tranquilles : le nom qu'on donne ordinairement à cette mer intérieure est celui de « rue des Vierges ». En voguant dans cet espace presque fermé, loin de la grande houle de l'Océan, on voit de distance en distance entre les falaises des îles la perspective de la mer lointaine et la ligne tumultueuse des brisants. Après avoir été un repaire de pirates, Tortola eut jadis parmi ses propriétaires un certain nombre de quakers qui émancipèrent leurs esclaves et leur donnèrent des terrains de culture, mais ils n'eurent point d'imitateurs, et, lorsque la servitude fut abolie, les nègres affranchis des plantations abandonnèrent l'île en foule pour Saint-Thomas et d'autres Antilles. Les blancs ruinés partirent aussi : de onze mille habitants, la population tomba bientôt à moins de quatre mille. Le chef-lieu de l'île est Road-town, au bord d'une crique de la « rue des Vierges » : son industrie est la culture des ananas.

A l'est se prolonge Virgen Gorda ou la « Grosse Vierge », appelée par

[1] C. de Molinari, *A Panama.*

les marins Spanish-town, mot dont les nègres ont fait Penniston. Ses combes, mal arrosées, sont presque désertes; un de ses isthmes, qui donnerait facilement accès dans la « rue des Vierges », était naguère défendu par un fort. La pointe nord-orientale de Virgen Gorda se continue au nord par une traînée de récifs, dressés en muraille semi-circulaire au bord de l'eau profonde de l'Océan et se terminant par le long musoir de l'Anegada ou « Noyée ». Cette terre est en effet très plate et basse, et, dans les marées que pousse et soutient la tempête, en grande partie sous l'eau; cependant il ne paraît pas que le milieu de l'île, occupé par des mangliers, ait été jamais immergé. Fréquents ont été les naufrages sur les récifs de l'Anegada, et rarement les malheureux lancés sur ces rochers ont pu échapper à la mort. On raconte qu'un galion espagnol chargé d'or et d'argent se perdit sur cette île, et que le trésor fut déposé par quelques survivants dans une grotte de l'intérieur : aussi les habitants des terres voisines et les flibustiers ont-ils fréquemment fouillé le sol de l'Anegada pour y découvrir les amas d'argent, mais en vain[1].

Les îles Vierges sont « colonie de la Couronne », c'est-à-dire qu'elles dépendent directement du gouvernement britannique.

[1] Labat, ouvrage cité.

CHAPITRE XII

LES BAHAMA

Le plateau marin couvert d'îles qui a conservé son appellation indienne de Bahama est aussi désigné par le nom de Lucayes, que l'on serait tenté de croire dérivé du mot espagnol *cayos* ou « récifs », mais qui est également d'origine indigène : l'une des deux grandes îles septentrionales, Abaco, est dénommée Yucaya ou Lucaya, et c'est ce mot qui s'est appliqué à l'ensemble des îles[1]. Les Bahama se développent du nord-ouest au sud-est, des mers de la Floride à celles de Saint-Domingue, sur un espace de plus de 1300 kilomètres. Les Anglais, possesseurs de ces îles, ne comprennent sous la désignation de Bahama que les archipels du nord et du milieu, et laissent en dehors les groupes des îles Caïques et des îles Turques, formant la partie méridionale du plateau de corail ; mais cette division n'est aucunement justifiée : les Bahama officiellement ainsi nommées constituent avec les Caïques et les Turques un tout géographique parfaitement distinct, ayant la même origine et présentant le même aspect. Ensemble, les Bahama occupent une superficie un peu supérieure à celle de la Jamaïque. Il est impossible de dire le nombre des îles, puisqu'il change avec les marées et les tempêtes : lors des hautes eaux, tel îlot se divise en plusieurs terres par un réseau de détroits, tel autre disparaît complètement sous l'inondation ; à marée basse, des terres surgissent et des archipels s'unissent en un seul corps insulaire. D'après Bacot[2], les Bahama, non compris les groupes des Caïques et des Turques, se composeraient de 690 îles et îlots et de 2387 roches isolées, occupant une surface de 13 960 kilomètres carrés. Avec les archipels méridionaux, le plateau

[1] Mac-Kinnen, *A Tour through the British West-Indies.*
[2] *The Bahamas, a Sketch.*

sous-marin ne porterait pas moins de 3200 terres émergées. En 1890, trente et une d'entre elles sont habitées[1].

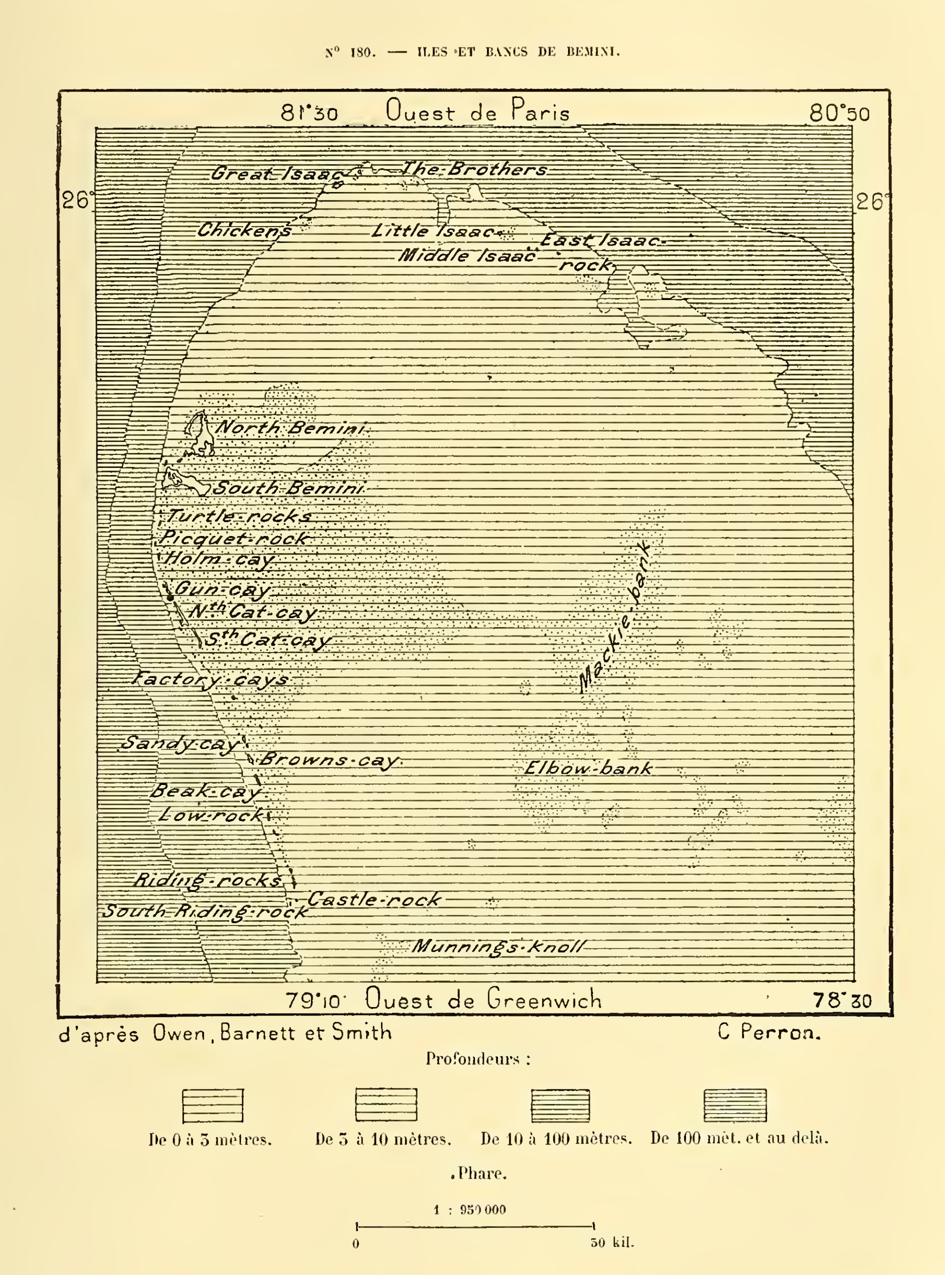
Les Bahama furent les premières îles du Nouveau Monde découvertes par Colomb. On sait qu'il aborda sur Guanahani, appelée par lui San-Salvador; mais il n'indiqua pas la position d'une manière suffisamment précise pour qu'on ait la certitude de l'avoir retrouvée. Les Espagnols, pressés de découvrir des trésors, ne s'arrêtèrent point sur ces îles coralligènes, et et continuèrent leurs recherches vers les « Indes », pour y ramasser de l'or et des diamants. Cependant le bruit s'était répandu parmi les nouveaux venus que l'une des îles Bahama possédait une richesse bien autrement désirable que les mines d'or et d'argent, cette merveilleuse « fontaine de Jouvence » qui rend aux vieillards la vigueur et la santé. De tout temps, ce mythe d'une eau rajeunissante avait sollicité l'imagination populaire, puis, grâce aux poètes et aux peintres de cette période de l'histoire, qui était aussi un âge de renouveau, l'existence de la source mystérieuse avait pris une sorte de réalité : il ne restait plus qu'à en découvrir le lieu précis, mais les hommes qui venaient de trouver un monde ne semblaient-ils pas prédestinés à parachever leur œuvre étonnante par cette dernière et prodigieuse conquête? Les idées païennes et chrétiennes se mélangeaient dans leur esprit : Colomb croyait avoir trouvé le Paradis, Ponce de Leon voulait s'abreuver à la fontaine d'immortalité dont parlent toutes les mythologies. En 1512 il partit de Puerto-Rico avec trois navires pour errer dans le labyrinthe des Bahama à la recherche de la source miraculeuse. Il la chercha longtemps, mais en vain, et quand son successeur, Perez de Ortubia, eut atteint l'îlot longtemps cherché, l'un des rochers de Bemini qui bordent à l'est le canal de la Floride, le mince filet d'eau jaillissant de la pierre se trouva sans vertu.

Ces hommes qui espéraient être les élus du ciel pour la reconquête du paradis perdu devaient se faire une bien étrange idée du séjour de félicité, puisqu'ils commencèrent leur œuvre par l'asservissement et la destruction des indigènes. Ils ne s'établirent pas sur les plates îles des Bahama, mais ils pensèrent que l'on pourrait en utiliser les habitants en les transportant dans les plantations et les galeries de mines des autres Antilles. Dès l'année 1509, le roi Ferdinand autorisa la traite des Lucayens, et les malheureux furent aussitôt pourchassés comme le gibier, même avec l'aide de bouledogues, et les îles furent en peu d'années vidées de tous

[1] Superficie et population des Bahama, avec les Caïques et les Turques :

14 555 kilomètres carrés; 54 000 habitants; 4 hab. par kil. carr.

leurs habitants. Les blancs essayèrent surtout de mettre à profit le merveilleux talent de plongeurs qu'avaient les indigènes des Bahama au même



N° 180. — ILES ET BANCS DE BEMINI.

degré que ceux de la Micronésie : les coquillages que les Lucayens voyaient au fond de l'eau transparente leur fournissaient une grande partie de leur nourriture; pour chaque repas, ils allaient faire la récolte sur le sable de la mer entre les coraux et les algues. Aussi les Espagnols des côtes perlières

de Cumaná, sur le littoral sud-américain, mirent-ils un haut prix à l'acquisition de ces plongeurs : on paya jusqu'à 150 ducats pour un de ces indigènes, mais en peu d'années il n'en restait plus un seul[1]. On ne découvre maintenant que de rares vestiges de leur séjour. A l'époque de leur arrivée dans les îles Caïques, les colons anglais auraient déterré quelques crânes d'Indiens dans une caverne; ils trouvèrent aussi divers objets de l'ancienne industrie, notamment des poteries, ainsi qu'une hache de pierre sur laquelle était gravée en relief une tête de dauphin. Dans Crooked-island, d'autres armes de pierre ont été rencontrées en grand nombre, et toutes fabriquées d'une roche siliceuse qui n'existe point dans les Lucayes : les indigènes ne pouvaient donc les obtenir que par le commerce avec les habitants d'autres Antilles ou du continent voisin, ce qui suppose un degré de civilisation déjà avancé.

Après l'enlèvement des indigènes, les îles restèrent désertes pendant plus d'un siècle, tout en étant censées appartenir à l'Espagne. Mais dès que les colons anglais se furent établis sur les côtes de la Caroline, ils virent dans les Bahama une dépendance naturelle de leurs possessions de la terre ferme, et le dédale des îles et des écueils leur parut admirablement placé pour surprendre au passage les navires espagnols chargés de lingots d'argent ou de marchandises. Des aventuriers de toute espèce allèrent se poster en embuscade dans les détroits, et l'industrie des *wreckers* (*rakers*), « naufrageurs » ou « rateleurs », prit pour centre d'opérations le port de New-Providence, placé « providentiellement » au point de croisement de deux routes océaniques. De temps en temps, les Espagnols de Cuba venaient en force détruire ce nid de pirates, mais, aussitôt après leur départ, de nouvelles bandes arrivaient pour guetter les convois. L'occupation définitive des îles par les troupes régulières du gouvernement anglais ne se fit qu'en 1718, et la culture ne commença sérieusement qu'après la guerre de l'Indépendance américaine, lorsque des planteurs « loyalistes », fuyant la contrée rebelle, émigrèrent avec leurs esclaves pour coloniser un territoire britannique.

Aussi longtemps que le dédale des Bahama fut au pouvoir des pirates et des naufrageurs, la forme vraie des archipels devait rester inconnue : elle n'a été révélée et reproduite en d'admirables cartes marines que depuis la prédominance du commerce pacifique. On connaît maintenant dans ses détails le contour de chaque île et celui du socle sous-marin qui les porte. Dans son ensemble, le banc des Bahama peut être comparé à l'île de Cuba,

[1] Mac-Kinnen, ouvrage cité.

qu'il dépasse de beaucoup en étendue. C'est aussi un corps insulaire d'une grande longueur et relativement étroit, bordé d'innombrables récifs et découpé par de profondes indentations. La formation géologique est la même, si ce n'est que Cuba est ancienne déjà et ne s'accroît plus que lentement, tandis que l'île sœur se construit sous nos yeux, par le travail incessant des coraux. Celles des Lucayes qui émergent des flots sont toutes composées de calcaires blanchâtres transformés en une masse homogène, ne différant que par l'âge des coraux brisés de la rive, mêlés aux sables et aux fragments de coquillages. La roche s'accroît sans cesse sur sa face océanique par les constructions des animalcules, qui s'élèvent peu à peu et se consolident par leur rupture même, grâce au ciment calcaire qui soude les débris. C'est ainsi que la frégate anglaise *Severn*, qui fit naufrage en 1793 sur un récif des îles Turques, se trouve maintenant revêtue d'une enveloppe rocheuse de corail encore vivant : un étrange fossile se prépare pour les explorateurs des âges futurs.

Dans le voisinage des mêmes îles et en d'autres endroits du pourtour des bancs, quelques récifs, désignés sous le nom de *coral-heads* ou « têtes de corail », croissent d'une façon bizarre, comparables par leur profil à d'énormes champignons poussant du fond de la mer : hauts de 10 à 15 mètres et larges de 5 mètres en moyenne, les fûts de ces récifs supportent de grandes plates-formes d'une centaine de mètres en circonférence, qui émergent à marée basse. Le flux et le reflux n'ayant que peu d'amplitude dans ces mers, les coraux qui vivent sur le pourtour de ces roches les agrandissent peu à peu sans que les vagues viennent démolir leurs constructions. A la fin ces plateaux de pierre s'unissent les uns aux autres, laissant au-dessous d'eux des grottes et des avenues sous-marines, d'où l'eau qui s'est engouffrée sous les arcades en poussant des masses d'air devant elle rejaillit en larges nappes écumeuses. Whipple raconte qu'une baleine blessée réussit à s'échapper en plongeant d'un côté du récif pour reparaître de l'autre côté, à une distance considérable.

Depuis que les myriades infinies des animalcules travaillent à la création des Bahama, le niveau relatif des terres et des mers a peu changé, puisque la hauteur moyenne des îles au-dessus des marées de l'Atlantique ne dépasse guère deux mètres. Quelques îles seulement offrent un sol légèrement mouvementé, en forme d'ondulations marines, ou des terrasses en retraite, terminées par des falaises indiquant un ancien littoral. La colline la plus haute de tout le système bahamien, dans Cat-island, atteint 120 mètres. Mais si les îles n'ont qu'une faible altitude au-dessus de la surface marine, elles présentent au contraire des escarpements prodigieux relativement aux

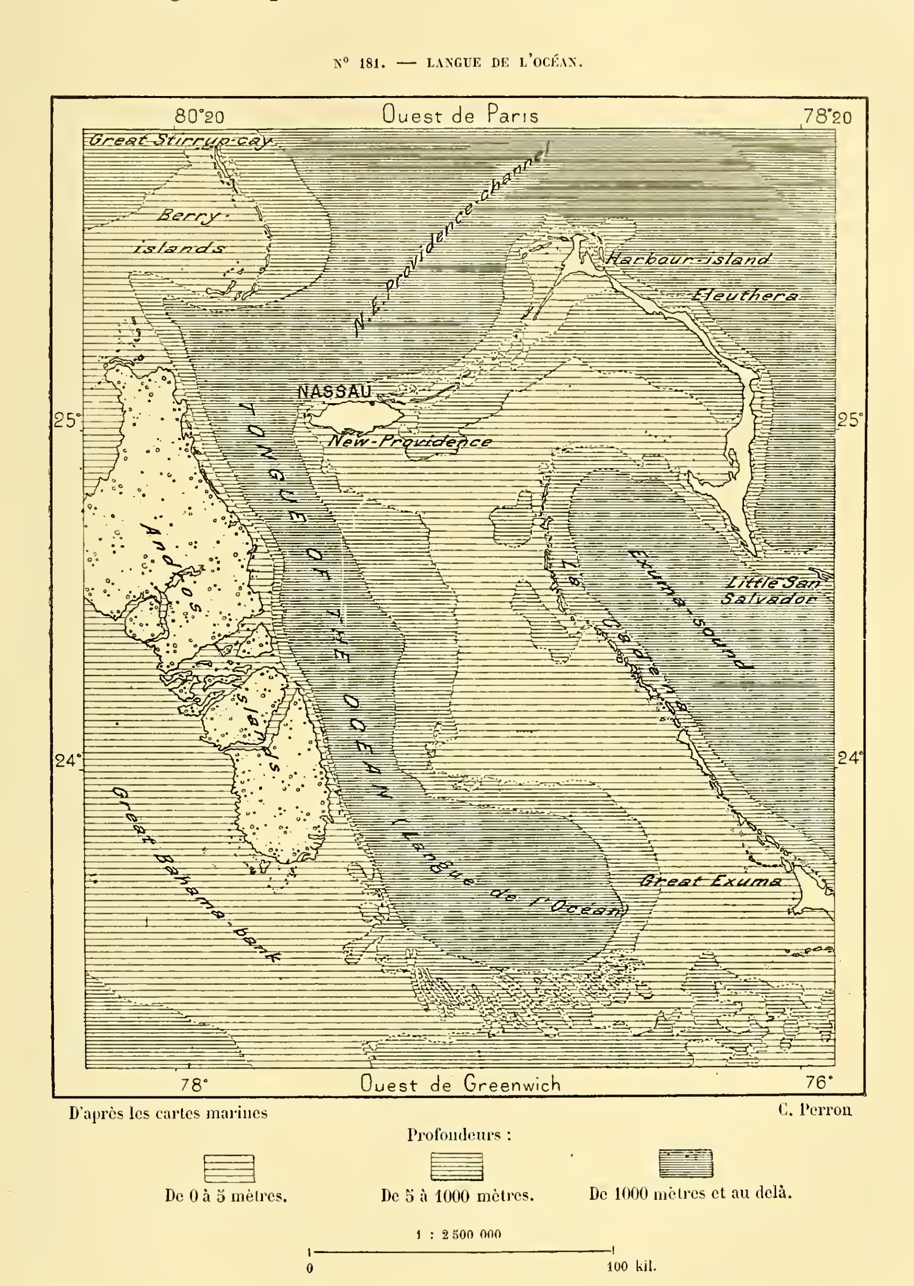
fonds de l'Atlantique : à cet égard même, les Bahama sont presque uniques sur la Terre; elles se dressent en murailles avec des accores de 50 et même 35 degrés, dominant des abîmes de 4000 et 5000 mètres en profondeur. Le bassin océanique est partout brusquement limité par ce rempart de coraux. Les courants de l'Atlantique, arrêtés par le socle énorme de rochers qui forme l'ouvrage avancé du Nouveau Monde, doivent s'infléchir vers le nord-ouest, et c'est, sans aucun doute, à ce mouvement général des eaux de l'Océan, entraînant avec elles les sables, les organismes vivants et tous les matériaux dont se servent les coraux pour édifier leurs constructions, que les îles et les traînées d'écueils doivent leur forme allongée dans le sens du sud-est au nord-ouest : la vie suit le flot. Aux endroits où des brèches laissent passer le courant, les nappes d'eau se déploient en d'admirables courbes à l'intérieur de l'archipel, pour y former soit des détroits allant jusqu'à la mer opposée, tels que le canal de la Providence et, plus au sud, ceux de Crooked island, des Caïques, des Turques, du Mouchoir-Carré, soit des golfes sans issue, comme la baie d'Exuma et la Langue de l'Océan, à l'est d'Andros. Ces alignements de roches solides, dont la forme et l'orientation dépendent de l'action des eaux fuyantes, sont un des phénomènes les plus curieux de la géographie physique.

De l'est à l'ouest, de l'Atlantique vers l'entrée du golfe Mexicain, la surface immergée du banc de Bahama diminue en hauteur, les terres sont moins nombreuses, les bas-fonds plus étendus; enfin l'ensemble du banc se trouve séparé d'Haïti et de Cuba par une fosse profonde offrant à l'est des creux de plus de 4000 mètres, mais se relevant peu à peu vers l'ouest, où elle forme le vieux canal de Bahama, puis le canal de Santarem et le nouveau canal de Bahama ou détroit de la Floride. C'est à l'ouest du canal de Santarem, comme un ouvrage avancé situé tout à fait en dehors du corps principal des Lucayes, que se trouve, à moitié chemin entre Cuba et les récifs de la Floride, le plateau triangulaire dit Salt-cay, cayo Sal ou « caye au Sel[1] », entouré de tous les côtés par des bras de mer ayant plus de 600 mètres en profondeur, et même plus de 1200 mètres à l'ouest. Dans son ensemble, le haut-fond est disposé en forme de cuvette; tandis qu'une barque voguant au-dessus du banc y trouve en moyenne 8 à 12 mètres d'eau, les bords en sont relevés, soit en écueils sous-marins, soit en récifs émergés, les uns nus, les autres recouverts de dunes mouvantes. Les récifs du pourtour, formés de coraux et de coquillages que cimente

[1] Le nom que les Espagnols ont donné aux récifs coralligènes des Antilles, *cayo* — en français *caye*, — est reproduit d'ordinaire par les Anglais sous la forme de *cay*, — Salt-cay, Atwood-cay, — et par les Américains sous celle de *key*, — Key-West, Marquesas-keys, etc.

une pâte calcaire, reçoivent le sable fin du haut-fond qu'y apportent les vents et les vagues et qui se redresse en monticules de 5 à 6 mètres là où

N° 181. — LANGUE DE L'OCÉAN.



D'après les cartes marines — C. Perron

Profondeurs : De 0 à 5 mètres. De 5 à 1000 mètres. De 1000 mètres et au delà.

1 : 2 500 000

0 — 100 kil.

la roche offre une base suffisante. Rien de plus étrange que ces dunes isolées apparaissant ainsi au milieu de la mer. Celles qui sont de formation nouvelle ressemblent à des navires à la voile; mais la plupart sont fixées par des herbes rampantes et des lianes (*batatas littoralis*), qui jettent autour

des sables leur solide filet de mailles vertes; des lataniers croissent sur la pente des dunes la moins exposée au vent. La caye la plus considérable du banc, celle qui lui a valu son nom, Salt-cay, est ainsi désignée d'après une lagune dont l'eau est saturée de sel; une petite algue qui foisonne dans cette mare lui donne une teinte légèrement orangée et s'entasse sur les bords en couches épaisses qui ressemblent à de la chair corrompue et en répandent l'odeur.

Formée comme le Yucatan de calcaires coralligènes fissurés, aux grottes nombreuses, la partie émergée du banc de Bahama n'a point de fontaines jaillissantes ni de ruisseaux d'eau vive : Andros est la seule des îles qui possède de petites rivières ou plutôt des coulées marécageuses; à marée haute, elle se trouve partagée en trois îles distinctes[1]. De même que dans la péninsule yucatèque, les eaux de pluie emplissent des réservoirs cachés, mais la proximité de la mer laisse pénétrer en maints endroits le flot salé dans ces grottes lacustres. En quelques-unes des îles, tous les puits sont des « puits à maréyage », dans lesquels l'eau de mer pénètre à l'heure du flux, soulevant l'eau douce plus légère, puis reflue vers la plage à marée basse : les ménagères ont soin de n'emplir leurs cruches que pendant la durée du reflux[2]. Avant que les colons eussent creusé des puits, ils trouvaient cependant de l'eau en suffisance pour étancher leur soif, grâce à une plante de la famille du gui (*viscum caryophylloides*), qui croît sur les branches de plusieurs espèces d'arbres : les gouttelettes de pluie restent dans les interstices de ce gui, que l'on presse comme une éponge pour en retirer le liquide[3].

Malgré la sécheresse apparente des terrains calcaires, à peine revêtus d'une couche d'humus, les Lucayes ont une végétation fort riche : des pluies, dont l'abondance annuelle dépasse 1 mètre dans les îles du nord[4], l'air humide et le sous-sol fournissent aux plantes toute l'eau nécessaire : pour se faire des jardins, les nègres brisent la roche superficielle à coups de barre et la réduisent en une poussière fine : c'est le sol végétal. Les grandes îles, surtout Andros, ont de vastes forêts, composées des mêmes arbres que celles d'Haïti et de Cuba. L'acajou était une des essences communes à l'époque où commença la colonisation; Nassau est l'endroit le plus méridional où prospère le *pitch-pine* ou « pin à goudron » des Etats-Unis. Par sa faune terrestre, le groupe des Bahama ne diffère point de Cuba, si

[1] Jerolim von Benko, *Reise des Schiffes* Zriny.

[2] R. Thomassy, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1864.

[3] Mac-Kinnen, ouvrage cité.

[4] Pluies annuelles des Bahama : Nassau, 1m,42; île Grand-Turk, 0m,66.

ce n'est que les oiseaux migrateurs, changeant de climat, du Canada et des États-Unis du Nord aux Petites Antilles, y sont plus nombreux. Le moineau, récemment introduit, s'est multiplié aux Bahama d'une manière si prodigieuse que la législature a édicté des primes pour les têtes et les œufs de cet oiseau, funeste acquisition. Les tortues et les poissons, dont plusieurs sont désignés par les pêcheurs des mêmes noms que des espèces différentes d'Europe, foisonnent dans les criques et les grottes marines des Bahama : c'est aux innombrables coquilles des mers bahamiennes que les insulaires doivent leur nom de *Conchs* ou « Coquillards », sous lequel on les connaît dans le monde antilien. Quelques bassins d'eau profonde, bien abrités par les récifs, ont reçu le nom de « jardins de la mer » et ce sont en effet d'admirables jardins où s'épanouissent les fleurs merveilleuses des polypes, se balançant à l'ondulation du flot transparent, s'ouvrant et se refermant au passage des poissons qui, eux aussi, brillent de toutes les couleurs des algues et des coraux. Le crocodile, qui partout ailleurs se plaît surtout dans les eaux douces ou saumâtres, est un habitant des mers bahamiennes, mais il ne vit pas dans les Antilles du sud : c'est un gibier très apprécié par les insulaires[1].

La population bahamienne est noire en majorité, et par un phénomène dont les autres terres antiliennes n'offrent pas d'exemple, elle aurait encore conservé la tradition des origines africaines : les Conchs de couleur se diviseraient encore en Yorouba, Egba, Ebo, Congo; chaque tribu élirait annuellement sa reine et reconnaîtrait son autorité dans l'administration des intérêts locaux[2]. La servitude est abolie dans les Bahama comme dans les autres possessions anglaises, mais il est peu d'anciennes colonies où elle se maintienne avec plus de persistance, malgré les lois, et où le préjugé de caste soit plus invétéré. Le noir ne peut pénétrer dans les temples des blancs, qui pourtant appartiennent pour la plupart à la secte méthodiste, moins rigoriste que l'église anglicane. Un système analogue au *peonage* mexicain asservit les prolétaires aux marchands : ils touchent de petites avances de vivres ou d'étoffes sur leur travail futur, et le prêteur, qui est en même temps fournisseur des objets nécessaires à la vie, prend soin de ne pas laisser s'éteindre la dette, que la loi de 1885 limite officiellement, mais comme par dérision, à 10 shillings; le débiteur doit

[1] Bacot, *The Bahamas*.
[2] Powles, *The Land of the Pink Pearl*.

même signer les *seaman's articles* ou « clauses du marin », qui l'obligent à s'embarquer à la première réquisition du magistrat. Les seuls noirs bahamiens qui touchent leur salaire en argent sont ceux qui visitent les côtes américaines. Les plus malheureux sont les pêcheurs d'éponges.

L'île du nord la moins éloignée du continent nord-américain, celle que l'on appelle Great Bahama et qui a peut-être donné son nom à tout l'archipel, resta longtemps déserte, et maintenant encore est une des moins peuplées; ses rares planteurs sont d'origine écossaise. Ses courbes se raccordent avec celles de ses deux voisines orientales, Little Abaco et Great Abaco, dont l'ancienne appellation, Yucaya ou Lucaya, est devenue celle de tout le groupe insulaire. Great Abaco est une des Bahama les plus peuplées : 3610 personnes en 1881. Ses habitants de race blanche descendent tous de « loyalistes américains », qui, pour conserver la pureté de leur sang, se sont toujours entremariés dans les mêmes familles : de là, d'après les visiteurs de leur île, une grande dégénérescence physique[1] : le village principal éparpille ses maisonnettes sous les palmiers d'un cordon littoral qui se reploie entre deux mers. Plus à l'ouest, sur les bords du canal de Providence, les îles Berry, fort petites, ont quelques habitants. Des pilotes et des naufrageurs se sont établis sur les bords de cette route périlleuse que suivent les navires entre la haute mer et le golfe du Mexique; des phares éclairent les passages les plus dangereux. Sur le détroit de la Floride se dressent les deux fanaux superbes d'Isaac-cay et de Gun-cay, près des îles fameuses de Bemini.

L'île de New-Providence contient à elle seule environ le tiers de la population de l'archipel : c'est que le gouvernement britannique a fait choix de cet ancien repaire de flibustiers pour y établir la capitale, qui est en même temps l'un des endroits le mieux placés pour devenir le principal marché maritime des îles : l'appât du commerce a groupé près de quinze mille personnes sur cet étroit domaine. Nassau, appelée aussi New-Providence, a plus de 5 mètres d'eau dans sa rade et les navires d'un faible tonnage viennent s'amarrer à la rive. La ville est bâtie sur la côte septentrionale de l'île, et serait par conséquent exposée à toute la violence de l'alizé, si une chaîne de récifs, dite Hog-island, « île des Porcs », ne protégeait la rade contre la houle; cependant il est arrivé, lors des ouragans, qui bouleversent en moyenne ces parages tous les quatre ans, que les vagues de la haute mer, précipitées par-dessus la digue naturelle, ont fait dériver les navires et les ont jetés à la côte. Pendant la guerre de Sécession, Nassau,

[1] Powles, ouvrage cité.

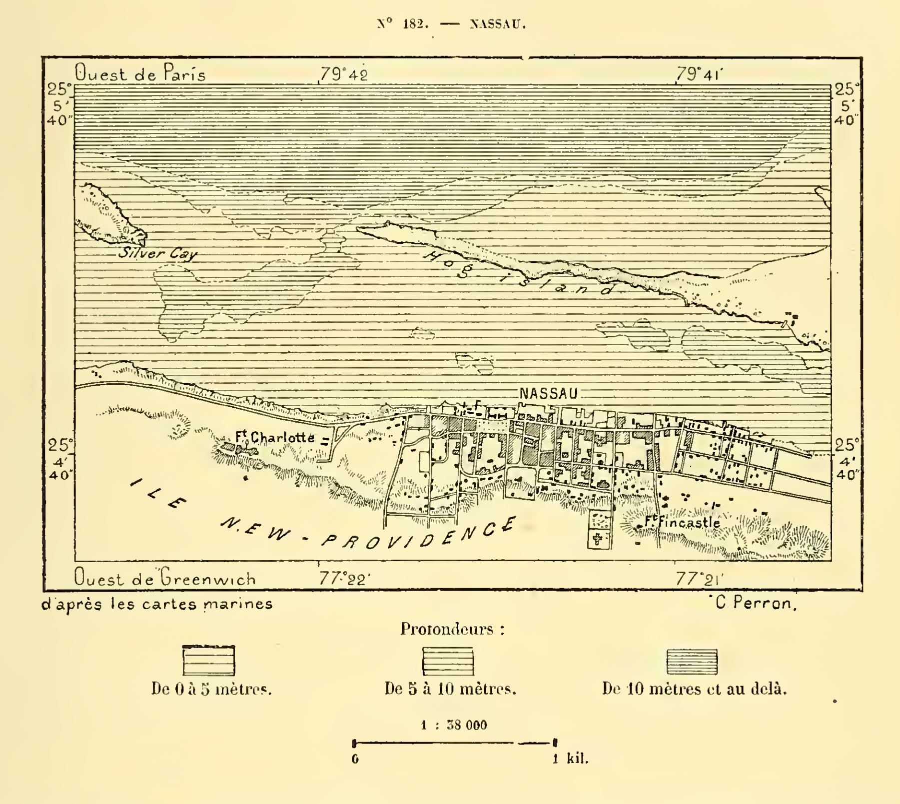


ILE D'ABAÇO. — VUE GÉNÉRALE DE HOPETOWN.

Dessin d'A. Slom, d'après une gravure.

n'ayant dû jusqu'alors sa prospérité tranquille qu'à l'industrie des « naufrages et sauvetages », devint presque soudainement, grâce à la contrebande de guerre, une cité luxueuse et le rendez-vous d'armateurs opulents. A la fin de 1861, un premier navire confédéré força le blocus, apportant 140 balles de coton : ce fut le commencement d'un trafic hasardeux et passionnant entre les entrepôts de Nassau et les ports de la côte opposée, situés en moyenne à deux jours de navigation à vapeur. Les navires, choisis parmi les plus agiles de la flotte commerciale d'Angleterre, sortaient de

N° 182. — NASSAU.



Nassau, chargés de fusils et de munitions, et, s'ils arrivaient sans incident aux ports de Charleston ou de Wilmington, en repartaient avec un chargement de coton. Pendant les cinq années de la guerre, 397 navires, dont les deux tiers à vapeur, mouillèrent à Nassau, après s'être glissés à travers la flotte de blocus fédérale, et 688 navires quittèrent Nassau pour les ports des Etats insurgés : le dernier navire atteignit Charleston, mais pour être capturé dans le port, dont les fédéraux venaient de s'emparer. Les risques étaient grands, puisque 42 bateaux à vapeur furent pris et 22 se brisèrent sur les récifs pour échapper à la poursuite, mais les bénéfices étaient énormes, et vers la fin de la guerre le capitaine et le pilote recevaient

chacun 25 000 francs par voyage, sans compter quelques balles de ce précieux coton, que l'acheteur couvrait d'or. Le commerce de Nassau avait trentuplé, mais il avait fait abandonner la culture; presque tous les anciens jardins ont disparu sous la brousse[1].

Nassau a repris son rôle modeste de petit port pour l'expédition des fruits et des coquillages, et sa principale industrie est d'héberger en hiver des valétudinaires venus des Etats-Unis. Cependant le climat est quelquefois relativement âpre, et la mortalité causée par la phtisie ou autres maladies des voies respiratoires est assez forte sur les indigènes eux-mêmes; les affections nerveuses sont celles que le climat des Bahama guérit le plus fréquemment. Les malades américains qui vont passer l'hiver aux Bahama résident surtout à Dunmore, dans l'îlot de Harbour-island, situé près de l'angle nord-oriental de l'île Eleuthera, longue caye disposée en forme de crochet. L' « îlot du Havre », le « Montpellier des Bahama », à l'air vif et salubre, est la seule Lucaye très peuplée pour son étendue : deux mille habitants y sont groupés sur un espace d'environ 4 kilomètres carrés. Les insulaires, descendants des « boucaniers » et fiers de cette origine, observent encore les anciennes coutumes relativement à la terre : n'est possesseur du sol que le cultivateur et seulement de l'espace qu'il laboure; il n'a point le droit d'enclore son champ, et dès qu'il interrompt le travail, tout autre a le droit de lui succéder[2]. Des planteurs de la grande île voisine se sont établis à Harbour-island pour profiter de l'excellent mouillage qu'y trouvent leurs embarcations; mais c'est dans Eleuthera, dont le sol est plus fertile, qu'ils ont leurs jardins et cultivent les ananas qui font encore la renommée de l'île. Son nom d'Eleuthera lui vient d'une drogue (*eleuthera croton*) qui eut autrefois une grande vogue dans la pharmacopée européenne : les médecins classiques préférèrent longtemps l'écorce de cette plante à celle de la chinchona pour le traitement des fièvres[3].

Cat-island ou « île des Chats », ainsi nommée des chats qu'on y introduisit et qui sont redevenus sauvages, est de forme analogue à celle d'Eleuthera, mais d'une courbure moins élégante et de relief plus saillant : Cat-island a été désignée comme étant la Guanahani ou San-Salvador décou-

[1] Mouvement des échanges à Nassau avant, pendant et après la guerre de Sécession :

1860.	9 784 475 francs.
1864.	250 462 750 »
1888.	6 000 000 »

[2] Powles, ouvrage cité.

[3] Mac-Kinnen, ouvrage cité.

verte par Colomb, en 1492; une maison de campagne porte même le nom de Columbia, comme s'élevant à l'endroit même où le navigateur posa son pied en débarquant. Depuis l'année 1625, où elle est inscrite sous ce nom dans la carte du Nouveau Monde, par Joannes de Laet, Cat-island fut en effet indiquée sur tous les documents comme la véritable Guanahani, et Washington Irving[1], puis Humboldt[2] donnèrent à cette identification l'appui de leur grande autorité. Mais à la fin du siècle dernier les contradictions flagrantes que l'on a constatées entre le récit de Colomb, reproduit par Las Casas, et l'itinéraire que lui faisait suivre Washington Irving, ont suscité de nouvelles hypothèses. L'île de Watling, terre presque déserte située à 80 kilomètres environ à l'est de la pointe méridionale de Cat-island, est celle que Muñoz désigna comme étant la vraie Guanahani[3], et cette proposition, appuyée depuis par Becher, Peschel, Major, a prévalu longtemps. Un autre historien espagnol du Nouveau Monde, Navarrete[4], indiqua une route toute différente : d'après lui, ce serait tout à fait au sud du plateau des bancs, à Great Turk-island, que Colomb aurait abordé la première terre américaine. Enfin, M. de Varnhagen[5], remontant plus au nord, s'arrête à l'île de Mariguana pour en faire la « vraie Guanahani ».

N° 185. — WATLING'S ISLAND.

C. Perron.

Profondeurs :

De 0 à 200 m. — De 200 à 1000 m. — De 1000 à 2000 m. — De 2000 à 4000 m. — De 4000 m. et au delà

1 : 630 000

0 — 20 kil.

Telles étaient, jusqu'en 1880, les différentes hypothèses en présence au sujet de l'atterrage de Colomb, lorsqu'un navigateur américain, G. V. Fox, connaissant fort bien les mers bahamiennes et disposant du concours offi-

[1] *Life of Columbus.*

[2] *Examen critique de l'histoire de la Géographie du Nouveau Continent.*

[3] Juan Bautista Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo.*

[4] *Colleccion de los Viajes que hicieron por mar los Españoles*, 1825.

[5] *La Verdadera Guanahani de Colon*, 1864.

ciel des marins de l'escadre, fit la découverte d'une cinquième Guanahani, qui semble être réellement l'île vue par Colomb ; toutefois il est impossible de se prononcer avec certitude, car la nouvelle théorie est loin de résoudre toutes les difficultés[1]. L'île de Samana ou Atwood-cay, indiquée par Fox, aurait dû changer notablement de forme depuis quatre siècles; sa pointe orientale se serait rompue par érosion ou par effondrement et la lagune intérieure dont parle Colomb se serait asséchée. Mais à partir de cette île jusqu'à Cuba la coïncidence entre le texte du livre de bord colombien et l'itinéraire présumé par Fox est presque complète.

Cat-island, quoique fertile et d'une superficie considérable — 414 kilomètres carrés, — était entièrement déserte en 1783, lorsque plus d'une centaine des « loyalistes » anglais qui fuyaient le contact des Américains révoltés et qui fondaient de toutes parts des colonies dans les domaines du Nouveau Monde restés au pouvoir de la Grande-Bretagne, vinrent s'établir dans cette Lucaye avec leurs esclaves; elle avait plus de 4200 habitants en 1881. Watling's island et Rum-cay, ses voisines de l'est et du sud, ont aussi une petite population, ainsi que les étroites roches calcaires de Great Exuma et de Long-island. Puis viennent, au sud-est, trois autres îles, Fortune, Crooked et Acklin, qui ne forment en réalité qu'une seule terre, coupée de bayous guéables à marée basse. Mariguana a quelques familles seulement. Fortune-island est devenue la plus prospère des Bahama et la rivale de Nassau comme point d'attache des bateaux à vapeur de New-York, des Antilles et des côtes hispano-américaines.

La terre la plus vaste de tout l'ensemble géographique est celle que l'on appelle d'ordinaire « île » d'Andros, quoiqu'elle se compose en réalité de plusieurs îles séparées les unes des autres par des baies et bayous sans profondeur. Andros, la mieux boisée des terres bahamiennes, représente plus du tiers de la superficie des Lucayes. En outre, elle est fort bien située à proximité de Nassau, la capitale, et entre les deux passages qui se réunissent à l'ouest pour former l'entrée du golfe Mexicain; mais elle est d'accès difficile pour les navires, et des marais, des brousses en recouvrent une grande partie. Au sud de l'archipel, l'île massive de Great Inagua, qui occupe une position analogue à celle d'Andros en face du passage des Vents, entre Cuba et Haïti, est aussi une terre presque déserte : d'après Mac-Kinnen, son nom, qui fut peut-être Iguana, lui viendrait de ces reptiles, très communs dans tout l'archipel. Du côté qui regarde Cuba,

[1] *An attempt to solve the problem of the first Landing place of Columbus.* United-States Coast and Geodesic Survey, Report for 1880.

le point des Lucayes le plus peuplé est l'îlot dit Great Ragged island, dans la traînée de cayes appelées par les Espagnols cayos Jumentos ou « récifs des Juments ».

Au sud de l'archipel le banc annulaire des Caïques ou Caicos a quelques rares habitations sur les îles extérieures qui l'entourent. Great Turk-island et les îlots du même groupe ont également leurs colons. La végétation principale des îles Turques est une espèce naine de cactée (*cactus coronatus*) généralement désignée sous le nom de « tête de Turc », sa forme étant en effet celle d'un crâne à chevelure blanche entouré d'un turban : de là, dit-on, le nom donné à ce petit archipel méridional des Bahama.

La population des Bahama s'accroît lentement, obéissant dans toutes ses oscillations aux alternatives du commerce, aux bonnes ou mauvaises récoltes, au passage des ouragans, qui ruinent les jardiniers et enrichissent les naufrageurs; cependant le balisage et l'éclairage des parages dangereux, et surtout la substitution des navires à vapeur aux navires à voile, réduisent d'année en année les bénéfices de ces industriels. L'immigration étant presque nulle, l'accroissement des habitants se fait surtout par l'excédent de la natalité, relativement forte[1]. La principale culture est celle des fruits destinés à l'exportation, soit à l'état naturel comme les ananas[2] et les oranges, soit en confitures et en conserves. Les produits de la pêche, tortues, coquillages, perles, ambre gris, surtout les éponges[3], contribuent à la prospérité commerciale des Bahamiens : les grandes coquilles, destinées aux graveurs de camées, sont envoyées surtout en France. D'après Powles, cinq cents embarcations bahamiennes, montées par huit hommes en moyenne, s'occupent de la pêche aux tortues et aux éponges. Le sel est aussi une des denrées rémunératrices de l'archipel, notamment dans les Caïques et les Turques, et si les tarifs d'importation s'y prêtaient, les salines, récemment concédées à des compagnies, aux dépens des insulaires, pourraient amplement subvenir à toute la consommation des États-Unis en sel marin[4]. L'activité des planteurs se tourne maintenant vers la

[1] Mouvement de la population de Bahama, sans les Caïques et les Turques, en 1888 :

Naissances : 1687; morts : 1096. Excédent : 591.

[2] Expédition des ananas en 1888 :

546 545 douzaines, d'une valeur de 1 052 150 francs.

[3] Valeur des éponges exportées de Bahama en 1888 : 1 227 825 francs.

[4] Production du sel dans les Bahama en 1889 : 700 000 hectolitres.

production du henequen ou « chanvre de Sisal » et d'espèces analogues, désignées dans les Antilles sous le nom général de karata. Ces plantes réussissent aussi bien dans les Bahama que dans le Yucatan, et l'on espère qu'elles apporteront également la richesse dans le pays : la culture du henequen s'étend rapidement sur les 132 000 hectares de terrains qui ont été déjà concédés dans les îles[1]. Proportionnellement à la surface et à la population, le commerce des îles Turques et Caïques est beaucoup plus considérable que celui des Bahama proprement dites, surtout grâce à l'exploitation des salines[2]. Environ le tiers des échanges des archipels bahamiens se fait avec les Etats-Unis, surtout avec New-York et Key-West.

Le gouvernement des Bahama est confié par la Couronne à un gouverneur assisté d'un conseil exécutif et d'un conseil législatif, qui sont l'un et l'autre composés de 9 membres : l'assemblée représentative comprend 29 députés, presque tous des marchands de Nassau, élus par les citoyens propriétaires; en réalité l'assemblée n'est qu'une sorte de club où se réunit l'aristocratie blanche de la capitale. Avant 1886 il n'y avait point de chapelle catholique dans l'archipel. Les îles Caïques et Turques dépendent du gouvernement de la Jamaïque et sont administrées par un commissaire et un conseil de cinq membres.

Le budget annuel des Bahama dépasse un million, et celui des îles méridionales est en moyenne de 250 000 francs. Ces dernières n'ont pas de dette publique, tandis que les Bahama doivent plus de 2 millions. L'instruction des enfants n'est pas obligatoire, mais elle est générale, aussi bien chez les hommes de couleur et les noirs que chez les blancs.

[1] Mouvement commercial des Bahama, sans les îles du sud, en 1888 :

Importations	4 206 850 francs.
Exportations	3 038 250 »
Épaves et chargements de navires en détresse.	553 275 »
Ensemble	7 798 375 francs.

Mouvement de la navigation en 1888 :

Entrées	405	navires, jaugeant	105 033	tonnes.
Sorties	410	» »	93 445	»
Ensemble	815	navires, jaugeant	198 478	tonnes.

[2] Valeur des échanges dans les îles du sud, en 1886 : 1 566 125 francs.

Mouvement de la navigation dans les îles du sud, en 1866 : 232 415 tonnes.

CHAPITRE XIII

BERMUDES

Le petit archipel des Bermudes, qui se dresse isolément du fond des abîmes atlantiques, porte encore, sous une forme légèrement modifiée, le nom du navigateur espagnol, Bermudez, qui le découvrit, à une date incertaine, au commencement du seizième siècle. Une centaine d'années après, l'Anglais Somer retrouva cet archipel situé en dehors des routes que suivaient les pilotes, et désormais on désigna fréquemment les îles par l'appellation de Somer's islands, changé parfois en Summer-islands, comme pour célébrer leur doux climat, leur éternel « été ». Cependant les noms de Bermudas et Bermuda-islands ont fini par prévaloir.

Le groupe des îles bermudiennes est, en plein Océan, à un millier de kilomètres du cap Hatteras, le point le plus rapproché du continent nord-américain. Il est beaucoup plus éloigné des premières îles de l'archipel des Lucayes; mais par la direction des vents et des courants c'est bien à ces terres et non pas à la côte ferme qu'il se rattache : le système général des courants, aériens et océaniques, se meut dans le sens du nord-est au sud-ouest ou inversement, du sud-ouest au nord-est. C'est également dans cette direction que s'orientent les socles sous-marins qui portent les Bermudes et leur prolongement, les bancs du Challenger et de l'Argus. L'axe qui passerait par le diamètre des Bermudes traverserait également les deux bancs alignés au sud-ouest et viendrait couper l'archipel des Bahama vers le milieu de la chaîne.

Les Bermudes, îles et bancs, forment un ovale presque régulier se développant du nord-est au sud-ouest, sur une longueur d'environ 37 kilomètres, mais une faible partie de cet espace est occupée par les terres émergées : tandis que l'ensemble du plateau, circonscrit à 10 mètres de profondeur, comprend une superficie de 660 kilomètres carrés, les Bermudes

proprement dites n'ont, à marée basse, que 50 kilomètres, soit le treizième de la surface des rochers élevés par les polypiers. Les massifs de corail qui dépassent le niveau de la mer se profilent le long du rebord oriental, sur le plateau bermudien, puis se reploient au sud en forme d'hameçon : ils se composent d'une île projetant vers l'ouest des péninsules aiguës en cornes de cerfs-volants, et d'une quinzaine de petites îles étroites s'alignant sur le prolongement de la Grande Bermude : en comptant les îlots et les rochers émergés l'archipel comprend au moins 150 terres distinctes, et plus que de « jours dans l'année » avec toutes les têtes de corail qui dépassent le niveau de la mer à marée basse. De vastes bassins ou *sounds* ouverts en diverses parties du groupe, entre les murs de corail, offrent çà et là des lieux d'ancrage parfaitement abrités, mais ne communiquant pour la plupart avec la haute mer que par de tortueux et périlleux passages.

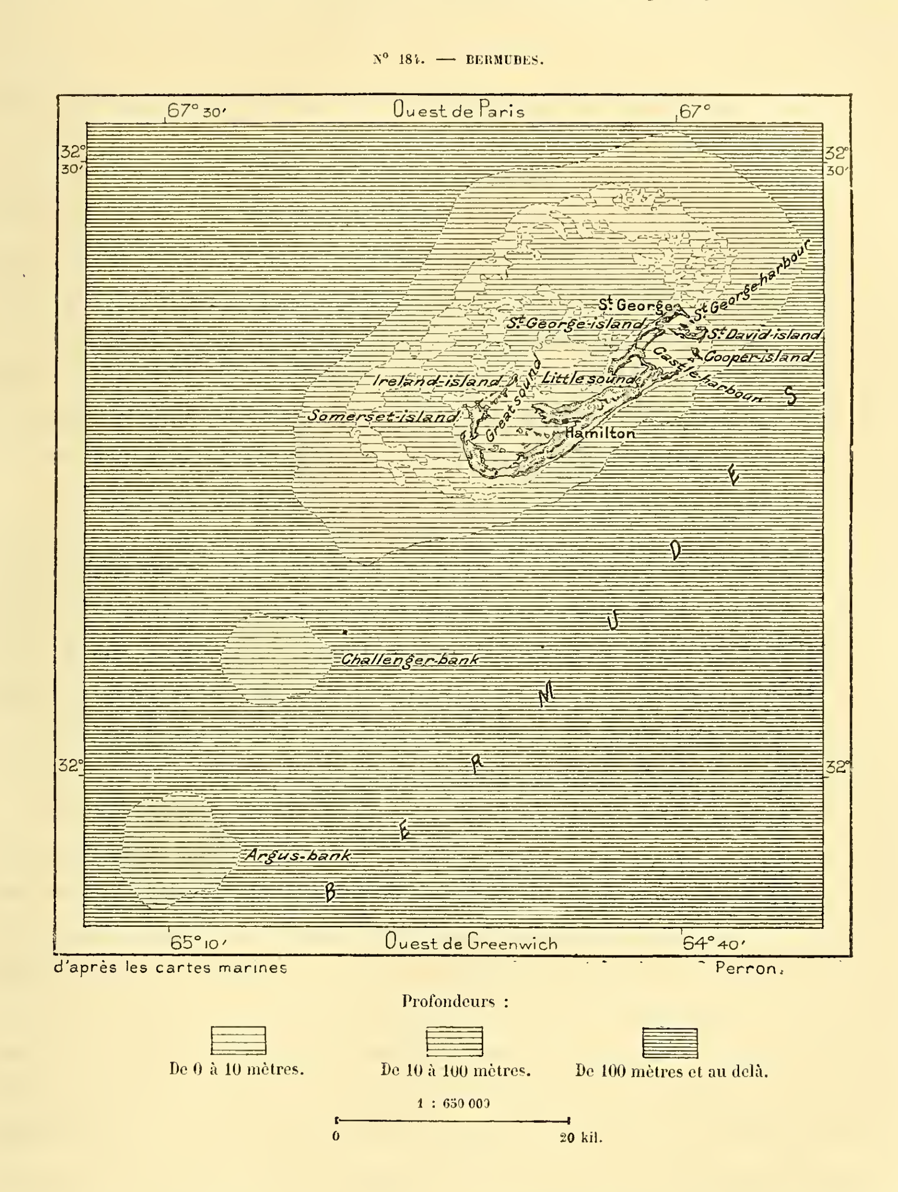
La courbe ovale des îles est inscrite dans un ovale plus considérable, qui ne consiste, au sud-ouest, à l'ouest et au nord, qu'en plateaux immergés formant une digue circulaire sur laquelle se déroulent les vagues. Un très petit nombre de *cuts* ou « coupures » interrompent cette enceinte de brisants : c'est un dangereux circuit que celui des murailles de coraux avec leurs bastions et leurs ouvrages avancés. La principale entrée, les Narrows, c'est-à-dire les « Étroits », où les navires trouvent au seuil 8 mètres d'eau, s'ouvre à l'extrémité nord-orientale des îles, et donne accès dans le bassin central, dont la profondeur moyenne est de 15 mètres, mais qui dans les endroits les plus creux n'offre pas plus de 25 mètres. Tout le pourtour des bancs, du passage des Narrows à la convexité méridionale de la grande île, sur une longueur développée d'environ 65 kilomètres, ne présente, à marée basse, d'autres saillies au-dessus du flot que trois roches, pareilles à des mégalithes, de 2 à 5 mètres de hauteur, se dressant sur une table horizontale de rochers, presque parfaitement égalisée par le flot : c'est un spectacle bizarre que celui des pêcheurs qui se promènent sur ce rempart recouvert de quelques décimètres d'eau : des serpules croissent en faisceaux innombrables sur le bord extérieur du récif et l'entourent d'un ourlet résistant contre la violence des vagues[1].

Les divers pâtés de corail qui composent le grand massif des bancs ont la forme de cratères; ils ont une margelle élevée sur tout leur pourtour et se creusent au milieu : ce sont de petits atoll, comme ceux des Bahama et des archipels du Pacifique, et ils constituent par leur groupement des atoll de grandes dimensions qui s'unissent en une vaste ronde pour former l'en-

[1] Angelo Heilprin, *The Bermuda Islands.*

semble des îles et des bancs, l'atoll des atoll. L'existence d'îles coralligènes à pareille latitude, au nord du 32e degré, soit à 3600 kilomètres de l'équateur, est un phénomène unique sur la Terre : il est dû en entier à l'influence du courant Golfier, qui entraîne dans ces parages les eaux tièdes

N° 184. — BERMUDES.



Profondeurs :

De 0 à 10 mètres. De 10 à 100 mètres. De 100 mètres et au delà.

1 : 650 000

0 — 20 kil.

de la mer des Antilles et, avec elles, les organismes infiniment petits : ce sont eux qui ont élevé peu à peu ce pilier des Bermudes surgissant du fond d'abîmes où la sonde trouve de 3 à 4 kilomètres, et même, sur un point, près de 5 kilomètres d'épaisseur liquide. Du reste, il est des espèces de coraux bâtisseurs qui ne vivent pas sous ces hautes latitudes, trop froides

pour elles, et qui pourtant sont très communs dans les eaux des Lucayes. Les récifs, de dimensions très variables, sont séparés par des rainures ou par des fosses, même par des chenaux navigables. D'après la plupart des naturalistes, l'archipel des Bermudes serait un de ceux dont les phénomènes s'accorderaient le mieux avec l'hypothèse de Darwin, qui explique la croissance continue du corail, sur des hauteurs de plusieurs centaines ou de plusieurs milliers de mètres, par l'affaissement graduel du piédestal sous-marin. Il est vrai que depuis l'année 1845 aucune dénivellation du sol ne s'est produite, puisque les points de repère n'ont pas changé de place; mais si l'on en croit la chronique, les îles auraient été beaucoup plus vastes à l'époque où les premiers navigateurs les visitèrent; en 1870, lors du creusement du grand bassin de carénage, situé à l'extrémité occidentale des Bermudes, dans Ireland-island, on trouva, à près de 15 mètres au-dessous des basses eaux, de la tourbe avec des couches d'humus, de sable et de terres absolument analogues à celles des îles actuellement émergées et contenant des troncs de « cèdres », des coquillages terrestres, des squelettes d'oiseaux[1].

D'autre part, il y eut peut-être exhaussement relatif du sol avant son affaissement, puisque les hauteurs calcaires des îles dépassent 50 mètres. La colline de Gibbs, qui s'élève sur la convexité méridionale de la Grande Bahama, et d'où l'on voit au nord un dédale de péninsules et de roches boisées, nappes vertes au milieu des eaux bleues, dresse son fanal à 110 mètres de hauteur. Cependant il se peut que les hauteurs bermudiennes doivent leur origine à l'action du vent, car ces roches, presque toutes granuleuses et friables, mais dures et compactes en quelques endroits, se forment sous nos yeux comme les dunes du littoral landais : le géologue Nelson leur a donné le nom de roches « éoliennes ». Les sables mouvants des plages, soulevés par le vent et portés dans l'intérieur, se recouvrent peu à peu d'une végétation qui les consolide, et en outre ils sont soumis à l'action des pluies qui dissolvent en partie la fine poussière calcaire des talus et la changent en une croûte de grains sableux unis par un ciment. Le vent apporte de nouvelles couches qui se durcissent à nouveau et forment ainsi des stratifications régulières : il n'est pas de chemin creux, pas de tranchée dans les Bermudes, qui ne donne une coupe parfaite de ces tufs à minces feuillets dont chacun rappelle l'œuvre géologique du vent et de la pluie[2].

La terre rouge qui recouvre le sol en couches horizontales est égale-

[1] J.-J Rein, *Verhandlungen des ersten Deutschen Geographentages zu Berlin*, 1881; — Angelo Heilprin, ouvrage cité.

[2] Wyville Thomson, *The Atlantic*.

ment une formation récente provenant de la décomposition des roches : elle se compose de substances qui se trouvent dans les sables calcaires et que les eaux de pluie laissent comme résidu après des lavages fréquemment reproduits. C'est le même genre de terre fertile que l'on voit aussi à Cuba et en d'autres îles d'origine corallienne; d'ailleurs les argiles rougeâtres qui s'étendent sur le fond des mers de plus de 4000 mètres ne sont-elles pas aussi des résidus formés par les débris de foraminifères qui pleuvent par myriades de la surface marine et que l'eau de mer dissout pendant leur descente[1]. La nature poreuse du sol facilite cette création de la terre rouge, puisque toutes les eaux de pluie passent à travers les roches et les dissolvent incessamment. Nulle part les eaux ne coulent en ruisseaux dans les Bermudes; seulement quelques étangs emplissent çà et là des creux voisins de la mer. Des puits à maréyage, comme dans les Bahama, fournissent l'eau potable, mais les pluies sont assez abondantes pour que l'on puisse compter sur les citernes ménagées à côté de chaque demeure.

Le climat de l'archipel est, grâce au courant Golfier et au courant aérien qui se meut dans la même direction, plus chaud qu'il ne serait sous ces latitudes. La température moyenne est de 21 degrés centigrades, soit de 5 degrés plus forte que celle de Madère, située sous la même latitude. L'écart du mois le plus froid au mois le plus chaud est de 15 degrés, soit de 16 degrés, en février, à 31 degrés, en juin. Ainsi, malgré la nature tropicale du climat, l'alternance des saisons est bien marquée, par suite du va-et-vient des vents polaires et des vents équatoriaux, et c'est probablement à ce rythme annuel, beaucoup mieux réglé et d'une plus grande ampleur qu'à Madère, que les Anglais résidant aux Bermudes doivent leur santé : la moyenne de la mortalité chez les blancs de l'archipel est de 23 pour 1000, c'est-à-dire à peu près exactement ce qu'elle est en Angleterre. Les maladies des régions tropicales sont rares dans ces îles; cependant, en 1856, une épidémie de fièvre jaune, importée des côtes de la Virginie décima la population blanche.

Comme la plupart des îles de l'Océanie, les Bermudes sont au nombre des archipels qui, malgré leur éloignement de la côte, ne constituent pas un centre distinct de végétation. Leur flore spontanée, en dehors de celle qui provient de semences directement introduites par l'homme, ne consiste qu'en espèces charriées par le courant du Golfe ou portées par les vents du sud-ouest. Du haut des monticules de l'archipel, les Bermudes

[1] Wyville Thomson, ouvrage cité.

se montrent presque complètement couvertes d'une forêt sombre de « cèdres » (*juniperus barbadensis*), d'origine micro antilienne, qu'accompagne toujours une verbénacée (*lantana odorata*), provenant également des Antilles : elle a remplacé des graminées indigènes. Les roches dépourvues de terre végétale, se revêtent d'une herbe (*stenotaphrum americanum*) des Bahama; des palétuviers bordent les rivages comme à Cuba et au Mexique, et le seul arbre de la famille des palmiers qui soit devenu une plante libre des Bermudes est le *palmetto sabal* de la Floride. Tous les autres palmiers sont des arbres exotiques, même ces magnifiques *oreodoxa* qui bordent certaines avenues autour de la capitale et que les Bermudiens montrent avec orgueil. Les dattiers, les cocotiers sont parmi les espèces cultivées des Bermudes, mais il est rare que les fruits en arrivent à maturité. Dans l'ensemble, la végétation bermudienne, croissant sur un sol calcaire où l'eau disparaît rapidement, n'a rien de cette exubérance tropicale que certains voyageurs se sont plu à y voir, et les arbres les plus communs de la flore tempérée d'Europe manquent dans les forêts. L'aspect général des bois est monotone et rappelle celui des pinaies du nord; mais, dans la saison des pluies, on se croirait en Sicile, à la vue des bouquets de fleurs roses que portent les oléandres acclimatés.

La faune endémique des Bermudes ne comprend point de mammifères : rats et souris sont tous d'origine européenne et les chauves-souris de provenance nord-américaine ou antilienne. Quant aux autres espèces animales, elles appartiennent à l'aire zoographique de l'Amérique du Nord. De 188 oiseaux, tous, à l'exception de trois, qui appartiennent à l'Ancien Monde, font partie de l'avi-faune du continent voisin. Le seul reptile bermudien est aussi une forme nord-américaine. Même dans les classes inférieures d'animaux, les Bermudes sont d'une extrême pauvreté en espèces indigènes. Les bouquets de raisins des tropiques apportés par le flot introduisent en même temps les représentants de la faune marine des Antilles : de 170 mollusques, les Bermudes n'en ont qu'une douzaine leur appartenant en propre. Des 30 mollusques terrestres, plus de la moitié sont aussi des espèces qui se retrouvent dans les Lucayes et autres îles des Indes Occidentales.

Lors de la découverte des îles, elles étaient inhabitées. La population actuelle, qui se compose pour les trois cinquièmes d'Africains purs ou

[1] A. Grisebach, *Behm's Geographisches Jahrbuch*, 1874.

ARCHIPEL DES BERMUDES. — VUE PRISE DE GIBB'S HILL.

Dessin d'A. Slom, d'après une photographie communiquée par M. A. Heilprin.

mélangés[1], a été introduite des autres colonies anglaises, surtout depuis l'abolition de l'esclavage, et s'accroît maintenant par l'excédent des naissances sur les décès[2] : en une patrie aussi étroite, elle ne peut d'ailleurs compter que pour bien peu dans l'histoire du monde. Trois petites villes, quelques hameaux, des maisons isolées contiennent tous les Bermudiens.

La capitale, Hamilton, où se groupent plus de la moitié des insulaires, est située vers le centre de la grande île, sur la rive méridionale d'une longue péninsule : son port, assez profond pour les plus grands navires, est trop largement ouvert aux vents d'ouest. La ville, d'une extrême propreté, n'a de remarquable que ses jardins, ses avenues, ses villas d'une blancheur éclatante, ses varandes enguirlandées de lianes. Les toits eux-mêmes sont régulièrement frottés et blanchis deux fois par an, afin que l'eau de pluie qui descend dans les citernes n'entraîne point d'impuretés. Des bassins ont été creusés dans de distance en distance pour recevoir le trop-plein des eaux et subvenir aux besoins de la consommation publique pendant les sécheresses.

Le port de Saint-Georges, à l'extrémité septentrionale de l'archipel, est plus facile d'accès et plus sûr que celui de Hamilton : les navires de 5 mètres de calaison peuvent y pénétrer sans peine par un chenal bien balisé; de tous les côtés le vaste bassin triangulaire est entouré d'îles et d'îlots cachant complètement la vue de la mer; des forts et des redoutes défendent la ville et les passes. Des ponts jetés sur les détroits unissent l'île de Saint-Georges, par Bird-island, à la Grande Bermude. A l'autre extrémité de l'archipel, la pointe du hameçon des Bermudes est également occupée par des ouvrages militaires très puissants. Un arsenal, une forteresse, des casernes, des môles fortifiés, des pontons, un pénitencier où vivent 1500 disciplinaires, tel est le tableau d'aspect menaçant que présente l'île d'Ireland à cette entrée des Bermudes. Un câble sous-marin rattache la station navale et militaire de l'archipel au port de Halifax, dans la Nouvelle-Ecosse, l'autre citadelle britannique dans les eaux de l'Amérique du Nord; mais les principales relations se font avec les Etats-Unis, qui envoient chaque année des visiteurs et des malades.

Les Bermudes ont une superficie trop faible pour qu'on puisse y faire de l'agriculture extensive; mais, sur un espace d'environ 1200 hectares, on

[1] Population des Bermudes en 1889 : 15 534, dont 6155 blancs et 9739 gens de couleur.
[2] Naissances aux Bermudes en 1888 : 560; Morts : 373.

s'y livre au jardinage et à l'entretien des vergers; on y cultive surtout les pommes de terre, les oignons, les tomates pour le marché de New-York; la *maranta arundinacea* fournit un tapioca d'excellente qualité, mais la production en est trop faible pour rémunérer le cultivateur, et cette industrie a été abandonnée, de même que celle de l'orange et du citron. D'ailleurs les denrées alimentaires des Bermudes sont insuffisantes pour les habitants, et la majeure partie des vivres doit être importée des Etats-Unis. Le travail manufacturier est encore de bien moindre valeur que l'agriculture : jadis on y lança de grands navires; maintenant les Bermudiens construisent quelques bateaux et fabriquent des meubles et de petits objets; ils préparent aussi le bois des crayons avec le « cèdre » ou genièvre odorant. Le commerce est assez actif, mais l'exportation ne représente guère en moyenne que le tiers de l'importation : les résidents aisés et 1500 soldats de la garnison doivent acheter à l'étranger presque tout ce dont ils ont besoin[1].

L'archipel a son petit simulacre de gouvernement représentatif modelé sur celuï du Royaume-Uni, avec gouverneur, conseil législatif de 9 membres nommés par la couronne et chambre des représentants au nombre de 36, élus par le vote populaire. L'église anglicane est en partie entretenue par la colonie. Le budget annuel est d'environ 750 000 francs, et en 1889 la dette publique atteignait 215 000 francs.

[1] Mouvement commercial des Bermudes en 1888 :

Exportations. . . .	2 491 250 francs,	dont 51 550	francs pour l'Angleterre.
Importations. . . .	7 491 250 »	» 2 074 635	» de »
Ensemble. . .	9 982 500 francs,	dont 2 125 985	francs avec l'Angleterre.

CHAPITRE XIV

PETITES ANTILLES

I

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

On comprend d'ordinaire sous le nom général de « Petites Antilles » toutes les terres insulaires de la mer des Caraïbes en dehors de Cuba, de la Jamaïque, d'Haïti et de Puerto-Rico, mais les îles qui longent à une faible distance la côte du Venezuela, y compris la grande Trinidad et sa voisine Tobago, se rattachent trop au littoral de l'Amérique du Sud par l'orientation, le relief et la nature des roches pour qu'on ne les étudie pas avec le continent dans le même ensemble géographique. Le nom d'Antilles doit être réservé à la chaîne d'îles gracieusement recourbée qui se développe du nord au sud en commençant par l'îlot de Sombrero pour finir à Grenada et à Barbadoes. Il faut y comprendre aussi les îlots d'Aves, situés en pleine mer des Antilles, en dedans de l'enceinte formée par la chaîne des îles baignées à l'est par les vagues de l'Atlantique, mais sur une rangée de fonds parallèles, que l'émergence du lit changerait en une autre Micro-Antilie. Les administrateurs anglais, interprétant fort mal les relations des marins, ont pris l'habitude de désigner les Petites Antilles septentrionales, y compris les îles Vierges et jusqu'à la Dominique, sous le nom de *Leeward-islands*, c'est-à-dire « Iles sous le Vent », et d'embrasser les Antilles méridionales, de la Martinique à Trinidad, sous l'appellation de *Windward-islands* ou « Iles au Vent » ; mais ces dénominations sont incorrectes, puisque toutes les îles placées au seuil extérieur de la mer des Antilles sont également exposées à l'action des vents alizés : elles n'ont qu'une valeur administrative au point de vue colonial anglais, mais aucun sens géogra-

phique. En dépit de cette division, la Guadeloupe et la Martinique appartiennent bien à la même chaîne insulaire. Ensemble, les Petites Antilles, de Sombrero à Grenada, avec les Barbadoes, mais sans les Aves, comprennent une superficie de plus de 6 400 kilomètres, avec une population d'environ 800 000 habitants, ce qui, pour le Nouveau Monde, est un nombre de résidents d'une densité exceptionnelle[1]. Le groupe inhabité des Aves, important par ses riches gisements de guano, a été déclaré possession vénézolane en 1856.

Ces îles sont très inégalement réparties au point de vue politique. Les deux plus grandes, la Guadeloupe et la Martinique, avec les îles dépendantes, sont des colonies françaises, mais elles ne forment pas même de groupe distinct, puisque l'île anglaise de la Dominique les sépare. Les Antilles britanniques, plus nombreuses que les Antilles françaises, et comprenant une superficie totale plus considérable, forment deux groupes principaux, au nord et au sud de la chaîne; la Dominique, dont la position centrale, entre les deux îles françaises, en fait le point stratégique par excellence des Petites Antilles, est aussi une possession anglaise. Enfin, les terres hollan-

[1] Petites Antilles, du nord au sud, sans le groupe des Aves :

	Superficie en kilomètres carrés.	Habitants en 1890.	Population kilométrique.
Sombrero, Anguilla, etc.	91 »	3 200 »	35 »
Saint-Kitts (Saint-Christophe)	176 »	30 150 »	171 »
Saint-Martin	99 »	6 760 »	68 »
Saint-Barthélemy	21,5	2 650 »	123 »
Saba	13 »	2 500 »	193 »
Sant-Eustatius	21 »	2 350 »	112 »
Nevis (Nieves) et Redonda	118 »	11 860 »	101 »
Mont-Serrat	83 »	11 680 »	141 »
Barbuda (grande propriété)	194 »	800 »	4 »
Antigua	279 »	33 500 »	120 »
Guadeloupe (sans dépendances)	1513 »	135 650 »	89 »
Désirade	27 »	1 400 »	50 »
Marie-Galante	163 »	13 850 »	85 »
Saintes	14 »	1 900 »	136 »
Dominique	754 »	30 000 »	40 »
Martinique	987 »	177 000 »	178 »
Sainte-Lucie	614 »	45 000 »	73 »
Saint-Vincent et Bequia	381 »	48 000 »	126 »
Grenadines	86 »	7 000 »	81 »
Grenada	344 »	44 000 »	128 »
Barbadoes	430 »	183 000 »	426 »

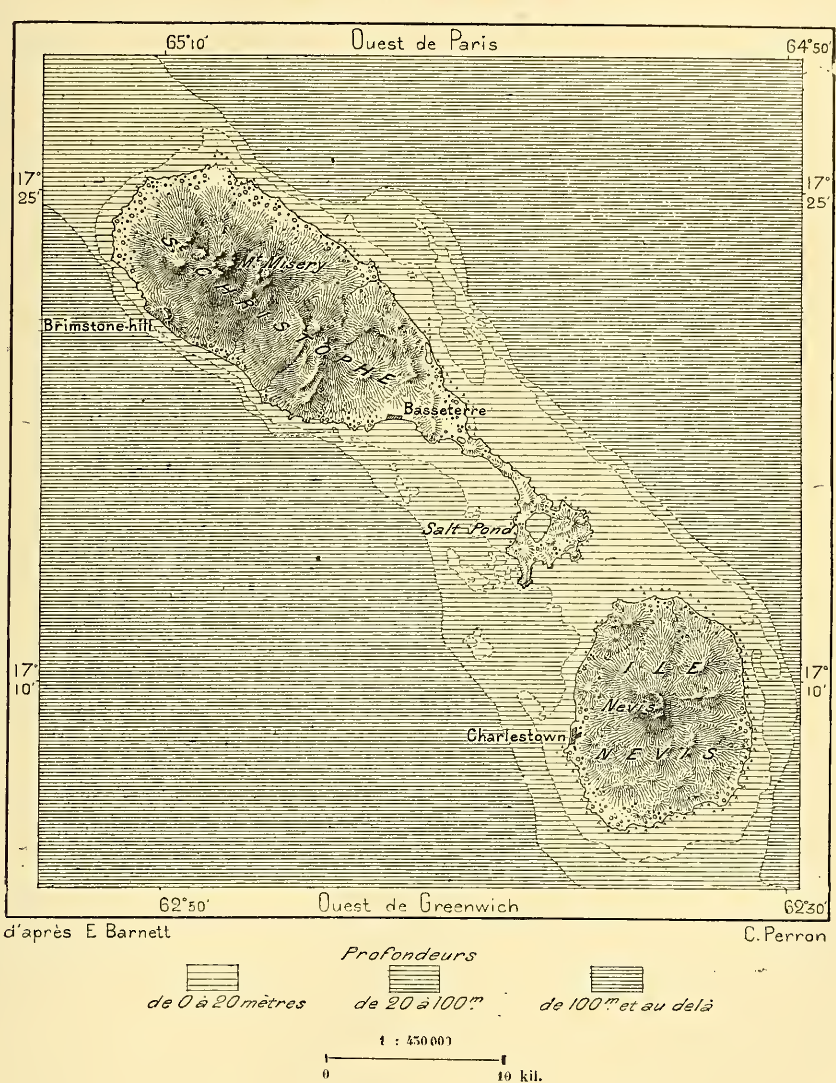
Répartition politique des Petites Antilles :

Iles anglaises	3 550 kil. carr.	448 190 hab.	126,2 hab. par kil. carr.
» françaises	2 777	335 950	121
» hollandaises	81	8 210	101,5
Ensemble	6 408 kil. carr.	791 260 hab.	123,5 hab. par kil. carr.

daises constituent un petit groupe au nord-ouest, en face des îles Vierges.

Le système des Petites Antilles n'est pas formé : par une rangée unique; il se compose en réalité de deux alignements distincts. Le principal est celui qui se développe de Saba et de Saint-Eustache à Grenada, en formant

N° 185. — SAINT-CHRISTOPHE ET NEVIS.



une courbe d'environ 600 kilomètres : Saint-Christophe et Nevis peuvent être pris en exemple de cette allure générale des îles de la rangée occidentale. L'autre alignement, d'une longueur à peu près égale, est celui qui se poursuit de Sombrero à Barbadoes; il ne s'arrondit pas en arc de cercle comme le premier, mais au contraire s'oriente exactement du nord-ouest

au sud-est, de manière à effleurer en tangente la convexité de la chaîne intérieure : la Guadeloupe se trouve ainsi constituer une île double, appartenant par ses deux moitiés aux deux alignements des Antilles. Un troisième alignement, mais à peine indiqué, est celui que révèlent l'île d'Aves et les bas-fonds avoisinants.

La chaîne principale des Antilles se compose d'îles elliptiques allongeant leur grand axe conformément à la direction générale de l'ensemble. Chaque île a son arête de montagnes disposée également dans le sens de la courbe collective. Les monts atteignent leur principale élévation dans les trois îles centrales, Guadeloupe, Dominica, Martinique, mais toutes les îles de cette rangée sont fort hautes relativement à la faible étendue de leur surface : quelques îlots se dressent en cônes hors des flots à plusieurs centaines de mètres. A la vue de ces pitons abrupts jaillissant de la mer on en reconnaît l'origine éruptive. Les montagnes des Petites Antilles sont formées de porphyres et de laves : elles naquirent évidemment sur une crevasse sous-marine et s'élevèrent peu à peu au-dessus des flots; quelques-uns de ces amas grandissent encore par de nouvelles éruptions. Quant à la chaîne extérieure, de Sombrero à Barbadoes, elle n'est point volcanique, ou du moins les roches ignées expulsées du fond marin n'ont atteint la surface qu'en de rares endroits; le piédestal est recouvert par des formations calcaires d'origine océanique. Nulle part le contraste ne se montre d'une manière plus frappante que dans les îles géminées de la Guadeloupe, l'une haute, hérissée de mornes, striée de laves, riche en eaux courantes, l'autre basse ou doucement mamelonnée, fissurée de crevasses et percée de grottes dans lesquelles s'enfuient les eaux.

Si les îles calcaires reposent sur un fond de roches, d'autre part les îles à volcans émergés ne sont pas entièrement formées de matières fondues, puis refroidies, elles ont aussi leur ourlet de dépôts océaniques. Autour des escarpements de porphyre ou de trachyte s'appuient, jusqu'à plus de 250 mètres en altitude, des amas d'un ciment gris, teinté de rouge ou de jaune, enfermant des blocs tombés des pentes supérieures. Ce conglomérat eut son origine au-dessous des eaux, à une époque où le niveau de la mer était plus élevé relativement aux terres antiliennes; un exhaussement des îles ou un abaissement des eaux ont fait émerger ces formations marines qui s'étaient déposées au pied des volcans. Que ce mouvement continue et l'on verra surgir les bancs de récifs ou *cayes* qui ceignent la base sous-marine des îles, principalement sur le côté qui fait face à l'Atlantique[1]. La

[1] E. de Mont-Serrat, Aug. Dollfus, *Archives de la Commission scientifique du Mexique*, tome II

composition de la roche est la même dans les récifs immergés et dans les falaises soulevées au-dessus de l'Océan : quant à l'aspect, il diffère à peine; moins de dureté, une couleur un peu moins jaunâtre, voilà tout ce qui distingue les rochers madréporiques modernes. En certains endroits, les conglomérats côtiers sont interrompus par des coulées de laves : les deux formations étant d'origine contemporaine, il se trouve que des fragments de l'une ou de l'autre roche sont encastrés dans l'épaisseur des assises différentes.

Le climat spécial des Petites Antilles ne diffère que par de faibles nuances de celui des Grandes Antilles. Les contrastes sont beaucoup plus frappants de l'un à l'autre versant des îles de la Micro-Antilie qu'ils ne le sont de l'une à l'autre extrémité de la méditerranée Américaine. La disposition des îles orientales dans le sens du méridien a pour conséquence une opposition des plus nettes entre les deux rivages, l'un tourné vers le vent et la houle de l'Atlantique, l'autre baigné par les eaux calmes, bien abritées de la mer des Caraïbes : un des côtés est la « Capesterre », l'autre, la « Basseterre ». Cette différence de climat a eu pour résultat de grands contrastes dans la densité de population, dans les industries locales et l'appel du commerce : les ports n'ont pu s'établir au vent et l'on a dû choisir soit des criques ou des baies de la « basse terre », soit du moins des rentrants de la côte opposée, bien abrités par des péninsules. Le caractère montueux des îles volcaniques accroît à l'infini la diversité du climat, suivant l'altitude et l'exposition; du moins les habitants ont-ils, à quelques centaines de mètres de leurs plages brûlantes, des vallons ou des promontoires à température modérée, offrant des conditions météorologiques plus salubres : chaque île a son sanatoire. Du reste, dans toutes les parties des îles, la température de l'année ne présente que peu d'écarts : c'est à une vingtaine de degrés seulement que s'élève l'oscillation annuelle[1].

Les pluies varient beaucoup plus que la température, suivant les différences d'exposition, les écrans formés par les collines et les montagnes retenant d'ordinaire les nuages pluvieux sur un de leurs versants. Les averses sont donc plus abondantes sur la Capesterre que sur la Basseterre, elles augmentent aussi en proportion de l'altitude : à cet égard on observe une gradation régulière, même dans une île comme Barbadoes, où les

[1] Température des Petites Antilles :

	Latitude.	Température moyenne.	Temp. la plus basse.	Temp. la plus haute.	Ecart.	Pluie.
Guadeloupe (Pointe-à-Pitre) .	16° 14′	25°,93	19°,38	38°,38	19°	1^{m}
Martinique (Fort-de-France).	14° 36′	27°,1	17°,4	35°	17,°6	2^{m},10
Barbadoes (Bridgetown). . .	13° 5′	25°,2	17°,8	31°	12°,2	1^{m},54

hauteurs n'ont qu'un très faible relief[1]. Les grêles ne sont pas absolument inconnues dans les Petites Antilles, mais elles y sont encore beaucoup plus rares qu'à Cuba : à la Guadeloupe on n'a constaté qu'une seule fois le phénomène de la grêle, en 1805.

La flore micro-antilienne, fort riche en proportion de la faible surface relative des îles, et présentant mainte diversité même en des terres rapprochées l'une de l'autre, entremêle les espèces d'origine septentrionale, méridionale, occidentale; même des plantes de l'Ancien Monde paraissent avoir fait partie de la flore primitive des Petites Antilles avant que les Européens soient venus dans la contrée, introduisant des esclaves d'Afrique. Du reste, il est impossible aux botanistes de suivre l'historique des différentes espèces à plusieurs siècles en arrière : ils sont loin d'être d'accord pour les plantes cultivées dont les produits ont de l'importance dans le commerce du monde. On sait de quelques espèces de cannes à sucre qu'elles sont importées, mais l'espèce trouvée par les premiers Français à Saint-Christophe, à la Guadeloupe, à la Martinique et à Saint-Vincent a toujours été considérée par eux comme indigène[2].

De même on discute l'origine de certaines espèces animales. Quelle est la provenance du singe qui vivait naguère dans les bois de la Barbade : d'après Robert Schomburgk[3], ce serait une espèce américaine, tandis que d'après Fielden[4] il faudrait y voir au contraire un singe de l'Afrique occidentale, *cercopithecus callitrichus*, que les traitants de la Guinée auraient introduit dès les premiers temps de la colonisation et qu'on retrouve aussi à Saint-Christophe, à Nevis, à la Grenade[5]. Chaque île a sa faune spéciale : sur 128 espèces d'oiseaux recueillies par Ober dans un voyage de deux ans, il en est 7 seulement qui soient communes à toutes les Petites Antilles, et 52 sont des formes n'existant que dans une seule terre. Ile océanique, n'ayant jamais été rattachée au continent, la Barbade n'aurait reçu sa faune et sa flore que par les vents, les courants, les oiseaux et l'homme. Mais si les îles de la Micro-Antilie ont acquis, surtout à une époque récente, des espèces qui leur étaient étrangères, d'autre part, elles

[1] Pluies des Barbadoes :

De 0 à 60 mètres	1m,119	De 180 à 240 mètres	1m,500
De 60 à 120 mètres	1m,169	De 240 à 300 mètres	1m,152
De 120 à 180 mètres	1m,321	De 300 à 347 mètres	1m,178

(Rawson, *Report on the Rainfalls.*)

[2] Labat, ouvrage cité.

[3] *History of Barbadoes.*

[4] *Nature*, February 13, 1890.

[5] Sclater, *Nature*, February 20, 1890; — Ober, *Camps in the Carribbees.*

ont perdu des animaux que les premiers colons européens y virent encore. Un gros pigeon, jadis très commun dans ces terres, ne s'y retrouve plus qu'à l'état fossile : il a désormais quitté l'archipel pour le continent sud-américain. D'après Darwin, l'influence transformatrice du milieu se montre principalement sur les espèces européennes de papillons, qui deviennent aptères dans les Antilles : leurs ailes, changées en voiles par le vent, les entraîneraient dans la mer.

Les naturalistes qui étudient les mollusques et les organismes inférieurs pourraient citer des milliers d'exemples de contrastes bizarres dans la faune des îles : telles espèces qui se trouvent en des terres éloignées manquent dans les chaînons intermédiaires du collier des îles, comme si les anneaux, appartenant à des périodes de formation différentes, avaient été jadis rattachés par des isthmes à des continents distincts. L'existence de ces enclaves limitées se relie aux problèmes les plus ardus de la géologie et de l'histoire naturelle, et les savants ont émis diverses hypothèses à cet égard sans que la certitude ait pu se faire encore. En exemple de ces faunes spéciales on cite surtout le serpent trigonocéphale, « fer de lance » (*bothrops lanceolatus*), qui vit exclusivement à la Martinique et en deux autres petites Antilles : cet ophidien venimeux est de ceux qu'on n'oublie point. Le trigonocéphale est fort redouté des indigènes et des colons; cependant la mortalité due à ses morsures est relativement peu considérable : à Sainte-Lucie, sur une population d'environ 45 000 personnes, on compte six ou sept morts[1]. Après l'homme, le trigonocéphale a pour ennemis principaux une grande couleuvre d'un bleu d'acier, le *coibo* ou la « couresse », la fourmi, qui s'attaque à ses yeux[2], et la mangouste, qui dévore l'animal tout entier, avec dents et crochets. Il n'y a pas moins de huit variétés de ce redoutable serpent, différentes par la couleur et la disposition des taches, mais se confondant toutes facilement avec des racines, des tiges, des écorces, des bois pourris qui recouvrent le sol de la forêt. Au siècle dernier, il existait encore des trigonocéphales ayant près de trois mètres en longueur; de nos jours on n'en voit point qui atteignent deux mètres, les gros serpents échappant difficilement aux chasseurs.

A l'arrivée des Espagnols, la population des Petites Antilles, entièrement

[1] Owen T. Bulkeley, *The Lesser Antilles*. — En 1889 les accidents ont été plus nombreux : on a compté 15 morts causées par les morsures des serpents. D'après Rufz de Lavison, le trigonocéphale aurait fait jusqu'à 50 victimes par an dans la Martinique.

[2] Labat, ouvrage cité.

caraïbe, se distinguait nettement par l'aspect physique, le langage et les mœurs, des Indiens affectueux et paisibles qui vivaient dans l'île Española. Les premiers navigateurs décrivent ces insulaires de la Micro-Antilie comme des hommes fiers et indomptables, vaillants, se ruant au danger et se vantant de leurs blessures, mais féroces et impitoyables envers leurs captifs. Ils étaient même anthropophages, sans doute par religion, pour accroître leur courage en se nourrissant du cœur de l'ennemi : les premiers Européens qui pénétrèrent dans leurs carbets furent horrifiés à la vue des membres sanglants qui gisaient sur le sol, des quartiers d'hommes qui pendaient aux poutrelles des cases ou grillaient devant les flammes. Toutefois ces Indiens, redoutables comme ennemis, étaient des amis sûrs et pratiquaient généreusement les devoirs de l'hospitalité, parfois même se laissaient massacrer plutôt que d'abandonner leurs hôtes. Aussi intrépides marins que courageux guerriers, ils s'aventuraient sur leurs pirogues à des centaines de kilomètres en mer, et connaissaient tous les détroits, des côtes de l'Amérique du Sud à celles des Grandes Antilles : débarquant par petites bandes, ils surprenaient à l'improviste le village de quelque tribu hostile des Guatuaios, appelés aussi Inéri ou Ignéri, mais appartenant tous à la race araouaque, et repartaient le plus souvent chargés de butin, ramenant de jeunes hommes qu'ils réservaient pour le repas sacré ou pour l'esclavage, et des femmes qu'ils prenaient pour servantes et pour épouses. C'est ainsi que la race originaire se modifiait incessamment, commençant ce bizarre mélange des sangs qui a fini par valoir l'appellation purement indienne de Caraïbes à des nègres sambos de l'Amérique Centrale.

D'où venaient les premiers Caraïbes qui s'étaient établis dans les petites îles de la chaîne antilienne, une ou deux générations avant l'arrivée des Européens? On a vu en eux des colons aztèques, maya, quichua ou des Peaux-Rouges de l'Amérique Septentrionale. Mais les traditions, de même que la parenté des langages et l'analogie des mœurs, pointent vers l'Amérique du Sud, surtout vers le Venezuela, les Guyanes, le Brésil. Les Caraïbes — ou plutôt les Caribes, comme les désignent les Espagnols, leurs premiers visiteurs blancs — sont les frères des Galibi des Guyanes et de ces Indiens qu'Ehrenreich a récemment visités sur les bords du Xingu[1]. Le nom de la nation caribienne a été diversement expliqué : Cari-aïba en tupi est une appellation collective appliquée par les Indiens eux-mêmes, mais non dans un sens ethnographique, il signifierait « homme mauvais,

[1] *Congrès des Américanistes*. Paris, 1890.

pirate, anthropophage[1] ». Quoi qu'il en soit, il est certain que les Caraïbes des Antilles avaient fini par employer ce nom dans un sens noble, puisqu'ils l'appliquaient aux blancs pour reconnaître leur intelligence supérieure. Amerigo Vespucci dit expressément que les indigènes de la côte de Paria donnaient aux navigateurs espagnols le titre de « Carabes » pour exalter le savoir de ces étrangers. Français et Portugais étaient aussi appelés « Caraybbes, Caryba » d'après les anciens auteurs[2].

On sait que les femmes caraïbes des Antilles s'énonçaient en une langue particulière, notablement différente de celle des hommes. Les recherches de Lucien Adam ont établi que le parler masculin se composait originairement du langage galibi des conquérants qui s'emparèrent des îles et pénétrèrent jusqu'en Haïti. Le parler féminin est au contraire un idiome foncièrement araouaque, celui des indigènes que les Galibi avaient vaincu, tuant les hommes et emmenant les femmes en captivité. Très peu de termes sont communs : les mots qui ont pu être identifiés se répartissent presque exclusivement, les uns en galibi, les autres en araouaque; cependant cette dernière langue, celle des femmes, a été de beaucoup la plus influente et a pris la prépondérance, non seulement parce que l'éducation des enfants était entre les mains des femmes, mais aussi parce que l'araouaque est la langue la plus riche et la plus développée[3].

De même que les Caraïbes avaient exterminé les Araouaques, de même les blancs, Espagnols, Français, Anglais, exterminèrent à leur tour les Caraïbes. L'histoire de chaque île, notamment celle de la Martinique, de Dominica, de Saint-Vincent, est le récit du massacre des indigènes, et maintenant il ne reste plus qu'un petit nombre de Caraïbes métissés, vivant dans ces trois îles, en des vallons écartés des montagnes. Dominica aurait encore une trentaine de familles indigènes[4]; en 1881 Saint-Vincent avait parmi ses habitants 192 individus se disant Caraïbes et pratiquant la plus périlleuse industrie de l'île, celle d'embarquer les sucres de la côte orientale au milieu de la houle qui se brise incessamment sur les rivages.

Les destructeurs des Indiens, les blancs, sans avoir à subir d'attaques et de massacres, déclinent à leur tour. Des statisticiens ont cru voir dans cette diminution du nombre des Européens l'effet d'une loi fatale, l'impossibilité pour la race blanche de s'acclimater sur le sol des Antilles. Il est

[1] Von Martius, *Beiträge zur Ethnographie und Sprachenkunde Amerika's.*

[2] P. Margry, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1857.

[3] Lucien Adam, *Du parler des hommes et du parler des femmes dans la langue caraïbe*, Paris, 1879.

[4] J. A. Froude, *The English in the West Indies.*

certain que, dans la période de colonisation par les blancs, l'accroissement de la population européenne dans les Antilles a toujours été dû à l'immigration volontaire ou forcée, car la plupart des colons étaient non des « habitants » libres, mais des « engagés » ou plutôt des esclaves temporaires. De fréquents dépeuplements eurent lieu, causés par des épidémies générales; à l'époque où les colonies déjà fondées étaient dans leur voie de développement pacifique, la mortalité des blancs a souvent dépassé leur natalité, surtout pendant les épidémies de fièvre jaune[1]. Dans l'ensemble le phénomène normal fut celui de l'amoindrissement : la race semblait menacée de disparition par l'œuvre lente mais impitoyable de la nature.

Toutefois il ne manque pas d'indices qui démentent cette prétendue loi et prouvent que l'homme du Nord peut s'acclimater parfaitement en se plaçant en des conditions favorables et en réglant prudemment son genre de vie. Pour les Espagnols et les Canariotes, il ne peut y avoir aucun doute à cet égard, ainsi qu'en témoigne le rapide accroissement de la population blanche à Puerto-Rico; mais on peut citer aussi de nombreuses familles, même d'origine septentrionale, Français du nord, Hollandais, Anglais, Écossais, qui ont prospéré de génération en génération, et se distinguent à la fois par une santé florissante, par une grande force musculaire, une rare beauté et de brillantes facultés intellectuelles. Une meilleure connaissance de l'hygiène, la facilité croissante des voyages, qui permet désormais de fréquents déplacements de contrée en contrée, enfin l'établissement de sanatoires à diverses altitudes des îles rendent l'acclimatement définitif de plus en plus réalisable par les Européens qui vont résider aux Antilles.

Les causes de la diminution des blancs dans les Petites Antilles, diminution d'autant plus frappante qu'elle coïncide avec un accroissement rapide de la population d'origine africaine, sont plutôt d'ordre économique et moral que d'ordre matériel. Aux temps de l'esclavage des noirs, alors que tout le pays était divisé en grands domaines, la situation des propriétaires était, sans discussion possible, celle de maîtres, d'êtres supérieurs appartenant, pour ainsi dire, à une humanité distincte. Mais quand les nègres eurent été émancipés, surtout quand nombre d'entre eux eurent acquis l'aisance ou la fortune, que l'instruction eut supprimé les distances entre les fils de l'ancien maître et ceux de l'ancien esclave, et que, fort de sa valeur réelle aussi bien que de ses droits à l'égalité politique, l'Africain eut réclamé sa place à côté de l'Européen dans les conseils, les cérémonies,

[1] Mortalité moyenne des malades de la fièvre jaune à la Martinique, de 1802 à 1869 : 252 pour 1000 (Béranger Féraud).

les fêtes du pays, l'héritier de ceux qui avaient constitué l'aristocratie d'autrefois se mit à haïr cette terre où les asservis de la veille avaient l'arrogance de se dire ses égaux; souvent il cède la place, il émigre sans désir de retour. D'autre part, les « petits blancs » qui avaient occupé les postes secondaires dans les plantations et le gouvernement, et qui avaient pu, en vertu de leur couleur, écarter toute concurrence des nègres et des mulâtres, sont repoussés : les places sont prises. Les fonctionnaires pullulent, non moins dans les Antilles anglaises que dans celles des autres nations, et, de par la loi du nombre, ce sont des hommes de couleur que l'on élit en majorité. Certains districts se sont complètement dépeuplés de blancs, qui se refusent à devenir les subordonnés des fils d'esclaves[1]. On dit aussi que les pratiques, si communes en France, de la limitation volontaire des familles commencent à prévaloir dans les Antilles françaises[2]. On peut évaluer à plus du quart la proportion des Européens qui, dans la lutte pour l'existence, se sont retirés devant les Africains depuis le milieu du siècle; toutefois on ne peut donner de chiffres précis à cet égard, les recensements officiels de plusieurs îles, notamment des terres françaises, n'indiquant plus la distinction des habitants d'après la couleur, distinction devenue difficile à établir.

Quoique nulle tentative d'indépendance politique ne se soit encore produite dans les Petites Antilles, le triomphe ethnologique de la population noire dans ces jardins insulaires n'est pas moins assuré qu'il ne l'est à la Jamaïque ou en Haïti. Toutefois les noirs créoles des Antilles ne sont plus des Africains : par le sang comme par la langue et les mœurs ils appartiennent désormais aussi bien à l'Europe qu'au continent « noir ». Le mélange des deux races s'est fait d'une manière de plus en plus intime, malgré la différence première des conditions, malgré l'aversion primitive des maîtres pour les esclaves. Les lois sévères qui interdisaient autrefois tout mélange entre blancs et noirs ne pouvaient être observées dans un pays où les juges eux-mêmes eussent été en cause, et les procès n'étaient pour la plupart que des formalités dérisoires[3]. Elles n'empêchèrent point qu'aux blancs, aux nègres et aux Caraïbes, ceux-ci de plus en plus rares, ne se mêlassent mulâtres et capres, griffes et quarterons. Maintenant la population des îles présente les nuances les plus diverses, depuis le blanc mat jusqu'au noir brillant, mais surtout le jaune brun, la belle couleur du bronze, même celle de l'or pâle. Et certes les races ainsi

[1] Froude, *The English in the West-Indies.*
[2] Molinari, *A Panama.*
[3] Labat, ouvrage cité.

croisées n'ont point déchu : les créoles de sang mêlé, notamment les Martinicais et les Dominicains, sont les plus beaux des Antiliens[1]. Et quelle souplesse de corps, quelle grâce de mouvements, quelle vivacité du regard, quel charme du sourire! Malgré leur entrée tardive dans le monde de la civilisation moderne, les créoles de couleur ont su prendre aussi une large part au travail de l'art et de la pensée, aux mouvements sociaux et politiques de l'évolution contemporaine.

Privés de leurs esclaves par les lois des métropoles respectives, les planteurs firent prolonger la servitude sous des formes mitigées, afin de garder leurs travailleurs, sinon comme serfs, du moins comme « apprentis »; mais cette période intermédiaire prit fin à son tour, et les ci-devant esclaves devinrent soit des ouvriers salariés, soit même des cultivateurs libres. Les grands propriétaires remplacèrent d'abord ces affranchis par des noirs « engagés » qu'ils importaient d'Afrique, mais c'était là une traite déguisée qui, en mainte occasion, ne différait guère de l'ancienne, et que l'opinion publique, dans les îles et dans la mère patrie, finit par interdire. Au lieu de nègres, on fit alors venir des Hindous, pour la plupart sujets britanniques, et comme tels, protégés spécialement par le gouvernement de l'Angleterre. Aussi les clauses stipulées en faveur des engagés ou coulis de l'Inde ont-elles été beaucoup mieux respectées que les conditions réglées jadis avec les noirs : un « protecteur » spécial est chargé de représenter les intérêts des engagés et les visite au moins une fois tous les trois mois pour entendre les doléances, s'il y a lieu; enfin, le temps de service n'est point dépassé et les rapatriements se font aux époques fixées. Les importations ont notablement diminué et des années se passent sans que de nouveaux immigrants de l'Inde débarquent dans les Petites Antilles : déjà la population locale est assez dense et le classement des habitants par ordre de travaux s'est assez bien fait pour que les propriétaires aient pu maintenir la culture dans leurs domaines sans appeler des étrangers. Les coulis hindous qui continuent d'habiter le pays, environ quarante mille, se livrent pour la plupart au petit commerce, et ne se fondent que très lentement avec le reste de la population : d'ailleurs ils sont encore dépourvus de toute nationalité régulière. Ils sont encore énumérés à part dans les recensements, preuve que l'on voit toujours en eux des étrangers; mais il est certain que peu à peu ils finiront, comme tous les autres éléments ethniques des Antilles, par entrer dans le même torrent circulatoire.

[1] Lafcadio Hearn, *Two Years in the French West-Indies.*

De même qu'aux temps de l'esclavage, les Petites Antilles ont pour industrie principale la culture des plantes qui fournissent les denrées dites



MARTINICAINE.
Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

« coloniales », mais, suivant les révolutions sociales et politiques, les oscillations commerciales, les changements de tarif, ces denrées ont fréquemment varié d'importance dans les différentes îles, et les centres vitaux de la

production se sont déplacés. Cependant la culture par excellence, de nos jours comme au siècle dernier, est celle de la canne à sucre : le capital employé dans cette industrie est évalué à 1250 millions de francs. La Guadeloupe, la Martinique, la Barbade produisent même une quantité de sucre plus considérable par année moyenne qu'elle ne le fut aux époques les plus fructueuses de l'ancien régime. Le cafier, qui jadis donnait à la Martinique des produits si appréciés, n'est la culture principale dans aucune des îles, tandis que le cacaoyer a pris le premier rang dans les plantations de la Grenade. Monserrat, la Dominique préparent le jus de citron. Saint-Vincent s'adonne surtout à la production des fécules, et l'industrie croissante dans la plupart des îles anglaises est la cueillette des bananes, des oranges, des noix de coco et de kola, et autres fruits. Ensemble, les récoltes des Petites Antilles représentent une valeur annuelle d'environ 200 millions de francs et donnent lieu à un mouvement de navigation commerciale évalué pour l'entrée à 2 millions de tonnes.

II

ILES ET ILOTS

SOMBRERO, THE DOGS, ANGUILLA

La terre la plus septentrionale de la Micro-Antilie, Sombrero, apparaît de loin comme un « chapeau » grisâtre flottant sur la mer. Ce n'est qu'un rocher, considéré comme sans valeur aucune jusqu'au jour où des industriels américains vinrent en exploiter les couches de guano, reposant sur des assises de calcaire phosphaté ayant encore plus d'importance pour la restauration des terrains épuisés. La Grande-Bretagne ne pouvait abandonner une île aussi précieuse, et après de longs pourparlers diplomatiques elle obtint en effet que Sombrero lui fût rendue, mais déjà bien appauvrie par les carriers américains.

Les autres îles groupées à l'extrémité septentrionale de la traînée micro-antilienne sont également anglaises : ce sont les Dogs ou les « Chiens », ainsi nommés parce qu'ils ressemblent à une meute courant sur les flots, et Anguilla ou « Anguille » qui doit probablement son appellation à sa forme allongée et quelque peu serpentine; cependant Herrera lui donne le nom d'Aguila. Les Anglais la désignent parfois comme « l'île Serpent », *Snake-island*; elle se continue au nord-est par l'îlot d'Anguilletta. Toujours balayées par le vent alizé, ces terres basses sont très salubres, et la population, presque exclusivement composée de noirs, vit dans le bien-être.

L'industrie principale est l'élève de petits chevaux, qui paissent dans les pâturages salins du littoral : les habitants exportent aussi du sel et du phosphate de chaux et vendent du tabac, du maïs, du bétail aux fournisseurs de la marine dans l'île danoise de Saint-Thomas.

SAINT-MARTIN.

Cette terre succède au sud à l'anglaise Anguilla et repose sur le même

N° 186. — SAINT-MARTIN.



socle sous-marin, puisque entre les deux la profondeur d'eau ne dépasse pas 25 à 30 mètres. Elle ne lui ressemble pas : c'est une île haute, dont le piton culminant, le morne Paradis, situé dans la partie septentrionale, s'élève à 585 mètres; d'autres mornes le suivent dans la direction du sud, mais à l'ouest du corps principal de la montueuse contrée s'allonge la péninsule des Terres-Basses, disposée en forme d'anse et reliée à l'île proprement dite par deux plages curvilignes tournant leur concavité vers la haute mer; la profonde lagune de Simpson dort entre les deux cordons de sable. D'autres étangs, moins vastes, bordent les rivages, au nord-

ouest, à l'est, au sud, et pénètrent au loin dans les vallées. Seule entre les Antilles, Saint-Martin est politiquement divisée en deux parties : celle du nord, comprenant environ les deux tiers de la surface, attribuée à la France, et celle du sud, appartenant à la Hollande. On montre encore l'endroit où se fit en 1648 le traité de partage et d'amitié entre les colons des deux langues : c'est le sommet d'un morne qui s'élève non loin de Marigot, et que l'on appelle « montagne des Accords ». Depuis deux siècles et demi, le traité de paix a toujours été observé; il est vrai que des immigrants d'autre langue, les Anglais, se sont introduits dans l'île et y ont pris la prépondérance numérique[1]. L'éloignement de la Guadeloupe, sa métropole antilienne, et les facilités du commerce de l'une à l'autre partie de Saint-Martin, enfin l'impossibilité qu'il y avait en temps de guerre pour que les habitants se rendissent à leur chef-lieu officiel, valurent aux insulaires une grande liberté de trafic, une autonomie administrative presque complète, et par suite une remarquable prospérité. Saint-Martin se livrait jadis à l'industrie sucrière, mais de nos jours ses habitants s'adonnent presque exclusivement à la production des vivres et à l'exploitation des salines. Une compagnie franco-hollandaise a reçu en concession tous les marais salants du littoral, qui produisent en moyenne 5 600 000 hectolitres de sel[2].

La capitale de la partie française, Marigot, est ainsi nommée de sa situation au bord d'un chenal qui faisait jadis communiquer sa baie avec l'étang de Simpson : ce bayou s'est obstrué, mais la baie de Marigot, bien abritée du vent d'est, reçoit toujours de grands navires; la franchise du port attire quelque trafic vers ce point situé en dehors des voies maîtresses de navigation. La ville hollandaise, Philipsburg, appelée aussi Philisburg, se développe en une longue rue bâtie sur une plage étroite, entre une baie semi-circulaire de la côte méridionale et une vaste saline : il faut de temps en temps couper le cordon littoral pour renouveler les eaux du marais salant, épuisées par l'évaporation.

SAINT-BARTHÉLEMY.

La petite Saint-Barthélemy, dite Saint-Bart par les marins des Antilles,

[1] Superficie et population de Saint-Martin en 1880 :

Partie française.	52 kil. car.	3 500 hab.
» hollandaise.	47 » »	3 360 »
Ensemble.	99 kil. car.	6 860 hab.

[2] A. Bouinais, *Guadeloupe*.

occupe l'extrémité méridionale du banc qui porte l'île anglaise d'Anguilla et l'île franco-hollandaise de Saint-Martin : il suffirait d'un soulèvement de 26 mètres pour que toutes ces terres distinctes fussent groupées en un seul massif, de 75 kilomètres en longueur. Saint-Barthélemy, île étroite disposée en forme d'un croissant tournant sa convexité vers le sud, n'a pas même 10 kilomètres de l'est à l'ouest, et seulement 21 kilomètres carrés en superficie : sa plus haute colline, massif calcaire situé à peu près exactement au centre de l'île, est de 302 mètres. Une vingtaine de rochers sont épars autour des rivages, principalement au nord et au nord-ouest.

La capitale porte le nom suédois de Fort Gustaf ou Gustavia, car Saint-Barthélemy, après avoir été française de 1648 à 1784, était devenue propriété coloniale de la Suède, en échange d'un droit d'entrepôt à Göteborg et de quelques concessions politiques. Elle a été cédée à la France en 1877, moyennant une somme de 277 500 francs; d'ailleurs sa population, descendant surtout des colons de la Normandie, était restée française par le souvenir, quoique parlant anglais, et sur 551 votants, 550 se prononcèrent pour l'annexion. Le port de Gustavia, appelé aussi le Carénage, est situé sur la côte occidentale, à l'abri du vent alizé, et défendu en outre par des bancs et des rochers contre la houle du large : des navires calant 2 à 3 mètres viennent y mouiller.

Administrativement, Saint-Barthélemy est une commune de la Guadeloupe, mais les habitants sont exemptés de la plupart des droits qui pèsent sur les résidents de la grande île.

BARBUDA.

Cette terre basse forme un petit monde à part, un peu en dehors de la courbe régulière des autres Antilles et en des mers plus profondes : les détroits qui l'entourent ont plus de 1000 mètres de creux, si ce n'est au sud, vers l'île d'Antigua; un même plateau, immergé seulement de 30 à 40 mètres, porte les deux îles. Quoique l'une des terres d'étendue moyenne dans l'ensemble de la Micro-Antilie, Barbuda n'a pas au point de vue économique autant de valeur que de simples îlots comme Nevis ou la Désirade. Son isolement, le manque de bons ports et la ceinture de récifs qui entoure la côte ont pu, dans une certaine mesure, empêcher le peuplement, mais la salubrité de l'île, bien exposée au vent dans toute son étendue, et la fécondité du sol auraient dû attirer les immigrants : il y a place pour cent mille cultivateurs dans Barbuda. Elle ne fut pas colonisée parce qu'elle appartenait en entier, depuis deux siècles, à une seule famille anglaise et que

nul ne pouvait y acquérir des terres : le propriétaire y fit le vide, pour ainsi dire, si bien qu'on se dispense souvent de l'énumérer dans la liste des possessions anglaises. A l'ancien vassal de la Couronne ont succédé deux concessionnaires, officiellement tenus, comme il l'avait été, d'envoyer chaque année une brebis grasse au gouverneur d'Antigua, à titre d'hommage : ils offrent maintenant un cerf, animal qu'ils ont introduit d'Europe et qui peuple les forêts dont l'île a été complantée[1].

Seule de toutes les Petites Antilles, Barbuda n'a pas autant de nègres que de blancs dans sa population, qui ne comprend d'ailleurs pas même un millier d'habitants.

ANTIGUA.

En proportion, cette île qui fait suite à Barbuda dans la direction du sud est trente fois plus peuplée; il y a un siècle, les habitants s'y pressaient encore en plus grand nombre. Antigua fut ainsi nommée par Colomb en l'honneur d'une église de Valladolid[2], Santa-Maria la Antigua : le dernier mot de cette longue appellation est seul resté. Comme les autres Antilles de la chaîne orientale, Barbuda, la Grande-Terre de Guadeloupe, Barbadoes, c'est une île calcaire et peu élevée, puisque son plus haut morne ne dépasse pas 271 mètres; cependant les collines du sud-ouest, brusquement coupées en falaises, forment une sorte de réduit d'accès difficile où les habitants pourraient se réfugier en cas d'invasion. Les forces volcaniques y ont été à l'œuvre, car le port dit English Harbour n'est qu'un groupe de cratères envahis par les eaux. Mais tout le reste d'Antigua forme un plateau de strates calcaires où les assises de provenance marine alternent avec les couches déposées par les eaux douces et où l'on trouve la plus grande variété de coraux fossiles, ainsi que des organismes animaux et végétaux transformés en agates. De même que les autres îles calcaires, Antigua manque d'eau à la surface, et l'on se demande si le nom de Yamaca ou « Ruisselante », que lui avaient donné les insulaires d'autrefois, n'était pas ironique[3] : en 1779, en 1789, les citernes restèrent vides pendant des mois entiers et les bestiaux périrent par milliers. De tout temps, les colons ont dû recueillir l'eau qui leur était nécessaire, même pour l'irrigation ; maintenant la ville principale et ses jardins disposent d'un réservoir contenant 2 500 000 litres d'eau. C'est au parfait drainage naturel des eaux, dit-on, que l'île d'Antigua doit sa salubrité.

[1] Ober, *Camps in the Caribbees, Adventures of a Naturalist in the Lesser Antilles.*
[2] Justo Zaragoza, *Las Insurrecciones de Cuba.*
[3] Daniel Mac-Kinnen, *A Tour through the British West-Indies.*

Dès 1632, des colons anglais s'établirent dans cette Antille, puis des Français leur succédèrent, mais le traité de Bréda, en 1666, assura la possession d'Antigua à la Grande-Bretagne, et depuis cette époque la colonie n'a cessé de lui appartenir. La première parmi les terres anglaises, elle abolit l'esclavage en 1834, sans attendre les résultats de l'apprentissage

N° 187. — PORT DE SAINT-JOHN, ANTIGUA.

d'après les cartes marines — C. Perron

Profondeurs

0 à 5 mètres — 5 à 10 mètres — 10 m et au delà

1 : 40 000

0 — 1 kil.

préliminaire, mais sans donner des terres aux noirs, qui pour la plupart cherchèrent à quitter les grandes plantations : il leur fallait un travail moins fatigant et ne rappelant pas la servitude. En conséquence des changements économiques et peut-être aussi de l'épuisement du sol, la production du sucre, principale industrie d'Antigua, a notablement décliné, et l'on songe maintenant à la remplacer, comme dans les Bahama, par la culture du henequen. Les ananas d'Antigua sont renommés sur les mar-

chés de la Grande-Bretagne et des États-Unis. Presque tout le commerce se fait par le port de Saint-John, situé sur la côte septentrionale, au bord d'une large baie dont l'entrée est difficile, mais où les navires d'un tirant de 3 à 4 mètres trouvent un bon mouillage[1]. English Harbour, sur la côte méridionale, est bien meilleur et mieux abrité, mais ce havre excellent fut jadis un port militaire, entouré de casernes, de forts et d'arsenaux : le commerce libre évita ce gênant voisinage, et le bassin reste désert.

Saint-John, ville de 16 000 habitants, chef-lieu d'une « présidence » qui comprend en même temps Barbuda et Redonda, est la capitale de toutes les Antilles dites par les Anglais Leeward-islands ou « îles sous le Vent », des îles Vierges à la Dominique. Elle est donc la résidence d'un gouverneur, d'un président et de plusieurs corps administratifs, conseils exécutifs et législatifs, ceux-là nommés par la couronne, ceux-ci choisis pour une moitié par des censitaires. En 1885, Antigua n'avait que 208 votants, moins d'électeurs que de fonctionnaires.

SABA ET SANT-EUSTATIUS.

Ces deux îles, les plus septentrionales de la chaîne intérieure ou volcanique des Petites Antilles, appartiennent à la Hollande, mais on y parle l'anglais comme dans toutes les autres îles de ces parages, entre Puerto-Rico et la Guadeloupe. Saba n'est qu'un simple cône n'offrant plus d'ouverture au foyer caché des laves, mais ayant toujours l'aspect d'un volcan, surtout quand une vapeur, entraînée par le vent alizé, s'enroule autour de la cime. La montagne, ronde à la base et haute de 858 mètres, dresse de toutes parts au-dessus du flot ses escarpements ; un village s'est blotti, à près de 180 mètres en altitude, dans le fond d'un cratère ébréché. La population de Saba, presque entièrement d'origine écossaise, cultive les terrasses les plus accessibles et recueille le soufre de la montagne. Elle avait jadis pour industrie la fabrication des bas et des souliers. Labat, qui visita l'île en 1701, dit qu'il ne vit jamais « pays si cordonnier[2] ». L'île n'est abordable pour les bateaux que par une petite anse de sable ouverte au sud ; au sud-ouest, un plateau sous-marin, recouvert en moyenne de 10 à 40 mètres d'eau, se prolonge sur un espace d'environ 3000 kilomètres carrés.

Sant-Eustatius ou Saint-Eustache est plus grande et moins élevée que

[1] Mouvement commercial d'Antigua en 1885 : 7 585 600 francs.
[2] *Nouveau Voyage aux isles de l'Amérique;* — Boyer Peyreleau, *La Guadeloupe.*

Saba : son morne le plus haut, qui fut une île distincte, atteint 594 mètres. Le cratère central a reçu des Anglais, comme tant d'autres coupes volcaniques, le nom de Punch-bowl, mais le « bol » n'est plus empli de lave : une végétation touffue l'emplit en entier. La petite bourgade, Orangetown,

N° 188. — SANT-EUSTATIUS.

d'après G. B. Lawrance — C. Perron

Profondeurs

de 0 à 10 mètres — de 10 à 100 mètres — de 100 m. et au delà

1 : 86 000

0 — 2 kil.

qui sert de capitale à Saint-Eustache, se compose de deux quartiers : l'un construit sur un promontoire de laves, l'autre blotti à la base de la falaise sur la plage de la rade ouverte où se balancent quelques embarcations. Les habitants de Saint-Eustache, un peu moins nombreux que ceux de Saba, mais cependant très pressés sur le pourtour de leur volcan insulaire,

n'ont d'eau que dans leurs citernes : celle des pluies disparaît sous la cendre des volcans.

Saint-Eustache et Saba font partie du gouvernement de Curaçao, l'une des îles hollandaises de la côte du Venezuela.

SAINT-CHRISTOPHE ET NEVIS.

L'île Saint-Christophe, Saint-Kitts de ses possesseurs anglais, fut découverte en 1493 par Christophe Colomb, et le grand navigateur, qui la voyait pourtant après la Désirade, la Dominique, la Guadeloupe, Antigua, la trouva si belle qu'il voulut y attacher à jamais son prénom : c'est la seule des Antilles qui rappelle directement ses découvertes. Les Caraïbes l'appelaient Liamniga ou la « Fertile », mais pour eux cette fécondité même du sol fut une cause de ruine : Warner et ses compagnons anglais, qui débarquèrent à Saint-Christophe, en 1623, et les aventuriers français, conduits par le Normand d'Esnambuc, qui vinrent deux années après, et non le même jour, comme on le répète d'ordinaire, se liguèrent contre les premiers occupants, les pourchassèrent et, après les avoir refoulés dans l'intérieur, finirent par les exterminer complètement : il n'en reste plus dans l'île qu'une « pierre écrite » dont les inscriptions n'ont point été déchiffrées.

Pour les Anglais et pour les Français, Saint-Christophe est également la *mother colony* ou « mère des Antilles » : c'est là que se fondèrent leurs premiers établissements dans la chaîne micro-antilienne et de là que le peuplement se fit d'île en île dans la direction du sud. Dès les premières années, les colons des deux nations se partagèrent Saint-Christophe, mais d'une manière bizarre, les Anglais occupant le milieu, la partie massive de l'île, tandis que les Français prenaient les deux extrémités, la Cabesterre et la Basseterre ; mais les salines, quoiqu'en territoire français, étaient communes aux deux nations, et les Français pouvaient s'approvisionner de soufre dans le volcan, situé en terre anglaise. Les possessions respectives étaient limitées par des haies de cactus, barrières plus efficaces que ne l'eussent été des palissades ou des remparts. Troublés en 1629 par les Espagnols dans la tranquille jouissance de leur domaine, les colons parvinrent bientôt à les expulser et vécurent en paix à côté les uns des autres, jusqu'au moment où leurs gouvernements se disputèrent la domination dans toutes les Petites Antilles. Saint-Christophe fut prise et reprise, puis finalement cédée à la Grande-Bretagne par le traité de Versailles en 1783 : dans l'ancienne moitié française de l'île les noms de lieu rappellent la langue de ceux qui l'habitaient.

La forme de Saint-Christophe diffère de celle que présentent la plupart des autres Antilles, dont la ligne de côtes est un ovale allongé. La partie septentrionale de l'île, de beaucoup la plus considérable, constitue, il est vrai, un de ces massifs ovalaires, mais elle se prolonge au sud par une longue flèche de sable, comme pour aller rejoindre Nevis, et se termine par une presqu'île ronde entourant de sa plage circulaire un étang salé : sur la carte, les contours de Saint-Christophe rappellent ceux d'une guitare. Toutefois la partie du nord, où se trouvent les cultures et les villes, peut être considérée comme l'île véritable, redressant suivant une pente régulière ses campagnes verdoyantes vers un sommet aride et gris : c'est le mount Misery (1315 mètres), ainsi nommé moins pour son foyer de laves que pour les pluies qui se sont déversées dans ses ravins, descendant en déluges sur les plantations. Depuis l'émancipation des esclaves il a été aussi désigné sous le nom de mount Liberty : jadis les marins y voyaient vaguement l'image d'un « saint Christophe » portant l'enfant Jésus. Le cratère, profond d'environ 300 mètres, est en repos depuis la fin du siècle dernier et pendant les pluies se change en un lac, qu'entourent des palmistes et d'autres arbres; mais sur les flancs de la montagne jaillissent par centaines les fumerolles de gaz sulfureux. Un des cônes adventices du volcan, le Brimstone-hill ou le « Piton de Soufre » porte, à 237 mètres de hauteur, les fortifications d'une citadelle que l'on appela jadis le « Gibraltar des Indes Occidentales » et qui sont maintenant abandonnées comme inutiles.

La capitale de Saint-Kitts, encore désignée par le nom français de Basseterre, que les résidents anglais prononcent *Barr-Starr*, est située à la base du « mont des Singes », sur une baie de la rive occidentale, c'est-à-dire sur la face abritée de l'île — d'où l'appellation qui lui a été donnée. — Elle est entourée de jardins et de palmeraies, où l'on a récemment introduit avec succès le fameux *lodoicea Seychellarum*, ce palmier qui donne les « cocos de mer » et que les botanistes craignaient de voir disparaître. La culture presque unique de Saint-Kitts est celle de la canne à sucre, dont les produits, que l'on dit être les « meilleurs » des Antilles, suffisent encore, malgré la baisse des prix, pour maintenir le bien-être dans la population. Mais les cultivateurs ont fréquemment à souffrir des sécheresses et parfois des inondations : en 1880 une ravine du mont Misère déversa sur la ville une si formidable avalanche d'eau et de boue, que des centaines de maisons furent rasées et que toute la partie basse de la cité disparut sous la fange; tous ceux qui ne s'enfuirent pas à temps sur les promontoires furent entraînés dans le déluge : des plantations entières glissèrent avec leurs maisons sur le penchant des montagnes. La propriété n'est

pas divisée à Saint-Christophe : aucun des travailleurs nègres ne possède de champs, et même il lui faut demander la permission du planteur pour bâtir sa case. Il n'y a point de coulis hindous dans l'île, mais le commerce de détail est entre les mains de Portugais et d'Açoriens[1].

Le nom espagnol de l'île Nieves, donné par Colomb en l'honneur de Notre-Dame des « Neiges », a été changé par les Anglais en celui de Nevis, comme s'il devait rappeler la montagne écossaise; c'est en effet un mont superbe, s'élevant d'un jet à 1052 mètres de hauteur et flanqué à droite et à gauche de deux pitons secondaires. Nevis doit être considéré comme faisant partie du même corps insulaire que Saint-Christophe : il n'en est séparé que par un détroit obstrué de récifs, ayant à l'endroit le moins large 3 kilomètres de rive à rive et 8 mètres de profondeur; les grands navires ne se hasardent point dans ce passage. La nature montueuse du sol ne permet pas de cultiver l'île à la charrue; partout les indigènes labourent la terre à la bêche, même les champs de canne, et souvent il leur faut rapporter les terres entraînées sur les pentes par les averses. Nevis eut, au dix-septième siècle, une population de plusieurs milliers de blancs qui cultivaient à l'européenne le terrain des combes supérieures, mais l'accaparement du sol par de grands propriétaires les a forcés à l'émigration. Les noirs de Nevis, plus instruits et plus entreprenants que ceux de la plupart des autres Antilles, émigrent aussi volontiers, et par suite le nombre des femmes l'emporte beaucoup sur celui des hommes; elles suffisent pour approvisionner la ville et alimenter un certain commerce de denrées coloniales. Charlestown, la capitale, située sous le vent de l'île, a des sources thermales fréquentées[2].

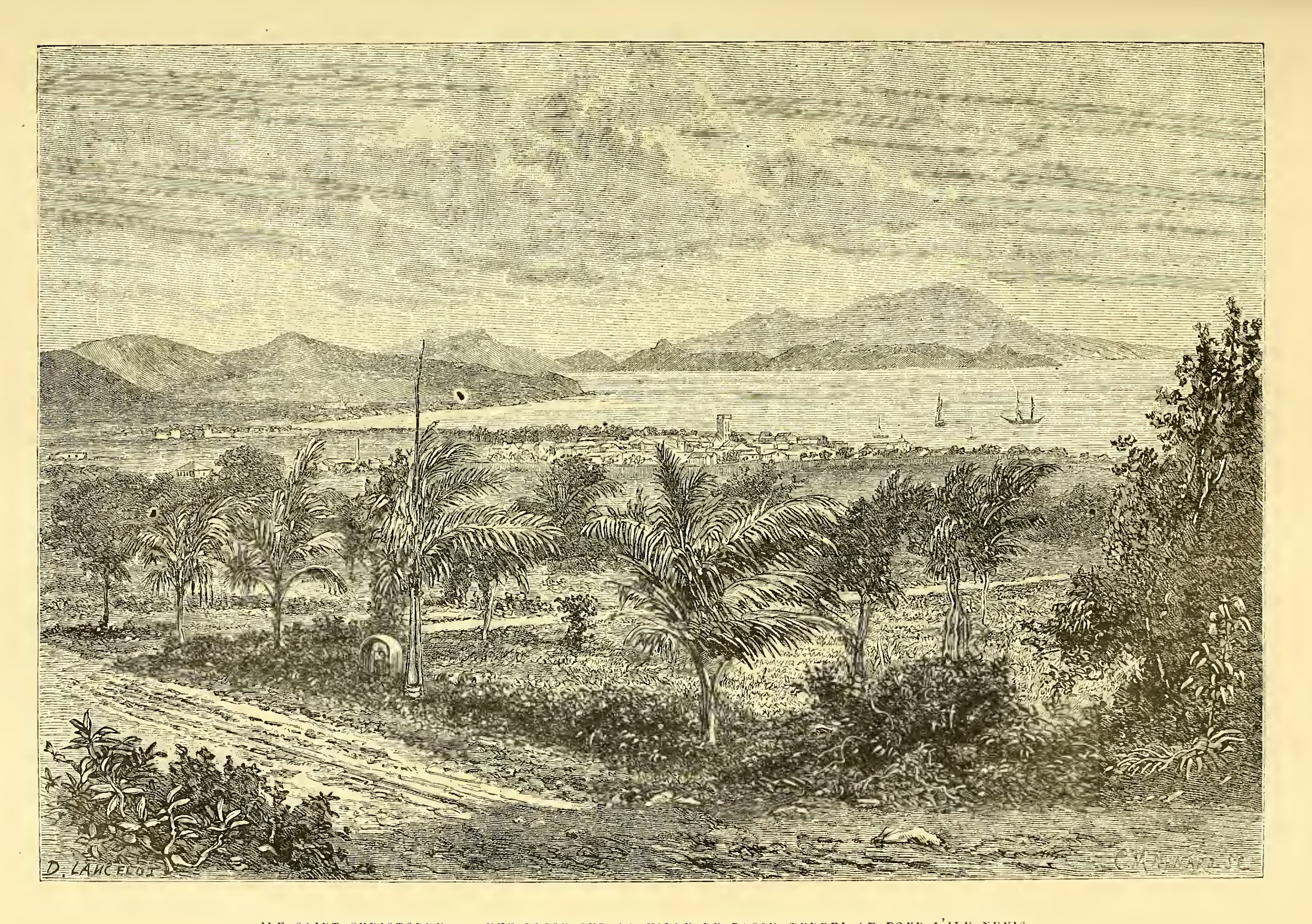
Les deux îles sont unies avec Anguilla en une même « présidence » administrative, régie comme les autres divisions des Leeward-islands. Le budget annuel dépasse un million de francs.

MONTSERRAT

L'îlot habité de Redonda, la « Ronde », piton de 182 mètres surgissant des flots, continue au sud la chaîne des volcans immergés; puis au delà se profile la montagne déchiquetée de Montserrat, ainsi nommée par Christophe Colomb en l'honneur du sanctuaire fameux de la Catalogne. Le plus haut pic de la sierra dentelée s'élève à 915 mètres, et de l'un d'eux, la Soufrière, s'échappent des vapeurs brûlantes.

[1] A. Salles, *Notes manuscrites.*

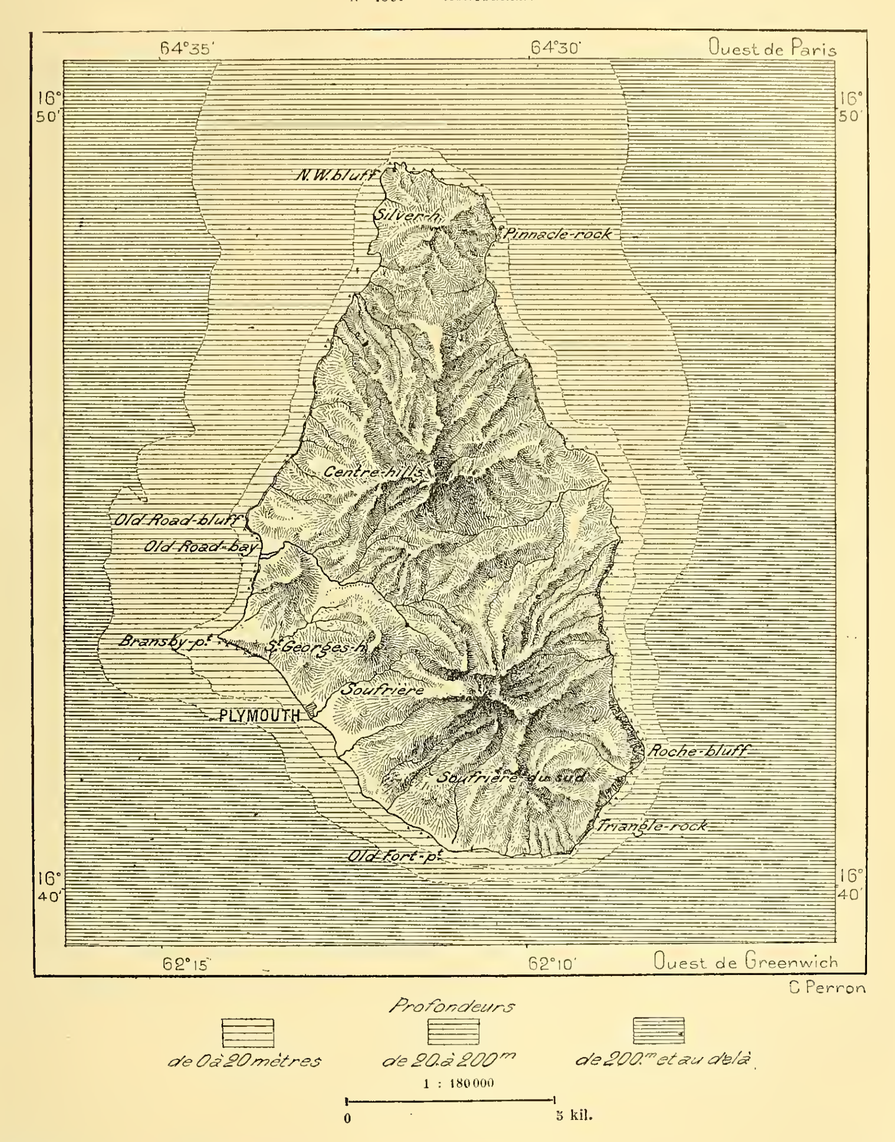
[2] Mouvement commercial de Saint-Christophe et de Nevis en 1885 : 11 451 575 francs.



ILE SAINT-CHRISTOPHE. — VUE PRISE SUR LA VILLE DE BASSE-TERRE; AU FOND L'ILE NEVIS.

Dessin de Lancelot, d'après une photographie de M. Lyon, communiquée par la Société de Géographie (collection Pinard).

Comme les autres îles, Montserrat fut longtemps disputée par les Français et les Anglais. Elle est maintenant, en proportion de son étendue, l'une des Antilles britanniques les plus populeuses et les plus commer-



N° 189. — MONTSERRAT.

çantes; ses planteurs, plus entreprenants que ceux de la plupart des terres voisines, ne se bornent pas à la culture de la canne et à la fabrication du sucre et du rhum, ils ont fait depuis 1852 de grandes plantations de limoniers, et c'est de leur île que proviennent presque tout l'acide citrique et le jus de citron que l'on consomme en Angleterre.

La capitale de Montserrat, Plymouth, située à l'ouest de l'île, au bord d'une rade peu sûre, où ne mouillent que les caboteurs, a reçu le surnom de « Montpellier de l'Ouest », mérité par son doux climat et par la beauté des paysages environnants. Mais, sans faire tort à la cité française, combien la mer qui baigne le rivage de Plymouth, ses villas entourées de palmiers et les fières montagnes bleues qui la dominent s'unissent pour former un tableau plus aimable et plus grandiose à la fois que celui de Montpellier! Toutefois la ville est modeste : vue de la mer, elle ne montre que deux ou trois maisons brillant à travers le rideau des grands arbres ; le quai s'avance dans la mer en allée de verdure. La valeur des échanges y est de 2 millions par an.

ARCHIPEL DE LA GUADELOUPE.

La plus grande île de la double chaîne micro-antilienne, a comme la plupart des Petites Antilles, conservé, sous une forme légèrement modifiée, le nom qui lui fut donné par Colomb : les Indiens Caraïbes l'appelaient Curucueira. D'ailleurs elle se compose en réalité de deux îles, dont l'une, celle de l'ouest, est la Guadeloupe proprement dite, appelée aussi Basse-Terre, d'après sa position relativement au vent alizé, tandis que l'île orientale est la Grande-Terre, quoique la plus petite des deux, parce qu'elle offre une plus vaste étendue de terrains cultivables. Un détroit sinueux sépare les deux îles : c'est la rivière Salée, d'une largeur variable de 30 à 120 mètres. Elle est navigable pour les embarcations d'un tirant d'eau de 2 m. 20, et pourrait devenir un chenal de grande navigation si la barre de l'extrémité méridionale était enlevée et si le profond chenal de l'entrée septentrionale était rectifié : pour le transformer en une voie accessible aux grands navires, il faudrait draguer près de 2 millions de mètres cubes, tourbe, vase et sable. Des palétuviers, retenant la vase entre leurs racines, rétrécissent les entrées du détroit; mais il ne s'est point fermé, ainsi qu'on aurait pu s'y attendre par suite du travail des coraux et du dépôt des alluvions : la cause en est au va-et-vient de la marée qui a maintenu la passe entre les deux îles.

La « Basse-Terre » est en réalité la terre haute. Quatre grands foyers volcaniques ont épanché leurs laves pour former autant de massifs distincts : au nord-ouest la Grosse-Montagne (720 mètres), d'où rayonnent divers chaînons d'élévation presque égale; les Deux-Mamelles (775 mètres), vers le centre de l'île; le Sans-Toucher (1480 mètres) et la Soufrière (1485 mètres), plus au sud; et, vers la pointe méridionale, le Caraïbe (698 mètres) et le Houelmont (424 mètres). Ces divers massifs s'unissent en

ARCHIPEL DE L



C. Perron, d'après le texte de la „Nouvelle Géographie Universelle" et la carte de la Marine française

De 0 à 10m

de 10

1 :

0

A GUADELOUPE

Hachette et Cie. Paris.



Typ A. Lahure

Gravé par Erhard Fres

de 100 m et au delà

20 kil.

ARCHIPEL DE



C. Perron, d'après le texte de la „Nouvelle Géographie Universelle" et la carte de la Marine française.

A GUADELOUPE

Hachette et Cie. Paris.



Typ A. Lahure
Gravé par Erhard Fres

ondeurs

) à 100 m

de 100 m et au delà

590 000

20 kil.

une chaîne irrégulière et sinueuse dont les eaux de pluie ont par leurs érosions incessamment modifié le faîte de partage : dans l'ensemble, la crête est beaucoup plus rapprochée de la côte occidentale que du littoral de l'est. Le travail volcanique se manifeste encore en deux endroits. Le premier foyer est celui de Bouillante, à la base des Mamelles, au bord de la mer des Caraïbes : de petits cratères s'ouvrent çà et là dans le sable, lançant des vapeurs chaudes, et jusque dans la mer on voit des bulles de gaz s'élever du fond et crever à la surface. Le cône suprême de la Soufrière, aux flancs très abrupts, s'élève au centre d'une plaine qui fut probablement un cratère. Il est nu, déchiré; la végétation, si dense sur les pentes inférieures du volcan, s'amoindrit à mesure qu'on approche du sommet; l'hydrogène sulfuré que le vent promène se fait sentir parfois jusque dans le voisinage de Basse-terre, quand descend l'air de la montagne. Un cercle de pitons, dont l'un, celui de la Grande Découverte, est l'observatoire que choisissent les gravisseurs pour contempler l'immense panorama des monts et de la mer, entoure une dépression, la Petite Plaine, qui fut jadis la bouche d'éruption. Au centre s'ouvre une profonde fissure, dite la Grande Fente, d'où s'échappent les gaz et que tapissent les dépôts de soufre, d'une faible valeur industrielle, auxquels la montagne doit son nom. D'autres fumerolles jaillissent çà et là des crevasses environnantes, et de nombreuses sources thermales, de composition très différente, s'écoulent des pentes extérieures de la montagne, situées pour la plupart sur le prolongement de la Grande Fente[1].

La côte orientale de l'île haute s'abaisse par une contre-pente assez douce et se termine au bord de la rivière Salée par des plaines basses et des marécages. Au delà de ce détroit, toute la surface de la Grande-Terre est parsemée de mamelons d'une hauteur moyenne de 30 à 40 mètres, et consistant, comme les écueils du rivage, en agglomérations calcaires pleines de coquillages et de coraux fossiles, semblables à ceux qui vivent dans les mers voisines. Les deux saillies culminantes de l'île se trouvent aux extrémités du nord et du sud : le petit massif septentrional n'atteint pas 100 mètres; celui du sud, à l'est de Pointe-à-Pitre, aurait 132 mètres d'après Sainte-Claire Deville, 108 mètres d'après les cartes marines. Le sol de la Guadeloupe, comme celui des autres Antilles basses et des Bahama, est une terre rougeâtre d'une grande fertilité, alternant avec la terre noire des bas-fonds. Quelques argiles jaunâtres contenant des rognons d'oxyde de fer, des pouzzolanes, des cendres volcaniques, se

[1] Ch. Sainte-Claire Deville; Dolfus; de Mont-Serrat, etc.

rencontrent en quelques points de l'île : ce sont évidemment les restes d'éruptions anciennes, que les vents ou les vagues apportèrent des cratères voisins.

A l'est de la Grande-Terre et en mainte partie de son littoral du sud et du nord, ainsi que çà et là sur les côtes de la Guadeloupe proprement dite, les travaux des espèces coralligènes et des serpules continuent la formation de la terre ferme et en accroissent les dimensions. Les « rochers à ravets » du littoral, percés de trous où se cachent les « ravets » ou cancrelats, est une formation déjà ancienne dans laquelle se voient des parcelles brillantes dues au carbonate de chaux cristallisé. Mais autour de ces roches croissent des récifs polypiers, puis encore au delà naissent des roches calcaires provenant de sables agglutinés, de fragments menuisés des coquillages : des objets de toute nature s'y trouvent pris et pétrifiés peu à peu. C'est la roche « maçonne-bon-dieu » que les nègres voient se créer sous leurs yeux et où l'on vient chercher des matériaux de construction; la pierre brisée se reforme sans cesse : chaque coup de vent, chaque marée ajoute de nouvelles couches au calcaire en croissance. C'est dans une roche de cette nature, sur la côte orientale de la Grande-Terre, que l'on a découvert les squelettes des Caraïbes, devenus célèbres dans l'histoire de la géologie contemporaine sous le nom d'anthropolithes. Le premier de ces corps, trouvé en 1805, fut capturé par des corsaires anglais avec le navire qui le portait et remis au *British Museum*, dont il est un des objets précieux. Un autre squelette, trouvé plus tard, est au Muséum de Paris, et M. Hamy a reconnu à son cou une pierre d'ornement semblable à celle que les Caraïbes portaient encore au dix-septième siècle[1]; cette roche contient aussi des débris de poteries récentes et des grains desséchés du raisinier (*coccoloba uvifera*), enfin les restes d'un squelette de chien[2]. Les corps enfermés dans la pierre de la Guadeloupe ne sont donc point fossiles; probablement l'Amérique était déjà découverte et la Guadeloupe colonisée lorsque les cadavres furent déposés sur la plage.

L'île qui prolonge la pointe orientale de la Grande-Terre, la Désirade, a, comme la Guadeloupe, gardé le nom que lui donna Colomb : c'est l'île « désirée », car pour les navigateurs qui cinglent d'Europe vers la Guadeloupe, elle est la première terre dont ils aperçoivent les mornes. La Désirade, en effet, n'est pas presque plate comme la Grande-Terre : elle a été formée géologiquement de la même manière, mais ses hauteurs

[1] *Congrès des Américanistes*, 1890.

[2] Duchassaing, *Essai sur la constitution géologique de la Guadeloupe*, Bulletin de la Société géologique de France, 1846-1847.

s'unissent en une longue terrasse, « haut morne rectangulaire » s'élevant de l'ouest à l'est suivant une pente douce et coupée brusquement vers son extrémité orientale; son point culminant atteint 278 mètres. L'île de Marie-Galante, nommée d'après un vaisseau de Colomb, est beaucoup plus grande que la Désirade, mais un peu moins haute. Comparable dans son ensemble à un de ces palais assyriens formés de degrés énormes se superposant en étages jusqu'au dé terminal, elle se compose de terrasses successives aux marches émoussées, que domine à l'est un dernier plateau de 205 mètres : autour de l'île, surtout au sud et à l'est, une caye en voie de formation constitue une terrasse sous-marine, qui peut-être s'exondera quelque jour comme l'ont fait précédemment les degrés supérieurs[1]. De forme presque circulaire, Marie-Galante développe ses plages sur une circonférence de 83 kilomètres.

Bien différentes d'aspect et de formation sont les Saintes, groupe d'îles qui, avec quelques îlots, complètent l'archipel de la Guadeloupe. Ces îles, dont le vrai nom est *los Santos*, « les Saints », parce qu'elles furent découvertes quelques jours après la Toussaint, sont les débris irréguliers de deux volcans situés sur le même alignement que les foyers de la Guadeloupe et de la Dominique. Des sept terres distinctes, les unes sont des fragments de cratère, les autres des monticules de laves reposant sur un volcan sous-marin : le morne le plus élevé, dans l'île orientale ou Terre-de-Haut, est le Chameau (316 mètres). Les Saintes sont le sanatoire de la Guadeloupe; elles en sont aussi la citadelle, et des forts en couronnent les sommets. Du haut de ces observatoires on voit à ses pieds la magnifique rade irrégulière formée par l'enceinte des îles, puis au nord et au sud les montagnes de la Guadeloupe et de la Dominique, parfois même, dans un éloignement vaporeux, les contours indistincts de la chaîne martinicaise[2]. Des signaux de télégraphie optique mettent les Saintes en communication avec Basse-terre.

Il ne peut y avoir d'eaux courantes que dans la Guadeloupe proprement dite : les Saintes sont trop petites pour avoir de véritables ruisseaux, et les îles calcaires de l'est, la Grande-Terre, la Désirade et Marie-Galante, laissent fuir les eaux de pluie dans les fissures du sol : elles n'ont guère que de rares sources, fortement chargées de sels et d'un goût désagréable. La terre est d'autant plus féconde que les eaux coulent à la surface; aussi les forêts se montrent dans toute leur beauté sur les pentes des mornes de la grande

[1] Ch. Sainte-Claire Deville, *Voyage géologique aux Antilles.*
[2] A. Salles, *Autour de la mer des Antilles.*

île : c'est là que les escarpements du sol les ont le mieux protégées contre les défrichements, et les hauteurs de l'île comprennent encore des milliers d'hectares conservant leurs essences primitives. Mais dans les îles basses la végétation est aussi fort belle et les habitations sont pour la plupart entourées de jardins aux superbes ombrages. Les terrains les plus arides, parsemés de nodules ferrugineux, sont eux-mêmes revêtus d'arbustes au feuillage touffu, les icaques (*chrysobalanus icaco*).

La Guadeloupe, découverte et nommée par les Espagnols, fut censée leur appartenir pendant près d'un siècle et demi, mais elle était laissée à ses possesseurs caraïbes. Les premiers aventuriers français, L'Olive et Duplessis, amenant avec eux des travailleurs blancs liés pour trois ans par un contrat d'esclavage, s'établirent, en 1635, près de la pointe Allègre; après une guerre acharnée contre les indigènes, ils cédèrent la place à d'autres colons. Quatre compagnies, dont l'une agissant directement au nom de Louis XIV, se ruinèrent dans l'entreprise d'exploitation, quoique les milliers de Caraïbes qui se trouvaient dans l'île eussent été transportés à la Dominique et à Saint-Vincent. Déjà les cultures industrielles avaient commencé. Sous l'autorité immédiate du gouvernement royal, la Guadeloupe eut surtout à souffrir de la part des Anglais et plusieurs fois changea de maîtres. Après la chute de la monarchie, l'abolition de l'esclavage ne fut proclamée que tardivement. Les Anglais s'étaient emparés déjà de l'île, en 1794, lorsque Victor Hugues, arrivant avec 1150 hommes, annonça aux esclaves qu'ils étaient libres désormais, à la condition d'expulser l'ennemi : en effet, la terre fut reconquise et avec elle la liberté. Complètement livrée à elle-même, la Guadeloupe devint une puissance militaire inattaquable, aux côtes hérissées de forts, construisant des flottilles pour capturer les navires anglais, délivrer les noirs des îles environnantes et même en reconquérir quelques-unes sur l'Angleterre.

Mais ces fiers citoyens, sans lesquels la Guadeloupe n'aurait pas été rendue à la France, le premier consul ordonna de les livrer de nouveau à leurs anciens maîtres. L'esclavage fut rétabli en 1802 et les soldats noirs qui résistaient furent massacrés; plutôt que de retomber dans la servitude, d'anciens esclaves, par centaines, se donnèrent la mort : Delgrès et près de quatre cents compagnons se firent sauter dans une redoute. On évalue à près de dix mille ceux qui furent tués ou déportés; en outre, des milliers furent envoyés en Italie pour occuper les postes des marécages ou servir en enfants-perdus aux avant-postes de l'armée française. Aussi la population

rejetée dans l'esclavage resta-t-elle indifférente lors de l'attaque des Anglais, et ceux-ci s'emparèrent de l'île sans efforts en 1810, puis pendant les Cent Jours[1]. La liberté ne fut restituée aux noirs de la Guadeloupe que par la deuxième république, en 1848; encore cette liberté n'était-elle point complète, puisque le travail était réglementé de manière à imposer aux affranchis des contrats à long terme. Cette législation est tombée en désuétude depuis que des coulis hindous ont été introduits par dizaines de milliers dans l'archipel[2], et que les noirs des îles anglaises ont pris l'habitude de venir temporairement à la Guadeloupe pour aider à l'enlèvement des récoltes. Une très forte proportion des gens de couleur guadeloupiens ont acquis des parcelles de terre, qu'ils cultivent pour leur propre compte, en vivres, en cafiers et même en cannes à sucre : c'est surtout entre leurs mains que se trouve la petite propriété.

Le chef-lieu politique de la Guadeloupe, Basse-terre, n'en est pas la cité principale : elle n'occupe que le troisième rang. Pourtant elle est fort bien située, sous le vent de l'île, près de son extrémité sud-occidentale, à l'issue de la petite rivière aux Herbes; ses maisons s'étagent en amphithéâtre sur les collines au milieu des grands arbres. Un jardin botanique, dont les allées serpentent à mi-colline, fournit aux cultivateurs des espèces ou des variétés nouvelles de plantes. Sur les hauteurs, entre deux ravines, sont éparses les maisonnettes et les villas de Saint-Claude, parmi lesquelles, à 700 mètres d'altitude, se groupent les établissements d'un sanatoire, le Camp-Jacob, ainsi nommé de son fondateur. Le torrent des « Bains Chauds », descendu de la Soufrière, alimente un établissement thermal à 8 kilomètres de Basse-terre.

La cité principale de la Guadeloupe, la Pointe-à-Pitre, est située non dans l'île occidentale, mais dans la Grande-Terre, près du fond de la baie qui sépare les deux îles et dans laquelle débouche la rivière Salée; des récifs et des îlots entourent un bassin de profondeur suffisante, communiquant avec la haute mer par un chenal sinueux où ne peuvent se propager les raz de marée. Même avant la fondation de la ville, les marins connaissaient les « Abymes » de ce golfe et venaient ancrer leurs bâtiments dans les eaux profondes, en les amarrant aux racines des palétuviers. Les navires sont presque à l'abri du vent et de la houle dans le beau port de la Pointe-à-Pitre, devenu le centre commercial de la Guadeloupe; cepen-

[1] Boyer-Peyreleau, *La Guadeloupe*.

[2] Importation de travailleurs étrangers à la Guadeloupe et dans ses dépendances, de 1854 à 1887 :

Africains.	6 600
Asiatiques	42 772, dont 16 603 restant dans l'île, en 1888.

dant il n'a pas été choisi pour devenir la tête de ligne des paquebots transatlantiques : c'est à Fort-de-France, le port de la Martinique, qu'est échu cet avantage. La Pointe-à-Pitre, fondée pendant l'occupation anglaise, de 1759 à 1763, s'accrut rapidement, mais sa prospérité a été souvent interrompue par les guerres et les incendies : de tous les désastres, le plus grand fut celui que causa le tremble-terre de 1843 et qui renversa, sur une longueur de 1 500 mètres, tout un pan des pittoresques falaises de Saragot, dans Marie-Galante[1]. Les maisons, pour la plupart basses et isolées, sont construites désormais de manière à résister au feu et aux secousses; on a cherché aussi à défendre la ville contre les causes d'insalubrité par les plantations d'eucalyptus, le comblement des canaux et le drainage du sol, jadis marécageux. Des voies ferrées rattachent la Pointe-à-Pitre aux principales usines à sucre des alentours, magnifiques établissements industriels. La ville possède de belles collections artistiques, et un musée d'histoire naturelle. Armand Barbès était un enfant de la Pointe-à-Pitre.

La troisième ville de la Guadeloupe par ordre d'importance est le Moule, située dans la Grande-Terre, sur la côte orientale, tournée vers l'Océan : aussi les navires qui viennent y charger des sucres se tiennent-ils toujours prêts à lever l'ancre[2]. C'est à une dizaine de kilomètres au sud-est de la ville, aux falaises de la Porte d'Enfer, que l'on a trouvé les squelettes des Caraïbes qui ont donné lieu à tant de discussions scientifiques. Port-Louis, sur la côte occidentale de la Grande-Terre, au nord de la rivière Salée, est aussi une petite escale assez active après la roulaison de la canne; Sainte-Marie, située en face de la Pointe-à-Pitre, sur la côte de l'île montagneuse, fait également quelque commerce. Le chef-lieu de Marie-Galante, le Grand-Bourg, reçoit des goélettes dans son port mal abrité, environné de récifs. La Désirade, peu inhabitée, n'a que des anses dangereuses : on a établi une léproserie dans la partie orientale de l'île. Quant au vaste port des Saintes, c'est une station navale où ne se fait aucun trafic : les habitants sont presque tous pêcheurs et marins; des fusiliers disciplinaires sont casernés dans les forts.

La grande culture de la Guadeloupe est depuis longtemps celle de la canne à sucre : elle a fait la richesse de l'île et on lui sacrifie mainte indus-

[1] Ch. Sainte-Claire Deville, *Observations sur le tremblement de terre de la Guadeloupe.*

[2] Villes du département de la Guadeloupe, avec leur population, en

Pointe-à-Pitre.	17 250 habitants.
Basse-terre.	12 000
Le Moule.	10 000



GUADELOUPE. — VUE PRISE A BASSE-TERRE.

Dessin de P. Langlois, d'après une photographie communiquée par M. Verschuur.

trie agricole qui trouverait dans la colonie des conditions très propices[1]. Le cafier, dont on avait naguère presque abandonné la culture, reprend peu à peu, mais seulement aux altitudes de 200 à 600 mètres, dans les régions abruptes et de labour difficile, impropres à la canne à sucre : aussi n'y a-t-il de caféteries que dans la Basse-Terre ou Guadeloupe montueuse[2]; leurs produits sont désignés dans le commerce sous le nom traditionnel de « café de la Martinique ». Le roucouyer (*bixa orellana*) fut jadis une des plantes les plus cultivées de la Guadeloupe, mais la découverte des couleurs d'aniline a ruiné cette industrie. La culture du cotonnier n'eut jamais d'importance pour l'exportation, même pendant la guerre des Etats-Unis, par suite du manque d'expérience chez les agriculteurs et des maladies qui ravagèrent les plantations; l'aloès karata (*fourcroya gigantea*), qui donne en quantité une fibre très solide, est cultivé surtout à la Désirade. Le tabac, qui, sous le nom de « petun », représentait autrefois la monnaie des habitants, n'est récolté actuellement qu'en très petite quantité, insuffisante pour la consommation locale. Quant aux cultures « vivrières », manioc, ignames, patates, elles ne se font que pour la nourriture des habitants et n'ont aucune part dans le commerce de l'île; le riz est importé de Cuba. La Guadeloupe n'exporte point d'oranges ni de bananes, comme les Antilles anglaises, où cette branche de trafic avec les Etats-Unis s'élève chaque année à plusieurs millions de francs. La valeur approximative du capital employé aux cultures de la Guadeloupe, en terres, en matériel d'exploitation et en bétail approche de 150 millions. Les eaux du littoral, surtout dans le voisinage des récifs de la côte orientale, sont fort riches en vie animale, mais ni le nègre ni le blanc créole ne se soucient de tenir la mer à la recherche du poisson; ils préfèrent importer la morue de Terre-Neuve pour une somme de quelques millions par an. Ce pendant on chasse la baleine dans les eaux de la Guadeloupe, et surtout dans les parages de Marie-Galante, mais ce sont des marins de la Nouvelle-Angleterre qui se livrent à cette industrie, devenue peu fructueuse.

Le commerce général de l'île et de ses dépendances se balance à peu près pour l'importation et l'exportation. C'est toujours avec la France, à laquelle la rattachent les liens fiscaux, que la Guadeloupe entretient ses rela-

[1] Culture de la canne à sucre à la Guadeloupe en 1888 :

Surface cultivée : 22 958 hectares, employant 40 677 cultivateurs sur 511 propriétés, et produisant 48 907 tonnes de sucre.

[2] Culture du cafier à la Guadeloupe en 1888 :

Surface cultivée : 5145 hectares, employant 6550 cultivateurs sur 950 propriétés, et produisant 579 tonnes de café.

tions principales, mais elle reçoit aussi de la république nord-américaine des vivres et des bois de construction ; l'Angleterre lui envoie des houilles et des cotonnades, l'Inde britannique du riz, Puerto-Rico du bétail, Saint-Pierre et Miquelon des morues. La revision générale des tarifs douaniers en Amérique et en Europe aura certainement pour conséquence de déplacer les marchés de vente et d'achat[1]. Le mouvement annuel de la navigation dans les ports de la Guadeloupe et des îles qui en dépendent dépasse un demi-million de tonnes[2]. Le commerce intérieur est facilité par un réseau de routes fort bien entretenues qui comprenait 855 kilomètres en 1889. L'île n'a d'autres voies ferrées que des chemins industriels entre les usines à sucre et les escales d'embarquement. La ligne souvent projetée de la Pointe-à-Pitre au Moule n'a pas encore été commencée, quoiqu'elle n'ait pas plus de 30 kilomètres et ne présente aucune difficulté de construction.

La Guadeloupe et les îles qui en dépendent sont divisées administrativement en 3 arrondissements, 11 cantons et 34 communes. L'arrondissement de Basse-terre comprend les îles du nord, Saint-Martin et Saint-Barthélemy, et au sud l'archipel des Saintes. L'île de la Désirade fait partie de l'arrondissement de Pointe-à-Pitre, et Marie-Galante est le chef-lieu du troisième arrondissement. L'ensemble du département est représenté par 36 conseillers généraux, dont 30 pour les deux grandes îles. Le conseil général élit dans son sein une commission coloniale, de quatre membres au moins, de sept au plus, qui discute les intérêts de la colonie avec le gouverneur, assisté d'un conseil privé. Les conseils municipaux des communes sont constitués sur le modèle des conseils communaux de la France. L'île élit un sénateur et deux députés qui la représentent dans le parlement français.

Le budget local de la Guadeloupe dépasse 5 millions de francs[3] ; les plus

[1] Commerce de la Guadeloupe et de ses dépendances en 1888 :

Importations. . .	24 332 969 francs,	dont 11 665 869 francs en marchandises françaises.
Exportations. . .	26 040 887 »	» 25 406 385 » pour la France.
Ensemble. .	50 373 856 francs,	dont 37 072 254 avec la France.

[2] Mouvement de la navigation dans le département de la Guadeloupe en 1888 :

422 navires français,	jaugeant	470 710 tonnes.
542 » étrangers,	»	166 111 »
Ensemble : 964 navires,	jaugeant	636 821 tonnes.

[3] Situation budgétaire de la Guadeloupe en 1888 :

Recettes.	5 224 554 francs.
Dépenses.	5 182 595 »

fortes recettes sont fournies par les droits sur la sortie des denrées coloniales et par l'impôt de consommation sur les spiritueux. Un cinquième du revenu est employé aux travaux publics, un autre cinquième à l'instruction.

LA DOMINIQUE (DOMINICA)

Cette île garde le nom que lui donna Colomb quand il l'aperçut de loin, un « dimanche » de l'année 1493, élevant au-dessus de l'horizon ses monts aigus, couverts d'une végétation touffue. Dans la chaîne proprement dite de la Micro-Antilie, c'est la plus grande des îles anglaises; elle égale et peut-être même dépasse la Martinique par la beauté pittoresque des sites et l'âpreté des montagnes couvertes de forêts, ruisselantes de torrents. Sa plus haute cime, le morne Diablotin, est au moins rivale de la Grande Soufrière, dans la Guadeloupe, et serait même la plus élevée des Petites Antilles, d'après Bulkeley, qui lui donne 1620 mètres de hauteur: elle se dresse vers l'extrémité septentrionale de l'île. Un des cirques de l'intérieur, à 759 mètres, est un ancien cratère, qui, récemment encore, était empli par un lac « bouillant », c'est-à-dire réchauffé par des sources thermales jaillissant du fond et, de cinq en cinq minutes, soulevant les eaux en une colonne écumeuse. A une petite distance de la rive, la profondeur du lac était de 90 mètres. En 1880 de grands éboulis se produisirent, de nouveaux cratères s'ouvrirent dans les montagnes; des jets d'eau disparurent : le lac bouillant perdit beaucoup de sa beauté[1]. Les points d'émergence des gaz changent incessamment de place. Le ruisseau qui découle du lac est grossi dans son cours par des jets d'eau sulfureuse s'élançant des crevasses de la vallée.

Dès l'année 1627, des Anglais, visitant la Dominique, avaient essayé d'en prendre possession au nom de la Grande-Bretagne; mais elle était alors occupée par des Caraïbes indépendants qui ne laissèrent point débarquer les colons, et plus de cent ans après, lors du traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748, il fut décidé que l'île resterait neutre entre Français et Anglais, dans la libre possession des indigènes. Cependant des planteurs français s'y établirent, et peu à peu l'île devint française, malgré les guerres et les traités qui, deux fois, en assurèrent la possession politique à l'Angleterre : actuellement encore, après un siècle de domination, les Anglais sont presque considérés comme des étrangers par la population résidente de la Dominique. Le chef-lieu de l'île, Roseau, triste ville ruinée d'environ

[1] Gifford Palgrave, *Ulysses, or Scenes and Studies in many Lands.*

5000 habitants, est située sous le vent, c'est-à-dire sur la côte occidentale, mais son port n'est qu'un mouillage ouvert; la meilleure rade est celle de Portsmouth, sur le même rivage de l'île, près de son extrémité nord-occidentale, à la base du morne Diablotin[1]. La ville riveraine deviendra, espère-t-on, une grande cité commerçante, mais la Dominique ne fait encore qu'un petit trafic de fruits, de jus de citron, de soufre; la culture du cafier a repris quelque peu sur les pentes des collines.

En gardant cette île, située entre les deux terres françaises de la Guadeloupe et de la Martinique, le gouvernement anglais s'est conformé au conseil de Rodney qui, en 1782, avait gagné dans ces parages une victoire décisive sur les Français; l'amiral voulait ainsi faire occuper à la Grande-Bretagne une position dominante dans les Antilles au point de vue stratégique. Mais le contraste qu'offre cette terre, comparée à ses deux voisines, la Guadeloupe et la Martinique, n'est point de nature à enorgueillir l'Angleterre : « le gouvernement a frappé l'île de paralysie[2] ». La Dominique est une des Antilles les moins peuplées et les plus pauvres. Désespérant de la voir prospérer et prendre rang parmi les riches colonies de production, des économistes ont proposé de la livrer à un syndicat de capitalistes qui rétablirait, sous une autre forme, les anciennes plantations du temps de l'esclavage.

LA MARTINIQUE.

Cette île française est la seule, parmi les Petites Antilles de quelque étendue, qui ait conservé son appellation caraïbe, bien modifiée, il est vrai : Matinina ou Madiana, telle était la forme primitive du nom. La Martinique est la deuxième de la chaîne pour la grandeur; elle peut même être considérée comme la première si l'on admet que la Guadeloupe est composée de deux îles distinctes. Elle est aussi la plus irrégulière dans ses contours, celle dont la ligne d'affleurement s'éloigne le plus de l'ovale des autres Antilles; cependant son axe est le même que celui de la Micro-Antilie tout entière, qui, dans cette partie de sa courbe, se développe du nord-ouest au sud-est.

La Martinique est montueuse de l'une à l'autre extrémité, et pourtant couverte de verdure, même jusqu'au sommet de la montagne dite « Pelée » sans doute parce qu'une éruption en fit autrefois disparaître les herbes et

[1] Valeur des échanges de la Dominique, par année moyenne : 2 500 000 francs.
[2] Froude, *The English in the West-Indies*.

les arbres sous des couches de cendres. Le dôme volcanique, haut de 1350 mètres, s'élève vers la pointe nord-occidentale de l'île, qu'il a graduellement agrandie en épanchant ses laves avec régularité sur tout son

N° 190. — LA MARTINIQUE.

d'après les cartes de la Marine C. Perron

Profondeurs

De 0 à 20 mètres de 20 mètres et au delà

1 : 450 000

0 10 kil.

pourtour ; ses talus, limités par la mer en un demi-cercle tracé comme au compas, se continuent sous le flot suivant la même déclivité ; seulement un petit volcan adventice, le Pain-de-Sucre, a dressé son cône sur le penchant du nord-ouest, à l'extrémité de l'axe insulaire. La montagne Pelée est rare-

ment en activité, cependant il y eut une éruption en 1851. Un petit lac dort dans le cratère des Palmistes, voisin du grand sommet.

Au sud-est du volcan principal, dans l'axe de l'île, s'alignent d'autres cônes d'éruption, unis les uns aux autres par les coulées de laves et les amas de scories. Le massif qui se termine par les trois pitons du Carbet est presque aussi élevé que la montagne Pelée; la pointe méridionale atteint 1207 mètres. De même que le volcan suprême, le groupe du Carbet déversa régulièrement ses laves dans tous les sens : c'est lui qui a formé le corps principal de l'île, long ovale qui se rattache au demi-cercle dont la montagne Pelée est le centre. A l'est des pitons du Carbet, des chaînes hérissées de mornes se ramifient vers la côte orientale, découpée en baies nombreuses : une presqu'île en corne de cerf, la péninsule de la Caravelle, se détache de la côte et s'avance à une dizaine de kilomètres dans l'Atlantique.

Au sud des dernières coulées de laves descendues des pitons du Carbet et des cônes voisins, l'île est presque interrompue par des baies qui s'avancent profondément dans les terres : à l'ouest la baie du Fort-de-France, à l'est les havres du Robert et du François; l'isthme qui réunit les deux moitiés de l'île n'a pas même 10 kilomètres de largeur entre les marécages riverains des deux côtes. La partie méridionale de la Martinique est beaucoup moins haute et plus irrégulière que celle du nord : elle se compose en réalité de deux chaînes, l'une qui continue au sud-est l'axe majeur de l'île et où s'élève la montagne du Vauclin (505 mètres), l'autre qui se ramifie vers l'ouest au sud de la baie du Fort-de-France, signalée aux marins par des mornes aigus, le mont Caraïbe, le morne Constant, le morne de la Plaine. La partie méridionale de la Martinique, moins haute, aux escarpements moins abrupts, se prolonge plus loin par un plateau de récifs coralligènes, surtout du côté de l'est : au sud de la Caravelle, la chaîne extérieure des écueils se développe à plusieurs kilomètres en mer, interrompue de distance en distance par des passes où pénètrent les embarcations d'un faible tonnage. A l'ouest, la grande baie de Fort-de-France est aussi obstruée dans plus de la moitié de son étendue par des récifs côtiers; d'autre part, les rivières nombreuses qu'elle reçoit, et qui sont de beaucoup les plus abondantes de l'île, rétrécissent la baie par les alluvions qu'elles déposent à leurs embouchures; le bassin eut autrefois une surface double de celle qu'il embrasse actuellement.

La Martinique, comme la Guadeloupe, ne reçut point de colons espagnols après la découverte, et les Caraïbes en restèrent paisibles possesseurs

jusqu'en 1665, époque à laquelle d'Esnambuc s'en empara au nom de la France. Elle passa successivement aux mains de plusieurs compagnies et ne fut annexée directement au domaine de l'Etat qu'en 1675. Bientôt les Caraïbes eurent été exterminés ou transportés et il n'en resta qu'un petit nombre dans les forêts de l'intérieur : leur place fut prise par les noirs qui travaillaient dans les plantations à la culture du tabac ou « petun » et à celle de la canne à sucre. Des Hollandais, chassés du Brésil par les Portugais, s'établirent dans l'île avec leurs esclaves et y fondèrent les premières sucreries. Dans la première moitié du dix-huitième siècle, le cafier, apporté du Jardin des Plantes par Desclieux, trouva un excellent milieu sous le climat des Antilles, et les « messieurs » de la Martinique s'enrichirent extraordinairement par la vente des denrées coloniales, malgré les guerres avec la Grande-Bretagne; d'ailleurs les propriétaires de l'île ajoutaient volontiers à leurs revenus les produits de la course.

Prise en 1794 par les Anglais, la Martinique ne réussit pas comme la Guadeloupe à ressaisir son indépendance avec l'aide des noirs affranchis, et jusqu'en 1816, époque à laquelle la France en reprit définitivement possession, le sort de l'île fut réglé uniquement par les traités. Cependant les esclaves, de beaucoup supérieurs en nombre à leurs maîtres et n'ignorant point les événements de Saint-Domingue, avaient plus d'une fois conspiré contre les blancs, et même, en 1831, après une révolution de la métropole qui leur avait fait espérer l'affranchissement, ils s'étaient mis en révolte ouverte. Le péril fut grand : aussi, pour le conjurer, dut-on avoir recours aux affranchissements. Plus de trois mille esclaves furent libérés, et, bientôt après, les droits politiques furent accordés à tous les hommes de condition libre, sans distinction de couleur; des centaines de noirs avaient déserté l'île pour se réfugier dans la Dominique et à Sainte-Lucie, îles anglaises où l'émancipation avait été proclamée[1]. En 1838 on comptait plus de 19 000 nègres libres à la Martinique, tandis qu'il n'y en avait pas même 10 000 à la Guadeloupe. En 1853, cinq ans après l'abolition de l'esclavage, commença l'importation des coulis hindous, qui remplacèrent en un grand nombre de plantations les nègres, devenus petits propriétaires. Maintenant la traite des jaunes est abolie à la Martinique comme le fut celle des noirs, en vertu du principe que « le travail libre doit exister dans un pays libre ».

La capitale de l'île est Fort-de-France, jadis connue sous le nom de Fort-Royal. Elle est admirablement située sur la rive septentrionale de la

[1] Pardon, *La Martinique.*

grande baie qui s'ouvre sous le vent de la Martinique : un fort la domine au nord, du haut d'un promontoire, et un autre ouvrage militaire défend une longue péninsule qui s'avance en mer à l'est du quartier principal. Fort-de-France est le centre militaire et l'arsenal des Antilles françaises; c'est le lieu de rendez-vous des navires de guerre et le point d'escale des paquebots transatlantiques, où les lignes secondaires viennent se rattacher à la ligne principale; des télégraphes sous-marins rattachent Fort-de-France à Port-of-Spain dans Trinidad, à Surinam dans les Guyanes et par Basse-terre à Saint-Thomas, à l'Amérique du Nord et à l'Europe. Le port se complète par un bassin de radoub. Comme la plupart des cités antiliennes, Fort-de-France a subi de nombreux désastres : en 1839, elle fut à demi renversée par un tremblement de terre et plus de 250 personnes furent écrasées sous les décombres; en 1890, un incendie détruisit la plus grande partie de la cité, qui se rebâtit à l'épreuve du feu. Fort-de-France a de très belles promenades sur les collines environnantes, mais les allées les plus fréquentées, celles de la « Savane », sont dans la ville même, à la racine de la péninsule du fort Saint-Louis : à l'ombre de superbes palmiers plantés en hémicycle, s'élève une très gracieuse statue en marbre blanc représentant Joséphine, la femme de Napoléon. Sur l'une des hauteurs voisines, le camp Balata est le sanatoire des troupes venues de France. Des sources thermales utilisées jaillissent dans les environs.

Quoique le port et la rade de Fort-de-France aient des avantages exceptionnels sur toutes les autres escales de la Martinique, c'est pourtant vers un point du littoral à peine infléchi que le trafic a pris le plus d'importance : Saint-Pierre, le premier établissement fondé par d'Esnambuc en 1635, le long de l'anse qui se développe sur la côte occidentale, entre la base de la montagne Pelée et celle des Pitons du Carbet, est devenue la ville la plus populeuse et le marché le plus actif de la Martinique, sans doute parce que les règlements militaires n'y mettent pas d'obstacles à la liberté des échanges. Saint-Pierre est une des cités les plus pittoresques des Petites Antilles. De loin on la voit tout entière, maisons au-dessus de maisons, palmiers au-dessus de palmiers, escaladant les pentes de la montagne et prolongeant dans la forêt les lignes rouges de ses toits. La rue maîtresse, infléchie comme la baie, est formée par une succession de petites rampes, gravissant les croupes et descendant aux ravins : d'un côté de cette voie centrale, des rues montent en escarpements vers les forêts de la montagne; de l'autre, elles s'abaissent en escaliers vers la grève; on a la rade à ses pieds, et les ravins semblent suspendus dans le bleu du ciel et de la mer. Les ruisseaux de la montagne, divisés en d'innombrables filets, cou-

LA MARTINIQUE. — VUE GÉNÉRALE DE FORT-DE-FRANCE.

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Demaffy, communiquée par la Société de Géographie.

lent partout en rigoles ou jaillissent en fontaines; des bouquets d'arbres et de plantes fleuries ornent les places, contrastant avec les lourdes maisons peintes en jaune dont les murs épais résistent aux tremblements de terre et ne laissent pas pénétrer la chaleur du dehors dans l'intérieur des appartements. Saint-Pierre est de ces villes que l'étranger n'oublie point : « La façon d'être du pays est si agréable, la température si bonne et l'on y vit dans une liberté si honnête que je n'ai pas vu un seul homme ni une

N° 191. — LIGNES DE NAVIGATION ET CABLES TÉLÉGRAPHIQUES DANS LES ANTILLES.



seule femme qui, après en être revenus, n'aient une grande passion d'y retourner[1]. » On a donné à la Martinique le nom de « doux pays des revenants[2] ».

C'est également sur la côte occidentale de l'île que se trouve la troisième commune de la Martinique, le bourg du Lamentin, situé au bord de la plaine alluviale qui s'est formée aux dépens des criques les plus avancées de la baie du Fort-de-France : ses habitants se groupent autour de l'une des

[1] Dutertre, *Histoire générale des îles Saint-Christophe*, etc.
[2] Lafcadio Hearn, *Two Years in the French West-Indies*.

plus grandes usines sucrières de l'île. Le bourg populeux du Saint-Esprit est plus au sud, sur le même versant : il a perdu de sa population, attirée vers les « usines centrales » du voisinage. Les autres communes importantes sont le bourg du Diamant et le bourg du Marin, sur des anses de la côte méridionale, et, au vent de l'île, les bourgs de la Trinité, du Robert, du François. Les bourgs de la Basse-Pointe et de Macouba occupent, au nord, la convexité régulière de la côte où vient le plus fortement frapper la houle du large[1].

La Martinique est une des terres les plus peuplées du monde, quoique la population soit répartie en un étroit ovale autour des montagnes et que l'intérieur, couvert de bois, reste presque désert : en 1886, un espace de 46 000 hectares, les deux cinquièmes de la superficie insulaire, était sans culture. Pour l'étendue de la surface habitable, la Guadeloupe est très supérieure à la Martinique, mais la densité de la population y est beaucoup moindre : pour la proportion des terres unies, faciles à labourer, la Barbade, la seule rivale de la Martinique par le nombre des habitants dans les Petites Antilles, l'emporte aussi de beaucoup sur l'île française. Dans les campagnes agricoles martinicaises les habitants se pressent comme dans les districts industriels des Flandres, du Lancashire et de la Saxe. Parmi les résidents, les blancs ne sont probablement pas au nombre de 10 000; on compte près de 15 000 Asiatiques : les autres, soit environ 150 000 individus, sont des noirs et des gens de couleur, presque tous créoles martinicais, parfaitement acclimatés et croissant en nombre presque toutes les années par l'excédent des naissances sur les morts. Cependant l'augmentation est assez lente, par suite de l'émigration, qui enlève beaucoup de jeunes gens allant en France, en Haïti, aux Etats-Unis : aussi la proportion des femmes dépasse-t-elle celle des hommes d'environ 10 000. Les naissances hors mariage sont la règle à la Martinique, comme dans la plupart des autres Antilles. Sur trois enfants, un est réputé légitime, proportion un peu moindre qu'à la Jamaïque. Les Martinicais ayant fréquenté l'école ne forment guère quun cinquième des habitants.

Ile presque exclusivement agricole, la Martinique a, comme la Guade-

[1] Communes les plus peuplées de la Martinique :

Saint-Pierre.	26 000	habitants.
Fort-de-France.	15 000	»
Le Lamantin	14 000	»
Le François	11 000	»

loupe, la culture de la canne à sucre pour industrie principale; l'étendue des champs de cannes est d'environ 40 000 hectares, soit le cinquième de la surface insulaire : ses produits d'exportation consistent presque exclusivement en sucre, en rhum et tafia, pour une somme annuelle de 18 à 20 millions de francs. Comme à la Guadeloupe, des « usines centrales » monopolisent de plus en plus la fabrication du sucre en achetant la canne aux propriétaires et aux « géreurs ». Le cacao, les bois de teinture alimentent aussi les ventes pour une faible part, mais la production du café a été presque entièrement abandonnée. On ne compte dans l'île, pas moins de six mille « vivrières » ; c'est le nom qu'on donne aux petites propriétés appartenant à des nègres cultivateurs. Les articles d'importation sont les farines, le poisson, les étoffes, la quincaillerie et autres objets manufacturés. Plus de la moitié des échanges se font avec la France et les colonies françaises[1]. En proportion de la superficie et des obstacles du terrain, la Martinique est encore mieux fournie que l'île sœur de routes entretenues par la colonie ou par les communes[2]; mais, comme la Guadeloupe, elle n'a d'autres voies ferrées que les chemins industriels et agricoles faisant partie de l'outillage des usines centrales.

Le gouvernement de la Martinique est organisé sur le même modèle que celui de la Guadeloupe. L'île est aussi représentée par un sénateur et deux députés dans le parlement national, et dans le conseil général par 36 membres, élus presque tous par un très petit nombre relatif d'électeurs : il est rare que les votants se portent avec empressement vers les urnes. Le gouverneur a sous ses ordres un commandant militaire. L'île est divisée administrativement en deux arrondissements, Fort-de-France et Saint-Pierre, comprenant 9 cantons et 29 communes. Le budget local se balance annuellement par une somme de quatre millions de francs aux recettes et aux dépenses.

[1]

Importations en 1886.	21 905 243 francs.
Exportations.	21 443 882 »
Valeur des échanges. . .	43 349 125 francs.

Mouvement de la navigation en 1885 :

Entrées	912 navires, jaugeant	286 134 tonneaux.
Sorties	914 »	285 741 »
Ensemble. . .	1826 navires, jaugeant	567 085 tonneaux.

[2] Routes carrossables de la Martinique en 1886 : 927 kilomètres.

SAINTE-LUCIE (SAINT-LUCIA)

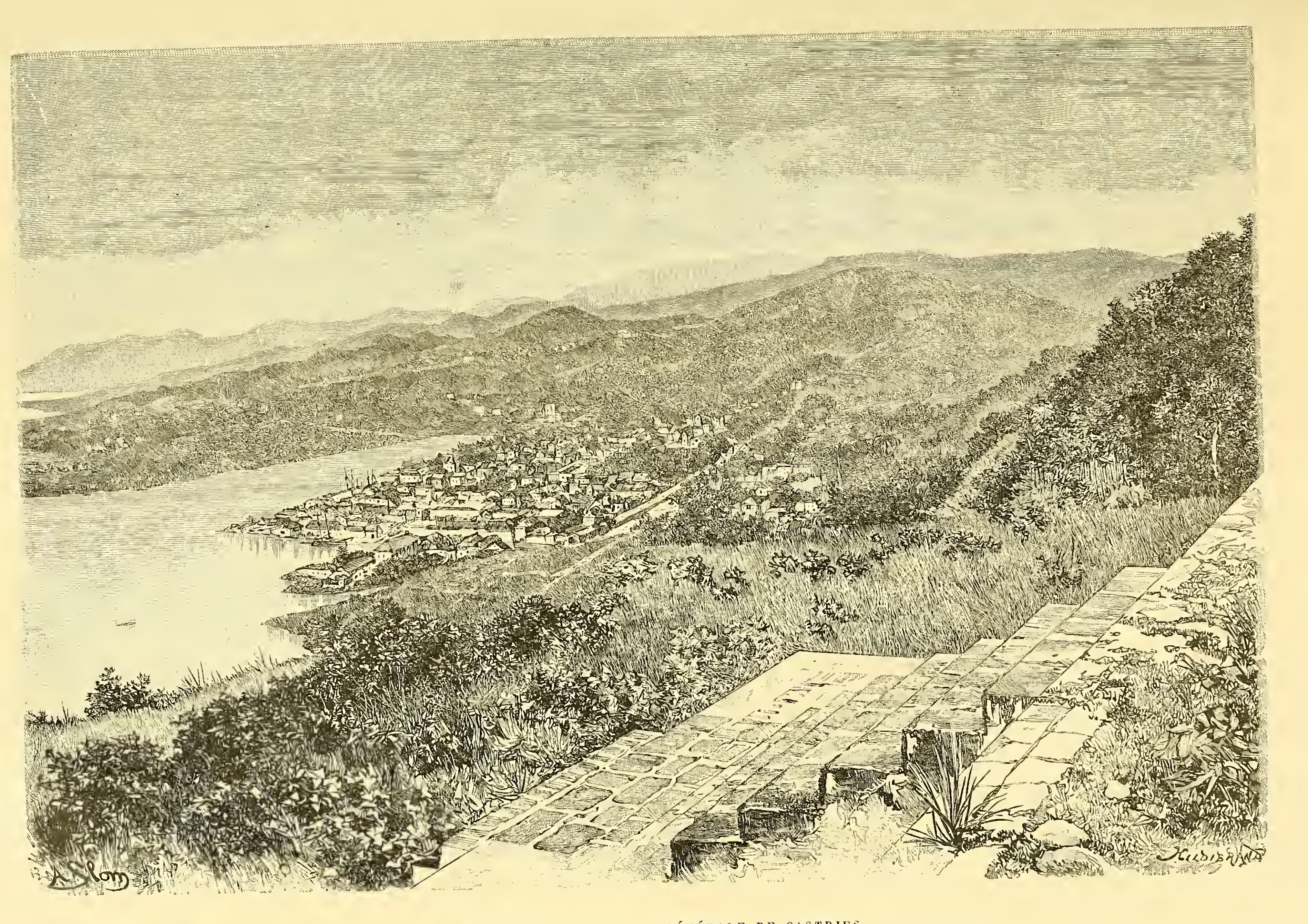
Comme la Dominique et la Grenade, Sainte-Lucie, la « Sainte-Alousie » des planteurs du siècle dernier, est une des Antilles qui sont devenues anglaises au point de vue politique, tout en restant françaises par les traditions, la langue et les mœurs : depuis 1880 elle ne l'est plus par la législation. Est-ce la plus belle des îles ou seulement l'une des plus belles dans la longue traînée volcanique des monts insulaires? Quand on se rapproche de l'île par son extrémité septentrionale et qu'on aperçoit les deux Pitons, cônes de 817 et 826 mètres en hauteur, coupés d'énormes falaises, puis qu'on glisse entre les deux pyramides dans la passe du cirque merveilleux que forme le port de Castries, et que l'on contemple l'amphithéâtre des monts boisés, on est tenté de dire que nulle des Antilles n'égale Sainte-Lucie en splendeur. Un de ses volcans, la Soufrière (1200 mètres), est encore actif, et dans les gouffres de son cratère, bordé de dépôts sulfureux, bouillonnent des étangs de matières en fusion. Des eaux thermales abondantes jaillissent en diverses parties de l'île, et l'une des fontaines sulfureuses coule encore dans un établissement à demi ruiné que les Français firent construire avant la Révolution.

Après avoir combattu longtemps les colons, les Caraïbes de Sainte-Lucie furent exterminés et l'île tomba successivement aux mains des Français et des Anglais; depuis la rupture du traité d'Amiens, Sainte-Lucie est définitivement anglaise. Rodney empêcha qu'elle ne fût rendue à la France en échange de la Martinique : l'excellence stratégique du port de Castries et des roches qui le défendent lui fit considérer la possession de Sainte-Lucie comme étant d'une importance majeure pour la consolidation de l'empire britannique dans les Antilles. Cependant le « carénage » de Castries, le « meilleur des Antilles », est resté longtemps presque sans utilité commerciale ou militaire; c'est tout récemment qu'on l'a bordé de quais et muni d'appontements; des centaines de navires viennent chaque année s'y approvisionner de charbon, importé d'Angleterre[1]; environ 5000 habitants se sont groupés dans la ville. Le trafic local est minime[2], les quatre cin-

[1] Charbon importé à Sainte-Lucie en 1889 : 45 831 tonnes.

[2] Mouvement de la navigation dans le port de Castries en 1889 :

Entrées.	1559 navires, jaugeant ensemble	954 376 tonnes.	
Sorties	1555 »	» 949 775 »	
Ensemble . .	3114 navires, jaugeant	1 904 151 tonnes.	
Valeur des échanges		7 684 550 francs.	



ILE SAINTE-LUCIE. — VUE GÉNÉRALE DE CASTRIES.

Dessin de A. Slom, d'après une photographie de M. Demaffy, communiquée par la Société de Géographie.

quièmes du sol étant encore recouverts de forêts, dans lesquelles rampe toujours le trigonocéphale redouté.

Cependant Sainte-Lucie augmente rapidement en importance agricole : ses plantations sucrières, très morcelées, donneraient, disent les habitants, un sucre égal en excellence à celui de Saint-Christophe. La population s'est accrue par l'immigration et surtout par le retour de nombreux travailleurs noirs naguère employés au creusement du canal de Panamá. On ne compte pas même un millier de blancs dans l'île, moins d'un sur 40 habitants. D'ailleurs l'île est, malgré la mauvaise réputation que lui donnèrent autrefois de fréquentes épidémies, une des Petites Antilles les plus salubres[1]. Le morne Fortuné (254 mètres), sur lequel on a bâti les casernes, est en même temps, ainsi que les mornes Chabot et du Chazeau, un sanatoire pour les négociants de la ville[2].

SAINT-VINCENT.

Cette île est une de celles dont les contours présentent l'ovale le plus régulier, disposé dans le même axe que l'ensemble des Petites Antilles. C'est une des terres les plus gracieuses et les plus salubres de la grande chaîne insulaire, et presque partout les pentes s'inclinent doucement vers la mer, offrant çà et là des terrasses bien placées pour recevoir des plantations ou des villages. L'arête centrale, qui projette des chaînons à l'est et à l'ouest, se compose de pitons aigus revêtus de bois jusqu'au sommet : la cime la plus haute, le Morne au Garou, s'élève à 1580 mètres. Des fûts d'arbres à demi carbonisés que l'on rencontre enfouis dans les assises de travertin ou dans les laves racontent les anciennes explosions qui détruisirent successivement les forêts, renaissant après chaque éruption des volcans. Le sol arable est partout d'une terre noire des plus riches, formée de cendres mêlées aux matières végétales. D'après Bulkeley, le trigonocéphale fer de lance se rencontrerait aussi dans les forêts de Saint-Vincent : ce terrible ophidien ne serait donc pas, comme on le répète d'ordinaire, cantonné exclusivement à la Martinique et à Sainte-Lucie. Saint-Vincent et sa voisine Bequia auraient été des étapes par lesquelles il se serait propagé en venant de l'Amérique du Sud. D'après Labat, c'est à ses dangereux serpents que Bequia aurait dû jadis le nom de « Petite Martinique » transféré maintenant à un autre îlot des Grenadines.

[1] Naissances en 1889 : 1673, soit 3,70 pour 100. Morts : 1053, soit 2,24 pour 100.
[2] Vincent, *Contribution à la Géographie médicale des Antilles.*

La Soufrière de Saint-Vincent, qui s'ouvre à l'extrémité septentrionale de l'île, n'est qu'un squelette de mont, le reste d'un ancien cône qui s'élevait probablement à une hauteur double de celle qu'atteignent aujourd'hui les arêtes les plus élevées de la grande enceinte du cratère. Des rapports, contradictoires dans les détails, s'accordent du moins à dire qu'en l'année 1718 une éruption terrible de la Soufrière recouvrit de cendres l'île et la mer environnante, et c'est alors, sans doute, que la partie supérieure du cône fit explosion et s'envola dans l'espace, emportée par les vents. La montagne découronnée frémissait encore en 1785, mais en 1812 un lac profond en remplissait la coupe terminale. De fréquentes secousses en agitaient les eaux, répondant aux autres tremblements du sol, dans les Antilles et les deux Amériques. Un mois venait de s'écouler depuis la formidable ondulation qui renversa Carácas, lorsque, le 27 avril 1812, la Soufrière s'ouvrit une fissure d'éruption, à peu de distance de son premier cratère. D'abord quelques jets de pierres, des bouffées de cendres, puis les éclats du volcan devinrent de plus en plus fréquents, se changeant bientôt en un tonnerre continu; la nuée grossissante de poussière, rayée de blocs enflammés, recouvrit graduellement tout le ciel, et le jour disparut derrière le dôme immense des ténèbres sorties des profondeurs du sol. On entendit le grondement de la terre jusque dans les *llanos* du Venezuela, à 1000 kilomètres, et l'épaisse nuit pesa pendant trois jours sur la mer jusque bien au delà de Barbadoes, qui se trouve pourtant à près de 200 kilomètres à l'orient. La garnison de cette île, entendant au loin la terrible canonnade, s'imagina que deux flottes étaient aux prises dans le voisinage et se préparait contre l'attaque d'ennemis inconnus; mais à travers l'épaisse obscurité rien n'apparut : le souffle continu de l'alizé s'était épuisé, la mer unie n'avait plus de flots, une pluie de cendres tombait de l'espace. Quand elle cessa, l'île était recouverte de la poussière noire et fertilisante sur une épaisseur de plusieurs centimètres; mais d'où pouvait-elle venir? Sans doute, pensait-on, de quelque volcan qui s'était dressé dans l'Océan, au vent de Barbadoes, car on ne s'imaginait pas que la cendre pût avoir été apportée par les airs à contre-courant. On apprit avec stupeur que la pluie noire provenait de Saint-Vincent : projetée au-dessus des nuages et de la zone même de l'alizé, elle avait pénétré, à cinq mille mètres de hauteur, dans la zone où passe le contre-alizé, refluant au nord-est dans l'espace aérien[1]. Plusieurs espèces d'oiseaux, que l'on croyait détruites et dont on parlait comme d'un mythe, existent encore dans les ca-

[1] Charles Kingsley, *At Last.*

vernes de la Soufrière, entre autres l'« oiseau sifflant » (*sibilans myadestes*).

Saint-Vincent fut laissée pendant tout le seizième siècle à ses premiers possesseurs les Caraïbes ; pendant le siècle suivant, Anglais et Français se disputèrent l'île, mais sans y faire d'établissements sérieux, et même en 1660, à la suite de guerres contre les indigènes qui avaient eu lieu dans la plupart des Antilles, anglaises et françaises, il fut décidé que les îles de Saint-Vincent et de la Dominique resteraient la propriété exclusive des naturels et que l'entrée en serait désormais interdite aux colons français ou anglais : seuls les prêtres français pouvaient, « à leurs frais et dépens », y maintenir les missions[1]. Mais les clauses du traité ne furent point observées, et en 1763, lorsque l'île de Saint-Vincent fut cédée définitivement à l'Angleterre et que des colons britanniques établirent des plantations sur le littoral, les Caraïbes se jetèrent sur les nouveaux venus. La guerre dura dix années, et reprit en 1778, puis durant la Révolution française : par haine des Anglais qui voulaient s'emparer de leurs terres, les sauvages étaient devenus les alliés de la France. D'ailleurs ils avaient d'autant plus à craindre les planteurs qu'ils n'étaient plus tous Caraïbes « rouges », c'est-à-dire de race pure, et par conséquent soustraits par la coutume aux tentatives d'asservissement; la plupart, entre autres ceux de la Cabesterre, étaient des Caraïbes « noirs », c'est-à-dire les descendants de nègres marrons et de femmes indigènes; on dit même que cinq cents de leurs ancêtres étaient des nègres de Guinée échappés d'un bâtiment naufragé sur les côtes de Saint-Vincent : ils avaient donc à redouter de perdre la liberté en même temps que la possession du sol. Aussi les Caraïbes noirs luttèrent-ils avec l'énergie du désespoir contre les forces anglaises, mais en 1796 ils furent obligés de se rendre à discrétion, et l'année suivante ils furent presque tous, au nombre de 5080, transportés dans l'île de Roatan, sur la côte du Honduras : il n'en reste qu'un peu moins de deux cents, très appréciés par les colons comme bateliers et arrimeurs : ils n'ont d'ailleurs rien de la férocité que l'on attribuait, sans doute injustement, à leurs aïeux. Quelques rochers de leur district sont couverts de dessins grossiers[2].

Les planteurs de Saint-Vincent s'enrichirent bientôt par la culture de la canne à sucre, mais après l'émancipation des esclaves les travailleurs leur manquèrent soudain et s'en allèrent cultiver à leur profit les terres inoccupées de l'intérieur. La plupart des anciennes plantations sont abandonnées; et les propriétaires anglais ont presque tous quitté le pays. La principale

[1] Adrien Dessalles, *Histoire générale des Antilles*.
[2] Ober, ouvrage cité.

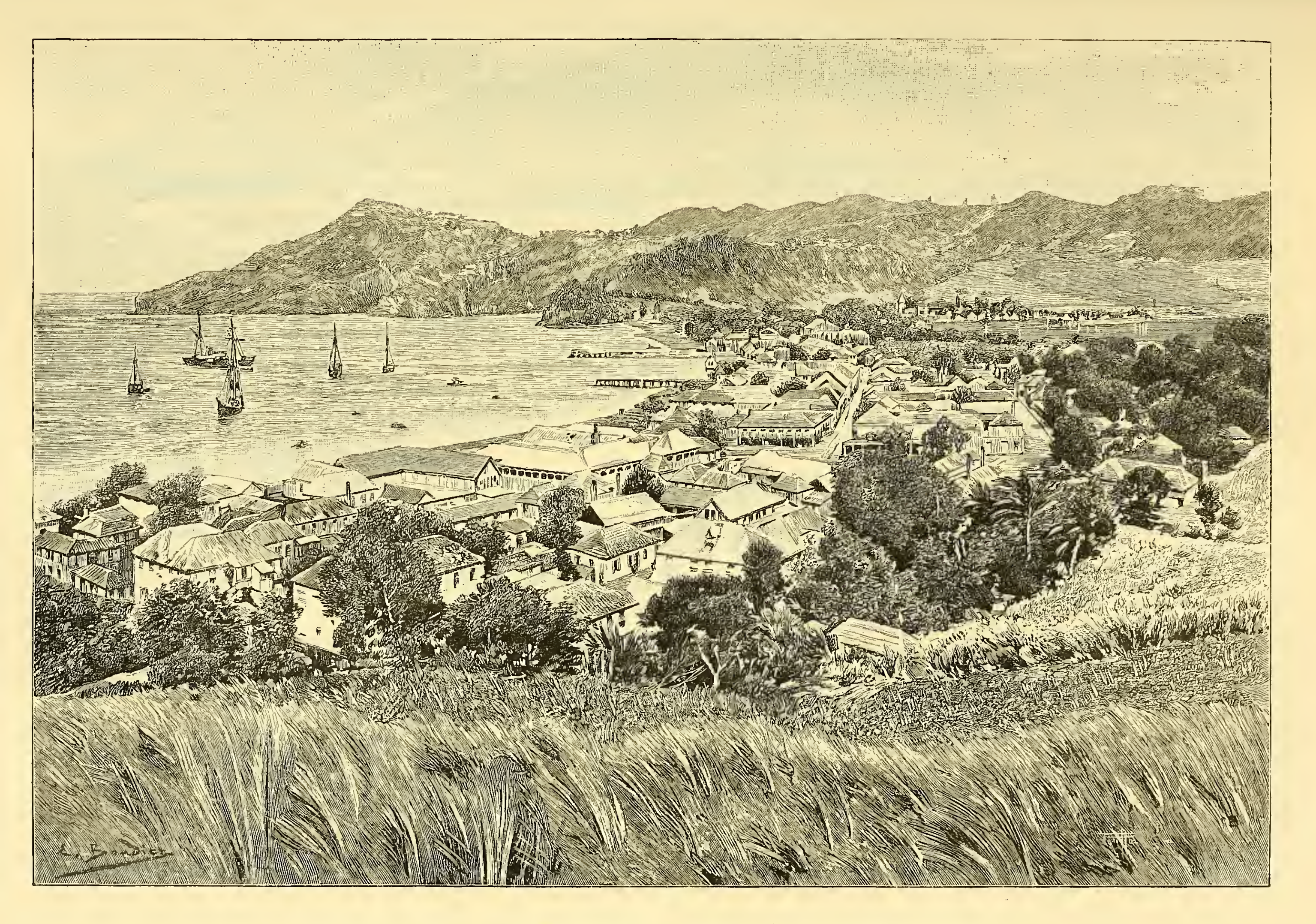
industrie agricole est la production de la *maranta indica* (*arrow-root*), qui ne donne en aucun pays du monde une fécule aussi substantielle et d'un goût aussi délicat. On s'est occupé, sans grand succès, de cultiver l'arbuste à thé, qui réussit admirablement à l'abri des forêts humides de Saint-Vincent. Cette île, comme la plupart des autres Petites-Antilles, n'a guère d'importance dans le commerce du monde, mais ses récoltes en plantes alimentaires de toute espèce suffisent amplement à nourrir la population de couleur qui se presse en villages nombreux dans toute la partie cultivable de l'île et à laquelle la propriété du sol fait graduellement retour. Environ deux mille coulis indiens, engagés par les planteurs sucriers, résident dans le chef-lieu et dans les principaux villages. Enfin, des Portugais et des Açoriens ont mêlé leur sang à celui des indigènes qui, par leurs ascendants, appartiennent à la fois aux trois grandes races, rouge, noire et blanche.

La capitale porte le nom banal de Kingstown : c'est une longue ville, d'environ 6000 habitants, aux maisons éparses dans les jardins, qui se compose de trois rues parallèles à la mer et à la base des monts; la baie s'ouvre dans la direction du sud, en face de l'île Bequia, qui, avec d'autres îlots du groupe des Grenadines, appartient à la division administrative de Saint-Vincent[1].

GRENADE ET GRENADINES.

La chaîne d'îles et de récifs, d'un peu plus de cent kilomètres en longueur, qui rattache Saint-Vincent à Grenade, se compose d'environ six cents terres distinctes, bien alignées suivant l'axe général des Petites Antilles, mais offrant une infinie variété dans le relief et les contours. Les unes sont des îles de quelques kilomètres carrés en surface, ayant des promontoires et des baies, des pitons et des vallées; les autres ne sont que des cônes rocheux se dressant hors des eaux, ou des bouquets de verdure ombrageant une plage circulaire, ou bien encore des récifs sur lesquels la haute mer déroule ses brisants. Autour de ces îles les eaux sont profondes, même la plupart des passes étroites qui s'ouvrent entre deux rochers ont une épaisseur d'eau suffisante pour les grands navires. Quelques-unes des Grenadines, notamment les deux plus grandes, Bequia et Cariobacou, portent des noms d'origine caraïbe; une autre est la Petite Martinique; presque toutes sont désignées d'après leur aspect, leur forme ou quelque phénomène physique :

[1] Valeur moyenne du commerce de Saint-Vincent : 1 700 000 francs.



ILE SAINT-VINCENT. — VUE DE KINGSTOWN, PRISE DU CÔTÉ GAUCHE DE LA VILLE.

Dessin de Boudier, d'après une photographie communiquée par la Société de Géographie (collection Pinart).

la Ronde, l'île du Château, l'île à la Voile, l'île des Oiseaux, l'île aux Moustiques. Dans les plus vastes îlots des Grenadines, des noirs se livrent à la grande culture du sucre et du café, mais presque tous les résidents s'occupent seulement de la production des vivres ou de l'élève du bétail; tel rocher n'est habité que par une seule famille ayant émigré de quelque terre voisine pour jouir de l'indépendance dans toute sa plénitude. Des bateaux, construits dans l'archipel, vont et viennent entre les îles, chargés de fruits ou de poissons, et poursuivent les grands cétacés qui se jouent entre les récifs.

La principale des Grenadines, située dans la partie méridionale de la chaîne et dépendant administrativement de la Grenade, est Cariobacou (Carriacou) dont l'importance est relativement considérable comme lieu d'exportation des vivres; elle occupe une superficie de 2850 hectares et possède un petit port bien abrité; les pentes de sa montagne (297 mètres) sont cultivées avec soin.

La Grenade — Grenada des Anglais, — l'île la plus méridionale de la chaîne antilienne proprement dite, puisque Tabago et Trinidad appartiennent géologiquement à l'Amérique du Sud, est à peu près de même forme que Saint-Vincent, mais d'un ovale un peu moins régulier, et comprend, à quelques hectares près, la même superficie. Les montagnes de l'intérieur, dont le sommet principal atteint 839 mètres, cachent leurs coulées de laves sous la verdure des forêts; cependant les cheires et les colonnades basaltiques se révèlent en certains endroits; des falaises se terminent au-dessus de la mer par de superbes piliers. Des cratères non fermés se voient en diverses parties de l'île, et deux lacs, qui furent probablement des foyers d'éruption, dorment dans les cirques des montagnes entre des rives bordées de bambous et de fougères arborescentes; la plus belle de ces nappes d'eau, le « Grand Etang », est située au centre même de l'île, sur la route de Saint-George à Grenville. Des maisonnettes, des villes élégantes sont éparses dans les vallons et sur les penchants des collines, au milieu des bouquets de verdure et des parterres fleuris : nulle des Antilles n'est supérieure à la Grenade en grâce, en éclat des couleurs, en richesse de parfums : parmi tant de « perles » il n'en est point de plus précieuse.

Colomb la découvrit en 1498 et lui donna le nom d'Ascension; mais elle resta en possession des indigènes jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Des colons français s'y établirent alors, amenant avec eux un grand nombre de nègres et massacrant les indigènes[1]; on montre encore sur la côte septen-

[1] Bryan Edwards, *West-Indies.*

trionale le « morne des Sauteurs », d'où les Caraïbes se jetèrent dans la mer pour échapper à leurs ennemis. Une centaine d'années après, les Anglais s'emparèrent de cette colonie, qu'ils ont gardée depuis; mais les propriétaires blancs, enrichis par la culture de la canne, vivaient trop fastueusement pour résister à la secousse que produisit l'émancipation des noirs. La plupart durent hypothéquer, puis vendre leurs terres, et celles-ci ont été en grande partie rachetées par les fils des anciens esclaves; en 1889 on comptait environ cinq mille petits propriétaires, presque tous noirs ou de couleur, possédant des jardins d'un ou de deux hectares en superficie. Aussi la Grenade est-elle une de ces Antilles que les économistes, suivant leurs diverses théories, citent comme un exemple de désastres et de ruine, ou bien au contraire comme un modèle de prospérité. Il est vrai, les anciens planteurs, ayant perdu leurs vastes domaines et leurs nombreux esclaves, ont quitté l'île où ils s'étaient appauvris; mais les noirs, devenus libres, ont acquis en même temps une part du sol suffisante pour assurer le maintien de leur liberté; ils se pressent en foule dans l'île étroite, deux fois plus nombreux en proportion que les habitants de la France, et, d'après le témoignage de tous les voyageurs, les nègres ne sont nulle part plus gais, plus rieurs, réellement plus heureux; ils ne connaissent point la misère, à peine le chagrin. L'ancien patois français a presque entièrement disparu pour faire place à l'anglais.

La principale récolte de la Grenade est le cacao, et chaque année l'exportation de cette denrée s'accroît[1]; mais il n'est guère de production des régions tropicales que ne donne cette île fortunée : sucre, thé, café, coton, tabac. Elle fournit aussi des épices, comme l'Insulinde, des noix de muscade, des clous de girofle, du gingembre[2]; comme la Sénégambie, elle produit dans ses jardins la précieuse noix de kola. La température moyenne du littoral abrité, qui oscille entre 26 et 27 degrés centigrades, permet de tenter toutes les cultures de la zone torride; mais les singes font de grands dégâts dans les plantations. L'exportation des fruits pour les Etats-Unis augmente chaque année; elle s'accroîtrait encore bien davantage si l'île était sillonnée par de bonnes routes, mais elle n'a guère que des sentiers et des allées de jardins : de l'une à l'autre partie de l'île, le commerce se fait toujours par mer. Du moins la Grenade a-t-elle un excellent port[3], l'un des meilleurs de la Micro-Antilie, dit « le Carénage » : les navires y trouvent

[1] Exportation du cacao de la Grenade en 1888 : 36 000 tonnes, d'une valeur de 7 500 000 francs.
[2] Exportation des épices de Grenade en 1885 : 638 150 francs.
[3] Valeur des échanges en 1885 : 7 920 650 francs.
Mouvement du port de Georgetown en 1885 : 1 158 navires, jaugeant 250 327 tonnes.

jusqu'à 10 et 15 mètres d'eau le long même de la rive. Le promontoire de lave qui sépare le Carénage de la haute mer porte la forteresse de Saint-George, d'après laquelle est souvent désignée la ville croulante de Georgetown, qui se trouve à ses pieds.

BARBADOES (LA BARBADE OU LES BARBADES).

Cette île isolée, qui constitue un gouvernement distinct depuis 1885, n'appartient pas à la chaîne de la Micro-Antilie : elle en est séparée par un canal profond où la sonde trouve jusqu'à 2751 mètres d'eau, et de sa pointe septentrionale au promontoire méridional de Sainte-Lucie, terre la plus rapprochée, la distance est d'environ 150 kilomètres. Des abîmes marins la séparent aussi de Tobago et elle est orientée précisément en sens inverse de cette île, du nord-ouest au sud-est. Par sa formation géologique, la Barbade diffère également des Petites Antilles : c'est une terre coralligène reposant sur un cône trachytique, dont on n'aperçoit qu'une saillie[1]. Elle paraît avoir été soulevée par poussées successives, car elle se compose de terrasses étagées, ayant chacune son pourtour de berges et de falaises, si ce n'est là où des ravines, produites par les averses, ont altéré les anciens contours. La croupe la plus élevée de l'île, le mont Hillaby, atteint seulement 349 mètres. En maints endroits, les carrières ont révélé des bancs de polypiers encore aussi distincts que s'ils venaient de se former dans la mer. Tout autour de l'île la croissance du corail continue et la ceinture extérieure des récifs a çà et là plusieurs kilomètres en largeur : chaque année, des navires viennent s'y briser, même par un beau temps, et l'on sait que la mer est souvent dangereuse en ces parages : dans aucune partie des Antilles les cyclones ne sont plus fréquents qu'aux Barbades. La terre végétale, composée de calcaire coralligène, mêlé à des cendres volcaniques, est d'une puissante fécondité.

On n'a pas encore expliqué l'origine du nom géographique Barbadoes, la Barbiche des anciens voyageurs français. Faut-il l'attribuer, comme on le dit généralement, à l'aspect des grands arbres, à la mousse « barbue » qu'y virent les marins lors de la découverte? Ou bien, comme l'imagine Froude, les indigènes que les Espagnols venaient y capturer dès le commencement du seizième siècle pour les faire travailler dans les plantations d'Española, étaient-ils des hommes « barbus »? Aucun document de l'époque ne nous renseigne à cet égard : on ne sait pas même si l'île fut

[1] Alex. Agassiz, *Cruise of the* « Blake ».

vue pour la première fois par des Portugais ou des Espagnols. En 1605, le navire anglais *Olive Blossom*, se dirigeant vers Surinam, s'arrêta devant Barbadoes, et son capitaine en prit officiellement possession. Des planteurs anglais s'y établirent dès l'année 1625, et depuis cette époque elle n'a cessé d'appartenir à la Grande-Bretagne, mais d'abord comme fief de la Couronne : c'est en 1838 seulement que les droits des feudataires furent définitivement abolis[1]. Après la victoire des républicains anglais et la mort de Charles Ier, des gentilshommes loyalistes se réfugièrent en grand nombre dans la Barbade. Vingt ans après la fondation de la colonie, celle-ci avait déjà 50 000 habitants, parmi lesquels beaucoup d'engagés irlandais et des milliers d'Indiens volés sur la Côte Ferme. Les planteurs pouvaient lever des milliers d'hommes : on appelait leur île *Little England* ou la « Petite Angleterre ». Tandis que dans les autres Antilles du sud, qui sont aussi des possessions anglaises, le français est ou fut la langue prédominante, c'est l'anglais et un anglais pur, n'ayant rien du jargon des autres Antilles, que blancs et noirs n'ont cessé de parler à la Barbade. Les traditions locales, non interrompues, ont fini par donner à tous les insulaires un ardent patriotisme britannique; ils appartiennent en majorité à l'église anglicane. Dans le langage de la plaisanterie, les Barbadiens se donnent le nom de « Bims » et l'île s'appelle le « Bimshire ».

De même qu'au temps de l'esclavage, la Barbade n'a qu'une seule grande culture, celle de la canne à sucre. La crise économique, dont les conséquences avaient été si graves dans les autres Antilles, passa sur la Barbade sans y produire de désastres et sans changer du tout au tout les relations des noirs avec les planteurs. A cette époque, l'île était déjà cultivée dans toute son étendue; le sol était divisé en entier, soit en grands domaines, soit en propriétés de 5 hectares, et il ne restait plus une parcelle pour les travailleurs libérés; ceux-ci n'avaient qu'à continuer leur besogne chez leurs patrons, non plus en qualité d'esclaves, mais de salariés : les nègres qui auraient cherché des conditions d'indépendance absolue comme les Jamaïcains et les Grenadins seraient fatalement morts de misère. Aussi les planteurs n'ont-ils point cru nécessaire d'introduire de coulis hindous comme le firent les propriétaires des autres Antilles[2]. Depuis l'époque de l'émancipation la difficulté de constituer de petites propriétés au profit des nègres a beaucoup augmenté, car la population a doublé; elle a dépassé 180 000 personnes et se presse de plus en plus sur les plantations;

[1] Jerolim von Benko, ouvrage cité.
[2] A. Salles, *Notes manuscrites*.

maintenant elle est aussi forte que dans les centres industriels les plus actifs, dans le Lancashire, la Belgique ou la Saxe : chaque année, un excédent de centaines ou même de milliers de Barbadiens se disperse dans les autres colonies anglaises pour en cultiver le sol et y conquérir de petits domaines; la Barbade essaime constamment comme Malte, également terre britannique; elle a fait la prospérité de Surinam et de Demerara. En comparaison avec les autres îles anglaises des Indes Occidentales, le nombre des blancs est à la Barbade dans une proportion considérable, soit d'un douzième environ, mais il diminue chaque année; la part des absents, qui dépensent leurs revenus en Angleterre ou aux Etats-Unis, est aussi très forte. Les fièvres paludéennes, les hépatites sont très communes dans l'île, et la lèpre, l'éléphantiasis sévissent chez les noirs plus que dans les autres Antilles[1].

L'activité industrielle de Barbadoes est concentrée dans la fabrication du sucre, qui met en mouvement cinq cents usines, inférieures par l'outillage à celles des Antilles françaises. Il ne reste plus assez de place pour la culture des « vivres » : le maïs, le riz, les fruits, les légumes sont importés de l'étranger dans cette île qui pourrait être un immense jardin. Quelques barils d'huile de pétrole et quelques denrées de médiocre importance, tels sont, avec le sucre, les seuls articles d'exportation de la Barbade. Une des espèces cultivées du cotonnier a reçu son nom de la colonie (*gossypium barbadense*). L'île a déjà son chemin de fer pour le transport des cannes et de leurs produits; surtout elle a sur les autres Antilles anglaises le privilège d'être un point d'attache pour les paquebots transatlantiques et le centre de rayonnement pour les lignes secondaires de ces parages. Le commerce de l'île, très grand en proportion de la superficie du territoire, converge vers la baie de Carlisle, au mouillage de Bridgetown, situé sur la côte occidentale, près de la pointe du sud-ouest[2].

La ville, qui a pris son nom d'un pont jeté sur une crique, longe le littoral, et ses rues sinueuses s'entremêlent au pied de la colline. Ce fut au dix-septième siècle l'un des marchés des Antilles principaux pour la traite des noirs; elle est restée l'une des cités les plus actives du monde antilien. Environ le tiers de la population insulaire se presse dans Bridgetown et ses faubourgs; mais elle n'a point le charme pittoresque de Roseau, de Saint-Pierre, de Plymouth et de tant d'autres villes des Petites Antilles,

[1] Vincent, mémoire cité.

[2] Mouvement commercial de Bridgetown en 1886 : 916 242 tonnes.

Valeur des échanges en 1886 : 37 585 000 francs.

c'est tout simplement un quartier de Londres ou de Liverpool; même les palmiers y semblent dépaysés. Toutefois le faubourg de Fontabelle, résidence des marchands européens, est un parc délicieux, où les maisons disparaissent sous la verdure et les fleurs; Hastings, le village des bains, est aussi une station très agréable. D'autres villes, peu considérables, Speightstown, Hoistingtown, Holetown, sont égrenées le long de la côte. Un établissement d'instruction publique, fameux dans les Antilles, Codrington-college, occupe, sur le rivage nord-occidental, un site charmant, à l'ombre des palmiers.

La Barbade est plus autonome dans son gouvernement que les autres Antilles anglaises. D'après sa constitution, plus de deux fois séculaire, la « maison d'assemblée » (*house of assembly*) se compose de 24 membres, élus par des citoyens censitaires, au nombre de cinq mille environ. Le pouvoir du gouvernement central est représenté par un gouverneur et un conseil législatif de neuf membres, désignés par la Couronne. Un comité exécutif, comprenant les principaux fonctionnaires, un membre de la chambre haute et quatre membres de la chambre basse, prépare le budget et propose les lois. Le gouverneur est en même temps commandant des forces navales dans les Petites Antilles. Administrativement l'île est divisée en onze paroisses. Le budget annuel est d'environ 4 millions de francs.

Le tableau suivant, qui donne la liste des principales îles de la Micro-Antilie par ordre de puissance comparée, prouve que la Barbade occupe l'un des premiers rangs dans les Petites-Antilles.

	1er rang.	2e rang.	3e rang.	4e rang.	5e rang.
Superficie.	Guadeloupe.	Martinique.	Dominica.	Sainte-Lucie.	Barbade.
Population	Barbade.	Martinique.	Guadeloupe.	Saint-Vincent.	Sainte-Lucie.
Densité kilométrique .	Barbade.	Martinique.	St-Christophe.	Montserrat.	Grenada.
Commerce	Guadeloupe.	Martinique.	Barbade.	St-Christophe.	Sainte-Lucie.
Trafic par habitant. .	St-Christophe.	Guadeloupe.	Martinique.	Antigua.	Barbade.

FIN DU DIX-SEPTIÈME VOLUME

La bonne grâce et l'obligeance des Hispano-Américains sont proverbiales; j'ai eu l'heureuse fortune de le constater en rédigeant ce volume, comme je l'eus, tant de fois, dans ma jeunesse, en parcourant les bords de la mer des Antilles. MM. Paynó, Antonio del Castillo, Désiré Pector, C. et F. Medina, Palacios, Javier Vergara y Vergara ont droit à ma reconnaissance pour les documents qu'ils m'ont fourni, ou — service bien plus grand encore — pour les corrections dont ils ont honoré mon travail. En Espagne, j'ai trouvé aussi pour mes recherches le meilleur accueil auprès de MM. Francisco Coello, Jimenez de la Espada, Justo Zaragoza. M. Jimeno Agius, qui m'avait déjà facilité la description des Philippines, ne m'a pas été moins secourable pour l'étude des colonies espagnoles de l'Antilie, Cuba et Puerto-Rico. M. Lucien Biart, dont la haute compétence sur les questions aztèques est connue, a bien voulu relire mes épreuves relatives au Mexique; M. Henri Pittier, du Costa-Rica, a eu la bonté de me confier un mémoire original sur ce pays, qu'il étudie depuis quelques années, et M. Salles a mis à ma disposition nombre de manuscrits précieux sur diverses Antilles, ainsi que des vues photographiques. Grâce à la Société de Géographie, j'ai aussi puisé largement dans le magnifique album de M. Alphonse Pinart, le savant explorateur de tant de contrées américaines, ainsi que dans les collections de MM. Cotteau et Doriot.

Je remercie également avec affection mes aides habituels pour le classement des notes, le travail des cartes, la gravure des dessins et la correction du volume, Mme Kontchevskiy, M. Perron, M. Senso, MM. Taylor, Slom, Vuillier, Barclay, Barbotin, Langlois, J. Lavée, Lancelot, Thiriat, MM. Polguère et Ceugney, et M. Ch. Schiffer, mon infatigable sauveteur dans les mille accidents et difficultés qui peuvent retarder la publication d'un livre.

INDEX ALPHABÉTIQUE[1]

A

[1] Les numéros précédés d'un astérisque indiquent la page où se trouve la description la plus complète des lieux ou des peuples désignés.

B

D

E

F

H

I

J

K

L

M

N

Q

T

U

V

TABLE DES CARTES


Nouvelle Géographie Universelle T. XVII
Hachette et Cie
INDES OCCIDENTALES
MEXIQUE, ISTHMES AMÉRICAINS, ANTILLES
d'après le texte de la Nouvelle Géographie Universelle et d'autres documents récents
Echelle 1 : 12.000.000
0 50 100 150 200 250
Projection stéréographique méridienne
Carte dressée par C.Perron sous la direction d'Elisée Reclus
PRINCIPALES CAPITALES
AUTRES VILLES très importantes
Villes de 2ème ordre
Autres villes et villages
Plus de 100000 habitants
» » 50,000 »
» » 10 000 »
Moins de 10,000 »
Hauteurs
de 0 à 1 000 mètres
de 1.000 à 2 000 »
de 2 000 à 4 000 »
de 4,000 et au delà »
Profondeurs.
de 0 à 1 000 mètres
de 1.000 à 2.000 »
de 2.000 à 4.000 »
de 4000 à 6.000 »
de 6.000 à 8.000 »
de 8.000 et au delà »
1891
ÉTATS UNIS
MEXIQUE
GOLFE DU MEXIQUE
OCÉAN ATLANTIQUE
OCÉAN PACIFIQUE
MER DES ANTILLES
GRANDES ANTILLES
PETITES ANTILLES
GUATEMALA
HONDURAS
NICARAGUA
COSTA RICA
SALVADOR
COLOMBIA
VENEZUELA
ECUADOR
JAMAÏQUE
HAITI
S. DOMINGUE
CUBA
Méridien de Greenwich
Méridien 90° de Paris
Little Rock
Memphis
Atlanta
Columbia
Jackson
Montgomery
Mobile
BÂTON ROUGE
N. ORLEANS
Tallahassee
Austin
Tuscon
Chihuahua
Monterey
Saltillo
Durango
Zacatecas
Aguas Calientes
S. Luis Potosi
Guadalajara
Queretaro
Morelia
MEXICO
Puebla
Vera Cruz
Jalapa
Oaxaca
Chilpancingo
Campeche
Merida
Belize
LA HAVANE
Nassau
Puerto Principe
Santiago de Cuba
S. Juan
Caracas
Cartajena
Panama
Medellin
BOGOTA
Popayan
QUITO
Ciudad Bolivar
Tegucigalpa
Managua
Guatemala
I. Clipperton
Iles Galapagos
Bermudes
Imp. Dufrenoy, 49, rue du Montparnasse Paris

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

ERRATA

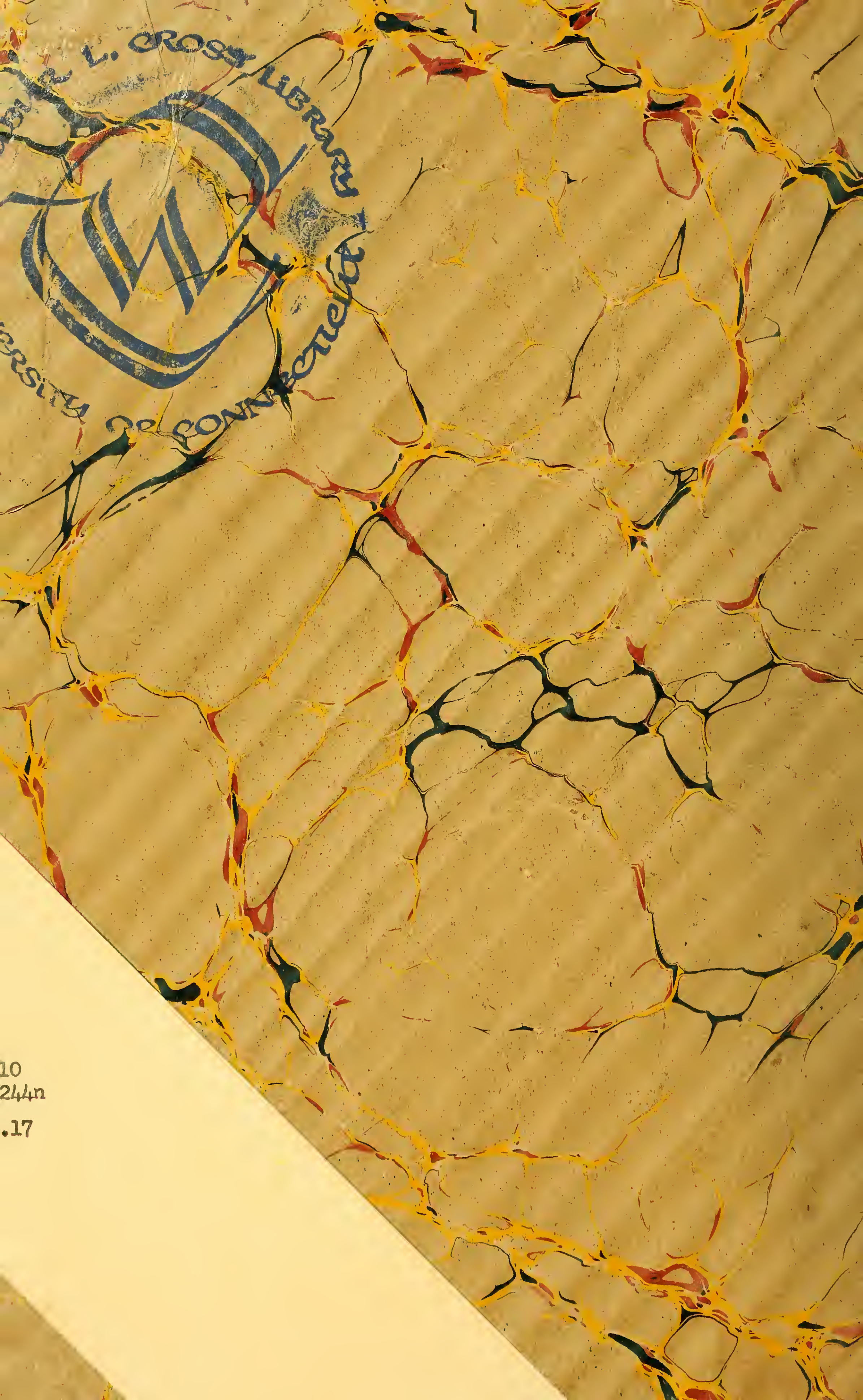
Page 20. — Superficie et population du Mexique, des Isthmes américains et des Antilles. — Les totaux indiqués dans ce tableau général diffèrent quelque peu des chiffres de détail donnés dans le reste du volume. L'écart provient de la diversité des documents et de la date récente de quelques-uns des recensements publiés.

Page 212, ligne 51, *au lieu de :* En 1838, le prince de Joinville..., *lisez :* En 1838, l'amiral Baudin.... Le prince de Joinville, alors âgé de vingt ans, servait dans la flotte en qualité de capitaine de frégate.

Page 760, ligne 7, *au lieu de :* lac Tiburon, *lisez :* cap Tiburon

19 999, — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris,





L. CROSS LIBRARY
UNIVERSITY OF CONNECTICUT

